REVUE SUISSE

ET

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

TOME DIX-NEUF.

XIme Année. — VIme de la Chronique.

NEUCHATEL

AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE.

RUE DU TEMPLE-NEUF

A LAUSANNE, CHEZ GEORGES BRIDEL, [illegible]

1858

REVUE SUISSE

ET

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

TOME ONZIÈME.

XIme Année. — VIme de la Chronique.

NEUCHATEL.

AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE.

RUE DU TEMPLE-NEUF

A LAUSANNE, CHEZ GEORGES BRIDEL, LIBRAIRE.

—

1848

LIBRARY
MAY 3 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
24
R46
c.11

UNE VOCATION.

SIMPLE ESQUISSE.

Oh musique ! écho d'un autre monde,
soupir d'un ange qui réside en nous.
J.-Paul Richter.

Dans une petite ville du midi de l'Allemagne, une jeune fille immobile et inclinée sur la balustrade d'un balcon, semblait chercher à saisir des sons mélodieux, que l'air plus ou moins actif lui apportait plus ou moins puissans. C'était sans doute ces voix lointaines qu'elle écoutait : les murs qui bornaient sa vue, à la distance de quelques mètres, ne pouvaient charmer ses regards. Le balcon de cette vieille maison grise donnait sur une rue étroite et sombre, que fréquentaient seuls quelques citadins affairés ou des moines silencieux, dont la contenance grave retraçait la sévère monotonie du cloître.

La mise plus que négligée de la jeune fille, sa physionomie triste, abattue, ne devaient attirer l'attention d'aucun homme, pas même celle de quelques étudians hardis et d'humeur joviale, qui se rendaient au cours. Et puis, un instrument de ménage, déposé à côté d'elle, semblait annoncer un état de domesticité. Nul n'aurait songé à interroger ses yeux souvent voilés par les larmes, à observer les belles lignes de son visage, mal encadré dans une coiffure des plus vulgaires. Un observateur exercé aurait seul peut-être remarqué sa pose digne et gracieuse, l'air de malaise répandu sur toute sa personne, et enfin l'éclair qui jaillit soudain de son regard, lorsqu'elle le dirigea vers le ciel, comme une protestation contre sa rigoureuse destinée.

— « Hélèna, Hélèna! » cria de l'intérieur une voix grondeuse. La jeune fille tressaillit et se retira brusquement du balcon. — « Quel soin vous retenait à cette place! — J'écoutais chanter les écoliers qui s'exercent pour la répétition de jeudi. — A quoi bon? est-ce là ce qu'on attend de vous? Prenez-y garde, Hélèna, vous négligez vos devoirs; vous n'apportez dans vos travaux que nonchalance et dégoût, vous êtes rêveuse et distraite : on dirait que votre jeune cervelle couve de mauvaises pensées, et enfin nous ne sommes pas contens de vous. N'oubliez pas que nous vous avons trouvée dans la détresse, que vous voyant orpheline par la mort de votre mère, veuve d'un pauvre proscrit, la pitié seule nous a sollicités en votre faveur; que nous vous avons recueillie, et qu'il vous importe de conserver notre bienveillance. — Je ne saurais l'oublier, madame. — Attachez-vous dès-lors à vous rendre laborieuse et perdez l'importun souvenir du passé; il ne pourrait que vous nuire, s'il vous donnait des prétentions peu en harmonie avec votre situation actuelle. N'est-elle pas irrémédiable? Vous n'attendez rien des parens qui vous restent à Florence.... — Il n'est que trop vrai.... — Inclinez-vous donc devant la volonté de Dieu, acceptez votre condition nouvelle avec la résignation d'une vraie chrétienne. Vous n'êtes pas sur cette terre pour rêver ses joies et ses fêtes. Soyez sage, docile et confiez-vous en la Providence. »

Hélèna se remit à son labeur journalier en étouffant un soupir. Elle disait de Mme Eikmann : Elle me veut du bien, elle a connu ma mère; je lui dois respect et dévouement. Mais consumerai-je ainsi mes plus beaux jours? resteront-ils stériles comme l'épi encore vert, couché dans la poussière par un vent aride?

M. et Mme Eikmann avaient une fille vaine, jalouse et d'un esprit borné. Destinée à faire un assez bon mariage, on crut devoir lui enseigner la musique, malgré son peu de dispositions. Ce fut le seul art d'agrément imposé à son entendement rebelle. Clotilde avait vu accueillir l'orpheline avec déplaisir, et elle prenait soin de la tenir à distance, autant que la fière attitude d'Hélèna le lui permettait.

Un dimanche la jeune fille s'était rendue seule à l'église, et elle était rentrée bien plus tard que de coutume. M. Eikmann lui montre à son retour un front irrité. — « D'où venez-vous? demande-t-il brusquement. — De la cathédrale. — Vous y avez donc entendu trois messes? — J'en ai entendu deux, il est vrai; je n'ai

pu me défendre de rester pour écouter la musique et les voix qui, en révélant l'harmonie divine, promettent aux âmes souffrantes l'accomplissement de leurs vœux; c'est mon seul bonheur. — Je ne crois guère à ce pur enthousiasme pour le concert des anges... Jeune fille, soyez prudente et respectez-vous, si vous tenez à notre protection. Hier, à la chute du jour, on vous a vue suivre de jeunes étudiants qui chantaient à la promenade. — Je ne le cache pas. — Et c'était leur chant qui vous entraînait. — Assurément.

M. Eikmann fit un geste accompagné d'un rire moqueur, qui signifiait : Je n'en crois rien. Héléna rougit du soupçon, puis elle reprit avec calme et dignité : « Ma mère, vous le savez peut-être, avait une très-belle voix. Dans mon enfance même, lorsque j'entendais ses mélancoliques accents, je cessais tout jeu; la tête entre les mains, je restais à l'écouter, immobile, les yeux fermés, sans me lasser jamais; quelquefois même je pleurais sans autre cause. — Fort bien, alors peut-être c'était ce que vous pouviez faire de mieux. Aujourd'hui, c'est de la raison qu'on attend de vous. On ne vit pas de chants qui se perdent dans les airs. Vous avez besoin d'être utile, de mériter notre estime, notre confiance. — Je compte bien ne jamais m'en rendre indigne. — Tout vous y invite. Vous le voyez, on a les yeux sur vos actions. — Je ne demande qu'à être bien jugée. »

Là-dessus M. Eikmann lui jeta sa veste qui avait besoin d'être réparée. C'était presqu'un signe de réconciliation. Assez grossier dans ses habitudes, un peu goguenard dans ses propos, bon par boutade, sévère par état, le conseiller était, à tout prendre, un honnête homme.

Il est vrai, lorsque Clotilde recevait ses leçons de musique, Hélèna délaissait parfois ses travaux de servante pour prêter une oreille avide aux paroles du maître. Dès qu'elle l'entendait promener ses mains habiles sur le clavier sonore, elle oubliait les soins vulgaires qui dévoraient le printemps de sa vie. Un monde nouveau s'offrait à elle. Alors elle rêvait gloire et triomphe, alors elle se sentait vouée à d'autres destinées: c'était l'oiseau qui, engourdi par le brouillard d'une nuit d'automne, prend son vol hardi aux premiers rayons de l'aurore. En proie au frémissement de la pythonisse, son regard devenait ardent comme la passion appelée à combattre, puis radieux comme l'amour rassuré, ou comme la vertu persévérante qui a placé dans le ciel ses plus chères espérances.

Lorsque l'enchantement avait cessé et que ses yeux se portaient sur ses mains souillées par d'ignobles travaux, sur ses vêtemens qui lui rappelaient sa mortifiante indigence, ils redevenaient mornes, et ses joues reprenaient leur pâleur.

Mille fois mieux que Clotilde, elle retenait les leçons du maître; mais jamais elle n'osait répéter à haute voix les morceaux qu'elle venait d'entendre. Une fois pourtant, restée seule à la maison, elle s'assit devant le piano et se mit à chanter les airs qu'elle préférait. Ce fut un moment d'illusion et d'oubli. Il lui parut qu'elle pourrait obtenir de sa voix toute l'étendue, toute la flexibilité désirable. Mais cet essai se termina par un profond découragement, par ces mots : A quoi bon?

Quelques jours après, il lui arriva de se hasarder à chanter dans une pièce écartée. Des éclats de rire moqueurs la condamnèrent au silence en la consternant. Alors le doute en ses moyens vint se joindre à ses autres tortures. Ces éclats de rire affectés exprimaient-ils la jalousie, la malveillance, ou l'intention charitable d'étouffer en elle des vœux qu'on jugeait impuissans?

Hélèna connaissait le prestige de la scène. Bien jeune encore, elle avait entendu sur le théâtre de Milan une prima-dona renommée; elle avait assisté à une ovation, et l'impression qu'elle en avait reçue était restée ineffaçable. Ces souvenirs, si prompts à se ranimer, la poursuivaient jusque dans les songes et la jetaient parfois dans d'inexprimables exaltations. Elle se réveillait avec la fièvre, un état d'effervescence qui se prolongeait jusqu'au soir, jusqu'à ce que d'autres songes, trop fidèles reflets des misérables incidens de la journée, la replongeassent dans une sorte d'engourdissement intellectuel, plus en harmonie avec sa situation et son entourage. Lorsqu'elle était sous l'empire de ces impressions, elle formait les projets les plus hardis, ses protecteurs auraient dit les plus insensés. Ils la regardaient avec étonnement, comme un être dont la raison s'égare. Elle se reprochait ces fébriles transports, que nul espoir ne semblait légitimer; elle avait peur d'elle-même; elle priait le ciel de la défendre contre toute coupable inspiration. C'était une lutte incessante qui usait sa santé, qui aurait usé son âme.

Celui qui devait épouser Clotilde, Eugène Wernher, parut à son retour d'un long voyage en France et en Italie. Il y avait plus de trois ans qu'Hélèna l'avait vu durant quelques jours. Il s'était mon-

tré empressé auprès de Clotilde, autant que sa timidité le lui avait permis. A cette époque, où il n'avait que vingt ans, où Clotilde entrait dans sa dix-septième année, il semblait avoir emporté d'elle un souvenir assez cher.

Mais près de quatre années s'étaient écoulées depuis : ce n'était plus le même homme. Ses longs séjours dans diverses capitales avaient eu sur son esprit et sur ses manières une influence décisive. Son abord fut affectueux et expressif; malheureusement Clotilde était restée dans sa sphère étroite; il ne pouvait tarder à la trouver bornée, insipide et livrée aux plus vulgaires superstitions. Il se montra bientôt froid, distrait, ennuyé; ni les opinions, ni les croyances, ni les habitudes de la famille qu'il allait adopter ne sympathisaient avec lui, et ce mariage arrêté depuis quatre ans, ne semblait plus offrir aucune chance de bonheur.

Souvent Eugène parlait avec enthousiasme des poétiques merveilles semées sur ces terres de France et d'Italie. Clotilde l'écoutait avec indifférence, si ce n'est avec humeur; Hélèna avec ce trouble, cette agitation de l'homme qui entend louer sa patrie incessamment regrettée.

Eugène voulut voir si l'esprit de Clotilde pourrait accueillir des idées nouvelles. Celles qu'elle leur opposa furent défendues avec une désespérante inflexibilité. Il lui donna des leçons de chant : peut-être aimait-il à faire entendre sa voix exercée et particulièrement expressive. Il reconnut que sa fiancée montrait en toute chose absence d'âme et d'esprit.

Hélèna était frappée de ce concours d'efforts inutiles pour fertiliser un sol ingrat. — Eh! ne doit-on pas croire, s'écriait-elle avec une indignation qui accusait le ciel, qu'un hasard stupide préside aux destinées humaines? Ces leçons, dues à des intérêts divers, elle les reçoit avec ennui ou fatigue, c'est pour elle une tâche insipide; ce serait pour moi l'affranchissement, l'espérance, les premiers degrés d'une glorieuse initiation. Et cet homme qui aurait besoin d'être compris, apprécié, de rencontrer son égale, c'est elle qu'il épousera! quelle pitié! — Et ses secrètes tristesses augmentaient chaque jour.

Un livre qui dépeignait avec de vives couleurs la terre des artistes, l'Italie, tomba entre ses mains : il appartenait à Eugène. Elle le lisait à la dérobée, le soir, dans son lit. A mesure qu'elle avançait dans cette lecture, son agitation, son inquiétude d'esprit allait en

croissant. Une nuit, elle veilla fort tard, et le lendemain la fièvre, accompagnée de délire, retenait Héléna sur sa couche. Des voix ravissantes, disait-elle, l'appelaient en s'éloignant vers un horizon resplendissant de lumière où se dessinaient des groupes de figures dramatiques dans leur pose et leur costume. Elle se plaignait avec cris et avec larmes, qu'une main froide l'entraînait par sa chevelure dans les profondeurs d'un antre où ses pieds glissaient sur le sol humide. Le livre qui la jetait dans ces cruelles hallucinations, ce livre c'étoit *Corinne*.

Elle se trouvait seule, un matin, avec Eugène qui préludait nonchalemment sur le piano. Hélèna qui n'avait jamais chanté en sa présence, hasarda son opinion sur quelques morceaux de musique, le peu qu'elle connaissait. Il l'écoutait avec indifférence. — « S'il m'avait été permis, dit-elle enfin, de prétendre aux nobles passe-temps des privilégiés, j'aurais aimé passionnément la musique. — C'est une passion que je comprends, répond-il avec la même apathie. » Puis, après une longue pause, il l'invite à chanter une romance. Elle tressaille, hésite et enfin s'y refuse. Il insiste, comptant s'amuser peut-être d'un ridicule essai. — « En vérité, dit-il d'un air de dédain, le talent de Clotilde ne doit pas vous imposer : je vous défie d'occuper plus mal cette place, ajoute-t-il, en désignant le siége placé devant l'instrument; allons, essayez, je vous accompagnerai. »

Le moment était solennel; Hélèna ne le sentait que trop; elle en éprouva un trouble, une palpitation de cœur qui devaient paralyser sa voix. Comme il la pressait d'oser, elle fit un effort qui ne put la mener loin. Après quelques éclats de voix mal ménagés, une intonation fausse, qui arracha une exclamation à Eugène, acheva de briser son courage. Le jeune homme ne vit sans doute dans ce déploiement de moyens exagérés, qu'une prétention pitoyable: il la laissa fuir, et il continua de jouer quelques airs sans s'occuper d'elle davantage.

Quant à Hélèna, jamais elle ne sentit plus amèrement une humiliation, le malheur de rester méconnue. Dans le tumulte de ses idées, de subites rougeurs couvraient son front chargé de sueur. Suis-je en effet dépourvue de facultés puissantes, se demandait la triste orpheline, et mes instantes invocations à une destinée meilleure ne sont-elles que présomptueuses ou téméraires? La jeunesse est folle, disait mon père, à elle le monde et ses triomphes : elle

veut escalader le ciel, et ce n'est qu'en devenant capable que l'homme devient humble. —

Héléna ne goûtait d'un peu de calme que dans la solitude, au milieu des bois ou des prairies. Une fois elle traversait un champ de blé semé de coquelicots et de bluets. La cigale l'animait de sa voix joyeuse, et l'alouette, perdue dans la nue, faisait entendre son folâtre babil. Héléna se mit à chanter un air italien qui lui retraçait tout ce qu'elle rêvait de la terre aimée des poètes, d'après ses souvenirs toujours présens du magnifique lac Majeur et des riantes plaines de la Lombardie. Le monde avait soudain changé d'aspect à ses yeux; elle était comme éblouie; c'était une sorte d'ivresse. Un ciel doux et vaporeux prêtait à l'illusion, séduisant mensonge! qu'elle se gardait de repousser. Il lui semblait voir à l'horizon les montagnes bleues, sillonnées de vallées fertiles, qu'embaume l'oranger et où l'indépendance semble facile. C'est avec confiance qu'elle acceptait toutes les promesses flatteuses d'un avenir de jeune femme. Elle se berçait l'imagination avec son air empreint d'une mélancolie heureuse. Ses pas étaient légers; elle se sentait les ailes rapides de l'hirondelle qui fuit les frimats, et retrouve le printemps. Elle ne doutait plus du sort et de ses forces, un vague espoir la tenait sous le charme. Lueurs décevantes, qui nous apparaissent à tous, çà et là, dans notre jeunesse! Ce sont des éclairs à travers une nuit sombre : ils nous montrent traîtreusement une route fleurie pour nous précipiter dans une voie sans issue ou terminée par un abîme.

Arrivée sur un plateau qui dominait la ville, elle se tut : le prestige avait cessé. Là, sous ses pieds, s'agitaient mille passions qui obsèdent, étouffent ou dégradent l'âme; puis la dépendance sans douces compensations, la lutte sans triomphe honorable. Le poids de la servitude, soulevé quelques instants par l'air libre, retomba sur sa poitrine: elle s'assit en poussant un soupir. Alors elle chanta une romance triste, pleine de larmes; c'était les adieux d'un proscrit à sa mère désolée. Elle exigeait une voix étendue, expressive, profondément mélancolique. Se croyant seule, Héléna y mit tous ses moyens, toute sa sensibilité. Ses accents purs et touchans se perdaient au loin, dans les airs; ils semblaient monter jusqu'aux cieux.

Quand elle eut terminé, des applaudissements, qui annonçaient un vif enthousiasme, partirent d'un épais buisson, à quelques pas.

Trois citadins masqués par le feuillage à l'ombre duquel ils reposaient, avaient entendu Hélèna et l'avaient écoutée avec ravissement. Ils vinrent à elle, de l'air le plus empressé, pour lui témoigner leur admiration. Elle les écouta d'abord avec défiance. Vaincue enfin par la vérité de leur accent : « — Hélas ! ne m'abusez-vous pas ? » leur demanda-t-elle, les mains jointes, les yeux étincelans d'espoir. Leur contenance annonçait l'étonnement. Et en effet, l'extérieur, c'est-à-dire, la mise d'Héléna, formait un singulier contraste avec l'expression si élevée de son chant, bien qu'il n'eût rien emprunté aux artifices de l'étude. « — Jeune fille, dit l'un d'eux, votre voix rare et d'une pureté parfaite, pourrait vous valoir un sort brillant. Je n'ose vous le prédire, mais si l'occasion se présente de cultiver de telles dispositions, gardez-vous de la laisser échapper. »

L'homme qui s'exprimait ainsi était un professeur de musique : elle le savait. Il fit plus, il offrit de lui donner des leçons dans ses momens de loisir. Cette proposition, qu'elle ne pouvait accepter, remua tout son être. Elle le remercia avec effusion et le regard rayonnant, puis elle reprit le chemin de la ville, en bénissant le ciel qui ne l'avait pas déshéritée de ses dons les plus magnifiques. « Il est donc vrai, s'écriait-elle, j'ai en moi le germe d'une faculté puissante, un instrument de gloire : je pourrai exalter les âmes, émouvoir les cœurs, soulever les plus généreuses sympathies, et faire dire aux artistes d'élite : « Tendons-lui la main, c'est notre sœur ! » Mais le froid de la réalité reprend soudain possession d'elle, quand elle s'interroge sur les moyens à sa portée pour se placer au niveau de ces artistes, seuls privilégiés dont elle envie ardemment le sort.

Comme elle devait s'y attendre, son tardif retour au logis fut accueilli par de mortifiantes réprimandes. L'artiste qui avait alors la conscience de sa vocation, s'indigna ; puis son cœur délicat, sensible, son cœur de poète, s'attendrit à l'idée que peut-être elle se montrait ingrate. Elle se hâta d'excuser la hauteur de ses paroles.

Ses hôtes ne pouvaient comprendre ces passages subits d'une fierté outrée, disaient-ils, à un repentir humble, mais ennobli par les larmes, cette humeur si variable, tantôt sombre, morne, tantôt exaltée par l'espoir, enthousiaste, ou désespérée, ou comme stupide de résignation. Cette lutte orageuse, avec ses calmes plats,

son vent sourd, ses éclats de foudre, c'était pour eux des symptômes de folie. Ils crurent devoir redoubler de sévérité envers la pauvre créature que le tentateur semblait posséder. Mme Eikmann, femme estimable, mais très-bornée, exigeait d'Héléna des actes d'une dévotion puérile. Ses pas étaient surveillés, ses promenades solitaires interdites. Clotilde joignait à ces rigueurs, ses mépris affectés, M. Eikmann ses grossières railleries, tous leur défiance ou leur indifférence. Les qualités de l'orpheline indigente ne pouvaient s'épanouir sous de pareils frimats.

Eugène même était disposé à la croire vaine et capricieuse : il n'avait pour elle que de froids égards. Il se disait, sans doute cette femme serait belle si elle était animée, gracieuse, expansive et spirituelle ; mais le feu électrique lui manque. Il lui siérait d'oublier le rang qu'elle était appelée à occuper, et d'accepter de bonne grâce son humble condition. Héléna ne voyait que trop combien elle était mal jugée, et ce cri de désolation lui échappait alors : tout malheur peut avoir sa compensation, excepté celui-là.

Une imprudence y mit le comble. Lorsque Clotilde prenait ses leçons, Hélèna trouvait un prétexte pour rester, afin de saisir le plus qu'elle pouvait des paroles du maître. Ce qu'elle avait retenu, elle le pratiquait dès que l'absence de Clotilde laissait le piano à sa disposition. Celle-ci, impatientée d'une pareille assiduité, ayant dit nettement que la présence d'un tiers la détournait de l'application nécessaire, Hélèna se vit privée de sa pauvre ressource. Elle sortait quand le maître se présentait, mais souvent elle restait collée contre la porte et l'oreille attentive, jusqu'à ce qu'enfin elle fût surprise par Clotilde même dans cette posture qui l'accusait. C'était de l'espionnage, disait-on. Ce fut en vain qu'elle protesta énergiquement contre un pareil reproche; sa tentative de justification fut tournée en ridicule par le conseiller peu sagace, par l'inepte Clotilde.

La honte! c'en était trop. « — Ah! si je reste ainsi livrée au jugement des brutes, s'écriait Hélèna, j'y perdrai mon âme ou la vie! Eh! lequel serait préférable, mourir ou accepter d'ignominieux combats, succomber à la tâche, ou payer chaque jour mon pain avec la dégradation de mon être! » — Mais à tous ses appels à une destinée plus digne, ce mot fatal, le mot *impossible* s'offrait en réponse.

Un matin, elle avait été envoyée au loin dans la campagne. Elle

montait à pas lents un côteau que le chemin traversait. Les premiers rayons d'un soleil éclatant faisaient scintiller les gouttes de rosée et doraient les capricieux contours des nuages. Les troupeaux se répandaient dans la plaine; les pâtres, les laboureurs, les voyageurs, tout ce qui sommeillait naguère, semblait reprendre avec joie possession de l'existence active. La fraîcheur exaltait les forces, et les senteurs des plantes aromatiques faisaient épanouir les fleurs les plus suaves de l'imagination. Le matin, comme le printemps de la vie, semble annoncer un beau jour. C'est pour vous lancer plein d'ardeur sur le grand chemin sans repos et sans terme, que le soleil de midi brûlera, que la pluie du soir rendra sombre, fangeux et bientôt impraticable.

Hélèna accueillait l'espérance comme on l'accueille à dix-neuf ans. Au moment d'atteindre le sommet du côteau, elle se retourna vers la plaine pour jouir de l'aspect de la rivière qui serpentait entre les saules et les peupliers, sombre sous le feuillage, argentée plus loin sous le soleil. Hélèna s'abandonnait à la rêverie, lorsque dix voix sonores exhalèrent sur la hauteur l'*Hymne au soleil*. Elle aperçut alors une bande de jeunes gens qui marchaient deux à deux, en se tenant par la main. Ils portaient le sac et le bâton du voyageur. On eût dit qu'ils remerciaient le Tout-Puissant de leur avoir donné l'existence : ils semblaient unis et satisfaits. Nés artistes, ils se montraient dignes d'apprécier l'art auquel ils rendaient hommage. Le parfait accord de leur chant, faisait rêver le doux accord des âmes, le bonheur des élus, ce qu'on espère pour la vraie vie.

A cet ensemble plein d'harmonie, Hélèna éprouve un inexprimable attendrissement. Elle est frissonnante, suffoquée, c'est comme un besoin de fondre en larmes.

« — Où vont-ils ainsi heureux et libres, demande-t-elle, au muletier qui leur sert de guide. » — Ce sont des allemands du Nord qui vont étudier à Rome la musique et la peinture, réplique le muletier. — Quoi! s'écrie-t-elle, ils s'y rendent à pied, le sac sur le dos, insoucians et sans fortune? Et moi, j'accepterai lâchement ma condition misérable; les travaux les plus abjects seront mon partage jusqu'à mon dernier jour : je resterai là, comme la bête de somme attachée à son ratelier! Qu'aurais-je donc à perdre en me jetant sur la voie aventureuse? Ma réputation, sans doute. On dira que j'ai cédé à de honteux penchans, que j'ai acheté la ca-

pricieuse et flétrissante protection d'un homme On m'accueillera partout avec défiance, parce que je suis femme; il faudra dévorer mille affronts; chez moi l'accent de la plainte ou de l'enthousiasme s'exhalera dans les airs sans trouver d'échos; je resterai isolée, ou je ramperai avilie, parce que je suis femme!..... »

Et en se livrant à l'amertume de ces pensées, elle suivait de l'œil les dix voyageurs qui entrèrent dans une barque pour traverser la rivière. L'un d'eux tomba dans l'eau, ses compagnons de voyage l'en tirèrent promptement, et des éclats de rire annoncèrent l'absence de tout danger. — Après avoir reçu de prompts secours, se dit Héléna, la gaieté de ses compagnons l'empêche de prendre au sérieux son accident: il n'en serait pas ainsi pour moi, qui cheminerais à travers les périls sans un bras pour me soutenir, sans une voix amie pour m'encourager. Ah! qu'ils soient heureux, puisque le ciel les favorise, que leurs noms brillent bientôt avec éclat sur la scène du monde.

Un homme blanchi par l'expérience aurait peut-être répondu à la triste Hélèna : « — Félicitez-les du jour présent, mais sans interroger leur avenir : la plupart succomberont à la peine comme tant de génies que le sort a refusé de féconder, et peut-être les moins malheureux diront-ils, à l'apogée de leurs succès, ce qu'auraient pu dire Le Dominicain, Verrochio, Le Tasse, Pergolèse et le Corrège, et Salvator Rosa, et l'incomparable Mozart, et mille autres peintres, poètes ou compositeurs : Nous avons payé bien trop cher notre gloire disputée! Mais il faut que tout être né artiste, suive sa vocation, comme toute fleur tend à présenter sa corolle au soleil, même celles qu'il doit dévorer en quelques heures.—

Eugène, de moins en moins assidu auprès de Clotilde, semblait chercher des prétextes pour reculer l'époque de son mariage que les parens, des deux parts, étaient pressés de fixer irrévocablement. Il faisait de fréquentes absences plus ou moins mal motivées, jusqu'à ce qu'enfin, sommé de se prononcer, il cèda par respect pour la volonté de son père. Une semaine encore et il était enchaîné.

Hélèna put remarquer le mauvais vouloir d'Eugène, et elle se disait : — Son cœur est peut-être engagé ailleurs. Tout la sollicitait à changer de lieu, à briser le cours accablant de sa destinée, tout la poussait à fuir.

Le hasard ayant voulu qu'elle se trouvât seule avec Eugène,

durant quelques minutes, elle lui adressa ces paroles irréfléchies : « — Si je me rendais à Paris ou à Rome, pourriez-vous et voudriez-vous me recommander à l'un de ces grands artistes que vous citez souvent : je vous devrais plus que la vie. » — Eugène la regarda avec étonnement. « — Quel projet étrange, s'écria-t-il! Eh mon Dieu, qu'attendriez-vous d'eux? » — « Mieux que le pain quotidien; ce qui fait qu'on respire à l'aise, qu'on se sent vivre, qu'on ne maudit plus la lumière à son réveil, qu'on ne se dit plus avec étouffement chaque soir : encore un jour jeté au néant! »

Telle eût été sans doute la réponse d'Hélèna si Eugène ne l'avait glacée par sa mortifiante surprise. « — Je me garderais bien de participer à une pareille folie, ajouta-t-il; la prudence vous fait une loi de vivre sous la protection d'une famille respectée. N'êtes-vous pas bien ici? — Et c'est vous qui me le demandez? » s'écria Hélèna dont le regard en ce moment frappa Eugène. Il resta muet, indécis. Mais elle, craignant d'être entraînée trop loin, n'ajouta que ces mots : « — A quel titre, en effet, réclamerais-je votre assistance. Nul sur la terre ne me la doit, je le reconnais; Dieu seul peut me juger, Dieu seul est le père de l'orphelin. » — Et elle disparut.

Eugène se demandait ce qu'il fallait penser de cette étrange créature. On l'avait prévenu contre elle, contre son humeur variable, triste et fière. Il ne sut s'il devait faire part à M. Eikmann de ce qu'elle méditait. Lorsqu'il hasarda quelques mots vagues, détournés, le conseiller répliqua : « — Par ma foi, c'est une ambitieuse; on ne peut attendre d'elle ni gaieté, ni effusion de cœur. Elle aime la solitude comme ceux qui cachent de mauvais desseins; nos bienfaits semblent lui être à charge et notre surveillance tutélaire l'indigne. Je crains qu'elle ne tourne à mal : de l'orgueil, des prétentions sans fortune, à quoi cela mène-t-il? » — Rebuté par cette réponse, Eugène laissa l'infortunée dans l'abandon.

(La fin au n° suivant.)

Eulalie V. DE SÉNANCOUR.

LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE.

III.

Le voyageur atteint par l'orage est heureux lorsqu'un rocher ou une grotte lui offre un abri; quand le vent des passions mauvaises agite la société, l'ami de la paix cherche aussi quelque refuge, quelque lieu où son cœur puisse se dilater un moment, son esprit s'instruire et se consoler.

Il y a long-temps, M. le rédacteur, que je pensais à vous parler d'un asile ouvert à Lausanne aux enfants aveugles et aux adultes menacés de perdre la vue. Le nombre des visiteurs de ce bel établissement grossit chaque année, mais on en a peu parlé dans les journaux vaudois, afin de se conformer aux désirs de ses fondateurs. Maintenant que sa marche est assurée et ses bienfaits déjà nombreux, il est permis de traiter ce sujet consolant et nouveau parmi nous.

L'Asile des aveugles est dû sans doute à la bienfaisance, mais plus encore peut-être à la reconnaissance. Mlle Elisabeth de Cerjat, que Dieu vient de rappeler à lui, a voulu, après avoir exercé la charité à un degré bien rare, soulager ceux dont les misères ont excité sa sympathie pendant plusieurs années d'une manière particulière. En recouvrant la vue, à la suite de l'opération de la cataracte, c'était pendant l'automne de 1842, elle conçut la pensée de procurer à d'autres infortunés cette chance de soulagement, si ce n'est de guérison complète. Combien d'églises, de couvents, d'établissements charitables ont été fondés dans le même esprit! Mais ici l'application est singulièrement directe: c'était à la lettre: *Faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait.*

Mlle de Cerjat rencontra un associé non moins bien disposé qu'elle en M. Haldimand, dont la générosité n'a jamais fait défaut à aucune œuvre de charité et de philanthropie entreprise avec sagesse et discernement. C'est lui qui a fait les frais les plus considérables, et c'est à lui que nous devons la durée et l'avenir de cet établissement. Le

21 juillet 1843, l'acte de fondation de l'Asile des Aveugles a été signé avec toutes les formalités voulues. Le notaire qui eut le plaisir de le dresser fut M. Chappuis; le président du conseil d'état qui le sanctionna, conformément au décret du grand-conseil du 10 juin 1843, M. Auguste Jaquet.

Le terrain, acheté par les fondateurs, est situé en plein midi, près de la place de Chaudron, en face de Montbenon, et au-dessus d'un cimetière où les fleurs et les arbrisseaux croissent sur des tombes que le fossoyeur laisse en repos, jusqu'à ce que la destination de ce lieu soit changée. La vue de l'Asile est magnifique; son architecture élégante et simple. Rien qu'à le voir, on devine le goût anglais qui sait allier mieux que tout autre le comfort à l'utilité. Le premier étage est consacré aux malades de tout âge, le second aux enfants privés d'espoir de guérison. Depuis le 10 juin 1844, jour de l'ouverture de l'Asile, jusqu'au 31 décembre 1846, le nombre des malades qui ont séjourné dans le premier étage est de 296 patients; 223 appartenant au canton de Vaud, les autres aux divers cantons, à l'exception de quelques étrangers. En deux ans, combien de personnes, menacées de complète cécité, ont vu briller de nouveau la lumière du soleil et peut-être entrevu la sereine et splendide beauté du paysage, et combien d'autres ont été soulagées !.... Les fondateurs de l'Asile furent encouragés dans leur noble projet par la possibilité de confier les malades à M. le docteur Recordon, élève du célèbre Chélius : en peu d'années, ce praticien vaudois s'est fait une réputation méritée par de nombreux succès.

La direction de l'Asile fut offerte à un comité composé de personnes entourées de l'estime publique : nous nommerons ici le premier président M. Crud, si connu par ses travaux d'agriculture, il a prodigué à la maison naissante les soins les plus assidus. La veille de sa mort, il voulut encore s'y rendre; les pauvres aveugles ont été dans son pays, auquel il a rendu de nombreux services, son dernier intérêt social. Le directeur, M. Hirzel, est du canton de Zurich; Mmes Roux et Brandt, chargées de l'enseignement des ouvrages et de la musique, sont vaudoises.

Ainsi a commencé un établissement que les cantons de Zurich, de Berne et le nôtre possèdent seuls en Suisse : à Zurich les sourds-muets et les aveugles sont admis sous le même toit; chez nous, les premiers reçoivent depuis plus de vingt ans à Yverdon l'éducation qui leur est

nécessaire : M. Naëff, élève de Pestalozzi, a fondé l'institut qui passa sous la protection du gouvernement. Nous ne pouvons signaler ici que sa durée, et les services que lui doit le public vaudois.

Les visiteurs de l'Asile des aveugles, après avoir parcouru les pièces garnies de lits et de rideaux verts, habitées par les malades, s'arrêtent volontiers dans les chambres d'étude. M. Hirzel enseigne la lecture, le calcul de tête, la grammaire française, la composition, la géographie et la religion. Mme Roux, veuve de l'un des pasteurs du clergé vaudois les plus distingués, et qui, près de son mari, s'est occupée long-temps du chant religieux et populaire, a bien voulu accepter l'enseignement de la musique : Mlle Brandt, fille d'un pasteur, est chargée de la surveillance des jeunes filles, et leur apprend à travailler en variant, avec une patience admirable, les ouvrages manuels. Les garçons tressent la paille et l'osier ; d'autres petites industries leur offrent les moyens de gagner quelque argent et d'employer leurs facultés, si tristement endormies chez l'enfant aveugle privé d'éducation.

Il est superflu de dire que tous les détails relatifs à la vie physique des aveugles sont soignés de la manière la plus désirable. Si les pauvres enfants pouvaient voir tout ce qu'on a rassemblé et combiné pour eux, ils seraient saisis d'étonnement et de reconnaissance ; plusieurs ont perdu la vue à la suite de cruelles maladies ; ils trouveraient dans ce qui les entoure des motifs de comparaison singulièrement en faveur de l'Asile où ils passent trois heureuses années, après lesquelles on doit les rendre à leurs familles. Il est triste pour eux de se voir tout-à-coup privés des biens multipliés dans l'Asile, mais ils emportent une riche provision d'idées et de connaissances, et le plus souvent leur santé s'est considérablement améliorée. — Lequel de ces élèves ne conservera pas toute sa vie avec émotion et reconnaissance le souvenir des leçons et des soins que leur a procurés la charité chrétienne ?

L'Asile des aveugles est ouvert au public de onze heures à midi et de trois à quatre heures. On voit alors travailler les élèves formés par les soins assidus et intelligens de leur maîtresse, tricoter, filer, tresser des nattes, faire des bourses, des sacs au crochet, des souliers de laine, etc. Les visiteurs clairvoyants se sentent souvent bien moins habiles que les jeunes écoliers.

Dans la salle voisine on travaille sous la direction du maître ; c'est là que les cartes de géographie en relief, les appareils pour l'écriture et le calcul, les livres que les doigts savent épeler, initient les élèves

aux rudiments de la science. Quelques-uns calculent avec une facilité remarquable, lorsqu'ils sont parvenus à saisir le mécanisme de la numération. La lecture et l'écriture, à l'aide de la machine à imprimer, perfectionnée par M. Hirzel, exigent toujours un tâtonnement assez prolongé, tandis que le calcul mental élève rapidement l'aveugle à un degré assez avancé, lorsqu'il est doué de quelque talent pour cette branche importante.

Mais c'est autour du piano que se développent le plus rapidement les enfants frappés de cécité. Dans tous les instituts d'aveugles la musique joue un grand rôle et prend un caractère attendrissant; ces tristes visages, souvent défigurés, semblent s'éclairer par le plaisir qu'éprouve l'aveugle à chanter; les enfants frappés de goutte sereine, ont un air à demi inspiré lorsque leurs yeux muets s'élèvent vers le jour qui ne les éclaire plus. L'harmonie produite par l'ensemble de ces voix attentives, si l'on peut ainsi parler, inspire du respect et des actions de grâce. Un des élèves tient le piano; il accompagne fort bien les chants appris souvent avec une étonnante promptitude; d'autres enfants exécutent aussi des morceaux faciles, quelquefois à quatre mains; enfin deux petites filles sont en état de pincer de la guitare et de chanter ensemble de petits duos.

On sait que dans les grands instituts d'aveugles on donne des concerts fort bien organisés : rien de semblable n'aura lieu à l'Asile de Lausanne; mais les fruits déjà obtenus, dépassent les espérances que l'on pouvait avoir. La fibre musicale est difficile à développer parmi nous, et sans le secours d'une maîtresse aussi dévouée et aussi capable que l'est Mme Roux, nous n'aurions certainement pas le plaisir d'entendre de charmants chœurs, exécutés par les pauvres aveugles. Les premiers, ils ont étudié les paroles et la musique de la *Théodie*, recueil publié à Paris par MM. Porchat et Bienaimé, et que le ministre de l'instruction publique en France vient d'adopter pour l'enseignement des écoles primaires.

Cette œuvre, à demi vaudoise, serait beaucoup plus connue et bien mieux appréciée par notre public, si nous ne subissions des circonstances tout-à-fait contraires aux jouissances que donne la musique et la poésie. La *Théodie* est destinée aux pensionnats, aux écoles et aux familles; les journaux en ont souvent parlé avec éloge; la *Revue Suisse* en a cité plusieurs morceaux dans son 9e volume. Pour le moment, c'est à l'Asile que l'on peut juger du mérite de la musique et de celui

des strophes que les enfants prononcent avec une netteté singulière. Ils exécutent avec ensemble et intelligence celui du *Déluge*, dont les paroles dramatiques et saisissantes ont inspiré un chœur d'un effet très-remarquable. On éprouve une émotion profonde alors que les jeunes musiciens, dont la plupart doivent leur infortune aux désordres de leurs parents, s'écrient :

Le péché régnait sur le monde,
Et Dieu dans sa douleur profonde
Voyant les hommes si mauvais,
Regretta de les avoir faits.
Il ouvre enfin le grand abîme;
Les pécheurs aveuglés et sourds
Veillaient dans les plaisirs du crime....
Le flot montait, montait toujours....

Les pécheurs aveuglés et sourds!.... Ceux qui comprennent la tristesse et le danger de cet aveuglement ont entrevu la vraie lumière. Le mouvement accéléré du refrain : *Le flot montait, montait toujours*, plaît aux chanteurs qui s'en acquittent avec un sentiment musical très-prononcé : faibles instruments, ils font sentir les choses les plus fortes et les plus redoutables racontées par la création et par la Bible : le contraste ainsi produit est extrêmement émouvant. M. Porchat, dans une rapide visite faite à son pays, il y a peu de temps, a pu entendre quelques-uns des chants qui suivent si fidèlement les paroles bibliques. Dans les strophes de l'*Arche Sainte*, il en est que nous citerons à cause de la beauté des paroles et de leur à-propos.

La mer sans rivages
Te menace en vain.
Que font les orages
Au vaisseau divin!
Sans nochers, sans voiles,
Seigneur, il te suit :
Mieux que les étoiles
Ta voix nous conduit.
Arche sainte, Dieu lui-même,
Dieu veuille te soutenir,
Du passé débris suprême,
Seul espoir de l'avenir!

Autour du navire
Quels flots turbulents!
Quelle paix respire
Dans ses vastes flancs!
Nuls cris de carnage,
Nul piége trompeur :
Des tigres sans rage,
Des agneaux sans peur.
Arche sainte, Dieu lui-même,
Dieu veuille te soutenir,
Du passé débris suprême,
Seul espoir de l'avenir!

Oui, Dieu l'a bénie:
Dieu nous aime encor.
L'épreuve est finie;
L'oiseau prend l'essor;
D'olive à son maître
Il porte un rameau,

Et ce jour voit naître
Un monde nouveau.
Arche sainte, Dieu lui-même,
Dieu veuille te soutenir,
Du passé débris suprême,
Tu sauvas tout l'avenir!

Le culte du dimanche est embelli par le chant des psaumes et d'autres morceaux religieux. Les malades adultes viennent chercher quelques consolations auprès des enfants sans espérance de soulagement. La Parole de Dieu leur a été expliquée, jusques à présent, par des pasteurs dont la prédication simple et pénétrante s'est adaptée au degré de connaissance de ce petit troupeau. Plusieurs des jeunes aveugles leur ont donné des sujets de grande satisfaction.

Le repos du dimanche est accompagné à l'hospice de quelques plaisirs. Il y a des joujoux à mettre en usage, des jeux à faire, et puis la belle terrasse à parcourir plus long-temps que de coutume. La fatigue des promenades fait partie du travail des maîtres; ils se prêtent assez souvent à guider leurs élèves le long des grands chemins; ceux-ci se plaisent à parcourir de la sorte les environs de leur demeure. Arago et d'autres curieux, aveugles, n'ont-ils pas fait *le tour du monde?* Quelques notions nouvelles peuvent toujours agrandir le cercle des idées des pauvres promeneurs; aussi aiment-ils à entreprendre leurs petites pérégrinations.

— Avez-vous vu Edouard? demandent ordinairement les personnes qui connaissent l'Asile à celles qui l'ont visité. — C'est le pauvre aveugle sourd-muet, le jeune homme arraché à la paresse, à l'ignorance, au malheur le plus profond, par l'incomparable persévérance et la haute intelligence de M. Hirzel. Afin de raconter l'impression qu'il produit avec autant de vérité que je le pourrai, j'ai recours à un cahier de souvenirs en copiant des pages écrites à la fin de l'été de 1846. Dès-lors Edouard Meystre a fait des progrès marqués dans l'art du tourneur, mais le cercle de ses pensées ne peut s'agrandir d'une manière aussi rapide; cependant il avance et donne à son maître des jouissances élevées et profondes. M. Hirzel a publié une *Notice sur deux jeunes aveugles sourds-muets*, c'est à ce travail important qu'il faut demander les explications que nous ne saurions offrir; celui qui ne fait que voir et entendre l'aveugle sourd-muet ne peut entrer dans les mystères de son merveilleux développement intellectuel [1].

[1] Nous ne résistons pas au plaisir de citer quelques lignes de l'intéres-

Edouard Meystre, âgé de 20 ans, a joui de la vue jusqu'à l'âge de six ans; une arme à feu, imprudemment livrée aux enfants de la famille, partit et se déchargea dans ses yeux. Dès-lors le pauvre garçon fut réduit au toucher pour tout moyen de communication; mais il montrait beaucoup d'intelligence et conserva sans doute des souvenirs qui ont facilité la marche de son éducation. Il a grandi dans la misère, non pas dans l'abrutissement; son intelligence, si cruellement étouffée se faisait jour près de sa mère à laquelle il rendait de petits services; il maintint sa qualité d'être humain; il continua d'aimer les siens et d'agir dans le cercle étroit tracé autour de lui. Quand vint le moment d'essayer l'instruction régulière de cet infortuné, grâce à l'établissement dirigé par M. Hirzel, celui-ci le jugea capable de quelque développement. Il ne s'effraya point d'entreprendre une pareille tâche; la physionomie d'Edouard le rassura peut-être; le front de l'adolescent, son sourire, sa manière de porter la tête annonçaient une âme bien douée, un habitant emprisonné, auquel on pourrait à force d'habileté et de patience, ouvrir une issue et créer une existence nouvelle.

Lorsqu'après avoir parcouru l'Asile en admirant toutes les combinaisons matérielles et les succès divers obtenus par M. Hirzel, Mme Roux et Mlle Brandt, on demande à voir le sourd-muet, c'est ordinairement dans son atelier qu'on le trouve. L'odorat est le seul moyen qui lui reste pour deviner la présence de quelque visiteur : ceux-ci s'introduisent avec émotion dans le lieu où travaille le pauvre Edouard, partout solitaire, car il ne voit ni n'entend nulle part. On parle à demi voix; on se tient à distance, on hésite à venir brutalement s'établir devant lui. Comment en effet se figurer ce manque absolu de communications physiques et intellectuelles! Un truchement vint à notre aide. Mlle Brandt a voulu apprendre la langue de l'abbé de l'Epée, des Sic-

sante notice de M. Hirzel. — « Nous voici maintenant arrivés à cette phase où des idées religieuses et morales furent associées à l'enseignement de la langue. L'idée de Dieu était le but du premier pas. Pour y arriver, je choisis ces phrases : Qui a fait le pain? — De quoi fait-on le pain? Qui fait la farine? D'où vient la graine? Qui a fait croître le blé? Meystre répondit : Le soleil. — Qui a fait le soleil? — Le voyant arrêté par cette dernière question, je lui indiquai l'auteur de toutes choses, en le désignant comme l'Etre auquel les hommes adressent leurs prières. — La joie alors répandue sur sa figure était un mélange de respect et de saisissement. L'impression profonde qu'il venait de recevoir était sans doute un contentement infini d'avoir appris le nom de Celui que l'homme adore et de le reconnaître comme le créateur du soleil.»

card et des Massieu. L'ouvrier quitta son ouvrage pour lui expliquer la leçon qu'il avait reçue de son maître tourneur : il venait de polir une salière en bois noirci ; on lui avait fait comprendre l'agencement qu'il y aurait à faire, et l'utilité d'un bâton façonné par lequel on transporterait aisément la salière sans renverser le sel. Il savait tout cela. Quel bonheur ! une noble satisfaction animait ses traits ; et pourquoi non ?.... C'était un grand pas dans la science qu'il pratique ; il n'avait encore fabriqué que des boules à raccommoder les bas et de petites boites ; un objet compliqué de plus valait pour lui quelque découverte en physique ou en chimie, ou bien encore quelque progrès dans les arts ou les sciences morales. Il se remit joyeusement à l'ouvrage et pendant un instant *posa* avec tant d'intelligence et de poésie, que le crayon d'un grand artiste eût aimé à saisir ce modèle involontaire. Puis il lui prit fantaisie de causer à sa manière, moitié pantomime, moitié langage des doigts. Il parla de cerises, de soleil, de chaleur, des longues soirées et de celles où il doit poser la chandelle près de son travail, ce n'est pas pour s'éclairer lui-même, hélas ! puis de ses petites boîtes à vendre : on lui avait dit que trois dames étaient là.

— Ont-elles vu mes boîtes ? demanda-t-il. — N'est-ce pas être habile à faire ses affaires ? A travers ses notions primitives se glisse la grande idée du commerce, celle de l'argent, bien confuse sans doute, mais enfin c'est bien cela ; travailler, échanger, gagner.

C'est lorsqu'il reçoit les leçons données par M. Hirzel qu'Edouard est particulièrement intéressant à suivre. Le maître est un Prométhée chrétien, car il a fait jaillir en lui l'étincelle ; il lui a fait connaître Dieu, son devoir et ses semblables. Pendant la leçon du matin le docile écolier écrit au moyen de la machine à imprimer quelques mots qu'on lui enseigne par le langage des doigts ; il faut ensuite qu'il les lise et que M. Hirzel lui en fasse bien comprendre le sens : ces opérations faciles pour les aveugles ou pour les sourds-muets pourvus de leurs yeux, deviennent d'une difficulté fabuleuse lorsqu'il faut lutter contre trois obstacles capitaux. Quelquefois on explique à Edouard quelque objet nouveau. On apporta, ce jour-là, une branche de lys et une rose : pour la première fois il maniait à son gré la fleur symbole de la pureté. *Comment appelle-t-on cela ?* dit-il assez distinctement. — C'est une phrase qu'il répète quand elle trouve son application. La main de M. Hirzel lui apprit bien vite le nom de la fleur, mais on ne lui répéta point celui de la rose. Il devait le retrouver dans sa mé-

moire, si peu chargée, nous semble-t-il. Edouard, malgré le parfum qui le fit sourire, se frappa le front à plusieurs reprises, puis s'écria : *C'est une rose.* — Ceux qui pourraient croire que cette courte phrase n'est pas digne d'une sérieuse attention ignorent que ce jeune homme est le premier aveugle sourd-muet qui ait appris à parler. — On a réussi à enseigner quelques travaux manuels à une petite américaine dans les mêmes conditions, élevée à Philadelphie.—Dickens en a parlé avec enthousiasme dans ses *Notes on America;* mais cette enfant est demeurée bien au-dessous de l'élève de M. Hirzel; parler, lire et écrire comme celui-ci, cela ne s'est jamais vu.

M. Hirzel a long-temps cherché le moyen de faire articuler des sons à l'infortuné qui ne pouvait voir le mouvement de ses lèvres, ni entendre sa voix. Jour et nuit il fut poursuivi par le problème à résoudre; puis tout-à-coup, la découverte s'opéra : il trouva le secret, la chose magique et cachée, très-simple, dit-il, très-élémentaire, mais aucun des hommes occupés de pareils sujets, n'y avaient encore songé. — Il s'agit d'une loi primordiale en tout langage humain; un certain mouvement s'opère sous la langue et sert de base à la parole : il fallait le préciser d'abord, puis le faire exécuter. Une fois certains sons obtenus, le reste devait suivre comme un écheveau qui se dévide aisément jusqu'au bout. Le comment est toujours un mystère, mais ce qui ne l'est plus c'est le prodigieux résultat. M. Vinet a beaucoup insisté dans son cours donné à l'école supérieure des jeunes filles à Lausanne, sur le caractère sacré de la parole, distinction, prérogative suprême, accordée à l'homme seulement et pour le mettre en rapport avec son créateur et son maître. Personne autant que lui n'a étudié les efforts intelligents de M. Hirzel et ne l'a plus affectueusement encouragé.

C'est en se servant de ses doigts et de petits morceaux de bois, ingénieusement calculés, que M. Hirzel est parvenu à délier la langue de son muet. Il a beau nous expliquer dans son mémoire la marche qu'il a suivie, son prodige n'en demeurera pas moins tel aux yeux de l'observateur. Combien on se trouve froid, égoïste, inutile en parcourant l'Asile des aveugles ! Un assez grand nombre des habitants de Lausanne, des plus cultivés et des plus charitables, n'ont point encore visité cet établissement. Ils se contentent de savoir que cette maisou est fort bien tenue, et qu'on y remarque un aveugle sourd-muet. A son tour, M. Hirzel ne pense pas davantage au public indifférent : il tra-

vaille dans l'ombre, peu soucieux de faire parler de lui : mais il était temps qu'il rompît le silence et qu'il enrichît d'autres instituteurs de son trésor de connaissances et d'expériences pesées et réitérées avec une prudence égale à l'ardeur de son dévouement.

En voyant imprimer Edouard, on est tenté de s'écrier, ainsi que le sculpteur le fait dire à la statue de Guttenberg : *Et la lumière fut!*

M. Hirzel se rend parfaitement compte de ce qui s'est passé dans l'esprit de son élève : s'il n'en était pas ainsi, son travail, assure-t-il, ne vaudrait rien. Ses calculs sont demeurés justes : Edouard a fait assez promptement les progrès que le premier mot passablement articulé a pu lui promettre; il est probable qu'il apprendra, dira et sentira beaucoup de choses nouvelles, mais la barrière infranchissable, placée chez les esprits les plus éminents, nous semblerait pour lui singulièrement rapprochée du point de départ. Il est d'ailleurs frappant de voir combien l'idée qui se fait jour chez lui est bornée comparativement au labeur qu'elle exige, à la dignité qu'expriment les traits du pauvre garçon ou à la joie qui vient les éclairer. C'est un homme dont les sensations s'appliquent à un ordre d'actions et d'idées qui seraient celles d'un enfant en bas-âge; l'échelle est différente, voilà tout. M. Hirzel est parvenu à lui donner des notions religieuses et morales qu'il met en pratique, en homme que la conscience éclaire et qui veut écouter la voix divine. Il sait ce que c'est que la mort; il se réjouit de vivre d'une autre vie, car alors il verra Dieu et le monde à venir. Il sera tout-à-fait heureux. On a pu lui faire comprendre le mystérieux passage de la vie à l'éternité, en lui faisant toucher un enfant mort qu'il a beaucoup aimé.

Les succès étonnants obtenus dans l'éducation d'Edouard Meystre ont fait admettre à l'hospice une petite fille dans une condition bien plus déplorable que celle de l'habile tourneur, car elle est née aveugle et ses parents l'ont laissée jusqu'à l'âge de dix ans croupir comme une sorte d'animal auquel on donnait de la nourriture. A l'aspect de la pauvre enfant, ceux qui l'attendaient avec un redoublement de charité demeurèrent stupéfaits. Une pareille misère semblait sans remède aucun ! — Cependant aujourd'hui cette enfant est sortie de son abrutissement : elle témoigne de l'affection, de la joie, elle marche, elle a appris à manger seule, elle a compris l'obéissance : c'est une créature humaine susceptible de nouveaux progrès : elle demeurera toujours à une distance immense d'Edouard, mais autant que ce jeune

homme si adroit et si intelligent, elle est une preuve éclatante de ce que peuvent le dévouement chrétien et la persévérance. L'infatigable M. Hirzel cherche à créer en elle la parole : on n'ose espérer qu'il réussira tant les sons étranges qui succèdent à ses efforts et le peu d'expression de la physionomie répondent mal à son courageux enseignement. Les soins maternels de Mlle Brandt ont obtenu davantage, aussi la pauvre petite lui a donné son cœur, né à la tendresse filiale, et ce n'est pas sans attendrissement qu'on la voit chercher une caresse ou suivre pas à pas l'amie dont l'étendue des bienfaits ne peut être mesurée par elle. Chose admirable ! le pauvre Edouard a compris que cette enfant est sa compagne de malheur : on le voit essayer de lui apprendre à parler. Il ne saurait réussir, mais à son tour il veut contribuer à l'éducation de l'infortunée bien plus disgraciée que lui, et procède à son égard à-peu-près comme le fit M. Hirzel, alors qu'il commença à lui faire articuler les voyelles.

On goûte à l'Asile des aveugles une distraction salutaire et puissante; on en sort en bénissant les cœurs généreux qui se consacrent au soulagement des malades et des enfants plongés dans une triste obscurité. *L'œil bienfaisant sera béni*, dit la Parole de Dieu.

Lausanne, décembre 1847. ***

POÉSIE.

LES TROIS JEUNES GENS.

C'était aux derniers jours d'automne,
Lorsque le ciel est sans couleurs,
Que l'arbre au vent du nord frissonne,
Et qu'on voit se faner les fleurs.

Aux lieux où le Rhône limpide
Reçoit l'Arve aux flots sablonneux,
Assis sur le gazon humide,
Trois jeunes gens parlaient entr'eux.

Le premier disait : « Ce que j'aime,
» C'est le monde et sa douce loi;
» C'est le bal, c'est le jeu qui sème
» Les pièces d'or autour de moi;

» Et les femmes dont les caresses
» Chassent les soucis de mon cœur :
» Plaisir, amour, beauté, richesses,
» Sont les dieux qui font le bonheur! »

Il se tut; mais du sein du grand fleuve qui passe
Une voix s'élança qui lui dit sourdement :
« Enfant, le plaisir fuit et la beauté s'efface;
» Quand l'âge est arrivé, le dégoût les remplace;
» Enfant, un seul trésor dure éternellement. »

Et le second disait : « Moi, j'aime
» Les lauriers conquis par les vers :
» Un nom dont la gloire suprême
» Retentit dans tout l'univers ;

» Ces voix qui répètent sans cesse :
» Il chante, qu'il soit immortel !
» La poésie est la déesse
» Dont j'honore le saint autel. »

Il se tut ; mais du sein du grand fleuve qui passe
Une voix s'élança qui lui dit sourdement :
« Le laurier se flétrit et la gloire s'efface ;
» Le nom s'éteint ; l'envie ou l'oubli le remplace ;
» Enfant, un seul trésor dure éternellement. »

Le troisième disait : « Folie !
» D'aimer ce qui meurt ou s'enfuit ;
» De laisser le miel pour la lie
» Et la lumière pour la nuit !

» Pélerin sur un sol d'épreuve,
» Je vis d'Espérance et de Foi :
» Mon âme au sein de Christ s'abreuve,
» Et Dieu lui seul est Dieu pour moi ! »

Il se tut ; et du sein du grand fleuve qui passe
Une voix s'élança qui lui dit doucement :
» Enfant, oui c'est Dieu seul qui jamais ne s'efface,
» Que rien ne peut détruire et que rien ne remplace ;
» Le seul amour de Dieu dure éternellement. »

Et moi, témoin de ce mystère,
Jusques à l'heure du repos
J'errai, pensif et solitaire,
Au bord des prophétiques eaux.

Et, sous les saules de la grève,
En passant, je me dis tout bas :
« L'amour du monde n'est qu'un rêve.....
» Aimons Dieu, lui seul ne meurt pas ! »

L. TOURNIER.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

JANVIER.

La mort de Mme Adélaïde, sœur du roi des Français; la suspension du cours de M. Michelet; l'ouverture des Chambres, tout a perdu son droit de rumeur et son retentissement devant la prise d'Abd-el-Kader et la perspective de son arrivée à Paris. Le gardera-t-on ici, ou l'enverra-t-on à Alexandrie, à Saint-Jean-d'Acre, aux termes de sa capitulation? tout le monde attend dans un silence solennel, ou plutôt dans un babil sans conséquence le moment où sera résolue cette question, la question du moment. Si le gouvernement dit : Abd-el-Kader restera prisonnier en France, les journaux de l'Opposition feront, du haut de leur vertu indignée, tomber sur le cabinet les plus accablantes paroles, fruit des sentiments les plus généreux. — Comment! vous violez la foi des traités! vous compromettez l'honneur de la France vis-à-vis de son adversaire le plus héroïque et le plus digne d'intérêt! Comment! vous imposez à l'Arabe, encore frémissant de sa lutte à peine terminée, l'agonie de l'exil et de la froide vie de votre froid climat! Ne vous souvient-il donc pas de ce qui s'attache aujourd'hui, de ce qui s'attachera toujours de mépris au nom de Hudson Lowe? Gardez cela pour vous, soit, mais n'associez pas le pays à de tels actes; il les renie, il les désavoue, il y trouverait au besoin la preuve du divorce qui existe entre ses sentiments et les vôtres, entre votre conduite et ses vœux.

Mais la nouvelle se trouve-t-elle être fausse? Abd-el-Kader va-t-il être dirigé sur l'un des deux points qu'il a désignés? c'est autre chose! Y fût-il gardé à vue, soumis, parqué, désarmé, la France néanmoins

(toujours dans les feuilles de l'Opposition) demandera compte au ministère du retour de l'Arabe sous le ciel de l'Orient, à portée du théâtre de ses anciens exploits, à portée surtout des Anglais qui pourront le ramener en temps utile au milieu de ces populations par lui fanatisées. Faute immense! irréparable..... qui compromet la tranquillité de l'Algérie et le repos des mères françaises, lassées de donner leurs enfants à cette hydre insatiable de la conquête ou de la défense en Afrique. Quoi! vous prenez le fauteur acharné de cette éternelle guerre et vous ne le gardez pas, au moins de ce côté-ci de la mer! folie insigne, à moins que ce ne soit trahison ou lâcheté.

Voilà où mène nécessairement l'opposition systématique. Il faut dire aussi que, dans le public, on n'est pas d'accord sur ce qu'il convient de faire; qu'on y soutient le pour et le contre comme dans les journaux, non pas, il est vrai, par les mêmes motifs, ni surtout avec le dessein arrêté de soutenir également ou le pour ou le contre, suivant le parti que prendra le cabinet. Les salons sont fort partagés. Ils inclinent pourtant à ce que la capitulation soit exécutée, bien qu'on ne manquât pas d'antécédents pour s'en dispenser, et que l'usage suppose toujours, dans les conventions militaires, la ratification du pouvoir civil, cet usage eût-il été, ou non, rappelé. Or, les salons ont beaucoup d'influence sur le gouvernement, le grand monde force souvent la main à la *grande politique*. A ce sujet, quelqu'un disait plaisamment. « La politique s'en va, comme la littérature : il n'y a plus de politique ; elle n'a plus de traditions, elle ne sait plus s'élever aux intérêts d'ensemble, elle marche terre à terre, livrée aux goûts, aux sentiments individuels, à l'émotion du moment. Si les décisions du préfet de police étaient connues d'avance, il n'y aurait plus de police possible : les salons feraient de la vertu, les salons s'indigneraient. — Puis, ajoute-t-on, que dirait le général Lamoricière? que dirait le duc d'Aumale? Leur honneur, à tous deux, est engagé. Ils seraient forcés de donner leur démission. Passe encore pour le premier : mais le gouverneur-général, le jeune prince, un membre de la famille royale, veut-on qu'il revienne, après qu'il a eu à peine le temps de s'installer, et lorsqu'à la nouvelle de l'importante capture, déclarée longtemps aussi vaine que la recherche de la pierre philosophale, on s'est empressé d'y voir une suite du bonheur dont il est doué. On aurait dû escofier l'émir, au lieu de le prendre, mais puisqu'on ne l'a pas fait, il faut lui tenir ce qui lui a été promis, il faut s'exécuter. Voilà l'opinion principale, et la convention, dit-on, sera observée, quitte aux politiques de tâcher de sauver les apparences, en escamotant la réalité.

En attendant, les vrais Parisiens s'inquiètent fort peu du fond de la discussion, de l'attitude de leur journal et de ses foudres à deux pointes : ce qui leur importe, c'est de voir de leurs yeux le terrible

chef ; ils l'étoufferaient peut-être, mais de leur empressement à la barrière, si l'on savait celle par laquelle il arrivera. Bou-Maza est une étoile complètement éclipsée par l'aurore de ce grand soleil. Pour peu qu'il ne s'enferme pas dans une résistance aussi héroïque à Paris que là-bas, Abd-el-Kader deviendra le plus beau lion et le plus couru qu'on puisse jamais rencontrer sur le boulevart.

Quant au ministère, il a eu ainsi une éclatante rentrée de session, et on le dit plus affermi que jamais. Il a présenté des projets de loi importants, sur le sel, sur la taxe des lettres, annoncé des réformes. D'autre part, il aurait à se tirer de révélations nouvelles en fait de corruption et de scandales. Un M. Petit, receveur-général à Corbeil, s'accuse lui-même d'avoir acheté sa charge par l'intermédiaire de M. Bertin de Vaux, pair de France, moyennant la démission d'un autre fonctionnaire, démission que lui demandait le ministre et qui lui aurait coûté trente mille francs. Il a publié là-dessus une brochure, dont il va sans dire que la presse anti-ministérielle s'est emparée. On se demande ce que cela signifie, et où tout cela mènera.

— Revenons maintenant aux choses dédaignées. Mme Adélaïde avait assez d'influence sur le roi, principalement pour les affaires d'intérieur domestique. Sa mort fait un vide réel dans la famille royale. Elle laisse une fortune d'une soixantaine de millions ; l'usufruit doit appartenir à son frère, et les plus grosses parts revenir aux ducs d'Aumale, de Montpensier et de Joinville, déjà riches, celui-là par le testament du dernier des Condé ; les deux autres, le duc de Montpensier surtout, par leurs femmes. Le duc de Nemours, qui n'a rien en comparaison de ses frères, n'hérite, dit-on, de sa tante, que la somme de dix millions : le pauvre homme ! Cela nous remet en mémoire une famille riche de huit millions où l'on a perdu, le 31 décembre, cent mille francs dans une faillite, moyennant quoi on a passé le nouvel-an le plus triste et le plus digne de compassion qui se puisse imaginer. Les domestiques n'ont pas eu d'étrennes, et les enfans se sont privés de bonbons. Pour se consoler, la famille affligée vient d'acheter, au prix de douze cent mille francs, une magnifique maison sur le boulevart, maison qui rapporte le huit pour cent. Il faut bien que chacun ait ses petits plaisirs en ce monde, surtout après une calamité. — Le duc de Nemours, mal chanceux jusqu'ici et dont la mauvaise chance, suivant un mot qu'on prête à Louis-Philippe lui-même, pourrait bien ne lui donner, de la régence, que l'expectative et non point la réalité si la vie du roi se prolonge encore quelques années ; le duc de Nemours, disons-nous, sera sans doute avantagé par son père dans le partage des biens immenses de la maison d'Orléans. Il tient à l'étiquette, il passe pour froid, peu communicatif, hautain, et l'on veut qu'il manque d'esprit et de facilité [1] ; mais ceux qui l'approchent, des per-

[1] Voir la *Revue Suisse* de 1845, chronique de décembre, t. VIII, p. 772.

sonnes même capables de bien juger, assurent qu'il a du calme, du bon sens, l'entente des affaires. Son frère aîné, le duc d'Orléans, ne faisait rien sans le consulter.

— M. Michelet avait commencé son cours par des déclarations fort nettes sur le péril de la situation. Malade lui-même, il accourait pourtant, disait-il, pour dénoncer le péril, car la France était plus malade que lui : l'année 1847 avait été *le Waterloo moral de la France*. Cette attitude et cette importance personnelles n'ont plus de quoi surprendre dans M. Michelet; elles sont tout-à-fait dans le sens ordinaire de sa conduite et de ses livres depuis que, devenu un des chefs de l'opposition excentrique qui s'appuie à la popularité bruyante, il marche avec une témérité quelquefois heureuse, mais toujours emphatique, à la conquête d'un avenir qu'il prêche et qu'il ne connaît pas. Le moyen des rénovateurs sociaux est facile : détruisons d'abord; nous verrons après! Il y a, d'ailleurs, du vrai dans toutes les plaintes, du juste dans tous les reproches, de la passion dans tous les jugemens exclusifs. Avec ce vrai, ce juste et cette passion on pétrit des systèmes tout entiers spécieux et entraînans; on a des mots pour les âmes généreuses, des rêves pour les utopistes, un horizon pour qui gagne à peine le pain quotidien; on a tout ensemble les bons et les méchans, les penseurs et les sots; la jeunesse surtout, qui aime le mouvement, le combat, le bruit, même celui des pierres quand elles tombent du haut d'un vieil édifice.

A propos d'une interprétatation très-peu respectueuse du discours du roi, faite dans l'auditoire de M. Michelet et par son public, avant son arrivée, le cours vient d'être suspendu. La mesure était peut-être forcée pour le ministère, mais elle est malheureuse, quoiqu'elle n'ait, d'ailleurs, guère fait de sensation sur le moment; le cours allait sensiblement dégringolant de soi-même, et se dégarnissant d'auditeurs. Le motif de la suspension est peu digne aussi du pouvoir. Est-ce M. Michelet, ou la police, qui, lui absent, est responsable de ce qui se passe? Ces attentes de deux heures, par un auditoire un peu populaire et sans gêne, étaient, du reste, souvent marquées par des scènes qui ne témoignaient pas d'un bien grand sérieux dans la disposition d'esprit générale. On chantait, on criait, on se lançait des quolibets d'un bout de la salle à l'autre. Les dames sont admises au Collége de France : on les recevait avec des citations des *Femmes Savantes*. On taquinait les gens bien mis, soupçonnés d'être venus là uniquement dans le désir de s'instruire ou de satisfaire leur curiosité. Enfin, ces leçons avaient perdu presque tous les caractères d'un enseignement intellectuel adressé à un public de choix. C'était de l'histoire en action, non en récits ou en maximes; mais, quand un ordre de choses règne, c'est qu'il estime en avoir le droit et, par conséquent, posséder aussi celui d'empêcher qu'on fasse de l'histoire contre lui,

quand on dépend de lui. M. Michelet flattait la jeunesse, et c'est la jeunesse qui l'a compromis. Le voilà, par elle, dans le fossé : s'en relèvera-t-il? M. Quinet, jusqu'à présent, n'y a pas réussi.

M. Michelet publie, dans quelques feuilles de l'opposition, une lettre adressée à l'administrateur du Collège de France : « J'avais, dit-il, dans » la chaire de morale et d'histoire, commencé une œuvre, morale » entre toutes, et j'ose dire *humaine*, abordé le sujet du temps : l'*u-* » *nité morale et sociale;* pacifiant, autant qu'il était en moi, la guerre » des classes qui nous travaille sourdement, écartant les barrières, plus » apparentes que réelles, qui séparent et rendent hostiles ces classes » dont les intérêts au fond ne sont pas opposés.

» Là, j'ai été frappé, je devais l'être. Ce qu'on appelle le *système* (à » tort, ce n'est *qu'une force*) n'a vécu, profité que de nos divisions, » de la peur insensée que nous avons les uns des autres. Que doit-il » craindre? Le rapprochement, la pacification des classes, l'unité. » Notre guerre est sa paix, notre paix est sa guerre.

» Maintenant, qu'elle soit fermée, cette salle, tandis qu'on ouvrira » des chaires ou des tribunes aux ennemis de la pensée. Elle n'en a » pas moins enseigné, répandu par le génie de mes amis, par ma » grande et sincère volonté (je me rendrai ce témoignage), un esprit » d'unité nouvelle qui ne périra pas demain. »

M. Michelet appelle cela de l'unité ! — « l'Unité, » dont M. Michelet continue de se donner pour le représentant, dans une nouvelle lettre adressée aux étudians en réponse à une démonstration qu'ils viennent de faire en sa faveur et qui doit être suivie d'une protestation aux Chambres.

— L'ouverture du Parlement n'avait, en soi, qu'une question palpitante, et qui ne le paraîtrait guères au premier coup d'œil, celle de la nomination du président, le ministère en ayant fait une question de cabinet. Hautement battue sur ce point et sur tous ceux qui en dépendent, la gauche, dynastique ou non, garde jusqu'ici un silence absolu. On attend les affaires de la Suisse, l'Italie, les réformes, et tout porte à croire que le combat sera très-vif, sinon les résultats bien grands ni les chances bien diverses. Chaque parti est maintenant au bord de sa ligne de bataille, front démasqué. Les banquets réformistes ont dessiné au plus près toutes les opinions. Les radicaux n'ont plus rien à perdre, en fait d'apparences monarchiques. Les ministériels n'ont plus rien à ménager, ni à espérer, chez leurs ennemis. Selon toute apparence, la bataille va donc s'engager corps à corps sur toute la ligne. On entendra sans doute bien des coups de feu à brûle-pourpoint; des choses plus vraies que plaisantes, et plus plaisantes que concluantes. Mais conclura-t-on rien d'autre que ce que nous savons? rien de plus que ce que nous voyons? il est permis d'en douter.

En attendant le duel parlementaire, voici MM. de Morny et Emile de

Girardin qui se malmènent, dans les feuilles publiques, tant et si bien, qu'on a parlé un moment d'une rencontre au coin d'un bois; mais les témoins ont arrangé l'affaire.

— M. Thiers, trop habile pour croire à l'avénement de la gauche pendant cette session, s'en console et s'en dédommage par une verve intarissable de gaîté et de saillies, où le bon sens étincelle sous le paradoxe. Les boutades de l'homme d'esprit masquent souvent les expériences du penseur, dans les temps de carnaval où nulle vérité ne passe que bien travestie. La liberté des idées et la lucidité des vues sont, du reste, plus faciles à un grand talent politique, lorsque, doublement écarté du théâtre des petites choses dont se compose l'action gouvernementale, il demeure long-temps hors du pouvoir et qu'en même temps il s'exerce dans un travail intellectuel digne de lui. Ainsi M. Thiers, vivant en quelque sorte dans son histoire de Napoléon, dont il a pour trois ans encore, doit y puiser l'assurance du coup-d'œil, dans les larges horizons, mieux que dans le cercle étroit des agitations électorales. Mais, les trois ans passés et le livre achevé, M. Thiers ne refuserait pas un ministère pour faire le tour du monde, comme on raconte qu'il lui en prend quelquefois envie. Quand on est venu cinquante ans trop tard ou trop tôt, dit-il alors en se jouant, il ne reste, dans l'entre-deux, que les voyages. Allons donc courir! voir l'Egypte, l'Inde, la Chine, l'Amérique... L'Amérique ! il n'y a plus que cela, avec la Russie : à elles deux, désormais, les grandes choses. On se rappelle que c'est aussi la conclusion de M. de Tocqueville dans son livre. Malgré cette humeur voyageante, le ministère, en tout temps, ne passerait-il pas toujours avant tout, pour M. Thiers? La difficulté de gouverner est cependant bien grande, et le devient toujours davantage. L'affaire des banquets réformistes ne s'est un peu aplanie qu'en s'exagérant, et grâce aux manifestations anti-monarchiques qui ont surgi vers la fin. Elles ont donné prise au gouvernement qui, désormais, sera dans son droit de défense vis-à-vis de ses adversaires imprudents.

— En littérature, il n'y a guère eu qu'une chose sérieuse ce mois-ci, encore est-elle faite par un homme qui ne l'est pas; et encore n'est-elle pas faite par lui : c'est la traduction d'*Hamlet* par Alexandre Dumas, c'est-à-dire par M. Meurice, le même qui avait déjà essayé de faire connaître Sophocle aux Parisiens. Le grand dramaturge a *arrangé* le grand tragique. La logique morale et profonde du drame shakespearien ne pouvait évidemment plus convenir aux spectateurs du Théâtre Historique. Ainsi, le fantôme, cette figure qui vient ouvrir sur la terre un drame à moitié déroulé dans l'autre monde, le fantôme arrive d'une façon nouvelle et se charge surtout de débiter, à la fin, une *moralité* plus nouvelle encore. Il dit à Hamlet : *Tu vivras!* c'est le

dernier mot et, partant, *le mot* de la pièce : comme si cette vie était possible pour Hamlet, déjà aux prises avec les puissances de l'autre; pour Hamlet, chargé d'exprimer, d'accomplir, de subir tout le malheur dont la vengeance divine fait suivre les crimes et les passions humaines! Malgré, toutefois, le changement inacceptable du plan et de l'idée, à laquelle on a, pour ainsi dire, ôté sa profondeur, la pièce de Shakespeare est une chose précieuse à avoir sur la scène, une chose d'un puissant effet, les principaux détails ayant été conservés. Combien il y a plus d'intérêt littéraire et dramatique dans ces tentatives, qui substituent des chefs-d'œuvres, même traduits, au roman dialogué qui envahit les théâtres secondaires.

— Après cela, il ne nous reste que quelques glanures plus ou moins fraîches à ramasser çà et là. Ce sont MM. Louis Blanc et Pelletan se querellant sur Marie-Antoinette, à propos de l'affaire du collier et de ses suites, et le premier proposant sérieusement au second de soumettre le cas, c'est-à-dire l'examen de la vertu de la reine martyre, à qui?.... à la *Société des Gens de lettres!* gens, comme on sait, experts en vertu, prud'hommes en décorum et en morale.

— Ou bien encore, c'est M. Faugère qui veut arracher Pascal à M. Cousin, et M. Cousin qui tient pour non avenu le Pascal de M. Faugère. Un article de la *Revue d'Edimbourg* avait fait la part de tous les deux. M. Amédée Pichot, le directeur de la *Revue Britannique*, l'y a inséré, mais à sa manière, qui consiste à arranger, transposer, retrancher à tort et à travers : liberté, trop souvent aveugle, qui a ôté tout crédit à la *Revue Britannique*, autrefois si justement réputée. Vraisemblablement, il aurait de lui-même traité ainsi l'article sur Pascal; mais ayant vu M. Cousin, ses remaniements se ressentirent de l'impression qu'il garda de leur entretien : d'où il résulta en fin de compte, que toutes les louanges donnés à M. Faugère par le journal anglais disparurent dans la traduction française, qui ne laissa subsister, pour celui-ci que les critiques, que les éloges pour M. Cousin. Là dessus, cris de douleur d'un côté, et grand murmure des échos : silence par trop piquant et dédaigneux, de l'autre. Partout des commentateurs qui disent *mon Pascal*, qui en prennent possession comme d'une chose, exclusivement à eux, qui semblent se figurer qu'il existe en eux seulement et non plus en lui-même. Ils se sont greffés de leur propre main sur ce tronc vigoureux; mais il pourra bien leur jouer le tour de reverdir longtemps après que leurs petits bourgeons seront tombés à leurs pieds.

— Une nouvelle *Revue* est née; à propos de bouture. C'est *la Liberté de penser*, comme elle s'intitule, revue mensuelle, philosophique et littéraire, que le monde méchant appelle la *Revue des petits*

cousins. Le fait est que le traducteur de Platon ne s'en mêle point, et qu'on dit, au contraire, le nouveau journal destiné à élever autel contre autel. Nous verrons bien. Mais, en attendant, voilà toujours un titre singulièrement trouvé, et qui pourrait donner lieu à de dangereuses méprises. Un jour en prenant des glaces dans un café, nous entendrons quelque amateur philosophe, à qui l'on aura servi sa demi-tasse, s'écrier d'une voix tonnante : — « Garçon ! donnez-moi la liberté de penser ; » ou bien : — « Garçon ! puis-je avoir la liberté de penser ? » ou bien encore : — « Garçon ! avez-vous la liberté de penser ? » S'il est arrivé de la veille, le garçon aura nécessairement l'air bien peu avancé dans le progrès.

— L'Académie vient de nommer M. Vatout, en remplacement de M. Ballanche (1) ! C'est un pur choix de la cour. Le roi le voulait ; il l'avait déjà voulu vainement plusieurs fois, et s'il n'y avait eu des absents, par politique sans doute, il n'aurait pu se former de majorité ; elle n'a été que de 18. M. Empis, nommé la précédente fois, remplaçait, lui du moins, M. de Jouy. Il a prononcé l'autre jour son discours de réception. A côté d'assez curieuses anecdotes sur M. de Jouy, qui, en fait d'aventures, de mouvement, de voyages, de bruit, d'activité et même aussi de popularité littéraire aurait pu en remontrer à ses modernes successeurs, ce discours contient des traits de style tels que celui-ci : « Sa gaîté (de M. de Jouy) égalait celle d'un orateur de » l'Opposition. » Heureux homme, heureux M. Empis, qui prend l'ironie pour la gaîté, et pour une belle fleur bien blanche et bien souriante le jaune citron de ces orateurs pleins de verve amère et bilieuse ! On accorderait à l'Opposition tout ce qu'elle mérite et même tout ce qu'elle veut, qu'on ne pourrait lui trouver de la gaîté. Cela, elle vous en défie. Heureux homme, heureux M. Empis ! Il ne manquait qu'un fauteuil à son bonheur ; il l'a obtenu. Qu'il vive en paix et rende grâce aux dieux ! — Et quand on pense, disait tout bas un spirituel philosophe à un spirituel critique, que ce public qui est là, qui entend tout ceci, croit qu'entre nous autres quarante il n'y a que la différence du plus au moins !

— Ainsi commence l'année 1848. Plus elle s'annonce difficile, plus on doit mutuellement se la souhaiter bonne, entre vieilles connaissances : ainsi, tu entends, ami lecteur !

Paris, 9 janvier.

(1) On peut voir dans le *National* d'aujourd'hui, 9 janvier, un article sur M. Vatout, sur ses chansons et ses gaudrioles en calembours.

SUISSE.

Au moment de mettre sous presse les dernières feuilles de cette livraison, l'un de nos collaborateurs de la Suisse allemande nous envoie, sous forme de chronique zuricoise, un exposé de ses idées sur les améliorations et sur les développements dont notre Recueil serait susceptible. Les observations de notre correspondant concordent trop, pour la plupart, avec nos propres idées sur ce sujet, pour que nous hésitions un instant à les soumettre à nos lecteurs. Nous-même avons eu un moment l'intention d'aborder ces questions, et d'autres encore, dans un article spécial qui aurait servi d'avant-propos aux numéros de l'année qui commence. La crainte de promettre plus que nous n'aurions pu tenir nous a seule arrêté. L'extension réclamée pour notre *Chronique Suisse* par l'auteur des pages qu'on va lire, a déjà obtenu, l'année dernière surtout, et grâce au zèle et au dévouement de nos correspondants de Bâle, de Genève et de Berne, un heureux commencement d'exécution. Il sera difficile de l'amener au point où voudrait la voir notre collaborateur de Zurich, qui serait le premier à apprécier les difficultés de cette tâche, si nous avions le temps de les détailler ici. Toutefois, une pareille extension est désirable en tous points, et elle ne cessera pas d'être le but de nos efforts. Nous nous estimerions heureux si l'écrivain, à qui nous allons céder la place, nous permettait de voir désormais en lui un chroniqueur de plus pour la *Revue*.

Zurich, 10 janvier. — Ainsi que, dans la vie sociale, on rencontre souvent certaines individualités qui nous attirent, dont on épouse les intérêts, dont les succès réjouissent et les mécomptes affligent : de même sur la scène des manifestations de la vie intellectuelle, dans la presse périodique, nous nous attachons à certaines existences, nous devenons les amis secrets ou avoués de certaines feuilles, nous leur voulons du bien, même abstraction faite quelquefois de leurs mérites réels.

Que ce soit là un sentiment universellement éprouvé, je ne me fais pas fort de le démontrer; mais je puis assurer que c'est mon cas.

Parmi les journaux et les écrits périodiques qui se publient en Suisse et ailleurs, il en est que j'affectionne entre tous, dont je lis, par amitié, tous les articles, même ceux qui me sont le plus étrangers, tandis que souvent, dans d'autres journaux, je jette à peine un

coup-d'œil sur des travaux rentrant tout-à-fait dans la sphère de mes études.

La *Revue Suisse*, qu'elle me permette de le lui dire, est au nombre de ces journaux amis. J'aime la *Revue Suisse* sincèrement, bien que je lui en donne si rarement des preuves. Je l'aime pour sa chronique parisienne spirituelle et grave, pour ses travaux divers, pour ses poésies du crû, quoique je n'en sente pas toujours le sel; je l'aime pour son indépendance sur un sol glissant, pour la constance avec laquelle elle défend ses pages contre l'esprit envahissant et délétère des coteries. Mais je l'aime surtout parce qu'elle est à nous, parce qu'elle est *suisse*.

Entre elle et moi, cependant, je voudrais qu'elle le fût encore davantage; je désirerais que son titre devînt décidément une vérité. Mais ce que le passé et le présent n'ont pu réaliser encore, l'avenir, espérons-le, le lui donnera. Elle profitera pour son propre compte des excellentes *observations* sur la véracité des frontispices, qu'elle enregistrait le mois passé à l'adresse de la *Bibliothèque universelle* de Genève, observations que le spirituel et malicieux auteur avait peut-être ses raisons de faire passer par les colonnes de notre chère *Revue*.

Si telle était en effet l'intention de l'aimable écrivain, la *Revue* saura le comprendre. Elle s'efforcera d'approcher toujours plus du but indiqué. Déjà même dans une très-bonne note *ad hoc*, elle l'a promis pour un avenir plus ou moins éloigné.

A ce propos, la *Revue Suisse* me permettra, à moi, son ami, de joindre mes modestes pensées à celles du fidèle collaborateur de Genève (la bonne compagnie me rendra sage), et elle voudra bien ne pas prendre en mauvaise part, si je m'aventure, moi chétif, à lui adresser, sous forme de vœux pour la bonne année, quelques réflexions sur le développement que depuis long-temps j'aimerais à lui voir prendre.

La *Revue Suisse*, je n'en doute pas, aspire à l'honneur philosophique de porter un nom adéquat. Qui dit *Suisse* dit tant de choses *uno tempore*, que vraiment il ne suffit pas, pour mériter ce nom, d'être né à Carouge, ni d'appendre des paysages de Gessner aux lambris de ses salons. Une Revue, pour être *Suisse*, ne doit pas seulement publier des articles plus ou moins remarquables écrits par des Suisses; elle devrait encore, me semble-t-il, être un miroir fidèle et aussi complet que possible de la vie intellectuelle de nos cantons. La Suisse possède trois universités, trois académies, plusieurs lycées, un grand nombre d'écoles cantonales, tous établissements ayant une vie propre, des professeurs distingués dans les sciences et les lettres. Nos cantons, la plupart du moins, sont les foyers d'une activité littéraire très-digne d'attention. Ils possèdent des sociétés d'histoire; d'antiquités nationales, de sciences naturelles cultivées très-souvent au point de vue de la contrée. Mais ces sociétés sont isolées; elles n'ont pas de lien; sou-

vent même elles se connaissent à peine. Ce sont des efforts individuels, dont les résultats sont grands sans doute, mais qu'aucune vue d'ensemble patriotique ne soutient ni ne corrobore; ce sont des rayons épars qu'aucune lentille convergente ne réunit. A cet égard, nos cantons sont souvent plus étrangers les uns aux autres que ne le sont entre elles les nations de l'Europe. De Paris à Berlin, de Londres à Pétersbourg, il y a plus de communications scientifiques directes qu'entre Genève et St-Gall. Que si nous descendons aux villes de moindre importance, l'isolement sera plus considérable encore. Si l'on nous demande, par exemple, des nouvelles littéraires de Schaffhouse, de Coire, de Lugano, nous serons presque toujours forcés d'avouer notre ignorance complète.

Et pourtant, je le répète, il y a en Suisse, même dans les localités de second ordre, une activité scientifique que le plus grand nombre ne soupçonne pas. Des ouvrages importants sortent journellement des presses d'Arau, de Winterthour et de beaucoup d'autres petites villes, pour ne rien dire des grandes; mais nous l'ignorons, la *Revue Suisse* elle-même l'ignore, ou du moins, si elle le sait, elle n'en parle pas. Or, c'est ici le point délicat que je voulais aborder.

« Voilà le point capital de ma lettre;
» Vous savez tout; il n'y faut plus rien mettre. »

disait Marot à François Ier. C'est aussi ce que je dis à la *Revue Suisse*, à qui je venais en effet courtoisement demander si elle n'aurait pas aptitude et plaisir à remplir la grande lacune qui existe dans l'expression de notre vie intellectuelle nationale.

Pour entreprendre cette tâche, il faudrait avant tout que la *Revue* eût, dans tous les cantons et dans toutes les villes de quelque importance, des correspondants chargés de lui rendre compte de tout ce qui se fait d'assez remarquable pour intéresser la généralité d'un public éclairé. Analyses d'ouvrages nouveaux, comptes-rendus des sociétés savantes, nouvelles de l'enseignement public, des tendances philosophiques dans les universités et les académies : certes, il y aurait de quoi défrayer bien des plumes, de quoi intéresser et instruire bien des lecteurs.

Les correspondants devraient être pris parmi les citoyens lettrés qui se possèdent assez pour énoncer leurs opinions, quelles qu'elles fussent, avec calme, dignité et tolérance. Ils devraient être Suisses de cœur, rester Suisses quand bien même le gouvernement de leur canton respectif ou de tel autre ne leur conviendrait pas de tous points, quand bien même leurs concitoyens seraient assez aveugles pour les laisser en dehors des siéges ou des chaires curules.

A côté des collaborateurs actuels et des correspondants futurs, la *Revue* devrait s'efforcer d'attirer à elle nos poètes nationaux, ainsi que les littérateurs qui honorent la Suisse par leurs talents, quelle que soit

d'ailleurs l'école religieuse ou politique à laquelle ils appartiennent dans nos démocraties. Et puisque trois langues principales se partagent le pays, la *Revue* devrait traduire et publier dans ses colonnes des fragments choisis de nos poètes et de nos prosateurs allemands et italiens.

De cette manière la *Revue Suisse* deviendrait un lien général entre les cantons, un organe des idées faites ou en travail, un spécimen de littérature helvétique, un miroir où se refléteraient, pour nous et pour l'étranger, l'ensemble de notre vie intellectuelle, ainsi que nos allures républicaines.

La Suisse occupe au point de vue de la nature, de l'ethnographie et de la politique une position unique dans notre hémisphère. Les grands fleuves de l'Europe sortent de ses montagnes. Elle-même sert de confluent aux grands fleuves de l'intelligence, dont les courants se rencontrent dans ses vallées, s'y pénètrent, s'y fortifient et s'y complètent réciproquement. Les idées et le bon sens pratiques de la France lui arrivent par l'Occident; par le Nord la spéculation germanique; le Tessin et les vallées méridionales donnent accès à l'intuition et à l'imagination vive des Italiens. Qui pourrait nier que ces trois grands courants de la pensée moderne, se rencontrant en un point, s'entrecroisant en sens divers, s'infiltrant par mille canaux, ne soient propres à produire une culture originale, un caractère national? Et ne peut-on pas, dès à présent, admettre que c'est en partie à cette circonstance que nous devons ce positivisme intelligent qui caractérise les Suisses, cette énergie consciente, qui n'est ni la fougue verbeuse des Français, ni la rêverie patiente des Allemands, ni l'enthousiasme fiévreux et facile à éteindre des Italiens, mais qui néanmoins semble participer de chacun d'eux?

A coup sûr la nature suisse est marquée au coin de l'originalité; elle est une, malgré ses mille accidents, ses mille aspects divers. Il en est de même des peuplades de nos cantons: malgré des divergences profondément accentuées de langues, de culture et de mœurs, elles ont plusieurs traits saillants uniformes qui accusent nettement un génie national *sui generis*. La preuve, c'est que dans le domaine purement intellectuel les productions de nos littérateurs français, allemands ou italiens sont qualifiées de *suisses* par les Français, les Allemands et les Italiens réels. Déjà dans les grands centres scientifiques, à Londres, à Paris, à Berlin, on parle avec grande estime d'une école de géologues suisses. Pourquoi ne parlerait-on pas un jour d'une philosophie suisse, d'une poésie suisse?

L'essentiel il est clair, est bien moins d'être cité à Paris ou à Londres que de mériter de l'être. Or, pour mériter d'être cité, il faut travailler dans une pensée commune; et pour travailler dans une pensée commune, il faut des organes, il faut un lien entre les travailleurs.

La *Revue Suisse* pourra devenir ce lien. — Elle apprendra à ceux de Zurich ce qu'on pense, dit et publie à Lausanne, et à ceux de Lausanne ce qui se dit, se pense et s'imprime à Zurich, à Frauenfeld, à Porentrui, à Altorf, si toutefois on imprime à Altorf.

Eh bien! qu'en penses-tu, ma chère *Revue?* La tâche patriotique que je te propose, sourit-elle à tes livraisons? et tes livraisons lui sourient-elles? Te sens-tu le courage de la tenter? — « Le courage? me réponds-tu, ce n'est pas ce qui manque en Suisse, mais ma caisse craint de mettre sa *religion en danger*. A l'heure qu'il est, elle a déjà bien du mal à rétorquer les nombreux arguments qui lui sont portés. Que serait-ce, bon Dieu, quand elle aurait sur les bras une nuée de correspondants impies? La pauvre caisse n'aurait, pense-t-elle, qu'à demander le viatique et à rendre l'âme, après avoir vu périr tous ses principes. » — « Ta caisse, ma chère *Revue*, parle comme un livre; mais c'est justement pourquoi il *m'est avis* qu'elle se trompe. Ta caisse craint pour ses principes; c'est de sa part une preuve de moralité; les principes sont précieux : ce sont eux qui gouvernent le monde. Mais avec tout cela, je le répète, elle se trompe. Je tiens pour assuré que bien loin de perdre ses principes, elle en acquerrait de nouveaux; qu'au lieu d'exposer sa religion, elle la fortifierait. Voyons plutôt. Supposons que ta caisse eût en effet sur les bras la légion de correspondants avides qu'elle redoute, à coup sûr cela ferait du bruit dans nos montagnes. Les badauds, les curieux, les auxiliaires réels accouraient de toutes parts. Du choc des opinions jaillit la vérité, a dit je ne sais quel sage. Donc, la vérité jaillirait, les principes couleraient à pleins bords, ta caisse pourrait s'en donner à cœur joie, sa religion serait sauvée.

Et — par dessus le marché, outre les bonnes affaires de ta caisse et de ses principes — le mouvement intellectuel de notre Suisse y trouverait son compte, ton frontispice rentrerait dans le vrai, le spirituel poète de la Miliciade s'applaudirait de s'être enrolé sous les drapeaux de la critique. C'est mon avis, sauf un meilleur. G. Audemars.

Bale, le 2 janvier 1848. — On a adressé à Bâle le grave reproche d'avoir conservé son théâtre pendant la durée de la guerre civile. Une juste appréciation des convenances aurait pu en effet avoir pour suite le renvoi de la troupe étrangère qui avait été engagée pour quelques mois, avant de se rendre à Zurich. Néanmoins il est ici des circonstances atténuantes qui peuvent présenter sous un jour moins sombre cette accusation plus orageuse en principe qu'en fait. Le théâtre de Bâle est une propriété d'actionnaires, sur laquelle l'autorité n'exerce qu'une police très-générale. Ce n'est ni l'état ni la ville qui engagent les artistes; ni l'un ni l'autre des conseils ne contribuent en quoi que

ce soit à l'entretien de l'établissement ; il dépend des actionnaires seuls qu'il y ait ou non un théâtre dans cette ville. Or le comité avait contracté des engagements longtemps avant que les affaires de la Suisse eussent pris une grave tournure ; s'il se fût décidé ou s'il eût été engagé à résilier le bail, il aurait été tenu à des dommages-intérêts qu'il lui eût été difficile de payer. Depuis nombre d'années, la caisse du théâtre ne connaît plus la règle de l'addition ; elle procède presque toujours par soustractions, ce qui ne la remplit gu re. Ajoutons à l'honneur de la ville que cette année-ci on jouait, dit-on, assez fréquemment devant les banquettes ; sans les affiches, la presque totalité de la population aurait ignoré jusqu'à l'existence des représentations. Le directeur, qui par exception, avait fait il y a deux ans d'assez bonnes recettes au moyen de l'opéra, doit s'être vu réduit à la portion congrue et a dû remplacer l'orchestre par le piano. Ce fait seul me paraît disculper la population bâloise.

Comme je ne puis parler du théâtre que par ouï-dire, j'aurais pu laisser cette question, s'il ne m'avait paru injuste de laisser planer sur le public de Bâle le soupçon d'avoir été indifférent à la crise de la patrie, au point de se livrer à des divertissements, pendant qu'un voile de deuil couvrait la Suisse entière.

A moins de subventions extraordinaires ou d'un changement dans les goûts qu'on ne peut prévoir de si tôt, la cause du théâtre est perdue à Bâle ; les expériences qui ont été faites à cet égard permettent d'exprimer franchement cette opinion. Est-ce un blâme que j'adresse au public ? est-ce un éloge ? Je laisse à chacun le soin d'en tirer la conclusion qui convient à ses goûts et à ses convictions. Selon ma manière de voir, je ne comprends l'utilité du théâtre que sous le rapport de l'art, et si je devais discuter ici cette question, j'arriverais à soutenir que toute ville qui ne présente pas assez de ressources pour réaliser dignement ce point de vue ferait mieux de convertir son théâtre en hôpital ; — il est malheureusement vrai que ces pauvres acteurs nomades et une partie de leur public ne vont que trop souvent de l'un à l'autre. — Cette opinion, indépendante de toute idée religieuse, date de l'époque de ma jeunesse où je fréquentais le théâtre et où je fus pour un mois dégoûté de Molière pour avoir assisté à ce qu'une affiche appelait « une représentation du Tartufe ! » — Je fus enfin guéri de mon dégoût en relisant Tartufe dans ma chambre.

Il a paru dernièrement en Argovie une comédie de circonstance, portant le titre « *Les Landsturmer* ou *l'entrée des confédérés à Lucerne !* » Le directeur du théâtre, étranger peu soucieux du point de vue patriotique, et passant par dessus les convenances pour obtenir un succès d'argent dont il avait grand besoin, annonça la pièce quelques jours à l'avance. Le public s'émut, la commission intervint et la comédie en question fut remise dans les cartons. J'avais tellement par-

tagé le sentiment de répulsion éveillé dans tout cœur suisse à la seule idée de convertir en comédie une tragédie nationale, que je voulus être au clair là-dessus, et lire l'œuvre en question. Elle ne me paraît mériter ni l'honneur ni l'indignité d'un scandale. C'est quelque chose de très-anodin. N'eussent été les convenances du moment, je crois que les amateurs du théâtre n'auraient pas été outre mesure scandalisés. Quant au point de vue littéraire, nous n'en parlerons pas. Voici de quoi il s'agit, pour l'agrément de vos lecteurs français.

La scène est dans un village du canton de Lucerne; l'action se passe dans la maison du père Henri, bonhomme dévoué aux jésuites et par-dessus tout ennemi des *corps-francs*. Il n'est donc pas question que sa fille Anna épouse Franz Wahrmann, leur voisin, bien qu'ils s'aiment dès longtemps et que Franz soit un brave et honnête jeune homme; car ce loyal et vigoureux paysan est pis qu'un pestiféré; c'est un libéral, et il a été..... *corps-franc*. Le père, qui n'est point tant déraisonnable au fond, finirait peut-être par se rendre, s'il n'était fortifié dans ses résolutions par le capitaine du landsturm du village, Nicolas, vrai jésuite incarné, qui aspire à la main de la riche Anna pour rétablir l'ordre dans ses affaires. Ce Nicolas est un bravache, un lâche, un hypocrite, un débauché, un voleur, un filou qui va même jusqu'à dérober chez le père Henri une salière d'argent, sans parler de toutes les aumônes qu'il collecté et qu'il empoche. La pauvre Anna finirait peut-être par épouser ce monstre, si Joseph, le fils du père Henri, n'arrivait à propos de l'université pour jouer le rôle du *Deus ex machinâ*. Grâce à sa barbe et à une absence de quatre années, il se donne pour le général Ochsenbein en personne et entreprend la conversion de son père. Moitié par conviction, moitié par terreur, le père Henri promet sa fille à Franz, surtout quand la fameuse salière, sortie inopinément de la poche de Nicolas, vient à témoigner de sa parfaite *probité*. — Au moment où le rideau va se baisser, un enfant vient annoncer que l'armée des confédérés entre dans le village: tous alors, moins Nicolas qui s'est enfui, crient: Vive la confédération!

Vos lecteurs s'écrieront sans doute de leur côté: Vivent les gens d'esprit! C'est seulement dommage que ce petit garçon vienne là tout à la fin représenter l'armée fédérale, car c'est ce fatal petit garçon qui a fait tout le scandale de l'ensemble; c'est lui qui justifie le second titre de la comédie: sans ce petit garçon il ne serait question que d'un corps-franc modèle et d'un exécrable jésuite. Il faut croire que l'ouvrage était en portefeuille depuis longtemps, et que l'auteur a ajouté le rôle du petit garçon pour donner à sa pièce un air de circonstance.

— Grâce au laisser-aller d'une chronique, j'ose passer sans transition d'un extrême à l'autre. Sans cette liberté, comment oserais-je dire maintenant qu'on travaille à réformer le recueil des cantiques de l'église de Bâle. — Celui qui est actuellement en vigueur n'existe que

depuis 1809; mais en Allemagne le chant sacré est l'objet d'une vive sollicitude et une partie importante du culte. Ce n'est point que l'église protestante française soit maintenant en arrière du mouvement général. On vient de publier dans le canton de Vaud un volumineux recueil, qui n'est malheureusement qu'autographié. Genève a depuis longtemps les chants de l'*oratoire* et les cantiques de Bost et de Malan. On connaît les *Chants chrétiens* de Paris; on connaît peut-être moins jusqu'à présent le *recueil de Paris*, à l'usage des églises réformées de France. Ce recueil, trop volumineux peut-être, mais d'une saine doctrine, vient d'être adopté par les consistoires de l'Alsace. Les quarante-neuf paroisses protestantes de la contrée de Montbéliard viennent d'élaborer en commun et de publier un nouveau choix de psaumes et de cantiques, qui est imprimé avec une grande netteté, mais qui, pour la doctrine, se prête malheureusement aux croyances diverses des ecclésiastiques de la contrée; le défaut d'unité est grave partout, ici surtout. J'ai eu sous les yeux un recueil français, qui vient de sortir de presse, à l'usage de l'église de Florence; il présente cette particularité de forme, que la musique en a été gravée, et qu'en conséquence chaque mélodie n'occupe qu'une page et la remplit. Il a donc fallu rejeter les mélodies trop courtes ou trop longues.— Il est à ma connaissance que M. le pasteur Bonnet de Francfort élabore pour son église un nouveau choix, qui sera peut-être plus étendu encore que le Recueil de Paris : le nom de l'auteur est d'avance un garant de la pureté de la doctrine; le spécimen d'impression que j'ai eu sous les yeux a le plus grand rapport avec le recueil de Montbéliard.

Il est à regretter que sous le point de vue de la musique, la plupart de ces ouvrages laissent beaucoup à désirer. Les uns, comme ceux de Montbéliard et de Francfort, n'ont ou n'auront qu'une *voix;* d'autres, comme celui de Paris, ont l'harmonie complète, mais la rejettent à la fin du volume, pour n'avoir que les frais de lithographie. Le recueil de l'oratoire peu étendu, mais distingué sous le point de vue de la poésie, n'est accompagné d'aucune musique, parce que le chant est exécuté par un chœur spécial.

Après cette digression qui renferme peut-être quelques renseignements nouveaux pour plusieurs lecteurs, revenons aux cantiques de Bâle. Après mûr examen, la commission qui élabore le recueil, s'est prononcée pour l'impression seule de la mélodie. Il est vrai de dire qu'un plain-chant bien nourri, exécuté par une très-nombreuse assistance, a une majesté qui dispose tout autant pour le moins au recueillement qu'un chant basé sur l'harmonie. Quelques personnes vont même jusqu'à prétendre que le plain-chant est le seul qui convienne aux églises réformées. Je ne pourrais partager cette opinion que pour de vastes églises paroissiales, dans lesquelles tout le monde chante. Dans une chapelle ou dans une église peu fréquentée, l'harmonie me

paraît reprendre son rang; les personnes qui ont fréquenté l'oratoire de Genève partageront sûrement cette opinion. Au reste on fera, je crois, plus tard la publication du nouveau recueil de Bâle avec les quatre voix.

C'est surtout dans le seizième siècle et dans le dix-septième que la poésie religieuse a fleuri en Allemagne; plus on s'éloigne de la Réformation, moins l'époque semble favorable pour ce genre d'inspiration. Gellert, je crois, termine la série des poètes essentiellement prédisposés pour la poésie sacrée. Un pasteur zuricois, M. Rodolphe Heiz a publié dernièrement dans le journal *(Avenir de l'église)* du professeur Ebrard un intéressant travail sur ce sujet. Bien qu'on ne connaisse encore qu'une partie de la nouvelle collection bâloise, on doit présumer que, sans négliger les sources modernes, elle aura surtout eu recours à l'époque classique de la musique sacrée.

— On discute assez vivement dans le canton de Zurich une question qui se rattache aussi au chant d'église; c'est celle de l'orgue. Le réformateur Zwingli, entraîné, soit par ses idées particulières, soit par le besoin de divorcer pleinement avec l'église catholique, a proscrit l'usage de l'orgue, et cette proscription dure encore à l'heure qu'il est. On commence à désirer assez généralement que l'orgue ait de nouveau dans le culte la place qu'il occupe dans les autres confessions réformées; plusieurs écrivains se sont faits les échos de ce mouvement. M. Heiz entre autres, le même sans doute que celui qui vient d'être mentionné, a publié récemment une brochure, qui témoigne de son aptitude à traiter de pareilles questions. Il est partisan du chant à quatre voix, et ne trouve pas convenable qu'il soit accompagné de l'orgue qui en détruit l'effet; néanmoins il introduirait volontiers cet instrument, soit pour ouvrir et terminer le service divin, soit pour donner le ton, soit aussi pour alterner avec le chant pendant les fêtes religieuses, par exemple au moment de la communion. On sait que les Zuricois ont voix délibérative sur tout ce qui tient à la musique; M. Heiz ne sera sans doute pas le seul qui partage cette manière de concevoir l'effet du chant sacré.

— Puisque je suis sorti des étroites limites dans lesquelles je me suis renfermé jusqu'ici, je mentionnerai la perte que le canton de Zurich a faite dans la personne du doyen *Ach. Conrad Vœgelin*, mort à l'âge de 55 ans. Ce savant, dont le journal de M. Hagenbach donne une biographie intéressante et étendue, avait moins de vocation pour la théologie que pour l'histoire. Il publia en 1820 une *Histoire de la Confédération helvétique*, en trois volumes. Ce travail, dont la première édition s'arrête à la fin du dix-huitième siècle, tandis que la seconde raconte les trente premières années du dix-neuvième, est écrit sous une forme populaire et est inspiré par de nobles sentiments de

patriotisme. La mort a empêché M. Vœgelin de terminer son *Atlas historique et géographique de la Suisse*, labeur de longue haleine, qui doit embrasser la Suisse depuis la domination romaine jusqu'à nos jours. Quatre feuilles sur quatorze ont paru jusqu'ici, mais l'ouvrage est à peu près terminé et sera sans doute successivement publié.

M. Vœgelin, qui a pris une part active à la nouvelle organisation de l'église zuricoise, doit avoir eu de rares qualités; il doit surtout avoir réuni à un degré élevé l'énergie et la bienveillance, l'énergie qui fait estimer l'homme, la bienveillance qui le fait aimer.

— La faculté de théologie de Bâle vient de conférer *honoris causâ* le grade assez rare de docteur en théologie au célèbre M. Ebrard, naguère professeur à Zurich, maintenant à Tubingen. Quelques lecteurs français ignorent sans doute que le grade de licencié en théologie suffit pour donner le droit d'enseignement dans les universités allemandes, et qu'il correspond en conséquence à celui de docteur des trois autres facultés. Le degré de docteur en théologie n'est accordé que par honneur à des savants qui ont bien mérité de la science par leurs publications ou par un enseignement distingué.

C.-F. G.

Genève, 7 janvier 1848. — On a remarqué plus d'une fois, et avec raison, que les études à Genève sont surtout dirigées vers les sciences naturelles et mathématiques, et que le développement esthétique de la jeunesse n'est pour beaucoup de gens chez nous qu'un côté fort accessoire d'une éducation soignée et complète. Cette tendance exclusive a besoin d'un contre-poids.

Parmi les sociétés qui ont favorisé à Genève le développement littéraire, la *Société de Belles-Lettres* doit être placée au premier rang. Modeste, retirée, peu en vue, elle n'en a pas moins joué un rôle qui aurait été utile partout ailleurs et qui avait en outre à Genève l'avantage d'être indispensable. Cette société qui est composée d'étudians, resserre les liens de l'amitié entre nos jeunes concitoyens et fait pénétrer peu-à-peu, dans les générations qui grandissent, le goût de la poésie, des arts, du beau. — Créée il y a plus de vingt ans, la Société de belles-lettres a produit d'heureux résultats; ses avantages sont évidens, incontestables. Elle a, par exemple, toujours remporté le prix de littérature décerné chaque année par l'académie et qui est dû à la générosité d'un protecteur éclairé des lettres (je dévoile volontiers l'anonyme dont il s'entoure), M. Charles Hentsch. Elle peut revendiquer parmi ses membres honoraires un certain nombre d'hommes qui sont loin d'être inconnus, notamment MM. Charles Didier, Bétant, Sayous, Blanvalet, Marc Fournier, pour me borner à quelques noms seulement. — Aussi éprouvai-je dernièrement une véritable jouissance à

lire une partie des productions, autographiées ou manuscrites, de nos jeunes littérateurs. A côté de traductions généralement assez bien rendues d'auteurs anciens et modernes (Homère, Tyrtée, Byron, Schiller, Schreiber, Heine, Uhland, Maroncelli, etc.), j'ai trouvé plus d'une page originale digne d'être citée. Si la place dont je puis disposer dans la *Revue* le permettait, je citerais plusieurs poésies, car je suis arrêté vraiment par l'embarras du choix. Je me borne donc à vous communiquer une seule pièce qui m'a rappelé le doux parfum de l'école souabe (Ce morceau est inséré plus haut, page 26 du présent numéro). J'ai déjà parlé, l'année dernière, de l'auteur des *Trois jeunes gens*, M. L. Tournier [1].

C'est bien malgré moi que je ne cite rien de MM. G. Sordet, Marc Monnier [2] et de quelques autres membres de la société de belles-lettres; j'aurais désiré rendre moins mal justice à des talents qui méritent d'être encouragés. — Puisse cette société prospérer toujours au milieu de nous! Puisse-t-elle triompher de l'indifférence de notre public! Que les jeunes gens qui en sont membres, soutiennent le renom littéraire de la patrie de Rousseau! Qu'ils soient unis entre eux! Et, pour terminer en leur empruntant leur propre langage :

Epargne-leur, Dieu de la Suisse,
Le malheur de ne plus s'aimer!

— L'*Album de la Suisse romande*, après une vie pénible et difficile, cesse, dit-on, de paraître. — La *Bibliothèque universelle* a subi quelques modifications; elle a élargi le champ réservé aux travaux littéraires et philosophiques; heureuse, quoique bien tardive innovation. — Le savant illustre qui a eu long-temps la haute direction de la *Bibliothèque universelle*, M. A. De La Rive, est absent de Genève, à la suite d'une longue indisposition, et passe l'hiver en Italie. Quoiqu'il ait donné sa démission de professeur à l'académie, nous avons tout lieu de croire qu'il n'oublie nullement son pays et qu'il donnera encore plus tard dans Genève des cours qui seront certainement appréciés à leur juste mérite.

Le Projet de loi générale sur l'instruction publique a paru. C'est un travail très-volumineux dans lequel on a fait entrer, je ne sais pourquoi, une foule de détails purement réglementaires. Il renferme différentes innovations. Je reviendrai sur ce sujet important dans un prochain numéro de la *Revue;* j'aurai à parler aussi de la brochure publiée à cette occasion par le Dr Baumgartner.

(1) *Revue Suisse*, 1847, page 500.

(2) M. Monnier, quoique fort jeune, a publié dernièrement dans la *Bibliothèque universelle* un travail historique remarquable. Il est un des collaborateurs de la *Revue Suisse*. — *Le chant de concorde* de M. Monnier, musique M. Grast, a été bien accueilli du public genevois.

— Qu'on me permette en terminant de rappeler un fait relatif à M. le général Dufour dont le nom a été souvent prononcé, depuis quelques semaines, à propos du Sonderbund. Après notre révolution d'octobre 1846, M. Dufour était, dans la ville de Genève, un des candidats au grand-conseil. Le scrutin électoral ne lui fut pas favorable; le dernier candidat élu par la ville de Genève fut un charcutier, qui obtint mille voix de plus que le futur général de la confédération. Quelques jours après, l'arrondissement de la rive gauche élut M. Dufour député. — Ce fait qui n'est nullement littéraire, méritait d'être mentionné. Et combien de traits pareils dans l'histoire de la démocratie!

***

PS. C'est par erreur que la chronique de novembre attribue à M. Gide la publication des œuvres de Galloix. Cette publication est due à la générosité de M. Petitsenn.

MÉLANGES.

Le Librettista.

Mœurs italiennes.

Lecteur qui allez chercher en Italie la paix sous un beau ciel, vous rencontrerez sans doute à Naples un pauvre jeune homme au front pâle et aux longs cheveux noirs. Le matin, aux bibliothèques publiques, vous le verrez accoudé à une table, avec un *in-folio* quatre fois centenaire sous les yeux; le bruit de vos pas lui fera lever la tête, mais vous ne déroberez qu'un instant ses vifs regards au bouquin qui les attire. Si la curiosité ou le désœuvrement vous font parcourir les rues de la ville, vous le verrez encore, triste et seul; vous le reconnaîtrez au chapeau mille fois insulté par la poussière et la pluie, au pantalon qui se tient à une honnête distance des souliers couverts de boue, à la redingote qui, boutonnée jusqu'au cou, inspire de cruels soupçons; — et si ce jeune homme a l'air de vous accoster, vous porterez à la fois à votre bourse et à votre foulard des mains ballottées entre la pitié et la crainte.... Mais ne tremblez pas, lecteur, ce n'est point un voleur ni un mendiant, c'est un poète. Oui, un poète, et bien souvent vous pouvez entendre ses vers, modestement cachés sous la musique vibrante des grands maîtres: les paroles des opéras sont de lui, c'est un *librettista.*

Aujourd'hui le goût de la musique s'est répandu partout; le théâtre où l'on chante est le spectacle à la mode, le rendez-vous de l'espèce léonine; la mode a prononcé son arrêt et nul ne lui résiste. C'est par l'opéra que les parvenus et les bacheliers ès-lettres entrent dans le monde. Ils cachent d'abord leurs bâillements sous des bravos; puis,

peu-à-peu, ils s'habituent à l'ennui et le supportent; enfin ils acquièrent l'avantage de voir sans entendre, et ils s'occupent des décors, de la biographie des artistes, des chroniques des coulisses, de leurs voisins, des milliers de fleurs, de diamants et de grands yeux bleus ou noirs qui parent la salle, de tout enfin, excepté de l'opéra. Mais dès qu'ils ont mis le pied sur ce théâtre, il faut qu'ils y restent, ils sont condamnés à la musique forcée à perpétuité.

Aussi le nombre des librettisti s'augmente-t-il de jour en jour d'une manière incroyable. A Paris, le métier est facile : vous prenez un sujet dans un roman plus ou moins historique; vous brodez sur ce canevas un nombre indéterminé de duos, de trios, de quatuors, de quintettes et de chœurs; vous y mettez le moins de poésie possible, et, pour peu que vous soyez protégé par un auteur en renom, vous avez quelque jour la satisfaction de lire sur une affiche le titre de votre opéra suivi de cette phrase classique : *Paroles de M. Scribe. Musique de M. Auber.*

A Naples c'est bien différent. Les romans historiques sont excellents en Italie (vous connaissez *I promessi sposi* de *Manzoni*); mais leur nombre est bien limité. Le librettista doit donc trouver un sujet à force d'imagination et d'étude; il fouille long-temps sous la poussière des bibliothèques, il met en œuvre toutes les ressources de son esprit, et, quand ce rude labeur a fait éclore un poème, le pauvre dramaturge a un travail plus rude peut-être à subir. Il ne verra pas encore sur la scène se mouvoir les personnages qu'il a créés, se dresser les salles gothiques qu'il a rêvées; il ne verra ni les chevaliers vêtus d'argent et d'or, ni les varlets et les pages, ni le roi sur son trône dans toute sa splendeur et sa majesté; ni les campagnes verdoyantes, ni les danses joyeuses des bergères et des paysans; ni les scènes de joie, ni les scènes de deuil, ni l'amour ni la mort; il n'entendra pas les chœurs des seigneurs et des pâtres, ni le lugubre récitatif du baryton, ni la suave cavatine de la prima dona, ni la romance du ténor sous les balcons en fleurs. Non, pauvre poète, ton amour-propre et ton cœur doivent souffrir long-temps encore : prends patience et attends!

Le drame est donc fini, mais il a besoin, pour être représenté, de l'autorisation de la police. Le librettista se présente donc chez le censeur, et, après bien des démarches infructueuses, il obtient une conférence d'examen.

Le censeur est parfois un sot, souvent un jésuite et toujours un homme de mauvaise humeur. Or, de par la police, si un roi paraît dans une pièce, s'il y a la moindre allusion politique, ou une déclaration d'amour, ou un duel, ou des pensées trop philosophiques, ou le plus léger penchant vers le libéralisme, ou une de ces magnifiques scènes à la Corneille ou à la Shakespeare qui pourraient électriser la foule, la pièce est impitoyablement rejetée. En revanche, les absur-

dités et les platitudes ne rencontrent aucune espèce d'opposition. Donc le censeur peut, selon ses dispositions du moment, étendre jusqu'aux princes et aux ducs la sentence qui proscrit les rois de la scène, il peut trouver de la politique, de la philosophie et du libéralisme où il n'y en a point, il peut interpréter à sa manière les mots de duel et de déclaration amoureuse; il peut biffer comme dangereux tout ce qui lui paraît beau : bref, qui dit censeur, dit à la fois juge et bourreau littéraires.

Ainsi *Robert-le-Diable* est exilé des théâtres napolitains parce que Satan y joue un rôle; *la Muette*, parce que c'est une pièce révolutionnaire; *Guillaume Tell*, parce qu'on y parle d'indépendance; Sophocle, Shakespeare, Corneille, Molière, Lopez de Véga, Schiller, Alfieri lui-même n'ont aucun droit de cité dans ce pays-là; on y craint les grands hommes, comme en été on craint le soleil.

A Naples, en fait de liberté, on a celle de ne rien faire, et vous savez si ce peuple de lazzaroni en abuse!

Ainsi les librettisti sont presque toujours victimes de cet ostracisme littéraire. Plusieurs d'entre eux se découragent et se font maîtres d'école ou écrivains publics; d'autres ont la patience de dépouiller, d'aplatir, de mutiler leur poème au gré des censeurs, et d'en faire une œuvre médiocre et pâle, sinon ridicule; ceux-ci, plus courageux ou plus opiniâtres, déchirent leur opéra et en recommencent un autre qui sera déchiré à son tour; ceux-là quittent Naples et vont écrire ailleurs.

Il en est cependant quelques-uns qui sortent vainqueurs de cette épreuve : leur manuscrit porte à chaque page la signature du censeur; ils ont été acquittés par la police.... vous croyez que l'heure de la joie va sonner pour eux? Erreur! — Une hydre, un cerbère se dresse encore entre eux et le seuil du théâtre, c'est le maëstro.

Le maëstro (compositeur de musique) est bien reçu partout, fêté dans le monde, caressé par les artistes, encensé par les directeurs de théâtre, aimé du peuple qui le comprend. Les beaux morceaux de ses opéras sont répétés par le roi et le dernier lazzaroni; on en change les paroles et on les chante en tous lieux : dans les cabarets comme chansons bachiques, dans les armées comme hymnes de guerre, dans les temples comme chants religieux. Le maëstro est le roi de la scène; le poète est pour lui un vassal, un vilain, quelquefois moins encore; le maëstro est accablé de *libretti*, il n'a qu'à choisir, et ce ne sont pas les meilleurs qu'il préfère. Aussi, comme il traite cavalièrement l'auteur fortuné à qui il a jeté le mouchoir! Il lui impose souvent un remaniement général; il diminue ou augmente à son gré le nombre des acteurs; il allonge ou raccourcit les rôles; il fait chanter des *reiterlieder* aux paysans et des pastorales aux chevaliers; il fausse la vérité et l'histoire; il fait boiter les vers, il tue la rime, il brouille tout... et le

pauvre librettista est forcé de se taire, car un mot terrible le menace : Reprenez votre livret!

Si j'avais le droit d'ennuyer mes lecteurs, je m'étendrais un peu sur le despotisme des maëstri. Ils se soucient peu, en Italie du moins, des beautés du poëme; l'intrigue, les caractères, l'action, les entrées et les sorties des acteurs, l'intérêt, le drame en un mot est pour eux un prétexte, un accessoire, un cadre tout au plus; il leur faut des contrastes, de l'effet et surtout du bruit. Je sais des compositeurs italiens qui ont mis sur la scène et dans les coulisses des trompettes et des tambours, tandis que tous les cuivres de l'orchestre résonnaient à la fois avec la grosse caisse et des canons lointains. Il ne manquait au bonheur de ces messieurs que des clairons au parterre et des trombonnes dans les loges; ils auraient voulu aussi, disait un auteur dramatique, *avancer* les canons sur la scène : c'eût été sans doute un *progrès*.

Enfin le librettista a fini son œuvre; son drame lyrique, mutilé par le censeur, mutilé par maëstro, vingt fois remis sur le métier, est devenu, n'en déplaise à Boileau, assez mauvais pour être mis en scène. Le grand jour est venu; la salle est remplie jusqu'aux bords, l'ouverture commence et le rideau se lève... vous croyez que le patient va être délivré enfin de ses tortures?... Nouvelle erreur! Si l'opéra tombe, le public et les journaux se lèvent contre lui; on blâme le choix du sujet, la pauvreté des *situations* dramatiques, la faiblesse des vers, l'inexpérience et la médiocrité du poète; on le montre du doigt, on le siffle, on le hue; la fureur et les projectiles populaires tombent sur lui. Quant au maëstro, on lui rappelle ses anciens succès, on le console affectueusement de cette chute, on le supplie de ne point se décourager, et on ne lui adresse qu'un seul reproche: celui d'avoir accepté, par charité sans doute, un pareil livret! — Si l'opéra réussit au contraire! oh! alors on porte le maëstro aux nues; les feuilletonnistes remplissent de son nom le rez-de-chaussée des journaux, les rimeurs de la ville et de la banlieue l'accablent de sonnets; les lithographes transmettent son visage à la postérité; il est pendu en effigie à tous les coins de rue; il est coulé en bronze et vendu plus cher que le Dante et Napoléon, les nobles et les banquiers n'ont pas assez de dîners pour lui, ni les dames assez de sourires. Mais toi, pauvre librettista, tu es toujours oublié ou méconnu! nul ne se retourne pour te voir, nul ne se baisse pour te saluer; on ne s'occupe pas de ton œuvre; on ne te demande pas seulement ton nom; tu ramasses quelques écus que le directeur du théâtre te jette, et tu passes ton chemin. Alors ta vie laborieuse et misérable recommence, tu crées poèmes sur poèmes sans que la gloire ou la fortune viennent à toi; tu marches toujours seul et triste, n'inspirant ni amour ni haine, ni envie ni pitié. — Un jour on te trouve mort dans une bibliothèque, dans la pauvre

mansarde où sont cachés ton grabat et ta plume, à l'hopital ou sur le pavé.... Un prêtre murmure une prière sur ton cercueil, on te jette dans la fosse commune et tout est dit. MARC MONNIER.

POÉSIE.

Voix du matin.

Lorsque le soleil, sous l'épais feuillage,
Sème en se jouant sa poussière d'or,
L'oiselet surpris, dormant au bocage,
Dans son nid soyeux se balance encor;

Puis sa douce voix dit à la fougère
Ouvrant à ses pieds son riche éventail :
« Pourquoi donc, ma sœur, ces flots de lumière,
Ces perles aux fleurs, sublime travail?

» Dans l'air il circule un parfum de fête:
Chaque arbre rougit dans le ciel vermeil;
Des pleurs irisés pendent sur ma tête,
Rubis précieux, éclos au soleil :

» Les bosquets fleuris éveillés à peine
Frémissent, joyeux, au bruit des chansons;
Le lis, la tulipe, à l'urne d'ébène,
Lèvent leurs fronts purs sur les verts gazons. » —

La fougère alors : — « Son œuvre puissante
Etant achevée, au septième jour
Dieu se reposa; mais, reconnaissante,
La nature dit un long champ d'amour.

» Depuis, au matin, quand sourit l'aurore,
Jetant à la nuit un heureux adieu,
La nature aussi se souvient encore,
Et répète en chœur sa prière à Dieu. »

Novembre 1847. XAVIER KOHLER.

Bluettes et boutades.

Pour juger de la hauteur d'un épi, on ne le sort point du champ, et pour ne pas s'exagérer l'élévation de son mérite, il faut le comparer à celui des autres.

Déjà publié par fragments dans les journaux et revues, le livre qui paraît à Paris peut dire à ses lecteurs, comme Sosie à Amphytrion :

Et j'étais venu je vous jure
Long-temps avant d'être arrivé.

—

La pudeur dans le grand monde et la rosée au soleil brillent en s'évanouissant.

—

On se dépêche quand on fait mal, comme si l'on diminuait sa faute par sa promptitude à la commettre.

—

La probité enraye le char de la fortune des agioteurs, et les vertus sont des batons jetés dans ses roues.

—

Au milieu des souillures, des peines et des agitations de la vie, la prière est une halte dans la pureté, l'espoir et le repos.

—

L'amour dresse sa tente dans notre cœur, l'amitié y bâtit.

—

Rien n'ajoute à l'insistance d'une offre de service comme la certitude d'un refus.

—

Bien des orateurs semblent ne parler que pour prouver qu'ils devraient se taire.

—

Si vite qu'on s'aperçoive qu'un parvenu est riche, on reconnaît plus vite encore qu'il ne l'a pas toujours été.

—

Un léger incident peut mettre à découvert la trame la mieux ourdie, ainsi qu'un brouillard tombé sur la toile d'araignée en fait apparaître les moindres fils.

—

Un succès purifie le cœur et en bannit l'envie, comme une flamme subite égaye le foyer dont elle chasse la fumée,

J. Petitsenn.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

HARMONIES DE L'INTELLIGENCE HUMAINE, par *Edouard Alletz*, avec cette épigraphe : Descartes a fondé un jour la métaphysique sur cet axiome: « je pense, donc je suis ; cogito, ergo sum. » — Nous proposons de la fonder aujourd'hui sur cette proposition : « j'aime, donc je suis ; amo, ergo sum » — 2 vol. in-8°. Paris, Parent-Desbarres, rue Cassette, 23, 1846é prix 10 ffr.

Nous ne savons pas quelles sont les voies qu'a parcourues l'intelligence de M. Alletz, avant de venir aboutir à la pensée essentielle qui est l'ame de son dernier ouvrage ; mais nous ne croyons pas être bien éloigné de la vérit,

en supposant que, dans sa carrière de penseur, il a été préoccupé surtout du noble besoin d'introduire dans les spéculations métaphysiques un élément de vie morale et d'appropriation pratique aux sentiments, aux besoins, et aux tendances du cœur humain, qui en est trop souvent absent. Le choix des sujets philosophiques qu'il a traités jusqu'ici, non moins que l'accent général des deux volumes que nous venons de parcourir, témoigneraient que tel a été en effet le noble but qu'il s'est constamment proposé : or, dans une poursuite semblable, c'est moins au résultat en lui-même qu'il faut surtout regarder, que bien plutôt à la visée du penseur et de l'écrivain. Nous ne savons pas trop si jamais le but absolu que poursuit la métaphysique, depuis Platon jusqu'à nos jours, pourra être atteint par elle, mais ce que nous savons bien, c'est qu'il ne le sera jamais sur une autre route que celle où nous rencontrons l'auteur des *Harmonies de l'intelligence humaine*. L'élévation est le caractère très-habituel des conceptions qu'il nous présente ; il se soutient sans efforts, on le sent, dans cette atmosphère de noblesse et de dignité morale où l'ont fait parvenir peut-être les instincts de son cœur, plus encore que les besoins de sa pensée ; là même où il nous semble ne pas accorder assez à la rigueur philosophique, et aux exigences de l'abstraction, on se trouve d'accord avec lui, parce qu'on ne saurait contester la justesse de son point de départ pris toujours dans quelqu'une des réalités morales reconnues par tous, non moins que celle du dernier terme auquel il arrive, et qui n'est autre que celui de la religion elle-même, nous voulons dire, la transformation de l'être responsable et moral. Sous ce dernier rapport, nous n'avons pu nous empêcher de reconnaître chez l'écrivain français quelques traits de ressemblance avec le penseur profond qui a eu la gloire de renouveler en Allemagne, il y a cinquante années, toute la face de la théologie. Profondément philosophe et profondément religieux, Schleiermacher, lorsqu'il a tenté, d'une manière si puissante, la plus remarquable conciliation qui ait été essayée de nos jours entre la religion et la philosophie, a fait une œuvre analogue à celle que poursuit, sans peut-être s'en rendre absolument compte, M. Alletz lui-même. Susciter dans la pensée un rapprochement semblable est un véritable honneur pour l'auteur des *Harmonies de l'intelligence humaine*, quelle que puisse être la distance qui sépare les deux écrivains.

Cette distance serait moins grande, nous n'hésitons pas à le croire, si M. Alletz eût entrevu plus distinctement la solidarité étroite qui existe entre le principe qu'il donne à sa métaphysique et par suite à sa morale, et le principe de cette autre métaphysique et de cette morale plus hautes, partout *supposées*, mais nulle part *posées* dans son livre. Sa philosophie, au fond, est une philosophie religieuse ; nous l'avons trouvée, pour notre part, tout imprégnée de christianisme. Là est sa force ; sa faiblesse consiste précisément dans l'absence d'une corrélation systématique entre le principe de sa doctrine, et le principe même de cette philosophie éternelle qui s'appelle le christianisme. Un fait semblable étonne dans un livre destiné à la recherche

des conditions vraies de l'harmonie intellectuelle, et de la part d'un écrivain auquel tous ses instincts moraux doivent faire pressentir que c'est sur le seul terrain de la philosophie chrétienne que peut s'opérer la conciliation des antinomies diverses qui se partagent l'âme humaine. Selon M. Alletz, il n'y a que Dieu qui puisse être la substance de ces idées primitives, qu'il appelle les *harmonies de l'intelligence;* en même temps que l'âme les *aime*, elle tend à s'unir avec elles, et cet attrait est à la fois le principe du bonheur, et celui de la justice ou de la vraie moralité. Nous ne contesterons pas la justesse d'une notion semblable de l'idée de Dieu, ainsi que des rapports de l'âme humaine avec lui; nous dirons simplement qu'elle est incomplète encore. C'est un Dieu purement intellectuel, un simple idéal que le philosophe propose ici, non pas à la connaissance, remarquez-le bien, mais à l'amour de l'être intellectuel et moral; or l'idéal peut-il être *aimé* dans le sens même que M. Alletz attache à cette expression? Le Dieu de Platon peut-il être l'objet de l'amour de l'âme humaine, quand, moins conséquent que le philosophe grec, vous avez précisément retranché de cette dernière ces idées innées qui, dans son système, sont le lien véritable de l'âme avec Dieu? — De même qu'il aurait trouvé dans l'idée chrétienne de Dieu la réalité concrète qui manque à cette froide abstraction à laquelle cependant doit être voué notre amour, le philosophe y eût trouvé aussi la clé de la contradiction où il tombe, en concluant du fait que l'amour est le principe de toutes nos connaissances, qu'il en doit être aussi la fin. Dire avec M. Alletz que l'homme débute par le sentiment de l'amour, pour arriver à l'unité de la pensée, c'est raisonner absolument comme la philosophie spéculative, dont pourtant l'auteur des *Harmonies* se sépare profondément dans les résultats, puisque, pour lui, cette unité de la pensée est encore l'amour. Plus rigide dans sa marche, la philosophie de l'absolu part aussi de l'amour (qu'elle appelle l'*instinct*), pour arriver à la connaissance; elle ne confond pas ces deux termes extrêmes dont la synthèse ne se peut trouver qu'en dehors ou au-dessus de la spéculation. — Enfin, la doctrine de la déchéance morale de l'homme, comprise et acceptée par le système philosophique de M. Alletz, lui eût épargné la faiblesse de la tentative par laquelle il cherche à prouver que les notions opposées aux idées primitives (haine, douleur, néant, etc.) sont des notions purement négatives. A la bonne heure! Mais, s'il en est ainsi, pourquoi, dans son système, l'âme humaine éprouve-t-elle de la haine pour ces pures négations, tandis que tout son amour est dévolu aux harmonies positives de l'idée de Dieu? La haine, nous semble-t-il, suppose en quelque manière, dans le sujet ou dans l'objet, un élément substantiel: une contradiction semblable, aussi bien que les précédentes, ne se pouvait résoudre que sur un terrain neutre, où M. Alletz aurait trouvé la confirmation de la portion vraie de son système, en même temps qu'une sauvegarde contre les difficultés spéculatives auxquelles il n'a pas su complètement échapper.

Un certain arbitraire dans la manière dont l'auteur des *Harmonies* com-

bine entre elles les catégories diverses qui forment l'ensemble de son système psychologique, prêterait aussi à quelques observations. Nous ne lui ferons pas un reproche, dans ce domaine si exploré, de présenter en général peu d'idées nouvelles : la prétention opposée serait à bon droit suspecte. Mais l'unité de la pensée souffre parfois du procédé constant qui est le sien, et qui consiste à diviser, à grouper les idées admises, sous des rubriques nouvelles, ou des définitions quelque peu bizarres, afin de les ramener à ses catégories, ce qui est pour lui la chose essentielle. La transformation qu'il fait subir dans ce but aux preuves ordinaires de l'immortalité de l'âme, justifiera notre pensée auprès des lecteurs attentifs du livre de M. Alletz. Le procédé dont il se sert pour saisir, dans une notion intellectuelle ou morale, dans une idée, un sentiment, ou un devoir, les harmonies qu'aime l'âme humaine, a parfois quelque chose de peu satisfaisant pour l'esprit. On sent qu'il pouvait y avoir plusieurs autres modes de raisonnement pour arriver au même résultat, et cette incertitude place dans une sorte de doute la catégorie elle-même à laquelle parvient l'écrivain, et qui, si elle est vraie, semble ne pouvoir être atteinte que par une seule voie logique. Enfin ça et là, l'argumentation est empreinte d'un caractère numérique ou utilitaire peu en rapport avec la portée générale d'un livre où se trahit à chaque page une inspiration si sincèrement spiritualiste, pleine toujours d'élévation et de désintéressement. Ainsi, à propos des collisions de devoirs, M. Alletz dit qu'il faut se décider pour le devoir qui a *les plus grands effets*, considéré dans son rapport avec l'amour de Dieu. Ne valait-il pas mieux dire que l'âme, dans une situation semblable, aimait la plus haute harmonie, et devait se décider nécessairement pour elle, quels que fussent d'ailleurs les résultats de son choix ?

Nous nous apercevons un peu tard que nous avons fait une part assez large à la critique, dans un jugement nécessairement aussi bref que doit l'être celui-ci. Nous sommes heureux de pouvoir le terminer par l'éloge sincère que nous paraît mériter la noble ambition qui a dicté à M. Alletz son dernier ouvrage. Tant de respect de la dignité morale de l'homme et des grandes fins de l'existence, un amour si candide de la vérité, ne se peuvent rencontrer dans une âme ordinaire ; ce n'est point non plus un livre ordinaire que ces *Harmonies de l'intelligence humaine*, et la lecture en sera très-particulièrement utile aux jeunes gens, à leur entrée dans ces périlleuses études de philosophie, qui sont destinées à être pour eux l'initiation de la vérité. On peut se tromper avec M. Alletz, mais l'erreur avec lui ne saurait tirer à conséquence : elle ne fait pas déchoir de cette atmosphère du bien et du beau, où son esprit semble si naturellement se mouvoir. Ajoutons que son livre renferme, dans sa seconde partie, une esquisse historique fort bien tracée de l'idée de l'absolu, et une série d'études littéraires et morales, dans lesquelles la combinaison un peu monotone des idées primitives (ou des harmonies), n'empêche pas de reconnaître de quelle utilité elles peuvent être pour les écrivains, et surtout pour les jeunes gens qui,

dans leurs exercices de composition, éprouvent un dégoût si explicable pour les *lieux-communs* de la rhétorique ordinaire. Les lieux-communs de M. Alletz sont ceux de l'âme humaine et du sens moral, et c'est à ceux-ci, en définitive, qu'il faut bien toujours en revenir.

JONAS FILS D'AMITTAI, ou méditations sur la mission de ce prophète, par E. Guers. Paris, Delay, rue Tronchet, 2. 1846. — Un vol. in-8° de 360 pages. Lausanne, chez Bridel. Prix 2 fr. 50 cent.

Le livre de Jonas présente un intérêt multiple auquel il doit d'avoir été souvent l'objet d'investigations sérieuses, et parfois l'occasion d'une polémique assez vive entre théologiens. Au point de vue moral, au point de vue symbolique, et comme écrit prophétique, il concentre en quelques pages, on peut le dire, les caractères différents des livres de l'ancienne alliance. Les allusions fréquentes à Jonas que nous rencontrons dans les paroles de Jésus; le merveilleux symbole de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Seigneur, préfiguré, près de huit siècles à l'avance, dans l'histoire du prophète; enfin sans doute aussi tout ce qu'ont de frappant pour l'imagination les circonstances de la mission de l'envoyé du Très-Haut auprès de cette mystérieuse Ninive sur laquelle de récentes découvertes, qui n'ont pas échappé au pieux auteur du volume que nous annonçons, viennent de rappeler l'attention de tous ceux qu'intéresse l'antiquité sacrée et profane; — tout cela expliquerait au besoin le choix de M. Guers du livre de Jonas, comme texte des méditations qu'il offre aux lecteurs religieux. Cependant, c'est du contenu moral de ce livre, qu'il a été surtout préoccupé : Jonas est pour lui le type du chrétien avec l'opposition secrète de son cœur aux vues miséricordieuses de Dieu, les résistances de sa volonté propre, ses contestations sans cesse renaissantes avec le Seigneur. Ce point de vue a ouvert au prédicateur la voie d'enseignements féconds et utiles : ses exhortations sont franches et sévères: le prédicateur chrétien dévoile sans ménagement les fraudes cachées du cœur; mais l'amour des âmes respire à chaque page de son livre, et répand sur quelques unes d'entre elles une onction pénétrante. Bien que, dans la pensée de leur auteur, ces prédications ne s'adressent qu'aux fidèles, nous en recommandons la lecture à tous ceux qui se réclament, à quelque degré, du nom de chrétiens, persuadé que l'usage un peu excessif qu'a fait çà et là l'écrivain du système typique de l'ancienne alliance, ne les empêchera pas de reconnaître tout ce qu'il y a de profondément vrai dans les sérieuses leçons qu'il a tirées de l'histoire du fils d'Amittaï.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

SUISSE.

SITUATION GÉNÉRALE. — RÉFORME DU PACTE.

« Si les temps sont passés où nos pères auraient pu fonder une république *plus étendue*, qui nous empêchera désormais, citoyens, d'en organiser *une bonne*. Les institutions de la patrie dépendent de votre intelligence et de votre volonté. » JEAN DE MULLER.

En 1843, la *Revue Suisse* publiait sur le *Droit public fédéral* un travail très-bien fait que nous voudrions pouvoir remettre en lumière, et que nous recommandons aux personnes qui s'intéressent à la question de la réforme du pacte. Dans ce travail, dû à la plume de M. F. Forel, on lisait : « Quoique la question de la réforme fédérale soit toujours » pendante aux recès de la Diète, quoique chacun demeure » convaincu des vices de l'organisation centrale, quoique

(1) Les préoccupations actuelles des esprits, en Suisse, ont pour aliment principal la réforme du pacte. Il est donc du devoir de la presse, de celle surtout qui se tient habituellement en dehors de la mêlée des partis, de discuter sans passion, et dans le seul but d'être utile à la commune patrie, les graves intérêts qui sont mis en jeu dans cette réforme. Aussi nous saura-t-on gré, nous l'espérons, d'avoir reproduit l'article de l'un de nos collaborateurs où sont exposées, sur la grande question du moment, ses idées propres, qui concordent tout-à-fait avec celles des hommes influents du parti conservateur dans la Suisse orientale. — Nous ajouterons toutefois, à l'occasion de ce travail, que nous ne partageons point toutes les vues qui s'y trouvent énoncées; l'auteur en assume la responsabilité : mais, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, la *Revue Suisse* a toujours laissé un champ libre à la manifestation impartiale d'une opinion.

(*Note de la Rédaction.*)

» chaque année nous révèle de nouvelles imperfections et » nous fasse courir de nouveaux dangers, la Suisse semble » avoir reconnu son impuissance à sortir par elle-même de » la fausse route où elle se trouve engagée. On dirait qu'une » grande crise soit seule capable de la forcer à s'occuper de » ses plus graves intérêts. »

Or, cette grande crise que l'œil exercé de M. Forel semble avoir prévue et que son patriotisme redoutait, elle est arrivée,... plus tôt sans doute qu'il ne le pensait. En 1847, la Confédération suisse, comme un malade condamné, était livrée aux mains des docteurs. La lésion organique signalée par M. Forel et par d'autres avait eu ses effets; les humeurs étaient viciées; les fonctions ne se faisaient plus; un abcès menaçant s'était formé près du cœur. Les médecins *du corps,* comme il arrive en pareil cas, manifestaient des avis opposés. Quelques-uns mêmes niaient la réalité ou la gravité du mal; et parmi ceux qui reconnaissaient l'état désespéré du patient, il y avait un fâcheux désaccord. Le malade, disaient ceux-ci, ne peut être sauvé que par l'emploi d'un remède héroïque. Empiriques ! s'écriaient ceux-là, votre remède héroïque achèvera la victime. Il faut des juleps et des sirops à sa poitrine affaiblie.

Cependant l'avis des premiers l'emporta. Le remède héroïque fut administré par des mains habiles. L'abcès ouvert fut cautérisé. Puis, — au lieu de songer avant tout à restaurer la constitution débile du convalescent — les docteurs, comme éblouis par le succès de leur cure, se mirent à dresser leurs comptes.... d'apothicaires, à dorer des pilules, et à faire des recettes.... d'écus.

Il faut bien admettre que les praticiens ont leurs raisons pour en agir ainsi. Mais tout le monde ne pense pas comme eux, et il y a bon nombre de leurs pratiques qui ne se gênent pas de dire tout haut que messieurs les docteurs ne sont pas à la hauteur du cas. Il y en a même parmi eux qui, soit par science soit par opposition, font valoir cet avis et qui accusent leurs collègues de manquer de tact.

En effet, pour quitter l'allégorie trop frivole en un sujet et en des circonstances si graves, il est permis de craindre, en voyant la Diète se transformer en comptoir de banque et en étude de notaire, il est permis de craindre qu'elle ne soit pas à la hauteur de sa position, qu'elle ne sache pas comprendre

que c'est lorsque le bronze est en fusion — alors ou jamais — que l'on peut mouler une statue.

A quelque opinion que l'on appartienne, on doit reconnaître que jamais circonstances aussi favorables ne se présentèrent pour asseoir sur une base solide les institutions de la Suisse, pour concilier d'une manière rationnelle et durable les intérêts et les droits des parties, avec les intérêts et les droits de la nation. A la tête des vingt-cinq républiques de la Suisse se trouvent pour la première fois simultanément des gouvernements plus ou moins libéraux, des institutions faites en vue de l'esprit moderne. L'égoïsme cantonal est refoulé au second plan ; on dirait qu'un courant électrique d'esprit fédéral s'est établi entre les cantons et les citoyens. Et, chose étonnante et dont il importe de profiter, tel ou tel journal, tel ou tel citoyen qui, autrefois, n'auguraient rien de bon d'un remaniement du pacte, le réclament aujourd'hui. Il n'y a pas jusqu'à la *Gazette de Bâle* qui n'imprime : « La révision du pacte fédéral ne fut jamais pour nous un *noli me » tangere.* »

Le drapeau fédéral, en se déployant dans les vallées de la Suisse, a réveillé d'une manière puissante les sentiments de fraternité depuis trop long-temps endormis. Des milliers de personnes qui, auparavant, se débattaient dans les idées du passé ou s'agitaient dans le labyrinthe du présent, tournent désormais, avec assez de confiance, leurs regards et leurs espérances vers l'avenir. A nous-même il est revenu par voie authentique, qu'un des conservateurs les plus éclairés et les plus zélés de la Suisse, un écrivain dont la parole et la plume ont combattu avec énergie, dans les conseils et dans la presse, la politique qui a triomphé, un homme dont le nom servait de drapeau, s'est écrié après la victoire des armées fédérales : Oui, je l'avoue, je me suis trompé. J'ai cru jusqu'ici que le noyau de la Suisse était dans les cantons forestiers ; mais, je le répète, je me suis trompé. La force morale se trouve désormais dans les cantons régénérés. C'est à eux qu'appartient l'initiative... Je crains même que la Diète n'aille pas assez loin. — Veuillez communiquer à la haute assemblée votre manière de voir, lui répondit-on. Venant d'un ancien membre, votre avis produira de l'effet. — Mais il paraît que l'homme d'état conservateur en question n'a pas suivi le con-

seil donné ; car, vu sa célébrité, les journaux auraient mentionné le fait.

Dans la presse périodique plusieurs feuilles ont modifié leur point de vue, et quelques-unes mêmes ont eu la franchise de le dire. Ainsi la *Gazette Fédérale de Zurich*, qui, au mois de septembre, en rendant compte de la landsgemeinde de Schwytz, écrivait encore que « le landammann Abyberg, » apparition chevaleresque du moyen-âge, appuyé sur le glaive » de la justice et éclairé par le soleil de Morgarten » s'apprêtait à écraser les radicaux de la Suisse, la *Gazette Fédérale*, sous une nouvelle rédaction, il est vrai, publiait le 21 décembre un article trop remarquable, venant de sa part, pour que nous nous refusions à en traduire ici quelques fragments :

« Toutes les questions qui, depuis des années, ont déchiré les entrailles de la patrie, qui l'ont menacée de ruine, toutes ces questions ont enfin trouvé leur solution. Comment elles ont été résolues, si c'est de la manière la meilleure et la plus légale, ce n'est pas le lieu d'en décider ici. Il nous suffit de savoir qu'elles ont trouvé leur solution. La guerre a tranché le nœud, et il doit être réservé à l'histoire de prononcer sur les vainqueurs et sur les vaincus. Une série de luttes se trouve maintenant terminée ; la Suisse entre dans une période nouvelle ; et, chacun se l'avoue, un nouveau développement commence. Quel sera le caractère de ce développement ?

» L'avenir se construit avec les débris du passé. Mais pour dresser à l'avenir un juste pronostic, nous devons jeter un rapide coup-d'œil rétrospectif sur les dernières années. Celui qui, pour les juger, se placerait au point de vue seul du droit écrit absolu, qui ne chercherait la balance de la justice que dans le Pacte de 1815 ; celui-là, sans doute, verrait le plateau du radicalisme s'abaisser fortement vers le sol... Mais ce n'est pas le droit écrit seulement qui, dans l'appréciation équitable des choses, peut servir d'invariable échelle. Ni la destinée qui plane sur les peuples, ni l'histoire ne prononcent leurs sentences d'après le droit écrit. Il existe encore un autre droit, né avec nous, le droit de la raison. Lorsque ce droit intérieur entre en collision avec le droit écrit, il naît un combat, une crise. Dans la crise actuelle de la Suisse, c'est le droit intérieur, le droit de la raison, qui nous paraît l'avoir emporté. »

Certes, voilà une conclusion qui a droit d'étonner venant d'une feuille conservatrice. Mais ce n'est pas pour l'étonnement, en sens divers, qu'elle causera, que nous la rapportons ici. Nous la rappelons, parce qu'elle remet en vue une théorie peut-être oubliée des frères Rohmer, de M. Bluntschli et des conservateurs zuricois, théorie qui distingue deux espèces de droits : le droit écrit, formel ou *extérieur*, et le droit inné, inaliénable de la raison, le droit *intérieur*. Cette théorie, parfaitement *libérale*, fut proclamée lors de la révolution *conservatrice* de 1839 ; mais — chose étonnante, ou si vous voulez, non étonnante — elle attira à ces auteurs tous les anathêmes et les moqueries des radicaux. Cette théorie est éminemment juste. C'est la même que MM. Vinet et Monnard exposèrent dix ans plus tôt, mais sous une formule bien autrement hardie, alors qu'ils établissaient que le citoyen conserve le droit de violer *à ses périls et risques* la loi formelle de l'état.

Proclamée à deux époques différentes, pour légitimer deux révolutions en sens contraire, cette théorie montre d'une manière frappante que les partis divers se servent volontiers des mêmes armes. Aussi long-temps qu'un glaive est en leurs mains, qu'il pourfend l'ennemi, c'est un saint talisman, un présent des dieux. Mais que ce même glaive passe aux adversaires, aussitôt il perd son privilége ; ce n'est plus qu'une arme empoisonnée, dont personne, hors des félons, ne voudrait se servir. Cependant ce qui est vrai ne cesse jamais d'être vrai, tout comme la lumière est toujours la lumière, bien que quelquefois elle devienne invisible pour nous, quand des corps étrangers la voilent à nos yeux. Ainsi le droit intérieur de la justice demeurera toujours, qu'il soit transcrit ou non transcrit dans les codes des législateurs. Le droit intérieur a lutté mille fois dans le monde contre le droit extérieur ; quelquefois il a été vaincu pour un temps, quelquefois ses hardis confesseurs expirèrent dans les cachots ou montèrent sur les bûchers. Mais plus souvent ce droit a été vainqueur. C'est le droit subjectif de l'humanité en face du droit objectif de la nature et des formes de la société. C'est ce droit qui a présidé au développement, aux évolutions et transformations de l'histoire. C'est en vertu de ce droit que l'homme s'appartient désormais. Aussi les conservateurs de Zurich ont-ils bien fait de le proclamer. Le

seul tort qu'ils aient eu, c'est de l'avoir diversement appliqué.

En 1839, le gouvernement radical renversé n'avait pour lui, disait-on, que le droit extérieur; le parti du mouvement, au contraire, avait le droit intérieur, et les conservateurs prirent chaudement parti pour le droit intérieur, pour la révolution. Ils attaquèrent la capitale les armes à la main, firent couler le sang citoyen et renversèrent le gouvernement. — Pour le dire en passant, les sentiments d'humanité viennoise ou parisienne ne s'en émurent aucunement. Et les mêmes journaux conservateurs de la Suisse, qui, en 1846, ont jeté les hauts cris contre le changement constitutionnel opéré à Bâle par les libéraux, en 1839 trouvèrent tout en ordre à Zurich : *Tempora mutantur*... — En 1847 le Pacte, comme nous l'avons vu dans la *Gazette Fédérale*, était le représentant du droit formel, extérieur. Les idées qui ont triomphé, représentaient le droit intérieur. Or, la *Gazette Fédérale*, avant l'issue du combat, a défendu avec force et talent le droit extérieur du Pacte.

En somme, nous le répétons, la théorie des conservateurs de Zurich est parfaitement juste et vraie; mais l'application pratique qu'ils en ont faite, ne peut avoir été juste et vraie qu'une fois. Est-ce en 39 ou en 47 qu'ils ont eu raison? Question doublement difficile : difficile en elle-même; mais qui devient plus difficile encore en ce qu'il faudrait d'abord décider si les hommes savent toujours distinguer entre la forme et l'esprit; c'est-à-dire s'ils ne prennent pas quelquefois pour intérieur ce qui n'est qu'extérieur et réciproquement. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la théorie très-libérale, très-radicale même, du droit intérieur et du droit extérieur ne pouvait être prêchée par des conservateurs que dans un moment où ils se trouvaient dans le cas de faire une révolution.

Mais laissons parler encore la *Gazette Fédérale;* elle nous paraît très-digne d'être entendue lorsqu'elle écrit : « La Suisse d'aujourd'hui n'est plus la Suisse de hier; la vie publique des siècles antérieurs n'est plus faite pour nous. Entre 1814 et 1847 même il y a un abime. Avec les arts de la civilisation moderne, les inventions de l'industrie, les chemins de fer, la presse quotidienne, les anciennes frontières qui séparaient les hommes et les peuples s'effacent de plus en plus.

Comment les peuplades de la Suisse resteraient-elles éternellement séparées, lorsque partout les individus et les nations se rapprochent. La vie cantonale nous est devenue trop étroite ; les petites affaires purement locales ne nous intéressent plus. S'élève-t-il à l'est ou à l'ouest une discussion de quelque importance, aussitôt elle excite l'intérêt de tous. La généralité du pays s'en empare ; et, bien que, dans l'origine, ce fût une question tout-à-fait cantonale, elle est bientôt transplantée sur le terrain fédéral, et c'est sur ce terrain qu'elle trouve sa solution.... »

» Les vingt-deux républiques souveraines de la Suisse ont dépassé depuis long-temps, dans leur végétation vigoureuse, les haies cantonales que la diplomatie étrangère leur avait plantées par le pacte de 1815. La prise de Lucerne et l'occupation des cantons intérieurs ont sonné les funérailles de la vieille forme. Le cadavre de l'ancienne Confédération a été déposé au tombeau. Il n'est pas bon que l'esprit de la Suisse demeure long-temps privé de corps. Il n'est pas bon que cette âme éplorée erre dans les ténèbres, comme un fantôme, cherchant la forme sous laquelle elle réapparaîtra. Puissent donc les hommes nobles et intelligents de tous les cantons, de tous les partis, se réunir et travailler à donner à la conscience de la Suisse politique, confessionnelle et sociale une expression légale et conforme ! »

On voit, par ce qui précède, que les conservateurs intelligents de Zurich sont bien éloignés d'être hostiles à la réforme du Pacte. Ils y sont si peu opposés que beaucoup d'entre eux semblent avoir adopté *d'ors et déjà* les idées de M. James Fazy, et qu'une de leurs meilleures têtes (à ce que l'on prétend) vient de publier une brochure anonyme très-intéressante, intitulée : *Le Grand-Conseil de la Suisse* (Zurich et Frauenfeld, chez Chr. Beyel (*). Cette brochure, pleine de vues saines et marquées au coin d'un ardent patriotisme, nous paraît avoir donné une expression très-heureuse aux sentiments plus ou moins vagues, plus ou moins clairs, qui se sont emparés de la généralité des citoyens à la suite des grands et graves événements dont nous venons d'être les témoins. Ce petit écrit est, d'autre part, une bonne fortune pour nous ; car il con-

(1) *Stimme eines Schweizers für und über die Bundesreform. I. Der Grosse Rath der Schweiz.* Zurich, bei Chr. Beyel, 1847.

corde tellement avec nos propres idées que, en en donnant un résumé aux lecteurs de la *Revue Suisse*, nous leur donnons en même temps un exposé général de notre manière d'envisager la question pendante de la réforme du Pacte.

La dissolution du Sonderbund et l'expulsion des jésuites, dit l'auteur, sont un résultat négatif, qui, à lui seul, ne peut satisfaire la nation. — Maintenant que l'ancien édifice est écroulé et que ses décombres jonchent le sol, vouloir le relever tel qu'il était, en badigeonnant ses murailles avec d'autres couleurs, serait pure folie, puisque l'édifice s'est montré incapable de résister aux orages des temps nouveaux. Sa construction avait été ordonnée pour d'autres habitants, sa distribution calculée pour d'autres besoins. Il faut donc nécessairement, au temps où nous sommes, élever un édifice nouveau.

Si, par paresse ou par manque de courage, ou par incapacité, on négligeait le moment actuel, la nation serait à comparer à un homme qui, mécontent de sa maison, la fait démolir, et qui, incapable de rebâtir sur un meilleur plan, se creuserait un abri précaire sous les ruines.

Deux expériences très-importantes ressortent des derniers événements. La première, c'est que *le sentiment de la nationalité suisse s'est montré plus vif et plus puissant qu'en aucune autre époque de notre histoire.* La seconde expérience, conséquence de la première, c'est que *le sentiment de la souveraineté cantonale, de la séparation, de la particularité, s'est montré plus faible, plus impuissant que ne le faisaient présumer les évènements antérieurs, les efforts et le langage du Sonderbund.* Si supérieur qu'ait été le déploiement des forces de la Confédération, il ne l'a cependant pas été assez pour vaincre si facilement une minorité qui était réellement résolue de tout sacrifier pour le triomphe d'une opinion qui semblait être, pour elle, une question de vie ou de mort.

La conséquence de ces deux expériences, de ces deux faits, que personne n'osera révoquer en doute, est celle-ci : la réforme du Pacte doit avant tout viser à donner au sentiment de nationalité, de communauté, un organe qui la satisfasse. — La Diète peut-elle être un pareil organe? Non; car la Diète est un congrès d'ambassadeurs. Depuis que la Suisse existe, elle n'a jamais été autre chose.

C'est là, du moins, l'assertion de l'auteur, assertion que

nous croyons être exagérée. Les anciennes Diètes ont souvent été l'expression réelle et populaire, non de l'égoïsme cantonal, mais du dévouement à la patrie commune. Cette observation, du reste, n'infirme pas la pensée fondamentale de la brochure. Au contraire, elle la corrobore, comme nous aurons peut-être l'occasion de le démontrer, si, selon notre projet, nous avons le loisir de développer systématiquement nos propres vues sur la question de la réforme du Pacte fédéral. — Au lieu de : *Depuis que la Suisse existe*, si l'auteur avait dit : *Depuis le convenant de Stanz*, nous serions entièrement d'accord avec lui.

Mais poursuivons. Aussi long-temps que la Suisse ne sera qu'une agglomération d'Etats, la Diète ne pourra être qu'un congrès d'ambassadeurs. C'est-à-dire aussi long-temps que la Suisse ne sera qu'une réunion de cantons alliés, la Diète sera la conférence de leurs envoyés. Si l'on voulait que la Diète, comme Diète, fût autre chose, il faudrait changer la base, supprimer les cantons, faire de la Suisse une république unitaire. Or, c'est là, généralement parlant, ce que personne ne veut, et ce qui ne conviendrait certainement pas aux diverses populations du pays.

Il est donc à redouter que, par crainte de l'unité et ne sachant rien faire de mieux, nos Docteurs, siégeant à Berne, ne se mettent à vouloir rapiéceter la vieille constitution, mettant ici un carré de toile, là un losange de drap. Si malheureusement cela arrivait, la Suisse n'aurait rien gagné ; elle aurait perdu. La vieille forme, avec laquelle on pouvait au moins végéter, serait défigurée; et, pour l'esprit nouveau, la forme raccommodée ne conviendrait absolument pas.

Parmi les projets de rapiécetage mis en avant, l'auteur de la brochure que nous analysons rejette :

1° Le maintien de la Diète comme autorité fédérale suprême avec égalité de vote, mais augmentation de compétence et affranchissement des instructions, ainsi que le proposait le projet Rossi. Ce projet était un amas de contradictions. Avec un tel Pacte, la Diète ne serait point obéie, dès qu'elle prendrait quelque mesure contraire à la volonté des grands cantons. Quoi de plus comique qu'une Diète qui — constitutionnellement — serait une réunion d'Etats ayant les mêmes droits et dont les membres — constitutionnellement aussi — ne seraient pas les représentans de leurs états respec-

tifs. Une pareille Diète serait un fer de bois. Elle serait arrachée au principe du *fédéralisme* et cependant incapable de satisfaire la *nationalité*, pour nous servir des expressions de l'auteur, qui ici n'est pas aussi précis qu'il aurait pu l'être. La langue allemande se prêterait néanmoins admirablement, en ce point comme en beaucoup d'autres, à l'exposition parfaite de l'idée à exprimer. *Staatenbund*, *Bundesstaat* sont des termes d'une exactitude rigoureuse, que nos mots français *confédération d'états*, état *fédératif* ne traduisent que vaguement. L'auteur ne les emploie pas, mais c'est indubitablement sa pensée. Il veut donc dire que par le projet de pacte de 1832, la Diète serait arrachée au principe de la confédération d'états, sans être rendue capable de remplir les conditions et les devoirs d'un état fédératif.

2° Le système de l'Acte de médiation ne vaut guère mieux. En tant que cantons, les cantons sont égaux, comme dans l'état les citoyens sont égaux, qu'ils soient forts ou faibles, riches ou pauvres, spirituels ou bornés, instruits ou ignorants.

Il faut donc que la Diète reste ce qu'elle a été jusqu'ici, un congrès d'ambassadeurs représentant des états indépendants, un organe de la diversité, de la particularité, de la liberté des cantons. C'est son rôle, c'est sa valeur. La Diète est l'œuvre de notre glorieuse histoire, respectons-la, et ne lui imposons pas un rôle que les siècles ne lui ont pas appris. Ne la forçons pas à mentir.

Il y a deux idées politiques, chères au peuple suisse, qui doivent être les pivots de la nouvelle constitution. Ces deux idées, nous les avons déjà fait connaître. Ce sont, d'une part, *l'indépendance, la liberté, la souveraineté des cantons;* d'autre part, la *communauté de la nationalité suisse*. La première idée est représentée par la Diète; la seconde, jusqu'ici, n'est représentée par rien. La réforme du Pacte doit remédier à ce grave inconvénient; elle doit donner un représentant, un organe, au sentiment de la nationalité.

C'est donc dans la création de cet organe nécessaire et dans son harmonisation avec la souveraineté cantonale que doit consister essentiellement la réforme du Pacte.

Le grand-conseil de la Suisse sera l'organe nouveau.

Nommé pour trois ans en raison approximative de la population, le grand-conseil suisse serait le représentant de

l'opinion publique. Il voterait sans instructions, et son préavis serait nécessaire pour toute affaire générale de quelque importance. Les députés au grand-conseil suisse ne pourraient pas être, en même temps, membres de la Diète; ils seraient rétribués par la caisse fédérale ou par la nation, dont ils seraient les mandataires. Les députés à la Diète, au contraire seraient payés par les cantons.

La question délicate de la compétence propre des gouvernements cantonaux, des pouvoirs suprêmes de la Confédération et de leurs rapports mutuels est résolue en ce sens, que tout ce qui dépasse les intérêts d'un canton et touche à la généralité du pays, serait déclaré fédéral et devrait être soumis aux pouvoirs fédéraux. Et pour qu'un objet fût déclaré fédéral, il faudrait les trois quarts des voix du grand-conseil, sanctionnées par la majorité simple de la Diète.

De cette manière les petits cantons conserveraient leur indépendance. Les grands cantons acquerraient l'influence qui leur est due, eu égard aux plus fortes obligations qui pèsent sur eux. Le peuple Suisse serait satisfait.

Tels sont les points saillants et les conclusions de l'intéressante brochure que nous venons de résumer. Elle est beaucoup lue dans la Suisse allemande, les journaux en parlent ou en ont parlé, la *Gazette Fédérale,* que nous avons déjà eu l'occasion de citer, l'a prise sous son patronage immédiat. Elle a même été la cause innocente d'une altercation assez vive entre cette feuille quotidienne et sa rivale heureuse de la même ville, la *Nouvelle Gazette de Zurich,* le journal le plus répandu de la Suisse. A cette occasion a eu lieu une évolution assez remarquable pour être rapportée ici. Pour le dire en peu de mots, les deux gazettes se sont réciproquement escamoté leur position.

La *Nouvelle Gazette de Zurich,* journal semi-officiel, très-répandu, libéral, et fort bien rédigé, n'est pas une jeune fille, comme son titre pourrait le faire croire. C'est une robuste citoyenne, d'un âge très-respectable déjà. Créée en 1820 par le célèbre Paul Usteri, elle a puissamment contribué, pour sa part, à faire disparaître ou à raccourcir les cadenettes que le XIXe siècle avait épargnées, ou qui avaient, par leur *coriacité,* résisté aux coups de ciseaux que le grand publiciste et homme d'état leur avait déjà portés dans le *Républicain Suisse* et dans la *Gazette d'Argovie.* Mais aujourd'hui la

digne matrone semble vouloir venir à résipiscence et se poser, sauf quelques cheveux gris à extirper et peut-être un nouveau ruban, en défenderesse légitime de la grosse cadenette diplomatique de 1815.

La *Nouvelle Gazette de Zurich*, a dit, ou semble avoir dit, à sa rivale : Ah ! tu veux m'escamoter mon privilége de libéralisme ? Eh bien, je t'escamoterai, moi, ton point de vue conservateur ! Et, en effet — par un tour de passe-passe très-prestement exécuté — nos gazettes se sont réciproquement soustrait leurs principes, non leurs *principes de caisse*, comme nous disions le mois passé, mais leurs véritables principes.... de prospectus. A la suite de ce changement de front, la *Gazette Fédérale*, dans la question de la réforme du Pacte, défend le principe libéral, logique, intelligent. La *Nouvelle Gazette* défend le point de vue illogiquement conservateur, étroit, routinier. Et elle le défend bien, nous voulons dire qu'elle le défend obstinément, comme on défend, en général, ce qui ne vaut rien.

Cependant, selon le grand axiome *audiatur et altera pars*, l'impartialité demande que nous citions aussi quelques-unes des raisons de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, ou plutôt quelques-uns de ses motifs ; car, à cette occasion, elle n'a malheureusement que des motifs. Dans un article ayant pour titre ce proverbe allemand : *Trau', schau' wem* (défiance est mère de sûreté), elle s'exprime ainsi :

« Comment se fait-il que certaines feuilles qui, avant la chute du Sonderbund, ne cessaient d'effrayer la Suisse intérieure et d'exalter le fanatisme en évoquant l'épouvantail de la république unitaire ; qui criaient jour et nuit par-dessus les toits que les libéraux n'aspiraient qu'à bouleverser les institutions de la Suisse ; qui pleuraient sur le sort de *bailliages communs* réservé aux berceaux de la liberté ? comment se fait-il que des feuilles qui traitaient de mensonges les affirmations les plus solennelles de la Diète, lorsque celle-ci proclamait son respect pour la souveraineté des cantons ; qui la représentaient comme l'instrument aveugle de la propagande étrangère ? comment se fait-il que de telles feuilles demandent *maintenant* à hauts cris, comme le seul moyen de sauver la patrie, la création d'un *grand-conseil de la Suisse ?*

» Au risque d'être accusé par nos adversaires de suspecter gratuitement leurs intentions, nous allons essayer d'aller à

la découverte des causes de cette étrange et surprenante apparition.

» Le Sonderbund est vaincu. C'est un fait irrévocable, contre lequel il n'est pas possible d'ergoter. Les conservateurs du plus fort et du plus sain calibre se résignent à la nécessité. Infidèles à l'idole brisée, infidèles à leur passé, ils se mettent à cajoler l'avenir. — La proposition *radicale* des *conservateurs* ne peut leur nuire dans aucun cas; au contraire, elle peut les servir. Si leur proposition passe et qu'elle soit couronnée par les résultats, ils auront le mérite de l'avoir provoquée, et la reconnaissance de cette bonne pâte que l'on nomme le peuple ne leur manquera pas. — Si la proposition passe et que les résultats en soient mauvais, il naîtra de nouvelles complications, et il faudrait jouer de malheur pour ne pas pouvoir pêcher un peu dans l'eau trouble. — Si la proposition ne passe pas, ils pourront toujours, aux dépens de ceux qui furent constamment libéraux et amis de l'égalité, se pavaner avec leur radicalisme d'emprunt. — D'un autre côté, les conservateurs peuvent espérer que la manœuvre jettera la discorde dans le camp libéral, et que, par suite, aucune révision du Pacte ne pourra s'accomplir, comme en 1832, où les deux extrêmes se tendirent la main. »

Si ces raisons ne sont pas concluantes, elles sont spécieuses et d'un style vigoureux — dans l'original du moins. De plus, il faut reconnaître que ce qu'il y a de personnel dans l'article n'a été que trop provoqué par les antécédents et les attaques, non moins personnelles, des conservateurs. — Plus tard, dans la contre-réplique, elle a eu le tort de se fâcher et de répondre par des personnalités directes d'autant plus déplacées que, cette fois, elles étaient purement gratuites. La *Nouvelle Gazette* subit la peine d'une mauvaise position. Sa conviction est sincère sans doute; mais elle est étroite, à cet endroit, et les adversaires, libéraux et conservateurs, arrivent de toutes parts. Elle espadonne de droite et de gauche; mais ses coups sont mal assurés. Elle ne veut pas qu'on se moque d'elle, et elle a raison; car il n'est jamais agréable de voir le monde s'amuser à nos dépens. L'autre jour encore, elle a eu avec la *Revue de Genève* une rencontre assez sérieuse, et, dans cette rencontre, ce n'est pas la feuille de Zurich qui a brillé.

« Ceux qui demandent un *grand-conseil* de la Suisse, vont trop loin, » avait-elle dit. La *Revue de Genève* répond : « En matière d'organisation politique, qu'est-ce qui est *loin*, qu'est-ce qui est *près?* Suivant nous, ce qui va toujours le plus loin, ce sont les prétentions exclusives. Ce qui va très-loin, c'est le despotisme ; ce qui va moins loin, mais toujours assez loin, c'est de rester insensible aux faits et de prendre pour mesure du *près* ou du *loin* un certain point de départ que tout le monde reconnaît être détestable. » — « En quoi va-t-on trop loin en voulant faire représenter dans les délibérations fédérales un intérêt qui finit toujours par percer et dominer, mais violemment et par secousse au sein d'une agitation générale, si on ne lui donne pas une issue légale? Lequel vaut le mieux, pour avoir une majorité en Diète sur des questions d'intérêt général, de renverser périodiquement deux ou trois gouvernements cantonaux ou de tout obtenir par les convictions? En quoi va-t-on trop loin en plaçant sur le terrain de la délibération paisible ce que l'on a depuis trente ans tranché à force de révolutions? »

M. James Fazy, rédacteur de la *Revue de Genève*, a l'habitude de qualifier d'*inconséquent* le libéralisme de Zurich. Ces Messieurs traduisent par *inintelligent*, et il est clair qu'ils ne se trouvent pas flattés. Aussi les députés zuricois à la Diète ont-ils déjà lancé à leurs collégues de Genève quelques mots aigre-doux. Conséquent ou inconséquent, intelligent ou inintelligent, la *Nouvelle Gazette de Zurich* est la représentante de ce libéralisme. Sa rivale dans la ville et dans le canton, la *Gazette Fédérale*, a modifié son point de vue, comme nous l'avons déjà dit. De sorte qu'il est à craindre pour la première, si elle persiste dans sa manière de voir sur la réforme, et que la seconde, continuant à représenter l'opinion nationale dans ce point cardinal, sache renoncer à la tactique haineuse des feuilles de partis,... il est à craindre pour la *Nouvelle Gazette de Zurich* que toute l'affaire ne finisse par l'escamotage d'un zéro, mais d'un zéro de grand prix. On nous comprendra sans peine, lorsque nous aurons ajouté que l'un des journaux a 5000 abonnés et l'autre 500.

Du reste ce ne sont pas seulement des motifs et des sentiments que la *Nouvelle Gazette* oppose à ceux qui veulent une réforme rationnelle de la constitution fédérale. Elle allègue aussi, par-ci par là, quelques raisons; mais malheu-

reusement ces raisons sont encore plus faibles que ses sentiments. Elle dit, par exemple : « Un grand-conseil suisse n'a aucun fondement historique dans notre pays. » Ou encore : « Le troisième pouvoir, le terme moyen entre les deux chambres, manquerait totalement. Il n'y a que deux suppositions : ou le grand-conseil suisse serait une assemblée de bavards, ou il serait le maître du pays. »

La première assertion n'est pas d'un poids trop absolu pour ceux qui connaissent l'origine de notre histoire, qui savent que dans certaines Diètes primitives on a vu voter *par têtes (nach den Leuten)* sur certaines questions, tandis que sur d'autres on votait *par cantons (nach den Orten.)* On sait aussi que quelquefois les députés votaient sans instructions, lorsqu'ils jugeaient à propos de *se faire forts (sich mæchtigen)* et de résoudre les cas d'après leurs propres convictions. — Et quant à la seconde assertion, on dirait vraiment que notre bonne Gazette, elle qui d'habitude sait si bien les longues et les brèves, a pris pour modèles ces badauds de Londres et de Paris qui croient que toutes les rivières du monde sont des *Tamises* et des *Seines* en raccourci. Si, au lieu de contempler exclusivement l'Angleterre et la France, elle avait jeté un coup d'œil sur la carte, elle aurait vu de l'autre côté de l'Océan certaines contrées, assez étendues pour être remarquées, où — sans roi ni reine — on est parvenu à équilibrer deux pouvoirs juxta-posés. Ou seulement, quoique l'analogie ne soit pas complète, elle aurait dû se rappeler qu'elle imprime en Suisse, au milieu de vingt-cinq républiques composées de communes indépendantes, et qui marchent cependant sans les trois pouvoirs anglais ou français.

Nos observations, du reste, nous prions la *Nouvelle Gazette de Zurich* de bien vouloir le croire, ne découlent pas d'un esprit de chicane. Nous rendons pleine justice à son patriotisme, au zèle et aux talents qu'elle déploie. Nous sommes avec elle, elle ne l'ignore pas, dans beaucoup de questions. Nous la soutenons de notre sympathie dans la défense courageuse qu'elle oppose aux attaques de la presse et de la tribune étrangères, d'une presse et d'une tribune qui voient la paille dans l'œil du prochain, sans se douter de la poutre qui leur fausse le regard. Mais nous déplorons de voir un des organes les plus importants de la presse suisse faire fausse route dans un moment si solennel. Nous gémissons

de le voir dépenser son influence à la défense d'une mauvaise cause, au lieu de l'employer à répandre et à populariser un principe d'où dépend le repos et l'avenir de la patrie.

La réforme du Pacte est le foyer où doivent se concentrer actuellement tous les rayons de l'activité nationale ; car, nous le répétons, c'est de cette réforme que dépend l'avenir. Chacun le sent, aussi chacun s'en occupe. La presse indigène débat la question, la presse étrangère la reflète et y mêle son mot. Parmi les journaux français qui ne sont pas hostiles à la Suisse, la *Démocratie pacifique* ne nous épargne pas les conseils, et, dans le nombre, il y en a qui sont bons.

La destinée sociale de la Suisse, pense-t-elle, *est de réaliser en petit le principe de la fraternité; de montrer au monde que l'association des peuples n'est pas une chimère; de prouver pratiquement que l'individu peut être libre dans la commune, la commune dans le canton, le canton dans la confédération, la confédération dans l'humanité.* — C'est bien.

La Suisse doit conserver son rôle de gardienne du principe de la diversité, de la liberté locale. C'est mieux encore, ou, du moins, c'est plus immédiat, plus actuel.

La Diète helvétique doit rester un congrès régulier et périodique, formé par les ambassadeurs de vingt-deux états libres, indépendants, souverains, mais confédérés, où chacun de ces états traite sur le pied d'une parfaite égalité avec tous les autres. — C'est bien encore, mais à la condition que le principe national ait aussi son représentant, son organe.

La Suisse est un lieu sacré, protecteur des principes comprimés ou persécutés, UN ATELIER OUVERT A LEURS LIBRES EXPÉRIENCES, UN ASYLE D'IDÉES RAYONNANT LUMINEUSEMENT SUR LE MONDE. — Ceci est beaucoup moins bon ; c'est trop vague ; c'est suspect, et d'ailleurs trop ambitieux. Nous n'y souscrivons pas.

La Suisse est un asyle. — Entendons-nous. Si, par asyle, vous voulez dire : un lieu de refuge pour les malheureux, pour les proscrits politiques, comme elle l'a été pour votre roi, auquel elle prodigua

« Et son lait et son pain, »

et comme elle est prête à l'être encore pour ses enfants ou ses petits-enfants, si malheureusement ils en ont besoin un jour : d'accord. Mais ce n'est pas tout-à-fait ce que vous voulez dire, à ce qu'il paraît, puisque vous ajoutez :

Si la majorité de la Diète avait bien compris ce haut caractère de la Confédération helvétique, elle se fût montrée plus tolérante à l'égard de certains éléments accueillis par quelques-uns de ses cantons; elle eût réfléchi que l'arche diluvienne avait admis dans son sein jusqu'à des serpents, des renards et des tigres, à condition de les surveiller. — Ah! oui, surveiller.... Allez donc dire aux moutons de surveiller les loups!

Que la Suisse sert bien mieux la cause du progrès et de la liberté et celle de son indépendance et de sa propre gloire, quand elle garde son rôle et que, offrant un refuge aux éléments politiques, socialistes et religieux les plus opposés, aux communistes et aux jésuites! — Merci! Merci! Ce n'est pas là l'asyle que nous voulons être. Nous voulons, sans doute, demeurer tolérants envers tous les systèmes, accorder l'hospitalité à tous leurs adeptes honnêtes; ne nous effrayer d'aucune utopie, d'aucune hardiesse de la pensée, lorsque cette hardiesse est le fruit de la spéculation et d'une recherche sincère de la vérité. Mais, nous vous le disons en toute franchise, nous ne consentirons jamais à transformer notre pays en laboratoire à expérimentations. Nous ne consentirons pas davantage à en faire un atelier de Vulcain, dans lequel des cyclopes amateurs viendraient forger le palais du Soleil ou les armes d'Achille ou les foudres de Jupiter.

Libre à vous, si cela vous agrée, de composer des remèdes pour la médication des misères de la France et de l'univers; mais faites-le chez vous. Nous applaudirons de tout cœur à vos succès, si vous en obtenez, à condition que vous respecterez notre sol. — Une chose, en outre, que vous ne devez pas oublier, c'est que la Suisse possède depuis long-temps l'application de ce qu'il y a de vrai dans vos systèmes. Par l'institution de ses communes, elle a réalisé, avec plus ou moins de bonheur, votre grand principe de la solidarité. Nous le disons sans ostentation et avec un sentiment de profonde reconnaissance envers la Providence qui protège visiblement notre pays, il y a chez nous infiniment moins de misères matérielles et morales qu'en aucune autre contrée de l'Europe. Ce n'est pas chez nous où, dans les années de disette, les populations affamées et furibondes s'égorgent sur les marchés publics, malgré les baïonnettes et les escadrons qui essaient, en faisant couler des flots de sang, de rétablir

l'ordre et de protéger la loi au milieu de ces scènes de rapine et de désolation.

Ceci, d'ailleurs, s'adresse bien moins à la *Démocratie Pacifique* qu'à ceux qui accusent la Suisse d'être ou d'aspirer à être un foyer de communisme et de révolution européenne, à ceux qui voudraient faire croire au monde que la libre Helvétie est un amas d'immondices, une sentine d'immoralités. Ah! vraiment, en tenant ce langage, des feuilles et des pays dont la vénalité et la corruption sont devenues proverbiales, devraient avoir sur le front la rougeur d'un double remord! Grâces en soient rendues à Dieu! il y a encore cent fois plus de probité, de force morale et d'esprit religieux dans l'activité quelquefois désordonnée du radicalisme suisse, même dans l'effervescence des démagogues de quelques cantons, que dans l'universalité de nos accusateurs.

« J'ai vu de fiers tribuns enfler leur voix sonore
» Pour se vendre plus cher à l'or promis tout bas. »

Mais leurs périodes superbes ne donneront pas le change. L'histoire *incorruptible* prononcera sur eux et sur nous.

Il y en a sans doute quelques-uns parmi eux qui sont sincères dans leurs déclamations; mais, pour le plus grand nombre, la frénésie est l'effet de la peur. Ils ont peur — peur de leur scepticisme, peur de leur propre vide, peur de se voir arrachés un jour à leurs voluptés charnelles. Sentant chanceler le dernier principe de leur culte, la foi en la divinité du coffre-fort, ils s'éveillent en sursaut dans la nuit de leur matérialisme, grimacent dans les ténèbres. Ils cherchent des coupables — sans se douter que la source du mal est dans leur propre cœur. Et la justice distributive de Dieu leur envoie de frapper sur des innocents. Fasse le ciel que ce soit leur seule punition! ils sont assez à plaindre, les malheureux.

Et quant à ceux de nos compatriotes qui trouvent ces diatribes *une lecture pleine de charme*, à ceux qui fournissent les textes, les renseignements officieux, les pierres fausses à être enchassées dans des montures de cuivre doré; quant à ceux, sans doute en petit nombre, dont Victor Cousin parlait à la chambre des pairs avec une sorte d'effroi : nous n'en dirons rien ici; il faut être indulgent en famille. Et puis, nous savons qu'ils sont plus aveugles que méchants, plus à

plaindre que réellement coupables. Ils boudent au coin du feu, et frappent sur les tisons pour en faire sortir des étincelles. Ce n'est pas leur faute si ces étincelles sont prises pour autant d'incendies par des hommes sinistres qui ne voient qu'à travers le prisme de la peur. Leur *opposition*, le plus souvent, est une affaire de *position*. Ce sont des enfants prodigues qui reviendront un jour. — Nous votons pour que, à leur retour, on tue le veau gras.

> Il est, amis, une terre sacrée
> Où tous ses fils veulent au moins mourir.

a dit un de nos poètes nationaux, qui, malheureusement, chante aujourd'hui sur la terre étrangère (1). Nous voudrions, nous, que non seulement ils y vinssent mourir, mais qu'ils y vinssent vivre, et que le poète dont nous parlons précédât la marche — sa lyre à la main, un chant d'amour et de pardon dans le cœur. Nous voudrions qu'on oubliât les griefs réciproques. Nous voudrions que ceux qui ne se sont pas exilés, qui vivent encore parmi nous, mais l'âme pleine d'amertume, le cœur et la tête remplis de sentiments et de pensées sinistres; nous voudrions que tous eussent la force et la volonté de jeter un coup-d'œil non prévenu, non préventif, dans l'espace et dans le temps et — de comparer. Quant à nous, si nous ouvrons la géographie et l'histoire, malgré les vices du présent et les embarras de la patrie, nous devons dire — la main sur la conscience — qu'il n'y a pas d'époque ni de pays où l'humanité nous semble avoir moins à rougir. En présence de ce résultat, de ce fait, qui, selon nous, ne peut être nié, il serait beau, il serait noble de notre part, de mettre en seconde ligne nos petites passions, et de ne pas croire que tout est perdu, lorsque les évolutions politiques ou autres s'écartent quelque peu des orbites que notre sagesse et notre compas leur avaient tracées.

La *Revue Suisse*, qu'on le sache bien, n'attaque personne. Elle défend son pays et la vérité, parce qu'ils lui sont chéris et sacrés tous les deux. Si elle parlait autrement, elle devrait effacer son titre. C'est bien alors qu'il faudrait lui écrire une

(1) Est-il besoin de dire au lecteur qu'il s'agit ici de M. J. Olivier, l'ancien rédacteur de cette Revue, notre spirituel chroniqueur parisien.
(Note de la Rédaction.)

épitre, et qu'il serait permis d'être moins courtois envers elle que nous n'avons eu le plaisir de l'être le mois dernier.

Dans ce qui précède on a pu voir de quel point de vue nous envisageons la situation actuelle de la Suisse, ainsi que la question importante de la réforme du Pacte. Si le temps et les circonstances nous le permettent, nous essaierons, dans un prochain travail, de développer plus complètement nos idées et de les établir systématiquement Nous montrerons qu'une réforme rationnelle du Pacte est le seul moyen efficace de trancher dès à présent sans peine ni secousse toutes les difficultés, de rendre non dangereuses pour l'ensemble de l'organisme les inflammations et maladies locales, d'harmoniser les tendances, de concilier les intérêts, comme aussi d'établir sur une base solide la liberté religieuse dans les cantons.

Zurich, 10 février. G. Audemars.

BIZARRERIES ÉPISTOLAIRES.

Le papier est traître de sa nature; il reçoit dans son sein et rend aux yeux les sentimens les plus divers sans que rien en lui puisse servir à reconnaître leur vérité ou leur perfidie. Sa couleur blanche, emblême de l'innocence, n'est qu'un leurre de plus; il n'indique point la rougeur du faussaire, l'embarras de l'hypocrite, la timidité du menteur novice, la perfidie de la coquette, et la dissimulation du courtisan, sentimens dont la figure porte souvent l'empreinte et que l'observateur exercé manque rarement de découvrir. Le papier donc est quelque peu semblable à ce rusé diplomate, duquel on a dit: *Qu'il aurait reçu un coup de pied derrière lui sans que sa figure en eût rien exprimé.* On conçoit quel parti ont dû tirer de cette matière inerte, transmettant toutes les pensées sans en trahir la fausseté, les mortels si nombreux, hélas! qui ont intérêt à déguiser les leurs; le papier et l'écriture sont ainsi devenus les complices des projets les plus vils, des cupidités les plus basses, et les lettres se sont chargées du soin d'en favoriser l'essor. Toutes les mauvaises passions se donnèrent rendez-vous dans la boîte de l'hôtel des postes, véritable boîte de Pandore d'où s'échappent chaque jour des semences de haine, de jalousies, de vengeances, et au fond de laquelle quelques missives d'amour et quelques pages écrites par l'amitié représentent seules cette espérance qui se trouve au fond de toute chose ici-bas.

Mais sans vouloir en ces lignes instruire et faire le procès à cet *art ingénieux* que nous transmit *Cadmus*, voyons si ces petits carrés de papier écrits et pliés que l'on nomme lettres, par leur aspect et leurs formules sacramentales ne nous instruisent point des travers, des petitesses, des prétentions et du caractère même de leurs auteurs?

Il n'y a pas bien longtemps que les lettres pour la plupart étaient pliées dans la même page où elles étaient écrites; l'enveloppe était chose rare, réservée aux chancelleries d'état, aux riches seigneurs,

en un mot aux gens du grand monde ; mais le progrès est encore venu marquer sa griffe sur cette coutume patriarchale ; et l'enveloppe est descendue à un prix si modique que le moindre courtaud de boutique aujourd'hui fait endosser à sa prose et recouvre ses barbarismes d'élégants paletots confectionnés en papier et dérobant aux regards ces formes de lettres primitives, si pittoresques, si ingénues, qui annonçaient de suite le genre d'écrivains dont elles émanaient ; à peine si de temps à autre on reçoit encore de ces missives carrément campées ou taillées en losanges, dont les plis supérieurs mal joints étalent un pain à cacheter qu'ils ne recouvrent qu'à moitié, et sur lequel apparaissent quelques piqures d'épingles en guise de cachets ; à peine si l'écriture barbare et la faute sacramentale de *Mosieu*, naïvement affichées au péristyle de quelques billets, nous révèlent l'espèce de correspondant à laquelle nous avons à faire ; les lettres ont donc perdu de leur candeur quant à leur aspect devenu tous les jours plus uniforme ; on ne peut savoir en les ouvrant si elles contiennent une invitation de bal ou un compte de tailleur ; et la note d'une blanchisseuse vous arrive couverte du même *domino* que les assurances de l'amitié.

Je déplore pour ma part cette figure banale, ce costume identique qui, à la vue, ôte toute individualité extérieure à nos correspondans ; il faut les déshabiller pour les connaître, tandis qu'autrefois ils sortaient des mains du *facteur* pour entrer dans les nôtres, avec une nudité naïve qui rappelait l'*âge d'or* et le siècle de *Rhée*, et l'on peut dire en parodiant Molière :

> Je ne reconnais plus sous sa belle enveloppe
> Le billet du palais de celui d'une échoppe.

Le cachet même ne peut servir de fil pour nous guider dans le dédale de nos suppositions à ce sujet, tant chacun *prend des armes* pour se faire respecter, tant des couronnes de toutes formes s'incrustent sur des cires de toutes couleurs ; tant on se perd *dans les champs d'azur et de gueule* où le moindre israélite enrichi plante et fait pousser sa roture, endimanchée de blasons et de quartiers !

Puis pourquoi placarder sa noblesse sur tant de lettres qui la démentent ? Que d'enseignes trompeuses ! que de titres fallacieux ! Ah trop souvent ces marques d'une grandeur passée ne servent qu'à couvrir une bassesse présente, et ces glorieux blasons conquis par des actions d'éclat ou par des vies honorables et pures, ne servent plus qu'à masquer les vues étroites, les projets vils contenus dans les missives dont ils deviennent alors les insidieux complices.

Le pain à cacheter disparait peu à peu, et la cire lui dispute tous les jours avec plus d'avantage le droit de sceller les lettres. Ce pauvre pain ! il était de si *bonne pâte* qu'il *s'amollissait* avec facilité à la vapeur de l'eau chaude des *cabinets noirs*, et gardien infidèle des se-

crets qui lui étaient confiés, il était la cause de bien des complots éventés, de bien des disgrâces inattendues! Aussi est-il un exemple de plus qu'en bonne politique rien n'est si nuisible que de *s'attendrir*, et sous ce point de vue il a mérité sa disgrâce et l'abandon dans lequel le laissent la diplomatie, l'intrigue et l'amour.

Mais il n'y a pas longtemps que le règne de la cire même fut ébranlé par l'apparition de petites oublies gélatineuses de mille couleurs, sur lesquelles étaient étalés des emblèmes et des vœux candides, tels que *bonjour*, *bonsoir*, *adieu*, *bonne nuit*, *au revoir*, etc. Cette bienveillance simple et primitive n'a point empêché ces oublies de disparaître, attendu qu'en se séchant elles se détachaient des plis qu'elles unissaient, et confiaient ainsi la missive ouverte à la discrétion tout-à-fait suspecte des buralistes et des facteurs de la poste.

L'enveloppe décachetée, la lettre même s'offre à nous; autrefois elle se prélassait sur du papier à grand format avec lequel l'amour et l'amitié avaient leurs franches coudées et pouvaient se livrer à de larges et longs épanchements; aujourd'hui il n'en est plus ainsi: jamais on ne fit plus de papier et de lettres, mais jamais aussi ils ne furent plus bornés dans leurs limites, et si peu que l'écriture soit grosse ou allongée, la plume arrive en trois ou quatre enjambées *aux honneurs de la salutation* ou à la *considération parfaite* nécessitées par le *nec plus ultra* de la dernière page. Cette contrainte d'être bref, ce laconisme, imposé par l'espace a bien son mérite sans doute; cela tient en bride la phraséologie, cela force à la concision ces ennuyeux diseurs de riens, qui se noyent dans un océan de paroles oiseuses; mais aussi cela sert à merveille l'impertinence de ces gens du bel air qui, obligés par la politesse d'écrire à ceux que madame de Sévigné appelait si cavalièrement *la maraudaille*, s'en tirent avec quelques lieux communs de *kaoutchouc* allongés sous leur plume dédaigneuse, et parmi lesquels les banalités complimenteuses et finales occupent le plus vaste emplacement; au moyen de quoi leur lettre est remplie presque avant d'être commencée, et sans qu'elle témoigne d'autre chose que de l'ennui qu'ils eurent d'être dans la nécessité de la faire, et de leur envie de se débarrasser au plus vite de cette fastidieuse besogne. Ajoutez à cela que leurs écritures larges, hautes, penchées, courant dans des lignes placées à distance de *peloton*, ne ressemblent pas mal à des pas de géants empreints dans un pigeonnier.

J'ai fait comme tant d'autres une collection *d'autographes*, épidémie générale, véritable *choléra littéraire* qui pousse les gens à entasser pêle-mêle les écritures diverses des moindres grimauds, qu'un moment de vogue, un splendide assassinat, un empoisonnement arsenical, ou un succès dans un art quelconque, ont recommandés à l'attention des badauds; plus excusable peut-être que le commun de ces pestiférés de nouvelle espèce, je n'ai composé mon répertoire que

des lettres qui m'ont été adressées, et qui ont pour moi un intérêt plus réel qu'un billet de Lacenaire, quelques lignes de madame Lafarge, ou la signature de Robespierre. Je puis donc baser sur un ensemble d'exemples assez considérable mes observations sur l'écriture et sur les divers caractères qu'elle peut faire supposer.

Et d'abord les mouvements de la main ne sont-ils pas soumis à la volonté, celle-ci n'est-elle pas l'esclave de l'âme? pourquoi donc les formes représentatives des passions ne les annonceraient-elles point? pourquoi les signes calligraphiques appelés à rendre nos pensées ne seraient-ils pas empreints des diverses émotions qui nous les inspirent? Sans doute l'enseignement de l'écriture soumis à une méthode fixe, doit produire chez de jeunes élèves un résultat à-peu-près identique; mais à mesure que leur âme se développe, le caractère de chacun d'eux s'allie à l'art qui leur fut enseigné et réagit sur les formes tracées par leur plume; à mesure qu'ils deviennent eux-mêmes, ils échappent aux règles qui leur furent imposées; et de là vient que peu d'écritures sont parfaitement semblables même chez les divers sujets formés à la même école.

Chacun comprendra sans doute que les grands mouvements de l'âme doivent influer sur la main devenue leur organe actif, et que la colère, le dépit, l'amour, la vengeance, la haine, la joie, impriment au sillage de la plume sur le papier les diverses émotions dont elles sont la cause; le dédain, l'orgueil, la suffisance, le respect, la flatterie, la tristesse, peuvent aussi donner aux caractères tracés par eux un cachet particulier, une forme moins prononcée peut-être au premier coup-d'œil, mais que l'observateur attentif y découvrira toujours; de même l'état habituel de l'âme, la manière d'être, le caractère en un mot devront à la longue déteindre sur l'écriture de chacun et l'annoncer jusqu'à un certain point.

J'ai cherché à faire l'application de ces principes sur ma collection de lettres, et comme tout le monde, grâce à la manie des autographes et des fac-simile, doit avoir vu des manuscrits provenant des personnages éminents dont je vais analyser l'écriture, le lecteur pourra apprécier la justesse de mes observations à leur sujet.

Qui pourrait s'étonner en voyant les caractères tracés par la plume de l'auteur illustre de *René* et d'*Atala?*... ces lettres hautes, monumentales, que les calligraphes nommeraient presque de *la posée*, n'annoncent-elles point de suite l'écrivain visant sans cesse à de grandes images et à de grands effets? n'y a-t-il pas dans ces majuscules continues une reverbération fidèle du talent et du génie de celui qui les traça; cette écriture quasi hiéroglyphique serait en place sur l'*aiguille de Cléopâtre*, *la colonne de Pompée* ou *l'obélisque de Luxor;* elle me semble tout-à-fait en harmonie avec ces gigantesques pyramides qui ont traversé les siècles en les dominant.

M. de Lamartine porte de même au bout de sa plume, le cachet de sa supériorité intellectuelle; il y a dans son écriture fougueuse, dans ces substantifs à peine terminés, dans ces verbes inachevés quelque chose de dédaigneux, caractère particulier au seigneur de haut lignage qui demande qu'on le comprenne et lui obéisse *à demi mot;* ils laissent percer avec une grande noblesse d'âme quelques prétentions à la noblesse du rang et des titres littéraires; sa pensée fait couler et courir sa phrase dans des caractères à peine ébauchés sous lesquels on reconnaît une plume originairement belle emportée par la rapidité de ses inspirations; il semble proportionner le temps qu'il emploie à écrire à la considération qu'il a pour ceux auxquels il s'adresse, et comme il ne croit qu'à la féodalité du génie il n'écrit guère aussi qu'à des vassaux; mais quand il était secrétaire d'ambassade à Florence, organe des idées d'autrui, M. de Lamartine devait avoir ce qu'on appelle *une superbe main.*

De 1829, époque où je reçus la première lettre de M. Victor Hugo, jusqu'en 1841 où je fus honoré de sa dernière, son écriture a subi des modifications considérables; en 1829, il écrivait sur du papier grand format; sa plume était belle mais déjà très-cursive; ses jambages annonçaient l'innovation, la queue de ses *g* était flamboyante et dramatique, ses caractères très-fermes, très-arrêtés; il visait autant alors à secouer les règles de la calligraphie que les trois unités d'*Aristote;* car il formait des liaisons excentriques tout-à-fait bizarres, ses *cédilles* surtout étaient romantiques au dernier point et lancées dans l'espace en manière de paraphes de la plus tournoyante hardiesse, toutefois il mettait 140 mots par page, et comme on le voit il en faisait bonne mesure; mais ses lettres se sont amoindries sous ce rapport en raison de l'augmentation de sa renommée, et en 1841, un mois après sa réception à l'académie française, il n'en mettait plus que 35; d'abord parce que son papier s'était fort restreint, puis parce que son écriture penchée, allongée, lâche, semble un cheval galoppant à fond de train; aussi sa plume, courant à bride abattue annonce-t-elle moins son génie maintenant que la haute position qu'il s'est acquise et l'importance qu'elle lui a donné.

Casimir Delavigne au contraire, a une écriture sage, proprette, bien rangée, ses mots sont complets, détachés; la pureté de sa plume annonce celle de sa muse, la raison tempère la verve de celle-ci et la fougue de celle-là; il pensait qu'on peut être grand poète et lisible en même temps, et qu'il n'est pas absolument impossible d'avoir un beau génie et une *belle main* tout à la fois.

Moins le talent est tranché, moins il a de fougue, moins il impressionne l'âme, et plus l'écriture doit directement émaner de l'enseignement du maître de calligraphie, moins aussi elle doit subir les altérations que des passions impétueuses, des pensées ardentes, ne

manqueraient point de lui imprimer. M. Ancelot en est une preuve évidente; il est le secrétaire de sa raison, et son écriture fort jolie, fort calme, très-lisible, atteste la sagesse flegmatique de son esprit; sa plume obéit à la dictée de son bon sens, lequel, après avoir pesé tous les mots, laisse à sa main le temps de les transcrire correctement sans nuire en rien lorsqu'elle trace des lettres, à la finesse des liaisons et au moëlleux des pleins. Il y a pourtant entre Casimir Delavigne et lui cette différence que le premier, beaucoup moins esclave des règles de la calligraphie, revêt quelques-unes de ses lettres de formes pittoresques, originales, qui ne sont point sans grâces; sa plume comme son talent innove avec bonheur, et la figure qu'il donne à ses *M* majuscules et à ses *V*, est comme un représentatif de ses sages concessions aux modernes systèmes littéraires.

J'ai dû examiner d'abord l'écriture de cinq académiciens, de ces doctes qui, pour être assis dans un fauteuil en paraissent plus grands au vulgaire et passent partout les premiers. Voyons maintenant celle de quelques auteurs qui déjà devraient faire partie de cet illustre corps ou qui ont le plus de chances pour y parvenir. A leur tête brille Béranger, dont l'académie française pourra dire un jour et peut dire dès à présent.

Rien ne manque à sa gloire; il eût doublé la nôtre.

Le chansonnier du XIXme siècle a une écriture ronde, pleine de grâce et de bonhomie; elle ressemble quelque peu à celle de *Jean-Jacques;* tous deux furent de grands penseurs, écrivant sous l'empire de mûres réflexions; il doit donc régner du calme dans leur manière de les fixer sur le papier, la maturité de leur génie a dû influer sur la sage lenteur de leur plume, et le mérite de leur style se retrouve presque dans leur écriture, car la clarté, la précision, la justesse et l'élégance font le charme de tous deux.

Le valet qui lance le nom de *Jules Janin* dans un salon, ne l'annonce pas mieux que l'écriture de ce sémillant feuilletonniste; lettres qui *polkent*, mots qui *masurkent*, phrases qui sautent, liaisons lancées en l'air, qui s'élèvent en girandoles, ou serpentent en descendant, cahos insaisissable de feux d'artifices, fusées, soleils, *gribouillage* éblouissant, et cela va sans dire, presque illisible, tel est le mode adopté par Jules Janin pour fixer ses idées au vol et courir avec sa plume après l'élan de ses saillies rapides et le *mors aux dents* de son imagination en délire; il y a vraiment un rapport immédiat et sensible pour tous, entre ces digressions spirituelles, dévergondées, excentriques, bisarres, inattendues, et ces lignes furibondes, agitées, tumultueuses, tourbillonnantes, où la pensée cabriole accouplée avec la plume dans un galop continuel; pour ma part toutefois j'aimerais mieux lire *vingt* volumes de l'auteur de l'*Ane mort et de la femme guillotinée*, que de déchiffrer *une* page de ses manuscrits.

Bien que les écritures d'Alphonse Karr et de Barthélemy soient différentes, elles annoncent toutes deux le même caractère, c'est-à-dire de la bisarrerie et de la mobilité dans l'humeur; elles varient d'une ligne à l'autre; la pente de leurs lettres n'est point uniforme; tout en elles proclame qu'elles sont à la solde de talents réels mais versatiles, fantasques, capricieux; la signature de l'auteur *des Guêpes* surtout, par une excentricité difficile à expliquer, tombe de haut en bas aux pieds du lecteur: on dirait un auteur qui se jette par la fenêtre la tête la première; heureusement pour son talent qu'il ne décline pas de la même manière.

Je pourrais ajouter encore beaucoup d'observations sur l'écriture d'auteurs étrangers, mais il me tarde d'arriver à celle de compatriotes éminents dont la Suisse s'honore et qui lui sont chers à plus d'un titre.

Cet homme illustre, également remarquable par sa foi et par son génie, théologien par sa belle âme et littérateur par la pureté de son goût, et l'étendue de son esprit, M. A. Vinet, le plus chrétien des critiques du siècle, avait une petite écriture fine, lucide, charmante et d'une égalité vraiment surprenante; c'est à ce point que sur huit lettres que j'ai reçues de cet homme célèbre, qui m'honorait de son intérêt, de ses conseils et de sa bienveillance, il n'est aucune ligne prise au hasard qui ne soit semblable à toutes les autres; jamais la fin de ses missives ne diffère de leur commencement, jamais les traits ne changent de caractère, les lettres de pente, les mêmes mots sont de véritables frères jumeaux qu'on ne saurait distinguer tant ils se ressemblent; jamais plus ou moins de précipitation dans la main ne dénature la forme de son inaltérable écriture. Qui pourrait ne pas reconnaître à ce signe visible de sa pensée la paix de celle-ci, le calme de cette âme élevée au-dessus des agitations de la vie, cette impassibilité du chrétien que rien n'émeut au milieu des partis et des déchirements de la société qui l'entoure? Puis cette résignation qui s'efface dans l'ombre, ce beau génie voilé par la retraite et qui refuse de se mettre mieux en vue, ne se peignent-ils point aussi dans l'humble exiguité de cette écriture traçant de si grandes choses, annonçant de si éclatantes vérités? Mais la sérénité de cette âme qui ne s'exaltait que devant les hautes et sublimes beautés de l'Evangile, n'a-t-elle point été la cause fort honorable du sang-froid peut-être un peu extrême avec lequel, comme critique, M. Vinet a parfois jugé les œuvres littéraires? Je le croirais.

De Vinet passer à Mme Necker de Saussure, c'est faire, malgré la différence des sexes un bien petit pas, car ils sont vraiment frères par le génie et la sublimité des idées; l'auteur de l'*Education progressive* avait une écriture qui pouvait dire d'elle-même ce que Ch. Perrault fait dire à l'amitié.

J'ai le visage long et la mine naïve,
Je suis sans finesse et sans art.

Cette âme si noble, si élevée, s'épanchait dans des traits qui n'ont ni une mâle fermeté ni une nonchalance féminine; ils tiennent des deux sexes comme pour proclamer que leur auteur eut toutes les vertus du sien et tous les talents du nôtre.

Jamais écriture n'annonça les caprices, les fantaisies, les excentricités d'un artiste, comme celle de R. Töpffer. Il y a du *Vieuxbois*, du *Crépin*, du *Jabot* dans le profil de ces lettres pittoresques, tantôt imperceptibles, tantôt gigantesques, dans ces S, véritables mâts de cocagne qui fendent un mot en deux, dans ces *P* majuscules qui ressemblent à un arbre dans un paysage, dans ces jambages jetés de ci, de là, dans ces liaisons pirouettantes; on dirait que la plume de cet écrivain spirituel veut peindre les choses en même temps que les mots qui les expriment; la malice se lit dans certains traits effilés, aigus, la bonhomie dans la rondeur de certaines liaisons, et sur l'ensemble de cette écriture plane et voltige une imagination fantasque qui paraît tracer des croquis en faisant des lettres, et semble vouloir rendre ses pensées avec des caricatures. Et qu'on ne dise point que j'exagère; car j'ai donné à une aimable demoiselle connue par sa belle collection d'autographes, une lettre de cet illustre ami dans laquelle, après m'avoir dit mille folies, il finissait par rendre avec de petits dessins à la plume les idées qui passaient au travers de son drolatique cerveau.

Une chose assez remarquable touchant l'écriture de Töpffer, c'est qu'en 1831 elle était complétement différente de celle qu'il adopta plus tard; or chacun sait qu'au début de sa carrière littéraire le charmant auteur de la *Bibliothèque de mon oncle*, cherchait à suivre les pas de Courrier pour le style, et de Sterne et de de Maistre pour la manière de conter; son talent quoique incontestable, n'était pas sûr de lui et visait à l'imitation de ces trois illustres prosateurs; mais plus tard volant de ses propres ailes, il fut *lui-même :* or il y a une coïncidence digne d'observation entre cette première écriture indécise, sans caractère propre, et la seconde accentuée, pittoresque et fortement empreinte d'originalité.

Notre chaud et patriotique historien M. H. Schokke a une écriture *cabriolante* remplie d'action, de mouvement, dont la pente fort incertaine varie pour le moins à chaque mot et pour le plus à chaque ligne; mais un fait curieux à y signaler c'est que presque toutes les lettres se tiennent et semblent enfilées par la liaison comme les grains d'un chapelet; n'y aurait-il pas là une analogie assez réelle entre l'historien qui remonte des effets aux causes, enchaîne les événemens, montre les rapports qui les unissent et ces caractères tracés par lui et qui paraissent se donner la main.

Gall affirmait qu'il connaissait les penchants des hommes aux bosses de leur cerveau, Lavater aux traits et à l'expression habituelle de leur physionomie; or je crois qu'on pourrait soutenir avec autant de vérité

qu'un talent décidé, une passion forte, doivent déteindre à la longue sur la plume qui leur sert d'organe, et imprimer aux linéaments qu'elle trace un caractère particulier saisissable pour l'observateur.

J'ai cherché à faire l'application de ce système dans les remarques que je viens de soumettre à mes lecteurs; mais ils comprendront sans doute que je ne parle point ici de ces *scribes* pâles et sans inspirations personnelles, qui écrivent pour écrire, comme ils gâcheraient du mortier ou pileraient de la canelle; de ces *gratte-papier*, commerçants, faisant des lettres circulaires d'offres de services toujours les mêmes, ou bien tirant à la filière une écriture penchée outre-mesure pour des copies d'actes payées à tant la page. Non, tous ces gens-là, interprètes des idées d'autrui, n'en ayant point d'autres eux-mêmes que celle de remplir leur tâche, ont en général ce qu'on appelle une *belle main*, les copistes, les secrétaires, sont presque tous des maîtres en calligraphie; leur plume impassible n'éprouve aucune secousse provenant de la fougue des passions, de la fièvre de l'inspiration, ou de l'impétuosité des idées; par conséquent rien dans les lettres qu'elle trace ne saurait être le cachet d'une individualité quelconque, et ce n'est point à cette écriture que mon système peut être applicable.

Mais à mesure que la plume quittant cet infime emploi s'élève avec la pensée dans le champ de l'intelligence, et qu'elle se met au service de talents originaux ou d'esprits supérieurs, elle se soustrait aux règles qui lui furent d'abord imposées, se lie avec l'imagination qui la dirige, en adopte les caprices, les formes, et traçant toujours les signes convenus de la parole écrite, leur fait néanmoins subir les mille cahotements et soubresauts de sa marche précipitée, et de là vient sans doute, la détestable écriture de presque tous les hommes d'esprit.

Qu'on ne s'imagine point toutefois qu'une abominable écriture soit toujours le cachet d'un homme d'esprit; oh! non, cette opinion pourrait trop enorgueillir, si elle devenait générale, des barbouilleurs de papier qui voilent sous des lettres estropiées, la nullité de leur intelligence et l'insignifiance de leurs propos; mais en revanche une écriture rendue à dessein illisible sert à masquer une orthographe peu sûre d'elle-même; souvent à la place où doit se trouver un participe, incertain sur son genre, son nombre ou son cas, la forme indécise des lettres redouble, on entortille dans des liaisons vaporeuses, insaisissables, l'endroit périlleux où l'on sent chanceler ses connaissances grammaticales; le lecteur interprète alors à son gré les traits embrouillés de la plume qui a hésité devant la nécessité de proclamer hautement l'ignorance de celui qui la tenait, et qui a dérobé sa marche dans des brouillards d'encre où elle s'est précipitée et qu'elle-même a créés.

Le talent de l'écrivain dans ce cas consiste à s'abriter sous des lettres faites en forme de liaisons, et qu'il peut nier au besoin; ou bien à se réfugier dans un affreux gribouillage qui empêche non-seulement de voir la manière dont il a écrit certains substantifs, mais encore de

pouvoir les lire. Les gens du grand monde dont la toilette est plus soignée que ne le fut leur éducation, se retranchent volontiers dans ces écritures indéchiffrables qui mettent à l'abri des singuliers suspects, des pluriels peu sûrs, des féminins mal prouvés, des masculins honteux et des substantifs enrichis de lettres ou dépouillés de celles qui sont nécessaires à leur composition régulière.

Après avoir parlé si longuement de l'écriture, il serait inconvenant de ne rien dire de l'instrument qui nous sert à la fixer sur le papier; durant des siècles les oies nous donnèrent leurs plumes à cet effet; mais MM. Perry, Mallat, et nombre d'autres se sont mis depuis quelques années à nous vendre les leurs; par eux, le diamant, l'or, le rubis, l'argent, l'acier, furent employés à cet usage; tous les règnes de la nature ont contribué, grâce à leur industrie, à nous armer la main de plumes brillantes, précieuses, acérées, élégantes sous le rapport matériel du moins; ces espèces de *stylets* antiques ont l'incontestable avantage de durer d'autant plus qu'il n'est guère possible de s'en servir long temps; au bout de peu de jours d'usage l'encre n'en découle plus sur le papier que d'une manière intermittente, ainsi que certaines sources quinteuses, puis leur bec, orgueilleux de sa dureté, est fort curieux; il aspire à percer la page sur laquelle on voudrait borner son essor, il s'insinue dans le faible tissu qui voudrait en vain le comprimer, et fait de l'écrivain un graveur. Voulez-vous, à la suite de votre signature, faire un paraphe flamboyant et hardi, voilà que vous donnez un coup de sabre au lieu de faire un trait de plume, et que le papier *Veinen* reçoit de la plume *Perry* une estafilade semblable à celle dont sont tatouées les mâles figures des grognards de l'ancienne garde impériale. Aussi je ne doute presque pas, qu'ainsi que ces cordonniers qui ne vendent leurs souliers qu'à des seigneurs qui ne marchent point, Messieurs Perry, Mallat et leurs confrères, ne débitent bientôt leurs élégantes plumes aux seuls individus qui n'écrivent pas. Elles seront réduites au rôle d'ornement et n'aspireront plus à devenir des instruments de dommages pour le papier et de damnation pour qui s'escrime à s'en servir. Et ce sera encore un progrès ajouté au grand nombre de ceux qui ont cédé la place aux bonnes et vieilles coutumes qu'ils avaient eu l'insolente prétention de remplacer.

Enfin lorsqu'au moyen de lettres, de mots et de phrases, l'on a épanché sur le papier son esprit souvent, son cœur et son âme parfois, on parsème sur l'encre encore humide un sable doré, bleu, gris, de toutes couleurs, grâce auquel l'écrivain le plus pâle et le plus plat donne sinon à son style du moins à son écriture de la couleur, du relief et du brillant. Mais hélas! alors qu'on répand sur les promesses de la diplomatie, sur les serments de l'amour et les assurances de l'amitié, cette poudre légère, n'est-ce point jeter sur ces sentiments souvent morts en naissant, la terre de l'oubli?

J. Petitsenn.

IIe ÉPOQUE.

LES MOINES DE ST.-GALL,

DU COMMENCEMENT DU IXe SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIe.

I.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA LITTÉRATURE MONASTIQUE EN HELVÉTIE PENDANT LA PÉRIODE CARLOVINGIENNE (820-920). (1)

Les successeurs de Charlemagne peu favorables aux lettres. — Age d'or de la littérature monastique à Reichenau et à Saint-Gall aux IXe et Xe siècles. — Causes de la prééminence de ces deux abbayes. — Deux périodes distinctes de la littérature monastique dans l'Helvétie allémanique, période carlovingienne, période saxonne. — Coup-d'œil sur la période carlovingienne, Ire époque (820-880). — Grand développement de l'esprit littéraire à Reichenau sous l'abbé Erlebald (824-837). Bibliothèque; écoles; savants, gloire de Walafrid Strabon. — Progrès parallèle de l'esprit littéraire à Saint-Gall sous l'abbé Gozbert (816-836). — Avènement de l'abbé Grimoald (841-873). Il s'associe Hartmuot (851) et continue l'œuvre de Gozbert. Premiers bibliothécaires à Saint-Gall; écoles; relations avec les rois; influences scotiques. — L'abbé Bernard (883-890). — Gloire de l'évêque-abbé Salomon, apogée de Saint-Gall (890-920). Partie politique de son règne. Portrait littéraire de ce prélat; pléiade des beaux esprits de Saint-Gall; prospérité matérielle. Mort de Salomon. — Déclin des lettres à Reichenau à la fin du IXe siècle. — Lueur intellectuelle à Zurich et à Sion. Triste état de la Burgundie.

Parmi les successeurs de Charlemagne, un seul, Charles-le-Chauve, se montre disposé à marcher sur les traces du grand roi, et à continuer la protection accordée aux lettres sous son règne. Ce petit-fils de Charlemagne relève l'école palatine, appelle du fond de l'Irlande le fameux philosophe Scot-Erigène, et fait de son palais une académie et un centre d'études philosophiques (2).

(1) Voir, pour le précédent article des *Etudes sur l'histoire littéraire de la Suisse*, tom. X, page 662.

(2) Ampère, *Histoire littéraire de la France*, III. — Voir surtout le chapitre VII. — Bœhr, *Die Christlich-römische Litteratur. Supplement band.* 36, 46. Carlsruhe, 1837.

Mais Charles-le-Chauve excepté, depuis la mort du grand empire (814) jusqu'à l'extinction de la race carlovingienne et à l'avénement de la dynastie saxonne (920), nulle marque d'intérêt n'est donnée à la science et aux savants par aucun des sept à huit monarques qui se succèdent sur le trône impérial. Le propre fils de Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, quoique élevé sous les yeux d'Alcuin et de Charles, se montre plus favorable aux joûtes théologiques qu'aux exercices littéraires. C'est pourtant le règne de ce dernier prince qui voit poindre l'âge d'or littéraire à Saint-Gall et à Reichenau. Ces deux cloîtres, et celui de Fulde en Bavière, sont au IXe siècle, les sanctuaires de la science, les métropoles de la culture et de l'instruction non-seulement pour l'Allemagne méridionale, mais encore pour une partie de l'Europe.

M. Capefigue dans *Charlemagne*, a convenablement apprécié l'importance des couvents de Fulde et de Saint-Gall à cette époque. « Fulde et Saint-Gall, dit il, sont les métropoles des études germaniques. » Et ailleurs, il ajoute dans son style animé : « Qui n'aime à rechercher les débris de Saint-Gall, le véritable monastère de l'époque carlovingienne? (1) » Parmi les auteurs contemporains, MM. Heeren et Mignet ont aussi fait ressortir les grands services rendus aux lettres et à la civilisation par ces deux cloîtres. Dom Rivet et Mabillon l'avaient fait déjà au XVIIe siècle, et Goldast à la fin du XVIe.

Le tableau des phases littéraires de l'abbaye de Fulde n'intéresse l'histoire des lettres en Suisse que par l'enseignement européen d'un de ses maîtres, Rhaban-Maur, et les hommes distingués que ce disciple éminent d'Alcuin forma pour les monastères helvétiques. La gloire de Fulde revient du reste toute entière à la terre bavaroise et à l'Allemagne proprement dite. Il n'en est pas de même du cloître de Saint-Gall. Enclavé par sa situation géographique dans la Haute-Allemagne ou Suisse, il appartient encore à ce pays par la naissance de ses moines les plus illustres, tous ou presque tous issus des comtés helvétiques du Thur-gau, du Zurichgau ou de la Rhétie.

Reichenau, l'île monastique, est apparentée à Saint-Gall par l'origine scotique, la communauté de règle et d'habitudes littéraires, et l'échange continuel des hommes et des livres. Impossible d'ailleurs de séparer l'histoire de ces deux abbayes, Reichenau a fait

(1) Capefigue. Charlemagne. II. 1, 342, 347.

des emprunts littéraires à Saint-Gall au VIIIe siècle ; au commencement du siècle où nous sommes, Saint-Gall sera obligé à son tour de faire des emprunts à Reichenau. Un même moine a souvent enseigné ou occupé des charges importantes dans les deux cloîtres. C'est à tel point que dans une œuvre littéraire, on ne distingue pas toujours ce qui appartient au cloître de Pirminius ou à celui de Gall. Et lorsqu'enfin des collisions d'amour-propre et d'intérêt privé viendront au Xe siècle mettre la discorde entre les deux couvents, on reconnaît encore à certains traits de ces querelles cependant fort animées et pleines de noirceurs jalouses, l'ancienne amitié qui unissait naguères les abbayes-sœurs du lac de Constance.

Le cloître de Reichenau se rattache encore à l'histoire de notre patrie par ses possessions en Argovie, dont font partie Zurzach et Oberbollingen, petites stations intellectuelles, sur le Rhin et le lac de Zurich (1).

La prééminence de Saint-Gall et de Reichenau au IXe et Xe siècle s'explique par tout un concours de circonstances favorables. Il faut mettre au premier rang les influences scotiques et anglo-saxonnes, les suites naturelles de la grande impulsion donnée aux esprits par Charlemagne, et par dessus tout la série d'hommes illustres qui dans les deux siècles dont nous parlons se succèdent les uns aux autres dans le gouvernement des deux abbayes. Car l'influence des chefs de monastère au moyen-âge, dans l'ordre de saint Benoit surtout, était toute-puissante pour faire naître et activer le mouvement intellectuel. « Il est évident, dit M. Heeren dans son savant livre sur les phases de la littérature classique au moyen-âge, il est évident que pour ce qui tient à la culture littéraire parmi les ordres religieux, tout dépendait de l'abbé du monastère. L'obéissance aveugle qu'on professait pour ses ordres, son pouvoir illimité sur les membres de la communauté, lui permettaient de faire beaucoup pour la science, pour peu qu'il en eût la volonté. L'organisation de l'ordre n'y mettait d'ailleurs aucun obstacle. Les abbés avaient à régler les occupations des frères, à prescrire les études et les exercices : ils pouvaient donc naturellement diriger à leur gré l'esprit de leurs moines vers le genre de travail qu'il leur plaisait (2). » L'abbé favorisait-il l'étude, les manuscrits affluaient

(1) Perths. *Monumenta* II.

(2) Heeren, *Geschichte der classischen Litteratur im Mittelalter*, 73.

au monastère, les écrivains étaient nombreux, le *scriptorium* (salle à écrire) toujours rempli d'une foule studieuse, le parchemin prodigué d'une main libérale. Les exercices religieux étaient souvent raccourcis en faveur de ceux des frères qui se distinguaient par leur application ou leur succès dans la copie des manuscrits ou dans quelque branche du savoir, sacré ou profane (1).

L'âge d'or littéraire dans les couvents scotiques des bords du lac de Constance, comprend deux périodes distinctes, la période carlovingienne et la période saxonne (2).

La période carlovingienne (820-920) a deux phases remarquables : 1° L'époque de *Walafrid Strabon* ou de l'apogée de Reichenau, correspondant aux premiers progrès de la littérature à Saint-Gall sous les trois abbés *Gozbert, Grimoald* et *Hartmuot*. 2° L'époque de l'évêque et abbé Salomon ou de l'apogée de Saint-Gall, correspondant au déclin des lettres à Reichenau.

La période saxonne ou des Othons (920-1020) est l'ère brillante pour Saint-Gall des Eckard et des Notker, correspondant à un réveil momentané de l'esprit littéraire dans l'abbaye rhénane, représenté par les abbés Berno et Wittigow.

Dans ces deux périodes, le mouvement intellectuel de l'Helvétie se concentre tout entier dans les deux abbayes. Sur quarante-six noms de lettrés, de savants et d'artistes dont se compose le tableau des hommes intellectuels de la période carlovingienne, trois seulement sont sans relations connues avec Saint-Gall et Reichenau; vingt appartiennent sans contestation à la première abbaye. Quelques-uns sont revendiqués à la fois par les deux monastères comme ayant en effet vécu dans l'un et l'autre.

Dans la période saxonne, le tableau des hommes littéraires compte à-peu-près le même nombre de personnages, évêques, moines, prêtres dont les deux tiers appartiennent également à l'abbaye de Saint-Gall, à titre soit de conventuels, soit d'élèves ou de professeurs.

La littérature monastique, à partir de cette époque, n'est plus

(1) M. Ampère dit quelque chose d'analogue dans son *Histoire littéraire de la France*. Je n'ai pu retrouver ce passage.

(2) « Et hœc duo secula, nonum inquam et decimum cum dimidio undecimi illa fuere quæ optimo jure aurea musarum Sangallensium ætas dici poterant » Pius Kolb. Præfatio bibliotecæ manuscriptorum, 19. Weidmann 6.

circonscrite à la sèche chronique, à la légende merveilleuse, aux compilations d'une théologie servile, et à la culture d'un art sans goût et sans délicatesse. Toutes les branches du savoir humain connu alors, sont cultivées dans les deux cloîtres. La poésie, avec ses divers genres, lyrique, didactique, épique même, l'histoire anecdotique, la théologie sérieuse, la philologie latine et grecque, les études allemandes en prose et en vers, les travaux de grammaire, d'esthétique et d'histoire naturelle sont en honneur chez les bénédictins de Reichenau et de Saint-Gall, et marquent l'extension du mouvement intellectuel (1).

Nous étudierons avec quelque détail dans nos chapitres suivants les principaux genres et les principales branches de la littérature monastique. Un chapitre particulier sera consacré à chacune des parties essentielles du savoir humain dans les deux centres de la culture en Helvétie. Cette division par genres permettra d'embrasser d'un coup-d'œil tous les faits de même nature qui, groupés dans un certain ordre offriront plus d'intérêt que réunis confusément dans un récit suivi et chronologique.

COUP D'OEIL SUR LA PÉRIODE CARLOVINGIENNE (820-920).

Ire Epoque. *Walafrid-Strabon ou apogée de l'abbaye de Reichenau, correspondant aux premiers progrès de la vie littéraire dans le couvent de Saint-Gall sous les trois abbés Gozbert, Grimoald et Hartmuot* (820-880.)

Le premier grand promoteur de la vie littéraire à Reichenau est l'abbé Erlebald, neveu d'Hetto et disciple distingué de l'anglo-saxon Alcuin et du Scote Sedulius (2). Son gouvernement de quatorze années (824-838) est signalé par la fondation de la bibliothèque du cloître, une des plus belles de l'Allemagne méridionale, si l'on en juge par le catalogue qu'en dressa du temps même d'Er-

(1) La preuve dans ce chapitre et les suivans.

(2) Nos sources pour le règne d'Erlebald et la vie de Walafrid Strabon, sont : —

— Neugart, *Episcopi constantienses*, 150 et suiv.
— Schœnhuthr, *Chronick von Reichenau.*
— Goldast, *Alleman. rer. script. vet.* tom. II, p. II, p. 12.
— Bœhr, ouvrage cité, 100 et suiv.
— Perths, *monumenta* II.
— Von Arx, *Geschichte von Saint-Gallen* I.

Selon quelques auteurs Walafrid ou Walafrehd aurait été d'origine bretonne ou anglo-saxonne comme Alcuin.

lebald, le célèbre moine et bibliothécaire Régimbert. Cette collection se forma d'abord des dons d'Erlebald lui-même; une rubrique particulière (Ex libris Erlebaldi) est consacrée dans le catalogue de Régimbert, aux livres provenant des dons du savant abbé. Par ses ordres, plusieurs moines allèrent compulser les bibliothèques des cloîtres les plus renommés. L'abbaye de saint Denis près Paris, qui depuis Waldo avait conservé des relations avec les monastères du lac de Constance, se hâta de leur ouvrir le trésor de ses chartes et de ses chroniques. Mais ce qui fait la gloire du règne d Erlebald, c'est la foule d'hommes illustres que voit éclore dans son sein l'école de Reichenau, pépinière de savants moines, de prélats puissants, et d'intrépides missionnaires. Entre tous brille Walafrid Strabon, le plus beau génie du IXe siècle. Rhaban-Maur, seul, sous lequel Strabon avait fait ses études à Fulde, peut lui être comparé pour la forme élégante et classique dont il revêtit ses ouvrages. Théologien, sermonnaire, historien, poète, Strabon, par l'universalité de ses connaissances, ses relations étendues, et la tournure de son esprit plein d'atticisme, est vraiment comme l'Erasme de son temps, moins peut-être les convictions vacillantes et le doute amer du philosophe de Rotterdam.

Né en Souabe de parents nobles, mais pauvres, Walafrid avait été conduit au cloître tout jeune encore sous le gouvernement de Hetto. *L'oblat* grandit, fut envoyé étudier à Saint-Gall et à Fulde et revint au cloître de Reichenau dont Erlebald était alors abbé. C'est le moment de la plus grande activité intellectuelle de Walafrid, celui où il compose la plus grande partie de ses ouvrages. Plusieurs furent écrits à la persuasion de personnages considérés ou à la demande de ses bons amis de St-Gall. Quelques auteurs prétendent qu'il remplit pendant quelque temps la charge de doyen dans ce dernier monastère. Si Walafrid a réellement signé « Doyen de Saint-Gall » dans le poème en l'honneur des martyrs d'Agaune qu'il dédia à Conrad évêque de Sion (et dont parle M. le chanoine Boccard, histoire du Valais), ce grand homme littéraire figure avec raison comme moine de la noble abbaye dans les annales de Tritheim et de Goldast. Un fait plus certain, c'est qu'après la mort de l'abbé Ruadhelm, successeur d'Erlebald, il fut appelé à lui succéder, et qu'il gouverna pendant quatre ans le monastère de l'Ile. A cette époque, Walafrid, tombé subitement dans la disgrâce de ses frères ou de l'empereur, mena à ce qu'il paraît, une vie fort

malheureuse. Les épîtres du prélat à Rhaban-Maur font au moins une peinture douloureuse de sa solitude et de son dénuement. Quoi qu'il en soit de l'histoire de son exil, affirmée par Goldast, Walafrid se retrouvait en 849 à la tête du monastère de l'Ile, en faveur duquel il alla avec plusieurs de ses confrères prier le roi Charles-le-Chauve d'éloigner les troupes qui bordaient la frontière. Au milieu des négociations, Walafrid mourut et ses restes mortels durent être transportés de France dans l'abbaye rhénane.

Walafrid laissait un grand nombre de collègues et de disciples, héritiers sinon de son talent, du moins de son amour pour les lettres. Plusieurs ont marqué dans leur temps par quelque œuvre littéraire. Les plus remarquables sont, outre Regimbert, le bibliothécaire et calligraphe, Ermenrich, bel esprit, grammairien et poète; Kérard, auteur d'un dictionnaire des synonymes, bien avant Girard et Beausée; Wettin (c'est le visionnaire dont nous avons parlé plus haut), auteur d'une vie de Saint-Gall en vers; Meinrad de Hohenzollern, instituteur à Ober-bollingen, et premier fondateur du cloître d'Einsidlen.

Parmi les prélats sortis de l'école externe de Reichenau, on connaît Wiching, évêque de Neutra, missionnaire célèbre par la conversion des Moraves et que le roi Zwentibold envoya en ambassade auprès du pape Jean VIII. S'étant brouillé avec son collaborateur slave Méthodius, Wiching obtint l'évêché de Passau qu'il ne put toutefois conserver contre le gré de l'archevêque de Salzbourg, Théomar (898). Un autre élève de Reichenau est le célèbre Luitward, abbé de Bobbio, évêque de Verceil et archi-chapelain du roi Charles-le-Gros. Ce prélat infidèle à son prince dont il trahit plus tard les intérêts et déshonora la couche nuptiale, est l'un des hôtes les plus assidus de Saint-Gall et de Reichenau. Sa présence valut à ce dernier cloître toutes sortes de priviléges, de donations auxquels l'empereur Charles-le-Gros, dont Reichenau devait être le lieu de sépulture, ajouta la cession du chapitre de Zurzach avec Kadilbourg? (886) (1).

Pendant que l'abbaye de l'Ile prenait ainsi l'essor, favorisée à la fois par les dons des rois, et les créations de l'intelligence, le

(1) On connaît encore parmi les prélats sortis de l'école et du cloître de Reichenau, Bernold, évêque de Strasbourg, Chabold, nommé évêque de Novarre, par Charles-le-Chauve, Ratego, évêque de Constance (en 873), *Mêmes sources.* —

cloître de la Steinach se relevait du dépérissement dans lequel l'avaient fait languir de déplorables querelles. Le règne de l'abbé Gozbert, dit le père Weidmann dans son excellente histoire de la bibliothèque de Saint-Gall, peut être considéré comme « l'aurore des beaux jours littéraires qui vont se lever sur la cellule de Saint-Gall. (1). » Le règne de Gozbert n'est cependant pas encore positivement un règne littéraire. Presque tout le temps que dure son administration, — et heureusement pour le cloître elle dura trente ans (816-836), — Gozbert est occupé presque exclusivement du soin de relever l'abbaye de son affaissement matériel et moral, et de lui rendre l'indépendance et les commodités nécessaires à la culture intellectuelle. Gozbert est le fondateur d'un nouveau cloître, édifice grandiose, et dont les dépendances nombreuses, habilement calculées pour tous les besoins d'une communauté considérable et de l'hospitalité la plus généreuse, formaient comme une ville toute entière, à la fois littéraire et industrielle. Les plans des architectes de l'abbaye ne répondant pas tout-à-fait aux vues du prélat, Gozbert s'adressa aux architectes de la cour impériale. Gerung, architecte de Louis-le-Débonnaire, lui envoya un plan encore existant et qui est l'un des monumens les plus remarquables du moyen-âge helvétique. Ce plan publié d'abord sur une très-petite échelle, par Mabillon, vient d'être publié sur l'original par M. Ferdinand Keller de Zurich (2). Nous reviendrons sur ce monument important et curieux dans notre chapitre sur la culture artistique dans les deux monastères.

Le plan de Gerung adopté, Gozbert se mit à l'œuvre et commença par la basilique. Les moines de St-Gall furent à la fois les architectes, les sculpteurs et les maçons du nouvel édifice. La bâtisse dura plusieurs années et ne fut achevée qu'en 835, où la dédicace s'en fit avec beaucoup de pompe (3).

(1) Weidmann, ouvr. cité. 1. Nos autres sources pour les temps de Gozbert sont principalement dans Perths *monumenta*, II, où se trouve la meilleure édition des Chroniques domestiques de Saint-Gall, celle de Ratpert entr'autres, qui embrasse les trois premiers siècles de l'abbaye de Saint-Gall, de 570 à 885.

(2) Ferdinand Keller. Bauriss des Klosters Sanct-Gallen. Vom Jahr 820. Im fac-simile herausgegeben und erlautert. Zurich, Meier et Zeller, 1844, 41 p. in-4°. Le plan donné par Mabillon se trouve dans les *Ann. bened.* II, 870. La date exacte du plan est un objet de controverse, et varie de 820 à 830.

(3) Perths. *Monumenta* II, 66.

A peine le corps de l'église était-il achevé, que Gozbert songea à donner une place convenable à la bibliothèque et au *scriptorium*, ou salle d'études, affectée spécialement à la copie des manuscrits et à la peinture. Les livres furent placés dans la partie du temple attenante au *presbyterium* ou partie de l'église comprise entre le maître-autel et le chœur. Jusqu'alors la bibliothèque n'avait contenu qu'un petit nombre de volumes. L'abbé Gozbert en accrut tellement le nombre, dit Rapert, chroniqueur de l'abbaye au IXe siècle, que les copies qu'en firent les moines ajoutèrent grandement à la célébrité du cloître.

Les arts graphiques participèrent de la vie nouvelle qui animait l'abbaye. La miniature ou peinture des manuscrits et l'enluminure des initiales vinrent rehausser le talent du calligraphe et du dessinateur. La reliure fit des progrès, et l'on apprit à joindre le beau à l'utile dans la confection des rouleaux de parchemin qui figuraient les livres de l'époque.

Les deux écoles qui existaient à Saint-Gall, durent aussi à Gozbert leur essor, leur première célébrité dans l'empire. Sous lui se formèrent les Grimoald, les Hartmuot, les Werimbert, ces hommes distingués qui devaient faire de l'abbaye de Saint-Gall la rivale de sa voisine, si fière alors de sa supériorité momentanée, et de la renommée de son Walafrid Strabon, le premier lettré de l'Allemannie.

Un moine remarquable secondait l'abbé Gozbert dans toutes ses entreprises. Ce moine était son neveu, simple diacre à Saint-Gall et nommé Gozbert comme lui. Le diacre Gozbert n'avait pas la taille élevée et majestueuse qui, unie à l'entente des affaires et à la dignité morale, avaient fait tomber sur son oncle les suffrages de la communauté réunie (1). Le diacre était un petit homme, chauve et boiteux. Mais peu de ses confrères l'égalaient en connaissances, et nul ne le surpassait en zèle pour les choses religieuses et littéraires. Versé dans l'architecture, il avait eu une certaine part à la direction de la bâtisse du temple de Saint-Gall. C'était à lui que Gerung avait adressé son plan modèle pour la construction de toutes les parties du monastère. Zélateur ardent du culte des saints patrons de l'abbaye, Gozbert écrivit en prose la vie de Columban, de Gall et d'Audemar. Pour se procurer des données exactes sur

(1) « Cosbertus abbas vir staturâ procerus, sapientiâ quoque morum dignitate præcipuus. Ratpert dans Perths *Monumenta* II, 65.

les dernières années du premier des missionnaires d'Irlande, il avait fait à pied le voyage fatigant et périlleux de Bobbio dans les Appennins.

Mais écrites par un habitant du cloître, les biographies des fondateurs pouvaient être taxées de partialité ou d'exagération. Gozbert obtint une vie de Saint-Gall du célèbre écrivain dont s'enorgueillait à juste titre l'abbaye rhénane. Mais dans cet écrit, Walafrid ne fit guères que mettre en beau langage le récit grossier des biographes primitifs et la narration plus récente du diacre Gozbert dont il intercala, en les retouchant, des passages entiers dans son travail. L'écrit de Walafrid fut dédié à Gozbert abbé de Saint-Gall. Mais le pieux zèle du diacre n'était point encore satisfait. Il demandait à grands cris un biographe en vers pour ses saints bienaimés, et fit appel tour à tour à ses confrères, aux religieux de Reichenau, et à ceux de Bobbio en Italie. A la fin un de ses propres frères, le moine Rihbert, se rendit à ses prières et composa en vers une biographie de Saint-Gall, qui existe encore à la bibliothèque du cloître. Mais le manuscrit en est si raturé, si illisible, qu'à peine en pourrons-nous tirer quelques données pour notre tableau de la poésie à Saint-Gall au IXe siècle (1).

Louis-le-Débonnaire, nous l'avons vu au commencement de ce chapitre, ne fit rien précisément pour encourager les lettres à Saint-Gall. Il leur fut cependant plus favorable que son père lui-même, en ce sens qu'il accorda au cloître la libre élection et l'affranchit de la juridiction épiscopale, moyennant le tribut de l'once d'or et du cheval, auquel étaient astreints les monastères libres, et que Saint-Gall dut continuer à payer à l'évêque diocésain (2). La libre élection, fut néanmoins violée après la mort de Gozbert. L'empereur Louis-le-Germanique substitua de son autorité privée au nouvel abbé désigné par le chapitre, l'un de ses courtisans, l'archichapelain Grimoald.

Ce Grimoald était du reste un personnage savant et illustre. Né à Coire dans le voisinage de l'abbaye, il était frère de Wettin, moine à Reichenau et de Thietgand archevêque de Trèves. Son éducation s'était faite en France, en Italie, et à la cour de Charles-le-Chauve. Les moines de Saint-Gall ne virent pas moins en lui un

(1) Perths, II, 31.
(2) Perths, II, 65..

ennemi de leur cloître, un laïque, un intrus qui s'asseyait au siège abbatial au mépris des lois divines et humaines ([1]).

Le règne de Grimoald (841-872) dissipa heureusement les craintes qu'avaient fait concevoir son avénement peu canonique et le titre odieux d'abbé-commendataire que lui avait donné le roi Louis-le-Germanique ([2]). « Le règne de Grimoald, dit l'historien de » la bibliothèque de Saint-Gall, ouvre l'époque la plus brillante de » Saint-Gall, l'âge d'or de ce monastère. ([3]).

Le nouvel abbé se fit d'abord pardonner son intrusion en associant au pouvoir abbatial, le digne Hartmuot de la famille des comtes d'Altenbourg en Argovie, religieux non moins remarquable par le savoir que par la naissance. Pendant plus de vingt ans, Grimoald et Hartmuot gouvernèrent avec une touchante harmonie l'abbaye de la Steinach, poursuivant avec ardeur l'œuvre de restauration et d'agrandissement commencée par Gozbert.

L'art religieux est le premier objet de leur sollicitude. Gozbert n'avait pas achevé les constructions projetées. Grimoald et Hartmuot élèvent un nouveau cloître et une nouvelle maison abbatiale. Divers travaux d'embellissement sont exécutés en même temps dans la chapelle de Saint-Gall, premier fondement de toute la grandeur postérieure de l'abbaye ([4]).

La bibliothèque attire ensuite les regards des deux abbés. Des dons et des achats de tous genres la mettent en état de rivaliser avec la collection de Reichenau et des principaux cloîtres de l'Allemagne méridionale. Le catalogue qui en fut dressé dans les dix premières années du règne de Grimoald mentionne quatre cents volumes. Dans ce nombre ne sont pas compris les collections particulières des abbés et des moines, ni les classiques grecs et latins qui se trouvaient entre les mains des novices. Plus tard l'impor-

([1]) Nos sources pour la vie de Grimoald sont les mêmes que plus haut note 8, et principalement Ratpert et l'anonyme de Saint-Gall dans Perths II. — Pourquoi Jean de Muller fait-il de l'abbé Grimoald un compatriote de Gall et de Columban ?

([2]) Il est parlé de ces abbés *commendataires* dans un capitulaire de Louis-le-Débonnaire de 823. Ils furent surtout nombreux sous Charles-le-Chauve. Les abbés commendataires sont les devanciers de ces bénéficiers et prélats *en expectative* si communs dans l'histoire suisse au XVe siècle, et que nos chroniqueurs, Anshelm par exemple, désignent sous le nom de *courtisans*.

([3]) Weidmann. 6.

([4]) Perths II, 68. Ce savant éditeur des *Monumenta Germaniæ* veut même que Grimoald ait exécuté la plus grande partie du plan tracé par Gerung.

tance croissante de la bibliothèque nécessite la création d'un emploi spécial dans le cloître. Les premiers bibliothécaires en titre de Saint-Gall sont Luitard et Uto, qui figurent dans les actes de 860 à 870 (1).

L'enseignement participe de l'élan imprimé par les chefs de l'abbaye, à toutes les parties de la vie intellectuelle. Sur les bancs de l'école de Saint-Gall viennent s'asseoir alors ces jeunes gens d'élite qui formèrent dans les dernières années de Hartmuot et sous le règne de Salomon III, ce que l'on peut appeler « la pléiade de Saint-Gall. » Ratpert de Zurich, Notker d'Elgg, leur ami Tutilon, et Salomon lui-même commençaient leurs études de latin et de grec sous le Thurgovien Ison, le plus célèbre maître de Saint-Gall, et véritable tête encyclopédique au IXe siècle. Au nombre des conventuels ou des professeurs de l'abbaye se trouvait aussi le fameux moine anonyme auteur des *Gestes* de *Charlemagne*. Au moins l'illustre abbé Grimoald est-il appelé par l'anonyme en quelque endroit de son livre : « son maître et seigneur Grimoald. » C'est à ce moine anonyme que nous sommes redevables des quelques renseignemens que nous possédons sur les premières études de l'archi-chapelain de Louis-le-Germanique et sur ses relations avec la cour de Charles-le-Chauve. Relations qui peuvent bien avoir eu certaine influence sur le développement de plus en plus marqué de l'esprit littéraire à Saint-Gall (2).

Quelques rapports s'établissent aussi sous le gouvernement des deux abbés entre Saint-Gall et les comtes Rudolphiens de la Transjurane, lesquels étaient à la veille d'échanger leur toque de comte contre une couronne royale.

Au temps dont nous parlons, les influences scotiques n'ont pas cessé à Saint-Gall. Des Bretons de toutes les classes continuent de venir en pélérinage au tombeau de leur grand compatriote, l'apôtre des Allémannes. Des ermites hibernois fixaient leur demeure

(1) Weidmann, 6 et 12. Ces 400 volumes en font en réalité un beaucoup plus grand nombre, parce qu'on avait l'habitude pour économiser les reliures de réunir en un seul volume plusieurs traités de nature même quelquefois très-différente, comme nous aurons occasion de le voir dans le chapitre consacré spécialement aux études et à l'antiquité. Voir aussi Hattemer, I et II.

(2) « Apud quem, dominus meus Grimoaldus primo in Gallià, post vero in Italià liberalibus est disciplinis imbutus », dit en parlant du roi Charles le moine anonyme. Perths. II, 734.

non loin de la châsse qui renfermait les ossements du glorieux disciple de Columban. Un hospice pour les pélerins de cette nation, espèce de petit cloître breton, *monasterium scotorum*, s'éleva non loin de Saint-Gall des largesses du roi Charles-le-Gros, qui plaça cet établissement sous la dépendance du couvent de la Steinach. Plus d'un visiteur scote, venu en curieux dans l'abbaye, s'y fixait pour la vie, témoin Mongall dont Rapert nous a transmis l'histoire dans sa chronique domestique. Mongall, noble irlandais, était allé à Rome avec son oncle le chor-évêque Marc et une suite nombreuse. Au retour ils s'arrêtèrent à Saint-Gall et le lieu plut si fort à Mongall qu'il ne voulut plus en sortir et fit profession sous le nom de frère Marcel. Frère Marcel devint une des lumières du cloître et fut mis à la tête de l'école interne. Le chor-évêque Marc en quittant Saint-Gall y laissa des livres et des objets précieux qui contribuèrent à l'ornement du lieu et à l'avancement intellectuel de ses hôtes (1).

A la vue de tous ces progrès accomplis dans sa chère abbaye, Ratpert ne peut retenir une exclamation de joie. « Qu'il m'est doux » de raconter, s'écrie-t-il, de quel éclat et de quelle puissance, » commença à briller sous les auspices de ces hommes distingués » la cellule de Saint-Gall (2). »

Au milieu de cette prospérité, Grimoald mourut (872). Il avait gouverné pendant trente ans l'abbaye. Hartmuot qui n'avait porté jusques là que le nom de pro-abbé, gouverna seul dix autres années durant, qui furent dix années de bonheur et de progrès pour le monastère. Il donna surtout ses soins à l'accroissement de la bibliothèque et à l'embellissement des édifices religieux auquel furent appelés à concourir les moines de Saint-Gall et ceux de Reichenau.

L'abbé Bernard succéda à Hartmuot en 883. Il n'a laissé d'autre trace de son activité intellectuelle qu'un opuscule adressé à ses moines et destiné à les diriger dans leurs études. On trouve dans cet opuscule ou *Memoriale Bernardi* comme on l'appelle dans la chronique domestique de Saint-Gall, ce précepte assez peu littéraire, mais qui aurait trouvé son application dans plus d'un mo-

(1) Perths II, 78 et suiv.

(2) Ibidem. « Jocundum est memorari quantum cella Sancti Galli his auspiciis crescere cœpit, tandemque floruerit hartmoto eam Grimaldi quidem vicario tandem abbate, omnimodis augmentante. »

nastère à une époque même bien postérieure : « Abstiens-toi du vin comme si c'était du poison (abstineas vino tanquam a veneno). » Bernard eut pour successeur vers 990 le fameux Salomon, le plus remarquable des abbés de Saint-Gall et un grand ami de la tempérance recommandée par son prédécesseur [1].

Si Hartmuot et Grimoald peuvent être mis à-peu-près sur la même ligne que Salomon, c'est qu'ils l'ont précédé dans la direction du mouvement intellectuel, mais ils ne l'ont égalé ni comme hommes littéraires, ni comme promoteurs des études et de l'art.

II. ÉPOQUE *de l'évêque-abbé Salomon, ou apogée de Saint-Gall correspondant au déclin de la vie littéraire à Reichenau* (890-920).

Salomon de Ramschwag était un élève d'Ison et de Saint-Gall. Mais étant écolier il était déjà l'objet de la jalousie des Notker, des Tutilon, des Ratpert et de tous ses autres compagnons d'études. Combien cette jalousie dût être excitée lorsque Salomon parvint à l'abbaye de Saint-Gall et par des voies semblables à celles que l'abbé Grimoald eut tant de peine à faire oublier aux frères de Saint-Gall ! Issu de la plus haute noblesse, Salomon, au sortir de ses études dans le cloître, était rentré dans le monde et avait rempli à la cour les fonctions de *chapelain* ou *aumônier* du roi Louis-le-Germanique et de son successeur. Au moment où le roi Charles-le-Gros l'imposa au cloître, ce jeune seigneur était déjà abbé d'Ellwangen, Kempten et de plusieurs autres abbayes. Peu de temps après le roi ajoutait à toutes ces dignités celle d'évêque de Constance. Il faut lire dans Ratpert les intrigues et les scènes piquantes d'intérieur auxquelles donna lieu l'élection de Salomon à l'abbaye, et les moyens de tous genres qu'employa Salomon pour la faire agréer des moines, indignés qu'on attentât à des immunités si vivement défendues et si chèrement acquises. Tout ne fut pas non plus profit pour le nouvel abbé dans la position qu'il avait si fort convoitée. On sait par le récit de Jean de Muller, et des autres historiens nationaux, sa lutte malheureuse avec les commissaires royaux de la Souabe, sa captivité à Diepholz-

[1] Von Arx prétend que Salomon poussait la sobriété au point de ne boire que de l'eau à ses repas. Au reste le *Mémorial* dont il est ici question est attribué par erreur à ce qu'il parait à Bernard 1er. Il doit être d'un autre abbé Bernard qui vivait au XVII siècle. Perths 83.

bourg, le jugement et le supplice des deux commissaires Erchanger et Berchtold (917) (1).

Sous le rapport littéraire, le règne de Salomon est certes le plus beau moment, le point culminant de la littérature monastique à Saint-Gall. « Son esprit élevé, dit Weidmann, son goût pour les » beaux-arts, ses travaux scientifiques, et, plus que tout cela, ses » liaisons à la cour et avec les premiers prélats de l'époque comme » Hatton, archevêque de Mayence, eurent pour Saint-Gall les plus » heureuses conséquences (2). » L'évêque-abbé Salomon fut le favori des cinq rois qui régnèrent consécutivement sur les Allemands de 870 à 919 époque de la mort de cet abbbé, c'est-à-dire des rois Louis-le-Germanique, Charles III le Gros, Arnould, Louis III l'Enfant et Conrad I de Franconie.

Ce constant crédit, Salomon le devait moins à sa naissance et au caprice de la fortune, qu'aux dons étonnants dont la nature l'avait si libéralement pourvu tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Beau, bien fait, d'une taille au-dessus de la moyenne, Salomon unissait à tous ces avantages physiques un esprit vif, enjoué, plein de saillies, une parole entraînante, et le talent le plus varié. Le même homme qui égayait les convives à sa table somptueusement servie, étonnait par sa sagesse les évêques assemblés en synode, et faisait pleurer le peuple à chaudes larmes dans les instructions qu'il aimait à prononcer debout sur une estrade improvisée devant l'église de Saint-Mang à Constance. A la fois poète, orateur et artiste distingué, il marchait à la tête du mouvement intellectuel qui illustra l'abbaye à la fin du IXe et au commencement du Xe siècle. La part qu'il prit à la rédaction du dictionnaire de Saint-Gall, espèce d'encyclopédie du IXe siècle, a fait donner à cet ouvrage le nom de *Lexicon Salomonis*. Son enthousiasme pour l'art était tel qu'il se mit lui-même à peindre des initiales, et à orner d'enluminures d'or l'*Evangelium longum*, un des chefs-d'œuvre calligraphiques de la bibliothèque du cloître (3).

Sous un tel chef, on conçoit l'épanouissement des arts, des let-

(1) Muller. Histoire des Suisses. Traduct. Monnard I, 236-241.

(2) Weidmann, 14.

(3) Nos sources pour la vie de Salomon sont principalement : 1° la Chronique domestique de Saint-Gall insérée dans les *Monumenta* de Perths II. Le chroniqueur n'est plus Ratpert, mais Eckard IV qui vivait au Xe siècle. — 2° Weidmann. — 3° Von Arx (un des derniers moines de Saint-Gall, comme le bon et noble Weidmann.)

tres et des sciences dans la docte abbaye. C'est le temps d'éclat de la célèbre pléiade de Saint-Gall. Elle se composait principalement du chroniqueur Ratpert, de l'artiste Tutilon, de Syntramne le calligraphe et le *Rossignol* du IXe siècle, et du fameux poète et compositeur Notker, l'inventeur des *Séquences*. Salomon lui-même, Waldramne, Hartmann, ou peut-être le moine anonyme de Saint-Gall, complétaient, la noble académie. L'influence de ses membres ne fut pas circonscrite au pays de Saint-Gall ou au seul duché d'Allemannie. Metz, Verdun, Strasbourg, Mayence, Cologne, toute l'Austrasie enfin participa aux heureux fruits que portèrent ces beaux génies dans les diverses branches de l'art et de la littérature. De petits froissements d'amour-propre, de ces rancunes vulgaires qui ne se glissent que trop fréquemment parmi les hommes d'études, dans les internats surtout, vinrent troubler parfois la bonne harmonie au sein de la petite académie salomonnienne. Dans ces tristes débats dont les détails nous ont été conservés par la chronique domestique de Saint-Gall, un moine illettré et jaloux, le misérable Sindolfe, joue tour-à-tour le rôle d'espion et d'instigateur. Mais la méchanceté de ce moine est enfin démasquée et reçoit une punition exemplaire en pleine séance capitulaire.

Une autre ombre au brillant tableau que présente la vie littéraire à Saint-Gall sous l'abbé Salomon, c'est la fin tragique de Wolo, novice intéressant par ses connaissances et une sombre mélancolie qui ne laissait aucun repos à ce malheureux jeune homme, victime de l'orgueil et du fanatisme. L'histoire du pauvre Wolo est un pendant trop réel à la touchante fiction de la *Signora* dans les *Fiancés* de *Manzoni* (1).

Le règne de Salomon ne pouvait manquer d'être favorable aussi aux diverses collections et aux établissemens d'instruction annexées à l'abbaye. La bibliothèque et le trésor de l'église s'enrichirent d'ouvrages et d'objets précieux. Une jeunesse intelligente et studieuse se pressait sur les bancs des deux écoles. Salomon se plaisait à récompenser la diligence des écoliers par des congés extraordinaires, et de petites fêtes auxquels lui-même prenait une part active sans trop de souci de sa dignité épiscopale.

Son gouvernement ne fut pas moins utile à l'abbaye sous le rapport administratif et financier. Le grand crédit dont cet abbé jouis-

(1) On trouvera les détails de cette triste histoire dans l'un des chapitres suivans.

sait à la cour lui servit à obtenir pour Saint-Gall l'annexion du cloître de Pfeffers (905). Pfeffers ou Favières situé à quelques lieues de Saint-Gall était un couvent rhétien, et un petit centre intellectuel pour les moines qui parlaient le dialecte *ladin* ou *romansch*. De là une espèce de rivalité ou d'opposition entre les moines de race rhétienne et ceux de race allémanique dont il y aura plus d'une trace dans l'histoire postérieure de l'abbaye de Saint-Gall.

A Salomon remontent encore la fondation de « la Cellule de l'évêque, » ou *Bischoffzell*, dans le Thurgau, et l'acquisition du petit prieuré de Massino situé en Italie dans le voisinage du lac de Côme.

Tant de bienfaits avaient fini par dissiper complétement les nuages qui avaient obscurci les premiers rapports de Salomon avec les frères du monastère. Tous lui devinrent attachés de cœur, et leurs larmes s'unirent à celles du peuple du diocèse de Constance, lorsque Salomon, au retour d'un repas qu'il avait donné aux bourgeois et aux chanoines de cette dernière ville, mourut de la fièvre le 5 janvier 920.

Avant Salomon déjà avaient disparu de la scène tous les principaux membres de la pléiade, Ratpert vers l'an 900, Tutilon en 912, Notker en 915. La mort de tous ces hommes illustres, et l'arrivée d'une nouvelle génération tout aussi studieuse, sinon aussi purement littéraire, aussi rayonnante de vie et d'intelligence, marquent l'ouverture de la seconde période de la littérature monastique à Saint-Gall, de la période saxonne.

Aux temps de Salomon, Reichenau a perdu l'éclat littéraire qui lui assignait la place d'honneur parmi les couvents de l'Allemagne méridionale, dans la première moitié du IXe siècle. Plusieurs des disciples les plus remarquables de Walafrid Strabon, avaient quitté le cloître, pour aller prêcher l'Evangile aux Moraves, aux Bulgares. Ainsi Wiching qui devint alors évêque de Neutra, puis de Passau, un des postes avancés du christianisme vers les pays slaves; ainsi Ermenrich le grammairien, évêque de Passau avant Wiching. Ce dernier avait aussi vécu au cloître de Saint-Gall dont il célébra les hommes les plus marquants dans un opuscule dédié au grand abbé Grimoald.

Quant aux autres parties de l'Helvétie, la période carlovingienne postérieure à Charlemagne (820-920) ne voit quelque trace de vie intellectuelle qu'à Zurich et à Sion, la ville épiscopale et capitale du

Valais. A Zurich, où Berthe, sœur de Charles-le-Gros, gouvernait en qualité d'abbesse le couvent de Notre-Dame ou Frauenmünster, florissait au milieu du IXe siècle, le prêtre Berthold ou Béroald, aumônier de la princesse et cousin du docte Adon archevêque de Vienne. A Sion, l'évêque Conrad, prélat ami des lettres, entretenait des relations avec Walafrid Strabon qui lui dédiait son traité «*De Agaunensibus martyribus*» (834) (1). Peut-être Conrad était-il un des nombreux élèves sortis de Reichenau, ou de Saint-Gall, séminaires d'évêques et d'écolâtres pour tout l'empire.

L'abbaye de Saint-Maurice, remarquable au temps de Charlemagne comme école de chant, avait perdu toute habitude intellectuelle sous les nobles illettrés et belliqueux que les rois donnaient pour chefs à ce monastère (2). L'école de Moûtier-Grandval dans le Jura, un moment relevée par Ison de Saint-Gall (868-871?) s'était éteinte pour un siècle avec lui. (3)

La nuit de l'ignorance devait être bien profonde dans l'Helvétie bourguignonne au IXe siècle, puisque le nom de Conrad de Sion est le seul qu'elle puisse opposer à la riche nomenclature par laquelle nous terminons ce chapitre (*). N'en déplaise au bon et savant prêtre qui a écrit récemment une intéressante notice sur la reine Berthe, l'Helvétie bourguignonne au IXe siècle est une véritable Béotie (4).

ALEXANDRE DAGUET.

(1) Boccard. *Histoire du Valais*, 403. C'est ce traité que Walafrid Strabon aurait signé en qualité de « Doyen de Saint-Gall » selon M. Boccard. Une démarche faite par l'auteur de ces lignes il y a six mois, auprès de l'honorable chanoine dans le but de savoir si cette assertion reposait sur la vue du manuscrit original, ou sur une assertion plus ancienne, est restée sans résultat, peut-être à cause des événemens politiques. C'est chose vraiment regrettable. La question de savoir si Walafrid Strabon a vécu ou non dans le cloître de Saint-Gall, est très-intéressante pour notre histoire littéraire. Goldast et Trittenheim (que les auteurs français appellent Tritheme) sont pour l'affirmative.

(2) Jean de Muller. *Histoire des Suisses*, I.

(3) Voir le petit mémoire de dix pages que nous avons publié dans l'*Emulation* de Fribourg 1846 sous ce titre : *Moûtiers Grandval, centre intellectuel au moyen-âge.*

(4) *Dey, Notice historique et critique sur Berthe, reine de la Bourgogne transju ane,* dans les archives de la société d'histoire du canton de Fribourg. M. Dey, chapelain d'Echarlens et ancien professeur au collége Saint-Michel, est l'un des hommes les plus instruits, les plus modestes, les plus sincèrement religieux de ce pays.

(*) Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au N° du mois prochain, la nomenclature dont parle ici l'auteur. *(Rédaction.)*

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

FÉVRIER.

L'intérêt est toujours principalement à la politique : si l'on peut appeler *intérêt* cette attente sourde, cette curiosité fiévreuse de notre âge, où plus que dans aucun autre peut-être, et malgré tant de belles phrases sur l'humanité et la fraternité, chacun ne s'intéresse bien réellement qu'à soi. C'est la grande maladie humaine, et, avouons-le, elle ne paraît pas avoir beaucoup diminué de notre temps. Mais aussi il y a toujours celui qui veille sur nos actions, et qui ne les laisse pas tomber en terre sans en tirer un fruit, bon ou mauvais, selon leurs germes. Ainsi, nous n'avions eu que de la curiosité, au lieu de sympathie et d'intérêt véritable, pour une idée, une nouvelle, un bruit, un événement; il ne les fait pas moins pénétrer en nous-mêmes par cette petite porte secrète que nous ne songions pas à défendre : nous nous étions endormis dans notre égoïsme, et nous nous réveillons en face d'un dévouement, d'une épreuve, d'un sacrifice à accomplir de bonne ou de mauvaise grâce, dont, héros ou victimes, nous avons contribué à créer la nécessité, chacun dans notre sphère et pour notre part. Désagréables réveils! Dans la vie publique, car la vie privée a aussi les siens, ces réveils-là s'appellent des révolutions.

M. Thiers, à la tribune, a divisé la France et l'Europe en deux camps : la révolution et la contre-révolution. Le pouvoir soutient cette dernière et s'associe toujours plus avec elle : le voilà maintenant avec l'Autriche. Pour lui, M. Thiers, quand il menaçait la Suisse d'un blocus hermétique, c'était à cause des menées des réfugiés politiques, et, dans ses dépêches à l'ambassadeur français, si vives qu'elles fussent

contre nous, il avait soin de déclarer qu'il ne ferait pas même un *petit fragment de Sainte-Alliance.* Il est pour la révolution entre les mains des hommes modérés; mais si elle devait passer entre celles des hommes violens, il serait encore pour la révolution. Cette déclaration a valu à son auteur les applaudissemens de la gauche, et même, avec toutes réserves défiantes sur les actes, les éloges du *National*, qui se montre particulièrement rancuneux envers M. Thiers; l'effet qu'elle aura produit sur celui qui choisit les ministres, aura pu consoler M. Guizot du succès oratoire de son rival. M. Guizot a répondu qu'ils n'avaient point passé à l'Autriche; que c'était au contraire l'Autriche qu'ils avaient amenée à être avec eux, dans la question suisse, où ils avaient pris parti pour le Pacte et le droit. Il a déclaré à son tour que la contre-révolution était vaincue; qu'elle n'existait plus; que la révolution de juillet, le gouvernement parlementaire et les idées libérales faisaient, pacifiquement, leur chemin. Toutefois, le malheur a poursuivi le Sonderbund jusqu'à la tribune française; une dernière mésaventure lui était réservée : la grippe, qui a privé M. Guizot d'une partie de ses moyens pour le défendre au moins comme orateur. Quelques jours après, en revanche, M. Guizot a eu, sur le gouvernement parlementaire, un de ses plus beaux mouvements d'éloquence. De ces cinq grands discours sur la Suisse, ceux de MM. de Montalembert et de Broglie à la Chambre des Pairs, de MM. de Lamartine, Thiers et Guizot à la Chambre des Députés, c'est celui de M. Thiers, l'un de ses plus vifs et de ses plus habiles, qui a trouvé le plus d'écho dans l'opinion, ou, si l'on veut, qui y a le mieux répondu. Il a amorti même celui de M. de Montalembert, dont l'effet, électrique à la Chambre, l'a été beaucoup moins dans le public. On ne l'a généralement pas trouvé à la lecture ce qu'il paraît avoir été à la tribune, grâce à l'action et au mouvement. Il n'a pas eu, et il ne pouvait pas avoir de ces mots sanglans, ineffaçables, comme celui sur les massacres de la Gallicie. Puis, les *fils de Voltaire* suivent toujours d'un regard de travers le *fils des croisés*, même quand parfois il combat dans leurs rangs; l'ayant cette fois pour adversaire, ils n'ont pas manqué une si bonne occasion de crier : Au jésuite! et tout a été dit.

Au surplus, ces discours, y compris celui de M. Thiers, ont été ce qu'on appelle des succès ou des revers de tribune, sans résultat positif.

Il a paru aussi un grand nombre de brochures et d'articles spéciaux sur la Suisse : — *La Suisse en* 1847, par M. Amédée Hennequin (le frère du phalanstérien), lequel parle *de visu*, mais qui n'en obtiendra pas plus de créance, en essayant de rétablir les faits; — des excursions sur le théâtre de la guerre, publiées, l'une dans le *Constitutionnel* par un ancien légitimiste, prétendu ou réel, qui, vaincu en 1830, n'est pas trop fâché de trouver ailleurs des vaincus, l'autre dans la *Gazette de France* qui, par gallicanisme et ne voyant que les

jésuites dans le Sonderbund, s'était prise soudain d'un beau feu contre lui; etc., etc.

Enfin, M. de Tocqueville, l'auteur de la *Démocratie en Amérique*, a rendu compte, à l'Institut, de la *Démocratie en Suisse* de M. Cherbuliez, le professeur genevois ayant fait hommage à ce corps savant d'un exemplaire de son livre (1). La *Presse* a donné ce rapport. Il n'a pas répondu à tout ce qu'on pouvait attendre de son auteur. M. de Tocqueville connaît bien les Etats-Unis, mais il ne connaît pas la Suisse, et il ne tient pas compte des profondes différences d'histoire, de race, de mœurs, ni, en général, des volontés et des passions humaines, dans le jeu présent ou à venir des institutions. Il voit en Suisse le pire gouvernement démocratique qui existe; il y voudrait, entre autres, les magistrats élus par le peuple, comme en Amérique; il ignore que cela existait précisément dans ces Petits-Cantons, si bas placés pourtant dans l'opinion à laquelle il appartient. Dans les autres, cette idée et celle, qu'il exige aussi, de tribunaux entièrement indépendans, de juges inamovibles, ont été quelquefois proposées; on sait comment elles ont été accueillies. La grande erreur de notre âge est de croire qu'avec des institutions on a tout; mais les institutions ne sont que la théorie; reste la pratique, pour laquelle il faut non-seulement savoir, mais vouloir, et vouloir sagement. Or, les hommes veulent souvent tout de travers. Les Américains n'ont pas fait ainsi; libres, ils se soumettent à ce qu'ils ont décidé, d'autant plus que, pour vouloir et agir, rien ne les gêne dans le passé ni autour d'eux : mais seront-ils toujours aussi sages? le seront-ils du moins longtemps? Un peuple, comme tout homme, pour être vraiment libre, doit pouvoir se commander à soi-même : cela dépend-il des institutions?

En ce moment, du reste, on est assez las de part et d'autre de la question suisse. Il n'y a plus, sur ce point, que la petite guerre après la grande. C'est sur l'Italie, sur Milan, le Piémont, Naples, la Sicile que se tournent tous les regards, que s'escriment toutes les plumes. Certes, maintenant, les journalistes ne peuvent pas se plaindre qu'il n'y a rien; ils ont beau jeu pour remplir leurs grands carrés de papier, de ce sublime dont parle La Bruyère : « Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique. » Et pourtant, à l'époque de La Bruyère, les journaux n'étaient encore qu'en herbe, ne faisaient que de naître; mais dans le gland, l'observateur sait déjà voir le chêne.

— En attendant, et pendant qu'on discute aussi à son sujet, le lion du désert est beau et bien prisonnier. Il peut s'apercevoir qu'un lion a toujours tort de se rendre. On avait compté sur le spectacle de notre

(1) La *Revue Suisse* en a rendu compte. Voir tome VI, page 685 à 711.

civilisation pour le fléchir, pour l'engager à délier lui-même ce mauvais petit nœud qu'il avait ajouté à sa capitulation, car il paraît être dans la destinée de l'émir de donner jusqu'au bout, comme on dit, du fil à retordre ou à détordre à ses adversaires; mais le plaisir, par exemple, de se rendre en chemin de fer dans la forteresse qu'on lui assignerait définitivement pour sa résidence, l'a médiocrement touché. Donc, on exécutera le traité, on tiendra ce qu'on a promis : *ni plus ni moins*, a dit M. Guizot à la Chambre. Voilà un *ni plus ni moins* qui n'est pas gai. Il ne saurait être question de Saint-Jean d'Acre : ce serait faire cadeau du lion aux Anglais. Puisqu'il a laissé le choix entre cette ville et Alexandrie, on le proposera donc à Méhémet-Ali, à la condition, pour celui-ci, de le bien garder; mais le vieux pacha n'acceptera pas cette tâche ingrate et peu aimable, on s'en croit sûr d'avance. Et c'est ainsi, voyez notre dernier numéro, que tout serait concilié.

— Le maréchal Bugeaud, en parlant de l'Algérie dans la discussion de l'Adresse, et pour montrer que la civilisation ne pénétrerait que lentement parmi les Arabes, a tracé un tableau de leurs mœurs et de leur genre de vie qui revenait ingénuement à dire : Mais vous le voyez! ces gens-là sont heureux : pourquoi seraient-ils tentés de vivre comme nous, qui ne le sommes pas? — O civilisation! ô merveille de nos temps! Elle aussi, elle peut s'écrier : on n'est jamais si bien trahi que par les siens.

— M. Emile de Girardin a déjà fait plusieurs *scènes*, comme on les appelle, à la Chambre des Députés. Il a ramené sur le tapis les cent mille francs du troisième théâtre lyrique et les douze cent mille francs des maîtres de poste ([1]). Quant à ceux-ci, il serait on ne peut mieux informé; s'il fallait en croire ce qu'on se dit à l'oreille et ce qui renverrait bien loin toutes les autres anecdotes sur ce triste sujet, M. Emile de Girardin aurait été de moitié, ou en tiers, avec M. Granier de Cassagnac dans la proposition faite aux maîtres de poste. Pauvres maîtres de poste! pauvre public!

— Les étudians continuent leurs démonstrations en faveur de M. Michelet, auquel ils associent M. Mickiéwicz et M. Quinet par politesse. Ils sont allés, en nombreuse troupe, porter leur pétition à la Chambre des Députés, haranguer, là, M. Crémieux qui l'a reçue, puis, au retour, les rédacteurs du *National*, du *Courrier*, de la *Réforme*. Ils ont aussi écrit une lettre fort vive à M. Dumas (le chimiste), sur ce qu'il avait félicité ses auditeurs de leurs refus de s'associer à cette manifestation. Mais cette lettre n'est rien en comparaison de celle que les élèves de la promotion récemment entrée à l'Ecole polytechnique ont

([1]) Voir notre *Chronique* de juillet dernier, tome X, page 479.

adressée, pour un tout autre sujet, à leur professeur de littérature, M. Dubois. M. Dubois était le directeur de l'ancien *Globe*. Ce nom ne dit rien à la génération actuelle, tant, de nos jours, les choses passent vite et ont peu d'existence! mais il rappelle bien des souvenirs, et des souvenirs très-marqués, à la génération de 1830. Le *Globe* était le principal recueil de ce temps et y fut l'organe de la révolution littéraire. MM. Sainte-Beuve, de Rémusat, Vitet, Magnin, etc., etc., en étaient rédacteurs. Après 1830, il passa un moment aux Saints-Simoniens, et finit avec eux. La révolution politique, qu'il avait aussi soutenue, profita à son directeur. M. Dubois devint député (de la Loire-Inférieure [1]), directeur de l'Ecole Normale avec 15,000 francs d'appointemens et le logement, membre titulaire du conseil royal de l'instruction publique (20,000 fr.) et professeur de littérature à l'Ecole Polytechnique (5,000 francs), total 40,000 francs. Comme beaucoup d'autres, comme le duc de la Rochefoucault, qui pour avoir fait la guerre de la Fronde, fait les *Maximes*, ne s'en croyait pas moins incapable, nous dit d'Olivet, « de prononcer seulement quatre lignes » en public sans tomber en pâmoison, » M. Dubois est causeur, il n'est pas orateur. Il avait donc pris l'habitude de borner presque toujours ses leçons à la lecture d'une vingtaine de pages d'un auteur, en y ajoutant quelques remarques. C'est là dessus que les élèves de la récente promotion lui ont adressé une lettre dont voici le texte, tel que le donnent la plupart des journaux.

« Monsieur, les nombreuses et hautes fonctions auxquelles vous ont appelé la confiance des électeurs et celle du gouvernement, ne vous laissent pas le temps de remplir les fonctions plus humbles dont vous êtes chargé à l'Ecole polytechnique. Non seulement le cours que vous nous faites n'ajoute rien à notre instruction, mais il n'est pas même pour nous une occasion de repos, car nous sommes forcés d'assister au laborieux enfantement de phrases pénibles et non préparées. Aussi, nous venons vous prier de vouloir bien déposer vos fonctions, dans l'espoir qu'elles seront remises en des mains moins surchargées, etc., etc.»

Si cette lettre est de leur façon, les élèves de M. Dubois ont mauvaise grâce à se plaindre de leur éducation littéraire; cette lettre plaide contre eux, car elle ne manque, certes, ni de style, ni de propriété et d'élégante dureté d'expression, ni même de la suprême qualité du jour, la haute ironie, qui est notre naturel, à nous. Il fallut sommer nominativement les élèves de se rendre au cours. M. Dubois leur déclara qu'ils ne l'épouvanteraient pas. Il leur donna le sujet de composition. Ils n'envoyèrent tous que du papier blanc. Cependant, dit-on, l'affaire s'arrangera. Consignés, les élèves ont accepté leur consigne, et, au bout de quelque temps, on trouvera une place meilleure à M. Dubois.

[1] De la Gloire-Inférieure, disent les élèves et les petits journaux.

Mais il est temps de passer, de la politique et des démêlés des Chambres avec les ministres, de ceux des Ecoles avec les professeurs, à la littérature, où nous avons vu aussi maintes fois que les démêlés ne manquent pas. Quant au reste, c'est autre chose!

— Nous permettez-vous, lecteur, pour entrer véridiquement en matière sur ce sujet, de nous servir d'une de nos locutions campagnardes, aussi pittoresque que triviale? « Il y a plus de beurre que de pain » dans les grandes tartines du jour. Le meilleur de notre avoir littéraire, aujourd'hui, se compose d'espérances, d'annonces, de promesses qui seront, après tout, peut-être des *puffs* tout purs, à l'instar de ceux avec lesquels M. Scribe vient de bâtir une spirituelle comédie pour le Théâtre français. Un puff est la création, par la publicité la plus étourdissante, d'une réputation, d'une position, d'un caractère, d'une chose quelconque, dans un intérêt quelconque, qui n'est jamais celui de la vérité. Les journaux, les coteries, les camaraderies font l'office du tambour rassemblant la foule autour du cabriolet de l'opérateur, qui arrache à son profit, non plus maintenant les dents à l'honorable public (les charlatans sont devenus bien trop habiles pour ce métier vulgaire), mais l'estime, l'argent, la gloire, les positions.

Un des meilleurs traits, à notre avis, de la nouvelle comédie de M. Scribe est celui-ci : il y a dans la pièce un jeune homme sincère, ardent et sérieux; il n'admet en aucune façon le mensonge continuel au moyen duquel on finit par se construire un piédestal qui vous élève et vous met en vue, le sceptre en main et la couronne du succès au front. Le jeune homme avait servi en Afrique, sous un chef des plus obscurs et des mieux faits pour l'être. Pour s'amuser, il écrit un roman héroïque, où il prend le nom de ce chef, comme le premier venu, pour créer un personnage comparable aux Tancrède, aux Murat, aux Poniatowski, au rêve enfin de toute âme jeune et vaillante. Ce héros promène en Afrique son intrépide armée au travers des déserts fantastiques, des fleuves inconnus, des villes ennemies, accomplissant partout les exploits les plus inouis, et, la conquête achevée, il rentre avec la grandeur d'un romain dans le repos silencieux des obscurs dévouemens. Son travail, ou plutôt son amusement fini, le jeune homme le montre à son chef. Celui-ci, émerveillé, comme de raison, de se trouver si beau et si brave, garde le manuscrit, d'autant plus aisément que l'auteur, rappelé en France, l'avait parfaitement oublié. Tout à coup, au moment où il se débat à Paris contre toutes sortes de *puffs* qui le séparent de sa femme qu'il aime, son ouvrage revient, trouvé dans les papiers du général défunt par un neveu, qui en fait de l'histoire contemporaine et, guindé sur le mérite littéraire et moral de cette épopée, arrive au pinacle de la gloire avec son oncle, l'un portant l'autre. Or, maintenant, voici le trait comique

dont la justesse et la finesse font beaucoup d'honneur à M. Scribe ; le jeune homme en présence de cette audacieuse et solennelle mystification, dont il est la seule origine, ne peut ni matériellement ni moralement se faire le chevalier de la vérité. Il est obligé de garder le silence, et de consentir ainsi à rester chargé lui-même d'un puff beaucoup plus gros que tous ceux des autres. Je ne dis pas que cette conclusion est vertueuse, mais bien qu'elle me paraît admirable de réalité, dans l'état des mœurs. Elle exprime à merveille la solidarité sociale qui atteint chacun, dans la déroute complète que nous voyons subir au sens moral et à la vérité.

— Revenons maintenant à notre premier dire. La place littéraire vend ou escompte plus de promesses que d'actions. *La Presse* réannonce de temps en temps les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ce qui doit peu amuser M. de Chateaubriand; c'est un : *Frère ! il faut mourir !* qui lui arrive le matin dans son journal. Elle publiera, au mois de mars, les confidences de jeunesse de M. de Lamartine ; friand hameçon jeté à la curiosité et qui amorcera sans doute l'abonné. On parle même d'un roman du noble poète, où, sous le nom de Raphaël, il nous ferait encore d'idéales confidences.

Victor Hugo va, dit-on, sortir du nuage suprême dont le silence l'enveloppe maintenant, comme Minerve sortit de la tête de Jupiter un jour de migraine, et armée de pied en cap. Nous aurions des romans, des poésies et des drames, publiés tous à la fois et d'un seul coup. Les engagemens de librairie de M. Victor Hugo sont près d'expirer ; et comme c'est l'homme du monde qui s'entend le mieux à ne pas traiter poétiquement ces affaires-là, il s'est arrangé sans doute pour entrer richement dans la nouvelle ère.

— Les mémoires de Georges Sand se lèvent aussi, comme une comète, sur l'horison littéraire. On assure que plusieurs volumes sont déjà prêts pour l'impression. Ce sera une chose avidement reçue et qui pourra bien tromper, en certain sens, l'attente des lecteurs : si George Sand écrit, par exemple, ses mémoires de penseur et non ses mémoires de femme.

En attendant, l'illustre écrivain publie, dans le *Journal des Débats*, une nouvelle berrichonne d'un tout autre style que celui auquel elle nous a habitués. On ne peut point dire de mal du fond de ce singulier essai, car tout le talent d'observation de George Sand s'y retrouve, appropriant avec simplicité, à des situations rustiques, le grand pouvoir d'émotion de l'ame humaine quand elle se meut dans le vrai et dans le naturel. On pourrait même défendre au besoin la langue bizarrement accoutrée, surannée, sauvage, mais voulue, de *François le Champi* (l'enfant abandonné dans les *champs ;* cette expression est d'ailleurs dans Montaigne). On pourrait soutenir que ce langage ardu,

expressif et à demi patois, comme les personnages qu'il fait vivre, donne la couleur locale et l'individualité aux héros divers de l'histoire. George Sand l'établit ainsi dans son avant-propos. « C'est pour moi, dit-il, une cause de désespoir que d'être forcé d'écrire à-peu-près la langue de l'Académie, quand j'en sais beaucoup mieux une autre qui est si supérieure pour rendre tout un ordre d'émotions, de sentimens et de pensées. » Mais, en convenant de toutes ces choses, qui ne regrette, en fin de compte, le beau style de cristal transparent et éblouissant, l'élégance, le charme du tour, la nettêté polie du mot? Se figure-t-on George Sand écrivant ceci, de la plume qui a fait *André* et la *Mare-au-Diable :*

« Là dessus, elle se mit en tête de séduire sa faroucheté, et elle l'amignonna si honnêtement en paroles et en quarts-d'œil, qu'il en fut un peu secoué au milieu de ses ennuis..... »

« Devant que de se mettre en route, comme il en avait l'idée, à la pique du jour ensuivant, » etc.....

« Le trot, en descendant, coupait le respire à la grosse Sévère. » etc.....

« Si bien qu'il arriva au domaine des Dollins, où demeurait la Sévère, sans s'être laissé détempier d'un quart d'heure, et sans avoir ouvert l'oreille grand comme un pertuis d'aiguille à ses honnètetés. »

Voilà l'allure et le langage ordinaire du récit. Çà et là, des étrangetés plus vives tranchent encore sur la couleur.

« Oui dà! s'exclama Jean Vertaud, un peu saboulé par cette confession. »

« Sa concubine prit chaque jour plus de maîtrise sur lui. Elle l'emmenait dans les foires et assemblées pour tripoter dans des trigauderies et mener la vie de cabaret. »

Et, en revanche, de temps à autre, comme une marguerite dans un pré embarrassé de grandes herbes un peu dures à fouler, vient une phrase heureuse d'expression et de couleur, telle que celle-ci : « Les dettes du défunt Blanchet avaient joué de la cognée (dans les arbres du domaine). » Ou bien un récit bref et malicieusement naïf :

« Il la rendit malheureuse; et comme jamais bien heureuse il ne l'avait rendue, elle eut doublement mauvaise chance dans le mariage. Elle s'était laissé marier, à seize ans, à ce rougeot qui n'était pas tendre, qui buvait beaucoup le dimanche, qui était en colère tout le lundi, chagrin le mardi et qui, les jours suivans, travaillant comme un cheval pour réparer le temps perdu, car il était avare, n'avait pas le loisir de songer à sa femme. Il était moins malgracieux le samedi, parce qu'il avait fait sa besogne et pensait à se divertir le lendemain. Mais un jour par semaine de bonne humeur ce n'est pas assez, et Madeleine n'aimait pas à le voir guilleret, parce qu'elle savait que le lendemain soir il rentrerait tout enflambé de colère. »

Le *Champi* n'a pas beaucoup de morceaux aussi longs, où le genre cherché par l'auteur soit aussi bien rencontré; mais, au total, l'en-

semble est d'un effet agréable, doux, émouvant, naïf, malgré des tons crus, et l'on s'y fait assez aisément. Seulement, pour dire toute notre pensée, c'est au fond un pastiche, non d'après des livres et à grand renfort d'érudition, mais d'après une langue encore existante, encore telle ou à-peu-près, car il ne faut pas se figurer que les paysans du Berry parlent aussi littérairement leur vieux français que George Sand, qui se garde bien de dire comme eux, par exemple : *J'ons connaissu*, et de leur emprunter avec leurs mots leur grammaire. C'est un pastiche pourtant, quelque intelligible qu'il soit, si facile et si naturel qu'il paraisse; et comme tous les pastiches il a l'inconvénient de faire penser à l'auteur. On y pense d'autant plus que ce n'est pas lui qui est censé raconter; ce sont des narrateurs rustiques, un *chanvreur*, la servante du curé, qui, de main en main, se passent le fil de l'histoire. Mais le chanvreur, et même la servante du curé, c'est encore George Sand. Cela met ainsi toujours plus en évidence l'intention et l'effet littéraires, les *mots d'auteur*, précisément ce que le romancier, dans un sentiment vrai de son art, avait surtout à cœur et croyait avoir trouvé le moyen d'éviter. Ici, tout est devenu *mots d'auteur*, dans un sens. Il y en a bien moins dans la *Mare-au-Diable*, dont les personnages sont aussi des paysans, mais auxquels George Sand n'a pas essayé de conserver leur langage. C'est un chef-d'œuvre de grâce et de naïveté. Plus curieux, plus étonnant de forme, le *Champi* n'est pas aussi vrai, après tout, ni aussi simple et aussi idéal; mais il n'en est pas moins touchant, et il repose sur des situations et des sentimens peut-être plus profonds et plus difficiles à rendre.

On sera frappé, dans l'un et dans l'autre ouvrage, de la ressemblance des mœurs et des expressions rustiques du Berry avec celles de notre Suisse romande, nouvelle preuve après tant d'autres, après celle qui se trouve dans nos anciens auteurs mêmes, que ce vieux fonds de langue conservé par le peuple et oublié par les dictionnaires, est bien aussi du français, quoiqu'il ne puisse être ramené que peu-à-peu et avec discrétion dans le français des livres. Notre aimable et savant philologue, M. Humbert de Genève, travaille depuis nombre d'années à recueillir ces mots perdus et à constater leurs titres littéraires. Il en a formé tout un dictionnaire nouveau, riche et précieuse collection qu'il nous tarde de voir publiée.

— Parmi les travaux de critique, d'érudition, de science, l'histoire occupe toujours une place considérable. Toutes les époques continuent d'être fouillées, exhumées, depuis le passé le plus lointain jusqu'au plus récent, mais qui n'en est pas moins aussi bien mort que le premier. L'un et l'autre ne vivent plus que dans les livres, c'est tout dire. On ne fait si bien le compte du passé que parce qu'on le quitte sans remise, et que l'on sent qu'on n'aura plus à faire qu'à l'avenir : c'est une manière de se mettre en règle avec lui.

De ces nombreuses publications historiques, citons, dans des genres très divers : — le *Polyptyque* de l'abbé Irminon [1], ou le dépouillement des biens et des revenus de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés au neuvième siècle, travail laissé par un abbé de ce temps-là, et annoté, commenté, éclairci par M. Guérard, de l'Institut : document capital pour l'étude de l'établissement de la féodalité ; — l'*Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjoie*, de M. le comte de Saint-Priest, l'historien de la suppression des Jésuites [2], ouvrage qui n'a pas seulement pour lui le nom et le talent de l'auteur, l'intérêt dramatique du sujet, mais une sorte d'à-propos et d'actualité en face des événemens de Naples et de la Sicile ; — enfin, outre l'*Histoire des Montagnards* par M. Alphonse Esquiros, et les autres histoires, diverses et parallèles, de la Révolution française, qui ne nous entretiennent pas du passé, celles-là ! l'*Histoire des deux Restaurations* par M. Achille de Vaulabelle, tableau curieux, mais passionné, etc., etc.

En revanche, la critique proprement dite, la critique littéraire, a toujours moins d'importance et ne paraît plus que de loin en loin dans les journaux, absorbés par la politique et le feuilleton. La *Presse* a un article de critique philosophique et littéraire tous les dimanches, par M. Pelletan ; mais le ton et l'esprit en sont trop rarement sérieux, quoiqu'ils prétendent beaucoup à l'être : au milieu de boutades et d'imaginations où se perd une pensée parfois heureuse, souvent même au milieu d'idées et de mots baroques, M. Pelletan rencontre pourtant quelquefois des traits assez bons, celui-ci par exemple, sur Robespierre et Marat, qu'il appelait dernièrement *ces deux virtuoses de la guillotine*. La *Revue des Deux-Mondes*, quoiqu'elle ait regagné les noms de MM. Sainte-Beuve et Philarète Chasles, a de la peine à tenir son rang et n'est pas encore parvenue à se remonter une collaboration qui lui rende ses beaux jours. Les autres Revues tentées ces dernières années et à cette heure même, ne font pas de sensation. Le *Semeur*, de tous ces recueils sans comparaison le plus indépendant, a un public de choix, mais à part ; il donne depuis quelque temps des revues du mouvement social et littéraire qui varient sa rédaction. Les grands journaux, sauf la *Presse*, n'ont presque plus que le feuilleton dramatique du lundi ; les articles de critique y sont sans suite et clair-semés. Le *Constitutionnel* vient de publier la lettre de M. Joseph Mazzini au pape, traduite par George

(1) *Polyptyque de l'abbé Irminon*, ou dénombrement des manses, des serfs et des revenus de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés sous le règne de Charlemagne, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, avec des prolégomènes pour servir à l'histoire de la condition des personnes et des terres depuis l'invasion des Barbares jusqu'à l'institution des communes.

(2) Voir la *Revue Suisse*, tome VII, page 253-255.

Sand, avec des réflexions, parmi lesquelles nous remarquons cette définition du christianisme : « Le christianisme est l'amour de l'huma-
» nité et la destruction de l'esclavage.» Si, par esclavage, on entend aussi celui des passions et de notre volonté mauvaise, cette définition irait plus profond qu'il ne semble au premier abord et que peut-être l'auteur ne l'a pensé. Quoi qu'il en soit, George Sand conseille fort sagement au pape de résister à ceux qui le voudraient philosophe parce qu'il est libéral, et de demeurer chrétien. « Les philosophes,
» dit-il, ont cru à une raison collective, qui pouvait suffire à l'homme
» pour exercer ses droits et pratiquer ses devoirs. Ils se sont trompés,
» en croyant que cette raison se passerait d'idéal et que l'intérêt de
» chacun, bien entendu, serait l'intérêt de tous. Ils se sont trompés,
» et en voulant détruire l'enthousiasme du dévouement représenté
» par l'image sublime du Crucifié, ils ont échoué ; le Crucifié est resté
» debout, et nous n'avons gagné à cette fausse route que l'hypocrisie
» officiellement proclamée dans le monde, des souverains athées qui
» permettent au pape d'exister encore, à la condition qu'il tolérera
» leur athéisme et qu'il bénira leurs mains rougies du sang des peu-
» ples..... O Pie IX ! si vous vouliez seulement être chrétien selon la
» doctrine de Jésus, vous ne vous inquiéteriez guère de nos discu-
» sions philosophiques, de nos petites sectes, de nos grands jour-
» naux, et de tous les rêves de notre esprit en travail ! »

— Au théâtre, un événement vient de s'accomplir, étrange quoique prévu. Il semble que le cercle de l'art théâtral dans le monde moderne, aille se fermer; car voilà le serpent qui commence à se mordre la queue, voilà *Monte-Cristo* joué en deux soirées, que dis-je? en huit soirées au moins, comme l'histoire sainte ou le martyrologe le furent sur les tréteaux du moyen-âge. Et remarquons bien ici la concordance de ce fait avec les réflexions qui nous échappent quelquefois sur la signification générale des choses de notre temps, toujours plus curieuse que les choses elles-mêmes. Ici, l'intérêt était si bien dans la tentative et non dans l'œuvre, dans son succès et non dans l'homme qui l'a obtenu, que les feuilletons critiques n'ont pu le méconnaître et ont à l'envi planté là Alexandre Dumas et *Monte-Christo* pour chercher la loi mystérieuse en vertu de laquelle ils ont osé, ils ont pu, ils ont dû réussir.

M. Jules Janin a, là-dessus, des paroles de grand bon sens, et dont il faut le plus possible faire arriver le reproche voilé au public qui le mérite.

« Peuple, dit-il, battez des mains ! critiques, bondissez de joie ! Avenir, c'est toi qu'il faut féliciter ! Je vous annonce la fin définitive, la fin populaire, la fin glorieuse du drame, du mélodrame, de la tragédie, du vaudeville, de la pantomime, de la mise en scène, de la décoration, du costume. C'en est fait à tout jamais de l'art dramatique : il a vécu,

il a dit son dernier mot, il n'est plus désormais que cendre et poussière! *De profundis!* c'est M. Alexandre Dumas qui a jeté le drap mortuaire sur cet agonisant.....

..... « Pour ma part, j'admire à outrance une si incroyable aventure. Certes, personne plus que moi ne s'incline devant la fécondité fabuleuse de ce poète conteur; mais cependant je n'aurais jamais cru qu'il pût songer à cette domination universelle sur l'attention, sur les lectures, sur les émotions du peuple français de 1848. Quoi donc! quand les chefs-d'œuvres sont négligés, quand les belles choses sont dédaignées, quand les maîtres de la langue royale que parle la France ont tant de peine à revoir parfois la douce clarté du jour, quand on sourit de pitié au seul titre de ces merveilles : *Atala*, *René*, *Paul et Virginie*, *Manon Lescaut*..... des miracles de quelques pages, voici un homme chez nous, en pleine paix, qui a fait lire cinq cents volumes au peuple français....

....«Bon, dit-il, vous voilà comme je vous veux, nous pouvons nous entendre, et désormais je vais vous tenir attentifs toute la nuit et tout le jour pendant des années entières. Vous êtes à moi! vous êtes mon bien! vous êtes ma proie! je vous tiens! Laissez là tous vos livres pour me lire! Abandonnez tous vos théâtre pour mon théâtre! Moi seul, et c'est assez! Ainsi il parle, et comme il parle il agit; et ma foi il faut encore se féliciter qu'il nous accorde une heure pour gagner et pour manger notre pain de chaque jour.

» Ce n'est pas ici une invention de notre esprit. Comptez, je vous prie, tout le temps que cet homme prend à cette nation, et vous verrez si jamais impôt plus lourd et plus facilement payé a été imposé au bon sens, à l'esprit et à l'attention d'un peuple. Le matin, à votre réveil, quel est votre premier devoir? est-ce d'apprendre les nouvelles de la veille? la guerre, la Bourse, les Chambres, etc. Non! votre premier soin, votre premier bonheur, c'est de lire un fragment du roman de Dumas! En vain les chefs de la nation française ont débattu la veille encore les plus graves questions du monde moderne, la liberté des peuples, la liberté des rois.... Malgré vous, votre premier regard se porte sur le conte de votre conteur. Ensuite, si vous avez le temps, vous daignez demander ce qu'il y a de nouveau dans les affaires publiques. — Eh! quoi de plus nouveau, Athéniens, que cette nouveauté étrange, inouïe, incroyable d'un peuple bercé par le roman, qui abandonnerait, pour écouter un roman, Démosthènes en personne, provoquant toutes les forces de la patrie hellénique contre l'ennemi commun.

» Voici qu'aujourd'hui le public de M. Dumas n'a plus un seul moment de répit : il te tenait ce matin, il te tiendra ce soir!.... *Monte-Cristo*, c'est l'improvisation transportée au théâtre; c'est le roman *illustré*, illustré des plus belles images, illustré d'hommes vivans, de femmes vivantes, le roman récité aux oisifs, non par un seul homme mais par une foule de raconteurs habiles, habilement dressés à ce murmure du conte sans fin, à cette péripétie de l'invention qui échappe à toutes les règles connues et qui ne se retrouverait que dans la poétique des *Mille et une Nuits*.

» Vous n'aurez pas mis le pied dans ce théâtre des tours de force que soudain vous serez *empoignés* (c'est le mot) par je ne sais quel intérêt brutal, saccadé, capricieux, un intérêt de plaisir, et parfois un *intérêt d'ennui*, si je puis parler ainsi, auquel bien peu résistent....

..... » Ainsi soit-il ! Nous y perdrons, il est vrai, le roman, le drame, l'histoire, le conte, nous y perdrons le peu qui nous restait des habitudes et de la conscience de l'artiste ; mais qu'importe, pourvu que M. Alexandre Dumas ait prouvé encore une fois que rien n'était impossible à sa verve, à son esprit inépuisable, à cette piaffe ardente des mots, des événemens, des inventions, des choses les plus étranges, des êtres les plus impossibles, des paradoxes les plus hardis ? »

La *Presse*, ou plutôt M. Théophile Gautier, prennent la chose par un autre bout, cherchent à cette fantastique aventure une autre philosophie. On ne peut nier que cette seconde solution trouvée au problème du succès d'un roman joué pendant deux soirées consécutives, de six heures à minuit, ne soit ingénieuse et n'ait aussi son côté vrai. Cette vérité-là est fort affligeante à constater pour l'humanité, et prouve, mieux que tout, combien notre niveau moral a baissé. D'abord, M. Théophile Gautier établit, comme M. Jules Janin, que les livres de M. Dumas sont la pâtée ordinaire de tous les esprits, la tradition du temps, l'idéal populaire ; leurs héros ont remplacé les personnages légendaires ; ses feuilletons sont feuilletés incessamment par le peuple, qui, autrefois, se préoccupait des histoires et des leçons de la Bible, de la vie miraculeuse des saints, de ces choses de l'autre monde enfin, dont un *Mystère* était la représentation dans celui-ci. Eh bien ! maintenant (ce n'est pas M. Théophile Gautier qui le dit), *l'autre monde* étant retranché des imaginations humaines, on le laisse derrière la toile, ou plutôt on le tient pour n'exister pas, pour n'avoir aucun droit d'exister. Une poétique toute nouvelle, qui crée des ressorts différents à l'action, doit nécessairement s'ouvrir au moment où notre temps rentre dans la trace la plus ancienne de son passé, avec une forme toute pareille, mais la moitié seulement de l'horizon moral et pas une clarté quelconque du ciel.

L'argent ! « l'argent introduit dans le roman ou dans le drame, comme idéal, comme but à poursuivre », dit M. Théophile Gautier. « Autrefois, c'était la Toison-d'Or, le pourchas du Saint-Graal qui symbolisaient l'inquiétude et l'aspiration humaine... Maintenant l'idéal qui émeut le plus vivement l'imagination des lecteurs est la conquête d'une somme énorme, fabuleuse, au-dessus des désirs et des espérances.

» Si, à la possession de richesses invraisemblables, vous joignez la puissance secrète de récompenser et de punir en dehors de l'action des lois, vous aurez la réalisation de l'idéal du roman moderne. Nous sommes loin de Werther, de Grandisson et même de Lovelace. Un Rothschild franc-juge : Voilà ce que chacun voudrait être. Ce rêve, mis en action dans un livre ou un drame, pincera l'ame aux fibres les plus vivantes.

» Le réseau de la légalité nous enveloppe de ses mailles invisibles et souple, et nous ôte le franc usage de nos mouvemens. Un millionnaire rompt ce filet ; et c'est donc encore plus » (non pas plus) « la liberté que la richesse qu'on rêve en convoitant le trésor proposé pour

idéal. Notre siècle qu'on pourrait croire avare, n'est donc en réalité que desireux de liberté et d'aventures. Il est gêné et il s'ennuie. L'or lui donnerait le moyen de devenir barbare au milieu de la civilisation. Et c'est là le secret de chacun.....»

Ce secret-là n'est-il pas bien triste? Et ne pourrait-on pas penser qu'après tout nos grands critiques, s'ils voient clair par un verre de leurs lunettes, ont un peu de poussière sur l'autre. Cette poussière, c'est tout simplement celle qu'a soulevée, en se mettant en mouvement, la grande machine de *Monte Cristo*. Ils ont pris un peu le mouvement pour la vie, le fait d'aujourd'hui pour le fait de demain et d'après demain. Nous ne croyons pas, quant à nous, la littérature entre les mains de M. Dumas, quoique le public puisse y être un moment. A côté de ces fanfares, il y a des choses modestes qui ont une existence plus réelle, quoique moins apparente. Pour prendre l'auteur de *Monte Cristo* et ses ouvrages tellement au sérieux, il faudrait oublier qu'après tout il chevauche dans l'arène à la façon d'un écuyer du cirque, debout, et un pied sur deux chevaux de manège, menant en équilibre la réclame et le ridicule. On fait ainsi beaucoup de bruit à l'hippodrome, mais on ne va pas plus loin.

— La vie de la pensée, qui semble avoir abandonné la littérature à des formes, à des modes, à des hommes même, se retrouve heureusement ailleurs, et plus heureusement encore se retrouve dans la sphère des idées et des travaux chrétiens : preuve de plus, s'il en fallait une, que l'Evangile bien compris et révélé à l'intelligence aussi bien qu'à la conscience, a la clé de tous les progrès, le mot de tous les systèmes, le germe de toutes les puissances. Puisque nous nous sommes aventurés aujourd'hui dans une grande franchise d'expression, essayons encore, en racontant un fait vrai, d'arriver avec audace au centre même de la transition entre ce qui précède et un sermon de M. Adolphe Monod. Un jeune homme un peu excentrique avait assisté au sermon et, le soir, il s'en fut au théatre. Où? vraiment je n'en sais rien, et je perds là une belle occasion. Le lendemain, questionné sur l'emploi de sa journée du dimanche, il dit que, mettant la conscience hors de cause, il préférait beaucoup sa matinée à sa soirée. Ce petit fait, très-réel, n'est pas si simple qu'on pourrait bien le croire. Il faut à un prédicateur chrétien, sévère, impitoyablement vrai, une bien grande vie de pensée et de conviction pour entraîner ainsi l'intérêt d'une jeune tête vers un ordre d'idées qui va à l'encontre de celles qui l'occupent ordinairement, qui l'occupaient quelques heures plus tard. Les gens sages, et qui aiment qu'un sermon les écorche, ne sont pas de cet âge léger. Mais, dans toute âme, tendre et volage, ou fixée et dure, un obstacle vaincu donne une prise de plus sur elle à l'orateur qui a su un moment le dompter.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du mérite essentiel des discours de

M. Monod, (1) de ce christianisme profond, ardent, humble et inépuisable qui accable la conscience de l'auditeur par son irrésistible autorité. A d'autres, plus compétens et mieux placés, de suivre dans le monde, par sa trace pieuse, cette œuvre de foi et d'action évangélique, cette mission chez les payens de Paris, protestans et autres! notre tâche ne peut pas être si belle, quoiqu'elle soit très-douce. N'est-il pas doux, en effet, d'admirer par le goût et par l'esprit ce qu'on vénère par le cœur et par la conscience?

L'éloquence, chez M. Monod, n'est jamais un but, mais un chemin, austère dans ses plus brillans détours, pour amener l'âme aux choses pour elle inaccessibles et invisibles; et c'est dans l'actualité la plus réelle de ses besoins, de ses préoccupations et de ses penchans que se trouve le point de départ. Aussi, tout semble renouvelé dans les formes oratoires de la chaire par cette parole si profonde sans abstraction, si élevée dans sa hardiesse à employer partout le mot propre et le nom du jour, si humaine et si chrétienne à la fois. Elle remet, pour ainsi dire, en présence la Bible et le cœur humain, dans leur vérité première, ôtant à l'une la poussière de sacristie et l'enveloppe usée des phrases de convention, prenant l'autre dans son intérêt du moment, dans sa passion de l'heure présente; en un mot, comme il est: enfant, qu'il lui faut emporter dans un pan de sa robe jusqu'en face de l'intérêt éternel.

Comme les esprits doués philosophiquement et qui ont besoin de tout rattacher à des vues d'ensemble, M. Monod aime à traiter un sujet tout entier, dans ses faces diverses. Ainsi il a prêché successivement sur les noms du Seigneur et leur signification spéciale. Ainsi encore, après avoir fait un discours sur la vocation de l'homme, créé pour glorifier Dieu dans son corps et dans son esprit qui appartiennent à Dieu, il a examiné la vocation de la femme, sa mission particulière sur la terre, relativement à l'homme et relativement à Dieu.

Jamais paroles plus incisives, plus pénétrantes, plus rayonnantes, si j'ose dire, d'austères et vives clartés, ne sont tombées sur un auditoire curieux et recueilli. Oui, curieux aussi : car même parmi les simples on sentait quelque chose de la délicatesse d'une telle matière, surtout par le temps et les systèmes qui courent.

S'embarrasser dans l'examen et dans une réfutation, plus facile que satisfaisante, des théories de l'esprit humain sur le rôle de la femme, n'était pas dans l'allure ordinaire de M. Monod. Aussi, sans tenir compte des fantômes, quoique évidemment sans en ignorer aucun, a-t-il formé son Eve d'après le type primordial et naturel dont les traits épars reposent çà et là dans l'Evangile; et cette magnifique restitution de la nature réelle de la femme a eu pour effet instantané et complet de se faire reconnaître et accepter pour vraie, en dépit de toutes les

(1) Voir notre *Chronique*, *Revue Suisse*, tome VII, page 622, t. IX, p. 847.

idées du jour. Rien n'est, en effet, plus beau, plus saint, plus raisonnable et plus humble que cet idéal, s'élevant d'Eve à Marie, dans les salutaires sacrifices du repentir et du dévouement, jusqu'à devenir pour l'homme son maître, perdu par elle, l'ange de la consolation et la persuasive influence du salut. La vocation des femmes n'est ni supérieure, ni inférieure; elle est autre. Sur la terre, deux chemins sont ouverts et marqués aux deux sexes, et une *grande femme*, *une femme d'état*, n'est pas plus égarée, plus ridicule qu'un *homme de ménage*. D'un côté, la tête découverte, l'homme s'en va aux labeurs du dehors; de l'autre, voilée de ses longs cheveux, et dans le temple la tête couverte en présence des anges, la femme travaille aux œuvres du dedans, « plus puissante sur l'esprit de son mari que celui-ci ne l'est sur elle », et toujours, par l'extrémité même de ses sentimens, touchant de plus près que lui les bords de l'enfer ou du ciel. Car, de leurs qualités admirables et subtiles, les femmes font très-aisément des défauts. De l'affection elles passent à la jalousie; de l'activité à la tyrannie du *moi* imposé à toutes choses; bienfaisantes, elles en veulent quelquefois au bien qui se fait sans elles; dévouées à une personne, elles en font un dieu et exigent un culte pour elle; dévouées à une chose, elles arrivent à ne plus comprendre que celle-là.

Ces prédications de M. Monod sont un événement dans la chaire protestante. La foule s'y presse, et il est évident qu'elle n'est pas toute positivement religieuse ni même toute de la communion à laquelle appartient l'orateur.

— M. Edmond de Pressensé, pasteur suffragant de l'église libre de la chapelle Taitbout, y fait aussi des conférences très-intéressantes, et suivies par un public fidèle et satisfait. L'intelligence hardie du jeune pasteur, nourrie par les leçons de M. Vinet, dont il fut un des meilleurs élèves, a cela de commun avec celle de M. Monod, qu'elle ne laisse rien de l'homme ni de la société, rien de l'humanité en un mot, en dehors de ses préoccupations. Il est tout-à-fait sorti de toutes les routines, de toutes les conventions, de toutes les étroitesses des systèmes religieux; quoique profondément et vivement chrétien. La chaleur de son cœur, sa sympathie pour tout ce qui n'est pas le mal en ce monde, l'ampleur et l'ingénieuse harmonie de ses vues sur la création morale et l'histoire de la terre, tout jette le plus vif intérêt sur ce cours développé de synthèse chrétienne, prise dès les premiers âges et dénouée dans la vie de Jésus. Nous espérons que l'on publiera ces conférences, afin de leur donner tous les résultats qu'on doit en attendre. Au point de vue intellectuel, qui est le nôtre exclusivement, c'est, avec les discours de M. Monod, ce que nous avons pu entendre de plus neuf et de plus intéressant cet hiver.

La *Démocratie pacifique*, qui s'est toujours montrée assez attentive au mouvement du protestantisme et parfois assez bienveillante

pour lui, sinon bien intelligente, a rendu compte de ces conférences de M. Edmond de Pressensé.

— Il y a eu hier une séance très violente à la Chambre, à propos de la réponse à la phrase du discours de la Couronne sur les banquets réformistes. On s'est adressé les interpellations et les récriminations les plus vives. Il faut remonter aux jours qui ont immédiatement précédé ou suivi 1830 pour trouver rien de pareil. Les têtes se montent, et le succès des mouvemens populaires de l'Italie, agissant par contagion, aide encore à les enflammer. Il y a même des gens qui vous disent qu'avant peu on en verra tout autant à Paris, et sans doute alors on en verrait bien d'autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais la situation n'a été si tendue, et qu'on en est à se demander sérieusement si le ministère pourra tenir.

Paris, 10 février.

SUISSE.

Bale, *le 1er février.* — La grande affaire du mois dernier a été l'émeute de la garnison, émeute qui a eu pour suite son licenciement général, et l'engagement provisoire d'une partie de l'ancien corps, en attendant que le grand Conseil ait statué sur cette question. Les faits qui ont provoqué cette émeute sont suffisamment connus, je n'y reviendrai pas. Je ne crois pourtant point qu'il faille attribuer la cause de ce soulèvement à la bastonnade arbitraire, infligée par le commandant de place à deux soldats incorrigibles; je ne crois pas même que la jalousie des Suisses à l'encontre des Allemands doive être prise en trop sérieuse considération. Il faut remonter plus haut ou creuser plus au fond de tout cela, et rattacher ce que le cardinal de Retz appelait encore *une émotion*, au *mouvement* produit dans les esprits par la guerre ou par les causes qui l'ont produite. Les opinions sont très-partagées à Bâle sur la question de savoir s'il faut ou non réorganiser la garnison. Pour nous qui depuis douze ans avons vu de près le genre de services qu'elle peut rendre à l'ordre social, nous ne serions pas éloigné de croire qu'un nombreux corps de gendarmes, bien discipliné, aurait l'avantage de mettre la police intérieure sur un pied plus respectable que jusqu'ici. Du point de vue politique, nous n'en parlerons pas; il est maintenant avéré pour tout le monde que ce ne serait pas au moyen de la garnison qu'un gouvernement conservateur ou libéral pourrait résister à une émeute populaire; les milices et la garde bourgeoise sont, pour ces cas exceptionnels, la seule ressource. Un licenciement définitif aurait sans doute le fâcheux inconvénient de mettre à la réforme quelques bons officiers; mais il y aurait sans doute moyen d'utiliser autrement leur zèle et leurs talents.

— Depuis longtemps, la société du bien public édite à chaque renouvellement d'années une *Feuille du jour de l'an,* qui est distribuée gratuitement aux enfants pauvres des écoles et vendue aux autres à un prix modique. Les hommes célèbres de Bâle ou l'histoire de la ville ont, je crois, été constamment l'objet de l'instruction simple et populaire, contenue dans ces publications périodiques. Il y a trois ans, on a eu l'idée de remonter à l'origine de Bâle et d'en retracer successivement l'histoire jusqu'à nos jours, à grands coups de pinceau. La matière développée cette fois-ci dans les vraies conditions du but qu'on se propose est la *formation du royaume de Bourgogne* (888-1032) dans lequel Bâle fut incorporé plus tard. La lithographie exécutée à Lenzbourg sur un dessin de notre Hess, représente l'empereur Henri II, fondateur de notre cathédrale, tel qu'il est sculpté sur la façade de l'église, avec un modèle du temple dans sa main. — Le texte apprend à la jeunesse de Bâle que la cathédrale a été terminée en 1019 après neuf ans de travaux, sur l'emplacement d'une autre église qui était ruinée depuis les invasions des Hongrois. Au reste l'église actuelle est presque en entier de construction plus moderne; quelques parties du chœur rappellent seules le style roman ou byzantin qui précéda le style gothique. Diverses épreuves successives, entre autres le terrible tremblement de terre qui abattit en 1356 des centaines de châteaux de la contrée, avaient rendu nécessaire la reconstruction de l'église, qui présente par là le mélange de divers styles. En lisant la liste des richesses dont l'empereur Henri avait doté son œuvre, nous avons de nouveau regretté la vente faite par Bâle-Campagne du magnifique *devant d'autel* en or, qui lui était échu dans le partage d'il y a quinze ans. Nous avons eu l'occasion d'étudier de près ce chef-d'œuvre grandiose d'orfévrerie et de sculpture, pour en avoir publié une description française, et en retrouvant le nom de cet objet dans la Feuille du jour de l'an, il nous a semblé que ce vandalisme, déjà ancien, venait seulement de s'effectuer. Quand apprendrons-nous à respecter ce que les siècles ont entouré de leur sollicitude! Que laisserons-nous à nos descendants? — D'abord des chemins de fer; puis des réformes? — A la bonne heure, si ces réformes finissent par édifier; cet édifice là vaudrait bien les monuments de l'art ancien. Pour le moment présent, il serait toutefois utile de conserver ce qu'on nous a transmis... afin d'avoir au moins quelque chose qui ait fait ses preuves de durée.

— Encore une publication de nouvelle année : mais celle-ci est plus importante par son étendue et ne s'adresse plus à la jeunesse. Il est d'usage de commencer par l'indication du titre, mais je ne sais quelle forme lui donner en français. Traduisons donc littéralement : ce sont les *Feuilles alsaciennes du nouvel-an pour* 1848 (1). L'Alsace au point

(1) *Elsässische Neujahrsblätter fur* 1848. Herausgegeben von August Stœber und Friedrich Otte. Basel, Schweighauser'sche Buchandlung.

de vue politique est française de fait et de cœur; néanmoins en dépit de tous les efforts du gouvernement pour se l'assimiler par la langue, l'Alsace, après deux siècles, renferme encore bien des éléments germaniques. Le français domine dans les quatre villes principales, mais là même, et surtout dans les campagnes, l'allemand ou plutôt un patois cher à la contrée reste dans la bouche du peuple comme une patriotique réclamation en faveur de l'antique nationalité de cette fertile province. MM. Auguste Stœber et Frédéric Otte de Mulhouse, sont d'actifs soutiens de cette pacifique croisade, par la publication de leurs *Feuilles alsaciennes*, qui se renouvelle périodiquement depuis plusieurs années. Si cet ouvrage, bien que français par ses éditeurs, trouve sa place dans notre chronique, cela vient soit de ce qu'il est publié à Bâle, soit de ce qu'un certain nombre d'écrivains bâlois contribuent à son succès. Ce sera toutefois essentiellement au point de vue suisse que nous ajouterons quelques mots. — Nous ne pouvons cependant refuser un éloge à l'admirable lithographie qui ouvre ce volume d'environ 300 pages; elle représente un ancien écrivain de Strasbourg, L. H. de Nicolaï, poète et prosateur assez connu du XVIIIe siècle, se rattachant à Wieland par sa manière, et à Gellert par ses fables. Coïncidence curieuse! le volume de prose et de vers que nous avons sous les yeux commence par le portrait d'un fabuliste alsacien, et se termine par le projet d'élever un buste de bronze sur une place publique de Colmar à un autre célèbre fabuliste alsacien, au vénérable Pfeffel, dont une traduction a été publiée il y a quelques années avec tout le luxe typographique qu'on peut attendre des magnifiques presses de M. Silbermann. MM. Stœber et Otte, qui pourraient sans doute suffire eux-mêmes à la tâche de publier chaque année un volume de leur composition, se bornent modestement à quelques fragments de prose et de vers, et ont appelé cette fois-ci à concourir à leur œuvre plus de quarante écrivains, tant de l'Alsace que de Bâle et des bords allemands du Rhin. Nous applaudissons sans mélange à cette manière de rapprocher les écrivains, jeunes et vieux, faibles d'inspiration ou nourris de poésie et de science: dans de telles publications tout n'est pas également bon, mais le volume dans son ensemble a de la variété, de la vie, le charme d'individualités diverses; les morceaux de choix nous rendent indulgents pour ceux qui plient au vent de la critique, et ainsi, chêne et roseau, tout reste debout, parce que tout vit en bonne harmonie et comme en famille. —

Parmi les poètes bâlois qui figurent dans ce recueil, serait-il besoin de citer MM. Hagenbach et Reber? Partout où résonne la lyre bâloise, on est assuré que l'habile main de l'un ou de l'autre de ces poètes en fait vibrer les cordes. Mais il en manque un, me direz-vous? Et M. Wackernagel, à qui M. N. Martin a donné une place honorable dans sa Galerie des poètes contemporains de l'Allemagne? — N'oublions pas que si M. W. est poète estimé, il est à plus juste titre en-

core un des premiers érudits de l'Allemagne, un des chefs de la philologie *germanique*. Cette fois-ci l'érudit a pris la plume, sa plume trempée dans un encrier de forme gothique, pour continuer ses études sur les anciens poètes de l'Alsace. Ce morceau, à notre avis, le plus remarquable du volume, a d'abord pour but de démontrer que les légendes qui aboutissent au roman du Renard sont d'origine germanique, mais que jusques vers la fin du douzième siècle, elles ont été écrites soit en latin, soit en français par des écrivains qui n'appartiennent pas à la race germanique. *Henri*, surnommé *der Gleissner* (proprement *Heinrich der Glichezare* c'est-à-dire l'hypocrite), originaire de l'Alsace, a composé la seule épopée germanique tirée de ce que nous appellerons l'apologue *animal;* c'est lui qui est l'objet et en partie l'occasion de la dissertation de M. W., sur laquelle M. Ampère pourrait mieux que nous exprimer son jugement, bien que la littérature du moyen-âge, au point de vue français, ait pour nous sa part d'intérêt. Il nous semble au reste que M. W. ne refuse point à la France la propriété du roman du Renard proprement dit, mais que sa prétention se borne à admettre que l'idée primitive de mettre en scène les animaux et surtout le renard pour donner à la satire une forme allégorique, que cette idée, disons-nous, appartient en germe à l'Allemagne. Dans ces termes, la susceptibilité des érudits français ne sera pas trop éveillée.

A côté de ce qu'on a appelé la trinité poétique bâloise, surgissent dans notre volume trois autres jeunes poètes, destinés peut-être à former la pléïade de l'avenir : ce sont MM. Hans Wieland, Sartorius et G. Bruckner.— Nous saluons avec plaisir le nouvel horizon qui s'ouvre devant eux ! la muse de M. Wieland nous était déjà connue, et l'inspiration quelque peu mélancolique qu'il vient de nous communiquer, nous paraît en harmonie avec les sentiments qui remplissaient il y a quelques mois tous les cœurs suisses. M. Sartorius est, nous le savons, un jeune homme doué d'un vrai talent nourri de fortes études; nous ne pouvons par un seul échantillon l'apprécier au point de vue poétique. La poésie de M. G. Bruckner est un écho lointain des préoccupations sociales de l'époque; la fin nous rassure; l'auteur ne veut point que l'homme pauvre et malheureux se révolte et se plaigne. Il nous paraît être dans l'erreur, en exprimant l'idée que Dieu n'a pas voulu l'inégalité sociale dont nous sommes témoins. En y réfléchissant davantage il arrivera à la conviction que cette inégalité, qui existe depuis qu'il y a eu une société humaine, est dans le plan de Dieu, qu'elle est non-seulement une nécessité de fait, mais le véritable lien des sociétés, et l'âme de leurs efforts vers le perfectionnement. La jeunesse est le temps des généreuses erreurs; or le socialisme, dans son principe et abstraction faite des funestes conséquences auxquelles il peut conduire, se présente sous une forme qui peut faire battre des cœurs généreux et les porter à adoucir, autant qu'il est en eux, les

misères qui les entourent. Nous vivons toutefois à une époque où il faut être sur ses gardes; les casuistes sont nombreux et leur langage est doré; si vous vous laissez prendre à leurs grandes et belles idées, ils vous mèneront tout doucement et par une pente insensible de la pitié pour le malheur au communisme, et de la liberté au..... despotisme. Hélas! nos pères avaient déjà les Grimm et les Diderot; et les *Droits de l'homme* les menèrent plus tard à l'échafaud. — Tout ceci devient trop sérieux; il n'est question que d'une poésie de jeune homme, inspiré sans doute par un sentiment noble et vrai; la crainte des égaremens de l'humanité ne doit pas dessécher en nous la sympathie du cœur pour les souffrances d'autrui.

Notre préoccupation du point de vue suisse ne nous permet plus de mentionner que MM. F. Oser et Nessler. M. Nessler, alsacien d'origine, nous appartient depuis qu'il occupe à Lausanne la place de professeur de littérature allemande. Littérateur spirituel et poète distingué, M. Nessler n'a pas oublié les plaines de l'Alsace; le tribut qu'il apporte à la galerie alsacienne est moins volumineux que les lecteurs ne le désireraient. Il raconte en vers hexamètres une anecdote de la vie militaire de Bernard de Weimar, qui, irrité de la résistance opiniâtre des défenseurs de Neubourg, jura de faire périr jusqu'aux chiens et aux chats. Après la prise de la ville, effroi général, car Bernard est homme de parole — et en effet, fidèle à son serment, il fit périr.... tous les chiens et les chats.—Arrêtons-nous ici; ce serait trop déjà pour un volume, si nous avions à notre disposition toutes les ressources d'une chronique parisienne — et le talent de son auteur.

— Encore une perte et une grande perte que vient de faire la Suisse allemande. Dans des temps plus calmes, le canton de Saint-Gall serait dans le deuil par la mort de M. le doyen et professeur *Scheitlin*, qui a succombé le 17 janvier après deux jours seulement de maladie. Les écrits de M. Scheitlin embrassent la théologie, la philosophie et la pédagogie, indépendamment d'autres publications populaires ou spéciales. Parvenu à sa 69e année, ce vénérable savant a été jusqu'à sa fin un homme actif comme il y en a peu; le canton de Saint-Gall n'a personne pour le remplacer et sa perte sera longtemps et vivement sentie. La grande réputation dont il jouissait n'avait en rien altéré la simplicité de son abord et de son accueil; les étudiants le vénéraient et l'aimaient avec enthousiasme. Souvent il entreprenait à pied pendant les vacances des excursions dans les cantons suisses; et personne ne se serait douté en le rencontrant, que ce fût là une des gloires de la Suisse. Il resterait vivant dans la mémoire de beaucoup de ses citoyens, lors même qu'il n'aurait rien écrit; mais il laisse de nombreux témoignages de son admirable activité. Nous citerons seulement son ouvrage intitulé: *Religion, nature et art*, considérés dans leur rapport; son *Pancrace Tobler*, ou sur la vie, la santé, la maladie, la

vieillesse et la mort; ses *Discours bibliques*, ses *Histoires bibliques* pour la jeunesse, et surtout ses deux œuvres les plus populaires, *Agathon* et *Agathe*, qui toutes les deux ont eu un immense succès en Suisse et en Allemagne. Dans ces deux ouvrages, il offre à la jeunesse des deux sexes un guide pour la diriger dans les épineux sentiers de la vie. M. Scheitlin nous écrivait, il y a quelques années, que son Agathe était son livre de prédilection et qu'il le mettait au dessus d'Agathon. Nous avons toujours pensé que ce digne vieillard se faisait illusion à cet égard : il nous semble que dans Agathon il a concentré toutes les expériences que sa longue vie et ses fonctions lui ont permis de faire sur les jeunes hommes qui l'entouraient; mais il nous semble aussi que pour bien écrire une *Agathe*, il faut la plume délicate et la fine connaissance du caractère des femmes que possédait Mme Necker de Saussure. Nous ne pourrions en aucune manière mettre en parallèle ces deux ouvrages. — Agathon est et restera le chef-d'œuvre de l'estimable écrivain que nous regrettons. Jusqu'ici nous n'avons trouvé dans les journaux de Saint-Gall que l'annonce pure et simple de sa mort : espérons que tôt ou tard il surgira de ce côté un biographe digne de lui. M. Scheitlin n'est pas de ces hommes dont on puisse laisser ignorer la vie à la génération qui nous suivra.

C.-F. G.

Neuchatel, 10 février. — Il ne se passe pas d'hiver sans que la *Revue Suisse* n'ait à mentionner un ou plusieurs cours donnés au public neuchâtelois par des professeurs de notre académie, ou par d'autres savants. Cette année, ce sont MM. Guillebert et Matile qui ont voulu remplir cette noble tâche. L'amour de la science dont ils sont animés et leur dévouement à leurs concitoyens les ont engagés à ne pas se laisser arrêter dans leur projet par les tristes préoccupations du moment et les incertitudes de l'avenir, qui agitent tous les esprits. A ce titre, nous les remercions doublement de fournir à leurs auditeurs l'occasion de se réfugier avec eux dans l'asile inviolable de la science, sur le seuil duquel viennent mourir les bruits et le tumulte de la place publique.

Le sujet traité par M. Matile dans son cours est du domaine de l'histoire de notre pays, et présente conséquemment un grand intérêt pour les Neuchâtelois. Le professeur a entrepris de faire *l'Histoire de la Seigneurie de Valangin jusqu'à sa réunion à la Directe, à la fin du* 16me *siècle*. Il entre sur cette époque de notre passé dans de grands détails, qu'avaient négligés jusqu'ici les historiens; on le comprendra, du reste, quand on saura que ce cours est le résultat du dépouillement de plus de 2000 actes inédits, fait par le professeur dans nos archives. — Nous ne pourrions entrer dans de plus grands détails à ce sujet, sans dépasser les limites imposées par une simple chronique. Mais il est un vœu exprimé par le professeur dans sa

séance d'introduction, à l'accomplissement duquel nous voudrions pouvoir concourir; aussi nous formulons ici le même vœu, en reproduisant à-peu-près les paroles de M. Matile : « Des sociétés se sont formées dans presque toutes les villes de notre patrie pour recueillir et étudier les monuments du passé et les conserver aux générations à venir, et il est peu d'écoles où l'histoire de la Suisse ne soit aujourd'hui enseignée avec détails. Cependant, nous trouvons à cet égard une grande lacune dans notre pays. Nous avons vu se former à Neuchâtel une Société d'émulation patriotique, une Société d'histoire naturelle, une Société des amis des arts, une Société d'horticulture; mais il nous manque une Société d'histoire nationale. Sans doute un assez grand nombre de personnes s'occupent avec intérêt de l'histoire de notre pays; mais on ne les voit point se réunir pour se communiquer leurs travaux, leurs recherches et leurs lumières. Quoique nous comprenions le plaisir qu'on peut trouver à étudier pour soi les monuments de notre passé, cependant n'y aurait-il pas plus de vrai patriotisme, et n'éprouverait-on pas un plaisir plus grand à faire partager à d'autres le résultat de nos investigations, et à s'exciter mutuellement à des recherches nouvelles ? » —

Nous aurons probablement encore l'occasion de revenir sur ces intéressantes leçons de M. Matile, qui ne sont fréquentées, nous le disons à regret, que par un trop petit nombre d'auditeurs. Celles de son collègue, M. le professeur Guillebert, ont le privilége, par leur objet même, d'être suivies par un plus grand nombre de personnes. C'est à peu près le même public qui assistait avec empressement, il y a deux ans, à un cours du même professeur où il traitait de la *nature*. Cette année il poursuit, avec le même talent d'exposition claire et facile, ce travail substanciel et fécond, et c'est principalement l'*homme* qu'il a en vue.

Il serait trop long d'entreprendre ici une analyse des trois ou quatre leçons qui ont été données jusqu'à aujourd'hui par M. Guillebert. Pour les personnes qui les ont entendues, nous aurions un désavantage trop marqué, et notre analyse ne pourrait en donner une juste idée à ceux de nos lecteurs qui ne les fréquentent pas. — Nous ajouterons seulement qu'outre la science du professeur, nous avons à louer son patriotisme: il y a deux ans, il remettait au Musée une somme de 200 fr. provenant de son premier cours. Cette année c'est à la Bibliothèque publique qu'il destine le produit du second, et c'est avec autant de modestie que de désintéressement, qu'à la fin de sa séance d'introduction il a dit : « C'est à la Bibliothèque publique que » revient naturellement le produit de ce cours, car c'est à elle que je » dois de pouvoir vous le donner; c'est elle qui m'a fourni la plupart » des livres dont j'ai eu besoin pour le faire. »

Lausanne, 3 *février*. — La place que vous avez donnée, M. le Rédacteur, à la lettre de M. Audemars dans votre dernier numéro, m'a paru un appel indirect à vos correspondants, auxquels est assignée la tâche incontestablement aussi utile qu'intéressante de tenir les lecteurs de la *Revue* au courant des événements littéraires et scientifiques dans le sein de la Confédération. Ma conscience en a été touchée, je l'avoue, et je me suis reproché sincèrement le silence que j'ai gardé depuis quelque temps à votre égard. Je me suis cependant un peu rassuré, en réfléchissant qu'en réalité je n'aurais rien eu à vous dire, tout au moins d'un peu saillant. Hélas oui! ce mouvement intellectuel dont nous nous glorifiions un peu naguère, et par lequel nous essayions de nous mettre en parallèle avec notre brillante voisine du bout du lac, a disparu complétement. La barbarie a établi son camp parmi nous; avant-poste menaçant pour bien d'autres, si les hommes qui veulent défendre la société moderne et chrétienne ne savent pas se réunir à temps. Mais quoique la politique seule nous préoccupe ici, je ne veux point vous en parler davantage. Rien donc...., voilà toutes les nouvelles littéraires que je puis vous donner aujourd'hui, si je ne m'empare de publications faites ailleurs, mais qui par leurs auteurs et leur contenu, nous touchent d'également près. De ce nombre, il en est deux qui ont fait quelque sensation à Lausanne : je veux parler du volume de l'*Histoire Suisse* de M. Monnard, traitant de la révolution helvétique, et des *Mémoires* de M. de Roveréa sur le même sujet. La première de ces publications, fruit des travaux patients et consciencieux d'un écrivain déjà apprécié, mérite assurément de vous une notice spéciale qui ne lui manquera pas [1]; je me borne donc à le mentionner comme un travail destiné à remplir une lacune importante dans les annales de notre patrie; impartial, sans jamais être froid et décoloré, puisé aux meilleures sources, le volume de M. Monnard présente un tableau vrai et assez complet d'une époque dont nous ne pouvons dire encore si elle fut funeste ou heureuse pour la Suisse; mais qui, dans tous les cas, fut fertile en grands événements et moins pauvre en hommes de caractère que l'époque actuelle. — L'ouvrage de M. de Roveréa, a les qualités et les défauts d'un récit fait par un contemporain qui a eu personnellement un rôle actif, et épousé par conséquent avec quelque passion le parti auquel il était attaché, celui de la résistance, celui de la vieille Suisse. Mais précisément pour cela cet écrit doit nous intéresser; jusqu'ici les libéraux, les révolutionnaires du temps, avaient seuls pris la parole; les mémoires de Henri Monod, divers écrits du général Laharpe et de J.-J. Cart, voilà ce que nous possédions d'original sur ce temps-là. Il est bon de pouvoir écouter après ces narrateurs l'un des hommes les plus intelligents et les plus énergiques de l'opinion contraire, le chef de cette légion fidèle qui combattit bravement à la Singine et sous les murs de Berne, contre ses compatriotes insurgés au nom de leur indépendance, et contre les Français leurs nouveaux alliés.

A Lausanne même, le seul écrit un peu frappant qui ait paru cet hiver, je crois, c'est un sermon de M. Guillaume Monod, sur la liberté religieuse. Ce sermon qui avait attiré dans les temples nationaux une

[1] Nous espérons être prochainement en mesure de faire droit au vœu exprimé ici par notre correspondant. (*Note de la Réd.*)

foule considérable, et excité naturellement la vive indignation du parti persécuteur, a été imprimé ; et l'on peut dire qu'il est non-seulement un acte de courage de la part de son auteur, mais un morceau d'éloquence digne d'attention. Certainement, depuis la mort de Vinet, le canton de Vaud n'a aucun orateur ni aucun écrivain qui manie sa langue avec autant d'avantage que M. Guillaume Monod. Il est superflu d'ajouter ce que vous savez déjà, savoir que le gouvernement n'écoute sur le chapitre de l'Eglise et de la tolérance aucun conseil, non pas même des pasteurs qui continuent à le servir. La persécution redouble. Cette semaine encore, elle a été poussée ici jusqu'au ridicule ; quelques pasteurs démissionnaires qui voulaient dîner ensemble avec leurs femmes et leurs enfants, ont été surpris par la police, et sommés de se séparer avant d'avoir eu le temps de s'asseoir à la table déjà servie. On assure cependant qu'ils n'ont pas été réduits à jeûner ce jour-là ; le dîner a été transporté en grand secret dans une maison hospitalière, et cette fois les convives dissidents n'ont plus été troublés. — Voilà où nous en sommes au canton de Vaud en 1848. N'est-ce pas à faire envie à tous nos voisins ?

Zurich, 8 février 1848. — Le 13 janvier, notre conseil d'état a reçu solennellement, des mains du colonel Ziegler, les armes de Zwingli, qui jusqu'ici étaient demeurées au pouvoir de l'état de Lucerne. Nombre de personnes avaient espéré assister à une grande fête populaire. Dès le matin, une foule compacte, attirée par l'appât du spectacle, remplissait les rues. L'attente a été déçue. Tout s'est borné au transport des armes de la maison de M. Ziegler à la maison du conseil ; à une promenade en voiture faite par M. Ziegler et d'autres officiers de distinction ; à un discours de M. le bourgmestre Zehnder qu'un bien petit nombre d'heureux ont pu entendre ; enfin à un dîner auquel ont participé un bien plus petit nombre encore, savoir les seuls invités.

On a répondu, de haut lieu, aux plaintes qui se sont élevées sur la mesquinerie d'une pareille fête, qu'on avait cru devoir éviter tout ce qui pouvait blesser les susceptibilités politiques et religieuses de nos confédérés de Lucerne ; et que la plus grande simplicité était requise à cet effet. Aussi M. le bourgmestre a-t-il pris un soin extrême de ne pas aborder, dans son discours, le terrain politique, rappelant que ces armes « ne devaient pas être envisagées comme un trophée, comme un butin enlevé après le combat, mais comme les symboles du courage et du dévouement d'un grand homme vénéré. » L'orateur n'a pas mis moins de précaution à éviter le terrain confessionnel, insistant sur ce que « notre joie n'était mêlée d'aucun sentiment dont l'expression pût blesser nos confédérés de Lucerne, comme membres de l'église catholique ».

Assurément, on pourrait regretter qu'on n'ait pas donné plus d'éclat à cette fête, qu'on n'en ait pas profité comme d'un moyen précieux pour ranimer l'attachement que le peuple porte à son pays et à son église, en lui rappelant d'une manière vive et sensible ce Zwingli à la fois réformateur et grand patriote, héros et martyr. — D'un autre côté, les intentions des ordonnateurs de la fête, exprimées et motivées par eux, sont infiniment respectables.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de signaler ici que quelques-uns révoquent en doute l'authenticité des armes qui ont été livrées à Zu-

rich, et qui se composent d'un casque, d'une épée et d'une hache d'armes. On prétend que les armes véritables ont été transportées à Paris au temps de la révolution; d'autres soutiennent qu'elles se trouvent encore, en partie du moins, entre les mains de la famille Göldli de Lucerne.

Berne.— février 1848. Il y a quelques années déjà que l'on travaille dans la cathédrale de Berne à la construction d'un nouvel orgue. On peut maintenant espérer de voir s'achever dans le courant de celle-ci cette œuvre grandiose, qui promet de prendre place au rang des plus célèbres de ce genre. Le directeur de l'entreprise est M. F. Haas, auquel on doit déjà les belles orgues de Neumünster près de Zurich, de Neuchâtel, de Winterthur et de Zofingue. Le jugement des experts qui ont assisté récemment à l'essai de ces dernières, nous permet de croire que notre attente ne sera point trompée. Les orgues de Berne sont conçues sur un plan beaucoup plus vaste que les précédentes; elles ne le céderont pas même à celles de Fribourg, et elles présenteront l'application de plusieurs perfectionnements inventés depuis Moser. On cite, entre autres, comme particulièment remarquables: l'organisation de la soufflerie, la construction des sommiers d'après le système du célèbre Walcker de Ludwigsbourg, celle des trombonnes, trompettes etc., d'après les procédés perfectionnés de M. Cavallié de Paris, les dimensions colossales de la subbasse ouverte, qui aura 32 pieds d'élévation, etc. L'instrument complet se composera de quatre claviers de manuales, un clavier de pédales, 55 régistres, et près de 4000 tuyaux.

MÉLANGES.

Le paysan et son cheval.

Fable.

Bâle est, vous le savez, une ancienne cité,
Qu'illustre son commerce et son humanité.
Nulle part on ne place avec plus d'assurance
Son superflu, pour le faire valoir,
Et nulle part aussi l'on ne peut voir,
Chez un peuple amoureux et fier de son avoir,
Plus d'amour pour la bienfaisance.
Ici la pauvreté ne connaît pas ces maux
Qui l'accablent ailleurs et la rendent affreuse.
Une sollicitude active et généreuse
Y cherche l'âme malheureuse,
Et s'étend même aux animaux.

J'avais besoin, avant de conter mon histoire,
De rappeler ce point, du reste assez notoire.

A Bâle donc, un de ces jours d'hiver
Qui font que les plus philosophes
S'emmaillottent chez eux des plus chaudes étoffes,
Et que pour s'en railler il faut être de fer,
Un paysan, venu des terres limitrophes,
Conduisait, soufflant dans ses doigts,
Chez un de nos richards une toise de bois.
Son fouet, en fainéant, dormait sur la voiture,
Et notre homme, à la peine à merveille endurci,
Semblait stoïquement n'en prendre aucun souci,
Lorsqu'à la fin, lassé, par la froidure,
De marcher lentement au pas de son cheval,
Il résolut soudain de hâter son allure.
Le voilà donc qui prend son instrument fatal,
Et de maître indulgent devient maître brutal,
Frappant à tour de bras, sans règle ni mesure,
Sur les flancs du pauvre animal.
Aussitôt les passants, les gueux de la ruelle,
L'assaillent de gros mots : « O le vilain butor!
» Le manant! » criaient-ils; et, pour surcroît encor,
Les gamins le huaient. Lui frappait de plus belle,
Comme si, l'excitant, chaque injure nouvelle
Lui faisait à ce jeu ressentir plus d'appas.
Et pourtant à son gré le char n'avançait pas.
Le coursier n'était point rebelle;
Tous ses membres montraient une peine cruelle;
Mais, las! sur le pavé tout couvert de frimas
Il avait beau tirer; il y perdait ses pas.
Le rustre alors, dans un accès de rage,
Mettant un sot honneur à forcer le passage,
Saisit le frein, tire en avant,
Fouette à plaisir et derrière et devant,
Si bien que la corde se casse,
Et que le lourdaud sur la place
Tombe épuisé sur son séant.
Le sabot ferré de la bête
Sur le front du coupable au même instant s'arrête,
Elle eût pu l'écraser; mais elle n'en fit rien.
A cet aspect, dit-on, un témoin oculaire,
Homme au malin sourire, à l'œil pharisien,
Un vieux juif, ne pouvant se taire,
Demanda, ricanant, si l'homme, en cette affaire,
Ou le cheval était chrétien!

Frédéric Caumont.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

COURS D'ANGLAIS POUR LES ENFANS, par l'auteur du *Nouveau Magasin des Enfans*. Paris, chez A. Réné et Ce, rue de Seine 32, Prix : 5 fr.

Rien n'est plus ingénieux que la combinaison de ce cours, publié par une personne non-seulement maîtresse dans les deux langues, mais encore très-versée dans les secrets de l'enseignement et d'un enseignement rapide, exact, agréable. Sur des feuilles de carton de la grandeur d'un in-12, et qui peuvent l'une après l'autre passer et repasser sans risque dans les mains aventureuses de plusieurs écoliers, on trouve d'abord une grammaire; puis des leçons à apprendre d'une difficulté graduée et qui introduisent l'élève dans le vocabulaire et dans la phrase par une porte toujours plus large : après cela, viennent des dialogues, toujours avec la traduction en regard. Une nouvelle série de cartes commence avec des thèmes sur la grammaire; le français a disparu. D'autres thèmes succèdent, en français, pour habituer l'enfant à traduire indifféremment d'une langue dans l'autre. La même méthode de doubles thèmes gradués est répétée pour la syntaxe, avec plus de développement encore. Et enfin, les cartes contiennent un très-joli choix de morceaux de poésie et de prose qui transportent tout à fait les jeunes imaginations dans un pur sanctuaire de l'art et de la littérature. Chaque degré de l'échelle a été franchi pas à pas, comme on voit, et, depuis le premier au dernier, l'auteur du *Cours* n'a cessé de soutenir l'élève de sa main vigilante.

Mais, pour rendre encore plus clairs et plus aisés, s'il était possible, ces enseignemens si pleins de méthode et de facilité, un petit volume s'y joint, contenant l'histoire d'une mère qui, au moyen des cartes, apprend l'anglais à ses deux petites filles : exemple qui démontre, dans tous les détails, la manière de se servir du *Cours*, aux gens qui en auraient besoin. Avec cet agréable guide la personne la plus ignorante, la moins habituée à enseigner, peut apprendre l'anglais à quelqu'un; il suffit qu'elle sache le prononcer.

Voilà un livre qui assurément peut rendre les plus grands services. Aussi ne saurions-nous trop le conseiller aux familles et l'indiquer aux maîtres et aux maîtresses de pension. Il est fait avec un soin, une perfection d'exactitude et d'ensemble qui montrent assez combien il appartient au petit nombre d'ouvrages composés sans aucun but de spéculation, mais pour la chose même dont ils s'occupent. Malheureusement, ce sont justement ces travaux-là qui restent ignorés, parce que leurs auteurs ne sont pas gens à en faire du bruit. C'est donc à nous autres sentinelles bibliographiques à signaler ces rares travaux, et nous en saisissons avec bonheur toutes les occasions.

SÉANCE D'OUVERTURE DES COURS à l'Académie de Neuchâtel. — Brochure in-8° de 108 pages; en vente chez MM. les libraires de Neuchâtel, à 1 fr.

Il serait superflu de faire l'éloge des discours renfermés dans la brochure dont le titre précède, et qui est une publication annuelle faite par le corps académique de notre ville. Nous aurions toutefois désiré faire une mention toute particulière du discours de M. le Recteur, qui a pris soin de recueillir, dans le domaine des sciences et des lettres, tous les faits et ouvrages qui se rattachent à Neuchâtel ou à des Neuchâtelois.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

DES MYSTÈRES

ET DE L'ART DRAMATIQUE EN SUISSE APRÈS LA RÉFORME,

OU

ESSAI SUR QUELQUES DRAMES EN LANGUE FRANÇAISE, DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES.

Les Mystères latins de la Réforme. — *Le sacrifice d'Abraham*, tragédie française de Th. de Bèze. — *David combattant*, *David triomphant*, et *David fugitif*, trilogie de Louis des Mazures. — *L'Ombre de Garnier Stoffacher*, par Joseph Duchesne. — Une pastorale, par Simon Goulard.

En fait d'arts, tout comme dans le champ de la politique ou de la législation, il est bien rare qu'une pratique consacrée par les mœurs et par le temps s'efface brusquement et soudain. L'empire de la coutume s'exerce presque aussi nécessairement dans l'un et l'autre domaine, et l'on citerait difficilement un genre de poésie ou une école de peinture qui aient fini à la date précise que les législateurs du Parnasse nous donnent dans leurs poétiques comme étant celle de leur mort civile et naturelle. Ce décès ou ce convoi final est d'ordinaire précédé d'un déclin plus ou moins long, mais aussi plus ou moins obscur, dont les annalistes de l'art se dispensent volontiers de tenir compte. Bien que la tâche de celui qui se met à la recherche de ces derniers et menus filons, lorsque la veine principale est tarie, soit passablement ingrate, elle n'est pourtant pas dénuée d'un certain charme, surtout à une époque où l'on cherche beaucoup à être complet, tout en y réussissant fort rarement.

La littérature dramatique a été certainement en France et dans les pays de langue française l'une des plus goûtées et des mieux étudiées ; dès le siècle dernier les frères Parfait [1] ou le duc de

[1] *Histoire du Théâtre français*, par MM. Parfait. 15 vol. in-12.

Lavallière (1) croyaient de bonne foi avoir tout dit sur ses origines et recueilli la presque totalité de ses monumens. Dès-lors néanmoins, jusqu'aux recherches de MM. C. Magnin (2), de Montmerqué et Francisque Michel (3), et au catalogue de la bibliothèque de Soleinne (4), que de pièces de théâtre retrouvées, qui n'avaient pas été signalées par ces premiers investigateurs? A la vérité tout est loin d'être d'une égale valeur parmi ces produits si longtemps enfouis de notre vieille muse. Pour une *Moralité très-singulière et très-bonne des blasphémateurs du nom de Dieu*, dont la bibliothèque royale paiera sans hésiter 800 francs l'exemplaire unique, acheté peu auparavant 5 sous sur un pont de Rouen, combien de bagatelles à peine dignes de ce nom de *farce*, autrefois tant prodigué et dont il faudrait commencer à devenir avare! Mais du moment qu'il est reçu que tout a de la valeur dans cette catégorie de livres rares, il n'y a plus qu'à enregistrer soigneusement. Nous voulons, pour notre part, révéler l'existence de deux ou trois de ces opuscules restés jusqu'ici inconnus, même aux plus habiles chercheurs. Mais nous parlerons en premier lieu de quelques autres qui ont été plus cités que lus.

On sait généralement que la réformation religieuse fut pour beaucoup dans la suppression des Mystères ou Poèmes dramatiques à personnages, empruntés presque toujours à l'histoire du Vieux et du Nouveau Testament (et quelquefois aussi à l'histoire profane), que de graves acteurs jouaient en public dans les grandes fêtes ou lors des entrées solennelles d'un roi ou de quelque prince (5). Cet usage fut l'un des premiers qu'attaqua Luther, comme étant une profanation empruntée aux cérémonies païennes. En vain Eckius, antagoniste non moins fougueux que le docteur de Wittemberg, chercha-t-il à le défendre dans ses *lieux communs* (6), en donnant une interprétation extensive à ce passage du Psalmiste:

(1) *Bibliothèque du Théâtre français* depuis son origine, (par le duc de Lavallière et Marin) Dresde (Paris) 1768, 3 vol. in-8°.

(2) *Les origines du Théâtre moderne*, par Ch. Magnin. 1838. in-8°.

(3) *Théâtre français au moyen-âge*. 1839. in-8°.

(4) *Catalogue* de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne, rédigé par le bibliophile Jacob. 5 vol in-8°.

(5) Pour être convaincu de l'importance que l'on mettait dans les parties catholiques de la Suisse romande à la représentation de ces drames, il suffit de parcourir la chronique manuscrite de Pierre de Pierrefleur, banneret d'Orbe (à la bibliothèque de Lausanne) et le journal de l'abbé Bérody de St.-Maurice en Valais (manuscrit).

(6) *Enchiridion Locorum communium contrà Lutherum*. Parisiis 1549.

« *Psallite Deo nostro* » ; les catholiques prévoyans comprirent que c'était un de ces points secondaires sur lesquels il fallait céder de bonne grâce, pour défendre des positions plus importantes. Dès-lors aucun réformateur ne se fit faute de proscrire « les chan- » sons et représentations vilaines et déshonnêtes, comme aussi les » masques, mômons ou mômeries, et les déguisemens en sorte » quelconque, qui sont choses abominables devant Dieu (1). »

Ces prescriptions, dit le biographe anonyme de Farel, *servirent grandement à contenir un chacun dans le respect et devoir deus à la propagation de la parole sainte.* » Lorsque plus de deux siècles après, Jean-Jaques Rousseau tonnait éloquemment, dans sa fameuse lettre à d'Alembert, contre les spectacles, il était (probablement sans s'en douter) l'écho lointain de son illustre compatriote Calvin, qui par son sévère langage exerça une influence si décisive sur les mœurs de cette Genève dont le philosophe du dix-huitième siècle se glorifiait volontiers d'être l'enfant.

Cependant tout ne fut pas dit pour les Mystères après les arrêts de proscription des principaux chefs du protestantisme, contre lesquels il y eut des protestations et des réserves, surtout de la part de Viret, l'un des plus lettrés parmi les réformateurs. Ce qu'on sait beaucoup moins, c'est que les protestans eux-mêmes contribuèrent à prolonger le règne de ces solennités dramatiques, en déguisant à la vérité le nom primitif qui leur avait été donné, et en se servant d'abord, pour mieux donner le change sur leur fraude littéraire, d'une langue moins usuelle et moins populaire que la française. Nous verrons toutefois bientôt que l'idiôme vulgaire reprit le dessus. Voici comment les choses se passèrent.

Vers la seconde moitié du seizième siècle, la poésie et la pompe dramatiques, dans les pays où la réformation avait prévalu, s'écartèrent petit à petit, pour obéir aux statuts religieux et civils, des formes de l'antique mystère catholique. Le drame devint presque exclusivement scolastique et savant, et on chercha à le dérober aux yeux du peuple en le concentrant dans l'intérieur des colléges qui avaient remplacé les couvens, comme aussi à ses oreilles en lui affectant la langue latine. A Genève par exemple, où le français était encore employé en 1523 pour les mystères joués à l'oc-

(1) Voyez entr'autres les Constitutions ecclésiastiques de Genève, de Berne et de Neuchâtel. Les expressions que nous citons sont empruntées à ces dernières, promulguées en 1542 et amplifiées en 1555.

casion de l'entrée solennelle d'une princesse de Savoie (1), et dans d'autres circonstances en 1524 (2), le drame latin avait prévalu dès 1538.

Ce genre de spectacle, réservé pour les solennités académiques et collégiales, consistait en une ou deux pièces composées par un professeur ou un régent, et empruntées comme les mystères aux textes de l'Ecriture sainte. Plusieurs réformateurs se distinguèrent dans ce genre de littérature. Ainsi Mélanchton composa une tragédie latine d'*Eve;* Sixte Birck, savant professeur de Bâle, plus connu sous le nom de Sixtus Betuleius, donna successivement une *Judith,* une *Suzanne,* un *Joseph,* et la tragi-comédie de la *Sagesse de Salomon;* Jérôme Ziegler de Zurich fit les drames de *Samson* et d'*Héli;* Jean Ertemius celui de *Zorobabel;* Jean Lorrich (Lorichius), à la fois habile juriste et soldat intrépide, s'exerça sur le sujet de la *Patience de Job,* souvent exploité par les auteurs des Mystères français. Le savant imprimeur Jean Oporin fit l'honneur d'une belle édition à tous ces auteurs dramatiques de la réforme (3). On eut aussi le Térence chrétien (4). En dehors de ces recueils on trouve encore des pièces capitales, par exemple le mystère de *Nabal*, dont l'auteur est le gendre de Zwingle, Rodolphe Gaultier (Gualtherus) (5).

Mais bientôt le public, naturellement fort restreint, de ces sortes de récréations dramatiques, ne suffisant pas aux auteurs, ils résolurent de se dédommager de leurs labeurs en revenant à la langue vulgaire, et en donnant leurs représentations devant tout le public convié dans la cour du collége ou dans quelqu'autre lieu spacieux. Théodore de Bèze, le plus lettré des réformateurs, lui qui pendant sa longue et sérieuse carrière eut souvent et malgré lui des réminiscences de ses *Juvenilia,* donna le premier exemple de cette

(1) *Récit des fêtes* célébrées à l'occasion de l'entrée à Genève de Beatrix de Portugal, duchesse de Savoie, d'après un manuscrit du temps. Genève, 1841.

(2) Sottie à dix personnages, jouée à Genève en la place du Molard, le dimanche des Bordes, l'an 1523.

Sottie à neuf personnages, jouée le dimanche après les Bordes, en 1524, en la justice, parce que le dimanche des Bordes faisait gros temps. Vol. in-12 sans date.

(3) *Dramata sacra.* 2 vol. in-8°. Bâle, 1547. Très-rare. (A la bibliothèque de Neuchâtel.)

(4) *Terentius Christianus.* Berne, in-8°, chez Jean Le Preux. Il y a plusieurs éditions de ces drames sacrés qui ont pour auteur Corneille Shonœus de Goude en Hollande. Il a cherché à imiter le style de Térence, mais comme un apprenti maladroit copie un maître habile. Les pièces de Schonœus sont d'ailleurs peu dramatiques.

(5) Rod. Gualteri Tigurini Comœdia quæ inscribitur *Nabal* desumpta ex I. Samuel XXV Cap Zurich, Froschauer. La pièce est dédiée au seigneur Florian Susliga Rolicz de Varsovie, comte polonais, en octobre 1549. Elle est dans ma bibliothèque, comme toutes celles dont je parle dans ce travail.

transformation. Jérôme Ziegler, déjà cité, ayant composé en latin un mystère intitulé *Isaaci Immolatio*, Bèze, qui ne négligeait aucune occasion de mettre en honneur le français, auquel il a fait faire, avec ses associés dans l'œuvre de la réforme, Calvin, Viret et Farel, d'incontestables progrès, entreprit de traiter le même sujet dans cette langue. Il composa donc à Lausanne, vers 1550, pour une solennité académique, la tragédie du *Sacrifice d'Abraham, nécessaire à tous chrestiens pour trouver consolation au temps de tribulation et d'adversité* (1).

Il n'entre pas dans notre plan de faire la critique ni même l'analyse complète de cette pièce, qui est suffisamment connue de tous ceux qui s'occupent d'ancienne littérature française. Il nous suffira de dire qu'ils la considèrent comme l'une des plus singulières de cette époque, et qu'ils s'accordent à y découvrir, à côté de vers et de traits fort ridicules, qui sont le fruit du mauvais goût d'alors, des beautés qui sont de tous les temps. Quelques tirades feront juger des uns et des autres. Voici d'abord la fin du Prologue :

Bientôt verrez Abraham et Sara,
Et tôt après Isaac sortira.
Ne sont-ils pas témoins très-véritables?
Qui veut donc voir choses tant admirables,
Nous le prions seulement d'écouter,
Et ce qu'il a d'oreilles nous prêter,
Etant tout sûr qu'il entendra merveilles,
Et puis après lui rendrons ses oreilles.

A l'ouverture de la scène Abraham et Sara délibèrent ensemble sur le soin qu'ils doivent prendre de leur fils :

(1) Publiée d'abord sans date, cette pièce fut réimprimée à Paris en 1552, par Henri Estienne, et sept ou huit fois dès lors. Au reste il convient de faire observer que l'invention de ce drame n'appartient ni à Théodore de Bèze ni à la Réforme. Il suffit de citer les pièces suivantes sur le même sujet, bien antérieures à celle de Bèze.

Le sacrifice de Abraham à huyt personnages : c'est assavoir Dieu, Miséricorde, Raphaël, Abraham, Sarra, Isaac, Ismael et *Eliezer*. Joué devant le roy en lhostel de Flandres à Paris, l'an mil DXXXIX. Il existe une autre édition sous la même date, imprimée à Lyon. Ce mystère en vers est lui-même extrait presque textuellement du *mystère du vieil* Testament.

On a vendu aussi à Paris, chez M. de Soleinne, un *mystère* manuscrit de l'*Immolation d'Abraham par personnaiges*, à quatre personnaiges, l'ange, Abraham, Isaac et Sara. Cette pièce, représentée à Dijon l'an 1532, et par conséquent antérieure au mystère imprimé, en diffère aussi complètement. Il provenait de la célèbre bibliothèque du président Bouhier. Le Herault dit dans le prologue :

Nous sommes jeunes et n'avons pas grant sens
De reciter batailles, ou grands histoyres....
Ne croyez point que jouons pour argent....

Il a été fait, à diverses époques postérieures, plusieurs pièces sur le même sujet dans lesquelles les auteurs ont copié plus ou moins littéralement, en les appropriant au langage moderne, soit le mystère du sacrifice d'Abraham, soit la pièce de Bèze.

Or sus, Sara, surtout prenons bien garde
A notre fils, que trop ne se hazarde
Par fréquenter tant de malheureux hommes
Parmi lesquels vous voyez que nous sommes.

La recommandation est bonne, car le Diable arrive sur la terre. Il est vêtu en habit de moine (comme dans la plupart des pamphlets anti-papistes de ce temps) et débite un monologue impie et insolent :

Dieu est aux Cieux par les siens honoré,
Des miens je suis en la terre adoré;
Dieu est au Ciel! Eh bien! je suis en terre;
Dieu fait la paix et moi je fais la guerre.
Dieu règne en haut; eh bien! je règne en bas;
Dieu fait la paix et je fais les débats.
Dieu a créé et la terre et les Cieux;
J'ai bien plus fait, car j'ai créé les Dieux.

Dieu est servi de ses anges luisans,
Et sont aussi mes anges reluisans.
Il n'y a pas jusques à mes pourceaux
A qui je n'aie enchassé les museaux.
Tous ces paillards, ces gourmands, ces ivrognes,
Qu'on voit reluire avec leurs rouges trognes,
Portant saphirs et rubis des plus fins,
Sont mes suppôts, sont mes vrais Chérubins.

Cependant Abraham a reçu le terrible décrêt d'en haut. Il s'apprête à partir avec son fils Isaac. Ses serviteurs chantent en chœur en paraphrasant le proverbe « que les jours suivent et ne se ressemblent pas: »

Si deux jours l'on met ensemble,
L'un à l'autre ne ressemble.
L'un passe légèrement,
L'autre dure longuement.
L'un est sur nous envieux
De la lumière des Cieux;
L'un, avec sa couleur bleue,
Nous veut éblouir la veue;
L'un veut le monde brûler,
L'autre essaie à le geler.

La bonne Sara, inquiète de ne pas voir venir son mari et son fils, qui l'ont quittée pour six jours dont trois sont déjà passés, se lamente dans un langage que l'on pourrait mettre dans la bouche de plus d'une fille de princes de nos jours :

Plus on vit, plus on voit, hélas,
Ce que c'est de vivre ici-bas.
Soit en mari, soit en lignée
Il n'y eut oncques femme née

Autant heureuse que je suis;
Mais j'ai tant enduré d'ennuis
Ces trois derniers jours seulement,
Que je ne sais pas bonnement
Lequel est le plus grand des deux,
Ou le bien que j'ai reçeu d'eux
Ou le mal que j'ai enduré
En trois jours qu'ils ont demeuré.

La scène d'Abraham, prêt à sacrifier son fils, est, on le comprend, la principale. C'est un trait de maître que d'y avoir introduit le Diable lui-même s'appitoyant sur le sort d'Isaac :

Abraham.
Ah, mon ami! Je tremble voyrement.
Hélas, mon Dieu!
Isaac.
Dites-moi hardiment
Que vous avez, mon Père, s'il vous plaist.
Abraham.
Ah! mon ami, si vous saviez que c'est;
Miséricorde! ô Dieu! Miséricorde!
Mon fils! Mon fils! Voyez-vous cette corde?
Ce bois, ce feu et ce couteau ici?
Isaac! Isaac! c'est pour vous tout ceci.
Satan.
Ennemi suis de Dieu et de nature,
Mais pour certain, cette chose est si dure,
Qu'en regardant cette unique amitié,
Bien peu s'en faut que n'en aie pitié.
Abraham.
Hélas! Isaac!
Isaac.
Hélas! père très-doux,
Je vous suppli, mon père, à deux genoux,
Avoir au moins pitié de ma jeunesse.
Abraham.
Oh, seul appui de ma foible vieillesse,
Las! mon ami, mon ami! je voudrois
Mourir pour vous un million de fois;
Mais le Seigneur ne le veut pas ainsi.
Isaac.
Mon père! hélas! je vous crie merci.
Hélas, hélas, je n'ai ne bras ne langue
Pour me deffendre ou faire ma harangue:
Mais, mais voyez, ô mon père! mes larmes,
Avoir ne puis ni ne veux autres armes
Encontre vous; je suis, Isaac, mon père!
Je suis Isaac! le seul fils de ma mère.

On ne saurait contester le touchant intérêt de ce dialogue terminé par un trait d'une simplicité biblique. Enfin l'épilogue nous four-

nit quelques données sur la manière dont l'auteur se mettait en communication avec son public :

Par quoi, Seigneurs, Dames, Maîtres, Maîtresses,
Pauvres, Puissans, joyeux, pleins de détresses,
Grands et petits, en ce tant bel exemple,
Chacun de vous se mire et se contemple;
Tels sont, pour vrai, les miroirs où l'on voit
Le beau, le laid, le bossu et le droit.
Car qui de Dieu tasche accomplir sans feinte
Comme Abraham la parole très-sainte,
Qui, nonobstant toutes raisons contraires,
Remet en Dieu et soi et ses affaires,
Il en aura pour certain une issue
Meilleure encor qu'il ne l'aura conçue.

La pièce de Théodore de Bèze eut un grand succès; bien que tirée primitivement du latin, elle fut remise littéralement en cette langue par un de ses amis, Jean Jaquemot (Jacomotus) de Bar en Lorraine, réfugié comme lui en Suisse pour la religion [1].

L'heureux exemple donné par Bèze encouragea un autre poète, aussi Français, aussi réfugié pour la même cause, mais moins connu et moins digne de l'être, Louis Des Mazures, ancien secrétaire du cardinal de Lorraine, à composer des drames français. De ses tragédies saintes, ce qu'on connaît de moins mauvais est la trilogie de David, intitulée *David combattant, David triomphant* et *David fugitif* [2]. Le poète a trouvé moyen de refondre en partie dans son sujet une version des Psaumes en vers français qui n'avait pas fait oublier celle de Marot. Cela explique surabondamment pourquoi ses tragédies ne lui ont pas porté bonheur. On les trouvait froides et sans action. Cependant dans *David triomphant* on voit le combat à coups de fronde; Goliath tombe, David lui coupe la tête et l'emporte. Tous les Philistins, voyant leur héros tué, prennent la fuite et c'est un acteur qui avertit les spectateurs que la pièce est finie :

Seigneurs, les Philistins courent plus que le pas,
Ils ont peur d'Israël et ne reviendront pas.

Dans la seconde pièce, *David triomphant*, Des Mazures a essayé d'être plus gai. On danse et l'on chante pour célébrer le succès de David, et c'est pour l'auteur une excellente occasion de débiter ses Psaumes. Chaque acte, à l'exception du dernier, finit

(1) *Abrahamus sacrificans, tragœdia, latine a Johanne Jacomoto Barrensi conversa.* A la suite des poésies latines de T. de Bèze.

(2) Genève, 1566.

par un ballet. Micol, fille de Saül, épouse David; le roi, jaloux de son gendre, le chasse, et l'épilogue avertit encore que David ne reparaîtra pas de si tôt. Effectivement, ce n'est que dans la troisième pièce qu'on revoit le roi fugitif se raccommoder enfin avec Saül et oublier ses persécutions en chantant ses cantiques.

Des Mazures n'a pas poussé plus loin l'histoire dramatique du roi-poète, mais il a publié encore deux drames, *Josias* (1) et *Adonias* (2) où il paraît plus préoccupé de controverse que de poésie, et une traduction de la *Jephté* de Georges Buchanan.

C'est le moment de faire observer que cet emploi de la poésie dramatique dans les cérémonies publiques, importé en Suisse par des étrangers, rencontra dans plusieurs cantons réformés des censeurs très-énergiques, à mesure que les mœurs prenaient un caractère de plus en plus grave et puritain. On alla jusqu'à signaler le retour au drame comme un pas en arrière vers les superstitions papistes et comme une infraction aux préceptes des grands réformateurs dont la génération allait s'éteindre. Bèze seul, le premier, le grand coupable, survivait. La controverse s'anima tellement, quand il fut mort et qu'on n'eut plus rien à ménager, qu'un érudit de Saint-Gall, David Wetter, recteur du gymnase, en fit l'objet d'une déclamation scénique en prose latine (3). Trois interlocuteurs paraissent : le premier se fait l'apologiste des comédies sacrées; il cite des théologiens éminens de l'église réformée qui, non-seulement ne les ont pas condamnées, mais qui ont été jusqu'à les recommander. Bien plus, on a vu les princes de la doctrine protestante, Bucer en Angleterre, Bullinger et Gaultier en Suisse, Pierre Viret et Théodore de Bèze dans la république de Genève, s'intéresser à ces sortes de jeux et y prendre eux-mêmes une part très-active.

Un second personnage (représenté, dit l'opuscule de Wetter, par un jeune homme de grande espérance, *adolescens magnæ spei*, du nom de Locher) est loin de se montrer si facile : « On me

(1) *Josias, vrai miroir des choses advenues de nostre temps*, tragédie de messer Philone, traduite de l'italien en français. Genève, 1566. in-4°.

(2) *Adonias, vrai tableau* ou patron de l'estat des choses présentes. Lausanne, in-8°. 1586.

(3) *Discursus exibens tres sermones de Comædiis.*

Quorum primus Comædias laudat;
Alter vituperat et damnat;
Tertius distinctè respondet.

autore *Davide Wettero*, Gymnasii Sangallensis rectore. Basileæ, 1629. in-4° (A la bibliothèque de Neuchâtel.)

cite, réplique-t-il, des noms d'hommes éminens, des théologiens quasi-saints, qui non-seulement ont permis les drames sacrés, mais qui ont été jusqu'à en composer. J'ai peine à me décider à répondre, tant je trouve téméraire d'émettre un blâme sur de si grands personnages. Mais, après tout, ne serait-il pas permis de raisonner, non point tant sur la question de savoir ce qu'ils ont fait, que sur celle de connaître s'ils ont bien fait d'agir ainsi en cette occurrence. Ne peut-on pas aussi leur opposer le témoignage de leur égal, le révérend Breitinger, antistès de l'église de Zurich, qui a épuisé le sujet dans son traité des représentations scéniques? (1) »

Le troisième acteur dans ce débat (Jacob Akermann), tâche de mettre les deux adversaires d'accord au moyen d'une opinion de juste-milieu qui pourrait bien ne pas satisfaire les casuistes : *Quid agam, qui sequar, quô me vertam,* s'écrie-t-il ! « Que ferai-je, qui suivrai-je, à qui donnerai-je raison? Je dois avant tout déplorer que le nom de *comédie,* que je voudrais pouvoir bannir du monde chrétien comme infâme et rappelant d'odieux souvenirs, ait été donné à des récréations aussi innocentes que les nôtres. Ne les appelons pas même des *drames,* car ce nom pourrait encore effaroucher des personnes pieuses ; contentons-nous du titre modeste de *dialogue,* grâce auquel la jeunesse chrétienne pourra peut-être continuer des exercices qui ne sont pour elle ni sans utilité ni sans charme. »

Cette opinion intermédiaire parut sans doute la plus sage, sinon la plus logique, car nous retrouvons des représentations scéniques de ce genre pendant près d'un siècle encore. Leur sphère s'agrandit même, et au lieu d'être exclusivement scolastiques et religieuses, on les vit envahir le domaine de la politique et servir, comme maintes fois les anciens mystères, à donner de l'éclat à des cérémonies publiques, comme entrées de princes ou d'ambassadeurs, renouvellemens de traités diplomatiques, fêtes civiques enfin. Seulement, par respect pour le culte divin, au lieu de prendre des sujets de la Bible, on fit intervenir l'olympe païen. On sait que le duc de LaVallière a prouvé, par de nombreux exemples, que le mystère n'était pas nécessairement tiré des sources bibliques, mais qu'on appelait ainsi toute pièce dans laquelle on faisait intervenir des personnages surnaturels, sacrés ou profanes. Cela une fois concédé, nous allons citer plusieurs exemples, la plupart inconnus

(1) *J.-J. Breitinger, Tractatus de Comœdiis.* Tiguri. in-4°.

ou à peu-près, de cette nouvelle transformation du drame. C'est encore Genève qui va nous fournir le premier et le seul dont aient parlé quelques bibliographes.

En 1584 les Genevois, ayant conçu des inquiétudes du côté du duc de Savoie, leur ancien suzerain, résolurent de resserrer les liens qui les unissaient à la Suisse réformée. Des députés de Berne et de Zurich vinrent en conséquence à Genève, le 18 octobre de cette année, pour solenniser l'ancien serment d'alliance, et de grandes fêtes leur furent offertes. Les Genevois avaient conservé leur ancien goût pour les jeux scéniques (car c'est une des villes d'Europe où l'on signale le plus grand nombre de Mystères); aussi acceptèrent-ils avec empressement l'offre que leur fit un français naturalisé parmi eux, de célébrer par quelque pièce de circonstance un événement heureux pour la république. Cet auteur était Joseph Duchesne (*Quercetanus* dans ses ouvrages latins), sieur de la Violette, né en Gascogne, dans l'Armagnac, médecin et poète au besoin. Il est vrai de dire que ce personnage est bien plus connu en sa première qualité qu'en la seconde. Quoiqu'il eût été l'ami et le compagnon d'école du fameux Dubartas, il ne serait guère sorti de l'obscurité sans les attaques du mordant Guy-Patin, qui le maltraite impitoyablement comme partisan de l'antimoine. On a même dit de lui que de toutes les pillules de sa composition, ses poèmes étaient les plus difficiles à avaler. Il va sans dire que nous ne parlerons que de celui qui a trait à notre sujet, l'*ombre de Garnier Stoffacher* [1]. On a quelque peine à reconnaître dans Garnier ce Werner Stauffacher, conspirateur du Grutli et l'un des auteurs de l'indépendance helvétique. Quoique la réputation du poète empyrique ne soit pas des meilleures [2], il est au moins curieux d'examiner ce que devenait la langue française égarée ainsi vers les confins de l'Allemagne.

L'*ombre de Garnier Stoffacher* est dédiée à un noble étranger, le baron de Zérotin, qui n'avait pu se trouver aux fêtes de l'alliance. « Je prends, dit l'auteur, la hardiesse de vous présenter » une petite fleur de notre jardin spirituel. En la cueillant je l'ai » trouvée comme flétrie pour avoir été mal arrousée de la liqueur

(1) L'*Ombre de Garnier Stoffacher*, Suisse, tragicomédie sur l'alliance perpétuelle de la cité de Genève avec les deux premiers et puissans cantons, Zurich et Berne. Genève, 1584, in-4°.

(2) Joseph Duchesne fut au reste un citoyen utile de la république genevoise. Il avait épousé la fille du célèbre Guillaume Badé, Marguerite de Trie, et il figura dans le Conseil des Soixantes.

» des neuf sœurs, trop peu eschauffée par les rais favorables d'A-
» pollon, et par conséquent indigne de vous être présentée. Cé-
» pendant, etc. »

La pièce est en trois actes. Au début du premier Bellone exhale la colère que lui fait éprouver le renouvellement d'un pacte qui peut amener la fin de la guerre religieuse en Suisse, surtout au moment où les députés des cantons allaient se prendre aux cheveux dans la diète de Baden :

Le courroux, le despit, la rage et la fureur
De leurs tisons ardens m'embrasent tout le cœur,
Qu'il faille que je voie exemptes treize villes
Des discors mutinés de nos guerres civiles.
Et que je voie encor trois aiglées cités
Raffermir de nouveau plus fort leurs libertés.
. . . . . .
. . . . . .
Je ne puis voir sans deuil qu'un si petit recoin
De l'Europe toujours me donne tant de soin!
Qu'il se moque de moi, que la paix il retire
Que j'ai bien pu chasser du Romulide empire.
C'est trop acquis d'honneur, c'est trop avoir duré
Sans avoir les assauts de Bellone enduré.
Suisse, Suisse, il est temps qu'ores dessus ta tête
Je fasse foudroyer les feux de ma tempête.
Que je teigne tes lacs du pourpre de ton sang
Que ton propre poignard tirera de ton flanc!
Vous les uns des cantons, sus aux armes, aux armes,
Faites ores l'état de valeureux gendarmes,
Quittez vos champs aimés, sortez de vos maisons,
Qu'ores la solde soit le prix de vos moissons.
. . . . . .
Vous les autres liguez, pâlissans vos visages,
Pour l'effroyable effroi de si nouveaux orages,
De morions pointus enfermez votre chef
Pour résister de même au choc d'un tel méchef :
. . . . . .
J'enrage cependant, je meurs, je suis troublée
Qu'ils prétendent dresser plus tôt une assemblée;
Car j'ai bien peur que Bade avec l'eau de son bain
Ne lave de leurs cœurs mon damnable dessein.

Arrive un chœur de soldats Suisses des divers cantons, qui célèbrent l'union fédérale et la mère-patrie. Ils semblent cependant inquiets sur l'avenir de la Confédération :

Toujours le front de nos montagnes
N'est pas de neige enfariné,
Toujours le fond de nos campagnes
De fleurs on ne voit couronné;
Toujours un même temps ne dure

Après le chaud vient la froideur,
Après notre heur quelque malheur
Nous doit talonner à mesure.
On a vu long-temps nos cuirasses
Toutes oisives pendre aux crocs,
Enrouillées nos coutelaces
Et tout espointés nos estocs.
Il est à craindre que Bellone
Ne rompe notre longue paix,
Nous en voyons jà les effets
Par les troubles qu'elle nous donne.
Tandis que notre république
N'a veu l'horrible impiété
De quelque guerre domestique,
Toujours heureuse elle a été.
Lors ses enseignes bigarrées
Qui voletaient en notre main,
Ont fait de l'empire Romain
Craindre les plus braves contrées.
Témoins quand braves ils défirent
A Giornico le Milanois,
Et quand peu en nombre vainquirent
Près Glaris le comte Toggois.
Jamais au pas des Thermopyles
Vous ne fûtes plus généreux
O vous Spartains, que furent ceux
Pour lors de nos liguées villes.

Le chœur termine par cette allocution qui malheureusement n'a pas cessé d'être de circonstance après trois siècles de dures expériences :

Tant que nous serons joints ensemble
Nous serons recherchés des rois,
Mais si le discord désassemble
Cette union grande une fois,
Suisse tu t'en iras en terre,
Tu perdras, las! ta liberté
Car qui a le Romain dompté,
Si non son intestine guerre.

Aux mâles accens du chœur, l'ombre de Werner ou Garnier se réveille et apparaît. C'est le début du deuxième acte :

Je sors, je sors dehors les ombres sépulcrales
Où me tiennent serré les trois parques fatales,
De mes cris, de mes vœux, de mes larmes l'effort
Ont ému à pitié l'impitoyable mort,
Contre sa dure loi m'ayant donné licence
De visiter encor le lieu de ma naissance,
Afin de l'avertir de son proche malheur
Avenant que Bellone allume sa fureur.

Le héros du Grutli interpelle vivement les Confédérés. Il leur

retrace l'histoire de Guillaume-Tell, qui au seizième siècle n'était pas encore un mythe. C'est certainement le premier tableau en vers français de cette aventure merveilleuse si souvent mise au théâtre dès-lors :

Avez-vous oublié ce Landberg furieux
Qui au père d'Arnold fit crever les deux yeux ?
Et ce tyran Grissler qui tenait asservie
Et votre liberté et votre propre vie ?
Quand perchant son bonnet, il vous contraignit tous
Passant par le devant de fléchir les genoux ?
Avez-vous oublié la vengeance sévère,
Qu'il prenait sur ceux-là qui manquaient à ce faire ?
Souvienne-vous qu'il mit sur la tête du fils
De Telh pour butte, las ! une pomme jadis,
Que l'abattre contraint d'une flèche légère
Fut à peine de mort le misérable père :
La face lui pâlit et de crainte et de peur
Il ne pouvait guigner ayant l'œil plein de pleur,
L'arc tombait en sa main ; ainsi mal asseurée
N'espérait guider droit sa sagette acérée :
Mais à la fin forcé hardiment la lâcha
Et sans nuire à son fils de son chef l'arracha,
Car Dieu guida son coup avec sa providence,
Vengeur de tout tyran, de l'oppressé défence.
. . . . . .
. . . . . .
Pourriez-vous voir encor rebâtir les deux forts
De Rossberg et Löwerts pour esclaver vos corps,
Ou qu'une citadelle étant bastionnée
Comme jadis *le joug des Suisses* fut nommée ?
. . . . . .
De plus en plus toujours et pour le bien commun,
Que tous vos treize cœurs se retiennent en un !
Croyez votre Garnier, amis, qui vous en prie,
La Parque me rappelle, adieu douce patrie,
Je m'en retourne en paix aux champs Elyséens,
Ainsi à tout jamais soient fermes tes liens....

Emu par cette allocution le chœur fait une invocation à la Paix

Et toi, Paix, comble notre cœur
Tout désolé de ton bonheur !
Car sans toi des humains la vie
N'a point de repos un moment,
Sans toi de nul contentement
Elle ne peut être suivie.

La Paix intervient en effet au troisième acte. Elle est poursuivie par Bellone, et la Suisse, le seul asile qui lui reste ouvert, va lui être fermée. Elle s'écrie :

O malheur ! ô horreur qu'en ces temps où nous sommes
Même entre les chrétiens les hommes ne soient hommes !

Le chœur des cités Helvétiques s'avance :

Approchons de la paix, chères et douces sœurs
Pour ouïr de plus près ses amères douleurs.

La Déesse leur fait longuement ses doléances quand arrive en toute hâte un messager de la diète :

Mais n'oy-je pas la Paix ? O Paix je viens vers vous
Des ligues envoyé pour vous donner entendre
L'amour et le devoir que tous vous veulent rendre.

La Paix.

Ils sont donc tous à moi ! Tu sois le bien venu
Messager, mais dis-nous le tout par le menu.

Le Messager.

Notre sainte union Bellone allait enfreindre
Qui seule nous maintient, qui seule nous fait craindre,
Mais Dieu miséricors qui de nous a eu soin
L'a chassée à ce coup de nous tout au plus loing.

La Paix.

Dis-nous par quel moyen ?

Le Messager raconte l'apparition de l'ombre de Garnier ; il paraphrase l'allocution du fantôme et continue :

Ainsi dict ; lors nos gens qui attentifs l'ouirent
Le nom de l'Eternel tous d'un accord bénirent,
Approuvèrent sa voix de parole et de main
S'embrassent, et vers vous m'ont envoyé soudain.

Chœur final.

Sus donc, pour un tel bénéfice,
Qu'on s'esgaie, qu'on s'esjouisse,
Mais surtout, peuple Genevois,
Qu'à jamais tu aies mémoire
D'en donner l'honneur et la gloire
A l'Eternel d'âme et de voix.

La Paix.

Oui, fais qu'à tout jamais, O Dieu de Paix et gloire,
L'escusson blanc et bleu, et l'ours et l'aigle noire (1)
Soient si bien enlacés avec un nœud si fort
Que leur triple union résiste à tout effort !

Telle est, dégagée d'une infinité de longueurs, la pièce du seigneur de la Violette. On voit que si l'intrigue ne lui a pas coûté de grands frais d'imagination, ses intentions sont du moins excellentes.

Le sujet d'une pastorale représentée à la même occasion et composée par Simon Goulard de Senlis, l'un des plus féconds auteurs parmi ceux de la pléiade réfugiée à Genève au XVIe, est à peu-près le même, mais le ton de la pastorale est plus allègre et plus vif. Zurchin, Ursin et Gébin, trois bergers, représentent les trois villes

(1) Ce sont les armes des cantons de Zurich, Berne et Genève.

de Zurich, Berne et Genève. Après de courts démêlés ils sont réconciliés par Aléthie et Homonie (la Concorde). Il importe de restituer ce dernier mot, parce que tous les auteurs du XVIIIe siècle qui ont parlé de cette pièce ont mis *Bononie* pour *Homonie*. Citons aussi un échantillon de la poésie de Simon Goulard (²).

Ursin, Zurchin et Gébin sont réunis et vont renouveler le serment de leur ancienne amitié :

Zurchin (Zurich).
Ursin, puisque telle est la sainte volonté
Du Pasteur des pasteurs qu'en toute loyauté
Entre nous et Gébin l'amitié soit nouée,
Passons joyeusement toute cette journée.
Nous avons des bergers qui des parcs ont souci
Ami Gébin, la main, approche-toi d'ici.
Ursin (Berne).
Maintenant, mon Zurchin, tout mon souci je noie,
Ton bon œil vers Gébin comble mon cœur de joie.
Je sens notre amitié plus forte devenir
Et d'ayse je ne puis moi-même contenir.
Gébin (Genève).
Grâces au grand pasteur qui m'a fait trouver grâce
Envers vous qui m'avez de si bénigne face
A vos mains allié pour un temps éternel;
Grâces à vous aussi qui d'un soin fraternel
Faites gésir en paix mes brebis camusettes
Et ne dédaignez point le son de mes musettes.
Zurchin.
Tandis qu'avecques nous Homonie vivra
Qu'Alithie sa sœur sans cesse la suyvra,
Nos houlettes seront (je le croi) suffisantes
Pour chasser loin de nous toutes bestes naissantes.

On voit quel intérêt les états de Berne, de Zurich et de Genève mettaient dès cette époque à leur alliance réciproque. Il paraît que Simon Goulard avait mis dans son manuscrit quelqu'allusion malsonnante pour les cantons catholiques dans la bouche des personnages représentant les trois villes protestantes, car dans l'acte transcrit aux archives de la seigneurie de Genève, qui accorde une gratification à l'auteur, le permis d'imprimer n'est donné que moyennant *une petite correction.* EUSÈBE-H. GAULLIEUR.

(La suite prochainement.)

(¹) C'est bien à tort que la *Pastorale à cinq personnages*, représentée le 18 octobre 1854, à Genève, et imprimée dans la même ville en 1515, chez Jean Durand, in-4°, a été attribuée par tous les bibliographes, et même par le presque infaillible Brunet, à Joseph Duchesne. On a aux archives de Genève la preuve qu'elle est bien de Simon Goulard, puisqu'il est fait mention de l'allocation que donna à celui-ci le magnifique Conseil, en récompense du zèle poétique qu'il deploya dans la composition de ce petit poëme. Je dois ce renseignement à l'extrême obligeance de M. le docteur Chaponnière, si versé dans l'histoire et dans la littérature de la vieille Genève.

UNE VOCATION.

SIMPLE ESQUISSE [1].

La foire avait attiré dans la ville une foule de jongleurs et de musiciens ambulans. Un Piémontais et sa famille vinrent chanter, en s'accompagnant de la guitare et de la harpe, sous le balcon même du conseiller, tandis qu'Hélèna était en proie à ce que Mme Eikmann aurait appelé les obsessions de Satan. Ces voix, bien qu'imparfaites, réveillèrent soudain ses ardentes sympathies. Elle s'élança sur le balcon, oubliant les travaux dont elle était chargée, se voyant tout-à-coup transportée sous un autre ciel, devant d'autres regards, et reconnue digne interprête des plus grands maîtres.

Elle répétait à voix basse la barcarolle qui rappelle la cité sans pareille, celle qu'on aimerait à parcourir le soir, dans une gondole éclairée par la mystérieuse lumière de la lune, doucement bercée par l'onde paisible et le chant des rameurs. « C'est là qu'il faut vivre, se disait Hélèna ; là, sans doute, je trouverai des protecteurs qui sauront comprendre les instincts de mon âme.... Oui, le ciel le veut : mieux vaut mille fois verser dans le combat tout son sang généreux que de le laisser s'engourdir dans la fange glaciale; mieux vaut même la vie errante des chanteurs nomades, sur une terre couverte de ruines poétiques, sous un ciel qui mûrit la grenade, chez un peuple que les beaux-arts émeuvent. Ranimer dans les cœurs de généreux instincts, semer dans les âmes rêveuses d'impérissables souvenirs; voir à vos accents de nobles fronts s'in-

[1] Pour la première partie de cette nouvelle, voir notre livraison de janvier dernier, page 3.

cliner tout pensifs, de purs regards redemander aux cieux des espérances perdues, c'est là une mission presque divine! C'est aimer, c'est vivre, c'est respirer dans une région que nul souffle impur ne saurait corrompre. Celui qui sent son génie à jamais comprimé, est comme l'aigle à qui l'on a coupé les ailes pour le retenir à terre: ce n'est plus qu'un vil oiseau de basse-cour, désarmé, mutilé, morne, et, dans sa honte, n'osant plus même regarder le soleil. »

Hélèna suivit de l'œil les chanteurs piémontais qui entrèrent dans une auberge du voisinage. Bientôt Mme Eikmann aborda la jeune fille avec humeur. — « Faut-il donc toujours vous rappeler à vos devoirs, lui demanda-t-elle? Les chanteurs se sont éloignés et vous restez là, insouciante, inoccupée? — Je regardais avec envie ces heureux. — Quoi! ces gens qui tendent la main pour recevoir une chétive aumône, vous les enviez? Que vous manque-t-il ici, ne vivez-vous pas? — Oh! vous appelez cela vivre! Mais vous ne voyez donc pas que cette existence n'est pour moi qu'une lente agonie? Eh bien! sachez-le; moi aussi j'ai besoin de liberté, de poésie, d'un horizon sans bornes dans lequel mon imagination puisse planer à loisir: sachez qu'ici je languis dans la torpeur, dans la dégradation; sachez que je ne saurai jamais vous satisfaire! je resterai à vos yeux dépourvue de qualités, ingrate en apparence, haïssable même, parce que je vis hors de mon élément et le cœur oppressé, parce que toutes mes facultés sont comprimées, inactives, parce qu'on appelle folie mes aspirations vers une autre existence, la fiévreuse inquiétude qui me dévore. Il me faut aussi mon soleil à moi! Sentir étinceler dans sa tête le feu créateur, et l'étouffer chaque jour sous des regards froids ou moqueurs, c'est un martyre que vous ne sauriez concevoir, n'est-ce pas? Nul ici ne me comprend; je vous reste étrangère à tous, je le serai toujours..... Oh! ingrate que je suis!..... Que s'est-il donc passé en moi? C'est vous que j'offense, vous qui m'avez recueillie sous votre toit, vous qui avez adouci les derniers momens de ma mère en lui promettant de me servir de soutien! Ne les écoutez pas ces odieuses paroles que je viens de prononcer; elles seraient atroces si elles n'étaient insensées. Loin de me fermer votre cœur, plaignez la jeune fille misérable qu'une puissance secrète, impitoyable, porte à s'élancer sans guide dans une voie inconnue..... Je succomberai, peut-être, mais en conservant le souvenir sacré de

ce que vous avez fait pour moi. Ah! croyez-le bien, je ne suis pas ingrate, mon Dieu, je ne suis que malheureuse! »

Et les larmes jaillissaient de ses yeux noirs. Mme Eikmann aussi était émue. — « Mon enfant, que vous dirai-je? si vous êtes malheureuse ici, quittez-nous et que le ciel vous protège! J'aurais voulu vous préserver de grandes détresses.... Vous nous avez peu encouragés jusqu'à ce jour..... Je souhaite que vous n'ayez jamais à vous repentir de vous être livrée à vos propres forces. Je n'ai plus qu'à prier Dieu pour vous. Je vous remettrai la croix d'or laissée par votre mère. Puisse-t-elle vous garantir des piéges que votre inexpérience ne craint pas de braver! »

Hélèna, restée seule, tomba sur un siége comme anéantie. Elle voyait que, malgré son mécontentement, Mme Eikmann avait encore pitié d'elle et qu'elle allait quitter volontairement le seul être qui lui montrât quelque sollicitude, elle qui éprouvait aussi l'impérieux besoin de se sentir aimée. Ainsi les remords, le doute, le sentiment instinctif de sa vocation se disputaient avec acharnement son âme bouleversée. Elle reculait devant cet avenir qu'on lui montrait si redoutable; mais rester dans cette famille, après les aveux qui venaient de lui échapper, n'était plus possible. Elle reconnut enfin la nécessité qui pesait sur elle, et Mme Eikmann l'interrogeant de nouveau quelques heures plus tard, la trouva décidée, triste et tout affectueuse pour celle qui allait recevoir ses adieux.

« Je devrais peut-être m'efforcer de vous retenir, lui dit Mme Eikmann, mais le conseiller est très irrité contre vous: moi seule vous soutiendrais, et je n'y suffirais pas. » Hélèna lui adressa des remerciemens entrecoupés par des sanglots, et elle baisa la main qui lui tendait la croix d'or de sa mère dans une boîte dont elle ne remarqua pas d'abord le poids. Mme Eikmann se retira brusquement comme pour échapper à l'attendrissement qui la gagnait, et Héléna jugeant irrévocable l'arrêt prononcé par elle-même, prépara son départ avec précipitation, cherchant à s'étourdir, à chasser les pensées qui pouvaient la faire hésiter dans sa résolution.

Le lendemain, au point du jour, elle avait quitté la maison, et le surlendemain, la ville même. Elle fut rencontrée sur la grande route en compagnie des chanteurs piémontais. Cette nouvelle acheva de la perdre dans l'opinion de la famille dont elle se séparait. Le jour suivant Eugène épousa Clotilde.

Sept années s'étaient écoulées depuis le mariage d'Eugène, qui s'était fixé dans sa ville natale. Un grand désastre avait accablé la population d'un bourg voisin. Les habitans les plus charitables de la cité se concertèrent pour les secourir de leur mieux. On résolut de donner au bénéfice des incendiés une représentation extraordinaire au théâtre de la ville, que des troupes ambulantes exploitaient tour à tour. Une troupe italienne, fort médiocre, l'occupait en ce moment; mais la ville comptait un certain nombre de musiciens, amateurs distingués. Ils se réunirent pour former du moins un brillant orchestre. Ce concours d'efforts divers nécessita la formation d'un comité directeur et surveillant dont Eugène fit partie.

La veille de la représentation qui mettait toute la ville en émoi, une étrangère se présenta au comité directeur pour lui offrir l'appui de son talent. Eugène fut particulièrement frappé de sa tournure distinguée, de son assurance digne et facile, de toute la grâce, de toute l'élégance de ses manières, qu'une mise simple faisait peu valoir: elle était en costume de voyage. C'est à Berlin qu'elle allait passer l'hiver.

Ayant entendu parler à son arrivée de l'intention généreuse qui présidait aux préparatifs de la représentation annoncée pour le lendemain, elle désirait vivement, disait-elle, prendre part à cette bonne œuvre. Le directeur de la troupe italienne venait d'accepter son offre; elle n'attendait plus que le consentement du comité. Eugène qui la contemplait avec une attention particulière, comme un homme qui fait un vain appel à ses souvenirs, en vint à lui demander son nom. Celui qu'elle prononça avec un indéfinissable sourire, ne lui apprit rien.

Bien que cette étrangère lui fût inconnue, le comité ne crut pas devoir refuser ce que la troupe avait jugé à propos d'accepter sans hésitation. —Serait-ce en effet l'orpheline italienne qui abandonna si étrangement ses protecteurs, se demanda Eugène? Se pourrait-il? Cette Hélèna que j'avais jugée insignifiante et présomptueuse, elle aurait ce regard, ce sourire, ce noble langage?... Oh! c'est impossible; et d'ailleurs, nous la verrons à l'œuvre, nous serons juges de son talent. — « Savez-vous quelle peut être cette cantatrice étrangère, demanda-t-il à un autre membre du comité? —Nullement, mais il est à remarquer que la Malibran ou la Pascalina n'aurait pas montré plus d'exigence; elle s'est fait donner le premier rôle, et il lui a été humblement cédé par la prima dona de la troupe; nous ne pouvons du reste difficilement y perdre. »

Le lendemain, la foule encombrait les portes du théâtre. On jouait un drame et l'opéra *la Semiramide*. Eugène faisait sa partie dans l'orchestre comme premier violon. A peine eut-il pris place, qu'il entendit répéter autour de lui un nom devenu célèbre depuis un an. — Savez-vous qui vous allez entendre, lui demanda-t-on ? la Pascalina, la Pascalina elle-même. Et ce nom passa bientôt de bouche en bouche, avec des cris d'enthousiasme, des bravos, un tumulte qui annonçaient l'étonnement, le bonheur, l'impatience tout à la fois.

La Pascalina s'était nommée au chef de la troupe italienne en lui recommandant de taire son nom jusqu'au dernier moment, s'engageant à concourir à une seconde représentation. Ainsi s'expliquait la facilité avec laquelle la prima dona de la troupe avait abandonné son rôle à la dernière venue, qui était une des gloires du théâtre de Milan.

Bien que les traits de la femme qui le préoccupait fissent naître en lui quelques souvenirs, Eugène doutait encore qu'Hélèna et la Pascalina fussent la même personne. Il savait que l'étrangère était accompagnée d'une autre cantatrice. Celle-là sans doute est la prima dona, se disait-il.

Il attendit le lever de la toile avec une sorte d'angoisse. La musique, si prompte à ébranler son âme, le prédisposa aux sentimens les plus exaltés : une émotion dont il pouvait à peine se rendre compte, le dominait. Ce nom glorieux, la Pascalina, bourdonnait sans cesse à son oreille. Vainement il se disait pour retrouver son sang-froid : Ce n'est pas Hélèna,..... il ne pouvait s'empêcher de murmurer : L'aurais-je donc mal jugée? et le sourire qui a répondu à mon imprudente question, ce sourire qui me tient sous le charme, n'aurait-il été que l'expression de la moquerie, une ironie insultante, un affront que j'ai mérité et qu'il faut dévorer dans l'ombre?...

Enfin parut la Sémiramide, la reine de Babylone, le front radieux de majesté sous le diadême, radieux et pourtant chargé de secrets ennuis. Etait-ce bien cette Hélèna qu'Eugène avait vue plus jeune, mais sous des habits vulgaires et disgracieux? Où donc avait-elle pris cet air de souveraine, ces accens pénétrans, ce regard qui commande ou qui enivre, cette physionomie mobile, plus rapide, plus expressive que la parole ; ces gestes gracieux ou altiers, tout ce qui annonçait que le feu du génie faisait battre son cœur

généreux. Elle parut à Eugène plus grande, mille fois plus belle qu'il ne l'avait vue. L'éclat de ses facultés puissantes écrasait tout ce qui l'entourait. Sa voix souple, étendue, retenait les respirations en suspend; on souffrait de sa passion, de ses remords; on la suivait dans son vol puissant; elle entraînait dans les cieux, dans les enfers, et les bravos, qui éclataient à chaque voix, ébranlaient la salle.

— Et cette femme je l'ai méconnue, s'écriait Eugène! Moi aussi j'ai repoussé sa plainte et ses vœux, je lui ai refusé un appui, j'ai opposé le dédain au cri de son âme révoltée. O honte! je ne l'avais donc jadis ni comprise, ni écoutée? j'avais donc perdu sous l'influence de mon triste entourage jusqu'à l'instinct qui aurait dû m'éclairer. A elle, maintenant, de m'accabler à son tour de ses railleries, de son dédain.... N'est-ce pas moi qui aurais dû la tirer du néant, lui aider à conquérir les hommages qui l'attendaient?... Un autre, mieux inspiré, se sera sans doute acquis des droits à sa gratitude.... Mais que m'importe après tout, et que me fait cette femme associée à des histrions, exposée à d'insolens hommages? N'est-elle pas étrangère ici?.. . Non, non, elle m'a reconnu au premier regard, et son sourire voulait m'humilier. C'était du mépris qu'il exprimait, oui, du mépris que je redoute plus que la haine.

— « Je l'ai connue, cette merveille, dit-il à ceux qui l'entourent; elle a vécu parmi vous; nul ne lui a tendu une main secourable, et elle a fui cette ville comme on fuit un désert aride et désolé; elle est allée chercher ailleurs des hommes faits pour l'apprécier, de vrais juges, ses pairs... » — « A vous donc qui l'avez connue de poser cette couronne sur sa tête », lui crie-t-on aussitôt en lui donnant une couronne de fleurs tressée à la hâte. — « Moi! répliquet-il le visage tout en feu, je ne puis.... vous ne savez pas.... Que lui dirais-je?.... » Puis se ravisant soudain, il saisit la couronne et s'élance sur la scène où la Pascalina va reparaître pour se rendre à l'appel des spectateurs qui la redemandent à grands cris.

A sa vue, son émotion redouble; il la regarde s'avancer, puis saluer avec grâce et dignité la triple explosion d'enthousiasme du public transporté.

Eugène est comme ébloui. On le somme de couronner la cantatrice. Il rassemble ses forces, s'avance et balbutie ces paroles: — « Je viens m'humilier devant vous, madame, moi qui ne vous

avais pas comprise, je me prosterne devant le talent qui s'est révélé à nous aujourd'hui. Mes torts, je le sens, ne seront que trop expiés. — Vous les réparez, noblement, monsieur, et je n'en suis point surprise. — Le vrai mérite est généreux, je le sais, madame, et je comptais sur votre pardon; puisse-t-il me suffire! » A ces paroles, aux regards qu'ils échangèrent dans ce moment solennel, ils s'étaient compris.

Le lendemain, Eugène eut avec Hélèna une entrevue qu'il avait sollicitée. Ils parlèrent d'abord de leur passé à tous deux. « Je n'ose demander, dit Hélèna, ce qu'on a pensé de moi après mon brusque départ de cette ville, il y a sept années. » Le front d'Eugène se colora subitement; il garda le silence. Elle poursuivit: « Je m'étais associée, en effet, à de singuliers protecteurs. Dénuée de ressources, aucune autre alternative ne m'était offerte. Au bout d'un mois seulement, j'ouvris une boîte qui m'avait été remise par Mme Eikmann avant mon départ. C'était dans un moment d'amère tristesse, lorsque j'envisageais avec douleur mon isolement au milieu de mes compagnons de route, livrés avant tout à un sordide amour du gain. Cette boîte contenait une croix d'or que ma mère avait portée. En la contemplant, je ranimais de touchans souvenirs, et je me persuadais que ma mère veillait sur moi de sa demeure céleste. Alors seulement, je m'aperçus que cette boîte renfermait une petite somme qui aurait pu être dépensée à mon usage par Mme Eikmann, mais qu'elle avait eu la bonté de tenir en réserve pour qu'elle me servît dans quelque circonstance décisive. Cette attention généreuse fit naître le repentir dans mon sein et m'arracha de nouvelles larmes.....

» Ce fut une vie bien laborieuse que la mienne! Vous raconterais-je les diverses phases de cette lutte incessante, où presque toujours tombent épuisés les artistes les plus dignes; vous dirai-je mes combats contre les préventions naturelles aux esprits bornés ou corrompus, contre les piéges abjects et par cela même imprévus de l'envie, toutes ces plaies honteuses de l'humanité, misères dont on voudrait pouvoir à jamais détourner les yeux. Puis, cette autre lutte contre moi-même; le doute en mes talents ma défiance du sort, mes révoltes contre les injustes appréciations et les arrêts capricieux de la foule. Mais aussi j'avais mes jours d'enthousiasme et de petits triomphes qui m'en promettaient de grands; puis le doux tressaillement de mon âme lorsqu'un artiste

distingué remarqua ma voix aux bains de Baden et m'offrit sa recommandation auprès d'un directeur de théâtre. La lutte alors devint plus pénible et plus acharnée; mais du moins j'avançais sur la voie qui mène au faîte; si ce fut la plus longue, ce fut la moins tortueuse; j'ai traversé l'arène sans souillure. —

— « Heureux l'artiste qui sait conserver la candeur de son âme au milieu de la mêlée des passions, qui se sent des ailes assez vigoureuses pour planer au-dessus des turpitudes vulgaires. Celui-là est l'artiste véritable, celui-là doit triompher comme vous. — « Etes-vous restée libre? » demande enfin Eugène avec un accent, un regard qui révèlent toute l'anxiété de la passion. Hélèna, hésitante et troublée, fait un signe d'assentiment. — « Vous êtes libre, et moi je ne le suis pas! s'écrie-t-il comme hors de lui.— Je suppose, se hâte de dire Hélèna, que vous êtes bon époux, heureux père... — Ne parlez pas de bonheur pour moi; c'est d'une femme telle que vous que je l'attendrais, mais je porte la chaîne qu'il a plu à mes parens de m'imposer..... Il est un espoir pourtant, qui me la ferait briser..... un mot de vous..... un seul..... — Un mot que je ne prononcerai pas, répond Hélèna d'un ton ferme et résolu. Et elle se lève aussitôt pour couper court à un entretien dont elle redoute l'entraînement.

Attéré d'abord par cette réponse si brève, si absolue, Eugène s'efforça bientôt de prendre une contenance qui sauvât du moins sa dignité Il salua froidement cette reine que naguère il couronnait presque à genoux, et se retira sans manifester aucun vœu pour l'avenir.

Mais Eugène en s'éloignant emportait une blessure; il avait le feu de la honte au front, la mort dans le cœur. « M'a-t-elle assez foulé à ses pieds! s'écriait-il; me suis-je assez humilié pour lui faire savourer le plaisir de la vengeance? Dans mon lâche délire, ne lui ai-je pas offert d'être ma compagne? Oui, en vérité, j'aurais mendié l'honneur de donner mon nom à une cantatrice! Assurément elle doit être satisfaite, rien ne manque à son triomphe, rien à mon humiliation..... »

Mais c'est en vain qu'il cherchait dans le mépris un refuge contre la violence de ses sentimens si cruellement froissés; lorsqu'il songeait à tout ce qui l'avait charmé en elle, à cette voix magique et vibrante qui électrisait à son gré mille auditeurs ravis, oh! alors il sentait les douleurs poignantes du désespoir.

Le soir, il reçut un billet qui renfermait ces lignes : « Peut-être devrais-je laisser à mes dernières paroles de ce matin, toute leur rigueur apparente; peut-être eût-il mieux valu vous laisser ignorer à jamais ce qu'il m'en a coûté pour vous répondre ainsi. Cette faute je l'expie déjà : je vais déposer sur la tombe de la mère de Clotilde, votre compagne, la couronne que j'avais reçue de vos mains et qui aurait pu m'être chère. C'est vous dire que je ne veux plus vous revoir. Oubliez-moi : c'est un devoir pour vous : je m'efforcerai d'avoir le même courage..... Adieu. — Hélèna. »

Ces lignes firent renaître Eugène au bonheur. Il attendit le lendemain sans que le sommeil pût un instant appesantir sa paupière. Le jour venu, on le vit errer long-temps autour de l'hôtel où logeait Hélèna. Il apprit enfin qu'elle était partie en chaise de poste, au point du jour, et tomba dans la stupeur.

Ses pas incertains le conduisirent vers le cimetière où l'attendait un souvenir d'Hélèna. Il trouva cette couronne que sa main frémissante avait posée naguère sur le beau front de Sémiramide. Il la saisit pour la porter à ses lèvres, mais il réprima ce désir qui insultait à la tristesse sévère répandue autour de lui. A ses pieds s'étendait la pierre sous laquelle reposait la mère de sa compagne; c'est à ces cendres qu'Hélèna avait voulu rendre un culte touchant, en y déposant l'offrande sacrée de la reconnaissance.

Ici plus que jamais, la générosité, la pureté, l'élévation d'âme, d'Hélèna brillèrent aux yeux du malheureux Eugène. L'amertume de ses regrets en fut doublée. Il songea d'abord à suivre ses traces; il ne pouvait ignorer longtemps sa présence dans une cité; les journaux avaient hâte d'en instruire le public. Mais il revint bientôt à de saines pensées. Depuis son mariage, Eugène qui tenait à l'estime publique, avait dompté son humeur vagabonde, son penchant pour le séjour des capitales, où l'on goûte à son gré les vives jouissances des arts. Mais aussi, il s'était laissé engourdir au milieu de l'atmosphère épaisse qui régnait dans son intérieur. Un souffle puissant était venu soudain faire vibrer les cordes les plus sensibles de son âme, et la vie d'artiste lui était aussitôt apparue avec ses impétueuses exigences, ses poétiques aspirations, ses élans passionnés.

Tant d'agitation, tant de malaise dans un cœur froissé devaient amener une crise. Eugène n'apportait plus dans l'intérieur de sa famille que cette résignation d'une âme qui se replie sur elle-même

pour subir sa destinée telle que ses fautes la lui ont préparée. Clotilde, souvent blessée au vif, laissa éclater des plaintes et des murmures. Il y eut enfin de ces échanges de paroles et de procédés qui rendent impossible une réconciliation sincère. Eugène prononça le mot de séparation. Clotilde garda le silence, et bientôt tout fut consommé.

Quinze mois s'étaient écoulés depuis le départ d'Hélèna. Eugène lui avait écrit une fois, mais la réponse qu'il en reçut était des plus brèves, des moins encourageantes.

Enfin le jour vint où, renaissant à l'espérance, Eugène s'élança sur la route qui conduit en Italie. Il était heureux de sa liberté, heureux de pouvoir reprendre son existence aventureuse d'artiste. Il avançait vers le Midi, dévorant des yeux le vaste horizon, qui paraissait fuire sans cesse devant lui.

Délivrée de tout frein, son imagination se créait les rêves les plus enivrans. Toujours la même image, comme entourée d'une auréole lumineuse, apparaissait au milieu des capricieux tableaux enfantés par son esprit. Tantôt elle s'offrait à lui avec l'imposante majesté de la reine de Babylone, tantôt avec la mélancolique attente, la navrante espérance de Nina ; ou encore avec la démarche timide, les terreurs vagues de Desdémone.

Eugène entra enfin dans la capitale de la Lombardie. A peine se fut-il choisi un asile, qu'il s'informa de la demeure d'Hélèna. Le soir même, il se rendit au théâtre de la Scala ; le nom de la Pascalina n'était point sur l'affiche. De retour à son hôtel, il écrivit à la cantatrice pour lui annoncer son arrivée et le désir qu'il avait de la voir le lendemain, dans la matinée. Il ne reçut point de réponse. — M'aurait-elle déjà oublié, se demandait-il avec effroi ? Oh ! pour elle qui s'en faisait un devoir, l'oubli lui aura semblé facile au milieu de son existence dorée.

L'attente et l'incertitude lui causèrent une nuit sans sommeil ; le lendemain, poussé par le cri de son cœur, il se présenta chez Hélèna. Il fut accueilli par la femme de chambre comme un homme attendu. Un effroi subit s'empara de lui au moment où, après avoir été annoncé, il entra dans la pièce habitée par la cantatrice.

Une femme qu'il put à peine reconnaître était gisante sur un lit. Elle se souleva avec effort afin de mieux faire entendre sa voix éteinte : — « Venez juger, lui dit-elle, à quel prix s'achètent quel-

ques jours de triomphe. Ah! la gloire coûte trop sur cette terre, où des esprits superficiels disent qu'il y a des destinées prospères... Votre billet m'a été remis il y a un quart d'heure, lorsqu'on me jugea mieux en état de le lire. Il m'a fait mal, beaucoup de mal : c'était le coup de grâce. J'aurais dû refuser de vous voir, vous épargner l'aspect d'une femme mourante; mais vous auriez pu croire que vous m'étiez devenu étranger... Vous êtes libre, dites-vous?... Pour moi, je suis aujourd'hui la fiancée du tombeau. Je vivrai du moins dans votre souvenir, n'est-ce pas? » — « Voilà donc ce que je suis venu chercher ici avec tant d'ardeur et d'ivresse!... s'écria Eugène consterné. Mais vous ne sauriez mourir! c'est impossible, vous si pleine d'âme et d'intelligence!... Votre volonté doit être toute puissante, votre sein doit renfermer la flamme immortelle.... et vous la laisseriez s'échapper?... Dites que vous voulez vivre, vivre pour que je vive, vivre pour mon bonheur et pour l'enchantement de l'Italie!...

Elle tendit à Eugène tombé à genoux, sa main déjà livide. « Il est trop tard! Contemplez encore quelques instans ces traits que vous admiriez autrefois; ils ont maintenant perdu tout leur charme. Cette voix qui passionnait la foule, c'est à peine si vous la reconnaissez. Telles sont, Eugène, les suites ordinaires de cette existence agitée que dans ma jeunesse j'ambitionnais si ardemment. Oh rentrez, je vous en conjure, dans le cercle paisible d'une vie ignorée et laborieuse.... Eugène, vous qui avez toujours eu place dans mon souvenir, me le promettez-vous?.... » — Sa voix put à peine faire entendre ces dernières paroles. Elle retomba sur sa couche, l'émotion brisait ses dernières forces. Eugène fut entraîné dans une autre pièce où le médecin lui déclara, que la brillante cantatrice mourait du mal qui dévore les organisations délicates, impressionnables, trop dévouées à l'accomplissement d'une œuvre intellectuelle. — « Il n'est donc plus d'espoir, demanda Eugène? — Aucun, » répliqua le médecin qui retournait auprès d'elle. Il la trouva au plus mal et ne permit plus qu'on approchât d'elle. Une heure après Eugène apprit qu'elle avait cessé d'exister.

Dès-lors, la ville où il venait de perdre cette âme sœur de la sienne lui devint odieuse. Il quitta Milan au plus vite, laissant au hasard le soin de guider ses pas. Mais les derniers mots de la Pascalina vibraient encore à ses oreilles. Ce regard douloureux qu'elle avait jeté sur son passé au moment de quitter la vie, ce dé-

senchantement profond, ce ver rongeur qu'elle avait signalé à Eugène comme inséparable de toute carrière vouée seule à ce monde et à ses entraînements, toutes ces vérités, voilées jusqu'ici pour lui, apparurent avec force à son esprit. Son sens droit et juste, son cœur ouvert encore aux saines impressions et aux nobles pensées, reprirent enfin sur son imagination et ses sens égarés un empire qu'ils n'avaient que trop longtemps perdu. « Non, non, se dit-il au moment de reprendre la route de l'Allemagne, le bonheur ne saurait être là où la paix de la conscience nous fait défaut. Devoirs méconnus, serments oubliés, vertus dédaignées, avec vous s'est enfuie toute tranquillité de mon cœur! Pourrais-je, hélas! pareil à l'enfant prodigue, retrouver jamais la voie étroite du renoncement et de la soumission aux décrets d'en haut? Le ciel vient de me frapper, que le châtiment me serve de leçons, et puissé-je lui demander, avec des prières assez ardentes, de me donner la force de tracer désormais ma voie sur un terrain moins mouvant que celui où s'agitent les passions humaines. »

Eulalie V. DE SÉNANCOUR.

POÉSIE.

LE CINQ MAI.

(Imité d'A. Manzoni.)

A mon ami A. Rochat.

Il n'est plus! L'âme indépendante
A brisé, d'un suprême effort,
Les liens de la chair mourante:
Le cadavre immobile dort;
Et le monde, dans son orbite,
A cette nouvelle subite,
S'arrête aussi, comme un corps mort.

Il songe à la chute fatale,
Dernier coup du sort obstiné,
A cette gloire sans rivale....
Car à qui sera-t-il donné
D'égaler l'empreinte laissée
Par le bras et par la pensée
De cet homme prédestiné?

— Je l'ai vu, guerrier qu'on adore,
Je l'ai vu tomber sous les rois,
Se relever, tomber encore,
Tomber pour la dernière fois,
Et pour le blâme ou la louange,
Concerts que la fortune change,
Je n'ai jamais donné ma voix.

Vierge d'éloges et d'outrage,
Ma muse s'éveille à présent
Et cherche, emporté par l'orage,
Ce météore éblouissant.
Elle se penche sur sa tombe,
De ses yeux une larme tombe,
De sa bouche s'élève un chant.

Des Alpes jusqu'aux Pyramides
Il porta la flamme et le fer;
Du héros les foudres rapides
Succédaient de près à l'éclair.
Des bords du Rhin aux bords du Tage
On a vu leur sanglant passage,
Partout, de l'une à l'autre mer.

— Laissons aux siècles la balance
Et le jugement solennel;
Courbons notre tête en silence:
Son front portait le sceau du ciel,
Signe d'amour ou d'anathème,
Qu'importe? c'est le sceau suprême....
Courbons-nous devant l'Eternel.

Orages d'un cœur qui soupire
Dans les rêves d'un grand dessein;
Après la pourpre de l'empire
Projets qui font bondir le sein;
Ambition jamais éteinte,
Et la toute-puissance atteinte
Qui paraissait un souhait vain;

Il a tout éprouvé: la gloire
Que double le péril passé,
La fuite errante, la victoire,
Le trône acquis et renversé;
Puis enfin l'exil morne et sombre....
Géant deux fois perdu dans l'ombre,
Deux fois sur l'autel encensé.

Il parut; sa seule présence
Calma deux siècles ennemis;

Ils attendirent la sentence
De leur sort en ses mains remis,
Et, par droit divin de génie,
Il posa, la lutte finie,
Son trône sur leurs fronts soumis.

Il disparut; et dans une île
Où l'exil l'avait rejeté,
Il vécut, aigle qu'on mutile,
Pendant six ans d'oisiveté,
Objet de haine inassouvie,
De pitié profonde, d'envie,
Mais aussi d'amour indompté!

Comme à l'effort de la tempête
S'amassent les flots écumeux,
Sur un naufragé dont la tête
Parfois s'élève au-dessus d'eux,
Mais que chaque vague nouvelle
Surmonte et repousse avec elle
Loin du bord qui fuit à ses yeux,

Ainsi sur le héros suprême
Pesait l'orageux souvenir.
Que de fois il voulut lui-même
Se raconter à l'avenir!
Toujours sur la page immortelle
Sa main épuisée et rebelle
S'arrêta, sans pouvoir finir!

Souvent, lorsque la nuit austère
Avait chassé le jour oisif,
Son œil de feu baissé sur terre,
Les bras croisés, sur le rescif
Il venait, seul, et la mémoire
Des jours éclipsés de sa gloire
Remuait sous son front pensif.

Il voyait les coursiers rapides,
Les champs rouges de sang humain,
Et ses vétérans intrépides
Mille aujourd'hui, trente demain,

Et l'obéissance empressée
Aussi prompte que sa pensée
Au moindre geste de sa main.

Ah! dans cette inégale lutte
Seul à seul avec son destin,
Le désespoir eût fait sa chute....
Mais une main du ciel soudain
L'enleva dans une autre sphère,
Séjour de sereine lumière,
Où le calme règne sans fin.

Sur les ailes de l'Espérance
Il parvint, mollement bercé,
Dans ces champs de la Récompense
Dont nul œil humain n'a percé
Le mystère saint et sublime,
Mais où toute gloire s'abîme
Sous les flots muets du passé!

O Foi, des cieux auguste reine,
Dont tout triomphe est un bienfait,
Jamais majesté si hautaine
Ne se courba comme il a fait;
L'orgueil qui fit trembler la terre,
Devant l'opprobre du Calvaire
Tremble, s'agenouille, et se tait!

Paix sur sa tombe solitaire!
Paix sur ce front découronné!
Le Dieu clément dans sa colère,
Pour le repentir prosterné,
Du haut de la sainte demeure
Descendit à sa dernière heure
Sur son chevet abandonné!

L^s TOURNIER.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

MARS.

Paris, 12 Mars 1848.

« Ralliez-vous franchement et sincèrement à la République, car j'em-
» porte avec moi la monarchie française, et je descendrai avec elle au
» tombeau. J'ai été le dernier roi de France. Adieu. » Voilà, suivant une lettre particulière communiquée à la *Presse*, ce qu'aurait dit Louis-Philippe à une personne présente à l'embarquement du roi fugitif. Ainsi, à la grande voix de Napoléon laissant tomber du rocher de Sainte-Hélène la fameuse prophétie : « Avant cinquante ans l'Europe sera républicaine ou cosaque, » la voix brisée de celui qui passait pour le plus habile et le plus heureux politique de l'Europe, aurait répondu, sous l'empire sinon sous l'inspiration des événemens : « Ralliez-vous à la République ! »

Que ce mot ait été réellement, ou non, l'adieu du monarque si soudainement, si complètement et si rudement chassé, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est trouvé aussitôt le mot de tout le monde, qu'il est dans toutes les bouches et, à ce qu'il paraît, sincèrement dans l'immense majorité des esprits, s'il n'a pas encore pénétré bien profondément dans tous les cœurs. Le *Journal des Débats* lui-même a fait sa conversion; plus d'un républicain de la veille s'est vu dépasser par ceux du lendemain, et les gens peu décidés le sont du moins sur ceci : qu'il n'y a plus que la République ! qu'il n'y a que la République !

Sans vouloir répéter des faits universellement connus, essayons, conformément à notre rôle d'observateur, de caractériser les principales journées; d'y placer quelques anecdotes qui nous sont propres

et que nous pouvons garantir, nous ou nos amis, comme témoins oculaires; puis d'apprécier un peu l'état présent, l'état du jour, en attendant l'avenir. — Les faits, même importans, sont nombreux, et notre cadre est borné; enfin, on écrit comme on vit : à la hâte. Nous réclamons donc toute l'indulgence de nos lecteurs.

Il s'agissait d'un banquet; d'un banquet réformiste comme il y en avait eu une soixantaine dans les départemens, mais qui cette fois devait avoir lieu à Paris. Après de vifs débats à la Chambre sur ce mot du discours de l'Adresse : *passions aveugles ou ennemies*, le gouvernement ayant remporté la victoire, l'Opposition décida de protester par ce banquet. Le ministère annonça son intention de le dissoudre et de faire les interventions nécessaires pour que la question de droit (le droit de réunion) fût portée devant les tribunaux. Le lundi, 21 février, la ville n'était pas, extérieurement, fort émue. Chacun se proposait seulement d'aller le lendemain, aux Champs-Elysées, voir passer les députés réformistes se rendant à leur lieu de réunion, qu'ils avaient eu assez de peine à fixer. Un comité invitait les garde-nationaux à leur faire haie, et à les escorter par compagnies et en uniforme, mais sans armes.

Le gouvernement considéra cet article du programme comme une usurpation de ses droits. Il fit afficher une proclamation à la garde-nationale, la loi contre les attroupemens, et occuper les points principaux des quartiers où se porterait naturellement la multitude, par la troupe de ligne et la garde municipale à cheval. On apprit ainsi, le mardi 22 au matin, que le banquet n'aurait pas lieu, que les signataires y avaient renoncé, mais qu'en revanche l'opposition allait demander la mise en accusation du ministère. Pour triompher encore, le pouvoir n'en paraissait, à tous, excepté à lui-même, ni plus heureux, ni plus habile, ni plus fort. Il y avait foule aux boulevarts des Italiens et des Capucines, devant l'hôtel du ministre des affaires étrangères, aux environs de la Madelaine, sur la place de la Concorde et dans les Champs-Elysés; sur plusieurs points des postes nombreux d'infanterie et de cavalerie. Cette foule se composait de beaucoup de simples curieux, de beaucoup d'ouvriers et de prolétaires, les uns criant : *A bas Guizot!* les autres regardant et attendant; on ne rencontrait presque pas de femmes. Le temps, sans être assez mauvais pour devenir un obstacle, était humide, aigre, irritant.

Comme je regardais aussi, un homme du peuple m'accosta et se mit à causer avec moi. — « Eh bien! dit-il à un autre, un de nos voisins : il faut danser.» — « Mais, répartit celui-ci, en riant, je n'ai pas encore entendu le violon.» Mon interlocuteur bénévole continua de m'entretenir avec cette vivacité, cet esprit sociable et ouvert qui est le don et le charme du Français, particulièrement du Parisien, et qui

surprend si agréablement l'étranger. Je viens de chez un négociant, me dit-il. — « Bougez-vous ? m'a-t-il demandé. » — « Ils ont des troupes partout, lui ai-je répondu : nous risquons d'être fusillés. » Il dissertait sur l'Opposition ; sur les ministres, tantôt les blâmant, tantôt observant que de part et d'autre les choses étaient mal engagées. « Guizot, Duchâtel, disait-il, jouent leurs têtes ; ce ne sont pas des Mazarin ni des Richelieu.... Il vous semble qu'il n'y a ici que des curieux ; mais quand on est attaqué, on passe bientôt de la curiosité à la méchanceté (dans sa pensée, cela signifiait seulement : à la riposte) ; quand on reçoit un coup, n'est-ce pas ? on le rend. Vous voyez tous ces gens en blouse, ajouta-t-il plus bas d'un ton expressif : eh bien, il n'y en a pas un qui n'ait dans sa poche un couteau. » Et pour preuve, se tournant un peu de côté, il tira de la sienne... une bonne paire de ciseaux. Sa démonstration, a lui, était grotesque ; mais dans ce moment et avec l'entourage des circonstances, elle avait un air comiquement sérieux, et j'aurais été mal venu auprès de lui si j'avais cédé à mon envie de rire de l'arme qu'il avait choisie, ou à laquelle il avait été réduit. Ses propos, on le voit, étaient assez incohérens, et ses intentions encore indécises : cependant le fond en était qu'on voulait, mais qu'on ne savait pas si l'on pouvait tenter quelque chose.

J'allai à mes affaires. Entre trois et quatre heures, je revins à la place de la Madelaine. Il y avait beaucoup de monde, mais qui s'entretenait seulement avec vivacité des événemens de la journée, de l'Opposition et du ministère : « Quelle faute des deux parts ! » disait-on. Aux Champs-Elysées la scène était plus animée ; c'est là que le drame s'essayait, mais il n'en était encore qu'au badinage, qu'aux *bagatelles de la porte*. Les chaises que l'on loue aux promeneurs, les treillis et les enclos des jardins publics avaient été disposés en petites barricades, bien légères et bien maigres pour cette large avenue qui va de l'obélisque à l'arc de triomphe de l'Etoile, et qui partage les Champs-Elysées dans le sens de leur plus grande dimension. Parmi l'une d'elles figurait pourtant un omnibus renversé. Des gamins se délectaient à faire sonner interminablement l'espèce d'horloge qui, dans ces voitures, sert à marquer l'entrée de chaque nouvel arrivant et à en constater le nombre total à la fin de la course. D'autres, ou peut-être les mêmes, avaient fait mieux. Ils étaient montés quelques-uns sur le toit d'un corps de garde, pendant que le factionnaire, tranquille sur le devant, ne se doutait guère de ce qui se passait par derrière et au-dessus de lui. Parvenus donc à se hisser sur le toit, et munis d'allumettes chimiques, ils avaient réussi à y mettre le feu. La chose sûre, — « Dis-donc, factionnaire, ça prend : » lui crièrent-ils en se penchant sur le bord, et alors ils détalèrent. Bientôt après le corps de garde était en flamme. C'était un des traits sinistres du tableau. On avait aussi coupé quelques arbres, et les vitres de tous les réverbères étaient cassées.

De forts détachemens d'infanterie et de cavalerie étaient en position sur la place, devant la Chambre des Députés et sur les quais. Des escadrons de gardes-municipaux, soutenus d'un bataillon de troupe de ligne, faisaient des deux côtés de l'avenue et sur celle-ci des charges contre la foule, qui fuyait et revenait de même, en criant et en riant. On leur jetait des pierres, mais on disait : « Vive la ligne ! » quand celle-ci venait à passer. C'était le cri le plus significatif de la journée. « Si nous pouvons seulement tenir douze heures devant la ligne, elle est à nous, » avaient dit des ouvriers à un fabricant, de qui nous tenons ce propos. « Vive la ligne ! » était évidemment le mot d'ordre. Du reste, le mouvement n'avait point encore de symbole positif. J'entendis un homme, chargé de dire : « Vive la réforme ! » qui, apparemment plus accoutumé aux *à bas* qu'aux *vivats*, s'écria par la force de l'habitude : « *A bas* la réforme ! » et se reprit en riant. Le peuple en voulait beaucoup aux gardes-municipaux de ce qu'ils donnaient quelques coups de sabre et ne se contenaient pas toujours au point de repousser pacifiquement la foule. Sur les boulevarts, les magasins commençaient à se fermer.

Telle fut la physionomie de la première journée. M. Guizot, déjà, ne dînait ni ne couchait plus à son hôtel. Mais personne ne croyait à rien de sérieux. Louis-Philippe passe pour avoir dit le soir à un ambassadeur : « Je suis tellement à cheval ou, si vous voulez, à califourchon sur mon gouvernement, que je ne crains rien, ni un changement de ministère, ni une désobéissance à mes volontés. C'est toujours le *quos vult perdere dementat ;* c'est toujours

cet esprit de vertige et d'erreur
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Une longue prospérité enivre et aveugle les simples particuliers, même les plus modérés et les plus défians. Que doit-ce être pour ceux qui sont au pouvoir ! Il se forme dans les cours comme une autre atmosphère, laquelle empêche ceux qui y vivent de bien voir ce qui se passe au dehors et d'en apprécier l'importance : elle les enveloppe d'un voile, elle trouble leur entendement et leurs regards. « Politique de cafés ! propos de cafés ! » répondaient M. Guizot et Louis-Philippe, lorsqu'on voulait leur représenter la situation. Comme si la politique de cafés n'était pas celle du grand nombre et ne signalait pas l'opinion ! — « Le roi nous perdra, » aurait dit l'infortunée duchesse d'Orléans ; le voyage du prince de Joinville à Alger aurait été, assure-t-on encore, une espèce de disgrâce et la suite d'une vive et inutile explication entre le père et le fils.

Le mercredi 23, la garde nationale commença à se rassembler dès le matin. Elle avait été convoquée la veille au soir. C'était une faute de la part du pouvoir, puisqu'elle était en majorité pour la réforme

et contre le ministère. Dès-lors, volontairement ou involontairement, elle appuya le mouvement; elle s'interposa entre les troupes et le peuple, en attendant d'aider celui-ci, de paralyser celles-là et de contribuer à les gagner ou à les démoraliser. Des barricades s'élèvent, quelques fusillades s'engagent dans les quartiers populeux, surtout dans les rues Saint-Martin, Saint-Denis, Montmartre, ces grandes artères du Paris industriel, et dans leurs affluens. Il n'y eut cependant pas d'engagemens graves, mais beaucoup plus de troupes, de foule, d'agitation que la veille, et, cette fois, outre le cri : « A bas Guizot! » celui de « Vive la réforme! » maintenant très-décidé, très-prononcé.

Entre trois et quatre heures, on annonça la démission du cabinet, démission déjà offerte, dit-on, depuis plusieurs jours, et la formation d'un nouveau ministère sous la présidence de M. Molé. Je vis le général Tiburce Sébastiani avec ses officiers d'ordonnance, accompagnés et presque poursuivis, en rentrant aux Tuileries, par un flot de peuple, en tête duquel courait à plusieurs pas en avant un homme criant avec fureur : « A bas Guizot! à bas Guizot! » — « C'est fait : » répétait le général, qui se hâta de franchir la grille et la poterne, et d'entrer dans la cour.

La nomination d'un ministère Molé causa peu de satisfaction. « Ce n'est pas assez, » disait-on de toutes parts dans les groupes. Néanmoins, la ville fut, le soir, spontanément illuminée. Les femmes avaient reparu dans les rues. La cohue y était compacte, au point de vous fermer quelquefois le chemin. Il passait des bandes, chantant la *Marseillaise* ou le *Chœur des Girondins*, et déjà armées en partie, de fusils, de sabres, enlevés à quelques postes militaires ou aux armuriers, mais surtout d'instrumens et d'outils de toute espèce, de bûches de bois, de bâtons où l'on avait fiché à la hâte une pointe de fer. On croyait tout fini cependant.

Rien n'était commencé, au contraire. Ce qui détermina la véritable explosion, ce fut *l'accident providentiel*, comme on s'exprime, de l'hôtel du ministère des affaires étrangères; le détachement chargé de le garder, fit feu par étourderie, par un malentendu, à ce qu'on a expliqué, sur la foule rassemblée devant l'hôtel, et tua ou blessa une cinquantaine de personnes. La défiance avec laquelle on avait accueilli le changement de ministère; l'idée, toujours subsistante dans le peuple, que l'annonce de ce changement était seulement destinée à cacher des projets de trahison, parut confirmée. On cria : « Aux armes! on nous égorge, on nous assassine! on massacre nos frères! »

Avant cela, vers neuf heures, j'avais rencontré sur le boulevart trois hommes marchant ensemble, en habit bourgeois. L'un d'eux dit aux autres, en levant les yeux sur les façades des maisons, éblouissantes de mille feux : « S'ils savaient combien il leur en *cuira* demain dans les yeux, de toute cette illumination..... » Cette parole, dite en passant,

me fit remarquer les trois promeneurs ; elle me frappa, sans que je pusse découvrir alors ni que je sache aujourd'hui l'intention exacte de celui qui la prononçait ; mais il avait l'air assuré de son fait et on voit que cette parole, de quelque part qu'elle vînt, n'était pas sans portée. En rentrant chez moi par l'intérieur de Paris, et avant qu'on y eût appris ni que je susse moi-même *l'accident* de l'hôtel du ministère, j'eus à traverser deux barricades encore debout dans la rue de Rambuteau. Ceux qui se trouvaient autour ne voulaient pas les défaire. Un peu plus loin, un vieux homme et un enfant étaient occupés tout seuls à en construire une nouvelle. On les voyait déchausser et remuer tranquillement les pavés, sans avoir l'air de s'inquiéter ni de s'apercevoir de rien, comme de gens à leur ouvrage et *qui ont leur idée.* A minuit, nous fûmes réveillés par la fusillade, et nous sûmes le matin *l'accident* ; tout était irrévocablement engagé de nouveau.

Un journal légitimiste, l'*Union*, donne comme authentiques les détails suivans. Une association secrète, composée de 7,700 hommes, divisés par dizaines sous 770 *capitaines* ou chefs, existait et existe probablement encore à Paris. Elle s'était formée en prévision de la mort de Louis-Philippe, et ne comptait agir qu'à ce moment. Nous tenons nous-mêmes d'un fabricant qu'un ouvrier lui montra un jour, il y a déjà quelques mois, une poignée d'argent, et lui dit : « Je suis bien pauvre, mais voilà ce que j'amasse pour acheter de la poudre et en avoir quand il le faudra. » Les chefs de cette association, dont cet ouvrier faisait peut-être partie, voyant la tournure que prenaient les choses, jugèrent le moment venu, et, ajoute le journal, donnèrent l'impulsion. Puis, la révolution opérée, ils sont rentrés dans la foule et l'obscurité.

La journée décisive du jeudi 24, plus décisive pour tout le monde que personne, même les plus ardens, n'aurait jamais pu l'imaginer, a eu surtout pour caractère celui d'une immense démonstration morale, qui, aidée de l'impéritie du pouvoir, de son aveuglement, de son ignorance de la situation, de la lâcheté de ses amis, de la défiance, du mépris ou au moins de la complète désaffection du grand nombre. a tout renversé devant elle en un instant, tout chassé, tout balayé. La matinée vit peut-être s'élever dix mille barricades dans Paris ; mais il n'y a eu que deux coups de canon de tirés, et qu'un seul engagement sérieux, celui du poste militaire du château d'Eau devant le Palais-Royal. Des colonnes innombrables, mêlant à la *Marseillaise* le *Chœur des Girondins* qui en adoucit l'âpreté, partaient à tout instant des quartiers populeux, surtout du quartier Saint-Antoine, et se dirigeaient sur le centre ; mais la plupart ne servaient qu'à renforcer et continuer l'élan, et elles arrivaient souvent que tout était terminé.

Témoin de la révolution de 1830, nous avons pu bien juger de la différence. En juillet, on constata douze mille morts, et il y en eut

probablement quinze mille en y comprenant ceux qui furent jetés dans la Seine, et dont les cadavres formèrent long-temps après des atterrissements sur les bords du fleuve. En février, il n'y a eu en tout de part et d'autre, à-peu-près par égales portions, que trois ou quatre cents morts tout au plus. Ce n'est donc pas ici une véritable bataille comme en 1830, une bataille de trois jours et d'une partie des nuits, qui, sur quelques points plus particulièrement disputés, se poursuivit pendant trente-six heures avec acharnement. Les mesures de résistance, en juillet, avaient été mal prises ou insuffisantes ; mais il y eut pourtant une défense réelle : en février, il n'y en a point eu. On parlait depuis long-temps d'un plan stratégique, combiné surtout pour la mort de Louis-Philippe, et qui devait rendre une grande émeute, une révolution, impossibles. Paris, divisé en six zônes militaires, se verrait dans un instant, s'il remuait, pieds et poings liés entre les mains du pouvoir. Eh bien, de tout ce fameux plan, rien n'est apparu qu'une lettre du secrétaire du duc de Montpensier pour faire venir, de Vincennes, des pièces d'artillerie dans l'une de ces *zônes* que la lettre indique. Point d'ensemble, point d'ordre, point d'énergie, aucun sentiment, aucune vue, même militaire, de la situation. Des soldats furent oubliés vingt-quatre heures et plus à leur poste, sans boire ni manger. Les troupes avaient plutôt reçu pour consigne de s'opposer au désordre, de faire la police, que celle de tirer. Plusieurs corps restèrent dans l'inaction. Celui de la garde municipale, le plus beau de tous et le plus sûr, était détesté du peuple , et ses divers postes se voyaient d'un instant à l'autre coupés, écharpés, massacrés. On ne sait pas même au juste qui commandait. Des susceptibilités, dit-on, du duc de Nemours et du général Jaqueminot empêchèrent de donner à temps le commandement au maréchal Bujeaud. Enfin, Charles X était tombé en roi, mais Louis-Philippe, quand trop tard il ouvrit les yeux, ne sut plus que fuir. Mais reprenons les faits.

Dès le matin du jeudi, il avait nommé un autre ministère encore, un ministère Thiers et Odilon Barrot, avec le général Lamoricière pour commandant de la garde-nationale. Le *Moniteur*, imprimé dans la nuit, n'annonçait que la nomination du maréchal Bujeaud, faite la veille, au commandement supérieur de toute la force armée, et pas même le ministère Molé : confirmation malheureuse et probablement fortuite des soupçons du peuple sur quelque perfidie du roi. Le maréchal, véritable figure de vieux soldat encore vert et au teint fortement coloré, avait parcouru les boulevarts, souriant, saluant et donnant des ordres. Mais on avait répondu à ses saluts par des *à bas Bujeaud!* accompagnés de coups de fusil. S'avançant alors vers les groupes de peuple : « Savez-vous, dit-il, ce que c'est que Bujeaud? Je vais vous » le dire. Bujeaud est un vieux soldat, qui a assuré la possession de » l'Algérie à la France, qui a *flanqué* des balles aux Autrichiens et

» qui est prêt à leur en flanquer encore à la frontière. » — « Vive Bujeaud ! » s'écria-t-on aussitôt sur cette harangue toute militaire, dont j'ai adouci les expressions techniques. Mais il aurait fallu en recommencer l'épreuve à chaque pas, et le maréchal dut se décider à quitter la partie. Le jeudi, à dix heures et demie, la proclamation annonçant la nouvelle combinaison ministérielle ne paraît un instant que pour être déchirée, et les colonnes populaires se dirigent sur les Tuileries par le Palais-Royal et le Carrousel.

Le roi allait se mettre à table, ne doutant encore de rien. Tout d'un coup l'alarme et la confusion se répandent dans le Château. Nul des courtisans et des généraux n'a d'ordre ni d'avis, pas même de nouvelles ; ils ne savent qu'en demander. Des pairs et des députés vont au roi, M. Thiers, M. de Lasteyrie, M. Dupin, etc. M. Emile de Girardin qui, seul, avait montré de la fermeté et de la tête après l'affaire de l'Adresse et donné sa démission, est aussi présent. C'est lui, d'après son propre récit, accepté généralement, qui aurait déclaré la nécessité d'abdiquer. Voici comment se serait passé, nous dit-on, ce moment solennel. — « Sire, aurait dit M. de Girardin, les circonstances sont graves. Il n'y a plus qu'un moyen : abdiquer. » — Le roi, troublé, consulta les personnes présentes, entre autres le maréchal Bujeaud. — « Vous, maréchal, lui dit-il, vous avez vu par vous-même, quel est votre avis. » — Sire, la situation est en effet très-grave ; tout n'est pas désespéré, mais il faudrait sacrifier 150,000 hommes, armer les forts comme on pourrait, tirer sur Paris et l'affamer. » — S'il en est ainsi, répondit le roi, c'est assez de sang versé comme cela. » Et il signa son abdication. On lui fit observer que le duc de Nemours était impossible comme régent à cause de son impopularité, qu'il fallait la duchesse d'Orléans. Il y consentit.

Cependant, le peuple forçait le passage du côté du Palais-Royal ; là aussi des coups de feu accidentels déterminèrent cet engagement, inutile au point de vue stratégique, mais qui achevait de rendre toute conciliation impossible. Du Carrousel, le peuple débordait déjà dans la cour des Tuileries, remplie de troupes, avec lesquelles il avait à peine eu à échanger quelques balles. — « Ce n'est pas possible ! » s'écria le roi. — Il descendit, et vit les soldats qui avaient la crosse en l'air. Il s'échappa alors en toute hâte, avec la reine, par le chemin couvert et la partie du jardin qui longe la rivière. Vers les Champs-Elysées, il trouva une voiture de place, où, protégé par M. Crémieux, il dut monter précipitamment. Le duc de Montpensier, était là à pied, suivant le roi. Il avait son uniforme d'officier d'artillerie. M. Crémieux lui dit : — Vous allez être reconnu, vous risquez votre vie. » — « J'aime mieux être massacré, lui répondit le jeune prince, que de quitter mon uniforme. Je le garderai, mais je ne ferai point usage de mon épée. » Et, mettant les mains dans ses poches, il s'éloigna.

On ne sait pas bien encore tous les pélérinages du roi fugitif, d'abord dans ses anciennes résidences, puis de ferme en ferme sur les côtes de Normandie. Mais on en sait déjà trop pour sa gloire. Jamais chute moins noble et moins relevée! Au bout de huit jours seulement, le jeudi 2 mars, le vieux roi parvenait à s'embarquer sur un bateau-pêcheur, dans les environs du Tréport. Un de ses anciens officiers l'accompagnait. Ils voyageaient sous les noms de Martin et de Dormeuil. Après dix-sept ans de règne, partir pour l'exil sous un nom de comédie et de vaudeville! ainsi disparut la royauté. Autre dérision du sort, autre langage symbolique des événemens : Louis-Philippe portait une blouse verte, qu'on lui avait prêtée. C'était donc, sauf la couleur, sous le costume de ceux qui l'avaient chassé de son palais, qu'il s'enfuyait déguisé.

Pendant que le roi s'éloignait, la dynastie de Juillet voyait se briser sa dernière branche de salut, la régence, dans l'orage qui, avec les combattans dans les tribunes, envahit soudain la Chambre des Députés. La scène fut terrible et rappela un moment celle de la Convention. Le président, M. Sauzet, couché en joue, se hâta de déguerpir. La duchesse d'Orléans voulait parler et, comme on le trouva dans quelques mots crayonnés par elle à la hâte, se remettre, « elle, pauvre veuve, » avec ses enfans, entre les bras de la nation. La confusion, le trouble, la rapidité des faits ne lui permirent pas d'élever la voix, et on l'entraîna à moitié évanouie. Elle s'était jetée, dit-on, aux pieds du roi, le suppliant de ne pas partir. Quelques jours auparavant, elle l'avait conjuré de changer son ministère. Tout avait été inutile. Rien n'avait pu fléchir ni éclairer cette vieille tête, obstinée et affaiblie. La popularité de la duchesse d'Orléans; l'estime du moins qu'elle inspirait; la différence que l'on mettait entre elle et les autres membres de la famille royale, rien de tout cela ne tint devant la véhémence du souffle populaire et l'explosion subite, le gigantesque élan de la révolution. La duchesse resta quelque temps cachée dans Paris, se cramponnant encore pour son fils à l'idée de ce trône si beau, mais si périlleux, qui déjà n'existait plus.

Le peuple s'était assis sur ce trône aux Tuileries. Il avait pris plaisir, comme le véritable maître de céans, à siéger et à se carrer dans le royal fauteuil. Puis, il l'avait porté le soir même à la place de la Bastille (c'est la première fois, disaient-ils à leur manière, que le trône s'appuie réellement sur le peuple), et, là, ils l'avaient solennellement brûlé au pied de la colonne de Juillet. Un ouvrier qui, dans le trajet, l'avait eu sur ses épaules, parlait avec exaltation de ce moment, qui serait, s'écriait-il, sa gloire et le suprême souvenir de sa vie. Ils avaient traité encore plus outrageusement la couronne, comme aurait pu le faire Panurge, afin que personne ne voulût plus la porter. Enfin, le peuple avait tout brisé et brûlé dans les appartements particuliers du Palais-Royal; un feu immense s'élevait dans la cour, et quelques jours

après on y voyait des femmes occupées à gratter la terre pour y recueillir quelques paillettes d'or et d'argent, seuls restes de tant de meubles somptueux entassés en bûchers énormes et que les flammes avaient consumés. Les Tuileries furent moins dévastées; mais il y eut là aussi, dans le premier instant, des scènes pareilles. Chacun se choisit son trophée, plus ou moins bizarre, plus ou moins pittoresque; les uns un lambeau de soie enlevé aux housses et aux rideaux, les autres une pièce de cuisine ou un vulgaire objet de toilette, des comestibles, une éponge, une plaque de savon. Deux combattans emportaient un bocal de prunes à l'eau-de-vie. On voulut le leur faire restituer: — « Non, dirent-ils; il nous a envoyé assez de prunes pour que nous puissions garder celles-là. » — Du reste, peu de choses véritablement précieuses furent emportées, ou ne le furent que par des malfaiteurs, dont le peuple, lorsqu'ils étaient découverts, faisait sur le champ justice. Un écriteau placé sur leurs cadavres disait tout par ce seul mot: Voleur.

Le mouvement, sans grande effusion de sang pour un si vaste ensemble, avait été essentiellement moral, plutôt que violent et matériel, mais d'un essor et d'une portée inouie. Il fut semé de traits individuels de courage et d'esprit, d'un caractère tout français, vifs, gais, dégagés, spirituels, polis même au milieu de la bagarre et du tumulte, quelques-uns sublimes. Le plus beau de ces derniers est celui-ci. On voulait sauver un garde-municipal. Arrive un homme dans un état d'exaltation, qui s'écrie: — « On a tué mon frère, il faut que je tue quelqu'un pour le venger. » — « Mais en ce cas vous tuerez aussi un frère! » lui répond un des assistans, qui sauve ainsi la victime. De tels mots font pleurer.

Les gamins de Paris sont une race particulière, unique dans son genre, parfois cruelle par étourderie, par ignorance, par insouciance, comme le sont en général les enfans (*cet âge est sans pitié*), mais étonnante d'audace et d'esprit, et d'un esprit qui n'est qu'à eux. Le plus habile homme du monde et le plus grand génie verrait pâlir le sien à côté du leur. L'un deux était sur une barricade, où se trouvait un omnibus. Il entend la fusillade qui vient de son côté. Il n'a pas le temps de descendre. Que fait-il alors? Il se jette dans l'omnibus, en criant: *Complet!* comme le font les conducteurs de ces voitures en hissant un écriteau qui porte ce mot, lorsqu'ils n'ont plus de place à donner. Une autre, aux Tuileries, quand on annonça l'abdication, répondit de sa voix de petit Stentor: « — Non! pas d'abdication, pas de régence! nous n'en voulons pas! » traitant ainsi d'égal à égal avec la royauté. Un autre tombe dans une charge de cavalerie, et se voit particulièrement poursuivi par un garde-municipal qui y met de l'acharnement et le serre de près. De détour en détour, longtemps il échappe; mais il va être atteint; le cavalier lui allonge un coup de sabre. L'arme frappe et se brise sur une borne, derrière laquelle le ga-

main s'aplatit ; puis il s'esquive à quatre pattes, se redresse, se retourne, fait la nique au soldat, lui joue de la trompette avec les deux mains, et lui dit : « T'es donc enragé, municipal ; t'as été mordu par Louis-Philippe. »

Lamartine n'a pas été seulement grand, puissant de parole, éloquent dominateur des vagues populaires bondissant au seuil de l'Hôtel-de-ville ; il a eu des mots charmans de saillie et d'esprit. Quelques jours après la révolution, il est invité, en passant, par un groupe qui se rafraîchissait chez le marchand de vin ; il accepte et, trempant ses lèvres dans le verre qu'on lui tend, — « Messieurs, dit-il, voilà le banquet. » On raconte aussi que, George Sand s'étant présenté à l'hôtel-de-ville, il l'aurait reçu en lui disant : « — J'ai l'honneur de vous embrasser au nom du gouvernement provisoire, et moi j'en ai le plaisir. »

Aux Tuileries, le peuple a improvisé une de ces Comédies en action qui sont partout dans son génie, où il est à la fois personnage et acteur, et qui montrent comment naît le drame, l'art scènique, en même temps qu'elles prouvent combien celui-ci est dans la nature et non pas une chose factice et de convention. Parmi les combattans, les uns, revêtus de riches habits, de robes de cour, avec lesquelles il y en eut même qui vinrent se montrer jusque sur les boulevarts, s'asseyaient gravement sur les canapés et dans les fauteuils. D'autres, endossant les vêtements des laquais, prenaient un plumeau, et faisait mine d'épousseter les glaces et les meubles ; ou bien ils s'approchaient des premiers, comme pour les servir. — « Jacques, criaient ceux-ci, une tasse de thé ! un verre de Malaga ! » — Et la troupe en livrée répondait à ce jeu par un air d'empressement à obéir. Nous tenons ce détail d'un de nos amis qui se trouvait là en garde-national, chargé avec d'autres de faire évacuer le palais. Ceux qui s'y étaient ainsi installés ne voulaient pas en sortir. — « Nous sommes chez nous, » disaient-ils, et ils se rasseyaient, se renfonçaient dans leurs sièges. Il fallait s'y prendre avec dextérité, et surtout ne pas les brusquer, pour les décider à opérer leur retraite. — « Sans doute, nous sommes chez nous, leur disait-on ; mais il se fait tard ; nous reviendrons demain ; et puisque ceci est à nous, il faut le respecter, ne pas gâter ce qui nous appartient, » etc. On réussit avec le plus grand nombre ; mais il y en eut une centaine environ que rien ne put persuader, ou qui s'arrangèrent pour rester au château. Ils y sont demeurés une douzaine de jours, montant la garde et, dit-on, menant joyeuse vie. On a eu toutes les peines du monde à les faire déguerpir. Mais le peuple était très-irrité contre eux ; à leur sortie, il les assaillit de huées et d'insultes, et s'ils n'eussent pas été protégés, peut-être leur eût-il fait un mauvais parti. Ce n'est pas là un des moins curieux épisodes de cette étonnante révolution. Dans un roman, on le déclarerait invraisemblable ; et pourtant, c'est la réalité même, avec tout ce que l'imagination peut s'en figurer.

Nous venons de dire les traits touchans, gais, spirituels, pittoresques ou bizarres. Ce sont ceux-là que l'on cite le plus ; mais il y en a d'autres, bien différens, que l'on sait ou que l'on dit moins. Que de ruines particulières, que de catastrophes individuelles dans la chute générale de la monarchie ! Des personnes sont devenues folles en l'apprenant. Au sortir de la Chambre des Députés, le petit duc de Chartres fut séparé de sa mère, la duchesse d'Orléans, et entraîné dans les flots de la foule. On croyait même que c'était le Comte de Paris. Un garçon boucher s'en saisit, et il l'emportait, en criant dans un transport de rage : « Il faut que je l'étrangle ! il faut que je l'étrangle ! » Le duc de Nemours, les yeux égarés, la tête perdue, allait et venait, ne faisant que répéter : « Mais cet enfant n'est pas à vous ! vous ne pouvez pas disposer de cet enfant ! » L'enfant était le moins troublé de tous ; il disait : « Où est maman ? je veux aller vers maman. » Enfin, on parvint à le soustraire au furieux, et à le mettre en lieu sûr, chez une famille du peuple, d'où il fut rendu à sa mère. Un républicain qui venait de se battre, témoin oculaire du fait, pleurait en le racontant. Le comte de Paris avait couru aussi des dangers à la Chambre. Emporté par un petit escalier, il se trouva un moment dans l'obscurité. « Mais que va-t-on me faire ? s'écriait-il, ne reconnaissant pas la personne qui l'avait dans ses bras. Si l'on doit me tuer, je veux le voir, je veux le voir ! » répétait-il. Aux Tuileries également, il y a eu des scènes de désolation au départ de la famille royale. Le soir, un huissier qui s'y trouvait encore, disait à notre ami le garde national : — « Ah ! monsieur, une heure avant on n'y pensait pas. » — Cela est si vrai que, dans la précipitation et le trouble, la duchesse de Montpensier, cette belle et jeune infante dona Luisa dont le mariage avait fait tant de bruit et mis en émoi la diplomatie, fut oubliée, seule, faible, encore à demi étrangère et dans un état de grossesse déjà avancée. Elle erra d'appartement en appartement, voulut sortir par un escalier dérobé qu'elle connaissait mal, descendit, se perdit dans les caves, remonta et se trouva dans une salle où elle entendait, dans la salle voisine, le tumulte, les cris du peuple et les coups de fusil. Elle fut prise d'un tel saisissement, qu'elle restait là, n'osant, ne pouvant plus remuer. Heureusement un habitué du Château la découvrit, l'emmena et l'accompagna jusqu'en Angleterre. Son impression de frayeur était telle que, durant tout le voyage, qui dura trois ou quatre jours pendant lesquels elle ne se déshabilla ni ne se coucha jamais, elle ne voulut pas abandonner un instant le bras de son compagnon, et s'y tint toujours serrée comme si le danger était encore là. M. Guizot et M. Duchâtel durent rester cachés plusieurs jours dans Paris, qu'ils quittèrent enfin sous un déguisement. Des gardes municipaux, poursuivis, ou échappés au massacre de leurs postes dispersés, dévorés, anéantis avec la rapidité de l'éclair, furent retirés dans des maisons particulières. Là, en toute hâte, on leur coupait leurs moustaches, on leur faisait changer d'habits : tout le monde,

même les femmes, s'aidait à la transformation. Quelle scène enfin, parmi les dévastations commises dans la banlieue, que celle de l'incendie de Neuilly, où une partie des incendiaires, descendus dans les caves, défonçant les tonneaux, ayant du vin jusqu'aux genoux, trébuchant sur des débris de bouteilles, s'entretuant dans l'ivresse, furent oubliés par leurs compagnons ou s'oublièrent eux-mêmes, et brûlèrent avec le château.

Mais, tragiques ou héroïques, d'une couleur gaie ou lugubre, ce ne sont là que des épisodes, et on ne doit pas y voir l'esprit ni l'ensemble de la révolution. Celle-ci, il faut le répéter, a été dans le moment même et est restée jusqu'ici comparativement peu violente ; sa force a été moins matérielle que morale, et son immensité, sa grandeur, consistent dans le caractère social qu'elle a aussitôt révélé.

Le premier fait qui s'est produit dans ce sens, car il avait bien réellement cette signification-là, ça été, après la séance tumultuaire de la Chambre, la proclamation de la République à l'Hôtel de Ville. Elle fut demandée par des ouvriers, des combattans, des élèves de l'Ecole polytechnique, qui avaient suivi dans la salle et qui entouraient le gouvernement provisoire. La plupart de ses membres n'y songeaient pas, n'en voulaient pas, ou du moins ne parurent pas en avoir pris le parti tout d'abord et d'eux-mêmes. Ce fait nous est revenu par l'un des assistans, qui se trouvait là plutôt en spectateur qu'en acteur ; il nous a été confirmé par un autre témoin, parfaitement étranger au premier. Les membres du gouvernement provisoire étaient dans le plus grand embarras, ne sachant encore que résoudre et que faire. Ledru-Rollin, les mains dans ses cheveux, s'était jeté de fatigue sur un canapé, doutant même s'il était du nouveau pouvoir, dont l'élection, comme on sait, s'était faite d'une manière orageuse ; il était à se demander s'il n'y en avait pas un autre. Les ouvriers, les étudians, les élèves de l'Ecole polytechnique conversaient, discutaient avec le gouvernement provisoire, refusant, approuvant, indiquant les idées et les choix. Tout cela se conçoit aisément dans une situation pareille. Arrive une lettre du général Lamoricière, offrant ses services. On lui envoie, par le porteur, sa nomination instantanée de ministre de la guerre. Les assistans l'apprennent, sont furieux, ce général ayant servi au dernier moment la royauté déchue. Heureusement il répond par un refus, motivé sur ce qu'il ne connaît pas assez l'armée, s'offre pour un commandement à la frontière, et indique pour le ministère le général Bedeau. Celui-ci est nommé sur l'heure ; puis, ayant aussi refusé, ce fut définitivement le général Subervie. Peu à peu cependant on se décide, toujours au milieu d'oscillations et d'un chaos qui avait peine à s'éclaircir. La République était là, mais encore dans le nuage. Lamartine partageait l'embarras général de ses collègues. Un premier projet, rédigé par lui et signé des membres du gouvernement provisoire, ne contenait pas expressément le mot de *république*, ni ceux même de *gouvernement*

républicain. Il commençait ainsi, à ce que nous assure une personne qui a vu et tenu cette pièce : « Le roi Louis-Philippe est déchu. » Lamartine ratura de sa main les mots : *le roi*, et mit : « Louis-Philippe n'est plus roi. » Quelques voix murmuraient autour de lui : « C'est un légitimiste, un carliste. » Ce premier projet fut abandonné, et remplacé par celui qui a paru : « Le gouvernement de la France est le gouvernement républicain. »

Le cri de Vive la République ! retentit dès lors dans Paris. Tout le monde l'accepta. Il était plus particulièrement le symbole des ouvriers, des travailleurs. Ils se montraient encore çà et là défians. J'en eus une preuve le jeudi soir dans une scène dont il ne faut pas sans doute s'exagérer l'importance, mais qui ne laisse pas d'être caractéristique. C'était à la Place Royale, le principal point de jonction, soit de départ, soit de retour, des colonnes du quartier Saint-Antoine. L'une d'elles, assez forte, avec de la foule autour d'elle, était arrêtée devant le balcon de la mairie, d'où on la haranguait. Victor Hugo, qui demeure quelques maisons plus loin, y parut, et fit signe qu'il voulait parler. — « Soyons unis, leur dit-il ; soyez dignes, soyez calmes, dignes de vos pères qui sont morts pour la liberté et qui reposent près d'ici. Allons leur rendre un pieux devoir. Allons à la Colonne ! J'irai avec vous. » Il descendit en effet, et se mit en marche avec eux, tête nue et entre deux gardes-nationaux. Après les avoir suivis au pied de la colonne de Juillet, il les harangua encore au retour, du balcon de la mairie. — « Le peuple et la garde-nationale, c'est tout un, s'écria-t-il : qu'ils soient dignes l'un de l'autre, afin de se montrer grands tous les deux, afin de faire voir un grand peuple à l'intérieur et, sur la frontière où nous irons peut-être bientôt, une grande nation au dehors. » Ces paroles excitèrent un fort applaudissement. Mais un homme d'une cinquantaine d'années, en blouse courte, figure dans le type franc-comtois, énergique, bien dessinée, les yeux serrés, interrompit soudain l'orateur par ces mots dits d'un ton brusque et vigoureux : — « Avant d'envoyer le peuple à la frontière vous devrier donner du pain à ceux qui n'en ont pas pour ce soir. » Ce fut le signal d'interruptions de ce genre, répétées par le premier interrupteur, et reproduites par un autre avec le même geste et la même voix déterminée : ce dernier, non en blouse mais se disant pourtant ouvrier, était aussi d'un certain âge et d'un type analogue ; seulement ses yeux étaient grands et ouverts, avec quelque chose de trouble et d'orageux. — « Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le dis, poursuivait Victor Hugo ; je l'ai écrit, vous pouvez le lire dans un de mes ouvrages ; la constitution française doit commencer ainsi : article 1er *Tout Français est électeur ;* article 2 : *Tout Français est éligible*. Je l'ai écrit.... » — « Programme de l'Hôtel de Ville (de 1830) ! » fit une voix dans la foule. — « Monsieur Victor Hugo, reprit le premier interrupteur, la main étendue vers lui, faites quelque chose pour le peuple, cela vaudra mieux que tout votre *bagout*... » et il répéta

avec cette variante : « que tout votre *bagouillage*. » — « Mais laissez-le donc parler, ne lui coupez pas toujours la conversation, » dit un garde-national. — Bah ! ne voyez-vous pas qu'ils parleraient là pendant des heures, si on voulait les écouter. Voilà comme on nous enjôle, comme le peuple se laisse toujours enjôler. » — « C'est un philippiste ! » disait un autre. — « Taisez-vous donc ! » répétait en vain le garde-national. — « Pourquoi voulez-vous que je me taise ? Avez-vous quelque chose à commander ici ? répliqua l'homme en blouse. Ne suis-je pas autant que lui, là ? » Un autre personnage en vieux manteau fripé, à la mine grêlée, aux petits yeux durs, au nez retroussé, à la voix calme et froide, mais à la langue aiguisée, se mit à dire dans un groupe : — « Pourquoi le laisser parler ? il ne peut rien nous dire de bon, puisque c'est un ennemi : il a mangé la soupe à Louis-Philippe. » — « Mais il a un grand talent. » — « Que m'importe ? j'aime mieux un imbécille qui a de bons sentimens. » L'ouvrier aux regards troubles et emportés ajoutait d'autre part, mais toujours très-haut, dans les groupes : — » N'est-ce pas indigne qu'un pair de France vienne nous parler là, lui qui, si le peuple eût été vaincu, aurait jugé ces malheureux et les aurait envoyés à la mort ? » Puis, reprenant avec véhémence : — « En 1830 et 1832, j'ai combattu, comme garde-national, pour Louis-Philippe. Qu'ai-je eu en retour ? la misère et l'humiliation. » Cela fut dit avec un tel jet de pensée, de voix, de tête et de bras, qu'il n'y avait pas d'éloquence littéraire qui pût tenir devant ce mouvement d'éloquence naturelle. — « On nous a volés en juillet, dit-il encore, nous ne voulons pas l'être en février. » Puis, se tournant vers ses voisins : — » On veut nous donner une régence. Ce serait toujours *verjus verjus vert.* » — « La république ! » cria l'homme en blouse. — « Vous l'aurez : » répétait-on du balcon. — « Mais avec une république, observa un homme du peuple, il y aura également des lois qu'il faudra respecter. » — « Nous respecterons les lois qu'on aura faites pour le peuple. » — Victor Hugo ayant dit que le quartier Saint-Antoine, qui s'était conduit le plus vaillamment, devait se montrer aussi le premier par le respect des personnes et des propriétés, — « Eh ! fit l'ouvrier, en haussant les épaules, on ne veut pas piller. »

Victor Hugo ne répondait pas aux interruptions embarrassantes. Il se contentait de réclamer, de la main, le silence et la permission de continuer. Il parle et gesticule avec aisance. Sa figure est pale, et dans le bas, autour des lèvres, il y a maintenant une sorte de pli, de dépression fugitive et légère ; lorsque parfois ce trait vient à se marquer davantage, il contraste avec le front, large et haut, sur lequel le sculpteur David, dans un fort beau buste du poète, a placé la couronne de laurier. Il saluait la foule avec un sourire assez expressif, dans lequel il entrait comme une cajolerie de supérieur à inférieur, comme une câlinerie d'amitié

Le lendemain, vendredi 25, au même endroit, il fut plus généralement et plus franchement applaudi. Il s'agissait du drapeau rouge, que le parti extrême voulait substituer au drapeau tricolore, comme plus sûrement républicain. Mais Lamartine avait déjà emporté l'affaire (et elle menaça de devenir très-grave), à l'Hôtel-de-Ville. Il le dut peut-être à un mot heureux : « Le drapeau tricolore a fait le tour du monde, et le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars dans le sang des citoyens. » Ce mot parut aussitôt si juste et si parlant, que des hommes du peuple vous le répétaient, non-seulement comme une raison à laquelle il n'y avait rien à opposer, mais comme une expression naturelle et de la langue pour dire la chose, ou comme si eux-mêmes l'avaient trouvé. Grâce à ce mot, et à force de persuasion, de courage et d'éloquence, Lamartine détourna cette nouvelle tempête ; ni comme orateur, ni comme poète, il ne fut jamais si grand que ce jour-là.

Je le vis le dimanche suivant, 27, quand le gouvernement provisoire alla en cérémonie à la colonne de Juillet. Il a l'air assez vieux, et on le dit vieilli et souffrant. Quelqu'un à qui on ne le nommerait pas le prendrait pour un gentilhomme de campagne, simple, bienveillant, de race noble, mais un peu rustique pourtant, instruit et chasseur. Ses bustes sont meilleurs que ses portraits, presque tous très-mauvais.

En levant les yeux vers la colonne, comme les nuages couraient au-dessus, il semblait que c'était elle qui se mettait en marche, et que, portant le drapeau de la République, elle s'avançait avec lui sur le monde. Un esprit tourné aux présages aurait pu en voir un dans cette illusion d'optique, car les présages, les pressentimens, les signes et le symbolisme des faits, n'ont pas manqué. A la nouvelle de la prise d'Abd-el-Kader, un journal remarquait avec intention que la chute d'Alger avait précédé la chute de la branche aînée. Quand mourut la sœur de Louis-Philippe, on dit que c'était son bon ange qui s'en allait. La tour du Palais de Justice, de l'ancien palais des premiers Capétiens, ce vieux donjon royal auquel se rattachaient féodalement tous les donjons de France, menaçait ruine. On en avait démoli le faîte pour le restaurer. La restauration de la tour du roi n'est pas encore achevée, et la royauté n'est plus. Le jeudi, l'incendie de guérites placées à l'une des extrémités du Pont-Louis-Philippe se communiqua au tablier, et une partie du pont tomba dans la Seine, où elle flottait comme un radeau naufragé. Enfin, vous avez eu là-bas, un peu avant la révolution, votre aurore boréale sur le Jura, du côté de la France ; des rives de Savoie on la vit, dit-on, se terminer par la figure d'un homme couronné qui s'évanouit. C'est une prétention aujourd'hui fort répandue que celle d'être prophète. Chacun a la sienne, mais nous ne poussons pas la nôtre si loin. Seulement nos lecteurs peuvent se rappeler, qu'en les tenant au courant de l'esprit public nous étions toujours ramenés

par tous les points à l'idée d'une révolution [1]; nous nous reprochions parfois nous-mêmes d'y revenir trop souvent; mais c'étaient les faits, c'était le cri sourd, l'attente profonde d'une société en dissolution qui nous y contraignaient en quelque sorte, et nous n'étions que les interprètes fidèles d'une impression générale; on le voit bien maintenant.

La révolution, en France, avait ses causes particulières : les tendances peu nationales du pouvoir; la prédominance des intérêts matériels; l'argent, la fortune pour base sociale, avec le crédit pour foi, le crédit qui, lui aussi, on s'en aperçoit à cette heure, ne peut pas se passer d'une foi plus haute et de l'âme; la corruption politique; l'assaut, le cumul des places et des gros appointemens. On cite un fonctionnaire qui était parvenu ainsi, au moyen de places grandes et petites, à se faire soixante-huit mille francs de traitement par année. Plusieurs avaient trente, quarante mille francs. Ce sont les mêmes qui se sont montrés les plus empressés à donner leur adhésion à la République. On en a vu qui pleuraient, mais, à la lettre, qui *pleuraient* pour mieux toucher le gouvernement provisoire. A les en croire, ils avaient toujours été républicains dans l'âme. — « Figurez-vous, disait l'un d'eux, personnage qui a quelque nom dans la littérature, figurez-vous ce que j'ai dû souffrir à servir pendant quinze ans ces gens-là». C'est du plus haut comique; il fait pâlir celui de Molière et du théâtre. En général les conservateurs se sont montrés d'une lâcheté ignoble, et les ministres ont été indignement abandonnés par eux. Tel de leurs intimes leur a fermé sa porte, lorsque, attendant de pouvoir fuir, il leur fallait un asile de quelques jours pour se cacher.

Mais, outre ces causes particulières à la France, la révolution en a eu de plus profondes et de plus vastes, celles qui en font une révolution générale. Une question terrible, une question de vie ou de mort, était suspendue comme un glaive sur la société moderne. Maintenant le glaive n'est plus en l'air, la question est tombée dans le domaine de la réalité. La France, qui a résolu la question politique posée par la philosophie et l'esprit du dix-huitième siècle, résoudra-t-elle celle-ci? résoudra-t-elle la question sociale? C'est une nécessité et un devoir de l'espérer. Tout le monde au premier moment l'a senti, car autrement ce serait avoir joué le *va-tout* de la liberté européenne, sans avoir la confiance et la ferme volonté de gagner la partie. Mais tout le monde n'agit pas en conséquence; plusieurs perdent déjà courage, et laissent faire au lieu de s'aider.

La République définitivement proclamée au gré du peuple, tout s'était subitement apaisé comme par enchantement. Bientôt on ouvrit et démolit les barricades, on repava les rues, la circulation reprit son cours, et, le samedi 4 mars, les funérailles des morts de février se

[1] Voyez, entre autres, notre *Chronique* de décembre 1845, nos articles sur Lamartine, sur Béranger, etc., etc.

firent avec ordre, sans le moindre accident, bien qu'il n'y eût aucun déploiement de force extérieure et que le défilé des troupes, des députations de toute espèce et des différens corps de l'état ait duré plus de deux heures au milieu d'un concours prodigieux de spectateurs. « On est inquiet et content » : tels étaient les mots qui, au début, auraient pu résumer l'impression de la généralité des esprits. Maintenant, si c'est l'incertitude plutôt que l'inquiétude qui a augmenté, ce n'est pas non plus le contentement. Le gouvernement provisoire se tue de travail et de fatigue; mais il a fait jusqu'ici les petites choses plus que les grandes, répondu à l'urgence du moment présent plus qu'à celle du lendemain. Il a mis assez de retard dans le point capital : la convocation d'une Assemblée nationale. Assiégé d'une nuée de solliciteurs, auprès desquels les nôtres de 1845 ne sont qu'un léger brouillard, il leur a cédé d'abord plus qu'il ne leur a résisté. Les patriotes ardens lui demandaient trop et trop tôt; les hommes modérés ne l'ont pas toujours soutenu autant qu'ils le devaient.

Trois situations principales se dessinent de plus en plus, dans l'ensemble. Ceux qui les représentent ou qui y sont intéressés, sont loin de s'entendre; souvent même ils ne s'inquiètent, ils ne se doutent pas des deux autres.

1° La situation financière et commerciale. La crise existait déjà avant la révolution. Vous pouvez juger de ce qu'elle est à présent. Tout le commerce et, par contre-coup, tout le monde est frappé. Des personnes qui avaient trente, quarante, cinquante mille livres de rente, se sont réveillées un matin en se demandant s'il leur resterait rien de tout cela, surtout les hommes en place et ceux qui avaient leur argent dans les fonds publics. Les banquiers les plus prudens peuvent se voir compromis : il est peu de signatures qui ne soient suspectées. Le numéraire se cache et ne circule plus. Chose singulière et qui vaut la peine d'être répétée! le crédit, cette base de la prospérité des Etats modernes, a aussi besoin de foi ; mais la foi a bien de la peine à renaître chez ceux qui ne croient qu'aux écus. — Chacun cependant est d'accord que la France a d'immenses ressources, qu'il s'agit seulement de trouver moyen de remettre en mouvement.

2° Le parti purement ou avant tout politique, qui ne voit que ce côté-là de la question, *les principes*, comme ils disent. Les uns, rattachés au gouvernement provisoire, veulent la république, par conviction ou par impossibilité de vouloir autre chose; mais par intérêt ou par nécessité, ils tendent à conserver le plus possible de la précédente machine gouvernementale et n'y parviendront pas. Les légitimistes ont aussi accepté hautement la République, joyeusement même, puisqu'elle les délivrait de Louis-Philippe; mais, à tort ou à droit, on les soupçonne d'espérer que, ne pouvant pas tenir, elle finira par leur donner leur Henri V. Quant aux partisans les plus avancés de la révolution, ils disent: Nous sommes en république, mais nous ne sommes

pas encore républicains. Ils ont pressé vivement le gouvernement provisoire, qui leur a cédé sur certains points. Au reste, tous les partis sont maintenant tournés vers les élections. Toutes les ambitions sont en jeu, et l'on voit surgir, dans le nombre, les plus ébouriffantes prétentions.

3° La question des ouvriers, de l'organisation du travail. C'est la question du peuple, et la question capitale de la révolution, celle qui lui donne son caractère et sa nouveauté formidable. Dans ce parti ou dans cette tendance, il n'y a guère encore que des théories, et il faut de la pratique, de la réalité, il faut trouver les moyens praticables et légitimes, de donner aux travailleurs du travail et du pain. On a dû diminuer les heures de travail, et en hausser le prix, ce qui a embarassé et fait fermer déjà plus d'un atelier. Le peuple, dit-on, avec son gros bon sens, montre parfois dans cette question si grave plus d'intelligence pratique que les savans. Dans le nombre des mesures prises, il y en a aussi dont on attend de bons résultats.

Jusqu'à présent, la révolution reste calme, et paraît vouloir marcher, au milieu sans doute de beaucoup de ruines particulières, plutôt par la discussion, par les demandes plus ou moins impérieuses, que par la lutte ouverte et par la violence. Le décret sur l'abolition de la peine de mort pour les délits politiques a été applaudi par tous les partis. Dernièrement un homme dans un club, ayant dit qu'on ne sortirait de la crise qu'en relevant la guillotine, a été hué, maltraité et chassé de la salle. Avec la France, la révolution (car elle est celle de toute l'Europe et de l'esprit du siècle) doit tendre aussi à revêtir un caractère plus large et plus élevé, à se débarrasser des questions secondaires qui l'ont égarée ou rétrécie ailleurs. Toutes les prévisions, au reste, ont été tellement trompées, qu'elles le seront sans doute encore, et que l'issue sera tout autre, pour tout le monde, que ce que l'imagination la plus fertile ou la plus pénétrante logique peuvent se figurer.

Il n'est guère question de la littérature. Il y aurait cependant bien des choses curieuses à en dire, car elle se trouve dans une situation et elle a eu aussi des manifestations singulières. Mais cela formerait tout un tableau à part, que le temps commence seulement à dessiner.

SUISSE.

Bale, 23 février. — Votre correspondant zuricois me permettra une nouvelle incursion dans son domaine, dont le sol très-riche est encore à-peu-près vierge, du moins pour les colons de la *Revue*.

Je vous ai parlé dans ma dernière chronique de notre unique Feuille du jour de l'an ; mais voici que j'ai sous les yeux ni plus ni moins de

neuf, je dis *neuf* feuilles du jour de l'an zuricoises. N'est ce pas phénoménal? Pourrais-je me dispenser de prouver par le fait que mon assertion est sérieuse? Neuf feuilles du jour de l'an! Mais qui donc les publie et qui les lit? — Voici : mais avant tout je préviens les lecteurs hostiles aux énumérations qu'ils ont un moyen facile de ne pas m'en vouloir.

1. La feuille du jour de l'an de la *Société auxiliaire* (Hülfsgesellschaft). — Société auxiliaire de quoi? je l'ignore. — Le sujet pour cette année est le commencement d'une histoire des Vaudois (vallées vaudoises) qui sera continuée d'année en année. — Elle s'adresse à la jeunesse.

2. La feuille de la *Société des artificiers* de Zurich (Feuerwerker Gesellschaft). — Les prétentions à l'élégance du texte et du papier ne méritent pas la répression d'une loi somptuaire; mais, ce qui vaut mieux, *la guerre de Souabe* (1499) qui en fait l'objet, me paraît traitée avec toute l'exactitude historique désirable. L'auteur est assurément un homme de science, et les lecteurs ne doivent pas être des enfants.

3. Feuille adressée *à la jeunesse zuricoise par la Société d'histoire naturelle.* — Cette bonne vieille est parvenue à sa 50e année; nous en fêterons donc le jubilé en lui souhaitant santé et longue vie. Elle aime, comme il convient à son âge, l'exercice et surtout les promenades sur son beau lac; aussi en connaît-elle tous les habitants, et nous donne-t-elle des renseignements fort utiles sur les poissons assez heureux pour se promener en toute liberté — sauf les filets — de Zurich à Schmerikon.

4. Feuille qui porte pour adresse : *A la jeunesse studieuse de Zurich, par une société.* Laquelle? On ne peut s'intituler plus modestement. La modestie n'est au fond que la modération de l'orgueil naturel; or les gens modérés vivent long-temps, dit-on. Ce tour de phrase n'a d'autre but que de vous apprendre l'âge respectable de notre excellente feuille, qui n'a pas moins de 70 ans et marche, je vous l'assure, sans béquilles. Elle nous donne cette fois-ci une excellente biographie du digne doyen (antistès) G. Gessner (1765-1843.)

5. *Cadeau de nouvel-an fait à la jeunesse zuricoise, par la société générale de musique.* Elle contient le portrait et la vie de J. Adam Hiller (1728-1804). Hiller a de son vivant composé des *Lieder* et des opéras populaires; il a répandu le goût du chant et préparé les voies au progrès musical qui caractérise le canton de Zurich. C'était un homme d'un caractère noble, loyal, sans prétention ni égoïsme, d'un commerce d'amitié solide, d'une conversation variée et intéressante; malheureusement il ignorait les plus simples règles de la prudence; l'irritation de son système nerveux et son humeur hypocondriaque le portaient à des accès de violence qui, pour être passagers, n'en étaient pas moins déplorables.

6. *Feuille du jour de l'an*, publiée par la *bibliothèque de la ville de Zurich.* — Elle renferme la suite et fin de l'histoire de l'église qu'on appelle *Wasserkirche* (église près de l'eau). — Si j'en disais quelque chose, on m'accuserait de commencer un livre par la fin; j'avouerai donc en toute franchise que je n'en ai lu que le titre — c'était au moins un commencement.

7. *Communications* (Mittheilungen) *de la Société zuricoise des antiquités nationales.* Douzième cahier. Il y est question de l'origine et de la signification des armoiries dans leur rapport spécial avec un ancien rouleau d'armoiries de la bibliothèque de Zurich. C'est sans doute fort savant et fort intéressant..... pour les antiquaires. Je n'ai pas osé lire cela; mais je le recommande à ceux qui en sont plus dignes que moi.

8. *Feuille du jour de l'an de la bibliothèque bourgeoise de Winterthour.* Douzième année. — C'est encore une suite, même pour la pagination, car nous commençons à la page 193. Il y est, je crois, question de la part que les bourgeoisies ont exercé dans le gouvernement de l'église zuricoise, car j'ai lu que dans le fragment de 1848 il est parlé du consistoire ou tribunal *matrimonial*, etc. Ce n'est sans doute pas adressé à la jeunesse; j'avoue qu'alors je ne comprends pas le but de ces publications tronquées, à moins que ce ne soit pour la plus grande commodité de l'auteur, qui divise son travail en coupes réglées. A la bonne heure; mais malheur à ceux qui ne tombent que sur la douzième année. Il n'y a pour eux qu'un remède; c'est celui que j'ai pris et que vous prendrez. — Je fais au reste toutes mes réserves quant au mérite probable du travail.

9. *neuf.* Permettez-moi, comme dirait Courier, sous forme de parenthèse, digression ou tout ce que vous voudrez, permettez-moi, dis-je, une petite anecdote très-populaire chez les ex-étudians d'un canton suisse. Un étudiant en théologie prêchait un sermon d'épreuve devant les bancs académiques. Le discours était, dit la chronique, quelque peu languissant; mais son auteur n'en procédait pas moins fort méthodiquement. Il entassait imperturbablemennt preuves sur preuves. Lorsqu'il en vint au numéro 6, son professeur, grave et digne savant, parfois sardonique pourtant, l'interrompit en lui disant d'une voix que je ne puis vous rendre : « Monsieur, quand nous serons à *nono*, nous prendrons un bonnet de nuit. » Nous voici à *nono*, lecteur, et j'ai grand'peur que.....

Ma neuvième feuille du jour de l'an est celle de la *Société des artistes* (Künstlergesellschaft). Elle relate d'abord la vie des paysagistes bernois Gabriel Lory père (1763-1840) et G. Lory fils (1784-1846), dont elle donne le portrait fort bien exécuté. La plus considérable partie de la brochure, qui est assez volumineuse, est consacrée à une exposition de tab'eaux, à propos de l'ouverture du nouveau musée. — Cette publication doit être ancienne, car la *nouvelle série* en est à sa huitième

année. — Zurich est décidément la patrie-mère des feuilles du jour de l'an.

Comme le nom de M. Lory fils est encore très-populaire à Neuchâtel, il m'a paru qu'en me plaçant au point de vue de vos lecteurs neuchâtelois, je leur devais, d'après la notice zuricoise, une sorte d'esquisse de la vie de ce paysagiste si distingué. Depuis quelque temps je ne néglige d'ailleurs aucune occasion de consigner dans la *Chronique* de la *Revue* le souvenir des Suisses allemands dont la mort est un regret pour la patrie. Si vos autres correspondans se chargent de la même tâche, ils la rempliront mieux que moi, et la galerie se complètera insensiblement.

M. Lory fils est né à Berne, le 21 juin 1784. Resté fils unique, il fut un peu trop l'idole de ses parens; ses traits d'ailleurs étaient si remarquables par leur régularité, qu'il servit de modèle au sculpteur Christen pour représenter un Génie. Son père voulait faire de lui un grand peintre; mais ne se rendant pas assez compte de l'utilité de fortes études générales pour une carrière spéciale, il l'initia trop vite à la pratique de son art. Ce fut un malheur pour l'avenir de l'enfant qui, dans sa dixième année, donnait déjà des leçons de dessin. Il séjourna successivement avec son père à Hérisau, à Biberach, à Lindau; il était accompagné dans ces pérégrinations artistiques par son cousin Moritz, son camarade d'études et depuis son collaborateur.

Plus tard il reçut de M. Osterwald l'invitation de se rendre à Neuchâtel. Il y fit la connaissance de M. Maximilien de Meuron, dont le nom seul fait comprendre l'utilité de cette relation pour le jeune artiste. Ils se lièrent en effet étroitement et entreprirent ensemble plusieurs voyages artistiques en Suisse, en Italie et à Paris. Chargés par M. Osterwald de dessiner la route du Simplon, MM. Lory père et fils, publièrent en 1811 le *Voyage pittoresque de Genève à Milan par le Simplon*. C'est d'un second voyage qui se prolongea jusqu'à Rome et Naples que date la période du vrai développement de M. Lory fils; c'est alors qu'on put être convaincu qu'il surpasserait de beaucoup son père. Au retour de cette excursion, encore tout chargé de dessins et de nombreuses études à l'huile, M. Lory reçut la mission d'enseigner son art à l'école de la ville de Neuchâtel; il se maria bientôt après avec Mlle L. Meuron, originaire d'Orbe, au canton de Vaud. Sa réputation commençait à s'étendre au loin; les travaux de commande devenaient de plus en plus nombreux; il dut plus tard renoncer à sa place pour se vouer entièrement au travail. Indépendamment des nombreux paysages qu'il exécutait, il fit diverses publications importantes : ainsi une *Collection des costumes suisses*, entreprise avec M. Moritz, et dont M. Monvert fournit le texte; un *Voyage pittoresque dans l'Oberland bernois*, Paris, 1822; les *Souvenirs de la Suisse*, (Berne et Neuchâtel) publication qui continue la précédente.

Un voyage qu'il fit en 1815 à l'île de Guernesey pour visiter son

beau-frère, lui fournit une excellente occasion de populariser en Angleterre son nom et ses travaux. D'autres excursions en Italie, dans lesquelles il accompagnait la famille de M. le comte Fréd. de Pourtalès, complétèrent ses études et mûrirent son talent.

Il eut en 1819 le malheur de perdre ses deux enfants; dès lors il passa l'été dans une campagne près de Berne, et l'hiver seulement à Neuchâtel. En 1832 il s'établit définitivement à Berne, sans renoncer du reste aux excursions que nécessitait la culture de son art.

Il séjourna à Berlin pendant les hivers de 1834 et 1835; il eut dans cette capitale l'honneur d'avoir pour élèves plusieurs membres de la famille royale, et d'y être nommé professeur extraordinaire à l'académie des beaux-arts.

Après avoir ajouté qu'il dut séjourner à Nice en 1841 et 1842 pour chercher à y rétablir sa santé chancelante, nous arrivons sans autre transition à l'époque de sa mort, qui eut lieu peu après son retour d'une promenade sur les bords du Rhin, faite en 1846.

L'intéressante notice que j'ai froidemement disséquée dans l'extrait qui précède, donne ensuite quelques détails sur la personnalité et le genre de talent de MM. Lory. Le père et le fils étaient enthousiastes de leur art, mais le second devint un des premiers paysagistes de la Suisse. S'il se voua presque exclusivement aux travaux à l'aquarelle, ce fut, indépendamment de son penchant naturel, un effet de sa myopie, qui l'obligeait à des ménagements. Ses ouvrages se distinguent par une conception géniale du sujet et par une harmonieuse disposition de chacune des parties concourant à l'effet général; il possédait à un degré remarquable l'art de jeter de l'intérêt sur des paysages qui n'eussent été que monotones sous le pinceau de la plupart des autres artistes. M. Lory fils était également supérieur à son père par les qualités qui font l'homme du monde et le chef de famille; il avait un excellent ton, une conversation pleine d'urbanité, il dirigeait ses affaires avec un ordre que ne possèdent pas tous les artistes, et il acquit par cette régularité une fortune assez considérable.

Revenons à Bâle. Nous nous faisons un honneur de mentionner ici la motion qu'un de nos collègues, M. le prof. Schœnbein a faite au sein du grand conseil en faveur de la liberté religieuse en Suisse. L'auteur de cette motion, dont le nom a franchi l'Océan, n'est pas moins honorable par ses vues sainement libérales que par ses travaux dans le domaine des sciences physiques. Aussi éloigné en politique du radicalisme moderne que de ce qu'on appelle en religion le méthodisme, il avait mieux que personne la mission de faire en faveur de la liberté religieuse un appel à Bâle, et par Bâle à la Suisse entière. Il est déplorable sans doute qu'après tant de révolutions et de guerres en faveur de la liberté, il faille encore qu'en Suisse, sur la vieille terre de l'indépendance, nous en soyons encore à bégayer les premiers éléments de la première des libertés, de *la seule* au fond dont l'homme, s'il a une

âme, ne puisse pas se passer. Transportez une colonie d'hommes de conscience sous le despotisme russe, donnez-leur la liberté religieuse, et demandez-leur après cela s'ils regrettent une patrie prétendue libre, où on leur refuse jusqu'au droit d'élever à leur façon leurs yeux et leur pensée vers ce ciel, dont une absurde passion prétend leur découper des fragments; — que vous répondront-ils? Il en est qui iraient jusqu'à vous répondre que les cachots du Spielberg où Pellico priait à sa manière, leur inspireraient moins de dégoût, parce que là au moins on ne voudrait pas leur persuader qu'ils sont les libres citoyens d'un pays de liberté. Sous le ciel du dispotisme, les rigueurs du pouvoir ont une certaine logique à laquelle on se soumet, parce qu'il le faut; tout se lie, tout s'enchaîne; mais sous le ciel de la liberté, en face de nos Alpes, dont la seule vue fait palpiter le cœur et dont la possession, si elle était contestée, ferait de notre peuple un peuple de héros, de telles rigueurs indignent comme tout ce qui est monstrueux.

Dans l'idée de liberté religieuse, M. Schœnbein va plus loin que nous, car il est partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, tandis que nous nous rattachons encore à l'église nationale, tant qu'il ne nous est pas suffisamment démontré qu'elle est incompatible avec l'idée de la liberté. Toutefois sa motion, on le sait, ne va pas jusque-là; il se borne à demander que dans aucun canton suisse la religion ne soit une barrière politique, et que toute personne ait le droit de professer librement son culte, quel qu'il soit. Dans ce sens, nous sympathisons de cœur avec cette proposition, et nous lui souhaitons en Diète un accueil plus favorable que nous ne l'espérons. Le Grand-Conseil de Bâle, qui ne s'est pas encore prononcé, a déjà prouvé toutefois qu'il savait apprécier ce qu'il y a de vraiment digne d'un pays libre dans une telle motion. Néanmoins les circonstances particulières dans lesquelles se trouve Bâle, et les craintes qu'elle éprouve d'une invasion de juifs et surtout de catholiques, nous font douter du résultat favorable de la votation finale. —

P. S. 1er mars. — La chronique qui précède, écrite avant la nouvelle révolution française, est étrangère, quant au style de la première partie, aux sentiments qu'éveille dans tous les cœurs la gravité des circonstances. Depuis longtemps nous nous attendions à une crise, mais non à une révolution aussi complète. Ce qui nous rassure en partie, c'est que la république française s'annonce cette fois-ci sous de généreux auspices et sous la bannière de la liberté dans l'ordre, et surtout de l'ordre dans la liberté. Nous avons le ferme espoir que cette nouvelle république donnera à une portion de sa vieille voisine une grave et utile leçon, en proclamant en tête de sa charte la complète liberté des cultes. Attendre moins d'un mouvement dirigé par un Lamartine et un Dupont de l'Eure, ce serait faire injure à des hommes de cœur, d'esprit et d'intelligence qui, en marchant en avant du siècle, n'emprunteront pas les langes du catholicisme d'avant la réforme pour

en fabriquer un ridicule bâillon, que repoussent également le bon sens, la prudence et la liberté. C.-F. G.

Genève, *le* 6 *mars* 1848. Le projet de loi générale sur l'instruction publique dont je vous parlais en janvier dernier, a été renvoyé au conseil d'Etat qui l'élabore de nouveau et qui le modifiera sans doute sur plusieurs points. Aussi je ne veux pas vous entretenir en ce moment de ce projet que M. le docteur Baumgartner a malmené fort rudement, avec cette verve satyrique et impitoyable qui le distingue, et dont il se sert si volontiers pour fustiger, à la grande joie de ses amis d'aujourd'hui, ses amis de la veille, ses anciens frères d'armes. Il est inutile d'entamer une discussion à propos d'un projet qui s'est *évanoui* momentanément, et que nous souhaitons voir reparaître avec des idées de liberté d'enseignement un peu plus nettes, plus précises, plus claires, plus larges. — Toutefois, qu'il nous soit permis en passant de demander à M. le docteur Baumgartner pourquoi il jette, lui aussi, la pierre, au moins par ricochet, à M. Sené, à propos de l'achat par le conseil municipal de la ville de Genève, de ce remarquable relief du Mont-Blanc que notre population aurait vu, avec tant de peine, partir pour l'étranger. Ce *magnifique joujou* n'est-il pas une œuvre d'art? Le conseil municipal a-t-il eu tort d'encourager un artiste indigent? Vouliez-vous donc que M. Sené eût dans sa patrie, dans Genève, le même sort que Galloix, à Paris? ne saviez-vous pas que des revers de fortune avaient enlevé à ce vieillard son généreux Mécène? Vouliez-vous qu'il mendiât son pain, dans ses derniers jours, et n'aviez-vous pas appris que sa détresse lui avait fait vendre, puisqu'il faut le dire, jusqu'à sa montre? — Ah! docteur, ce n'est pas vous qui avez fait cette remarque! Vous pouvez être mordant, mais vous êtes bon et charitable; il y a un cœur humain et compatissant dans votre poitrine de pamphlétaire. Quand vous tracâtes ces lignes, n'est-ce point peut-être *l'autre* qui tenait votre plume, *l'autre*, cet être plus ou moins matériel et déraisonnable qui cherchait querelle au gracieux Xavier De Maistre et dont l'auteur du *Lépreux* s'est vengé avec tant de malice et d'esprit.

A défaut du projet de loi sur l'instruction publique [1], ce qui a principalement préoccupé notre grand conseil, ces derniers temps, c'est l'organisation judiciaire. L'institution du jury qui existait chez nous pour les affaires criminelles et qui cheminait assez bien, a été étendue aux affaires correctionnelles. Mentionnons aussi une innovation importante : on a substitué, aux colléges de juges, le *juge unique*, dans les tribunaux civils de première instance.

Les discussions du grand conseil ont aussi reporté l'attention sur un

[1] Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler que notre nouvelle constitution a rendu l'enseignement primaire entièrement gratuit.

sujet qui, déjà plusieurs fois, a préoccupé vivement notre population, je veux parler du système pénitentiaire. Deux récentes brochures, l'une de M. D'Espine, l'autre de M. Thomas-Machard, ancien directeur de la prison pénitentiaire, méritent de ne point passer inaperçues. Ce n'est pas ici le lieu de discuter toutes les questions qu'elles soulèvent; disons seulement qu'on est de plus en plus chez nous opposé au système de l'isolement absolu, qui a déjà reçu une application partielle et bâtarde dans nos prisons. Ce système est en effet bien loin de produire les résultats merveilleux qu'ont cru entrevoir des esprits sincères d'ailleurs et bien intentionnés, mais préoccupés beaucoup trop de leurs théoriques illusions. Avec des lunettes bleues, tout devient bleu. Tout voir au travers d'un système, n'est-ce pas risquer de tout voir mal?

— Cependant, au milieu des évènemens graves qui viennent de se dérouler, soit en Suisse, soit dans des pays voisins, au sein de cette agitation dont Genève a de tout temps donné l'exemple, même avant la réformation du 16me siècle, la science (grâces en soient rendues à Dieu!) est loin de se ralentir et de s'éteindre chez nous. Le bruit tumultueux des affaires politiques n'étouffe pas entièrement sa voix. Sans nous arrêter aux publications purement scientifiques, aux mémoires de la société de physique et d'histoire naturelle, par exemple, indiquons, au moins brièvement, quelques œuvres qui se rattachent, d'une manière plus directe, à notre vie littéraire et philosophique.

Notre illustre et savant philologue, M. Bétant, continue avec persévérance ce *Dictionnaire de Thucydide* qui a déjà sa réputation faite dans l'étranger et qui, au dire des connaisseurs impartiaux, dénote une étude profonde de la langue grecque et une remarquable érudition.

— M. E.-H. Gaullieur, qui a donné, cet hiver, un cours d'Institutes à l'académie, a mis au jour un volume sur nos récentes affaires suisses. Ce travail se ressent peu de la précipitation avec laquelle il a été fait. Tiré à un grand nombre d'exemplaires, le volume de M. Gaullieur a été généralement fort bien accueilli.

— On parle d'une publication importante dont s'occupe en ce moment M. le professeur E. Naville: celle des manuscrits de Maine de Biran. Les premières feuilles sont déjà sous presse, dit-on. — M. Naville de Vernier, le célèbre *éducateur*, s'était beaucoup occupé de ce travail dans les derniers temps de sa vie; les articles qu'il inséra dans la *Bibliothèque universelle*, il y a quelques années, ne sont pas oubliés. — M. E. Naville a complété et achevé ce travail sérieux trop vite interrompu par la mort de son père, de cet homme de cœur et de talent, si vénéré à Genève, et qui méritait à tant de titres d'être l'ami intime du Père Girard. La haute et profonde intelligence de M. E. Naville nous fait attendre impatiemment un ouvrage dont la *Revue Suisse* aura sans doute à s'occuper plus tard avec détail.

— Genève a perdu récemment un de ses orateurs les plus distingués, M. Barthélemy Bouvier. Né en 1795, M. Bouvier avait longtemps habité la Russie; de retour à Genève où il avait été jadis maître d'école et où il fut depuis pasteur, il était un des soutiens les plus fervents de l'Eglise nationale. Le talent de M. Bouvier n'était pas étranger à la littérature. On a de lui quelques poésies et plusieurs sermons; le dernier a été prononcé peu de jours avant sa mort. Un ouvrage de plus longue haleine, auquel il avait donné tous ses soins, et dont il a publié quelques fragments, ne tardera pas à paraître, à ce qu'on m'assure.

P. S. 9 *mars*. — A l'instant même où j'écrivais ces dernières lignes, j'ai reçu de la Société de Belles-Lettres un volume autographié (128 pages in-8°) qui contient des morceaux fort intéressants. Je reviendrai sur cette publication dans un prochain numéro. — Après avoir parlé de la mort d'un de nos concitoyens, j'accompagne volontiers de mes vœux les essais de ces jeunes gens qui entrent dans la vie et à qui sera confié un jour le soin de défendre l'honneur littéraire de notre pays. C'est une noble tâche qui leur est échue; qu'ils l'accomplissent dans toute son étendue, dans toute sa beauté. — Oh! laissez-moi trouver des idées d'espérance et d'avenir au sein de cette jeunesse! malgré la distance qui me sépare d'un âge de rêverie et d'illusions, je ne veux point, dans ce champ toujours vierge et fécond de la littérature, me montrer injuste envers la jeunesse et me ranger, d'un air morose, au nombre des louangeurs fanatiques du temps passé!

* * *

MÉLANGES.

L'Epitaphe de Patrix.

Patrix fut un poëte né à Caen, en 1585. Il fut attaché toute sa vie à la fortune de Gaston d'Orléans, puis à sa veuve Marguerite de Lorraine. Il mourut à Paris, en 1672. Ses œuvres sont pleines d'esprit, de sens et d'originalité; l'enjouement et la gaîté l'accompagnèrent sans cesse durant sa longue carrière. A l'âge de 80 ans, et convalescent après une grave maladie, il répondit à ses amis qui l'engageaient à sortir de son lit: « En vérité, je ne sais s'il vaut la peine de m'habiller encore! »

Sa pièce de vers intitulée *le Songe*,

Je rêvai cette nuit que de mal consumé, etc.,

est citée dans nombre de cours de littérature; mais son *épitaphe*, qu'il composa lui-même, nous semble digne aussi d'être connue, bien qu'elle le soit beaucoup moins; nous sommes certain du plaisir que nous procurerons à nos lecteurs, en la mettant ici sous leurs yeux; la voici:

Mon épitaphe :

Passant, arrête un peu; sous ces vers que tu lis,
Gisent, de leur auteur, les os ensevelis:
Au bord de cette tombe et tout près d'y descendre,
Lui-même il fit ces vers pour en couvrir sa cendre;

Devoir triste et funèbre à ses mânes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
N'attends pas néanmoins, passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie,
Ce qu'il fut dans ce monde ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que le siècle a faite à son trépas,
Ni comme, abandonnant la terre désolée,
Son âme glorieuse, aux cieux, s'en est allée,
Nouvel astre augmenter les feux du firmament:
Ridicule discours, jargon de monument.
Hélas! maudit pécheur endurci dans le vice,
De cent folles amours son corps fut le complice,
Et l'infame jouet de mille vanités;
Il n'eut de son vivant point d'autres qualités.
O qu'heureux mille fois le Ciel l'aurait fait naître,
S'il s'en fût corrigé comme il les sut connaître!
Passant, va ton chemin, et sois sûr aujourd'hui
Que c'est prier pour toi que de prier pour lui.

Voilà, si nous ne nous trompons, l'humilité vraie du chrétien, unie à un naturel plein de grâces, et la meilleure critique qui se puisse faire de ce style tumulaire emphatique, où l'orgueil se montre encore sur le marbre pompeux qui recouvre un peu de poussière.

J. Petitsenn.

La Suisse et M. de Montalembert.

Le Semeur et les *Grenzboten*.

(La *Revue Suisse* a publié, dans la précédente livraison, un article étendu sur la situation générale de la Suisse et la réforme du pacte, dont l'auteur est aussi celui des pages qu'on va lire. Si elle a publié ce travail le 15 février, à plus forte raison ne peut-elle maintenant, après une révolution comme celle qui vient d'ébranler l'Europe, opposer une fin de non-recevoir à l'article suivant. Nous nous bornons à faire les mêmes réserves que celles exprimées dans notre note, page 57.

En parlant, le mois passé, des manifestations hostiles de la presse et de la tribune étrangères à l'égard de la Suisse, nous les avons qualifiées de *diatribes*. Cette expression, rapportée à certains journaux et à certaines expectorations extra-parlementaires des chambres de France ou de Wurtemberg, est vraie autant que méritée. Rapportée au discours de M. de Montalembert, elle manquerait de propriété; le produit d'un talent réel veut un autre nom. L'éloquence est toujours l'éloquence, qu'elle parle par la bouche de Démosthènes ou par celle d'Eschine.

Faisant abstraction de notre qualité de Suisse et jugeant objectivement la harangue du noble pair, nous la trouvons admirable, — admirable en tant qu'œuvre d'art. Comme manifestation politique, elle nous paraît aussi avo r une grande valeur, en ce qu'elle forme l'expression solennelle et suprême de tout un parti. En la lisant, nous nous sommes dit: Les vieux principes du catholicisme ne sont pas morts, comme quelques-uns l'affirment; mais ils se sont transformés. Ils peuvent vivre encore sous leur naïveté primitive chez quelques

adeptes vulgaires ; mais, chez les disciples intelligents, ils ont changé d'habit. C'est toujours la même idée fondamentale, le même drapeau, mais avec d'autres couleurs.

Pourquoi Grégoire VII et Innocent III ont-ils été grands, ont-ils opéré de mémorables choses? C'est que non-seulement ils avaient un principe positif, un plan arrêté ; mais de plus ils comprenaient leur siècle, ils donnaient à leurs principales formules, à leur plan les dimensions propres à leur âge. Si *Hildebrand* et *Lothaire Conti* vivaient de nos jours, ils approprieraient leurs vues aux idées des contemporains. Ils fonderaient leur édifice sur la large base du XIXe siècle et non sur le socle vermoulu des siècles passés. Ainsi font les hautes intelligences. Le faux, quand elles ont le malheur de le rencontrer, devient pour elles un *vrai relatif*.

Ainsi fait M. de Montalembert. Son discours sur la Suisse est faux en lui-même. Mais, entre l'orateur et sa parole enflammée, il n'y a pas mensonge flagrant. L'homme ne se trahit pas lui-même. Vaincu, il lui est permis de proférer l'exclamation célèbre de François Ier ; car entre lui et sa conscience et sa position il y a identité, il y a vérité. Voilà pourquoi sa parole, servie par un beau talent et par une grande passion, a été si éloquente; voilà pourquoi elle a entraîné MM. les pairs, ces débris de temps qui ne sont plus, mais que rêve encore l'orateur.

Il va sans dire que nous Suisse, nous enfant légitime du XIXe siècle et de la Réformation, nous que le pair échauffé assaille de front avec sa grande et étincelante flamberge, il va sans dire que nous n'avons pas été entraîné. Mais, sans être captivé, nous rendons à César ce qui appartient à César. Rien ne nous empêche de confesser notre estime pour l'éloquence de notre adversaire. Comme nous l'avons déjà dit, nous reconnaissons, — non la vérité du discours, car le discours est un soufflet à la vérité, — mais la vérité de position et de conséquence dans l'orateur.

Quelques journalistes, quelques sentinelles attardées des partis désarçonnés, ont pu, il est vrai, dans leur misérable polémique, déclarer que la harangue du noble pair était une page authentique de l'histoire de la patrie. Mais ceux-là, Dieu merci, ne sont pas les juges du camp. Le journaliste passionné et personnellement impliqué, est aussi inhabile à porter sur les faits contemporains un jugement passable que les gens-d'armes de Simon de Montfort n'étaient habiles à comprendre la liberté religieuse.

Mais, si les rédacteurs de gazettes nous paraissent suspects de rancunes aveugles et de trop vive sympathie pour le doctrinarisme français, à leurs yeux, sans doute, nous serons suspect d'un patriotisme trop inquiet. Si nous les récusons, ils nous récuseront. Laissons donc parler des juges plus impartiaux. Ecoutons le *Semeur*, par exemple, journal que les admirateurs suisses *parce que* de M. de Montalembert, n'accuseront pas de radicalisme.

Le *Semeur*, dans son numéro du 16 février, s'exprime ainsi :

« Dans son mémorable discours sur la Suisse, M. de Montalembert a signalé avec véhémence les attentats des radicaux contre les libertés civiles, politiques et religieuses..... »

» Nous croyons à la parfaite bonne foi de M. de Montalembert dans l'expression de son amour pour la liberté.....

» Il la prouvera à une condition : celle de combattre, de flétrir les actes d'intolérance du parti catholique dans le monde entier, non-seu-

lement avec autant de force qu'il en met à condamner ceux des radicaux, mais avec plus d'énergie encore, s'il est possible.....

» Si M. de Montalembert en agissait autrement; si, après avoir attaqué le radicalisme pour ses mesures anti-libérales, il n'attaquait pas le catholicisme pour la même faute, l'illustre pair compromettrait ses droits à l'estime et à la confiance des honnêtes gens, et tomberait bientôt, malgré son admirable éloquence, dans les rangs de ces déclamateurs vulgaires qu'on n'écoute point, ou qu'on entend avec un profond dégoût, parce qu'ils changent de principes selon les causes, et de maximes selon les intérêts.

» Nous espérons donc que M. de Montalembert profitera de la première occasion favorable et la provoquera même, s'il ne la trouve point, pour infliger un blâme sévère à la nouvelle constitution de Lucerne qui établit, article 22, que *le droit de cité dans le canton ne sera accordé qu'aux personnes professant la religion catholique.* Voilà une brutale et odieuse intolérance qui subsiste encore après la chute du Sonderbund... Les radicaux vaudois ont porté de profondes atteintes à la liberté des cultes; mais ils sont loin, très-loin, d'avoir été jusque là..... »

» Que M. de Montalembert y prenne garde! s'il n'élève pas la voix (et le moment est important, car une adresse demandant au grand-conseil constituant de décréter en second débat la liberté religieuse, circule dans le canton), les pierres mêmes, selon une expression de l'Ecriture, crieront, et le condamneront, lui et la religion dont il est le défenseur! »

Ainsi parle le *Semeur*, journal grave et modéré, qu'une opposition de principes militante et constamment sur la brèche rend si conséquent, si sage et si vrai dans toutes les questions religieuses et politiques qui se débattent en France. Le *Semeur*, d'un autre côte, ne l'oublions pas, est très éloigné d'être favorable au parti du mouvement en Suisse, habitué qu'il est à juger les questions étrangères de sa position et de son point de vue français. Dans ces derniers temps néanmoins, il paraît, — relativement à la Suisse — avoir regagné l'équilibre que des amis, personnellement impliqués, lui avaient fait perdre quelquefois. Nous l'en félicitons.

Ecoutons maintenant les *Grenzboten*, revue allemande publiée à Leipzig par le littérateur Kuranda :

« Le discours de M. de Montalembert, dit cette revue, a effacé tous ceux qui l'ont précédé. C'était de l'inspiration, de la passion, de la vie. Non-seulement le bois sec de la chambre des pairs, mais encore le bois vert des alentours a pris feu au contact de l'étincelle. Les autres discours, à l'exception de celui de M. d'Alton-Shee, n'ont été que des articles de gazette redondants ou froids, ne présentant rien de neuf et ne résolvant en aucune manière la cause en litige. Il n'y a que M. de Montalembert qui ait saisi la question et qui ait essayé de la résoudre en la traitant de son point de vue.

» Ce point de vue, en somme, est l'âme du discours. Il permet à l'orateur d'aborder la question d'une manière conséquente; il lui inspire l'enthousiasme, la passion avec lesquels il a pu enflammer les vieux pairs. Ce point de vue est celui d'un vrai catholique, d'un légitimiste, d'un fils des croisés, d'un élève des jésuites. De là la fougue, l'inspiration, l'amour pour les uns, la haine pour les autres qui animent la parole de l'orateur. Il est dans son droit de légitime défense

lorsqu'il marche à la rencontre des radicaux suisses, avec l'épée et la flamme de son cœur; car leur victoire, c'est sa défaite, leur force, c'est son impuissance. La position de l'orateur vis-à-vis de la Suisse est donc aussi claire que simple; son langage; soutenu par le talent, devait être clair. Il sait ce qu'il veut. Et, depuis l'heure où son intelligence s'ouvrit dans un pensionnat de jésuites, jusqu'au jour où son cœur saignant ressentit le coup porté aux bons Pères par la Suisse libérale, ce qu'il veut est l'âme de sa vie, la lumière de son esprit.

» Guizot, au contraire, le protestant, le philosophe, le fils de deux révolutions, qui hier encore a dû renvoyer les jésuites de France, Guizot n'a pas le droit de s'élever contre la Suisse. En tendant la main aux vieux catholiques, aux légitimistes, aux jésuites, aux ennemis jurés du protestantisme, aux adversaires mortels de la révolution, Guizot donne un démenti formel aux manifestations de toute sa vie, au fait réel de sa position.

» Un coup de maître de M. de Montalembert a été de représenter les adversaires du Sonderbund comme les successeurs et les imitateurs des hommes de la Terreur. Cette évolution était d'autant plus savamment calculée, d'autant plus digne de l'école des bons Pères, qu'elle permettait à l'orateur de rester sincère et vrai, de haïr ce qu'il a appris à haïr, et d'amener à la barre de la chambre des pairs l'épouvantail de la Terreur, ce cauchemar de la haute bourgeoisie de France. Nous le répétons, M. de Montalembert a le droit de maudire la révolution, car son parti a été vaincu et anéanti par elle. Il a le droit de lever fièrement la tête, car il ne l'a jamais inclinée dans le malheur.

» Mais Louis-Philippe? mais M. Guizot? Louis-Philippe n'est-il pas fils du citoyen *Egalité*? N'est-il pas lui-même un bourgeon vigoureux de la révolution? Et Guizot, n'a-t-il pas écrit avec amour l'histoire de la révolution anglaise? N'a-t-il pas, par son enseignement public et par ses ouvrages, miné le trône des Bourbons? Aujourd'hui ils ont peur de la liberté qu'ils ont courtisée. Semblables à l'élève de la sorcière, ils sont dans une mortelle perplexité, parce qu'ils ne savent pas le mot magique qui pourrait faire rentrer dans l'ombre l'*Esprit* qu'ils ont évoqué. Voilà pourquoi, à la voix du vieux catholique, M. Guizot et sa phalange se sont sentis comme pénétrés par un rayon de salut. Un écho vague des temps passés a murmuré à leurs oreilles qu'autrefois la théocratie avait le secret de la parole sacramentelle qu'eux-mêmes cherchent en vain.

» Oui, M. de Montalembert est fort en présence de la faiblesse morale de ceux qui défendent au dehors ce qu'eux-mêmes ont détruit en France. Il n'est ni plus spirituel ni plus éloquent qu'il ne l'était il y a six mois; mais M. Guizot et consort se sont tellement amoindris par leur campagne de Suisse qu'aujourd'hui, à côté d'eux, le défenseur vrai et naturel du Sonderbund paraît un géant.

» Voilà le secret de la victoire parlementaire de M. de Montalembert.

« M. Guizot et ses amis n'y voient pas seulement une victoire parlementaire, ils y voient une victoire politique. Ils rêvent en toute bonne foi que l'orateur, avec le tonnerre de sa parole, a foudroyé les radicaux de la Suisse et du monde entier. Et cependant il ne faut pas une grande perspicacité pour reconnaître que c'est M. de Montalembert lui-même et le ministère français qui ont été vaincus par la Suisse. Ils font nombre parmi les Pères fugitifs.

« Nous sommes en 1848. Or ce n'est que hier, en 1847, qu'un pape

s'est soucié timidement et pour la première fois de la liberté des peuples. De tous temps, les vieux catholiques, les jésuites, ont été les ennemis déclarés de tout progrès. De tout temps ils ont opprimé *par la force* toute manifestation libre de l'esprit. C'est de cette *force oppressive* qu'est née la *force répressive* de la révolution. Le sang de 1793 à sa source réelle sous les bûchers allumés par l'Église. — Personne donc, pas même M. de Montalembert, n'a le droit d'appeler la révolution à sa barre, si ses sentiments et ses principes ont leurs racines dans un système qui, par l'emploi de la *force*, a engendré la *force*.

» En face de Guizot, M. de Montalembert est puissant. En face de la Suisse, il n'est qu'un partisan vaincu de l'ex-Sonderbund.

» Ce qui le prouve, c'est la passion aveugle avec laquelle on attaque sans mesure comme sans pudeur les libéraux de ce pays. Nous le disons hardiment, les fils des croisés et les disciples de Loyola n'ont pas dans leurs annales *une seule* victoire qui n'ait coûté infiniment plus de violence et de sang, plus de désordres et de malheurs que la victoire remportée par la Suisse. Et néanmoins, en lisant le discours de l'éloquent pair, on croirait qu'une armée de Huns a envahi l'Helvétie; on croirait que les cantons, abreuvés de sang, sont jonchés de cadavres et de ruines.

« Nous félicitons la Suisse de ces exagérations. Elles auront pour elle le double avantage de contribuer à faire disparaître les traces de la guerre, et à lui montrer combien l'on est attentif à appendre, en guise de battant, la moindre de ses fautes à la grande cloche du monde; combien donc il lui importe de joindre toujours à l'énergie, quelquefois nécessaire, de ses actes, la prudence et la douceur.

» Telles seront, en Suisse, les suites du discours de l'honorable pair. En France, la manière dont il a été accueilli prouve qu'une grande agitation règne dans les esprits et que M. Guizot et ses amis sont inhabiles à les diriger. Le rôle de modérateur serait-il réservé à M. de Montalembert? Non, vraiment. La France ne se laisse pas diriger par l'auxiliaire vaincu de l'ex-Sonderbund ! »

Ce qui précède a été imprimé le 26 Janvier. Le monde sait les évènements qui sont survenus depuis. On dit même que le citoyen Montalembert a fait acte d'adhésion à la République.... Le patron de la *Gazette du Simplon* et de l'*Union de Fribourg* adhérant à un gouvernement qui proclame *la liberté absolue des cultes!* M. le comte de Montalembert républicain!... Vraiment la Suisse peut se déclarer *satisfaite*. — Que si même le nouveau citoyen avait la secrète pensée d'essayer — par l'extrême démocratie — de ramener le Coq Gaulois dans la basse-cour de Rome, il n'y aurait pas lieu de s'alarmer. De semblables projets peuvent se réaliser pour un temps — en Belgique ou dans les cantons forestiers de la Suisse. Le sol de la France est différemment exposé: une semence pareille n'y germe pas.

G. Audemars.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE.

IV.

Monsieur le rédacteur,

On n'entend, hélas! parler que de malheurs et de faillites. Chacun jette avec une sorte d'effroi un regard sur ce qu'il possède, et cherche à deviner quels sont les biens qui conservent encore la chance d'échapper à la ruine générale. Au milieu de cet ébranlement formidable, n'est-il pas naturel de se demander si les richesses intellectuelles s'évanouissent avec la même rapidité, si nous avons tout perdu au point de vue littéraire, ou si nous pouvons encore enregistrer quelques trésors recueillis dans ces temps d'orage, et que le sirocco révolutionnaire ne saurait nous enlever?

Les presses lausannoises, actives il y a peu d'années, sont, il est vrai, tombées dans un état de torpeur presque complet; mais en étudiant notre sujet au-delà de nos étroites frontières, nous verrons que le canton de Vaud occupe encore un rang élevé dans la littérature nationale, et nous n'aurons aucune peine à le prouver.

Et d'abord, dans le domaine religieux, nous avons vu paraître au commencement de l'année les *Etudes évangéliques* de Vinet, legs sacré, reçu avec attendrissement et respect par les nombreux amis qui pleurent cet auteur incomparable, en bénissant Celui qui nous l'a donné et qui nous l'a repris. Les excellentes lettres de Rochat ont paru à la même époque : ces deux zélés serviteurs de Christ, appelés presqu'en même temps *à se reposer de leurs travaux*, sont représentés sous leur forme la plus pénétrante dans ces belles pages d'adieu.

A la suite de ces livres marquants, nous parlerons de celui du vénérable pasteur Monastier; enfant des Vallées Vaudoises, il a publié la noble histoire de son modeste pays avec une étendue et un intérêt qui, de nouveau, ont excité le respect et la curiosité à l'égard de cet héroïque épisode, dans les tristes annales des persécutions religieuses. A peine ces deux volumes étaient-ils en circulation, que le jour de la délivrance s'est levé pour la plus ancienne de toutes les églises. — M. Charles Eynard, toujours attaché à la Suisse, quoiqu'il s'en éloigne souvent, a recueilli de précieux souvenirs sur l'émigration et les souf-

frances des protestants italiens. Les exilés de Lucques ont transporté sur nos rives les salutaires exemples de la persévérance chrétienne et de la fidélité de Dieu envers ses enfants. Cette galerie de personnages jusqu'ici peu connus, est présentée par l'habile biographe avec un grand charme de style et de sérieuse sympathie.

Les volumes XVI et XVII de l'*Histoire de la Confédération suisse* ont aussi paru pendant cet hiver, ils nous montrent la patrie plus déchirée que jamais par ses querelles intestines, et toujours protégée d'en haut au sortir de ses luttes sanglantes. C'est à Bonn, où M. Monnard occupe la chaire des littératures romandes, fondée pour William Schlegel, et qui, depuis la mort de cet auteur célèbre, était demeurée vacante, que ces volumes ont été achevés : le dernier les suivra bientôt. Ainsi l'histoire nationale n'a point eu à souffrir par les travaux considérables acceptés par M. Monnard ; nous n'avons pas à juger du mérite des récits consacrés à la révolution helvétique de 1798 : mais il est évident que le coup-d'œil de l'historien acquiert toujours plus d'impartialité et de sagacité, à mesure qu'il parvient à grouper les faits et les personnages en action dans le dédale de cette époque de transformation sociale. Les différences et les rapprochements à établir entre ces événements et ceux de nos jours ajoutent infiniment à l'intérêt que fait naître la lecture de ces volumes : les malheurs passés nous enseignent à supporter patiemment l'agitation actuelle, et plus encore à rendre grâce pour les biens si précieux dont la Suisse entière fut comblée au sortir de sa rénovation capitale.

Les *Mémoires de M. de Rovéréa*, fréquemment cités par M. Monnard, qui en a écrit la préface, appartiennent aussi au canton de Vaud. L'histoire qui se fait chaque jour est tellement émouvante, que les lecteurs manquent aux meilleurs récits du passé, hors du cercle des hommes instruits, fidèlement au courant des ouvrages historiques de quelque valeur. Mais lorsque le repos sera rendu aux nations agitées, chacun redeviendra plus assidu à lire les écrits précieux que l'on feuillette avec trop de préoccupation, quand les événements se précipitent et semblent devoir transformer la société toute entière.

Le collaborateur de M. Monnard, M. Vulliemin, après avoir fini sa tâche dans la grande *Histoire de la confédération*, n'a jamais interrompu ses travaux de cabinet. Il est le seul auteur vaudois qui ait publié quelque chose à Lausanne au nouvel-an, époque à laquelle le public aime à recevoir livres ou brochures datés de l'année qui commence. *Le Manuel du voyageur dans le canton de Vaud*, comprenant un tableau de ce canton, est, ou plutôt sera un livre beaucoup plus important que son titre ne le fait supposer. — M. F. Weber, éditeur nouvellement établi, doit s'estimer heureux d'avoir obtenu le secours d'un peintre aussi habile : les trois premières livraisons étant uniquement descriptives, ne font passer sous les yeux du lecteur que les

montagnes, les lacs et les rivières de notre pays. Ce premier coup-d'œil est celui d'un observateur consciencieux sous la plume duquel naissent tout naturellement des traits gracieux et poétiques. A la description de notre canton se joindra le résumé de son histoire, de ses lois, de son administration, de son agriculture, de son industrie et de son commerce. La partie industrielle contiendra tous les renseignements désirables : le savant historien ne se chargera pas des détails adressés aux voyageurs dans leurs rapports avec les achats et les ventes, les hôtels et les moyens de transport.

Le Manuel du voyageur dans le Canton de Vaud, est extrait d'un ouvrage beaucoup plus considérable publié en allemand, par M. Vulliemin, en 1847. — Il fait partie d'une collection importante, imprimée à Saint-Gall par une société littéraire, animée d'un noble zèle, et dont les travaux ne sont pas assez connus parmi nous. Cette collection se compose de Manuels, très-développés, sur chacune des vingt-deux républiques. — La *Revue Suisse* contient dans son Xme volume, page 575, un article fort bien fait sur le 1er vol. de M. Vulliemin, *Der Canton Waat.* Les éditeurs ne pouvaient s'adresser mieux qu'à cet historien, dont la réputation grandit dans les cantons allemands et dans les villes savantes.

Il a pris peine à recueillir les renseignements les plus désirables, et se félicite dans son avant-propos, d'avoir obtenu de ses compatriotes les secours qu'il a mis en œuvre. Il se plaît à les nommer : nous ferons comme lui, afin de montrer combien de Vaudois, enrichis de connaissances diverses, se sont empressés de travailler au tableau qui formera les XIXme et XXme volumes de la collection publiée à Saint-Gall; ainsi MM. Troyon, Auguste Jaquet, Lardy, Daniel-Alex. Chavannes, Edouard Chavannes, les professeurs Gindroz, Pidou, Charles et Edouard Secretan, le docteur De-la-Harpe, MM. Fraisse, Alexis Forel, Monod-Forel, de Charpentier, F. de Charrière, Baron, Eynard, et bien d'autres pasteurs, agriculteurs, instituteurs, économistes, versés dans les sujets spéciaux traités dans le premier volume, dont la traduction est due à M. Wehrly-Boizot. Le second volume, essentiellement littéraire, ne tardera pas à sortir de presse et sera plus complétement l'œuvre de M. Vulliemin. Il a dédié son long travail à ses collaborateurs, acte de reconnaissance bien rare à une époque où tous les genres d'emprunts et de pillages sont admis par les auteurs. Nous espérons qu'une édition française popularisera cet ouvrage national. *Tout vient à point à qui sait attendre.*

La ruche des littérateurs vaudois n'est pas encore déserte, mais son bourdonnement ne se fait guères entendre. Chaque année ajoute au silence imposé par les événements politiques, partout ennemis des arts et des sciences. Ainsi ont cessé les travaux de la Société d'Utilité publique et son journal, terminé en même temps que la carrière de son respectable rédacteur. Les trente-deux volumes de ce recueil con-

tiennent tous les matériaux propres à faire connaître la marche ascendante du canton de Vaud. C'est un vaste dépôt, déjà précieux à consulter. La Société d'Utilité publique, qui comptait plus de quatre cents membres, n'est pas absolument dissoute; mais elle ne se rassemble plus : elle attend l'occasion de se reconstituer sur de nouvelles bases. Une partie de ses publications a continué à donner signe de vie. — Ce sont les Bulletins des sciences naturelles, qui, fréquemment, ont attiré l'attention des hommes en état de les apprécier ; deux des plus actifs collaborateurs de ces feuilles, MM. les professeurs X. Fellenberg et Wartmann ont dû rentrer, à la suite de leur destitution, dans les cantons de Berne et de Genève. M. Wartmann remplit provisoirement la chaire du célèbre physicien De la Rive.

C'est aujourd'hui dans la Société de la Suisse romande que se concentrent les publications des auteurs vaudois : l'étude du passé ne perd pas de son intérêt par les afflictions du présent ; elle donne plutôt de salutaires encouragements. Cette société n'a point abandonné ses réunions fraternelles, et se promène encore de ville en ville, de château en château.

Le précédent numéro de la *Revue Suisse* (1) contient la nomenclature des nombreuses *Feuilles du Jour de l'An*, publiées à Zurich ; un essai de cette nature a fourni chez nous une trop courte carrière; après avoir donné cinq livraisons elle a cessé de paraître, en l'an 48. Une société de jeunes gens, la *Section Lausannoise de l'Union fédérale*, avait reçu de flatteurs encouragements en donnant la premier n°, présent littéraire de M. Vulliemin. *La reine Berthe*, racontée par cette plume habile, illustrée par le crayon de M. Hébert, fit époque à Lausanne ; les sujets des Feuilles suivantes sont fort bien choisis, mais il n'est pas étonnant que cette publication ait subi l'influence des temps difficiles, et que, bien nouvelle encore, elle soit tombée dans le silence si ce n'est dans l'oubli.

Les journaux politiques et religieux ont des conditions de durée qui les font résister à l'ébranlement social ; sur ce terrain, le canton de Vaud n'est point inférieur aux autres membres de la confédération. On sait de plus que le *Semeur*, journal répandu dans les hautes régions littéraires, a de nombreux collaborateurs parmi nous, ainsi que la *Réformation*, publiée à Genève.

Il n'a paru depuis 1845 aucun ouvrage marquant dans la région de l'éducation ; mais dans celle de la poésie nous ne manquerons pas de rappeler les *Chansons lointaines* de M. Olivier; ce recueil est prophétique dans quelques-unes de ses éloquentes strophes. Il n'a dit que trop vrai : il nous fait craindre des jours néfastes, mais aussi combien il nous rattache au pays chanté par son plus fervent poète ! Combien

(1) Livraison de mars 1848, page 184.

de descriptions charmantes, de mots profonds et attendrissants! — Nous devons chaque mois à M. Olivier la spirituelle *Chronique* de la *Revue Suisse*, et nous sommes heureux d'avoir vu ce journal, parvenu à sa onzième année, abrité par les amis des lettres de la ville de Neuchâtel. Sans cette heureuse circonstance, amenée par le départ du rédacteur, il est plus que probable que nous aurions à déplorer la ruine de notre journal.

C'est encore de Paris que nous arrivent les publications de l'auteur des *Glanures d'Esope*. A ce recueil distingué, est venu se joindre la *Théodie* dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre dernière lettre écrite de Lausanne. M. Porchat, toujours occupé de l'étude des classiques et de l'éducation littéraire de la jeunesse, vient de nous enrichir d'un petit volume intitulé : *Le Fablier des écoles, ou choix de fables des fabulistes français, avec une explication morale et des notes destinées à en rendre la lecture plus facile et plus utile aux enfants.* — Le titre suffirait à recommander cette heureuse tentative de la part d'un homme aussi versé que l'est M. Porchat dans les difficultés de la langue française et doué d'un sens moral et poétique aussi prononcé. Le *Fablier des écoles* est précédé de *conseils aux élèves*, excellents à suivre en tout temps, en tout pays; il prendra rang à la suite de la *Chrestomathie* de Vinet, et rendra de vrais services à toutes les personnes qui s'occupent d'enseignement littéraire.

La conclusion de cette imparfaite revue n'est-elle pas, M. le rédacteur, que malgré la dispersion de nos hommes de lettres et le ralentissement forcé que les mouvements politiques amènent partout à leur suite, nous pouvons considérer avec espoir et reconnaissance l'ensemble de nos richesses intellectuelles? Ces biens-là demeurent et franchissent les époques de troubles et d'angoisse. Les uns distraisent et instruisent, les autres consolent et encouragent les pélerins effrayés par les contrées incultes ou les torrents à traverser. La Parole de Dieu nous dit : *Soyez reconnaissants, soyez contents de ce que vous avez.* — Il y aurait de l'ingratitude à ne pas appliquer ces mots à la possession de ce qui nous reste, et c'est bien dans le sentiment de la reconnaissance que j'ai tracé ces lignes, en espérant que vous les accueillerez volontiers.

Lausanne, 28 mars.

DES MYSTÈRES

ET DE L'ART DRAMATIQUE EN SUISSE APRÈS LA RÉFORME,

OU

ESSAI SUR QUELQUES DRAMES EN LANGUE FRANÇAISE, DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES (1).

La *Comédie du Cosmopolite* par Pierre de L'Eausea. — *Pièce épithalame* par Marc Cuat. — Le *pieux Ezéchias* par Pierre Testard d'Yverdon. — Les drames satyriques de la Réforme.

Si de Genève nous passons maintenant dans le pays de Vaud, son près voisin, nous y trouvons le même genre de poésie, toujours importé par les Français. Le poète lauréat était alors dans ces parages Pierre de L'Eausea, ministre de l'Evangile, d'une famille noble de Provence. Son père, Jean de L'Eausea, chanoine d'Arles, après avoir embrassé la réforme, avait épousé une demoiselle de Rémigis, nièce du baron de Gringnan, et s'était réfugié à Lausanne, où il fut régent au collége, puis pasteur de campagne. Sa postérité existe encore à Morat.

L'œuvre principale de Pierre de L'Eausea est la *Comédie du Cosmopolite* (2). Elle fut représentée à Moudon, l'une des quatre anciennes Bonnes-Villes de la baronnie de Vaud, pour l'entrée d'un baillif de l'illustre famille bernoise d'Erlach.

(1) Voir pour la première partie de ce travail, notre précédente livraison, page 133.

(2) La *Comédie du Cosmopolite*, représentée en la ville de Mouldon, le dimanche 14e jour d'octobre 1605, à l'entrée de son nouveau Baillif, Magnifique et Très-Honoré Seigneur Hans-Rodolphe d'Erlach, gentilhomme de la cité de Berne, par Pierre de l'Eausea, Suisse. In-4° de 38 pages, sans lieu d'impression. 1605. (A Berne, selon les apparences typographiques.)

Les acteurs sont le Cosmopolite, le prologue, la multitude, la Suisse ou Dame Helvétie, Polyhistor, son disciple, et la nymphe Meldunoise ou de Moudon.

Aucun critique n'ayant, à notre connaissance, fait mention de cette pièce, non plus que de celles que nous indiquerons encore, nous croyons devoir entrer dans quelques détails :

Le Prologue introduit le *Cosmopolite* qui, après avoir longtemps parcouru le monde, est dégoûté de tout pays :

..... Mon âme (dit-il), fut saisie
De deuil, d'estonnement, de tristesse et langueur
D'avoir vu l'univers vide de tout bon cœur.
Le Turc j'ai pratiqué, l'Amériquain, le More,
Le Tartare, l'Indois, les héritiers de Flore.

Quant au Turc, continue le Cosmopolite parlant au Prologue :

J'ai horreur d'en parler comme toi de l'ouïr.
Le peuple Amériquain meilleur je réputais,
Mais je l'ai rencontré, comme aussi les Indois,
D'une égale valeur. Las! Chose pitoyable!
Ces poures malheureux sont esclaves du Diable,
L'adorant et servant. Et le More en pourceau
Se nourrit sans lever de terre le museau.
Le Tartare glouton, de rage et félonie,
Mange poux, chats et rats, et d'une gloutonnie
Furibonde, le sang boit de ses ennemis
Et desgloutit la chair des corps à broche mis.
Tout cela me faschait. . . . . .

Le Cosmopolite espère être plus heureux en Helvétie, où il vient d'arriver, et il interroge là dessus un personnage qui s'annonce ainsi :

Je suis Polyhistor, ou Encyclopédique
Estalle tes discours, c'est mon souhait unique
D'attirer des amis à Minerve, du gouffre
Du barbare ignorant. . . . . .
Tu es donc arrivé aux terres d'Helvétie,
Qui jadis les partit en treize portions
A treize de ses fils, qu'on appelle cantons,
Ou Suisses en commun. En propre Zurich, Berne,
Ury, Schwytz, Unterwald, Glaris, Basle, Lucerne,
Fribourg, Soleure, Zoug, Schaffhouse et Appenzel
Tous liés et unis d'un lien mutuel.

Le Cosmopolite, édifié par cette leçon de géographie, continue.

Lequel est-ce d'entr'eux qui sur ce lieu domine?
Polyhistor.
C'est le canton Bernois, le plus riche et puissant
Des Treize susnommés, qui de Dieu va preschant
Les divins mandements, la loi sacrée et sainte.

Le Cosmopolite.

Peut-être ce canton est de race royale.....
Qui le rend si puissant pour mettre en désarroi
Si puissans ennemis?

Polyhistor.

Aussi a-t-il un roy
Qui renforce son bras, allume son courage
Pour rompre des meschans la furieuse rage.
Ce roy c'est le Seigneur, le grand roy supernel
Qui garde ses enfans dès son trône éternel.

Satisfait de ces renseignemens, le Cosmopolite demande en pompeux alexandrins ce que nous appelons prosaïquement la naturalisation.

Ah mon Polyhistor, par fay, je t'en supplie,
Que je sois engravé au cœur de l'Helvétie :
Comme m'as, en ce fait, promis ayde et secours!

Polyhistor.

Mais il faut que premier à elle ayes recours
La voici qu'elle vient.....

L'Helvétie entre en effet au second acte et chante en se promenant sur le théâtre :

Est-il dame au monde née,
De qui le renom fameux,
Le los ou la renommée
Doyve voler jusqu'aux cieux?

Helvétie l'on m'appelle
Mère de treize enfançons
Qui sont ma gloire immortelle
En mille et mille façons.

Je n'ay besoing de grand'peine
Pour m'aggrandir, car iceux
Pour hausser leur mère et royne
Ne se montrent paresseux.

Surtout m'aime cil de Berne
Et me sert d'affection,
Non selon le temps moderne
Rempli de corruption.

Aussi l'ay-je en son partage
Guerdonné de cest amour
Dont, quoique le monde enrage,
Berne fleurira toujours.

Le disciple de Polyhistor voyant que l'Helvétie s'échauffe en débitant son cours de politique fédérale, s'approche humblement et lui dit:

Madame, voici la chaise
Dont vous ai voulu pourvoir.

S'il vous plait d'être à votre aise
Vous vous y pourriez asseoir.

Le Cosmopolite présente ensuite sa requête, mais l'Helvétie n'aime pas les visages et les airs étrangers :

Mais, dis-moi, je t'en suppli,
Cest amour que tu me portes
Est-ce un amour accompli
Et parfait en toutes sortes.

Peut-être quelque pipeur
Tu seras rempli d'audace
Qui veut tollir mon honneur
Et en mon cœur prendre place.

Le Cosmopolite.

Las! que c'est à grand tort qu'ainsi tu me rejettes,
Et qu'il eût mieux valu que la mort ses sagettes
Eût sur moi descoché. . . . . .

L'Helvétie.

Tu désires être Suisse,
Mais ton habit ne répond
Avec ta maigre cuisse
A ceux que les Suisses ont.

S'il en tient qu'à cela, répart Polyhistor intervenant en faveur de son protégé, on aura bientôt trouvé un costume sortable. Cosmopolite quitte en effet la scène et revient bientôt paré de l'ample culotte nationale. Il est tout fier de sa nouvelle mise :

Ton conseil ay suivi, cher Encyclopédique,
En Suisse suis paré, et me semble impudique
Tout habit différent; permets donc que je sois,
Noble dame, adopté au canton des Bernois.

L'Helvétie.

Mais où veux-tu demeurer
Afin que lieu je t'assigne
Si me veux obtempérer
A Mouldon je te résigne.

Le Cosmopolite.

A Berne je voudrais faire ma demeurance
Si ton plaisir était telle munificence
Ma mère, m'accorder. Passe-moi donc bourgeois
De cette noble ville et me crée Bernois :
Car si seul à Mouldon je fais ma demeurance
Me voilà basané, frustré de l'espérance
Que du premier abord j'ai eu de mon bonheur,
Le départ de vous tous m'opprimera le cœur.

L'Helvétie.

Non fera, car en ce lieu
Trouveras la noble race

Des Cerjat aimés de Dieu (1)
Et les bourgeois pleins de grâce.

En outre mon très cher fils,
Voilà D'Erlach que je laisse
A Mouldon où je l'ai mis
Pour exercer sa sagesse.

On comprend que tout ceci n'est destiné qu'à amener l'éloge des d'Erlach et par contre-coup des magnifiques seigneurs de Berne. La pièce devait nécessairement aboutir à ces complimens, après lesquels intervient la nymphe de Moudon, qui procède au milieu des danses à la réception du Cosmopolite sous la bannière de la cité.

Cette pièce est remplie, à défaut d'action et de poésie, d'un certain tact politique. On y voit déjà en présence l'élément unitaire ou le radical de l'époque, et l'esprit cantonal ou le conservateur. La morale du drame, savoir le danger des naturalisations accordées à la légère, serait encore aujourd'hui de saison.

Nous passerons rapidement sur un autre genre de poésie dramatique particulier à la même contrée et à la même époque, les *Pièces Epithalames* représentées aux fêtes matrimoniales de la noblesse des châteaux. Ce genre de pièces est peu susceptible d'analyse; les personnages sont ordinairement des divinités allégoriques comme la Musique, la Poésie, Mercure, Mars, Amour, Hymen, Junon, Minerve, Diane ou Vénus. Nous nous bornerons à quelques vers habilement cadencés, dans un de ces drames épithalames où chaque Déité vient à son tour doter les conjoints (2). La reine des Dieux s'adresse au marié, de la noble famille des Tavel:

Epoux qui en toute liesse
Vas des amours de ta maîtresse.
Recueillir les doux fruits,
Qui des douceurs de l'hyménée
A séréné cette journée
Et l'as privé d'ennuis!

Je ne te donne pour estreine
Les cailloux brillans qu'on amène
Du rivage indien,

(1) La famille des Cerjat est l'une des plus anciennes du pays de Vaud. Elle possède encore des immeubles à Moudon.

(2) *Epithalame* pour le mariage de noble et puissant Gamaliel de Tavel, seigneur de Vulliens et Lussy, et demoiselle Anne de Salis, fille de noble et généreux Baptista de Salis, colonel ès pays des Grisons, chevalier de Saint-Marc, par *Marcus Cuvatus, philos.* et *medic. doctor.* 1662, in-4°, 12 pages, 2 colonnes.

Moins encor l'arène blonde
Qui fait jaunir le fond de l'onde
Du fleuve Lydien.

Un plus beau don je te présente
Qui rendra ton âme contente,
T'esgallant presqu'aux Dieux,
C'est la vertu incomparable
La chasteté inviolable
De ta nymphe aux beaux yeux.

Son port grave et doux tout ensemble
A quelqu'immortelle ressemble
Descendue ici bas,
Non à l'amoureuse Déesse
Mais à celle qui chasseresse
Prend aux bois ses esbats.

Quand tu aurais tout l'or qu'enserre
Du Pérou l'orgueilleuse terre
Serais-tu plus content
Que d'avoir la même sagesse
Et de l'immortelle richesse
Un thrésor éclattant.

C'est une perle orientale
Qui en prix n'a point son égale
Que les Dieux t'ont donné,
Les vertus c'est son diadême
Dont des Déesses la main même
Son chef ont couronné.

Vénus de ses attraits l'honore
Et de sa grâce la décore
Elle est tout son soucy.
Minerve, Déesse savante,
Dira ce qu'elle représente
Tout à ceste heure-cy....
. . . . . .

Le drame dont nous avons à parler, en suivant toujours l'ordre chronologique est celui du *Pieux Ezéchias* par Michel Testard [1]. On voit par le prologue que son auteur, premier régent au collége d'Yverdon, le composa pour une cérémonie scolaire. Il la dédie « aux Nobles, Prudens et Vertueux Seigneurs les Chastelains, Banderets, Lieutenant et Conseillers de la ville d'Yverdon, ses très honorés Seigneurs. »

« C'est, dit-il, une maxime de discipline entre les meilleurs et

[1] Le *Pieux Ezéchias*, drame sacré, représenté le ..... de septembre. Yverdon 1660, in-4°.

» plus savans conducteurs de la jeunesse, que dès le commence-
» ment on ait à s'appliquer soigneusement à former et bien dresser
» la bouche tendre des enfans, (tandis que semblables à petites
» plantes ou tables d'attente, ils se peuvent plier et aysément re-
» cevoir toute forme), à ce qu'ils puissent prononcer virilement et
» avec bonne grâce, hardiesse et intelligence. Pour cela j'ay jugé
» (ou plutôt j'ai creu) qu'il n'y avait rien de plus propre, outre
» l'exercice journalier de l'eschole, que les exibitions publiques. J'ai
» donc à ce sujet esbauché un drame au moins autant remply de
» piété et de bons exemples que vuide d'élégances et de fleurs
» poétiques. »

La pièce est précédée d'un argument général, et en outre chaque scène des cinq actes porte en tête un argument particulier, qui en précise le sujet. Ezéchias, roi de Juda, rétablit le service de l'Eternel, qu'Achaz son père avait souillé, purifie le temple et renouvelle l'alliance par de nombreux sacrifices. Toutefois Dieu pour l'éprouver permet qu'il soit assailli par Sennachérib ou Sanchérib, roi d'Assyrie. Mais à la prière réunie d'Ezéchias et d'Esaïe, ce conquérant est défait et se retire avec sa courte honte dans ses états où il est assassiné par ses fils aux pieds de l'idole de son dieu Nisroc.

Voici quelques vers de la scène intitulée *Réveille-Matin :* Sennachérib attend des nouvelles de son armée d'expédition :

Dormir toute la nuit n'est au chef chose belle,
Mesurer faut repos sur écu, sur rondelle.
Du guerrier est le soin ; royal est le soucy.
Aux ombres s'en reva jà la nuit, et voicy
De Phébus messager que l'oiseau porte-creste
Chante qu'en vain mon ost en Judée s'arreste.
Sus, clairons et tambours, rompez-moi le sommeil
Des guerriers escadrons. N'attendons le soleil.

La scène suivante porte pour argument : *Desfaite miraculeuse, rage despite :*

Sennachérib (en voyant la terre jonchée de cadavres) :
Ah Nisroc immortel ! Quel malheur, quel esclandre !
Qui mon ost est venu ainsi par terre estendre ?
Un soldat.
Sans doute de Juda c'est le Dieu inhumain.
Sennachérib.
O le bras détestable, o la cruelle main !
O honte, ô deshonneur ! O infâme vergogne !
Partout ce n'est que mort, partout n'est que charogne.
Que tardai-je mon sang de ma dextre puiser ?

Le soldat.

O roi, il te convient sagement adviser
Des tiens au résidu. . . . . .

Sennachérib.

Que je meure : c'est fait
Plus vivre je ne veux.

Le soldat.

Sire ne te meffai.

Sennachérib.

Ah frayeur, ah horreur, ah tremblement! mon âme
De détresse, d'ennui, de vergogne se pâme
Sus, sus, allons, allons, sauvons le résidu,
Que plus honteusement le tout ne soit perdu.....

Pendant que ces choses se passent au camp, les fils et les filles de Sion, qui ne connaissent pas le résultat miraculeux de la bataille, expriment leurs craintes et leurs espérances :

Les filles.

I.

O que de noire tristesse
Et détresse
Notre âme en douleur frémit
Oyant tant cruelle histoire
Et victoire
De frayeur elle gémit.

II.

Hélas comme colombelle
La pucelle
De Sion se retirant
Ira de la peur des armes
Et allarmes
Et jours et nuits soupirant.

III.

Ainsi qu'au bois chesne et tremble
Par vent tremble
Parmi les ombres de nuit ;
Dedans nous notre âme émue
Se remue
De peur, de frayeur, d'ennui.

IV.

Adieu toute esjouissance,
Adieu danse ;
Sus frayeur et tremblement.
Adieu de flûte et musette
Chansonnette ;
Pleurons lamentablement.

Les fils.

I.

O que de grande allégresse
Et liesse
Nos tristes cœurs resjouit,
De notre roi la mémoire
Et la gloire
Dont Jérusalem jouit.

II.

De Salem la gent fidelle
La tutelle
Ira du seigneur quérant ;
Le pieux roi par ses armes
Sur nos armes
Toujours secours requérant.

III.

Plus que roc ferme ne semble
Se rassemble
D'espoir et de foy l'appui ;
D'assurance l'étendue
Comme nue
Nous couvre et rien ne nous nuit.

IV.

Arrière avec défiance,
Mescréance ;
Sûr est notre fondement :
Arrière peur des trompettes,
De Cornettes ;
Croyons à Dieu rondement.....

Ces strophes et ces anti-strophes, dans lesquelles le découragement et une ferme confiance se répondent à la manière du chœur antique, ne sont pas dénuées de grâce. C'est comme une réminis-

cence de la muse de Ronsard, errante sur les bords d'un lac du Jura. En général on aura pu remarquer, par les fragmens cités, que cette poésie française de l'autre côté des monts conservait quelque chose de suranné et venait toujours un peu après les versificateurs de la mère-patrie. Comme le style appelé *style réfugié*, elle garde dans l'exil un air insolite et n'arrive guère à la vraie inspiration. Mais pourrait-on en faire un crime à ces auteurs! Ne faut-il pas au contraire leur savoir bon gré de leurs efforts pour étendre, par l'influence décisive de la langue et de la littérature, la prépondérance politique d'un pays qui les avait proscrits? Dans le siècle suivant nous retrouverons peut-être, mais sous une autre forme, et dans d'autres sujets, ce caractère de la poésie française à l'étranger.

Nous avons omis à dessein, dans ce petit inventaire d'une portion de nos richesses poétiques, qui forment à tout prendre un bagage assez léger, quelques pièces où le caractère satyrique l'emporte évidemment sur le caractère dramatique. Nous nous réservons de les analyser dans un article spécial que nous avons consacré à la satyre et à l'épigramme dans la Suisse romande, dès le 15e siècle à la fin du 18me. Ces pièces dramatico-satyriques sont assez nombreuses et elles se lient presque toutes à l'histoire de la réforme. Des personnages éminens, entr'autres Pierre Viret et Théodore de Bèze prirent part à ce genre de polémique. Il suffira de citer pour le moment, la *Comédie du Pape malade* que le célèbre bibliographe Mercier de Saint-Leger attribue sans hésiter à ce dernier (1), et le *Marchand converti*, dans laquelle la vraie et la fausse religion sont au vif représentées (J. Crespin, 1558. 8°).

On a attribué aussi à Bèze, de même qu'à Jean Crespin et à Ant. de Chandieu, autres personnages considérables de la Réforme, la tragédie de *Timothée Chrestien* (2). Mais de toutes les pièces de

(1) «Comédie du Pape malade et tirant à sa fin (en 5 actes sans distinction d'actes ni de » scènes, avec prologue), où ses regrets et complaintes sont au vif exprimées, et les en» treprises et machinations qu'il fait avec Satan et les suppots pour maintenir son siége » apostatique, et empêcher le cours de l'Evangile, sont cathégoriquement découvertes. » Traduit du vulgaire arabic en bon Roman et intelligible par Thrasybule Phenice (Theo» dore de Bèze) S. l. et s. a. (Genève), 1562, in-16 de 72 ff sign. »

Cette même pièce, selon Mercier de Saint-Leger, a dû paraître aussi en latin; il en existerait entr'autres une édition dans cette langue de Genève, 1584 in-16.

(2) *Tragédie de Timothée Chrestien, lequel a été brûlé iniquement par le commandement du Pape, pour ce qu'il soutenait l'Evangile de J.-C.* 5 a v.) Traduite nouvellement du latin en français. Lyon (Jean Saugrain) 1563, in-8° de 39 ff. Le bibliophile Jacob assure, mais sans avancer de preuve, que malgré la rubrique de Lyon cette pièce a été imprimée à Genève, et que l'original latin est de Théodore de Bèze.

ce genre, les *Satyres de la cuisine papale* (Conr. Badius, 1560) est à coup-sûr la plus virulente (1). Jaquemot de Bar, que nous avons déjà cité, a donné *Agrippa ecclesiomastix* (2) et *Ehud sive Tyrannoktonos* (3), pièces dans lesquelles l'action dramatique est moins mêlée de controverse religieuse.

Quelquefois c'est le caractère mystique qui prévaut sur le caractère satyrique dans ce genre de compositions, comme dans le *Triomphe de Jésus-Christ,* (4) *comédie apocalyptique,* traduite du latin de Jean Foxus, Anglais, en rithme française (6 actes et un prologue, le tout en vers), augmentée d'un petit discours de la *Maladie de la messe* par Jaques Bienvenu, citoyen de Genève, que M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), prend mal-à-propos pour un masque de Louis DesMazures que nous avons mentionné. Le même Bienvenu, qui a réellement existé, comme le prouvent les archives de Genève, a aussi composé la *Comédie du monde malade et mal pensé*, avec une poésie de l'alliance perpétuelle entre deux nobles et Chrestiennes Villes franches, Berne et Genève, faite l'an 1558, et récitée au renouvellement des dites alliances, à Genève, le deuxième jour de may 1568 (en vers, sans distinction d'actes ni de scènes (5).

Si l'on voulait des preuves ultérieures de l'identité de Jaques Bienvenu, dont le catalogue Soleinne fait un mythe à l'occasion de plusieurs de ces drames de la Réforme, on les trouverait en nombre dans les archives de Genève. Et d'abord le testament du célèbre patriote François Bonnivard, le prisonnier de Chillon, daté de Genève en septembre 1558, s'exprime ainsi :

.... « Item, je donne et lègue à Noble Jacques Bienvenu, *citoyen* » *de cette cité*, les livres que j'ai composés, appelés copies écrites » à la main. Item, en tout le reste de mes biens meubles, immeu- » bles, présens et futurs, quels qu'ils soyent, j'institue, nomme

(1) « Conrad Badius, homme lettré, requiert pour les *satyres de la Cuisine Papale,* » (Archives de Genève, 1560.)

(2) Agrippa Ecclesiomastix, trageædia, auctore Johanne Jacomoto Barrensi Geneva Mathieu Bergeon 1597, in-8°, 95 pag.

(3) Ehud, sive tyrannoktonos Trag. auctore Joh. Jacomoto Barrensi Lugduni (Jean de Tournes). On trouve à la suite de cette pièce des poésies en latin et en français, 1601, 8° de 8 ff. prelim et 112 pag.

(4) Le *Triomphe de Jésus-Christ* a paru à Genève en 1562, in-4°, chez Bonnefoi. Un exemplaire de cet opuscule rare s'est vendu fr. 192 à la vente de la bibliothèque dramatique de Soleinne.

(5) Ces pièces ont paru à Genève en 1568, in-8° de 32 ff. sign.

» et ordonne mes héritiers universels à savoir les magnifiques et » mes très-honorés Seigneurs Syndics et Conseils de Genève susmentionné. »

Le même Jacques Bienvenu est appelé en témoignage pour déposer en justice au sujet d'une chanson satyrique attribuée à Bonnivard et sur laquelle on voulait avoir des indices. Jacques Bienvenu figure en cette occasion comme familier et ami de Bonnivard. Voyez du reste pages 209 et 210 de l'excellente notice consacrée au prisonnier de Chillon par M. le docteur Chaponnière de Genève, et les notices généalogiques des familles genevoises par Galiffe, aux noms des familles de *Fernex* et *Lect*.

Le père de Jacques Bienvenu s'appelait Pierre Bienvenu.

Citons encore après cette digression, qui n'est pas sans quelqu'importance vu l'obstination avec laquelle divers bibliographes ont nié l'existence de ce personnage, la *Tragédie du roy-franc arbitre* (Genève 1558, Crespin), et la *Mappemonde-Papistique*, comme appartenant à cette catégorie de drames satyriques dont nous nous occuperons plus au long une autre fois. Plusieurs de ces pièces ont été réellement représentées à Genève, comme le prouvent les régistres des conseils (années 1540 à 1570). Pour le dire en passant, le permis de représenter est constamment donné : « Sous la réserve que M. Calvin n'y trouvera à dire, » ce qui montre clairement la prépondérance omnipotentielle que ce grand réformateur exerçait alors dans Genève.

EUSÈBE-H. GAULLIEUR.

NOTICE

SUR UN ÉTABLISSEMENT ÉDUCATIF, PROFESSIONNEL ET AGRICOLE,

FONDÉ DANS LE CANTON DE GENÈVE.

Tous les moralistes ont parlé en faveur de l'éducation : on sait que c'est elle seule qui peut agir sur les premiers instincts et sur les appétits de l'homme : elle nous prend au berceau, elle nous suit pas à pas dans notre carrière, elle développe en nous le bien tout en essayant d'étouffer le mal. La pensée de ceux qui n'ont point eu le temps d'étudier ou de réfléchir est toute entière dans le cœur, ou, pour mieux m'expliquer, dans l'imagination, dans la nature. — Or cette nature, noble et bonne en sortant des mains de Dieu, se dégrade dans les sociétés vieillies; il arrive un temps dans toutes les histoires, où le principe du bien, inné dans nos consciences, se fane sous les mauvaises influences du dehors; c'est alors que l'homme doit appeler l'éducation à son aide, afin qu'elle lui ramène cette jeunesse et cette vie qu'il ne trouve plus en lui. Songez encore à la misère, cette plaie aussi funeste que les mauvais penchants ou l'exemple ; ce désespoir du pauvre qui le pousse à regarder autour de lui, à comparer son sort avec celui des autres, à convoiter les biens du riche, et qui le révolte contre la société et contre Dieu. Alors l'insubordination se lève et amène la fainéantise et la débauche; le pauvre cherche sa royauté ailleurs que dans le travail, cependant la misère s'accroît pour lui de jour en jour, la cupidité le rend esclave des passions qui le dominent, et il ne vise plus qu'au crime ou au bouleversement des sociétés. Les penseurs et les rêveurs du siècle ont bien compris le mal et voici leur remède : aplanir les rangs pour ne pas froisser l'orgueil, ou, si vous le voulez, cet instinct de dignité humaine, de liberté individuelle que le peuple a acquis de nos jours ; répartir le travail entre les classes laborieuses de manière à ce que chacun ait sa part d'activité, selon son intelligence et sa vigueur. L'idée est belle, mais comment la mettre en pratique sans une régénération morale? Comment reconstituer une société avant d'éclairer ses membres sur leurs droits et sur leurs devoirs? Comment les soumettre à un labeur de chaque jour avant de leur donner l'amour du travail? Oh! sans œuvre préparatoire, ces systèmes ne sauraient être que des monstruosités ou des utopies; et,

si l'œuvre préparatoire s'accomplit, ils perdront beaucoup de leur utilité et de leur valeur. Donnez à tous une noble et sainte instruction; faites descendre sur les trônes et répandez chez les peuples cette charité *patiente*, *pleine de bonté* qui n'est *ni envieuse ni insolente*, qui *ne s'enfle point d'orgueil*, *n'est point malhonnête*, *ne cherche point son intérêt, ne s'aigrit point, ne cherche pas le mal;* qui *ne se réjouit pas de l'injustice*, mais qui *se réjouit de la vérité; qui excuse tout; croit tout*, *espère tout*, *supporte tout*, et l'humanité n'aura pas besoin de révolution pour croire au bonheur. Il faut donc ramener au bien cette jeunesse, si facile à épurer ou à corrompre, si flexible dans sa légèreté, si insouciante au seuil de la vie; c'est, je le répète, l'éducation de l'esprit et du cœur qui est surtout nécessaire aujourd'hui.

On marche dans cette voie, il est vrai; les universités, les colléges, les écoles primaires se multiplient; mais est-ce tout, est-ce même assez? Ces institutions sont nombreuses, mais elles ne peuvent pas toutes s'ouvrir aux pauvres; mais elles ne sont destinées pour la plupart qu'à l'enseignement intellectuel, et la partie la plus essentielle de l'éducation y est mise de côté, ou négligée, ou du moins elle ne s'élève pas sur les autres études pour les diriger en les dominant; mais ces institutions ne prennent pas toute la vie de l'enfant, pour lui donner une carrière selon ses facultés et ses forces, pour le rendre utile à son pays et à sa famille et honnête selon Dieu.

Or ce que toutes ces institutions n'ont pas fait, la Société de Patronage de Genève a voulu le faire (1). Elle a songé à fonder un établissement non-seulement éducatif, mais aussi professionnel et agricole; et surtout accessible à tous, et, à cet effet, elle n'a reculé devant aucun sacrifice; elle s'est adressée à ceux dont la main est toujours pleine et ouverte pour les bonnes œuvres, et toutes les âmes vraiment pieuses et bonnes ont répondu à son appel. Dès-lors elle n'a pas perdu de temps, elle a redoublé d'efforts; les rapports des établissements de Meffray et de Petit-Bourg étaient là pour l'encourager, et la bourse de ses concitoyens pour la soutenir; elle a nommé une commission administrative (2) et a ouvert son établissement en 1846, le jour de Noël.

J'ai sous les yeux le rapport de cette commission, lu à l'assemblée générale du 3 février 1848, et il annonce les résultats les plus satisfaisants. Que l'on s'imagine une petite colonie de douze enfants, recevant les connaissances indispensables à tous les hommes, accoutumés de bonne heure à de saines idées sur tout ce qui les entoure et sur

(1) Une Société analogue, mais sur des bases constitutives différentes, existe à Neuchâtel depuis plusieurs années. *(Note de la Rédaction.)*

(2) Voici les membres de la commission: MM Soret-Odier, président; Aubanel, vice-président *(économie-intérieure)*. — Pasteur Mousson *(comptabilité)*. — Bost, ministre *(éducation)*. — Viande-Patry *(industrie)*. — Fazy-Alléon *(agriculture)*.

tout ce qui doit les dominer; que l'on voie cette famille toujours active, tantôt courbée sur des livres, tantôt se livrant aux exercices du corps ou au travail des mains, se préparant aux métiers qui la feront vivre un jour, aimant ce labeur que l'on sait alléger pour elle, acceptant comme une récréation les travaux de la campagne, aimant l'ordre, la propreté et cette instruction qui la rend à la fois meilleure et plus heureuse, vivant à l'abri de la corruption et de la misère — puis le soir, se réunissant en silence pour se recueillir et prier; et on aura une faible idée des premiers succès de cet établissement. Le nombre de ces enfants est lent à s'accroître et les directeurs s'en félicitent : « Il est, disent-ils, un point auquel nous attachions la plus haute im» portance : c'était de former, avant tout, un petit groupe d'élèves, » qui, offrant une base solide de moralité et de discipline, pût oppo» ser une résistance suffisante à l'action dangereuse des nouveaux ve» nus. Ce résultat, nous l'avons obtenu, grâce surtout à notre direc» teur; après une année d'exercice, nous avons la joie de pouvoir dire » que nous sommes satisfaits au point de vue le plus essentiel, celui » du développement religieux, moral et intellectuel.

» Citons, ajoutent-ils, un seul trait qui fera mieux comprendre la » nature des conquêtes que nous avons faites sur le mal.

» La commission ayant appris que, pendant les visites mensuelles, » on apportait des friandises dans la maison, défendit un usage qui » pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Des parents n'en offrirent » pas moins des bonbons à leur enfant, qui refusa de les accepter, al» léguant la défense du directeur. Comme ils insistaient, en lui faisant » remarquer qu'on n'en saurait rien, il résista à ces dangereuses sug» gestions. Les parents racontèrent ce fait au directeur, qui jugea que » c'était le cas de faire une exception à la règle, et de se rendre au » désir exprimé par l'élève de partager le petit régal avec ses cama» rades. La satisfaction du directeur fut complète, lorsque ceux-ci refu» sèrent d'en goûter, avant d'avoir obtenu son assentiment personnel. »

Je renvoie au Rapport ceux de mes lecteurs qui voudraient avoir de plus amples renseignements sur cet établissement. Qu'on veuille bien se le rappeler; il s'est ouvert à une époque de troubles où l'attention publique ne pouvait se porter sur lui, divers incidents ont ralenti ses progrès, son œuvre est ébauchée à peine, et pourtant, heureux dans son humilité, il est béni de Dieu. Un jour, lorsque le bruit qui se fait autour de nous sera apaisé, lorsque les philanthropes et les hommes d'état, après avoir assez formulé leur pensée, songeront à l'accomplir, et, après avoir circonscrit le bonheur des peuples, chercheront les moyens les plus simples d'y arriver, ils jetteront leurs yeux sur cette Société de Patronage, qui, dans l'ombre et le silence, coopère avec eux, et une voix plus puissante que la mienne s'élevera pour la défendre.

MARC MONNIER.

POÉSIE.

CHANT DE GUERRE.

La trompette a jeté le signal des alarmes
Aux armes! et l'écho répète au loin : Aux armes!

Alerte! alerte!
Debout, nos braves compagnons!
L'ennemi, courant à sa perte,
A grands flots, dans la plaine ouverte
Déborde avec tous ses canons!
Alerte! alerte!

Le tambour bat,
Rassemblant ses hordes cruelles;
Et le pavillon du combat,
Tout déployé, flotte à son mat,
Comme un grand aigle ouvrant les ailes!
Le tambour bat.

Le clairon sonne.
Je vois mille escadrons épars,
Comme un essaim qui tourbillonne,
Fendre la plaine qui résonne,
Pour rallier leurs étendards.
Le clairon sonne.

« Hourra! hourra!
— C'est leur cri de guerre et de fête —
» En ce jour le Croissant vaincra,
» Ou nul de nous n'y survivra,
» Nous en jurons par le prophète!
» Hourra! hourra! »

Puis ils s'élancent,
Ainsi que parfois dans les airs
De lourds nuages se balancent,
Tourbillonnent, crèvent et lancent
Des torrents de pluie et d'éclairs.
Puis ils s'élancent.

A notre tour
De braver ce peuple parjure!
Car avant que meure le jour
Leurs corps à l'hyène, à l'autour
Déjà serviront de pâture.....
A notre tour!

La foudre est prête
Qui doit abattre leur orgueil!
Leur fureur, comme une tempête
Qu'un môle escarpé brise, arrête,
Vient se ruer contre un écueil.
La foudre est prête!

Tableau sanglant!
Les deux formidables armées,
Le front terrible, étincelant,
Se heurtent d'un choc violent,
Comme deux trombes enflammées!
Tableau sanglant!

Les canons grondent,
La mitraille rugit dans l'air;
Mille et mille voix se confondent,
Et les échos lointains répondent
A ces bruits d'hommes et de fer.
Les canons grondent.

Le jour pâlit;
Un nuage brûlant et sombre,
Comme d'un Etna qui jaillit,
Sur le camp, qu'il ensevelit,
Plane et se déroule en flots d'ombre.
Le jour pâlit.

Il pleut des balles;
La Mort fauche les escadrons,
Aux cris des trompettes fatales,
Aux éclats vibrants des cymbales,
Aux rauques appels des clairons.
Il pleut des balles.

Mystère et deuil!
Quelles ténèbres! quel carnage!
D'une armée immense cercueil,
La plaine est comme un vaste écueil
Jonché des débris d'un naufrage.
Mystère et deuil!

Les airs frémissent
De cris de joie et de douleur.
Les coursiers haletants hennissent.
Au râle des mourants s'unissent
Les chants superbes du vainqueur.
Les airs frémissent.

Viens, sombre nuit,
Suspendre cette lutte affreuse!
Que le vaincu, par toi conduit,
Echappe au bras qui le poursuit,
Au prix d'une fuite honteuse!
Viens, sombre nuit!

Le bruit s'apaise;
Le calme rentre au champ de mort.....
L'atmosphère lourde vous pèse,
Comme une haleine de fournaise
Dont l'immense brasier s'endort.
Le bruit s'apaise.

Victoire à nous!
La fourbe emporte son salaire.
Malheur donc aux voisins jaloux
Qui d'un peuple terrible et doux,
Armeraient la juste colère!
Victoire à nous!

J.-E. Peg.-Roussel.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

AVRIL.

Quel spectacle que celui de ce mois ! Quels événemens que ceux qui viennent de se succéder d'un bout de l'Europe à l'autre, avec la puissance et la rapidité d'un tremblement de terre ! Tout devenu volcan, et là où l'on aurait le moins soupçonné un cratère, à Berlin, à Vienne, à Milan, là aussi, sous chaque trône, un abîme, une gueule enflammée ! Les principales colonnes de l'édifice restauré en 1815, renversées comme les poteaux d'une vieille masure par un coup de vent. L'héritier du Grand-Frédéric, le royal orateur, passant soudain de la politique philosophique et littéraire à la dure politique de la réalité, obligé de céder la parole aux tribuns des barricades et de s'incliner respectueusement devant les cadavres de ses vainqueurs populaires. Le représentant du statu-quo, Metternich, honteusement chassé et fugitif comme Louis-Philippe, l'élu de Juillet; tous deux, semble-t-il, conservés exprès jusqu'à la blanche vieillesse, pour montrer ce qu'est la prévoyance de l'homme devant la providence de Dieu. Le frêle et chétif successeur des Habsbourg demandant naïvement : Qui faut-il chasser encore ? et s'écriant éperdu : J'accorde tout, je veux tout ce que vous voulez ! L'Allemagne relevant son antique et magnifique étendard noir, rouge et or, mais déjà divisée en deux camps sous ce signe de son unité, et près de redevenir peut-être, pour ses voisins comme pour elle, le grand champ de guerre, l'arène centrale, la vaste lice des longs débats. Le czar, le seul (il le dit lui-même) en qui réside « la concentration monarchique, » évoquant l'esprit de force brutale qui, chez lui et dans l'idée moscovite, est aussi une foi et lui donne ainsi une force morale plus redoutable encore que sa force matérielle; le czar faisant appel à la « sainte Russie » et, tout en se

déclarant neutre, s'écriant avec un enthousiasme sauvage: « Peuples, inclinez-vous! » L'Angleterre, enfin, craignant de voir aux meetings succéder les barricades, et si elles avaient là le même résultat qu'à Paris ou à Berlin, si l'immense empire britannique était ébranlé, les quatre parties du monde, la terre et la mer, ébranlées, soulevées, courant la tempête avec lui!.... Comment dire tout cela : ce qu'on voit d'inoui et de fabuleux, mais aussi de fabuleusement réel? ce qu'on entrevoit de plus extraordinaire encore? ce qu'on ignore de terrible ou de sublime et, dans tous les cas, de profondément solennel? comment savoir et prévenir avec quelque justesse? comment saisir l'ensemble et comment s'arrêter aux détails? à quoi bon rechercher les causes, quand tout est cause, les résultats et les changemens, quand tout est mis en question et qu'on n'est sûr que de ce seul point, c'est que tout doit être changé? Quelle autre explication, enfin, d'une si vaste et si prompte ruine que ce redoutable mot de Bossuet: *Il faut périr par quelque endroit!* Au lieu de chercher à réduire un tel tableau au ton et aux proportions d'une *Chronique*, même au ton ordinaire de l'histoire, disons donc plutôt avec ce grand historien de la Providence, pour cela, après tout, le plus élevé et le plus profond des historiens; disons, en lui empruntant son langage, le seul à la hauteur d'une pareille voix de tempête: « Souvenez-vous que ce long enchaîne-
» ment des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend
» des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des
» cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main:
» tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il
» remue tout le genre humain... Il connaît la sagesse humaine, toujours
» courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis
» il l'abandonne à ses ignorances; il l'aveugle, il la précipite, il la con-
» fond par elle-même: elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses
» propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce
» par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa jus-
» tice, toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les
» causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups, dont le
» contre-coup porte si loin. »

En France, à l'heure qu'il est, il n'existe plus rien, pour ainsi dire, que ce fait immense de la République, et de la révolution sociale dont il ne faut pas se dissimuler que la république est le symbole. Pour répondre aux nécessités ou aux intérêts de la situation, le gouvernement provisoire, collectivement, ses principaux membres, chacun dans sa sphère respective, ont pris une foule de mesures concernant les diverses branches de l'administration et parfois en des sens opposés. Les unes sont approuvées, les autres blâmées; les unes ont soutenu le char sur la pente, sans toutefois l'empêcher d'y rouler; les

autres, exagérées, soit en elles-mêmes, soit par l'opinion, ont eu sur celle-ci et sur la confiance publique un fâcheux effet. De ce nombre sont surtout les circulaires de Ledru-Rollin, que bien des gens se représentent, avec joie ou avec terreur, comme le Robespierre de la nouvelle république. Ceux qui connaissent le ministre de l'intérieur assurent qu'en cela on se fait de lui une idée à la fois trop redoutable et trop haute, qu'il n'a dans le caractère ni la dureté, ni la suite nécessaires pour un tel rôle, qu'il ne mérite, en un mot, *ni cet excès d'honneur ni cette indignité*. Quoi qu'il en soit, lui, Louis Blanc et Ferdinand Flocon, personnage secondaire, forment dans le gouvernement provisoire la fraction avancée, le côté ultra-démocratique ou ultra-révolutionnaire, comme on voudra l'appeler. Lamartine est optimiste et conciliateur; il veut les voies pacifiques, et il espère tout de la puissance et de la générosité des idées. Armand Marrast a montré, comme maire de Paris, de la dignité et de la fermeté. Scission ou nuance, il y a certainement deux côtés, deux tendances dans le gouvernement; le fait s'est non seulement produit au dehors par des actes, par des explications, des modifications de mesures et de décrets; il est sensible, en outre, dans le ton, et parfois dans les insinuations réciproques des deux principaux journaux du pouvoir, la *Réforme*, organe de Ledru-Rollin, et le *National*, qui lui fait opposition sur certains points, en tant que hasardés ou peu politiques, ainsi qu'à Louis Blanc.

Au dehors cependant, et dans l'ensemble, le gouvernement est un, agit de concert. Malgré des fautes, dont lui-même avoue quelques-unes, il est fort dans le sens du maintien de ce qui est, en attendant ce qui sera. C'est évidemment toujours lui qui rallie le centre des masses, qui a le plus de prise sur elles, qui leur donne l'impulsion, ou qui est seul en état d'en soutenir le choc; lui, enfin, qui aura la haute main dans les élections de Paris, à en juger par celles de la garde-nationale. Jusqu'à quel point ses partisans et ses commissaires lui auront-ils gagné le terrain dans les départements? Il sera impossible d'en juger avant le résultat définitif. Il y a tel coin de la France où le mouvement parti de Paris, si on le laissait à lui-même et au cours ordinaire des choses, n'arriverait pas de trois mois; tel autre où, dans ce moment encore, on n'a pas plus l'air de songer à la révolution que si elle n'avait point eu lieu, à la république que si elle n'avait pas été proclamée. Ailleurs, il y a divergence, résistance, plus ou moins prononcées. On nous citait le département du Finistère où, sur une liste de quinze candidats, on en comptait dix de guerre civile: ceux-ci ne voulant de la république que le nom, et n'imaginant, sous ce nom, que la conservation et le replâtrage du précédent régime; ceux-là voulant même la régence et la royauté. Dans ce département, et assez généralement à ce qu'il paraît, les campagnes ne sont encore,

dans un sens ou dans l'autre, que peu ou point ébranlées. « Elles sont closes, il y règne un mystère, » écrivait-on à la personne de qui nous tenons ces détails, et qui par son caractère et sa position est au nombre des mieux informées. L'addition à l'impôt foncier, malgré son correctif en faveur de ceux qui seraient hors d'état d'y suffire, ne tend pas à populariser la révolution parmi la classe agricole, et l'on n'y voit guère de meilleur œil les sacrifices que l'on fait pour les ouvriers. Mais partout, dans les révolutions, cette classe ne se remue que tard; elle ne se met en marche et au pas que la dernière; et le mouvement qui emporte la France vers de nouvelles destinées, est si fort, est de nature, au fond, si populaire, qu'il doit finir par tout gagner et tout emporter. Du reste, sauf une multitude croissante de ruines et de catastrophes particulières, de fortunes petites ou grandes subitement renversées, sauf le branle-bas général dans les positions individuelles, quelles que fussent leurs attaches ou leur indépendance et leur isolement, tout reste généralement suspendu jusqu'aux élections et à l'Assemblée Nationale.

Sur ce point décisif, tous les partis sont à l'œuvre. A Paris et dans les départemens, dans la presse et dans les clubs, chacun chauffe le four populaire, et c'est à qui y fera le mieux cuire sa pâte. On n'a pas d'idée des prétentions qui se produisent, de leur nombre et des titres que l'on met en avant. Dans un département, celui de Vaucluse, pour six places de député, il y a soixante-cinq candidats ! A Paris, qui a trente-quatre députés, les candidats se comptent probablement par centaines. Tel aspirant invoque des antécédens parfaitement inconnus de tout le monde; tel autre, des ouvrages, des mémoires publiés depuis des années, et qui pour être déjà d'un âge assez avancé n'en sont pas moins aussi inédits que l'enfant qui est encore à naître. La *Voix des femmes* annonce un jour la candidature de George Sand, à l'insu du principal intéressé, qui y a vertement répondu. Nous avons vu une affiche d'un ouvrier typographe, fondant la sienne sur une chanson qu'il avait chantée quelque part sous l'ancien régime, en la faisant précéder d'une petite allocution, dit-il, où il avait eu l'audace de glisser les mots de *liberté*, d'*égalité* et de *fraternité*. Béranger, en revanche, décline l'honneur d'être porté. Il allègue son âge, sa santé capricieuse, son amour et son besoin d'indépendance et de retraite, bref, son caractère et ses instincts de poète. Evidemment on le violente, et il le fait entendre avec autant d'esprit que de franchise et d'humeur de vieil artiste qui veut rester à l'écart; mais en vain il demande grâce: *C'est comme s'il chantait*, fait-on répondre aux électeurs. La *Réforme*, dans le ton des circulaires Ledru-Rollin; le *National*, non moins nettement, mais avec plus de modération de langage, et tous ceux en général qui, à tort ou à droit, s'intitulent républicains *de la veille*, repoussent les candidatures des républicains *du lendemain*,

comme ils disent : c'est-à-dire celles du *Siècle*, du *Constitutionnel* et de la pauvre opposition du banquet. Celle-ci est furieuse et aux abois : mais véritablement, après son beau chef-d'œuvre qui est allé jusqu'à souffler l'incendie en Europe et mettre à Paris le feu aux poudres sans rien voir et sans rien prévoir, comment n'a-t-elle pas les yeux tout-à-fait dessillés maintenant? Son temps est fini ; il faut des hommes nouveaux : comment ne le sent-elle pas ?

De tout cela il pleut adresses et déclarations par averses, affiches sur les murs, lettres et professions de foi dans les journaux. Surtout les affiches abondent. Plusieurs sont des réclames industrielles. L'une, commençant par ce mot : *Citoyennes*, recommandait, vu l'approche de la saison où l'on ôte les tapis, un nouveau système de *frottage*, sans doute républicain. Mais c'est particulièrement la crise financière qui forme le thème favori de cette littérature murale. Celle-ci a, en outre, ses *illustrations* dans un nombre infini de caricatures sur Louis-Philippe et M. Guizot, toutes, sans exception, ignobles et fades. Quant à la crise financière, chacun apporte ses idées et ses projets, chacun prétend avoir découvert le grand remède, la véritable panacée, et toutes ne prouvent guère qu'une chose, la réalité, la profondeur incalculable, et peut-être incurable, du mal.

Cette crise et, d'autre part, l'organisation du travail, voilà les deux côtés graves, et de plus en plus en saillie de la situation. La pénurie d'argent est extrême. Le gouvernement a rendu décret sur décret, sans sortir lui-même et sans faire sortir le public d'embarras. Comme tout le monde il pousse le temps de l'épaule, et il le rejette sur l'Assemblée Nationale, à laquelle il faudra, certes, les épaules d'Atlas pour porter cela et le reste. Tout dépend de la confiance; or la confiance, pour s'enfuir, prend la poste, et ne revient qu'au pas.

Pendant deux ou trois semaines, c'était chaque jour démonstrations, promenades et processions nouvelles, avec force emblêmes et drapeaux. Dans quelques-unes, chaque ouvrier portait une grosse branche d'arbre ; cela nous rappelait cette forêt que Macbeth voit ainsi se mettre en marche, et qui l'avertit que son heure a sonné. Puis sont venus, durant une quinzaine, les plantations d'arbres de la liberté, bariolés de rubans, entourés de jardinets, et bénis par le curé de la paroisse en grand appareil. L'un d'eux l'a été par un ministre protestant en robe et en rabat, lequel, après avoir voulu vainement se dérober à cette cérémonie, s'en est si bien acquitté au gré des assistans, qu'ils l'ont porté en triomphe sur leurs épaules : genre de locomotion aussi incommode que glorieux, à ce qu'on assure, les porteurs, lorsqu'ils sont fatigués, vous faisant passer sur leurs voisins, comme d'un flot à l'autre et par un brusque soubresaut. Il y a des centaines de ces arbres ; toutes les places, tous les carrefours ont le leur : « On voit bien que Paris est la capitale des *Gaules*, » disait à ce sujet un petit

journal. Ce sont des peupliers. Plusieurs, et même de très-grands, semblent avoir pris racine, ou du moins poussent des feuilles, à l'heure qu'il est. Ces plantations étaient toujours accompagnées de coups de fusil et de pétards, jusque fort avant dans la nuit. Pour compléter la fête, le peuple exigeait l'illumination du quartier. Tout cela amusait le peuple, auquel il faut absolument des jouets, mais irritait les bourgeois, agaçait les nerfs des dames et ne retenait pas les étrangers. Enfin, l'autorité s'en est mêlée, et à la fin le divertissement a cessé.

Actuellement, c'est la chasse aux propriétaires par les petits locataires, qui veulent avoir la remise du terme d'avril, plusieurs propriétaires se sont exécutés de bonne grâce et d'eux-mêmes. Les autres, le grand nombre, ont été forcés, menacés, se sont vu pendre en effigie devant leurs maisons; ils ne l'eussent pas été sans doute en réalité, mais cela suffisait bien pour les faire céder. La remise obtenue de manière ou d'autre, on ne pend plus alors à leurs croisées qu'un drapeau tricolore (le bel emploi de ce glorieux drapeau!) avec ces mots: HONNEUR AU PROPRIÉTAIRE! honneur, comme on voit, qui leur coûte assez cher. Il y a de petites rues borgnes, qui en sont toutes pavoisées. Le gouvernement n'a pu d'abord, malgré ses protestations, empêcher cet abus de la force, dont les journaux les plus avancés, la *Démocratie pacifique* entre autres, se déclarent franchement aussi honteux qu'affligés.

Sera-t-il plus heureux en faveur des ouvriers étrangers, des Savoisiens, contre lesquels particulièrement il y avait un coup monté parmi une fraction de leurs camarades parisiens pour les faire déguerpir. «Ils ont toutes les bonnes places, disent ces derniers: commissionnaires, garçons de recette, employés des postes et des messageries, domestiques, etc.; ils se faufilent partout, ils se succèdent les uns aux autres, ils se recrutent dans leur pays, et ils y envoyent tous leurs gains, au lieu de laisser ici leur argent; surtout» (c'est le grand grief, et il est bien dans le caractère de l'ouvrier français) «surtout ils ne dépensent rien, ils supportent tout pour rester en place, et ils travaillent plus que nous.» Plusieurs, dans le premier mouvement, ont été maltraités, chassés, soit dans la capitale, soit en province. — «Voilà de la fraternité!» disais-je à un ouvrier indigène. — «Oui, elle est gaie, la fraternité!» me répondit-il, et il ne m'en articula pas moins, d'un air convaincu, les griefs que je viens de citer. Le gouvernement a rendu une proclamation, dans laquelle il place les travailleurs étrangers sous la protection et les confie à la générosité des travailleurs français.

L'instinct de ce peuple est certainement sympathique et généreux, quand il n'est pas égaré par la passion, ou par le besoin. Le 24 février, on amputait un blessé des barricades. Ses amis viennent lui dire

qu'ils ont la victoire. — « Surtout, soyez humains! » leur crie-t-il : ce fut sa première pensée, et il eut la force de s'y élever au milieu de la terrible opération qu'il subissait. Ce peuple a tant de fibre, qu'il en est non seulement impressionnable au plus haut degré, très-mobile et très-ondoyant, mais aussi tout vibrant et, malgré son intelligence si aiguisée, capable de s'exalter, de s'enthousiasmer d'amour et d'admiration jusqu'au délire. Dans ce jour critique du 25 février, Lamartine avait devant lui, comme il l'a dit dans une lettre rendue publique, *une mer de feu et de fer;* bien plus, (et ce détail nous vient d'une personne qui le tenait de lui-même) il avait sur sa poitrine les sabres et les piques d'hommes furieux. Il les calme, il les apaise, il les gagne, il en est vainqueur. Et alors ces mêmes hommes qui, s'il n'avait pas triomphé de leur aveugle emportement, l'auraient peut-être assassiné, se sentent pris d'un tel amour pour lui, qu'ils l'entourent, le pressent, le serrent dans leurs bras, lui baisent la figure et les mains; quelques-uns même, ajouta Lamartine, me mordaient.

Un beau mot, une belle pensée, une chose juste et claire ont une grande prise sur eux. La parole est la vie de ce peuple; la parole, qui est l'âme exprimée. Il aime qu'on lui parle, qu'on l'enseigne, qu'on l'émeuve. Il se sentira pris soudain du besoin d'entendre un discours; une bande alors va chercher un de ses chefs, souvant un des élèves des écoles, qui sont très-populaires parmi les ouvriers, et elle lui demande un discours. — Un discours! — Elle le veut, et coûte que coûte, il faut le lui faire. Cette parole qu'on leur distribue n'est pas sans doute toujours un vrai pain de vie; mais ce trait n'en est pas moins remarquable. Ce peuple est tout le contraire d'un peuple muet, clos, toujours renfermé en lui-même sans pouvoir en sortir, sans vouloir se donner. Il a d'ailleurs, dans le calme, un tact, une finesse, une sûreté et comme une sensitivité d'impression et de jugement qui lui fait tout apprécier et tout mettre en dehors avec une promptitude et une spontanéité singulière. Un candidat à l'un des grades de la garde nationale faisait sa profession de foi: il essayait de grandes phrases, sonores et creuses, dans lesquelles lui-même finit par être embarrassé. L'auditoire *suait*, *soufflait*, *était rendu*. « Dieu te bénisse! » dit à demi-voix un des assistans populaires, qui, sans ce mot, allait étouffer. Quant au ridicule, il se trouve toujours là quelqu'un pour le détacher, l'encadrer et l'appendre en public de la belle manière. Dans les premiers jours de la révolution, un orateur vint dire à un club : « Il nous faut des têtes! » — « C'est un chapelier! » s'écria un gamin, et cette saillie ensevelit à l'instant le sombre réquisitoire dans un éclat de rire universel.

Le *Charivari*, lui aussi, a décidément retrouvé ses beaux jours d'il y a quelques années : la république lui a rendu son esprit, son entrain, sa belle humeur. Il relève toutes les folies, toutes les excentricités, toutes les prétentions qui se croisent chaque matin, et certes,

la besogne ne lui manque pas; malgré son agilité, il a peine à y suffire. Il n'épargne personne, pas plus Louis Blanc et son égalité des salaires qu'Emile de Girardin et ses lugubres alinéas ([4]), ses alinéas volsques comme les appelle le *Charivari*, en comparant Caïus Marcius Girardin à Emile Coriolan : le premier, dira-t-il dans ce parallèle burlesque, le premier ne s'est-il pas aussi tourné contre Rome? le voilà qui range en bataille ses alinéas à pied et à cheval! mais, comme le second, il fléchit enfin devant les matrones, c'est-à-dire devant les *Vésuviennes*, légion féminine qui, dans son ardent amour pour la patrie, a pris en effet ce nom incandescent.

Le rédacteur de la *Presse*, après s'être rallié à la République et avoir répété *Confiance! confiance!* fit bientôt une opposition vigoureuse aux actes du gouvernement provisoire, et devint l'organe du mécontentement, surtout de celui de la classe industrielle. Il n'y mit pas les ménagemens et le ton un peu tremblant des *Débats*. Il faut dire aussi qu'avec beaucoup d'aplomb, d'énergie et d'audace, il manque parfois de convenance et de tact. Ainsi, après la révolution, les amis d'Armand Carrel ayant fait une cérémonie funèbre sur sa tombe, M. de Girardin, lui qui a eu le malheur de le tuer en duel, s'y rendit et y prit la parole, à l'étonnement général. « Pourquoi, demandait là dessus le *National*, pourquoi, en entendant M. de Girardin, *le recueillement* avec lequel on avait écouté les autres orateurs *est-il devenu du silence?...* » En effet, c'était trop, quelque bon que l'on veuille supposer le motif; c'était dépasser la mesure et le but. Mais, précisément, le trop, le manque de mesure est le défaut de ces sortes de caractères, qui ont avant tout de la hardiesse et comptent toujours sur elle, parce qu'elle leur a très-souvent réussi. Autant en est arrivé à Alexandre Dumas. Le duc de Montpensier, dont il se vantait d'être l'ami, avait à peine eu le temps d'arriver en Angleterre, que Dumas essayait de se jeter à corps perdu dans le nouvel ordre de choses. « A la *Presse* et au *Constitutionnel* mes romans, s'écriait-il dans une lettre; à eux le poète! à la France le publiciste et le citoyen! » — « Tais-toi! tu pues encore les cigares du duc de Montpensier, » doit lui avoir dit un homme du peuple. Il voulut raccommoder la chose par une nouvelle lettre où il exaltait le fils, le duc d'Orléans, cette fois sans s'apercevoir qu'il insultait le père. En ce moment il se met aussi sur les rangs (comme Balzac, comme Eugène Sue, comme tout le monde) pour l'Assemblée nationale; il s'impose à un nouveau journal, la *Liberté*, qui ne sait comment se débarrasser de lui, et qu'il compromet par des premiers-Paris ébouriffans. Il va ainsi s'empêtrant, s'enfonçant toujours plus. Le roman-feuilleton disparaît à vue

([4]) Ces articles de la *Presse* sont écrits tout entiers par alinéas de deux ou trois lignes au plus.

d'œil; de toute cette littérature du pittoresque et de l'horrible qui régnait encore il y a six mois, le procès Léotade, oublié lui-même pendant la révolution, est le seul qui ait un peu repris faveur, mais bien froidement en comparaison de l'ardent succès du début; et dernièrement le *Corsaire* enregistrait cette sinistre prédiction : « Dans quelques années, il en sera d'Alexandre Dumas comme du fameux Dinocourt, de l'illustre Touchard-Lafosse et du célèbre La Mothe-Langon.»

Pour revenir au rédacteur de la *Presse*, ce qui fait surtout contre lui, c'est qu'on a une beaucoup plus haute idée de son talent que de son caractère : plus on croit au premier, plus on se défie du second; plus il cherche à renouveler et à dessiner sa position dans le présent, plus on se rappelle ses antécédans; plus il montre d'énergie et d'audace, plus on lui soupçonne une arrière-pensée; plus, enfin, il cite des faits vrais, plus on l'accuse d'exceller à en composer un ensemble faux et à mauvaise intention. S'il critique le gouvernement provisoire, s'il lui reproche de n'avoir rien fait ou d'avoir tout compromis quand chacun était d'accord au commencement pour lui laisser le champ libre et lui venir en aide, ce n'est pas dans un bon but d'opposition, d'avertissement, de redressement; c'est dans le secret espoir de ramener forcément à l'idée de la régence, que le premier il a proposée: voilà le bruit qui se répandit bientôt dans le peuple. Aussi y eut-il des démonstrations, des rassemblemens tumultuaires devant les bureaux de la *Presse*; des placards accusèrent le rédacteur d'être un mauvais citoyen, et on vendait même sur les boulevards *l'acte d'accusation politique d'Emile de Girardin.* Tout en donnant raison au sentiment populaire, le pouvoir et les journaux de son parti blâmèrent ces manifestations, comme attentatoires à la liberté de la presse, et firent ensorte qu'elles n'eussent plus lieu. M. de Girardin y aida de son côté, en cessant son opposition, ou du moins en ne la faisant plus d'une manière ostensible et positive. Il se borne maintenant à protester par le silence, la plus terrible, dit-il, des protestations, et par le simple enregistrement quotidien des actes du gouvernement. Ainsi, la liberté de la presse a sa part de mécomptes : ce n'est pas nouveau en révolution. Mais il y a aussi à observer que lorsqu'on est en révolution, et que bon gré mal gré on l'accepte, qu'on le sait, qu'on le reconnaît, qu'on déclare vouloir marcher en conséquence, il ne faut pas se flatter de pouvoir agir néanmoins comme si l'on était en temps ordinaire, ni risquer de cabrer inutilement l'opinion dominante. C'est peine perdue: on irrite, et on ne ramène pas; on fait du mal, et on ne fait aucun bien. Si vous croyez pouvoir dompter le lion, à la bonne heure; sinon, ne le houspillez pas.

Du reste, sauf des faits de détail tels que celui-là et les autres que nous avons indiqués, le régime nouveau conserve jusqu'ici, en général, un caractère pacifique et modéré. Paris a repris autant que possible

son aspect ordinaire. Les étrangers même, dit-on, les Anglais surtout commencent à reparaître. Un de nos amis déménageait. — « Encore un qui va prendre l'air ! » dit un homme du peuple qui se trouvait là. — Notre ami lui expliqua qu'il changeait seulement de logement, et que son voyage se terminait dans une rue voisine. — « Oh ! vous êtes libre, nous ne gênons personne, lui répondit son interlocuteur : ceux qui s'en vont en seront quittes pour la peine de revenir. »

On avait eu grand effroi de la réapparition des clubs ; on voyait déjà Cordeliers et Jacobins à l'œuvre. Il s'y produit bien de temps en temps quelques plagiats grotesques de 93, des propositions, par exemple, de dénominations et des costumes révolutionnaires ; mais les clubs tournent beaucoup plus au brouhaha qu'à la terreur. La vivacité française et le peu d'habitude encore des formes républicaines y rendent les discussions souvent confuses et irrégulières. Sur ce point, nous autres Suisses, nous sommes plus avancés. Où les Français l'emportent sur nous, c'est dans la coutume, vraiment démocratique, des professions de foi de tout candidat qui brigue les suffrages de l'assemblée, et des interpellations qui lui sont adressées de divers points de la salle avec beaucoup de franchise et de netteté. Il ne saurait être question de ne pas y répondre de même. Si l'on biaise, si l'on tergiverse, l'instinct populaire vous a bientôt jugé. Sans doute il y a des points sur lesquels le choix n'est guère permis et où la franchise, ordinairement d'un bon effet, serait mal venue. Ainsi, à cette question malencontreuse, mais qui, posée étourdiment ou malignement une première fois, a toujours trouvé dès lors quelque maladroit pour la répéter ; à cette question, disons-nous : « Que feriez-vous si l'assemblée nationale décrétait la régence ? » Gare à qui ne répond pas hardiment : « Des barricades, » ou quelque réponse pareille. Mais, le plus souvent, il règne beaucoup de franchise et de liberté dans ces interpellations, et ce que nous en avons vu nous a vivement intéressé.

Dans quelques clubs, surtout dans ceux des étudians, on entend parfois le cri : « A bas les dévots ! » d'ailleurs assez bizarrement appliqué. Cela n'empêche pas que le peuple n'aille toujours chercher un prêtre pour planter ses arbres de liberté. C'est au point qu'un homme d'esprit, et d'un républicanisme élevé, me disait à ce sujet : « Je serais presque pour croire qu'il y a là-dessous du mystère ; partout où je vois arriver les prêtres, je me défie. » Le clergé inférieur ne serait au reste pas sans motifs, dit-on, de se rattacher sincèrement à la République ; il en espérerait plus d'indépendance et une amélioration matérielle dans sa position, qui le met actuellement à la discrétion des évêques. Une polémique s'est déjà engagée sur ce point entre le *National* et l'*Univers*.

Ajoutons enfin que les hommes et les idées extrêmes sont plutôt écartés. Ainsi de Raspail et de son journal *l'Ami du Peuple*, dont on

a voulu faire une espèce d'épouvantail; bien à tort: car Raspail professe hautement l'abolition de la peine de mort en matière civile aussi bien qu'en matière politique. C'est un homme d'une haute intelligence et d'une grande puissance de parole, surtout dans la lutte; soupçonneux il est vrai, parce qu'il a été longtemps et impitoyablement persécuté, mais croyant dévoué à la démocratie, et d'idées généreuses et élevées. Le communisme et les socialismes de tel ou tel système particulier sont médiocrement accueillis. L'idée de l'égalité des salaires, proposée par Louis Blanc, qui l'a ensuite retirée comme application immédiate quand il a vu de quelle manière elle était reçue, a nui à son influence et à sa popularité. « C'est bon pour les *feignants* (les fainéans),» disent la plupart des ouvriers. Cabet en est réduit à faire crier dans les rues un petit écrit de lui, sous ce titre: *A bas les communistes!* titre trompeur, puisque cet écrit est une apologie; mais c'est un moyen d'attirer les acheteurs et de surprendre le public : seulement l'auteur ne s'aperçoit pas qu'en recourant à ce stratagème il constate l'état de l'opinion contre lui. Pierre Leroux se plaint dans une lettre que sa candidature à l'Assemblée nationale est contrariée par un de ses anciens amis, Trélat, agissant en sa qualité de commissaire du gouvernement. En citant ce fait, Pierre Leroux ajoute: « Que l'avenir est menaçant puisqu'il y a maintenant deux républiques en présence! »

Toutefois, si la révolution n'est pas aux socialistes, elle n'en est pas moins sociale par sa tendance et son idée distinctives, et la crise financière, si elle ne s'arrête pas, la forcerait de l'être, plus tôt et plus profondément qu'on ne le veut, dans l'application. Les nouveaux impôts, les dons à la République, la générosité imposée aux propriétaires par leurs locataires, sont peut-être déjà à cet égard un signe des temps. Une vieille dame qui date de l'émigration disait dernièrement à un de nos amis, en comparant cette révolution à celle qu'elle avait vue dans sa jeunesse : « C'est à nos bourses qu'on en veut, ce n'est pas à nos vies. » Quel changement, d'ailleurs, que celui qui a déjà eu lieu par la simple nécessité des faits! Des millionnaires sans le sou, à côté de millions en papier, et qui ne sont plus que du papier; des négociants ayant quinze cent mille francs de fortune et de marchandises, et ne pouvant pas faire honneur à cent ou deux cent mille francs de traites; des propriétaires d'hôtels dont un seul étage leur rapportait vingt-cinq mille francs de loyer, ne trouvant plus à qui le louer, et voyant leur revenu réduit d'autant d'un seul coup; des hommes élégans obligés de se défaire de leurs chevaux, faute d'avoir de quoi les nourrir; l'un d'eux, qu'on nous a cité, faisant conduire au marché un cheval de quinze cents francs et, plutôt que de le vendre pour cinquante francs qu'on lui en offrait, préférant le donner à un manége

pour rien; auparavant, le crédit pour base, un crédit exagéré, dangereusement exploité par plusieurs, et maintenant plus de crédit, plus de base; — d'autre part, les ouvriers, les prolétaires nourris par le trésor public; toutes sortes de projets, enfin, pour améliorer, pour élever le sort de la classe la plus nombreuse: n'est-ce pas là déjà un vaste et profond remaniement social? Même au point de vue humain, n'est-ce pas le cas de dire, comme une personne qui dernièrement, dans une société où l'on ne savait que s'étonner de ce sens-dessus-dessous, sans y rien comprendre, conclut soudain la conversation par ce mot: « Oui, c'est là une de ces mille folies que débite l'Evangile : les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. »

Somme toute, cette révolution-ci paraît bien vouloir poser à la société la question vraiment capitale dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, la question vraiment suprême: *La vie ou la mort; être mort ou ressusciter*. Il nous semble qu'il n'y a pas lieu à hésiter sur le choix....., quelque douloureux que soit le déchirement de tout l'être quand il doit se dépouiller ainsi de son enveloppe première.

—

Il commence à se faire des révélations curieuses sur ce qui a précédé, marqué ou suivi les journées de février et sur les derniers temps du règne de Louis-Philippe; elles sont toutefois en petit nombre, car l'intérêt est toujours essentiellement à l'heure présente ou prochaine, et le mouvement est si fort, qu'il ne permet guère de se retourner et de regarder en arrière. En voici cependant quelques-unes, parmi lesquelles il y en a que nous devons à nos sources particulières, et dont nous pouvons garantir l'authenticité.

— Louis-Philippe était devenu d'un entêtement extrême. Sur la demande même de la reine, la duchesse d'Orléans lui parla de la nécessité d'un changement de ministère. Il ne voulut jamais y consentir, se prononçant de telle sorte, que la duchesse prit cet accueil fait à sa démarche comme une disgrâce; deux ou trois semaines avant la révolution elle vivait renfermée et mangeait dans ses appartements.

La nécessité venue de nommer un ministère réformiste et de ne plus se contenter de M. Molé, le roi se montra encore très-roide et très-cassant, disant: Je verrai!.... et les intimes du château obligés de lui parler ou de lui faire parler avec beaucoup de ménagement.

— La susceptibilité des généraux Tiburce Sébastiani et Jaqueminot passe pour avoir notablement contribué au désordre et à l'inaction, paralysé les mesures de défense, et entravé la nomination, en temps opportun, du maréchal Bugeaud.

— M. Guizot veut se remettre à écrire. — A son arrivée à Londres, il aurait dit ce mot caractéristique: « Le 23 février, j'ai donné ma démission; le 24, la monarchie était perdue. »

— Un mot d'un autre genre et qui mériterait de rester, c'est celui-ci de notre ami le docteur R**, comme il s'appelle dans les arcanes de notre *Chronique ;* il disait de la révolution, si petite à son début avec le banquet et l'opposition réformiste, et tout à coup si grande : « Cette fois, c'est la souris qui est accouchée d'une montagne ; et non plus la montagne, d'une souris. »

« Il y a encore une grande nouvelle, me dit-il aussi un jour, après les événemens de Vienne et de Berlin ; mais, ma foi, c'est la dernière ; après celle-là il faudra tirer le rideau. La savez-vous ? — Non. — Les États-Unis se sont donné un roi. »

— Nous trouvons dans une brochure qui a paru sous ce titre : *Épisodes de la révolution du 24 février, par le citoyen Veyne* (1), les détails suivans sur la prise des Tuileries, où un capitaine de la 10me légion de la garde-nationale, le capitaine Dunoyer, est entré le premier, à la tête d'une colonne d'insurgés.

.... « A l'entrée du pavillon de l'Horloge, le colonel Bilfeld, pâle, défait, dans un état de prostration extrême, se jette dans les bras du capitaine Dunoyer ; celui-ci le rassure, l'engage à rentrer dans son appartement et à quitter immédiatement son uniforme pour éviter tout danger ; les insurgés montent le grand escalier du pavillon de l'Horloge. Aucun obstacle ne ralentit leur marche à travers les appartemens jusqu'à la salle du trône. Chose remarquable, dans une pièce était un domestique occupé à nettoyer tranquillement avec une serviette l'intérieur d'un verre à lampe, tant était grande peu d'instans avant la confiance aux Tuileries. La colonne avance toujours ; le général Carbonel est rencontré couvert d'un caban.

» Arrivé à la salle du trône, le capitaine Dunoyer s'élance le premier et s'assied sur le fauteuil, monte dessus, le foule aux pieds, et arrache un des drapeaux qui surmontent le trône. Chacun de ses valeureux compagnons s'assied à son tour sur le fauteuil, et descend tranquillement l'escalier au cri de *Vive la république* ! Un officier de la cinquième légion pénètre rapidement au milieu des insurgés, se précipite sur les degrés du trône ; il commence un discours chaleureux en faveur de Louis-Napoléon. Les insurgés l'interrompent brusquement par les cris de *Vive la république !* Avant de quitter la salle du trône, Dunoyer, ayant à ses côtés le chasseur Cochet, écrit avec la pointe de son sabre ces mots sur les moulures qui surmontent le fauteuil : *Le peuple de Paris à l'Europe entière :* LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. »

Un maréchal des logis que les insurgés trouvèrent dans une autre salle avec un détachement de gardes municipaux, « a rapporté qu'au moment où la colonne Dunoyer pénétra sur la place du Carrousel, Louis-Philippe était avec eux, qu'il regardait sur la place et qu'il dit aussitôt : *Voici la garde-nationale et le peuple ensemble, je suis perdu ; mes amis, il faut partir.* »

(1) Paris, chez l'auteur, rue Jacob, 46, et au dépôt, rue du Four-Saint-Germain, 40.

L'auteur de cette brochure n'a rien négligé, nous le savons, pour vérifier et contrôler les divers témoignages dont il a formé le tissu de son récit. Il donne plusieurs autres détails très-précis et très-curieux, notamment sur la séance de la Chambre et la proclamation de la République. Nous regrettons de ne pouvoir pas en citer davantage. Son écrit est à conserver pour l'histoire de la révolution.

— M. Taschereau publie dans la *Revue rétrospective* divers documens que la révolution a fait tomber entre ses mains et qui piquent vivement la curiosité. Le dernier numéro contient entre autres une lettre écrite par Louis-Philippe à sa fille, la reine des Belges, pour lui expliquer, et pour qu'elle explique à la reine Victoria sa ligne de conduite dans les mariages espagnols. C'est tout à fait une lettre d'affaires, et d'affaires de famille: rien de grand, rien d'élevé, rien qui sente l'homme d'Etat ni le fondateur d'une dynastie; plus de circonspection, de précaution et de crainte que de véritable habileté.

M. Taschereau, dans un numéro précédent, avait commencé la série de ses révélations, lesquelles doivent inquiéter bien des gens, par un document d'une tout autre nature et bien plus curieux. C'est un écrit contenant toutes sortes de notes et de renseignemens sur l'état, l'organisation, les moyens d'action des sociétés secrètes, et sur leurs principaux membres. Le pouvoir tenait ces indications très-détaillées du chef même d'une de ces sociétés, de Blanqui, condamné après une émeute et ensuite gracié. Blanqui passait pour un républicain pur sang; depuis la révolution il était à la tête d'un des clubs les plus exaltés. Il faisait même de l'opposition et donnait de l'embarras au nouveau gouvernement. Le préfet de police, Caussidière, un de ses anciens amis, l'invita un jour à dîner, et au dessert il lui dit: — « Tu as bien fait de venir, car j'étais inquiet à ton sujet; tu trouveras cela singulier, mais j'ai rêvé de toi cette nuit: je t'ai vu renversé et frappé mortellement au coin d'une borne. Maintenant me voilà rassuré. » — Était-ce une manière de l'avertir et de l'engager à se tenir coi?... Blanqui ne sut-il pas mettre à profit l'adage: *A bon entendeur salut?* Quoi qu'il en soit, quelque temps après la publication du mémoire accusateur, vint tomber sur lui comme un coup de foudre. Son nom y était laissé en blanc; mais lui-même acheva de se désigner au gros du public par une lettre aux journaux, dans laquelle il taxait la dénonciation qu'on lui imputait de pièce fabriquée et calomnieuse. Sur cette assertion, M. Taschereau déclara qu'il allait porter l'affaire devant les tribunaux. Blanqui avait aussi annoncé des explications, et insinué qu'il était en mesure d'y mêler des révélations sur plusieurs membres du gouvernement provisoire.

Blanqui vient enfin de publier sa réponse: elle ne manque pas de vigueur; elle a même un accent indigné qui lui donne un caractère de vérité; mais, au milieu des démentis qui se croisent, on ne sait trop à

qui s'en rapporter complétement sur les faits. Dans une première partie, l'auteur discute et réfute la pièce publiée par M. Taschereau, qu'il accuse d'avoir été, en cela, un agent de la *coterie* du *National* au gouvernement provisoire; cette pièce aurait été fabriquée, selon lui, avec des morceaux empruntés aux dossiers de la police et des greffes: dans quel but? une courte citation de sa seconde partie le fera comprendre, en même temps qu'elle peut servir à jeter du jour sur la situation du pouvoir à l'égard des partis extrêmes.

... « Le gant est donc jeté! C'est une lutte à mort qu'on engage! Républicains, vieux soldats de la vieille cause, demeurés fidèles au drapeau des principes, vous qui n'avez point vendu votre conscience aux nouveaux maîtres, pour des honneurs, de l'argent ou des places, prenez garde! Aujourd'hui moi, demain vous. Malheur à ceux qui embarrassent! On nous frappera tous! à la tête, au cœur, par devant, par derrière, peu importe, on nous frappera. Quel est mon crime? d'avoir fait face à la contre-révolution, d'avoir démasqué ses plans depuis six semaines, de montrer au peuple le danger qui grandit autour de lui et qui l'engloutira!

» Les misérables! ils donnent l'ordre à leurs *bravi* de me traîner devant les tribunaux dont je demandais hier la déchéance! Et dans ce procès, quels seront les accusateurs, les témoins, les juges? des séïdes de la royauté, devenus les séïdes de la réaction. Ceux qui m'ont torturé vingt fois, vont me tenailler encore. Naguères ma liberté, ma vie; aujourd'hui mon honneur; il faut que tout leur soit livré, qu'ils dévorent leur proie.....

» Réacteurs, vous êtes des lâches! »

— Les archives de la police secrète ont joué un non moins mauvais tour à un journaliste, de la Hodde, qui écrivait dans la *Réforme*. C'était lui, peut-être, qui écrivait dans cette feuille des articles d'un style radical si coloré qu'ils en étaient ridicules. Or, à peine installé, le nouveau préfet de police ne va-t-il pas mettre la main sur un paquet de lettres dont la première était malheureusement signée *de la Hodde;* elles montraient l'auteur remplissant son ténébreux office à l'égard du parti républicain et de la *Réforme* elle-même jusque pendant les premières journées de la révolution! Là dessus on se saisit de lui, on l'enferme, et on lui envoie, dit-on, du poison ou un pistolet, lui laissant la liberté du choix. Il répondit qu'il préférait une pipe et du tabac, et qu'après cela on le mît où l'on voudrait. Son affaire s'instruit; le *Moniteur* annonce qu'il sera jugé.

Ainsi le parti républicain a eu aussi sa part de révélations.

— Une autre affaire honteuse est celle de Libri. — Un rapport à l'ancien garde-des-sceaux, trouvé également depuis la révolution, l'accuse d'avoir soustrait dans les bibliothèques de province, où il était envoyé en mission, des ouvrages rares, des manuscrits précieux: et cela, non point par monomanie de bibliophile, mais pour les faire fi-

gurer dans ses ventes de livres et en augmenter les profits. Ayant paru, le visage riant, à une séance de l'Institut, dont il était membre, une note au crayon, écrite, dit-on, par une personne indignée de le voir encore là, lui apprit l'existence et la découverte de ce rapport. Il sortit de la salle et quitta Paris sur-le-champ.

— Notre vieille connaissance, Constant Hilbey qui, depuis ses procès s'était fait *maratiste*, se serait mis dernièrement à la tête d'un complot contre Lamartine, et la République, aussi bien que la Monarchie, l'aurait envoyé en prison.

— Que veulent au fond les légitimistes ? La *Gazette de France* répond à mots couverts : un édifice franchement républicain avec un faîte monarchique. Quand Pierre Leroux dit qu'il y a deux républiques en présence, celle des simples républicains et celle des communistes, la *Gazette* ajoute mystérieusement :

Il en est jusqu'à trois, que l'on pourrait nommer.

D'autres assurent qu'ils ont très-positivement renoncé à Henri V. « Nous pouvons vous l'avouer maintenant, disent-ils en manière de preuve : Henri V est boiteux, il représenterait mal ; sa femme est plus âgée que lui ; ils n'auront vraisemblablement pas d'enfans ; travailler pour Henri V, ce serait donc travailler pour Louis-Philippe. »

— Avant la révolution, la littérature et les arts étaient déjà bien malades, malades de misère matérielle et morale. L'Académie, qui dispose d'autres fonds encore que ceux des prix Monthyon, décida un jour de consacrer une somme de cinq mille francs à venir au secours d'hommes de lettres dans le besoin ; elle fit parvenir son offrande, dans la forme et avec les ménagemens convenables, à une trentaine environ, — aux uns trois cents, à d'autres deux cents, à une troisième catégorie, cent francs ; or, dans le nombre, il y avait des positions complétement à bout, et des noms connus, des noms étonnans. Ils n'appartenaient nullement tous, ni peut-être la plupart, à ce qu'on appelle proprement la Bohême littéraire, qui a du moins encore sa jeunesse et sa gaîté pour s'aider à supporter la faim. Du reste il lui revint aussi quelque chose de la distribution : mais qu'est-ce que cela pour elle ? une goutte d'eau pour une armée dans le désert. Un de ces malheureux parias littéraires, écrivain de talent et d'*humour*, disait que sans ce secours inattendu, venu quelques jours avant la révolution, il eût été forcé de s'engager dans la garde mobile, sortie de cette dernière ; plusieurs ont pris ce parti, à ce qu'on assure. Voilà pour la misère matérielle. Quant à la misère morale, on en jugera par ce trait d'un autre enfant perdu de la littérature, dont le nom a d'ailleurs figuré dans les *Revues* et les journaux. « Nous ne sommes pas, dit-il, assez purs pour la République. Il faut aller se retremper et devenir dignes d'elle : je

pars pour la Pologne.» Et il est parti en effet (1). Ce mot, avec la résolution qui l'a suivi, témoigneraient assurément en faveur du mouvement imprimé aux âmes par la perspective d'un âge nouveau.

Quelle sera l'influence de la République sur les arts et les lettres? Leur donnera-t-elle le pain du corps et de l'esprit? En ce moment, ils ne partagent pas seulement la souffrance générale, mais ils en ont de beaucoup la plus grosse part, en même temps que la plus oubliée. De tous les travailleurs les plus pauvres et souvent les plus laborieux, ils sont ceux dont on s'inquiète le moins. Dans les temps de crise, la première chose qu'on se retranche, ce sont les livres et les ouvrages d'art, les ornemens, les tableaux. Il y a des peintres qui partent pour l'Angleterre ou pour l'Amérique. D'autres, avec un grand nom, se voient en face de rien. La littérature industrielle est à vau l'eau, saisissant vainement, pour se raccrocher, quelques branches de feuilleton, encore debout çà et là sur le bord, mais bientôt emportées à leur tour par le courant. Depuis l'abolition du timbre, il parait une multitude de nouveaux journaux quotidiens; mais la plupart ont à peine eu le temps d'élever la voix, de crier leur nom au public, qu'ils sont déjà morts. La France ne lisait presque plus que des romans; maintenant, l'histoire en action a tué du coup l'histoire en romans. Les théâtres voient leurs salles vides, ou remplies par des billets donnés. Les Français, l'Opéra même ont baissé considérablement tous leurs prix. Le gouvernement a décrété qu'il y aurait pour les ouvriers au Théâtre de la République (aux Français), des représentations gratuites, comme moyen de développer, et d'élever l'esprit du peuple par les chefs-d'œuvre des maîtres. La première a eu lieu l'autre jour. Les ouvriers avaient seuls reçu des billets, tirés au sort dans les mairies. La bourgeoisie était fort curieuse de voir cette représentation, Corneille et Molière devant le peuple, et le peuple au balcon et dans les loges de velours. N'y aurait-il pas moyen d'acheter des billets? Le peuple s'y est prêté de bonne grâce, et, dans la salle où ils accouraient empressés et curieux, les bourgeois ont vu.... des bourgeois; au lieu de blouses, des habits noirs.

Un théâtre à la fois populaire, élevé, et qui soit dans l'esprit du temps, ne se crée pas en un jour. Du reste, toute la littérature et les arts ont aussi besoin, pour survivre, d'une transformation; et bien des auteurs célèbres naguères sont désormais passés sans retour s'ils ne se renouvellent pas.

Paris, 14 avril.

(1) Fiorentino, dont on a pu lire de spirituels feuilletons dans le *Constitutionnel*, est parti pour l'Italie; mais ce ne serait pas dans un sentiment si austère. Un journal annonçait qu'on l'avait vu, à Milan, en béret et en pourpoint de velours. — « Fiorentino en pourpoint de velours! Bon! c'est fait : l'Italie est sauvée! » observa un malin.

EXPOSITION DE PEINTURE, A PARIS.

Le moment est peu favorable, *citoyen lecteur*, pour t'entretenir de tableaux et de statues. Aussi cette année serai-je bref plus encore que d'habitude; toutefois, au milieu des préoccupations politiques, tu ferais bien, crois-moi, de réserver quelques heures au culte solitaire des beaux-arts. L'état n'y perdrait rien, j'imagine, et tu y puiserais cette sérénité d'âme et ce calme d'esprit dont nous avons tous besoin.

L'exposition de Paris a été ouverte le 15 mars, comme l'avait annoncé M. le directeur *royal* du Musée. La république a voulu remplir cette promesse de la monarchie; elle a bien fait. On peut demander beaucoup de sacrifices à un peuple; il ne faut jamais lui faire attendre ses plaisirs. Cela pourtant était difficile cette fois.

Le jury, atteint du même coup que le trône, était dispersé, et cinq mille tableaux gisaient là sous les voûtes sépulcrales du Louvre, attendant l'arrêt des Minos académiques pour entrer radieux dans les Champs-Elysées du Salon, ou pour s'ensevelir définitivement dans les ténébreuses demeures, c'est-à-dire dans les ateliers de leurs parents infortunés.

Que faire?... Nommer un nouveau tribunal, classer, trier, juger. Mais, on se plaignait de l'ancien, on pourra se plaindre du nouveau. Ouvrir les portes saintes à deux battants, laisser entrer tout le monde, comme si quelque nouvelle Margot avait volé les clefs de ce paradis du génie?..... Le temps manquait, semblait-il, pour exécuter l'une ou l'autre de ces propositions; cependant la dernière fut acceptée, et grâce à des prodiges d'activité, tout fut accroché, casé, placé pour le jour fixé. Tous les vieux maîtres sans exception ont disparu sous les nouveaux. Partout une couche épaisse de peinture fraîche a caché les chefs-d'œuvres anciens, et le Louvre est semblable à ces toiles de prix, qu'une main ignorante a retouchées et recouvertes. Heureusement ce n'est que pour deux mois.

De ceci ne vous hâtez pas de conclure que l'école moderne est sans valeur. Je suis loin de le croire; elle a des noms éminens, des gloires dont la postérité se souviendra, et peut-être jamais à aucune époque, l'armée artistique n'a compté plus de soldats vaillants et capables, jamais en un mot la *moyenne* du talent n'a été si haute et si générale. L'exposition de cette année le prouve une fois de plus. Les peintres les plus distingués n'y ont envoyé aucun ouvrage. MM. Ingres et Delaroche persistent dans leur résolution de s'abstenir. M. Ary Scheffer ne fait paraître ses œuvres que de loin en loin; d'autres noms encore man-

quent cette fois parmi les plus exacts : Brascassat vit à l'écart, dans de nonchalantes études. Léon Coquet se laisse oublier peut-être pour reparaître plus fort dans l'arène. Robert Fleury abandonne la place à un jeune rival. Couture prépare une immense toile dont le sujet pris dans l'histoire contemporaine, doit augmenter, il n'en doute pas, la réputation que lui a value sa *Décadence des Romains*.

Bien d'autres encore sont absents, et cependant il est impossible de ne pas être surpris de la quantité de choses bonnes, sinon parfaites, très-agréables à voir, sinon excellentes, pleines de bonnes qualités sinon complètement belles, que l'on rencontre dans les galeries du Louvre. Seulement cette année, il faut se donner la peine de chercher; il faut faire soi-même le triage que le jury devait faire.—Décidément, cette institution est précieuse; on ne peut s'en passer; car son travail est trop fastidieux, trop long, trop pénible pour que chaque amateur ait le loisir, le temps, la volonté de s'en charger, même pour son propre compte. Sur cette effrayante production de 5 à 6,000 tableaux, il est tout simple qu'il y en ait beaucoup de médiocres, assez de mauvais, et pas mal de détestables. Il est encore assez naturel que la tendresse puisse tromper un œil paternel, et que, tout plein d'orgueil en achevant son œuvre, l'artiste sente le besoin d'en faire jouir ses concitoyens; mais que cet aveuglement et cette illusion aillent jusqu'à présenter les croûtes les plus abominables, les plus informes essais, les plus grossières ébauches, c'est ce qu'on n'aurait pu croire, et c'est ce qui est arrivé.

Aussi le premier jour toute la foule s'est portée à ces peintures fantastiques. Elles ont eu un succès de fou-rire dans la troupe railleuse des rapins; des écritaux attachés aux cadres signalaient aux curieux les toiles les plus grotesques. Ici l'on *promettait une récompense honnête à qui délivrerait cette captive*, là on avait tracé ces mots : *pâturage peint par un peintre en herbe*. Le lendemain, écritaux et toiles avaient disparu. Il en reste assez toutefois pour montrer la nécessité d'un *jugement préventif*,.... et la nécessité aussi d'avoir pour les expositions un local spécial.

Maintenant, il en serait temps, je voudrais vous faire voir ces choses bonnes dont je vous parlais toute à l'heure; je voudrais m'arrêter avec vous, ne fût-ce qu'un instant, devant ces tableaux sérieux où l'on retrouve tantôt ce talent connu que déjà l'on aimait, tantôt les traces imprévues d'un jeune esprit que la Muse a visité. Je devrais vous nommer Meissonnier, si grand peintre dans ses personnages microscopiques; — Flandrin, dont les portraits de femme ont un dessin si doux et si ferme; — Lehmann, plus inégal, mais parfois bien fort dans ses études; — Leloir, qui essaie de nous consoler de l'absence de M. Gleyre, en nous montrant les Athéniens captifs à Syracuse; — Martersteig, élève favori de Delaroche, qui débute cette année d'une

manière brillante avec deux scènes de l'histoire de Luther et la condamnation de Jean Huss ; — et vingt autres encore, et les dessins d'Yvon, et toutes ces belles femmes nues en marbres, que les statuaires, Pradier en tête, viennent cette année étaler à nos yeux, comme un congrès des divines beautés de l'Olympe. Au moins ne devrai-je pas omettre par un sentiment national que vous comprendrez, nos compatriotes, Diday, Karl et Edouard Girardet, vétérans de l'exposition, qui soutiennent dignement leur réputation; Albert Meuron et Fritz Berthoud, conscrits à leur première affaire, l'un armé à la légère d'une charmante élégie d'André Chénier, l'autre plus lourdement chargé d'un épisode de la bataille de Morat (1). Mais quoi !... je subis sans le vouloir l'indifférence générale. Je vais au Musée, tout le monde y va comme autrefois ; j'y passe de douces heures de contemplation et à peine j'en suis sorti que, ainsi que chacun, j'oublie ce que j'ai vu ; je rentre dans les préoccupations générales; la politique me saisit à la gorge, s'empare de ma pensée, et ne laisse à mon souvenir ni la vivacité de mes impressions, ni la liberté de mon jugement.

Il faut bien en convenir; les artistes dans ces temps de réformes sociales sont les plus malheureux. Lorsqu'il s'agit non pas de bien vivre, mais de vivre n'importe comment; quand le passé est mort et que l'avenir n'est pas encore né, quand on en est tout de bon à la fameuse question d'Hamlet : *To be or not to be*, les beaux-arts, ces doux fruits de la solitude paisible, tombent de l'arbre sans que nul se détourne pour les relever. En sera-t-il longtemps ainsi? Non, sans doute. C'est dans la Grèce républicaine que les chefs-d'œuvre divins, éternels modèles des artistes, ont été créés; la république moderne ne sera pas, on doit l'espérer, moins féconde, et si elle ne peut promettre des Phidias et des Appelle, elle occupera, elle inspirera peut-être les artistes anciens et les nouveaux artistes. Jusqu'à présent, il est aisé de concevoir qu'elle n'ait pu encore s'en occuper. Cependant un grand concours est ouvert pour une figure symbolique de la République, peinte et modelée. Tous les travailleurs sont à leurs ateliers, tous se présenteront, mais s'il y a beaucoup d'appelés, il n'y aura que deux élus, un peintre et un sculpteur.

Paris, 9 avril. E. D....

SUISSE.

Bale, 6 avril 1848. — Que d'orages, Monsieur, que de tempêtes! Comme tout le monde, j'ai la fièvre et cependant je suis déjà blasé. On viendrait m'annoncer la proclamation de la république à Constantinople que je trouverais le fait normal et peu digne d'attention. J'es-

(1) Attention! Se défier de notre ami E... D..., mais sur le compte de M. Fritz Berthoud, seulement. Le tableau de ce dernier, nous écrit-on de Paris, ne fait nullement mauvaise figure au Salon ; il a de la simplicité, du naturel, et témoigne d'un talent vrai et facile. (*Note de la Rédaction.*)

père, dans l'intérêt de la jeunesse, que l'enseignement de la géographie est suspendu dans les colléges jusqu'après la reconstitution de la carte européenne ; ou que tout au moins on se bornera pour le présent à l'Australie, qui n'est, je crois, pas mûre encore pour l'application du vote universel et direct.

Il est bien entendu que je n'ai pas de nouvelle littéraire à vous communiquer. Tout autour de nous, au près et au loin, les presses crient et gémissent; la liberté inusitée dont elles jouissent les soumet à une servitude du jour et de la nuit — triste et fidèle image d'un certain côté de la liberté absolue.—Mais que sort-il de toutes ces presses perfectionnées, qui tirent en quelques heures vingt à trente mille exemplaires? Il en sort des journaux, puis..... des journaux. Partout se taisent la science et la littérature; il est question d'autres choses que de vers ou d'algèbre. Mais de tout ceci, j'en ai l'espoir, surgira pour la France, pour l'Allemagne, pour l'Italie une littérature rajeunie, retrempée au feu des révolutions. — Les guerres du 16e siècle ont produit une immense réforme scientifique; après la Fronde, vient Molière et le siècle de Louis XIV; après la révolution de 89, Châteaubriand et Mme de Staël ; après l'empire, Béranger, Lamartine, Victor Hugo, l'école poétique et l'école historique; les journées de juillet inspirèrent Barbier et Barthélemy ; Georges Sand parut; mais cette révolution fut habilement étouffée et la littérature de son côté fut engloutie dans le roman. — La chute de Louis-Philippe entraînera celle du roman-feuilleton; ce ne sera pas le moindre avantage de la proclamation de la république. On assure que le roi du genre le devine et que, plus habile que l'autre roi, il a déjà fondé un journal; si le fait est vrai, c'est néanmoins une abdication. La chronique parisienne nous renseignera probablement là-dessus. Si quelqu'un voulait savoir ce que sera cette littérature à venir dont j'ai le pressentiment, parce que je la désire, je commencerais par lui demander ce que sera l'Europe dans cinq ans; la solution de cette question-ci précède l'autre.

Une grave transformation politique devra tôt ou tard s'effectuer en France, et elle produira un contre-coup littéraire très-sensible; je veux parler de l'émancipation des provinces, jusqu'ici sous une dépendance absolue de Paris. Tant que cette immense résultat ne sera pas *produit*, une véritable république française est, à notre avis, impossible en fait. Chassez Louis-Philippe, il reste un roi à un million de têtes: c'est la commune de Paris, devant laquelle s'agenouillent les quarante mille communes de la France. Si ce nouveau roi est débonnaire, tout va bien, non point par suite de l'égalité ou de la fraternité qui unissent les 35 millions de Français, mais parce que la ville-reine veut bien renoncer à son droit acquis. Si au contraire il prend fantaisie à l'ouvrier et au gamin de Paris d'agiter leur sceptre pour en faire apprécier le poids, qui forcera leur bras à l'immobilité? Cette situation

de la France est en vérité unique et inconcevable; dans aucun pays de l'Europe les provinces ne sont à ce degré sous le joug de la capitale. L'Angleterre, beaucoup moins peuplée, a une capitale deux fois plus grande; et cependant la destinée politique du peuple anglais ne dépend pas uniquement de Londres.

L'Allemagne ne veut pas la république; si jamais elle la réalise, elle pourra en faire l'essai avec plus de sécurité que la France. Les destinées de l'Allemagne ne dépendront jamais d'un coup de main; les réformes y seront par là même toujours plus lentes, mais aussi plus sûres. Francfort, qui sera le siége du parlement, n'a aucune importance politique; Vienne et Berlin se jalousent; et, par impossible, fussent-elles unies, Munich, Carlsruhe, Manheim, Stuttgardt feraient la réserve de leurs droits. L'Italie, le cas échéant, aurait le même avantage. L'Italie n'est ni à Turin, ni à Rome, ni à Naples, ni à Milan, ni à Florence; elle est partout à la fois; mais la France, c'est Paris. Quand les provinces secoueront-elles ce joug? quand arriveront-elles à vivre chacune de leur vie propre pour former par leur ensemble une grande harmonie? Après avoir aboli la royauté, quand abolira-t-on l'œuvre politique des rois, l'œuvre de Louis XI, de François Ier, de Richelieu, de Louis XIV? Quand verra-t-on renaître, non plus au profit de grands feudataires, mais au profit du repos et du bonheur d'une grande nation, la vie bretonne, provençale, bourguignone, normande, alsacienne, picarde? Quand la décentralisation émancipera-t-elle Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen? Un centre unique est à la fois la force et l'écueil d'un gouvernement monarchique; mais il est la mort d'une grande république. Paris a trop la conscience de sa puissance; il sait faire les révolutions, il ne saura jamais fonder un état social républicain qui soit permanent, aussi long-temps qu'il n'abdiquera pas sa royauté. Là est encore dans l'avenir une révolution pour la France; elle ne sera peut-être pas la moins sanglante; et les jeunes gens d'à-présent, peut-être encore les vieillards en seront témoins. Quand nous aurons vu les provinces imposer fermement à Paris leur volonté, comme toute immense majorité a le droit incontestable de l'imposer à la minorité, alors, mais seulement alors nous croirons que la France est mûre pour la république.

Placé que nous sommes à Bâle à la double frontière de deux grandes nations, que notre œil peut embrasser d'un regard, que nous pouvons réunir en quelque sorte de l'attouchement de nos mains, nous entendons souvent débattre les intérêts rivaux des deux peuples. Si nous écoutons la France, elle regarde la révolution allemande comme son œuvre; elle veut étendre jusques sur l'Europe entière l'œuvre du peuple de Paris. L'Allemagne se défend à outrance de cette filiation, de cette sujétion morale, et à notre avis elle a jusqu'à un certain point la raison de son côté. La révolution germanique était en travail dans les es-

prits bien avant que le plus audacieux républicain français pût rêver la réalisation de la république. L'agitation extrême que produisait naguère en Allemagne la révolution suisse en serait une preuve au besoin. La France n'est venue elle-même qu'après la Suisse et l'Italie, mais par son importance politique, elle a rompu l'équilibre à grand'-peine maintenu par son roi, elle a déterminé la crise, mais elle ne l'a pas opérée. Nous irons même jusqu'à dire que les tendances républicaines auraient plus d'écho en Allemagne, si la France n'avait pas proclamé la république. Entre le moment où nous écrivons et celui où paraîtra la *Revue*, le sort de l'expédition de la légion allemande partie de Paris sera sans doute décidé; mais nous avons dès à présent la conviction que si cette expédition de corps-francs avait quelques chances de réussite, elle se les serait ôtées en s'organisant et en s'armant à Paris : la passion politique a pu seule voiler cette vérité au poète Herwegh, qui dirige le comité et qui doit connaître les susceptibilités nationales de son pays.

Que deviendra l'Allemagne? Cette demande, qui ne peut avoir de solution immédiate, rend la question allemande plus intéressante que la question française. Cette dernière n'est plus que financière, pour le moment du moins, la première est avant tout politique; c'est une question d'unité, de centralisation, de vie, de force, d'importance européenne. L'Allemagne a pour elle toutes les sympathies des amis de la saine liberté; elle veut être en politique une grande nation, comme elle l'est dans la science et dans les lettres; elle veut se débarrasser de ce vieux vêtement féodal si souvent recousu, qu'elle était humiliée de porter un haillon recouvrant un corps jeune et plein de vie. Ce n'est point là une de ces révolutions d'occasion nées du voisinage d'un peuple révolutionné, c'est l'heure marquée par la Providence; il faut en entendre le son avec joie plutôt qu'avec regret. L'Allemagne régénérée sera à la fois une puissante barrière contre le despotisme russe, et une force contre les tendances ultra-révolutionnaires qui pourraient dégénérer en habitude dans son sein et ailleurs. Nous espérons pour la Suisse un avantage analogue.

Ma chronique, Monsieur, tourne fort à la politique et est très-peu bâloise; mais, par le temps qui court, la rubrique *Bâle* signifie seulement qu'un ami persiste à vous adresser régulièrement de cette ville une lettre mensuelle. Vouloir me renfermer dans nos murs, ce serait vouloir garder le silence; or vous du moins, Monsieur, vous êtes armé d'indulgence et de bienveillance à mon égard.

Ce n'est pas que notre cité de commerce n'éprouve assez vivement le contre-coup de la crise française. L'honneur de la place restera sain et sauf, nous l'espérons bien; mais ce ne sera pas sans efforts, sans patriotisme, sans cette fraternité d'intérêt bien entendu qui unit nos importantes maisons. Une société se forme pour venir au secours du

crédit menacé; elle rendra des services signalés. Ce n'est pas qu'il faille exagérer le mal; le crédit est partout en souffrance; il l'est moins peut-être à Bâle que partout ailleurs; mais la sagesse bien connue de nos négociants va au devant du péril.

Dans un moment où le sort des classes ouvrières préoccupe la France, nous pourrions lui recommander l'*association économique* qui vient de se fonder ici. Elle est basée sur le double fait que les prolétaires ont plus de ressources en été qu'en hiver, et que par leurs achats en détail, ils paient fort au delà de sa valeur ce dont ils ont besoin. D'après cela, la société qui vient à leur secours, demande d'eux une contribution hebdomadaire pendant la belle saison, et elle se charge à l'entrée de l'hiver de leur restituer en objets de première nécessité le montant de leurs contributions. De cette manière un ménage qui n'aurait peut-être au mois de janvier ni bois ni pommes-de-terre, pourra se trouver convenablement nourri et chauffé, au moyen de légères économies faites en temps convenable, et sans avoir recours à la bienfaisance publique. Cette institution est philanthropique, mais rien de plus; elle ne fait pas un appel aux pauvres seulement, mais aux familles dans la gêne; elle ne fait pas l'aumône, elle se borne à employer avec sagacité les fonds qu'on lui remet; son but essentiel est de faire profiter les classes peu aisées de l'avantage qu'ont les riches d'acheter en gros à bon marché des marchandises de meilleure qualité. Dans de grandes villes, de telles sociétés peuvent se former par rues, par quartiers, par arrondissements. C.-F. G.

MÉLANGES.

—

A UN AMI.

Souvenir des Montagnes.

Non loin de ces rochers lorsque nous nous assîmes,
Des Alpes au soleil brillaient toutes les cimes,
L'air était frais et pur sous le plus beau des cieux,
Les orages muets, les vents silencieux.

Et nous causions au pied d'un mélèze sauvage,
Contemplant tour-à-tour le lac et son rivage,
Les pics neigeux des monts, les verdoyants côteaux
Et ces sapins hardis qui pendaient sur les eaux.

Soudain, tu t'écrias d'une voix attendrie :
« Terre des nobles cœurs, sois heureuse, ô patrie,
» Et qu'à l'ombre de Dieu ton destin abrité,
» Dans toute sa fraîcheur garde la liberté ! »

Je les entends encor ces vœux d'une âme pure.....
— Cependant j'admirais notre vierge nature,
Et, comme il sied toujours à des Suisses chrétiens,
J'implorais le Seigneur, — joignant mes vœux aux tiens.

JULES VUY.

Bords de L'Arve.

Monsieur le rédacteur,

Bien que les discussions bibliographiques ne soient pas précisément du ressort de la *Revue Suisse*, je prendrai cependant la liberté de demander pour elles une petite place dans votre excellent recueil. La question à traiter, toute nationale, ne sera sans doute pas sans intérêt pour quelques lecteurs; il s'agit de déterminer l'époque où l'imprimerie fut introduite à Lausanne.

La version la plus ordinaire, celle que Göldlin lui-même a suivie (*Geist der letzten Hälfte des 15ten und der ersten Hälfte des 16ten Jahrhundert in der Schweitz*, Lucerne, 1814, page 265), ne fait point remonter son existence à Lausanne avant Jean Ryveri, en 1556. Il y a quelques années qu'un journal d'Yverdon, dans un article sur les imprimeries suisses, relatait le nom de Jean *Ryver* « généralement cité comme ayant exercé le premier à Lau- » sanne. » Cette feuille ajoutait : « L'imprimerie fut introduite de très-bonne » heure dans cette ville, puisqu'en 1482 y fut imprimé l'ouvrage suivant : » *Arnoldi Villanovani de Regimine sanitatis*, in-8°, 1482, et en 1486 le même » ouvrage in-4°. » — Mais en vain les bibliophiles voulurent suivre cette heureuse indication; en vain l'on attendit impatiemment la description de cet ouvrage, elle ne parut point; et ces renseignemens puisés au hasard dans des sources fautives, ne soutinrent même pas la critique.

M'occupant l'an passé de recherches bibliographiques sur l'ancienne lithurgie du diocèse de Lausanne, j'ai trouvé deux ouvrages propres à jeter une lumière moins douteuse sur ce sujet intéressant. Le premier est un fragment de *Bréviaire* que nous possédons; le second est un *Missel* dont nous avons la description détaillée, grâce à la complaisance éprouvée d'un jeune et laborieux ecclésiastique fribourgeois, M. Jean Gremaud de Riaz.

Esquissons à grands traits ces deux volumes.

Missale in usum lausannensem, 1493. Lausanne. Jean Belot.

Titre nul; pagin. unilat.; goth.; orth. ancienne; ponct. points, deux points; rubriques et initiales en rouge, vignettes, signatures. 2 col. 36 lig. 1 vol. in-folio.

Au bas de la seconde et dernière colonne verso du dernier feuillet paginé CLXXXV on lit :

« Lausannense missale in lausanna civitate impressum de jussu reverendis- » simi in Christo patris et domini d. Aymonis de Montefalcone episcopi et » Comitis ecclesie lausannensis. Ac venerabilium dominorum Capituli pre- » dicte ecclesie consensu. Et per deputatos per ipsos magna diligentia » correctum (emendatum) atque ordinatum fuit feliciter. »

Suivent 18 feuillets sans pagination mais avec signatures contenant des proses. La seconde colonne du recto du dernier feuillet porte :

« Impressa Lausanne urbe antiquissima impensa arte et industria solertis et » ingeniosi viri Magistri Johannis Belot insigni civitate rothomagensi or- » tum du centis. Nulla calami exaratione scilicet quadamartificiosa charac- » terizandi ac imprimendi inventione missalia summa cum diligentia » emendata feliciter finiunt. Anno salutis nostre MCCCC nonagesimo tertio. » Kalendas decembris. » — Format et caractères semblables aux éditions de Genève 1500 et 1522.

Deux exemplaires de ce missel se trouvent à la bibliothèque du séminaire de Fribourg; ils sont complets et bien conservés. L'un d'eux, imprimé sur parchemin, a appartenu à Mermet de Gruyères, prieur à Broch en 1514.

Breviarium ad usum lausannensem.

Date nulle. — Lausanne. — Louis Cruce dit Garbini. — Titre nul; pagin. unilat.; majuscules et titres de chapitre imp. en rouge; goth., orth. anc.: ponct. points, deux points, points sur les i; vignettes, signatures. — 2 col. 31 lig.; 1 vol. in-8°.

Un calendrier ecclésiastique ouvre le volume. La pagination commence au septième feuillet avec le psautier.

» In nomine sancte et individue trinitatis, etc. — Incipit psalterium cum » antiphonis vecsiculis et hymnis prout per anni circulum in ecclesia » lausannense decantatur. »

Le psautier comprend 68 feuillets; il manque le 48e. Suivent 23 feuillets incomplets du Commun des saints.

Au dernier feuillet du psautier on lit en caractères rouges :

« Finis datur psalterii, etc. Noviter correctum et emendatum per nonnullos » dominos parte reverendissimi in Christo patris et domini d episcopi » Lausannensis de Montefalcone. Nec non similiter ejusdem capituli de- » putatos viros famosos litteratos et doctos. Impressum per nobilem virum » Ludovicum Cruse alias Garbini civem Gebenarum Impensis honorabilis » viri et mercatoris Petri Barraur lotoringi in eadem civitate Lausannensi » pronunc residenti et commoranti. Feliciter.

Imprimé probablement vers 1512.

De ces données bibliographiques il résulte clairement :

1° Que l'imprimerie florissait à Lausanne à la fin du 15e siècle.

2° Que peut-être le premier imprimeur qui y exerça son art fut Jean Belot; en tout cas il avait résidé dans cette ville avant de se rendre à Genève, car le premier Missel qu'il publie dans cette ville est de 1500.

3° Que par contre Louis Cruce quitta Genève pour Lausanne, après avoir enrichi son premier séjour de ses plus belles productions typographiques.

Porrentruy, 12 janvier 1848.

XAV. KOHLER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

QUELQUES IDÉES pour la réorganisation de l'instruction publique dans le canton de Fribourg; par *A. Daguet*, directeur d'école, et membre de la Commission réorganisatrice des Etudes. — Fribourg, chez L.-J. Schmidt, libraire, 1848.

L'auteur du substantiel écrit que nous annonçons a été bien inspiré en prenant pour épigraphe de sa brochure cette belle parole de Joseph II :

« L'éducation du peuple, c'est son avenir. » Il y a peut-être, dans ces quelques mots, tous les éléments nécessaires pour résoudre les grands problèmes sociaux qui préoccupent aujourd'hui l'Europe, et qui menacent de la bouleverser. Plus que jamais l'éducation du peuple, l'*éducation* de tous plus encore que leur *instruction*, devient d'une urgence capitale. Livrée à elle seule, la demi science du grand nombre nous paraît pleine de dangers; c'est de l'éducation qu'il faut s'occuper essentiellement, dans un temps comme le nôtre où le peuple tout entier, où chaque citoyen est appelé à prendre une part toujours plus active aux affaires de l'Etat. C'est le cœur, plus encore que l'esprit et que l'imagination, dont il faut développer les qualités chez le grand nombre; persuadés sommes-nous, que c'est encore là le meilleur moyen de contribuer au développement des facultés intellectuelles.

Pénétré de ces idées, et animé du désir de contribuer au bonheur de son pays, M. A. Daguet, dont les lecteurs de la *Revue Suisse* connaissent les talents et l'érudition, développe avec vigueur et clarté, dans un petit nombre de pages, un projet complet de réorganisation des Ecoles dans le canton de Fribourg. Il nous a paru que ce travail était le résultat des délibérations de la commission nommée à cet effet par le nouveau gouvernement fribourgeois, et dont M. Daguet a fait partie. Quoi qu'il en soit, et alors même que l'auteur ne présenterait ici que son opinion individuelle; elle nous paraît destinée à exercer une heureuse influence sur l'avenir du canton de Fribourg. Avec des hommes tels que le père Girard et M. Daguet, celui-ci disciple et ami du premier, le système scolaire nouveau sera à coup sûr infiniment supérieur à l'ancienne organisation, abandonnée complétement aux Jésuites. — Il nous reste à applaudir de toutes nos forces aux idées émises par l'auteur sur l'instruction à donner aux femmes; sous ce rapport il y a beaucoup à faire dans bien des pays, et surtout à Fribourg. Espérons que l'écrit dont nous nous occupons aura une heureuse influence sous tous ces rapports.

VEUVAGE ET CÉLIBAT, ou *encore quelques réalités*, par l'auteur des *Réalités de la vie domestique*, 2 vol. in-12. Genève, Mmes V. Beroud et Sus. Guers. Paris, librairie Delay. Lausanne, librairie G. Bridel, et à Neuchâtel chez J.-P. Michaud. Prix ff. 7.

Nous exprimions, il y a quelque temps, dans cette *Revue*, à propos d'une des publications de l'auteur dont nous annonçons aujourd'hui deux nouveaux volumes, l'espoir de lui voir agrandir son champ d'observations, et ne pas se renfermer presque exclusivement dans cette portion du monde so-

cial, favorisée par sa position extérieure et les priviléges de la fortune, qui lui a fourni jusqu'ici le sujet de ses tableaux et la matière de ses intéressans récits. Nous applaudissons sans doute du fond du cœur en voyant les classes élevées se préoccuper plus sérieusement de nos jours des grands intérêts de la religion, sentir le besoin de racheter, pour ainsi dire, les avantages d'une situation privilégiée, par une application plus juste et plus étendue des véritables principes de la charité chrétienne, donner dans leur existence une plus large place à ces nobles préoccupations que le bonheur terrestre peut reléguer, pour un temps, sur un plan éloigné, mais qui se réveillent souvent avec plus de force dans les âmes sincères, au milieu de ce brillant entourage du luxe et de la fortune, dont le contraste avec l'indigence du cœur n'est pas moindre qu'avec tant de misères matérielles infligées aux pauvres et aux petits de ce monde. Mais nous craindrions trop de voir la foi protestante exposée de nouveau au reproche qui lui a été fait plus d'une fois, d'être la religion des privilégiés de la fortune, comme on a prétendu qu'elle l'était des privilégiés de l'intelligence, au lieu d'être, ce qu'est précisément le christianisme dans son essence même, la religion de tous, pour ne pas mettre en garde contre ce danger les écrivains dont le but est de nous montrer dans leurs récits, l'influence de l'esprit religieux sur les mœurs et la société actuelles. Il est facile de dénaturer en quelque chose, même lorsqu'on en a compris les traits essentiels, la sublime simplicité de l'Evangile, en se renfermant, pour en montrer les fruits, dans ce monde un peu factice où la religion semble n'être souvent qu'une habitude de plus, une espèce de garantie morale qui permet de jouir, sans trop d'inquiétude, des bienfaits de la Providence divine, et, s'il nous était permis de nous exprimer ainsi, une sorte de surrogat de l'existence. Il est à peine possible, dans la peinture d'une sphère sociale où tout ce qui est de convention tient une grande place, de ne pas introduire aussi, dans sa propre conception du christianisme, quelque chose de conventionnel. C'est en demeurant fidèle aux traits primitifs et si profondément simples de la prédication et de l'œuvre de Jésus-Christ, en nous montrant sa parole de délivrance pénétrant à la fois dans l'âme du péager et dans celle du riche seigneur de Capernaüm, dans le cœur simple du pauvre pêcheur et dans l'intelligence du savant Nicodème, que les écrivains de nos jours, si noblement préoccupés du besoin de rendre témoignage à l'influence de l'Evangile, trouveront le moyen d'échapper aux inconvénients fâcheux dont nous venons de dire quelques mots, et qui ont parfois donné à leurs peintures du monde religieux, si méritoires du reste, un caractère trop peu universel, trop peu large, une empreinte qui, si elle n'est pas celle d'une coterie n'est pas cependant non plus celle de l'humanité tout entière, celle du monde tel qu'il est.

En insistant davantage sur les observations qui précèdent, nous donnerions à penser qu'elles nous ont été directement suggérées par le nouvel ouvrage de l'auteur des *Réalités de la vie domestique*. C'est bien plutôt cependant toute une série d'écrits de la même famille qui en a été l'occasion,

que les deux volumes intitulés *Veuvage et Célibat*, dont nous venons d'achever la lecture avec un vif intérêt. Si le cadre de ce récit est à peu-près le même que celui des autres récits dûs à la même plume, il nous a paru pourtant qu'ici l'auteur s'était approché davantage du but qui est le sien, à savoir la peinture de la vie réelle, l'étude des conflits qui se produisent nécessairement dans l'existence de tous les jours, lorsque la loi de l'Evangile est posée avec franchise en face de la loi du monde, de la tyrannie des idées généralement acceptées, et du despotisme de cette quasi-religion reçue dans la société ordinaire. C'est aux femmes qu'est essentiellement destiné cet ouvrage, dans la pensée de son auteur : il renferme l'étude de deux situations dont il a recherché avec bonheur à faire ressortir les devoirs particuliers. Deux amies, séparées par la distance, et qu'une rencontre fortuite rapproche après une longue absence, se racontent l'une à l'autre, d'abord par la communication de leur journal intime, ensuite par une correspondance suivie, leur existence à chacune d'elles, depuis le moment où elles sont sorties ensemble de pension, le cœur plein du long espoir et des vastes pensées de la jeunesse. L'une d'elles est demeurée fille; l'autre après un mariage malheureux est restée veuve et s'est consacrée à l'éducation de ses deux enfants. Il y a, dans le récit de l'existence de la première, une vérité d'observation toute particulière; les sacrifices, les peines et les jouissances attachées au célibat; la lutte dans une âme tendre et dévouée de l'amour filial avec une passion naissante, mais bientôt subordonnée à la règle inflexible de la religion et du devoir; plus tard une autre affection soumise également (mais non sans une intime souffrance que les consolations de l'Evangile peuvent seules guérir), à la voix d'une sage et chrétienne prudence; la vie d'une jeune personne vieillissant dans l'isolement, observée à travers les mœurs générales de la Suisse française, mais dont le tableau est accentué çà et là par quelques traits individuels délicatement saisis, — voilà ce que les lecteurs et surtout les lectrices de cet ouvrage, suivront avec un grand charme, et ce qui sera pour eux d'une sérieuse utilité. Nous sommes heureux de recommander cet ouvrage à nos compatriotes, et, sans oublier les conseils que nous avons pris la liberté de donner à l'aimable et fécond auteur de ces deux nouveaux volumes, à propos de la publication de ses premières *Réalités*, nous le félicitons d'avance du succès que ne peuvent manquer d'obtenir les secondes.

MÉMOIRES DE F. DE ROVÉRÉA, écrits par lui-même et publiés par G. DE TAVEL, avec le portrait de l'auteur et une préface de Ch. Monnard. (Berne, chez Stämpfli; 4 volumes in-8° : le premier seul a paru).

« Les Mémoires du colonel de Rovéréa m'ont appris beaucoup de choses que je croyais savoir. » Ainsi s'exprimait dernièrement un des hommes les mieux au fait de l'histoire et de la politique de la Suisse. Ce n'est pas seulement l'organisation de cette réaction aristocratique, qui long-temps n'a

apparu que comme un fantôme, et la nature de ses rapports avec les cabinets, que nous fait connaître un homme initié dans les secrets des négociations ; mais il nous fait encore lire dans l'âme de ceux qui y ont pris part. Il apprend à pénétrer dans leurs motifs, à rendre justice à ce qu'il y avait chez eux de généreux, de chevaleresque, de dévoué à ce qu'ils croyaient vrai. Ces hommes aimaient la patrie à leur manière ; ils l'ont prouvé par leurs sacrifices. Si le colonel de Rovéréa n'a pas l'impartialité de l'historien, il a la candeur de l'honnête homme. On ne peut, en l'écoutant, eût-on même été son adversaire, se défendre d'un sentiment profond de sympathie et de respect pour celui qui a combattu comme l'a fait le chef de la *légion fidèle*, et qui, recueillant ses souvenirs, sait rendre à ceux qu'il a combattus autant de justice qu'il leur rend. Nous ne parlons point de l'intérêt de curiosité ni de l'intérêt plus profondément dramatique, qui s'attache à la lecture de ces *Mémoires*; des tableaux bien tracés, des anecdotes nombreuses, des portraits faits par la main d'un homme qui a vu de près les principaux personnages du drame. Nous ne nous arrêtons pas non plus au mérite littéraire de la narration. M. de Rovéréa ne s'exprime point comme un homme de nos jours; il est d'un siècle passé pour nous ; son langage est celui d'une société qui n'est plus ; sa phrase est travaillée, arrondie ; son style habillé ; il est en harmonie avec les temps qu'il reproduit, le monde dans lequel vivait l'auteur et le caractère élevé, sérieux, parfois empreint de mélancolie, de l'homme qui, dans la maturité de l'âge, recueille ses impressions. Mais c'est lorsque les quatre volumes de l'ouvrage auront paru que le moment sera venu de l'étudier sous ces rapports divers. Il doit nous suffire aujourd'hui d'avoir attiré les regards sur une publication d'un haut intérêt.

Les *Mémoires* embrassent tout l'âge écoulé entre 1798 et 1815.

Un jour que M. de Rovéréa attendait, aux Huttins, de pouvoir être admis chez le duc de Noailles, un autre visiteur entra. Sans se connaître, ils lièrent conversation ; ils furent enchantés l'un de l'autre. Le duc ouvrit et, en les voyant, les nomma : c'étaient deux mortels ennemis ; en présence du chef de la réaction armée se trouvait Frédéric-César de La Harpe.

M. Monnard, invité à présenter les *Mémoires* de M. de Rovéréa au public, nous raconte ce trait dans quelques pages d'introduction. Bientôt il publiera, comme il en a été chargé par la dernière volonté du général de La Harpe, les Mémoires que ce général a laissés. Les deux écrits seront placés l'un auprès de l'autre. Ainsi seront rapprochés de nouveau deux hommes nés sur le même rivage, doués de caractères et d'esprit bien différents, et que la générosité de leur cœur eût dû réunir dans leur vie comme les voilà réunis après leur mort.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

ÉTUDE

SUR

L'ART DRAMATIQUE.

Le peuple et l'or, voilà les deux grandes *choses* du siècle.

Suivez les mouvements de la politique, embrassez d'un regard tout ce qui se fait aujourd'hui ; écoutez les mille voix de la presse, les discours de nos célèbres parleurs, les poèmes des historiens et les histoires des poètes, et toujours ces chants, ces déclamations et ces cris, en se mêlant autour de vous, n'enverront que deux mots à vos oreilles : Le peuple et l'or.

Est-ce un bien, est-ce un mal? Mon but n'est pas d'aborder ces questions. Laissons à d'autres l'état social et ses logogriphes — la littérature seule nous appartient.

Pourtant cette littérature n'a jamais pu fleurir isolée, dans un coin de verdure et de soleil ; le monde a toujours des reflets pour elle. L'homme en fait ce qu'il veut : son esclave, son hochet, l'instrument de ses passions ou de ses caprices; il s'en sert comme d'un porte-voix pour se faire entendre au loin ; il la rabaisse, la transforme et l'enlaidit à son gré. La malheureuse proteste bien quelquefois contre ces abus ; elle regrette son enfance, les temps d'Homère et de David, mais l'homme est roi et elle doit se laisser faire. Tous les siècles l ont marquée au front de leur gloire ou de leur

honte, et aussi de nos jours est-elle devenue une chose populaire et une spéculation.

Voilà ses deux grands torts, ou, si vous aimez mieux, ses deux grands malheurs.

Et remarquez que je ne rabaisse pas ici la nouvelle école pour en élever d'autres, celle de l'empire, par exemple, ou celle du bon sens d'aujourd'hui. Loin de là. Chaque école a été tour-à-tour infortunée ou coupable — et je les blâme toutes, car chacune m'en saura gré. — Dites du bien d'un homme, il vous tendra sa main; dites du mal de ses ennemis, il fera plus: il vous tendra sa bourse.

Le drame est donc devenu populaire. «Et vous vous en plaignez! me dira-t-on. «Vous voulez donc une aristocratie dans le public? » Vous admettez donc en 1848 des vilains et des serfs? Quoi! les « blouses profanent selon vous les bancs du théâtre? (¹) Les gants » blancs ont seuls le droit d'applaudir? les bouches noircies par » le tabac de caporal ne savent pas crier à temps : Bravo! Il n'y a » pas de cœur sous les haillons du pauvre? L'intelligence doit mou- » rir quand c'est le bras qui travaille? Arrière, Monsieur! Vous ne » voulez pas que le peuple s'éclaire; vous aimez mieux le voir s'a- » brutir dans les cabarets; vous lui refusez sa part de poésie et sa » place au soleil. Vous n'avez pas compris notre siècle et vous vou- » lez l'affubler encore de la défroque du passé! »

Ceux qui raisonnent ainsi n'ont pas compris mes paroles. Qu'ils lisent et qu'ils jugent : peut-être sommes-nous déjà d'accord.

Dans la république de l'art, il n'y a ni parchemins, ni lettres de change qui tiennent, mais il y a des lois inviolables et éternelles qui empêchent l'anarchie et la licence d'empiéter sur la liberté. Or toute loi suppose une force et une puissance, une magistrature ou une royauté pour la soutenir, et nous proclamons ici la souveraineté du génie. Qu'est-ce que le génie. La philosophie spiritualiste nous assure que c'est la force de la volonté appliquée aux notions intellectuelles, mais à ce prix les plus entêtés seraient les plus grands. Buffon en fait le synonime de patience, mais Buffon prêchait souvent pour son *moi*. Un critique distingué nous enseigne parfaitement tout ce que le génie n'est pas : le génie n'est point

(¹) Dans cet article, qui était écrit avant la révolution de février, l'auteur a touché des questions qui viennent de passer de l'état théorique à l'état pratique. *(Note de la Rédaction.)*

l'*ingenium* des latins, ni le νους des Grecs, ni la science, ni l'intelligence, ni la réflexion, ni l'étude, c'est fort bien, mais qu'est-il? La question est scabreuse, et pourtant Homère l'avait résolue trente siècles avant nous. Bref, après de longues discussions, il a été décidé, selon la coutume, que le génie ne peut se définir. A quoi bon du reste, puisqu'il est tellement prodigué de nos jours? Non-seulement les arts et les sciences, mais les métiers eux-mêmes en sont couronnés. Il a pénétré dans les ateliers et dans les cuisines; nous voyons des crocheteurs qui soulèvent des malles avec génie — tout le monde en a et peut-être un jour sera-ce une distinction que de ne point en avoir.

Quoi qu'il en soit, le génie règne encore. Mais il y a deux espèces de souverains: le soliveau et la grue de la fable, les Louis XVI et les Néron: ici le despotisme et là la faiblesse. Or le despotisme est impossible dans l'art: l'art est un champ ouvert à toutes les idées et à toutes les croyances; il est tout à tous comme la pensée, il est libre comme la volonté. Le génie ne peut être despote que lorsqu'il domine un siècle, et, pour ainsi parler, résume ce siècle en lui; lorsqu'il est, comme l'a rêvé M. Cousin, la réunion de toutes les généralités dans une individualité puissante: Alexandre, César, Charlemagne, Grégoire VII, Napoléon. Or de pareils hommes n'apparaissent que de loin en loin sur la terre et l'art en a bien peu pour lui.

Mais, si le despotisme est presquè impossible, la faiblesse est dangereuse. Il y a en littérature une certaine dignité qui doit être respectée. Que le poète ne méprise pas la foule, c'est bien; mais aussi qu'il ne la serve pas. La foule est libre, puisqu'elle juge, mais le poète est maître, puisqu'il éclaire.

Eh bien! voici ce que le génie a fait de nos jours: il est descendu jusqu'au peuple, au lieu d'élever ce peuple à lui. Loin de s'isoler entre sa pensée et la nature pour trouver le beau, cet idéal du vrai, il s'est continuellement inquiété de ses juges. Il a mutilé et rabaissé ses créations pour les couper à la taille de son public. Il a plutôt regardé le parterre que la scène; le maître est devenu courtisan. Ecoutez Victor Hugo dans ses préfaces et surtout dans celle de Ruy-Blas. Il parle de ses spectateurs, et, à côté des femmes et des penseurs il voit la foule. La foule, qui, faisant bon marché des passions et des caractères, demande au théâtre de l'action et des sensations; la foule «cette grande *chose* dans laquelle on trouve

» de tout : l'instinct du beau comme le goût du médiocre; l'amour » de l'idéal comme l'appétit du commun, » la foule enfin qui n'a pas tort de vouloir être amusée. Et, plus loin, en parlant de son drame, après avoir un peu cavalièrement traité l'aristocratie espagnole, l'auteur s'incline devant le peuple « qui a l'avenir et qui » n'a pas le présent; le peuple, orphelin, pauvre, intelligent et » fort, placé très-bas et aspirant très-haut, ayant sur le dos les » marques de la servitude et dans le cœur les préméditations du » génie — le peuple, valet des grands seigneurs, et amoureux » dans sa misère et dans son abjection, de la seule figure qui, au » milieu de cette société écroulée, représente pour lui, dans un » divin rayonnement, l'autorité, la charité et la fécondité. Le » peuple, ce serait Ruy-Blas. »

Le poète, me dira-t-on, doit être de son siècle et de son pays. Sans doute, mais il peut être mieux que cela; de tous les pays et de tous les siècles. J'aime beaucoup M. Scribe, mais j'aime mieux Molière.

Or cette action dont parle Victor Hugo, cette vie, « c'est-à-dire » les événements grands, petits, douloureux, comiques, terribles » qui contiennent pour le cœur ce plaisir que l'on nomme l'intérêt » et pour l'esprit cette leçon que l'on nomme la morale, » l'action est devenue le but du drame. C'est elle seule qui préoccupe les écrivains du jour : ils laissent de côté les caractères, ils matérialisent les passions et se moquent du reste. Et surtout ils sacrifient au plaisir du cœur la leçon de l'esprit, à l'intérêt la morale. Ils ne vont pas droit à la vérité, mais droit au succès. Ils se posent devant la foule comme un fou de cour devant un roi. Ils veulent amuser à tout prix et ils y arrivent.

Or le chemin est glissant. Le peuple se blase vite : si on lui raconte une simple histoire, il écoute d'abord avec quelque attention, et peu à peu se lasse. Le drame se complique et il se lasse encore; le drame s'embrouille et il est à peine satisfait. Allons donc! En avant le terrible et le merveilleux : les caveaux du moyen-âge, les mystérieuses gondoles de Venise, les cavernes des Abruzzes, les palais enchantés des Mille et une Nuits, les châteaux maudits de l'Allemagne et la Castille avec ses voluptés orientales et son orgueil romain! Montrez-nous les conseils des dix, les centenaires d'Anne Radcliffe, les poisons des Borgia, les criminelles impudicités de la Tour-de-Nesle et les millions de Monte-Cristo!

Ne craignez rien! Nous croyons au hasard, nous admettons l'impossible, nous sommes faits à l'adultère et au parricide; rougissez la scène — nous aimons le vin, le feu et le sang. Jadis les personnages entraient par les portes — c'est trop commun aujourd'hui: ouvrez des trappes et des entrées secrètes, élargissez les cheminées, brisez les vitres, percez les murs, effondrez les voûtes et soyez calmes: nous saurons vous applaudir. Les actes? c'est vieux: nous voulons des tableaux. Les passions et les caractères de tous les hommes? c'est trop connu: nous voulons des âmes faites autrement que les autres, des rêvasseurs, des illuminés, des swedenborgistes et des songes-creux. Jusqu'à présent les héros tragiques étaient beaux et bien faits: nous les voulons laids, boîteux, bossus, difformes, horribles. Jusqu'à présent les grandes vertus se trouvaient dans de nobles cœurs: nous voulons les voir dans les plus ignobles natures qui aient fait rougir l'humanité. Vous avez voilé les scandales de l'histoire? montrez-les maintenant dans leur hideuse nudité. Soufflez sur la poussière de l'oubli... que vous importe? Dites-nous que le beau, c'est le laid — nous ne comprendrons pas, mais nous applaudirons avec enthousiasme.

Voilà ce que la foule dit au poète. Et parce que Victor Hugo a fait passer de pareilles choses à force d'esprit et de talent, certains dramaturges sont allés plus loin, subvenant par l'audace à la faiblesse.

« Les médiocrités a dit Lamartine dans son dernier livre, les » médiocrités croient égaler le génie en dépassant la raison. »

Voyez aussi comme tout se matérialise! Il fut un temps où l'on se tenait debout au théâtre, où des personnages romains, poudrés et gantés, déclamaient à-peu-près comme quelques savants pérorent, où les décors ne valaient pas ceux de nos théâtres de carrefour, où de pauvres chandelles asphyxiaient le public au lieu de l'éclairer, — et pourtant la foule était compacte, tant on aimait les grands et beaux vers. Maintenant il faut au public des coussins rembourrés, une salle étincelant aux mille feux du gaz, une large scène, de vastes salles gothiques surchargées d'ogives, de pleins-cintres, de bas-reliefs, ou tout au moins une quadruple colonnade avec des centaines de chapitaux corinthiens: il lui faut de splendides costumes, de l'or aux armures, des perles aux colliers, des diamants aux couronnes, le plaisir des yeux partout.

Et surtout la foule a voulu être étonnée et le culte du bizarre a

accompagné le culte du laid. Pour trouver du neuf, on n'a reculé devant aucune aberration de l'esprit, devant aucune misère de l'âme. On a suivi les sentiments et passions jusqu'à leur paroxysme : amour et haine, douleur et joie, tout s'est changé en fièvre et en fureur. On n'a pas trouvé assez de beauté dans la vertu ni assez de laideur dans le vice; on a voulu farder pour l'embellir l'œuvre de Dieu ou de la nature, ou bien faire douter de l'humanité en exagérant le mal. Toutes les formes de l'art se sont gâtées à force de s'élargir : on ne pleure plus au théâtre, mais on frissonne; on ne sourit plus, mais on rit aux éclats; le pathétique a fait place au terrible, et le comique au trivial — la foule va chercher des *sensations* au théâtre et n'y trouve que cela. Le style, qui ne fait pas l'homme, mais qui le pare si bien, s'est aussi élargi considérablement : il a dépassé les limites du dictionnaire, il est allé demander de nouveaux mots à l'Angleterre, à l'Allemagne, au peuple lui-même : l'argot lui a fourni quelques suaves expressions, et nul n'ignore aujourd'hui ce que *grinchir* et *chouriner* veulent dire. La déclamation a exigé sa part de licence et elle a imité et parodié peut-être le rire strident de la folie, les cris désordonnés de la rage, les contorsions des corps torturés et même le râle de l'agonie.

Ainsi notre littérature dramatique veut être populaire à tout prix ! et je crois que c'est de là que vient son premier vice, l'affectation.

J'ai dit aussi que le drame est maintenant une spéculation. « Le grand mal, me direz-vous? Allez-vous chanter avec Diogène que l'or est un vil métal, ou avec M. Scribe que l'or est une chimère?

> Monsieur Scribe a pourtant des écus entassés,
> Et ces chimères-là nous conviennent assez.

« Croyez-vous que la gloire seule peut nourrir les poètes? Il leur faut bien un peu de fumée, mais surtout du pain. Quoi ! L'homme de lettres doit être pour faire votre bonheur un gueux par excellence? Vous le destituez, s'il n'a pas de tache à son chapeau ni de trous à ses coudes? Ou plutôt, monsieur, vous voulez que l'aristocratie seule prenne la plume ou la lyre; vous ne permettez pas que l'on gagne sa vie avec la poésie, tout aussi bien qu'avec les dents osanores et les chemins de fer, et vous condamnez ceux qui se mêlent de faire des vers avant d'avoir cent mille livres de rente, à mourir comme Gilbert, Malfilâtre ou Galloix ! »

Je ne dis pas cela. Je le sais, le poète est aussi un être organique; il faut qu'il vive autrement que par l'esprit. Qu'est-ce qu'il demande à son public? Ce que demandent plus ou moins tous les hommes : une belle position dans le monde, ou du moins un peu de célébrité : or tout cela s'achète. Il y a des courtiers de gloire qui se font bien payer; c'est le feuilleton, c'est l'annonce, ou la réclame, ou le puff. Il y a sans doute des grands hommes qui prennent leurs amis sous leur patronage; il y a aussi des écrivains qui aiment mieux le bonheur à l'ombre que l'esclavage au soleil, mais ils sont rares comme toutes les belles choses : *omnia præclara rara*. Et puis comment se faire entendre? A Paris les journaux qui ont des abonnés et même ceux qui n'ont que des lecteurs n'accueillent pas les noms inconnus dans leurs colonnes. Les théâtres sont aussi difficiles que les journaux. Il faut naître célèbre ou mourir. Rien ne réussit comme le succès, a dit Jules Janin. Or les frais d'impression sont énormes; les frais d'admission à une scène quelconque sont bien forts aussi : où en serait la littérature, si un peu de fortune ne venait combler un pareil déficit.

Ainsi je ne conteste pas aux poètes le droit de gagner de l'argent : je me demande seulement s'ils n'en ont point abusé. Vous souvenez-vous, lecteur, de ces procès littéraires, qui, il y a quelques mois à peine, vous ont fait tant de mal? Vous n'aviez, il est vrai, aucun intérêt matériel dans de pareilles affaires, mais qui n'a gémi en voyant s'effeuiller une à une toutes ses illusions! Vous ne doutiez pas du désintéressement de ces écrivains qui avaient pour vous émouvoir de si douces larmes: vous leur donniez un cœur noble et grand comme ceux de leurs chevaliers; vous aimiez à les détacher de la terre et vous les regardiez dans un monde idéal de poésie et d'amour... quels rêves, et quel réveil! C'est qu'il est si doux de croire aux grands hommes, de sentir et de rêver avec eux! Vous le savez, lecteur; il fut sans doute un jour, peut-être est-ce hier, où vous avez écouté l'harmonie des *Méditations* ou le suave murmure des *Feuilles d'Automne*. Oh! avouez-le : vous aimiez Elvire et le bel enfant de Victor Hugo; vous reconnaissiez en vous, quelque soit votre âge et votre cœur, les sentiments du jeune homme et ceux du père; votre imagination devançait les années ou reculait tour-à-tour; vous aviez auprès de vous un fils ou une amie, c'était une seule âme entre le poète et vous. Eh bien! si on vous eût dit alors que l'*Isolement* avait été

composé pour payer un M. Dimanche; que *la Prière pour tous* serait bien moins longue si elle n'avait été taxée à tant par vers et que le *Lac* a été échangé contre plusieurs actions aux railways du Nord!... Mais, Dieu soit loué! ces poètes-là du moins sont à l'abri de pareils reproches.

Hélas, oui! les procès dont je viens de parler nous ont révélé de tristes choses. Il y a des écrivains à quatre sous la ligne, il y en a à un franc, et deux ou trois montent plus haut encore. Aussi qu'arrive-t-il? ils envoient aux journaux des monceaux de papier qu'il faut mettre en ordre et où il y a bien des solécismes et bien des barbarismes à corriger : c'est l'ouvrage du prote. Puis que de subterfuges pour multiplier les pages! Jadis les points seuls avaient le droit, et quelquefois seulement, de renvoyer le lecteur à la ligne suivante; la plus légère virgule jouit en ce jour du même privilége. Les auteurs aiment beaucoup les conversations : ils dramatisent le roman, comme ils disent. La plus petite réponse, un mot quelquefois, suffit pour faire la ligne. Les marges s'élargissent, les vignettes se multiplient et l'auteur fait fortune. Bientôt les romans n'auront guère plus de texte que les caricatures de Töppfer.

Il en est de même au théâtre. Le génie de nos faiseurs est aux antipodes du génie de Buffon : ce n'est plus la patience, c'est la rapidité. Ils entassent scène sur scène, tableau sur tableau, acte sur acte avec une activité étonnante; bientôt leur temps et leurs forces ne suffisent plus à leur ambition, ils ont recours à des collaborateurs et ils signent de leur nom des pièces qu'ils ne lisent guère, si bien que la première représentation de leur œuvre a pour eux tout l'attrait de la nouveauté. Bientôt le succès d'argent les enivre et ils ne visent plus qu'à celui-là; ils ne travaillent plus pour l'avenir; ils narguent la gloire en faisant sonner leurs écus. Cinq mauvaises pièces sont plus tôt faites et rapportent plus qu'une bonne : tel est leur calcul. Ils laissent de côté l'art qui les gêne, la vérité qui les ennuie et tout ce qui pourrait leur demander quelques heures de réflexion et d'étude; ils marchent, ils marchent toujours, criant à tue-tête que l'art est libre et que Racine est mort; jamais revers ne les effraie; ils effacent après quelques jours la trace d'un mauvais pas; ils se relèvent après une chute, et ne s'arrêtent que lorsque d'absurdités en absurdités ils sont tombés à plat sur les bancs d'une chambre de Paris ou d'une académie de province. Voilà nos dramaturges. Et en effet que sont ces drames

immenses qui commencent avant la nuit et qui s'achèvent à l'aube; que sont ces copies de romans où les chapitres se changent en tableaux et les pages en scènes; que sont ces mille vaudevilles des petits théâtres, farces bien drôles quelquefois, mais faites à la vapeur par une dixaine de camarades; qu'est-ce que le Théâtre historique enfin? Théâtre *historique!*... amère dérision! Ce pauvre passé; vous savez comment nos dramatiques le traitent: ils l'arrangent à leur gré, ils le recréent avec leurs idées et leurs croyances et le revêtent des couleurs de leur imagination. Chose bizarre et incroyable! Ils rougiraient de la plus légère infraction à la vérité locale : ils reculeraient d'horreur devant le plus petit anachronisme aux costumes et aux décors — quant aux personnages, ils leur prêtent des passions, des pensées et même des actions que l'histoire ne connaît pas. Ils inventent une âme, un corps et une vie et ils intitulent cela Charlemagne, Henri IV ou Louis XIV.— Or puisque vous ne pouvez trouver dans la plupart des drames modernes ni de la morale ni de la philosophie, ni une étude sérieuse du cœur faite pour l'épurer, ni quelque tableau fidèle de nos mœurs, ni seulement des croquis de passions ou de caractères, ni de l'histoire enfin, puisque théâtre historique il y a, que sont ces drames, sinon des spéculations littéraires? Et n'est-ce pas de là que vient cette négligence que la critique ignorante approuve, mais que les hommes sérieux blâmeront toujours.

L'affectation et la négligence, tels sont les deux grands vices de notre littérature dramatique auxquels tous les autres peuvent se ramener : on aime l'étrange et le bizarre, on veut le travail facile et on viole d'un côté les saintes lois de l'art, de l'autre les devoirs du poète.

J'ai indiqué le mal; essaierai-je de découvrir le remède? — J'ai dit que le drame a perdu en vérité et en profondeur en devenant une œuvre populaire. Que faire pour lui donner une autre tendance? — Doit-on proscrire le peuple du théâtre? Ici je me trouve face à face avec Rousseau. Je n'ose appuyer le grand philosophe; ce serait douter de sa force; je n'ose le contredire, ce serait trop présumer de la mienne. Ainsi je me tais; c'est le seul moyen de ne choquer aucune opinion. Et, du reste, pourquoi parlerais-je? J'aurais beau monter sur la chaire du moraliste ou sur le tréteau du saltimbanque, je ne saurais attirer personne au théâtre, et encore moins en éloigner un seul spectateur.

Essaierai-je de ressusciter les pièces aristocratiques? Encore moins. Cette vieille couleur du drame était plus fausse encore que la nouvelle; on était tombé dans une espèce d'affectation qui se rapprocherait plutôt de l'afféterie; on avait répandu sur la scène une certaine odeur de grand monde qui parfumait jusqu'aux chaumières et aux prisons; on voyait des bergers en gants blancs et en perruques; des paysannes en robes de satin; des rois amoureux de ces bergères, qui faisaient les petites maîtresses; tout était propre, bien rangé, bien paré; la campagne ressemblait au parc de Versailles; on eût taillé en rectangle les forêts vierges du Nouveau Monde. Cette nature artificielle était symétriquement monotone, et faisait le bonheur des beaux-esprits d'autrefois. Il est même aujourd'hui des gens qui la regrettent; quant à moi, j'espère que son règne est bien passé. Il y a quelque chose de plus mauvais que le terrible et le laid, c'est l'ennuyeux et l'insipide.

Que demanderai-je donc au poète? Je l'ai déjà indiqué en parlant de la souveraineté du génie; j'essaierai maintenant de développer mon idée. Étudiez le public, et vous verrez que la foule se passionne aisément, qu'elle caresse ce que vous lui faites aimer, qu'elle frapperait au besoin ce que vous lui faites haïr. Elle se laisse facilement mener par l'homme en qui elle croit, et souvent, passive dans le culte ou dans le blâme, elle ne voit le bien ou le mal que là où on le lui fait voir. Elle se familiarise même avec le style de ses auteurs: j'ai vu plus d'un ouvrier prendre dans l'occasion la pose d'un héros de mélodrame, ou débiter dans ses moments de bonne humeur des plaisanteries comme celles du Palais Royal. La foule est comme un enfant; elle aime à rire, elle aime à pleurer aussi; il faut qu'une histoire la touche ou l'amuse; elle se soucie peu du reste; elle n'écoute pas un drame pour devenir meilleure ou pour avoir à penser quelque peu, mais la morale pénètre en elle à son insu, et elle peut, sans le vouloir, s'épurer ou se corrompre. Elle n'est pas plus perverse que la minorité lettrée du public, mais elle se laisse plus facilement pervertir; il lui manque cette gymnastique continuelle de l'esprit sur l'âme, qui la rendrait plus libre, sinon plus heureuse, et qui achèverait en elle l'œuvre ébauchée de la nature ou de la société. Je ne dis pas maintenant qu'elle soit dépourvue d'instincts et même de goûts littéraires; elle aime malheureusement ce corps vigoureux, mais sans âme, et recevant sa vie du dehors, — ce monstre à double face, qui rit d'un

côté et qui pleure de l'autre, laissant voir avec orgueil le sang de ses veines et les muscles de ses bras, décolleté souvent et impudique, portant à la fois l'épée et le poignard, le bâton et le sceptre, la pourpre et les haillons; prononçant avec aplomb les paroles musquées des seigneurs et les jurons de la canaille; cavalier et brigand, honnête homme et scélérat, ange et démon; ce colosse enfin rempli de beautés et de laideurs, de sublimités et d'extravagances, qui règne aujourd'hui sur nos boulevards, et qu'on nomme le drame. — Oui, sans doute, la foule aime cela, mais je le sais, elle se blase vite, et, avec un peu d'autorité et de génie, vous lui feriez aimer autre chose demain.

Il faut donc que le poète dramatique comprenne son rôle et ne se laisse pas dominer par cette foule dont il est le roi. Si la nature ou l'homme lui ont donné des sentiments ou des accords faits pour le peuple, qu'il n'aille pas les altérer par une grâce raffinée ou par un ton de gentilhomme. — Mais si sa pensée est trop puissante pour la foule, qu'il ne la comprime pas pour la répandre, qu'il reste lui. Lamartine a beau relever Robespierre, il ne sera jamais le poète des chaumières et des cabarets. Si Béranger est si populaire, ce n'est pas parce qu'il a flatté la foule, — mais bien plutôt (et ici je me sers d'une expression du chansonnier lui-même), parce que bras, tête et cœur, tout est peuple en lui. Oh! si le poète portait plus loin et plus haut ses regards; s'il n'était pas ambitieux du succès d'actualité et des applaudissements d'une heure, s'il ne se laissait pas entraîner par le courant d'une école, et s'il tenait moins à raconter l'histoire scandaleuse d'hier ou le crime d'aujourd'hui, nous aurions encore sur notre scène de ces beautés éternelles qui survivent aux siècles littéraires et aux langues elles-mêmes. Je voudrais que le poète retournât souvent dans cette solitude dont parle Victor Hugo, «solitude profonde, où ne parvient aucune influence du monde extérieur, où il est seul avec sa pensée, son indépendance et sa volonté. » Sa tête et son cœur seront mieux à l'aise au milieu de ce recueillement et de ce silence; — du fond de sa retraite, il ne verra ni le parterre ni les loges; rien ne pourra l'enchaîner ni le corrompre, rien ne planera sur lui. Oh! alors le poète pourra véritablement créer, prêter un souffle et une vie aux personnages que le passé lui montre, sans être obligé de les refaire à l'image du peuple dieu. Puis, rentrant un instant dans le monde, il dira au public, quel qu'il soit : Voici mon œuvre... jugez-la

maintenant. Je ne l'ai faite ni pour l'aristocratie, ni pour la plèbe; ni pour les jeunes gens, ni pour les vieillards; ni pour les penseurs, ni pour les curieux; je l'ai faite selon moi et pour qui peut me comprendre.

Quant à la question de spéculation et de négligence, M. Bungener l'a victorieusement résolue.

« Si vous comptez publier vos ouvrages, dit-il dans son *Essai sur la poésie moderne*, si surtout vous en attendez quelques avantages pécuniaires, vous êtes moralement tenu d'y mettre tout le soin, tout le temps possible... Une ébauche faite par un peintre peut avoir beaucoup d'intérêt, beaucoup de prix, mais que penserions-nous de celui, tant illustre fût-il, qui se mettrait à exploiter sa renommée en exposant, en vendant des ébauches? — Le mérite de ces ouvrages nous empêcherait-il de voir chez l'auteur plus d'orgueil encore que de négligence, peu de respect pour le public, peu de véritable amour pour son art? Eh bien! ce que nous trouverions intolérable chez un peintre, il y a des poètes qui se le croient permis et un public qui le tolère, qui l'encourage; seulement en peinture les ébauches ne sauraient se vendre pour des tableaux, tandis qu'en poésie on les présente, on les loue, on nous les fait payer comme des ouvrages complets.... Je dis donc que, pour bien juger un poète, après la question de talent, doit toujours venir la question de *conscience*. Dans la première, nous pouvons avoir plusieurs poids et plusieurs mesures, dans la seconde, tous les poètes doivent être égaux à nos yeux. Le talent est comme la richesse; tout le monde ne peut en avoir; — mais tous, riches ou pauvres, nous pouvons et nous devons être honnêtes. Chez l'écrivain, la probité n'est autre chose que le soin qu'il met à ses œuvres; genre de probité dont le talent et la gloire ne dispensent pas plus que la richesse ne le dispenserait de l'autre. Voilà ce qu'on ne veut pas comprendre. Le succès justifie tout; dès qu'un livre se vend, l'auteur est pleinement lavé du reproche de n'y avoir mis ni temps ni soins; c'est le manufacturier peu scrupuleux qu'on blâme quand ses produits lui restent, qu'on approuve dès qu'ils se débitent; c'est le contrebandier qui ne se croit point un malhonnête homme, vu qu'au lieu de frauder un individu, il fraude tout le monde. » Je n'ai rien à ajouter aux réflexions de M. Bungener.

Ainsi indépendance et dignité d'une part, conscience et probité

de l'autre, voilà ce que je demande aux écrivains, et, Dieu aidant, le génie fera le reste.

Deux mots encore. Il est difficile aujourd'hui de se faire une place parmi les milliers d'hommes de lettres qui vivent ou qui meurent à Paris ; il y a de nos jours trop d'écrivains, et, avouons-le, bien des écrivains remarquables. Je ne crois pas qu'on puisse semer plus d'esprit dans le journal, plus d'intérêt dans le roman, ou plus de talent dans l'histoire, qu'on ne le fait de nos jours. Reste le drame. Notre siècle attend un auteur, éclectique avec art, qui profite des vertus et des torts de toutes les écoles, qui prenne à l'une la clarté et la vérité, à l'autre la jeunesse et la vigueur, et qui nous délivre à la fois des Grecs, des Romains et du moyen-âge. C'est au théâtre seulement qu'on peut s'élancer d'un bond au premier rang : voyez Ponsard. Courage donc ! jeunes poètes, la littérature a bien besoin de vous.

Je demande pardon à mes lecteurs de leur parler si longtemps de choses qui pourront leur sembler bien futiles. Pourtant, qu'on veuille se le rappeler, l'art dramatique a inspiré de longues et belles pages à Rousseau et trois volumes à Schlegel ; or ces grands hommes savaient employer leur temps, ou je m'abuse. Le théâtre a une grande influence sur les idées, les penchants, et sur les mœurs d'un peuple. — Souiller la scène de boue et de sang, dévoiler les turpitudes de la nature humaine, calmer par cette potion sédative qu'on nomme l'habitude, la vertueuse indignation que les laideurs morales pouvaient soulever au premier abord, familiariser en un mot la foule avec l'idée du vice et du crime n'est-ce pas la pervertir? Il est vrai qu'après avoir montré tout cela, le dramaturge nous dit en phrases sonores : Ne faites pas ainsi ! Mais ne ferait-il pas bien mieux de nous dire : Ne regardez pas ! Cachez le gâteau de la corruption, si vous ne voulez pas qu'on y touche. — Il est si doux d'ignorer le mal ! — Mais je m'égare : le domaine de la morale est trop vaste pour moi.

Ai-je assez approfondi la matière? Je ne le crois pas. Mon seul désir, du reste, en commençant, était d'attirer l'attention de quelques hommes sérieux sur une question qui me semble très-importante ; ma seule ambition en posant la plume est d'être lecteur à mon tour.

MARC MONNIER.

ANCIENNES

CHANSONS POLONAISES.

Parmi les productions de la littérature, il en est peu qui permettent de pénétrer aussi avant dans le génie d'une nation, que les chansons, les proverbes, les contes et les traditions populaires. C'est dans ces pièces, orales ou écrites, que le peuple dépose ses jugements et ses sentiments. Se passe-t-il un événement important? il donne lieu aux opinions les plus diverses et les plus contradictoires; les politiques discutent, les savants dissertent, les historiens racontent, les poètes chantent; le peuple, fidèle à son instinct, ne répète que les récits et les chants qui célèbrent sa gloire ou retracent ses malheurs, en louant ce qu'il aime et en maudissant ce qu'il hait.

Si chaque guerre et chaque mouvement populaire fortement prononcé font naître une foule de contes et de chansons, il n'y en a qu'un petit nombre qui survivent à l'oubli et gardent une place dans la mémoire de la postérité. On peut dire avec certitude que plus une chanson est ancienne, plus elle est sacrée et mieux elle répond au sentiment national; car pour que le peuple la répète pendant de longues années, il faut qu'elle reproduise, à un haut degré de vérité, les sympathies et les appréhensions du passé, et qu'elle représente non seulement l'empreinte du temps, mais aussi tel trait de nationalité qui se perpétue à travers les siècles.

Les anciennes chansons polonaises sont fort nombreuses, et toutes inspirées par la guerre ou par l'amour. S'il en est qui ont d'autres sujets que les combats et les sentiments du cœur, il s'y rencontre toutefois des allusions propres à les rattacher à ces deux thêmes principaux. Cette classification est fondée sur le caractère des Slaves; deux traits saillants ressortent de leur histoire et de

leurs mœurs; d'un côté leur bravoure, leur impétuosité dans l'attaque, leur joie dans le triomphe; de l'autre, et pour faire contraste avec d'un la vie des camps, leur douceur envers les femmes, la protection qu'ils assurent à cette partie plus faible de l'humanité, toute leur colère désarmée à la voix d'une femme qui veut sauver un fils ou un époux.

L'histoire qui raconte leurs combats ne permet pas de douter que la guerre ne fût chez eux bien plus longtemps que chez leurs voisins, un état normal et une conséquence naturelle de leur caractère. Aujourd'hui même elle ne les effraie point, et tandis que les populations germaines la considèrent comme un malheur, parce qu'elle les tire de leurs habitudes d'ordre et les expose à être privées pour longtemps des douceurs de la vie de famille; eux au contraire poussent des cris de joie à l'idée de prendre les armes; leurs femmes les encouragent en faisant briller à leurs yeux l'appât de la gloire et du butin. Ils partent pleins d'espérance, entonnent un chant de guerre, et disparaissent dans leurs horisons de sable. Les privations leur sont inconnues; ils échangent le pain de farine d'avoine contre celui d'orge et de froment, les aliments grossiers de leur pays contre la nourriture plus recherchée et plus abondante des contrées où les pousse l'amour des combats; un grand nombre ne connaissent pas l'usage des lits; aucun n'a jamais reposé sous la plume, et le séjour de la tente ne porte aucune atteinte à leur santé robuste. Les travaux de la campagne, les chasses fréquentes, les parties de plaisir pour lesquelles on se réunit pendant l'hiver de dix, quinze et vingt milles à la ronde, et qui durent des semaines entières sans que la nuit les interrompe, entretiennent durant la paix l'habitude de ce genre de vie irrégulier qui est celui des camps.

Si la guerre a été heureuse, le jeune soldat revient auprès de celle qu'il aime, et dépose à ses pieds la part de butin que lui a valu son courage. Quand elle a été malheureuse, et on dirait, à leurs chants, qu'elle l'a toujours été, c'est l'amante qui pleure le jeune guerrier, c'est la mère qui interroge le ciel, et le nuage qui lui répond : « Sur les rives du Dniester j'ai vu ton fils unique — seul et » abandonné, — son fidèle cheval à côté de lui. — Pleure, pau- » vre femme !.... »

En écoutant les chants des Slaves d'aujourd'hui, et en lisant ceux des siècles passés, on ne peut s'empêcher de reconnaître que

la mélancolie en fait le caractère principal; le malheur arrache une plainte contre le sort; la souffrance fait pousser un soupir vers le ciel; la vie est dure et la destinée s'appesantit sur tous. La longue servitude des nations slaves, les récentes infortunes politiques de quelques-unes, ne peuvent suffire pour expliquer le ton sérieux et triste de tous leurs poèmes lyriques, car vainqueurs et vaincus, maîtres et esclaves partagent la même disposition. Les plus anciennes chansons polonaises ont été composées dans les plaines situées entre le Dnieper et le Dniester. La vie des steppes est bien différente de celle des montagnes, de celle des plaines populeuses et cultivées; tout y revêt un caractère d'uniformité peu propre à procurer des jouissances; l'homme, au milieu d'une nature qu'il n'a pas domptée, se sent seul et abandonné; l'isolement l'attriste, et chaque fois que, libre de soins matériels il songe à sa destinée, un fond de mélancolie assombrit ses pensées, et s'il chante, c'est pour adresser une plainte à l'auteur de toutes choses. Il semble lui dire : Moi aussi je suis ton enfant, et tu me délaisses! Heureux ceux qui sont couchés dans la froide tombe! Malheureux ceux qui naîtront!

Partout nous retrouvons dans les poésies populaires des nations qui nous occupent, un reflet de la vie des champs et les images familières aux populations agricoles; voici *le lait* dans lequel une mère heureuse baigne sa fille, la veille de ses noces, les *fleurs* dont on fait des couronnes pour consulter le sort; voilà des plantes telles que la *rue* et le *trèfle* qui ont une signification toute magique; le *mélèze* a été planté par la main blanche d'une jeune fille sur le tombeau de son frère; le *chêne* que menace la hache du laboureur, lui rappelle son ombrage et le chantre qui habite ses branches. Ailleurs, c'est la *lune* et ses pâles reflets, puis le *nuage* bienfaisant qui tempère l'ardeur du soleil et rafraîchit les tempes du guerrier blessé; le mauvais esprit habite le vieux *saule* et donne naissance au vent de la tempête; les feux-follets sont des âmes en peine; l'air même est rempli d'êtres surnaturels.

Les images de ces poésies sont empruntées à la vie champêtre; mais le merveilleux qui s'y mêle est celui de toutes les époques où la superstition l'emporte sur les lumières: tout est miracle; la suite forcée et continue des causes et des effets n'existe pas; les phénomènes de la nature, les actions des hommes, les traditions païennes, les idées chrétiennes, tout est confondu et forme un ensemble à la

fois bizarre et intéressant. La simplicité du style, l'absence de toute espèce d'allégorie, prouvent assez, si l'on peut ainsi dire, tout ce que ce merveilleux a de naturel et de naïf, et le contraste de cette littérature avec celle de l'Orient ; il est donc inutile de la défendre contre le reproche d'affectation.

L'Ukraine et la Servie paraissent avoir été le berceau des chants populaires, qui se propagèrent successivement le long des Carpathes et dans les contrées qu'arrosent le Danube, le Dnieper, le Dniester et le Don. La plupart sont écrits en petits vers dans l'original, et remontent au XVe ou au XVIe siècle, à en juger par la nature du sujet et par l'absence de la rime. Les sauterelles et les vents malfaisants dont il est question dans celui du *Bouleau*, que nous citons plus loin, permettent de l'attribuer à la partie la plus orientale de l'ancien royaume de Pologne.

Mais avant d'en essayer la traduction, je dois dire que ne possédant qu'un petit nombre de chansons originales, j'ai eu recours au recueil allemand publié à Leipzig, en 1833, par *W. Poll*, sous le titre de *Volkslieder der Polen*. La traduction élégante des trente pièces qu'il contient, parle en faveur du goût de l'auteur; mais elle ne suffit pas pour donner une idée complète de la chanson populaire des Polonais; c'est un choix de fleurs au parfum doux et suave, et l'on dirait que la crainte de choquer les mœurs et les habitudes du monde civilisé a empêché M. W. Poll d'entrer franchement dans le domaine de la superstition. C'est à peine s'il nous fait pénétrer dans une forêt, pour y voir une sorcière qui punit les amants infidèles; et pourtant l'imagination du peuple est, jusqu'à ce jour, tellement pleine de croyances superstitieuses, qu'on peut les considérer comme formant une partie essentielle de sa vie morale : toutes sortes d'esprits peuplent encore la Petite-Russie, les eaux argentées du vieux Bug et du fleuve blanc (la Vistule), aussi bien que les rives historiques du lac Goplo (1). Peut-être aurai-je l'occasion de revenir sur ce sujet, en traduisant quelques-uns des contes populaires publiés dernièrement à Varsovie et recueillis en Masovie, au pied des Carpathes, dans les forêts de la Volhynie, par le littérateur polonais Woycicki.

(1) Près de Gnesen et de Posen.

Le Bouleau.

« Bouleau, bouleau, beau bouleau, — d'où vient que tu es si triste? — Est-ce le froid glaçant — qui engourdit ta sève, — ou ce vent malfaisant — qui sèche tes branches? — Est-ce peut-être ce ruisseau, — qui entraîne la terre — loin de tes jeunes racines? »

« Sœur Olga, répond le bouleau, — ce n'est pas le froid glaçant — qui a engourdi ma sève; — ce n'est pas le vent qui me nuit, — ni le ruisseau qui emmène la terre — loin de mes racines. — Mais j'ai vu venir de pays bien éloignés — les horribles Tartares. — Ils ont brisé mes branches, — ils ont allumé de grands feux — et foulé la belle herbe verte — qui croissait autour de moi. — On n'en voit plus jamais — aux endroits où leurs feux ont brûlé: — quand ils ont passé sur les champs — il n'y a plus de moissons; — aucun animal ne veut plus boire — au ruisseau qu'a traversé le pied de leurs chevaux; — la blessure de leurs flèches — ne guérit que dans le tombeau. — Ah! c'est de là, c'est de là — que vient la malédiction de Dieu, — les vents malfaisants, les sauterelles — qui amènent la famine; — la peste qui emporte les hommes — vient encore de là. — C'est dommage que le soleil brillant — nous vienne aussi de ce côté. »

La nature exhale sa plainte après une de ces invasions des Tartares dont l'Ukraine et le revers oriental des Carpathes furent si souvent le théâtre. Ce n'est pas une guerre ordinaire, car le Slave aime les combats; c'est une plaie, une malédiction qui a duré plusieurs siècles et pour laquelle la langue polonaise a inventé une expression particulière: *zagon tatarski* (traînée des Tartares), voulant dire par là que ces invasions, semblables à l'avalanche qui se détache de nos montagnes, détruisaient tout sur leur passage et rendaient déserte la terre la plus fertile. Les hommes périssaient en résistant; les femmes et les enfants, arrachés de leurs foyers, étaient emmenés par centaines de mille sur les bords de la mer Noire; le feu dévorait toutes les habitations, et ces cruels dévastateurs ne s'arrêtaient que lorsqu'ils étaient chargés de butin, ou que la crainte d'une résistance tardive les engageait à mettre leur proie en sûreté. Alors nouvelle désolation; aux prisonniers de l'invasion venaient s'ajouter ceux de la retraite, car la route était changée: le désir du pillage leur faisait éviter les contrées déjà désertes et choisir d'autres plaines pour y porter la destruction. Les populations étaient averties de l'approche de ces hommes de mort, par les feux qu'elles voyaient briller au loin durant la nuit, et par les torrents de fumée qui s'élevaient à l'horison pendant des journées

pleines d'angoisse. On se rappelle avec effroi leur domination de deux siècles sur les rives du Volga, du Don et du Dnieper, les tributs qu'ils imposaient, les soulèvements des Slaves opprimés contre les percepteurs d'impôts, les invasions qui punissaient innocents et coupables, les grands-ducs de Russie allant s'expliquer chez le Khan de la Horde d'or (1), pour éviter de nouveaux malheurs, et périssant victimes de leur confiance et de leur courage.

Le champ de bataille.

« Le pied des chevaux — a labouré cette terre; — une grèle de fer — en a couvert les sillons; — des cadavres humains — les ont hersés dans tous les sens; — ils sont arrosés de sang chrétien. »

Parmi les hommes et les chevaux couchés sur la plaine — se trouve un jeune Polonais. — Il lutte avec la douleur — et pousse de profonds soupirs. — Il ouvre encore un œil — déjà mourant; — et là tout autour — dorment ses frères. »

« Il n'a près de lui ni père, — ni mère, ni ami, — personne, hélas! — qui ensevelisse son corps — qui sonne une cloche — en mémoire de lui — qui verse une larme — sur son tombeau. »

« On entend résonner au loin — les pieds des chevaux, — le cliquetis des épées. — Les corbeaux noirs croassent, — ils volent çà et là — s'abattent sur les corps des guerriers — étendus dans la poussière — et déchirent leurs membres encore vivants. »

« Le vent souffle dans les champs — et là, bien loin, — le cœur inquiet d'une mère pousse de tristes plaintes. — Elle tend ses bras vers les nuages, — et dit : Nuage, — as-tu vu mon enfant? »

« Et le nuage répond : — Pleure, pauvre femme, — car l'ennemi a renversé — ton peuplier élancé. — J'ai vu ton fils unique — sur les rives du Dniester; — il était seul, couché par terre, — et son coursier fidèle se tenait près de lui. »

« Et quand je vis sa blessure — et son jeune visage, — je le protégeai comme toi autrefois, — contre l'ardeur du soleil, — je répandis sur ses tempes — une fraîche rosée. — Mais voilà que vinrent par derrière — une volée de corbeaux — qui déchirèrent son corps — et son œil bleu. »

La forme est des plus simples, c'est le récit coupé par le dialogue ou quelquefois le dialogue continu; cependant il y a tant de

(1) Plusieurs grands-ducs se rendirent à Saraï, capitale de la Horde située près de l'embouchure du Volga. Le Khan Usbek en fit massacrer quatre, entre autres Alexandre et son fils Feoder, princes de Twer, dont il renvoya les corps mutilés dans l'intérieur de la Russie.

grace et tant de naïveté dans l'emploi de ce style demi-épique, demi-dramatique, tant de vivacité et de vérité dans les images dont il est orné, qu'on ne peut s'empêcher de prendre part à la douleur de ceux qui pleurent. Ce sont des images guerrières, *le fer, des cadavres humains, les pieds des chevaux*, dans un pays où les invasions étaient si rapides et où l'on ne combattait qu'à cheval; *le sang chrétien*, parce qu'il s'agit d'une de ces guerres contre les infidèles, comme les Polonais en ont tant fait, quoique l'Europe semble l'avoir oublié. Voilà *un jeune Polonais* qui lutte avec la mort et qui n'a près de lui ni père, ni mère, ni ami; toujours l'isolement; personne pour l'ensevelir. Il voudrait que l'on sonnât *une cloche* et qu'on l'enterrât du moins en chrétien, dans cette plaine qui appartient déjà au Musulman La steppe est immense: il écoute; c'est peut-être un ami. Non, ce sont les *corbeaux* qui s'abattent sur les corps de ses frères. C'en est fait du guerrier, mais *sa mère* pense à lui. Elle aussi est bien loin, dans ces pays où tout est éloigné. Le vent chasse les *nuages;* ne voyant pas revenir son fils, elle s'adresse à eux; ils l'ont défendu contre le soleil, mais les corbeaux ont déchiré son *œil bleu*. Il en est de l'œil du guerrier comme de la chevelure de sa fiancée, rappelée souvent dans les poësies des Slaves: la jeune fille regrette le bel œil bleu de son amant, et le jeune homme loue avec fierté les cheveux longs et soyeux de celle qu'il aime.

Un autre trait caractéristique de ces poésies est la force de l'amour maternel: un amant, un ami peuvent être infidèles, comme dans la chanson suivante, mais une mère n'oublie jamais son fils; celui-ci le sait, il la charge de sa vengeance et croit que si elle crie au ciel, une pluie de souffre détruira les coupables. Il n'est jamais question du père; les frères vengent les sœurs opprimées et demandent compte de leur conduite aux époux cruels qui les ont maltraités. Tout l'amour de la famille se porte sur la mère, depuis l'enfance jusqu'à l'âge des combats: elle conseille le fils, elle reçoit les confidences de sa fille, elle partage leur malheur et pleure leur mort.

Le Faucon.

« Les cigognes reviennent de loin, — font leurs nids sur nos granges; — et pourtant aucun guerrier ne revient des pays éloignés. »

« Et près d'une forêt de chênes touffus, — la terre est fraîchement

remuée : — on voit des tombeaux — et sur l'un s'élève une croix de chêne. »

« Un faucon qui vient de loin — se pose sur la croix ; — une voix qui sort du tombeau — lui adresse ces tristes paroles. »

LA VOIX DU TOMBEAU.

« Dis, mon fidèle faucon, — n'as-tu point vu mon amante? — n'as-tu point vu mon cher ami, — et ma bonne mère? »

LE FAUCON.

« Ah! oui, j'ai vu ta mère, — ton ami et ton amante — et de tous ceux que tu avais, — il n'y a que ton faucon qui soit ici. »

« Les vents chauds soufflent doucement, — Le roseau plie gracieusement ; — et ton amante a choisi un bel époux.

LA VOIX DU TOMBEAU.

« La neige de mai est disparue, — le ruisseau est resté ; — prends mon épée et la porte — à mon cher ami. »

« Dis-lui qu'un Turc — a tué son ami ; — il vengera ma mort — et consolera ma mère. »

LE FAUCON.

« Le ruisseau coule longtemps sur les prairies — jusqu'à ce qu'il se partage ; — cet ami a chassé ta mère de sa maison. »

« Et ton amante, — il l'a prise pour femme, — et ton faucon s'est envolé vers les pays lointains. »

LA VOIX.

« Le roseau flexible a plié, — le ruisseau s'est partagé, — la neige de mai est disparue, — et pourtant la terre est restée. »

« Faucon, prends ma chemise sanglante, — vole près de ma mère, — dis-lui que dans le tombeau — son fils pense encore à elle. »

« Et si elle maudit — mon amante et mon ami, — si elle crie au ciel — pour appeler le Turc et son cimeterre,

« Oh! alors, une pluie de souffre — tombera du ciel pour détruire les coupables, — et la terre leur refusera un tombeau. »

A travers la langue écrite et la traduction on peut reconnaître l'intention musicale des auteurs de ces chansons : le même vers revient plusieurs fois, et placé tantôt à la fin du couplet, tantôt au commencement, il sert de refrain et arrête l'esprit sur une pensée triste ou gracieuse. La musique seule est capable de rendre toutes les nuances du sentiment, et il est peu de nations modernes chez lesquelles les traditions musicales remontent aussi haut que

chez les Slaves. Procope raconte que les Grecs surprirent de nuit une armée de Slaves qui s'était endormie par des chants, et n'avaient pris aucune mesure de précaution.

Deux autres écrivains byzantins rapportent qu'en 591 il arriva chez l'empereur Maurice des envoyés des Slowakes, habitants des bords de la mer Septentrionale, pour se plaindre de ce que le Khan des Avares avait demandé du secours contre les Romains à leurs Woiwodes (1), et pour dire qu'ils n'avaient pas obéi à cette sommation, et qu'ils préféraient vivre en paix et passer leur temps à faire de la musique.

L'air de la chanson suivante est celui d'une véritable danse cosaque.

Le Cosaque.

« Le vent siffle, — la pluie tombe : — Ah! qui me conduira, moi, jeune femme — dans la cabane? »

« Que la pluie tombe, que le vent siffle! — chante un Cosaque; — danse seulement petite femme, je te conduirai — à la cabane. »

« Et la jeune femme danse et chante : — « Ah! ne m'y conduis pas! — car mon mari est très-méchant — et il a de terribles chiens. »

« Si ton mari est si méchant, — s'il a de si terribles chiens, — je te conduirai à un endroit — où il n'y a rien que de bon. »

« Et où veux-tu me conduire, — toi qui n'as point de cabane? »

« Je te conduirai dans une cabane étrangère, — jusqu'à ce que j'en bâtisse une. »

E. Steiner.

(1) Chef militaire des Slaves.

(La fin au N° suivant)

POÉSIE.

UN HUGUENOT DU XVIIe SIÈCLE

AU GRAND ROI DEVENU VIEUX [1].

Il n'est plus jeune et beau comme aux jours de sa gloire:
Il s'ennuie à périr au fond d'un oratoire,
Plus d'épée en ses mains et plus de pistolet;
Mais près de la Scarron dont l'esprit le gouverne,
Devant saint Loyola, dévot, il se prosterne
Et devide son chapelet.

Beau moyen que Lachaise a forgé pour t'absoudre,
Vieux tyran! mais, dis-moi, Dieu qui forma la foudre
Pour des êtres moins vils et moins méchants que toi,
Pourra-t-il oublier nos temples en ruine,
Nos pasteurs au gibet, nos frères qu'assassine
Ta sanguinaire et lâche loi?

(1) Les scènes de persécution religieuse dont certains pays sont encore les témoins, et qui se commettent quelquefois au nom même de la liberté, nous font trouver un à-propos véritable à publier cette pièce de vers. Elle est extraite d'un poème commencé par l'auteur il y a quelques années, et que nous regretterions de ne pas voir terminé et publié.

(Note de la Rédaction.)

Pour te voir sur le sein un dévot scapulaire,
Pourra-t-il bien, ce Dieu, désarmer sa colère?
Crois-tu bien que la mort, qui te regarde et rit,
La mort, qui dévora tous tes fils et leur race,
T'épargnera, crois-tu, pour ta foi de grimace,
Pour ton culte sans Jésus-Christ?

Tes confesseurs mitrés, tes valets hypocrites
Te l'ont dit: mais au ciel sont à jamais écrites
Les sanglantes fureurs dont tu nous as frappés!
C'est là que contre toi, qui fais notre détresse,
Retentissent les cris de douleur vengeresse
De ceux qui te sont échappés!

Que feras-tu, dis-moi, quand la mort, au front chauve,
De ses doigts tout-à-coup ouvrira ton alcôve,
Et, près du tribunal où viendra siéger Dieu,
Te montrera nos saints, nos martyrs, nos prophètes,
Dont tu n'entendais pas les sanglots, dans tes fêtes,
Quand ils expiraient dans le feu?

Ils seront là, ces cœurs si grands par leur courage,
Tous sacrés par l'exil où les chassa ta rage,
Claude, dont tu n'as pu faire trembler la voix,
Et Saurin qui, tonnant de sa sublime chaire,
Fait plus pour ébranler ton trône sanguinaire
Que cent mille hommes à la fois!

Pourras-tu dans ce jour d'angoisse universelle
Cacher le sang chrétien qui de ta main ruisselle,
Ces torches dont encor bout le Palatinat,
Cet orgueil désastreux, qui fait toute ta gloire,

Ces édits proscripteurs, qui chargent ta mémoire
D'un gigantesque assassinat ?

Prieras-tu dans ce jour ton Bossuet célèbre
De te canoniser dans un sermon funèbre,
Racine d'atteler tous les rois à ton char,
Fléchier de t'endormir par ses panégyriques,
Boileau, qui sait flatter même en vers satyriques,
De te comparer à César?

Vains mots ! Va, tu pouvais au temps de ton ivresse,
Humer stupidement cette vapeur traitresse,
Avoir foi dans ton nom et croire à ta vertu !
Mais sous l'œil foudroyant de ton souverain juge,
Devant qui pour jamais le crime est sans refuge,
Dis-moi, bourreau, le pourras-tu ?

L. DUSSAUD.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

MAI.

Dans le drame humain les acteurs ni les faits ne sortent jamais entièrement de l'ombre : elle les dérobe les uns aux autres, ou les sépare encore en les réunissant. Mais, sous ce nuage mystérieux des choses qui ne permet pas de bien voir même le présent, l'opinion, l'impression publique a pourtant toujours le sentiment de la situation, si elle n'en a pas le mot. On dirait un léger pendule qui mesure très-exactement l'heure, mais qui ne la dit pas clairement : sa mobilité est extrême ; un souffle, un rien, tout l'ébranle ; une multitude de degrés sont notés au cadran, les chiffres seuls y manquent. Tantôt il s'y promène avec lenteur, avançant, reculant, parfois d'une marche si fine qu'il semble immobile ; mais cette apparente immobilité ne prouve que l'imperceptible justesse de ses oscillations et leur délicatesse infinie. Tantôt il parcourt à grands sauts tout l'espace, atteint l'un des bouts, court à l'autre, et revient au premier non moins brusquement. Ainsi le flot refoulé monte, descend, remonte, et se trouve avoir touché presque en même temps les deux bords. Ce spectacle n'est pas rare en révolution, et c'est celui que Paris a présenté pendant la dernière quinzaine d'avril.

Le 16 au matin, une ville tranquille ; l'aspect accoutumé du dimanche, c'est-à-dire une circulation peut-être encore plus considérable et plus animée, mais avec quelque chose de plus passif ou de moins affairé. J'accompagnais à la promenade, avec les enfans, une dame que nous pouvons bien nommer en toutes lettres dans notre *Chronique*, Mme Charles Autigny. A peine étions-nous dehors qu'elle me dit : « Se passerait-il quelque chose ? J'ai assez le tact médical de la rue, ajouta-t-elle en souriant, et je sens le pouls qui bat. » D'ailleurs,

rien de particulièrement vif, rien d'extraordinaire : des allans et des venans, quelques groupes, mais pas de rassemblemens ni de grands mouvemens, ni de grosses voix; les processions, les chants, les pétards, les plantations d'arbres de la liberté, tout le tintamarre de la quinzaine précédente avait cessé depuis quelque temps; bref, un beau jour, des visages sereins ou du moins assez remis, et beaucoup de promeneurs comme nous. Eh bien, au retour, dans l'après-midi, une ville déjà toute changée et qui évidemment se remue! des gens qui s'abordent et s'interrogent; personne ne sachant encore rien de précis, mais tout le monde demandant maintenant : Qu'y a-t-il? des gardes-nationaux en uniforme, en blouse, en redingote se dirigeant d'un pas pressé, le fusil sur l'épaule, vers leurs mairies respectives ou vers l'hôtel-de-ville; ici, tout un appareil militaire; le siége du gouvernement provisoire mis en état de défense; la place couverte de citoyens en armes; le bourgeois et l'ouvrier mêlés dans les rangs et animés d'un même esprit; lorsqu'un membre du gouvernement paraît au balcon, la place retentissant soudain du cri : Vive la république! vive Lamartine! et à ce cri chapeaux, casquettes et képis s'élevant en l'air au bout des baïonnettes, nuage du plus singulier, du plus pittoresque effet; dans tous les quartiers, des manifestations pareilles, et, le soir, comme le mot de la journée, ce dernier cri significatif, parti, à ne pas s'y méprendre, de tous les rangs des citoyens : « A bas Cabet, à bas les communistes! » (1)

Les ouvriers avaient été convoqués au Champ-de-Mars pour y traiter de leurs intérêts, se rendre de là en procession auprès du gouvernement provisoire, et lui émettre leurs vœux. Un grand nombre, vingt mille, trente mille, disait-on, avaient répondu à cette convocation, la plupart sans but fixe, sans projet hostile. Cependant la manifestation allait avoir lieu, et, suivant la version généralement admise aujourd'hui, le parti violent devait s'en emparer au moyen de quelques hommes déterminés et au fait, la tourner en pression contre le gouvernement, exiger la démission de Lamartine, de Marrast, des *modé-*

(1) Il faut toujours un nom propre aux manifestations populaires, qui prennent naturellement le plus connu. M. Cabet est ainsi devenu le bouc émissaire de celle-ci. Se voyant noyé, il voulut du moins, comme fiche de consolation, noyer quelqu'un avec lui. Dans une lettre où il se plaignait de cette démonstration, il ajouta de son autorité privée, à ces mots : *A bas Cabet!* ceux de : *A bas Raspail*, dont le nom n'avait point été prononcé. M. Raspail, que nous sachions, n'est pas communiste; mais les personnalités dont il remplit trop son journal, l'*Ami du Peuple*, intéressèrent beaucoup de gens au succès de cette petite manœuvre de M. Cabet. Elle a en effet réussi. L'*Ami du Peuple*, de 35,000 exemplaires auxquels il se tirait il y a trois semaines, est tombé à 15,000, et le rédacteur n'a pas été élu à l'Assemblée nationale.

rés en un mot, et les remplacer par de nouveaux membres qui ne fissent plus opposition à Ledru-Rollin et à Louis Blanc. Tel était, assure-t-on, le coup positivement monté. Le rappel battu soudain dans l'après-midi, l'empressement des gardes-nationaux à se rendre à leurs postes, la majorité écrasante de la population, firent échouer ce projet. Non-seulement il tomba tout à plat, mais, comme cela se voit toujours dans une défaite, le parti qui l'avait tenté perdit plus que ce qu'il avait espéré de gagner : le cri réprobateur et spontané qui s'éleva contre les communistes, contre toute idée de désordre et de violences, montra ce parti plus faible et plus vaincu qu'on ne le supposait. Il essaya en vain de donner le change et d'appeler cette démonstration un journée de dupes, un malentendu. De ce jour-là on reprit confiance. La Bourse ne tarda pas à le témoigner. Puis, le jeudi 20, la cérémonie de la remise des nouveaux drapeaux de la République acheva l'ébranlement dans ce sens.

Un vaste amphithéâtre, pavoisé d'étendards, d'oriflammes, avait été dressé à l'arc de triomphe de l'Etoile, qui en formait le naturel et magnifique couronnement. Là, au milieu d'un splendide état-major, de délégués des diverses administrations, de nombreux spectateurs et de dames, celles-ci rangées sur les plus hauts gradins comme la guirlande de l'édifice, vint se placer le gouvernement provisoire. Devant lui défilèrent la garde nationale et les corps de troupes appelés à fraterniser au nom de l'armée avec les citoyens. Défilé immense qui a duré plus de douze heures et s'est prolongé, à la lueur de l'illumination, fort avant dans la nuit. A quatre heures du matin, les gardes nationaux de la banlieue se mettaient déjà en mouvement; à huit heures, les gardes nationaux de Paris étaient à leurs mairies; entre dix et onze, le défilé a commencé. Trois cent mille hommes y ont pris part; d'autres disent quatre cent mille : sans doute ils ne tiennent pas compte des absens, ni de ceux qui, lassés d'attendre leur tour, n'auront pas eu la patience de rester, pendant des haltes infinies, quatorze heures sous les armes et, voyant le soleil se coucher, seront revenus à moitié chemin. Mais trois cent mille baïonnettes miroitant dans les rues comme les flots d'un fleuve dans son lit et, comme le fleuve entre ses rives sonores, roulant entre la foule étagée depuis les trottoirs jusque sur les toits; la plupart couronnées de petits drapeaux ou de rubans tricolores, de feuillages, de rameaux verts, surtout de lilas, qui faisaient ressembler ces longues files de bataillons à une suite de jardins ondoyans et suspendus; trois cent mille fusils martialement portés et qui n'étaient pourtant, on le voit, pacifiquement chargés que de fleurs, tel fut le trait essentiel de la fête; mais n'est-ce pas bien assez pour former un spectacle sans rival? Ce torrent d'hommes armés se divisait dans Paris en deux principaux bras, par les quais et les boulevarts, d'où, se réunissant à la place de la Con-

corde, il se déployait encore plus au large dans la grandiose avenue des Champs-Elysées. A l'autre extrémité, chaque flot, chaque corps à son tour, venait battre et s'arrêter un moment, vague vivante et bigarrée, au pied de l'arc de triomphe et de l'amphithéatre. Des officiers montaient alors les gradins, et l'un des membres du gouvernement provisoire, les embrassant, leur remettait le drapeau, au bruit de la musique, du canon, des vivats et des chants. « Le monument élevé à la gloire du conquérant se rapetissait devant cette multitude; le génie militaire du conquérant s'effaçait devant le génie du peuple :» c'est là le mot saillant, la belle phrase de la proclamation officielle publiée le lendemain (elle est sûrement de Lamartine). Nous devons dire que jamais pour ant l'arc impérial ne nous parut plus grand que ce jour là : ainsi encadré par la foule qui montait autour de ses flancs, s'insinuant dans ses bas-reliefs gigantesques et jusque sur la couronne de l'empereur, où nous avons vu un homme, jambes croisées, s'asseoir largement, il semblait sortir du sein de la multitude et cependant la dominer toujours de la même hauteur, s'y appuyer et la commander à la fois, ne faire qu'un avec elle et non-seulement être enraciné dans le sol, dans les entrailles de la terre, mais dans celles de la nation, du peuple lui-même.

La proclamation constatait aussi les sentimens d'union et de fraternité qui avaient présidé à la fête et, comme résultat, la reprise de la confiance et du crédit public. C'était vrai. Les fonds les moins compromis étaient tombés à moitié de leur valeur et au-dessous [1] : soudain ils se relevèrent; la hausse fut rapide, marquée, et se soutint durant plusieurs jours. Les dernières échéances difficiles étant passées, les maisons qui avaient traversé la crise, si elles en sortaient les unes fort apauvries, les autres quasi ruinées, étaient du moins restées debout et pouvaient espérer de se raffermir avec des temps meilleurs. La masse des ouvriers se déclaraient pour l'ordre, revenaient à l'idée du travail et ne demandaient pas mieux que d'en trouver.

Les élections se firent sous ces auspices, et l'oracle de l'urne, attendu pendant quelques jours avec anxiété, donna une réponse qui parut assez généralement rassurante. Le parti avancé avait cru tout gagner en faisant reculer les élections autant que possible, et il l'avait demandé hautement; M. Ledru-Rollin, exigeant avec intention le ministère de l'intérieur, avait lancé ses bulletins et ses commissaires; mais ce qui, dans l'opinion de tribuns plagiaires et novices, devait tout emporter d'assaut, excita au contraire une vive résistance. Le parti modéré obtint la victoire. Lamartine, nommé dans six départe-

[1] Un ancien négociant suisse, établi à Paris pendant la première révolution, a vu alors le 5% à 7; mais il n'a jamais vu de crise commerciale semblable à la crise actuelle.

mens par quinze cent mille suffrages, le fut à Paris par près de deux cent soixante mille; c'était juste le double de ceux qu'avait obtenus M. Ledru-Rollin, élu ici l'un des derniers, et repoussé dans son ancien collége, au Mans, où, dit-on, le payement subit de très-fortes dettes aussitôt après son arrivée au pouvoir, aurait fâcheusement étonné et tourné contre lui l'opinion. Louis Blanc passa avec plus de peine encore. Raspail et d'autres hommes d'une couleur plus ou moins ardente, furent repoussés. La partie légitimiste ou clérical eut le dessus dans l'ouest. La gauche dynastique, maintenant la droite, Odilon-Barrot en tête, Duvergier de Hauranne, Rémusat, Léon de Malleville, hommes au dessous des temps de crise, de peu d'énergie et d'action, mais de beaucoup de *flair* politique, véritables hommes du lendemain s'ils l'ont été si mal la veille, et très-habiles parlementaires, avaient été envoyés dix ou douze à la future assemblée, qui compte en outre beaucoup d'anciens députés.

Ainsi, ce premier essai de suffrage universel, s'il déconcertait fort les uns, réjouissait fort les autres, et ce dernier cas était celui du grand nombre. La confiance et les fonds montèrent donc encore de quelques degrés. Le pendule touchait de nouveau à l'une des extrémités du cadran; il marquait l'heure tranquille; mais aussi il ne tarda guère à osciller dans le sens opposé, du côté de l'heure d'orage.

Quand on nous disait: — Les élections sont bonnes; — Trop bonnes! étions-nous toujours tenté de répondre. Des hommes qu'il eût mieux valu peut-être avoir dans l'assemblée que dehors, en avaient été exclus. Ceux qui disent: *le Peuple*, comme Louis XIV disait: *L'Etat*, en ajoutant au fond de l'âme le grand mot humain, le *c'est moi* de tout despotisme ou monarchique ou populaire; ceux-là commencèrent à crier à la réaction et à s'agiter; ils avaient réclamé avant tout le suffrage universel; ils l'avaient maintenant, et ils auraient voulu pouvoir en anéantir le résultat. Leurs journaux, leurs placards surtout devinrent menaçans. Ils les écrivirent de bonne encre, c'est-à-dire aussi rouge qu'ils l'osaient pour tâter l'esprit de la population. Puis vint le coup manqué de Rouen, qu'ils appelèrent alors une *tuerie* (c'est le mot d'ordre), une tuerie préméditée des ouvriers par les bourgeois; puis, le coup réussi de Limoges, mais qui, restant isolé, s'amoindrit de lui-même et fournit au gouvernement l'occasion de ménager les ouvriers victorieux, sur un point, pour se faire pardonner leur défaite sur un autre. Tout cela vint réveiller les alarmistes, et le mal de la peur, souvent pire que le mal lui-même. L'attente redevint inquiète, la confiance se remit à fléchir. Néanmoins la masse du peuple demeura calme et bien disposée; la garde nationale, l'arme au bras et desirant plutôt que craignant d'en finir avec les provocateurs; les provinces, l'œil sur Paris, et menaçant d'arriver si la capitale risquait de donner le branle à l'anarchie; l'immense majorité, enfin, rangée au-

tour du gouvernement provisoire, bien qu'on le sût maintenant profondément divisé, et chacun, avec des sentimens divers, s'en remit à l'Assemblée Nationale du soin de fixer les nouvelles destinées de la France.

Tâche immense! l'Assemblée nationale est-elle capable de la mener à bien? Elle aussi elle est divisée. Le parti qui trouve déjà la révolution pervertie est en très-faible minorité dans son sein et, par des airs d'intimidation, contribue à la rallier. Mais a-t-elle le mot de l'énigme social, et verra-t-elle apparaître sur ses bancs un Oedipe capable de le deviner, ce mot du terrible sphinx de notre âge? Lamartine, avec sa double destinée de poète et de tribun, la plus étonnante en ce genre dont l'histoire ait gardé le souvenir, Lamartine a une plume et une bouche d'or, toutes les voix, toutes les palmes du génie: aura-t-il aussi le coup-d'œil et la main du commandement, l'inspiration pratique du législateur, l'impulsion organisatrice de l'homme d'Etat? Chacun veut être le premier en France: saura-t-il l'être mieux que les autres, et pourra-il l'être long-temps? (1) Il y a une foule de systèmes qui tous excellent à critiquer l'état social actuel; mais tous, même les socialistes, apportent une solution différente, et souvent point de solution, seulement des demandes sans moyens d'y répondre, d'informes chimères, des aspirations vagues, des mots, des mots et encore des mots! Or le temps des mots est passé. Les discours de Lamartine ont été des actes, parfois héroïques, mais qui bientôt ne suffiront plus. Derrière ce splendide rideau d'éloquence dont il a enchanté, fasciné la foule, y a-t-il autre chose? après le prologue y a-t-il le vrai drame, le drame promis, le rideau merveilleux va-t-il enfin se lever? Ceux qui espèrent le plus en Lamartine, qui n'espèrent qu'en lui, ne se font pas ces questions sans trouble et sans défiance; le poète-orateur a beau grandir jusqu'aux cieux, le doute sur l'homme politique subsiste et, quoi qu'il fasse, comme une atmosphère subtile s'élève avec lui.

Le parti avancé, le parti mécontent, représenté entre autres par la *Commune de Paris* et son rédacteur Sobrier, par quelques hommes, tel que Barbès, dans l'Assemblée, par Blanqui dans les clubs violens et déjà dans l'ombre des complots, ce parti, d'ailleurs divisé, regarde Lamartine comme le fléau de la révolution et son plus grand ennemi (2). C'est à lui, dit-il, qu'elle doit sa marche rétrograde depuis six semaines: les émigrés belges, allemands et polonais ont été abandonnés

(1) Le voilà qui, pour avoir défendu M. Ledru-Rollin, vient de n'être nommé, comme lui, qu'à une faible majorité, dans la commission exécutive de cinq membres ou le nouveau gouvernement. C'est une *leçon* que l'assemblée a voulu lui donner; mais aussi il s'est rallié par là le parti prononcé.

(2) Voir la note précédente sur Ledru-Rollin et la commission exécutive.

et trahis; les rois, avec l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, les rois se réorganisent; l'Italie va peut-être retomber. Bien des gens de toutes les opinions se plaignent aussi que depuis un mois on n'a rien fait. Il pourrait bien y avoir, au fond de cette plainte, ce besoin d'apprendre et de dire des nouvelles qui parut à saint Paul le trait dominant du caractère athénien. — « Or tous les Athéniens ne passaient leur temps » à autre chose qu'à dire ou à écouter des nouvelles [1]. » — Il ne se passe plus rien! vous écriez-vous d'une voix lamentable. Un peu de patience, ô Athéniens! Songez que tant de coups de tonnerre qui se succédèrent à la file pendant le premier mois de la République vous ont blasé les yeux et les oreilles,et que ce qui ne paraît aujourd'hui à votre curiosité qu'une bouchée lui eût paru un véritable banquet de nouvelles, un banquet-monstre, il n'y a pas longtemps. Quoi! en êtes-vous à craindre que votre curiosité ne périsse faute d'alimens? O Athéniens, patience seulement! patience, ô Athéniens!

Il est vrai que l'Assemblée nationale est propre à en donner; tout le monde se trouve au moins d'accord là-dessus. Elle est confuse, défiante, susceptible, même à l'égard de Lamartine, bruyante, bavarde, inexpérimentée; dix orateurs pour un y assiègent sans cesse la tribune; chacun veut y faire acte de rhétorique, et le caractère français s'y montre jusqu'ici dans sa légèreté, sa vanité, son enfantillage, dans ses goûts de faconde et de théâtre, dans son besoin d'effet, plus que dans ses qualités réelles et si grandes de bon sens, d'application générale et pratique, de vive et soudaine clarté. On y voit bien l'homme, mais non pas un homme; des zéros, mais non pas le chiffre qui saura leur donner leur valeur. Après tout, la médiocrité, avec ses exigences, ses défiances, son terre-à-terre qui fournit le moyen de gagner du temps, de prendre de l'assiette et de voir, la médiocrité, qui ne décide mais qui ne tranche rien non plus; qui ne satisfait mais qui n'offense profondément personne; qui ne vise qu'à durer et, si elle ne tombe pas sous le ridicule, peut aider ainsi à faire durer la République avec elle, la médiocrité est quelquefois une chance de salut. Que de grandes choses, ainsi que les fleuves, ont commencé par la médiocrité! Il suffit qu'il y ait là une source, un filet d'eau : le grand fleuve viendra après. L'Assemblée nationale, c'est le chaos; mais le chaos, c'est aussi la société : et peut-être une lyre, une aile, un souffle un peu vague et mobile, s'il continue à savoir se faire accepter, sont-ils mieux ce qu'il faut, mieux qu'une main trop précise et trop ferme, pour rallier ces élémens impuissans et rebelles, qui n'en sont encore qu'à s'agiter confusément dans l'abîme.

(1) *Actes des Apôtres*, XVII, 21.

Le fait est que l'Assemblée, bien qu'à l'état de perpétuel tourbillon, s'est tenue jusqu'ici dans son indépendance et dans sa sphère, a suivi une voie moyenne, et a montré de la volonté sinon de la dignité,

—

Nous venons de dire les traits généraux : voyons maintenant les détails, publics ou peu connus, sur les choses et sur les hommes. Le manque d'espace nous empêche de les développer comme nous serions en mesure de le faire. Nous les donnons donc simplement comme des explications et des notes au tableau ci-dessus ; la sagacité du lecteur les complétera ; nous allons seulement les grouper.

— Lamartine et la journée du 16 avril. — Cette journée, qui a fait le triomphe de Lamartine, a été le moment critique et décisif dans cette période transitoire comprise entre la fin de février et le commencement de mai, ou entre l'avènement de la République et l'ouverture de l'Assemblée nationale : à travers les ruines de toute espèce sur lesquelles siégeait le gouvernement provisoire, elle a maintenu celui-ci, appuyé sa majorité et conservé au mouvement révolutionnaire pendant cette période une impulsion moyenne, sinon toujours modérée.

Le secret intime de cette journée n'est pas encore et ne sera peut-être jamais bien connu ; mais certaines particularités d'intérieur ont pourtant transpiré dans le public, et nous pouvons y ajouter des détails qui leur donneront de la nouveauté.

Les membres du gouvernement provisoire étaient à l'hôtel-de-ville, attendant donc les ouvriers, mais ne sachant que faire et ne faisant rien. S'il faut en croire le journal l'*Assemblée Nationale*, M. Ledru-Rollin aurait dit, le matin, à Lamartine et à ceux de son bord qu'ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que de donner leur démission.

Arrive le général Changarnier, qui avait passé au ministère des affaires étrangeres. Nommé ambassadeur à Berlin, il y étudiait des dépêches. Mme de Lamartine lui dit : — Il se prépare une manifestation, mais il y a un complot en dessous. Général, allez à l'hôtel-de-ville. Je vous recommande M. de Lamartine.

Il arrive et les trouve attendant purement et simplement : Lamartine, la tête haute, mais n'ayant pour conjurer l'orage que son éloquence ; Marrast, décontenancé. Ils étaient là, « attendant de pied ferme la manifestation, mais regardant déjà la partie comme perdue, » dit le même journal, qui a été le premier à publier ces détails, généralement connus et acceptés. — Ils étaient là comme des moutons, nous disait plus expressivement une personne que nous avons lieu de croire bien informée.

Changarnier est un homme habile, d'une habileté qui n'est pas sans ostentation, mais pourtant très réelle ; d'ailleurs homme d'ordre et de sang-froid.

Il s'étonne qu'on n'ait rien de prêt. — Mais que faut-il faire? lui demande Marrast. — M. Marrast, asseyez-vous, et écrivez ce que je vais vous dicter (comme maire de Paris, Marrast pouvait agir d'une façon légale). Et le général dicte les ordres en vertu desquels on rassemble un bataillon de la garde mobile, on met l'hôtel-de-ville en état de résister à un coup de main. Puis le rappel a bientôt convoqué les gardes nationaux, et ainsi a lieu, avec une rapidité électrique, la contre-manifestation que l'on sait, de l'universalité de laquelle personne ne se serait douté.

C'est Albert et Louis Blanc qui passèrent pour avoir monté l'affaire. Rien de bien précis peut-être. Mais on aurait de fait renversé le gouvernement provisoire en le modifiant.

Le lundi encore, il y eut un mauvais moment. De là, une seconde démonstration le mardi, répétition en petit de la première.

Louis Blanc, explique-t-on sur tout cela, n'aurait pas été fâché de quelque incident qui eût pu servir à voiler sa déconfiture. Il fit une scène à Ledru-Rollin, qui s'était rallié à l'autre parti, et il fallut que leurs collègues s'interposassent entre eux pour ramener la paix.

« Cette fois, la république est assurée, » dit Lamartine à son entourage, après la journée du 16.

Un peu avant la publication des *Girondins*, il se trouvait un jour dans la compagnie de plusieurs hommes de lettres, lesquels dataient leurs relations avec lui du temps où il n'était encore révolutionnaire et à la tête d'une révolution qu'en poésie. — « Ne lisez pas çà! dit-il à l'un d'eux qui lui parla de son nouvel ouvrage et de l'attente qu'il excitait : je l'ai fait pour le peuple, je voudrais un succès populaire, et je ne suis pas sûr de l'avoir, je suis un peu inquiet,....» ajouta-t-il de ce même ton de défiance qui est souvent tout à la fois le sentiment réel et la coquetterie du génie. — « Populaire! qui l'est et le peut être plus que vous! » lui répondit son interlocuteur. Si l'on venait à descendre dans la rue et que le peuple dût y choisir deux noms, vous seriez, pour sûr, l'un des deux.» — « Oh! reprit Lamartine, si vous disiez une dizaine, peut-être.» — « Non; deux seulement.» Le 16 avril dernier, celui qui avait pronostiqué si juste plus d'une année à l'avance, arrive par hasard sur les quais, nous a-t-on raconté: trouvant là le passage barré par la foule, il enfile une petite rue écartée, et qu'est-ce qu'il voit devant lui?... deux hommes, dont l'un se retourne : c'était Lamartine; il venait de sortir de l'hôtel-de-ville par une porte de derrière pour se dérober à son triomphe. — « Eh quoi! c'est vous! s'écrie-t-il : qui aurait cru vous rencontrer ici? » — « Et qui, vous? ce serait bien plutôt à moi de m'étonner. Mais comment allez-vous?» — « Comme quelqu'un qui vient de faire son discours et d'embrasser cent mille hommes, » répondit le grand orateur. Notre promeneur lui rappela sa prédiction. Ils causèrent de la journée et de son

effet, de ce qu'elle avait soudainement révélé. « Je savais bien, dit Lamartine, que l'esprit des provinces était bon, mais je ne croyais pas que celui des ouvriers et de la masse de la population parisienne le fût autant.» — « Il l'est encore plus que vous ne pensez. Ce sont les circulaires de M. Ledru-Rollin qui ont mis tout le monde en émoi.» — « Oui; mais il s'est rallié; il marche avec nous.»

Lamartine retournait chez lui rassurer sa femme. Il était sorti le matin sans savoir s'il rentrerait.

Mme de Lamartine est fière des succès de son mari; mais elle passe de cruels momens. De telles journées sont le triomphe et l'agonie des femmes. «Il n'y en a point de plus malheureuse dans tout Paris,» nous disait une dame qui a des relations dans son entourage. A ces craintes naturelles, sinon fondées, de danger, de violence, d'assassinat, joignez toutes sortes de lettres anonymes, de bruits sots ou perfides. On prétend que s'il n'a pas plusieurs personnes dans sa chambre à coucher, Lamartine ne peut dormir ou que, du moins, Mme de Lamartine ne le croit pas en sûreté. Ce mouvement de tête que je lui ai toujours vu en public, ce mouvement d'oiseau dont l'œil est continuellement en garde et aux aguets, tient-il à sa nature même d'oiseau, à je ne sais quoi de mobile et d'ailé qui serait ainsi dans tout son être comme dans son génie, ou faut-il seulement l'attribuer à la pensée incessante de quelque péril?

Notre vieille connaissance, le docteur R** était l'autre jour dans un de ses momens, nous ne dirons pas d'humeur, car c'est bien le plus aimable des hommes, mais d'*humorisme*, si l'on nous passe l'expression. « Lamartine, remarquait-il aussi, a un œil d'oiseau, un œil qui plane et se tourne très-attentif de côté, qui fait le tour du cercle en un moment. C'est l'oiseau qui carresse l'orage, disait encore le docteur, poursuivant l'image et achevant le trait. Au fond, il est fin et habile. Il attend le moment. Il veut avoir l'unanimité, avoir même les républicains avancés; il les ménage, sachant bien qu'il aura toujours les autres et le reste. Ceux-ci grognent (par exemple, quand après et malgré le 16 il a signé le retrait de l'inamovibilité des juges), mais ils n'en sont pas moins forcés de voter pour lui. Il est ambitieux à sa manière sans doute, mais il l'est. Il jouit profondément de tout ceci: c'est une dernière émotion. Large, conciliant, bienveillant, facile, il n'en est pas moins aussi sec qu'il le faut pour bien fendre les airs et ne pas se laisser détourner de son but.» Tel fut le jugement du docteur humoriste, lequel s'amuse ainsi dans son coin à peindre les hommes que les révolutions font poser en public.

— Les communistes, les socialistes, les exaltés, la république rouge. — Aussitôt après que le sentiment général se fut si vivement prononcé le 16 avril, tout le monde se mit à crier haro sur ces pauvres communistes: Ledru-Rollin dans ses *Bulletins* qui, d'ailleurs, se ra-

doucissaient à vue d'œil, plus on approchait des élections et de l'Assemblée Nationale; Sobrier dans sa *Commune de Paris*, et d'autres journaux qui prétendirent également avoir toujours réprouvé le communisme et la communauté. Mais il y a toujours le socialisme ou du moins la république sociale, la république *rouge*, comme on l'appelle, les *exaltés*, comme on dit encore; ce qui est loin pourtant de sonner aussi bien que *los exaltados* de la nomenclature des partis espagnols.

A cette catégorie appartiennent, avec des nuances plus ou moins vives et des vues diverses, Blanqui, Barbès, Sobrier, Raspail, Louis Blanc, Albert, Xavier Durrieu et d'autres journalistes, qui se sont précipités en avant, comme ce dernier, pour être mieux vus du mouvement, et par mesure de précaution pour ne pas en être oubliés; mais peut-être est-ce déjà un peu tard.

On calcule que ce parti doit compter environ 150 voix dans l'Assemblée Nationale. Il tient toujours rigueur à Lamartine, et il pourrait bien avoir écarté son nom, tout autant que la majorité modérée, de la première place dans la commission exécutive, malgré ce que Lamartine avait fait en faveur de son ancien collègue Ledru-Rollin (1).

— Blanqui est toujours sous le coup de la pièce publiée par la *Revue Rétrospective*, bien que le procès soit encore pendant. Sa défense a pourtant produit un certain effet. La dénonciation qui lui est attribuée n'est ni signée, ni écrite de sa main. Il n'est pas à croire qu'il l'ait dictée; mais se jugeant perdu, et la monarchie de juillet lui paraissant irrévocablement affermie, peut-être aura-t-il parlé, *bavardé*, sans autre intention que de mettre en scène les autres et lui-même, et sans se douter qu'il avait un secrétaire à ses côtés.

— Barbès, dit-on, serait seulement un républicain pur, qui veut une république démocratique et sociale, mais non pas communiste. Au Mont-Saint-Michel, les infiltrations marines de sa pri on finirent par lui causer une inflammation de la gorge, dont il souffre encore et qui ne lui permet pas d'autre nourriture que des liquides et des bouillons. Il prend souvent la parole dans l'Assemblée; il lance alors des bordées à droite et à gauche, et quelquefois le pavé de l'ours sur ses amis. S'il fallait en croire une anecdote assez répandue, le général Lamoricière lui aurait demandé un jour une explication. — « Je ne me bats pas en duel, » répond Barbès. — « Je m'en doutais, s'écrie tout haut Lamoricière : vous ne vous battez pas en duel, mais vous assassinez.» (Dans l'émeute qui amena la condamnation de Barbès, un officier fut tué de sang-froid par les insurgés; dans le temps on accusa Barbès de ce meurtre; mais ses partisans assurent qu'il n'y fut pour rien).

Lui et Blanqui passent pour être à couteaux tirés. Dernièrement le

(1) Comparer avec une note ci-dessus, déjà rappelée.

bruit se répand qu'ils se sont rapprochés; puis son nom se trouve au bas d'une protestation contre les massacres de Rouen. Là-dessus grand émoi, et contre-protestation des officiers de la douzième légion de la garde-nationale, légion dont il est colonel.

«Blanqui et Barbès nous perdent,» disait, à propos de leur inimitié, quelqu'un qui trouve aussi comme eux que la république ne va pas. «Blanqui, ajoutait-il, voulait tenter un coup de main. On l'en a empêché. Ne voit-il pas que ce serait une folie? Laissons l'Assemblée tranquille : c'est le plus sûr moyen de la faire tomber.»

Dans le même temps, Sobrier, par des placards et par son journal, recommandait aussi au peuple de rester calme et de ne rien entreprendre en moment inopportun. Il déclare, d'ailleurs, ouvertement que la république est manquée, puisqu'elle ne s'est pas encore posée pour premier et principal but, l'amélioration morale et matérielle du peuple, l'extinction de la misère et du prolétariat. La *Commune de Paris* dénote pourtant dans son rédacteur un homme qui se place plutôt qu'il ne se porte aux extrêmes, et qui y conserve, avec quelque chose de libre et de résolu dans le regard, une sorte de modération relative.

— Raspail, (1) avec de grands talens, un caractère inflexible et un nom populaire parmi les ouvriers, a une manière de polémique qui lui donne l'air fanatique de lui-même. Il prête ainsi largement le flanc à ses ennemis, comme à ceux de ses anciens amis républicains qui ne contestent pas la pureté de ses intentions, mais qui, redoutant sa nature absolue et son perpétuel aiguillon, ne se sont pas souciés de l'avoir à leurs côtés. On ne peut pas lui reprocher, du moins, d'user de tactique et de manége, de ménagement pour ce qu'il croit mauvais, dût sa popularité en souffrir. Il a perdu, dit-il, mille voix à Bercy par suite d'un article sur le commerce des vins, dont Bercy est le grand entrepôt pour Paris. Dans une commune où il avait naguère arraché nombre de malades à la mort, il vient, ajoute-t-il, d'entendre crier sur ses talons : *A bas Raspail!* Il a la naïveté de s'en étonner : il ignore donc le mot de Démosthènes. Quand ce grand orateur fut banni de sa patrie, «on dit, nous apprend Plutarque par la bouche d'Amyot, qu'en sortant hors d'Athènes, il se retourna, et qu'étendant ses mains vers le château, il dit : «O Dame Minerve, patrone de cette » cité, pourquoi prends-tu plaisir à trois si mauvaises bêtes, au hi- » bou, au dragon et au peuple?» — Raspail ne connaît pas encore le dragon.

— Journaux et journalistes. — Nous en avons déjà nommé plusieurs; mais combien pensez-vous que Paris ait vu naître de nouveaux jour-

(1) Voir, au commencement de la *Chronique*, une note sur Raspail à propos de Cabet.

naux depuis la révolution?... Cent-dix-sept, seulement; encore ne savons-nous là que le chiffre de l'autre semaine. Sans doute ils ne sont pas tous nés viables : mais quelle effrayante population de carrés de papier, qui tous aspirent à conquérir leur place au soleil et, en attendant, se contentent d'en avoir une sur les murs tapissés de leurs premiers numéros!

— *L'Assemblée Nationale*, profitant de ce qu'Achille ou M. Emile de Girardin se retirait dans sa tente, s'est chargée de porter la flamme et le feu de la critique dans le royaume de Troie ou du gouvernement provisoire. C'est dire aussi, à plus forte raison, qu'elle n'a pas ménagé la *république rouge* et les *exaltés*. Elle est rédigée avec talent, vigueur et habileté, mais par qui? c'est un mystère, et qui intrigue beaucoup. On dit, mais on n'en est pas sûr, que ses patrons sont d'anciens conservateurs et députés. MM. de Morny, Lavalette, etc., d'anciens *satisfaits*, mais qui ne le sont plus, même de ce dont ils l'étaient naguère : ils n'épargnent pas le précédent régime; ils lui reprochent aussi de n'avoir eu qu'un orateur, M. Guizot, comme au régime actuel de n'en avoir qu'un autre, M. de Lamartine, et de croire ainsi tous les deux que de beaux discours suffisent à tout. Cette feuille veut surtout se poser comme l'organe de l'assemblée et la garde nationales, et jusqu'à présent elle y a assez réussi : son tirage s'est élevé en quelques jours de six mille à vingt mille exemplaires. Elle répond plus particulièrement au monde industriel, au monde de la Bourse et de la Chaussée d'Antin, qui à un certain moment était furieux contre le peuple, contre les anarchistes, et n'aurait pas mieux demandé que de descendre dans la rue et se mesurer avec eux. Elle paraît avoir un corps de rédaction alerte et varié, auquel les informations ne manquent pas : enfin, elle ne dédaigne pas plus la petite guerre que la grande; elle surveille, harcèle, pousse des pointes et des reconnaissances de tous les côtés, pour mieux faire remarquer son opposition, l'exagère, court parfois les aventures, mais suit toujours sa ligne et rentre toujours dans son camp, situé, il est vrai, plutôt à l'extrême frontière qu'au centre de l'état de choses républicain.

— On pourrait dire de la *Liberté* que sa destinée tient un peu de celle d'Alexandre Dumas, qui s'est imposé à ce journal bon gré mal gré : comme lui, il a plus de faveur que de crédit.

— Lamennais a mis en relief le *Peuple Constituant*. Lamennais est républicain démocrate : il réprouve le communisme, condamne la distinction anarchique de *peuple* et de *bourgeoisie* et veut un Président à la tête de la république.

— Le *Représentant du Peuple* est l'organe de M. Proudhon, l'auteur du fameux adage : « La propriété, c'est le vol. » — « Laissons, dit-il maintenant, laissons ce mot, bon pour l'attaque, et que l'on a

souvent mal compris: mais, demande-t-il, la propriété existe-t-elle encore à l'heure qu'il est, la propriété telle qu'elle existait dans le passé? non; de celle-là il ne reste qu'une ombre, un fantôme; il n'y a plus de propriété vraie, il n'y a plus que la circulation des valeurs.» Et là-dessus il prédit une guerre sociale, dont il fait un tableau d'une effrayante énergie, tableau qui, selon lui, va se réaliser avant six semaines. Alors, s'écrie-t-il, quand le laboureur, cultivant son champ, sera là en même temps les armes à la main pour le défendre; quand les départemens empêcheront les arrivages et détruiront Paris par la faim; quand le premier sang aura coulé, que la première tête sera tombée, que la première femme aura été violée; quand l'abomination de la désolation s'étendra sur la France, alors on saura ce que c'est qu'une république dirigée par des avocats, des artistes et des poètes!

— La *Democratie Pacifique* voit dans les auteurs de semblables prédictions «plus de fantaisie sombre que de foi dans leur intelligence et dans l'esprit national.» Elle caractérise la situation par le mot, nom de *guerre sociale*, mais de *gâchis politique et social*, ce qui ne laisse pas d'être encore assez embarrassant. Elle fait, d'ailleurs, des peintures magnifiques de l'ère nouvelle qui va s'ouvrir. Chacun nagera dans l'abondance. Nous ne savons où elle en est de ses propres affaires, mais elle est toujours rédigée avec talent et avec la même confiance dans les idées phalanstériennes ou sociétaires: Seulement M. Toussenel et les autres rédacteurs en veulent à leur chef, Victor Considérant, de s'être aussi nettement prononcé contre Louis Blanc: c'est trahir la cause, disent-ils, car après tout Louis Blanc appartient au socialisme, quoiqu'il l'ait si mal inauguré et si hautement compromis.

— La *Vraie République*, le plus rageur des journaux mécontens, a pour rédacteur principal le citoyen Thoré, ci-devant chargé de la partie des beaux arts au *Constitutionnel* et grand admirateur des tableaux vivans (1). Aussi quelqu'un lisait-il ainsi le titre de son journal: «La *Fausse* République par le *vrai* Thoré.»

— La *Réforme* est mécontente de tout et de tous, excepté de M. Ledru-Rollin.

— Le *National* est maintenant devenu le journal ministériel républicain. Il n'en est pas mal à l'aise, mais pourtant fort pâli. — *Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas!* — Qu'il est loin de s'acquitter de ce rôle avec la mine rosée, le teint frais et la lèvre moqueuse qu'y portaient les *Débats!*

— Ceux-ci au contraire, quoique ayant perdu leurs forces, ont gardé leur esprit.

(1) Chronique de décembre 1846, p. 919 du t. IX.

La *Presse*, en reculant devant l'intimidation et prenant le parti du silence, a perdu le bon moment: sa plume, en outre, semble s'être rouillée pendant ce temps d'inaction. On le trouve du moins, depuis qu'elle a voulu revenir au combat.

— Le *Siècle* et le *Constitutionnel* sont comme deux vaisseaux de haut bord, experts à la manœuvre, mais qui néanmoins ne savent trop comment serrer le vent.

— La *Revue des Deux Mondes* demande des articles sur la littérature qui convient au moment actuel.

— Enfin, le *Charivari* a, sous son enveloppe grotesque, une indépendance, un en-train, une verve de comique et de bon sens qui en font, ma foi! le journal le plus sérieux et le mieux rédigé de ce temps-ci.

— Anciens et nouveaux personnages. — Beaucoup s'en sont allés, mais il en est déjà autant revenu.

— On a dit de la révolution de février, en voyant ses hommes à l'œuvre: « Ce sont des mazettes, qui ont fait un raccroc. »

— M. Thiers avouait dernièrement que ce qui se passe a modifié ses idées en histoire: je ne suis plus aussi fataliste, ajouta-t-il. C'était en réponse à M. Cousin, qui disait: — « Pour moi, je ne crois en histoire qu'à la grande route. » — « Oui, reprit M. Thiers, mais les événemens font la grande route là où on ne la soupçonnait pas: en élargissant tout-à-coup le défilé. »

Le gouvernement provisoire a tout mis en œuvre pour empêcher son élection à Aix, qui en effet a échoué. Ils le redoutent.

La *Revue Rétrospective* a publié une lettre de la fille d'un monsieur de Klindworth, lequel était payé par le précédent régime pour renseigner secrètement le pouvoir sur le compte de l'ex-ministre. La lettre est du mois de janvier; on y met ces mots dans la bouche de M. Thiers: « Je suis profondément dégoûté de tout.... Nous marchons » à une catastrophe [1]. »

— M. Guizot a choisi pour sa demeure une maison de campagne dans un village aux portes de Londres. Il s'est remis à ses travaux historiques, et donne des leçons de littérature à ses filles. Elles sont là aussi, écoutant, pendant qu'avec leur frère il lit Tacite.

— Ceux à qui nous devons les détails suivans sur Louis-Philippe les tenaient de deux personnes différentes, attachées l'une et l'autre au service de l'ex-famille royale et, par conséquent, pouvant parler en connaissance de cause de l'intérieur de Claremont.

Positivement, on y vit d'une manière très-serrée. On ne reçoit pas;

[1] Comparer, avec notre *Chronique* de ce même mois de Janvier, p. 33 de ce volume, quoique nous n'ayons, nous n'avons pas besoin de le dire, aucune relation avec les diplomates à la façon des Klindworths.

le roi a un valet de chambre, la reine une femme de chambre, et le dîner est un modeste ordinaire bourgeois : un plat de viande et un ou deux plats de légumes. — Ainsi : ou Louis-Philippe cache sa fortune, ou il a peu sauvé, il n'a nullement fait à l'étranger les grands placemens qu'on suppose. Ce dernier cas est de beaucoup le plus probable, car il s'explique par des faits publics et par un trait de caractère. Louis-Philippe avait deux manies ruineuses, assez fréquemment réunies d'ailleurs : celle de bâtir et d'acheter, d'acheter sans cesse (forêts, terres, meubles, provisions), et celle en même temps de ne pas payer ses dettes. Il était de ces hommes qui économisent sur des bouts de chandelles et qui n'en administrent pas moins très-mal leur fortune : grâce à cette foule d'acquisitions stériles, la sienne ne lui rapportait pas le deux pour cent. M. Dupin lui disait : — « Mais pourquoi tous ces achats? Si vous restez roi, vous serez toujours assez riche; si l'on vous renverse, on vous prendra tout. » Un journal rapporte aussi ce mot de M. Dupin : « La Liste Civile est pauvre : je le crois bien; elle achète toujours. » Sur les fonds envoyés par Louis-Philippe à Londres pour le voyage qu'il y fit il y a quelques années, il avait encore là quelque argent, resté en réglement de compte chez un banquier. C'est avec cela qu'il a vécu. Des gens très-informés assuraient qu'il n'en avait que pour quelques mois.

Le petit nombre de personnes qui lui sont restées fidèles s'accordent toutes à dire que, dans les dernières années de son règne, il était devenu très-entêté, surtout depuis la mort du duc d'Orléans. Il avait des accès de colère sénile. A Claremont, le chagrin, bien qu'il se contienne, n'a pas diminué cette extrême irascibilité. Le matin il se fait lire les journaux français : pendant la lecture il dispute et s'emporte sur les faits, qu'il dit mal interprétés; puis il rentre dans son appartement et n'en sort pas. Il n'est, au reste, tout occupé que de voir comment on peut espérer de sauver tel ou tel lambeau de sa fortune, en le faisant passer comme appartenant aux enfans et non au domaine privé. Il envisage tout, même sa catastrophe, d'un œil très-prosaïque. Avec cela, une étrange confiance. Un jour il a dit ce mot : « Les Français ne pourront se passer de moi; ils me rappelleront : mais par exemple je me ferai prier ! »

Le 24 février, il montra le plus grand embarras, ne sachant que résoudre : chacun arrivait auprès de lui, l'un lui faisant défaire ce que l'instant d'auparavant, sur l'avis d'un autre, il avait fait.

M. Emile de Girardin a raconté, dans la *Presse*, qu'arrivé aux Tuileries, il trouva « le roi étendu dans un grand fauteuil placé près d'une fenêtre, et qu'après un moment de silence et d'abattement, la voix du roi se fit entendre pour dire : Que faire? M. de Girardin répond :

Abdiquez, sire! — Abdiquer! — Oui, sans hésiter!... Le roi se lève et dit : — Messieurs, voulez-vous que je monte à cheval? — Non, lui

répond-on. M. le duc de Montpensier s'approche du roi et le presse d'abdiquer. Le roi dit : J'abdique. »

La duchesse d'Orléans est aussi très-positivement dans la gêne. Elle est fort soutenue par ses sentimens religieux, et montre beaucoup de courage et de résignation. Ce n'est, d'ailleurs, pas un caractère politique.

— Il est universellement reconnu que la majorité de la dernière Chambre des Députés a été d'une lâcheté ignoble au moment final.

Quant aux conservateurs, ils ne comprennent rien, comme toujours, aux nécessités et aux signes des temps, alors même que l'accomplissement de ces signes a déjà commencé.

— D'autre part, la minorité exaltée du parti républicain interprète ces signes à son gré, et voudrait que le monde se transformât à son image et en un clin-d'œil. Ils avaient exigé l'ajournement des élections, et ils en font maintenant un reproche de trahison ou d'*ânerie* au gouvernement provisoire. Leur désappointement profond se trahit par de la colère ou des mots naïfs, tel que celui-ci : — « Et ce s.... peuple qui se laisse faire ! » disait l'un d'eux.

— Entre les conservateurs immobiles et les républicains extrêmes se trouvent les républicains modérés et les habiles de tous les partis. Le nombre de ces derniers n'est pas mince ; ils se raccrochent aux lisières dont il faut soutenir la République pour qu'elle marche, et qui servent aussi parfois à l'emmailloter.

— L'ancien monde de M. et de Mme de Lamartine ne les voit presque plus : ils n'ont pas le temps de le recevoir, du moins longuement comme autrefois. Ils sont tout à leur monde nouveau, parmi lequel on nomme Mme Bastide, sortie d'une condition inférieure et dont le mari est actuellement ministre des affaires étrangères. Ce monde nouveau peut être aussi bien et même mieux que l'ancien, observait la personne qui nous racontait ces détails; mais il est naturellement plus susceptible et il faut davantage s'en occuper.

— Dans le rapport de M. Crémieux comme ministre de la justice se trouvait cette phrase : Aussitôt installés à l'hôtel-de-ville, *nous nous partageâmes les ministères*. Cette malheureuse phrase un peu juive a produit plus d'effet que son auteur ne le voulait, et il est à craindre qu'elle ne reste attachée, comme un proverbe, au souvenir du gouvernement provisoire et de M. Crémieux.

— Louis Blanc, déjà fort tombé dans l'opinion, a fait *fiasco* complet devant l'Assemblée Nationale, qui ne lui a pas voulu accorder son ministère particulier du travail et du progrès : il a pourtant toujours des sympathies parmi les ouvriers, non pour ce qu'il a fait, mais pour ce qu'il a voulu faire.

— Marrast s'en tient à sa mairie, qui l'a mis fort en faveur dans la population parisienne. Ses anciens confrères du *National* sont un peu

jaloux de lui : ils le soupçonnent de songer avant tout à se faire sa part, quoique la leur ne soit pas non plus si mauvaise et qu'on la trouve un peu celle du lion.

— Il y a eu du radoucissement, avons-nous dit, dans la voix, toujours au reste assez tonnante, de M. Ledru-Rollin. Il porte naturellement la tête haute, et ne manque pas d'une certaine force, mais plus extérieure cependant que profonde, et il passe pour un homme de plaisir.

— Un ouvrier horloger, Peupin, paraît avoir révélé dans les clubs et à l'Assemblée un orateur véritable, un orateur né.

— De nouvelles élections devant avoir lieu à Paris, Béranger crut pouvoir profiter de l'occasion pour donner sa démission de l'Assemblée Nationale, où il avait été porté par deux cent mille voix. L'Assemblée n'a pas voulu en entendre parler. Comme ils tourmentent le poète, comme ils le comprennent peu ! C'est qu'aussi ils ne le sont pas. Et pourtant en demandant ainsi à rester avec vérité dans sa sphère propre et dans ses goûts, quelle bonne leçon le poète ne donnait-il pas indirectement à tant d'ambitieux qui eussent mieux fait de l'imiter !

— Il y avait, à ce qu'on dit, onze hommes de lettres parmi les ouvriers sans ouvrage employés par la République à des terrassemens et payés quarante sous par jour.

— Alexandre Dumas s'est livré dans les clubs, pour motiver ses droits à l'élection, aux plus étourdissantes fanfaronades : elles ont fait la joie des petits journaux. Ni lui, ni Balzac, ni Eugène Sue, ni même Victor Hugo n'ont été nommés. Le scrutin s'est montré impitoyable pour les maréchaux de la littérature, comme on les appelle. A cette occasion on a vu reparaître le critique de l'*Epoque*, M. Vacquerie, dans la *Liberté*. La révolution a plutôt encore ajouté aux efforts surhumains de sa pensée et de son style. Voici comment il recommandait son maître aux électeurs :

.... « Depuis dix-huit ans, Victor Hugo n'a pas écrit un livre qui ne soit pour le peuple, pas une page qui ne proclame la grandeur du peuple, pas une ligne qui ne sue la sueur du peuple..... Nous disions tout à l'heure qu'en 1850 Victor Hugo était en 1848 ; nous nous trompions, il était en 1948. Au théâtre, il a consolé toutes les infériorités, jusqu'aux bassesses : l'amour des rues dans *Marion de Lorme*, la domesticité dans *Ruy-Blas*, le remords dans *les Burgraves*, le crime dans *Lucrèce Borgia*, la méchanceté dans *le Roi s'amuse*. Ses drames sont et resteront la meilleure traduction de l'Evangile. Les plus fraternels disent : La blouse est l'égal de l'habit ; Victor Hugo ajoute : La livrée aussi ! Aussitôt qu'elle a eu sa taille, les coudes de sa pensée ont gêné les gouvernements. »

Le *Charivari*, à qui la république rend beaucoup d'esprit et de verve, se moque de l'échec électoral des poètes.

« M. Victor Hugo, dit-il, a échoué à cause d'un article de M. Vacquerie en faveur de sa candidature. Dans cet article, M. Vacquerie disait, pour prouver la puissance intellectuelle de son maître, que les « coudes de sa pensée avaient toujours gêné les gouvernemens. » Peste! se sont écriés les électeurs, puisque M. Victor Hugo a des coudes si gênans, ne le nommons pas; il empêcherait l'Assemblée Nationale de fonctionner. »

Ainsi, on le voit : le plus charivari des deux n'est pas celui qu'on pense.

— « George Sand devient un écrivain très-grave, que personne ne peut plus prendre au sérieux. » Cette réflexion d'un petit journal est sévère, mais non pas tout-à-fait injuste. Dans ce moment suprême où la République française essaie ses premiers pas sur le beau mais difficile chemin de la fraternité vraie et de la liberté, entre le terrorisme et le communisme qui cherchent à l'entraîner vers leurs abîmes, toute parole devient action et toute action est responsable. Or, on dit beaucoup que George Sand a rédigé ces malheureux bulletins signés par le ministre de l'intérieur, et publiés quelquefois sans qu'il les lût même : étourderie aussi inexcusable chez l'auteur qui oublie ce que des témérités, peut-être littéraires, prennent de portée et de signification dans un acte officiel, que de la part du fonctionnaire public.

Dans la *Cause du Peuple*, revue essentiellement socialiste fondée par George Sand, on lit ces phrases étranges :

« La Chambre des Députés a été violée le 24 février au nom du principe de la majorité contre la minorité. Si l'Assemblée du 5 mai se trouve l'expression d'une *majorité abusée*, si elle est résolue à représenter encore les intérêts d'une minorité, cette assemblée ne règnera point; l'unanimité viendra casser les arrêts de la majorité. »

« Grammaticalement, ajoute le *Corsaire*, on ne comprend pas assez comment l'unanimité peut exister contre la majorité; politiquement, ou si vous voulez démagogiquement, on le comprend beaucoup trop. »

Il faut dire cependant que George Sand se défend d'être pour la république violente. En revanche, il espère tout de la République, et voit en celle-ci la nouvelle et dernière religion de l'humanité, le christianisme dégagé de son dogme poétique : car, dit-il, le peuple croit en Jésus comme ayant été un homme saint et sublime qui le premier a révélé sur la terre la loi de l'égalité et de la fraternité; mais le peuple ne croit, ne croira jamais plus en Jésus comme Dieu et l'une des personnes de la Trinité. C'est ce que George Sand déclare dans un feuilleton de la *Vraie République*. Il écrit aussi dans la *Commune de Paris*.

Hélas le peuple, du moins les ouvriers, ne croit même guère en Dieu, ni surtout à l'immortalité de l'âme. — « Ce n'est pas possible ! »

disaient des ouvriers à un fabricant de notre connaissance; et comme il leur répondait que pour lui il était aussi sûr d'une autre vie que de l'existence de ce qui les entourait en ce moment dans l'atelier, — « Oh ! vraiment ! » s'écrièrent-ils dans un étonnement naïf, et ils ajoutèrent aussitôt avec cette justesse d'esprit qui les caractérise : — « Alors, que vous devez être heureux ! » Cette réflexion soudaine et le sentiment qu'ils y mirent, ne touchent-elles pas à la porte d'un autre monde, de ce monde non moins vivant que mystérieux, que l'on veut en vain nier et qui nous presse de toutes parts ?

— Le peuple. Les élections. — Le peuple, en France, est encore sans instruction proprement dite. La grande majorité ne sait ni lire ni écrire. Aussi lui distribuait-on des listes électorales toutes faites à l'avance, sur lesquelles il n'avait plus qu'à effacer et à faire remplacer les noms qu'il ne voulait pas. De là, on le conçoit, bien des escamotages : dans les campagnes surtout, par les maires ; ou, en certains cantons, par les curés. En Bretagne, les prêtres remettaient à leurs ouailles trois listes différentes : — « L'une est rouge, leur disaient-ils: ce sont les républicains avancés ; l'autre, bleue : ce sont les modérés ; l'autre blanche : ce sont les légitimistes. Vous n'aurez qu'à choisir celle que vous voudrez. » Il y avait une petite chose dont ils ne les avertissaient pas : c'est que, pour les noms, les trois listes étaient identiquement les mêmes ; et il n'est pas à croire qu'il y en eût beaucoup d'autres que des blancs. Les maires ont aussi joué de bons tours en ce genre. L'un d'eux prend en amitié un candidat qui faisait sa tournée, c'est lui qui nous a conté le fait. Le maire veut absolument le conduire chez lui et, comme marque d'hospitalité, lui lire quatre discours qu'il avait composés pour les besoins de sa carrière municipale. Notre candidat, quoique très pressé, est forcé de se résigner de bonne grace. Quand on fut au bout du premier discours, — « Il est inutile de lire les suivants, observa la femme du maire, qui sans doute avait eu déjà trop d'occasions de les entendre : qui a vu l'un a vu l'autre ; ils se ressemblent tous. » Mais point : malgré cette observation judicieuse il fallut subir sans désemparer les quatre chefs-d'œuvre. Après cette corvée, demandera-t-on, notre candidat eut-il le suffrage du maire et ceux dont il disposait? Pas le moins du monde. Un maire sage vous fait bien part de son éloquence, mais non pas aussi aisément de ses voix : on peut porter quelqu'un dans son cœur sans le porter pour cela sur sa liste d'élection.

— Les choses ne se sont pas partout, il est vrai, si gaîment passées. On sait les événemens de Rouen et de Limoges. Avant les élections déjà ,i y avait eu en province des scènes de ce genre. La lettre suivante, que l'on veut bien nous communiquer, donnera une idée des momens qu'on a eu à passer : Elle est de Troyes, du 14 avril ;

l'auteur est un homme honorable et qui s'occupe de travaux littéraires.

... « Il est bien vrai que nous venons de passer trois tristes jours. Je ne veux pas vous ennuyer d'un long récit : voici les faits en gros, les journaux n'en ont pas même rendu la physionomie : ils sont bêtes. On s'obstinait à maintenir dans le département un commissaire antipathique à la population, repoussé dès le premier jour à l'unanimité. On trouve que ce n'est pas assez, et on en envoie un second dont le nom est synonime de communisme. Il a conquis sa popularité par ce mot : « Ceux qui ont couché jusqu'ici sur de la paille coucheront sur des matelas, et ceux qui ont couché sur les matelas coucheront sur la paille. » Le coup d'essai de ces honnêtes gens a été de suspendre arbitrairement les élections de la garde nationale déjà terminées, et où leurs candidats avaient eu le dessous. De là résistance de ceux qui veulent la république, mais pas la dictature. Ces *amis du peuple*, de leur côté, avaient soulevé les forçats libérés (il y en a ici 500) et ceux-ci avaient, non pas entraîné les ouvriers, mais forcé. L'argument était : Marche ou tu es mort. Ils ont marché, et ils ont trouvé en face d'eux la garde-nationale; mais la garde nationale n'était pas en force, retenue qu'elle était par la crainte de faire trop de victimes. Une cinquantaine ont été blessés, quelques-uns grièvement. La lutte était inégale. Heureusement nous avions des auxiliaires qui se préparaient au dehors : la campagne a sonné le tocsin qui s'est répété de village en village, et de six lieues à la ronde, pendant vingt-quatre heures, il est arrivé des hommes armés de fusils de chasse, de pioches, de faux, de haches, de bâtons. Ces hommes qui laissaient leurs villages exposés à des menaces atroces, qui arrivaient par une pluie battante, par un temps diabolique, avaient quelque chose de rayonnant sur la figure, ils étaient admirables. On ose aujourd'hui parler de fédéralisme; ceux qui prononcent ce mot auraient été bien étonnés s'ils avaient vu ces fédéralistes marcher au cri de Vive la République! Ces hommes nous ont sauvés. Mais la menace a été suspendue sur nous pendant trois jours, du dimanche 9 au mardi matin. Les craintes ont été vives, et si les craintes personnelles s'effaçaient dans la crainte publique, celle-ci était assez grande pour troubler le plus ferme. Un fait incroyable, auquel il faut bien croire tant il est attesté, c'est que les agens du désordre, pour occuper leurs adversaires (hélas! ce n'est pas tout le monde, une partie de la ville attendait le pillage pour y prendre part) ont voulu lâcher dans les rues les lions et autres animaux féroces d'une ménagerie. Mais aussi il y avait ici des clubs où se débitait l'apologie de l'assassinat, et par dessus tout un journal qui réunissait le *Père Duchesne* et l'*Ami du Peuple*, Marat et Hébert. Il n'a pas paru depuis. Je n'ose pas dire qu'aujourd'hui nous sommes tranquilles : le ferment est toujours dans certains esprits. Mais du moins la présence de M. Arago et de M. Portalis, venus à Troyes pour faire une enquête, nous rassure pour un jour. C'est une trève dont il faut profiter pour échanger un serrement de mains, non pas à coup sûr en liberté d'esprit, puisque l'avenir est là, mais avec un peu de cet assoupissement volontaire qui endort l'inquiétude dans un entretien ami. Ah! Monsieur, quelle belle partie on perd en ce moment à l'hôtel de ville! »

— Comme on le voit, cependant, par cette lettre même, la masse du peuple est pour l'ordre et s'est aidée jusqu'à présent à le maintenir.

En général aussi, les ouvriers, socialistes ou non socialistes, estiment peu Cabet, Blanqui et consorts : ce sont moins, pour les premiers, des chefs que des instrumens. Mais ils étaient furieux dans le premier moment qui suivit les élections. « Ce sera donc toujours la même chose, disaient-ils : encore une révolution escamotée. » Il faut remarquer que c'est ce parti des ouvriers républicains et socialistes qui a poussé, le 24 février, de la *réforme* à la *révolution*. Ils paraissent maintenant se calmer, et comprendre que l'important, pour eux, une fois la République établie, est de conserver l'ordre et de voir recommencer le travail.

— Terminons, à ce sujet, par quelques propos que nous avons recueillis çà et là dans des groupes populaires :

Sur Cabet : — « Mais qu'il aille donc à son Icarie — à *ses Icaries*,— puisqu'il y fait si beau ! » (Ils avaient l'air de se représentant *les Icaries* comme des îles, comme un pays réel) — « Il y envoie les autres et, en attendant, lui, il n'y va pas. » — « C'est très-gentil à lire, mais (haussant les épaules et fermant les yeux d'un air de pitié) c'est un roman ! » — Et Eugène Sue avec son plan d'association dans le *Juif-Errant* » (ou dans les *Mystères de Paris*, je ne sais plus lequel). Un vieil ouvrier voltairien : — « L'Icarie, ce n'est pas autre chose que l'Eldorado de Voltaire; mais il faudrait avoir l'île d'Eldorado. » Un autre encore, apparemment épicurien — « L'homme, c'est l'argent et le plaisir. » Celui qui s'était fait cette définition de l'homme s'en servait comme d'un argument, que nous ne nous chargeons pas de défendre, contre l'égalité des salaires.

Sur les communistes en général : — « Ce sont des républicains qui veulent partager les biens, mais qui ne veulent pas partager la journée. »

Sur la République : — Les uns la prennent avec enthousiasme; d'autres, plus philosophiquement. Un gamin passe, criant en l'air : « Vive la République ! » — « Oui, elle est *chouette*, ta République ! » dit à demi-voix un cocher de cabriolet attendant en vain le bourgeois.

Le sentiment général est encore essentiellement celui de l'attente, mêlé d'une certaine défiance populaire sur le républicanisme de plusieurs représentans. — « Comment organiseront-ils la république, ceux qui ne la portent pas dans leur cœur? c'est comme un enfant auquel on fait avaler une soupe qu'il n'aime pas : il la rend. » Mais l'homme du peuple qui me tenait ce propos ajoute : — « Enfin on les verra à l'œuvre; à l'œuvre on connaît l'artisan, »

—

La question remuante, à l'intérieur, est toujours celle de l'organisation du travail, le travail quand même, comme la révolution de février l'a promis; au dehors, la question de Pologne, en faveur de laquelle se préparent et ont déjà commencé de vives manifestations.

Paris, 14 mai.

Paris, 16 mai.

Comme le faisaient pressentir les lignes par lesquelles, ne pouvant pas tarder davantage à l'envoyer, nous terminions avant-hier notre *Chronique*, il se préparait des scènes d'orage. L'orage a subitement éclaté : l'orage *d'en bas*, pour employer l'expression d'un homme du peuple, après l'orage *d'en haut*, une forte pluie mêlée de coups de tonnerre qui, le dimanche au soir, vint en quelque sorte annoncer cet autre coup de tonnerre du lendemain.

La manifestation annoncée en faveur de la Pologne commença ce jour là à onze heures. Un de ses partisans prononcés avec lequel nous échangeâmes quelques paroles dans la foule, évaluait à cinquante mille hommes le nombre de ceux qui y prenaient part. Quelques instans après, Raspail, un des chefs, parlait de *trois cent mille*, à la tribune. Nous croyons même le premier chiffre exagéré. La manifestation se composait de délégués des clubs les plus ardens, *Montagnards*, *Jacobins*, *Amis du peuple*, des *Ateliers nationaux*, et d'autres députations, parmi lesquelles nous avons remarqué le groupe honteux, au moins vu sa petitesse, du *Père Duchesne*, journal infime qui essaie de ressusciter dans la boue. La démonstration avait lieu sans armes : seulement des branches d'arbres et force drapeaux. Beaucoup de ceux qui s'y étaient associés ne voulaient réellement qu'un décret d'intervention armée en faveur de la cause polonaise ; mais les meneurs songeaient à se servir du cri de *Vive la Pologne, pour aller plus loin*, comme on s'était servi de celui de *Vive la Réforme*, au 24 février. Les chefs des députations devaient seuls pénétrer dans l'enceinte de l'Assemblée nationale. Mais bientôt le cortége s'y engouffra de divers côtés. En un instant la salle se trouva remplie comme un sac. Nous pouvons en parler en connaissance de cause, nous qui, avec d'autres curieux sans doute, nous laissant aller au flot, sommes parvenus jusqu'à l'ouverture de ce sac sans pouvoir y entrer. Les tribunes, l'hémicycle étaient comble, regorgeaient de têtes bouillonnantes ; on étouffait ; le bruit se répandit un moment que les tribunes allaient *casser*. Là, au milieu d'une cohue et de scènes terribles ou grotesques dont il faut voir le récit détaillé dans les journaux, Raspail lit la pétition ; Blanqui parle de la Pologne et des massacres de Rouen ; Louis Blanc, des ouvriers, qui le portent en triomphe, malgré ses cris, à travers la salle ; Ledru-Rollin, demandant que l'assemblée puisse délibérer, s'entend traiter de *farceur ;* puis, Barbès propose le décret d'un millard à prendre sur les riches pour subvenir aux frais de la guerre, et la mise hors la loi de tout officier de la garde nationale qui fera battre le rappel ; enfin Hubert, l'un des principaux chefs des clubistes, mais assez pauvre tête, à ce que nous dit une per-

sonne qui le connaît, Huber lance le grand mot : *L'Assemblée est dissoute.* Barbès le recueille; les représentans achèvent d'évacuer la salle, les meneurs courent à l'Hôtel de ville et parviennent à y pénétrer avec leurs partisans; ils proclament un gouvernement provisoire où, à côté des noms de Barbès, Blanqui, Sobrier, Ledru-Rollin, Louis-Blanc, Albert, Caussidière (le préfet de police), Thoré, qui serait devenu maire de Paris, se trouvent les noms les plus significatifs des écoles socialistes, Pierre Leroux, Victor Considérant, Proudhon et Cabet. Le bruit de la dissolution de l'Assemblée Nationale, de la formation d'un nouveau pouvoir et de l'érection d'un nouveau drapeau, le drapeau rouge qui remplace à l'Hôtel de ville le drapeau tricolore déchiré, ce bruit se répand dans Paris. Quelle attente! la guerre civile! Mais en un instant tout change. La garde nationale se rassemble rapidement. Plusieurs de ceux qui s'étaient joints à la manifestation en réprouvent le sinistre résultat. L'Hôtel de ville est cerné; le gouvernement et ses adhérens s'y voit pris comme dans une souricière; Barbès, Albert y sont arrêtés; Raspail, chez lui; Sobrier, au ministère de l'Intérieur où, en homme pratique et décidé (voir plus haut), il s'était transporté de suite et expédiait déjà des ordres; Blanqui, sur le Pont-Neuf; à l'Assemblée même, le général Courtais, que l'on accuse d'avoir été le général Henriot du parti, et qui passe pour avoir avec celui-ci une autre ressemblance encore, celle des habitudes bachiques (1). L'Assemblée, de son côté, rentrait en séance et sanctionnait les arrestations de ceux de ses membres qui paraissaient impliqués dans le complot. Une heure avait suffi (de 5 à 6) pour que tout semblât perdu et que tout fût reconquis dans le parti de l'ordre et de la modération. Lamartine, à cheval, parcourait les quais et y retrouvait toute sa popularité. Les places, les boulevards étaient couverts de groupes animés et joyeux. La nuit s'est bien passée. On a fait encore des arrestations; les prisonniers ont été transportés à Vincennes. La journée du 15 mai, bien plus que celle du 16 avril marquera dans l'histoire de la République.

(1) Raspail que nous avons déjà essayé de faire connaître à nos lecteurs, est un homme d'une cinquantaine d'années, grand, fort, ayant l'air plus jeune que son âge, l'œil bleu et les cheveux de la même couleur (un blond particulier et rare) que ceux de Benjamin Constant.

On donne aussi à Blanqui une cinquantaine d'années: il est pâle, et on remarque qu'il porte toujours des gants noirs.

Barbès porte une longue barbe; à un juger par ses portraits, exposés chez tous les marchands d'estampes, il a une figure forte et d'un caractère assez grave, mêlé pourtant d'une certaine lourdeur.

SUISSE.

Bale, 6 mai. — Ainsi que nous le disions il y a un mois, dans la prévision bien facile des évènements qui sont survenus, l'Allemagne ne veut pas la république, et les tentatives faites dans le but de la réaliser ont pleinement échoué. L'exaltation du moment a pu seule aveugler à cet égard les Allemands, venus de Paris, des provinces ou de la Suisse pour faire du territoire de Baden un ridicule champ de bataille. Ce qui n'est malheureusement que trop constaté, c'est qu'on a voulu laver ce ridicule dans le sang du général de Gagern, qui a été assassiné et non tué; car on ne peut donner un autre nom à la mort d'un chef d'armée qui s'avance pour parlementer et reçoit plusieurs coups de feu, avant d'avoir eu le temps de se retirer de devant le front de ses troupes. M. Hecker, qui commandait les républicains près de Kandern, n'a pas amélioré sa cause, en répandant par la voie des journaux une version contradictoire, qui n'a pas pour elle la vraisemblance.

De toutes ces agitations il est résulté pour notre ville un aspect militaire, auquel elle n'était plus habituée depuis les événements de 1833, qui ont amené la séparation du canton. Le contingent, la landwehr, la garnison, les troupes de Bale-Campagne ont été mises au service de la confédération, et ont rivalisé de zèle pour assurer la neutralité de la Suisse sur ce point si difficile du territoire. Le colonel-fédéral Frey, d'Argovie, a pris sa mission au sérieux et à déployé une activité et une énergie qui ont eu une approbation générale. On devait s'attendre que Bâle eût son tour d'occupation militaire; pendant la guerre du Sonderbund, elle avait offert un coup d'œil si pacifique qu'on n'eût pas soupçonné les mouvements de troupes opérés dans les cantons voisins. Ce qu'il y a eu cette fois-ci de réjouissant, c'est la bonne harmonie qui a régné entre les milices de la ville et de la campagne; elles avaient entièrement oublié que naguère elles étaient ennemies; ce n'était plus que des frères, autrefois en discorde, maintenant unis pour faire respecter le sol de la patrie commune. On voyait avec plaisir les soldats de Bâle-Campagne occuper le poste d'honneur de l'hôtel-de-ville ou garder les portes de l'enceinte; ils se sont de toutes manières montrés dignes de l'excellente réputation militaire dont ils jouissent. Ce bon accord est un fait honorable de plus à ajouter aux mille autres que présente l'histoire suisse.

Les Juifs d'Alsace, qui peu après la révolution de février, avaient été forcés d'échapper aux persécutions des *chrétiens* de la contrée, en se réfugiant à Bâle, ont dû de nouveau y chercher un asile dans le cours du mois dernier. Ce n'est point ici le moment de rechercher si la haine qu'on leur porte a un fondement légitime; ils sont malheureux; on ne peut que les plaindre et sévèrement blâmer leurs oppresseurs. Les violences exercées contre eux ont sensiblement augmenté l'agitation qui de toutes part s'est fait jour dans nos environs. Le calme est maintenant revenu; les troupes sont licenciées; les familles bâloises se hasardent au delà des remparts, et s'établissent pour la saison d'été dans les bastides voisines de la ville.

A peine sommes-nous délivrés des tracasseries extérieures, qu'un deuil public vient nous atteindre. M. le Conseiller d'Etat Furstenberger est mort à Berne le 3 mai, et sa dépouille mortelle, transportée à Bâle par sa famille consternée, sera déposée demain dans le champ du repos. Agé de 50 ans environ, M. Furstenberger laisse le souvenir d'un passé honorable et d'une vie très-active. Bien qu'il fût à la tête d'une importante maison de commerce, il s'est dévoué de la manière la plus désintéressée au service de l'Etat pendant plus de 20 années. Il n'avait quitté le tribunal d'appel, dont il était le président, que pour entrer l'année dernière dans le Conseil d'Etat, au sein duquel l'appelaient ses principes politiques, en harmonie avec le libéralisme modéré qui tendait à rapprocher les partis extrêmes. Pendant un assez long temps, M. F. avait même été considéré comme le chef des partisans du progrès modéré; mais après leur avènement au pouvoir, il ne semble pas avoir revendiqué cet honneur. Au reste les hommes de conciliation ne sont pas longtemps des hommes de parti; le chef de parti ne voit que son opinion; c'est quelquefois du caractère, souvent aussi de l'obstination.

Le dernier acte politique de M. F. a été la part qu'il a prise à la réforme du pacte, œuvre à laquelle il avait été appelé par la retraite momentanée de M. le bourgmestre Sarasin. La maladie l'a surpris au milieu de ce travail; il est mort au champ d'honneur. M. Furstenberger se distinguait par une grande simplicité dans ses manières, par la cordialité de son abord, par un coup-d'œil net, qui ne manquait pas de pénétration, par son activité et son dévouement à la chose publique.

Cette perte regrettable nous remet en mémoire un autre deuil récent encore; c'est celui que portent la famille et les nombreux amis de feu M. Heimlicher, architecte et membre du tribunal d'appel, qui avait pour les arts un goût prononcé, assez rare dans notre ville, et qui protégeait les artistes au delà même des ressources de sa fortune. Plus encore que M. F., il appartenait à l'opinion libérale; comme lui, il laisse à plusieurs égards une lacune qui se fera sentir plus d'une fois.

— Il est assez remarquable qu'au milieu des agitations du moment, l'Allemagne se préoccupe d'amasser les matériaux sur lesquels s'appuie l'histoire contemporaine. L'époque des mémoires individuels viendra plus tard, s'il arrive que des hommes soient appelés à jouer un rôle spécial dans le drame qui a pour acteurs l'Europe entière; pour le présent il ne peut guère être question que de sources générales. Nous nous bornerons à indiquer sommairement quelques-unes des publications que nous avons eues sous les yeux.

La librairie Brockhaus de Leipzig publie sous la rubrique *République française* une collection de documents qui doivent servir à l'histoire de la chute de la maison d'Orléans et de l'établissement de la république. Il n'a paru jusqu'ici que des extraits des débats des Chambres.

Sous le titre *le Portefeuille*, il paraît une collection de documents devant servir en général à l'histoire contemporaine. Ce sont ici des actes officiels concernant la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Les pièces françaises s'arrêtent jusqu'ici à la circulaire de Lamartine du 2 mars; mais, comme la précédente, cette publication sera continuée.

Le docteur Franz Kottenkamp (1) publie par livraisons *les Evénements contemporains*. Dans les quatre parties qui ont paru, il s'occupe d'abord de la révolutiou de février, puis de l'Allemagne dans sa tendance générale vers la centralisation, et enfin des événements de Vienne et de Berlin.

Charles de Steinbach ne prend pour objet de ses méditations que la question de l'empire allemand (2) dont il se déclare partisan. Trois questions épineuses l'arrêtent bien un peu, mais il est sur ce point en bonne compagnie. Ces trois petites questions sont tout bonnement de se demander qui sera empereur, quel sera le siége de l'empire et quelles en seront les bornes. — Il ne veut pas de l'empereur d'Autriche, mais il accceptera le roi de Prusse. Le roi actuel lui paraît bien devoir soulever quelques difficultés, mais il se console en disant: « Un seul fait est maintenant nécessaire; une Allemagne forte et unie; les personnes passent, les institutions se modifient, le peuple seul est immortel.» Quant au siége de l'empire, Francfort ne lui convient pas; en bon Saxon, il préférerait Dresde « à cause de sa position » mais il y renonce, parce qu'elle est déjà la résidence d'un prince souverain. Après une revue de plusieurs villes, il finit par arrêter son choix sur Bamberg. — Il se demande enfin quelles seront les bornes de l'Allemagne, et il lui restitue généreusement non-seulement le Schleswig, mais aussi... l'*Alsace!!!* Cette question, dit-il, sera résolue lors de la première guerre qui éclatera entre la France et l'Allemagne. — Dans les circonstances où se trouve l'Allemagne, ceci nous paraît une bouffonnerie.

Il vient de paraître à Heidelberg une brochure d'un professeur de droit, M. Henri Zoepfl, qui s'occupe de la réforme allemande, essentiellement au point de vue de l'organisation politique et judiciaire. (3) Cette publication a ceci de remarquable sous une face extérieure, qu'elle est le premier écrit affranchi de toute censure, qui ait été publié dans le grand duché de Baden.

Ce ne sont là que quelques échantillons; nous sommes ici presque en dehors du domaine de la presse allemande, et nous n'aurions guère le temps d'ailleurs de parcourir tout ce qui s'y publie dans ce genre. La Suisse elle-même nous fournirait son contingent. Nous nous bornerons à citer une brochure imprimée à Burgdorf et publiée *par un démocrate* sous le titre : *Le nouveau pacte* (4). Ce démocrate est entre autres partisans de la neutralité que nous appellerons *active;* on sait ce que cela veut dire.

— Dans notre précédente chronique, nous croyions plaisanter en supposant que la République pourrait bien être proclamée à Cons-

(1) Die neuesten Weltbegebenheiten, nach authentischen Quellen bearbeitet. Stuttgart. Scheible, Rieger und Sattler.

(2) Das Kaiserthum des deutschen Volkes. Eine Stimme aus Sachsen, von Karl von Steinbach. Leipzig. Breitkopf und Hærtel.

(3) Bundesreform, Deutsches Parlament und Bundesgericht. Ein Vorschlag in ernster Zeit.

(4) Der neue Bund. von einem Demokraten, Burgdorf. 1848.

tantinople. Mais voici que *la Réforme* du 24 avril publie une lettre de Constantinople datée du 7, où on lit entre autres : « Le sultan se fait républicain..... Abdul Medjid a appris le français et lit les journaux de Paris. Le manifeste de M. Lamartine devait fixer son attention ; on parla de ses ouvrages, de son histoire des Girondins. Le sultan voulut la lire ; cet ouvrage produisit son effet sur le sultan qui est jeune et conséquemment dans l'âge des belles illusions. Ses ministres s'effraient de ces tendances et n'osent les contrarier.... » — Les *puffs* sérieux sont les meilleurs ; celui-ci est d'ailleurs une galanterie à l'adresse de la toute-puissante influence de la République française sur les destinées du monde. Les spirituels Parisiens, souvent naïfs pour ce qui tient à l'étranger, ont déjà l'expectative d'une assemblée nationale siégeant à Stamboul dans un local provisoire, construit à la hâte au milieu de la cour du sérail pour y recevoir les représentants du peuple ottoman. C. F. G.

Genève, 12 mai 1848. — Au sortir de l'agitation et du bruit des cités, combien est douce parfois une promenade sur la rive solitaire du lac, combien cette atmosphère fraîche et pure nous sourit, comparée au demi-jour de nos rues et à la pâle clarté du soleil des villes ! Ainsi le contraste ajoute un charme à toute chose, même à nos impressions les plus douces, à nos sentimens les plus exquis. — Cette loi du contraste vient en ce moment bien à mon aide pour me permettre, malgré le vent qui souffle de toutes parts, de m'entretenir avec vous de beaux-arts et de poésie, et de vous parler de nos jeunes littérateurs, de nos réputations naissantes, de vous dire un mot aussi, en passant, de quelques-uns de nos artistes célèbres, de quelques-unes de nos gloires européennes.

A côté de plusieurs morceaux peu sérieux et qui ne manquent nullement d'esprit, le volume autographié publié par la Société de Belles-Lettres, renferme un certain nombre de pièces qui dénotent dans notre jeunesse un élan et un essor remarquables ; il prouve que la patrie de Rousseau et de Töpffer est loin d'être devenue entièrement stérile au point de vue littéraire. Sans doute on désirerait quelquefois çà et là plus d'originalité dans les idées, un style plus sévère, une plus grande indépendance relativement au patronage de certains auteurs contemporains, quelquefois aussi dans les morceaux suisses une connaissance plus exacte de notre patrie (que sont *les défilés de Sempach*, par exemple ?), mais, somme toute, et en faisant même très-large la part des défauts que nous signalons, on se sent heureux de pouvoir se dire que la jeunesse d'aujourd'hui fait mieux que nous ne faisions de notre temps. — Je ne m'étonne donc point que M. Petitsenn ne dédaigne pas de prendre place dans les rangs de cette jeunesse, et que, du milieu de ce chœur de voix d'adolescens, s'élève aussi la voix du piquant et malin auteur des *Bluettes et Boutades*. Mais pourquoi, dans de pareilles circonstances, M. Petitsenn se prend-il à chanter le *Déclin?* Trouve-t-il ce sujet bien choisi quand tout le monde lui soutient le contraire ? Et n'est-ce pas avec plus de raison que, quelques semaines après, il se donne un démenti à lui-même en chantant, avec M. Monnier, Avril, le printemps et les beaux jours ?

MM. Marc Monnier, l'un des collaborateurs de la *Revue Suisse*, Louis Tournier, l'auteur des *Trois jeunes gens*, et George Sordet ont publié chacun un cahier autographié de leurs poésies. Les deux premiers de de ces jeunes littérateurs sont déjà suffisamment connus des lecteurs de la *Revue*. En parlant du troisième, je remplis un devoir de justice; car s'il y a une parenté dans l'affection qui les unit tous trois, il y a aussi une parenté dans leur talent, et je me reprocherais de passer l'un d'entre eux sous silence. — Les vers de M. Sordet sont généralement bien sentis et respirent un excellent cœur d'homme, une nature aimante, esthétique et généreuse. Soit qu'il chante la patrie, soit qu'il chante l'amitié, soit qu'il donne un regret à *quelques poètes* morts avant l'âge, cette même nature choisie se retrouve toujours. Parmi les pièces publiées par M. Sordet, je voudrais pouvoir vous citer un morceau qui m'a attiré entre tous et dont je parlerai seul pour abréger.— Vous souvient-il de cette belle poésie où Salis (1785) atteint, au milieu de la France, de ce mal atroce qu'on appelle *mal du pays*, regrette avec tant de verve ses montagnes *cuirassées de neige*, les Alpes des Grisons? La poésie de M. Sordet, dans son originalité même et quoique tout-à-fait indépendante de celle de Salis, m'a rappelé involontairement cette dernière. Assis au milieu des hautes herbes, M. Sordet, prêt à quitter Genève, se transporte tout-à-coup par la pensée à Paris, et, au moment de faire ses adieux à la Suisse, éprouve déjà d'avance, comme d'autres l'ont éprouvé précisément à l'heure du retour, ce *mal du pays*, ce cri élégiaque et douloureux des hommes qui sont attachés de cœur à leur patrie. Il y a dans cette poésie, des strophes fort belles, pleines, bien senties; faute de pouvoir les recopier toutes, je les laisse de côté bien à regret. Mieux vaut les omettre que les mutiler.

Vous le voyez donc, Monsieur; ce sont moins les auteurs qui nous manquent que le public. Où est ce public éclairé des villes grecques qui s'enthousiasmait en masse pour le beau! — Aussi, chez nous, plusieurs hommes de talent *rengainent-ils* leurs œuvres, comme si c'était un crime ou une faute de donner quelques instans à la poésie. Si je ne craignais d'être indiscret, je pourrais vous citer des noms fort graves et fort sérieux, qui s'occupent silencieusement du beau, noms qui feraient, je vous assure, ouvrir de grands yeux à notre public.

Dans le domaine proprement dit des beaux-arts, et pour me borner à quelques noms, j'ai à vous citer, dans la sculpture M. Dorcière, dans la peinture MM. Calame et Hornung.

M. Dorcière a exposé dernièrement le buste d'un jeune anglais qui a péri dans le Rhône, à Genève même. Ce buste en marbre blanc est extrêmement remarquable. Le fini des détails, la pureté de l'exécution et des contours, la beauté vraie de l'expression font de ce buste une œuvre achevée.

Les nouveaux tableaux de M. Calame ont fait bruit, mais peu de personnes ont pu les voir et ce n'est que par ouï-dire que nous en parlons. Ce peintre célèbre qui unit à des productions si nombreuses tant de puissance, de vie et d'originalité, devrait songer un peu plus à ses concitoyens. Avant d'expédier ses tableaux à l'étranger, ne ferait-il pas bien de les exposer, au moins pendant quelques jours, dans notre musée? ne serait-ce pas un moyen de développer chez nous le goût

du beau, de faire aimer les arts et de faire grandir encore cette école de peinture dont Genève peut être fière à juste titre?

Le nouveau tableau de Christophe Colomb, de M. Hornung [1] est d'une dimension beaucoup moins grande que le précédent, mais avec le même caractère achevé, avec le même fini comme peinture, il a quelque chose de plus complet comme tableau. A côté des personnages dont je vous parlais précédemment, voyez, aux deux extrémités de cette toile, ces figures qui représentent les deux extrémités de la vie humaine : ici, ce jeune moine plein de sève et bouillant d'ardeur, qui s'échauffe à l'ouïe des projets du voyageur illustre et regrette de ne pouvoir l'imiter et le suivre, là ce vieillard caduc et débile qui fait ses derniers pas dans le monde et qui est désormais indifférent à toutes les choses d'ici-bas. A l'arrière-plan, au-dessus de la tête du jeune moine, se trouve une peinture à fresque qui représente Jésus-Christ apaisant les eaux; la figure du vieillard se dessine à moitié sur le lointain des mers.

Mais pourquoi m'égarer plus longtemps dans ce domaine riant des beaux-arts, quand tout autour de nous gronde la tempête qui agite violemment l'Europe entière, et qui aura sur l'avenir des populations de notre vieux continent une si incalculable influence? Adieu les rêveries et la contemplation sur un sol qui tremble et qui est battu des vents et des orages comme l'Atlas antique, *vento pulsatur et imbri.*

Revenons donc aux choses politiques et sociales, nous tâcherons d'être bref sur ce sujet, mais il faut bien en parler. Tous les chemins mènent là maintenant. La littérature et le beau sont aujourd'hui comme des fleurs qui pendent sur un précipice.

Pour commencer par nos journaux, nous avons eu quelques reviremens depuis six mois, selon notre habitude. L'*Impartial* de M. Elisée Lecomte a sombré. L'*Ami du pays* a fait de même; ce dernier journal est regrettable sous un rapport, sous celui de son feuilleton qui servait quelquefois d'asile et de refuge à la littérature. Voici venir d'un autre côté, la *Tribune populaire* qui nage en plein courant dans les idées sociales actuelles, qui rêve la régénération du genre humain et qui prêche des idées de caste et d'organisation du *servage industriel* dont Lamennais a fait justice par cette énergique exclamation : *N'avez-vous fait que changer de maîtres?*

La médaille frappée en l'honneur de M. le baron de Grenus a paru à peu près en même temps que celle relative à la chute du *Sonderbund.* La première rappelle une donation de près de cinq cent mille francs faite à la ville de Genève, avec une remarquable générosité par M. de Grenus, le même à qui nous devons des travaux sérieux et approfondis sur notre histoire. Le sujet de la seconde est suffisamment connu; et, en vérité, il semble, tant les événements ont été rapides, importants et graves depuis quelques mois, que l'affaire du *Sonderbund*, qui a excité dans tous nos cantons des préoccupations si vives, est déjà pour nous, au moins à certains égards, de l'histoire ancienne. Cependant je dois mentionner le volume de M. Rilliet-de-Constant sur la campagne de Fribourg et du Valais; c'est un livre indispensable pour l'histoire d'une époque agitée et douloureuse de notre Suisse.

[1] *Revue Suisse* 1847, p. 320.

Cet ouvrage, qui n'est point sans mérite, renferme bon nombre de pièces justificatives.

Notre fabrique chôme presque complètement, et la crise est grave ici comme ailleurs. Plusieurs centaines d'horlogers se sont faits momentanément manœuvres pour pouvoir vivre de leur travail. Il y a là un sentiment honorable qu'on ne saurait trop louer. On s'occupe, d'ailleurs, beaucoup de la crise actuelle et des moyens d'y remédier. Demain un comité sera élu qui aura surtout pour but *d'élaborer un projet d'organisation de la fabrique d'horlogerie et de bijouterie;* on parle *de former une grande maison de commerce avec association pour la perte et le bénéfice entre les bailleurs de fonds et les ouvriers.*

Si les utopies et les grandes phrases dont on berce çà et là les travailleurs, sont regrettables et dangereuses, les efforts consciencieux faits pour améliorer leur position, l'élever, la moraliser et la rendre digne de peuples chrétiens, méritent les plus grands éloges. — Fasse le ciel que la crise ne soit pas trop longue et que notre génération ne voie point passer devant elle les *sept vaches maigres*, symbole de détresse, de misère et de souffrance! — M. Porchat, dans ses glanures d'Esope, parle d'une *feuille d'érable* qui tomba sur une fourmilière. Grande alerte. On s'agite, on s'aigrit. La république allait voir sa paix troublée.

« Déjà dans les cœurs un démon
« Soufflait la colère indocile;
« La fourmilière en proie à la guerre civile
« Touchait à ses derniers instans,
« Lorsqu'un Zéphyre secourable
« Emporta la feuille d'érable
« Et le courroux des combattans. »

Puissions-nous voir, après toutes nos crises, se réaliser autour de nous cette gracieuse fable d'un aimable poète! ***

Neuchâtel 18 mai 1848. — La crise politique par laquelle vient de passer notre canton, n'a pas encore été, dans cette *Revue*, l'objet d'une appréciation ou d'un rendu-compte historique. La nature même de ce recueil, auquel nous désirons conserver son caractère littéraire, ne nous a pas permis de nous faire les chroniqueurs des quelques événements qui ont signalé la révolution neuchâteloise. C'est aux journaux politiques, et non pas à une Revue mensuelle, qu'est dévolu le soin de ces récits journaliers. Notre rôle toutefois, lorsque le temps aura permis de juger avec moins de passion des faits où nous avons été forcément acteurs, sera d'apprécier les causes de ce bouleversement, d'en déterminer la nature et celle des divers partis qui se sont trouvés en présence, et d'esquisser les conséquences probables de ces faits pour notre canton et pour la Suisse. Mais les événements se succèdent, de nos jours, avec une telle rapidité, que l'écrivain, même le plus habile, n'a pas le temps de les étudier, de les analyser et d'en faire la base d'un travail coordonné. Nous espérons cependant réaliser quelques-unes de nos vues à ce sujet.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

UN PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES :

M. Robert, ancien négociant.
Mme Robert.
Mlle Lucile Robert.
M. Dumont, leur voisin.
Germain, valet de la maison.

La scène se passe en France, dans un salon d'une ville de second ordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ROBERT. Il entre précipitamment, ôte son chapeau, le pose sur une table et s'essuie le front; puis il se promène à grands pas et se frotte les mains d'un air satisfait; il finit par s'asseoir dans un fauteuil.

Le grand jour est enfin arrivé! Me voici, je l'espère, au comble de mes vœux! Ce n'est, certes, pas sans peine, car aujourd'hui encore je ne sais combien de courses j'ai faites. Je suis moulu de fatigue, mais, au moment d'une élection, que ne ferait-on pas? Mes démarches ont été si victorieusement combinées, tout marche tellement selon mes vœux que je ne puis plus douter du résultat. Je viens de passer chez le préfet, qui m'a réitéré la promesse de la sous-préfecture que je convoite depuis si long-temps. Il m'a reçu très-amicalement, m'a serré deux fois la main et m'a accompagné jusqu'au bas de l'escalier. — Décidément le ministre est pour moi et je puis attendre mon brevet dans mon fauteuil. — Convenons, sans me flatter, que le ministère ne pourrait avoir un fonctionnaire plus dévoué, plus actif — je ne dirai pas plus habile; c'est à d'autres qu'il appartient de me juger sur ce point.

— En sortant de chez le préfet, dont l'influence appuie chaudement mon élection de député qui va se faire ce matin, j'ai donné un bonjour en passant à mon futur gendre, M. de Sondreuil, ce jeune banquier qui m'a demandé la main de ma Lucile. Excellent jeune homme! — un peu ambitieux, je crois, mais qui ne l'est pas aujourd'hui? Je le soupçonne d'en vouloir moins à ma fortune, et même à ma fille, qu'à mon crédit futur. — Lui aussi vise à la députation, à la pairie peut-être. Patience, après moi, mon gen-

(1) Nos lecteurs s'apercevront facilement que ce *Proverbe dramatique* a été écrit avant la révolution de février, époque à laquelle l'auteur nous l'a communiqué. Il s'en suit que certains traits de mœurs qui y sont reproduits n'ont plus guère qu'une valeur historique. Cette circonstance ne nous a pourtant paru altérer en rien l'intérêt dramatique et la vérité des sentiments et des situations; aussi sommes-nous persuadés que nos lecteurs l'accueilleront, malgré ce retard, avec la même faveur. *(Note de la Rédact.)*

dre; c'est dans l'ordre. — Voyons, ne me reste-t-il rien à faire? J'ai vu, je pense, tous les électeurs de mon parti: c'est l'usage, il faut s'y conformer, quoi qu'il y ait là quelque chose d'humiliant pour un homme qui ne veut devoir son élection qu'à son mérite personnel. — Que de promesses il faut faire, qu'on ne pourra pas tenir! Que de sourires! que de courbettes! Allons, allons, j'aurai ma revanche. — Mais, j'y pense, je ne suis pas encore allé chez mon notaire, chez M. Liret, pour lui demander sa voix. C'est une faute; je vais y courir; il en est encore temps, car le bureau n'est pas formé; la convocation n'est que pour midi. — *(Il se lève à demi et se rassied).* Décidément je suis trop fatigué; une voix de plus ou de moins, que m'importe! — D'ailleurs, c'est mon notaire; il gère maintenant ma fortune; son intérêt lui commande de voter pour moi, de me voir grandir; c'est lui qui en profitera. — Cependant, j'aurais mieux fait!.... Je vais lui écrire une petite lettre bien polie, bien amicale; cela concilie tout.

(Il se lève, va à son secrétaire, et écrit rapidement un billet; puis il sonne. Un domestique entre.

Portez cela tout de suite chez M. Liret, mon notaire; ne perdez pas un instant! *(Le domestique sort.)* Tout est réparé; maintenant je pourrai dormir en paix et me réveiller.... *(il sourit)* député, sous-préfet, beau-père d'un riche banquier, heureux époux, heureux père! — A qui devrai-je tout cela? — A qui? *(Il regarde autour de lui)* Allons, il n'y a personne; disons-le ouvertement: à mon activité, à mon caractère et à un passé honorable. — Devant le monde, il faut de la modestie, mais quand on se parle à soi-même, pourquoi ne se dirait-on pas la vérité?

(Il s'étend de nouveau dans son fauteuil, croise les jambes, joint les mains et se livre à une méditation dont l'objet semble éclaircir ses traits.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. ROBERT, Mme ROBERT.

M. ROBERT, tournant la tête au bruit de la porte.

Ah! te voilà, Mathilde; tu m'adresses si souvent l'aimable reproche d'être sans cesse hors de chez moi, de me tourmenter, de courir après la fortune et les honneurs; tu vois maintenant que je les attends dans une position fort commode. Qui croirait qu'il s'agisse maintenant de mon élection à la chambre?

Mme ROBERT.

Plût à Dieu, mon ami, que ce repos fût réel, au lieu d'être l'exception d'un moment; et que tu trouvasses le bonheur dans le fond de ton fauteuil, je veux dire, auprès de ta femme et de ta fille!

M. ROBERT.

Voyons, n'es-tu pas heureuse? est-ce que tout mon bonheur n'est pas de te voir considérée, entourée d'égards, d'établir con-

venablement notre Lucile, notre chère enfant, l'unique espoir de nos vieux jours?

Mme ROBERT, souriant.

Tu ne dis pas : l'unique jouissance de notre vie présente? Ton rêve est d'être un bon mari, un bon père... dans l'avenir?

M. ROBERT.

Encore une épigramme. Ne dirait-on pas que je vous comble de soucis? Quand nous nous sommes mariés, ma chère Mathilde, qu'étais-je alors? Un simple commis du banquier Lafitte, à 2,000 francs d'appointements. Pour toi, tu étais fille d'un négociant ruiné; je t'épousai par inclination et je ne l'ai, comme tu sais, jamais regretté. Si j'avais voulu toujours suivre tes conseils, j'irais encore griffonner des comptes... pour le compte d'autrui ; mais j'ai suivi mon besoin d'activité, j'ai fait des spéculations, d'abord modestes, puis plus hardies, et nous voilà dans la jouissance de 25,000 livres de rente. D'autres auraient continué, n'auraient voulu s'arrêter qu'après être devenus millionnaires; moi, j'ai été plus modéré, j'ai voulu jouir, et je me suis retiré du commerce. M'en ferais-tu un reproche?

Mme ROBERT.

Loin de là, si tu voulais réellement jouir; mais une fièvre a remplacé l'autre; l'ambition a chassé l'amour de l'argent. A te parler franchement, j'aimerais mieux la vie de négociant que ce que tu appelles repos. Lorsque tu avais quitté ton bureau, nous jouissions au moins de ta présence; le soir tu te rappelais que tu avais une famille, mais maintenant...

M. ROBERT.

Eh bien! maintenant?

Mme ROBERT, avec un soupir.

C'est à peine si nous comptons encore dans ta vie. Du matin au soir tu ne rêves qu'élections, tribunes, sourires de ministre; tu assièges de visites des indifférents qui peut-être se moquent de toi; tu donnes de grands dîners où tu te contrains, quand on heurte tes opinions ; où tu ris de choses insignifiantes qui t'auraient fait autrefois hausser les épaules ; tu veux plaire à tout le monde pour gagner des voix ; puis, quand tes convives sont loin, tu es harassé, de mauvaise humeur et tu ne t'aperçois pas que nous en souffrons. Si du moins cela te donnait le bonheur ; mais... là, sans détour, es-tu heureux?

M. ROBERT.

Crois-tu, ma bonne Mathilde, que je ne sente pas aussi bien que toi tous les désagrémens dont tu parles? Mais j'ai semé, aujourd'hui je vais récolter. Une fois débarrassé de tous ces soucis, une fois député et sous-préfet, je ne vivrai que pour le bien de l'Etat et

pour toi, pour ma fille, dont je n'ai pourtant pas négligé le bonheur, puisqu'elle sera bientôt mariée et bien mariée.

Mme ROBERT.

Tu te fais, mon ami, bien des illusions; ou plutôt tu espères m'en donner à moi-même ; si cela est, je t'en remercie, c'est toujours une preuve d'affection. Quant à notre fille, as-tu réellement voulu son bonheur?

M. ROBERT.

Comment! son bonheur! le bonheur de notre Lucile? Qu'est-ce qui me touche de plus près? Je lui donne un époux jeune, noble, un banquier millionnaire, doué de talents, fort bien élevé; elle l'aime, que veux-tu de plus?

Mme ROBERT.

Je voudrais qu'ils se connussent mieux. Cette union semble de tous points convenable ; je n'ai aucune objection sérieuse à faire : Lucile paraît avoir pour M. de Sondreuil une vive affection; elle se trouverait malheureuse de renoncer à lui; mais — je ne sais, quelque chose me dit que nous avons trop rapidement conclu ce mariage, que nous avons favorisé l'inclination de Lucile avant de nous être bien assurés de la solidité de caractère de son époux futur. Si elle l'aime, comme je n'en doute pas, l'aime-t-il, lui, pour elle-même? Depuis quelques jours il me semble contraint, il vient moins souvent ; ce matin il a passé devant notre maison sans s'arrêter comme de coutume.

M. ROBERT.

Tu l'accuses de ce qui fait son éloge; je suis sûr qu'il fait pour moi des démarches, que ma nomination lui tient au cœur. Il peut m'être très-utile, il n'est pas encore mon gendre; un mot d'éloge de sa bouche glissé çà et là ne fait point de mal et sert ses propres intérêts. Va, ma bonne Mathilde, nous pourrons dès demain en toute conscience faire appeler le notaire pour dresser le contrat.

Mme ROBERT.

Le notaire? M. Liret? Il sort d'ici, je l'ai reçu ce matin.

M. ROBERT, vivement.

Comment, il est venu? qu'avait-il à te dire? vite, vite.

Mme ROBERT.

Comme tu prends feu! Il avait, je l'avoue, l'air embarrassé et ne m'a point parlé de ton élection, bien qu'il aime à s'étendre sur la politique *(en souriant)*, même avec moi.

M. ROBERT

Mais pourquoi est-il venu? je ne l'avais pas fait mander?

Mme ROBERT.

Il avait l'air contrarié de ne pas te trouver. Sa visite n'a fait qu'augmenter mes craintes à l'égard de notre fille. Comme il con-

naît tout le monde, j'ai désiré avoir encore quelques renseignements sur M. de Sondreuil, car il est en rapport avec sa famille. Mais il a répondu à toutes mes questions d'une façon si réservée, si évasive que je ne sais plus à quoi m'en tenir. M. de Sondreuil, dit-il, est un homme de mérite; sa fortune est immense; sa femme sera un objet d'envie pour les autres femmes; mais avec tout cela *(elle soupire)* il ne m'a pas dit qu'elle sera une heureuse femme.

M. ROBERT.

C'est-à-dire qu'il n'a pas voulu chanter une idylle. M. Liret est un homme positif; il a peu lu de romans.

Mme ROBERT.

Les romans s'arrêtent au mariage, celui que je médite pour ma fille ne doit commencer qu'alors. J'aimerais pour ma fille le roman dans le mariage, pourvu que son mari en reste le héros.

M. ROBERT.

Idées du bon vieux temps.

Mme ROBERT.

De ton propre aveu, ce vieux temps était bon. En diras-tu autant du nôtre?

M. ROBERT.

Nous jasons, nous jasons et j'oublie presque que nous sommes dans un jour d'action. Et Germain ne revient pas? Je lui ai donné des commissions importantes, des lettres à porter: voilà plus de trois heures qu'il est absent. Il devient paresseux.

Mme ROBERT.

Dis plutôt qu'il se fait vieux et que tu lui donnes des travaux de jeune homme. Tu n'es plus jeune, mon ami; tu oublies qu'il te sert depuis vingt ans, et qu'il avait servi mon père avant notre désastre.

M. ROBERT.

C'est un homme de confiance, bien qu'un peu bourru et radoteur. Je ne puis donner à d'autres qu'à lui certaines commissions délicates.

Mme ROBERT.

Est-ce une raison pour l'accabler; ce bon vieillard! Il finira par nous quitter, car il nous en a souvent menacés.

M. ROBERT.

Tu as raison; dès aujourd'hui je veux le ménager davantage. Le voici enfin.

SCÈNE TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENTS. GERMAIN, qui arrive essoufflé et commence par s'asseoir.

M. ROBERT.

Eh bien! Germain, as-tu fait toutes tes commissions? — N'as-tu rien entendu de nouveau? As-tu écouté ce qu'on dit de droite et

de gauche dans la ville? Parle-t-on de moi, de mon concurrent, M. Richard, l'avocat? Voyons, réponds.

GERMAIN reprend péniblement haleine.

Ma foi, monsieur, si mes jambes allaient encore comme votre langue, je serais plus propre à votre service. Il vous faudrait un cheval de carosse pour vous satisfaire. Laissez-moi au moins le temps de respirer ; je n'en puis plus.

M. ROBERT.

Tu te reposeras plus tard: si tes jambes sont fatiguées, cela ne t'empêche pas de me répondre ; tu as envie de m'irriter.

Mme ROBERT, à demi voix.

Mon ami!

GERMAIN.

Monsieur, monsieur, je le dis tous les jours; quand un domestique devient vieux, c'est un grand malheur pour lui ! Il y a vingt ans, je n'étais plus jeune déjà, mais j'étais encore votre garçon de caisse et mes épaules étaient assez robustes pour porter vos sacs d'argent. Quand vous vous êtes retiré du commerce, vous m'avez dit que j'avais aussi ma retraite et vous m'avez donné le grade de valet de chambre en service extraordinaire ; *(il soupire)* mieux valait pour moi le service actif. — Si je veux me reposer, il me faudra aller à l'hôpital Vous savez que toutes mes anciennes économies étaient dans la maison de votre beau-père — un brave homme — bien qu'il ait fait faillite. J'ai regretté sa mort plus que mon argent *(il s'essuie les yeux)*. Ce n'est pas lui qui m'aurait tourmenté dans ma vieillesse comme vous le faites.

Mme ROBERT.

Mon bon Germain, calme-toi; tu sais combien nous te sommes attachés. Mon mari m'a promis de te ménager.

GERMAIN.

Oh! pour vous, Madame, je me mettrais au feu; vous êtes un ange, comme votre digne mère autrefois.

M. ROBERT.

Voyons, Germain, j'ai tort; faisons la paix. Vois-tu, je te laisserais en repos, si j'avais moins de confiance en toi. — Mais voilà que tu jases depuis un quart d'heure, et tu ne me dis rien de ce que je voudrais savoir. As-tu vu M. Renton, l'épicier.

GERMAIN.

Oui, monsieur, je l'ai vu. Il paraît que vous savez être plus aimable avec les autres qu'avec moi, car il a l'air d'avoir beaucoup d'amitié pour vous.

M. ROBERT, à part.

Oui, j'ai fait une énorme provision de sucre et de bougies. J'aurai sa voix. *(Haut)* Et as-tu fait une commande de toiles chez M. Verbois?

GERMAIN.

Sans doute. Pour celui-là il s'est mis à sourire d'un certain air qui ne m'a pas plu, et il a parlé à l'oreille de son commis qui a poussé un grand éclat de rire, tellement que je l'ai regardé au blanc des yeux et qu'il est devenu tout rouge. — Il vous enverra la toile.

M. ROBERT, à part.

Et je n'aurai pas sa voix. Je comptais peu sur lui : il blâme le gouvernement — c'est singulier chez un négociant.

GERMAIN.

Au reste, monsieur, on disait comme çà dans la ville que M. Richard a autant de chances que vous. Il paraît que le gouvernement à Paris a fait quelque chose qui ne plaît pas à tout le monde, et qu'il y a des mécontents. Puis on dit aussi par-ci par là que M. Richard, qui est avocat, saura faire de plus longs discours que vous, là bas, à Paris, et que çà sera beau à lire dans le *Moniteur*. On dit aussi, mais ne vous fâchez pas, que vous étiez plus fier l'an dernier que maintenant, et que lorsque vous serez nommé député, ça recommencera encore plus fièrement qu'autrefois.

M. ROBERT, un peu irrité.

C'est bon! c'est bon! langage de carrefour; il paraît qu'on commence à me calomnier ; je m'y attendais. Laissons cela.

GERMAIN.

Ah! encore quelque chose. J'ai rencontré Baptiste qui revenait de chez M. Liret, votre notaire. Il paraît qu'il n'était pas à la maison ; — c'est pourtant singulier, car un quart d'heure auparavant, je l'avais vu sur sa porte, qui accompagnait un client, et il était en robe de chambre.

M. ROBERT, vivement.

Et on a dit à Baptiste qu'il était sorti?

GERMAIN.

Oui, qu'il était sorti depuis une demi-heure pour aller aux élections. Cela m'a paru drôle. Mais voilà, il aura voulu aller de bonne heure, car pour celui-là, il est bien sûr qu'il voterà pour vous. Je pense bien qu'il vous l'a promis.

M. ROBERT, très-agité et à demi-voix.

C'est singulier! très-singulier. J'ai eu tort de me borner à lui écrire, et surtout d'attendre à aujourd'hui. Je comptais si sûrement sur sa voix.... mais pourquoi en douterais-je! Un notaire! Mon notaire irait voter avec l'opposition pour un manque de civilité de ma part. — C'est impossible, impossible! Il est susceptible, c'est vrai ; mais c'est un homme qui aime l'ordre, un homme loyal, attaché au gouvernement. — Allons, allons! je perds la raison ; M. Liret me donnera sa voix et j'irai ce soir le remercier, en

lui disant que je voulais lui laisser toute son indépendance, que je ne voulais pas que nos rapports pussent influer sur.... Bien, bien. — Cependant ce que m'a dit Germain de l'état des esprits ne laisse pas de faire sur moi quelque impression; je sens la fièvre qui revient; il faut que je sorte et que je.... (*A haute voix*) Germain, viens avec moi, j'aurai peut-être besoin de toi.

GERMAIN à part.

C'est cela! encore des courses, je gage.

(Ils sortent.)

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme ROBERT reste un moment pensive et comme absorbée dans de pénibles réflexions.

Quelle vie, bon Dieu! — Combien elle est différente de ce qu'elle était autrefois! — Pauvre Lucien, la fortune t'a trop souri; si elle t'eût tenu rigueur, nous aurions encore le bonheur des premières années de notre union. — Tu étais alors si gai, si confiant, si aimant; nos cœurs sympathisaient; nous voyions le bonheur dans l'obscurité, dans le paisible travail de tous les jours. Je suffisais à la réalisation de tes rêves, disais-tu — Quand tu revenais de ton bureau, tu prenais sur tes genoux ta petite Lucile; tu la dévorais de caresses. Oh! alors, tu étais heureux; je l'étais aussi! — Puis sont venues les spéculations; elles ont fait envoler notre bonheur domestique. — Fatale ambition! il ne sait pas jusqu'à quel point je souffre... pour lui surtout, dont la santé s'épuise sous l'action d'une fièvre perpétuelle. — Il est beau de vouloir servir son pays; mais, bien que je ne sois qu'une faible femme, je sens que ce besoin n'est louable que lorsqu'il est dégagé de toute vue personnelle. Il faudrait savoir attendre que les honneurs viennent vous chercher; ou, si dans notre siècle il faut absolument les mendier, je voudrais que Lucien eût assez d'élévation d'âme pour y renoncer. Mais non, j'ai la conviction que l'homme d'un mérite supérieur est tôt ou tard mis à sa place. — Si je souhaite le repos pour mon mari, c'est peut-être parce que le repos conviendrait à sa nature. Je ne veux, je ne dois pas le juger; toutefois ne puis-je, dans le secret de mon âme penser qu'il y a d'autres hommes mieux doués que lui pour représenter leur pays, pour le servir dans des postes difficiles. — Un bon négociant sera-t-il toujours un bon député? — Je ne sais ce que je dois souhaiter pour lui; un échec l'accablerait, mais après tout il le ramènerait peut-être à cette vie paisible que je lui souhaite pour lui-même — plus que pour moi.

(Elle s'assied et appuie sa main sur son front.)

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme ROBERT. M. DUMONT.

M. DUMONT.

Est-ce que j'ose venir donner un bonjour à Mme Robert

Mme ROBERT, se retournant.

Ah! c'est vous, notre cher voisin, soyez le bienvenu.

M. DUMONT.

Je le suis toujours dans votre maison, de votre part surtout, ma chère dame; car pour Robert, mon vieil ami, mon camarade de jeunesse, je ne le vois pas souvent. Mais que vois-je? vous êtes émue? vous semblez avoir pleuré? Dans un jour comme celui-ci, à la veille d'être la femme d'un député, d'un sous-préfet! — le monde s'étonnerait vraiment, s'il vous voyait.

Mme ROBERT, avec hésitation.

Une migraine, mon bon M. Dumont, pas autre chose.

M. DUMONT, souriant avec bonhomie.

Cette excuse serait valable pour un inconnu, mais avec moi, vous ne voulez pas dissimuler; vous auriez de la peine, je vous en préviens. Je suis un homme sans façon; toutefois quand j'ai de l'attachement pour quelqu'un, je lis à livre ouvert sur sa figure. — Vous avez du chagrin, Mme Robert.

Mme ROBERT, lui tendant la main.

Mon cher Dumont, oui, je le sais, vous mettez tout votre esprit dans votre cœur, et vous êtes tout cœur; pardon d'avoir voulu vous donner le change. Mais... *(hésitant)* il est des sujets..

M. DUMONT.

Croyez-vous, Madame Robert, que vous ayez quelque chose à m'apprendre? Vous êtes une digne, une excellente femme, le modèle des épouses et des mères, chacun le sait. Mais ce que chacun ne sait pas, ce que tout le monde ignore — excepté moi qui l'ai deviné — vous regrettez de voir votre mari se jeter dans la politique à corps-perdu. Voilà que j'ai dit franchement ce que je pensais depuis long-temps: il fallait que cela sortît une fois de mon cœur. — Voyons, ai-je frappé juste?

Mme ROBERT.

Mais... malgré l'amitié que vous portez à mon mari et à nous tous, est-il du devoir d'une femme de prendre un tiers pour confident d'une chose qu'elle voudrait à peine dire à son mari?

M. DUMONT.

Vous avez raison, Madame Robert, mettez que je n'aie rien dit. Ce n'est pas que je ne fusse digne d'être un tiers dans votre ménage, car vous savez l'amitié que je porte à Lucien, bien qu'il me néglige un peu. D'ailleurs à notre âge on est à l'abri de tout danger.

Mme ROBERT.

Mais non de la médisance.

M. DUMONT.

C'est vrai, c'est vrai. Ainsi changeons de sujet.

(Il garde le silence.)

Mme ROBERT, souriant.

Eh bien, ce nouveau sujet?

M. DUMONT, avec cordialité.

Quand je viens dans votre maison, il me semble qu'une seule chose peut m'occuper.

Mme ROBERT.

Et c'est?

M. DUMONT,

Vous le savez bien, vous-même, votre mari, votre aimable Lucile. Je suis un vieux garçon ; je n'ai point de famille.

Mme ROBERT.

Excepté la nôtre.

M. DUMONT.

Justement : je ne tiens qu'à vous. Je me suis retiré de mon petit commerce avec 2,000 livres de rente ; je ne paie pas même assez à l'état pour être jugé digne d'exercer des fonctions de citoyen— je ne suis rien. Je le regrette peu ; si j'étais électeur, on s'occuperait de moi, on voudrait avoir ma voix, on intriguerait autour de ma chétive personne; et moi — je voudrais ne donner mon vote qu'au plus digne.

Mme ROBERT.

Donc, si vous deviez aujourd'hui donner votre voix, vous voteriez pour...

M. DUMONT, avec franchise.

Je ne voterais pas.

Mme ROBERT.

Quoi ! pas même pour Lucien?

M. DUMONT.

Non, chère dame. Je le connais trop pour cela. Lucien est mon ami; c'est pourquoi je lui souhaite de n'être pas nommé. Il a de l'activité, de l'aptitude pour les affaires, mais,.. je ne crains pas de vous le dire, car vous le savez comme moi, il pense moins à la députation pour la France que pour lui-même. Une fois député, il pourrait vouloir monter plus haut, sans avoir pour cela le talent nécessaire ; il sacrifierait à ce but son indépendance, ses devoirs, sa conscience peut-être. Il travaillerait en vain à s'élever encore ; il en serait malheureux; et s'il réussissait, il serait plus malheureux encore, car il se verrait sur un piédestal trop élevé pour lui, en butte aux attaques, aux satires, aux moqueries. — Est-ce qu'un ami peut souhaiter à son ami un tel avenir ?

Mme ROBERT, lui serrant la main.

Bien! cher Dumont; je ne vous le cacherai plus, vous avez exprimé ma pensée. Mais vous vous dites bonhomme et vous connaissez mieux Lucien qu'il ne se connaît lui-même.

M. DUMONT.

D'abord parce que je l'aime de tout mon cœur; puis, parce que je suis de sang-froid et désintéressé, tandis que lui, il ne voit que ses projets et ne se voit pas lui-même. Au reste il n'est point sûr que Lucien soit nommé. J'ai vu hier le notaire Liret, et j'ai été surpris de la froideur avec laquelle il m'a parlé de votre mari, lui qui est son notaire, lui, dévoué au gouvernement.

Mme ROBERT, vivement.

Vraiment! que vous a-t-il dit?

M. DUMONT.

Mais, rien de positif; seulement je n'ai pu m'expliquer certaines phrases décousues qu'il a laissé échapper. Vous sentez bien que je me suis gardé de lui demander un commentaire de ses paroles: d'ailleurs je me suis fait une loi de rester neutre, et de ne parler ni pour ni contre Lucien. Si je souhaite pour lui qu'il ne réussisse pas, ce n'est pas à moi de chercher à entraver ce qu'il croit être son bonheur.

Mme ROBERT.

Je vous reconnais là et je vous approuve. — J'ai, vous le savez, un autre sujet d'inquiétude, mon bon Dumont; ma fille...

M. DUMONT, à demi-voix.

Chut! la voici.

SCÈNE SIXIÈME.

LES PRÉCÉDENTS. LUCILE, qui entre gaîment et en courant.

LUCILE.

Bonjour, ma chère maman. Bonjour, cher M. Dumont. Comment, vous ne m'embrassez pas aujourd'hui? êtes-vous fâché contre moi?

M. DUMONT.

Chère enfant! *(Il l'embrasse au front)* Il faudrait avoir un sujet; comment me le donneriez-vous?

LUCILE.

C'est que vous qui souriez toujours, vous avez l'air d'un diplomate, tout comme papa depuis quelque temps. Est-ce une maladie qui se gagne?

M. DUMONT, en souriant.

Mon enfant, voilà un sujet de mauvaise humeur qui me vient! Que dirait mon ami Robert, s'il était là?

LUCILE.

Ce qu'il dirait? Il m'embrasserait et me dirait que je suis une petite fille. Voilà les beaux compliments que nous nous faisons tous les jours.

M. DUMONT, à demi-voix.

Heureux âge!

LUCILE, faisant la moue.

Une petite fille! moi qui serai bientôt Mme de Sondreuil, la femme d'un banquier. Ah! quand je serai mariée, il faudra bien qu'il me dise: *(avec une gravité affectée)* « Madame de Sondreuil, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects. »

Mme ROBERT.

Ne plaisantes-tu pas un peu trop à la veille de ton mariage? N'auras-tu pas quelque peine à nous quitter?

LUCILE, s'élançant à son cou.

Te quitter, ma bonne mère! *(Étonnée)* Te quitter! *(Avec émotion)* Vous quitter? c'est vrai, je n'y ai pas pensé jusqu'à ce moment. *(Avec joie)* Mais nous viendrons demeurer avec vous: la maison est assez grande.

M. DUMONT, à part.

Charmant caractère! que de naturel!

Mme ROBERT, avec gravité et expression.

Tu oublies que M. de Sondreuil est un riche banquier, qu'il occupe un vaste hôtel, qu'il reçoit beaucoup de monde et que tu seras à la tête d'une grande maison. — D'ailleurs, si ton père est nommé député, sous-préfet, il ira à Paris l'hiver, il passera l'été dans une autre ville; je devrai l'accompagner, et toi *(hésitant)* ton devoir sera de rester ici.

LUCILE reste pensive; sa physionomie s'assombrit.

Ma mère!

Mme ROBERT.

Tu aimes M. de Sondreuil; tu me l'as dit.

LUCILE, avec entraînement.

Oui, je l'aime: mais je l'aime... près de toi, près de mon père et de notre cher M. Dumont. *(Tristement)* Je n'ai jamais pensé à choisir entre lui et vous tous.

Mme ROBERT, avec fermeté.

Mais enfin, s'il le faut, Lucile?

LUCILE.

Alors — alors j'aime moins Emile que je ne croyais.

Mme ROBERT.

Ce n'est pas répondre à ma question.

LUCILE, les larmes aux yeux.

Oh! je n'ai jamais sondé le fond de mon cœur. Ma mère! que vous me faites mal! *(Se jetant dans ses bras)* Je veux... je veux ce que tu voudras, car je ne puis répondre autre chose.

(Elle va s'asseoir sur une chaise et cache sa tête dans ses mains; un moment après elle sort.

M. DUMONT à part.

Elle trouve dans la pureté de son cœur ce que tout l'art du monde ne pourrait lui apprendre.

Mme ROBERT à demi-voix.

Elle l'aime plus que je ne pensais. Mais lui...

M. DUMONT, de même.

Eh bien! pourquoi se défier de lui?

Mme ROBERT, de même.

Je suis mère, mon cher Dumont.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES PRÉCÉDENTS sans Lucile. GERMAIN.

GERMAIN.

Madame! Madame! Est-ce que monsieur est à la maison?

Mme ROBERT.

Je ne sais, Germain. As-tu quelque chose de pressant à lui communiquer?

GERMAIN.

Mais oui sans doute. Monsieur qui, à ce qu'il paraît, était un peu inquiet, parce qu'il avait oublié de demander à M. Liret s'il voterait pour lui — c'est singulier tout de même d'avoir négligé cela après avoir fait tant et tant de démarches, après m'avoir rendu les jambes raides comme du bois à force de...

Mme ROBERT.

Germain, ne parlez pas ainsi de votre maître.

GERMAIN.

Je dis, moi, ce que j'ai sur le cœur ; il y en a tant d'autres qui font justement le contraire. Puisque vous le voulez, je ne dirai pas que c'est singulier d'avoir oublié M. Liret, quoique ce soit très-original en effet, d'autant plus que çà m'a fait encore courir de plus. Monsieur m'a dit comme çà : Germain, cours chez le notaire et informe-toi dans le quartier si M. Liret est aux élections. Demande aussi, mais finement, si M. Richard l'avocat a été chez lui ces jours derniers. — C'est comme çà, madame, que monsieur me laisse reposer ; n'aurait-il pas pu y envoyer Baptiste, qui a de bonnes jambes, lui : il a mes jambes d'il y a trente ans. Je suis

donc allé, en grommelant, c'est vrai, car c'est dur à mon âge; mais là j'ai oublié mes jambes, car j'ai eu les oreilles assez occupées et j'ai appris de drôles de choses.

M. DUMONT.

Voyons, Germain, un peu moins de longueurs.

GERMAIN.

Vous avez raison, M. Dumont; je vois que vous êtes impatient, et je veux vite vous satisfaire vous et Madame, car s'il ne tenait qu'à vous deux, je m'étendrais le jour entier tout de mon long dans un bon fauteuil.

Mme ROBERT.

Tu ne t'aperçois pas, mon bon Germain, que loin de venir au fait, tu ne fais que perdre du temps.

GERMAIN.

Ah! dame, il faut me prendre comme je suis. A mon âge on radote un peu; mais c'est égal, vous ne me l'avez jamais dit: il n'y a que monsieur qui me le dise tous les jours, depuis qu'il a manigancé dans sa tête d'être député. C'est égal, c'est drôle comme çà change un homme, quand il veut être député. Il paraît que les députés ne sont pas comme les autres gens, et que pour l'être, il faut retourner sa peau.

Mme ROBERT, avec reproche.

Germain!

GERMAIN.

Oui, oui, madame, vous avez raison, Donc je suis allé clopin clopant dans la rue du Bec — drôle de nom — et j'ai justement rencontré Michel de chez le notaire. Je l'ai fait jaser, comme je jase avec vous — car avec vous je ne me gêne pas: mais avec les autres, je suis muet comme un poisson. Monsieur le sait bien que je ne suis pas rapporteur; sans cela peut-être *(Il soupire)* il épargnerait davantage mes pauvres jambes.

Mme ROBERT, d'un ton sévère.

Germain, une fois pour toutes, avez-vous à me dire quelque chose qui intéresse mon mari?

GERMAIN.

Je vois que je vous fâche, madame, j'ai tort. Michel donc m'a dit que M. Richard l'avocat était venu depuis tantôt un mois plus de dix fois chez M. Liret, et qu'il lui avait procuré je ne sais combien de nouveaux clients: d'abord M. Blanchard, ce vieux rentier qui...

M. DUMONT.

Bien, bien, laissez ces détails.

GERMAIN.

A la première visite, M. Liret a accompagné céré monieusement M. l'avocat, et lui a fait une grande révérence bien froide: puis

petit à petit il a été plus aimable, ce qui donnait un peu à penser à Michel, car il n'est pas bête et il savait bien de quoi il retournait. D'ailleurs Michel aime bien notre maître, qui lui a toujours donné de bons pour-boire. — Bref, M. Liret, quand il revenait à la maison, demandait souvent à Michel : Est-ce que M. Robert n'est pas venu me demander? — Puis, comme on lui répondait que non, il ne disait rien et paraissait tout singulier. Quant à M. l'avocat, il est venu cette semaine presque tous les jours, et alors ce n'était plus comme au commencement. Il disait : « Mon cher M. Liret, » et M. Liret répondait : « Mon cher M. Richard. » Puis ils se secouaient la main, comme s'ils avaient voulu se rompre les bras.— Voilà ce que m'a dit Michel, et je suis vite venu pour le dire à monsieur, car il me semble que cela signifie quelque chose qui pourrait bien ne pas faire plaisir à monsieur.

Mme ROBERT.

C'est bon, Germain ; tu as besoin de te restaurer après ton long discours. Va à l'office, tu prendras un verre de vin.

GERMAIN, s'en allant.

Ce n'est pas de refus, madame ; à mon âge un verre de vin fait passer un jour de plus dans cette vie ; et, bien que je sois un peu trop souvent tourmenté, je tiens à soigner le corps que le bon Dieu m'a donné.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

M. DUMONT. Mme ROBERT.

M. DUMONT.

Cela signifie, madame Robert, que votre mari n'aura pas la voix de M. Liret.

Mme ROBERT.

Vous pourriez avoir raison ; toutefois le changement de politique de M. Liret m'importe peu ; c'est une affaire entre lui et sa conscience. Ce qui m'importe davantage, c'est de savoir comment mon mari prendra la chose, s'il vient à ne pas être élu. Il a paru jusqu'ici être si assuré de réussir que je crains pour lui un chagrin concentré qui pourrait nuire à sa santé.

M. DUMONT.

Rassurez-vous, ma chère dame Robert ; il s'emportera un moment, puis il reviendra à lui-même. Il aura fait comme un mauvais rêve, et reviendra à goûter les simples jouissances domestiques.

Mme ROBERT.

Dieu le veuille! mais j'ai moins de confiance que vous.

M. DUMONT.

D'ailleurs nous raisonnons sur une hypothèse; son élection était regardée hier encore comme assurée, même par des électeurs de l'opposition.

SCÈNE NEUVIÈME.

LES PRÉCÉDENTS. M. ROBERT. Il arrive pâle et défait; sa démarche est fiévreuse; il pose brusquement son chapeau sur une table, et se jette dans un fauteuil.

M. ROBERT.

L'avocat Richard est élu!

Mme ROBERT, se précipitant vers lui.

Mon bon ami, l'abattement que je lis dans tes regards me fait comprendre ta douleur, et j'en souffre pour toi.

M. DUMONT, lui serrant la main avec amitié.

Nous sommes là, Lucien, pour chercher à te consoler. Dis-nous d'abord d'où tu viens et si la nouvelle est bien sûre.

M. ROBERT, se levant avec emportement.

Si elle est sûre? J'ai entendu de mes propres oreilles proclamer M. Richard; les acclamations des électeurs de l'opposition et de la populace me poursuivent encore dans ce moment. Je vois les regards ironiques dont on m'accueillait sur toute ma route; ici des chuchotements, là un sourire méchant; puis quelques-uns de mes partisans qui osent à peine s'approcher de moi pour m'adresser de ces banalités dont je les dispense. *(Avec violence)* Si elle est sûre? *(Il se calme et se rassied)* Va, Dumont, ce n'est que trop sûr.

Mme ROBERT.

C'est le moment, mon ami, de montrer ta force d'âme: *(avec expression)* de faire voir par ton calme que tu étais digne de remplir un poste élevé qui demande avant tout d'être maître de soi-même. *(Avec tendresse)* Pour garder ta place dans notre cœur, dans celui de notre Lucile, tu n'as pas besoin de courir les chances d'une élection.

M. ROBERT, un moment attendri.

Chère Mathilde, toujours la même. — Pardon, mais j'ai de la peine à m'habituer à cette idée; je m'y attendais si peu. J'avais tant de promesses, j'étais si sûr d'une majorité triomphante *(Devenant plus sombre)* Faux amis, hommes lâches et sans paroles, je vous connais, je vous méprise!

M. DUMONT, cherchant à détourner le cours de ses idées.

Et combien de voix t'a-t-il manqué?

M. ROBERT, avec amertume.

Une, une seule; oui, pour une voix je ne suis pas député; pour une voix, j'ai la honte de m'être mis en avant sans réussir; pour une voix me voilà exposé aux quolibets des journaux, aux risées du peuple. Me voilà pour une voix obligé de fuir cette ville, de quitter peut-être la France!

M. DUMONT.

Es-tu donc le seul, Robert, qui ait échoué dans les élections? Est-ce un déshonneur de ne pas réussir? Combien n'y en a-t-il pas qui s'estimeraient heureux d'avoir eu la majorité moins une voix? Une telle défaite n'a rien que d'honorable; elle prouve que tu avais l'estime d'un grand nombre de tes concitoyens. Que t'importe le reste?

M. ROBERT.

Ce qui m'indigne plus que tout le reste, c'est que cette voix qui m'a manqué, cette seule et unique voix est celle de mon notaire, de M. Liret.

M. DUMONT.

De M. Liret? Mais comment sais-tu?

M. ROBERT.

N'ai-je pas vu M. Richard qui s'approchait de lui et le remerciait avec effusion? N'ai-je pas vu ce notaire éviter mes regards et se perdre dans la foule? Et quand je pense qu'un fonctionnaire public se déclare contre le gouvernement, parce que je n'ai pas voulu aller mendier sa voix, parce que je lui ai laissé son indépendance!

Mme ROBERT.

Cette susceptibilité est en effet peu honorable de sa part: mais crois, mon ami, qu'il en sera puni par les reproches qu'il ne tardera pas à se faire?

M. ROBERT.

Cela me fera-t-il aller à la Chambre? Au surplus sa punition commencera dès aujourd'hui, car je romps avec lui, je lui retire la gestion de ma fortune, et dans un quart-d'heure il en aura la nouvelle.

(Il veut aller à son bureau.)

Mme ROBERT.

Ne précipite rien, mon ami; ce sera assez tôt demain. Un tel éclat te déconsidérerait dans l'opinion à laquelle tu dois tenir plus que jamais.

M. DUMONT.

N'oublie pas, Robert, qu'une place de sous-préfet t'est promise, et que tu dois être au-dessus des passions de partis pour y être considéré.

SCÈNE ONZIÈME.

LES PRÉCÉDENTS. GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, pour obéir aux ordres de madame, j'étais à l'office, occupé à boire un verre de vin, lorsque Baptiste — j'en demande pardon à madame — est venu m'interrompre en me remettant une lettre qui, à ce qu'il dit, lui a été remise par un huissier de la préfecture. La voilà, monsieur.

M. ROBERT.

Donne, donne. *(Il ouvre précipitamment et lit à voix basse.)*

GERMAIN à M. DUMONT.

Mais qu'a donc notre Monsieur! Il est si pâle!

M. DUMONT, à demi-voix.

Chut, Germain; il n'a pas été élu; il lui a manqué une voix, justement celle de M. Liret.

GERMAIN, joignant les mains.

Bon Dieu! c'est égal; çà me fait de la peine pour lui.

(Madame Robert suit avec anxiété les traits de son mari.)

M. ROBERT reste un moment étourdi après avoir lu, puis il dit d'un ton qu'il veut rendre calme et naturel.

Ma femme, mon ami, venez m'embrasser.

(Mme Robert l'embrasse sans parler.)

M. DUMONT, lui serrant la main.

Tu es donc Monsieur le sous-préfet?

M. ROBERT, contenant son agitation.

Point. La lettre m'annonce que je suis mis de côté.

Mme ROBERT, avec joie.

Et tu nous le dis d'un ton de voix si calme?

M. ROBERT.

Ma bonne Mathilde, mon cher Dumont, la crise est passée; et ce qui devait en apparence l'augmenter, m'a guéri.

Mme ROBERT.

Quel bonheur!

M. ROBERT.

Je ne sais ce qui s'est opéré en moi, pendant que je lisais cette lettre, mais je commence à voir le monde tel qu'il est. *(S'animant)* Tout n'est que comédie, élections, préfectures, ministères, en vérité je serais un sot de prendre au tragique ce qui me concerne.

M. DUMONT, à part.

La guérison n'est pas parfaite. *(A haute voix)* Lis-nous donc cette lettre.

M. ROBERT, se faisant violence.

Volontiers. *(Il lit.)*

« Mon cher M. Robert,

» C'est avec un vif regret que je vous donne communication des ordres que j'avais reçus du ministère. Votre brevet était dans mes mains depuis plusieurs jours, mais j'avais l'instruction expresse de ne vous le remettre que dans le cas où votre élection de député serait assurée. Vous êtes des nôtres, je puis vous dire entre nous que le ministère est obligé par les circonstances à profiter de tous les moyens à sa disposition pour fortifier son parti dans la chambre. C'est là la triste situation dans laquelle nous place une opposition systématique peu scrupuleuse sur le choix des moyens. Placé entre la nécessité de livrer le pays à l'opposition ou de résister avec énergie, le gouvernement ne peut hésiter.

»Veuillez croire à l'estime toute particulière que vous porte, etc.

GERMAIN, qui a écouté l'oreille tendue.

Que c'est drôle! que c'est drôle! Ah, par exemple, ce n'est pas moi qui voudrais être gouvernement. Est-il malheureux, le gouvernement?

Mme ROBERT.

Eh bien, cher ami, tu vois à quoi tu aurais été exposé, si le vote des électeurs t'avait favorisé. Tu aurais dû, toi aussi, capituler avec ta conscience; tu aurais été placé entre ton devoir et les intérêts de ta position. Félicite-toi de rester fidèle à tout ton passé de négociant, qui est si honorable.

SCÈNE DOUZIÈME.

LES PRÉCÉDENTS. UN VALET.

Le valet remet une seconde lettre à M. Robert et sort.

M. ROBERT.

Encore une lettre! C'est l'écriture de mon gendre, de M. de Sondreuil. *(Il veut l'ouvrir, puis après quelque hésitation, il la remet à sa femme.)* Lis toi-même; je sors un instant; j'aime mieux que tu viennes m'annoncer ce qu'elle contient. J'ai aujourd'hui la main malheureuse. *(Il sort.)*

Mme ROBERT ouvre en tremblant et lit.

« Monsieur,

»Depuis plusieurs jours j'examine mon cœur et je me sens si peu digne de l'affection de mademoiselle votre fille que je vous prie de m'accorder un délai d'un mois, avant la célébration du mariage. Je dois faire d'ailleurs un petit voyage d'affaires à Paris, et je vous écrirai de là plus au long.

» Veuillez, etc. DE SONDREUIL.

(M. Dumont et Mme Robert gardent un moment le silence.)

M. DUMONT.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Mme ROBERT, avec calme.

Cela veut dire que le banquier refuse la main de la fille d'un homme qui n'est ni député ni sous-préfet.

M. DUMONT.

Mais peut-être...

Mme ROBERT.

Je l'avais craint pour Lucile, vous le savez. Ma fille, ma pauvre fille! Comment lui annoncer cette nouvelle.

M. DUMONT.

A son âge, et avec son caractère, on résiste à une douleur passagère.

Mme ROBERT.

Je l'espère. Mais allons, cher Dumont, la préparer à cette nouvelle. — Ce sera un plus grand coup pour mon mari que pour moi. Vous voyez, mon ami, comme tous les projets de l'homme s'écroulent : L'homme propose et Dieu dispose!

(Ils sortent.)

SCÈNE TREIZIÈME ET DERNIÈRE.

GERMAIN, après s'être assuré qu'il est seul, s'étend dans un fauteuil.

L'homme propose et Dieu dispose! Oui, sans doute, madame a raison de parler ainsi, elle surtout qui est si bonne et si religieuse. Quant à monsieur, je pense, moi, qu'il fait un autre calcul. Voyons : *(il compte sur ses doigts)* S'il avait fait une visite à M. Liret, il aurait été élu député ; une fois député, il était sous-préfet. Une fois député et sous-préfet, Mlle Lucile épousait le riche banquier, M. de Sondreuil. Si tout cela manque, c'est parce que monsieur a négligé de voir son notaire. Ah! nos anciens avaient bien raison de dire :

POUR UN POINT, MARTIN PERDIT SON ANE.

C.-F. G.

ANCIENNES

CHANSONS POLONAISES[1].

Les chansons qui suivent, inspirées par l'amour, sont touchantes de grâce et de naïveté; c'est l'innocence et la simplicité d'un peuple enfant. On n'y rencontre point de subtilités métaphysiques, mais les tendres accents de l'espérance et de la crainte, quelquefois la fierté et la menace, presque toujours une soumission aveugle à la voix du cœur.

Chanson de noce.

« Trois prétendants ont été aujourd'hui chez moi, — chacun d'eux a apporté des dons : — le plus beau m'a donné de belles paroles — et trois aunes de rubans; — le second était laid, — mais il m'a apporté de l'or; — le troisième m'a donné trois roses — et aussi trois tendres baisers. »

« Le premier, je l'embrasserais volontiers comme mon frère; — le second, je le saluerais — comme mon voisin; — mais au troisième, à celui de qui j'ai reçu les roses et les baisers, — je voudrais donner mes yeux et les jeunes années de ma vie. »

La Rue [2].

La belle Jeannette de notre voisin a eu un mauvais songe, — et le matin elle a trouvé dans le petit jardin et devant la fenêtre, — la rue écrasée.

« Rue, rue, verte rue, — qui t'a écrasée? — Je t'avais plantée pour mon jour de noce, — j'avais soin de toi comme de mes yeux. »

« Ah! malheureuse, si je savais qui a foulé ma rue, — je le maudirais durant trois jours, — car le bonheur m'abandonnera — maintenant que tu n'es plus là. »

« Et un petit oiseau caché dans la haie — dit à Jeannette : — Ah! si tu savais qui a foulé la rue — dans le petit jardin, — tu ne lui en voudrais pas. »

(1) Pour la première partie de cet article, voir notre précédent numéro, page 262.

(2) Cette plante joue un grand rôle dans les poésies érotiques de tous les Slaves. On en faisait la couronne des épouses.

« Qui a donc écrasé ma rue? — Est-ce la grêle pendant la nuit? — ou bien est-ce le vieux bouc — avec lequel Jeannette joue depuis sept ans sur la prairie? »

« Et le petit oiseau lui dit : — Ce n'est pas la méchante grêle, — ce n'est pas le vieux bouc; — c'est ton amant qui a passé par le jardin et foulé la rue. »

« Que voulait-il donc — puisque sa Jeannette dormait?

« Ah! il voulait voir Jeannette, — car il y avait du jour à la petite fenêtre : — Jeannette ne dormait pas encore. »

Et il a regardé par la petite fenêtre — comme sa bonne mère — baignait Jeannette dans le lait, — et comme elle tressait ses cheveux — pour la noce d'aujourd'hui.

La Menace.

Ecoute, jeune homme, si tu veux m'aimer,— aime-moi fidèlement! — car je ne pleurerai pas, je ne me plaindrai pas, — comme font d'ordinaire les filles. — Si tu m'es infidèle, l'oncle me donnera un écu, — et là, dans la forêt, demeure une vieille méchante sorcière. — Et si je me plains à elle,— si je caresse son petit chat : — Oh! alors pour chacune de mes larmes, — elle te fera quelque mal. — Quand elle aura écrit ton nom — dans les étoiles, — et enfoui tes cheveux noirs — dans le cimetière : — Oh! alors, tu sauras — quel fruit recueille le jeune homme qui se joue — de l'amour de deux filles!— L'eau t'engloutira, — toi et ton bateau; — si tu fuis l'eau, ton cheval te précipitera du haut d'un rocher; — si tu fuis le rocher, — un arbre de la forêt t'écrasera; — si tu fuis les forêts, la foudre — frappera ta tête dans les champs. — Puis ta voix sortira du tombeau — pour me supplier de pardonner : — « Ah! pardonne-moi, chère amie! » — Mais moi, je ne le ferai pas.

Le petit anneau.

Sur le grand étang — nagent des cygnes blancs, — et sur la rive verte est assise une belle jeune fille. — Dans les airs croasse — un corbeau noir; dans le sein de la jeune fille tombe un petit anneau d'or.

« D'où as-tu, corbeau, — ce petit anneau d'or? — Je connais ce petit anneau, — je l'ai reçu de ma mère, — je l'ai gardé trois ans, — et l'ai donné au jeune homme — qui me portait chaque dimanche — à la maison. »

Et le corbeau dit : — « Ne t'informe pas du petit anneau,— ne demande pas après le jeune homme— qui te portait chaque dimanche — à la maison : — car mon bec est rouge, — et ton jeune homme est allé à la guerre — dans les pays éloignés.

La petite couronne.

« Une petite couronne nage sur le ruisseau; — une jeune fille se tient sur le pont.

» Et elle claque de ses petites mains — et dit à la petite couronne :

» D'où viens-tu, petite couronne de rue? — d'où coules-tu, cher petit ruisseau? »

« Et le petit ruisseau répond à la jeune fille : — « Je viens de l'étang du moulin, et je coule vers toi. »

» Et la petite couronne dit à la jeune fille : — « Il y a un jardin près du moulin ; — un jeune homme habite le moulin. — Et ce jeune homme a tressé une petite couronne ; — il y a mis un ruban de soie, — et a dit au ruisseau en chantant : — Coule seulement, petit ruisseau à travers la prairie. — Il a dit ensuite à la couronne : — Nage, petite couronne, jusques vers le bord. »

Cette dernière chanson se rapporte à un usage fort ancien, que l'on fait remonter à l'époque païenne, et qui s'est perpétué jusqu'à aujourd'hui. Chaque année, la veille de la Saint-Jean, les rives et les ponts de la Vistule se couvrent de jeunes gens, de jeunes filles et d'une foule de curieux. Les premiers jettent des couronnes dans le courant du fleuve et les suivent de l'œil; si la couronne d'un jeune homme rencontre celle d'une jeune fille, on a le droit de pronostiquer leur mariage. Comme il arrive souvent que les couronnes sont entraînées au loin, avant de se joindre, on en jette de nouvelles, et les personnes intéressées à ce jeu le prolongent jusqu'à la nuit, en faisant leurs réserves pour l'année suivante, au cas où la journée ne leur ait pas été favorable.

Cette coutume s'est modifiée considérablement : il fut un temps où la jeune noblesse ne dédaignait pas de consulter les eaux du fleuve et d'avoir recours à la divination des couronnes. L'introduction des mœurs européennes a fait déchoir les usages d'autrefois ; la fête du 23 juin n'est plus à la mode pour les gens comme il faut, et ce n'est que le bas peuple qui la célèbre encore; beaucoup de personnes de la haute société et de la classe moyenne dirigent volontiers leur promenade de ce jour vers les bords de la Vistule, afin de rire et de s'amuser de ce qui se passe, et non point en y mettant le sérieux et l'intérêt que réclame tout souvenir national.

Dans une autre chanson, une mère voyant jouer ses enfants en bas âge sur le seuil de la porte, se représente son fils grandi, conduisant une princesse dans la maison blanche (1), et sa fille, svelte comme un pin et blanche comme un lis ; puis elle ajoute en s'adressant à cette dernière : « Si tu es un jour ainsi, tous les jeunes » gens viendront le soir dans notre cabane, pour voir et ton visage » et le lin que tu fileras en chantant. » — Ces paroles font allusion à la manière dont les jeunes gens passent les longues soirées de l'hiver. Ils se réunissent chaque jour dans une cabane où les filles chantent les anciennes chansons et filent le lin, tandis que les gar-

(1) Maison de Seigneur.

çons entretiennent le feu du grand foyer et racontent des histoires. Cela dure jusqu'au premier chant du coq, puis chacun accompagne son amie à la maison. Celle qui chante les plus belles chansons et celui qui raconte les meilleures histoires, sont honorés d'un ruban à la danse du dimanche.

Si cette coutume a dû contribuer à faciliter la transmission des chants populaires, il est une autre circonstance qui a eu une influence encore plus favorable et plus régulière, je veux parler de ces *chanteurs*, espèce de troubadours, chargés d'ans, qui vont de village en village et desquels le peuple dit: *Ce sont des hommes qui connaissent de meilleurs temps, et qui savent d'anciens chants.* Ils jouent de plusieurs instruments, fréquentent les foires, assistent aux fêtes de l'église et prennent part aux pélerinages; on les invite aux noces et à toutes les solennités.

Les téorbanistes, ainsi appelés du nom de leur instrument de musique, forment une autre classe de chanteurs. Ce sont de jeunes gens, beaux hommes pour l'ordinaire, qui vont à la cour des grands seigneurs polonais et portent un riche costume cosaque. Autrefois on en rencontrait dans toutes les maisons opulentes, mais leur nombre a beaucoup diminué, il n'y en a plus actuellement qu'en Podolie et dans l'Ukraine.

Le cheval du Cosaque.

« Il n'y a point de bonheur dans le monde : — le chêne tombe sur son frère, et le cheval des steppes se plaint du Cosaque — que célèbrent les chansons. »

« Cheval, ô cheval, mon cher cheval ! — dis-moi donc : — n'aimes-tu plus comme autrefois cette vie de steppes? — Le voyage te devient-il pénible? — Est-ce que ces armes te fatiguent? — Ou bien mon chant ne te plaît-il pas? »

« Frère Janosch (Jean), ce n'est pas ton chant qui me déplaît, — ce ne sont ni les voyages ni les armes qui fatiguent ton coursier. Aujourd'hui comme autrefois je parcours le monde avec plaisir ; — car la vie que nous menons tous deux est joyeuse. — Cependant mes plaintes sont justes : — ton coursier souffre quand tu bois, quand tu cours ; il souffre de l'éloignement de ton amie. — Je cours depuis le matin sans me reposer ; — je t'attends toute la nuit sans avoir rien à manger. — tandis que la chanson de ton amie t'endort doucement. — A peine le jour point-il que je cours de nouveau ; — et frère Janosch ne demande pas si je brûle ou si je gèle. »

« Chez nous, l'herbe croît en abondance, — le vent des steppes souffle avec force, — le Dniester étend son lit, les rochers sont escarpés : — et pourtant je cours sur les abîmes, plus rapide que le vent, — je traverse les steppes sans voir l'herbe, — puis je passe le Dniester sans boire une goutte d'eau. »

Qu'y a-t-il de plus touchant que cette plainte du cheval du désert, que son maître a conduit loin des bords du fleuve où il est né? Il souffre, mais en se résignant à son sort, parce qu'il aime lui aussi, la guerre, le voyage et les chansons. C'est le cheval de l'Arabe, pour le dévouement et pour les bons services, si ce n'est pour l'élégance des formes. Il n'est pour ainsi dire pas de Cosaque sans cheval, et l'on ne pense jamais à l'un sans le voir accompagné de l'autre: les privations et les grandes distances les rendent inséparables.

Toute la vie du cosaque est dans ces quelques mots: *avoir un cheval, une amie, boire, courir le monde et chanter.* Ce genre de vie dure depuis des siècles et tient à la nature du pays, peut-être encore plus qu'au caractère des habitans. Voici quant à la composition de leurs chants, ce qui se passe tous les jours, et ce qui explique l'existence du grand nombre de chansons populaires qui ont pris naissance dans ces contrées.

Dix à quinze Cosaques se trouvent-ils réunis, au retour d'une course lointaine ou d'une expédition militaire, ils choisissent un endroit où l'herbe est belle et abondante, pour y laisser paître leurs chevaux; eux-mêmes tirent de derrière leurs hautes selles quelques maigres provisions, pour les consommer en commun. Le repas n'est pas long, et déjà plusieurs voix entonnent l'air d'une chanson connue. A celle-ci en succèdent d'autres sur la guerre et sur l'amour; les esprits et les cœurs sont émus et s'animent, et l'un des assistans propose de composer une chanson nouvelle. Tous applaudissent, l'on se consulte pour le choix du sujet. Ce sont tantôt les exploits militaires d'un chef aimé des soldats, tantôt les expéditions d'un brigand fameux, ou bien une aventure héroïque et tendre, ou bien enfin la mort d'un cheval qui a plus d'une fois sauvé la vie de son maître et que toute la troupe connaît et regrette. On tombe ensuite d'accord sur l'air et sur le refrain, puis le travail de l'improvisation commence: l'un propose deux vers qu'il chante; on les répète en les perfectionnant; on y en joint d'autres. Voilà un couplet de terminé; tout le cercle le chante en chœur, et l'on procède de même pour les autres.

La pauvre sœur.

« Aimable comme la baie vermeille, — une jeune fille quitta en pleurant frères et mères, — pour la hutte de l'étranger.

On lui chanta le long du chemin cette belle petite chanson — « Tu auras des habits d'or; — tes jours seront doux comme nos chants. »

« Mais elle eut des jours mauvais : — son mari était méchant ; — elle pleurait toute la nuit, et le jour elle était triste.

» Alors elle écrivit à ses frères, et dépêcha la colombe : — Venez frères, venez, autrement votre sœur meurt. »

» Et les frères arrivèrent tous au bout de sept jours, — et ils dirent : Ce sont de tels habits que notre sœur a chez toi !....

» Ses jours sont-ils doux comme les chants ? — Est-ce là notre sœur ? Etait-elle ainsi, cette jeune baie, lorsque tu l'as demandée ? »

» Et la sœur pria ses frères de la prendre avec eux, — mais ils lui dirent : « Il nous faut premièrement enterrer ton mari. »

» Ah ! que voulez-vous, chers frères ? — Laissez vivre mon mari ! Qui sera père de mon enfant, si vous l'enterrez ? »

» Je serai père de ton enfant, — je te donnerai un mari ; et les hommes apprendront comment les frères se vengent. »

Le caractère oriental de la poésie que nous venons de citer ne peut être méconnu, tant à cause de la nature du style et de l'emploi du pigeon messager, que de la rapidité de la vengeance. Ici encore le père n'est pour rien dans les adieux de la fille : elle prend congé en pleurant de sa mère et de ses frères ; ils l'accompagnent et entonnent le chant des épouses. C'est à eux qu'elle écrit quand elle se sent malheureuse. La vengeance ne se fait pas attendre : à peine ont-ils vu combien leur sœur est malheureuse, que la mort de son mari est décidée.

Chanson des prétendants.

Sur un pin élancé se perchèrent trois oiseaux, — et près d'une fille jeune et belle vinrent trois amants.

« Tu es à moi, dit l'un. — Ne sois pas cruelle, dit l'autre. — Dieu le veut, chante le troisième, tu viens dans ma maison. » — Et la jeune fille se moque d'eux et répond : — « Ma mère m'a baignée dans le lait. Elle n'a laissé voir à la lune que mes yeux ; — elle n'a laissé toucher aux fleurs que mon sein. — Beaux jeunes gens, si vous voulez m'avoir pour femme, — il faut m'apporter trois choses — pour la fête de dimanche : — le premier doit me donner du lait d'oiseaux ; — le second ira chercher un rayon de la lune ; — le troisième passera encore aujourd'hui la mer à cheval, — et m'apportera pour la noce une couronne de trèfle. »

Lorsqu'il s'agit d'une demande en mariage, le prétendant se fait accompagner de quelques-uns des hommes les plus considérés de l'endroit ; ils se rendent le samedi soir dans la maison de la jeune fille, et les parens rassemblent aussi vite que possible une petite société. Quand la conversation est animée et que les hôtes paraissent pleins de gaieté, celui qui porte la parole au nom du prétendant, tire du panier une bouteille d'hydromel et un gobelet ; il boit à la santé des parents, le remplit de nouveau et commande au jeune homme de boire à la santé de son amie, ce qu'il fait en

chantant quatre petits vers : « La vie des champs est paisible — » comme celle de l'abeille, — et le mariage est doux — comme le » miel. » Si la fille accepte le gobelet, ce qui du reste a été décidé d'avance avec les parents, le consentement est donné ; quand elle le refuse et s'éloigne de la chambre, les garçons et les filles présents entonnent la chanson ci-dessus, le prétendant se retire tout confus, mais celui qui a porté la parole reste, parce que les parents ont accepté le gobelet en signe d'amitié. C'est alors qu'il est d'usage de dire : *Telle fille a envoyé son prétendant après le trèfle.* Si le consentement a été accordé, l'annonce du mariage et les fiançailles ont lieu dès le lendemain, jour de dimanche, après une nuit passée dans la gaieté et dans les libations.

La Nacelle.

Près de la rive est une nacelle, — et les flots s'agitent ; et ils emportent la nacelle toujours plus loin du bord. — Un roseau l'appelle du rivage :

— « Retourne, cher petit bateau, vois comme on repose mollement près de moi ! — Reviens près du roseau, car la mer est haute. »

« On repose doucement près du roseau, la mer est agitée, — mais je veux aller encore un peu plus loin et ensuite retourner vers toi. —

« Ah ! tu ne reviendras pas te reposer près du roseau ; — tu seras emporté, et la mer t'engloutira ! »

Et la nacelle fut entraînée et ne retourna jamais. — Le roseau la redemande aux flots et les flots se taisent.

L'allégorie distingue cette chanson de toutes les autres, et sur deux mille on en trouve à peine trois qui puissent y être comparées. Est-ce une jeune femme qui rappelle celui qu'elle aime, quand il part pour affronter les dangers du monde ou les chances de la guerre? Est-ce le vaisseau de l'état que l'auteur a en vue, et l'ode d'Horace à la République :

O navis, referent in mare te novi
Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus,
. . . . . .

n'a-t-elle point inspiré le chant de la nacelle? Dans ce cas, il faudrait l'attribuer à la classe lettrée, à tel membre du clergé ou de la noblesse, et l'emploi de la forme allégorique n'aurait plus lieu d'étonner. Les malheurs de l'état y ont fourni une application de tous les jours, et ont pu rendre populaire la pensée d'un seigneur de château.

E. STEINER.

POÉSIE.

A UNE JEUNE FILLE.

> Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
> Enfant, n'enviez point notre âge de douleurs!
> VICTOR HUGO.

Louise, quand votre œil, où le ciel se révèle,
Comme un limpide azur brille et nous réjouit;
Quand votre chaste front, comme la fleur nouvelle,
Avec grâce s'épanouit;

Quand belle et souriante, au cercle de famille,
Génie harmonieux prêt à se déployer,
Vous semblez, sous vos traits d'aimable jeune fille,
L'ange protecteur du foyer;

Quand votre intelligence, essayant sa jeune aile,
Suit ma muse en son vol errant, capricieux;
Que votre voix répond à ma voix fraternelle,
Comme un écho mélodieux;

Quand votre âme se peint sur votre doux visage,
Rayonnant de candeur, de grâce, de bonté,
Comme un joyeux matin, comme un frais paysage
Se mire en un lac argenté ;

Je rêve du bonheur, cette blonde chimère!
Comme si du présent le ciel m'eût consolé ;
Dans le rude sentier de cette vie amère,
Je sens mon cœur moins isolé.

Oh! vous ne savez pas encor ce que le monde
Enferme de néant, de misère et d'orgueil,
Dans son gouffre maudit, terrain scabreux, immonde,
Où chaque pas heurte un écueil.

Vous ignorez ces maux dont l'excès nous accable,
Ces plaisirs dont le miel nous cache le poison ;
Vous n'êtes point en butte à l'envie implacable,
Au stylet de la trahison.

Vous ne connaissez pas quels furieux orages
Bouleversent parfois le pauvre cœur humain ;
Coups terribles, sous qui les plus mâles courages,
Brisés, succombent en chemin!

Votre bouche naïve est d'accord avec l'âme :
Vous n'en imposez point par un rire moqueur,
Une gaîté factice et des regards de flamme,
Qui masquent la glace du cœur.

Le printemps vous sourit plein de fleurs, d'harmonie :
L'âge de l'innocence est celui du bonheur!
Après un jour serein, sur sa couche bénie,
On s'endort au nom du Seigneur.

On fait un joyeux rêve, on s'éveille à l'aurore,
Avec les chœurs d'oiseaux, les brises du jardin ;
Puis on rend grâce à Dieu du jour qui vient d'éclore,
Dans sa prière du matin.

Et l'heure à l'heure ainsi, perle à perle, s'enlace,
Apportant son tribut de chaste volupté ;
Et du jour qui s'éloigne un autre prend la place,
Et garde la sérénité.

Louise, ah! puissiez-vous, durant longues années,
Conserver ces jours d'or et ces heures de miel,
Tressés de blanches fleurs, hélas! trop tôt fanées,
Dont le parfum remonte au ciel!

A peine l'âge mûr rayonne sur la vie,
Et, victime déjà des caprices du sort,
A travers une larme, on jette un œil d'envie
Sur cette enfance d'où l'on sort.

J.-E. Peg-Roussel.

Chants d'Avril.

I.

LE PRINTEMPS DU VIEILLARD.

—

A mon jeune ami Marc Monnier.

La neige lentement sur les monts se retire,
Au frais vallon serpente un murmurant ruisseau,
Et la terre embellit son printanier sourire
Des parfums de la fleur et des chants de l'oiseau.

De la saison, mon Dieu! que ta bonté lui donne,
Tous les sens du vieillard jouissent à la fois,
Aux charmes des beaux jours chacun d'eux s'abandonne,
Et, pour te rendre hommage, ils empruntent sa voix.

L'espoir, en traits fleuris de toutes parts s'imprime,
Sur les monts, les forêts, dans les champs, dans les cieux :
Sous mes pas le gazon qui pousse et se ranime
Fête ma bienvenue et sourit à mes yeux.

Le silence attristait mes mornes promenades :
L'alouette soudain, du haut des cieux ouverts,
Lance, et fait ruisseler, en joyeuses cascades,
Les notes de sa voix sur les prés déjà verts.

La violette éclose à l'abri des ramées
Me jette son odeur au travers d'un buisson,
Et j'aspire à longs traits les senteurs embaumées
Qui tombent d'une haie ou montent du gazon.

Par les âpres frimats ma main n'est plus glacée
Quand un ami d'enfance accourt me la saisir
Et mon sang qui circule ainsi que ma pensée
Jusqu'au bout de mes doigts porte alors un plaisir.

Au jardin qui verdit la feuille renaissante
De son suc bienfaisant m'accorde la faveur ;
Ranimant de mon corps la vigueur languissante
Elle flatte mon goût de sa tendre saveur.

Et toi, mon jeune ami que le destin fit naître
Poète couronné de sentiments pieux,
Chante aussi la saison dont les jours doivent être
Aussi purs dans ton cœur que brillants dans les cieux !

Février 1848. J. PETITSENN.

II.

A M. J. Petitsenn.

O primavera, gioventù dell' anno,
O gioventù, primavera della vita !

Salut, ô matin de l'année,
Doux réveil du monde endormi !
Avril, ton aube est fortunée,
Tu réponds à mon cœur ami.

Le soleil qui semble renaître
M'envoie un rayon triomphant,
Et vient jouer sur ma fenêtre,
Riant et pur comme un enfant.

Il me dit : « Avril me convie
» Et je viens à toi du saint lieu :
» Je suis la lumière et la vie,
» Je suis comme un regard de Dieu.

» Je fais descendre sur le monde
» La beauté d'un monde meilleur ;
» Je donne mon reflet à l'onde,
» L'azur aux cieux, la joie au cœur.

» Bientôt, pour l'épi que je dore,
» Je serai brillant comme un roi,
» Mais ma lumière est douce encore
» Et je suis jeune comme toi.

—

La fleur se suspend à la branche ;
Partout, sur les rameaux flottants,
Une guirlande rose et blanche
Paraît saluer le printemps.

Elle me dit : « J'aime à renaître,
» Ami, j'ai hâte de fleurir ;
» Je pro nets au verger champêtre
» Le fruit qui me fera mourir.

» Mes senteurs annoncent au monde
» Les trésors qu'apporte l'été :
» Et bientôt l'automne féconde
» Sera riche de ma beauté.

» Chacun me voit avec délice :
» Tout se ranime à mon pouvoir,
» Tout se parfume à mon calice,
» Ami, comme toi j'ai l'espoir.

—

Tout se ranime et la nature
Semble parée à son réveil :
Partout c'est un joyeux murmure,
C'est un hymne au premier soleil.

L'oiseau dit : « Ma voix est bénie
» Dès qu'Avril ramène un bon jour...,
» Dieu m'a donné cette harmonie,
» Que, joyeux, je prête à l'amour.

» Je vais sur le chaume rustique
» Ou sur les clochers du Seigneur :
» Là ma prière est un cantique,
» Mon cantique un chant de bonheur.

» Sur les rives que j'ai choisies
» Je puis gazouiller sans effroi...
» Ami, mêlons nos poésies,
» Car je suis heureux comme toi. »

—

Maître, laissons la rêverie
Qui s'endormait au coin du feu :
L'air est pur, la route est fleurie...
Jamais je n'ai tant aimé Dieu !

Qu'au soleil la Muse renaisse !
Que nos voix s'élèvent en chœur !
Effeuillons ce chant de jeunesse
Qui fleurit au printemps du cœur !

Avril 1848. MARC MONNIER.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUIN.

Un retard forcé dans la publication de notre dernier numéro nous a permis d'y donner, au post-scriptum de la *Chronique*, la journée du 15 mai. Nous avons peu de chose à changer ou à ajouter à notre récit, bien qu'il ait été écrit le lendemain, sous le coup et non pas encore après explication de l'événement. Il est vrai que cette explication reste toujours à venir et, comme tant d'autres, ne viendra peut-être jamais. Chacun s'écrie à l'envi : « Il faut que la lumière se fasse ! » et le *Constitutionnel* ou la *Presse* ne manquent pas de le répéter tous les matins d'une voix éclatante ; mais il y a long-temps que les hommes ont beau vouloir prononcer aussi leur *fiat lux !* la lumière ne se montre nullement empressée de répondre à l'appel, surtout en révolution.

Le point sur lequel une explication du 15 mai aurait le plus vivement intéressé la curiosité publique, déjà, au reste, un peu lassée de cet événement qui commence à se perdre dans les orbes lointains de la grande comète de 1848, comète à double queue, l'une pacifique, l'autre révolutionnaire, ce point, disons-nous, est celui-ci : Y a-t-il eu réellement complot? complot prémédité, ou seulement instantané? dessein froidement calculé, ou échauffement subit des têtes dans la fournaise? la république rouge avait-elle été conçue, élevée et nourrie en secret pour n'avoir plus, en déchirant le voile du temple, qu'à exhiber la nouvelle déesse et la faire adorer? ou bien cette aimable Minerve a-t-elle jailli de toutes pièces, mais non pas heureusement tout armée, du cerveau tonnant de quelque Jupiter montagnard? quelle a été, enfin, dans tout ceci la part d'action ou d'inaction de certains membres et de certains agens du pouvoir? furent-ils dupes ou complices, gagnés ou joués? connivence ou inertie, inhabileté ou calcul, désordre volontaire ou irréfléchi, peur de se dépopulariser,

de se compromettre, ou simple habitude de laisser-faire et de voir venir, quitte à s'en tirer après, quel est le vrai mot de tous ceux-là? Il y a bien certainement quelque chose à reprocher à la commission-exécutive: mais quoi, au juste? Voulût-elle le dire, elle y serait peut-être encore embarrassée.

Qu'il ait existé un plan dans la tête de quelques-uns des meneurs, les pièces saisies chez Sobrier en font foi. Ce sont six *projets de décrets*. L'un prononce la dissolution de l'Assemblée Nationale comme ayant violé son mandat, et constitue un *comité de salut* public. Un autre invite les *patriotes connus* à choisir un comité municipal et à former entre eux une force armée; « le surplus de la garde nationale et *surtout la partie bourgeoise* ne pourront se montrer en public et revêtus d'uniformes militaires et en armes, » sous peine de se voir « *mis hors la loi.* » Un autre encore établit au nom de la fraternité, avec perception dans le délai de cinq jours, une taxe progressive sur les capitalistes qui ont plus de quinze cents francs de rente par tête, et sur les propriétaires fonciers qui paient plus de cent francs de contributions: la progression commence à deux cents francs par mille francs de rente pour les premiers, à vingt-cinq francs par cinquante francs de contribution pour les seconds. Enfin, par le dernier de ces décrets, « l'organisation du travail, sur une base possible actuellement, sera promulguée dans trois semaines. Elle sera toute entière dans l'intérêt des ouvriers, en sauvegardant, autant que possible, les justes droits du maître. La *force ouvrière* est chargée du maintien de l'ordre. » Il est juste de dire qu'un article spécial a soin d'ajouter: « Tout citoyen trouvé ivre sera mis en prison pour trois jours, et nourri seulement de soupe, de pain et d'eau. » Ainsi, l'auteur ou les auteurs de ce décret avaient tout prévu, sauf peut-être qu'ils réussiraient si aisément et si vite, ce jour-là même, dès le premier coup d'essai; mais assurément ils ne se doutaient pas que, la chose faite, elle ne le serait que pour un quart-d'heure, que la victoire leur tournerait dans les mains, que le succès les perdrait. Sobrier, mal reçu au ministère de l'intérieur, n'eut pas seulement le temps d'arriver à l'hôtel-de-ville; il fut arrêté dans le trajet. Albert s'était cru encore en février. Barbès qui, à ce qu'on prétend, désapprouvait et redoutait la manifestation, n'avait pu y tenir en la voyant se dresser devant lui: il avait reconnu son sang. Raspail qui la voulait, mais seulement en faveur de la Pologne, ne s'y était pas moins laissé prendre, bien qu'il n'eût ni confiance ni estime pour ceux qui venaient de l'exploiter avec tant d'audace suivie de tant de maladresse. Il s'était borné à lire la pétition à la tribune; il fit tous ses efforts pour qu'on n'allât pas au-delà; il ne se rendit point à l'hôtel-de-ville après la séance, mais tout droit chez lui, où on vint l'arrêter. En attendant il était tombé dans le panneau, et il put dire alors, nous raconte un témoin oculaire: « Vous voyez si j'avais raison de me défier et de me séparer de ces gens-là!

maintenant nous voilà par eux dans le gâchis. » Le plus dangereux et, probablement, le plus conspirateur de tous, Blanqui se montra aussi le plus adroit : il ne courut point se jeter tête baissée dans la souricière de l'hôtel-de-ville; il se donna le temps de la réflexion et, voyant sur les quais la tournure que prenait l'affaire, il s'éclipsa. On crut, M. Garnier-Pagès annonça à l'Assemblée et plusieurs soutiennent encore qu'il fut arrêté le jour même, mais qu'il trouva le moyen de se faire relâcher à la préfecture de police : quoi qu'il en soit, on avait manqué cette importante capture; les autres n'étaient rien au prix de celle-là : traqué de retraite en retraite, on ne mit définitivement la main sur lui que plus tard. Proudhon, Cabet, Pierre Leroux n'avaient figuré que par leurs noms sur la liste du nouveau gouvernement provisoire. Louis Blanc fut entendu comme témoin par les deux magistrats chargés de l'enquête ; mais la commission exécutive ni le ministère ne les soutinrent pas dans l'Assemblée Nationale, lorsqu'ils déclarèrent avoir besoin maintenant d'interroger Louis Blanc comme inculpé et qu'ils demandèrent en conséquence son arrestation.

Ce dernier incident a eu de graves conséquences : la démission des deux magistrats ; celle de M. Jules Favre, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, lequel avait été de leur avis ; puis, par contre-coup celle de M Crémieux qui, après avoir paru autoriser les poursuites comme ministre de la justice, crut pouvoir voter contre, nouveau maître-Jacques, comme représentant ; enfin la déconsidération et l'ébranlement de la commission exécutive elle-même. On en est à parler déjà de la démission de Ledru-Rollin et de Lamartine. Quant à Louis Blanc, s'il a conservé sa liberté et semblé se relever un moment, ce n'a été que pour mieux faire voir sa chute et fixer davantage sur lui le soupçon.

Telle fut la journée du 15 mai, avec ses conséquences jusqu'au moment où nous écrivons (7 juin). La République a déjà eu trois de ces journées caractéristiques, une par mois. La première, en mars, le 20 si notre mémoire ne nous trompe pas : promenade pacifique, mais de cent mille blouses, répondant ainsi à un essai de démonstration des compagnies d'élite de la garde-nationale, que l'on privait de leurs bonnets à poil par respect pour l'égalité. La seconde, celle du 16 avril (nous l'avons racontée) : manifestation imposante de toutes les classes de la population contre un projet de pression sur le gouvernement provisoire et contre les communistes. La troisième, celle du 15 mai : violation de l'Assemblée, culbutée un moment, mais bientôt vengée et remise debout par la garde-nationale.

Tous les partis, sauf le parti rouge prononcé, appellent cette dernière journée un *crime*, un *attentat;* mais tous n'en parlent pas de la même manière : les uns la prennent beaucoup moins au sérieux que les autres et cherchent évidemment à l'atténuer. L'article qu'on va lire est curieux à méditer en ce sens. Il a paru dans le *Bien public*, lequel,

comme l'ancien *Bien public* de Mâcon, passe pour être inspiré par Lamartine; ce journal, en tout cas, le soutient hautement s'il n'est pas son organe avoué, et le veut pour président de la République. L'article offre, d'ailleurs, un tableau vrai et piquant, mais dans cette nuance, de la manifestation du 15 mai.

« Vraiment on retourne un peu trop souvent la journée du 15 mai contre les hommes de la République. Nous vivons, depuis quelque temps, au milieu des visions. On irrite partout les soupçons par de vagues confidences.

» A en croire les milles rumeurs dans l'ombre qui flottent de tous les côtés, il reste toujours un profond mystère sur la conspiration. Continuellement la pensée première de cette terrible journée se dérobe d'homme à homme, de fonctionnaire à fonctionnaire, jusqu'à ce qu'enfin la justice soit obligée de s'arrêter, dans la crainte de voir remonter trop haut la responsabilité; et le procès retombe dans son mystère.

« Voilà ce que l'on répète dans tous les récits. Eh bien! le mystère nous ne craindrons pas de le divulguer, et nous n'irons prendre nos renseignements ni au parquet, ni à la Préfecture de police, ni dans les rapports de la commission exécutive. Nous avons un meilleur témoin, c'est le sens commun.

» Dans la matinée du 15 mai, quelques malheureux condamnés politiques, qui prennent le métier de conspirateur pour le métier d'hommes d'Etat, mauvais logiciens fourvoyés qui croient que tout rêveur en ce monde a toujours le droit de faire une révolution dans une révolution, ont voulu aller, à la tête de vingt mille ouvriers, signifier leur volonté à l'Assemblée nationale. Le procédé était assez cavalier, nous en convenons. Cette prétention, si elle pouvait passer en habitude, ne serait rien moins que la dictature des manifestations.

» Mais, même pour faire une manifestation, il faut un prétexte. Lequel invoquer? La République, dès le premier jour, a été sagement inspirée. Elle a tout donné et à tous les citoyens. On ne peut attrouper le peuple qu'avec un prétexte. Mais là comment l'attrouper? Était-ce avec le suffrage universel? Nous l'avons. Avec le droit de faire partie de la garde nationale? Nous l'avons. Avec le ministère du progrès? On se souvenait trop bien des promesses du Luxembourg. Avec le droit au travail? Mais l'Etat nourrissait momentanément cent mille ouvriers. Donc le motif, qui est le coup de tambour des émeutes, manquait aux conspirateurs.

» Vint l'affaire de Pologne; ils la prirent à défaut de meilleur grief. Ils mirent donc la pauvre Pologne dans le complot, et ils décidèrent la manifestation.

» Nous l'avons vue passer cette manifestation, et vraiment, à la regarder de près, on ne pouvait y soupçonner un bien grand danger pour la patrie. En tête, marchaient les habiles, qui cachaient dans leur barbe leurs beaux projets. Eux seuls avaient la mine assombrie de conjurés qui vont héroïquement au martyre du ridicule. A leur suite venaient les colonnes béates et inoffensives de ces bons ouvriers limousins, charpentiers, qui trouvaient profondément politique de quitter la truelle et le rabot, pour se promener en nombre et à la file, par un magnifique soleil de printemps. On voyait évidemment qu'ils allaient là comme

l'eau va à la rivière. Les hommes et les mondes s'attirent en raison de leurs masses; c'est une loi de gravitation. Il y avait bien, au milieu de tout cela, les délégués des clubs. Ces hommes sont terribles dans les journaux; mais, sur les boulevards ils sont comme tous les autres flâneurs; ils n'ont de farouche que leur drapeau: toute leur colère est au bout d'un bâton. Ils portaient donc toutes sortes de bannières avec toutes sortes de devises et toutes sortes de défroques; le bonnet rouge n'y était pas oublié, bien entendu.

» La colonne défilait pacifiquement sur le boulevard. C'était un mauvais carnaval sans gaîté; c'était un complot sans conjurés dans la confidence; c'était une émeute sans passion; c'était une absurdité conduite par des gens absurdes à une monstrueuse absurdité.

« La manifestation arriva ainsi jusqu'au pont de la Concorde. Je crois qu'intérieurement, à l'exception des meneurs, le plus grand nombre eût été enchanté de trouver là une masse compacte de soldats pour lui fermer le passage; elle eût volontiers rebroussé, sauf ensuite à remplir ses clubs et ses gazettes de protestations contre la tyrannie des baïonnettes. Elle trouva les avenues ouvertes, les fusils courtois: elle passa.

« Nous ne ferons jamais l'honneur au général Courtais, de lui croire assez de génie pour conspirer. La conspiration irait, ma foi! bon train à toutes les oreilles, surtout après le dîner; la vérité sortirait de tous les pores du bon général à chaque bouffée de cigare. Non, le citoyen Courtais a laissé détremper le peu d'énergie qu'il avait au flot de la popularité. Comme il a été fait général par une révolution, il croit devoir à toute révolution nouvelle, au moins une révérence. Voilà, nous en sommes persuadés, tout le secret de la trahison.

« La manifestation, une fois passée par la politesse du général Courtais, elle est arrivée jusqu'au pied du mur de l'Assemblée nationale. Que pouvait-elle faire? Rétrograder? S'arrêter en si beau chemin? Cela valait mieux, sans doute. Mais, comme toujours, la queue poussait la la tête; l'occasion était tentante. Il vaut mieux, d'ailleurs, remettre soi-même sa pétition que la faire remettre.

« La grille fut d'abord forcée, puis la porte, puis la salle des Pas-Perdus, et la colonne toute entière, bannière et drapeaux en tête, s'engouffra dans la salle des séances. On sait le reste. Mais, en relisant le *Moniteur*, on a le droit de se dire que, si cette pitoyable journée était une conspiration, les conspirateurs auraient grand besoin d'apprendre leur métier. Malgré la mise en scène mélodramatique de tout cela, malgré les poignards cachés sous les habits, il n'y avait ni mot d'ordre, ni dessein, ni ensemble. C'était un immense pêle-mêle de motions, de discours, de hurlements. Nulle volonté, nulle conduite, nulle direction. Les uns étaient énivrés, les autres honteux, les autres consternés de leur victoire. On voyait évidemment que les incidents, naissaient des incidents; que tous, chefs et soldats, marchaient de tumultes en tumultes, et qu'ils s'exaltaient, par des violences déjà commises, à commettre de nouvelles violences. Ils furent emportés par la logique irrésistible de leur démarche d'un tort dans le délit, d'un délit dans un crime contre la majesté de la nation.

« Il était entré une manifestation à l'Assemblée nationale, et il en sortit, tumultueusement et à flots pressés, une révolution.

« Une révolution apocryphe, Dieu merci! qui n'a duré que dix minutes. Nous l'avons vue aller prendre possession de l'Hôtel-de-Ville.

Elle y allait vraiment comme elle était venue, avec autant d'impr évu Chacun tirait de son côté. Celui-ci filait par la rue, celui-là par le quai. On eût cru voir une répétition en plein vent, et jouée par de mauvais acteurs, d'une journée de la révolution. Rien n'y manquait, pas même Théroigne de Méricourt [1], que nous avons aperçu rôdant par-là, en pet-en l'air nankin; et tout ce flot mêlé de femmes, de blouses et d'honnêtes émeutiers, qui conspiraient là à la façon de M. Jourdain, a roulé confusément vers l'Hôtel-de-Ville, où les victimes, plutôt que les chefs du mouvement, se sont laissé prendre au traquenard de leur naïveté. Ces gens-là s'étaient cru les Napoléons du 18 brumaire.

« Voilà tout le secret de cette échauffourée si mystérieuse du 15 mai, Celui qui voudrait y trouver une pensée commune, une direction commune, aurait, n'en doutons pas, à faire des prodiges d'imagination. Cette journée, dans son suprême résultat, ne fut prévue ni par ceux qui l'ont inventée ni par ceux qui l'ont réprimée: car on fait toujours involontairement à la nature humaine l'honneur de lui croire un peu moins d'absurdité. Ce fut une folie en participation, entre deux cents intrigants et deux mille moutons. Les coupables eux-mêmes, nous en sommes convaincus, ne savaient pas en partant ce qu'ils feraient en arrivant. Ils se sont laissé surexciter par leur propre action, énivrer par leur propre succès. C'est le quart d'heure surtout qui les faisait criminels. Leur démence marchait avec l'aiguille de l'horloge. Ils allaient comme les derviches, qui tournent d'autant plus vite qu'ils tournent depuis plus longtemps.

« Nous ne croyons pas mentir en disant que c'est là aussi la conviction du parquet. Nous ne concevrions pas autrement l'indulgence, nous pourrions dire la politesse qu'il met à poursuivre et à interroger les accusés. La justice a parfaitement compris qu'elle avait sous la main des hommes coupables surtout d'entraînement. Nous aimons à constater cette modération dans le premier procès de la République. Elle prouve que l'instruction criminelle sera désormais empreinte des inspirations de vraie démocratie.

« Mais notre opinion semble déranger beaucoup d'opinions. Nous sommes d'ailleurs gâtés par nos lecteurs de romans; nous désirons trouver à tous les événements de profondes combinaisons ! nous ne voulons pas comprendre que les actions sont infiniment plus simples que nos imaginations; nous avons un appétit démesuré du mystère; nous voulons toujours entrevoir plus que nous ne voyons, soupçonner plus que nous ne savons. La République, depuis quelque temps, semble vivre d'hypothèses. Nous croyons trouver, dans ce pot-pourri du 15 mai, un complot savamment prévu, habilement conduit; nous y mêlons tous ceux que nous avons quelque raison de haïr; Ledru-

[1] George Sand, qui a déjà trois surnoms dans les feuilletons et les petits journaux: celui-là, emprunté à l'histoire de 93; puis un premier, celui de la moderne *Egérie*, quand Mme Sand passait pour rédiger les fameux bulletins de Ledru-Rollin, alors ministre de l'Intérieur; enfin, celui de *Sempronia*, sous lequel Jules Janin l'a le premier désignée, en lui appliquant le célèbre portrait que Salluste a tracé de cette dame romaine, impliquée dans la conjuration de Catilina. *(Note de la Rédaction.)*

Rollin parce qu'il a parlé, Lamartine parce qu'il n'a pas parlé. On voit qu'il est difficile d'échapper à l'accusation.

« Pour nous, nous ne trouvons, dans ce mauvais thermidor retourné, où le Maximilien Robespierre, très-anodin, de notre époque, s'est laissé doucement conduire à Vincennes, qu'une excellente journée pour la République. Nous ne l'aurions certes ni désirée, ni provoquée. Car nous ne voudrions pas voir notre nouveau gouvernement s'affermir sur un scandale. Mais nous pensons que cette journée a été la victoire définitive de la démocratie. Elle a prouvé que la France toute entière se lèverait pour défendre l'Assemblée nationale. Elle a coupé la mauvaise queue de la révolution. Elle a montré que, devant l'unanimité de la nation debout et armée, il n'y avait place pour aucune folie, pas même pour une promenade d'un quart d'heure, de la rue de Bourgogne à l'Hôtel-de-Ville. Loin donc de nous effrayer, cette journée nous a complètement rassurés. »

Rassurés! on ne l'est guère à cette heure. Le dimanche 21, la seconde fête de la Fraternité, dite aussi fête du Travail à cause de l'exhibition des produits des divers arts et métiers qui en faisait le caractère; cette fête, disons-nous, plus colossale et vide d'inspiration qu'émouvante et grandiose, ne s'est pas trouvée répondre à la situation, elle n'a pas ramené le bon accord. Depuis le 15 mai il y a eu de nouveau baisse ou arrêt dans le crédit et la confiance. De petits industriels nous disent avoir encore fait quelques affaires jusqu'à cette date, mais n'en avoir plus fait dès-lors. Ce qui domine, ce n'est pas telle ou telle tendance, ni même telle ou telle crainte particulières : c'est le désillusionnement et le doute tout simplement ; c'est le sentiment général qu'on ne saurait plus aller ainsi, qu'il faut que cela finisse, que c'est assez des nouveaux Cent Jours par lesquels on vient de passer, cent jours de ruine, d'alarme et de gêne. On accuse les tumultes perpétuels de l'Assemblée Nationale, le spectacle déplorable que présentent la plupart de ses séances, la division, l'inaction du pouvoir exécutif, ou plutôt *inexécutif*, comme on est tenté de le nommer: il faudrait accuser aussi l'inconstance, l'inconsistance et l'impatience fébrile du caractère français. Celui-ci a besoin d'élan pour se soutenir; alors il est incomparable ; mais s'il n'a plus ce soutien, ses mauvais côtés se révèlent, et la même ardeur, la même impressionnabilité agissant en sens contraire, n'expliquent que trop bien les profondes déroutes de la France, ses désastreuses et longues retraites.

Dans ce moment, on n'en est encore qu'à la lassitude, mais le découragement est bien près. Des républicains, même de la veille, ne savent plus trop que penser de la république, et les humanitaires sont forcés d'enregistrer plus d'un aveu pénible sur le compte de la *divine* humanité. Le peuple, à son tour, ne paraît pas très épris du suffrage universel. A Paris, dans les nouvelles élections qui viennent de se faire pour remplacer les doubles choix, on compte près de la moitié moins de votes qu'aux premières. En revanche, les partis extrêmes

s'y sont tranchés davantage ; ils s'y montrent directement aux prises : pourvu que la France n'y soit pas avec eux ! D'une part Thiers et les candidats de la réaction comme les appellent leurs adversaires, de l'autre Pierre Leroux, Proudhon, les candidats socialistes, voilà les noms sortis de l'urne électorale. Les listes intermédiaires, à commencer par celle du *National*, ont échoué. Armand Marrast, qui était très bien dans l'opinion et y faisait journellement des progrès, verrait-il déjà le terrain s'enfuir sous ses pas? Lamartine se discrédite à vue d'œil ; on doute toujours plus en lui de l'homme d'Etat. Son alliance avec Ledru-Rollin n'avait pas produit sur tout le monde un mauvais effet ; elle paraissait à bien des gens de la classe et de l'opinion moyennes un acte de haute politique et un gage de sécurité ; mais à présent cette alliance est déjà beaucoup de l'histoire ancienne, quoiqu'on la dise toujours très ferme et très arrêtée : si elle est encore utile à Lamartine, au dire d'une mystérieuse lettre insérée dans la *Liberté*, ce serait pour lui servir à déjouer les crocs-en-jambe que lui tendrait le *National*. Le fin mot de tous ceux qui se croient en position d'y songer, c'est la Présidence, ou du moins, sous une forme ou sous une autre, une large part du pouvoir ; mais plusieurs n'auront pas eu le temps de se bercer de cette idée autrement que comme dans un rêve. Les hommes s'usent en ce temps-ci avec une rapidité incroyable. *Les morts vont vîte*, en révolution.

Puisqu'il en est ainsi, et pour ne point risquer d'arriver trop tard, voici une petite galerie des grands hommes actuels par Daniel Stern (Mme d'Agoult). En traçant ces portraits, la figure du peintre se mêle bien un peu à celle de ses personnages : on voit son attitude, on devine ses sympathies ; mais c'est un intérêt de plus et qui ne nuit pas.

« Le citoyen Buchez est assis au fauteuil. Sa forte corpulence, un peu affaissée, indique l'âge du retour. Ses rares cheveux châtains laissent à découvert un front qui ne manque pas de développement, mais où pourtant la pensée ne rayonne ni ne commande. Son œil bleu laisse tomber sur les choses un regard vague et doux qui contraste avec un certain emportement de geste et d'accent dont il ne semble pas maître. La majorité, qui a choisi M. Buchez, est une majorité de compromis, de *conciliation*, comme l'on dit depuis quelque temps. Les suffrages du parti clérical étaient acquis à son orthodoxie catholique. D'autre part, les républicains, les montagnards même, auraient eu mauvaise grâce à se montrer défians envers l'auteur de l'*Histoire parlementaire*. Les *modérés* aiment généralement que l'on aille à la messe. D'où il suit qu'un étrange concours de voix, venues de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Septentrion, porta M. Buchez à la présidence de l'Assemblée nationale. Ses livres, peu les avaient lus, les hommes politiques en France se croient dispensés de lire ; ses doctrines, on n'y songeait guère. Elles valaient cependant, ne fût-ce que par leur singularité, un moment d'examen. Figurez-vous l'Evangile expliqué par le bourreau, la guillotine entre deux bénitiers : c'est le système social qui ressort de l'*Histoire parlementaire*. On a dit de Raphaël,

en contemplant son œuvre, qu'il était fils d'un ange et d'une muse. Parodiant ce mot charmant, un plaisant a dit de M. Buchez qu'il était fils de la Madeleine et de Robespierre.

» Chacun s'accorde à vanter l'énergie dont il a fait preuve à la mairie de Paris pendant tout le temps où son dévoûment a pu y sembler utile. Cette énergie ne s'est pas retrouvée au 15 mai; mais il serait injuste d'en conclure qu'elle est évanouie. Un péril plus réel, un drame plus terrible, inspirerait, j'en suis certain, à M. Buchez, des résolutions qu'un danger médiocre n'a pas provoquées. Sans pâlir, il saluerait, lui aussi, la tête de Féraud; mais les vociférations de quelques insensés, dans un temps où personne ne veut la mort de personne, ne sont pas de nature, vous l'avouerez, à monter les âmes au ton héroïque.

» A la gauche du bureau, sur le premier gradin voisin de la tribune, saluons Dupont (de l'Eure), ce vénérable représentant de la probité républicaine. Deux fois Dupont (de l'Eure) est accepté par le peuple comme garantie des promesses qui lui sont faites. Indignement joué en 1830, sera-t-il satisfait en 1848?

» Je cède au désir de vous raconter ici une scène populaire dont il est le héros modeste. C'était le 24 février, pendant le trajet de la chambre des députés à l'Hôtel-de-ville. La multitude, qui n'avait pu entrer dans le Palais-Bourbon, s'inquiétait, interrogeait, demandait les noms qu'on venait de proclamer. — Qui est celui-ci? me dit un ouvrier en désignant du doigt Dupont (de l'Eure), je le nommai. La joie éclata sur la figure de l'homme du Peuple, et ce nom répété vola de bouche en bouche; on se pressa autour du vieillard ému : « Ah! c'est vous qui êtes l'honnête Dupont (de l'Eure), lui criaient ces braves gens avec une naïveté touchante; on ne nous trompera pas cette fois, n'est-il pas vrai? nous voulons la République. » Et le vieillard, étendant vers eux ses mains, répétait avec un accent qui nous arracha des larmes : « Pas de guerre civile, mes enfans, pas de guerre civile! »

» A ses côtés, Lamartine, génie heureux, grandeur aimable, à qui ses défauts même tournent à gloire. Avez-vous vu l'Iris se balancer, en la teignant de pourpre, d'azur et d'or, sur la cascade argentée du Staubbach? Avez-vous contemplé ces flots éblouissans qui semblent tomber des cieux et se dissipent en vapeur insaisissable avant de toucher la terre? Telle est la splendide éloquence du poète, dont la source est aux plus divins sommets de la pensée, et qui descend comme à regret jusqu'aux vulgarités des affaires humaines.

» Un peu plus loin, Arago, type noble et grave de la beauté démocratique. Ce sera l'éternel honneur des enfans de Paris, d'avoir, au plus fort de la fièvre révolutionnaire, sur les barricades croulantes, associé dans leurs acclamations les gloires sereines du savant et du poète. Quelques-uns reprochent à l'éminent astronome des faiblesses paternelles et fraternelles. Nous allons à l'*Aragocratie*, s'écriaient les malins, dès les premiers jours de la République. Quant à moi, un tel danger ne m'épouvante guère. Dans un aussi vaste cerveau, l'amour du bien public et l'esprit de famille ne sauraient-ils loger ensemble sans se nuire?

» *J'en passe, et des meilleurs,* ne voulant point, en une seule fois, lasser votre attention bienveillante.

» Regardez cette figure ouverte, cette physionomie sympathique, cet œil confiant et cette belle prestance, tout cet épanouissement de vie enfin, qui trahit le goût de plaisirs faciles et je ne sais quelle sensua-

lité inoffensive. Qui le croirait? C'est l'ôgre des salons, le croquemitaine des provinces, le Danton des badauds, le criminel auteur de ces proclamations incendiaires qui ont envoyé à l'Assemblée cette masse compacte de chauves-sagesses dont je vous parlais tout à l'heure, Ledru-Rollin, enfin, *c'est moi qui l'ai nommé*. Passons vite ; car, pour plaire aux poltrons, il faudrait l'insulter. Depuis qu'ils n'ont plus peur, c'est à qui lui jettera la pierre.

» En voici un autre, non moins altéré de sang innocent, non moins épris de la guillotine, le citoyen Flocon. Celui-ci, chose grave, a le teint pâle, la moustache soldatesque, l'air de tête provoquant. A la tribune, il parle avec netteté, précision, sans artifices oratoires. Il serait à souhaiter que son mode simple et bref d'exposer les affaires prît faveur dans une Assemblée où le bavardage déclamatoire des avocats de province fatigue incessamment l'esprit et l'oreille.

» Pourquoi M. Flocon croit-il devoir afficher des allures brusques et familières, qui choquent les habitudes de la société française? Par société, comprenez bien que je n'entends point les salons aristocratiques, mais le peuple tout entier, ce peuple d'Athéniens, comme disait avec orgueil le plus démocrate des journalistes, ce peuple sensible aux grâces du langage, à l'aménité, à la délicatesse des formes, que vous auriez pu voir, ces jours passés, applaudir aux vers de Racine et couronner de fleurs la muse antique. Quelle erreur serait la nôtre en faisant de la démocratie de Hurons! Les vertus républicaines n'ont nul besoin de se créter dans leur impolitesse. La République n'est point une parvenue qui craigne de se commettre en se montrant aimable.

» Le visage noble, l'air contemplatif de M. Jules Bastide, son front voilé forment un étrange contraste avec la physionomie mobile et que les phrénologistes appelleraient la *communicativité* de son voisin, M. Crémieux. Combien ne doit pas souffrir, des agitations de la vie publique, ce cœur platonicien, cet Oberman apaisé, qui disait, dans les années orageuses de la jeunesse : « *J'aime à écouter dans le silence de la vie d'habitude, le mouvement sourd de la vie intérieure ;* lui qui enviait à un ami la joie mélancolique de *voir monter la lune sur le Vélan!* (1) » M. Bastide faisait partie, vers 1818, de ce groupe de rares esprits, un peu sauvages, qu'un critique célèbre définissait ainsi : « *Hommes sensibles et enthousiastes ; méconnus ou ulcérés ; génies gauches, malencontreux, amers ; poètes sans nom ; amans sans amours, ou défigurés.* »

» M. Jules Favre, son sous-secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères, homme d'un talent distingué, a douloureusement surpris ses amis en rédigeant le rapport de la commission qui concluait à l'autorisation de livrer Louis Blanc aux mains de la justice.

» Un autre jour, je vous parlerai des livres de Louis Blanc. Beaucoup de talent, une facilité merveilleuse, y sont dépensés, prodigués au service d'un paradoxe. Mais ceci nous entraînerait trop loin ; rentrons dans l'Assemblée.

» Qu'est devenu le père Lacordaire? Son blanc vêtement de dominicain, pâle souvenir d'une théocratie morte, se détachait étrangement sur la masse noire des législateurs populaires ; on eût dit le fantôme

(1) Voir l'article de M. Sainte-Beuve sur *Obermann*. (*N. de la R.*)

de l'inquisition contraint par la justice divine à venir saluer les libertés de la conscience moderne. Le père Lacordaire vient de donner sa démission. Il eût fait plus sagement de ne pas ambitionner une situation aussi ambiguë. La place du sacerdoce n'est point là : « *Nul homme qui combat au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires du monde*, » dit l'apôtre.

» Béranger, non plus, n'a point voulu rester où l'envoyait la confiance du Peuple. Avec la bonhomie maligne de son esprit gaulois, il s'est récusé, n'ayant pas fait, disait-il, *des études spéciales* suffisantes. L'ironie allait à l'adresse des quatre cinquièmes de l'Assemblée ; mais la suscription était écrite en caractères si fins que peu de gens l'ont su lire.

» Plus intrépide au combat, mieux exercé à surmonter ses répugnances, plus croyant dans l'efficace de la volonté, Lamennais paraît chaque jour à son poste, sacrifiant au devoir sa santé, son repos, le commerce des douces amitiés et ces grands travaux philosophiques, ces entretiens avec Dieu qui l'ont consolé de tant d'injustices. Son front sillonné, son visage amaigri, l'éclair qui jaillit de ses creux orbites, et jusqu'au rire un peu convulsif de sa lèvre attristée, tout en lui révèle la lutte et le déchirement. On sent là comme un immense tremblement d'âme, d'où, se frayant passage à travers les ruines amoncelées, la vérité a jailli et s'est répandue en torrens de feu. J'aurai à vous entretenir, dans une lettre prochaine, du plan de constitution qu'il vient de faire connaître. Je n'en veux point parler en courant. Tout l'avenir de la liberté est contenu en germe dans ces pages sublimes.

» Retournons au passé.

» Voici, sur les bancs de la droite, MM. Berryer, Larochejacquelein, Falloux, Vogué, le parti légitimiste dans toutes ses variétés, selon toutes ses formules, les dévots, les indévots, les téméraires, les républicains même, il y en a : *Paris vaut bien une* Marseillaise.

» Ce groupe souriant, dédaigneux, ayant l'air de se demander pardon à soi-même de fréquenter si mauvaise compagnie, c'est ce qui fut la Gauche dans l'ancienne chambre. Son chef honoraire est toujours là, M. Barrot, qui *veut et ne veut pas*, qui *n'avoue ni ne désavoue* la dynastie. La politique de ce parti, politique niaise et quintessenciée tout ensemble, n'a pas changé dans la traversée orageuse de la monarchie à la République. A cela près d'un léger mal de mer on ne voit pas que les dynastiques aient trop souffert de la bourrasque. Tels ils étaient, tels ils sont, tels ils resteront dans les siècles des siècles. Ces amans platoniques de la liberté, ces Abeilard de la doctrine, s'évertuent aujourd'hui comme hier à chercher, entre la démocratie qu'ils ne comprennent pas et la monarchie qui les embarrasse, je ne sais quel terrain vague où puissent se déployer à l'aise leurs vanités triomphantes. Gageons qu'ils méditent à cette heure le menu d'un banquet réformiste. Seulement, cette fois, ce ne seront pas les quasi-radicaux que l'on priera d'y souscrire, mais les quasi-conservateurs, leur promettant d'éluder avec art le toast à la République. »

— Les Bonaparte prennent assez faveur à l'Assemblée, et les élections complémentaires qui viennent d'y envoyer un troisième membre de la famille, notre ex-concitoyen le prince Louis, semblent témoigner

qu'ils ne sont pas non plus sans racines dans le sentiment national. Celui que les journaux désignent à tort par le prénom de Pierre, qui n'est pas proprement le sien, attire aussi l'attention par sa frappante ressemblance avec son oncle. Dernièrement, au théâtre, s'étant endormi sur le bord de sa loge, tous les lorgnons se braquèrent sur lui. Il a tout à fait la tête de Napoléon, une vraie tête de César; mais il a le corps plus grand, déjà gros, et les jambes assez mal dessinées. Un de nos amis, observateur de son métier et qui, en Italie, a eu plus d'une occasion de le voir, le jugeait ainsi: Il est intelligent, rusé, sensuel, homme de plaisir, mais avec beaucoup d'ordre dans ses affaires: bien qu'il n'ait qu'une dizaine de mille francs de revenu, il trouve moyen de tenir convenablement son rang. En outre, il possède ce don de savoir attendre qui, joint à un mérite réel, est une puissance et que Talleyrand recommandait, pour réussir, comme le fin de l'art. Il a de l'ambition, mais pas d'ardeur impatiente. « Oh! dit-il, moi je ne ferai pas comme mon cousin; je ne suis point pressé: mais pourquoi, si je travaille, n'arriverais-je pas? A mérite égal, mon nom me protégera. » Quant au prince Louis, c'est une autre tête, moins bonne et plus aventureuse: il se croit des droits et se regarde au fond comme un prétendant.

— Si les grands hommes manquent, et peut-être est-ce heureux pour la République, ce qui certainement ne manque pas, c'est le désir d'en avoir un, le désir de voir enfin surgir une tête capable de fixer et de diriger ces millions de têtes ardentes, qui ne savent que s'agiter en sens contraires comme des flots à la fois sans courant et sans calme, sans issue et sans bord. L'Assemblée est bien l'expression juste de ceux qui l'ont nommée. Incertitude, désordre, gâchis, tout cela est dans la situation: elle ne fait que la traduire fidèlement, et ne manque, après tout, ni de tact, ni de fermeté, ni de défiance; mais elle aurait aussi besoin d'un homme pour la conduire. Ce besoin est depuis longtemps enraciné en France: il y est dans les mœurs, les habitudes, le caractère; il y est dans le sang. C'est le dernier pays du monde où l'on pourra dire que les choses y sont tout et que les hommes n'y sont rien. L'esprit démocratique n'est pas nécessairement l'esprit républicain, car la France n'a encore que l'un des deux: elle est bien vraiment un peuple, et le premier de tous pour l'élan et le sentiment populaire; mais, très démocratique par sa nature, par son aptitude universelle et par sa tendance à tout généraliser, très démocratisée enfin, très nivelée depuis cinquante ans, elle n'en est pas moins restée en même temps profondément monarchique; sous une forme ou sous une autre, roi, dictateur, consul, empereur ou président, il lui faut un homme, et elle ne paraît pas encore vouloir à cette heure ou pouvoir s'en passer. Cela tient à ce caractère d'unité si fortement empreint dans tout le génie national et qui, en politique, a fait la puissance ou le salut de la France: on a un tel besoin d'unité qu'on la veut, pour

ainsi dire, vivante, pour être bien sûr qu'elle existe, qu'il y a un point fixe au milieu de cette inconstance et de cette mobilité. Cela tient, en outre, à un second trait, moins heureux, la vanité : on aime ici ce qui brille ; on veut briller et voir briller. Tenez compte aussi de la valetaille, toujours très nombreuse en ce pays, toujours se perpétuant et se donnant la main sous tous les régimes. N'arrivant à son but que par la protection et la faveur, elle sait bien mieux à quoi s'en tenir avec un seul homme au sommet ; elle sait bien mieux comment le circonvenir de loin et de près ; quels ressorts elle doit faire mouvoir pour, de proche en proche, aller frapper juste : tout lui devient ainsi plus assuré et plus facile.

— Hélas ! valets et courtisans n'ont pas manqué autour des nouveaux dieux, ni les pillards de toute volée à la république actuelle, pas plus qu'ils n'ont pas manqué à la précédente et à la royauté : — les pillards, cette autre plaie de la France, qui en a vu dans tous les temps ses plus grandes gloires honteusement tachées ! Non, rien de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans le caractère national n'a manqué aux puissans du jour pour aider ou embarrasser leur œuvre : mais l'homme de plus d'un jour, s'il en faut un absolument, jusqu'ici il ne s'est pas révélé. Il faut avouer aussi que tout le monde prétend un peu l'être. En France, *chacun veut être général :* ce mot si juste et si bien appliqué est de l'ex-préfet Caussidière. Que de gens se disent tout bas ce qu'on fait dire tout haut à Blanqui, lorsqu'on le menait à Vincennes : *Il n'y a que moi de vrai républicain !*

— Lamartine n'est donc plus *l'aigle-cygne*, comme l'appelait heureusement un de nos amis, assez amoureux de la lyre pour se remettre à chanter au bruit du torrent révolutionnaire :

> Poète que du sein des publiques tempêtes,
> Le vœu de tous élève au-dessus de nos têtes,
> Pilote de l'état, au bras fervent et sûr,
> Toi qui des vrais élus portes au front le signe,
> Toi l'aigle du présent, et du passé le cygne,
> Homme deux fois doué ! du plus humble au plus digne
> Reçois ces vers, hommage pur ! (1)

Lamartine serait loin maintenant d'avoir *le vœu de tous*. Peut-être lui reviendra-t-il et ses partisans ont-ils le droit de demander, dans le *Bien public*, ce qui serait arrivé si, laissant tomber Ledru-Rollin au lieu de sacrifier pour lui sa popularité, on avait vu reparaître celui-ci, le 15 mai, à la porte de l'Assemblée. En attendant, on le soupçonne, on l'attaque, ou on l'oublie. *Et Lamartine?* dira-t-on quelquefois : *on ne parle pas plus de lui que s'il était mort.* Il y a même des curieux qui ont déjà trouvé l'anagramme prophétique de son nom : *Mal l'en*

(1) *Les Trois Jours, récit lyrique*, par A. Lacaussade.

ira. D'autres prétendent savoir mieux : Ledru-Rollin, disent-ils, aurait en main la preuve écrite que son collègue aurait reçu de l'argent de Louis-Philippe pour le ménager dans les *Girondins;* tel serait le secret de l'énigme, s'il ne fallait pas supposer avant tout la calomnie, en temps de révolution : ce n'est pas non plus un des moindres traits de la mobilité française que cet acharnement à détruire maintenant Lamartine après l'avoir élevé si haut sur le pavois, il y a quelques jours à peine.

— Mais c'est surtout Ledru-Rollin qui ne fait aucun bruit, qui, pour le quart-d'heure, n'existe pas! et il est douteux que l'on puisse dire de lui que c'est le lion qui dort. Les autres membres de la commission exécutive et les ministres ne sont guère plus en évidence, quoiqu'ils se montrent un peu plus et qu'on les aperçoive çà et là sur la brèche. Enfin, les dernières élections semblent accuser une baisse marquée dans le parti des républicains *modérés,* représentés par Armand Marrast : l'urne a du moins rejeté presque entièrement la liste du *National*, du *National-général* comme on dit, en faisant allusion au fameux titre du maréchal Soult et au grand nombre d'hommes qui, des bureaux de cette feuille, ont soudain passé dans ceux de la haute administration de la République.

— Ce supplément d'élections donnera-t-il l'homme que l'on cherche? La nomination de Louis-Napoléon est celle qui a été reçue avec le plus de bravos populaires ; mais la plus significative est sans contredit celle de M. Thiers, d'ailleurs accueillie tout autrement. *L'homme*, sera-t-il M. Thiers? L'impéritie ou l'inertie du pouvoir, la lassitude, l'atonie générales et la crainte toujours pendante des anarchistes, font sans doute les affaires de l'ancien centre gauche, lui élargissent et lui facilitent le terrain ; mais M. Thiers président : ce serait aller un peu vite en besogne! Il est vrai qu'on y va vite en France, et qu'on n'y alla jamais si incroyablement vite que dans ce temps-ci. Hommes et choses passent comme le vent, comme l'éclair, et, chose singulière! sans même beaucoup d'orage.

— Peut-être y aura-t-il un temps d'arrêt dans le mouvement révolutionnaire. Peut-être se partagera-t-il de nouveau en deux branches, en deux grands courants, après les avoir un moment réunis : l'un, politique, à l'extérieur, avec ses détours, ses rapides, et entre deux ses bassins tranquilles; l'autre, social, épars et mêlé, avec toutes sortes de ramifications et d'élaborations souterraines. Peut-être, en politique, sommes-nous sans nous en douter dans la marche descendante et non plus ascendante des révolutions, car les sociétés en décadence ont aussi les leurs ; elles montent par secousses, et c'est par secousses qu'elles s'en vont : voyez Rome impériale après Rome républicaine. Peut-être même ne sommes-nous déjà plus aux temps de César et des triumvirs, mais à ceux de Vespasien et de Trajan. Notre

époque, à part les différences de forme et d'aspect, ne se prêterait pas trop mal à la comparaison. Nous sommes les héritiers de la civilisation plus que nous n'en sommes les maîtres; nous en avons les jouissances plus que la sécurité. Nous l'avons aussi plus colossale à notre manière que belle; le côté matériel y domine; les arts et les lettres témoignent d'un affaiblissement du génie créateur : ce n'est de toute manière et tout au plus que le *siècle d'argent*. L'ordre social est encore debout, mais il est sans cesse menacé, et il pèse de plus en plus sur le sol, où il s'enfonce. C'est un grand corps toujours vaste et puissant, mais sans âme. Cette ruine, sourde ou violente, soit des institutions soit de toute l'idée ancienne, est naturellement le terrain où germe et se prépare l'idée nouvelle qui doit remplacer celle-là. Mais, sortie d'ici, et quand et comment viendra-t-elle? son premier soin, comme toujours, ne sera-t-il pas de se transporter et d'aller fleurir ailleurs?

En résumé, si nous ne sommes pas à une grande aurore, nous ne devons pas nous dissimuler que nous tournons vers le soir.

— Pour le moment, la révolution en France est comme suspendue sur un seul point : le crédit. Trouvera-t-on de l'argent? a-t-on le moyen de le remettre en circulation et en lumière? Tout le monde continue à restreindre ses dépenses; personne n'achète ni ne vend : le malaise, la gêne sont au comble. Le mot de banqueroute a même été prononcé et, malgré les immenses ressources de la France, on n'a pas foi aux projets financiers de la commission exécutive, ou plutôt on en a peur.

Veut-on se rendre compte de l'apauvrissement général par un exemple clair et net de ruine particulière, où la catastrophe ait été aussi complète que soudaine et inévitable? en voici un qui ne laisse rien à desirer.

Quelque temps avant la révolution, une personne s'était retirée des affaires avec cinq cent mille francs bien comptés, car elle les avait en billets de banque. Elle les plaça sur une fort belle maison, d'un revenu assuré; mais ne devant effectuer le paiement que dans un certain terme fixé, et ne voulant pas garder une aussi forte somme dans son portefeuille, elle acheta du trois pour cent, qui lui offrait toute garantie et toute facilité. Arrive la révolution, puis un peu après, l'époque du paiement. Le trois pour cent avait baissé de moitié. L'acquéreur, obligé de vendre le sien, ne peut livrer que deux cent cinquante mille francs. La maison, de son côté, perd ses riches locataires, et le nouveau possesseur se voit bientôt exproprié comme insolvable. Il n'avait plus rien; il se trouvait même redevoir un appoint de dix mille francs, dont on lui fit remise. Quelques mois auparavant il avait dans sa main, dans sa poche, en papier valant de l'or, cinq cent mille francs.

— Les élections ont ramené un instant les appels, les interpellations, les déclarations, les professions de foi dans les clubs et sur les murs, bref, toute la tambourinade électorale. On a compté plus de cent candidats pour les onze places à repourvoir dans la députation parisienne. Il y a eu des prétentions et des roueries, des naïvetés d'ambition d'un haut ou d'un bas comique à vous étonner encore après ce qu'on avait vu précédemment. L'un des candidats, un fondeur nommé Alexis Camus, déclarait nettement qu'il n'avait pas son égal sur la terre pour la fonte et l'alliage des métaux, et il terminait sa péroraison par ces mots ajoutés à sa signature : *Frères, si vous ne vous rappelez pas de mon nom, pensez à celui de la mère Camus.* Suivant un journal auquel celui d'Alexandre Dumas a répondu, en essayant de nier le fait, de manière à donner bonne envie d'y croire, le grand romancier aurait écrit dans l'intérêt de son élection, à tous les curés de Paris, une lettre qui se termine ainsi : *Je vous salue avec l'amour d'un frère et l'humilité d'un chrétien.* Voilà, je pense, le pauvre fondeur et sa vieille mère Camus distancés d'au moins cent coudées, ce qui n'empêche pas que ni l'un ni l'autre des artistes n'aient été élus.

Victor Hugo l'a été, au contraire, malgré ou pour son parallèle, en style de Notre Dame de Paris, de la république rouge et de la république honnête; c'a été, dans tous les cas à coup sûr, malgré le *Charivari*, qui lui faisait la guerre la plus amusante et la plus acharnée. On sait que, le 15 mai, un pompier parut trois fois à la tribune, trois fois dominant de son casque et de son aigrette rouge la houle bouillonnante, mais sans pouvoir jamais parvenir à prononcer que ce seul mot : *Citoyens!...* suivi d'un immense soupir. *Le pompier du 15 mai* est aussitôt devenu un être fantastique, sur lequel le *Charivari* faisait les plus drôles d'histoires. Puis, la maligne feuille a imaginé une alliance entre le pompier et Victor Hugo pour former un parti des *Pompgraves* (les Burgraves) et se porter réciproquement au *Pompgraviat.* L'auteur de ces articles est M. Taxile Delord : ils ont fait pouffer de rire tout Paris. Victor Hugo semble avoir voulu y répondre, en s'écriant dans un club, par manière de métaphore qui résumât ce qu'il pensait de la situation : « Je vois une maison qui brûle. » Je suis pompier. Donnez-moi un seau d'eau. » Autrefois on eût dit avec Virgile : *Proximus ardet Ucalegon.* Maintenant on dit : *Je suis pompier.* J'espère que voilà du style romantique!

Le *Charivari* rangeait aussi M. Emile de Girardin parmi les Pompgraves : le rédacteur de la *Presse* passe à tort ou à raison pour soutenir le prince de Joinville, dont il a publié d'intéressantes mais assez maladroites lettres. Sans parvenir à être élu il a pourtant réuni un très grand nombre de voix.

Raspail de même : il en a eu 71,000, bien qu'il soit à Vincennes. — « Raspail, disait quelqu'un qui le connaît depuis longtemps comme médecin, Raspail, c'est une main de fer dans un gant de velours. » —

Mais il s'est plutôt montré jusqu'ici génie chagrin ,défiant et malheureux : aura-t-il enfin la fortune pour lui, et le rendra-t-elle plus apte au succès? le gant de velours saura-t-il faire triompher la main de fer?

Caussidière, nommé le premier par 170,000 voix, est en ce moment le lion de Paris. Sa démission de représentant du peuple sur ce qu'on le soupçonnait d'avoir trempé dans le 15 mai; sa rondeur, son éloquence populaire; son mot : *J'ai fait de l'ordre avec du désordre*, et cet autre, sur son rôle de préfet de police : «*Si j'avais voulu croire tout le monde, la moitié de Paris eût fait arrêter l'autre ;* enfin son fameux *sacrebleu !* lâché en pleine Assemblée nationale, voilà ce qui lui a gagné tous les cœurs. Il y a pourtant des gens qui ne le croient pas assez simple pour avoir quitté la préfecture de police sans s'y être muni de renseignemens et de pièces, dont il puisse se servir en temps utile si les événemens ou les hommes lui en donnaient lieu.

L'élection du citoyen Louis-Napoléon Bonaparte à Paris et dans les départemens, est un bien autre signe, et bien imprévu, de popularité. Décidément un grand nom est encore quelque chose. Celui de l'oncle protège visiblement le neveu, et si ce dernier avait de son oncle autre chose que son nom..... Tant y a, que la commission exécutive voit de fort mauvais œil cette nomination, que le peuple la voit d'un œil tout contraire, qu'il vient de paraître un journal intitulé *Napoléon républicain*, que le portrait du nouvel élu est étalé par les marchands d'estampes, et que des brochures dont il est le sujet se crient sur tous les boulevarts.

— Au reste, journaux et brochures poussent chaque matin comme les feuilles : les journaux surtout : On les voit sortir de terre à l'envi, et de toutes sortes de terrains. «Entendez-vous, dans la rue : «*La Carmagnole !* achetez *la Carmagnole ! La Canaille !* achetez *la Canaille !* A un sou, *la Lanterne ! L'Accusateur révolutionnaire*, à un sou !.....» Rassurez-vous, ce n'est rien de plus funeste, ce sont les nouveaux journaux de la semaine. Aux quatre-vingt-dix journaux tout neufs que nous possédions déjà, cet heureux Paris vient d'en ajouter une douzaine, y compris *le Robespierre* — ce qui fait plus de cent journaux bien comptés, écrits, ou peu s'en faut, dans le beau style de la *Commune de Paris*, le chef-lieu de la délation et de l'injure, un beau journal écrit sur un baril de poudre, avec le stylet antique. — Ah ! ça ira ! ça ira ! Laissons faire les nouveaux publicistes. » Ainsi parle Jules Janin, qui, dans son feuilleton du lundi, tourne et cisèle un peu trop des élégies sur la perte du goût et des lettres. Mais c'est son genre : seulement le contraste du sujet rend ce chatoyant défaut plus frappant. On le sent encore dans cet autre passage, auquel nous applaudissons d'ailleurs volontiers, sur la manie de débaptiser et de rebaptiser les rues, comme à Lyon, cette patrie des *Voraces*, on vient de le faire pour le quartier de la Guillotière. Ecoutons un peu Jules Janin là dessus :

« Ces dignes gens, l'honneur de leur sexe, dont se compose l'heureux conseil municipal de la Guillotière, ont décidé *guillotinièrement*, sans façon, à la bonne franquette, que désormais la *place Louis XVI* s'appellerait galamment *place Robespierre*, que la rue infâme, déshonorée depuis trente ans par le nom de Malesherbes, (il faut leur pardonner, ombre austère du grand Malesherbes!) s'appellerait du beau nom de Marat; par le même motif Saint-Just remplace M. de Sèze; le lâche Duguesclin, la terreur des Anglais, disparaît de cette Guillotière restaurée, et cède le pas au célèbre Couthon, le père du peuple; laissez-les faire, ces Cincinnatus de tabagie, le vainqueur de Lens et de Rocroy sera remplacé par le divin Châlier, abrité sous l'aîle blanche de sa colombe. M. d'Aguesseau, vil suppôt de la tyrannie, est proclamé un infâme par Danton *le Juste;* Vendôme le poltron, qui a gagné tant de batailles, s'enfuit une bonne fois devant nos frères bien-aimés, Châteauneuf-Rendon, Collot-d'Herbois ou Maillard *Tape-dur!* Dutertre ne sera pas oublié dans ces hautes œuvres d'une réhabilitation salutaire, et avant peu s'élèvera la statue de Collot-d'Herbois au milieu de cette place de Bellecour, sur laquelle le digne homme avait répandu la cendre et le salpêtre de sa vengeance magnanime. Gloire donc soit rendue à cette douce commission révolutionnaire de la Guillotière! Hommage et cent fois hommage à ces dignes chevaliers de la hache, à ces ultra-révolutionnaires de la justice populaire, aux Lacédémoniens selon Saint-Just, à ces republicains de Caligula, à ces échappés du Bedlam de l'univers!

» Les beaux rêveurs! les adorables utopistes! sauveurs de la patrie et de la liberté; certes la liberté et la patrie attendaient impatiemment ces grands exemples; vivent à jamais ces braves gens! l'amour éternel de cette abominable ville de Lyon, qui avait osé appeler *la rue des Martyrs* le long passage par lequel s'étaient traînées tant de victimes qu'attendaient les fusillades; *la rue des Martyrs*, fi donc! se sont écrié nos seigneurs de la Guillotière, il faut dire: *la rue de la Justice*, et vraiment c'est très bien dit; quoi de plus juste, tant d'honnêtes gens égorgés sans procès, tant de femmes innocentes, tant de jeunes filles, doux printemps de l'année, qui ne devait pas fleurir, tant de prêtres, tant de soldats, tant de vieillards? *Rue de la Justice*, c'est décidé!

.... » Patrie heureuse entre toutes, et quelle joie, je vous prie, pour tant d'humbles familles, de se trouver logées du jour au lendemain dans la rue Collot-d'Herbois! Quelle bonne fortune de posséder son petit patrimoine dans la rue Marat! Que de fleurs dans ces jardins! que de fruits dans ces vergers! que d'enfans jaseurs au seuil béni de ces calmes maisons! que de contentement sous ces toits glorifiés!....

» Et puis, dans les proclamations officielles on nous parle *de la majesté de la patrie et de ses rayonnemens*, et puis, quand ces crimes se passent dans la seconde ville de la République, nous nous amusons, pareils à des songes, à passer tantôt par la porte d'ivoire, tantôt par la porte de corne, du côté des rêves rians, du côté des rêves terribles.... toujours des rêves! Et enfin, après avoir passé de l'aristocratie dans la bourgeoisie, de la bourgeoisie dans la démocratie, qui était devenue notre loi divine et humaine, la loi qui nous sauvait, nous tombons de la démocratie dans la *voyoucratie*, que dis-je? dans la *voracratie* de la Guillotière et de son conseil municipal.»

— Les sentimens et les noms révolutionnaires n'ont pas partout si beau jeu. Les provinces en général sont furieuses et, à ce qu'on assure, elles tomberaient sur la capitale à la première nouvelle que les choses y tourneraient mal. George Sand, parti de Paris après le 15 mai, a été fort mal reçu dans son tranquille Berry, où il se croyait si fermement populaire. Là-dessus même étonnement chez George Sand que chez Raspail (1). Il écrit *au citoyen Thoré* dans la *Vraie République:*

.... « Ici, dans ce Berry si romantique, si doux, si bon, si calme, dans ce pays que j'aime si tendrement, et où j'ai assez prouvé aux pauvres et aux simples que je connaissais mes devoirs envers eux, je suis, moi particulièrement, regardé comme l'ennemi du genre humain, et si la République n'a pas tenu ses promesses, c'est évidemment moi qui en suis cause.

» J'ai eu un peu de peine à comprendre comment je pouvais avoir joué un si grand rôle sans m'en douter. Mais enfin, on me l'a si bien expliqué que j'ai été forcé de me rendre à l'évidence. D'abord, je suis associé aux conspirations d'un abominable vieillard qu'on appelle, à Paris, le *Père Communisme*, et qui empêche la bourgeoisie de continuer à combler le peuple de tendresses et de bienfaits. Ce misérable, ayant découvert que le peuple était fort affamé, s'est avisé d'un moyen pour diminuer les charges publiques : c'est de faire tuer tous les enfans au-dessous de trois ans et tous les vieillards au-dessus de soixante ans; puis il ne veut point qu'on se marie, mais qu'on vive à la manière des bêtes. Voilà pour commencer.

» Ensuite, comme je suis le disciple du *Père Communisme*, j'ai obtenu de M. *le duc Rollin* que toutes les vignes, toutes les terres, toutes les prairies de mon canton me seraient données, et je vais en être propriétaire au premier jour. J'y établirai le citoyen *Communisme*, et, quand nous aurons fait tuer les enfans et les vieillards, quand nous aurons établi dans toutes les familles le régime des bêtes, nous donnerons à chaque cultivateur six sous par jour, et peut-être moins, moyennant quoi ils vivront comme ils pourront, pendant que nous ferons chaire-lie à leurs dépens.

» Ne croyez pas que j'exagère ni que je plaisante, ceci est textuel. »

George Sand perd beaucoup à la révolution, car il y perd souvent son beau style. Il l'a pourtant retrouvé dans le morceau suivant, où il suppose qu'une jeune femme, Gabrielle G***, réfugiée aussi dans le Berry sa patrie, écrit à son mari Antoine G***, ouvrier carossier à Paris.

...» Quant à moi, mon ami chéri, je serais bien heureuse si je n'avais pas le cœur si tourmenté à cause de toi. Je me figurais pourtant que je serais comme folle de plaisir en revoyant, pour la première fois depuis six ans, la chère petite maison de paysan où je suis née et le pays dont je n'étais jamais sortie avant de te connaître et de t'épouser. Mais, au lieu de cela, du plus loin que j'ai aperçu le toit

(1) Voir notre dernière *Chronique*, p, 285 de ce volume.

moitié tuile et moitié chaume, avec les pigeons dessus, il m'a pris une si belle envie de pleurer, que, sans la crainte de faire de la peine à mes parents, j'aurais pleuré de bon cœur. C'est que j'ai tant souffert depuis le jour où j'ai quitté ma famille et mon endroit! Nous étions partis tous les deux si confians, si courageux, et l'amour nous montrait l'avenir si beau! Et, au lieu de cela, nous avons passé de si mauvais jours! Si c'était ta faute ou la mienne, j'accepterais nos peines comme une punition. Mais, quand je pense comme tu as été toujours bon ouvrier et bon mari, sage, courageux, te privant de tout pour ne pas retirer la plus petite chose à ta famille! Et tout cela n'a servi à rien! Pour deux fois que tu as été malade depuis notre mariage, il nous a été impossible de rien amasser, et la Révolution nous a surpris sans un sou d'économie. Je ne crois pas non plus avoir quelque chose à me reprocher, si ce n'est de t'avoir donné trois enfans.... Tu me demanderas comment une pareille idée me passe par la tête. C'est qu'ici tous les bourgeois que je rencontre, qui me reconnaissent, me disent, en regardant nos pauvres petits anges: « Comment! déjà trois? en cinq ans de mariage? C'est trop, Gabrielle, c'est trop! C'est cela qui mène à l'hôpital. » Voilà comment ils entendent la famille, ces gens riches! Ils ont un seul enfant, deux tout au plus, parce qu'ils disent qu'il ne faut pas diviser la propriété dans les familles; et quand ils parlent de ceux qui n'ont pas de propriété, ils disent que nous n'avons pas le droit de mettre des enfans au monde, parce que c'est autant de pauvres que nous faisons. Dans le fait, c'est bien la vérité, mais comment arranger cette vérité-là avec la loi du bon Dieu et avec sa justice?

« Je vois bien par ce qui se passe à Paris, que nous ne sommes pas au bout de nos peines. Je ne sais pas comment cela finira, mais nous passons un bien mauvais temps. Le peuple n'a encore rien gagné à avoir fait la Révolution. Jamais je n'ai entendu, dans les gens de campagne, tant de plaintes et tant d'histoires ridicules. On me demande partout si tu es communiste; on s'imagine que tous les ouvriers de Paris veulent le partage des terres, car on ne comprend pas autre chose au communisme; et il y a des gens si sauvages de notre côté, que je ne serais pas toujours tranquille si tu étais ici. Si tu avais le malheur de te mêler de la moindre chose, de leur donner un bon conseil, d'avoir une opinion sur telle ou telle personne du pays, tu passerais pour communiste, bien sûr. Si tu parlais contre les légitimistes, ou contre les républicains, ou contre le juste milieu, tu serais accusé par les uns comme par les autres. La couleur n'y fait rien. Vous êtes entre deux ennemis, et si, par hasard, vous n'êtes ennemi ni de l'un ni de l'autre, le premier à qui vous dites bonjour a les yeux sur vous pour savoir si vous direz aussi bonjour à l'autre. Alors, quand vous avez eu le malheur d'être honnête envers tous les deux, tous les deux vous déclarent communiste, et recommandent à tous leurs amis et connaissances de vous traiter comme un chien enragé. Mon père, qui est prudent et assez craintif, non pour sa personne, car il est brave comme un ancien soldat, mais pour ses petites propriétés et pour sa tranquillité, fait attention à toutes ses paroles, et à force de ne vouloir pas dire ce qu'il pense, il finit, je crois, par ne plus penser du tout. Voilà ce qui arrive à ceux qui ne veulent pas entrer dans les mauvaises querelles, et cela rend égoïste et même un peu jésuite. Je ne dis pas cela pour blâmer mon père, car moi-même je sens que je

n'ai pas plus de courage que lui. Comment pourrait-on être brave quand on se sent perdu au milieu de personnes qui sont toutes divisées entre elles, qui se méfient les unes des autres, qui ont toutes également peur, et qui, justement par la peur qu'elles ont d'être attaquées, sont toutes prêtes à tomber sur la première figure qui les inquiétera, ou que, de part et d'autre, on leur désignera comme un ennemi? On ne sait pas où l'on est, on ne comprend pas ce qui se passe; nos gens de campagne ont la cervelle si troublée par tous les contes méchans et bêtes que leur font les bourgeois, et quelquefois les curés, qu'on dirait qu'ils sont tous devenus fous. On se trouve effrayé soi-même, sans savoir pourquoi, comme si on était véritablement dans un hôpital de fous, où il faudrait s'attendre à voir ces messieurs vous dire des sottises et vous faire des menaces sans aucun autre motif que leur maladie.

« Tu vois, mon ami, que la vie est devenue bien triste. Il n est plus question de se réunir, de causer avec ses amis, de se réjouir honnêtement, d'oublier son malheur de temps en temps. On ne sait à qui s'en prendre. On accuse la République, on dit du mal de tout le monde et pourtant on ne regrette pas la monarchie et on ne voudrait pas la ravoir. On n'a que du malheur dans le passé, dans le présent, et de la crainte pour l'avenir.

« Pourtant la campagne est belle, cette année, comme je ne me souviens guère de l'avoir vue. J'ai trouvé ici un peu d'ouvrage, parce que beaucoup de bourgeoises des environs ont renvoyé leurs femmes de de chambre, et, se souvenant que j'ai été ouvrière en journée, elles m'envoient leur linge fin à blanchir et à raccommoder. Je vais donc le matin faire des reprises ou de petits savonnages au bord de la rivière, dans le pré du père Guillaume, dont tu dois bien te souvenir, et qui me rappelle nos premiers temps d'amour timide, ce temps où nous nous cherchions tous les deux, et où nous avions tant peur l'un de l'autre que nous n'osions pas nous parler quand nous nous étions rencontrés. Tu te souviens de ce petit endroit où l'eau est si claire et entre dans une échancrure plantée de grands arbres, où elle s'arrête sur des cailloux. C'est là que je vais travailler, pendant que nos enfans jouent sur le sable et sur l'herbe, derrière moi. Le chien de mon père y vient avec nous, et cet animal a tant d'esprit qu'il garde les enfans comme si c'étaient de petits moutons. Quand il en voit un qui approche un peu trop du bord de l'eau, ou qui se perd dans le foin, il se met à gronder pour m'avertir d'y avoir l'œil bien vite. Ce matin, à force de jouer ensemble, les enfans et le chien s'étaient tous endormis au pied d'un saule, les uns roulés sur les autres. C'était trop joli à voir, et j'aurais voulu que tu sois là. Alors, comme j'étais fatiguée et qu'il commençait à faire bien chaud, j'ai tordu mon linge, et je me suis assise à côté d'eux, pour les empêcher d'être piqués par quelque bête et pour les regarder.

« Il y avait dans la campagne un silence comme si on avait été à cent mille lieues dans un désert. On n'entendait que les cricris dans le foin et la caille dans les jeunes blés, mais bien loin, bien loin. Le moulin était arrêté et le rossignol dormait aussi, je pense. Quelquefois un petit poisson sautait sur l'eau pour gober une mouche, et je crois que les mouches se retenaient de bourdonner pour n'être pas surprises par ces vilains goujons qui leur faisaient la chasse en traîtres. Alors je me suis mise à penser à cette tranquillité de la campagne qui a l'air de se

moquer de tout, et de défier les humains de la troubler avec leurs sottes querelles. Cela m'a rendue bien triste. Je me rappelais le temps où, moi aussi, petite fille des champs, j'étais aussi indifférente, aussi tranquille que les petites fleurs qui regardent le soleil; le temps où je ne pensais à rien du tout, et où je n'avais besoin que d'un peu d'ombrage et de silence pour m'endormir en plein jour comme nos pauvres chers enfans dormaient maintenant sous mes yeux. Et à présent, il me paraîtrait impossible d'en faire autant, et d'oublier pendant une minute les chagrins et les ennuis de la vie. Je vois bien toujours que la nature est belle, que l'eau est pure, que l'herbe sent bon; il me semble que je m'en aperçois encore mieux que dans le passé, parce que tu m'as appris à me rendre compte de tout ce que je sentais d'une manière vague; mais je n'en suis que plus triste, car je ne peux plus séparer l'idée des hommes de l'idée de la nature. Cette nature me paraissait quelque chose de grand et de mystérieux qui appartenait à Dieu tout seul, et qui n'avait pas de comptes à nous rendre. Je dormais dans son sein comme l'abeille dort dans les prés, sans savoir à qui est le pré et pour qui on le fauchera. A présent, je me demande comment, avec une nature si belle, si riche, et qui ne s'épuise jamais, avec le printemps qui revient toujours, les blés qui se forment en épis, les fleurs des arbres qui promettent des fruits, tant d'air qui peut bien suffire à la respiration de tous les hommes, un si beau soleil qui ne demande pas mieux que de réchauffer tout ce qui respire, avec tout cela que Dieu a fait pour nous, comment se fait-il que nous mourions par milliers, chaque jour, faute d'air, de soleil, de repos, de nourriture et de bonheur? Pourquoi enfin l'homme est si malheureux, pourquoi l'ouvrage te manque, pourquoi nos enfants sont pâles et sujets à la fièvre, pourquoi il a fallu nous séparer pour ne pas mourir de faim ensemble, et pourquoi enfin tu es seul et triste à Paris, où l'on se bat peut-être, et où tu n'as pas d'autre devoir pour le moment, que celui d'aller te faire tuer, en protestant contre tant de misère et de chagrin!

» En pensant à tout cela, moi qui n'y peux rien, je me suis mise à pleurer bien amèrement, et j'aurais pleuré toute la journée, si je n'avais pas été forcée de faire semblant de rire, en voyant nos enfans se se réveiller.

« Adieu, mon cher et bien-aimé mari. Ecris-moi souvent et ne pense pas aux ports de lettres. Les tiennes me sont plus nécessaires, crois-moi, que le pain que je mange. Tes enfans parlent de toi toute la journée, et mes parens t'envoient leurs honnêtetés et leur bénédiction.

« Ta femme qui t'aime, »

« GABRIELLE G. »

— Le journal l'*Assemblée nationale* raconte cette curieuse anecdote, qui pourrait bien être vraie, car un ministre a confessé à la tribune qu'il y avait eu des nominations *surprises*, et toutes ne l'ont pas été aussi innocemment que celle-ci:

« LE ROI DAVID CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE A BRÊME.

« Quelques jours avant la révolution de février, M. de Lamartine charmait ses heures de loisir par des méditations qui le ramenaient vers ses plus beaux jours. Un passage des psaumes du grand roi lui parut contenir une idée digne d'être recueillie; et pour la retrouver au moment opportun, il écrivit sur son calepin un seul mot: *David*.

» Les événemens de février jetèrent le grand poète sur la place publique, et la lyre fut, encore une fois délaissée, par l'ingrat.

» Arriver au pouvoir, c'est se placer au milieu des solliciteurs, et l'on assure que la bande affamée ne fut à aucune époque plus nombreuse et plus âpre.

» Pour répondre à tant de demandes, la tête la mieux organisée se fût trouvée insuffisante, celle de Lamartine dut recourir aux moyens les plus vulgaires, et les noms de nos diplomates en herbe vinrent se ranger l'un après l'autre sur le memento du ministre.

» Quand vint le jour des nominations, notre grand poète découpa les feuilles de son agenda et chaque nom choisi par lui vint s'encadrer dans un magnifique décret.

» Toutes les ampliations coururent dans les mains des élus; une seule demeura sur le bureau du directeur: il n'avait point l'adresse du titulaire et personne ne réclamait.

» Après quinze jours d'attente, il fallut recourir au ministre pour savoir de lui en quel lieu on pourrait trouver *M. David nommé consul à Brême.*

» L'appel à tous les souvenirs ne conduisit à aucun résultat; M. de Lamartine demanda à revoir les feuilles de son agenda, et aussitôt il se rappela ses projets de méditations, les psaumes du grand roi et sa note.

— » *Qu'avez-vous fait, bon Dieu!* s'écria le ministre, *vous avez fait un consul du roi David?*

— » *Quel roi?*

— » *Celui qui dansait devant l'arche!*

Quelques jours après, le *Moniteur* disait:

» *M. X... . est nommé consul à Brême, en remplacement de M. David, appelé à d'autres fonctions.*» — « (Historique) »

— Le principal événement nouveau dans l'histoire des clubs a été l'ouverture d'un club de femmes sous la présidence de Mme Eugénie Niboyet. Les curieux du sexe masculin, car sous la République comme sous la monarchie il y a toujours *bon nombre d'hommes qui sont femmes*, s'y portèrent en foule, et s'y conduisirent, il faut l'avouer, de façon à justifier tout ce qu'on nous reproche. Ils criaient: *A bas! Plus haut! Vive la ligne!* et faisaient un tapage infernal. L'abbé Châtel qui, dit-on, se trouvait au bureau, essaya de calmer la tempête. « Eh! citoyens, s'écria-t-il à son tour en étendant le bras, respect aux dames! songez qu'elles sont ici à votre discrétion! » Vous pouvez juger de l'effet de ce mouvement oratoire. A la sortie du *spectacle*, d'autres curieux couvrant le boulevart Bonne-Nouvelle, s'y rangeaient en haie de manière à ne laisser qu'un étroit passage, espèce de petit sentier sinueux où les spectateurs et surtout les spectatrices essuyaient de détour en détour un long feu de lazzis, de rires et de brocards. Il fallut au bout de quelques jours fermer le club et le transporter dans un quartier moins spacieux. Comme d'autres, ce club cachait d'ailleurs une spéculation, destinée à soutenir le journal la *Voix des femmes* fondé par Mme Eugénie Niboyet. On paie en effet dans beau-

coup de ces clubs pour y être admis. A celui de Blanqui le prix d'entrée était un franc. Or, la salle, fournie gratuitement par le *Conservatoire des Arts et Métiers,* était vaste et toujours bien garnie : c'était aussi en vue de la recette que l'on y *soignait* les représentations.

— Au théâtre, qui d'ailleurs s'en va et n'y pourra bientôt plus tenir, si l'on continue de l'abandonner pour la rue et le spectacle de la réalité ; au théâtre, disons-nous, l'événement, le grand succès de cette première saison républicaine a été la *Marseillaise* par Mlle Rachel. Elle ne se borne pas à la déclamer, elle la chante réellement, et sa voix, bien qu'ordinaire au point de vue musical, prend alors une sorte de douceur âpre qui peut-être n'est pas pour rien dans l'effet qu'elle produit : mais surtout, par le mouvement et l'âme qu'elle met dans ses poses et dans ses gestes, par le dessin, la couleur, le style et l'accent qu'elle ajoute aux paroles de l'hymne guerrier, elle l'anime, lui communique un nouveau souffle, une nouvelle vie; elle fait de la *Marseillaise* une création, une figure, elle la personnifie : ce n'est plus un chant que l'on écoute, c'est un être vivant que l'on a devant soi. On dirait Velléda sortie du tombeau et, le regard inspiré, le geste irrésistible, poussant de nouveau le cri de guerre, avec je ne sais quoi de fatal et de triste qui en augmente encore le long frissonnement.

— Quant au *Chant des Girondins*, on l'a tant chanté, tant joué, tant corné aux oreilles et sur tous les tons, qu'il a passé, pour ainsi dire, dans l'air : on l'y respire, on ne peut plus s'en défendre, il fait malgré vous partie de votre existence, et l'on se surprend soi-même avec colère à le répéter machinalement. Ce chant, dont la phrase principale ne manque pourtant pas de beauté, n'a d'ailleurs pas assez de puissance pour se prêter à une création du genre de celle que la *Marseillaise* a fournie à Mlle Rachel. Il aura été celui de la révolution de Février, comme la *Parisienne* le fut celui de la révolution de juillet ; mais 1830 eut aussi la *Curée* de Barbier, le *Chien du Louvre* de Delavigne, quelques grandes strophes de Victor Hugo, et jusqu'ici 1848 n'a eu que le fameux air : *Des lam-pions ! des lam-pions* ! air, pour l'apprendre aux lecteurs arriérés, qui roule invariablement sur ces trois notes : *sol*, *sol*, *la*, avec une petite pause avant la dernière; celle-ci doit être, de plus, très durement frappée, pour que cette création du génie populaire, création susceptible de s'appliquer indistinctement à une multitude de sujets, se produise dans toute sa majesté.

— Béranger se tait et se retire plus que jamais, amoureux aussi plus que jamais de la poésie pour elle-même et de la Muse pour sa seule beauté. Un récit fort sot de son prétendu mariage après sa démission réitérée, et enfin obtenue non sans peine, l'a même décidé à ne plus ouvrir sa porte aussi facilement à tous les visiteurs. Ce récit avait paru dans l'*Assemblée nationale*. La réponse qu'y a faite Béranger n'est pas seulement spirituelle, elle a du caractère, et mérite d'être conservée.

« A M. le rédacteur en chef de l'*Assemblée nationale*.

» Monsieur,

» Vous avez l'obligeance de m'envoyer votre journal depuis le 1er juin ; mais je dois au hazard de lire aujourd'hui votre numéro du 30 mai.

» On y assure que je viens de me marier ; que j'ai épousé ma servante, et que tout Passy a été l'heureux témoin de la noce.

» Parmi toutes les nouvelles fausses qui enrichissent nos journaux, il n'en est pas qui ait pu me surprendre plus que celle-là. Si l'article n'intéressait que moi, je laisserais courir cette nouvelle, même à Passy, qui ne se doute guère du plaisir que lui a procuré ce prétendu mariage *in extremis*.

» Mais il faut que vous le sachiez, monsieur, la personne que votre collaborateur désigne comme ma servante, et dont il donne même le nom, ce qui ajoute à la convenance d'une telle fable, est une amie de ma première jeunesse, à qui je dois de la reconnaissance. Plus favorisée que moi par sa position de famille, il y a 50 ans qu'elle rendait à ma pauvreté bien des petits services d'argent. Pour me rendre service encore, lorsque tous deux nous touchions à la soixantaine, elle voulut bien se charger de tenir mon premier ménage, que me forçait de prendre une tante infirme dont je voulais soigner la vieillesse.

» Vieux amis qui ne nous étions jamais perdus de vue, nous ne nous doutions guère alors que nos 116 ans réunis sous le même toit fourniraient matière aux médisances du feuilleton, et la vieille demoiselle était loin de penser, toute modeste qu'elle est, qu'en la voyant établir autour de moi une économie indispensable à tous deux, on la prendrait pour la servante du logis, ce qui, après tout, n'eût blessé ni ses sentiments démocratiques ni les miens.

» Je ne croyais, quant à moi, son nom connu que de nos amis communs et de quelques indigens. Grâce à votre collaborateur, monsieur, ce nom est arrivé aux oreilles du public : c'est pourquoi je suis contraint de faire connaître celle qui le porte.

» Vous jugerez donc, je l'espère, l'insertion de ma lettre juste et nécessaire pour détruire l'effet d'un article que je regrette de n'avoir pas connu plus tôt. Je ne me plains pas de l'esprit qui l'a dicté en ce qui me touche ; mais je crois de mon devoir d'apprendre à vos lecteurs que ma vieille amie a toujours eu trop de bon sens pour avoir désiré jamais d'être la femme d'un pauvre fou qui a mis son bonheur en chansons et livré sa vie à la discrétion des journalistes.

» D'après différentes anecdotes inventées sur mon compte, et aussi vraisemblables que celle de mon prétendu mariage, je conclus, monsieur, qu'il y a de ma faute dans tout cela.

» Malgré mon amour de la retraite, le désir d'obliger m'a fait recevoir trop de visiteurs. Jusqu'à ce que la délicatesse et le bon goût empêchent de franchir les murs dont la loi, dit-on, entoure la vie privée, il nous faut, je le vois, fermer bien notre porte. Désormais je vais mettre un verrou à la mienne, et j'aurai l'obligation d'un peu plus de repos à votre spirituel feuilletonniste.

» Remerciez-le donc de ma part, monsieur, et recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

» Votre très-humble serviteur,

BÉRANGER.

» Passy, 5 juin 1848. »

— Si encore les partis ne faisaient courir et ne se lançaient à l'envi les uns aux autres que de simples faux bruits! mais les injures, les attaques, les dénonciations ouvertes ou clandestines se lèvent en foule chaque matin contre les hommes du passé, du présent, de l'avenir, si tant est qu'il y en ait de ces derniers. La calomnie est la seule fabrique qui prospère et qui écoule à merveille ses marchandises dans ce temps-ci.

— On se rappelle cette pièce trouvée dans le portefeuille d'un ministre et qui accusait M. Libri de soustractions bibliographiques ([1]). M. Libri, réfugié à Londres, vient de publier un mémoire où il repousse hautement l'accusation et discute en détail les faits qu'on lui impute. Malgré les préventions que l'on avait depuis longtemps contre M. Libri, ce mémoire n'a pas laissé de produire un certain effet.

— Ce qui ne peut décidément pas être l'œuvre de la calomnie, c'est une lettre de M. Mary-Lafon publiée par la *Revue rétrospective* dans un chapitre sur les affaires suisses, chapitre qui, du reste, a passé ici tout entier fort inaperçu. M. Mary-Lafon, dans cette lettre, renseigne fort au long M. Guizot sur le compte de ceux qui, le croyant un des leurs, lui avaient donné, à l'Académie de Lausanne, la chaire de littérature vacante par la destitution de M. Vinet.

— Le *Magasin pittoresque*, ce recueil qui ne doit pas seulement son immense public à sa qualité de livre illustré, mais à la solidité et à l'intérêt de sa rédaction, a consacré dernièrement une notice biographique à M. Vinet. Elle est de M. Emile Souvestre, l'un de ces hommes malheureusement trop rares en tout temps et surtout aujourd'hui, qui savent honorer doublement les lettres, par le talent et par le caractère. Nulle part ailleurs M. Vinet, homme et écrivain, n'a été mieux ni plus complétement apprécié, senti d'une manière plus touchante et plus vraie. Un bon portrait et deux vues des environs de Vevey sont encadrés dans le texte. La notice est plus développée, elle entre dans plus de détails, dont une partie sont nouveaux, que ne le permet d'ordinaire le cadre du *Magasin pittoresque:* le directeur, M. Charton, tenait aussi à rendre ce dernier hommage à la mémoire de notre concitoyen.

— La question suisse, comme on disait, cette question qui faisait ici tant de bruit il y a six mois, y est tombée dans l'oubli. Les noms ni les drapeaux helvétiques ne figuraient pas même dans la dernière fête de la Fraternité au Champ-de-Mars: est-ce par inadvertance, ou par pique contre M. Ochsenbein? C'est à peine, au reste, si l'on met de l'intérêt à aucune question extérieure, sauf un peu à celle de l'Italie, tant on porte la situation actuelle de la France comme un perpétuel cauchemar.

([1]) Voir notre *Chronique* d'Avril, p. 255 de ce volume.

— Une lettre que nous recevons de Milan contient des détails aussi neufs que curieux sur l'aspect de cette ville et sur le caractère de la révolution italienne. Nous sommes sûrs d'être agréables à nos lecteurs et nous ne croyons pas être indiscrets en la leur communiquant :

« Milan, 2 juin.

« Dieu fait des choses admirables ! Aussi a-t-il fait de la population la plus molle de l'Italie, de la plus matérielle, de la moins susceptible d'enthousiasme, une population de héros, de bardes, d'orateurs. Si vous voyiez Milan aujourd'hui, vous trouveriez toutes les révolutions, toutes les démonstrations, toutes les manifestations, toutes les émeutes et toutes les fêtes que vous avez vues jusqu'à présent, bien pâles et bien fades. Partout ailleurs les révolutions ont été faites par un parti qui les a inspirées à la majorité des citoyens, laquelle s'en serait fort bien passée : de là ces visages longs ; de là ces colères retournées en une joie grimaçante, forcée, qui faisait mal à voir, tant en France qu'en Suisse.

» Ici, tout le monde a fait la révolution, tout le monde l'a faite parce qu'il l'a voulu, parce qu'il lui a plu de la faire. On s'est battu bravement, et après on s'est livré à une véritable fête, qui dure encore. On dirait des collégiens émancipés, un carnaval monstre. Voilà l'aspect qu'offre Milan maintenant, mais sans danse et sans théâtre. Jeunes et vieux font l'exercice militaire, se livrent à des démonstrations, assistent à des *Te Deum*, déclament dans les rues, dans les cafés, dans les places publiques. Mais ce qu'il y a de plus saisissant, ce sont les costumes, dont les enfans, les femmes, les vieillards, les maisons même sont affublées. Des cocardes, on en met partout, des pieds à la tête. Des plumes tricolores, ou noires, ou grises, tout le monde en porte ; aux chapeaux : de mille formes; aux bonnets : de couleurs variées. Les maisons ont toutes d'immenses, riches et éclatants drapeaux. La coiffure de la garde-nationale est un bonnet-tocque écarlate, et comme le plus grand nombre des citoyens fait partie de cette milice, les foules vous font souvent l'effet d'un champ de blé parsemé, fortement jaspé de coquelicots. (L'uniforme lombard et la couleur dominante des habits du peuple est le vert.)

» Les prêtres, et il y en a beaucoup ici, sont fièrement dans le mouvement, encocardés, enrubanés, *croisés* comme tout le monde : car vous saurez qu'outre les cocardes, les plumes et les rubans, tout le monde, sans en excepter les dames, porte une croix, soit à la manière des anciens croisés, soit en guise de crachat, soit en guise de décoration. Presque tout le monde aussi joint à la croix une médaille à l'effigie du pape ; à son revers la médaille a le portrait de Charles-Albert, mais jusqu'ici elle ne présente que Pie IX : on la retournera sous peu si Charles-Albert triomphe ; sinon, l'on s'en tiendra à Pie IX, et l'on proclamera la république.

» Pie IX est une espèce d'*interim* très commode pour les Lombards. Il est vrai qu'on vote, qu'on a déjà voté la réunion de la Lombardie aux états sardes. Néanmoins les constitutionnels, les *Albertistes*, entendent bien n'être tels que sous bénéfice d'inventaire. Ce sont cependant eux qui triomphent maintenant.

» En quelques jours j'ai déjà assisté à trois émeutes, c'est-à-dire à deux émeutes proprement dites et à une démonstration. Les deux pre-

mières se donnaient aussi pour des démonstrations; mais comme elles étaient dirigées contre le gouvernement, on les a appelées des émeutes. Dans la première, le gouvernement avait accordé aux émeutiers ce qu'ils demandaient; dans la seconde, il ne voulut rien accorder : les factieux alors envahirent le palais du gouvernement, et un certain Urbino, d'origine juive, qui s'était mis à leur tête, alla si loin qu'il déclara le gouvernement dissous. La grande majorité des émeutiers ne voulait pas aller jusque là, et tous se tournèrent contre leur chef improvisé; je vis le moment où on allait le jeter par dessus le balcon; ce ne fut que grâce à l'intervention du gouvernement provisoire qu'il fut sauvé. Cet Urbino a été longtemps à Paris; il écrivait, je crois, des feuilletons; il écrivait aussi dans le *Musée des familles*. Maintenant ce chef est en prison avec quelques-uns de ses amis. Le soir, il y eut démonstration monstre de la part de la garde-nationale, et illumination spontanée. C'est en petit le pendant de votre affaire du 15 mai. On dit que l'or autrichien n'était pas pour rien dans ces émeutes, mais je ne le crois pas; certaines coïncidences paraîtraient faire croire à un plan général, je n'y crois pas non plus. Des mouvemens analogues ont eu lieu le même jour ou le jour suivant dans d'autres villes de la Lombardie.

» Peschiera est tombé entre les mains de Charles-Albert, et il y a eu des combats très sérieux sur toute la ligne, de Peschiera à Mantoue. L'avantage est demeuré aux nôtres. Quoiqu'on ne puisse pas dire que ce soit une victoire capitale, cela remonte les esprits. Les étudians de Pise ont souffert beaucoup. Ils étaient du côté de Mantoue, dans le camp toscan. On dit, mais cela est peut-être exagéré, qu'ils ont perdu plus de deux cents hommes, parmi lesquels deux de leurs professeurs. Le gouvernement, qui a l'habitude de parler au peuple du balcon de son palais, n'a fait, à la nouvelle de ces avantages, que haranguer depuis dix heures du matin jusqu'à minuit.

» Les affaires de la Vénétie ne vont pas très bien; mais, comme tout dépend de l'armée sarde, si celle-ci triomphe, les provinces vénitiennes seront sauvées du même coup.

» Le général Antonini, le chef de la légion italienne formée à Paris, a eu un bras emporté par un boulet de canon. Cette légion se distingue : partout où elle s'est trouvée, elle s'est battue fort bravement. Les paysans, excepté dans quelques provinces, commencent à être fatigués. Ils sont en général apathiques partout, si on en excepte la province de Milan. »

— La République va-t-elle avoir encore une nouvelle *journée*? on l'annonçait presque ce matin. Il y aurait dissentiment prononcé entre l'Assemblée nationale et la commission exécutive: l'impatience française voudrait en finir, exiger des démissions, constituer un pouvoir plus homogène, peut-être nommer d'urgence un président. Les républicains *modérés*, les républicains du *National*, sont, dit-on, fort découragés en général et fort tristes. D'autre part, après le *Napoléon républicain*, voici maintenant la *Constitution*, *journal de la république napoléonienne* puis le *Napoléonien* tout court: on y pose ouvertement le prince Louis pour la présidence, et les républicains le grandissent en faisant mine d'en avoir peur. Paris, 12 juin.

P. S. — La *journée* a eu lieu, en effet, et même on en a eu deux pour une, le flux et le reflux, en attendant mieux. Le lundi 12, la commission exécutive est venue demander un vote de confiance, à propos de fonds secrets, dont elle déclarait avoir besoin, ainsi que du vote, pour continuer à gérer les affaires. Elle avait de plus décidé, à l'unanimité, de proposer le maintien de la loi de bannissement contre Louis Bonaparte et sa non admission à l'Assemblée nationale. Lamartine fit un long discours apologétique sur sa ligne de conduite et sur celle du pouvoir, discours d'abord assez froidement écouté. Il s'interrompit ponr cause de fatigue et pria l'Assemblée de suspendre un instant la séance. Bientôt il reparaît avec émotion à la tribune; il annonce que, dans la foule ameutée autour du palais, on a tiré sur le commandant de la garde-nationale, Clément Thomas, qu'un officier a été blessé, que d'autres coups de feu se sont fait entendre, et que le premier sang versé depuis la révolution de février l'a été au cri de *Vive Louis-Napoléon!* Il demande un décret d'urgence et par acclamation au sujet de ce dernier, puis reprenant sa propre défense, il achève d'entraîner la masse de ses auditeurs par ce mot, qu'en revanche la république rouge a naturellement fort peu goûté: « Oui, » j'ai conspiré avec Barbès, Blanqui, Raspail, Sobrier, mais comme le » paratonnerre conspire avec le nuage. » Les fonds sont accordés et, partant, le vote de confiance: mais le décret est renvoyé au lendemain. Il ne paraissait pas faire doute cependant. Louis-Napoléon était ainsi posé comme un prétendant redoutable, qui pis est, comme un martyr. Or, le sentiment napoléonien, qui, depuis quelque temps, semblait mort en France, s'était soudain et mystérieusement réveillé, non seulement dans la bourgeoisie et dans les campagnes, mais dans les ouvriers: que doit-ce être dans l'armée? La banlieue, particulièrement favorable au nouvel élu, menaçait, dit-on, de descendre sur Paris, si on le rejetait. Le lendemain, M. Jules Favre se prononce fortement pour qu'il soit admis, pour qu'on ne lui donne pas une importance que sa seule apparition à la tribune fera évanouir, et il profite de l'occasion pour sangler à pleins coups de fouet la commission exécutive sur ses vacillations et ses peurs continuelles. M. Ledru-Rollin s'agite sous la correction de son ancien ami, Maître Favre. Il tonne à la tribune en faveur du décret; il parle de corruption, d'embauchage, de garde-impériale qui se recrute dans l'ombre: mais le moyen oratoire est usé; M. Clément Thomas ne sait pas lui-même si le coup de feu d'hier était autre chose qu'un accident, et la blessure de l'officier n'est qu'une égratignure. M. Ledru-Rollin trouve cependant des accens énergiques; il émeut l'Assemblée, il en est favorablement écouté. On vote.... une immense majorité prononce l'admission du nouveau représentant, et plus d'un détachement de la garde-nationale, en regagnant ses quartiers, fait entendre ce cri, répété aussi par des groupes populaires: Vive Louis-Bonaparte, vive Napoléon!

On parle de la démission de M. Ledru-Rollin. Son journal, la *Réforme*, récrimine sur ce qu'on n'a pas voulu faire après le 24 février, et celui de Lamartine, le *Bien public*, ne dissimule pas son dépit. Lamartine a toujours été profondément, intimement hostile à Napoléon: il ne voit en lui qu'une sorte d'Attila de la liberté et des idées. Ce sentiment éclate dans les *Girondins*, tout aussi fortement au point de vue démocratique qu'au point de vue légitimiste dans les *Méditations*. Peut-il avoir réellement de l'écho, en France? Ce qui vient de se passer ne le prouverait guère. Quoi qu'il en soit, après le vote du 13, la soirée s'est passée le plus tranquillement du monde, et la victoire de la veille, que les feuilles du pouvoir appelaient déjà la *journée des prétendans*, est devenue un échec, dans lequel Lamartine se trouve compromis. Il s'y est joint de la comédie; que Lamartine ait seulement donné dans la pièce sans la vouloir, toujours est-il qu'il y a été mêlé, et la comédie ne lui va pas.

14 mars.

MÉLANGES.

Bluettes et Boutades.

— Le sucre tempère l'âpreté du liquide agité dans un vase; ainsi le sentiment religieux au fond d'une ame émue, y adoucit les amertumes de la vie.

— Sur le chemin de la vie la médiocrité est une hôtellerie que vantent tous les voyageurs, mais où nul ne s'arrête qu'alors que sa voiture s'est brisée.

— Il est une chose que les chemins de fer emportent plus vite encore que le voyageur, c'est l'argent de leurs actionnaires!

— Si la fortune ne donne pas de l'esprit, elle fait du moins que chacun nous en prête.

— Nous mettons trop peu d'importance à ce que nous disons des autres, et beaucoup trop à ce qu'ils disent de nous.

— L'ombre et l'homme ne voient jamais leurs auteurs, et pourtant le soleil et Dieu remplissent le monde.

— Les bonnes actions semées sur le chemin de notre vie deviennent des fleurs dont le parfum embaume nos souvenirs.

— Beaucoup de gens se prétendent estimés au pays d'où ils viennent, pour se dédommager de ne l'être pas où ils sont.

— Quand nous plaçons le bonheur dans ce qui nous manque, d'autres le mettent dans ce que nous avons.

— La haine que nous portons à nos ennemis nuit moins à leur bonheur qu'au nôtre.

J. Petitsenn.

Les petits mendiants.

Il fait froid ; les feuillages sombres
Bruissent par le vent agités,
Et nulle étoile, au sein des ombres,
Ne répand ses pâles clartés !.....

La neige a recouvert la terre,
Et, dans un chemin solitaire,
Deux enfants marchent à pas lents,
Deux créatures délaissées,
Qui, par mille chutes blessées,
Tremblent sur leurs pieds chancelants !

Leur père était mort, et leur mère
Leur avait dit : Partez, mes fils !....
« Pour avoir un pain éphémère,
» Hier, j'ai vendu mon crucifix !
» J'espérais vous garder..... Chimère !
» Car, pour vivre ma vie amère,
» A moi-même, voyez, à peine je suffis.

» Déjà le vent murmure et la feuille est fanée,...
» A la porte du riche allez tendre la main !
» Toi, l'aîné, qui vas être en ta douzième année,
» Soutiens ton jeune frère et le guide en chemin !...

La mère alors leur dit la route
Qui conduit aux grandes cités,
Les embrasse encor, puis ajoute :
« A la garde de Dieu, partez !..... »

Il fait froid ; les feuillages sombres
Bruissent par le vent agités,
Et nulle étoile, au sein des ombres,
Ne répand ses pâles clartés !...

Les deux frères, seuls dans la plaine,
Au hasard, marchaient dès long-temps,
Sous un même manteau de laine
Cachant leurs membres grelottants ;

Le plus jeune avait les paupières
Qui penchaient sur ses yeux lassés ;
Ses pieds nus, écorchés aux pierres,
Etaient bleuâtres et glacés !...

Soudain, il tombe au pied d'un hêtre,...
Son frère le prend dans ses bras,
Ils s'endorment du sommeil traître
Dont on ne se réveille pas !....

Le lendemain, quand vint l'aurore,
Un passant les vit en ces lieux,
Leurs lèvres s'unissaient encore
Dans un dernier baiser d'adieux !

G. Sordet.

BIBLIOGRAPHIE.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE UNIVERSELLE, envisagée au point de vue chrétien, rédigée pour servir de guide dans l'enseignement des écoles secondaires et des maisons d'éducation; par *A. Vulliet*, ministre, directeur de l'école normale de la société évangélique de France.—

Histoire du moyen-âge. Première partie. — Un volume in-12. Lausanne, Georges Bridel, éditeur, 1846. Prix, 16 batz.

Nous attendions pour rendre compte de ce premier volume de l'histoire du moyen-âge, que le second, qui doit la compléter, eût paru. Mais comme cette publication tarde à avoir lieu, et sans doute cela est dû aux travaux sérieux que s'impose M. Vulliet pour la rendre toujours plus digne de l'accueil qui a été fait aux premières portions de son ouvrage, nous ne voulons pas renvoyer à plus tard d'en dire quelques mots, au public, pour lui recommander ce consciencieux écrit, à l'auteur, pour l'en remercier.

La tâche qu'il s'est imposée est difficile, mais le but qu'il ambitionne est d'une utilité trop grande, pour ne pas soutenir ses efforts. Un livre tel que le sien, manque à la jeunesse protestante, et le nombre de ceux qui peuvent lui enseigner l'histoire, en se passant d'un guide semblable à celui de M. Vulliet, n'est pas assez grand, pour dispenser l'écrivain d'avoir en vue, dans son travail, les maîtres autant que les élèves. Ce n'est pas seulement quant à la pensée religieuse qui domine son ouvrage, que quant à la forme même qu'il a adoptée, que nous appuyons sur ce point. Rien ne peut être plus utile il est vrai, au développement de la conscience religieuse, qu'une étude des faits historiques pénétrée de cet ensemble d'idées et de sentiments que le christianisme a apportés et réveillés dans le monde; il est bon, il est urgent, disons-nous, de ne pas étudier toujours l'histoire au point de vue des idées de la gloire, de la politique, et des intérêts payens; s'il est absolument nécessaire, pour avoir une juste idée de l'antiquité, de se placer sur son terrain même, et de ne la pas juger uniquement d'après notre conception actuelle des véritables réalités religieuses et morales, il ne l'est pas moins, pour avoir une notion vraie de l'histoire du monde, depuis la venue de Jésus-Christ, de se placer aussi dans ce milieu d'idées où sa parole nous a transportés, et qui a trop peu pénétré jusqu'ici les différentes disciplines dont l'ensemble doit former une véritable éducation chrétienne, comme il a trop peu pénétré, en général, la vie et les institutions humaines. Tout homme religieux et conséquent (ce qui devrait toujours aller de pair) ne pourra s'empêcher de reconnaître la légitimité de la tentative faite par M. Vulliet d'une esquisse historique au point de vue religieux, et nous pensons que ce point est accordé. Mais, comme nous le disions tout à l'heure, il y a un autre mérite encore dans son ouvrage, que nous devons faire ressortir, ne fût-ce qu'en passant. Son livre est écrit dans les proportions d'un Manuel, et il a su cependant en éviter le principal

inconvénient, nous voulons dire la désespérante sécheresse. Voulez-vous dégoûter un jeune élève de l'histoire, lui inspirer pour cette étude qui pourrait être cependant celle qui, dans d'autres conditions, passionnerait le plus son imagination et son âme tout entière, un éloignement dont il lui faudra peut-être des années pour se guérir, mettez-lui entre les mains un de ces manuels assez nombreux en France, et surtout en Allemagne ; les meilleurs (et il y en a d'excellents), seront ceux qui rempliront le mieux votre but; et cela se comprend facilement, car on a toujours envisagé, comme la perfection suprême de ce genre d'écrits, un entassement des faits qui, si possible, n'en laissât aucun de côté, une exactitude chronologique méticuleuse, et par conséquent une accumulation de dates, enfin, une division savante, et par suite très-suffisamment compliquée. En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer la difficulté qu'éprouvent les élèves à se mettre dans la tête ces longues et arides nomenclatures, dans lesquelles, ne l'oublions pas, on a voulu parfois faire entrer encore quelques-uns des résultats de la philosophie de l'histoire, ajoutant ainsi un caractère abstrait à ce qui avait déjà un caractère de sécheresse, et oubliant que si cet adage est vrai pour quelqu'un, *scribitur historia ad narrandum non ad probandum*, c'est avant tout pour les enfants. Nous attachons quelque importance à constater la manière heureuse dont M. Vulliet a su éviter ces différents défauts, car nous savons combien est petit le nombre d'ouvrages historiques, écrits sérieusement pour la jeunesse, qui n'en soient pas plus ou moins atteints. Nous le remercions donc de *narrer* les faits, au lieu de nous en avoir donné seulement la charpente osseuse; de ne pas dédaigner ces traits pittoresques et animés qui se fixent facilement dans la mémoire, parce qu'ils se gravent d'abord d'eux-mêmes dans l'imagination; d'avoir évité autant que possible les chiffres et les dates, qui ne parlent ni à l'imagination ni à la mémoire, et d'avoir réservé pour les événements essentiels, cet ordre d'indications, d'autant plus utiles qu'elles sont mieux ménagées; enfin d'être sobre de jugements, de les avoir rattachés aux points importants du développement des faits ou des caractères, et exprimés dans une forme simple et brève à la fois.

On pourra reprocher peut-être à M. Vulliet d'avoir laissé de côté bien des noms, bien des événements qui figurent d'ordinaire dans les Manuels historiques. Nous croyons cependant qu'il n'y a aucun vide essentiel à signaler dans le tableau qu'il nous offre de cette sombre et tumultueuse période qui s'étend du cinquième siècle au treizième, du commencement des invasions barbares, à la fin de ces autres invasions qui s'appellent les Croisades. A ceux qui se plaindraient de cette liberté, comme d'une absence de conscience historique, l'auteur pourrait répondre par ces paroles qu'un spirituel historien allemand a écrites quelque part pour légitimer la même hardiesse auprès des lecteurs scrupuleux : «L'histoire n'enregistre que ce qui a eu une véritable » existence, et ce qui par conséquent est véritablement immortel, car » l'histoire s'occupe des vivants et non pas des morts, de même que » Dieu est le Dieu des vivants. Les événements ou les hommes dans » lesquels elle aperçoit un rayonnement de l'esprit éternel, ont seuls » le droit de l'arrêter. Où est l'utilité, surtout pour la jeunesse, de » pouvoir nommer tous les personnages secondaires d'une période his- » torique, tous les noms des synodes dans lesquels il ne fut rien ré- » solu, des souverains qui n'ont pas gouverné, et des écrivains qui

» n'ont rien écrit? Un respect mal entendu pour des noms semblables » a rempli les Manuels d'histoire de listes interminables de ces com- » parses muets, ne portant au front d'autre signe qui puisse les faire » reconnaître, qu'un chiffre marquant la date de leur mort. » — Tout au plus pourrions-nous regretter que M. Vulliet, préoccupé du côté négatif de son sujet, c'est-à-dire du besoin de montrer comment à mesure que le christianisme a fait alliance avec le monde, il s'est éloigné de la pureté de sa doctrine et de ses institutions primitives, ne se soit pas arrêté davantage pour signaler çà et là, dans un grand personnage de l'église régnante, ou dans une secte obscure et parfois persécutée, dans telle lutte de la papauté avec la puissance temporelle, ou dans telle prétention, telle exigence de la hiérarchie, un reflet de la Parole de vérité prononcée par Jésus, et pour y reconnaître le sceau même de l'esprit saint. C'est à ce point de vue que nous le prions d'envisager les observations, ou plutôt les questions suivantes :

N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu excessif à prétendre, comme le fait M. V. dans la plus grande partie de son ouvrage, que la puissance ecclésiastique s'est agrandie et fortifiée sans cesse, depuis le quatrième siècle, par suite d'un parti pris, d'une ambition systématique, et dans un but très-arrêté? Est-ce ainsi, en général, que naissent ces grands pouvoirs destinés à modifier la société tout entière, et ne portent-ils pas plutôt en eux-mêmes une loi intérieure de développement, loi providentielle à laquelle ils doivent obéir, principe de vie et d'existence, principe salutaire et saint, mais qui peut devenir et qui est devenu toujours un germe de dissolution et de mort, quand il a été faussé et exagéré dans un but intéressé et au profit de l'égoïsme humain? Quand M. V. attaque les donations testamentaires qui, dès les quatrième et cinquième siècle enrichirent l'église, il paraît oublier, à côté des abus réels signalés par les docteurs et les prédicateurs de ces temps, il oublie que ces donations étaient volontaires, que c'était là, pour ainsi dire, une espèce d'*ex voto* offert à l'Eglise par l'humanité qui se sentait sauvée par elle, que tous les établissements de bienfaisance qui, dans la longue période de souffrances qu'ouvre l'invasion des barbares, offrirent un refuge aux peuples, aux grands comme aux petits, mais surtout à la foule privée de protecteurs et d'appui, que tous les établissements de bienfaisance étaient fondés par l'Eglise, et que c'est là précisément qu'il faut chercher la raison de ce fait significatif, que l'Eglise en devenant riche et puissante, resta cependant, du moins dans les premiers siècles de cette période, éminemment populaire. Quand M. V. lui reproche sa faveur pour Clovis, il devrait se souvenir que si l'Eglise fut reconnaissante pour ce souverain que, de chef barbare, elle transforma presque en un saint, ce ne fut pas seulement parce qu'il avait affranchi de toute imposition les biens ecclésiastiques, mais parce qu'il reconnut à l'Eglise un droit illimité d'asile et de protection. Or, ne sommes-nous pas en droit de dire avec un historien dont M. Vulliet s'est approprié plus d'une fois, très à propos, les paroles, que, dans une époque où la loi ne protégeait plus, c'était beaucoup de reconnaître le pouvoir d'un ordre qui prenait en mains la tutèle et la garantie des vaincus?—Quand M. V. semble blâmer les priviléges *excessifs* accordés par Charlemagne à l'Eglise, ne perd-il point de vue la pensée de ce grand homme pour lequel, ainsi que l'a dit un historien allemand, l'Eglise était la véritable école de la civilisation et qui, en cherchant à réunir dans l'unité puissante de l'em-

pire d'occident, tous les peuples de race germanique, avait avant tout le but de les conduire au devant de cette civilisation qu'il savait aimer et comprendre? — Lorsque M. V. après avoir rendu, sachons lui en savoir gré, une impartiale justice à la vie monacale, attribue au fait que l'Eglise s'était mondanisée dès le quatrième siècle, l'impossibilité où elle fut de régénérer la société romaine corrompue, et de pacifier le monde barbare en allant le convertir à l'Evangile, ne sommes-nous pas en droit de lui demander si ce n'est point là entrer d'une manière un peu hazardeuse dans la critique des voies de Dieu sur l'humanité, et intervenir, au nom de notre propre sagesse, dans l'ordre providentiel? L'abâtardissement des races méridionales abîmées dans les raffinements excessifs et parfois monstrueux d'une civilisation faussée, — et le naturalisme sans frein des nations germaniques, dont M. V. a tracé un tableau peut-être un peu flatté, n'offraient-ils pas à la prédication pure et simple de la vérité (telle que la réclament rétrospectivement pour ces temps les écrivains qui condamnent d'une manière systématique toute alliance de l'Eglise avec le monde), des résistances et des obstacles qui ne pouvaient être brisés que par le moyen terme employé par la Providence quand elle recourut aux peuples du nord pour renouveler, par l'introduction d'un sang plus pur, le corps épuisé des peuples du midi, en même temps qu'elle initiait les premiers tout ensemble à la connaissance de l'Evangile et à la civilisation? — Trop peu sévère pour Justinien dont la tyrannie spirituelle fut si lourde, bien qu'il fût tyrannisé lui-même par son entourage, par ses eunuques et ses évêques de cour, M. Vulliet ne l'est-il point trop pour Théodora qui sut faire oublier sur le trône, par des vertus non feintes, les scandaleux débordements de sa jeunesse? — Ne l'est-il pas trop aussi pour le pape Nicolas Ier qui, deux siècles avant Grégoire VII sut agir dans l'esprit de ce grand homme, défendit une femme innocente contre un souverain voluptueux et cruel, fort de l'appui de ses évêques serviles, et, pour employer encore une fois les paroles d'un écrivain que nous aimons à citer, fut doux et clément pour les bons et les petits, et apparut aux méchants comme un Elie irrité? Et cette rigueur, ou tout au moins cette absence de justice rendue, n'a-t-elle pas fait oublier à M. V. que Nicolas était le dernier des pontifes qui honorèrent la tiare, avant le règne de cette déplorable série de papes corrompus, inaugurée par Serge III, et qui devait se continuer jusqu'à Grégoire, période condamnée où des femmes perdues imposèrent leurs caprices à des papes de leur choix, mais dont l'auteur de l'*Esquisse* aurait pu laisser à la responsabilité des chroniqueurs, quelques-uns des traits qu'il leur a empruntés? — Enfin, et puisque nous avons prononcé le nom de Grégoire, faisons en passant le procès à M. V. pour avoir dit que ce grand pontife témoigna un zèle plus ardent qu'*éclairé* pour ce qu'il considérait comme l'honneur de l'Eglise de Jésus-Christ. D'abord, s'il est bien évident qu'aux yeux du fils du charpentier de Saona, la puissance pontificale et le royaume éternel du fils du charpentier de Nazareth étaient une seule et même chose, remarquons que cette conception inexacte était le fait d'une époque toute entière, et le résultat du travail de plusieurs siècles, et qu'il serait injuste de faire à Grégoire VII un autre reproche, si c'en est véritablement un, que celui d'avoir saisi cette pensée d'une manière plus claire, plus vigoureuse, et plus conséquente qu'aucun de ses contemporains, et d'avoir travaillé à la réaliser, au moyen de l'in-

dépendance absolue de l'Eglise, avec une fermeté, une constance, et pour tout dire, une foi inébranlables. C'est à ce point de vue, qui est peut-être bien aussi un point de vue chrétien, c'est-à-dire humain et impartial, qu'il faut selon nous considérer l'œuvre de Grégoire. Sans doute, dans cette œuvre, ce n'est pas l'esprit pur de l'Evangile qui, seul, y respire. Mais c'est cependant le règne de l'esprit, du spiritualisme religieux, et de la conscience, que ce courageux pontife s'est efforcé d'établir, en face du règne de la force arbitraire et matérielle dans l'état, et du règne des passions charnelles dans l'Eglise. Et quant au zèle peu éclairé qu'il déploya dans cette lutte, nous sommes en droit de dire que les lumières de Grégoire égalaient son énergie, et qu'elles étaient parfaitement de pair avec celles de son temps. Quand il aborda la tâche redoutable de la réforme des mœurs du clergé, il aurait pu, il est vrai, en proscrivant le concubinage dont il avait juré la ruine, instituer le mariage des prêtres. S'il proclama le célibat du sacerdoce, c'est qu'il fut entraîné à la fois par une notion exagérée de spiritualisme, et surtout par un instinct profond des véritables conditions de l'indépendance de l'Eglise. C'était là une erreur, sans doute, mais une erreur explicable, et qui ne pouvait être que celle du génie. Quand il institua le collége des cardinaux, il agit encore dans le même esprit : il voulut arracher l'élection des souverains pontifes, à la fois aux caprices de la populace de Rome, et à l'influence des intrigues impériales. Dans la grande lutte de l'investiture, nous retrouvons encore la même pensée : l'investiture était le signe de la souveraineté de Jésus-Christ, et de son vicaire; en la réclamant pour le souverain ecclésiastique, Grégoire n'était pas dans l'erreur; l'erreur était ailleurs, c'est-à-dire dans un fait que Grégoire n'avait pas créé, et qu'il ne pouvait assurément pas changer, lors même qu'il l'eût voulu, le fait de la propriété territoriale de l'Eglise. Henri IV humilié à Canosse, ce n'était peut-être pas autant, comme on l'a si fort prétendu, l'état abaissé devant l'Eglise, que bien plutôt l'Eglise proclamant son indépendance en face de l'état. Les paroles, tant reprochées à Grégoire, sur la subordination respective des deux puissances, doivent être jugées au point de vue de son temps et de son œuvre tout entière. Protestants, sachons rendre quelque justice à l'un des plus grands hommes du moyen-âge; laissons aux *politiques* des chancelleries impériales, les paroles injustes et les jugements étroits; reconnaissons dans Grégoire le disciple de l'Evangile, et l'un des inaugurateurs, du règne de l'esprit de Jésus, en même temps que le promoteur de l'omnipotence romaine, et le fauteur des idées hiérarchiques de son temps.

Si nous n'avions pas franchi dès long-temps les limites que nous nous étions tracées en commençant ce rendu-compte, nous signalerions encore à M. Vulliet, à la suite de son équitable appréciation de la féodalité, ce qu'il y a d'un peu exagéré dans l'éloge qu'il fait de la chevalerie. La chevalerie fut la fleur de la féodolité, mais fleur aussi délicate que brillante, qui ne s'épanouit guères que çà et là, sous l'influence de circonstances favorables et accidentelles, et dont la floraison, là où elle eut lieu, fut chose fugitive et passagère. — Il nous semble encore que M. V. a fait suivre son excellent jugement des résultats généraux des Croisades, d'une conclusion tant soit peu exclusive, et peut-être contradictoire (Voyez p. 307 et dernière du volume). Après avoir énuméré les bienfaits de ces grandes expéditions, religieuses et guerrières, pourquoi dire que le chrétien et l'homme moral

ne peuvent que les déplorer? Ne risque-t-on pas d'opposer ainsi la civilisation à l'Evangile, et n'est-il pas plus équitable et en même temps plus vrai de dire que l'œuvre de Dieu se poursuit là même où l'homme fait couler le sang et les larmes, et que les mauvaises passions humaines, en laissant leurs tristes traces sur les œuvres les plus grandes et les plus belles qui honorent l'humanité, ne doivent jamais nous empêcher d'y reconnaître l'empreinte de son Esprit? — Mais en insistant davantage sur ces observations, nous pourrions laisser croire à nos lecteurs que nous ne nous sommes arrêté, en parcourant ce volume, qu'à certains passages contestables, et que nous avons songé avant tout à y chercher un aliment pour la critique. Que M. Vulliet nous comprenne bien; nous avons voulu seulement témoigner ainsi de l'importance qu'a son ouvrage à nos yeux. C'est avec un vrai sentiment de reconnaissance qu'il doit être accueilli par ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse, par tous ceux en général auxquels les études historiques ne sont pas indifférentes. M. Vulliet est à la hauteur de la tâche qu'il s'est imposée, nous sommes heureux de le répéter ici comme nous l'avions dit au début de ces lignes. Les tâtonnements de sa pensée, que l'on peut remarquer çà et là dans ce volume, n'auront servi qu'à affermir sa marche dans la suite de son travail, et nous ne sommes certainement pas les seuls à désirer qu'il se poursuive et se termine avec autant de succès qu'il a été commencé.

Lettre au Rédacteur de la REVUE SUISSE.

Monsieur le rédacteur,

Le n° d'Avril de la *Revue Suisse* contient une lettre de M. Kohler sur l'introduction de l'imprimerie à Lausanne; des documens bibliographiques, plus complets que ceux à la disposition de l'auteur de cette lettre, me mettant à même de rectifier quelques inexactitudes qui s'y sont glissées, je prends la liberté de vous adresser les observations suivantes, vous priant de leur accorder une place dans votre prochain n°.

M. Kohler indique comme imprimés à Lausanne un *Missel* et un *Bréviaire* lausannais, le premier en 1493 et le second vers 1512. Le missel seul a été imprimé à Lausanne; le bréviaire l'a été à Genève. J'ai vu un exemplaire complet de la même édition du bréviaire dont M. Kohler nous donne la description d'après le fragment qu'il possède. Outre la souscription placée à la fin du psautier, souscription qui n'indique pas le lieu où le dit bréviaire a été imprimé, on lit encore au recto du dernier feuillet du volume (f. CCCCLVIII) la souscription suivante:

« Explicit breviarium Episcopatus Lausannensis accurate correctum » et de novo emendatum per nonnullos parte Reverendissimi in Christo » patris Domini D. Aymonis de montefalcone dicte diocesis episcopi » nec non similiter ejusdem capituli deputatos atque litteratos vivos » ecclesiasticos Impressum Gebennis per nobilem et egregium vivum » Ludovicum cruse civem Gebennarum Impensis discretorum vivorum » Philiberti dutel et Petri barraux dicte civitatis Lausannensis merca- » toribus in eadem pro nunc degentibus Anno incarnationis dominice » Millesimo CCCCC. IX. Die vero XXVII Mensis Martii Feliciter. »

Ce bréviaire a donc été imprimé à Genève chez Louis Cruse aux frais de Philebert Dutel et de Pierre Barraux marchands libraires de Lausanne, et l'impression en a été terminée le 27 mars 1509. Ainsi L. Cruse ne quitta pas Genève pour s'établir à Lausanne.

M. Kohler parle d'éditions du missel lausannais imprimées à Genève en 1500 et en 1522. L'édition que l'on dit être de 1500 est plus probablement de 1505. Elle porte la date suivante : « M.CCCCC.V. Idibus Decembris. » J'ignore pourquoi M. Kohler ainsi que l'auteur de la notice sur les livres imprimés à Genève dans le XVe siècle (1) rapportent la dernière lettre numérale, V, aux ides, et non pas à l'année ; car elle fait corps avec les précédentes, et le point qui la sépare des C sépare pareillement ceux-ci du M, ce qui indique qu'il n'est là que pour séparer les différentes espèces de dizaines.

Il ne paraît pas qu'avant l'époque de la réforme il y ait eu d'autre imprimeur établi à Lausanne que Jean Belot de Rouen. A l'exception du missel de 1493, tous les livres ecclésiastiques à l'usage du diocèse de Lausanne ont été imprimés dans des villes étrangères.

Notre bréviaire lausannais compte jusqu'en 1509 quatre éditions différentes ; trois furent faites à Genève ; une autre, en caractères romains, que je croirais facilement la première, ne porte ni nom de lieu, ni date. Nous avons vu que deux éditions du grand missel se firent l'une à Genève, l'autre à Lyon. Un petit missel « Missale parvum » porte le chiffre de Gabriel Pomard qui en 1522 vendait à Genève le missel imprimé à Lyon. Le rituel lausannais « Manuale ad usum lausannesem » sortit des presses de Bellot à Genève en 1500. Haller dans sa bibliothèque de l'histoire suisse, a fait connaître les constitutions synodales du diocèse de Lausanne imprimées en 1494 à Lyon. L'évêque Sébastien de Montfaucon en fit faire une nouvelle édition à Genève en 1523, édition qui est devenue beaucoup plus rare que la précédente : j'ai vu trois exemplaires de celle de 1494, et jamais je n'ai rencontré celle de 1523. Msgr Lentzbourg l'indique dans son histoire des évêques de Lausanne (2). Ces constitutions étaient suivies d'un supplément dont j'ai vu une copie manuscrite à peu près de la même époque. On lit à la fin : « Excussum Gebennis in officina Vuy» gandi Koly Natum ex francia orientali expensis honesti vivi Gabrie» lis Pomardi anno ab incarnatione Salvatoris nostri M. D. XXIII die XV » apprilis. »

Je me permets d'appeler l'attention des bibliophiles sur ce volume qui paraît très rare.

Surpierre, 29 avril 1848.

J. GREMAUD.

(1) Mémoires et documens publiés par la Société d'hist. et d'archeol. de Genève, I, 49.

(2) Lausanna christiana, msc.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

DES ÉMEUTES.

Pas d'actualité saisissante comme l'*émeute!* elle n'est plus un accident, mais bien l'état normal de la vie des peuples; manière d'être parfaitement dramatique, extraordinairement émouvante, où l'ennui et la monotonie ne se glissent plus impertinemment. Voilà le baîllement banni à tout jamais, et la bouche ne s'ouvre outre mesure que pour crier *aux armes! à bas le roi, l'empereur, le gouvernement, le ministre!* et toutes ces énergiques vociférations qui font battre à la fois les cœurs, le rappel et les bourgeois. Le sommeil même, ce tyran usurpateur, ce despote couronné de pavots, qui empiétait trop sur notre brève existence, se trouve réduit à une portion congrue très-modeste, surtout à l'endroit de la garde nationale, qui ferme encore ses magasins, mais non ses yeux, et qui tire moins de traites que de coups de fusil.

Les plus exigeants en fait de sensations fortes ne sauraient se plaindre; nous vivons très-éveillés dans le drame moderne, et les grandes cités, galvanisées par les barricades, offrent un spectacle tout-à-fait propre à nous guérir du *spleen;* la dignité humaine consiste aujourd'hui à se révolter partout et toujours contre toute espèce de gouvernement monarchique ou républicain, depuis le despote qui garotte des esclaves jusqu'à l'ordonnance de police qui gêne des gamins inclusivement.

Le digne empereur Titus disait qu'il avait perdu sa journée alors qu'il n'avait fait aucune bonne action; les peuples peuvent dire de même aujourd'hui de vingt-quatre heures passées sans s'insurger.

Et en effet, que de gloire, de décorations, de rentes, peuvent

sortir d'une émeute ; blessés, pensionnés, décorés, en surgissent à foison! C'est là qu'on gagne des titres à la fortune et à l'admiration; maintenant que la République a triomphé en France, on est ennobli et canonisé par toutes les entreprises armées, faites depuis trente ans aux fins d'en avancer le règne! Une jambe ou un bras emportés au service des barricades sont les fleurons les plus resplendissants d'une couronne civique. Tous les perturbateurs du repos public, condamnés jadis aux amendes, aux emprisonnements, aux bannissements, sont honorés comme les intéressants martyrs d'une sainte cause et comblés des faveurs du pouvoir actuel. Tout ce qui a tiré sur des rois, des gendarmes, des gardes du corps, des sergents de ville, des Suisses, est porté sur le pavois. Le préliminaire obligé de toutes les fêtes publiques actuelles consiste à aller saluer le tombeau des victimes des émeutes passées; la place d'honneur ne saurait être disputée à qui peut produire la plus légère cicatrice, provenant du glaive des sicaires abhorrés de la tyrannie, et les quartiers de la noblesse républicaine sont des certificats de participation aux émeutes. On peut oublier le soldat vulgaire, tombé obscurément en défendant la patrie, mais le gamin, tué dans le ruisseau au profit d'une insurrection quelconque, est assuré de vivre dans la mémoire des triomphateurs de l'époque; le blessé dela rue *Mery* et *Transnonain* prend le pas sur l'amputé de *Wagram* ou d'*Austerlitz*.

On a tant dit et répété au peuple que l'insurrection était le plus saint des devoirs, on a si fort célébré *les héros des trois jours*, qu'il a pris la chose au sérieux, et le voilà persuadé que la rue est le plus noble champ de bataille, et que l'émeute est le chemin le plus direct pour arriver aux décorations, aux pensions, à la considération et à la postérité.

Toutefois, si l'émeute ne se propose qu'un but, celui de modifier, pour le moins, ou de renverser, pour le plus, le pouvoir établi, elle varie beaucoup dans sa forme, et c'est à en décrire les principales espèces que je veux m'appliquer ici.

Je divise donc les émeutes en cinq catégories, soit :

1. L'émeute chantante.
2. L'émeute charivari.
3. L'émeute démonstration.
4. L'émeute champêtre.
5. Enfin l'émeute barricade.

1. *L'émeute chantante.*

Bien que les hymnes soient l'accompagnement obligé de tous les mécontentements du peuple, et qu'il traduise ainsi plus ou moins mélodieusement toutes ses colères, il se borne parfois à exhaler sa mauvaise humeur dans les sept notes de la gamme, sans y joindre de plus énergiques démonstrations. C'est l'alpha du métier; cette manifestation vocale en dièze ou en bémol n'offense que les oreilles délicates et ne trouble que le repos et le sommeil, sans attenter gravement à l'ordre public. Ce genre d'émeute s'appuie principalement depuis *cinquante-six ans* sur la *Marseillaise ;* les vers de Rouget de l'Isle ne sauraient vieillir pour lui; leur énergie sombre et sanguinaire s'allie aux bouderies politiques de toutes les époques; on chante la *Marseillaise* dans des banquets conspirateurs où il ne se verse que du vin et où l'on ne tombe que sous la table; elle est l'interprète de tous les griefs, le truchement de toutes les réclamations; *que de choses dans un menuet!* disait M. *Jourdain,* mais en vérité, il y en a plus encore dans cette chanson.

Des ouvriers désirent-ils une augmentation de salaire?

La Marseillaise!

Des citoyens exigent-ils une extension de droits?

La Marseillaise?

Des gamins sont-ils gênés par un réglement de police?

La Marseillaise!

Veut-on divertir au théâtre un public très rassasié des drames modernes?

La Marseillaise!

Il n'est vraiment pas de sauce à laquelle on ne mette cette hymne vengeresse de tous les droits méconnus et de toutes les libertés contestées.

Il me souviendra longtemps de ces villageois, que je vis un jour pourpres d'indignation et de fureur, brandissant des bâtons noueux, marchant d'une façon dramatique et terrible, puis beuglant *la Marseillaise* avec une rage qui ajoutait encore à la fausseté ordinaire de leurs voix, et tout cela, parce que leur vieux curé s'opposait à un bal champêtre! Or, il y avait quelque chose de fort divertissant dans l'aspect de ces paisibles cultivateurs, changés tout-à-coup en *Marseillais de* 92, voulant à toute force de poumons *d'un sang impur abreuver leurs sillons*, à propos de valses prohibées et de sauteuses défendues!

2. *L'émeute charivari.*

Ce second genre est d'une sonorité plus attentatoire au calme public et dégénère souvent en vrai désordre. Ceux qui se permettent le *charivari* s'enveloppent ordinairement des ombres de la nuit pour s'y livrer, ensorte que leur tintamarre joint à l'obscurité, se prêtent un mutuel secours et se font valoir l'un l'autre.

Un ministre a-t-il démérité du peuple souverain, un député a-t-il déplu à ses mandataires, un officier civil a-t-il vexé des gamins, vrais héros de l'époque! soudain, irrité et muni de poëles à frire, de pilons, de cornets à bouquins, de cloches, de cors de chasse, de sifflets, de cornemuses et autres instruments, plus perçants qu'harmonieux, le populaire se porte sous les fenêtres du coupable et y exécute un concert monstre, dont tout le quartier prend sa part au grand détriment des migraines et autres calamités qu'il peut recéler; très ordinairement les fenêtres de l'hôtel assourdi volent en éclats sous les pierres qui leur sont adressées; ce qui me fait présumer que les vitriers doivent composer une bonne partie du personnel *charivarique*; puis surviennent des instants de silence, rendus plus saisissants encore par le vacarme qui les précède; alors les chefs de l'infernal orchestre crient d'une voix de Stentor : *à bas quelque chose*, ou *à bas quelqu'un!* et la bacchanale de recommencer avec une nouvelle intensité. On conçoit que les autorités préposées au repos public, aient en pareille occurence l'audace de vouloir intervenir. De là, collision déplorable entre la gendarmerie et le *charivari,* et chacun comprend de reste que de ce conflit à l'*émeute* il n'y a qu'un pas.

3. *L'émeute manifestation.*

Le droit illimité d'association a fait éclore des myriades de *clubs,* de sociétés, de cercles, tous munis de bannières ornées des insignes de leurs tendances politiques ou de leur industrie; or, il prend souvent fantaisie à ces diverses corporations de se réunir enseignes et tambours en tête, pour porter leur assistance ou leurs vœux au gouvernement. N'ayant rien de mieux, ni de plus pressé à faire pour le quart d'heure, ces ouvriers flâneurs et citoyens, au nombre de 40 ou 50 mille, se rendent processionellement auprès des chefs de l'état; leurs meneurs, prêts à changer en foule hostile la bande de pantins qu'ils font mouvoir à leur gré, demandent à paraître devant les agents du pouvoir; introduits auprès d'eux, ils

les haranguent en faveur de l'*Italie*, de la *Pologne*, de la *liberté*, de l'*égalité*, de la *fraternité*, etc., etc., lardant leurs discours de lieux communs sur l'indépendance des peuples, les abus de la tyrannie etc., qui, depuis des siècles, sont en possession d'éveiller des sympathies fougueuses et un enthousiasme profond au sein des masses. Alors, le membre du pouvoir provisoire, intérimaire, exécutif ou autre, chargé de l'accablante corvée de répondre à ces Cicérons de faubourg sans cesse renaissants, glapit, le gosier exténué de civisme, la poitrine haletante, des phrases ronflantes de dévouement, consacrant ainsi le solde de ses poumons amoindris, à protester de son amour pour la République et de son respect pour le peuple.

Si la manifestation, ainsi reçue, n'a pas le moindre motif de se fâcher, le plus petit prétexte pour se plaindre, elle se résigne à fraterniser; alors on s'embrasse, on se serre la main, et le membre enroué du pouvoir exécutif, saisi par les mains calleuses de l'ouvrier, est huché sur le dos puissant de ses admirateurs; genre de pavois humain très *chancelant*, et d'où le triomphateur ne descend guère sain et sauf, mais portant les honorables stigmates de cette ovation populaire.

L'illustre orateur, que ses poétiques paroles ont guindé si souvent sur les épaules de ses robustes partisans, a repris l'habitude de monter à cheval pour éviter, m'a-t-on dit, ces démonstrations par trop énergiques; et, malgré cette précaution, il faillit, l'autre jour, être élevé lui et son coursier sur le flot mouvant d'une multitude délirante d'enthousiasme.

Si, au contraire, la manifestation n'est pas accueillie avec respect et déférence, les fils des pantins sont tirés avec énergie par leurs meneurs, quelques insinuations perfides leur sont données, et les voilà renversant sous leurs pieds l'enroué du pouvoir avec le gouvernement qu'il représente; la manifestation du 15 mai 1848, à Paris, a clairement *manifesté* cette vérité.

4. *L'émeute champêtre.*

Celle-ci est de fraîche date; le printemps de cette année l'a vue naître avec la verdure et les fleurs; il prit soudain la fantaisie à trente ou quarante mille républicains par excellence et très-oisifs, en outre, de se pavoiser de feuillage, de se couvrir de rameaux, de s'embaumer des prémices des jardins, afin, sans doute, de

mettre l'émeute *en bonne odeur;* puis, ainsi abrités du soleil, tambours et bannières en tête, ils s'avancèrent en colonnes verdoyantes auprès du siége du gouvernement, donnant aux rues qu'ils sillonnaient l'aspect pittoresque de forêts ambulantes, parsemées de jardins mouvants. C'était l'émeute qui se *raccrochait aux branches,* qui se costumait en bucolique, l'émeute arborant des couleurs champêtres, ombragée des fraîches ramées du printemps, parfumée des senteurs les plus agrestes. Il n'y avait pas moyen de lui faire un mauvais accueil; aussi les gouvernants angoissés se virent-ils dans la cruelle obligation de recevoir à bras ouverts ces *Tytires* improvisés, à peu près comme Cléopâtre reçut le bouquet épanoui et verdoyant qui recouvrait l'*aspic,* et ils durent sourire à ces lilas séditieux et à ces roses suspectes qui défilaient, tambours en tête, devant eux.

5. *L'émeute barricade.*

Les émeutes précédentes sont comme les arbres d'une avenue, qui conduit droit à cette dernière; et si le canon fut nommé *l'ultima ratio regum,* la barricade est, sans contredit, l'*ultima ratio populorum.* Nous voici donc devant ce formidable assemblage de pavés, *d'omnibus,* de meubles de toute espèce, qui s'élève au sein des rues populeuses et en barre la circulation. A l'aspect de ce rempart improvisé, tous les ennemis naturels du pouvoir accourent et se réunissent sur ou sous cette bannière inerte de l'insurrection; l'opinion politique qui enfanta la barricade ne manque jamais de braves déterminés pour la défendre : forçats libérés ou ayant rompu leur ban, repris de justice, malfaiteurs, filoux, sont une milice flottante à la disposition de toutes les mutineries, milice d'autant plus à craindre qu'elle ne craint rien tant elle-même que l'action régulière des lois et ceux qui en sont les organes et les soutiens. Puis arrive cette énorme portion du peuple persuadée qu'au sommet de la barricade se trouveront tôt ou tard pour elle les couronnes civiques et les dépouilles opimes; et, en effet, depuis 1830, toutes les victimes de l'émeute ont été adoptées par la nation, décorées ou pensionnées par elle; le plus chétif horion, reçu en défendant ces *palladium* un peu matériels des libertés publiques, vaut sans cesse une position ou des revenus à qui l'a reçu. Nul doute que plus d'un héros en blouse n'ait dit en son cœur un jour d'émeute ce que l'huissier *Loyal* dit sur la scène dans *Les plaideurs* : « Oh! Mes-

sieurs les gendarmes, TIREZ *donc, j'ai quatre enfants à nourrir ;* ou bien : *quelques coups de fusil et je suis à mon aise!* Car, si l'insurrection est momentanément réprimée, elle a, j'en suis certain, un grand livre où sont ouverts des comptes de *taloches* à tous ceux qui en reçoivent pour elle; puis, à son premier triomphe, ces comptes arriérés sont religieusement acquittés, et les blessés ne perdent rien pour attendre.

Les ouvriers sans ouvrage (étonnemment nombreux depuis qu'on organise le travail) ne peuvent employer leur temps d'une manière plus avantageuse qu'en se joignant aux constructeurs et défenseurs des barricades; car, on a pu le voir en février, la moindre goutte d'encre, de sueur ou de sang versée en faveur de la république a été payée au poids de l'or (1).

Puis les barricades sont des ères glorieuses, d'où l'on fait dater l'origine d'un pouvoir, d'un journal, d'une entreprise, etc.; être issue des barricades est un honneur dont toute institution se montre jalouse : *J'étais à telle barricade*, dit-on en se posant carrément, comme un vieux de la vieille dit avec orgueil : *j'étais à Waterloo.*

Et maintenant faut-il s'étonner si les émeutes de trois jours des Français ont fait le tour du monde plus vite que leurs étendards aux trois couleurs ; presque toutes les capitales de l'Europe ont eu leurs illustres barricades; mais pour pouvoir espérer que ces boucheries humaines aient eu comme résultats le bonheur et la richesse des peuples, il faudrait qu'on ne s'égorgeât point encore partout, que la tranquillité et la confiance fussent quelque part, que le crédit ne disparût point et que la hideuse misère n'étalât pas ses plaies de tous côtés, ensorte que l'émeute appliquée comme *panacée universelle* à tous les abus politiques, pourrait fort bien être un remède par trop énergique et dissolvant, qui empirât le mal, loin d'y remédier.

Cette épée de Damoclès, suspendue par un fil sur la tête de tous les régimes sociaux, les rend peut-être tous également impossibles, et, s'il suffit d'un drapeau et d'un tambour pour ébranler l'ordre public, il ne devient guère possible de le maintenir, surtout si la

(1) Le lecteur aura déjà remarqué, sans doute, que cet article a été écrit avant les sanglantes journées de juin. Mais ces événements, qui constituent une révolte contre l'ordre social, ne nous paraissent pas rentrer dans la catégorie des émeutes ordinaires, que notre spirituel collaborateur a seulement en vue. *(Note de la Rédaction.)*

répression d'une sédition quelconque devient un crime de *lèze-peuple* de la part du gouvernement assez féroce pour se défendre quand on l'attaque.

En vérité, il semblerait que le fusil de la garde nationale ne dût servir qu'à tirer sur le gouvernement dont elle le reçoit, et que le pouvoir n'est accordé aujourd'hui qu'à la condition expresse de n'en pas user. Malheureux directeurs des nations ! ils me paraissent des gens condamnés à être assis au milieu de tonneaux de poudre défoncés, et qui entendent pétiller sur leurs têtes les étincelles d'un feu qui, semblable à celui des Vestales, ne s'éteint jamais !

Et, avec un pareil ordre de choses, il se trouve encore des ambitieux qui aspirent au pouvoir ! Aussi, voyez comme au rebours de *la belette de la fable* ils y arrivent gras et y deviennent maigres ; c'est une vraie recette contre l'obésité ; *ils ne sauraient manger morceau qui leur profite*, et sortent de leur place ainsi que du métal passé au laminoir ou à la filière.

Ah ! certes il est facile de conclure de tout ce qui précède, que la locution *heureux comme un roi* prit naissance longtemps avant les émeutes, et qu'elle a dû disparaître à tout jamais sous les pavés de la première barricade.

J. Petitsenn.

II.

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

LITTÉRATURE MONASTIQUE EN HELVÉTIE

PENDANT LA PÉRIODE SAXONNE (920-1020).

Les Othons continuateurs de Charlemagne. — Moines de Saint-Gall à la cour d'Othon le Grand. Coup-d'œil sur la période saxonne, 1re époque (920-990). L'abbé Hartmann et ses successeurs. Eckard I, auteur de Walther d'Aquitaine; Eckard II, Hedwige de Souabe, les Notker etc. — Temps calamiteux pour Saint-Gall; luttes intestines; indépendance de Favières (Enzelin et Victor de Coire); rivalité de Saint-Gall et de Reichenau. — Othon à Saint-Gall (975). — Déclin des lettres sous les abbés Notker et Kérard (975-990). — Autres foyers intellectuels dans l'Helvétie allémannique; premier essor d'Einsideln, Grégoire d'Angleterre, Thietland, etc.; Reichenau; Seckingue. — Relèvement momentané de la vie intellectuelle dans l'Helvétie romande. La reine Berthe, Ulric de Kibourg; Mayeul et Odilon de Cluny, abbés de Payerne et Romainmôtiers; Moûtier-Grandval, Hilpéric le calculateur.

Les écrivains du moyen-âge traitent fort mal le Xme siècle, qu'ils appellent « le siècle de fer de la littérature en Europe ».

Ce jugement, plus ou moins vrai pour l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne, n'est fondé qu'en partie pour la France, et a besoin d'être complètement rectifié pour l'Allemagne, où les Othons ou princes de la maison de Saxe, perpétuent les traditions de Charlemagne et de Charles-le-Chauve (1).

Deux branches surtout du savoir humain sont cultivées sous la dynastie saxonne : l'art religieux et les lettres classiques.

(1) Ampère III, 173. Gervinus, 18-21. Heldmann 175, Leibnitz, *Introd. in script. Brunswic*, 5-67. Schmidt, *Histoire des Allemands*. Livre IV. — Beilhack, *Kurze Uebersicht der sprachlichen und litterarischen Denckmäler des Deutschen Volkes*. Munich, 1845, p. 96.

La belle architecture date, sur le sol allemand, des règnes d'Henri l'Oiseleur et d'Othon le Grand, son fils; elle naît dans la Saxe, leur duché héréditaire. Les villes les plus importantes de ce duché, Magdebourg, Mersebourg, Memleben, Zeiz, Meissen, Halberstadt, voient s'élever alors leurs dômes majestueux. Résidence des Othons, Magdebourg montre encore dans sa cathédrale le tombeau du vainqueur des Slaves, dont la statue de grès orne également son hôtel-de-ville.

L'Allemagne helvétique, avec l'Alsace sa voisine, suivent le mouvement architectural du reste de l'empire. Strasbourg, Bâle, Lausanne, commencent sous les derniers rois saxons leurs admirables cathédrales (de l'an 1000 à 1020.)

Zurich aussi, la ville *carlovingienne*(1), renouvelle son grand moûtier dans le style bysantin, dominant au Xme siècle. La statue d'empereur qui orne l'un des angles de la tour, doit être celle d'Othon le Grand, et le nom de Guido, qui se lit sur l'un des bas-reliefs de l'édifice, est le nom d'un prince italien auquel Bourcard de Souabe, l'un des généraux de cet empereur, arracha la couronne et la vie(2).

La propagation des études latines et grecques est le second trait distinctif du règne littéraire des Othons. Le mariage d'un de ces rois, le deuxième du nom, avec Théophanie, princesse de Constantinople, ne contribua pas peu à donner cette direction aux esprits. Elle est plus intense encore sous le règne suivant. Le fils de Théophanie, Othon III, est, par les mœurs et le langage, un véritable César de Rome et de Bysance. Il pousse les préoccupations gréco-latines au point de vouloir transporter aux bords du Tibre le siége de l'empire, et d'y séjourner pendant une grande partie de son règne.

Plus fidèle aux traditions germaniques, Othon le Grand n'imite point cependant le respect de Charlemagne pour l'idiome national. La cour ambulante du roi saxon est peuplée de moines et de prélats qui joutent de pointes d'esprit empruntées aux poètes anciens, et s'essaient à retracer les faits de l'histoire domestique dans un langage imité de Salluste et de Tacite. Parmi ces lettrés se font remarquer Witichind, moine de Corvey, Ditmar, évêque de Merse-

(1) Et non *Mérovingienne* comme il a été dit par erreur typographique au chapitre V de ces études.

(2) Schinz dans son *Histoire du commerce de Zurich*. Vögelin *Tableau de Zurich au XVe siècle*. Orelli, 1829, 182, Notes.

bourg; Meinwerk, évêque de Paderborn. Gerbert, le fameux mathématicien et, depuis, pape, par la faveur d'Othon III, son élève, est aussi du nombre. Il ne faut pas oublier la nonne de Gandersheim, la célèbre Roswitha, dont les moralités en vers marquent à la fois les premiers essais de la poésie dramatique, et l'intervention des femmes dans la littérature en Allemagne[1].

A la cour d'Othon le Grand figurent également plusieurs moines de St-Gall, les deux Eckard, 1er et 2e du nom; deux Notker (2e et 3e du nom); deux nobles moines romansches, Enzelin et Victor, et d'autres encore. Les moines de St-Gall sont le principal instrument dont se servent les Othons pour relever les écoles de l'empire. Mais n'anticipons pas. Le tableau que nous allons tracer du mouvement intellectuel dans l'Helvétie au Xme siècle fera suffisamment ressortir les grands services rendus alors par la docte abbaye à la cause des lettres et de la civilisation.

Coup d'œil sur la période saxonne.

(920—1020).

1re Epoque. Les premiers Eckard et le second Notker, ou Temps de la lutte de St-Gall avec les couvents de Reichenau et de Favières (920—990).

De nouveaux siéges de culture surgissent au Xe siècle, tant dans la partie allémannique de l'Helvétie (Einsiedeln, Seckingen), que dans cette partie bourguignonne si arriérée à l'époque précédente (Lausanne, Payerne etc.). Mais le principal centre de la culture et des lettres demeure le couvent de St-Gall, rendu plus célèbre encore par ses relations avec la cour impériale.

Un trait distinctif de la vie littéraire à St-Gall, dans la période saxonne, c'est l'affaiblissement de l'influence des abbés, influence si bienfaisante au IXe siècle. Ces intendants du monastère sont maintenant effacés, comme chefs intellectuels, par les dignitaires inférieurs ou les simples moines. Deux ou trois seulement conser-

(1) Le célèbre professeur de Göttingue, Heeren, dont toutes les sympathies sont pour l'antiquité et les temps modernes au détriment du moyen-âge, refuse aux Othons tout souci de la science. Sans aller aussi loin, un autre historien allemand, Kortüm, dit d'Othon Ier : « *Er hasse die Wissenschaft nicht, hielt sie aber für unwürdig eines Fursten.* » Ces jugements défavorables ne s'accordent guères avec les témoignages contemporains et l'exposé que nous venons de faire.

vent la direction des intelligences et des études, Hartmann, par exemple, qui gouverne l'abbaye de 920 à 923.

Dans un règne de trois ans, ce digne successeur de Salomon de Ramschwag trouve moyen d'achever l'œuvre commencée par Notker le bègue, et de faire de St-Gall une des écoles de musique les plus florissantes de la Germanie (1). Comme tous les disciples d'Ison, Hartmann était un moine très-instruit; il était versé dans les langues orientales et a composé plusieurs ouvrages, malheureusement perdus pour nous. Moins habile comme administrateur, il négligea les intérêts temporels de l'abbaye, « et laissa périclitantes, dit Eckard IV, les affaires qu'il avait trouvées dans un état digne d'envie ». Le règne de cet abbé est marqué par le premier réveil des vassaux de St-Gall, qui, à l'instar de ceux de Thurgau, cherchent à s'affranchir de la tutelle oppressive de leurs seigneurs (2).

La tâche d'Engilbert, qui succède à Hartmann, est de faire rentrer dans le devoir ces colons révoltés. Le rôle de cet abbé sera nul pour les choses littéraires. Il en est de même des abbés suivants, Thiéto, Craloh, Annon, Bourcard 1er (de 923 à 965).

Le véritable chef du mouvement intellectuel à St-Gall, pendant la première époque saxonne, c'est le doyen Eckard.

Eckard, premier du nom, florissait sous le règne d'Othon le Grand. Il a marqué sa place dans l'histoire nationale allemande par un grand poème héroïque, dans le genre de la mâle composition des Nibelungen. Cette épopée, intitulée *Walther d'Aquitaine*, est l'un des monuments les plus importants de la vieille langue tudesque, et fera l'objet d'un examen spécial dans le chapitre consacré à l'étude de la poésie à St-Gall.

Nous savons peu de chose des premières années de l'auteur de *Walther d'Aquitaine*. On croit qu'il sortait des sires de Jonswyl dans cette partie du Thurgau appelée le Toggenbourg. Venu jeune au cloître, il y reçut les leçons du savant maître Hartmann. Appelé à le remplacer, il devint l'un des professeurs les plus distingués de l'empire.

(1) Perths, II, 108.

(2) Eckard IV (*De Casibus Sancti Galli* dans Perths II) parle peu de Hartmann « *de quo*, dit-il, *proprium habemus libellum.* » Ce livre était déjà perdu au XIIe siècle du temps de Bourcard, troisième chroniqueur de l'abbaye. « Hartmannus, dit Bourcard, doctissimam contexuit de rebus Sti-Galli historiam ad sua usque tempora. »

Parmi les élèves qui se pressaient dans l'auditoire de ce savant maître, on remarque avec surprise ses cinq neveux, tous inscrits avec honneur dans les fastes du cloître, sous les noms d'Eckard II, d'Eckard III, de Notker le physicien, de Bourcard II et de l'abbé Notker IIIe du nom (1).

Ce n'est pas l'une des particularités les moins curieuses de notre histoire littéraire, que cette succession d'hommes à la fois pieux et savants, du même nom, se vouant, dans le même sanctuaire, au double culte de la foi et des muses. Une autre famille, thurgovienne également, et apparentée à la précédente, celle des Notker, offre le même phénomène. Les Notker ne comptent pas moins de onze moines inscrits dans le catalogue de St-Gall au IXe et Xe siècle. Le nom de cette famille fut, depuis, changé en Nögger ou Neuger (2).

L'enseignement distingué, et la gravité des mœurs d'Eckard avaient frappé Othon, qui eut recours à lui en plusieurs circonstances. Il le chargea entr'autres d'une mission diplomatique auprès du roi des Anglo-Saxons, Edward Ier, dont l'empereur avait épousé la sœur Edith, en premières noces. Eckard fit aussi un voyage à Rome, où, étant tombé malade, il reçut plusieurs visites du pape Jean XII, déposé depuis par Othon.

La récompense de ces missions lointaines et fatigantes devait être la crosse abbatiale. Othon la lui offrit. Mais Eckard préférait l'indépendance et les loisirs studieux que lui laissait une position secondaire. Il se contenta de son titre de Grand doyen, sous lequel d'ailleurs il gouverna plusieurs fois l'abbaye, pendant les règnes agités ou débiles, qui remplissent tout le milieu du Xme siècle (de 920 à 960) (3).

Déjà du temps d'Eckard 1er, et à côté de lui, brillent deux de ses neveux, rivaux précoces de son talent et de sa renommée, Eckard et Notker, seconds du nom.

Eckard II est, avec Ison, le plus fameux maître qu'ait eu l'école de St-Gall. Il enseigna d'abord au cloître, puis au château de Twiel, où la duchesse régnante de Souabe, la belle et rude Hedwige se fit son écolière pour le grec et le latin. De là, il passa à la

(1) « Quorum quisque, dit Eckard IV, libro suo sufficeret. » Perths II.

(2) Eckard II dans Perths, II, 91.

(3) Eckard IV dans Perths II, 119.

cour d'Othon le Grand, avec les fonctions de chapelain impérial et de précepteur d'Othon II, le futur empereur. Il ne tarda pas à joindre à ces emplois la dignité de prévôt de la cathédrale de Mayence, l'un des plus importants chapitres de l'Allemagne.

Eloquent, spirituel, nourri aux sources de l'antiquité classique, Eckard II était encore un des plus beaux hommes de son temps. Othon le roux (qui régna ensuite sous le nom d'Othon III) avait coutume de dire, en le voyant, « que jamais le froc n'avait été mieux porté. » Les dames du palais, y compris l'impératrice Adélaïde, femme grave et lettrée, partageaient l'enthousiasme général. Delà sans doute le nom de *Palatin* sous lequel les annales du cloître désignent le séduisant Eckard.

La faveur dont l'ancien précepteur d'Hedwige jouissait à la cour fut, en plus d'une occasion, très-utile à son couvent. Il se rendait d'ailleurs sur les bords de la Steinach, aussi souvent que le permettaient les circonstances. Cette faveur, toutefois, excita la jalousie des autres monastères, et fut pour quelque chose dans les désagréments de tous genres qu'eut à essuyer la communauté sous le règne d'Othon le Grand (1).

Notker II est connu, dans les annales monastiques, sous deux surnoms, qui peignent bien son caractère, et le genre de ses connaissances. Il est appelé *grain de poivre* (piperis granum), à cause de sa tournure d'esprit mordante, et le *Physicien* (physicus), pour son habileté dans l'art de guérir. C'était, en effet, un médecin célèbre au Xme siècle que le docte Notker, et en même temps, un moine sévère, morose et sarcastique, véritable épouvantail pour tous les frères. L'art de guérir n'était pas son seul talent ; il avait parcouru le cercle des connaissances qui formaient l'encyclopédie du temps. Il a laissé des hymnes latines, et orna de peintures à la fresque plusieurs parties du monastère.

Appelé à la cour à plusieurs reprises, pour soigner quelques maladies dangereuses, Notker ne chercha point à s'y fixer, et revint toujours avec empressement à sa chère abbaye du Lac. (2). A l'exemple de son oncle, il refusa la crosse abbatiale, qu'Othon Ier lui présentait. Et lorsque le grand monarque, accompagné de

(1) Eckard IV dans Perths II, 123 et suiv.

(2) « Erat ille tunc pro remediis in aulâ regis. » Eckard IV dans Perths II, 137.

l'impératrice et de plusieurs autres personnes du sang royal, se transporta au couvent (en 972, la veille de l'Assomption) il trouva son bon vieil ami, Notker, aveugle et cassé de vieillesse. Toutes sortes de marques de déférence et d'estime furent prodiguées au vénérable vieillard par les hôtes illustres de St-Gall.

Vers les derniers temps d'Eckard Ier et de ses neveux, commence à briller un troisième Notker, connu dans l'histoire des lettres et de la politique sous le nom de *Leodiensis* (le Liégeois). Professeur et prieur à St-Gall, il est mandé à Gand où il dirige avec un succès extraordinaire la grande école de Stavelot, au point de contact des nationalités germanique, gallo-franque et flammande. Des disciples de Notker, beaucoup remplirent ensuite les plus hautes dignités de l'état et de l'église. Dix entr'autres parvinrent aux éminentes fonctions de l'épiscopat. Il parut convenable à Othon le Grand que leur maître et instituteur à tous y fût aussi élevé lui-même. C'est ce qui eut lieu en 972. L'empereur, qui avait eu occasion de reconnaître dans Notker un talent pour les affaires égal à ses connaissances, lui donna le gouvernement de l'importante église de Liège. Le nouveau prélat justifia la confiance du monarque par une administration à la fois prudente et hardie, qui fait encore aujourd'hui époque dans les annales de la Belgique. On peut lire dans les pages animées de l'historien actuel de ce pays, M. de Gerlach, les grandes choses accomplies par l'ex-moine de St-Gall, pendant les 36 années de son épiscopat (972 — 1008). « L'évêque Notker, dit M. de Gerlach, est le véritable créateur de la puissance temporelle de l'église de Liége ».

Homme d'action et de politique, Notker *Leodiensis* écrivait peu, à ce qu'il paraît. Son seul ouvrage authentique est une Vie de Saint-Remacle, moine de Stavelot et évêque de Gand, qu'a publiée Surius dans ses Vies de saints. Cet écrit ne se distingue par aucune qualité saillante des autres ouvrages légendaires de l'époque. En revanche ce prélat, à l'exemple de son homonyme, 1er du nom, (Notker le bègue), doit avoir exercé une heureuse influence sur son siècle, comme artiste et musicien de mérite [1].

Dans la première époque saxonne, florissaient encore au cloître

[1] Gerlach. *Histoire de la Belgique.* — Dom Rivet. *Histoire littéraire VI*, 50 et suiv. et VII, 203. — Perths. *Annales lobienses* (de Louvain) Anno 972. — Trithemius dans ses *Ecrivains ecclésiastiques* a confondu Notker le liégeois avec Notker le Bègue. On attribue aussi à notre Notker une histoire des Évêques de Mæstricht et Liège, imprimée en 1611.

Eckard III, 4me neveu d'Eckard Ier, et Waning, professeurs de mérite ; Kérard, moine rigoriste, prédicateur éloquent et curé du bourg de St-Gall ; Cunibert le calligraphe, abbé d'Altaïch, puis prieur dans le Brisgau, homme vénérable par le savoir et ses cheveux blancs (1). C'est le temps d'Enzelin de Coire et de son neveu Victor, esprits distingués, mais ambitieux et remuants qui, sous le froc et la capuce, se souvenaient trop de la grandeur de leur famille, naguères régnante en Rhétie. St-Gall dut aux intrigues de ces deux moines la perte du couvent de Favières, érigé par Othon le Grand en prieuré indépendant en faveur d'Enzelin, qui avait su captiver l'empereur par ses saillies spirituelles et ses beaux vers élégiaques (2).

Le moment est venu, au reste, des calamités de tous genres, pour l'institution de Gall et d'Audemar.

Ces calamités sont ou communes à l'Allémanie et à l'empire en général, comme l'invasion des Hongrois en 925, ou particulières à St-Gall, comme l'incendie de 937. Nous dirons un mot de ces événements malheureux pour les lettres, et dont la connaissance est plus ou moins nécessaire pour l'intelligence des chapitres suivants, consacrés à l'étude des diverses branches du savoir à St-Gall. L'histoire littéraire d'un pays, d'une nation, doit d'ailleurs, selon le grand législateur des sciences, l'illustre Bacon, enregistrer exactement les conjonctures défavorables au progrès intellectuel (3).

La prudence de l'abbé Engilbert conjura une partie des maux dont était menacée l'abbaye par l'arrivée des barbares de la Pannonie. Il fit transporter les objets d'art les plus précieux dans un fort construit près de l'abbaye, et envoya la bibliothèque par le lac à Reichenau. A leur arrivée dans le cloître, les Hongrois ne trouvèrent que des objets sans valeur et le frère idiot, Héribold, qui avait refusé de quitter le cloître. Mais, jaloux du trésor littéraire de St-Gall, les moines de l'abbaye rhénane s'en montrèrent dépositaires peu fidèles, et retinrent maint ouvrage ou manuscrit important, vainement réclamé par leurs confrères des bords du lac.

(1) « Statura proceri, canitie venerandi, » Eckard IV. Perths II, 138. Voir aussi 129 ibidem.

(2) Eckard IV dans Perths, passim 137. « Doctus præ cœteris, sed juvenis insolens propter ingenii et generis nobilitatem. » Portrait de Victor par Eckard.

(3) Bacon. De Augment. Scientiar, ch. IV.

La bibliothèque n'eut pas moins à souffrir dans l'incendie qui, douze ans après, détruisit une partie des bâtiments de l'abbaye. Beaucoup d'ouvrages et d'autres objets intéressants pour la science furent enlevés par les personnes accourues sur le lieu du désastre.

Les études se ressentirent peut-être plus encore des dissentions qui s'élevèrent au sein de la communauté à la suite de l'incendie; dissentions causées par des antipathies de races et des ambitions personnelles. Deux partis se formèrent : celui des Rhétiens, qui voulaient l'indépendance de Favières ; celui des Allemands, qui prétendaient maintenir la prééminence accordée à St-Gall sous Salomon de Ramschwag.

La querelle se compliqua de la révolte de Luitolfe, fils naturel d'Othon le Grand. Les Rhétiens prirent fait et cause pour ce prince, à l'encontre de l'abbé Craloh, resté fidèle à l'empereur. Enzelin, chef du parti romansche, profita de la présence de Luitolfe pour assouvir sa haine et faire déposer Craloh, qui l'avait fait battre de verges peu de temps auparavant, à cause de ses infractions à la règle.

L'abbé dépossédé s'enfuit avec Waning et quelques autres frères, à la cour impériale; mais il y eût été fort mal reçu par Othon, dont tous les grands officiers étaient parents de Victor de Rhétie, sans l'intervention du vertueux et savant évêque d'Auguste en Bavière, Ulric de Kibourg. Thurgovien de naissance et élève de Hartmann à St-Gall, Ulric essaya en vain de réconcilier les Allemands et les Romansches; l'opiniâtre Craloh refuse de tendre à Enzelin une main fraternelle.

C'est alors que l'empereur irrité ôta le couvent de Favières à St-Gall, et le donna à Enzelin. Craloh eut ordre de retourner à son cloître (953) [1].

Le bon évêque Ulrich, chargé de réinstaller Craloh à St-Gall, eut beaucoup de peine d'y parvenir. La majorité des moines, entraînée par Victor, refusait de le recevoir. Ulrich en vain pleure et menace. L'aspect des soldats dont il est entouré n'a aucun pouvoir sur le caractère indomptable du neveu d'Enzelin et le ressentiment des moines, que Craloh avait blessés profondément, en emportant,

[1] Ibidem. Nous ne sommes pas sûr d'avoir bien suivi l'ordre chronologique. Eckard IV dans ses mémoires est loin d'y être fidèle et intervertit constamment la série des faits.

dans sa fuite au palais, des ornements précieux, perdus pour le cloître.

L'éloquence d'Amalung, frère de l'évêque Ulrich, et un cadeau que celui-ci fit à Victor, eurent enfin le pouvoir d'adoucir ces esprits farouches. Mais la réconciliation n'était pas sincère. Victor ayant demandé à passer quelques jours à Favières, on le lui accorde; mais à peine s'était-il éloigné sur son cheval, qu'il est assailli par des gens armés, qui le jettent à bas de sa monture, et manquent lui crever un œil en le frappant. Victor guérit de sa blessure, grâce aux soins de l'habile médecin du couvent. Mais il quitta un séjour qui lui était devenu odieux, et se rendit auprès de son parent, Archimbaud, évêque de Strasbourg. Après avoir brillé dans cette ville comme écolâtre, il termina une vie orageuse dans un ermitage des Vosges (1).

Le départ de Victor ne rendit point la paix à la communauté de la Steinach. Le mécontentement des frères gagna même l'ancienne abbaye-sœur de Reichenau. Le prieur de ce monastère, Ruodman, était jaloux de la faveur dont Eckard Ier jouissait auprès d'Hedwige, duchesse de Souabe. Il fit tant par ses calomnies que l'empereur jugea à propos d'envoyer à St-Gall un moine de Cologne, nommé Sandrat, avec ordre de réformer le monastère. Mais le commissaire de l'empereur, personnage hypocrite et crapuleux (2), eût eu lui-même grand besoin de réforme. Démasqué par les frères, il prit le parti de quitter le monastère et de se joindre aux pélerins qui partaient pour Rome. L'empereur n'en persista pas moins à faire inspecter l'abbaye, et toutes les prières de son chapelain, Eckard, jointes à celles d'Othon II et des princesses, furent impuissantes à détourner le nouveau coup qui frappait St-Gall. Une commission solennelle d'enquêtes fut nommée, et arriva au cloître le jour de la St-Désiré, 966. Elle se composait de seize des principaux prélats de l'Alsace, de la Bavière et de l'Allémanie Les instructions que l'empereur avait données à ces députés, (telles au moins que les rapporte Eckard IV dans sa chronique), sembleraient révéler que par

(1) Eckard IV dans Perths II. Archimband, évêque de Strasbourg de 965 à 991, est auteur de divers écrits mentionnés par Dom Rivet VI.

(2) « Crapulosus, ebriosus et lubricus. » Eckard IV dans Perths II, 144 et suiv. Il se fait servir clandestinement des viandes aux jours maigres et commet toutes sortes d'incongruités.

toutes ces tracasseries le monarque cherchait moins à porter remède à des abus réels ou imaginaires, qu'à trouver un prétexte pour dissoudre la communauté et en disséminer les savants hôtes dans les écoles collégiales et claustrales en décadence dans l'empire. « Corrigez les moines de St-Gall, avait dit Othon à ses délégués, au moment du départ; et si le désordre est excessif, quittez immédiatement l'abbaye. Vous y trouverez sans doute des hommes vertueux ; mais s'il en est qui soient enflés de leur science, et assez osés pour mettre des entraves à votre mission, envoyez-les ici, afin que, s'ils en sont capables, nous les placions à la tête des écoles qui dépérissent dans l'empire, et que, dans le cas contraire, nous les fassions enfermer dans des couvents, où l'on soit plus fidèle à la règle» (966) (1).

La commission des prélats, après un séjour d'une semaine dans l'abbaye, ne trouva rien à reprendre à la vie et à la discipline du lieu; elle se montra enthousiasmée de l'éloquence et du talent poétique des grands hommes du cloître, les Eckard, les Notker. Le synode de Worms, où les prélats se rendirent en quittant St-Gall, retentit des éloges qu'on faisait des frères, de leur piété, de leur science. Eckard II, qui s'y trouva aussi, ne manqua pas l'occasion de plaider avec éloquence la cause de sa *patrie;* c'est l'expression touchante dont se servaient les moines de St-Gall pour désigner leur cloître.

Mais le vieux roi restait inébranlable dans ses soupçons, et se fiant peu au rapport des commissaires, dont plusieurs devaient leur éducation à St-Gall, il résolut de s'y rendre lui-même, accompagné de son fils, de l impératrice Adélaïde, et de son frère Brunon, le savant archevêque de Cologne. Cette visite, annoncée par Eckard II, jeta l'effroi parmi la communauté. On craignit surtout pour la bibliothèque. Les Othons étaient connus comme bibliomanes et peu délicats sur les moyens d'enrichir leurs collections particulières. Or, l'enquête précédente avait déjà appauvri le cloître de maint beau manuscrit, de maint ouvrage de prix, que les frères n'avaient osé refuser aux sollicitations des commissaires. L'événement fit voir que les craintes des moines n'étaient pas tout-à-fait sans fondement. A peine la famille impériale arrivée au cloître, Othon le jeune se fit ouvrir l'*armarium* et prit plusieurs manuscrits, dont quelques-uns

(1) Eckard IV dans Perths, 127 et suiv.

cependant furent restitués plus tard à la prière d'Eckard II, le bon génie du monastère. (1)

Le crédit de cet illustre fils de St-Gall fut aussi très-utile dans l'affaire de l'élection de l'abbé, Notker III, qu'Othon refusait de confirmer selon l'usage. Eckard nous a transmis lui-même le récit de la scène curieuse qui se passa au palais, alors que la députation de l'abbaye, qui comptait entr'autres l'habile calligraphe Cunibert et le docte maître Waning, eut été introduite devant l'empereur.

D'accord avec Othon le jeune et avec Adélaïde, mère de ce prince, Eckard parvint cependant, mais non sans peine, à fléchir l'opiniâtreté du vieil empereur, qui eût préféré voir assis sur le siége abbatial le vieux Notker le physicien, ou Eckard II lui-même.

Le règne de Notker III fut loin au reste d'être favorable aux études. Quoique ce prélat ne fût pas sans connaissances, et que les parents qu'il avait au cloître lui donnassent l'exemple de l'amour des lettres, Notker, véritable gentilhomme sous le froc, ne parut occupé pendant son court règne que du soin de relever la puissance temporelle du monastère et de prendre rang lui-même parmi les petits souverains de l'Allémanie. Les diverses institutions établies par cet abbé, portent presque toutes un cachet féodal et militaire, tout à-fait opposé à l'esprit littéraire et à l'égalité démocratique qui avaient régné jusqu'alors dans la république de Saint-Gall. A côté et peut-être à la place de cette école externe qui avait fait la gloire de l'abbaye, Notker fonde une académie militaire pour la jeune noblesse du voisinage. Une ménagerie et une volière deviennent l'objet d'une sollicitude qui se concentrait autrefois sur les établissements auxiliaires de la science. Hantée par les barons du voisinage qu'attiraient le luxe et la pompe que se plaisait à étaler Notker, l'abbatiale se voit transformée en petite cour princière; et pareil aux princes, le seigneur abbé s'entoure d'officiers civils et militaires de divers grades et de divers genres qui le servent à table et lui font cortége dans les occasions solennelles (2)

(1) Eckard IV dans Perths II, 147.

(2) Eckard IV dans Perths II, 143. On doit cependant à Notker III quelques établissemens utiles, comme les fortifications de Saint-Gall, véritable origine de la ville de ce nom, et l'amélioration du sort des pauvres ou *prébandiers* de Saint-Gall au nombre de cent trente-sept, auxquels Notker donna du pain de blé d'épautre pur, au lieu du mauvais pain d'avoine qu'ils avaient mangé jusque là.

Cette métamorphose, comme on le pense, ne plut pas à tous les frères. Il y eut du mécontentement, des murmures, et l'abbé Notker fut obligé de confiner plusieurs de ses religieux dans les fermes que le monastère possédait en Wurtemberg et près de Rotweil. Parmi ces exilés était un cousin germain de l'abbé, homme trop vain de son grand savoir (multa scientia elatum) lisons-nous dans Eckard IV, dont la chronique s'arrête à la mort de Notker III (975). Peut-être cependant, la rigueur déployée en cette circonstance était-elle nécessaire au rétablissement de la discipline si fort déchue sous les règnes précédents.

Les deux abbés qui succédèrent à Notker, nommés Immon et Udalric, n'eurent pas tout à fait ses goûts belliqueux et aristocratiques. Ils s'occupèrent davantage du cloître, et se montrèrent très-favorables à l'art religieux. La peinture à la fresque et l'orfèvrerie furent mises à contribution pour l'embellissement de l'église. Eckard le palatin, Notker le vieux, Cunibert, Immon lui-même qui était artiste, y travaillèrent (975-984) (1).

Les institutions de Notker ont marqué le commencement du déclin à Saint-Gall. L'administration prodigue de Kérard, son successeur, en compromettant la prospérité matérielle de l'abbaye, n'était pas faite pour relever le mouvement intellectuel. Vainement les frères portèrent leurs doléances au pied du trône. Othon III qui régnait alors, les reçut d'abord avec de belles paroles, mais pour les éconduire ensuite à l'instigation d'un de ses conseillers nommé Muezo, personnage vénal et gagné par les largesses de Kérard. Les moines se vengèrent par des couplets mordans, des prodigalités de leur abbé et de la vénalité de ses protecteurs (2).

Tel est le tableau que nous présente la littérature monastique à Saint-Gall dans l'époque de 920 à 990. Brillante encore d'un vif éclat dans la première moitié de cette époque, elle pâlit de plus en plus vers les deux dernières décades et semble s'éteindre sous les règnes de Notker et de Kérard. C'est en effet la fin de *l'âge d'or* proprement dit de la littérature monastique à Saint-Gall. Mais après quelques années d'interruption et de décadence, nous voyons la vie littéraire renaître dans l'abbaye du lac, et y resplendir d'un dernier lustre sous l'abbé Bourcard II. Cette seconde époque saxonne est *l'âge d'argent* de la littérature à Saint-Gall.

(1) Bourcardi Casus Sancti-Galli dans Perths II, 150 et suiv.

(2) Ibidem.

Avant de tracer l'esquisse générale de ce second âge, jetons un coup-d'œil sur l'état des lettres dans les autres parties de l'Helvétie.

Dans l'Helvétie allémanique, le couvent de l'Ermitage (Einsideln) présente le foyer de culture le plus important après Saint-Gall. Fondé en grande partie par les libéralités d'Othon le Grand et d'Adélaïde son épouse, le monastère de l'Ermitage a pour un de ses premiers abbés, l'anglo-saxon Grégoire, auquel les annales du lieu peuvent bien donner le nom *d'illustrissime;* car il était frère d'Athelstan roi d'Angleterre, et d'Edithe, première femme d'Othon le Grand lui-même. C'est en faveur de ce prélat que l'empereur saxon donne aux abbés d'Einsideln le titre et le rang de prince du saint Empire (965) (1).

Grégoire n'a laissé aucun vestige de son activité intellectuelle, et marque seulement dans notre histoire littéraire la continuation des influences bretonnes, persistantes aussi à Saint-Gall, comme le prouvent les noms de Dubslan, Malchomber, etc.

Le plus ancien écrivain connu d'Einsideln, paraît être Thietland frère de Bourkard, duc de Souabe, et deuxième abbé du monastère. On a de lui dans la bibliothèque du lieu, des commentaires sur l'Ecriture, et spécialement sur les épitres de saint Paul. Thietland mourut vers 963 dans la sixième année de son règne. Un peu plus tard (996-1026), florissait Wirand de Wandelbourg, auteur d'une épitaphe en vers latins, placée sur la tombe de Grégoire, premier prince-abbé d'Einsideln, mais qui n'a d'autre mérite que la donnée historique qu'ils renferment :

Abbas, Gregorius, laudum splendore coruscus.
Flos Angliæ stirpis, præcipuus meritis.... (2).

Plusieurs moines anonymes prirent, aux temps de Grégoire et de Wirand, la plume de la chronique et l'écrivirent comme on l'écrivait dans la plupart des cloîtres. Nous devons à ces écrivains anonymes les *Annales Einsidlenses,* et les *Annales Eremi* publiées

(1) Plusieurs historiens, Mabillon entr'autres et Jean de Muller (Livre 1er chap. XII) ont émis le doute que Grégoire fût issu du sang royal d'Angleterre. Mais voyez les *Tablettes généalogiques* de Brömmel publiées à Bâle en 1846. Tableau 36e. La conscience avec laquelle ce savant professeur a rédigé son remarquable travail ne laisse guères subsister le doute à ce sujet. Voir aussi le texte à l'article Wirand de Wandelbourg.

(2) Regnier, Chronique d'Einsideln d'après les sources du monastère. Paris, 1837, 41.

par Perths dans ses monumens germaniques. L'abbaye fondée par Othon le Grand exerça immédiatement une influence utile dans l'intérêt du christianisme et de la civilisation.

Petershausen, abbaye de bénédictins près de Constance est une filiale d'Einsideln. Un disciple de Grégoire, Wolfgang de Pfulingen évêque de Ratisbone, convertit 5000 habitants de la Hongrie et de la Bohême (1).

Un des amis et bienfaiteurs d'Einsideln était Conrad, évêque de Constance, qui dans un ouvrage intitulé « *De secretis secretorum* » rapporte l'apparition merveilleuse dont il dit avoir été témoin lors de la dédicace du temple de l'Ermitage, le 14 septembre 948 (2).

A côté d'Einsideln prend place Reichenau, la rivale de Saint-Gall au siècle précédent, mais alors bien déchue. L'abbé Wittigow (984-1006) relève un peu l'art religieux, et orne de peintures historiques les allées du cloître. Ce favori du roi Othon III compte au nombre de ses moines un poète latin distingué, Bourcard, dont les compositions en vers appartiennent aux meilleures productions poétiques de cette époque. Dans le chapitre consacré à l'étude de la poésie au Xe siècle, nous donnerons une idée du talent poétique de ce chantre de l'abbaye Rhénane.

Après les religieux d'Einsideln et de Reichenau dont nous venons de parler, on ne connaît guères d'autre écrivain monastique de l'Allémanie au Xe siècle que Balther de Seckingue, auteur d'une vie légendaire de saint Fridolin, patron de cette abbaye. Cette vie est dédiée à l'un des Notker, à Notker le physicien sans doute, dont Balther paraît avoir été le disciple à Saint-Gall (3).

La nuit profonde qui couvrait l'Helvétie romande dans la période carlovingienne, s'est un peu éclaircie sous la domination saxonne. Nous disons à dessein domination et non période saxonne. Car sous ses rois rudolphiens et avec sa quasi-indépendance nationale, la Bourgogne helvétique n'est toujours qu'une province plus ou moins soumise de l'empire allemand des Othons. Cela est vrai surtout en civilisation et en littérature. Les promoteurs de la vie religieuse et littéraire dans notre patrie romande appartiennent tous d'une manière ou d'une autre à la Germanie. La reine Berthe est fille du

(1) Ibid. 41 et suiv.

(2) Neugart. Episcopi Constantienses.

(3) Hottinger. Kirchen-Geschichte, I, 195.

duc Bourcard de Souabe, Mayeul et Odilon de Cluny sont les sujets et conseillers du roi Othon le Grand.

Un autre personnage également germanique, exerce une certaine influence sur l'état religieux et intellectuel dans les deux helvéties au Xe siècle. Ce personnage est Ulrich de Kibourg, évêque d'Augsbourg, conseiller d'Henri Ier l'oiseleur et proche parent des rois rudolphiens. Cet ancien élève et pacificateur de Saint-Gall encourage de son activité studieuse et de ses libéralités en livres, presque tous les siéges de culture qu'offre la terre helvétique. Einsideln, Saint-Gall, Bâle, Neuchâtel, Sion et Constance, ont tour à tour à se louer de la munificence du noble prélat. Ulrich était un écrivain et libre penseur remarquable pour l'époque. Outre sa biographie de Noting, évêque de Constance, il a laissé un mémoire relatif au célibat des prêtres qu'il adressa au pape. Ce prélat s'est aussi fait un nom dans l'histoire d'Allemagne par la vaillante défense de sa ville épiscopale contre les Sarrasins en 925 (1).

Les principales stations de la culture intellectuelle dans l'Helvétie romande au Xe siècle sont les abbayes de Payerne et de Moûtier-Grandval.

Moûtier, centre de culture pour tout le Jura bourguignon depuis le VIIe siècle, avait vu briller Bobolène, écrivain légendaire, et Ison, le grand écolâtre. Au Xe siècle, il est illustré par Hilpéric, le premier calculateur de son temps après Gerbert de Rheims. Son traité sur le *comput pascal* a été publié en entier dans le Trésor de Dom Pez ; Mabillon en a donné la préface dédicatoire dans ses annales de l'ordre de saint Benoit. On attribue aussi au savant moine de Grandval un traité sur la liturgie, un autre sur la musique, et une grammaire conservée en manuscrit au monastère du Mont Cassin, berceau et centre principal de l'ordre de saint Benoit en Italie. Les ouvrages du moine de Grandval sur l'arithmétique trouveront leur appréciation dans le chapitre spécialement consacré aux *études scientifiques*.

On sait peu de choses sur la vie d'Hilpéric. Un trait curieux et malheureusement unique nous a été conservé dans une de ses lettres adressée à très docte Asper, doyen de saint Germain l'Auxerrois, auquel Hilpéric avait déjà dédié son traité du Comput pascal. Des relations étroites existaient, paraît-il, entre ce monastère et

(1) Fleury, Histoire ecclésiastique XII, passim. Hottinger *Kirchen-Geschichte I.*

celui des gorges du Jura. Ces relations ayant nécessité l'envoi à Saint-Germain du célèbre moine de Grandval, il fut l'objet des sollicitations d'Asper qui désirait l'attacher à son cloître. Ces vols d'une communauté à l'autre étaient fréquens à une époque où la réputation d'un moine suffisait à faire celle du monastère auquel il s'aggrégeait. Il en sera de même des professeurs d'université au temps de la renaissance. Hilpéric toutefois refusa les offres avantageuses de maître Asper et se remit en route pour Grandval, mais non sans faire encore quelques petites stations dans les monastères qui se trouvaient sur son passage. Mais à son retour, l'abbé du monastère, homme sévère, sans tenir compte du bon succès de la mission d'Hilpéric, et de l'attachement qu'il avait montré à une communauté dont il était le membre le plns illustre, le fit frapper de verges et jeter dans un cachot. Tel était parfois le despotisme des abbés dans l'âge d'or des cloîtres. Nous en avons eu tout à l'heure un autre exemple dans les annales de Saint-Gall.

Malgré la célébrité d'Hilpéric, il ne paraît pas que ce moine érudit ait laissé à Grandval aucun héritier de son talent et de ses connaissances. Au moins depuis sa mort, vers la fin du Xe siècle, jusqu'à la suppression des bénédictins de Moûtier par l'évêque de Bâle, à la fin du siècle suivant, ne connaissons-nous aucun nom d'écrivain ou de professeur que puisse revendiquer le monastère des bords de la Byrse ([1]).

Payerne, fondation de la reine Berthe, est le séjour favori du grand abbé Mayeul, l'Alcuin des empereurs de la maison de Saxe et le réformateur des couvens de l'empire. Quatrième abbé de Cluny, et chef de l'ordre de Citeaux, les nombreux cloîtres de *Cisterciens* que comptait alors l'Helvétie romande, Payerne, Romain-Môtier, Saint-Victor de Genève, Bevaix et Moûtier-Grandval, étaient placés sous sa surveillance spéciale. L'influence de Mayeul doit avoir été surtout utile aux progrès de l'art religieux dans notre patrie. Le temple à demi ruiné de Moûtier-Grandval et le beau portail de Saint-Ursanne, de style bysantin, seraient entr'autres des monumens du long séjour que fit en Helvétie cet homme remarquable. Un architecte scote ou anglo-saxon, nommé Mackembri, aurait en sous ses ordres la direction des divers travaux d'art accomplis dans le Jura. Nous n'avons de ces faits à la vérité aucune autre

([1]) Voir la dissertation intitulée : « *Moûtier-Grandval centre intellectuel au moyen-âge* » insérée dans l'*Emulation de Fribourg*, 1846.

preuve, que la tradition et certaines analogies. Mais ces faits n'ont rien que de très-naturel, de probable même, et l'intervention d'un architecte écossais qui a si fort étonné certains auteurs, s'explique parfaitement après tout ce que nous avons dit des nombreuses relations qui existaient au moyen-âge entre nos monastères et ceux de la Grande-Bretagne. Le nom de Mackembri serait simplement à ajouter à ceux déjà nombreux de ses compatriotes qui figurent sur les listes des conventuels de Saint-Gall, d'Einsideln, etc. (1)

M. Heldmann, dans son histoire de la Franc-maçonnerie, fait mention honorable des travaux d'architecture de l'abbé Mayeul et de la reine Berthe. Il les rapproche des constructions exécutées par les bénédictins dans les autres parties de l'Europe, dans la Grande-Bretagne entr'autres, sous le roi Athelstan et son fils Edwin auteur des statuts d'Yorck, la plus ancienne des constitutions maçonniques du moyen-âge (2).

Ami et successeur de Mayeul, l'abbé Odillon séjourne comme lui dans les monastères de la Suisse romande. Romain-Môtier, don de l'impératrice Adélaïde à l'ordre de Cluny, partage avec Payerne les prédilections du savant abbé. C'est là qu'Odillon écrit la vie de cette fille de Berthe si propice aux couvens et citée par les chroniqueurs de Saint-Gall comme une des femmes lettrées du siècle, et une émule d'Hedwige de Souabe et de la célèbre nonne de Grandersheim. A cet éloge de l'épouse d'Othon le Grand, Odillon veut joindre aussi celui de son digne ami et prédécesseur. Il trace la vie si remplie, si laborieuse de Mayeul, les continuels voyages de cet homme de Dieu, et de savoir, que l'on rencontrait presque constamment sur l'une des grandes routes qui conduisent d'Helvétie en Gaule ou en Italie, son enlèvement à Orsières par les Sarrasins et sa dure captivité chez ce peuple barbare.... Odilon rapporte aussi le trait suivant resté depuis dans l'histoire de l'Eglise au Xe siècle. A la mort du pape Donus, Othon II, affligé des scandales

(1) Bridel est le premier, je crois, qui, appuyé sur Mabillon, ait parlé des constructions de Mayeul. M. Dey, prêtre fribourgeois, auteur d'une instructive notice sur la reine Berthe (dans les archives de la société d'histoire de ce canton), révoque en doute et les travaux de Mayeul, et ceux même de la reine Berthe. M. Dey applique au cas particulier de la reine Berthe les procédés critiques que M. Kopp, de Lucerne, a le premier appliqués à l'histoire suisse en général. Parce qu'on a trop cru, s'ensuit-il qu'il faille ne plus rien croire?

(2) Heldmann. *Geschichte der Freimaurer*. 167.

qui déshonoraient la chaire de saint Pierre, offre la tiare à l'abbé de Payerne: « à Dieu ne plaise, s'écrie le saint religieux; les Romains et moi ne saurions nous convenir. »

Mayeul et Odilon au reste ne paraissent pas avoir laissé plus de disciples à Romain-Môtier et à Payerne que leur contemporain Hilpéric à Grandval. Un siècle s'écoule avant que nous retrouvions dans le cloître de la Broie un continuateur de ces deux hommes de science. Et ce continuateur d'Odilon et de Mayeul appartient aussi par sa naissance à la Cisjuranne et non à la Bourgogne helvétique ([1]).

([1]) Vie de Mayeul par Odilon dans les *Bollandistes*, II, maii 685-690. Ces auteurs ont encore deux autres vies de Mayeul écrites par des disciples et contemporains de cet illustre prêtre.

ALEXANDRE DAGUET.

DE LA NATURE DU MAL.

Leçon extraite d'un Cours inédit de Philosophie morale.

Avec la liberté créée naissent la loi, le droit, le bien et le mal. Nous avons exprimé la nature intime du bien et du mal moral en les prenant à leur origine.

Le bien est l'union de la volonté créée et de la volonté divine. Le bien consiste à se vouloir comme créature, à vouloir par un acte identique Dieu et soi-même, à vouloir que Dieu soit notre Dieu, à se vouloir en Dieu, en un mot à aimer Dieu.

Le mal consiste dans la séparation de la volonté créée et de la volonté divine. Le mal est de se vouloir dans un sens exclusif et absolu. Le principe du mal est donc l'égoïsme, la recherche de soi-même. Dans toutes les variétés de nos maladies morales, la recherche de soi-même apparaît comme le trait générique et fondamental.

Les idées du bien et du mal ont été transportées de cette sphère nettement circonscrite et qui est la leur, dans la sphère plus vaste des notions métaphysiques. L'on a dit : le bien est l'être, le mal est le non être ou la négation de l'être. Ainsi le bien et le mal sont les deux genres le plus élevés possibles, et les notions des genres se retrouvent dans toutes les espèces. Partout le bien est un accroissement, une plénitude, une perfection de la réalité, partout le mal est un vide, une faiblesse, une absence de réalité positive. Telle est la formule des Scholastiques, de Spinosa, de Leibnitz et de leurs innombrables copistes.

L'extension donnée aux idées du bien et du mal était inévitable, nous ne nous en plaindrons pas. Je ne contesterai pas non plus la conséquence qu'on a tirée de ces deux notions générales; mais je ne saurais y voir ni un système, ni le principe d'un système sur la nature du mal : que le bien soit être et le mal non être, je l'accorde, et comment ne pas l'accorder lorsqu'on a le sentiment de l'infini, lorsqu'on croit en Dieu? Si l'on affirme absolument l'être de Dieu, il est évident

que l'on ne peut pas attribuer l'être au mal dans un sens absolu. Dans le sens où Dieu est, le mal n'est pas, autrement il y aurait deux principes également absolus, deux principes co-éternels, deux Dieu. Ce système n'a jamais eu grand succès, je ne crois pas même qu'il ait jamais été proposé dans toute sa rigueur, ni comme dogme religieux ni comme théorie scientifique. S'il était besoin de discuter une doctrine qui choque aussi rudement le besoin d'unité inhérent à notre raison, la réfutation logique en serait facile. Si les deux principes sont également absolus, ils ont un droit égal à l'être, et dès-lors nous ne saurions appeler l'un des deux bon ou l'autre mauvais qu'en nous plaçant dans un point de vue tout-à-fait subjectif, intéressé, partial. Il y aurait donc deux principes opposés, je le veux, deux principes dont la guerre constante produirait les phénomènes de l'Univers, mais il n'y aurait point de bien ni de mal. Un tel dualisme revient donc à la négation du mal. Au fait la négation du mal est l'unique solution possible, mais ce n'est pas une solution positive, précisément parce qu'elle est unique. En enseignant que le mal est un non être, le rationalisme ne nous apprend rien, il exprime selon sa coutume une vérité qui va sans dire, mais il ne fournit aucune lumière sur ce qu'il importe de savoir. Entre cette abstraction métaphysique et les questions qui troublent le cœur humain, et qui l'accablent, il y a un abîme. L'affaire est de le franchir. Le rationalisme essaie de raccourcir la distance, mais il n'atteint pas le but. Vaine tentative, condamnée par la vraie méthode, que d'expliquer l'espèce par le genre, le concret par l'abstrait, c'est au contraire dans les faits les plus compliqués, les plus riches, mais aussi les plus élevés qu'il faut saisir les lois universelles. La vie n'est pas une logique appliquée, la logique est une empreinte de la vie. Pour saisir le rhythme, il faut écouter la chanson.

Voyons, messieurs, dans quels sens divers on peut prendre la négation du mal. — Le mal est le défaut d'être, la privation; il est cependant quelque chose, puisqu'on en parle, mais il n'a pas de réalité véritable. C'est au moyen de cette donnée qu'il s'agit d'expliquer le mal moral. On pourrait d'abord l'entendre subjectivement : le mal n'est pas d'être ; c'est-à-dire : le mal est une illusion. Tout va bien, car les lois sont partout observées ; si nous croyons voir du mal dans l'univers et dans notre propre conduite, la faute en est à notre intelligence. Le mal dans le monde est une privation de lumière dans notre esprit. Voilà, MM., l'optimisme tout crû, sans apprêt et sans ambages. Tout est également nécessaire, donc tout est également bon. Les autres formules sont des variations sur le même air. Selon la plus célèbre, le mal moral est un non être dans le sens objectif, non être dans celui qui commet le mal; non pas dans celui qui le voit. En d'autres termes, le vice est toujours une imperfection, une faiblesse, on veut toujours le bien, mais par défaut de lumière et de force on fait le mal. Ainsi dans le langage religieux, le péché consiste proprement dans la

désobéissance aux ordres de Dieu, mais la faiblesse est la cause de cette désobéissance. Une théodicée très-populaire, recommandée par de très-grands noms, se fonde sur l'idée que nous venons d'exprimer. Saint Augustin l'a prise chez les Grecs et l'a revêtue de formes chrétiennes; saint Thomas d'Aquin l'a empruntée à saint Augustin et Leibnitz à saint Thomas ; dans ce système que nous avons déjà rappelé la perfection du monde envisagé dans sa totalité consiste à renfermer tous les degrés possibles de l'être. De l'ange à l'homme, de l'homme à la brute, de la brute à l'inerte matière tous les intermédiaires sont réalisés. Le mal moral trouve sa place dans cette série, il y a moins de réalité dans l'homme vicieux que dans l'homme bon, dans le damné que dans l'élu, mais ils sont également nécessaires à la perfection de l'ensemble. Le méchant, le damné a toujours plus d'être, plus de réalité, plus de bien que l'animal et que la plante, il a sujet dans son enfer de bénir Dieu pour la perfection qu'il a reçue de sa main. Il fallait que Dieu manifestât sa grâce et sa justice, il manifeste sa grâce dans le salut des élus, et sa justice dans la punition des damnés, il fallait donc des élus et des damnés, et Dieu créa les élus pour la béatitude, les damnés pour le supplice. Je n'essaierai point d'apprécier cette célèbre théologie, elle est trop évidemment condamnée par les critères de vérité auxquels nous nous sommes soumis ; pour la discuter il faudrait donc revenir sur la question du critère et cela nous mènerait trop loin. Le temps de cette controverse est d'ailleurs passé, les partisans actuels du système d'Augustin ont abandonné le terrain scientifique. Le nombre est petit de ceux qui l'adoptent franchement dans toute la rigueur de ses conséquences, plus rares encore sont ceux qui se font une idée précise des tempéraments par lesquels ils espèrent l'adoucir ; mais le crédit dont jouissent encore ces doctrines, l'influence décisive qu'elles ont exercée depuis plus de trois siècles sur les mouvements religieux les plus considérables, montrent combien l'œuvre est immense d'amener la pensée chrétienne à reproduire fidèlement le contenu de la foi. Je m'attache à l'idée du mal moral sur laquelle est fondé le système dont il s'agit, bien que souvent de nos jours on le trouve séparé de cette base.

Immédiatement traduite dans la morale, l'idée que le mal est privatif, contredit l'expérience. Il y a peut-être toujours de la faiblesse, du non être dans le péché, mais si l'on ne voit autre chose dans le mal moral qu'un degré de réalité inférieur au bien, autant vaudrait n'y rien voir du tout. L'insuffisance de la vérité qu'on possède en fait une grave erreur qui se tradu t dans les plus absurdes conséquences. Il faudra dire qu'il y a moins de réalité, partant, moins d'intelligence, moins de volonté, moins de force, dans le scélérat habile qui fascine les peuples, et fait peser sur eux le poids de son fatal génie, que dans un homme bon, borné et faible, que dis-je, moins que dans l'enfant

au berceau, ou bien il faudrait dire que le scélérat est meilleur que l'enfant. En un mot, cette théorie aveugle et brutale effaçant les différences essentielles, absorbant la qualité dans la quantité, détruit, sans même l'apercevoir, le sujet du problème, je veux dire l'élément moral.

Que le mal moral soit un non être, à la bonne heure, mais c'est un non être d'une espèce toute particulière, c'est un non être qui suppose le plus haut degré de l'être, la liberté. Le bien et le mal moral ne peuvent être que des déterminations de la libre volonté, ces mots n'ont de sens que dans la sphère de la liberté, pour atteindre les choses qu'ils expriment il ne faut donc pas partir des abstractions de l'être et du non être, mais de l'idée substantielle de la volonté.

Cela même ne suffit pas. Il n'y a de bien positif que par opposition avec le mal. Mais le bien ne gît pas dans l'intensité du vouloir, ni le mal dans sa faiblesse ; le mal n'est pas non être dans le sens d'un défaut, d'une absence, il est non être dans le sens d'une contradiction ; le mal est une volonté qui poursuit un but dont la réalisation positive est impossible et qui arrive au contraire de ce qu'elle cherche. Le mal est la volonté de donner l'être au non être, il n'y réussit point, mais s'il pouvait se consommer parfaitement, il aurait détruit l'être.

Telle est, ce nous semble, la vraie notion métaphysique du mal, il y a tout au moins beaucoup de négligence à le confondre avec la simple privation, et l'idée du mal métaphysique vulgarisée par Leibnitz aurait besoin d'une révision sévère. L'introduction d'une locution pareille n'est rien moins qu'une grande pétition de principe. On a beau dire ensuite, le mal métaphysique n'est pas un mal, il est un bien au contraire, car il est la condition de l'existence finie qui est un bien. On ne fait par là qu'enfoncer plus avant la pointe de l'erreur. L'imperfection inhérente au fini n'est pas un mal, dites-vous, bien que vous l'appeliez mal métaphysique, elle n'est pas un mal, et cependant elle est la raison suffisante et la cause réelle de tous les maux physiques et spirituels qui débordent sur la terre et qui la dévastent. Le mal métaphysique n'est point un mal, mais il implique le mal moral, donc le mal moral n'est pas un mal non plus. Telle est la conséquence inévitable, mais la conscience proteste contre cette conséquence et la réprouve. La vraie question se plaide entre la nécessité et la liberté. Il s'agit de savoir si l'imperfection inhérente au fini, rend le mal moral nécessaire ou seulement possible. La première alternative, de quelque habit qu'elle se couvre, conduit les philosophes au panthéisme et les théistes au blasphême. Selon la seconde, le mal métaphysique ou la limitation du fini n'est pas la raison suffisante du mal moral ; pour en expliquer l'origine il faut tenir compte, d'un côté, de cette limitation naturelle de l'être créé, de l'autre, de sa liberté.

Ainsi, comme nous l'avons fait entendre, l'occasion du mal se trouve en ceci, que la créature libre est appelée, par l'idée même de sa liberté,

à se vouloir elle-même, mais non pas pour elle-même. La créature peut s'y tromper. Son erreur s'explique d'un côté par le sentiment immédiat de sa liberté essentielle, de l'autre par l'imperfection d'une intelligence qui ne s'est point encore exercée et recueillie, mais il y a aussi chez elle un sentiment qui tend à la préserver en lui révélant son origine ; par conséquent sa décision est libre et doit déployer son plein effet.

L'on peut donc, sans manquer à l'exactitude, dire que le mal provient de l'erreur, et que la possibilité du mal gît dans la possibilité de cette erreur, dans la limitation du fini, dans le mal métaphysique, lequel, sans être proprement un bien, n'est cependant pas un mal. Mais ce n'est là qu'un côté du problême, le moindre côté. La liberté est le pivot sur lequel tout roule et qui ne s'appuie sur rien, la possibilité réelle du mal moral réside dans la liberté de la créature ; au plus vif de l'être par conséquent et non pas dans le non être, non dans le mal métaphysique, mais dans le bien métaphysique, et c'est dans ce sens d'affirmation rigoureuse et suprême qu'il faut dire que la possibilité du mal est un bien.

Voilà comment le mal, non être au sein de l'être, a sa source à la fois dans l'être et dans le non être. Les idées abstraites ont leur justesse, mais loin d'expliquer le monde moral, elles ne deviennent intelligibles que par l'expérience morale. Le mal, ce triste fruit de l'erreur et de la liberté, conserve dans l'intimité de son essence la duplicité de son origine, il est, nous le répétons, l'effort du néant vers l'existence et de l'être vers le néant. En effet la créature qui cherche sa liberté dans l'émancipation et non pas dans l'obéissance, tend à nier Dieu, car elle agit comme si Dieu n'était pas. Impuissante à l'égard de Dieu qui a voulu lui-même laisser la créature faire de son vouloir l'emploi qu'il lui plairait, cette négation est décisive pour la créature au sein de laquelle elle jette la contradiction. La créature a nécessairement ses racines dans la volonté de Dieu, vouloir être hors de la volonté de Dieu, c'est vouloir être hors des conditions de l'être ; c'est vouloir s'anéantir. La créature qui aspire à l'existence absolue tend donc proprement à s'anéantir, mais elle ne peut pas arriver jusque là, parce qu'elle est immuablement voulue. Elle n'atteint ni le but illusoire de son désir, ni le terme réel de son effort, mais elle se frappe elle-même de stérilité, elle rend impossible la véritable réalisation de son être, car sans détruire sa liberté essentielle, ce qui est au-dessus de ses forces, elle paralyse du moins sa liberté effective et se consume dans la contradiction.

Nous avons besoin de ces idées pour expliquer notre expérience intérieure. En rapportant le mal au non être on ne fait qu'écarter la chance d'une méprise très-improbable, mais proprement on n'éclaircit rien, et celui qui croirait posséder une définition dans une indication si vague, s'égarerait infailliblement.

Le genre prochain du mal moral, pour employer l'expression technique, n'est pas le non être, mais la contradiction. Le mal moral est la contradiction par excellence, car c'est la contradiction dans l'être par excellence, la contradiction dans la volonté. Toute contradiction se rattache de près ou de loin à cette contradiction-là, dont la solution est l'œuvre infinie, où toute histoire est comprise, le mystère éblouissant de grâce et de gloire. Pris dans la sphère où les termes ont leur valeur propre, le mal est une contradiction comme le bien est une harmonie; ainsi le mal et le bien supposent l'un et l'autre une dualité de principes, parce que le bien et le mal appartiennent au monde où tout repose sur une telle dualité. La pure essence divine, type du bien, surpasse le bien lui-même, c'est le miracle que l'intelligence effleure sans le sonder; la dualité que l'analyse antique a signalée dans l'intelligence elle-même, se retrouve dans tous les objets qu'elle embrasse. Le bien est l'harmonie de la volonté créée et de la volonté divine, le mal est le divorce de la volonté divine et de la volonté créée, contradiction suprême qui implique la contradiction de la volonté créée en elle-même et qui amène par contre-coup une dissonnance plus merveilleuse encore. La suite de ces réflexions nous y conduira.

L'idée psychologique qui semble répondre le mieux à notre déduction spéculative est celle de l'égoïsme ou de la recherche de soi-même. Nous sommes donc autorisés à désigner l'égoïsme comme l'essence du mal moral, comme l'intention foncière qui donne à toute espèce de faute le caractère de la culpabilité. Ce résultat me semble confirmé par l'expérience, je veux dire par l'intimité de la conscience. Une étude psychologique attentive, nous ferait trouver, je le crois, dans l'égoïsme le principe de tous les genres d'actes coupables, et l'esprit qui rend la volonté coupable. Mais cette étude exigerait des développements fort étendus que je me crois obligé d'ajourner pour m'en tenir à quelques rapides indications. En essayant la réfutation des opinions contraires, j'entrerais dans un chemin sans issue.

Quelle que soit l'idée mise en avant pour expliquer la nature du mal, il sera toujours facile de la rendre plausible et même de donner à la vue adoptée une apparence de profondeur, parce que tous les éléments dont se compose la réalité de la vie rentrent les uns dans les autres. J'aurais donc beaucoup de peine à convaincre d'erreur les théologiens et les moralistes qui voient l'essence du péché dans d'autres affections, dans l'orgueil, par exemple, ou dans la haine ou enfin dans la volupté. Parmi les passions coupables, ce sont là les plus générales et celles qui se présentent naturellement à l'esprit occupé du problème sur lequel nous méditons. J'aurais de la peine à les convaincre d'erreur, parce que, sans doute, ils ne sont pas dans l'erreur; l'orgueil, la haine

et la volupté s'allient vraisemblablement dans tous les mouvements coupables de notre âme. Mais l'idée à laquelle je me rattache est plus compréhensive, et cette observation suffit sinon pour justifier mon sentiment, du moins pour marquer la manière dont cette justification pourrait être tentée.

Ainsi l'orgueil est évidemment une forme de l'égoïsme; l'orgueilleux n'est pas coupable en raison de la dignité qu'il croit posséder sans sujet, mais en raison de celle qu'il veut avoir injustement, car l'essence du mal ne saurait résider dans une erreur de l'intelligence. La racine corrompue dans l'orgueil est donc la volonté d'être le premier, la volonté d'être tout, son vrai nom est l'ambition, qui s'épanouit dans l'orgueil lorsqu'elle se croit satisfaite, et dans le cas opposé se contracte dans l'envie; mais au fond de l'envie, de l'ambition et de l'orgueil, vous apercevez aisément la recherche de soi-même, l'égoïsme qui se prend pour but exclusif. — La haine est également une forme de l'égoïsme, savoir sa forme extrême : L'exclusisme d'une volonté qui se prend pour absolue, ne souffre rien à ses côtés et s'efforce de détruire tout ce qui prétend partager l'existence avec elle, mais sans la fausse affirmation de l'égoïsme, la négativité de la haine manquerait de base et ne saurait se concevoir.

Reste la volupté, c'est-à-dire la soif de jouissance, car le plaisir en lui-même, comme simple sentiment, abstraction faite de la volonté qui en fait son but, n'a pas de caractère moral. Eh bien, messieurs, que l'amour du plaisir dans la signification la plus large du mot, soit identique à l'amour de soi-même, c'est ce qui vraiment n'a pas besoin d'être démontré, aussi n'est-ce pas là proprement ce qu'on entend lorsqu'on fait de la volupté le principe d'une théorie particulière du mal moral, on veut parler de la volupté sensible, des plaisirs qui résultent de notre organisation nerveuse, ou, selon l'expression théologique, de la chair. Vous remarquerez d'abord que les considérations précédentes ne perdent rien de leur valeur en s'appliquant à cette idée plus restreinte, cette observation n'est pas sans importance, cependant elle ne suffit pas à trancher la question.

Le sens de la théorie qui nous occupe est que l'organisation sensible de l'homme contient une source d'affections naturelles, d'instincts plus ou moins irrésistibles, dont l'attrait balance l'influence du sentiment moral et peut-être devait tôt ou tard finir par l'emporter. Directement ou indirectement, la satisfaction des appétits naturels est, selon l'opinion dont il s'agit, l'origine des passions et des actes auxquels la conscience attache le caractère du mal. Cette manière de voir qu'il paraît inutile de développer davantage, offre quelque chose de plausible à l'esprit qui accepte l'organisme corporel et la nature extérieure comme une donnée immuable, dont il est impossible et inutile de rechercher l'explication. Mais si nous avons eu raison de considérer la lumière morale comme le critère absolu des choses, nous devons

nous demander le pourquoi, la cause finale de la nature et du corps au point de vue moral. En d'autres termes, nous devons nous demander comment l'existence d'une telle nature se concilie avec le but d'amour de Dieu à notre égard. Et si nous ne trouvons pas de réponse à cette question, si nous sommes obligés de reconnaître au contraire que cette nature sensible où nous trouvons si souvent l'occasion du péché porte elle-même la trace du péché, nous en conclurons sans doute que c'est l'état présent de la nature qui doit s'expliquer par le mal moral, et non pas le fait du mal moral par l'état présent de la nature. D'ailleurs le système qui fait des besoins et des attraits matériels le foyer le plus intime des perturbations de l'âme, ne rend pas également raison de tous les faits. La foule des sensuels est innombrable, mais il y a des exceptions, des exceptions très-importantes, et les propositions philosophiques ne sont point de ces règles qui se confirment par les exceptions. Çà et là l'histoire de la vie nous présente des hommes qui ont complètement assujetti leur corps à un service qui n'est point celui de la vertu. La vengeance, l'ambition, une gloire tout humaine, remplissent des âmes singulièrement détachées des sens. Il est des hommes qui semblent mettre leur bonheur à nuire, ceux-là sont généralement indifférents aux vulgaires plaisirs. Puis, messieurs, si l'habitude de la volupté finit par dépraver tous les instincts en brisant tous les ressorts, on observe pourtant assez volontiers au début de leur carrière, chez ces hommes que la richesse de leur organisation rend plus sensibles aux séductions de l'existence, quelque chose de généreux et de franc qui exclut l'idée d'une profonde perversité. Les fautes des sens semblent plutôt former un ordre inférieur comme leur principe ; n'étant pas l'expression suprême du mal, elles n'en sauraient manifester clairement la primitive essence, — mais pour la laisser quelque temps voilée, elles n'offrent que plus de dangers.

Ces remarques ont été souvent présentées, je n'y veux point aborder, messieurs, manquant des lumières qu'il faudrait pour les relever, et je résume cette discussion à peine engagée en répétant que, de toutes les idées morales par lesquelles on pourrait essayer d'expliquer la nature du mal, celle de la recherche de soi-même, où nous conduit la pensée a priori, paraît être la plus large et la plus compréhensive. C'est bien là, je pense, la condition qu'elle doit remplir pour mériter la place que nous lui assignons.

Il nous resterait peut-être à nous expliquer sur une définition du bien et du mal toute formelle, mais qui paraît à-peu-près inévitable au point de vue de la religion. Aux yeux du simple fidèle, le bien et le mal ne sont évidemment que l'obéissance et la désobéissance aux commandements de Dieu. Si Dieu est le législateur du monde, la justice de ces énonciations ne saurait être mise en doute, il ne s'agit pas pour nous de les écarter, mais d'établir leur accord avec les nôtres.

Pour reconnaître en Dieu le suprême législateur, la philosophie n'a pas besoin de faire intervenir l'idée d'un commandement particulier. Créer, conserver, gouverner le monde sont pour elle un seul et même acte de la divinité. La loi primitive, à laquelle toutes les autres se rapportent, résulte de la position faite à la créature libre et constitue sa nature essentielle. Cette loi lui commande d'aimer Dieu. L'amour, principe et perfection de l'obéissance, est la source de toute obéissance véritable, comme l'égoïsme est au fond de toutes les rébellions. En effet, l'obéissance qui ne serait obtenue que par la crainte du châtiment, n'en serait au fond pas une, car l'intention de celui qui obéirait ainsi serait la même que celle de l'autre qui, croyant pouvoir échapper à la peine, s'affranchirait de la loi. Soumis au commandement extérieur dans son activité extérieure, l'esclave égoïste reste insoumis dans l'intimité de son être et sa docilité n'est qu'une révolte. Obéir à Dieu, c'est vouloir que Dieu règne; lui désobéir, c'est vouloir qu'il ne règne pas. Ainsi l'amour est l'obéissance foncière et substantielle, et partout où l'obéissance a ce caractère elle mérite le nom d'amour, lors même qu'elle n'en aurait pas encore atteint la plénitude et la joie, tout comme l'égoïsme est la désobéissance foncière et substantielle, alors même qu'elle n'éclate pas au dehors.

Vous voyez, messieurs, par ces incomplètes ouvertures, dans quel sens nous pouvons nous approprier l'idée que le mal est un non être.

Le mal n'est pas une substance, mais un état de la substance ou de la force, une direction de la liberté créée.

La volonté mauvaise se prend elle même pour but, et cherchant à se réaliser dans une existence absolue, elle tend à briser le lien qui fait sa substantialité. Le but qu'elle poursuit est impossible; sans ce point de vue, le mal est un non être, il l'est encore dans ce sens plus profond que si l'œuvre du mal se pouvait accomplir, cet accomplissement serait l'anéantissement de son auteur.

Enfin la possibilité du mal réside primitivement en ceci, que le sujet dans lequel il s'engendre ne connaît pas, avant d'avoir agi, les limites de son pouvoir et les conditions de son existence. Cette ignorance est une imperfection naturelle de l'esprit créé dont l'intelligence est virtuelle avant d'atteindre la pleine actualité. C'est là un défaut, une limitation, une absence, un défaut de réalité inhérent à l'être fini, que l'on peut appeler, si l'on y tient, mal métaphysique. Ainsi le mal métaphysique, c'est-à-dire la simple possibilité du mal, gît dans une limitation essentielle de l'être créé, dans ce sens que l'imperfection de son intelligence fait naître pour elle la possibilité d'une erreur. Mais le mal réel, c'est-à-dire, le mal moral, a sa cause directe et positive dans un acte de liberté; un mal qui ne proviendrait pas d'un acte de la liberté relative et soumise à une loi, ne serait pas un mal et ne pourrait pas l'être. Le soi-disant mal métaphysique ou la possibilité

de l'erreur, n'est pas un mal, mais un bien, car elle est la condition de la moralité de l'Univers.

Ces derniers mots répondent d'avance à une objection inévitable, ils contiennent la justification de l'œuvre de Dieu.

Souvent on s'est demandé : comment expliquer la présence du mal dans le monde ? et plus particulièrement, comment la concilier avec les perfections de Dieu ? C'est le problème particulier de la théodicée. Nous pouvons grouper sous quatre chefs toutes les solutions possibles.

1° Le mal n'existe pas, car tout est nécessaire.

2° Le mal n'existe pas au point de vue de Dieu, parce que Dieu n'est pas un être moral dans le sens où nous le comprenons. Il gouverne le monde selon d'autres lois que celles qu'il a écrites dans notre conscience.

3° Le mal est réel aux yeux de Dieu, mais Dieu n'est pas assez puissant pour l'empêcher, du moment où il a créé un monde d'existences finies.

Ces trois opinions sont autant de formes sous lesquelles la pensée païenne s'est conservée dans le monde chrétien. Les deux premières choquent la conscience, la dernière la raison.

Reste enfin, messieurs, l'idée vraiment chrétienne, selon laquelle ce que notre conscience appelle mal est aussi mal aux yeux de Dieu, qui serait assez puissant pour la prévenir et qui cependant ne la prévient point, parce que liberté-de commettre le mal qu'il laisse à la créature est en elle-même un très-grand bien, et la condition de tout bien.

D'illnstres philosophes ont reconnu d'assez bonne grâce, qu'en attribuant l'origine du mal à la liberté de la créature on épargne à la pensée de graves embarras, mais ils voient beaucoup de difficulté à concilier cette liberté créée avec leurs principes généraux. Si ce point de vue, qui se recommande en théodicée par une certaine utilité pratique, se trouvait découler tout naturellement d'une métaphysique où la doctrine de l'absolu aurait été régulièrement élaborée, sans aucun égard aux conséquences, et dans laquelle on aurait prouvé que le bien est à la liberté ce que l'acte est à la puissance, parce que la liberté est l'essence de l'absolu, un tel concours de circonstances créerait, semble-t-il, en faveur de la doctrine dont il s'agit, une présomption assez favorable et la rendrait au moins digne d'un examen sérieux. Peut-être, le fait accidentel que cette idée est celle d'une religion qui a groupé les peuples en faisceau pour accroître leur bonheur et leur force, qui a produit la civilisation, la liberté, les lois, les arts, la pensée et la vertu moderne, ne balancerait-il pas ces avantages assez complètement pour que l'attention impartiale que toute philosophie a droit de réclamer dût se convertir aussitôt en méprisante pitié.

Nous suivrons donc la théodicée chrétienne, non pas tant parce qu'elle est chrétienne, que parce qu'elle est la seule compatible avec le sérieux de la pensée morale, et nous prenons la question dans les limites où nos réflexions précédentes l'ont circonscrite.

Le mal partout où il se trouve, tient de l'égoïsme de la volonté créée.

Cette volonté se rend elle-même égoïste par sa propre détermination dont le sujet ignore les conséquences, quoiqu'il en sente bien le caractère. Maintenant, dira-t-on, Dieu est l'auteur de cette ignorance qui rendait possible l'erreur, il pouvait éclairer l'intelligence de la créature sur les suites de sa décision, et il ne le fait pas. Nous l'accorderons si l'on veut, tout en répétant que cette ignorance est l'état naturel d'une intelligence avant toute action, mais cette considération ne nous suffit point. La nécessité des choses, ou plutôt de nos conceptions, n'est jamais dans notre système le dernier mot d'une explication positive; or ici nous avons le droit d'attendre une explication positive, puisqu'il s'agit de notre destinée et du plan de Dieu à notre égard.

La vérité, c'est que cette ignorance est un bien, car sans elle notre primitive liberté ne serait plus réelle, puisque tous les intérêts se trouveraient dans un seul plateau de la balance, et dans l'autre tous les maux, tous les dangers, sans aucun attrait. Ainsi le choix de la créature serait tracé d'avance, l'acte par lequel la créature se constitue perdrait son caractère moral, et le plan de Dieu qui a voulu confier la destinée de l'Univers à la liberté de l'être moral, ce plan d'un amour hardi parce qu'il est inépuisable, n'aurait pas pu s'exécuter.

L'imperfection primitive de la créature libre n'est donc pas seulement inévitable, elle est positivement bonne. Cette idée est la seule qui puisse achever la théodicée et donner la paix à notre cœur.

C. S.

POÉSIE.

MA CANNE ET MON CHAPEAU.

Chanson.

AIR : *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

La France a dit : « Le peuple est mon seul Maître,
» Chaque sujet se change en Souverain ;
» Ils seront Rois, ceux qui désirent l'être ;
» Un âge d'or remplace un joug d'airain. »
Soudain, tout fier du rang qu'elle me donne,
Je me rengorge et, monarque nouveau,
Je crois saisir le sceptre et la couronne, } *bis*
Lorsque je prends.... ma canne et mon chapeau. }

Au juste orgueil qu'alors nous ressentîmes,
Français, la crainte a bien pu s'allier,
Car nos impôts s'accroissent de centimes
Que par avance il convient de payer.
Mais n'est-ce rien que les douceurs du trône ?
Ah ! par ma foi, ce poste est assez beau !
Payons, Bourgeois ; le sceptre et la couronne
Ont remplacé la canne et le chapeau.

Brûlant, d'abord, d'essayer ma puissance,
Je veux donner quelque ordre, quelques lois ;
Mais où trouver un peu d'obéissance,
Quand parmi nous il n'est plus que des Rois?
De tous côtés le pouvoir m'environne,
Le moindre sot se hausse à mon niveau.
Je le vois trop: mon sceptre et ma couronne
Sont bonnement ma canne et mon chapeau.

On me vantait le noble droit d'élire
Les Députés qui fixeraient mon choix;
Monsieur *Ledru* cependant me fit dire
Aux seuls Brutus de consacrer ma voix.
Si j'enfreignais ce qu'un Ministre ordonne,
Ma Royauté frémirait dans sa peau,
Tremblant d'avoir pour sceptre et pour couronne
Vingt coups de canne et pas un... de chapeau.

Le peuple est grand, mais ma fortune baisse,
De l'hôpital j'arpente le chemin.
Las! aujourd'hui j'ai sondé dans ma caisse
Un vide affreux, qui s'accroîtra demain.
Si désormais je demande l'aumône,
Donnez au Roi, Bélisaire nouveau;
L'infortuné, pour sceptre et pour couronne,
N'a que sa canne, et vous tend son chapeau.

J. Petitsenn.

PLAINTE DE L'EXILÉ.

J'ai fui l'asile où mon enfance
Heureuse et calme s'écoula,
Et dès cet instant la souffrance
A mon cœur se révéla.
Chaumière ! oh ! lorsqu'à toi je pense,
Les larmes étouffent mon cœur !.....
Oh ! douleur !

J'ai fui ceux qui sur mon enfance
Avec tant d'amour ont veillé ;
Dès lors que de fois la souffrance
Dans la nuit me tient éveillé !
Parents ! oh ! lorsqu'à vous je pense,
Les larmes étouffent mon cœur!....
Oh ! douleur !

J'ai fui l'ami de mon enfance,
Lui dont l'affection toujours
Me consolait dans la souffrance
Et de fleurs parsemait mes jours.
Ami ! oh ! lorsqu'à toi je pense,
Les larmes étouffent mon cœur!.....
Oh ! douleur !

J'ai fui celle que dès l'enfance
J'aimai comme un ange des Cieux,
Celle qui noyait ma souffrance
En ses baisers délicieux.
Chérie ! oh ! lorsqu'à toi je pense,
Les larmes étouffent mon cœur !.....
Oh ! douleur !

J'ai fui le sol de mon enfance
Et soupire au sol étranger,
Gémissant seul dans ma souffrance,
Sans un cœur pour la partager !
Ma Suisse ! oh ! lorsqu'à toi je pense,
Les larmes étouffent mon cœur !.....
Oh ! douleur !

J'ai fui le temple où dès l'enfance
J'allais invoquer l'Éternel.....
Mais Dieu toujours dans ma souffrance
M'ouvrira son cœur paternel.
Oui, bon Dieu ! lorsqu'à toi je pense,
Oh ! viens arracher de mon cœur
La douleur !

Francfort s/M, le 12 avril 1848.

LOUIS BURGIN.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUILLET.

Les journées de juin (23-26) ont fait pâlir toutes celles que la République a déjà traversées de mois en mois, y compris celle de sa naissance en février, Juillet également, sa grande bataille, les sanglantes émeutes qui suivirent, peut-être même aussi les pires journées de la première révolution. Ce n'est pas seulement ici une insurrection, une émeute, un attentat, une lutte sanguinaire entre des partis et des principes politiques différens; c'est un combat au bord de l'abîme, entre l'anarchie et l'ordre, un ordre quelconque, entre la barbarie et la civilisation: combat à mort, combat à outrance, dont la société était l'enjeu et le but. On dit beaucoup que la République était seule capable de soutenir un pareil assaut, que seule elle avait la force et le droit d'en triompher à tout prix: il serait encore plus vrai de dire que c'est la société qui a vaincu et la République, le gouvernement debout, qui aura profité de la victoire, si elle sait en profiter. Il y avait de tous les partis dans l'attaque, de tous les partis dans la résistance et dans la répression. Des deux côtés, volontairement ou non et quels qu'aient été les intentions premières, les prévisions, le point de départ, on est arrivé soudain au fond de la question, on s'est trouvé d'un bond sur le dernier retranchement: l'ordre social, qu'il s'agissait, pour les uns, de conserver avant tout, pour les autres, de renverser aussi tout d'abord. C'est ainsi que l'émeute a pris à l'instant les proportions d'une guerre et que celle-ci, avec toutes les fureurs d'une guerre civile, a revêtu le caractère et manifesté hautement la pensée d'une guerre sociale. Ce point de vue explique seul la généralité de la lutte, son extension soudaine, son acharnement, sa durée, ses épouvantables efforts. Mais tâchons d'esquisser les faits, de suivre et de lier les lignes principales.

Depuis longtemps on s'attendait à *quelque chose;* on sentait que ni le 16 avril, ni le 15 mai n'avaient réellement vidé le différend. Ce *quelque chose,* personne assurément ne se figurait qu'il irait jusque-là : le parti de l'ordre ne doutait pas de sa victoire; le parti contraire, quel que fût celui de ses drapeaux qui l'eût emporté après le combat, croyait triompher aussi et, méprisant la garde-nationale, comptant sur la garde-mobile, arriver assez aisément, de barricade en barricade, jusqu'à l'Assemblée nationale : plus sérieuse que les précédentes, ce ne serait pourtant qu'une nouvelle *journée* révolutionnaire.

Le jeudi, et même la veille, on l'annonçait hautement pour le lendemain. Le vendredi, en effet, des colonnes d'insurgés se mirent en mouvement, et, avant midi déjà, la lutte était engagée : son centre principal était les portes Saint-Martin et Saint-Denis, autour desquelles se range toujours l'émeute dans ces quartiers populaires. En même temps elle fermentait dans ses autres centres : les quartiers Saint-Marceau, Saint-Jacques, le Panthéon et même la Cité; la place de la Bastille et le quartier Saint-Antoine; le faubourg du Temple et les derrières, les hauteurs des faubourgs Poissonnière et Montmartre, d'où elle commençait à prendre à revers les quartiers riches, plus libres, plus unis, plus compactes pour la résistance, mais aussi plus menacés en cas de défaite, et sur lesquels se serait particulièrement porté l'effort des prolétaires contre les *bourgeois.* Le soir, malgré quelques échecs partiels, elle continuait d'être maîtresse et de s'étendre dans ces quartiers, où elle acheva de se fortifier pendant la nuit. Elle embrassait ainsi, sur les deux rives de la Seine, environ la moitié orientale de Paris. Là, sur ce théâtre de l'insurrection et comme entre ses principaux bras, se trouvaient encore disséminés ou s'étaient déjà avancés, lui disputant le terrain, les points importans, des détachemens de la garde nationale, de la garde mobile, de la garde républicaine et de l'armée. Les uns tenaient bon, avaient plutôt le dessus; les autres, plus exposés ou plus faibles, furent repoussés, neutralisés, faits prisonniers. Tout restait en suspens, le combat était seulement engagé. Il se poursuivit pendant la soirée, surtout dans le quartier Saint-Jacques autour de la Sorbonne et du Panthéon. A la chute du jour, le tocsin avait commencé à tinter, appelant au secours de l'émeute. A minuit, sa voix lugubre éclata tout à fait, ne s'éteignant d'intervalle en intervalle que pour reprendre et mieux marquer son sinistre appel. A trois heures, avec l'aube et le chant des oiseaux, le canon annonça que cette guerre de désolation, comme seuls les hommes savent la faire, allait éclater dans toute son horreur.

Le général Lamoricière, chargé par le général Cavaignac d'agir contre l'aile droite des insurgés, l'avait refoulée, le vendredi, des portes Saint-Martin et Saint-Denis; de ce côté là, dans le fond du faubourg Poissonnière, il la tenait en échec sans avoir pu encore la réduire ni la percer. Ce même jour, sur l'autre rive, l'aile gauche des insurgés avait eu af-

faire aux généraux Bedeau et Damesme; ils dégagèrent les abords du quartier Saint-Jacques, mais sans parvenir non plus à s'en emparer. Le général Bedeau fut blessé. Le général Duvivier, qui le remplaça, dut bientôt porter l'action principale autour de l'Hôtel-de-Ville. Le vendredi on s'était surtout attaqué aux extrémités, aux deux ailes; maintenant c'était au centre que se montrait le danger, que se précisait le fort du combat.

Le samedi matin, en effet, des colonnes d'insurgés débouchant sur la Bastille occupèrent les rues voisines et la Place des Vosges, ou ancienne Place Royale, laquelle en est tout près; ce point avait été négligé; il ne s'y trouvait qu'un assez faible détachement de troupes de ligne; après avoir essuyé le feu des insurgés qui, de l'intérieur des maisons où ils avaient pénétré par des portes de derrière, débouchèrent à l'improviste sur la place, le petit corps de ses défenseurs dut céder et se trouva prisonnier. Les insurgés s'écrièrent alors qu'ils étaient vainqueurs; ils le crurent et le firent croire dans le quartier, où l'on était complètement cerné et sans aucune nouvelle de ce qui se passait ailleurs; il y laissèrent des postes qui, le lendemain, fouillèrent les maisons, butinant quelques objets, mais surtout réclamant les armes et les hommes pour les mener avec eux aux barricades: ceux qui n'avaient pas eu le temps de disparaître ou de se cacher furent contraints d'y aller. Quant au gros des insurgés, ils occupaient la rue Saint-Antoine et les petites rues, fortement barricadées, qui relien cette grande voie avec la place de l'Hôtel-de-Ville.

L'Hôtel-de-ville se trouvait donc menacé directement et même assiégé de très près. Il était entouré et plein de troupes; des soldats avaient été placés en tirailleurs jusque sur les tours et le faîte de l'église de Saint-Gervais, devenue ainsi comme son poste avancé. Mais, pour le dégager, il fallait percer des rues étroites et tortueuses, hérissées de barricades; là on serait seulement à la rue Saint-Antoine; puis, on rencontrerait encore dans cette rue des barricades formidables, avant de pouvoir gagner la Bastille où devaient se rejoindre toutes les colonnes d'attaque pour n'avoir plus à faire qu'au faubourg Saint-Antoine, dernier centre et fort de l'insurrection. C'est alors, quand se déclara cette nouvelle difficulté, la plus redoutable de toutes, que Paris fut mis en état de siége, et le général Cavaignac investi de tous les pouvoirs par l'Assemblée nationale.

Les abords de l'Hôtel-de-Ville une fois désobstrués, il fallut percer pas à pas, barricade après barricade, maison après maison, ce centre épais, ce fourré de l'insurrection, contenue sur ce point à grand'peine et qui n'était encore qu'à deux pas. La journée du samedi, la nuit, et la plus grande partie de la journée du dimanche y furent employées. La fusillade, que venaient dominer tout-à-coup de longues décharges générales, n'était momentanément interrompue que par de fréquentes volées de coups de canon; mais de la Place Royale on l'entendait tou-

jours à la même distance, le canon ne semblait pas faire un pas en avant, et le tocsin d'une église voisine annonçait assez que le quartier était toujours au pouvoir des insurgés. Ils avaient occupé des maisons d'où ils tiraient sur leurs adversaires; il fallut en assiéger plusieurs, en mitrailler quelques-unes au point de les laisser à moitié démolies, et quand on y pénétrait, ils avaient disparu, s'étant échappés par des communications pratiquées de mur en mur jusque dans d'autres rues. Le dimanche matin on n'était encore parvenu qu'à l'entrée de la rue Saint-Antoine. Le général Duvivier fut alors blessé au pied et dut laisser le soin de poursuivre l'attaque, sur cette ligne capitale, au général Perrot. On avança encore très-lentement dans toute la matinée du dimanche, et ce ne fut que dans l'après-midi que le bruit de la fusillade commença, sur ce point, de se rapprocher sensiblement de la Bastille. Celui qui écrit ces lignes avait passé de la Place des Vosges, par deux jardins attenans, dans une maison de la rue Saint-Antoine. Ici, on eût dit comme un fleuve de feu qui remontait la rue en grondant toujours plus fort et sans interruption. De temps à autre on y distinguait comme un flot et une clameur plus haute: c'était celle du canon qui semblait déchirer l'air en rugissant. La barricade ébréchée, les plus hardis des assaillans, gardes mobiles, gardes nationaux et soldats s'y élançaient pêle-mêle, appelant leurs camarades de la voix et du geste, et y plantant le drapeau. Puis ils marchaient à la suivante. Le soir seulement, le général Perrot était à la Bastille. Le général Négrier, qui venait par les quais, fut tué en y arrivant.

Le général Lamoricière faisait de son côté sa jonction par les boulevarts. Après de sanglans combats, particulièrement au clos Saint-Lazare derrière le faubourg Poissonnière, il était enfin parvenu à refouler les insurgés dans le faubourg du Temple; ils s'y retranchèrent aussi dans les maisons et, voyant leur défaite, essayèrent même de les incendier à leur départ. Ce général avait eu deux chevaux tués sous lui; il avait escaladé le premier plusieurs barricades et montré partout le courage le plus heureux et le plus brillant.

Sur la rive gauche, dans le quartier Saint-Jacques, autour de la Sorbonne, du Panthéon et du collége Henri IV, l'attaque, commandée par le général Damesme, avait aussi été longue et sanglante avant d'être couronnée de succès. Il avait fallu toute la journée du samedi 24 pour nettoyer ce quartier. Le soir, le général Bréa était venu remplacer le général Damesme, blessé dangereusement à l'attaque de la barricade du collége Henri IV, dont les insurgés occupaient en outre une terrasse. Le lendemain, le général Bréa, faisant reconnaître et désarmer la rue Mouffetard, l'une des principales artères du quartier Saint-Marceau, se portait sur la barrière de Fontainebleau, où, déjà le vendredi à deux heures, des hommes en blouse avaient couché en joue la diligence de Genève. La barrière était maintenant occupée par une forte troupe d'insurgés et défendue par sept barricades. Le

général Bréa s'y présenta en parlementaire, suivi d'un de ses aides-de-camp. Il fut très bien accueilli par les insurgés, qui l'entourèrent, l'entraînèrent, quelques-uns le baisant et le serrant dans leurs bras ; puis, se laissant dominer par des brigands ou des gens ivres, ils le massacrèrent, lui et son aide-de-camp, quelques pas plus loin. A la nouvelle de cet infâme assassinat qui avait pris le caractère d'un guet-à-pens, la colonne de l'infortuné général attaqua aussitôt la barrière et l'enleva d'emblée.

Ainsi, le 25 au soir, mais au prix de quels sacrifices ! l'insurrection était vaincue, sur les deux rives, elle avait perdu ses deux ailes, et son centre était refoulé en arrière de la place de la Bastille et du canal Saint-Martin, qui devenait comme le fossé de sa dernière citadelle.

Le 26, de bonne heure, le général Lamoricière fit canonner et emporter à la baïonnette les barricades placées à l'entrée du faubourg du Temple, tout près du canal. Ce quartier enlevé, il ne restait plus que le faubourg Saint-Antoine ; mais c'était le plus vaste (toute une ville à lui seul), le plus fanatisé et le plus redoutable de tous. D'énormes barricades s'élevaient à l'entrée de ses trois rues principales, qui, très rapprochées à leur issue sur la place de la Bastille, s'écartent et rayonnent dans l'intérieur du faubourg comme les branches d'un éventail ; d'autres s'échelonnaient de distance en distance jusqu'au mur d'octroi, où les insurgés avaient aussi percé des meurtrières ; enfin ils avaient révolutionné et barricadé les communes avoisinantes, celle de Belleville surtout, qui leur servait de point d'appui. La veille, quand on fut arrivé à la Bastille, l'archevêque de Paris s'était offert pour aller leur parler et tâcher de les fléchir. Le caractère et les antécédens du prélat, marqués plutôt au coin de la diplomatie et de la circonspection, ne faisaient pas attendre de sa part, mais ne rendent que plus touchant et plus admirable cet acte de dévouement. Il s'avança donc vers eux en habits pontificaux, répétant la parole : « *Bonus pastor dat vitam pro suis ovibus*, Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, » et précédé d'un rameau vert ; mais à peine avait-il dépassé la première barricade, qu'une balle, partie, il paraît, d'une fenêtre et d'un fusil insurgé, le frappa mortellement. Ce fut une douleur et une indignation universelles. Le matin, pourtant, on parlementa encore, on donna aux insurgés un temps de trêve, espérant toujours éviter au moins une nouvelle et inutile effusion de sang. Ils firent des propositions inacceptables : amnistie pleine et entière pour eux, et libération des prisonniers de Vincennes ; dans une seconde entrevue, ils apportèrent même un plan de *république sociale*, dont ils demandaient la réalisation. On leur répondit par un ordre du général Cavaignac, qui prescrivait d'attaquer à dix heures s'ils ne s'étaient pas rendus à discrétion avant ce moment là. Ils ne voulurent rien entendre. On vit seulement accourir du faubourg une troupe d'hommes, de femmes et d'enfans qui avaient pu ou que les insurgés laissèrent volontairement sortir. Le

délai était expiré. A dix heures, la canonnade commença. Elle défonça une maison; les obus en incendièrent une autre. On put alors franchir la première barricade, et l'entrée du faubourg fut dégagée; mais des groupes d'insurgés y tenaient encore, et jusqu'au mur d'octroi, jusqu'aux barrières, il fallut leur arracher pied à pied leurs dernières positions.

Telle fut, en résumé, cette effroyable bataille de quatre longs jours: elle avait duré soixante et douze heures presque sans interruption, à la compter seulement du vendredi 23 à midi, bien qu'il y ait eu des engagemens plus tôt, au lundi 26 à la même heure, bien qu'à ce moment tout ne fût pas absolument fini. Lutte sanglante et où la perte en officiers supérieurs est plus considérable que dans aucune de celles de l'Empire, à l'exception de la bataille de la Moskowa. Rien de plus affreux et de plus meurtrier que cette guerre des rues, où les assauts se multiplient et forcent les chefs à payer de leur personne pour donner l'exemple et montrer la manière de s'y prendre. Familière aux insurgés, qui savent tous les détours de la capitale, elle déroute les soldats; même les vieux soldats d'Afrique s'y trouvaient plus en défaut que devant les ruses des Arabes. Les insurgés combattent aussi à couvert par les meurtrières de leurs barricades, et par les fenêtres matelassées des maisons voisines. Leur acharnement n'est donc point toujours, tant s'en faut! du courage. Suivant un récit recueilli de la bouche de l'un d'eux, lequel s'est battu jusqu'au fond du faubourg Saint-Antoine, le très grand nombre était loin de se conduire comme lui. «Sur une centaine que nous étions à une barricade, quand elle fut attaquée nous ne nous y trouvâmes plus que cinq,» disait-il, en ajoutant à ce fait des imprécations sur la lâcheté de ses camarades et de tristes réflexions sur les hommes en général.

Expérience faite, les militaires se croient maintenant assurés de triompher des barricades bien moins malaisément. Ils ont reconnu qu'il ne fallait point les aborder par la fusillade, où l'on perd beaucoup de monde, parce qu'on tire à découvert; mais qu'il fallait commencer par le canon pour y faire brèche, y lancer quelques obus qui, en éclatant dans les rangs de l'ennemi, commencent à les dégarnir, puis s'élancer à l'assaut, pendant qu'une partie des troupes, ayant pénétré dans les maisons et s'y faisant de chambre en chambre un passage la hache à la main, tirent de leur côté par les fenêtres sur les insurgés assaillis. On a proposé aussi, en cas d'une victoire de l'émeute dans un ou plusieurs quartiers de Paris, d'y répondre sur les autres, et particulièrement autour des principaux sièges de l'administration, par des barricades défensives, construites et combinées d'après la tactique même des émeutiers. Ils y sont devenus passés-maîtres. Pour faire une barricade, ils jettent d'abord, couverts par l'angle des maisons, quelques pavés enlevés à la rue qui coupe celle où ils veulent élever un retranchement; rampant ensuite derrière ce commencement de mur,

ils l'exhaussent et l'allongent sans danger, jusqu'à ce qu'ils l'aient conduit à son point de perfection. Il y avait parmi eux des hommes à qui leur réputation dans cet art avait valu le surnom de *professeurs des barricades*. Le *Bien public*, organe de M. de Lamartine, a même maladroitement révélé qu'après la révolution de février on avait formé un *bataillon des barricades;* il ajoutait que ce corps, ayant été licencié, n'en était pas moins resté organisé et qu'il s'était mêlé à l'insurrection. L'organisation des ateliers nationaux par divisions, brigades et escouades, organisation subsistante malgré les essais de dislocation tentés avant les journées de juin, n'aura vraisemblablement pas laissé non plus de jouer un rôle dans la direction de l'émeute. Mais quoique ses combinaisons pussent résulter en partie de la nature des lieux et des choses, on est généralement d'accord qu'elle dénote un véritable plan stratégique, et un plan habile; si nous en croyons une personne bien informée, les généraux victorieux auraient des raisons morales de l'attribuer nommément à un officier supérieur. Quoi qu'il en soit de ce point, il est certain que le plan a étonné par son ensemble, par le choix des positions, toutes concentrées autour de grands édifices, et l'exécution par son audace, sa rapidité et son énergie.

Quels ont été, maintenant, les mobiles de cette gigantesque insurrection, et quel en était le but? C'est ce qu'on ne sait pas et, même après l'enquête, ce qu'on ne saura peut-être jamais bien. Les premiers étaient très-divers, très-mêlés, très-obscurs, et le second ne se serait dévoilé que par la victoire, non-seulement de l'insurrection en général, mais de celui des partis assez fort et assez bien préparé pour s'imposer en outre aux vainqueurs. On a parlé, comme toujours, de l'or étranger. Ce qu'il y a seulement de positif, c'est qu'on a trouvé de fortes sommes en or et en billets de banque sur plusieurs insurgés : d'où sortaient-elles? rien n'est encore venu le préciser. Quand M. Emile de Girardin fut arrêté, on dit que les généraux avaient *la preuve*, et on appuyait sur ce mot, que M. Emile de Girardin avait servi de payeur : la preuve se serait évanouie, puisqu'après avoir été tenu au secret il a été relâché. Lamennais qui, dans le *Peuple Constituant*, prêche la réconciliation dans un langage âcre et haineux; qui, non content de demander l'amnistie et d'absoudre l'émeute, voit dans celle-ci une trame fratricide, non pas des vaincus, mais des défenseurs de l'ordre, des *bourgeois;* Lamennais dont l'esprit soupçonneux a des accès d'irascibilité sénile, dresse cette carte extravagante de l'insurrection : elle aurait été, suivant lui, orléaniste au clos Saint-Lazare, légitimiste au Panthéon, et napoléonnienne au faubourg Saint-Antoine. Il n'oublie que la république rouge, qui a poussé son cri et a tenu bon jusqu'au bout.

Ce qui est évident par les faits, c'est qu'il y a eu une sorte de conspiration sourde et permanente contre l'établissement de février dès le

lendemain de la proclamation de la république, et surtout depuis le 16 avril. Vaincue, ou plutôt prise dans ses propres filets au 15 mai, elle a cru trouver sa revanche au 23 juin. Dans l'intervalle, le mécontentement général à la vue de l'impuissance ou du mauvais vouloir de la commission exécutive, le chaos de l'Assemblée nationale et de la situation pesant comme un cauchemar sur toutes les poitrines, durent exciter la conspiration anonyme, l'aider, la grossir et lui faire croire qu'elle aurait beau jeu. Joignez-y la subite et mystérieuse diversion bonapartiste, puis la légèreté, l'impatience du caractère français qui jamais peut-être ne se montra d'une façon plus étonnante que dans cette explosion si brusque et si imprévue en faveur du prince Louis. Souvent il nous avait semblé auparavant que, dans cette accusation de légèreté, il y avait méprise de la part de ceux qui la portaient, de la part des autres peuples. En temps ordinaire, cette légèreté est aussi une qualité, une grâce, le contraire de la lourdeur; mais nous l'avons bien comprise alors : elle n'est malheureusement que trop réelle, comme contraire de la gravité et du poids. Cette fièvre napoléonnienne, qui a duré huit jours, est une chose incroyable pour ceux qui ne l'ont pas vue. Les ouvriers, les hommes du peuple n'étaient pas ceux qui la ressentaient le moins : dans des groupes nombreux, sur les quais plus populaires comme sur les boulevarts plus aristocratiques, c'était à peine si un ou deux individus osaient y résister et essayer de tenir tête à leurs camarades, tout prêts à leur faire un mauvais parti. Et maintenant c'est passé, on dirait qu'il n'a jamais été question de rien de pareil.

Toutes ces causes et, pour plusieurs, le malaise matériel, le manque absolu de ressources, l'impossibilité du lendemain, la suppressions des ateliers nationaux, le renvoi en province, la passion de vivre à Paris qui n'est pas moins grande chez l'ouvrier que chez le bourgeois parisiens; toutes ces causes, disons-nous, ont dû agir directement ou indirectement dans l'insurrection; mais dès le principe jusqu'à la fin, la république rouge, la république *démocratique et sociale*, comme elle s'intitule, y a certainement fait masse, poussé au centre, et y aurait probablement conservé le haut bout. Sur les dernières barricades s'élevait encore son sinistre drapeau. Je ne parle pas de celui qui portait l'infernale devise : *Vainqueurs, le pillage; vaincus, l'incendie!* véritable drapeau de forçats et de brigands. Il y en avait beaucoup parmi les insurgés; mais seuls ils n'ont pas tout fait, cependant; seuls ils n'ont pas préparé toutes ces balles calculées pour de plus terribles et plus incurables blessures, ces balles de cuivre, ces balles mâchées, ces balles à tige et à points dont chacun a pu voir et toucher quelques échantillons.

On a sans doute exagéré le nombre et l'horreur de certains faits; mais il en reste toujours assez d'avérés pour donner à la lutte le caractère le plus odieux : l'assassinat et la mutilation du général Bréa,

que les insurgés prenaient, il paraît, pour le général Cavaignac; ces poignets et ces têtes coupées; ces officiers lentement décapités par des furies armées d'un couperet; l'une d'elles, après son arrestation, avouant le fait et disant pour toute explication: « Je croyais rêver....» Un célèbre opticien étranger, le premier dans son art, et qui sous l'impression de telles scènes veut quitter Paris où il était établi depuis de longues années, a vu rapporter le cadavre sans tête d'un garde-mobile. Ses camarades s'étaient en même temps emparés d'une femme qui avait l'air suspect; ils la fouillent: que trouvent-ils dans son cabas? la tête du mort, qu'ils reconnaissent et qui s'adaptait parfaitement à ce tronc sans vie.

Toutes ces atrocités ne doivent pas être mises sur le compte du drapeau rouge; mais il ne peut pas non plus complètement s'en laver: de la fureur à l'horreur il n'y a qu'un pas, et il avait aussi son délire. Ses partisans de haut et de bas étage intellectuel ne le cachent pas: ils en veulent tout au moins aux riches, à la propriété; ils visent à un profond remaniement social; irrités par la résistance, par leurs défaites successives, ils le réclament prompt et violent, et glorifient les mesures révolutionnaires comme l'unique moyen d'y parvenir. Ils n'ont pas seulement du courage et de l'énergie, mais du fanatisme: c'est ce qui fait leur force et ce qui leur donnait sans contredit le premier rang dans l'insurrection. La république sociale est pour eux plus qu'une cause politique: c'est une foi, une sorte de religion terrible et sauvage, à laquelle ils sont prêts à tout sacrifier pour lui assurer l'avenir.

Ce caractère nous a frappé, entre autres exemples qu'on en pourrait citer, dans un petit écrit de Barbès, alors prisonnier de la monarchie comme il l'est aujourd'hui de la république. Il l'avait composé en 1847, dans la prison centrale de Nîmes, et l'a publié depuis la révolution de février. Barbès y raconte avec une complaisance parfois théâtrale et légère, mais en général cependant avec gravité, ses pensées et ses impressions durant les deux jours où, condamné à mort (en 1839), il s'attendait d'heure en heure à être envoyé à l'échafaud.

« Voici comment, dit-il, après m'être confirmé par quelques raisonnemens préliminaires ma croyance à l'immortalité de l'âme, il me sembla voir se dérouler cette sublime échelle de Jacob, dont un bout s'appuie sur la terre pour monter, sans finir jamais, d'astre en astre et de sphère en sphère. La terre, cette petite planète où je venais de passer trente ans, me parut un des lieux innombrables, sans aucun doute, dans l'espace où l'homme, c'est-à-dire, pour employer une appellation moins limitée, la créature *sensation-sentiment-connaissance*, fait sa première étape dans la vie. Ici, comme sur tous les autres globes analogues à ce premier échelon ou rez-de-chaussée du monde, il commence à mériter devant Dieu, et, lorsque ce phénomène que nous appelons *la mort* s'accomplit, il va, emporté par l'attraction du progrès, renaître, avec un épanouissement de son être,

dans un astre supérieur. Cependant, comme au lieu d'avoir mérité tous devant Dieu, plusieurs, au contraire, ont transgressé ses lois, il s'ensuit que cet astre où vont habiter les bons, a nécessairement son corrélatif dans un autre astre où sont entraînés les méchants. Et comme le dogme de la solidarité me parut vouloir m'arrêter ici et protester contre cette séparation, je résolus, de suite, l'objection en me figurant les deux astres comme ayant entre eux des relations, pour ainsi parler, matérielles et sensibles à l'œil : relations dont nous, habitans d'un étage inférieur du monde, ne pouvons pas plus nous faire une idée précise que nos ancêtres d'il y a seulement quelques centaines d'années n'auraient pu comprendre qu'il fût si aisé avec les points de ce globe-ci que nous nommons les Antipodes. D'ailleurs, ajoutai-je, il part de toutes les autres îles de l'univers, des légions d'êtres semblables à nous, et comme nous devons les retrouver de plus en plus réunis à nous, à chacun des degrés supérieurs de la vie que la mort nous fera franchir, le principe de la solidarité, bien loin de subir nulle infraction, ira, au contraire, agrandissant son cercle à chaque ascension, comme nos facultés et notre amour. Ce à quoi nous avons droit, me dis-je, pour me mieux rendre compte de mon idée, c'est à être punis ou récompensés suivant nos œuvres, et, en même temps, à un progrès indéfini : or Dieu ne peut pas manquer de moyens pour traiter les méchans différemment des bons et les forcer à progresser par les effets de leur punition même. *Citoyens de l'univers*, dans le vrai sens du mot, nous sommes partis de la croyance à la solidarité de la famille ou de la caste, traversant celle de la solidarité des nations et de l'humanité terrestre, pour en arriver enfin à la pratique du dogme de la solidarité de l'humanité universelle. Progresser sans cesse, et nous approcher, à chaque promotion conférée par la mort, de Dieu qui est tout entier, il est vrai, sur ce globe comme partout, mais qui peut être compris cependant comme se révélant d'une manière de plus en plus apparente dans d'autres sphères, de même qu'au point de vue des dons de la nature il se manifeste plus confortablement, si l'on peut ainsi dire, dans nos climats tempérés du midi que dans les infécondes régions du pôle, telle est notre loi. Et n'arriver cependant jamais à lui, ne le voir jamais face à face, pour me servir de cette locution biblique, en demeurer, au contraire, toujours séparés par l'infinie distance de la substance finie à l'infini, telle est la condition de notre être : loi et condition sublimes, vraiment dignes d'être imposées par le maître souverain du monde à la créature qu'il a choisie entre toutes pour glorifier sa puissance !

« Cependant, tandis que remontant ainsi la série de mes contemplations, je demeurais immobile dans mon lit, le temps avait marché.... Le jour était proche, trois heures du matin venaient de sonner. Une idée déjà apparue la veille se présenta de nouveau à mon esprit. Qui pourrait m'assurer qu'on ne m'enverrait pas, avec le lever du soleil, le bourreau ? Car, enfin, on me faisait l'honneur, je pense, d'être sûr que je ne demanderais pas grâce. Et, puisque l'arrêt qui me frappait était exécutoire sans sursis, pourquoi n'userait-on pas de ce droit d'exécution immédiate, pour prévenir toute possibilité de rassemblement public !... Voyant que, dans ce cas, il me restait bien peu de temps à moi, je me mis à faire mes adieux à toutes mes affections terrestres : ma patrie, ma sœur, mon frère et tous mes amis divers ; j'envoyai du fond de mon cœur un embrassement à chacun d'eux. La France, surtout,

c'est la France sur qui mon âme resta le plus longtemps étreinte. Je lui disais dans mon transport d'amour que, bientôt sans doute, les obstacles opposés à sa marche disparaîtraient, qu'elle redeviendrait le grand peuple, le peuple de l'Egalité, la nation libératrice du genre humain, mais que, quand ce grand jour adviendrait, je ne pourrais point, moi, me lever pour la sainte cause. D'elle je me relevai vers Dieu; et comme je lui rendais grâce pour ces quatre grands bonheurs d'avoir été, dans ce premier période de ma vie, Français, républicain, aimé des bons, proscrit par les méchants, — j'entendis un grand bruit d'hommes et de chevaux dans la prison. En même temps le jour commençait à se faire à ma fenêtre. C'était l'heure.... et l'homme aussi.... je le crus. J'attendis un instant sa visite, écoutant le bruit des pas qui approchaient. Lorsqu'ils retentirent devant ma porte: « Saint-Just, » m'écriai-je dans un muet élan d'indicible ferveur, Robespierre, Cou- » thon, Babœuf, et vous aussi, mon père, ma mère qui m'avez porté » dans vos entrailles, priez pour moi; voici mon jour de gloire qui » vient! » — Mais ce jour de gloire n'arriva pas. C'était la garde seulement et la sentinelle qu'on relevait. »

Barbès dont le caractère, sinon le talent, a une grande autorité dans son parti, passe généralement pour un homme sincère et honnête, mais fanatique au point d'en être presque monomane. Voilà sa foi, voilà les saints qu'il invoque: Saint-Just, Robespierre, Couthon, Babœuf, et, dans un autre endroit, Pépin, Morey, Alibaud; hommes de sang, de violence et de terreur, au milieu desquels il ne craint pas de faire intervenir « le nom sublime de celui qui fut si fort et si grand, que l'humanité, l'admirant, l'a nommé pendant dix-huit cents ans le Fils de Dieu. » Ah! le seul vrai Fils de l'Homme, si Barbès l'avait compris, le divin martyr de l'humanité, lui aurait répondu comme à ses apôtres, lorsqu'ils demandaient la destruction et non le salut de leurs adversaires: « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. » On remarquera aussi, dans cette philosophie, combien est petite la part faite à Dieu: l'homme, dans sa sphère, élargie autant que possible, l'homme est tout, il peut tout; il n'est guère question que de lui et de son droit; Dieu est rejeté dans le vague et, par une sorte d'appréhension instinctive, on ne veut pas, dans ce système, que l'homme puisse jamais le voir face à face. Néanmoins il y a là, comme des ruines dans un abîme, quelque image brisée du plan divin et de l'immortelle cité. Même en invoquant les terroristes, Barbès croit en Dieu. Que sera-ce de ceux, en infiniment plus grand nombre, qui n'y croient pas, qui ne savent et ne rêvent d'autre vie que celle-ci, qui ne prêchent que destruction et satisfaction matérielles sous le nom de progrès? Tel était assurément le cas de la masse des insurgés. Imbus de doctrines d'orgueil qui, ne connaissant pas l'homme, ne connaissent par conséquent pas Dieu, excités par la souffrance et des promesses fallacieuses, enflammés par le souffle des révolutions, ils se précipitent et reviennent sans cesse avec rage à la conquête de la république sociale: elle est d'autant plus leur croyance et leur foi, qu'ils n'en ont aucune autre; elle est vérita-

blement leur religion, leur culte et la terre promise, terre qu'il s'agit d'enlever à tout prix à d'illégitimes et impurs possesseurs.

Là est le danger et, qu'on ne s'y trompe pas, il est le même dans le parti opposé. La plupart, pour vouloir l'ordre apparent, la tranquillité, le travail, le crédit, la propriété, la famille, ne veulent pas davantage l'ordre moral et intérieur, ne croient pas beaucoup plus en Dieu, ou, s'ils parlent de lui, ne s'en inquiètent guère. Notre civilisation a cru pouvoir se passer de Dieu, et Dieu la laisse faire : c'est ainsi qu'il la châtie. Peut-être aurons-nous une halte, une étape, un temps de répit, quoique l'insurrection ne se tienne pas pour battue, qu'elle annonce sa revanche prochaine, et que l'on sente çà et là, ici et ailleurs, se remuer son esprit. C'est qu'en effet cet esprit constitue sa force avant tout. Rien ne sera fait tant qu'il ne sera pas vaincu. Il ne peut l'être que par un esprit meilleur, auquel il faut s'élever dans les deux camps ennemis : dans l'un, en ne demandant pas tout à la terre ; dans l'autre, en ne voulant pas garder tous les biens terrestres pour soi ; dans chacun des deux, en cessant de croire que l'homme avec son génie peut se tirer seul d'affaire, qu'il n'a qu'à marcher en avant. Non, l'abîme est au bout. Malheur à l'Europe si elle persévère dans cette voie, si elle ne revient pas à Dieu !

—

— A ce tableau et à ce jugement d'ensemble nous voudrions pouvoir ajouter maintenant des détails plus particuliers ; mais il est difficile d'en avoir de précis avant l'enquête, si tant est qu'elle donne ceux que l'on attend avec le plus de curiosité.

Les cruautés et les abominations commises par les insurgés n'étaient pas faites pour donner du calme et de la modération aux vainqueurs. Dans le moment même plusieurs furent passés par les armes, et dans le nombre quelques-unes de ces horribles femmes qui, parfois en vêtemens d'hommes, en blouse et en pantalon, se tenaient dans leurs rangs ou sur les derrières du combat, préparant des munitions. Tel fut le sort, entre autres, de la mégère au cabas. Des soldats qui avaient pénétré dans une maison, ayant trouvé au troisième étage une femme qui fondait encore des balles, ils la traînèrent, dit-on, par les pieds dans la rue, et la fusillèrent. C'est, d'ailleurs, le seul trait de ce genre que nous ayons entendu rapporter. Les officiers, les gardes-nationaux réussirent, en s'interposant, à sauver la vie à beaucoup d'émeutiers pris les armes à la main, même à ceux qui se vantaient d'avoir *descendu* quinze, vingt, trente adversaires, car ils en donnaient le chiffre tout haut. En général, ne jugeant pas bien encore la situation, ils étaient très-arrogans. Une troupe d'entre eux insultait en route et chargeait de toutes sortes d'infamies les gardes-nationaux qui les conduisaient en prison; arrivés au Champ-de-Mars, ils s'imaginèrent qu'on allait les fusiller, et changèrent aussitôt de langage, s'écriant qu'ils avaient été entraînés, forcés, et se répandant en supplications : mais

quand ils virent qu'on les menait plus loin, ils recommencèrent aussitôt leurs provocations et leurs injures. Quelques-uns ont conservé dans les fers toute l'exaltation de leurs principes et leur indomptable acharnement; des blessés même se sont montrés si furieux, menaçant les autres malades de la salle, qu'il a fallu les séquestrer et leur mettre la camisole de force; mais la plupart sont fort abattus : car à les entendre presque tous, ils ne se seraient trouvés à la barricade qu'en simples curieux, en sorte que Paris aurait été la dupe d'une illusion, il n'y aurait eu ni émeutiers, ni émeute.

Après leur défaite, un grand nombre s'est échappé dans la campagne, un bien plus grand nombre encore est rentré et s'est caché dans Paris, la meilleure retraite. Celui qui accusait ses camarades de lâcheté trouva moyen, au dernier moment, de se réfugier chez un marchand de vin et de s'y faire passer pour l'un des garçons: il servit, en cette qualité, des soldats; il avait mis son bonnet sur l'oreille pour cacher une blessure; un garde-mobile le lui ôta tout-à-coup, le regarda fixement et lui dit : « Maintenant je te connais ! » mais il ne le trahit pas. Les jours suivans il y eut de nombreuses arrestations, et l'on en fait encore beaucoup à cette heure. Parmi les plaies des guerres civiles, les dénonciations sont une des plus hideuses : on sait ce qu'elle fut dans la première révolution; elle n'a pas manqué de se montrer dans celle-ci, d'autant plus que le parti vaincu les excite en répandant de sourdes menaces, qui tournent ainsi contre lui. Il cherche aussi à se venger par des guets-à-pens, par de lâches assassinats de sentinelles, de soldats isolés, surtout de gardes-mobiles.

On sait que ces derniers, dont plusieurs ont à peine l'âge et la taille d'adolescens, ont fait leurs premières armes dans les journées de juin avec toute la témérité de la jeunesse et la constance de vieux troupiers. Quant aux gardes-nationaux, que les insurgés affectent de mépriser, une foule d'entre eux se sont montrés aux premiers rangs sur divers points,et la garde-nationale en général a eu une part décisive dans l'action, surtout en l'engageant le premier jour aux portes Saint-Martin et Saint-Denis.—Le 48me de ligne s'est particulièrement distingué. La défense de sa caserne du faubourg Saint-Antoine par un petit nombre de ses braves, perdus là au milieu de l'insurrection, est un héroïque fait d'armes, qui rappelle ceux de la guerre d'Afrique. Le détachement du 18me de ligne chargé de défendre la place des Vosges, s'étant au contraire rendu dès le premier feu, a vu ses chefs mis en non activité, sa compagnie de voltigeurs cassée et les deux autres licenciées.

— Les belles proclamations et les discours sans phrases du général Cavaignac ont été fort applaudis. Les habiles seuls et les faiseurs sont tout déconcertés par ce manque de rhétorique, et ne lui rendent pas justice; mais l'opinion publique est pour lui. On le dit fort aimé des soldats. Il passe pour se défier trop de lui-même, de sa propre opinion, et pour prendre aisément celle d'autrui; mais on ajoute qu'une

fois décidé, rien ne le peut faire fléchir. C'est un caractère sérieux, et que n'a pas atteint cette corruption des sens, si générale en France, première et déplorable cause de ruine pour plusieurs. Il est républicain sincère et désintéressé. Dans le parti vaincu aux journées de juin, parmi les ouvriers, l'opinion semblerait çà et là vouloir se retourner vers lui ; plus d'un ne serait pas loin d'avouer qu'en les battant il a sauvé la République. Cependant la masse des insurgés est toujours très-animée, jurant, comme pendant la bataille, qu'il leur faut la tête de Cavaignac. Il est donc bien l'homme de la situation : mais le sera-t-il long-temps? les pronostiqueurs ne manquent pas pour dire qu'elle l'usera comme elle a usé ses prédécesseurs, et que pour lui aussi ce sera l'affaire d'un mois (1). L'ancien centre gauche, dont les événemens ont fait un parti puissant, ne lui est qu'imparfaitement rallié : son homme est toujours M. Thiers. Quant à M. Senart, président de l'Assemblée nationale pendant les journées de juin et maintenant ministre de l'intérieur, il s'est montré homme d'action; mais on le dit pourtant plutôt rompu que très-entendu aux affaires, et moins un homme d'état qu'un homme de loi.

— Les hommes de la commission exécutive et du gouvernement provisoire ont disparu comme des feuilles d'automne au premier souffle du vent d'hiver. Lamartine lui-même n'est plus qu'un grand débris, dont on parle à peine et qui n'obtient pas même du respect. Au contraire, on ne mesure sa chute que pour l'accuser de toute la hauteur de l'abîme où l'on a risqué de tomber avec lui. Selon les uns, il est indigné, et sa lettre en réponse aux insinuations concernant le bataillon des barricades se termine en effet par un cri d'indignation contre l'injustice de l'opinion à son égard. Selon d'autres, son optimisme survit à tout : il ne doute pas du retour de sa popularité, et ceux qu'il a couverts de sa poitrine après la révolution, il s'attend à les revoir un jour à ses pieds. On lui prête, sur les insurgés, ce mot qui est assez dans sa manière et dans son style : « Ils se relèveront d'un bond. »

— Il paraît à Londres un journal français, intitulé *le Spectateur*. On l'avait dit d'abord rédigé par M. Guizot. Le fait est que M. Guizot n'y écrit pas, sans y être toutefois absolument étranger. Le principal rédacteur est ce Klindworth dont la *Revue rétrospective* a révélé le singulier métier qu'il faisait pour le précédent gouvernement, entre autres auprès de M. Thiers (2). Il est payé par M. de Metternich ; malgré l'imprévu de sa chute, le vieux diplomate a su mettre en sûreté sa fortune ; c'est lui qui fait les frais du journal. L'un des derniers numé-

(1) On lui attribue ce mot, à lui-même : « M. de Lamartine, aurait-il dit, est une orange dont on a tiré le jus et que l'on jette. Dans quelques mois il m'en arrivera autant. Heureusement que la République a un grand nombre d'oranges à son service. »

(2) Voir notre *Chronique* de mai, page 288 de ce volume.

ros contenait, sur les hommes et sur les faits de la situation, des détails qui ne nous semblent pas toujours dans la limite de la modération et du vrai, mais qui méritent pourtant l'attention, ne fût-ce que par la source dont ils émanent. Voici les plus marquans :

« Un grand résultat est acquis en dehors même de la victoire héroïque de la société contre l'esprit de désordre, d'incendie et de pillage : c'est la chute de la commission exécutive et du singulier ministère qu'elle avait pour instrument. On a beaucoup dit, pendant ces quatre mois, que la France était livrée aux bêtes ; on aurait pu ajouter des mots plus énergiques encore, sans être taxé de sévérité. Rien ne peut, en effet, donner une idée des niaiseries, des fautes, des crimes dont nous avons été témoins. M. de Lamartine a la plus large part de responsabilité dans tout ce qui s'est fait ; la ruine morale qui l'atteint n'en est que plus profonde. Encore si l'on pouvait dire que c'est « la chute d'un ange ! » Mais non, M. de Lamartine a entraîné la France dans ces tempêtes par vanité et par envie ; c'est lui qui, au 24 février, lorsque l'abdication du roi fut connue à la chambre, décida la proclamation de la République. L'extrême gauche s'était réunie tout entière dans un bureau ; on sait qu'elle n'était pas nombreuse ; tous ces hommes, même M. Ledru-Rollin, opinaient pour la régence. M. de Lamartine seul, que l'on avait cru jusque-là partisan de la régence et de Mme la duchesse d'Orléans ; qui s'était déclaré tout haut, en maintes occasions, dans ce sens, fut d'un avis contraire, et prononça le mot fameux : « Il est trop tard. » On sait le reste. C'est que M. de Lamartine avait son amour-propre à venger ; c'est qu'il voyait se dresser devant lui le spectre de M. Thiers, qui était l'homme reconnu de la régence, et qui allait lui ravir le premier rôle. Eh bien, ce premier rôle, quand il lui a été offert par la France entière, M. de Lamartine n'a pas même su l'accepter. Quiconque a vécu un peu dans l'intimité du poète a pu lui entendre dire, avec sa légèreté ordinaire : « Quand la France sera dans le gâchis, on m'appellera ; j'apporterai l'ordre dans le chaos, et je le paierai de ma vie. » Lui-même fixait un intervalle de trois mois pour l'accomplissement de cette œuvre divine et sa mort. La prophétie ne s'est vérifiée qu'à moitié : le chaos est venu, ou plutôt M. de Lamartine l'a appelé ; mais il n'a pas su le débrouiller ni mourir pour une aussi belle cause. M. de Lamartine n'est pas de ceux que Dieu a marqués au front pour sauver leur pays ; il est de ceux qui le perdent sans honneur, sans gloire réelle. Maintenant M. de Lamartine, qui avait réuni des millions de voix pour l'Assemblée nationale, est dans l'isolement, nous disons presque le dédain public, M. Thiers est trop vengé. Quant à M. Ledru-Rollin, qui était devenu le fidèle Achate de M. de Lamartine, on ne connaît que trop aussi ses actes et ses circulaires. C'est un homme boursouflé, un esprit médiocre qui a voulu être socialiste, révolutionnaire, et n'a pas eu non plus l'étoffe pour l'être. Ce sont ces deux hommes surtout, avec M. Louis Blanc, qui ont le plus égaré d'esprits, caressé de mauvaises passions ; ils avaient organisé des ateliers nationaux pour s'en faire une armée contre les classes moyennes, et ces ateliers étaient devenus leurs plus terribles prétoriens, leur épouvantail. Toute l'Assemblée leur demandait de supprimer les ateliers, et eux ne pensaient qu'à supprimer leurs rivaux dans les élections, ou les représentans qui les gênaient

dans l'Assemblée; car on a parlé d'arrestations projetées contre quelques membres de l'ancienne gauche. Ce qui a peut-être donné lieu à ce bruit, c'est l'irritation de M. de Lamartine à la nouvelle de la nomination de l'ancien chef du centre gauche par cinq départemens. « On veut la République rouge, on l'aura, » aurait-il dit. Quoiqu'il en soit, M. Ledru-Rollin s'est éclipsé pendant toute la lutte, et n'a reparu à l'Assemblée que lorsque tout était terminé. Nous avons entendu résumer ainsi les travaux de quelques membres de l'ancienne commission exécutive, pendant son gouvernement dictatorial de quatre mois : M. de Lamartine faisait des phrases et trompait la diplomatie en encourageant les réfugiés étrangers. M. Ledru-Rollin faisait des circulaires, arrangeait ses affaires particulières, et publiait les bulletins de la République de madame Sand. M. Arago déplaçait tout le monde et plaçait sa famille, un frère sans talent, directeur des postes, un fils dont tout le mérite est la grosse voix à l'ambassade de Berlin! Oui! à l'ambassade de Berlin, un avocat sans cause, surnommé M. *Maximum*, parce qu'il faisait toujours condamner à la plus forte peine ses cliens républicains. M. Garnier-Pagès dérangeait nos finances avec les meilleures intentions du monde, la plus grande ignorance aussi; M. Garnier-Pagès est pourtant un honnête homme, de mœurs douces, aimé de ceux qui l'entourent. C'est un ancien courtier pour le savon, et certes il n'était pas plus préparé que bien d'autres à paraître à ce grand jour qui éclipse tant de gloires républicaines en si peu de temps. Pour nous servir des expressions de M. Goudchaux, « M. Garnier-Pagès, comme la République, est venu trop tôt; » — malheureusement, surtout pour les finances de la France. Reste M. Marie, qui a fait moins parler de lui et qui représentait, avec MM. Arago et Garnier-Pagès, l'opinion modérée dans la commission. M. Marie est le premier des cinq directeurs qui ait fait entendre de bonnes paroles à l'Assemblée, où il est généralement estimé; par malheur, ce n'est pas un homme de grande portée, et les trois directeurs de la majorité étaient toujours entraînés par les deux directeurs de la minorité. C'est ce défaut d'entente, ce manque de lumières de tous, l'absence d'énergie et de courage, qui ont mené Paris et la France à deux doigts de leur perte; car, jusqu'à une heure de l'après-midi du 25 juin, on désespérait de triompher. On assure même que le général Cavaignac, qui s'est dévoué à la cause de l'ordre, ne voyant pas arriver les troupes qu'il appelait à Paris, car Paris n'avait que 10,000 hommes de garnison lorsque la lutte a commencé, ne voyant pas exécuter ses ordres, a eu un moment de terrible abattement qui a failli se terminer par une catastrophe personnelle[1]. Grâce au ciel, cet abattement n'a pas duré, et le général Cavaignac, chef du nouveau gouvernement, recueille les vœux et les bénédictions de la société française.

» Le général Lamoricière, nouveau ministre de la guerre, a eu la plus grande part dans cette terrible lutte; le général Lamoricière s'est multiplié, il a partout affronté les plus grands dangers, et a eu deux chevaux tués sous lui; c'est un des hommes dont la France attend le plus, et son entrée au ministère rassure tous les bons esprits, ainsi que l'arrivée d'Afrique et la nomination du général Changarnier au comman-

[1] Ceci est sans doute exagéré; mais un de nos amis qui a eu l'occasion de voir le général Cavaignac pendant la journée du dimanche, lui a trouvé l'air pour le moins très-soucieux, très préoccupé. *(Note de la Rédact.)*

dement de la garde nationale. C'est par l'armée, en effet, comme le disait ce jeune officier de dragons dont j'ai parlé, c'est par l'armée que le pays peut être sauvé, mais sans fournir, bien entendu, son dictateur, son empereur, comme l'armée de la première Révolution. Le général Cavaignac, qui s'est trouvé dans la même situation que Bonaparte au 13 vendémiaire, ne peut être ce dictateur, bien que certaines mesures dont nous parlerons aient donné à penser. Le général Cavaignac serait plutôt le Lafayette de cette Révolution ; il a peut-être son indécision, s'il a sa noblesse; c'est plutôt, dit-on, un beau caractère qu'un grand caractère. Rien cependant encore n'autorise ces craintes; le général Cavaignac se présente bien à la tribune, il a de la fermeté dans la voix, il plaît enfin ; ses proclamations à l'armée, à la garde nationale, aux citoyens, ont été généralement approuvées. Il faut l'attendre à l'œuvre gouvernementale, maintenant que l'œuvre militaire est à peu près terminée. Lui et ses compagnons de la guerre d'Afrique peuvent rendre d'énormes services, et la première présidence de la République est au général Cavaignac, s'il la veut ; déjà la voix publique la lui défère.

« A travers tant de ruines et de décombres, Paris a donné un magnifique spectacle. La moitié de la ville à peu près était engagée contre l'autre; la ligne de bataille des insurgés comprenait près de deux lieues d'étendue ; 60 à 80,000 hommes égarés avaient pris les armes et s'étaient barricadés, retranchés dans des forteresses presque imprenables. Pendant quatre jours et quatre nuits, ils ont saccagé les monumens publics et les maisons particulières. C'était leur suprême effort ; ils n'ont pu résister plus longtemps à l'élan des troupes et de la population armée.

« Les monumens mutilés, les maisons trouées par le boulet et la sape, ne peuvent se compter. A l'heure qu'il est, les places publiques sont encore transformées en camps militaires, où couchent pêle-mêle cavaliers, chevaux et fantassins. La place de la Concorde est couverte de paille et de fumier; les rues n'ont pu être nettoyées encore ; les morts entassés dans les hôpitaux s'enlèvent à peine aussi. Si les étrangers avaient été témoins de toutes ces luttes, de tant de traits d'héroïsme mêlés de tant d'actes de cruauté, je suis sûr que l'opinion qu'ils emporteraient de la France serait encore grande et noble. Une société qui se défend avec tant d'animosité, avec tant de courage, ne peut périr; elle sortira de là, épurée, plus vivace, plus forte. Si les ennemis de la France avaient vu cette bataille de quatre jours dans Paris, ils seraient convaincus qu'une invasion y trouverait maintenant sa tombe. Une seule chose m'inquiète pour la société française : elle pousse jusqu'aux dernières limites le vice des démocraties, l'envie des esprits éminens; elle aime les médiocrités, ce qu'elle appelle les hommes nouveaux. Dans l'Assemblée nationale ce sont les anciens députés qui apportent de l'ordre dans les travaux de la chambre, qui conduisent, en un mot, ses nouveaux représentans ; et pourtant on repousse les anciens députés pour la gestion des affaires publiques ; on accepte secrètement leur concours, on ne le veut pas public et avoué. Il est vrai que nous sommes encore au lendemain d'une révolution faite contre les anciens mandataires du pays. Les défiances se dissiperont, il faut l'espérer du moins, et les services des hommes politiques éprouvés qui sont dans l'Assemblée ne sont pas perdus pour le pays.

« Les anciens députés sentent d'ailleurs que leur moment n'est pas

venu ; ils se tiennent sagement sur la réserve ; ce qui s'est passé depuis quatre mois avec les hommes nouveaux, ce qui se passe encore, avancera l'heure de leur avénement plus qu'ils ne le voudront peut-être. »

— On ne dit et on ne sait presque rien des prisonniers de Vincennes. Quelle ne dut pas être leur attente à l'ouïe du premier coup de canon et lorsqu'ils l'entendirent gronder si longtemps ! — Blanqui est positivement l'auteur de la pièce qu'il a niée si hardiment et du ton d'un honnête homme outragé ([1]). Elle a été écrite sous sa dictée. Suivant un journal on aurait dans ses propres papiers un monument bien plus curieux que celui des archives du ministère : c'est une liste de proscription, où se trouvaient le nom de son frére et celui d'un chef d'institution chez lequel il avait fait ses études ; le journal ajoute que c'était son frère qui payait sa pension.

— Il est étonnant à quel point Paris reprend vite sa physionomie et son allure habituelles : sans les maisons criblées de balles et trouées par les boulets rien ne ferait croire que la foudre y a passé. Les premiers jours qui suivirent l'émeute, ce fut une véritable procession de toute la population parisienne sur les principaux champs de bataille, particulièrement à la Bastille et dans la rue Saint-Antoine. De belles dames y vinrent même en calèche et en toilette, regardant tout avec complaisance d'un air dégagé, qui était aussi imprudent que de mauvais cœur et de mauvais ton. Puis, la curiosité qui survit à tout dans ce pays-ci, la curiosité de chacun, disons-nous, une fois satisfaite, le mouvement ordinaire n'a pas tardé à reprendre son cours. Paris, cependant, est triste et, au fond, inquiet, malgré la hausse et quelque reprise dans les affaires On sent que la mort l'a tenu largement sous son aile. Toutes sortes de bruits alarmans, de bruits affreux, se répandent : assassinat des représentans à domicile ; incendie de Paris ; razzia des enfans dans les pensions et dans les colléges, pour amener les pères à composition ; nouvelle levée de l'émeute, nouveau complot se rattachant au banquet-monstre dit *du Père Duchesne*, qui devait avoir lieu le 14 juillet. Le parti vaincu fait ainsi sa *contre-terreur*, pour empêcher la confiance de renaître ; mais, avec l'état de siége, il est difficile qu'il éclate rien de grave de quelque temps. Chacun sent bien, toutefois, qu'à moins de quelque puissant dérivatif inconnu, cette horrible crise n'est pas terminée. De là, des paniques soudaines, de brusques départs pour la province, où l'on ne serait guère plus en sûreté, peut-être moins, et pour l'étranger, où l'on risque de tomber de Charybde en Scylla. En ce moment, le trait dominant de la situation d'esprit des partisans de l'insurrection, est que, toujours irréconciliables et nourrissant des projets de vengeance, ils sont avant tout, cependant, abattus et terrorisés. — La nature des projectiles, la proximité des com-

([1]) Voir nos *Chroniques* d'avril et de mai, p. 232 et 284 de ce volume.

blessures qu'elles ne paraissaient en avoir d'abord, et il y a bien des victimes, le général Duvivier entre autres, à ajouter à celles qui étaient tombées dans le combat. Dans la foule qui passe, un observateur attentif sera frappé du nombre des femmes en deuil.

— Malgré l'appareil militaire, malgré les bivouacs et les tentes sur les places, sur les boulevarts, il règne aussi à Paris une sorte de silence comparativement au bruit des derniers mois. Cette nuée de journaux, dont les crieurs assourdissaient les airs, s'est soudain dissipée. Le général Cavaignac, usant de ses pouvoirs, en a suspendu d'un coup une douzaine, les plus échauffés et les plus échauffans en sens divers: la *Presse*, la *Liberté*, l'*Assemblée nationale*, la *Vraie République*, le *Père Duchêne*, les journaux napoléoniens, etc., etc.: les feuilles éphémères ou obscures sont rentrées en terre d'elles-mêmes. Dans le peu qui reste, les partis n'ont pas tardé à recommencer leur polémique. Les ultra-démocrates, les socialistes, qui avaient *pleurniché* dans le premier moment, reprenaient assurance. Le *Représentant du Peuple*, organe de Proudhon, devenait agressif et violent: il s'est aussi fait suspendre. Nous avons dit les imaginations bilieuses, le ton âcre et furibond de Lamennais depuis quelque temps. Le *Peuple Constituant* vient de cesser de paraître; dans un dernier numéro, encadré de noir, il fait ses adieux aux lecteurs: « Né, dit-il, avec la république, il meurt avec elle, car ce n'est plus la république, ce que nous avons sous les yeux. » — Un projet de décret rétablit le cautionnement des journaux et les lois contre les abus de la presse, arrivée à de tels excès, surtout dans les départemens, qu'on y est réduit à envier à Paris l'état de siége.

— S'il y a encore des journaux, au milieu desquels les *Débats* ont repris le premier rang pour le mérite de la rédaction, il n'y a plus de littérature. Tous les théâtres, grands et petits, ont fermé: l'Assemblée nationale a dû voter cinq cent mille francs pour venir à leur secours. Le roman-feuilleton a presque complètement disparu. Alexandre Dumas, comme un vieil acteur autrefois en vogue, court de feuille en feuille pour trouver çà et là un auditoire devant lequel il puisse donner quelques représentations, qui réussissent médiocrement. Il est maintenant à *la Patrie*, où, dans une série d'articles, il a longuement fait parader des milliers d'alinéas fanfarons sur Chateaubriand.

— Chateaubriand, en effet, est venu couronner d'un deuil suprême tant de funérailles. Il y a là une de ces harmonies secrètes de la nature et de la destinée: la voix mélancolique de René devait s'éteindre au milieu des ruines. Un peu rejeté dans l'ombre depuis quelques années, aujourd'hui qu'il est mort il paraît plus grand. On a rappelé cette phrase de la préface de ses *Mémoires d'Outre-Tombe:* « Je reste pour » enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui, dans le sac de Bé- » ziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même, lorsque le » dernier citoyen aurait expiré. » Un meilleur présage s'est échappé

battans, puis l'état de la température ont donné plus de gravité aux de sa bouche mourante, toujours inspirée et harmonieuse. Quelque temps avant sa fin il disait: « Je n'ai plus qu'une politique, celle de » l'Evangile. De toutes les croyances qui ont effleuré ma vie, celle-ci » seule a pénétré mon âme. Il n'y a de vrai que les vérités éternelles » renfermées dans ce livre, divin pour moi, sublime pour tout le mon- » de. » — Puis il aurait ajouté en souriant: « Vous voyez bien que je » meurs eu bon républicain.... du lendemain, car je n'aime que Jésus- » Christ, je ne désire que Jésus-Christ, et n'est-ce pas Jésus-Christ qui » a apporté dans le monde l'égalité, la charité, la fraternité? » Ses dernières paroles furent, au rapport de l'ecclésiastique qui l'assistait: « Le Christ seul sauvera la société moderne. Voilà mon Roi, voilà mon » Dieu! »

Paris, 12 juillet.

SUISSE.

Bale, le 8 juillet. — Il ne se publie cette année à Bâle aucun ouvrage de quelque importance; la science et la littérature n'osent affronter l'indifférence générale dont elles sont l'objet: les poètes ne chantent pas, les éditeurs n'éditent pas; chacun regarde d'où vient l'orage, où luit l'éclair, où gronde la foudre des révolutions et la tempête des soulèvements populaires. A peine se publie-t-il de loin en loin quelque opuscule religieux, quelque brochure de circonstance; ou si un écrivain plus courageux dépasse ce cadre étroit, son œuvre se heurte et se brise contre l'apathie du public au point de vue des émotions naturelles de la pensée. Tel a été, nous le croyons, le sort d'un petit ouvrage de M. le Dr Drechsler sur le *suicide*, production ayant le but louable de combattre le suicide avec les armes de la philosophie. La philosophie fournit d'excellents arguments à l'usage des philosophes eux-mêmes, mais elle est d'un faible secours pour l'homme en délire qui renonce à la vie. Elle est d'ailleurs si complaisante qu'elle prête ses bataillons de syllogismes à tous les partis; c'est au nom de la philosophie qu'à l'époque de sa première jennesse Mme de Staël dans son traité de l'*Influence des passions* déifiait le suicide, l'appelait *une sublime ressource*, le résultat de *sentiments élevés*; — plus tard, il est vrai, en 1812, elle fit *contre* le suicide un traité spécial et très-éloquent. Après les admirables pages de Jean-Jacques Rousseau et l'ouvrage de l'auteur de l'Allemagne, une oreille française ne peut être captivée que par des arguments tirés du fond même du christianisme le plus orthodoxe.

La fête annuelle des *Missions évangéliques* n'a pas même exercé son attraction ordinaire sur les habitants de notre ville; cette remarque a été faite dans la conférence générale par un ecclésiastique du Wurtemberg, qui se défendait d'avoir voulu fonder dans sa patrie un établissement de missions indépendant de Bâle, et qui appuyait, non sans une certaine malignité, sur le fait que les églises bâloises lui avaient paru moins pleines que ne le sont celles de son pays dans de semblables circonstances; sur quoi l'inspecteur de la maison de Bâle

ne put s'empêcher de répondre que les fêtes de Bâle durent quatre jours, tandis que celles du Wurtemberg ne remplissent qu'une journée (1).

A tout prendre cependant, la fête des missions n'a guère été moins fréquentée qu'elle ne l'a été les années précédentes ; par suite des circonstances politiques on s'attendait à un moindre concours de la part des Allemands. On a vu comme d'ordinaire arriver des troupes nombreuses de paysans du Wurtemberg ; le canton de Schaffhouse, malgré son éloignement, a fourni son contingent porté sur de grands chars de famille contenant 20 à 25 personnes ; des députations de toutes les sociétés dont Bâle est le centre sont venues apporter le tribut de leur sympathie, de leurs dons et de leurs lumières. Les personnes qui s'intéressent à l'œuvre des missions apprendront avec plaisir que l'établissement de Bâle est pleinement à flot, et que les embarras pécuniaires produits par les années de disette et par les événements politiques n'ont été que momentanés, grâce au redoublement de zèle de toute la partie de l'Europe qui alimente cette institution.

Un si heureux résultat adoucit un peu la peine que beaucoup de personnes ont éprouvée à l'ouïe de la suppression de la maison des missions de Paris, dont les dépenses dépassaient considérablement les recettes. Tout fait espérer que cette suppression ne sera que momentanée ; le comité reste à son poste, les missionnaires au leur ; les ressources actuelles seront suffisantes à leur entretien ; quand viendront des temps meilleurs, chaque ami des missions éprouvera le besoin d'augmenter son offrande, et l'institut rappellera les élèves dispersés. Deux d'entre eux sont momentanément à Bâle.

La conférence générale, qui a lieu le jeudi matin, est peut-être la partie de la fête qui intéresse le plus vivement le public lettré. La séance est ordinairement ouverte par un discours toujours remarquable de M. Hoffmann, le directeur de l'établissement ; après quoi une discussion s'engage sur l'invitation du président du comité qui invite successivement tous les députés et quelques autres personnes à prendre la parole. — Comme le schisme sur la marche de l'établissement qui s'était fait jour en Allemagne laisse encore quelques traces, M. Hoffmann est revenu sur le thème de l'année dernière en développant dans un admirable discours la nécessité des études scientifiques pour les élèves, contradictoirement à l'opinion opposée qui voudrait se borner à un enseignement plus simple, moins approfondi. M. Hoffmann, homme de science lui-même, théologien distingué, possède le plus remarquable talent d'orateur que nous ayons eu l'occasion d'entendre en langue allemande ; son humilité chrétienne n'ôte rien à l'énergie de ses convictions. « Quand toute cette assemblée, s'écriait-il avec force, quand mille assemblées comme celle-ci combattraient mon opinion, je n'en démordrais pas de l'épaisseur d'un cheveu. » — On lui avait objecté le danger de l'orgueil pour des missionnaires demi-savants. « Oui, répond-il, ce danger existe, et je le connais par ma propre expérience, mais si cela seul vous arrête, soyez

(1) Au témoignage de M. Hoffmann nous pouvons ajouter celui d'un Neuchâtelois, ami des missions, qui, depuis quelques années, n'avait pu assister aux fêtes de Bâle, et qui, dans l'intéressant récit qu'il nous a fait des fêtes de cette année, nous a assuré y avoir trouvé plus de monde que précédemment. *(Note de la Rédaction).*

assurés que l'orgueil de la science est moins redoutable que l'orgueil de l'ignorance. » Au milieu de toutes les interpellations qu'on lui adresse, M. Hoffmann ne perd jamais un seul instant l'esprit d'à-propos, l'aplomb, la netteté qui le caractérisent; chaque mot de sa réponse a sa valeur, et si le trait est parfois un peu vif, vite survient une phrase bienveillante qui adoucit et corrige. C'est un bien précieux don que celui de la parole, quand on le met constamment au service des plus graves intérêts de l'humanité.

Le canton de Neuchâtel était représenté aux fêtes des missions par M. l'ancien maire de Perrot; celui de Vaud, par M. le pasteur Dapples; je n'ai point appris que Genève ait envoyé de députés.

L'exposition suisse des produits des beaux-arts est ouverte à Zurich et sera close à Bâle après avoir passé par Berne. Le moment viendra donc pour nous d'en faire l'objet d'une lettre pour la *Revue*, si quelque ami du journal ne nous a pas devancé. Le livret que nous avons sous les yeux nous offre environ deux cents objets d'art exposés par 93 artistes. Un calcul rapide nous a donné l'assurance que, du moins pour le nombre, les Genevois sont jusqu'ici en minorité, car nous n'avons pas compté moins de 27 noms Zuricois et de 28 étrangers : ceux-ci appartiennent presque en totalité à l'école de Munich. Espérons qu'avant de s'ouvrir à Bâle, le salon fera quelques bonnes recrues de la Suisse occidentale. C.-F. G.

Genève, 28 juin 1848. — Comme je viens à temps, Monsieur, pour vous parler de littérature! Au milieu du bruit qui se fait autour de nous, la Muse effarouchée se cache où elle peut dans le silence et dans l'isolement, ou bien, habituée au tumulte, elle se change en Vésuvienne, et se précipite, furieuse et échevelée, dans l'arène des factions. La chanson a fait place au toast et la causerie au discours, le *filet* du feuilleton n'est plus un Jura entre la gravité et la folie. Vous demandez à Jules Janin ce que l'on fait au théâtre, et il vous parle de l'Assemblée nationale. Vous cherchez dans l'*Artiste* quelques pages sur l'art et vous y trouvez des professions de foi républicaines. Vous interrogez tel musicien sur ses sonates, et il vous répond Barbès, Cabet et Charles-Albert. Victor Hugo ne crée plus que des lettres aux électeurs; Alexandre Dumas, secrétaire privé de ce qu'il appelle Dieu [1], écrit une histoire universelle du jour à l'usage des lectrices qui croient à Monte-Cristo; Mademoiselle Rachel laisse Corneille pour Rouget de l'Isle et veut qu'un sang impur abreuve les sillons français et Jérome Paturot est à la recherche de la meilleure des Républiques.

Pourtant M. Louis Reybaud n'a pas tort de nous conduire dans ce sentier avant qu'il soit trop battu. Le roman, comme le poème antique, comme la légende du moyen-âge, s'est toujours revêtu des couleurs de son temps et de son pays, heureux s'il cache sous ce vêtement d'emprunt les passions et les intérêts de tous les hommes. Les Français étaient un jour négociants, hommes de lettres, ouvriers, avocats ou

[1] Tout le monde a lu à la quatrième page de tous les journaux l'annonce du *Mois*, journal rédigé par *l'illustre auteur* des Mousquetaires etc. *(sic)*, réclame pompeuse qui se ferme sur ce mot d'une exquise modestie : Dieu dicte et nous écrivons.

marchands de bonnets de coton — maintenant ils sont tous solliciteurs: pourquoi Jérome Paturot ne le serait-il pas aussi? Si Lesage vivait encore, il enverrait Gil Blas à l'Assemblée nationale, ou bien il en créerait une en Espagne, pour masquer les personnalités. Jérome Paturot est l'homme du jour: il cherchait hier une position sociale, il cherche aujourd'hui un rang politique — et, en se donnant à son pays, il ne cesse pas d'être tout entier à lui-même, car aujourd'hui tout le monde a le droit de dire: l'Etat, c'est moi.

» J'apporte dans ce travail le meilleur des sentiments, dit M. L. Reybaud, un amour profond pour la patrie et un sincère dévouement à ses destinées nouvelles. Je veux concourir, dans la mesure de mes forces, à l'affermissement de ce qui est, et si, chemin faisant, je parviens à délivrer la République de quelques vanités qui lui pèsent et de quelques erreurs qui l'embarrassent, je croirai avoir acquitté envers elle ma dette de citoyen. Je fais, certes, la part des difficultés; elles sont grandes. J'honore aussi le patriotisme, jamais il ne s'en déploya tant. A des hommes, à un peuple qui ont donné de tels exemples on peut dire la vérité: elle sera bien reçue. — C'est d'ailleurs un devoir pour les écrivains de ne pas demeurer à l'écart d'un établissement qui se fonde. Signalé à temps, un abus disparaît; il résiste quand il a pris racine. Et puis l'heure est venue, où, suivant la belle expression de l'auteur des *Tusculanes*, tout citoyen doit porter écrit sur son front ce qu'il pense de la chose publique. » Ce fragment de préface explique mieux que je ne pourrais le faire la pensée de l'auteur.

Je n'ai encore sous les yeux que deux livraisons de ce nouvel ouvrage, mais deux livraisons bien fournies, qui, avec un peu de bonne volonté, de marges et d'alinéas, couvriraient aisément un volume. Il y a beaucoup de vie et de vérité dans cette introduction: le mouvement d'une petite ville à l'Aurore de la République nouvelle y est tracé à merveille: nous trouvons à chaque page des scènes auxquelles nous croyons assister: c'est un républicain de la ville détrôné par un républicain du lendemain; c'est le fonctionnaire épicurien et le fonctionnaire du brouet noir en présence, l'ami du calme en face de l'ami du bruit: le premier étonné de ce que la chute d'un trône puisse changer ses heures de repas, le second ne comprenant pas de Révolution sans affiches, sans lampions, sans promenades de travailleurs et sans romances sur l'air du sang impur; ce sont dix solliciteurs réunis dans une même diligence, ce qui en suppose cinq mille arrivant chaque jour à Paris; c'est l'antichambre du ministre pavée de mendiants sans place renvoyés au lendemain à perpétuité; ce sont les plaintes continuelles du riche et du pauvre, du maître et de l'ouvrier, républicains éprouvés et sincères qui rejettent sur le gouvernement déchu la ruine du crédit et du travail; puis les alarmistes qui font du bruit pour faire quelque chose et les alarmés qui prennent une sonnette pour le tocsin et un sang impur en chanson pour la terreur; puis le ministre des finances essayant de purger avec des décrets le crédit à l'agonie et l'artiste exalté qui ne voit dans la République nouvelle que son côté généreux et grand; c'est enfin un tableau complet que Cham et Horace Vernet semblent avoir touché tour à tour pour y montrer à la fois l'ombre et le soleil, le grotesque et le sublime.

Je vous parle longtemps, Monsieur, d'une œuvre toute française, mais je crois que vos lecteurs ne s'en étonneront pas. Tous les yeux

quiets sont maintenant fixés sur Paris : les discours de la haute Diète sont étouffés pour les Suisses eux-mêmes par les cris de l'Assemblée nationale. Dans les cercles de notre ville, la *Revue* et le *Journal de Genève*, ces organes du *Tant mieux* et du *Tant pis*, sont tout étonnés de rester sur leur planchette, tandis que les *Débats*, et le *National* passent de main en main sans se reposer jamais. Paris est un grand fat qui se démène en tous sens afin qu'on le regarde et nous lui obéissons malgré nous. Il serait facile de paraphraser à cette occasion une des scènes charmantes du Tartuffe.

— « Eh bien ! que fait-on céans ? »

— « Ah ! Monsieur, Genève ne va guère bien. Pour faire travailler le pauvre, on est obliger de lui donner de l'ouvrage inutile et l'on détruira demain ce qu'il fait aujourd'hui. Les premières maisons de la ville tombent ou végètent ; les plus riches capitalistes sont ruinés ; le Conseil municipal fait des dettes ; les fabricants s'associent aux ouvriers pour activer un travail qui ne rapporte rien ; les partis s'unissent, il est vrai, mais pour pleurer ensemble, et ceux qui ont tout perdu envient ceux qui n'avaient rien à perdre. »

— « Et Paris ? »

— « Paris s'occupe des disputes entre les pompiers et les marchands de lorgnettes ; il s'est changé en promenade publique ; il fait des fêtes à la Concorde comme pour se réjouir de son absence ; il se moque des alinéas du citoyen Girardin, il s'habille de peupliers et d'affiches et ne s'afflige que du costume de ses représentants. »

— « La pauvre ville ! »

Voilà pourquoi, Monsieur, je vous parle de Jérome Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques. Mais s'il est encore quelques lecteurs assez fous ou assez sages pour chercher des caractères et des passions sous cette enveloppe politique, le dernier ouvrage de M. L. Reybaud sera aussi pour eux. Car enfin, que l'on veuille briller dans le monde ou au forum, c'est toujours de l'ambition ; l'orgueil de l'homme d'Etat est toujours de l'orgueil ; le citoyen est un homme, et la Malvina de Jérome est encore la personnification charmante du bon sens idéalisé par le dévouement.

Vous le voyez, Monsieur, l'écrivain a beau payer à son siècle un tribut d'actualité, il revient de gré ou de force à ses plus chères idées ; la politique laisse toujours à la littérature un peu de poésie et d'amour. La révolution française n'a pas empêché le printemps de revenir, avec son gracieux cortège d'oiseaux et de fleurs et la tyrannie des journaux du jour n'a pas enlevé tous les regards aux charmes de la nature. Nous avons besoin, au milieu de ce vertige moral qui nous saisit en voyant s'agiter les hommes, de reposer nos yeux sur la limpidité du lac ou la sérénité du ciel. La Revue des Deux-Mondes demandait il y a quelque temps quelle est la littérature qui doit surgir des barricades de février. Un peintre célèbre a, selon moi, résolu la question. « Nous vivons de contrastes, me disait-il l'autre jour ; les trente ans de paix ou du moins de trève que la restauration et la monarchie citoyenne avaient laissés à l'Europe ont fait naître une littérature échevelée et terrible : Lucrèce Borgia, les Mystères de Paris, le Juif errant et le reste. La France s'ennuie, murmurait Lamartine, il fallait donc la distraire à tout prix ; et, comme elle s'ennuyait à force de calme, il fallait la remuer avec les toniques les plus actifs. Maintenant que la France s'agite, les poètes vont la mettre au petit lait. » — Et ce régime est d'autant plus facile à

appliquer, que tous ceux qui étaient hier chefs d'école ont aujourd'hui abandonné la littérature. George Sand, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Lamennais, enfin tous les grands et les petits rois du feuilleton ou du livre, se sont livrés corps et âmes au peuple, c'est-à-dire au *speach* et au premier Paris. L'idylle va donc revenir. Déjà Jules Janin l'a placée partout où il a pu et Arsène Houssaye dans ses professions de foi; les études d'après l'antique, pastiches grœco-germains, reviennent à la mode; j'ai déjà vu quelques Tircis et autres Chloés s'ébattre dans le rondeau rajeuni; j'ai déjà entendu parler de l'émeute bucolique, oú le *Tityre tu patulœ* sortait tout guilleret du sein de la *Marseillaise* et je sais que les doyens de l'Académie n'y mettaient aucune opposition. Et pourquoi, ô Florian, n'aurais-tu pas de successeur dans notre siècle? On s'est beaucoup moqué de toi, mais n'est-ce pas une raison pour que ton pouvoir se réveille? Voltaire a raillé la foi et Chateaubriand est venu la défendre; tel ricaneur a attaqué la mélancolie de Mme de Staël et Lamartine a vengé Corinne en montrant toute la poésie de la douleur; tel classique a jeté le gant à Shakespeare et Victor Hugo l'a relevé. Oui, sans doute, il faut des contrastes dans les sociétés, comme il s'en trouve dans les individus: n'a-t-on pas vu Robespierre cultiver l'églogue avant l'échafaud, et Rouget de l'Isle gazouiller des madrigaux pitoyables? En avant la musette, le chalumeau, les brebis blanches et les rubans roses; chantons avec le citoyen Launay (lisez Madame de Girardin):

O Melibœe, Ledru *nobis hœc otia fecit!*

En attendant les bergerades de 1848, permettez-moi de vous parler un instant de musique, et en particulier d'un Recueil de Chants en chœur, à l'usage des écoles et des sociétés de chant, qui se publie à Genève sous le nom de *Polyodie.* — Plus d'une fois sans doute le despotisme musical de l'Allemagne a dû vous étonner. Dès que l'on entend, même en Suisse, quelques voix réunies qui ne sont ni enrouées ni fausses, on est sûr qu'elles sont nées au pays de Haydn et de Beethoven. L'Allemagne est la terre classique du chant en chœur, et il faut bien des romances aux Français et bien des *fioriture* aux Italiens pour conserver une nationalité musicale. Sans doute le climat y est pour quelque chose et un naturaliste trouverait bien vite dans l'organisation des Allemands le secret de leur puissance, mais ne peut-on pas le chercher ailleurs? Il y a des voix magnifiques en Suisse, mais y a-t-il bien cette éducation vocale, ces exercices de chaque jour qui animent la jeunesse allemande, qui lui inspirent comme un besoin d'harmonie et qui lui font comprendre d'instinct ce que le génie révè'e aux maîtres et ce que les *dilettanti* font semblant de deviner? La Suisse a-t-elle, comme sa voisine d'outre-Rhin, un Recueil de Chants en chœur à la portée de toutes les voix, où l'harmonie soit simple, les mélodies populaires, les paroles d'une poésie facile et pure, un Recueil enfin complet et unique qui puisse populariser dans la Suisse des airs nationaux ou faits pour le devenir? C'est pour combler cette lacune que M. F. Grast a mis son expérience à l'œuvre. Son Recueil divisé en séries distinctes, afin que chaque élève ne se procure que la série qui convient à son âge et à sa voix, ses Chants divisés en partitions, afin que chacun puisse embrasser l'ensemble d'une composition et en saisir les détails, cette Polyodie enfin, fruit d'un travail consciencieux, œuvre d'un maître voué depuis longtemps à l'enseignement de

la musique et plus ambitieux que tout autre des progrès de l'art en Suisse, obtiendra sans doute un grand succès. Déjà approuvée à Genève par le département de l'instruction publique, elle se répandra bientôt dans les cantons voisins, — s'il en est encore où l'on chante!

Ce travail a d'autant plus de prix à mes yeux qu'il se montre comme un nouveau pas dans le domaine où la Suisse semble entrer de nos jours. La Suisse avait déjà fait de belles conquêtes scientifiques, mais elle a compris que la science ne complète pas la vie intellectuelle d'une nation. Elle a eu dans notre siècle des peintres distingués, qui se sont inspirés de sa grande nature et de ses glorieux souvenirs; elle a eu une poésie pleine de jeunesse et de vigueur, qui a souvent reçu l'hospitalité de votre *Revue;* pourquoi n'aurait-elle pas ses Nourrit et ses Rossini? Pourquoi ne serait-elle pas plus riche en chants nationaux, ou du moins pourquoi ses chants nationaux ne seraient-ils pas plus populaires? Je voudrais qne l'on entendît dans les rues autre chose que les ignobles chansons nées dans la fange de Paris; je voudrais que la musique fût moins courtisane et plus patriote et que l'in s tinct dn beau devînt l'apanage de tous. Et ne dites pas que c'est l'oreille ou le cœur qui manque à vos concitoyens, même aux moins honorables: j'ai vu en Italie des soldats suisses, accablés sous le mal du pays, renaître à la gaîté et à l'espérance lorsqu'on leur chantait le Ranz des Vaches ou les belles paroles de M. Olivier: *Il est, amis, une terre sacrée.* Un jour viendra peut-être où M. Grast, auteur du plus grand nombre de vos chants nationaux, n'aura plus besoin de profiter du droit de reproduction dont il jouit à Genève; il trouvera dans son pays assez de richesses musicales pour un nouveau Recueil et il s'en réjouira sans doute, car il y aura bien contribué.

Je vous quitte à regret, Monsieur, par considération pour vous et pour votre *Revue*. M. M.

Genève, 11 juillet 1848. — Lorsque, à la suite des grands événemens qui précédèrent la chute définitive de l'Empereur, Genève put espérer de redevenir libre et d'être aggrégée à la confédération helvétique, de vives craintes se manifestèrent au sein d'une partie de la population genevoise. A peine d'être engloutie à tout jamais et absorbée par les nations voisines, la république de Genève (composée autrefois de plusieurs fractions de territoire toutes séparées les unes des autres et enclavées comme des îles dans la France, la Savoie et la Suisse) ne pouvait renaître à l'indépendance sans un accroissement de territoire.

Une des tendances les plus prononcées, au moment de la restauration, était en effet de créer, à côté des puissances de premier ordre, des puissances intermédiaires aussi fortes que possible, pour essayer d'empêcher désormais des chocs trop rudes et trop fréquents. Entre plusieurs exemples, celui de la Belgique unie à la Hollande pour constituer le royaume des Pays-Bas, est un des plus saillans. La Suisse était, à certains égards, dans la même position que la Hollande; son territoire devait s'accroître de divers côtés. On offrit, entre autres, de lui céder, pour les annexer à Genève, quelques provinces importantes de la Savoie : le Chablais, le Faucigny, le Genevois. La Suisse, d'après ce projet, se serait appuyée, non pas en vertu de sa neutralité telle qu'elle fut déterminée plus tard, mais en vertu de son droit de souveraineté, sur le massif imposant des Bauges, c'est-à-dire, sur ce groupe

de montagnes qui apparaissent comme une grande citadelle entourée d'une part par les plaines légèrement accidentées qui s'étendent d'Annecy, à Dix-les-Bains et à Chambéry, de l'autre par le lac d'Annecy dont les bords pittoresques rappellent le souvenir de l'académie Florimontane et les noms illustres de saint François de Sales, de Rousseau et de Berthollet, de l'autre, enfin, par la vallée de l'Isère si magnifique et si riche avec ses beaux vignobles et ses bois de chataigniers.

La population des trois provinces de Savoie que je viens de nommer, était généralement bien disposée en faveur de la réunion à la Suisse. Plus d'une fois, à travers les orages de la république et de l'empire, elle avait tourné les yeux vers les Alpes libres de l'Helvétie. — C'est pour faciliter cette réunion que des députés furent envoyés de Savoie à Zurich et ailleurs ; on avait choisi des hommes loyaux, mais qui n'étaient nullement diplomates. Ils échouèrent. L'histoire impartiale dira un jour par suite de quels moyens. — Quelques communes de Savoie seulement devinrent suisses ; on les désigne ici sous le nom de *communes réunies*.

Lorsque, dernièrement, l'invasion de la Savoie par une bande d'ouvriers appela de nouveau notre contingent sous les armes, tous ces souvenirs déjà vieux se réveillèrent vivement chez nous. La population des provinces voisines du canton de Genève, notamment dans le Chablais et plus encore dans le Faucigny, fit de nombreuses et énergiques démonstrations en faveur de la réunion à la Suisse.

Il me suffit de rappeler ces faits dans la *Revue*. Peut-être ont-ils quelque intérêt pour nous Je ne veux ni les examiner en détail ni les discuter ici. C'est un sujet qui comporterait de longs développemens, et la seule qualité de ma chronique, c'est sa brièveté.

Au milieu de ces événemens, un autre fait a passé presque inaperçu, qui, en temps ordinaire, eût produit quelque sensation. La *Revue Suisse* a parlé précédemment [1] de la coalition qui s'était formée à Genève entre les maîtres bijoutiers. Le tribunal correctionnel avait prononcé en leur faveur un verdict d'acquittement. La personne contre laquelle était dirigée la coalition, s'était adressée dès-lors aux tribunaux civils pour réclamer des dommages-intérêts contre les coalisés. Ces derniers qui avaient triomphé en première instance, ont succombé en appel. Le tribunal supérieur restant fidèle aux saines notions d'économie politique, de justice et de droit, a rendu à ce sujet un arrêt solennel fort bien motivé et qui dénote une précieuse indépendance ; car la victime de la coalition était peu intéressante en elle-même et les coalisés nombreux et influents. Il a été décidé qu'en garantissant la liberté d'industrie à tous les citoyens, la constitution genevoise a donné une garantie non-seulement aux citoyens contre les pouvoirs constitués, mais qu'elle a entendu prohiber en outre toutes les gênes introduites directement ou indirectement à cette liberté et spécialement aux rapports outre les producteurs et les marchands. En d'autres termes, le tribunal supérieur s'est rallié à ce principe de la liberté du commerce et de l'industrie, qui est l'ancre de salut de la Suisse au point de vue commercial. — Cette question de principe sur laquelle nous avions émis quelques regrets, est donc sauvée.

Il vient de paraître un *projet de statuts d'une association genevoise pour la fabrication et la vente des produits de l'industrie na-*

[1] *Revue Suisse*, 1847, p. 229 et 320.

tionale. Cetravail qui n'est point définitif est l'œuvre d'une sous-commission nommée par 1500 électeurs, le 13 mai dernier ([1]). Il s'agit de créer une *société basée sur l'association du capital et du travail*, et d'organiser dans ce but un comptoir national, pour la fabrication et pour la vente. Quant à la fabrication, le comptoir national devrait s'efforcer de faire mieux et à meilleur marché que maintenant, et cela, avant tout, en développant et en appliquant sur une plus large échelle la division du travail; quant à la vente, son but principal serait la recherche de nouveaux débouchés.

— M. Marc Monnier a publié récemment tout un poème, destiné à perpétuer le souvenir de la *fête de Rolle*. C'est dans cette petite ville que se sont réunies, il y a quelques semaines, les sociétés de Belles-Lettres de Genève et de Lausanne. Ce poème, qui renferme plus de six cents vers, est riche d'entrain, de verve et d'esprit; mais on s'aperçoit trop qu'il a été écrit à la hâte et que la facilité de l'auteur devient quelquefois pour lui comme un écueil dont il a tort de ne pas se défier. M. Monnier, qui a devant lui un bel avenir, doit à sa propre réputation de ne pas trop dilapider le talent que le ciel lui a départi. Cette remarque sévère, mais juste, a élé faite par plusieurs personnes et nous la reproduisons volontiers.

Qu'on me permette, en terminant, d'ajouter quelques mots sur une académie d'une nature toute particulière et qui est sans doute peu connue de vos lecteurs, de l'académie de Corbaz. — De Saussure parle avec admiration d'un paysage remarquable qui n'est pas très éloigné d'ici, d'un magnifique éboulement de rochers qu'on voit au pied du Salève et qui est certainement une des choses les plus curieuses de nos environs. — C'est au milieu de ces rochers que se rassemble, presque une fois chaque semaine dans les beaux jours, l'académie de Corbaz. Présidée par un peintre célèbre, elle se compose d'artistes, d'étudians, de magistrats, de négocians, de jurisconsultes; dans ses séances, on cause, on fume, on chante, on lit. La gaîté la plus franche et la plus entière règne en cette bienheureuse académie qui unit, dans la cordialité du sans-façon champêtre et dans la fraternité des beaux-arts, les professions les plus différentes et les âges les plus variés; le plus jeune de ses membres est à peine un adolescent. — Si je suis bien informé, l'académie de Corbaz doit figurer à notre prochaine exposition de peinture. En attendant, voici quelques strophes que j'extrais de ses archives avec cette liberté sans gêne qu'on accorde quelquefois aux chroniqueurs:

MON ETOILE.

A Mademoiselle F. R.

Loin de moi tout s'éloigne et fortune et bonheur,
Tout.... mais si l'espérance est restée en mon cœur,
C'est que je vois au ciel et brillante et sans voile
Ma douce étoile.

Lorsque je suis, le soir, pensif et soucieux,
Si parfois je m'oublie en contemplant les cieux,
C'est que je vois là haut et brillante et sans voile
Ma douce étoile.

([1]) *Revue Suisse*, 1848, p. 304.

Bientôt de l'étranger je prendrai le chemin,
Mais où me jettera mon aveugle destin,
J'espère toujours voir et brillante et sans voile
Ma douce étoile.

Alors si vous voulez penser à l'exilé,
Dona, levez les yeux vers le ciel étoilé,
Et vous la fixerez, à travers votre voile,
Ma chère étoile.

PYRAME LATOUR.

L'ÉTOILE.

A mon ami Pyrame Latour.

Oh! que long-temps
Brille sans voile
La douce étoile
Que te dévoile
Ton doux printemps!

Long-temps vers elle
Tourne, joyeux,
Ton cœur, tes yeux;
C'est dans les cieux
Qu'elle étincelle.

Oui, suis son cours
Au sein des plaines
Pures, lointaines,
Toujours sereines,
Calmes toujours!

Qu'elle sourie
Dans sa fraîcheur,
Au voyageur,
Comme une fleur
De la patrie;

Et que long-temps
Brille sans voile
La douce étoile
Que te dévoile
Ton doux printemps!

JULES VUY.

L'HYMNE DU SOIR.

La paix du soir, sur la nature,
Epanche un saint recueillement;
C'est l'heure où toute créature
Elève un vague et doux murmure
Vers l'infini du firmament.

Chaque voix est une prière
Dans ce concert universel;
Chaque soupir est un mystère
D'amour et d'espoir que la terre
En son hymen dévoile au ciel.

Nature riante et sereine,
Ah! tout s'enivre de bonheur!
Je veux prier, mon âme est pleine,
Et mêler à l'hymne lointaine
L'hymne qui jaillit de mon cœur.

A. FLAMMER.

***

BIBLIOGRAPHIE.

L'EGLISE LIBRE EST-ELLE UNE EGLISE POLITIQUE? Lausanne, librairie Georges Bridel, 1848. Prix : 1 et demi batz.

A quel propos ce petit écrit? L'Eglise libre du canton de Vaud a-t-elle fait récemment quelque démarche qui puisse être interprétée d'une manière équivoque, et qui ait besoin de justification? Non; mais à voir la persévérance avec laquelle on la persécute, les hommes impartiaux eux-mêmes pourraient être tentés de se demander enfin si vraiment elle n'y a pas donné

lieu par quelque endroit. Si peu prévenu que l'on soit, l'on est bien près de soupçonner coupables ceux que l'on a vu tant de fois condamner. Aussi avons-nous accueilli avec plaisir l'apparition de la petite brochure que nous annonçons; elle prouvera aux amis de la vérité et de la liberté qui n'ont pas suivi de près l'histoire de l'Eglise libre, que cette Eglise est digne de toutes leurs sympathies, et qu'elle ne donne aucun prétexte à la persécution dont elle est l'objet. Ces quelques pages qui prouvent clairement que l'Eglise libre n'a rien de politique ni dans son but, ni dans son origine, ni dans sa marche, ni dans son culte, ont en outre la valeur d'un acte en quelque sorte officiel, puisqu'elles sont publiées non par un de ses membres, mais par l'Eglise elle-même; c'est une protestation simple, parce qu'elle est vraie; énergique, parce qu'elle est juste; humble, parce qu'elle est chrétienne.

LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ. Cours de philosophie morale fait à Lausanne en 1846, par C. Secrétan, ancien professeur à l'académie du canton de Vaud. 2 vol. in-8°, Prix de souscription : 10 fr. de France.

L'ouvrage que nous annonçons et dont nous publions un fragment dans ce n° de la *Revue* est un cours sur *les principes de la morale* fait à l'académie de Lausanne en 1844-45, répété dans la Faculté libre établie en 1846, et soumis dès-lors à une révision attentive.

Les premières leçons font voir que la morale philosophique réclame avant elle une science plns générale qui établisse la subordination de la liberté humaine à un principe libre lui-même, ou en d'autres termes qui démontre la liberté de Dieu.

Les suivantes étudient le développement de cette idée de la liberté divine dans l'histoire de la pensée et résument à ce point de vue la marche de la Philosophie, en s'attachant plus particulièrement à la période moderne et surtout aux systèmes de Kant, de Fichte, de Hegel et de Schelling.

Armé de la méthode élaborée dans ces philosophies, l'auteur essaie la solution directe du problème qu'il a circonscrit et s'efforce d'établir que le principe absolu de toutes choses ne peut se trouver que dans la pure liberté. Il est conduit par là à considérer le monde comme le résultat d'un acte volontaire où la liberté se manifeste dans sa plénitude, c'est-à-dire comme l'œuvre d'un amour gratuit. Cette notion positive de la création qu'il importe à la philosophie de bien affermir aujourd'hui, lui fournit l'idéal de la créature en lui montrant le sens et la fin de la liberté limitée que l'expérience constate en elle. Le rapprochement entre ce type que la raison suggère et le monde tel qu'il est prouve une altération de toutes choses qui ne s'explique que par la faute de l'être libre. Il prouve aussi que la créature n'a pas été abandonnée à toutes les conséquences naturelles de sa faute, mais que par une intervention gratuite comme la création elle-même, elle est ramenée à la condition préparée pour elle. Ainsi les doctrines de la Chute et de la Rédemption sont philosophiquement justifiées, et l'histoire de l'Univers se présente comme le drame de la Restauration.

Trouvant dans la parfaite humanité du christianisme la preuve de sa divinité, l'auteur cherche le lien organique des dogmes chrétiens; il s'efforce d'en manifester l'unité intime en les présentant de telle sorte qu'ils satisfassent tous également aux besoins de la conscience sur lesquels l'autorité de la religion se fonde en dernier ressort.

Les dernières leçons parlent de l'idéal auquel l'humanité est appelée et déterminent d'après leur rapport avec le but suprême la valeur et les droits respectifs des grandes sphères de l'activité humaine : la famille et l'industrie, l'Etat et l'Eglise. Ainsi la discussion des questions morales et sociales est préparée et leur solution esquissée dans ses traits fondamentaux.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

LETTRES A GUSTAVE.

I.

G***, 6 décembre.

Te voilà parti ! Mon âme ne peut retrouver le calme. Qu'il est cruel ce mot : adieu ! quand on le dit à celui qu'on aime ; ce mot si souvent prononcé légèrement et sans réflexion, comme il est poignant et terrible à l'heure solennelle du départ ! Que de douleurs le précèdent, que de douleurs le suivent ! comme il résume à lui seul tout un monde d'émotions ! En le prononçant mon cœur se brisa ; il me sembla que quelque chose en moi s'abîmait et que j'étais abandonné de toute une portion de ma vie. As-tu senti cela, jeune homme ? Non, je me plais à le penser ; les premiers adieux sont pénibles, mais ils ne sont pas déchirans ; la jeunesse colore tout, même la douleur.

Et pourtant tu étais triste et l'avenir t'effrayait ; et ces mille liens qui nous attachent au sol de la patrie semblaient se réunir dans ton cœur pour te retenir, et tes regards se promenaient lentement sur tant d'objets connus et aimés, et tu contenais avec effort des soupirs et des larmes. Et puis tu semblais honteux de ta faiblesse, tu te faisais fort, tu roidissais ton cœur, et ta figure portait l'empreinte du combat que se livraient dans ton âme l'orgueil de l'homme et la sensibilité de l'enfant. J'ai vu tout cela, je l'ai compris, je l'ai deviné ; et pourtant un voile était étendu sur ma vue, tout me semblait confus, indécis, je ne voyais que ma douleur. Elle devint si vive que je crus ne la pouvoir supporter. Cette heure semblait résumer à elle seule tous les momens pénibles de ma vie. Là, près de toi, aux rayons de ce soleil qui saluait au soir le pays de ton enfance, qui colorait nos derniers feuillages, je me rappelai des momens plus solennels, des adieux plus terribles. Toutes les dou-

leurs se ressemblent: elles ont la même voix, le même accent; anneaux mystérieux d'une chaîne immense, elles embrassent toute la vie.

L'avenir cache le moment de ton retour; il étend sur nous sa grande ombre. Que de vœux t'accompagnent dans ces pays lointains que tu traverses seul et sans guide! Toute mon âme s'envole sur ta trace et te suit. Quand le soleil dissipe les nuages, je salue ce rayon bienfaisant; je pense qu'il t'éclaire aussi, qu'il égaye ces contrées nouvelles où tu vas vivre bien seul, bien étranger. Sais-tu que rien ne m'effraye comme un voyage? Un voyage embellit la vie; oui, mais il la dissipe; il la répand sur trop d'objets à la fois. Comment bien voir ce qu'on voit si vite? Plus tard, sans doute, tout se classe; les impressions renaissent, les tableaux se raniment, l'homme se sent en quelque sorte enrichi. Mais cette richesse, il l'a péniblement acquise, acquise au prix de la fatigue, de l'ennui, de la tristesse même quelquefois. « Heureux, dit le poète voyageur, celui qui n'a pas vu la fumée des fêtes de l'étranger et qui ne s'est assis qu'aux festins de ses pères. »

Il est vrai que tous n'ont pas comme moi ces habitudes casanières dont tu te raillais si souvent, toi, jeune homme à l'humeur joyeuse, au sourire malin et doux. Le jardin en été, le coin du feu en hiver, quelques excursions peu lointaines, cela suffit à remplir ma vie, je ne demande rien au delà. Que manque-t-il à celui qui se contente de peu, qui resserre ses désirs et ses besoins et fait du petit cercle qui l'entoure tout son univers? Pourquoi souhaiter d'autres cieux quand celui qui brille sur nos têtes est si pur! Pourquoi chercher d'autres collines et d'autres rivages? Si je pleurais à ton départ, ce n'est pas seulement parce que je t'aime et que je souffre de ton absence, c'est aussi parce que toujours j'ai plaint le voyageur.

Te souvient-il de cette fable des Deux Pigeons que je te disais dans ton enfance? Tu me la répétais de ta douce voix et je ne songeais pas alors qu'elle se réaliserait pour nous. Jeune oiseau envolé du nid paternel, ah! puisses-tu quelque jour y rapporter toutes les plumes de tes aîles!

Cette fable, mon ami, n'en était pas une pour moi; ce n'était pas une fiction, c'était une réalité touchante. Enfant je ne l'avais jamais récitée sans émotion: pour la retenir, je n'eus pas besoin de l'apprendre; elle se grava dans ma jeune mémoire sans effort, sans

travail, et s'associa tout d'abord à mes plus intimes impressions. Elle résumait pour moi tout un monde, monde flottant, indécis, doux, vague, confus, comme les premiers rêves de l'enfance; vraie, naïve, elle parlait à mon cœur; c'était par lui qu'elle arrivait à mon intelligence. Comme je comprenais tout cela! Et pourtant ceux que j'aimais, je ne les avais point quittés, et je ne prévoyais dans l'avenir ni séparation, ni départ, je vivais au jour le jour comme l'enfant, et la vie était pour moi soleil et roses. Mais, au sein du bonheur, quelque chose en moi pressentait la souffrance, et la souffrance se résumait dans un seul mot: adieu. J'avais vu sortir une fois de son réduit une antique voiture lourde et poudreuse, et ma mère y était montée en me donnant un baiser, et son voyage avait duré huit jours, et pendant ce temps je n'avais trouvé de plaisir ni dans le travail, ni dans les jeux, et le soleil m'avait semblé moins brillant, le jardin moins parfumé, la journée plus longue, le repas plus triste; et la joie du retour n'avait pas effacé l'impression pénible de l'absence. C'est pour cela que dans mes promenades rêveuses, le long des haies, au bord du ruisseau, je me prenais à songer au pigeon voyageur, je le condamnais, je m'indignais de sa fuite et je l'eusse volontiers mis en cage pour le punir de sa témérité. Ce dont je ne pouvais me rendre compte, ce qui m'absorbait en des rêveries infinies, c'était la raison de ce départ. Qu'allait-il donc chercher dans le monde, me disais-je, cet oiseau qui se nourrit d'un grain de blé, qui trouve un abri sous tous les feuillages, et dont le vêtement magnifique resplendit de la blancheur des lys? Celui qui l'a fait ne lui a-t-il pas tout donné? Que lui manque-t-il? Je m'en prenais au poète de le faire ainsi voyager; je le trouvais cruel, impitoyable. Lui qui racontait si bien tout cela, il me semblait qu'il aurait pu l'empêcher, empêcher un frère ingrat d'abandonner ainsi son frère. La plainte de ce dernier était si touchante.....

Je ne rêverai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut,
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut?
Bon souper, bon gîte et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur,
Mais le desir de voir et l'humeur inquiète.....

L'humeur inquiète.... voilà, mon ami, ce que je ne comprenais point, ce que l'enfant heureux ne saurait comprendre. Mais, lui, l'avait-il donc senti, ce besoin d'émotions, de changement, lui, le poète insouciant qui vécut sans rien faire et sans se mettre en peine de rien? Eût-il quitté ces champs où trottait Jean Lapin, si la destinée lui avait permis d'entreprendre de lointains voyages? C'est une question qui restera sans réponse comme tant de questions, mon ami; mais j'aime à penser que celui qui a écrit le dialogue des deux pigeons aurait hésité longtemps avant de prononcer le mot: adieu.

Ce mot pèse encore sur mon cœur; voilà trois jours écoulés depuis ton départ, et je suis toujours triste et sans forces. Le jour est sombre, les nuages s'abaissent; la neige couvre nos collines; elle s'étend sur les gazons encore verts. Ces tourbillons légers qui se jouaient autrefois sur ta jeune tête, oh! puissent-ils t'apporter aux contrées lointaines tous les souvenirs du passé! L'hiver est comme l'absence, il décolore tout; il resserre le cœur, il flétrit les dahlias et les roses. Adieu les fleurs, adieu les longues causeries, les promenades nonchalantes, les doux songers; le printemps ramènera les roses; mais toi, mon ami, tu ne seras pas là pour les cueillir.

A Gustave.

II.

G***, 20 décembre.

Point de nouvelles encore! Au fait je ne suis pas en droit d'en attendre; avant d'écrire il faut arriver, il faut s'installer, se reposer, se procurer une plume et de l'encre. Grâces au progrès des lumières il y en a partout; mais du loisir n'en a pas qui veut: que d'embarras en arrivant dans une ville étrangère! que d'entraves, que d'interruptions! Mon ami, je sais tout cela, mais rien ne trouble l'esprit comme l'inquiétude; le moment où l'on se dit « j'ai tort » touche à celui où l'on se dit: « j'ai raison », et la mort de Vatel dont j'ai plaisanté si souvent avec toi, me paraît maintenant une chose à peu près explicable.

Cependant rassure-toi, ta lettre n'arrivera pas trop tard comme la marée. L'inquiétude est une faiblesse, j'en suis humilié, j'en

ai honte, une fois dans ma vie je saurai dominer mes impressions. Mais il me faudrait pour cela une aide, un secours, quelque chose qui me sortît de moi-même. Avec plaisir je bècherais mon jardin, mais l'hiver a fermé le sein de la terre; en plein air ma douleur s'envolerait avec les vents et les nuages, elle se renferme avec moi dans ma demeure. Ma demeure, qu'elle me semble solitaire à présent! Ces occupations que tu partageais, auxquelles tu t'associais avec tant de complaisance, je n'y prends plus aucun plaisir. «Un homme qui fait un livre ne se pend jamais,» disait Jean-Paul: il avait raison; ces beaux livres qui nous ont tant émerveillés, ces romans si vantés dans la mystique Allemagne, ont peut-être préservé leur auteur du désespoir et de la démence. Pour moi, si j'usais jamais de la recette de Jean-Paul, ce serait tout simplement pour employer ces momens perdus que la vie la mieux remplie laisse toujours dans la solitude. Une préoccupation forte chasse l'ennui, elle donne à l'âme du ressort, elle l'affermit et la vivifie. Pour le moment je n'y songe point, une étude sérieuse et suivie me lasserait, je crois; car tu le sais, je suis un peu de cette famille des canards sauvages dont Ducis parlait à Napoléon; jaloux de son indépendance, mon esprit se refuse à toute gêne, il veut jouir en paix du doux trésor de la liberté. Et pourtant j'ai fait autrefois plus d'un rêve littéraire; je pourrais encore essayer, mes yeux sont bons, ma mémoire aussi fraîche que celle de tes jeunes sœurs: n'était la mobilité de mes impressions et ce découragement qui me reprend si vite, je me mettrais à l'étude peut-être. Mais faut-il te l'avouer, aucun attrait ne m'y convie. Ma seule joie est celle de t'écrire, de reprendre avec toi ces causeries que nous aimions tant. Tu l'as remarqué, mon ami, c'est toujours au moment où une conversation prend de l'intérêt, de la vivacité, que quelque chose vient l'interrompre; l'arrivée d'un fâcheux, les soins domestiques, la cloche du diner, tout cela vient à la traverse; on se laisse distraire, on se console en songeant qu'on y reviendra, mais le plus souvent on n'y revient pas et c'est ainsi que la vie s'envole emportant avec elle nos meilleurs projets. Une correspondance, entre gens qui s'aiment, ce n'est jamais qu'un pis-aller; mais une correspondance a du moins cet avantage de ne pas être à la merci des petits événemens de la vie. On ne se voit plus, on n'entend plus cet accent ami qui donne tant de valeur, tant de charmes aux moindres paroles; mais en revanche on se comprend

peut-être mieux, on se dit avec plus d'abandon tout ce que le cœur pousse à dire. Tu vois que je commence décidément à prendre mon mal en patience. Eh bien, oui, puisqu'il faut absolument finir par me consoler de ton départ, j'aime mieux m'en consoler par une pensée agréable, celle du plaisir que je me promets de notre future correspondance. Est-ce une illusion, mon ami? Non, mon cœur me le dit, nous retrouverons en nous écrivant nos causeries, nos discussions, nos mutuelles confidences. En attendant ta lettre, le récit de ton voyage, attente qui durera bien des jours, je me suis résigné, j'ai cherché quelque moyen d'abréger les heures. Depuis ton départ je ne lisais plus, j'ai recommencé, j'ai repris mes livres, mes journaux. Tu sais mon horreur pour la politique et pour la science ; j'entends pour celle des pédants, car j'aime la science aimable; mais ce que de préférence j'ai toujours aimé, c'est la littérature. C'est ma vieille amie, j'ai peine à me souvenir du temps où je ne la connaissais pas. Je ne sais plus quel docteur me demanda brusquement un jour qui me l'avait enseignée. A cette question je demeurai tout interdit: je ne savais que répondre, je me sentais ignare comme le dernier écolier, et dans mon cerveau sur lequel avec angoisse j'appuyais ma main, je ne trouvais nul souvenir, nulle trace distincte. Le fait est que personne ne m'avait jamais dirigé dans mes lectures: elles m'accompagnaient dans mes promenades, et lorsque fatigué, atteint par les rayons du midi, j'arrivais à quelque bosquet solitaire, je reprenais mon livre chéri. C'était presque toujours un poète dont jamais l'idée ne me vint d'apprendre les vers : mais ma jeune mémoire les retenait avec une facilité singulière. Celui qui étudie avec un maître n'apprend qu'à demi parce qu'il n'a pas le temps de se passionner ; le meilleur des instituteurs, crois-moi, c'est une poudreuse bibliothèque. La mienne n'était pas grande, mais que de trésors j'y puisais! trésors d'émotions, de souvenirs, qui enchantent et colorent la vie. Et puis, quel plaisir de lire sans obligation, de ne rendre compte à personne, de garder ce qui nous va, d'oublier le reste, de recommencer ce qu'on a fini, son Robinson, son Lafontaine. Que lisais-je encore? Young, le vieil Ossian; ceux-là, mon ami, je ne les relis guères. Alors ils enchantaient mon imagination, ils l'entraînaient dans un monde fantastique et grandiose. Young enterrant sa fille, Ossian pleurant ses guerriers, cette Ecosse lointaine et nuageuse, comme tout cela me captivait! Malheur à celui qui vint un jour me conter

que mon Ossian était composé de la veille. J'en fus indigné, j'en pleurai; mon horreur pour les recherches de la science date de cette cruelle déception.

Le souvenir de mes lectures me suivait partout, elles enveloppaient de leur prestige les occupations de la journée ; mes héros vivaient autour de moi, j'eusse voulu leur ressembler, mon ami, et je me prenais à soupirer en songeant à la distance qui séparait leur vie de la mienne. Apprendre la littérature ! Je n'y pensais pas le moins du monde ; je ne pensais pas même alors qu'il pût y avoir plus d'un avis sur les livres que je lisais ; j'aurais cru faire injure à mes héros en mettant en doute mon admiration ; j'aurais cru me faire injure à moi-même en consultant l'opinion d'autrui. Moins présomptueux aujourd'hui je la consulte volontiers ; j'aime à corriger ainsi ce qu'il peut y avoir d'incomplet, d'exagéré parfois dans mes jugemens. Mais qui comprend, qui aime la poésie? Avec qui peut-on causer de ces choses-là ? C'est ce que mon ami B*** me répète bien souvent, ce qu'il m'écrivait hier encore en m'envoyant un des derniers volumes de la Revue des Deux Mondes. Tu le connais, il est quelquefois un peu morose, il voit trop la littérature à travers certains livres qu'il ferait mieux de n'avoir point lus. Pour moi je me garde bien de les ouvrir; aux mauvais romanciers je préfère les bons critiques. Quoi qu'il en dise, il en est encore, et plusieurs, qui prennent la littérature au sérieux. M. Gustave Planche est de ce nombre. Pour bien juger en poésie, il faut être artiste et philosophe à la fois ; M. Gustave Planche a du moins toujours essayé de remplir ces deux conditions, et bien souvent il a réussi. Ce qui lui manquait autrefois c'était l'indulgence; tout en signalant les mérites d'une œuvre littéraire, il s'attachait de préférence à en faire ressortir les défauts. Va-t-il tomber dans l'excès contraire aujourd'hui qu'il recommence à écrire? Je le craindrais presque à en juger par la nouvelle étude que je viens de lire. Elle est consacrée à l'analyse d'un talent qui nous a bien souvent charmés, de celui de Jules Sandeau ; lis cela, mon ami, tu seras content, tu trouveras comme moi qu'on ne pouvait pas mieux dire. Mais peut-être y avait-il quelque chose de plus à dire encore? Un écrivain, c'est un ami, un ami qui nous parle, qui nous cherche en quelque sorte dans la solitude de notre foyer, qui nous livre

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes*, année 1847.

ses impressions, sa vie intime avec plus de confiance et d'abandon que nos parens et nos proches. Mais l'affection n'exclut pas l'examen, la sympathie ne doit pas être aveugle. Il est pénible, je le sais bien, c'est une douleur dans la vie, de découvrir les côtés faibles des auteurs que nous aimons ; il faut du courage pour les signaler. Ce courage, M. Planche ne l'a-t-il plus aujourd'hui, lui qui l'avait tant autrefois !

Un roman doit intéresser et intéresser fortement ; la vie humaine ne doit pas seulement s'y réfléchir, elle doit s'animer de rayons plus vifs, s'agrandir, s'idéaliser. Mais l'idéal à son tour doit être vivant, s'il veut être vrai ; à cette condition seulement il éveillera nos sympathies. Assurément M. Jules Sandeau sait donner la vie à ses personnages, mais il ne le fait pas toujours aussi bien, aussi complètement que je le voudrais. C'est le reproche, par exemple, que j'adresserais au petit roman de *Madeleine* (1). M. Planche le loue beaucoup trop, à mon avis. Madeleine est charmante, sans doute; pure, paisible, sa blanche figure nous apparaît comme ces statues d'albâtre mélancoliquement penchées sur le bord d'une source au sein d'un bosquet mystérieux. Elle est belle, mais d'une beauté froide et sans sourire. Ce je ne sais quoi de solennel et de constamment sérieux finit par nous lasser. L'intérêt qui s'attache à elle ressemble à celui que nous éprouvons pour une inconnue. Quel regard, disons-nous, quelle expression distinguée! Mais quelles sont les pensées, les émotions qui s'agitent dans cette belle tête, qui font palpiter ce cœur dont nous voudrions connaître les secrets? Madeleine nous capotise un peu quand elle finit par s'expliquer. Elle aime son cousin, l'amour sert de mobile à son dévouement. Ce dévouement est grand, il est beau, mais il l'eût été bien davantage si le devoir seul l'avait inspiré. Madeleine nous apparaît d'abord comme un être supérieur, un de ces êtres énergiques et consacrés pour qui la vie n'est qu'une constante abnégation ; à la fin, quand elle nous dit son dernier mot, ce n'est plus qu'une femme.

Que dire du héros du roman, de Maurice? Seule, semble-t-il,

(1) Les détails dans lesquels l'auteur de ces *Lettres* entre sur certains romans qui ne sont plus précisément une nouveauté, n'offriront peut-être de l'intérêt qu'à ceux de nos lecteurs qui connaissent ces ouvrages. Mais comme ces romans ont obtenu une grande publicité et sont encore beaucoup lus, nous n'avons pas cru devoir rien retrancher aux pages qui vont suivre. *(Note de la Rédaction).*

une sainte pouvait l'aimer; mais une sainte n'aime plus ou bien n'aime que pour le ciel, et voilà, si je ne m'abuse, le côté faux et moqueur du roman de M. Sandeau. Une peinture sérieuse doit l'être complètement : le demi sérieux ressemble parfois à l'ironie; il inquiète, il laisse dans l'âme une pénible impression. Le demi sérieux est comme la petite morale qui tue la grande. La réhabilitation de Maurice est peinte en traits indécis : ce tableau, je l'avoue, était difficile, mais la difficulté réveille la force et intéresse le vrai talent. Si réel que soit celui de M. Sandeau, peut-être eût-il mieux fait de ne point essayer d'un genre qui demandait un pinceau plus sévère que le sien. Ici tout dénote l'hésitation; on sent que l'auteur se hazarde sur un terrain qui ne lui est pas familier. Oui sans doute, il y a dans Madeleine de charmans détails, des tableaux pleins de fraîcheur et de grâce, des remarques jetées en passant avec un abandon, une négligence qui les relève et rehausse leur prix. On lit avec plaisir, avec entraînement quelquefois, et pourtant au milieu de la jouissance qu'on éprouve, on n'est qu'à moitié satisfait.

Une impression du même genre m'était restée après la lecture de *Mademoiselle de la Seiglière*. Ce livre est charmant; il a été beaucoup lu et je le conçois; mais lire et lire avec plaisir, est-ce tout. La lecture terminée on se demande ce qu'on éprouve; l'intérêt un moment éveillé, surpris en quelque sorte à notre insçu, doit se justifier par la réflexion; on essaie de se rendre compte de ce qu'on a senti, on entre en conversation avec l'auteur, on lui parle, on l'interroge et de questions en questions on finit par devenir singulièrement tyrannique. C'est ce qui m'est arrivé; je viens de parcourir de nouveau *Mademoiselle de la Seiglière*, et il me semble que j'en saisis mieux aujourd'hui les défauts et les mérites, un peu confondus dans les impressions d'une première lecture. Suis-je injuste, mon ami? mais je reproche à l'auteur bon nombre d'inconséquences morales, et je les lui pardonne d'autant moins que personne mieux que lui n'était capable de les éviter.

Les révolutions, je le sais, amènent des choses étranges; mais en agitant, en transformant la société, jusqu'à présent, que je sache, elles n'ont pas eu la puissance de changer la nature humaine. L'homme est toujours l'homme, et depuis qu'il y en a dans le monde il est de fait que celui qui a gagné péniblement sa fortune y tient plus que celui qui l'a reçue de ses pères. Quel que fut son

isolement et son découragement de la vie, le vieux Stamply devait tenir davantage à ces biens, fruit de ses sueurs. Et puis cherchez un vieillard qui se dépouille ainsi de gaîté de cœur? De la moitié de son avoir, on l'eût peut-être compris; la générosité trouve moyen quelquefois de s'arranger avec l'égoïsme. Pour un homme tel que Stamply, donner de son superflu c'était beaucoup, c'était trop peut-être; tout abandonner, se rendre à merci, accepter l'aumône en détail après l'avoir faite en grand, cela était d'un niais ou d'un sot; or le parvenu, celui dont le savoir-faire avait gagné un million, n'était sûrement ni l'un ni l'autre.

Le rôle de Bernard au château de la Seiglière n'est pas non plus sans invraisemblances. Bernard, un guerrier, un homme qui a été à la Moskova s'accommode pendant six mois d'une position louche. Et qu'on ne vienne pas me dire que son excuse est dans son amour; il est des choses que l'amour lui-même ne saurait expliquer. Et puis quel singulier amour que le sien! Cet homme qui finalement n'est pas un niais, malgré son séjour en Sibérie, prend un peu tard, ce me semble, le courage de trahir aux yeux de la belle Hélène la passion qu'il a pour elle. En général, on dirait que dans cet ouvrage M. Sandeau se soit plu à déjouer les prévisions de ses lecteurs et à s'amuser à leurs dépends. Les entrevues du marquis et de la baronne, l'égoïsme naïf de l'un, l'astuce, la perfidie de l'autre, voilà ce qu'il se plaît à peindre, ce à quoi il s'attache avec une complaisance particulière. Ces scènes sont charmantes, mais pourquoi le reste leur est-il sacrifié? Un roman, mais c'est la vie, c'est un tableau varié, complet, où toutes les teintes doivent se mêler et se fondre; c'est notre épopée à nous modernes, puisqu'il est maintenant prouvé que nous n'en aurons jamais d'autre; épopée restreinte et bourgeoise, et pourtant large, variée dans ses aspects, dans les tableaux qu'elle offre aux regards, dans les émotions qu'elle fait naître. Un roman c'est la gaîté, le sourire, oui, mais le sourire au milieu ou du moins à côté des larmes; un roman c'est un roman, ce n'est pas une comédie.

M. Sandeau vise à l'effet, au pittoresque, non pas au pittoresque des situations, mais au pittoresque des détails. Du tableau il passe trop aisément à la caricature. Cela peut plaire à un certain public, à celui qui ne demande qu'à être amusé, distrait quelques momens. Tout lui va, pourvu que la gaîté domine, que l'intérêt se soutienne, qu'il puisse suivre sans effort le fil des événemens, surtout qu'il

n'y ait pas de ces développemens moraux qu'il appelle des longueurs et qui le fatiguent. Ce public-là n'a pas l'avantage de me posséder dans ses rangs ; ce que je demande d'abord au romancier, c'est qu'un intérêt réel soit le fond pur et délicat sur lequel viennent se dessiner les créations de la fantaisie. Oui, j'exige de lui qu'il prenne l'humanité au sérieux, qu'il la peigne loyalement, franchement, sans calcul, sans arrière-pensée. Celui qui veut amuser amuse; il croit avoir beaucoup fait quand il a égayé quelques instans des esprits railleurs et superficiels ; mais ces esprits railleurs se tourneront eux-mêmes contre lui quand après une heure de distraction ils retomberont dans leur ennui.

C'est cette recherche exagérée du comique qui fait que dans le roman de Mlle de la Seiglière l'ensemble est sacrifié aux détails. Le marquis, Madame de Vaubert, sont trop habituellement en scène; tout s'efface devant eux, le vieux Stamply, Bernard, Hélène, Raoul qui lui aussi pourrait être quelqu'un, tout baron qu'il est. M. Sandeau, j'en conviens, peint d'une manière vive et piquante ses deux personnages de prédilection ; ils sont parfaits dans leur rôle, ils font rire, mais l'amusement n'est pas tout. Cet intérêt qui s'éveille à la vue de la noble jeune fille, qui s'attache à la destinée de Bernard, cet intérêt est constamment déjoué. Il y a là un manque de conscience littéraire qui nous choque d'autant plus que ce roman est du petit nombre de ceux qui réussissent à nous attacher. Mais il ne suffit pas d'éveiller l'intérêt, il faut le soutenir, il faut donner à chaque personnage l'attention, le développement qu'il mérite. Walter-Scott, mon ami, n'aurait pas sacrifié Hélène au marquis, à la baronne ; il ne se serait pas borné à crayonner en quelques traits l'individualité de Bernard. Le dénouement aurait eu quelque chose de moins dur, de mieux motivé. Mourir pour une femme, eh bien oui, cela s'est vu; mais cela ne se voit pas souvent, mon ami, et ces catastrophes-là, pour n'être pas ridicules, doivent être tout autrement préparées.

C'est le caractère d'Hélène surtout qui est manqué, mal conçu, faiblement dessiné. Il y a dans ce caractère des élémens qui me semblent à moi inconciliables. Son ignorance du monde va parfois jusqu'à la niaiserie ; elle semble ne rien comprendre, ne rien voir de ce qui se passe autour d'elle. Cette finesse, cette perspicacité qui distingue les femmes, qui bien souvent les dirige mieux que ne le feraient des facultés d'un ordre plus relevé, tout cela lui manque

isolement et son découragement de la vie, le vieux Stamply devait tenir davantage à ces biens, fruit de ses sueurs. Et puis cherchez un vieillard qui se dépouille ainsi de gaîté de cœur? De la moitié de son avoir, on l'eût peut-être compris; la générosité trouve moyen quelquefois de s'arranger avec l'égoïsme. Pour un homme tel que Stamply, donner de son superflu c'était beaucoup, c'était trop peut-être; tout abandonner, se rendre à merci, accepter l'aumône en détail après l'avoir faite en grand, cela était d'un niais ou d'un sot; or le parvenu, celui dont le savoir-faire avait gagné un million, n'était sûrement ni l'un ni l'autre.

Le rôle de Bernard au château de la Seiglière n'est pas non plus sans invraisemblances. Bernard, un guerrier, un homme qui a été à la Moskova s'accommode pendant six mois d'une position louche. Et qu'on ne vienne pas me dire que son excuse est dans son amour; il est des choses que l'amour lui-même ne saurait expliquer. Et puis quel singulier amour que le sien! Cet homme qui finalement n'est pas un niais, malgré son séjour en Sibérie, prend un peu tard, ce me semble, le courage de trahir aux yeux de la belle Hélène la passion qu'il a pour elle. En général, on dirait que dans cet ouvrage M. Sandeau se soit plu à déjouer les prévisions de ses lecteurs et à s'amuser à leurs dépends. Les entrevues du marquis et de la baronne, l'égoïsme naïf de l'un, l'astuce, la perfidie de l'autre, voilà ce qu'il se plaît à peindre, ce à quoi il s'attache avec une complaisance particulière. Ces scènes sont charmantes, mais pourquoi le reste leur est-il sacrifié? Un roman, mais c'est la vie, c'est un tableau varié, complet, où toutes les teintes doivent se mêler et se fondre; c'est notre épopée à nous modernes, puisqu'il est maintenant prouvé que nous n'en aurons jamais d'autre; épopée restreinte et bourgeoise, et pourtant large, variée dans ses aspects, dans les tableaux qu'elle offre aux regards, dans les émotions qu'elle fait naître. Un roman c'est la gaîté, le sourire, oui, mais le sourire au milieu ou du moins à côté des larmes; un roman c'est un roman, ce n'est pas une comédie.

M. Sandeau vise à l'effet, au pittoresque, non pas au pittoresque des situations, mais au pittoresque des détails. Du tableau il passe trop aisément à la caricature. Cela peut plaire à un certain public, à celui qui ne demande qu'à être amusé, distrait quelques momens. Tout lui va, pourvu que la gaîté domine, que l'intérêt se soutienne, qu'il puisse suivre sans effort le fil des événemens, surtout qu'il

n'y ait pas de ces développemens moraux qu'il appelle des longueurs et qui le fatiguent. Ce public-là n'a pas l'avantage de me posséder dans ses rangs ; ce que je demande d'abord au romancier, c'est qu'un intérêt réel soit le fond pur et délicat sur lequel viennent se dessiner les créations de la fantaisie. Oui, j'exige de lui qu'il prenne l'humanité au sérieux, qu'il la peigne loyalement, franchement, sans calcul, sans arrière-pensée. Celui qui veut amuser amuse; il croit avoir beaucoup fait quand il a égayé quelques instans des esprits railleurs et superficiels ; mais ces esprits railleurs se tourneront eux-mêmes contre lui quand après une heure de distraction ils retomberont dans leur ennui.

C'est cette recherche exagérée du comique qui fait que dans le roman de Mlle de la Seiglière l'ensemble est sacrifié aux détails. Le marquis, Madame de Vaubert, sont trop habituellement en scène; tout s'efface devant eux, le vieux Stamply, Bernard, Hélène, Raoul qui lui aussi pourrait être quelqu'un, tout baron qu'il est. M. Sandeau, j'en conviens, peint d'une manière vive et piquante ses deux personnages de prédilection ; ils sont parfaits dans leur rôle, ils font rire, mais l'amusement n'est pas tout. Cet intérêt qui s'éveille à la vue de la noble jeune fille, qui s'attache à la destinée de Bernard, cet intérêt est constamment déjoué. Il y a là un manque de conscience littéraire qui nous choque d'autant plus que ce roman est du petit nombre de ceux qui réussissent à nous attacher. Mais il ne suffit pas d'éveiller l'intérêt, il faut le soutenir, il faut donner à chaque personnage l'attention, le développement qu'il mérite. Walter-Scott, mon ami, n'aurait pas sacrifié Hélène au marquis, à la baronne ; il ne se serait pas borné à crayonner en quelques traits l'individualité de Bernard. Le dénouement aurait eu quelque chose de moins dur, de mieux motivé. Mourir pour une femme, eh bien oui, cela s'est vu; mais cela ne se voit pas souvent, mon ami, et ces catastrophes-là, pour n'être pas ridicules, doivent être tout autrement préparées.

C'est le caractère d'Hélène surtout qui est manqué, mal conçu, faiblement dessiné. Il y a dans ce caractère des élémens qui me semblent à moi inconciliables. Son ignorance du monde va parfois jusqu'à la niaiserie ; elle semble ne rien comprendre, ne rien voir de ce qui se passe autour d'elle. Cette finesse, cette perspicacité qui distingue les femmes, qui bien souvent les dirige mieux que ne le feraient des facultés d'un ordre plus relevé, tout cela lui manque

las du voyage, tu ne souffres pas de l'ennui. L'ennui, c'est pour celui qui reste, pour celui qui attend, pour celui qui compte les heures dans la monotonie de la réclusion. Tu ne saurais croire à quel point je suis avide de tous les détails, comme la moindre particularité m'intéresse. Que m'étaient-ils tant de voyageurs que j'ai suivis dans mes rêves? Des étrangers, des inconnus. Toi, mon ami, c'est une portion de moi-même qui s'est enfuie, c'est ma jeunesse qui s'est envolée. Mais tu me rendras tout cela, je retrouverai dans tes lettres ces impressions fraîches et riantes qui s'éveillaient à ton aspect et venaient égayer ma solitude. Depuis que je t'ai lu je suis déjà ranimé; ton voyage, ton arrivée, tout cela s'offre à moi, tout cela sort du brouillard épais et lugubre au travers duquel j'avais fini par voir ta destinée. Car pourquoi ne te l'avouerais-je pas? depuis quelques jours je m'étais laissé tout-à-fait impressionner par les présages fâcheux qui remplissaient l'imagination de la vieille Marguerite. J'en souris maintenant, mais, mon ami, que le sourire est près des larmes et que la joie bien souvent est voisine de la douleur! Tu es heureux et je le suis moi-même de ton bonheur, et cependant ce n'est pas sans inquiétude que je te suis en pensée dans cette contrée lointaine où nul regard ami ne t'a salué. Mais que de choses tu as vues déjà que je ne verrai jamais! Quelle variété d'impressions en abordant sur cette terre étrangère! Je me sens tout rajeuni en me promenant avec toi au milieu de cette foule d'objets nouveaux. Tu ne me dis pas tout, mais qu'importe? Mon imagination comble aisément les vides, elle te suit, elle te devance, elle voudrait applanir devant toi toutes les difficultés. Je me représente maintenant tout ton voyage, tes impressions en descendant ce beau fleuve qu'un de nos poètes a si bien décrit, ton dernier adieu à la patrie, ton dernier regard à ces rivages dont tu t'éloignes pour si long-temps. Et puis cette contrée nouvelle, cette ville antique rendez-vous de tant de peuples divers! je t'y suis, je m'égare avec toi dans ces rues sans nombre et je m'émerveille comme un enfant de tout ce mouvement, de tout ce bruit, de ces costumes variés et pittoresques. Mais quoi! tu y as rencontré jusqu'à des Orientaux, des Egyptiens débarqués comme toi de la veille! et le hasard vous a réunis, et vous avez visité ensemble ces lieux qui attirent tout d'abord la curiosité de l'étranger, les palais, les musées, les galeries, les chefs-d'œuvres de la civilisation et des arts! Et que disaient-ils ces enfans du Nil?

Dans quelle langue exprimaient-ils leur admiration naïve ? Quelle curiosité m'auraient inspiré ces nouveaux venus du désert! Etaient-ils du nord? étaient-ils du midi? avaient-ils vu les pyramides? Je parierais, jeune étourdi, que tu ne les a pas interrogés, et cela par une raison bien simple, c'est que grâces à l'universalité de tes connaissances l'Egypte ne t'inspire pas plus de curiosité que les autres pays de la terre. Ah mon ami, que je voudrais te ressembler, contenir l'élan de mes pensées! Je suis casanier, le moindre dérangement m'effraye; c'est là ce qui me retient au logis; car il faut bien que j'en convienne avec toi, j'ai toujours eu une envie démesurée de courir le monde. Que de voyages j'eusse entrepris si j'avais pu me décider à me mettre en route! Mais ce que j'aurais voulu voir, ce n'est pas ce dont vous vous contentez, vous qui allez seulement où tout le monde va, et qui ne songez pas à sortir des limites de la vieille Europe. Pour me satisfaire il eut fallu des choses merveilleuses, il eût fallu Thèbes et Memphis, les ruines de la ville aux cent portes, les palais des Pharaons, les monumens mystérieux de l'Inde; il eût fallu l'Himalaya, il eut fallu l'Atlas et les Andes cette chaîne de volcans éteints, les solitudes de l'Amérique, l'Océan et ses orages. Et c'est pour cela mon ami, que je n'ai pas voyagé ; désireux de tout voir j'ai fini par me décider à ne rien voir. J'ai laissé mon imagination créer en liberté de gigantesques images préférables peut-être à d'incomplètes réalités. C'est ainsi que je me suis créé des déserts, des ruines, des temples fantastiques et merveilleux. Je me suis promené de l'aurore au couchant, j'ai traversé les mers avec l'hirondelle, suivi les tributs nomades, cherché la source des fleuves, visité les îles inconnues de l'Océan. Que ne peut l'imagination? Comme elle nous enlève sur son aile légère! L'imagination, on en médit; on a tort, que serions-nous sans elle? des êtres bien tristes, bien dépouillés. Incapables de nous élever, nous raserions éternellement la terre. Il est vrai qu'il faut toujours finir par y retomber ; mais est-ce un motif pour ne jamais s'élancer au-dessus des mesquines réalités de ce triste monde? Non, quoi qu'en disent nos docteurs, les moins raisonnables ne sont pas ceux que leur imagination emporte souvent dans le pays des rêves. Je suis de ceux-là, j'en ai toujours été, et il faut bien que ce défaut ne se corrige pas avec les années, puisque je n'en suis pas corrigé. J'ai honte quelquefois, en songeant au peu de fixité de mon esprit, à la mobilité de mes impressions. Mais

que faire? Je ne me changerais pas, quand je l'essayerais. C'est du moins l'opinion de la bonne Marguerite qui me le répète souvent quand elle me voit agité. Tu ne saurais te figurer quelle joie elle a ressentie en entendant la lecture de ta lettre : mais elle s'effraye un peu de te savoir en compagnie de ces Egyptiens. Elle a été bien surprise en apprenant qu'il y en avait encore ; elle pensait qu'on n'en trouvait plus, qu'ils avaient tous été engloutis dans la mer rouge avec l'armée du grand roi.

Mais la voilà qui entre ; elle vient toute joyeuse m'annoncer l'arrivée de mon ami B***. J'allais précisément te parler de lui ; mais cette épître est assez longue, tu l'attends sans doute et je dois la clore: adieu donc et au revoir.

UN SOLDAT SUISSE

A NAPLES.

Il n'est pas un seul de nos lecteurs qui n'ait été affligé de la dernière révolution de Naples, cette malheureuse tentative républicaine qui a été fomentée par une ambition illégitime et réprimée aussitôt par la force. Tout le monde connaît aussi le rôle que les soldats suisses ont été forcés d'y jouer, et chacun a porté son jugement sur leur conduite : les uns, poussés par des sympathies nationales que je ne blâmerai jamais, y ont vu beaucoup trop d'héroïsme ; les autres, mal informés ou trop sévères, n'y ont vu qu'une trahison à la sainte cause de la liberté. Quant à moi, spectateur trop éloigné de ces événements, je me garderai bien de me poser en arbitre; je veux seulement raconter à ceux qui voudront bien me prêter un peu d'attention et de confiance, une conversation que j'eus avec un soldat de Naples, il y a un an environ. Je ne prétends pas jeter une grande lumière sur la question importante que les événements du 15 mai ont soulevée; mais je dépeindrai les Suisses de Naples tels qu'ils sont et non pas tels que les partis voudraient les faire; et, si je choque le patriotisme de quelques-uns et les ressentiments politiques de quelques autres, je ne m'éloignerai pas du moins de cette impartialité rigoureuse qui n'est pas seulement une vertu, mais un devoir. Heureux, si par mon petit travail je puis contribuer quelque peu à la rupture de cette capitulation que l'on a appelée un trafic de chair humaine! Cette espérance est sans doute bien présomptueuse, mais je sais que les petites causes ont souvent produit les plus grands effets.

Venez donc à Naples; suivez un instant la vue animée qui longe la mer depuis le port jusqu'au bout de la ville; ne vous arrêtez pas trop longtemps pour voir les lazzaroni, cette Bohême plébéienne qui n'existera bientôt plus, ni les marchands de poisson ou de coquillages, ni les théâtres en plein air, ni les poètes qui *improvisent* des vers de

l'Arioste ; entrez, si vous le voulez bien, sur la place du Mercato et demandez à voir l'endroit où Masaniello a été tué, faites quelques pas encore, et près du Sebeto, ce fleuve moins riche d'honneur et plus pauvre d'onde que le Tibre, si une route large s'ouvre devant vous, prenez-la.

C'est surtout le dimanche qu'il faut voir cette ronte; c'est au jour du repos qu'elle est pleine de mouvement et de bruit. Les marchands ambulants y transportent leurs boutiques; les vendeurs de limonade y font fortune: à droite, à gauche, partout on a quelque chose à vous offrir: liquides, cigares, véhicules, friandises. Les jeunes filles de la campagne y viennent pour voir, celles de la ville pour être vues, plusieurs autres pour attendre le soldat ou le pêcheur de leur choix: c'est une vie, un mouvement, une confusion, un brouhaha faits pour étourdir un artilleur et même un chef d'orchestre. La plèbe et la bourgeoisie des derniers ordres aiment à se réunir dans ce joli coin de campagne: le frac du domestique ou l'habit galonné du troupier royal y touchent la chemise déchirée du lazzarone; les voix de tous les sexes et de tous les âges, les rires, les cris et les chants s'y mêlent sans façon. — Parfois, sur les bords de la route, des groupes se forment: on bat le tambour de basque, on fait claquer les castagnettes et une tarentelle commence... Mais, dès qu'un prêtre apparaît, toute cette jeunesse rieuse et folle se sauve et se disperse comme une volée d'oiseaux devant un enfant. Les plus dévots vont baiser la main du saint homme en demandant grâce, si, oubliant leurs devoirs, ils ont osé danser un instant; — puis, en rentrant dans la ville, ils *font* sans remords le mouchoir de l'étranger qui passe.

Je suivais donc cette route un dimanche: c'était une des plus belles journées de Naples, une après-midi d'hiver. Comme je regardais avec quelque attention la foule qui se pressait autour de moi, je vis s'en détacher un jeune soldat qui portait sur son uniforme et sur son visage le nom de sa patrie. Il avait un habit rouge, un teint clair encore, des moustaches blondes et des yeux bleus: c'était un Suisse.

Il quitta la grande route et s'engagea dans un petit chemin, qui, glissant à travers des jardins potagers, allait rejoindre le Sebeto et se partageait alors pour prêter ses sentiers aux rives du fleuve ou aux riches campagnes d'alentour. Je suivis le soldat à quelque distance, poussé d'abord par le caprice, puis par la curiosité, enfin par un intérêt véritable. Il traversa le Sebeto, et, après quelques détours, il s'arrêta à une petite buvette isolée dans la plaine, cernée par quelques filets d'eau, et moins fréquentée que ses sœurs de la grande route. — Il s'assit, demanda du vin *à deux sous la carafe*, appuya son front sur ses mains et resta quelque temps immobile. Etait-ce rêverie ou fatigue? Je ne le compris pas d'abord; et, respectant cet état de repos physique ou d'activité morale, je regardai un instant le paysage qui se déroulait à mes yeux. — C'était d'un côté Naples qui montrait les ter-

rasses de ses milliers de maisons ou les dômes de ses trois cent soixante églises et nous envoyait un vague mélange de murmures et de voix; devant Naples la grande route où les promeneurs formaient comme une ligne diaprée ; d'un autre côté le golfe qui se montrait entre deux maisons derrière la route de Portici, et, à l'horison, comme un point blanc sur un ruban violet, Sorrente la nonchalante, Sorrente la coquette qui a pour divan la montagne et pour miroir la mer, autour de nous la plaine, fermée depuis la ville jusqu'aux bras des Apennins par de longues touffes de gazon, et, en face de Naples, le Vésuve, dont la bouche béante brûle souvent et fume toujours.

Cependant je me tournai vers le *Cicerone* qui m'avait conduit là sans le savoir et dont la tête s'était relevée depuis un instant.

— Voici un endroit charmant, lui dis-je, vous choisissez bien vos promenades.

— Vous êtes étranger, Monsieur, me demanda-t-il en me regardant fixement... Suisse peut-être ?

— Pas tout-à-fait, mais votre pays est celui de ma mère.

— Oh ! Naples ne vaut pas la Suisse, reprit-il après une courte pause, et comme pour répondre à mes premières paroles.

Et ce n'était pas là une petite gloriole du patriote; c'était l'expression d'un sentiment vrai. — Le touriste né dans le Nord préfère à l'éblouissant azur de l'Italie le ciel brumeux de son pays. On dit que Mme de Stael aimait mieux le ruisseau fangeux de la rue du Bac que le lac limpide de Genève : je le croirais sans peine, malgré la monstruosité de l'antithèse, si madame de Stael était née au bord de ce ruisseau fangeux.

Le soldat sortit de sa poche une pipe de lave, une blague de papier, et se prépara à humer ces ignobles feuilles brûlées que la régie de Naples vend pour du tabac. Je lui offris un *Grandson* de contrebande. Son visage rayonna; le plus pur *panatellas* lui aurait fait moins de plaisir. Dès ce moment toute sa confiance fut à moi : nous étions devenus les meilleurs amis du monde.

— Vous n'êtes pas heureux, lui demandai-je.

— Heureux ! Comment le voulez-vous dans un pays comme celui-ci? Là-bas nous n'avions pas grand'chose, mais il ne nous manquait rien et nous étions contents. Avec l'air de nos montagnes, un bon travail qui faisait du bien, un petit brin de liberté qui ne faisait pas de mal, on se trouvait assez riche. Eh bien ! tout cela nous manque aujourd'hui. Nous ne sommes rien, nous sommes comptés comme un zéro mis au bout du chiffre des armées royales pour le rendre plus fort.... Est-ce que je suis fait pour servir le roi? — Savez-vous comment il nous traite? Il nous montre aux princes qui viennent le voir, il nous fait rester pendant de longues heures au soleil pour se donner le plaisir de passer devant nous, il nous fait tirer des coups

de fusil sans balles; il nous arrange en bataillons carrés, nous fait suer sang et eau pour nous apprendre comment on s'avance, comment on recule, comment on se baisse, comment on se tourne dans une bataille, — il croit qu'au moment venu, nous ne saurions ni tirer, ni mourir. Il nous met en sentinelle devant ses forts, ses palais, ses jardins publics, pour empêcher les chiens d'entrer et les hommes de fumer en passant devant nous : voilà notre vie.

— Mais pourquoi êtes-vous venus alors?

—Parce qu'en Suisse nous étions des enfants, nous croyions qu'on peut se trouver bien ailleurs que chez soi; nous étions presque ennuyés d'être heureux sans bouger; nous voulions changer d'air. Des voyageurs qui disent toujours des merveilles des endroits que l'on n'a pas vus, des livres pleins de mensonges nous font croire que l'Italie est le plus joli coin du monde; on nous donne une belle somme à notre engagement; on nous paie nos frais de voyage; on ne manque pas de nous dire qu'à Naples on a du vin à deux sous la bouteille; nous nous figurons que les années y sont aussi courtes qu'au pays; nous ne nous engageons que pour quatre ans, — et, ma foi, nous partons presque avec joie.

— Je comprends, murmurai-je alors.

— Ce n'est pas tout, reprit-il. La plupart de ceux qui viennent ici sont de mauvais sujets, ou des fainéants et des imbéciles dont on ne peut rien faire là-bas. La plume, la bèche, le marteau, la lime leur tombent des mains. Ils aiment mieux le demi-pot, le tabac et les fillettes du canton, et tout cela finit par coûter bien de l'argent, et *paie que te paie* leurs parents en ont bientôt assez, si bien qu'un jour ils envoient leurs fils à Naples où il n'y a besoin, pour endosser l'uniforme, ni de moralité, ni d'esprit, ni d'amour pour le travail.

— Mais, lui dis-je, seriez-vous par hasard....

— Oh! moi, c'est autre chose. Tenez, j'ai de la confiance en vous, je veux vous parler à cœur ouvert. Je suis maintenant à mon aise; jamais je n'ai été aussi bien depuis mon départ. Je ne vois pas Naples (nous tournions le dos à la ville), voici des montagnes; voilà la mer qui depuis ici ressemble à un de nos lacs; une plaine assez large et des côtes au bout! tout autour un ruisseau qui traverse la campagne; j'ai un Grandson à la bouche; je parle ma langue avec un compatriote : il me semble que je suis au pays. — Je suis né dans un tout petit village du canton de Vaud; ce n'est rien du tout : quelques maisons qui courent les unes à côté des autres et qui pourraient danser ensemble dans le palais du roi... mais quel pays, Monsieur!

Et après une longue digression patriotique, le soldat reprit :

— Je n'ai jamais connu ma mère. Mon père était un bon ouvrier; il n'avait jamais fait de tort à personne; jamais sa main ne s'était fermée aux plus pauvres que lui et il ne croyait pas au mal. Il me fit sortir de l'école dès que je pus l'aider, et tout allait bien; nous faisions mar-

cher de front le travail et le plaisir; nous étions plus gais que tous les ouvriers à plusieurs lieues à la ronde, si bien que les jaloux disaient que cela ne pourrait durer, et les jaloux n'eurent pas tort. — Il y eut de mauvaises années; la tannerie où travaillait mon père ne put plus marcher: ses patrons furent forcés de mettre leurs ouvriers à la porte; or il n'y a pas de tannerie partout et les autres étaient fournies; le pain coûtait cher; on aimait assez le vin qui ne coûtait pas mal aussi; on ne put plus payer le loyer; on vendit les meubles, les habits, tout ce qu'on avait gardé avec le plus grand soin, même les outils les plus nécessaires au travail; on fit des dettes : enfin, un beau jour, mon père n'osa plus sortir du grenier où l'avait jeté la misère. J'avais bien plusieurs camarades qui me tendaient la main aux heureux jours, qui acceptaient des cruches de bière, me racontaient leurs petites affaires et venaient à moi de préférence lorsqu'ils avaient besoin de quelques sous; mais ils me tournèrent le dos dès que j'eus besoin à mon tour. Alors je cherchai une place pour mon père; je courus à droite, à gauche, jusqu'à Lausanne, jusqu'à Yverdon; je trouvai une bonne maison, je l'y établis; et, avec l'argent que me donna le roi de Naples contre ma liberté, j'eus de quoi payer nos dettes.

Il me disait cela simplement, naïvement, n'appuyant pas plus sur ses bonnes actions que sur son malheur, sans montrer dans son récit cette petitesse que l'on nomme orgueil, ni cette espèce d'orgueil que l'on nomme modestie. Et pourtant, songez-y bien, il y avait de la noblesse et de la grandeur dans son dévouement. L'amour filial avait fait taire en lui le patriotisme, les premières affections, peut-être même les premières amours; ce soldat avait bravé pour faire du bien à son père la fierté naturelle que les hommes généreux ont au cœur, oublié l'œuvre de ses premières années, sa liberté et son avenir.

— Cependant, lui dis-je, vous n'avez pas eu à vous repentir de votre bonne action. Votre père...

— Il est mort.

Ces mots étaient de ceux qui arrêtent brusquement une conversation. La tête du Suisse retomba sur ses mains, la fierté du soldat luttait en lui contre la sensibilité de l'homme, mais il pleurait amèrement.

Quelques instants après, voulant détourner le cours de ses pensées je lui dis :

— Mais vos camarades de régiment sont-ils heureux ici ?

— Ce serait bien difficile au commencement de leur service. Tenez, Monsieur, je le dis à notre honte, c'est la somme qu'on leur donne lorsqu'ils s'engagent qui les attire le plus. Cette somme est vite dépensée: plusieurs d'entre eux, je crois même le plus grand nombre, arrivent ici sans le sou. Ils se sont amusés pendant le voyage; ils ont vu des pays nouveaux: Turin, Gênes, la mer; ils ont fait une course de trois jours en bateau à vapeur, ils n'ont pas eu le temps de songer

au pays. Mais quand ils sont arrivés, c'est bien autre chose. Le service commence: il faut apprendre à marcher, à tenir le fusil, à le baisser; il faut se lever matin, se coucher de bonne heure, manger non pas ce qu'on veut, mais ce qu'il y a, le tout accompagné d'injures et de mauvais traitements.... C'est dur! Un beau jour le conscrit devient soldat; alors il faut monter la garde, passer une partie de la nuit l'arme au bras, marcher pendant des heures entières au soleil, avec un fusil qui n'est pas léger et un habit qui n'est pas frais, aller en garnison dans des villes gaies comme des portes de cachot ou saines comme les environs d'un égoût, ou bien dans quelques îles perdues au milieu de la mer pour surveiller les braves gens des bagnes..... et tout cela pour un morceau de pain qu'un étranger vous jette.... C'est dur, Monsieur, c'est dur!

— Comment se fait-il pourtant que la plupart d'entre vous restent à Naples, ou même renouvellent leur engagement.

— C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il paraît qu'ils se font à cette vie d'enfer, à l'air de Naples, au caractère des Napolitains, au despotisme des supérieurs, aux promenades militaires, aux plaisirs de garnison et au vin à deux sous. Il paraît que peu à peu, à force de lâchetés forcées — tant pis, c'est le mot — ils deviennent lâches aussi: ils oublient la Suisse, la liberté, même l'honneur, ils ne visent plus qu'aux galons de caporal, à la maigre pension qui leur reviendra après toute une vie de services; — ils se lassent pour la plupart et sortent du régiment: alors ils se font domestiques de place, *ciceroni* d'un étranger, serviteurs du premier venu, *facchini*, cireurs de bottes, quelquefois pis encore, et vont mourir dans une antichambre, à l'hôpital ou sur le pavé. Quelques-uns se marient avec une fille de Naples: alors la Suisse n'est plus absolument rien pour eux; ils ont ici leurs amis, leur maison, leur famille, leur patrie enfin, et leurs enfants deviennent Napolitains dans l'âme.

— N'y a-t-il pas cependant quelques exceptions à cette règle sévère? Ces milliers de Suisses qui ont passé dans ce pays y ont-ils donc tous laissé leur patriotisme?

— Je ne dis pas cela, je parle seulement du plus grand nombre; et, en effet, comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Je vous l'ai dit, c'est ce que notre Suisse a de plus laid que l'on envoie à Naples, les méchants garnements dont on veut se débarrasser. Que peut-on attendre de ces êtres-là? Ce n'est pas tout: (vous le savez mieux que moi, vous qui avez eu le temps d'observer et de lire) en se mêlant à des étrangers, surtout lorsqu'on a de tristes dispositions et de tristes principes, on leur prend plus volontiers ce qu'ils ont de mauvais. Ainsi la ruse, la mauvaise foi, la paresse, la lâcheté des Napolitains ne tardent pas à entrer dans nos rangs. Oh! Monsieur, si je parle ainsi du pays où nous sommes, ce n'est pas par méchanceté ou par esprit de critique; je sais bien qu'il y a ici, comme ailleurs, des hommes de tête et

de cœur, marchant droit, travaillant ferme, et plus courageux que nous; mais, avouez-le, ce n'est pas le plus grand nombre. — Vous comprenez maintenant combien il est difficile de trouver dans nos régiments de braves soldats qui donnent un bon exemple aux autres et fassent honneur à notre pays. — Il est bien heureux encore que nous ayons peu de rapports avec le peuple de Naples, car nous ne pouvons connaître ici beaucoup de monde et vous comprendrez facilement pourquoi. Nous nous croyons et nous sommes véritablement meilleurs que les soldats et les *lazzaroni;* nous savons lire et écrire au moins; nous ne regardons pas avec une grossière indifférence tout se qui se passe autour de nous: il y a encore des injustices qui nous soulèvent le cœur; nous avons cette fierté nationale qui ne veut souvent pas dire grand'-chose, c'est vrai, mais qui nous attache aux souvenirs de notre pays, à nos chansons patriotiques, à ces belles histoires de Guillaume Tell, de Winkelried et de tant d'autres braves dont on nous parlait souvent, que sais-je enfin? nous avons quelque chose de bon au cœur. Quant aux bourgeois, ils nous dédaignent, tant que nous n'avons pas d'épaulettes, et ainsi, grâce à Dieu, nous ne trouvons pas de connaissances qui puissent nous convenir. Mais n'importe! nous respirons un mauvais air. Parmi ces personnes que nous ne connaissons pas, nous voyons se passer de tristes choses; chaque jour nous entendons raconter un nouveau trait d'injustice. Si nous traversons les rues, nous voyons des tas de fainéants étendus au soleil, des mendiants aussi forts et aussi sains que nous, des ouvriers qui se laissent souffleter et cracher au visage par le premier Monsieur venu: des gendarmes battant le malotru qui ne leur livre pas le passage, des prêtres, marchands de tabac béni, qui se font baiser la main ou la robe; des bureaux de lotterie qui font passer au roi les pauvres deniers du peuple; des voleurs qui vont impunément, à la face de tous, dans les endroits les plus fréquentés, prendre une bourse ou un foulard dans la poche de l'Anglais qui passe; — cela fait du mal d'abord; puis, peu-à-peu, on s'y habitue et on ne s'en étonne plus; enfin on tolère cet état de choses et on s'y soumet.

— Cependant....

— J'entends, et je vous réponds de suite. Oui, Monsieur, il y a de bons soldats parmi nous. Plusieurs ne renouvellent leur engagement que dans la crainte de ne trouver rien à faire en Suisse; ils donnent un bon exemple à leurs camarades, et, malgré les moqueries des uns et les craintes des autres, ils ont assez de courage pour marcher droit. Il y en a qui, une fois las de servir, prennent dans ce pays un métier honorable et se font quelque argent sans nuire à qui que ce soit. Il y en a de meilleurs encore, qui, après avoir fini leur temps, retournent au pays, sans s'inquiéter de l'ouvrage ou des plaisirs qu'on y trouve, et tout simplement parce qu'il leur faut notre soleil, notre ciel, l'air de nos montagnes et un peu de liberté. — Et puis, je suis heureux de vous le dire,

les plus mauvais ne sont pas tellement pervertis que rien ne puisse les ramener au bien. — Le pasteur qui était ici il y a quelques années a demandé à l'ambassadeur de Prusse la permission de nous réunir dans sa chapelle (1). Un grand nombre de soldats de notre régiment s'y sont rendus; nous avons écouté pendant plusieurs jours de suite la Parole de Dieu; et enfin, comme nous nous sentions meilleurs, honteux du mal que nous avions fait et désireux de mieux faire, nous avons participé à la communion. Eh bien! Monsieur, le croiriez-vous? Il ne fut plus question parmi nous ni de cabarets ni de mauvais lieux; les plus débauchés eurent assez de force et de conscience pour vaincre leurs penchants, et, chaque soir, lorsque le service était fini et avant de nous coucher, tandis que ceux qui n'étaient pas venus à la chapelle jouaient, buvaient ou faisaient pis encore, nous nous réunissions un instant et l'un de nous, ouvrant la Bible, nous lisait la Parole de Dieu. Quelque temps après, nous avons écrit au pasteur pour le prier de venir encore au milieu de nous; il y consentit, et, tous les quinze jours, nous passions avec lui une heure de recueillement et de prières. Oh! c'était le bon temps alors : la conscience était libre; nous nous couchions contents de nous-mêmes, nous nous levions sans murmurer, le fusil paraissait moins lourd et le pain de l'étranger moins amer. Mais le pasteur a quitté ce pays, et nos lectures, nos services religieux, nos bonnes dispositions ont cessé bien vite, la mauvaise vie a repris son train; et, deux ou trois mois après, ceux qui avaient prié avec le plus de ferveur disaient en vidant leurs bouteilles: Non, je ne puis croire que j'aie été saint, je l'ai rêvé!

— Mais on m'a dit que vous aviez des aumôniers dans vos régiments.

— Oui, c'est vrai, mais des Allemands prêchant et conseillant dans leur langue, et ne les comprend pas qui veut. Je me suis souvent demandé pourquoi on ne nous envoie pas des ministres avec lesquels on puisse s'entendre. Car enfin il y a parmi nous un grand nombre de Vaudois et de Genevois, et j'ignore pourquoi on les sèvre ici de prières et de bonnes paroles. Mais cela ne me regarde pas. — Je vous ai dit tout-à-l'heure que même les plus mauvais d'entre nous n'étaient pas complètement pervertis. En voulez-vous encore une preuve? Un soldat, un vilain roué celui-là! était sur le point de mourir, je crois même qu'il allait être fusillé. Un aumônier s'approcha de lui et essaya de lui donner des consolations et des conseils, il lui parla de Dieu, de la vie à venir; il lui dit ces belles choses qui font tant de bien au cœur; — qu'un peu de repentir peut nous ouvrir le ciel; qu'il n'y a ni faiblesse, ni péché, ni crime qui ne puissent trouver grâce là-

(1) La chapelle protestante de Naples est sous la protection du roi de Prusse, dont la pieuse munificence élève et entretient en Italie les temples de notre culte. — Les faits que je rapporte ici sont parfaitement historiques.

haut, que s'il croyait fermement en Dieu, il pourrait bien vite éprouver ce remords, et puis le changer en espérance et se sentir bienheureux en mourant; mais le soldat haussait l'épaule et ne l'écoutait pas. Alors l'aumônier prit un ton de menace et parla de ces choses terribles qui font trembler, de l'enfer, des douleurs sans fin, de la mort éternelle; mais bah! le soldat ne voulait rien entendre et accablait même de railleries et d'injures le ministre de Dieu. — Puis, tout-à-coup, par un brusque retour sur lui-même, il demanda presqu'à genoux les secours de la religion, il baissa la tête et pleura abondamment: l'aumônier venait de lui parler de sa mère. »

C'était encore là un de ces mots qui empêchent les pensées de se répandre. Nous restâmes longtemps silencieux.

— Enfin je dis au Suisse :

— Le mal du pays doit peser sans doute sur un grand nombre vous.

— Hélas! oui, Monsieur, et comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Le riche qui voyage pour son plaisir, qui trouve dans un pays étranger tout ce qu'il lui faut et même ce qu'il ne lui faut pas, libre, pouvant rester ou partir si bon lui semble, ayant pour lui des théâtres, des bals, des promenades, un bon lit, un bon dîner; le riche qui peut recevoir tous les jours, si cela lui convient, des nouvelles de ceux qu'il aime, s'ennuie bien en pensant à son pays. Et vous voulez que nous ne soyons pas malheureux, nous? Où sont-ils nos vergers, nos ruisseaux, les grands arbres sous lesquels nous allions nous asseoir, et la grande montagne qui était pour nous le bout du monde? Cette belle nature, peut-on la transporter ici? — Et, au fond, murmura le soldat comme se parlant à lui-même, si on pouvait la transporter, elle ne serait plus Suisse, elle appartiendrait à Naples et nous ne l'aimerions plus. — Où sont-ils nos parents, nos amis, notre père, notre mère? Car il y en a qui ont une mère et qui viennent ici! Nous avons tout perdu: on ne nous écrit que de temps en temps, on finit par s'habituer à ne plus nous voir et on nous oublie — et c'est justice, Monsieur; est-ce que des mauvais sujets, qui font la honte de leur famille et que l'on balaie ici comme des immondices, méritent que l'on pense à eux? Mais cela ne fait rien: si pervertis, si dégradés, si coupables qu'ils soient, ils ont un cœur comme les autres, et ce cœur, continuellement frappé dans ce qu'il a de plus sensible, se brise enfin et fait du mal quand il se brise. — Le mal du pays, c'est notre supplice de chaque jour. Vous ne pourriez croire aux tristes effets de cette agonie-là. Ceux qui sont trop mauvais pour trouver des consolations en eux-mêmes s'enivrent pour s'étourdir. L'un d'entre nous ne pouvait décidément plus vivre ici; il s'était évadé, on l'avait repris; eh bien! il s'est coupé un doigt pour ne plus servir.... et on l'a jeté aux galères. — Et puis, dans ce triste pays, nos soldats se sentent plus élevés que la populace et méprisés pourtant par cette populace elle-

même. Nous sommes enviés, haïs par les soldats de Naples, parce que nous sommes mieux payés qu'eux ; ils nous reprochent de manger leur pain et ils n'ont pas tort. Car enfin leur pays est en paix ; il n'y a eu depuis plus de quinze ans que des feux de paille en Sicile et en Calabre, réprimés aussitôt. — Et puis, quelle idée donnons-nous de notre Suisse? Vous savez, vous, qu'il ne faut pas juger de nos concitoyens d'après les rebuts que l'on jette ici ; mais tout le monde ne le sait pas. Les Napolitains sont généralement sobres : que ce soit à leur climat ou à leur raison qu'ils doivent cette vertu, peu m'importe : ils l'ont, et je ne veux pas la leur ôter. Eh bien! Monsieur, si on rencontre un homme ivre par les rues c'est toujours un Suisse : on le reconnaît à son uniforme ; que voulez-vous donc qu'un passant, regardant ce vice comme ignoble (vous savez combien on est sévère pour les vices que l'on n'a pas) et ne connaissant ni notre histoire, ni nos bons patriotes, pense de notre pays. Et ce n'est pas tout : Savez-vous ce qu'on dit en parlant de nous, non seulement chez les envieux et chez les calomniateurs, mais dans les maisons les plus honorables, non seulement ici, mais dans toute l'Italie? Ils se vendent! Si on leur parle de tout ce que nos pères ont fait aux vieux temps pour leur indépendance et leur liberté, ils répondent toujours : cela peut être vrai, mais ils se vendent! Si on leur reproche à eux leur faiblesse, leur mauvaise foi, leur hypocrisie, leur habitude de se faire plus petits devant les grands, ils répondent encore : C'est possible, mais nous ne nous vendons pas. Et toujours ils nous jettent au visage ce mot : Vous vous êtes vendus! — Oh! Monsieur, il y en a qui aiment mieux la mort que ce mot-là : aussi les plus faibles commettent un crime pour se faire fusiller et les plus malheureux se tuent.»

Le soleil se cachait derrière les pins toujours verts de Pausilype. Nous nous levâmes ensemble et nous reprîmes le chemin de la ville. Nous marchions en silence ; je n'osais adresser la parole au soldat ; car, sans le vouloir, je lui avais déjà fait trop de mal. Nous arrivâmes bientôt aux portes d'une caserne — il me dit son nom, me serra affectueusement la main et disparut derrière l'escalier de cette espèce de prison militaire. Je retournai depuis bien des fois au bord du Sebeto, mais je ne le rencontrai jamais. Quelques mois après nous partîmes tous les deux, lui pour Capoue avec son régiment, moi pour Genève.

Tout ce qu'il m'avait dit était malheureusement vrai. Les enfants des montagnes que l'on envoie à Naples y perdent presque toujours le patriotisme, souvent la probité et le bonheur, et quelquefois volontairement la vie. Sans doute la Suisse a raison de jeter quelque part les enfants prodigues qui peuvent faire sa honte ou son malheur, mais non pas en les condamnant eux-mêmes au malheur et à la honte. — En songeant à vous, songez à eux! Eloignez-les s'ils vous font du mal, mais empêchez, en les éloignant, qu'ils ne se dégradent encore. En les envoyant à Naples, vous ôtez toute espèce de but à leur vie, vous leur

fermez l'avenir. Ils ne voient plus à l'horizon que le grade de sergent-major. Immobiles, ils deviennent incapables de vous faire du bien, de faire du bien aux autres; ils meurent sans payer la plus petite dette à leur pays. Si mauvais qu'ils soient, ces jeunes Suisses sont des hommes et des enfants de votre patrie. Leur destinée est maintenant entre vos mains et vous pouvez les abandonner ou les affranchir. Si le désespoir et la honte les mènent encore au suicide, direz-vous comme le premier meurtrier : Suis-je responsable du sang de mon frère?

J'ai lu il y a quelques mois dans un journal italien :

« Les Suisses au service du roi de Naples sont exaspérés. Ils ne veu-
» lent pas accepter les armes qu'ils seront forcés de prendre contre les
» insurgés de la Sicile et de la Calabre (1). Ils ont à subir les insultes
» des Napolitains, qui, dans leur ignorance, appellent *Autrichien* tout
» ce qui parle allemand. Jamais le mal du pays ne s'est fait sentir
» aussi vivement parmi eux. Quelques-uns ont commis des actes d'in-
» subordination pour encourir la peine de mort. Plusieurs autres se
» sont tués.»

Parmi les noms de ces malheureux j'ai lu celui du soldat que j'avais rencontré au bord du Sebeto.

(1) C'était bien avant la révolution du 15 Mai.

MARC MONNIER.

UNE SCÈNE DE GUILLAUME TELL [1].

Traduction de Schiller.

ACTE I. SCÈNE QUATRIÈME.

La demeure de Walther Fürst.

WALTHER FURST, ARNOLD DE MELCHTHAL.

(Ils entrent en même temps par des côtés opposés.)

MELCHTHAL.

Maître Walther!

WALTHER FURST.

Silence!
Cachez-vous! Vous montrer serait une imprudence.
D'espions entourés, si nous étions surpris?

MELCHTHAL.

Du canton d'Unterwald n'avez-vous rien appris?
Ne vous a-t-on pas dit ce que devient mon père?
L'état où je me vois chez vous, me désespère:
Inutile, captif.... Et qu'ai-je fait enfin,
Pour me cacher ici comme un vil assassin?
Un impudent soldat m'aborde au labourage,
Veut emmener mes bœufs, mon plus bel attelage,
« Le gouverneur l'ordonne ainsi, » dit le brutal;
Je frappe, et mon bâton lui casse un doigt.

WALTHER FURST.

Melchthal,
Trop d'ardeur vous a fait oublier la prudence.
L'homme qui fut l'objet de votre violence
Ne faisait qu'obéir; c'était le gouverneur
Qui l'avait envoyé, votre supérieur;
Et comme vous étiez en faute et punissable,
En silence il fallait....

MELCHTHAL.

Mais de ce misérable
Devais-je supporter ces propos méprisants:
« S'ils prétendent manger du pain, ces paysans,

(1) Le traducteur à qui la *Revue Suisse* doit déjà la remarquable traduction en vers du *Don Carlos*, publiée l'année dernière, veut bien nous communiquer un extrait de celle qu'il a entreprise du *Guillaume Tell*. Nous reproduisons aujourd'hui cette scène qui ne perd rien à être publiée isolément.
(Note de la Rédaction).

« Eh bien ! qu'à la charrue ils s'attèlent ! » Mon âme
S'est déchirée alors que j'ai vu cet infâme
Détacher de leur joug mes bêtes, mes beaux bœufs.
Ils remuaient la tête, ils mugissaient tous deux
Comme s'ils comprenaient cette injustice extrême.
Justement furieux et m'ignorant moi-même,
J'ai frappé ce soldat.

WALTHER FURST à part.

Quand difficilement,
A notre âge le cœur se modère, comment
Vouloir que la jeunesse ardente se modère?

MELCHTHAL.

Je ne suis inquiet que du sort de mon père.
De l'appui de son fils il avait tant besoin !
Et voilà que ce fils, ce seul enfant est loin !....
Le gouverneur le hait, parce qu'avec noblesse,
La liberté, nos droits, il les soutint sans cesse.
Maintenant, ce vieillard, ils le tourmenteront !
Personne auprès de lui qui lui sauve un affront !....
Advienne que pourra !.... Ces angoisses mortelles....
Je pars !

WALTHER FURST.

Restez encore ; attendez des nouvelles....
On frappe !.... Eloignez-vous !.. Peut-être des soldats
De Landenberg.... Uri ne vous protége pas
Contre ce gouverneur : les tyrans se soutiennent.

MELCHTHAL.

Mais aussi, ce que nous avons à faire, ils nous l'apprennent.

WALTHER FURST.

Allez ! quand je verrai le danger détourné,
Je vous rappellerai, Melchthal.

(Melchthal sort).

L'infortuné !
Comment lui faire part de ce que je redoute ?....
Qui frappe ?.... A chaque bruit de la porte, j'écoute,
Craignant quelque malheur. Partout la trahison,
Et le soupçon qui veille. Il n'est pas de maison
Où de nos oppresseurs n'entrent les satellites ;
Pas un recoin n'échappe à d'infâmes visites.
Il nous faudra bientôt serrures et verroux
Pour être en sûreté.

(Il va ouvrir et recule étonné en voyant entrer Werner Stauffacher.)

Comment, Werner, c'est vous ?
Par le ciel ! jamais hôte et plus cher et plus digne,

Jamais homme meilleur, n'a franchi cette ligne.
Soyez le bienvenu, Werner, dans ma maison...,
Or çà, que venez-vous chercher dans ce canton,
Mon ami ?

STAUFFACHER lui donnant la main :

Les vieux temps et notre vieille Suisse.

WALTHER FURST.

Vous nous les amenez..... Que je me réjouisse
De vous voir ! Votre aspect me réchauffe le cœur....
Werner, asseyez-vous... Eh bien ? votre bonheur,
Gertrude, mon ami, votre femme charmante,
De votre sage Iberg la fille intelligente,
Se porte-t-elle bien ?.... Votre hospitalité
Est vantée en tous lieux ; l'éloge est mérité,
Et chaque voyageur avec soin le publie
Qui par le Meinrads-Zell se rend en Italie....
Venez-vous de Fluelen, et n'avez-vous rien vu
Avant que jusqu'ici vous soyez parvenu ?

STAUFFACHER s'asseyant.

Si, j'ai vu s'élever dans votre voisinage,
Une construction de fort mauvais présage.

WALTHER FURST.

Pour vous apprendre tout ce coup-d'œil a suffi,
Werner.

STAUFFACHER.

Une prison dans le canton d'Uri !
Vous n'en eûtes jamais, si loin qu'on se rappelle ;
Vous n'en connaissiez point que la tombe.

WALTHER FURST.

C'est celle
De notre liberté, que ce château maudit ;
C'est sa tombe, Werner, vous l'avez fort bien dit.

STAUFFACHER.

Un désir curieux ou quelque cause vaine,
Près de vous, Walther Fürst, n'est pas ce qui m'amène.
Je vous dois, mon ami, toute la vérité :
De bien cuisans soucis je me sens tourmenté.
J'ai laissé mon canton sous un joug qui l'accable ;
Je le retrouve ici, ce joug insupportable,
Car ce que nous souffrons, on ne peut l'endurer.
Et quel terme à nos maux pouvons-nous assurer ?
La liberté chez nous avec le sol est née ;
La Suisse avec douceur fut toujours gouvernée ;

Depuis que des bergers y gardent des troupeaux,
Le pays n'avait pas vu de semblables maux.

WALTHER FURST.

Oui, l'on use envers nous d'une rigueur extrême,
Et le vieux chevalier d'Attinghausen lui-même
Qui vit les anciens temps et qui peut comparer,
Dit que l'on ne peut pas plus longtemps l'endurer.

STAUFFACHER.

Sur Unterwald aussi pèse la tyrannie ;
Mais déjà de la mort, là-bas, on l'a punie :
L'autre jour le bailli de ce même canton,
Le traître Wolfenschiess dont on voit la maison
Sur le Rossberg, poussé d'une ardeur criminelle,
A voulu violer une femme d'Alzelle,
Celle de Baumgarten ; accouru sur le lieu
Le mari l'a tué d'un coup de hache

WALTHER FURST.

O Dieu !
Qu'elle est juste toujours ta justice céleste !....
Baumgarten, dites-vous ? cet homme doux, modeste ?
Il s'est sauvé du moins ? il est en sûreté ?

STAUFFACHER.

Votre gendre l'a fait passer de ce côté,
Et cet homme se trouve à Steinen à cette heure ;
Je l'ai reçu, je l'ai caché dans ma demeure.
Mais il m'a fait connaître un malheur plus affreux.
C'est à faire saigner tous les cœurs généreux.
Sarnen en fut témoin.

WALTHER FURST attentif :

Qu'est-ce donc ? dites vite ?

STAUFFACHER.

Près de Kerns, à Melchthal, ce beau domaine, habite
Henri de Halden, homme honnête, respecté,
Dont l'avis au village est une autorité....

WALTHER FURST.

On le connaît... Eh bien ? ce malheur effroyable ?....

STAUFFACHER.

D'un léger manquement son fils était coupable,
Lorsque, pour le punir, le gouverneur voulut
Qu'on dételât ses bœufs, les deux plus beaux qu'il eût.
Ce fils, du gouverneur a frappé l'émissaire,
Puis après, s'est sauvé.

WALTHER FURST dans la plus vive anxiété.

Mais le père? Le père?

STAUFFACHER.

Alors le gouverneur fait sommer le vieillard
D'avoir à lui livrer son fils et sans retard.
« De mon fils ,» répond-il ; « j'ignore la retraite,
« Je le jure — » et malgré ce serment on l'arrête,
Les bourreaux sont mandés,...

WALTHER FURST s'élance vers lui et veut l'emmener de l'autre côté de la scène.

Werner! n'achevez pas!

STAUFFACHER élevant la voix :

« De ton fils qui m'échappe au moins tu répondras ,
« Toi ! » lui dit Landenberg. On le jette par terre,
Et dans ses yeux , soudain fermés à la lumière,
Une pointe d'acier....

WALTHER FURST.

Juste ciel !

MELCHTHAL se précipitant sur la scène :

Dans les yeux ?

STAUFFACHER étonné à Walther Fürst :

Quel est donc ?...

MELCHTHAL le saisissant convulsivement :

Dans les yeux? dites !

WALTHER FURST.

Le malheureux !

STAUFFACHER.

Ce jeune homme est?...

(Walter Fürst lui fait des signes.)

Grand Dieu! Le fils de la victime?

MELCHTHAL.

Et je n'étais pas là!... Dans les deux yeux?... O crime!

WALTHER FURST.

Calmez-vous , supportez en homme ce malheur !

MELCHTHAL.

Et par ma faute ! et pour un moment de fureur.
Aveugle!... Il est aveugle!... Et pour toujours!... mon père!

STAUFFACHER.

Il ne reverra plus du soleil la lumière,
Je vous l'ai dit : ses yeux sont éteints désormais.

WALTHER FURST.

Ménagez sa douleur.

MELCHTHAL.

Ne plus voir! Plus jamais!

(Il met la main sur ses yeux et garde pendant quelques instants le silence; puis se tournant tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre de ses deux interlocuteurs, il dit d'une voix douce et étouffée par les sanglots).

La lumière du jour est un présent céleste.
Tous les êtres de Dieu, l'Univers nous l'atteste,
Tous les êtres heureux, vivent de ses rayons;
La plante même en a besoin : nous la voyons
Qui la cherche, et se tourne avec amour vers elle.
Et lui!... plongé vivant dans la nuit éternelle!!
Vivant!!... Les prés, les fleurs, de ce pauvre vieillard
Ne pourront plus jamais récréer le regard!
Ces pics que le soleil de sa pourpre colore,
Il faut donc qu'il renonce à les revoir encore!
Mourir ne serait rien, mais vivre sans y voir!
C'est le plus grand malheur qu'on puisse concevoir...,
Quelle est cette pitié que vos yeux font paraître?
La pitié! ce n'est pas pour moi qu'elle doit être :
J'ai mes deux yeux, je vois, mais à mon père, hélas!
Je ne puis les donner! à lui qui ne voit pas!
Mes yeux sont inondés d'un torrent de lumière,
Et je n'en puis transmettre un rayon à mon père!

STAUFFACHER.

Hélas! quand je voudrais pouvoir tarir vos pleurs,
Il me faut ajouter encore à vos douleurs :
Landenberg a plus loin étendu sa colère :
Dépouillé de ses biens, votre malheureux père,
Aveugle, presque nu, le bâton à la main,
Errant de porte en porte y mendira son pain.

MELCHTHAL.

A ce vieillard aveugle un bâton, la misère!
Ils l'ont privé de tout, même de la lumière,
Même de ce soleil auquel tout homme a droit,
Que le plus malheureux comme son bien reçoit!
Ah! ne me dites plus, qu'il faut que je me cache,
Qu'il faut rester ici! Non, non, je fus un lâche
De ne songer qu'à moi, mon père! d'oublier
Qu'à ton salut, d'abord, ton fils devait veiller,
Et de laisser en gage une tête si chère,
Aux mains de ce bourreau!... Lâche prudence, arrière!
Maintenant je n'ai plus qu'une pensée au cœur :
Je veux du sang! J'irai trouver ce gouverneur —
Rien ne peut m'arrêter — Il faudra qu'il m'entende.
Les deux yeux de mon père il faut qu'il me les rende!

Je trouverai le monstre entouré de soldats,
N'importe ! à ma vengeance il n'échappera pas.
Pourvu que dans son sang ma fureur assouvie
Calme un peu mes douleurs, peu m'importe la vie !

WALTHER FURST.

Restez ! ce serait faire un inutile effort.
Landenberg à Sarnen et dans son château-fort,
Brave votre courroux, votre vaine menace.

MELCHTHAL.

Fût-il sur le Schreckhorn, sur ce palais de glace ;
Fût-il sur la Jungfrau dont le front argenté,
Se cache dans les cieux de toute éternité,
Je saurai jusqu'à lui me frayer un passage.
Avec vingt jeunes gens brûlants de mon courage,
Je veux, de son château, faire crouler les tours ;
Et si l'on refusait de me prêter secours,
S'il se peut que l'amour de vos biens vous arrête,
Sous le joug des tyrans si vous courbez la tête,
J'irai, dans la montagne assemblant nos pasteurs,
Sous la voûte du ciel, dans des lieux où les cœurs
Ne sont pas corrompus, où la pensée est pure,
J'irai leur raconter cette horrible aventure !

STAUFFACHER à Walter Fürst :

Nos maux sont à leur comble ; est-ce que vous pensez
Qu'il faille attendre plus ?

MELCHTHAL.

N'est-ce donc pas assez ?
Que pourrait craindre encor la nation proscrite
Où l'œil n'est point assez gardé par son orbite ?
Sommes-nous sans défense ? A quoi nous servirait
De manier la hache et de lancer le trait ?
Tout être qui voit mise en jeu son existence,
Sait, dans son désespoir, trouver une défense :
Le cerf, lorsque les chiens l'ont réduit aux abois,
S'arrête et leur fait voir son redoutable bois ;
Le chamois, du chasseur dont il est la victime.
Se venge en l'entraînant avec lui dans l'abîme ;
Et lui-même le bœuf, si docile, si doux,
Qui comme un serviteur est au milieu de nous,
Qui vient tendre la tête au joug qu'on lui présente,
Qu'on l'irrite, il se dresse et sa corne puissante
Jusqu'au milieu des airs lance son ennemi.

WALTHER FURST.

Si comme nous pensaient Schwytz, Unterwald, Uri,
Peut-être alors.....

STAUFFACHER.

Uri, que votre voix appelle!
Unterwald, répondez! et Schwytz sera fidèle
A ses anciens serments.

MELCHTHAL.

J'ai des amis nombreux
Au canton d'Unterwald ; je sais que chacun d'eux
Expose avec bonheur et son sang et sa vie
Quand il sait qu'un ami le protège et l'appuie....
O mes maîtres! O vous, les sages du pays!
Quand ainsi tous les trois nous sommes réunis,
Dans ce grave conseil mon inexpérience
Devrait, je le sens bien, me forcer au silence ;
Si je n'ai pas vécu comme vous de longs jours,
Oh! ne méprisez pas mes avis, mes discours!
Ce n'est pas que j'écoute une fougue imprudente ;
Je cède à ma douleur, à ma douleur poignante,
Capable d'attendrir le plus barbare cœur.
Chacun de vous est père et vise à ce bonheur
Que son vertueux fils l'honore, et que ce culte
Loin de ses cheveux blancs sache écarter l'insulte ;
Eh bien! quoique au milieu de nos calamités,
Vos personnes, vos biens soient encor respectés ;
Quoique vos yeux encor reçoivent la lumière,
Ah! ne restez pas froids en voyant ma misère!
On tient sur vous aussi le glaive suspendu ;
Car si notre pays pour l'Autriche est perdu,
A son pouvoir c'est vous qui le sûtes soustraire :
C'est le seul crime aussi qu'elle fasse à mon père.
Coupables comme lui tous les deux, attendez
Le même châtiment.

STAUFFACHER à Walter Fürst :

Walther Fürst, décidez!
Je suis prêt à vous suivre.

WALTHER FURST.

Allons avec prudence.
Consultons Sillinen, Attinghausen. Je pense
Que de semblables noms nous vaudront des amis.

MELCHTHAL.

Est-il de meilleurs noms dans tout notre pays
Que les vôtres? Sont-ils de valeur usurpée?
Comme en une monnaie au meilleur coin frappée,
Le peuple s'y confie. Oui, ces noms sonnent bien.
Vous avez hérité de vos pères un bien

Dont en vos mains encor s'augmente la richesse :
Leurs vertus. — Qu'avons-nous besoin de la Noblesse?
Agissons seuls! Réduits à nous-mêmes, je crois
Que nous suffirons bien à défendre nos droits.

STAUFFACHER.

Le mal que nous souffrons, la Noblesse l'ignore :
Le torrent aux sommets ne monte pas encore,
Il sévit maintenant dans les lieux les plus bas.
Des nobles le secours ne nous manquerait pas,
S'ils voyaient le pays s'armer à juste titre.

WALTHER FURST.

Entre l'Autriche et nous s'il était un arbitre,
Tranquilles nous pourrions attendre son arrêt :
Le bon droit, la justice, au moins déciderait.
Mais c'est notre empereur, notre juge suprême
Qui nous opprime! — Il faut s'en remettre à soi-même,
Avec l'aide de Dieu.

(A Stauffacher.)

Sondez votre canton ;
J'agirai sur Uri. — Mais qui chargera-t-on
D'aller dans Unterwald?

MELCHTHAL

C'est à moi de m'y rendre :
Il m'importe.....

WALTHER FURST.

Melchthal, je dois vous le défendre :
Vous êtes sous le toit de l'hospitalité ;
J'ai le droit de veiller à votre sûreté.

MELCHTHAL.

Ah! laissez-moi partir! Je connais les passages,
Les sentiers inconnus, des lieux les plus sauvages ;
J'ai des amis, chez eux ils me recueilleront ;
Contre mes ennemis ils me protégeront.

STAUFFACHER.

Ne le retenez pas, Dieu lui sera propice.
Là-bas je ne crains point que quelqu'un nous trahisse ;
On y porte le joug trop impatiemment
Pour que la tyrannie y trouve un instrument.
Là Baumgarten aussi peut travailler dans l'ombre,
Et de nos partisans faire grossir le nombre.

MELCHTHAL.

Mais, sans donner l'éveil, comment donc entre nous
Pouvoir communiquer?

STAUFFACHER.

Fixons des rendez-vous
Dans Brunnen ou dans Treib où les marchands descendent.

WALTHER FURST.

De semblables projets, mes bons amis, demandent
Plus de précautions. — Ecoutez mes avis :
Sur la gauche du lac, vers Brunnen, vis-à-vis
Des aiguilles de Schwytz, il est un pâturage,
Un pré, que nos bergers nomment dans leur langage
Le Gruttli, parce que l'on a coupé les bois
Qui sur ce même pré se voyaient autrefois.
(Au sein de la forêt il forme une clairière.)

(A Melchthal.)

D'Unterwald et d'Uri c'est là qu'est la frontière,

(A Stauffacher.)

Et, de Schwytz, un bateau promptement y conduit.
Par de secrets sentiers on peut venir la nuit,
Et, là, tenir conseil sans craindre une surprise.
Que chacun de nous trois dans cet endroit conduise
Dix hommes éprouvés et pensant comme nous.
Nous délibérerons sur l'intérêt de tous ;
Dieu nous inspirera dans ce moment suprême.

STAUFFACHER.

Soit ! — Votre main tous deux, braves amis. — De même
Que tous les trois ici nous nous donnons la main
Comme d'honnêtes gens, de même il est certain
Que contre les tyrans sous lesquels ils gémissent,
A la vie, à la mort, les trois cantons s'unissent.

WALTHER FURST et MELCHTHAL ensemble :

A la vie, à la mort !

(Ils se tiennent encore pendant quelques instants la main et gardent le silence.)

MELCHTHAL.

O mon vieux père ! ô toi
Qui ne peux plus jouir du jour que tu reçoi !
Tu ne le verras point le jour qui va nous rendre
La sainte liberté, mais tu pourras l'entendre !
Alors que, des signaux par nos mains allumés,
Les Alpes montreront leurs sommets enflammés,
Alors que des tyrans viendra la dernière heure,
Que leurs forts crouleront, alors, dans ta demeure,
Le Suisse libre enfin va se précipiter ;
Chacun s'empressera de venir t'apporter
Notre heureuse nouvelle, et dans ta nuit, mon père,
Tu verras un moment resplendir la lumière !

(Ils se séparent.)

THÉODORE BRAUN.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

AOUT.

Les deux questions de fait qui préoccupent les esprits, à cette heure, sont fort inégales, et ce n'est pas la moindre qu'on discute le plus briévement à Paris. La France interviendra-t-elle en Italie? Qu'adviendra-t-il du rapport de la Commission d'enquête qui incrimine MM. Ledru-Rollin, Caussidière et Louis Blanc, à propos des affaires du 15 mai et des 23-26 juin? Ceci semble puéril à côté des éventualités d'une décision qui peut amener la guerre avec l'Autriche et, par suite, une conflagration presque générale : toutefois, soit qu'on regarde l'intervention comme à-peu-près inévitable, (et elle l'est en présence des échecs de Charles-Albert), soit qu'on aît confiance en la politique du Président Cavaignac, qui agit plus qu'il ne parle, on prend avec une sorte de consentement général et sans discussions les bruits de mouvements de troupes, de marches forcées, etc. (à la bourse les fonds baissent pourtant), tandis que tout le monde prend feu pour et contre sur l'opportunité du rapport de la Commission d'enquête, sur ce rapport lui-même et sur la lumière qu'il essaie d'appeler au moins à la surface du chaos dans lequel nous avons vécu, jusqu'à la convulsion sanglante qui nous en a arrachés.

Consciencieux, très-détaillé, effrayant pour les hommes dont l'action politique n'a pas toujours été droite et pure, ce rapport ne sera discuté par l'Assemblée, ou plutôt par les intéressés devant l'Assemblée, qu'après avoir été imprimé et distribué, c'est-à-dire dans cinq ou six jours seulement. C'est une œuvre où l'on ne peut méconnaître le zèle et les bonnes intentions, mais dont l'opportunité est fort contestable dans ce moment. Il est certain que, dans l'état des choses, et la répulsion de la France contre les partis de l'émeute étant si forte, il y a peu d'intérêt fondamental et immédiat à savoir et à constater si

trois ou quatre hommes en vue, quelque importance qu'on leur suppose, on pris part ou non, directement ou indirectement aux complots aventureux autant que coupables qui ont abouti aux sanglantes journées de juin. L'irritation excessive que ce débat jette entre les partis de l'Assemblée n'est-elle pas plus fâcheuse en soi que la vérité même obtenue ne sera utile, puisqu'il ne s'agit que du passé et que, bien loin de reprendre crédit dans le pays, les vaincus connus et inconnus n'ont plus de chances maintenant en leur faveur que celles qui pourraient leur venir d'une réaction?

Or, les réactions, d'où sortent-elles, sinon du développement rigoureux du droit d'un principe porté à toutes ses conséquences? Il y a peu de profit politique actuellement à tirer d'une position de victimes qu'on donnera à des hommes dépassés, annullés et impuissans. Beaucoup d'esprits modérés le sentent et s'en affligent; non point pour les accusés autant que pour la chose publique : car, qui ne serait charmé au fond, en tout bien tout honneur, de voir tel prédicant socialiste dont le troupeau égaré s'en va être transporté outre-mer pour avoir traduit en actions des doctrines irréalisables, de le voir, dis-je, associé aux destinées de ces pauvres gens dont le plus grand crime et le plus grand malheur est d'avoir cru aveuglément en la parole d'un homme. Que cet homme, s'écrie-t-on, leur montre donc le chemin de leur nouvelle patrie et de leur nouvelle civilisation!

— Malheureusement, beaucoup de ces philosophes-organisateurs au petit pied ressemblent à la caricature qui montre M. Cabet se mettant en route pour l'Icarie quand il abandonne ses pantoufles pour se mettre au lit. Ils sont très-forts et très-actifs dans le pays des raisonnemens, pour ne pas dire dans le pays des rêves; mais c'est à la condition expresse et sous entendue que les faits n'interviendront jamais; attendu que de quelque côté qu'ils viennent, les faits sont des bourrus incommodes qui dérangent toujours l'équilibre d'un système.

— A ce que prétend une maligne anecdote, peut-être un peu apocryphe mais qui mériterait de ne pas l'être, M. Proudhon serait tout-à-fait conséquent à cette règle générale des penseurs socialistes, communistes, etc. Il habite un petit pavillon dépendant d'une grand maison, rue de l'Ouest et, comme de juste, ne paie jamais les termes de son loyer. Le propriétaire l'avait vainement plusieurs fois relancé et sollicité à cet égard. M. Proudhon faisait de ces requêtes civiles ou inciviles le cas qu'elles méritaient et continuait à ne pas payer. Sur ces entrefaites, il entre à l'Assemblée Nationale dans les flots de cet étrange contre-courant ultra-démocratique qui accompagna la nomination de M. Thiers, Victor Hugo et consorts. Tout effrayé de cette manifestation populaire en faveur de M. Proudhon, et s'exagérant l'importance de celui-ci, une fois dans l'Assemblée Nationale, son propriétaire réfléchit qu'après tout ce petit pavillon n'est rien pour lui, surtout en compa-

raison de la bienveillance ou plutôt du pardon de son locataire, qu'il s'agit de conquérir. Il va donc le voir et, avec toute la modestie de maintien qui convient à la générosité de son procédé, il lui annonce son intention de lui donner en toute propriété le pavillon qu'il occupe et de faire passer l'acte de cession immédiatement. — « Pas du tout, pas du tout, Monsieur, lui réplique M. Proudhon. Si mon logement m'appartenait, il faudrait que je payasse les impôts, les contributions, etc. : cela ne me regarde pas, gardez votre bien.

« — Sapristi ! exclamait en sortant le malheureux propriétaire. Voilà qu'à présent on ne peut pas même *donner* sa maison. Si c'est un avant-goût du bonheur qu'on nous prépare, il est flatteur ! »

— Tout conspué qu'il soit par les rieurs, par ses adversaires et surtout par les conséquences forcées qu'on tire de ses doctrines, M. Proudhon n'est pas uniquement un homme ridicule, un rêveur, un logicien immuable c'est-à-dire absurde. Il est le point extrême, hardi et franc où viennent aboutir beaucoup de théories socialistes encore voilées et à demi nuageuses qui n'osent pas dire leur dernier mot, avouer leur dernière fin. Sa franchise extrême lui a donné une vigueur que n'auront jamais ses confrères honteux de l'être; mais aussi il a exposé au grand jour l'idole fantastique de ce Temple de l'avenir, dont les adeptes entr'ouvraient à peine de temps en temps une porte dérobée devant les aspirations de la foule, toujours attirée par l'inconnu, toujours avide de ce qui lui promet plus que la condition humaine ne peut tenir. Avec le demi-jour du sanctuaire, avec la nuageuse atmosphère de l'encens, des rideaux et des draperies, ont disparu bien des prestiges et bien des illusions. Peu de gens ont osé trouver beau et bon ce Moloch immuable qui se déclare déjà le possesseur de notre terre et de notre ciel, après holocauste faite devant lui, par la société, de tous ses droits, principes, mœurs et idées traditionnelles. Malheureusement M. Proudhon a dit vrai, peut-être, en avançant qu'il n'y a plus aujourd'hui *que des faits ;* mais tous ces faits sont encore contre lui, ils protestent, ils suffiront à protester, il faut l'espérer, jusqu'à une prochaine invasion du principe spirituel et religieux qui peut seul féconder la civilisation et la société, en rattachant la vérité qui passe, la vérité du fait à la vérité éternelle, à l'essence de la vérité, à Dieu.

L'occasion qui a produit M. Proudhon et ses doctrines à la barre de l'Assemblée Nationale, et, par suite, à celle du pays, a été amenée par lui-même. Il a fait une motion pour que le tiers des intérêts, paiements de toute sorte faits par un débiteur à son créancier, fût divisé en deux parties égales, l'une retournant au débiteur, l'autre retenu par l'état. Cette proposition fut renvoyée à une commission, et M. Thiers désigné pour faire le rapport : assurément la position était enviable pour un homme politique, et M. Thiers l'a exploitée avec la lucide et pratique intelligence qu'on lui connait. Il a poussé M. Prou-

dhon à exposer les conséquences les plus absolues et les plus sauvages de son système, c'est-à-dire à en démolir la puissance de ses propres mains. Il est même jailli de la discussion quelques aveux inattendus qui rendent le fameux axiôme du *droit au travail* bien malade, M. Proudhon ayant dit franchement que la garantie de ce droit renferme, en principe, l'abolition de la propriété.

Aussi l'Assemblée Nationale, à l'unanimité moins deux voix, a-t-elle déclaré la proposition du citoyen Proudhon « une atteinte odieuse aux » principes de la morale publique, etc. » Et il ne faut pas oublier que l'Assemblée est bien plus avancée que la France dans les idées démocratiques et sociales. Donc l'avenir de celles-ci n'a rien de bien prochain, même sur la terre entreprenante que le monde semble charger de faire ses expériences humanitaires.

Le rapport de M. Thiers a donc eu un grand succès. Ses adversaires et le parti socialiste ont cherché et en partie réussi à en diminuer l'effet, en présentant Proudhon comme ne méritant pas l'honneur qu'on lui faisait de le combattre. On a parlé du combat du *chevalier Thiers contre le dragon-Proudhon ;* on a dit: M. Thiers va *manger du Proudhon*, etc.

Les personnes qui connaissent celui-ci, mais qui ne l'aiment pas, disent que le jour où il aura un disciple qui sera publiquement de son avis, il éprouvera le besoin d'en changer, attendu qu'alors il ne serait plus seul à faire événement par le cynisme du sophisme. La vanité la plus immense et la plus avide de bruit serait, selon ces personnes, son principal mobile et la force qui l'a porté si loin. Il est bien alors de cette race d'Erostrates français qui ne voit qu'une chose importante et sérieuse dans le monde, le retentissement de son nom, l'éclat de son éphémère et sinistre pouvoir. Cette race existe ici beaucoup plus qu'on ne croit et explique, à la voir de près, bien des choses insensées. Avec le fanatisme d'une idée, le Français combine souvent le fanatisme de lui-même: mettez-le au pouvoir, tout est sauvé à ses yeux, quoi qu'il fasse. Et ceci s'entend d'hommes de pensée, très distingués, et aussi sérieux que le comporte un pareil travers d'esprit.

— Le contraste est grand, le saut brusque pour passer de là au général Cavaignac, à ce dictateur modeste et ferme, appelé si inopinément à l'honneur de sauver la France d'abord, puis ensuite de la gouverner, ce qui est peut-être encore plus difficile. Quoi qu'il en soit, l'austère Président réussit assez, même auprès de ceux qui, lui accordant, comme tout le monde, le titre d'honnête homme, ne lui accordent pas celui d'homme d'état, ni même d'homme de guerre au degré où il faut l'être pour diriger un ensemble d'opérations militaires. Avec sa simplicité, sa dignité et son bon sens, il s'est montré jusqu'ici, à la tribune et dans ses actes officiels, supérieur à ce qu'on attendait; sur-

tout on a senti en lui quelque chose d'un chef, ce qu'on n'avait pas eu depuis la révolution, pas plus avec les violents qu'avec les modérés.

On parlait beaucoup, ces jours derniers, du mariage du général Cavaignac, qui vit avec sa vieille mère et dont les salons immensément remplis exigeaient la présence d'une jeune femme qui présidât aux réceptions et fît les honneurs des soirées officielles. On désignait même la personne honorée de son choix, et c'est une demoiselle dont la famille maternelle est d'origine vaudoise. Jusqu'ici rien n'est certain. Malheureusement la santé du Président est mauvaise : il a la poitrine délicate et le climat d'Afrique convenait mieux à sa constitution que celui d'Europe.

— Les commissions militaires qui procèdent au triage des prisonniers pour les affaires de juin fonctionnent avec une activité extrême, et cependant ne peuvent réussir à désencombrer les forts et les prisons, de nouvelles arrestations devenant chaque jour nécessaires, par suite des interrogatoires qui révèlent de nouveaux insurgés. Les commissions divisent ceux-ci, à mesure qu'ils sont examinés, en trois catégories : l'une, de révoltés pris les armes à la main, ou convaincus, destinés à passer devant les conseils de guerre ; la seconde, d'insurgés moins coupables, condamnés à la transportation ; et enfin la troisième, de gens mis en liberté immédiatement, avec ou sans conditions ultérieures.

Le premier convoi des insurgés condamnés à la transportation est parti pour le Hâvre, nombreux de 500 prisonniers. Il a été embarqué et dirigé sur Brest par la frégate l'*Ulloa*, pour attendre sur un vaisseau sa dernière destination, jusqu'ici inconnue. D'autres convois suivront sans interruption pour désobstruer les forts. Les ports de mer garderont les prisonniers sur les vaisseaux, en attendant le départ général. Toutes les précautions sont prises pour la sûreté et la salubrité des détenus. Le général Cavaignac a, d'ailleurs,, armé et muni toutes les côtes, depuis qu'il est au pouvoir.

Pour résister à la pitié qu'inspirent tant d'infortunes et de souffrances individuelles, dont nul ne peut dire tout innocent à l'abri, il faut se rappeler le danger imminent que la civilisation a couru dans les journées de juin, l'imprudence qu'il y aurait à laisser encore ce mauvais levain de la république rouge et socialiste fermenter dans les rangs troublés d'une population malheureuse que le travail, la patience et l'union seuls peuvent sauver. La leçon a coûté trop cher pour qu'il soit permis de la perdre. La France a payé sa paix actuelle (et Dieu sait que cette paix est rude) du plus cher, du plus pur de son sang. Tout le monde a souffert, beaucoup souffert ; mais qui rendra à leur pays ces hommes de cœur, de dévouement et de courage qui sont morts les uns après les autres, jonchant de bornes funèbres

le chemin qui s'est r'ouvert pour la France vers l'ordre et la sécurité.

Le général Négrier, d'abord, frappé d'une balle mortelle à la Bastille, au point culminant de sa glorieuse tâche; à côté du représentant Charbonnel, qui lui survécut deux jours. Le général Bréa, lâchement assassiné à la barrière de Fontainebleau par les insurgés auxquels il avait confié sa personne pour essayer de les ramener sans être obligé de les écraser. Le général Bourgon, un des braves de l'armée d'Afrique, mort le 30 juin, des blessures qu'il avait reçues à la barricade de la Chapelle-Saint-Denis. Le général François. La général Reynaud. Et tant d'officiers supérieurs de la garde nationale, de la garde mobile et de la garde républicaine! tant de braves gens, pères de famille! tant de pauvres soldats, souvent massacrés d'une manière cruelle! tant de blessés légèrement, pensait-on, et qui sont tous morts!

La lugubre liste est bien loin de s'arrêter. Le général Bedeau, qu'on croyait hors de danger, est depuis quelques jours dans un état alarmant. Ira-t-il donc aussi rejoindre l'archevêque de Paris, ce martyr volontaire, dont le dévouement mérite, de nous autres protestants, un pieux respect, une jalousie chrétienne? Aux esprits assez malheureux pour avoir besoin de douter de la pureté d'un zèle si bien éprouvé, nous rappellerons des circonstances aussi petites que significatives dans une si grande chose: l'archevêque, malade et fatigué déjà, partit à pied de chez lui pour demander la permission d'aller aux insurgés du faubourg Saint-Antoine, et cette permission il l'obtint à l'hôtel de la Présidence, c'est-à-dire à l'autre extrémité de Paris. De là, il revint à pied à la Bastille, sans s'arrêter, préludant à son martyre par des fatigues inaperçues, qui devaient assurément coûter beaucoup à son corps et à ses habitudes. Une âme soutenue par l'esprit de sacrifice donne seule la force d'accomplir tout cela joyeusement et d'arriver à la mort la prière à la bouche et l'amour dans le cœur. Dieu veuille donner à tous ce qu'il faut pour comprendre cet héroïsme chrétien! Dieu veuille nous préserver tous de la souillure qu'il y aurait à essayer de le souiller! Le Christ a-t-il donc tant de disciples, et ces disciples font-ils tant de glorieuses actions qu'il faille se hâter d'en désavouer une?

Après le général Duvivier, blessé légèrement au pied et que la contention d'esprit a tué, plus que sa blessure, est tombé encore le général Damesme, amputé de la cuisse, presque guéri et néanmoins enlevé en quelques heures. Le second, plein d'avenir et de foi, qui demandait à Dieu de vivre pour apprendre à son enfant, non encore né, *à aimer Dieu et les hommes*. Le premier, homme d'énergie et d'intelligence, à qui l'on doit, entr'autres, l'organisation de cette garde mobile si vaillante et si bien dressée aux instincts militaires.

Tous ces généraux, tous ces officiers enfin, que l'Afrique avait épargnés et que l'impie audace des balles françaises a su atteindre,

qui dira ce qu'ils auraient été à la tête des armées de la France? Qui remplacera ce qu'ils aurait pu faire pour la gloire et le bonheur de leur pays? Que ne peut-on en donner un, un seul à l'Italie, à la tête d'un de ces bataillons intrépides, à demi détruits par leurs frères, dans les rues ensanglantées de Paris.

—Le génie de la France est si fortement doué d'instincts militaires qu'il ne faut pas trop s'étonner si le déroulement de son histoire ramène souvent la domination de l'épée au lieu de celle des institutions, et si l'état vraiment normal de la nation semble beaucoup mieux assis sous le régime militaire que sous aucun autre. Une femme d'esprit disait l'autre jour: « L'état de siége est la lune de miel da la république. » Cette réflexion n'est singulière que de loin. Jamais, ni sous la monarchie, ni depuis, ni même en rêve, à Paris, on n'a joui d'une sécurité pareille à celle qui règne depuis qu'on est bien convaincu de la domination absolue de l'état de siége.

— C'est, par exemple, ce que ne comprennent pas du tout, malgré toute leur habileté, les gens comme Emile de Girardin et ses pareils. Le salut public, obtenu par les seules voies qui pouvaient le garantir, les touchent beaucoup moins que la violation des institutions ordinaires ne les blessent. Aussi les réclamations passionnées du directeur de *la Presse*, depuis sa libération, sont-elles innombrables, habiles et absurdes en même temps. Il entasse les accusations, les citations, les témoignages, les autorités, sans s'apercevoir qu'il ne lui manque qu'une toute petite chose, savoir l'idée même de la situation. Avec tout son savoir-faire, toute son activité, toute son adresse, il fait quelquefois l'effet d'un homme qui a perdu la tête, qui agit dans un milieu qu'il ne connaît pas, qui nage, par exemple, sur un plancher ou veut marcher dans l'eau. Le plus simple enfant, le premier venu le lui dirait, s'il écoutait quelque chose. Mais, depuis longtemps, hélas! l'espèce journaliste n'écoute que son propre bruit et le prend trop souvent pour l'écho de la vie générale. Ajoutez à cela une vanité féroce, une préoccupation de soi constante, et vous arriverez à concevoir comment M. de Girardin a pu écrire, dans son *journal d'un journaliste au secret* des phrases naïves d'un amour propre fou: « — Celui qu'on a quelquefois appelé le *Napoléon du journalisme*, à la Conciergerie ne trouva, du moins, pas d'Hudson-Lowe.» — « A ce moment (celui de son arrestation) qu'on me permette de l'avouer, je fus content de moi!! » Dans *la Presse* qui a reparu, même préoccupation du *moi* dans l'imposant ensemble de la situation générale. Comme les Bourbons de l'exil, M. de Girardin revient de la prison n'ayant rien appris et rien oublié. Il ne se doute pas plus de l'immense et suprême chemin de la France vers l'abîme ou vers l'avenir que lorsqu'il écrivait ses pages incendiaires de février en juin. Il ne voit pas qu'il s'agit maintenant pour le monde d'une lutte de vie et de mort

dans laquelle on ne peut tolérer même la piqûre d'une guêpe, si elle excite les combattants et désarme un bras utile. Le mal qu'a fait *La Presse* depuis février, avec son mauvais esprit, ses taquineries, ses accusations et excitations continuelles, son immense publicité, ce mal est incalculable, et aucun homme de bon sens n'a été tenté d'en vouloir au général Cavaignac de suspendre les attaques de ce joûteur ardent et intrépide, qui excitait et irritait les esprits.

— La *Liberté*, la *République*, l'*Assemblée Nationale*, tous les journaux suspendus enfin, ont reparu comme *La Presse*, ou du moins ont pu reparaître. A côté de ces résurrections il se prépare, ou plutôt il se fait une nouvelle génération de journaux et une modification dans les anciens. Ceux-ci à-peu-près délaissés par l'*Annonce*, cette poule aux œufs d'or si savamment élevée par Duveyrier et Girardin, sont obligés de hausser les prix d'abonnement et de réunir toutes les ressources de la réclame pour ramener l'abonné. (Voyez *La Presse* annonçant que la publication des Mémoires d'*Outre-Tombe* va bientôt commencer dans ses feuilletons.)

— M. de Chateaubriand a choisi en grand poète sa dernière station sur la terre. Battu par les vagues, caressé par les brises de la mer, solitaire dans son îlot couronné d'une pâle verdure, avec un bloc de granit et une croix de fer, ce tombeau est bien celui qu'il fallait à notre imagination, pour que rien ne troublât l'harmonie du souvenir autour du nom de Chateaubriand. Les vaisseaux le salueront en passant et, disait-il lui-même, « quand ma cendre recevrait quelques boulets ennemis, il n'y aurait pas de mal, je suis un vieux soldat. »

Nous avons donné d'après les journaux et la lettre de l'abbé Deguerry, curé de Saint-Eustache, les dernières paroles ou les dernières pensées de M. de Chateaubriand [1]. Qu'il ait eu la force, comme on l'a raconté, de les exprimer avec énergie, ou qu'il les ait murmurées vaguement, ou que même on ait voulu surprendre sur ses lèvres mourantes un écho de ce qu'il ne pouvait plus exprimer au dehors, de ce qu'il avait seulement dans le cœur, cela importerait peu : l'essentiel serait que réellement il eût mis, par là, au livre de sa vie une conclusion dont il pût dire avec encore plus de vérité que La Fontaine en terminant le recueil de ses fables :

> Cette leçon sera la fin ces ouvrages,
> Par où saurais-je mieux finir?

Sans prétendre nous inscrire en faux contre cette version telle que nous l'avons rapportée ; en desirant vivement, au contraire, qu'elle repose sur quelque chose de fondé, la vérité et des renseignemens sûrs nous obligent pourtant d'ajouter que, déjà avant sa fin, le trait le plus sen-

[1] Voir notre dernière *Chronique*, page 437 de ce volume.

sible de l'état de Chateaubriand était une grande faiblesse physique, dans laquelle il ne retrouvait pas toujours sans peine les noms des personnes connues qui venaient le voir : suivre une idée quelconque, observait-il lui-même, lui causait une extrême fatigue ; depuis assez longtemps, pour cette raison ou pour une autre, il se renfermait dans un morne silence. L'illustre vieillard s'est donc *éteint*, et s'il a prononcé les paroles qu'on lui attribue, ce serait dans un éclair passager et un dernier moment de réveil.

— On a beau en avoir journellement la preuve, on n'en est pas moins étonné chaque fois qu'elle se produit : tout se voile, se gaze, se décore, se dramatise et se *fabulise* en France; singulier rapport de plus entre les Athéniens modernes et leurs émules de l'antiquité. Il est étonnant combien avec l'esprit le plus lucide du monde, ils se plaisent peu dans la vérité ; même au point de vue politique et social, c'est là un mal immense ; mais l'homme et l'humanité ne sont-ils pas, n'ont-ils pas toujours été, en ce sens, bien grecs et bien français?

— Les journaux nouveaux-nés nous paraissent peu viables, ou du moins fort peu intéressans. L'*Evènement*, qui a paru sous le patronage de M. Victor Hugo, mais qui proteste maintenant de son indépendance vis-à-vis de lui par pure précaution oratoire, l'*Evènement* n'est autre, en esprit et en substance que la vieille, emphatique et lourde *Epoque :* c'est le même style redondant et plein d'antithèses prétentieuses, la même manière enflée et maniérée, le même *faux* dans le jugement. Le feuilleton dramatique est fait par M. Vacquerie dont nous avons déjà plus d'une fois cité des phrases merveilleuses. Malgré son aplomb surprenant, cette école de journalistes et écrivains émancipés de toute tradition n'attrape guères le succès : il est vrai qu'elle sait s'en passer et n'en a pas le front moins haut. Elle use du droit d'accuser le *bourgeois imbécile*; comme la république rouge, qui nous appelait *affreux boutiquier*, le 22 juin, si nous prenions la liberté de respirer l'air du ciel devant notre porte, où il n'y a boutique quelconque. La fantaisie et les *fantaisistes*, comme on appelle la queue traînante de l'ultra-romantisme, paraissent avoir eu aussi leur 15 mai, leur 25 juin dans une pièce grossièrement et ennuyeusement boufonne de ce même M. Auguste Vacquerie, intitulée *Tragalbadas*. C'est du Scarron, moins le naturel et l'esprit incontestable de ce dernier : le tonneau sans le vin; rien que de la lie, encore péniblement amassée.

— Malgré la subvention extraordinaire votée par l'Assemblée Nationale pour r'ouvrir les théâtres et faire vivre la multitude qui se rattache à leur exploitation, drames et vaudevilles ne sauraient lutter contre l'intérêt de la réalité. D'ailleurs, on le conçoit, les œuvres ori-

ginales et fortes manquent complètement. Les gens de lettres travaillent pour vivre, et sans inspiration.

— Le 3me volume de Port-Royal, qui va paraître, sera peut-être le seul livre de travail sérieux qui soit publié pendant ces jours fiévreux et dévorés. Il sera à la fois une belle œuvre et une bonne action : une œuvre charmante et érudite, gracieuse et profonde, fine et définitive, une action bienfaisante qui donnera de douces heures, arrachées au fracas des événemens, à tous les esprits littéraires, à tous les cœurs sérieux. Nous avons eu le bonheur de vivre avec le Pascal retrouvé des pages de M. Sainte-Beuve, pendant que le tambour du 16 avril faisait trembler nos fenêtres, et cette jouissance recueillie que nous annonçons aux amis de la vraie littérature, de la vraie histoire, nous l'avons déjà éprouvée : notre prévision n'est que de l'expérience et de la reconnaissance.

— La *Gazette de France* a été saisie, et quelques-uns de ses articles incriminés, comme ayant pour but de changer ou de détruire le gouvernement. Le moment n'est pas mal choisi pour donner une leçon à la presse quand le *Père Duchesne*, la *Vraie République*, etc., sont rendus à leur cynique liberté.

— Un incident encore assez obscur a mis en émoi la curiosité publique et les habitans de la place Saint-Georges, où est la maison de M. Thiers. L'autre soir, au moment où M. Mignet, qui porte un chapeau gris comme M. Thiers, sonnait à la grille de celui-ci, une petite fille assise à côté de la porte a été légèrement blessée au dos d'une balle qu'on a retrouvée dans ses vêtemens. Aucun bruit n'ayant été entendu, on a conjecturé qu'on s'était servi d'un fusil à vent. — Une sentinelle du fort de Montmartre a, de même, été blessée à la joue par un fusil à vent. — Mais ces tentatives isolées, tout audacieuses et criminelles qu'elles soient, n'indiquent que la perversité profonde du parti qui les emploie, sans troubler pour cela la sécurité publique. Ce n'est pas d'hier, mais depuis le mois de juin, qu'on sait à quels ennemis on a à faire; et ce n'est pas pour rien qu'on les envoie outre-mer.

Une lettre reçue par le rapporteur de la Commission d'enquête est assez significative, dans le sens des coups de fusil-à-vent :

« Ton rapport, dit-elle, n'est qu'un tissu d'infamies. La seule chose » qui m'en console, c'est qu'il sera, j'espère, ton arrêt de..... 1794. » A bientôt. »

Cette lettre, signée Wil. Lecointre, est bien écrite, sans fautes d'orthographe et sent un homme d'une certaine éducation.

— La grande et profonde difficulté de la situation c'est la plaie d'argent, béante, impitoyable. Avec elle, la guerre serait un malheur doublement redoutable. On parle de négociations entamées par l'Angleterre et la France en Autriche, pour l'Italie ; réussiront-elles? La

Bourse a l'air de croire à la guerre, car elle est généralement à la baisse. L'armée des Alpes est reconstituée par le départ, à marches forcées, de la division qui formait le camp de Saint-Maur; mais ce camp, et un autre dans Paris entre le quartier Saint-Antoine et le faubourg Saint-Marceau, ont été remplis de nouvelles troupes.

Paris, 10 août 1848.

SUISSE.

Bâle, 9 Août 1848.

Les journaux politiques de presque toute l'Europe ont déjà fait part à vos lecteurs du deuil que porte notre patrie par la mort de l'illustre écrivain Zschokke, décédé à Aarau le 27 juin, à l'âge de 77 ans. Nous ne revendiquerions au reste pas le triste honneur d'être le premier à proclamer une perte si douloureuse pour les lettres suisses. Zschokke en Suisse, Chateaubriand en France! Coïncidence fatale, qui ne fait qu'augmenter nos regrets en les partageant. Tous les deux étaient à la tête de la littérature de leur peuple; ils s'en sont allés ensemble, rassasiés de jours, comblés des gloires de ce monde, à la recherche d'une meilleure patrie. Mais avec quels sentiments divers ils ont dû renoncer à leur pélerinage terrestre! L'un, le constant adversaire des monarchies, les entendait s'ébranler du fond de sa retraite; il assistait à la résurrection de cette démocratie, qui, dans sa jeunesse, l'avait rempli d'illusions et de désillusions; l'autre, en voyant partir pour l'exil une dynastie qu'il n'avait pas voulu reconnaître, ne pouvait emporter l'espoir d'une restauration du trône au profit de la légitimité. Mais, si tous les deux partaient de principes politiques bien différents, leurs âmes, en faisant leurs adieux à la terre, auront été à l'unisson dans la pensée qu'une direction supérieure à l'homme fait marcher la civilisation, fait naître et périr républiques et monarchies, et fait sortir l'ordre et le progrès de ce que nous appelons chaos et dissolution. Lequel des deux a été en politique le vrai représentant des idées de l'avenir? Question délicate que nous nous garderons de résoudre, par impuissance d'abord, par esprit de paix ensuite.

Chateaubriand a été l'objet du culte de notre enfance et de notre jeunesse; il nous serait doux d'oser jeter, comme un hommage, quelques humbles fleurs sur son glorieux tombeau; mais nous devons laisser à de meilleurs que nous ce soin pieux, inspiré par la reconnaissance et l'admiration. Ce grand nom se passe d'ailleurs de nos hommages; il est gravé dans la mémoire de tous nos contemporains et se gravera de lui-même dans celle de la postérité, aussi longtemps que les flots de l'Océan viendront battre le rocher de Saint-Malo; auss

longtemps que ce rocher conservera dans son sein une précieuse dépouille mortelle, surmontée d'une croix de granit, au dessous de laquelle on pourra lire un nom, un nom qui rappelle tant de pensées : *Chateaubriand !* Adieu donc, illustre pélerin, unique rejeton des beaux temps chevaleresques, dernier Abencerage chrétien, glorieux défenseur de la foi, chantre des martyrs, martyr toi-même, car ton cœur loyal a beaucoup souffert ! Adieu, tu laisses une grande renommée, mais tu l'as déposée avec humilité aux pieds de ton souverain Juge ! Adieu ; puisses-tu n'avoir pas emporté avec toi le culte de l'honneur, la grandeur des sentiments, le respect dû à la foi jurée et aux souvenirs !

Nous demandons pardon au lecteur d'avoir un instant oublié que nous ne devions parler que de Zschokke. Il ne peut être question dans une simple chronique d'apprécier littérairement un écrivain qui a tant produit et dans tant de genres divers ; à la nouvelle de sa mort nous avons voulu repasser toute sa vie, en relisant la biographie qu'il a pris soin de composer lui-même : les lecteurs de la *Revue,* pour la plupart français, nous sauront peut-être gré d'extraire ce qui est resté dans notre mémoire. Quant *une étoile file*, *file et disparaît*, on aime à embrasser d'un coup-d'œil la partie du firmament qu'elle a parcourue.

Jean-Henri-Daniel Zschokke est né le 22 mars 1771, à Magdebourg ; il était le cadet d'une honorable famille dans l'aisance, car le père avait acquis une fortune considérable par des fournitures de drap faites à Frédéric II pendant la guerre de sept ans. Il eut le malheur de perdre trop tôt ses parents ; à sept semaines sa mère ; à huit ans son père. De là pour l'enfant, privé tôt de soins et d'affection, un esprit de détachement du monde extérieur, une volonté précoce, parfois entêtée, la haine éternelle de toute espèce d'oppression. Placé dans un séminaire catholique, il fut jugé par ses supérieurs impropre aux études, dépourvu de facultés, bon tout au plus pour une profession mécanique ou pour le commerce. On le confina donc dans une école réformée, où son nouveau maître, Capsius, ne tardant pas à reconnaître que l'on s'était trompé, lui enseigna les éléments des langues mortes. Un vieux matelot, par ses récits de voyages et de naufrages, influait sur lui dans un autre sens et lui donnait le goût des aventures. Le futur Robinson dévorait tous les livres qui pouvaient plus tard lui servir à réaliser ses sauvages projets.

Les progrès qu'il fit dans cette nouvelle position donnèrent de lui une autre opinion ; on le voua aux sciences, et il fut mis en pension chez le recteur du gymnase, Gaspard Reichardt, dont la bibliothèque très-variée était ouverte au jeune homme, qui y puisait sans choix avec une curiosité insatiable. Il dévorait tout : Spinosa, Swedenborg, Albert le Grand avec Plutarque et Platon ; Lohenstein et Broke avec Ossian, Schakespeare et Schiller. Souvent il passait les nuits entières au tra-

vail; il rêvait même de devenir catholique et de s'enfouir dans un couvent de Bénédictins, afin de pouvoir tout à son aise satisfaire sa passion de l'étude. Sans guide, sans confident, sans ami intime, refoulé en lui-même de toutes parts, il vivait moins pour la vie réelle que pour les rêves de son imagination.

Cette époque de sa vie influa sur toute sa carrière et lui fut peut-être plus nuisible qu'utile.

Ne pouvant, à cause de sa trop grande jeunesse, être admis à l'université en même temps que ses camarades, il prit une étrange résolution, fruit des anciens récits de son matelot. Il partit un jour d'hiver de 1788 pour Meklembourg, et écrivit de là à son tuteur que son intention était de se suffire à lui-même pendant deux ans; qu'il voulait voir le monde et qu'il le priait de mettre à part les revenus de son patrimoine pour le moment où il entrerait à l'université. Toute tentative pour le faire revenir de cette décision fut inutile. Il se rendit d'abord à Schwerin, où il fut accueilli par l'imprimeur de la cour Bærensprung, en qualité de précepteur de ses enfants. Au bout d'un an, dégoûté de ses fonctions, il s'associa, en qualité d'écrivain, à une troupe de comédiens ambulants, dont il soignait la correspondance, pour laquelle il composait des prologues, des épilogues, ou retaillait des œuvres dramatiques connues. La troupe étant venue à se dissoudre à Landsberg, il se mit à donner des leçons, fit d'agréables connaissances et profita des bibliothèques qui lui furent ouvertes.

Les deux années expirées, Zschokke demanda à son tuteur de lui envoyer des lettres de change à Francfort sur l'Oder, où il voulait étudier. Il s'y rendit dans la compagnie d'un jeune homme qui se vouait au droit: lui-même ne savait dans quelle faculté il se ferait inscrire, car il pensait à toutes les quatre. Il choisit pour la forme la théologie, mais il étudia tout. Souvent même il abandonnait brusquement ses cours pour faire des excursions dans la Poméranie ou en Pologne.

Il vint une fois à Magdebourg, à l'époque des vacances; son tuteur, qui l'entendit prêcher, voyait déjà en lui l'ornement futur de la chaire; en revanche le vénérable professeur Hausen, qui n'estimait rien au dessus du professorat, voulait en faire un professeur. Fidèle à son système d'éclectisme, Zschokke se décida pour les deux carrières à la fois. Il fit et soutint une thèse en latin barbare, et reçut le grade de docteur en philosophie. Le lendemain il partit pour Kustrin où il fit ses examens théologiques et fut consacré. Satisfait de ce double laurier, il retourna à Magdebourg prendre six mois de repos. Parfois il prêchait pourtant, et avec succès, car la paroisse de Sainte-Catherine fut sur le point de choisir le jeune homme pour son pasteur.

A son retour à Francfort, il ouvrit des cours très fréquentés sur l'histoire de l'église, la philosophie morale, l'esthétique, et plus tard sur le droit naturel et l'exégèse du Nouveau Testament. Toutefois il

put s'assurer que le gouvernement ne lui accorderait pas une chaire, car ayant été présenté, il fut repoussé sous le prétexte de sa trop grande jeunesse (24 ans); en réalité, son indépendance, ses opinions ne convenaient pas au ministre. Ne voulant pas manger sans fruit son patrimoine, Zschokke prit la résolution de voyager en Allemagne, en France, en Italie, puis de s'établir au pied des Alpes, au sein d'un peuple libre. — En 1795 et 96 il traversa la Suisse dans toutes les directions; dans l'intervalle il avait fait un voyage à Paris.

Une circonstance futile décida de son établissement en Suisse. Une malle qu'il avait expédiée de Berne dans les Grisons fut égarée, et ce fut en vain qu'il l'attendit à Coire. Pour le dire en passant, c'est aussi à la circonstance d'une malle égarée que le premier poème de Chateaubriand, les Natchez, ne parut qu'un quart de siècle après sa composition. Zschokke fit à Coire la connaissance du directeur du séminaire de Reichenau, Nesemann, qui le conduisit chez le président de la république, M. de Tscharner, co-propriétaire de l'établissement. Reichenau était alors en pleine décadence; presque tous les élèves étaient partis. Zschokke vit bientôt que cela provenait des discordes qui travaillaient le canton; il se chargea du pensionnat, en bannit toute idée politique et eut bientôt 70 élèves. Par reconnaissance de ses services et de son Histoire des trois ligues de la Rhétie, la Diète de Coire lui conféra le droit de bourgeisie, honneur qui, depuis un siècle, n'avait été accordé qu'à un seul homme. Toutefois l'approche des troupes autrichiennes l'obligea bientôt de suspendre l'établissement.

Lorsque les Grisons furent invités à se rallier à la république helvétique, Zschokke, partisan de cette réunion, développa dans une brochure les raisons qui militaient en faveur de son opinion, partagée par le parti de Tscharner. Le parti opposé jeta feu et flammes et menaça sa vie; une commune mit sa tête à prix; plusieurs personnes prises pour lui furent assaillies. Zschokke dut prendre le seul moyen qu'avaient déjà adopté Salis, Tscharner et autres chefs du parti suisse; il s'enfuit en descendant le Rhin dans un radeau jusqu'à Ragaz. Tscharner l'engagea à l'accompagner à Arau, où il se rendait auprès des autorités helvétiques, pour intercéder en faveur du parti opprimé. Bientôt il fut seul chargé de cette mission, car son ami dut retourner aux frontières de son pays où l'appelaient de pressantes affaires. C'est alors que, dans une adresse au Directoire exécutif, Zschokke demanda le droit de cité helvétique en faveur des citoyens grisons fugitifs. Cet appel, si chaleureusement exprimé, eut pour résultat d'appeler d'enthousiasme Zschokke au sein de la salle, où il reçut le baiser fraternel des membres du conseil.

L'occupation des Grisons par les Autrichiens (octobre 1798) mit fin à sa mission diplomatique. En revanche son ami Albert Stapfer, ministre des sciences, lui confia la direction d'une administration de son département. Il seconda avec activité les vues du célèbre ministre,

qui provoquait des feuilles populaires pour l'instruction du peuple, organisait des conseils d'éducation dans les diverses parties de la Suisse, et encourageait la formation de sociétés littéraires.

Quelques mois après (mai 1799) le Directoire chargea Zschokke d'une mission importante dans les petits cantons, ravagés par la guerre, livrés en outre à tous les malheurs qui accompagnent la misère et les discordes intestines. A force de prudence, de fermeté et d'humanité l'envoyé du Directoire parvint à apaiser les esprits, à ramener un peu de concorde; par son intercession les généraux Loison et Lecourbe rétablirent la discipline des troupes sous leurs ordres; par un éloquent appel adressé à la Suisse et à l'Europe, des secours d'argent venus de toutes parts diminuèrent la détresse de ces malheureux cantons. Aussi Zschokke ne voulut-il pas accepter une nouvelle mission dans le Valais, lorsqu'il y fut invité par le comité exécutif qui succéda au Directoire, miné par ses divisions avec le Corps législatif: il préféra rester au poste où il avait rendu tant de services.

Néanmoins le vénérable général Moncey le détermina à force d'instances à accompagner son corps d'armée dans le Tessin, d'où il devait opérer, de concert avec Bonaparte, qui traversait les Alpes pour cueillir les lauriers de Marengo. Zschokke n'y consentit que sous la promesse donnée par le général de maintenir sévèrement la discipline. La mission de Zschokke d'organiser le Tessin présentait beaucoup de difficultés, parce qu'aucun parti n'avait confiance en lui. Son zèle, son activité, son impartialité finirent par lui gagner des partisans qui le secondèrent efficacement. Il fut considérablement entravé par l'avidité du général Masséna, qui défendait en Lombardie l'exportation des grains et faisait vendre pour son compte le blé à des prix exorbitants sur les marchés de Locarno. Pour mettre un terme à un abus que toutes les représentations n'avaient pu faire cesser, Zschokke se rendit à Berne au mois de septembre (1800). L'intervention de l'ambassadeur français, M. Reinhard, lui permit d'espérer une prompte réforme.

Il était sur le point de retourner à Lugano, lorsque le gouvernement helvétique le nomma son représentant dans le canton de Bâle, où le peuple des campagnes remuait pour ne pas payer les impôts. Là encore il eut à lutter à la fois contre la révolte intérieure et contre les violences du général français Amey. Après la nouvelle révolution helvétique (28 octobre 1801) qui renversa l'ancien gouvernement et éloigna les partisans du système unitaire, Zschokke ne voulut plus seconder les vues d'un parti qui froissait ses convictions; il donna sa démission et quitta Bâle le 24 novembre.

Ici s'arrête sa carrière diplomatique; ce fut en vain que son ami, le landamman Aloys Reding, voulut le charger de se rendre à Luneville, où se négociait le traité de paix générale. Rentré dans la vie privée, il alla en 1802 habiter le château de Biberstein, à trois quarts de lieue

d'Arau, avec l'intention de diriger la culture d'un domaine considérable. Les troubles de la Suisse l'obligèrent à résider momentanément en Alsace; mais l'énergique intervention de Bonaparte et l'acte de médiation qui en fut la suite, assurèrent pour longtemps la paix.

Si Zschokke s'était désormais interdit l'action, le champ de la pensée lui était ouvert. Secondé d'hommes énergiques de presque tous les cantons, il fonda en 1804 un journal écrit d'un style populaire et intitulé le *Messager suisse sincère et bien informé*(1). Le *Schweizerbote*, le vétéran des journaux de la Suisse allemande, est un des principaux titres de Zschokke à la popularité; il a traversé sans interruption toutes les révolutions qui se sont succédé dans notre patrie, et a acquis sous la plume si originale de son fondateur un renom que se rappellent encore les contemporains de sa première période d'action.

C'est ici que se rapportent les travaux de Zschokke dans la science de l'économie forestière, sa nomination de membre de l'administration des forêts, le don de combourgeoisie que lui adressa la commune d'Ueken dans le Frickthal, son mariage avec la fille du pasteur Rusperli de Kilchberg, près d'Arau. Plus tard, en 1807, la commune d'Arau, dans laquelle il avait transporté son domicile, l'honora pareillement du droit de bourgeoisie de cette ville. Nous ne suivrons pas sa biographie dans l'énumération des diverses charges publiques qui furent imposées à son patriotisme; il ne les brigua jamais, mais ne crut pas devoir refuser celles qui lui furent offertes (2).

Au nombre des œuvres principales de la première période littéraire de Zschokke, il faut citer son histoire de Bavière, qu'il composa sur l'invitation de ses amis, et surtout de Jean Muller, et de Frédéric de Schlichtegroll. Il travailla dix ans à cet ouvrage, fit trois voyages en Bavière en 1812, 1815 et 1817, et, par une active correspondance, se procura de Munich, de Vienne et de Paris, les documents qui lui étaient nécessaires. Cet ouvrage a été moins populaire que les autres œuvres de Zschokke, à l'exception peut-être du royaume pour lequel il était écrit.

Le besoin d'une histoire suisse écrite pour le peuple était plus vivement senti encore; l'écrivain que nous regrettons était appelé à combler cette lacune, en composant le plus remarquable peut-être de ses ouvrages. Pendant trois années il le publia par fragments dans son *Schweizerbote*, souvent rebuté par la difficulté du sujet, toujours encouragé par les éloges de ses amis. Il serait superflu d'ajouter que ce travail, dont la traduction ne peut rendre qu'imparfaitement l'éloquence populaire, a trouvé sa place dans toutes les bibliothèques de la Suisse, dans toutes les écoles et dans toutes les mémoires.

(1) *Der aufrichtige und wohlerfahrne Schweizerbote.*

(2) Du moins jusqu'en 1829; car dès-lors il resta membre du grand Conseil et du Conseil d'éducation.

Dans une nouvelle période de sa vie littéraire, Zschokke voulant de plus en plus s'éloigner de tout ce qui tenait à la politique, composa, comme chacun sait, un grand nombre de nouvelles et de romans qui, traduits en plusieurs langues, ont puissamment contribué à établir sa réputation européenne. Il serait ici hors de propos de faire une énumération qui nous mènerait trop loin: parmi les plus populaires, citons *la Créole, Alamontade, Oswald ou le village des faiseurs d'or, Clémentine, Maître Jordan* etc.

Celui de ses ouvrages qui a eu la plus grande publicité, était resté anonyme jusqu'en 1842, époque où Zschokke s'en déclara l'auteur: ce sont les célèbres *Stunden der Andacht* (Heures de dévotion) qui avaient déjà 25 éditions avant que le nom de Zschokke pût avoir la moindre influence sur leur destinée. De tels succès obtenus sans l'aide du nom propre sont significatifs. Ce n'est point que nous prétendions nous faire le champion de la doctrine religieuse que renferme cet ouvrage de piété ; l'orthodoxie du dogme n'en est pas parfaite aux yeux de tous, mais il a édifié, consolé, soutenu, fortifié assez d'âmes pour qu'on ne doive en parler qu'avec reconnaissance et respect. Nous ne sommes pas de ceux qui n'estiment qu'à leur propre point de vue la valeur d'un livre quelconque; ce qui est indigeste pour l'un, nourrit l'autre.

Zschokke a énormément écrit; on pourrait avec quelque justice lui adresser le reproche d'avoir prodigué son talent d'écrivain, si son excuse n'était dans l'entretien d'une très nombreuse famille. Drames, histoires, romans, nouvelles, histoire naturelle, écrits politiques, économie forestière, voyages, topographie, sa plume a tout embrassé avec la même facilité, comme sa jeunesse avait tout absorbé. C'était un de ces talents rares et faciles qui ne gagnent pas à se concentrer, et qui portent sur tous les sujets les dons de la clarté et de l'imagination. Le principal secret de sa popularité se trouve dans son style, qu'il a su rendre populaire au plus haut degré, sans renoncer pour cela, selon le cas, à l'élégance ou à l'éloquence. Sous ce point de vue, son Histoire suisse a été écrité au meilleur moment de sa vie.

Zschokke a été souvent calomnié, souvent dédaigné ; on lui a fait un crime de ses opinions politiques, comme aussi de la nature de quelques-uns de ses ouvrages ou des erreurs diverses qui ont pu s'y glisser. Mais en revanche il a été l'objet de l'amour de ceux qui l'entouraient, de l'admiration et du respect d'une grande partie de l'Europe. Ceux qui s'arment du microscope pour juger certains écrits de peu de valeur que l'importunité des éditeurs arrache souvent aux littérateurs en renom, feront mieux de porter leur attention sur ce qui a fait la renommée de Zschokke; or ce sont des qualités et non des défauts qui établissent une réputation européenne. Ceux que des antipathies politiques pourraient empêcher de décorer d'un regret la tombe où repose cet illustre vieillard, doivent réfléchir que son libéralisme était ce-

lui des hommes que la Suisse vraiment libérale voudrait voir aujourd'hui à sa tête. Nous offrirons à leurs méditations, en terminant, cette pensée qu'il écrivait en 1825 : « Ni la république, ni la monarchie n'offrent en soi une contradiction avec le bonheur de l'humanité, mais bien ce qui dans ces deux formes s'oppose à ce qui est juste et bon..... Un tyran est l'homme de parti, à quelque bord qu'il appartienne, qui devient criminel en alléguant le ciel ; despote par amour de la liberté ; destructeur de l'ordre et de la prospérité publiques, dont il prétend se faire le zélé défenseur. » Nous nous garderons de toute application : ajoutons seulement que l'affection nationale décorait souvent du beau surnom de *père Zschokke* celui que nous voudrions voir encore debout, ne fût-ce que pour ne pas voir s'éteindre toutes les gloires de la patrie, avant que de nouvelles étoiles aient paru à l'horison.

C.-F. G.

MÉLANGES.

DEUX CHANSONS ADRESSÉES A BÉRANGER,

La première à l'occasion de sa nomination comme Député à l'Assemblée nationale, avril 1848.

AIR : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Quoi ! Béranger, du haut de la tribune
Au peuple entier s'adressera ta voix ?
Il t'a vu, jeune, épouser sa fortune,
Vieillard, tu vas défendre encor ses droits ; (bis)
Mais pour prêcher la sagesse à la France,
Pour lui donner les meilleures leçons,
Laisse aux rhéteurs leur vulgaire science,
Toi, Béranger, chante-lui tes chansons ;
Chante-lui tes chansons.

Oui, tes chansons, malgré leur nom modeste,
Vivront longtemps après tous nos discours,
De leurs refrains, ton pays te l'atteste,
Son avenir retentira toujours; (bis)
Pour animer sa naissante *assemblée*,
De sa froideur pour fondre les glaçons,
Pour que les cœurs fraternisent d'emblée,
O Béranger, chante-lui tes chansons,
Chante-lui tes chansons.

Pour te nommer la France s'est liguée,
Et te voilà député, mais confus,....
Cette faveur, par tant d'autres briguée,
A l'accepter on força tes refus; (bis)
Tu n'as rien dit de ta foi politique,
Sage adoré, car nous la connaissons,
Pour épancher ton cœur patriotique,
O Béranger, n'as-tu pas tes chansons?
N'as-tu pas tes chansons?

Par cet honneur au moment qu'il t'enlace,
Le peuple a dit, de ton repos vainqueur:
« Mon chansonnier obtient donc une place,
» Lui qui jamais n'en eut que dans mon cœur; (bis)
» A cette place on dut le voir paraître,
» Les libéraux sont tous ses nourissons;
» Auraient-ils pu ne point nommer leur maître,
» O Béranger, ils lisaient tes chansons?
» Ils lisaient tes chansons.

Par sa valeur, si la France emportée
Devait descendre au champ clos des combats,

D'*Anacréon* tu deviendrais *Tyrthée*,
Electrisant vieux et jeunes soldats ; (bis)
Ta tête alors serait une fournaise
D'où jailliraient des hymnes à foison,
Et nous donnant une autre *Marseillaise*,
O Béranger, tu dirais ta chanson,
Tu dirais ta chanson.

Seconde chanson à l'occasion du faux bruit qu'un journal fit courir du mariage de Béranger avec sa gouvernante, mai 1848.

Celui qui de l'*Egalité*
Fut le poète sous l'Empire,
Dont *Lisette* seule a dû rire
Lorsqu'il chantait la liberté,
Sans que sa Muse en soit flétrie
A sa *Babet* peut bien s'unir,.....
Mais Béranger ne se marie
Qu'avec la gloire et l'avenir.

Comment partager tes transports
Entre la Muse et ton épouse ?
L'une d'elles serait jalouse
De tes soins ou de tes accords.
Comment dans ta molle incurie
De toutes deux te souvenir ?
Non, Béranger ne se marie
Qu'avec la gloire et l'avenir.

En secouant le joug des rois,
A ton âme républicaine
Voudrais-tu donner une chaîne
Dont ton âge accroîtrait le poids ?

La liberté fut ta patrie,
Il est trop tard pour t'en bannir :
Non, Béranger ne se marie
Qu'avec la gloire et l'avenir.

Toi, de prévoyance affranchi,
Vois-tu la prudence chagrine
Mettre à ta couronne une épine
Dont saignerait ton front blanchi ?
Ta vieillesse verrait tarie
Sa gaîté qui l'a fait bénir ;
Non, Béranger ne se marie
Qu'avec la gloire et l'avenir.

Ton destin fut d'être garçon,
A ta lyre seule fidèle.
Des enfants t'éloigneraient d'elle,
A leurs cris fuirait la *chanson !*
Grâce à cette fille chérie
Ton nom jamais ne doit finir !
Non, Béranger ne se marie
Qu'avec la gloire et l'avenir.

J. Petitsenn.

Réponse de Béranger à l'auteur.

Pardonnez-moi, Monsieur, d'avoir différé de répondre à votre première lettre, les événements politiques, les malheurs arrivés à beaucoup de mes amis, sans compter mes embarras personnels, m'ont laissé bien peu de temps, et c'est ce qui vous explique le silence que j'ai gardé avec vous ; mais ce silence deviendrait coupable et sans excuse, lorsque vous avez la bonté, Monsieur, de m'adresser un nouveau témoignage de sympathie, dans une circonstance qui m'a vivement affligé.

Vos couplets sont charmants, Monsieur, et si je souffrais encore d'une sotte équippée de journaliste, de pareils vers suffiraient pour dissiper les dernières traces de mon chagrin.

Recevez-en, je vous prie, mes remercîments bien sincères ainsi que mes félicitations pour le bonheur que vous avez de pouvoir rimer en paix dans votre république; je voudrais bien pouvoir en dire autant de la nôtre, au moins pour mon compte.

Il est vrai que j'ai passé l'âge de la rime. Je n'en suis pas moins toujours sensible au mérite de ceux qui la fêtent aussi bien que vous. Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération toute dévouée.

BERANGER.

Passy, 23 *juin* 1848.

BIBLIOGRAPHIE.

NOTICE SUR JEAN-FRANÇOIS-XAVIER PUGNET, par Henri-Florian Calame. — Borchure de 123 pages, avec portrait. — A Neuchâtel chez MM. les libraires.

En attendant que nous donnions sur l'excellent ouvrage, dont nous venons de reproduire le titre, un rendu-compte détaillé, nous ne pouvons qu'en recommander instamment la lecture à nos souscripteurs, qui apprendront à y connaître un homme éminent, aussi bien par sa science que par son caractère et par sa vie.

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST ET LE MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE. Deux sermons par J. Frédéric Othenin-Girard, pasteur aux Brenets. Neuchâtel, 1848. in-8°. Prix 1 fr. de Fr.

Au moment où l'on parle d'introduire des changements considérables dans l'organisation de l'église et du clergé de notre pays, il est important que chacun se fasse une idée exacte de nos institutions ecclésiastiques, afin de ne pas courir le risque de détruire, par ignorance et sans mauvaise intention, ce qu'elles renferment de bon et de vraiment utile au développement de la religion, pour établir un état de choses moins en rapport avec les besoins réels de l'église et moins conforme aux institutions mêmes des Apôtres de Jésus-Christ. Aussi est-ce avec un plaisir tout particulier et avec une vraie édification que nous avons lu les deux sermons que vient de publier M. le pasteur Girard, et qui nous semblent bien propres à éclairer les esprits et à nous rattacher avec une nouvelle confiance aux institutions religieuses qui ont fait le bonheur de nos pères, et qui ont contribué à développer et à maintenir la piété et la moralité parmi nos populations.

Parcourant, dans un style lucide et plein de chaleur et verve, les diverses périodes de l'Église chrétienne, M. Girard, dans le premier de ces discours, nous montre cette Église, à son origine, belle de *vérité* dans ses doctrines, de *simplicité* dans son culte, et de *pureté* dans les mœurs de ses sectateurs, triomphant de tous les obstacles, victorieuse de dix persécutions, qui ne servent qu'à l'affermir, à la répandre et à la purifier toujours davantage. Puis nous la voyons aux prises avec la prospérité, au sein d'une paix funeste, oubliant que ses affections ne doivent pas appartenir à la terre, acceptant des doctrines dictées par les passions humaines, cachant sous le boisseau le chandelier de la Parole divine, se plongeant dans l'ignorance et dans les ténèbres, et avec cela se couvrant d'une gloire tout extérieure et toute mondaine. Mais enfin, Dieu, prenant pitié de celle dont le Sauveur avait dit que *les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle*, Dieu dit une seconde fois : *Que la lumière soit !* et la lumière reparaît plus brillante et plus pure. Tirant de la poussière la Parole de vie, les Réformateurs recommencent avec le monde la lutte qu'avaient soutenue les Apôtres, et, comme eux, ils voient leurs travaux couronnés de succès. L'un d'eux, Farel, poussé par son zèle et par sa charité, vient affronter dans notre pays, l'insulte et la persécution, et, instrument dans la main de Dieu, il réussit à rendre à nos pères cette Bible qu'on leur cachait, et à rétablir au milieu d'eux le culte en esprit et en vérité. – Dès lors, trois siècles se sont écoulés, la lumière n'a pas cessé de briller, mais la foi, la dévotion et les mœurs sont-elles parmi nous ce qu'elles furent parmi les premiers disciples de Jésus? C'est à répondre à cette question qu'est consacrée la fin de ce premier discours.

Dans son second discours, M. Girard nous rappelle les fonctions du ministre de Christ, comme *prédicateur* de l'Evangile et comme *pasteur* du troupeau qui lui est confié ; il nous montre, sous ces deux rapports, quelle est la source à laquelle il doit incessamment puiser pour être rendu capable d'accomplir sa tâche, et comment il doit avoir reçu réellement une vocation d'en haut, s'il ne veut pas être coupable de témérité en entrant dans cette carrière. Puis, passant rapidement en revue notre constitution ecclésiastique, il nous la fait voir essentiellement conforme à celle de l'Église primitive, et, par conséquent, répondant mieux que toute autre forme aux besoins religieux de nos populations.

Qu'on nous permette de nous en tenir à ce qui précède sur l'analyse des deux remarquables sermons de M. Girard. Nous voulons laisser à nos lecteurs le plaisir d'en admirer eux-mêmes l'ordonnance générale et les beautés de détail. Sans doute ils feront sur eux la même impression que celle que nous en avons ressentie, c'est-à-dire qu'ils augmenteront encore les regrets amers que nous aurions tous de voir une main destructrice se porter sur notre Eglise neuchâteloise, pour en altérer l'excellence et la solidité.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

LETTRES A GUSTAVE.

IV.

G***, 22 Janvier.

Tu me demandes des nouvelles de mon ami B***, celui qui si souvent te fit danser sur ses genoux, qui t'apportait des fleurs, qui n'oubliait jamais le jour des étrennes et savait si bien éveiller ta jeune imagination par le récit de ses voyages. Il est bien, il s'informe de toi avec une sollicitude toute paternelle. Quel homme excellent ! Ce qu'il vaut, tu ne peux le comprendre encore; mais la jeunesse aime tout ce qui la séduit et l'intéresse; elle aime instinctivement et sans se rendre compte de rien; en elle la sympathie devance le jugement, et la sympathie n'a jamais tort. J'ai beaucoup joui de celle qui t'attachait à mon ami; je me plaisais à la voir germer et grandir dans ton jeune cœur. — « Quand viendra l'ami B***? » me disais-tu souvent, quand tu me voyais triste et chagrin, « je cours le chercher. » Et sans t'informer de la distance, tu partais à toutes jambes, et il fallait pour te rappeler toute la force de mes poumons. Je te savais gré de ta sollicitude, et quand arrivait notre ami, je lui contais comment mon petit espiègle s'était précipité dans le sentier pour l'inviter à venir au plus vite. C'étaient des riens. Mais de quoi se compose la vie ? de bagatelles. Le grand Gœthe le savait bien, lui qui nous fait avec tant de grâce le récit de ses jouissances champêtres, et qui nous peint Charlotte faisant des tartines au beurre à ses petits frères et inventant un jeu pour distraire ses compagnes effrayées des éclats du tonnerre. Eh bien ! avec notre ami, c'étaient des riens, des regards échangés, des réflexions jetées au hasard, qui semblaient banales et qui,

pour nous, étaient pleines d'intérêt. C'est que, vois-tu, mon ami B*** a de l'esprit, beaucoup d'esprit, et qu'avec cela on traduit en poésie toute la prose de la vie.

Ces jours derniers il est venu me voir ; il s'est excusé de n'être pas venu plus tôt; il s'est étendu sur toutes les raisons qui l'en avaient empêché: un mariage dans sa famille qui l'avait forcé à se faire un habit neuf; une série de visites ennuyeuses comme tout ce qui est obligatoire; la noce à laquelle il avait dû assister, tiré à quatre épingles comme un fat de vingt ans; un compliment qu'il avait médité douloureusement pendant une nuit d'insomnie, et qui, à la vue de la guirlande de roses de l'épousée, s'était effacé, totalement effacé de son souvenir, et l'avait laissé en proie à toute l'horreur de l'improvisation; un souper de famille qui avait dérangé son estomac pour huit jours; enfin la maladie subite de son cheval favori, ce vieux grison, le seul animal auquel il se confie. Comme tout cela, gracieusement raconté, sut me distraire de l'émotion que m'avait donnée la présence de mon ami! Il s'assit, nous causâmes; de toi, d'abord, il me fallut quérir tes lettres, les lire, dire ce que je t'avais répondu, ce que j'avais éprouvé depuis ton départ. Je ne sais pas me confier à demi; j'avais besoin de causer, mon cœur fatigué d'émotions se soulageait en les exprimant. Avec tout autre j'eusse été timide, mais à la vue de cet aimable sourire, de ce regard bienveillant, je me sentais entraîné à tout raconter, à tout dire.

Marguerite vint annoncer le dîner; la conversation continua, sur toi encore, sur tes projets, sur ton avenir, puis sur une multitude de choses. B***, tu le sais, est du petit nombre des gens qui lisent, qui lisent bien, qui distinguent d'un coup-d'œil ce qui est digne d'intérêt. Il ne revient guère de son opinion, non qu'il y tienne par obstination, par amour-propre, mais c'est que son opinion est presque toujours la meilleure, qu'elle se rattache à de longues études, à de sérieuses méditations, et tout d'abord à une certaine justesse de goût naturelle, instinctive.

Nous causâmes de la tendance littéraire de notre temps, du prodigieux succès de certains ouvrages. Nous nous demandâmes où tout cela nous conduisait, où s'en allait le goût, où s'en allait le monde. « O temps, ô mœurs! s'écriait-il; un gamin de quinze ans lisait les *Mystères de Paris* dans mon jardin, le fils de ma fermière. J'avais ma canne; en un instant le livre a volé dans la

rivière. L'enfant allait se fâcher; rouge, ébahi, il regardait le flot mugissant qui ne lui rapportait pas son livre. Il n'osait parler, il n'osait prendre la fuite. Calme-toi, lui dis-je, en adoucissant la voix, j'ai dans mon grenier une bonne édition des *Mille et une nuits;* va la chercher, tu ne perdras rien au change.»

Je ne sais ce qui ramena la conversation dans le cercle plus restreint de la causerie. Ce fut son habit, je crois: il lui seyait bien, il était du drap le plus fin, de la coupe la plus moderne. Peu fait à le voir en toilette, je lui fis compliment sur sa bonne tournure, son air élégant et rajeuni. La toilette nous ramena à la noce, la noce à la mariée, la mariée au compliment, et moi de m'égayer à ses dépens, et de lui dire tout mon regret de n'avoir pas assisté à cette scène pathétique où son éloquence s'était sûrement développée. Son front devint sérieux, je ne sais quel nuage y passa; puis revint le calme, le sourire. «Ma nouvelle nièce, me dit-il, est une bonne enfant; certainement c'est une excellente personne; elle n'a point ri; et pourtant quoi de plus ridicule? Ne pas savoir aligner quatre mots sensés, raisonnables, ne pouvoir dire ce qu'on a pensé, médité, préparé? Ah! mon ami, quelle défaillance! quel affront! Mais aussi je ne m'attendais pas à voir des roses; ce sont ces maudites fleurs qui ont fait tout le mal. Tu sais..... Je t'ai raconté...

« Non, tu ne m'as rien dit, et cette répugnance prononcée pour les roses est un mystère que j'ai bien souvent eu l'envie d'éclaircir. Qui n'a sa manie? Celle-ci cependant a quelque chose d'étrange, d'exceptionnel. Qu'une petite maîtresse s'enfuie à l'approche d'une araignée, cela se comprend. Mais craindre la plus belle des fleurs, la reine de nos jardins, c'est une originalité que j'aurais peine à pardonner à tout autre qu'à toi, mon vieil ami!»

«Eh bien, reprit-il en faisant un effort sur lui-même, il faut donc la raconter cette vieille histoire. J'espérais qu'elle mourrait avec moi, que nulle oreille ne l'entendrait, que je finirais par en éteindre le souvenir dans mon âme.

« C'était en 18..; mais qu'importe la date, on dit que le cœur n'a pas d'âge. Le souvenir de ce qui l'a ému, ébranlé, est vivace comme la mauvaise herbe du jardin; on l'arrache, il en reste toujours quelque chose. J'avais vingt ans, je crois, j'aimais déjà la solitude, la nature et les fleurs, quand je partis un beau matin pour la ferme de G***, qui appartenait à mon père. J'y avais

passé mes premières années, j'avais sauté, gambadé avec les enfants du fermier; je m'étais associé à toutes les occupations agricoles, je m'étais glissé sur les meules, j'avais dirigé l'attelage, gardé les vaches au bord du ruisseau, joué de la bèche et de la faucille. Une chambre fort petite, toute peuplée de riants souvenirs, était depuis lors restée ma propriété. Elle contenait mon lit, une chaise, un bureau, quelques livres et les instruments aratoires qui avaient égayé mon enfance, la fourche, le rateau appropriés à ma taille et que je conservais avec grand soin. Je partis seul, mon parapluie à la main, un Lamartine dans ma poche, et j'arrivai au soir dans une petite gorge étroite, retirée, où je découvris non sans quelque émotion ma ferme modeste, presqu'inaperçue sous ses grands noyers.

« Quel émoi à mon aspect! — Monsieur Edouard! — s'écria un jeune fille à peu près de mon âge, compagne de mes premiers jeux et qui n'osait plus me tutoyer, — M. Edouard! ah! venez, grand'mère! — La grand'mère arriva, vieillie, tout émue. Je dus la soutenir, l'aider à s'asseoir sur un banc qui était devant la porte. Bientôt accourut le reste de la famille, et chacun de se récrier sur ma taille, sur ma bonne mine et d'exprimer de son mieux le plaisir que leur faisait mon arrivée : — Ah! je l'avais bien pensé, disait l'un : — et moi aussi, disait l'autre. — Je l'avais rêvé, disait un troisième. — Puis vint le récit d'un songe mystérieux que la grand'mère avait interprété le matin, et qui signifiait qu'un grand événement devait s'accomplir dans la journée.

« Le lendemain commença pour moi toute une série de jouissances. Malgré la fatigue je me levai à l'aube, je courus au jardin, au rucher, à la fontaine, au grand tilleul, au verger, à la rivière. Un petit bois au bord de l'eau avait été ajouté à la propriété. C'était une nouvelle connaissance; j'en fus enchanté, et mon premier soin fut d'y construire un banc dans l'endroit le plus ombragé, le plus solitaire.

« C'était le temps des foins; je m'associai à tous les travaux. Nul dans la ferme n'était plus joyeux que moi, plus actif, plus enjoué, et la petite Suzon, moins timide, riait souvent de mes maladresses, en me disant d'un air malin qu'on lui avait bien dit que les messieurs de la ville ne savaient pas travailler. Les foins récoltés, l'essaim joyeux s'envola vers une métairie éloignée. Je ne

le suivis point ; je ne tenais pas à prolonger ces occupations inaccoutumées. Et puis, te le dirai-je, je ne sais quel besoin de rêver s'empara de moi. La solitude m'attirait. Ce torrent qui grondait, qui jettait sur ma verte prairie ses flocons d'écume, je voulais le connaître mieux, chercher sa source mystérieuse et m'égarer seul et sans guide dans les sentiers inconnus de la montagne. J'étais leste alors, ingambe, je n'avais pas besoin, comme aujourd'hui, de mon vieux grison ; je partais à l'aube muni de quelques provisions, d'un flacon de vin et de mon Lamartine.

« Comment te conter ce qui m'arrivait ; c'étaient des riens, mais ces riens, je ne sais pourquoi, laissaient des traces dans mon âme. C'était une fleur épanouie au jour, couverte des perles de la rosée, que je contemplais en passant sans la détacher de sa tige. Elle brillait solitaire au bord du sentier ; elle me jetait un doux regard et semblait me dire : « Ce n'est pas pour toi que je fleuris. » C'était un chant d'oiseaux, concert matinal qui réveillait les échos sonores, qui se répandait sous tous les feuillages, qui me suivait, m'entourait et semblait me dire : « Notre voix est plus douce que ta voix. » C'était le bruit du torrent que je retrouvais toujours, dont je voyais la blanche écume briller au sein de la verdure ; c'étaient des montagnes lointaines qui m'appelaient et que je n'osais gravir, — c'était la solitude, la nature dans sa parure la plus belle, comprise, aimée pour la première fois. Je saluai le matin, je contemplai le couchant, je le vis jeter ses derniers rayons sur les collines ombragées. Le concert avait cessé, les fleurs refermaient leur calice, le torrent grondait dans l'ombre, la montagne seule, éclairée d'un rayon plus vif, brillait dans le bleu du ciel ; elle dessinait dans l'azur les rameaux noueux de ses arbres séculaires. Et puis ces teintes brillantes s'effaçaient, et mon regard cherchait au ciel le nuage errant et fantastique que doraient quelques instants encore les rayons du soleil disparu. Ce que j'éprouvais ne se peut dire ; il me semblait que jusqu'alors je n'avais pas vécu. Tout un monde de jouissances se déployait à mes regards. Chaque jour, nouveau projet, nouvelle excursion ; les lieux connus m'appelaient comme de vieux amis ; les sentiers déserts étaient pour moi les avenues mystérieuses d'un temple ; les colonnades de sapins me frappaient d'admiration. A l'entrée de ces sanctuaires tapissés de mousse, je m'arrêtais souvent pénétré de crainte, de respect. Il faut être seul, pour éprouver tout cela ; la causerie dis-

trait de la nature ; elle veut le silence, le recueillement, l'inoccupation de l'âme. A celui qui lui dérobe sa parure, qui fouille son sein mystérieux, qui déracine ses fleurs les plus belles, au botaniste, au naturaliste, elle ne dit pas tout ; généreuse, sympathique, elle aime l'enfant et le poète.

« Cela dura quinze jours; les roses s'épanouirent, le sauvage églantier vit fleurir sa guirlande, les bois en étaient embaumés. Ce petit bosquet dont je t'ai parlé devint peu à peu ma retraite favorite. J'éprouvais le besoin de me recueillir, de me rendre compte de mes impressions, de les varier un peu par la lecture. Je repris mes auteurs de prédilection, Lamartine, Chateaubriand ; j'essayai quelques vers, que sais-je, sonnets, ballades, évocations ; la lune y jouait toujours le premier rôle et je m'applaudissais de la grâce, de la facilité que je déployais dans ces premiers essais. »

Ici mon vieil ami s'arrêta. Il était pensif, absorbé, qu'allait-il me dire ? Ce préambule, quelque peu pathétique, semblait annoncer un grand événement. Je n'en connaissais aucun dans sa vie. Y eut-il jamais existence plus paisible ? Je le voyais ému, je n'osais lui parler. Il tira sa tabatière, se donna une prise de tabac et reprit ainsi sa narration.

« Les roses fleurissaient. Il y en avait partout ; il y en avait à la ferme ; la grand'mère les aimait, la petite Suzon les soignait, elles étaient d'autant plus belles que jamais fleuriste ou jardinier n'y avait fait jouer sa serpe. Il y en avait surtout près d'une maison en face de mon bosquet, de l'autre côté de la rivière. Cette maison, fermée depuis longtemps, était entourée d'un vaste jardin ; soigné autrefois, il était devenu sauvage ; un sapin le couvrait presque en entier et des rosiers sans nombre aux rameaux abandonnés s'attachaient aux branches traînantes de ce fils des montagnes. Chaque jour, je me proposais de le visiter, d'y cueillir un bouquet pour la bonne mère. Mais le torrent était rapide, fougueux, bondissant ; j'attendais pour le franchir le retour des travailleurs qui m'aideraient à consolider tant bien que mal un pont mobile. Un jour, c'était le 15 juin, j'arrivai au bosquet plus tard qu'à l'ordinaire ; je m'étais arrêté après le déjeûner à aider la jeune Suzon à faire courir dans le verger l'eau de la fontaine, et puis la grand'mère m'avait rappelé pour me dire : « Monsieur Edouard, n'oubliez pas l'heure du dîner ! » Il m'arrivait quelquefois de faire attendre ces bonnes gens ; mais pour rien au monde

ils n'eussent manqué aux lois de la politesse, et goûté le potage en mon absence. J'arrivai donc avec mon portefeuille, Chateaubriand, Lamartine et mes pensées. Je lus, je rêvai, j'écrivis; et puis je vis passer un grand papillon et je courus à sa poursuite. Le papillon m'entraîna, je dus aller, revenir; j'étais en nage, et je me trouvai, je ne sais comment, sur un rocher qui surplombait la rivière en face du jardin abandonné.

« Le papillon était sous mon chapeau, je saisis son aile dorée, je le regardai, il était si beau! Je me pris à songer qu'il aimait comme moi le soleil et la verdure et je lui donnai la volée; je le suivis dans l'azur et mon regard ébloui alla se reposer sur ces roses que j'enviais, dont j'étais si près, qui m'envoyaient leur parfum sauvage. Que vis-je, mon ami? A travers les rameaux verts, les branches de sapin, la haie touffue, une jeune fille, svelte, élancée, qui dérobait mes belles fleurs.

« Une jeune fille, me diras-tu, rien que cela? Etait-ce donc la première que tu eusses rencontrée? — Non, mon ami, mais il y a jeunes filles et jeunes filles comme il y a fleurs et fleurs. Celle qui s'offrait à mes regards était entourée de tout un prestige; mystère, solitude, roses, poésie, elle me parut belle de toute la beauté du printemps.

« La maison était ouverte, quelques fenêtres seulement. On n'entendait aucun bruit, ni le bêlement des troupeaux, ni le bourdonnement des abeilles. Qui était cette jeune fille? D'où venait-elle? Jamais, à la ferme, je n'en avais entendu parler; elle se promenait sous ses roses et paraissait glisser comme un sylphe. Elle ne regardait pas au delà; elle ne m'aperçut point; elle attirait à elle branche après branche, et les dépouillait lentement; son chapeau de paille tomba à terre et je vis sa chevelure blonde et bouclée briller au soleil.

« Pourquoi cette inconnue excita mon intérêt, ma curiosité, tout d'abord, dès le premier instant, c'est ce que je ne saurais dire. Je restai là, immobile, à la regarder, et ce ne fut que lorsqu'elle eût disparu avec ses roses que je songeai à reprendre le chemin de la maison. Je revins lentement, baissant la tête, distrait, préoccupé, si bien que la bonne grand'mère s'informa de ma santé et me demanda pourquoi je n'étais pas gai comme à l'ordinaire. A cette question bien innocente, je devins rouge de confusion, je prétextai un mal de tête et me retirai dans ma chambrette pour y rêver en liberté.

« Ce que je fis le lendemain, les jours suivants, tous les jours pendant une quinzaine, c'est ce que je ne dirai qu'à toi, mon ami. Je me levais de grand matin, j'abandonnais les occupations de la ferme ; je laissais Suzon soigner ses pigeons et ses poules, arroser ses salades, piquer ses œillets; je m'enfonçais dans mon petit bois, je cherchais une place commode, ombragée. Là, assis pendant des heures, un livre ouvert sur mes genoux, je regardais bêtement de l'autre côté de la rivière.

« Que voyais-je? rien, le plus souvent, rien que les sapins, les roses, la verdure; une croisée ouverte avant l'arrivée du soleil, refermée à ses premiers rayons, un peu de fumée qui s'élevait du toît. Quelquefois un petit berger, ramenant sa chèvre à l'étable, traversait la prairie nouvellement fauchée et volait une rose en passant. La jeune fille revint aussi, une, deux, plusieurs fois; mais je ne la voyais pas toujours. Sa cueillette de roses ne se renouvela pas; elle se contentait de les voir, de les admirer; elle n'inclina plus les branches. Elle glissait doucement derrière la haie, et puis, l'ombrage de sapin, noir, touffu, impénétrable, la dérobait à mes regards. Que faisait-elle dans cet asile? Je me perdais en suppositions. Etait-elle seule? avait-elle un livre, un pinceau? Ah! mon ami! est-il rien de plus niais, de plus insipide que la curiosité qu'éveille l'amour?

« Un jour, cependant, elle s'aventura dans la prairie; sans chapeau, c'était le matin; elle descendit vers la rivière. Légère, elle escalade un quartier de rocher, jeté là au milieu des saules. J'étais singulièrement ému, mon cœur battait avec violence; il me semblait qu'un grand événement allait s'accomplir. Qu'elle me parut belle aux rayons du matin! Son front était pur comme l'aurore; son regard, profond et doux, se fixa sur l'eau bouillonnante. Je découvris près d'elle un petit panier rempli de feuilles de roses. Elle en prit quelques-unes, les jeta sur la blanche écume et suivit du regard sa flotille odorante. Oh! que j'eusse voulu les recueillir! il me semblait que ces feuilles qui s'enfuyaient emportaient tout mon bonheur.

« Pourquoi je n'essayai pas de passer la rivière, de pénétrer jusqu'à elle, de lui parler, de lui adresser ces mille questions qui s'entrecroisaient dans mes rêves et demeuraient toujours sans réponse, c'est ce qui me reste à te confier, et c'est là, mon ami, le plus embarassant, le plus difficile. Vingt fois j'en formai le projet;

mais au moment de l'exécuter, une incroyable timidité me retenait immobile sur mon rocher, absorbé dans une contemplation insensée. Que lui dire? De quelle façon m'annoncer? Ce qui eût été aisé à un homme du monde me paraissait plein de difficultés. J'étais si gauche, je rougissais à tout propos. Comment l'aborder? Chaque jour amenait nouveaux projets; un jour c'était une belle fleur que je voulais lui présenter humblement après une profonde révérence : « Mademoiselle, aimez-vous les fleurs, vous avez de si belles roses? » Un autre jour c'était un nid de chardonnerets, déniché de la veille : « Mademoiselle, aimez-vous les oiseaux? En voici dans le fond de mon chapeau en attendant une plus belle cage. Mademoiselle, aimez-vous la poésie? Je sais par cœur mon Lamartine et je vous le prêterai volontiers. » La poésie, ceci compliquait singulièrement la question. Moi, si difficile déjà, si délicat dans le choix de mes lectures, si prompt à me lasser d'un livre ennuyeux comme d'une conversation futile, moi qui m'entendais avec si peu de gens, qui rejetais hardiment et sans hésitation tant de choses généralement reçues, admirées, moi qui, dans le cercle de mes relations, n'avais jamais rencontré de jeunes filles qui parussent comprendre le sens de ces grands mots: art, poésie, je m'arrêtais à regarder de beaux yeux, des lèvres roses, une expression douce et pure, et cela sans me demander si le rayon de la pensée animait ce regard, si ce front était sérieux, intelligent? Comment voir tout cela, mon ami, à travers des bosquets, une rivière? Comment aimer celle dont on n'entendit jamais la voix? Si cette voix, me disais-je, était peut-être désagréable à ouïr, si ces yeux étaient sans expression, si, en un mot, comme tant de jolies femmes, elle était bête! Oui, sûrement, me disais-je, elle est bête, il n'y faut plus songer, et je rappelais à mon souvenir toutes les niaiseries que j'avais entendu sortir des plus jolies bouches: — « Que j'aime M. le vicomte d'Arlincourt, disait l'une, est-il rien de plus émouvant que l'amour d'Elodie? » — « Ah! disait l'autre, vous ne connaissez donc pas les délicieuses nouvelles de Mme de Genlis; comme elles m'ont touchée, attendrie! » Et c'étaient, mon ami, des personnes instruites, bien élevées. Ces femmes-là, qui, par le fait de leurs études interrompues, n'ont jamais eu le temps de penser et chez lesquelles l'éducation n'a développé qu'un assommant caquet, m'ont toujours donné une frayeur qui tient du vertige. Mais dans ce petit désert, loin des re-

gards, loin des centres littéraires, la dame de mes pensées était peut-être tout autre chose. Je l'espérais; il y avait des moments où j'en étais assuré; ce que je rêvais, dons du cœur, de l'intelligence, sensibilité, finesse, candeur, simplicité, tout cela à travers les vapeurs de la rivière me semblait éclairer ce visage. Elle marchait doucement, elle était donc sérieuse, elle se promenait sans chapeau, elle n'était pas petite-maîtresse ; elle supportait la solitude, elle ne s'ennuyait point, elle avait des ressources dans l'esprit; sa mise était sans recherche, sans coquetterie; c'était évidemment une personne distinguée. Une personne distinguée! voilà! mon ami, ce qui me rendait timide. Comment l'aborder? Que lui dire? Ces personnes-là vous jugent d'un mot, d'un regard; j'étais peut-être indigne d'elle. Je suis fier; pour rien au monde je n'eusse voulu m'exposer à un affront. Ne hazardons rien, me disais-je; de la réflexion, de la prudence, voilà la première nécessité de ma position. Observer cette jeune fille mystérieuse, la deviner à travers ses roses, je m'arrêtai à cette résolution qui me parut la plus raisonnable. Et puis, ce n'était pas elle seule qu'il m'importait d'observer, c'était moi-même. Ce que j'éprouve, me disais-je, est-ce réellement de l'amour? L'amour, mais c'est un orage, un tourbillon, quelque chose qui vous enlève, qui ne vous laisse le temps ni de réfléchir, ni de penser. L'amour n'a-t-il pas un bandeau sur les yeux? N'est-il pas aveugle? Aveugle, je ne l'étais point; je m'étudiais, je m'observais; je me rendais un compte exact de toutes les difficultés de ma position. Comment en sortir? Comment arriver à une solution quelconque? Pendant huit jours, j'y songeai, et à la fin de ce pénible examen, j'en étais encore à m'adresser cette question toujours sans réponse: Suis-je ou ne suis-je pas amoureux? Mais tout-à-coup une idée me vint à l'esprit, une idée bizarre. J'avais lu quelque part que l'épreuve de l'amour c'est l'absence; je résolus de quitter la vallée; je pensais que de retour à la ville, après quelques jours de distraction, je pourrais reprendre mon examen et juger de mes sentiments d'une manière plus distincte. Je partis donc; je quittai mes hôtes qui ne comprenaient rien à ma tristesse, et à qui je laissai croire que j'étais malade et que j'avais besoin de me rapprocher de mon médecin. Eh bien! mon ami, l'absence sur laquelle j'avais compté pour éclaircir mes doutes, l'absence ne les éclaircit point. Elle prolongea mon indécision; à force de m'observer, de m'analyser, de me tâter le pouls

comme un malade en souffrance, j'en vins à ne plus savoir ce que je sentais, ce que j'éprouvais. Cela dura longtemps; cela eût duré plus longtemps encore, mais une conclusion que je n'avais pas prévue, vint brusquement couper court à mes indécisions. Pendant que je discutais avec moi-même, un autre avait parlé, il avait agi. Il était amoureux, sans doute. Je ne l'étais point, moi; non, je ne l'ai jamais été; voilà ce que je voudrais pour tout au monde pouvoir me persuader à moi-même. »

Mon ami B*** était légèrement ému en prononçant ces derniers mots; il semblait embarrassé. Je l'étais un peu. Heureusement une interruption survint. « Un homme demande monsieur, » dit Marguerite en ouvrant la porte avec ces précautions respectueuses que tu lui connais. Midi sonnait; gens et bêtes, c'est l'heure où tout le monde dîne au village. Pendant que je répondais à mon homme, mon ami descendit l'escalier, traversa la cour et s'en fut à l'écurie faire sa visite accoutumée à son vieux grison. Les voilà partis l'un et l'autre depuis deux heures et, pour me distraire un peu, je t'écris ce petit roman tout psychologique, que je ne confie qu'à toi, mon ami, et que tu ne répéteras à personne. G.

ÉDUCATION MATERNELLE [1].

Della educazione morale della donna italiana,

libre tre di Caterina Franceschi Ferrucci [2]. Torino, Pomba e Comp., in-16 grande, 1848.

Deux moyens principaux ont été tentés, ces dernières années surtout, pour la régénération de l'Italie. D'abord, des réformes dans l'instruction publique: des salles d'asile se sont élevées, avec une louable rivalité, dans un grand nombre de villes; des écoles de méthodologie ont été instituées par le gouvernement sarde, qui a aussi élargi le cadre de l'université de Turin en créant de nouvelles chaires. Récemment encore, le Grand-Duc de Toscane décrétait l'établissement d'une école normale dans la ville de Pise, qui avait déjà vu reconstituer, il y a quelques années, son université [3].

(1) L'article que nous publions aujourd'hui a été écrit, vers la fin de l'hiver dernier, par un de nos compatriotes qui séjourne en Italie. Il a été transmis trop récemment à la *Revue* pour paraître plus tôt. Ces quelques mots sont nécessaires pour expliquer le préambule de l'article auquel nous n'avons rien changé, parce qu'il fait corps avec l'article lui-même.--Nous ajouterons que le livre de Mme Ferrucci n'a pas encore été traduit en français. Il est à désirer que ce travail se fasse un jour. *(Note de la Rédact.)*

(2) Le séjour que M. et Mme Ferrucci ont fait, il y a quelques années, dans la Suisse française, a laissé des souvenirs honorables qui ne sont point effacés. On se rappelle le succès qu'eurent, à Genève, les cours de Mme Ferrucci sur la littérature italienne. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les entretenant des travaux utiles auxquels cet écrivain distingué consacre maintenant ses loisirs.

(3) Il fait préparer maintenant une loi sur l'instruction primaire et l'instion secondaire.

Ces réformes, auxquelles ont applaudi tous les amis du progrès, ont été bientôt complétées par d'autres non moins utiles et plus directement émanées du mouvement politique. A peine monté sur le trône, Pie IX s'empresse de satisfaire aux vœux de ses peuples par une série de lois généreuses qui attestent le sentiment le plus profond des besoins de notre époque. L'avénement de ce grand pontife, signalé par tant de bienfaits, donne en peu de mois une impulsion nouvelle à toute la Péninsule. En Toscane et en Piémont, les princes, d'accord avec leurs sujets, inaugurent une ère féconde en améliorations de tout genre et donnent un noble exemple aux autres souverains de ce beau pays.

Ch'Appennin parte e'l mar circonda e l'Alpe (1).

Fière de ces nobles efforts qui lui rappellent son glorieux passé, l'Italie entière frémit de joie ; elle tourne vers l'avenir un regard plein d'espérance, elle se prend à rêver encore de nobles destinées.

A ce réveil d'une terre illustre qui a deux fois gouverné le monde, et qui lui a donné des modèles dans tous les genres, Madame Ferrucci s'est souvenue qu'elle était poète (2). Elle a chanté l'avénement de Pie IX et l'amnistie accordée par ce pontife ; tout récemment encore, elle saluait, de ses strophes harmonieuses, les réformes de la Toscane (3). — Mais l'enthousiasme que lui inspiraient ces succès de la pensée et ces fêtes de la liberté, ne l'aveuglaient pas sur les véritables moyens d'assurer l'avenir de son pays. Elle ne se faisait pas illusion sur les difficultés immenses qui restaient à surmonter pour atteindre ce but ; elle comprenait fort bien que l'enivrement d'un jour et la réforme de quelques institutions politiques et administratives, n'ont pas le privilége de relever instantanément une nation ; que, pour le triomphe durable du progrès, il faut plus qu'un élan passager, qu'il faut encore l'amour profondément senti du bien, ainsi que la ferme et constante volonté de le faire prévaloir, même au prix des plus pénibles sacrifices. Or l'instruction publique et l'organisation de l'Etat, quel-

(1) Pétrarque, sonnet XCVI, in vita di madonna Laura.

(2) Elle composa, dans sa jeunesse, beaucoup de poésies fort goûtées. Elle publia aussi des Vies des hommes célèbres de Bologne, lesquelles n'étonnèrent pas moins par la profondeur du savoir que par l'élégance du style.

(3) *L'esaltazione al Pontificato. — L'amnistia.* 1846. — *Alla gioventù italiana. — L'unione de' popoli italiani.* 1847.

que parfaites qu'on les rende, suffisent-elles pour inspirer à tous tant de vertu et de désintéressement? Et quelque importantes que soient les réformes qui dépendent de l'Etat, n'est-il pas évident qu'elles donneraient des résultats bien incomplets sans une autre réforme qui est comme la condition du succès de toutes les autres, la réforme de l'éducation domestique? C'est au foyer domestique que l'enfant suce, pour ainsi dire, avec le lait, les principes qui le guideront dans toute sa carrière, c'est là qu'il se façonne, en général, à ces habitudes bonnes ou mauvaises, vertueuses ou criminelles, qui l'accompagneront jusqu'au tombeau. Le premier maître de l'humanité et le plus sûr de voir suivre son exemple et ses préceptes, c'est la mère de famille. Qu'elle ne borne pas sa sollicitude aux soins matériels, qu'elle songe à faire régner un sage équilibre dans le développement de toutes les facultés physiques, morales et intellectuelles de ses enfants; qu'elle les prépare ainsi à marquer dignement leur passage sur la terre; qu'elle soit comme un rayon bienfaisant qui vivifie, par sa douce lumière, ces jeunes âmes et y féconde le germe de toutes les vertus! Car elle doit être la source première de tout développement et de tout progrès; et c'est avec infiniment de raison que Madame Ferrucci a pensé qu'en relevant l'éducation des jeunes personnes et en contribuant par là à former de bonnes mères, elle servirait la cause de son pays et de l'humanité.

Malgré les nombreux ouvrages qui ont été écrits sur l'éducation, on ne réfléchit guère ni sur le but qu'elle doit se proposer, ni sur les moyens les plus propres à atteindre ce but; les mères en particulier suivent, dans celle de leurs filles, les systèmes les plus exclusifs et les plus dangereux.

Les unes veulent, avant tout, donner à leurs enfants des habitudes religieuses qui les garantissent des écueils de la vie et les rendent dignes du bonheur céleste. Tendance élevée, mais qu'on exagère quelquefois : pour avoir une source pure et un noble but, une dévotion absorbante n'en est pas moins un abus dont il importe de se préserver. Il faut, en toutes choses, une juste mesure: des goûts mystiques, poussés trop loin, enlèveraient à la famille le temps et l'attention qu'elle réclame. La religion est toujours un devoir et, dans bien des cas, une consolation; sagement pratiquée, elle est la véritable base du bonheur domestique. Mais elle commande elle-même l'accomplissement de tous les devoirs, et c'est

en méconnaître l'esprit que de la réduire à une stérile contemplation.

D'autres n'évitent cet écueil que pour tomber dans un abus bien plus dangereux. Peu soucieuses du ciel et de ses espérances, aimant par dessus tout le bruit et l'éclat, elles ne songent qu'à procurer à leurs filles les avantages qui les feront un jour briller dans le monde. Elles tournent constamment leur esprit vers cet avenir qu'elles leur peignent sous des couleurs si riantes, et qui est pourtant si gros d'orages et de déceptions. Elles les habituent, dès leur première enfance, aux superfluités du luxe et à tous les secrets d'une toilette recherchée ; elles créent en elles mille besoins factices qui ne feront que croître avec les années ; aux arts, aux sciences et aux lettres elles ne demandent que ce qui peut donner à l'esprit du charme et de l'enjouement, comme elles ne voient, dans les exercices qui fortifient le corps, qu'un moyen de se préparer aux fatigues et aux succès de ces longues fêtes d'hiver consacrées à la danse et aux plaisirs. Car il faut que dans ces fêtes, une jeune fille, entourée d'hommages, éclipse un jour ses compagnes par sa beauté, sa grâce et son esprit; c'est là le rêve de sa vie, c'est là le but qu'on lui présente sans cesse comme un idéal vers lequel elle ne saurait trop tôt aspirer.

Ce système déplorable n'a pas de censeurs plus rigides que ces prétendus esprits sérieux qui se constituent les champions de la philosophie parce qu'ils sont repoussés par le monde, ou ont épuisé tous ses plaisirs ; leur vanité ne souffre pas non plus que leurs enfants se perdent dans la foule ; mais ils veulent qu'ils attirent les regards par des exercices plus graves et des études plus profondes. Ils ne demandent pas à leurs filles de lutter avec leurs compagnes de grâce et d'amabilité ; mais de soutenir thèse à tout propos et de faire assaut, avec les savants, de faconde et d'érudition.

La plupart condamnent à leur tour, bien sévèrement aussi, ces prétentions scientifiques. Ils disent qu'une femme si instruite risque fort de se trouver déplacée dans le monde ; qu'appelée à vivre avec des gens dont le niveau intellectuel est, en général, peu élevé, elle éloignera de son mari ses amis naturels trop simples ou trop ignorants pour elle, le méprisera lui-même ainsi que sa famille, et voudra enfin faire partout prévaloir ses idées et dominer son esprit ; que, pour comble de malheur, elle négligera les obligations parfois monotones de la mère de famille, et consacrera à des tra-

vaux moins vulgaires les heures que les femmes médiocres emploient à diriger leur ménage et à soigner leurs enfants. Semblables à ce personnage de la comédie, qu'a immortalisé le génie de Molière, ils condamnent, chez les femmes, une instruction trop étendue et se contentent de leur recommander des connaissances plus pratiques et des vertus plus modestes. Disposer leur maison avec goût et propreté, régler dans leur ménage, la dépense sur les revenus, veiller avec soin à l'entretien et à la santé morale et physique de leur famille en donnant partout le bon exemple, voilà ce qu'ils demandent en général, à une mère. De la religion, des mœurs, l'amour de l'ordre et du travail, sont en effet des qualités indispensables qu'on a raison d'exiger avant toutes les autres : la grâce de la personne et la science la plus vaste ne les remplacent point.

L'éducation ne doit pas toujours cependant se borner à poursuivre ces résultats ; il est des cas où tout invite à l'étendre davantage : la position sociale et intellectuelle des parents, les ressources de la fortune, la capacité de leurs enfants.

La femme destinée à tenir une place élevée dans la société, souffrirait trop au sein même de sa famille, si, pleine d'un superbe dédain pour les superfluités du monde, elle ne savait pas s'accommoder à ses exigences et y paraître avec convenance et dignité. Il faut donc la mettre au courant de ses usages et lui enseigner les arts qui lui permettront de s'y distinguer un jour. Mais que cette éducation ne soit point exclusive ; surtout qu'on ne néglige point de la pénétrer des grands principes religieux qui lui assureront un abri contre les revers de la fortune, et la feront estimer de tous en lui inspirant une conduite irréprochable, comme un dévouement sans bornes à la faiblesse et au malheur ; qu'aux arts qui font briller dans le monde, on joigne aussi les connaissances pratiques nécessaires à la prospérité et à l'ordre intérieur de la maison; qu'enfin on cultive ses talents si la Providence l'a bien douée, qu'on purifie, qu'on rehausse de plus en plus son âme, qu'on augmente les richesses de son esprit.

Ce genre d'éducation qui ennoblit encore la femme placée, par le hasard de la naissance, aux premiers rangs de la société, s'approprie aussi très-bien, en ce qu'il a de relevé au point de vue moral et intellectuel, à celle qui, née dans les classes moyennes, sera surtout appelée à concentrer son activité bienfaisante dans le

sein de la famille. Quand leur position pécuniaire le permet, les parents seraient bien coupables s'ils n'employaient pas tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour perfectionner de plus en plus l'éducation de leurs enfants. Qu'ils ne se contentent pas en particulier de former leur fille à la piété, à l'ordre et à toutes les vertus domestiques, qu'ils l'initient encore aux mystères de l'art et de la science, aux lois de la destination de l'homme et du citoyen. Elle aura ainsi en elle-même des ressources précieuses contre l'ennui, les passions et les chagrins dont la vie est semée. Si elle est assez heureuse pour rencontrer un esprit supérieur qui unisse à elle sa destinée, elle pourra s'associer, par une intelligente sympathie, aux pensées, aux travaux de son mari et entretenir, par la noblesse de ses idées, cette union, cette harmonie qui fait le bonheur du foyer domestique; elle pourra aussi donner, à son tour, une impulsion féconde aux premiers pas de ses enfants dans la vie, et former des hommes capables de servir dignement leur pays par l'élévation de leurs talents et de leurs vertus.

C'est surtout sous ce point de vue que Madame Ferrucci a envisagé l'éducation. C'est aussi sous ce point de vue qu'elle a écrit: elle enseigne, du reste, ce qu'elle a pratiqué avec succès, et ses conseils sont toujours dictés à la fois par la réflexion et par l'expérience.

Son ouvrage, destiné à devenir un cours complet d'éducation des femmes par les mères de famille, sera divisé en trois parties. La première, que nous avons sous les yeux, traite de l'éducation morale de la femme, la seconde sera consacrée à l'éducation intellectuelle; et la dernière, à différents traités d'histoire, de littérature, etc., à l'usage des jeunes filles.

Tout l'ouvrage est basé sur l'idée du perfectionnement, mais le perfectionnement suppose une loi qui le dirige. Quelle sera cette loi? Telle est la question que Madame Ferrucci devait préalablement résoudre, au risque d'avancer dans son travail sans guide sûr, sans principe arrêté. Aussi après quelques considérations sur le rôle de la femme depuis l'établissement du christianisme et sur les différents systèmes d'éducation, s'occupe-t-elle d'abord de la loi morale qui doit présider à tout notre développement, et de la conscience par laquelle cette loi se manifeste.

Adoptant les résultats aujourd'hui reçus par la plupart des penseurs, elle montre fort bien que cette loi c'est la loi du devoir; que,

bien comprise, elle est parfaitement en rapport avec l'idée chrétienne et donne à l'homme le plus sûr moyen d'arriver au bonheur. Elle repousse les systèmes qui cherchent la règle de nos actions dans l'intérêt, le sentiment, la sympathie, le mysticisme. Elle engage les mères à ne pas tomber dans ces erreurs : que tout, dans leur conduite, relève de la loi du devoir; que leurs exemples et leurs leçons ne cessent de l'inculquer à leurs enfants, qu'elles leur fassent sentir la nécessité de lui soumettre leurs penchants, leurs désirs et leurs passions. Madame Ferrucci s'attache en conséquence à montrer quels sont les moyens de tenir constamment en éveil le sentiment du devoir, de rendre la volonté forte dans le bien et docile à la voix de la conscience. Elle veut surtout qu'on ne néglige rien pour inspirer aux enfants de fortes croyances en matière de religion ; car c'est le plus sûr moyen de gouverner sagement la volonté, et de régénérer l'Italie qui n'a jamais produit de plus grands hommes ni fait de plus grandes choses qu'aux époques de ferveur religieuse.

Passant ensuite des devoirs généraux aux devoirs particuliers, elle traite successivement, dans leurs rapports avec l'éducation des femmes, de la bienveillance, de l'amour du prochain, des devoirs relatifs à la famille et à la patrie, de la justice, de la tempérance, de la force de caractère, de la véracité, de l'indulgence, de l'amour du beau et de son importance en morale ; puis de quelques vices, tels que la vanité, la légèreté et l'inconstance.

Cet aperçu rapide ne saurait donner qu'une idée bien imparfaite du livre de Madame Ferrucci ; il faut le lire pour l'apprécier à sa valeur. Les remarques les mieux fondées, les conseils les plus sages abondent sur chaque question ; et toujours les préceptes pratiques découlent des principes les plus incontestés de la morale qui l'inspirent et le pénètrent tout entier. Car on chercherait en vain dans ce livre, et c'est, à nos yeux, un de ses plus grands mérites, l'intérêt que donnent des idées nouvelles et des conceptions originales. Ce n'est pas dans la science de la morale qu'il est permis de rien innover : ses principes fondamentaux, qui avaient déjà fait l'objet de profondes études chez les anciens, furent définitivement proclamés, il y a dix-huit siècles, par Jésus-Christ ; ils ont été, depuis lors, développés, appliqués par bon nombre de profonds penseurs. Ce sont ces mêmes principes qu'a repris Madame Ferrucci, en les envisageant dans leurs rapports avec les besoins de

l'éducation en Italie. Frappée particulièrement des tendances matérielles et anti-chrétiennes, qui dominent de nos jours, elle les signale et les flétrit sans pitié. Elle montre les funestes conséquences qu'entraîne, pour les individus et les sociétés, la passion désordonnée des richesses et des honneurs, cette lèpre des temps modernes; elle supplie les mères d'en préserver avec soin leurs enfants, et de les préparer, en purifiant de plus en plus leur âme, à la pratique de toutes les vertus.

Ajoutons que le style, dans son ouvrage, est toujours à la hauteur de l'idée. Elle expose ses principes avec netteté, en recommande l'observation avec chaleur, souvent avec éloquence; plus d'une fois des descriptions pittoresques et des images gracieuses, qui font ressouvenir qu'elle est poète, donnent du relief à sa pensée. Nous ne saurions du reste mieux caractériser sa manière qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des passages qui nous ont le plus frappé.

Page 12. « Il est non seulement utile, mais nécessaire que la femme sache bien gouverner sa maison; elle mériterait un blâme sévère si, pour vaquer à l'étude, elle répugnait à se livrer aux occupations qui conviennent à une bonne ménagère, et dédaignait les ouvrages que font ordinairement les femmes. Le mal n'est donc pas dans la chose elle-même, qui est bonne et louable, mais dans l'excès où l'on tombe, et dans l'oubli où l'on relègue toutes les autres parties de l'éducation pour en mettre une seule en vue et en relief. N'est-ce pas en réalité une grande injustice que de forcer une âme raisonnable et perfectible à consacrer toutes ses facultés à des soins mécaniques et matériels? Les mauvaises herbes et les ronces encombrent le terrain que néglige l'agriculteur; de même l'esprit, laissé dans l'ignorance, dépérit, et se remplit de pensées vaines et d'idées fausses.

« Il faut aussi remarquer que la femme ne peut pas remplir dignement sa mission, si elle n'a pas l'esprit nourri de bonnes études et annobli par la littérature et les beaux-arts. Car, s'il arrive qu'une jeune fille ignorante devienne l'épouse d'un homme érudit et savant, la différence de l'esprit et du cœur empêchera qu'il existe jamais entre eux cette union et cette harmonie de soins, de pensées et de sentiments, d'où résulte dans le mariage la paix et la concorde. Que de fois il sera désagréable et pénible au mari de ne pouvoir entretenir sa compagne de ce qui occupe le plus vivement son intelligence, que de fois il lui semblera qu'il est veuf et isolé, lorsqu'il voudra en vain lui faire comprendre les principes du vrai, la sublimité de la poésie et l'excellence des beaux-arts! Oh! si l'on connaissait

mieux de nos jours l'excellence et la sainteté du mariage, nous ne négligerions certainement rien pour que nos filles pussent devenir les vraies compagnes de leurs maris, et nous ne souffririons pas que l'ignorance et l'erreur, comme il arrive quelquefois, rendissent fastidieuses et désagréables la grâce et la beauté.

« Ajoutez qu'une femme qui n'a pas exercé convenablement son esprit, ne pourra pas bien élever ses enfants : ou bien elle les fera participer aux inconvénients de sa propre ignorance, ou bien elle sera forcée de les confier, dès leur jeune âge, à des personnes étrangères et vénales. Aussi en perdant l'inestimable plaisir de conduire elle-même au bien ces jeunes intelligences et ces jeunes cœurs, elle sentira qu'elle est beaucoup moins respectée et honorée; car pour que les enfants vénèrent profondément leurs parents, et leur obéissent avec amour et avec respect, il ne suffit pas que ceux-ci soient bons et affectueux, il faut encore qu'ils soient regardés par les enfants comme sages, prudents et instruits; de telle sorte que l'idée de la bonté, se confondant avec celle du savoir et du jugement, impressionne tellement les enfants, qu'ils croient voir dans leurs parents l'exemple et comme l'image de la perfection et de la vertu.

« La parole ne peut pas exprimer les suaves jouissances de ces conversations bienveillantes et faciles, qui ont souvent lieu entre la mère et les enfants, lorsqu'ils peuvent lui parler de leurs études et s'entretenir avec elle des enseignements de l'histoire, de l'art sublime des poètes et des vérités principales de la science et de la nature. Une sainte amitié réunit alors les esprits et les cœurs ; elle engendre d'un côté une confiance certaine, et de l'autre une autorité assurée et affectueuse; et ses bons effets s'étendent sur toute la vie. Je ne crains pas d'exagérer la vérité, en assurant qu'un jeune homme, habitué à retrouver en sa mère la noblesse de l'esprit jointe à celle du cœur, abaissera difficilement ses affections. Car le type de la femme, tel qu'il s'imprima dans son esprit, dès son enfance, brillera à ses yeux d'une telle majesté, qu'il ne trouvera aucun attrait dans l'élégance des formes et la grâce de la personne, quand elles n'accompagnent pas la bonté du cœur et la perfection de l'intelligence.

«La culture de l'intelligence non seulement annoblit la femme dans sa qualité d'épouse et de mère, mais elle lui procure de grandes jouissances et de grands avantages dans toutes les conditions et à tous les âges; utile dans la jeunesse, elle devient plus utile encore dans la vieillesse ; elle embellit la prospérité ; elle a des consolations merveilleuses pour le malheur ; elle chasse de la solitude la tristesse et l'ennui. Ainsi la reconnaissance que nous devons à Dieu, par qui la femme fut ornée de tant d'éminentes qualités, le bien de la femme elle-même, l'utilité et la dignité de la famille, nous imposent la stricte obligation de cultiver avec soin l'esprit de nos filles et de ne

pas laisser éteindre en elles, par manque d'aliment, ce feu sacré qui vivifie le cœur et illumine l'esprit. »

P. 174. « Pour que l'union des esprits et des cœurs continue pendant le mariage, que la femme cherche, autant que le permet la qualité de son esprit et le genre de vie propre à son sexe, à s'instruire dans les lettres et dans les sciences, de manière à se rendre capable de prendre part aux études et aux pensées de son mari, afin que pouvant s'entretenir avec elle de ce qui l'a le plus vivement frappé dans ses méditations et ses lectures, le mari préfère la conversation de sa femme à celle de toute autre femme, et n'aime pas seulement son caractère et son cœur, mais honore aussi la perspicacité de son intelligence et l'élévation de son esprit.

« Que la femme qui veut assurer le repos et le bonheur de son mari, en même temps que le sien, se garde soigneusement des illusions imprudentes, qui lui feraient chercher dans l'affection conjugale l'impétuosité et la violence des passions de la jeunesse..... »

P. 182. « Pour nous rendre plus facile et plus agréable l'exercice de la vertu, la nature a voulu que l'épouse devînt mère, et la condition de mère a d'innombrables, d'infinies douceurs; elle a aussi d'immenses avantages. Comme la mère, pour inspirer à ses enfants l'amour du bien, doit commencer par en être elle-même pénétrée, il en résulte nécessairement qu'elle se perfectionne en les conduisant dans la voie du perfectionnement : aussi, de même qu'un rayon succède à un autre rayon, et que la lumière directe produit la lumière réfléchie, la vertu de la mère, qui lui est propre, produit la vertu d'autrui, et par là acquiert de nouvelles forces.

P. 189. « Comme l'exemple a plus d'efficacité que la parole, que la mère montre à ses enfants par toute sa conduite la vérité et l'utilité des leçons qu'elle leur donne, qu'elle accomplisse tous ses devoirs d'un front serein et avec empressement : qu'elle ne fasse jamais ce qu'elle défend à ses enfants; qu'elle ne se permette pas les plaisirs qu'elle leur refuse; qu'elle ne montre jamais qu'elle aspire à une condition différente de celle que Dieu lui a donnée; qu'elle soit pour tous un modèle d'activité, de patience, de modération, de tolérance : qu'elle n'accorde au sommeil et au repos que le temps nécessaire à réparer ses forces : qu'elle ne donne rien à l'oisiveté ni à la mollesse : qu'elle prenne part aux plaisirs et aux joies de ses enfants, et leur montre par là qu'aucune société ne lui est plus agréable que la leur, et qu'elle a mis en eux toutes ses affections et ses espérances.

« Si je réussis à augmenter chez les femmes italiennes l'amour de la vie domestique, de manière que le mépris des vains plaisirs ramène leur esprit et leur cœur à l'éducation de leurs enfants et au bon gouvernement de la famille, je croirai avoir recueilli des fruits

nobles et abondants de ces études par lesquelles je cherche avant tout à parvenir à la connaissance du bon et du vrai. Et comme il me semble prouvé qu'on ne peut espérer aucun progrès pour notre nation, si l'on ne pose pas dans la famille le fondement de toutes les vertus, j'encourage toutes les mères à maintenir dans le sanctuaire domestique la concorde, l'innocence et la charité, avec le même zèle que mettaient les Vestales à garder le feu sacré dans le sanctuaire du temple. Que le commandement soit sans hauteur, l'obéissance sans bassesse : qu'on voie dans toutes les maisons l'image et le modèle d'une société réglée sur la justice et le rapport dû à la dignité humaine.

P. 71. « Il me semble que la volonté est, par rapport aux passions et aux forces de notre ame, ce que la pensée et la main de l'artiste sont par rapport à l'argile et au marbre au moyen desquel il donne une forme à ses conceptions. Certainement la matière plastique dans un ordre particulier d'idées et dans une certaine proportion, contient toutes les pensées et toutes les conceptions qui peuvent entrer dans l'esprit du sculpteur; mais pour qu'elles se manifestent et apparaissent au regard, il faut que la main de l'artiste, obéissant à son esprit et à son imagination, transforme le bloc inerte de marbre en corps de formes élégantes ou majestueuses, l'applanisse en lignes tendres, le taille en contours délicats, en raccourcis hardis, en reliefs ombragés, et trompant les sens par l'œuvre sublime de l'art, lui infuse presque le mouvement et la vie. Il me semble qu'il en est ainsi de notre âme : les facultés et les passions qu'elle tient de sa nature ont besoin de l'intervention de la volonté pour déployer leurs forces librement et utilement. La volonté accroît la force et la bonté de nos facultés, en les obligeant à se mouvoir et à rester fixés à un point déterminé; par l'exercice auquel elle les soumet, elle les rend d'autant plus flexibles, puissantes, éprouvées à la fatigue ; elle donne également une couleur et une forme au sentiment ; augmente ou diminue son intensité; elle arrive, par ses soins assidus, à le rendre meilleur quand il est bon, le corrige quond il est mauvais par nature ou par habitude. Sans l'aide et le concours de la volonté les conseils de la raison ne se convertissent pas en actes, et les inventions de l'esprit ne se couvrent pas de formes belles et éclatantes : il n'est jamais arrivé que par un élan aveugle et presque par une fatale nécessité personne ait fait de grandes choses et ait laissé l'exemple d'un profond savoir et de mémorables vertus.

« *Volli, volli, e fortemente volli,* disait de lui-même Alfieri, en racontant comment, après avoir vaincu une longue ignorance par des études assidues, il était arrivé, de jeune homme désœuvré qu'il était d'abord, à devenir un grand poète qui enseignait à l'Italie étonnée de mâles sentiments et de généreuses pensées.»

P. 79. « Il faut commencer à temps à modérer et à tempérer la volonté. Autrement la force de l'habitude se joindrait à celle de la nature; et les mauvais penchants et les mauvaises passions, s'enracinant dans les jeunes âmes, n'en seraient ensuite arrachés qu'à grand'peine. Tenez aussi pour certain que c'est une œuvre vraiment pieuse que de gouverner avec sagesse, dès leurs premières années, la volonté des enfants. Que de pleurs, que de peines, que de fatigues, que de châtiments n'épargnons-nous pas à l'adolescence en mettant l'enfance dans le bon chemin? Je ne sais que penser des mères qui, aveuglées par une faible et trop imprudente tendresse, n'osent rien refuser à leurs petits enfants; qui, s'accommodant en tout à leurs étranges fantaisies, à la sottise, à la variabilité de leurs désirs imprévoyants et insensés, les habituent à ne jamais trouver d'obstacle et à regarder comme possible tout ce qui leur vient en l'esprit. Certainement plus tard elles sont obligées de mettre un frein à la licence de ces volontés indomptées. Et il n'y a pas de paroles qui puissent dire combien cette entreprise est rude et incertaine. Or, pourquoi ne pas faire d'abord ce qui doit se faire par la suite? Pourquoi vicier l'âme pure des enfants? Pourquoi donner un mauvais pli à leurs cœurs si malléables? Pourquoi semer en eux les germes de fautes et de malheurs à venir? Quand le sculpteur se met à figurer une statue avec l'argile, il ne la fait pas d'abord brute et grossière, dans l'intention de la corriger plus tard, mais, dès le commencement de son travail, il s'efforce de donner de la douceur aux contours, de l'harmonie et de la grâce aux proportions et d'imprimer à toutes les formes de son œuvre une partie au moins de cette lumière qui brille dans son âme et lui révèle l'image du beau éternel.

« Inspirons à temps à nos enfants une haute idée du devoir: montrons-leur l'importance et la dignité de la vie, et l'obligation stricte que nous avons de nous perfectionner nous-mêmes et d'être utiles aux autres. Cherchons à leur faire comprendre clairement ces vérités en les leur exposant par des images, des récits, des comparaisons, des exemples; en employant, en un mot, les moyens qui ont la force de les rendre intelligibles à ces esprits inexpérimentés. Et lorsqu'ils seront éclairés, persuadés et convaincus, profitons-en pour diriger leur volonté vers le but que nous leur avons marqué. »

P, 94. Ce n'est pas chose d'un succès difficile ou incertain que d'habituer l'âme aux pensées religieuses: la nature nous y porte d'elle-même; aussi, s'associant aux sentiments les plus dignes et aux facultés les plus élevées, elles rendent les uns et les autres plus nobles et plus excellents: pour peu qu'il y ait réfléchi, chacun de nous en a, sans doute, plus d'une fois fait l'expérience.

« N'arrive-t-il pas, en effet, que l'esprit, qui s'applique à pénétrer les secrets de la nature et à contempler la vérité dans son essence

absolue, est porté nécessairement à tourner ses pensées vers la source de toutes nos connaissances, vers le grand géomètre, vers Dieu, comme vers Celui qui est l'unité première, la cause efficiente et universelle de toutes choses et le principe qui est vrai par lui seul de toute éternité. L'idée de la Providence n'apparait-elle pas dans notre esprit belle et consolante, quand occupés à interroger le passé et à déduire du présent le sort futur du genre humain, nous voulons découvrir l'harmonie secrète qui lie les causes et les effets et, d'un désordre passager, d'une confusion apparente fait naître un ordre constant, et une succession d'évènements en tous points merveilleuse ? Au milieu des erreurs, des misères et des fautes qui attristent la société, la conscience perdrait la mesure du bien, si l'amour naturel de l'honnête ne la reconduisait pas à Dieu, et ne la retrempait pas en Dieu, en qui elle trouve la vraie justice, la suprême bonté, et l'immuable perfection.

« Quand la vie est dans toute sa vigueur, nous éprouvons souvent en nous une telle surabondance de sentiments forts, pieux, suaves et tendres que rien ne peut rassasier et contenter notre âme. Alors la vue de la campagne, les sons de la musique, les merveilles de l'art versent dans notre cœur une ineffable volupté. Alors d'un culte fervent et sincère nous vénérons le beau : plus que nous-mêmes nous aimons la patrie, la famille, les amis, et, dans l'élan d'un amour qui croît sans cesse, nous embrassons l'avenir, le présent et l'humanité toute entière. Mais nous ne trouvons pas la paix : un désir inquiet nous agite et nous fatigue : car nous voudrions aimer plus que nous n'aimons, nous voudrions trouver des objets plus dignes de notre immense amour.

« Pourquoi cette fièvre du cœur ? Pourquoi ces désirs toujours flottants et inquiets ? Pourquoi un trouble secret se mêle-t-il à toutes nos joies ?

« Parce qu'une beauté finie et un amour limité par le temps ne peuvent suffire à une âme destinée à l'infini et à l'éternel. Sortie des mains de Dieu, qui verse dans son cœur l'amour avec la vie, elle aime toutes les choses où elle croit voir un rayon de son Créateur. Mais elle vit toujours dans le trouble et l'inquiétude tant que des œuvres de la création elle ne s'élève pas à la contemplation et à l'amour du premier Etre. »

P. 96. «... Pour bien comprendre une religion qui n'est qu'amour, l'amour est nécessaire. Aussi les mères doivent parler de Dieu à leurs enfants, alors que ceux-ci, ayant l'âme et les sens graduellement impressionnés par les objets extérieurs, peuvent, sans aucun effort, être amenés à concevoir des sentiments de gratitude, d'amour, d'admiration et de respect.

« Parlons donc de Dieu à nos enfants, quand, sur le sommet d'un mont, au milieu du bruit des feuilles et des parfums que répanden

les herbes et les fleurs, leur regard contemple avec étonnement l'alternative de l'ombre et de la lumière, la majesté des forêts, le cours paisible des fleuves, les détours des torrents et l'aspect varié des montagnes dans le lointain.

« Parlons donc de Dieu à nos enfants dans le silence contemplatif d'une nuit sereine, au milieu du bruit du tonnerre ou sur les rivages solitaires de la mer.

« Parlons-leur de Dieu, quand, vers la fin d'un beau jour, nous voyons à travers les forêts, comme à travers un léger voile, apparaître les coteaux, les bois et les vallées, et tous les objets prendre au reflet de cette lumière mélancolique, des couleurs variées et des formes incertaines.

« Et alors que, sur le soir, le son de la cloche, le bruit lointain des eaux qui tombent et le mouvement des feuilles nous invitent doucement à la tristesse, parlons-leur de Dieu.

« Et si nous les voyons s'émouvoir et s'attendrir aux prodiges de l'art, aux sons de la musique, au récit de quelque action glorieuse, de quelque marque de haute vertu, ah! ne laissons pas de leur parler de Dieu; montrons-leur en toutes choses l'empreinte de sa bonté, de sa grandeur, de sa toute-puissance, et de l'harmonie qui unit les différentes parties de l'univers, faisons-leur déduire l'obligation imposée à l'homme de vivre en harmonie avec la fin pour laquelle il fut créé.

« Or, de même que la pensée de Dieu doit s'associer à tout ce qui nous apparaît dans le monde de grand, de beau, de merveilleux, de même elle doit gouverner et modérer notre esprit dans la crainte et dans l'espérance, dans la joie et dans l'affliction. Ainsi, vous qui, mieux que personne, pouvez lire dans le secret du cœur de vos enfants, versez et nourrissez en eux la confiance en Dieu et son amour, en vous réglant sur la nature de leurs sentiments, et en vous efforçant de les conduire tous au même point, quelle que soit leur qualité et leur intensité. Et, pour les aider de votre exemple, quand la douleur vous abat et que le malheur vous accable, montrez-leur, vous les premières, combien est douce la résignation chrétienne. Ne leur cachez pas les larmes que vous coûte la patience, ni les prières que vous inspire la dévotion. Faites que dans la prospérité et dans l'infortune, ils vous voient tourner votre cœur vers Dieu, lui attribuer la gloire de tous les éloges que vous obtenez, de toutes les espérances que vous voyez satisfaites, et toujours remercier et bénir avec humilité son nom et sa puissance. Ainsi rappelés constamment à leur principe, instruits dans le Livre de vie, ils auront un guide assuré au milieu des ténèbres et des orages du monde.»

P. 108. » M'adressant encore aux mères, je leur rappelle qu'il n'y a pas de religion là où il n'y a pas de charité; qu'elles doivent en conséquence habituer les enfants à la charité avec un soin particu-

lier. En vérité, à quoi bon s'appeler chrétiens, si notre langue se laisse aller à la médisance? Si, intolérants et vindicatifs, nous ne savons pas compâtir aux fautes d'autrui, ni pardonner une injure? Si, avides de pouvoir, nous foulons aux pieds la justice pour arriver à une position élevée et que nous accumulions avec rapacité des richesses, par des profits illicites et des manœuvres criminelles? Serait-il chrétien celui que l'entraînement des passions et la légèreté rendent cruel envers lui-même, en lui faisant perdre et consumer dans des plaisirs blâmables les forces de l'esprit et celles du corps? celui qui ne s'émeut pas aux larmes du pauvres, qui est sans entrailles pour la patrie, qui ne voit pas dans tout malheureux un ami et dans tout homme un frère? Dans le divin livre du Christ sont répandus et réunis les germes de toute vertu élevée, de tout sentiment noble, de toute action généreuse. Lisons-le donc avec nos enfants; accueillons-en les paroles avec soumission et avec foi et bientôt nous sentirons pénétrer dans notre être une paix inaccoutumée et se réveiller dans notre cœur un nouvel esprit de miséricorde et de charité.

« Le besoin s'en fait sentir de nos jours plus que jamais; car sans la charité, qui a son principe en Dieu et qui remonte à lui comme à sa fin naturelle, il n'est pas possible d'éteindre la soif insatiable du gain, et de chasser l'avarice, l'ambition et la convoitise qui remplissent tous les cœurs et, comme une peste immonde, corrompent et souillent notre siècle. Aussi l'homme se détache de son semblable, ne songe qu'à lui et ne fait cas de rien qu'autant qu'il en peut tirer quelque récompense et quelque avantage.

« Comment la compassion, la fidélité, la tendresse dans les relations de la famille, comment l'amour de la patrie pourront-ils prendre racine chez un peuple de trafiquants? quelle sera la condition de l'art au milieu de gens pour qui le bien suprême est de posséder de l'or? A quelle bassesse ne descendront pas les âmes, à quelle corruption les mœurs, si l'or, toujours l'or, est la mesure de toute action et de tout sentiment? »

« P. 364. « De la même manière que les Grecs distinguèrent l'amour céleste et l'amour terrestre, j'appellerai céleste la vertu qui découle de la religion et de l'idée du devoir, qui conserve, sous toutes les formes qu'elle peut revêtir, la beauté et la noblesse de son origine; au contraire, j'appellerai terrestre la vertu qui se propose pour fin l'intérêt et la louange. La première est aussi pleine de mansuétude et de douceur que la seconde est inhumaine et hautaine : elle sait compâtir à tous les maux et pardonne à toutes les fautes. La vertu terrestre est sévère jusqu'à la cruauté; non contente de blâmer l'homme vicieux, elle le fuit et le méprise avec tant de dureté, qu'éveillant en lui l'indignation, au lieu du remords, elle rend presque impossible le repentir et le retour à la vertu.

Arrêtons-nous, nous dépasserions de beaucoup les bornes d'un article si nous voulions citer tout ce qui nous a frappé dans ce livre. Partout riche en pensées et en remarques ingénieuses, il abonde en sages conseils et en exhortations pressantes. Nous dirons même que Madame Ferrucci pousse trop loin ses scrupules à cet égard. Elle est si persuadée de l'influence bienfaisante des mères de famille qu'elle donne peut-être trop à cette influence. Elle est si désireuse de contribuer par elles à la régénération de l'Italie, qu'elle exagère un peu leur légitime autorité. Qu'on ne prête point à nos paroles un sens qui n'est pas dans notre pensée. Certes nous ne voulons pas mettre des bornes à l'activité de la femme douée des qualités nécessaires à l'éducation de ses enfants. Nous croyons même que tout homme raisonnable s'empressera de la seconder dans son œuvre et de l'aider, au besoin de ses conseils. Nous voulons dire seulement que Madame Ferrucci l'engage quelquefois à intervenir dans l'éducation de ses filles avec une sollicitude si minutieuse que leur développement normal pourrait bien en souffrir.

Prenons un exemple au chapitre de *l'amour du prochain*.

Elle veut que les jeunes filles n'aient pas d'autre amie que leur mère ([1]). C'est le meilleur moyen, suivant elle, de protéger leur innocence. Lors même qu'elles trouveraient une amie véritablement digne de ce nom, elle redoute si fort l'exaltation de ces jeunes têtes qu'elle ne peut se résoudre à leur permettre des entretiens familiers où elles donneraient cours à mille projets chimériques et à mille jugements erronés. — Ces craintes, qui témoignent de la tendance profondément morale de Madame Ferrucci, nous paraissent exagérées.

« Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. »

En voulant sauver la jeunesse de tout ce qui pourrait ternir son innocence et fausser ses idées, vous la privez d'une des sources les plus fécondes d'instruction et de progrès ; en voulant la défendre des abus qu'entraînent des relations blâmables, vous lui interdisez les jouissances les plus naturelles et les enseignements les plus salutaires. L'homme essentiellement sociable de sa nature,

([1]) V. p. 121, seqq., le passage qui commence per ces mots significatifs : « A me pare che ogni donna curante il vero profitto delle figliuole non debba a queste permettere di stringersi in amicizia con altre fanciulle..... » et p. 123, le § intitulé : « La madre dee studiarsi di essere la sola amica delle giovinette figliuole. »

cherche, dès ses premières années, des compagnons pour ses jeux, des confidents pour ses pensées. Défendez-lui de les prendre parmi les enfants de son âge, ne lui permettez avec eux aucun épanchement, vous lui ôtez des récréations conformes à ses goûts et fécondes en souvenirs, vous le froissez dans ses instincts les plus légitimes, vous altérez son développement normal.

Nous savons bien que les amis qu'il choisirait, ne seraient pas toujours fidèles et sans reproches ; que leurs jeux seraient souvent mal combinés, leurs conversations peu sérieuses, leurs jugements sans portée. Mais l'expérience qu'il ne manquerait pas d'acquérir dans ces relations de tous les jours, jointe aux conseils et aux leçons d'une mère, ferait disparaître peu à peu une grande partie de ces inconvénients.

Ajoutons qu'en vous obstinant à être la seule amie de votre fille, vous lui préparez pour l'avenir une foule de déceptions, vous semez sa route d'ennuis et de difficultés sans nombre. Habituée à vivre continuellement en face de sa mère, elle prend de bonne heure, par cet esprit d'imitation si développé chez les enfants, le ton, les manières et les vues d'un âge beaucoup plus avancé. Qu'en résulte-t-il? Malgré les meilleures intentions et le désir le plus sincère de se montrer aimable et bonne pour tous, elle se trouvera embarrassée, gênée dans le monde au milieu de ses compagnes naturelles, et à son entrée dans sa nouvelle famille, elle étonnera, elle mécontentera par des habitudes et des goûts qu'on taxera de bizarrerie et de singularité. On le lui fera souvent sentir ; sa vie ne sera qu'une succession de sentiments froissés; et tous ses efforts pour faire le bien et se conquérir l'estime et l'affection de la famille où le mariage l'aura placée, risqueront fort d'échouer devant son inexpérience et ses habitudes invétérées d'isolement.

En la séquestrant ainsi, vous lui préparez donc bien des chagrins et des peines. Mais au moins lui avez-vous conservé cette simplicité de cœur que vous avez pris si grand soin de garantir de tout contact et de toute souillure? Hélas! si j'en crois l'expérience d'instituteurs habiles, toutes vos précautions n'ont peut-être abouti qu'à développer avec plus d'énergie le germe du mal qui est dans tous les cœurs. Il y a des vices que rien ne nourrit comme l'isolement ; une enfant sans contact fréquent et familier avec d'autres enfants de son âge, s'imagine aisément qu'elle est un prodige ; l'orgueil prend en elle des proportions effrayantes. Ce n'est

pas tout : privée des distractions faciles qu'elle trouverait avec de jeunes amies, son imagination assujettie à trop de sagesse et de retenue, erre au hasard et s'enflamme dans le silence.

Sans doute ces inconvénients ne se présenteront pas toujours; nous pensons même qu'ils ne se feront pas sentir quand les mères de famille se distingueront par les qualités éminentes de Mme Ferrucci. Mais la nature ne les a pas toutes si généreusement douées; et celles qui, sans avoir cette supériorité flexible qui sait se mettre à la portée de tous les âges, s'obstineraient à vouloir être les seules amies de leurs filles, pourraient bien se préparer, pour l'avenir, de cuisants regrets et d'amères déceptions.

Nous avons reproché à Madame Ferrucci d'étendre un peu trop le rôle qu'elle donne à la mère dans l'éducation, et de pécher quelquefois, sous ce rapport, par trop d'abondance. Il est cependant un point sur lequel elle n'a pas assez insisté, et qui aurait mérité plus de développements : je veux parler des moyens de corroborer et de seconder l'application de la loi du devoir : bornons-nous à dire ici quelques mots des corrections.

S'il est des natures aimantes qu'on gouverne facilement par la douceur, il en est d'autres plus intraitables dont on ne parvient à dompter les mauvais instincts que par la sévérité. Comme la société civile dont les lois répressives des délits et des peines maintiennent l'autorité protectrice, la petite société de la famille a aussi besoin d'un système pénal sagement combiné, qui réduise, au besoin, les enfants à l'obéissance et donne une sanction à la sainte loi du devoir. Les questions relatives à la nature des peines et à leur rapport exact avec la faute, la nécessité de les varier suivant les âges et les caractères devraient faire, de la part des parents, l'objet d'une étude approfondie, mais elles sont d'ordinaire fort négligées; il en résulte des inconvénients immenses dans l'éducation. Les parents sont les uns, trop doux, les autres, trop sévères; les uns n'emploient que l'indulgence et la bonté, les autres la menace et la violence.— On nous a cité des pères qui, pour dompter des enfants rebelles à toutes les exhortations, les privaient du strict nécessaire, et les laissaient, pendant plusieurs jours, souffrir de la faim, régime barbare, qui n'est plus de notre temps et qui a toujours été contraire aux principes les plus simples de la morale et de la justice. En corroborant par la punition la loi du devoir, on veut seconder le développement normal de l'enfance : or

ne serait-ce pas aller contre le but que de chercher à corriger le vice et à perfectionner l'âme par des moyens qui affaibliraient le corps en altérant la santé?

D'autres, et ils sont plus nombreux, veulent aussi des peines corporelles, mais qui ne nuisent pas à la santé ; pour la faute la plus légère comme pour la plus grave, ils ont recours à des corrections brutales qui peuvent avoir les plus fâcheuses conséquences. L'enfant ainsi maltraité, s'habitue facilement à voir, dans ses parents, des ennemis plutôt que des protecteurs : l'amour fait place à la défiance et à la haine, quelquefois même à la révolte et à la vengeance. Que le châtiment au contraire le plie et le soumette, il risque de l'avilir à ses propres yeux et d'affaiblir en lui le sentiment de la dignité humaine qui est inné dans tous les cœurs.

D'autres plus indulgents ne punissent guère. Une certaine bonté, qui va jusqu'à la faiblesse, les porte toujours à pardonner, heureux s'ils ont à diriger de ces natures privilégiées qui ne savent répondre à la douceur et à la bonté que par l'amour et la reconnaissance.

En général, sur un sujet aussi grave chacun suit, sans réflexion et sans esprit de suite, son caractère et son tempérament ; et ceux qui se font un système, ne considèrent pas que souvent il est exclusif ou contradictoire. Telle mère, pleine, du reste, de tendresse pour ses enfants pense que la douceur doit ordinairement l'emporter, mais que, lorsqu'elle ne suffit pas, il faut punir, qu'il est est même des cas où l'emprisonnement solitaire est une nécessité, mais pour tout au monde, elle ne voudrait pas dégrader son enfant par d'autres peines corporelles. Comment pratique-t-elle ce système? Son enfant est sourd à toutes ses remontrances, il mérite la peine la plus grave, elle l'en menace. L'enfant n'en tient pas compte, et continue. La peine est prononcée, il sera mis en prison. Elle veut l'y conduire, il résiste ; elle emploie la force, il s'attache à tous les meubles qu'il rencontre, il est en pleine révolte ; une véritable lutte s'engage, et la mère finit par le traîner, malgré sa résistance, jusques dans la chambre où il doit être enfermé. Ce spectacle nous a paru repoussant. Quoi ! vous craignez de dégrader votre enfant et de l'avilir par une légère correction corporelle infligée à l'instant même sans qu'il ait presque le temps de songer à la résistance, et vous pensez relever en lui la dignité humaine en le traînant ainsi de pièce en pièce jusques dans sa prison !

La supériorité avec laquelle Madame Ferrucci a parcouru la plupart des questions qui rentrent dans son sujet, nous fait regretter qu'elle se soit si peu étendue sur ce qui concerne les châtiments. On voit bien, à la manière dont elle en parle, qu'elle a été rarement appelée à punir ; elle a sans doute pensé que toutes les mères seraient aussi heureuses qu'elle si elles suivaient ses sages directions pour habituer de bonne heure leurs enfants à suivre la loi du devoir. — Nous les engageons à méditer sérieusement son livre. Hors quelques passages qu'il faudrait supprimer, et quelques autres où nous voudrions plus de développements [1], il est, à notre avis, sous tous les rapports un guide précieux, basé sur les véritables principes, riche en sages directions pratiques, éminemment propre, par sa force attrayante, à répandre d'utiles vérités. Fidèlement basé sur la morale et la religion, il offre, du reste, un corps de doctrines et un ensemble de conseils dont tous peuvent faire également leur profit : destiné à relever l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, il ne sera pas sans contribuer à celle de l'âge mûr. Car ce n'est pas seulement l'élégance de la forme et la spécialité du sujet qui en recommandent la lecture, c'est aussi l'abondance des remarques les plus judicieuses, la solidité des principes les plus généraux, le respect profondément senti de la justice et de la vérité; involontairement on s'élève peu à peu avec l'auteur jusqu'aux régions les plus pures et les plus sublimes, on est saisi de ce même amour du bien dont il est pénétré, et, ce qui fait peut-être le plus bel éloge de son livre, on se sent meilleur après l'avoir lu. A. V.

[1] Nous apprenons, de source certaine, que Madame Ferrucci se propose de combler ces lacunes lorsqu'elle traitera de l'éducation intellectuelle de la femme ; elle reprendra alors, dans son ensemble, la question des peines et des récompenses, qui n'est qu'effleurée dans le premier volume. Quoi qu'il en soit, nous laissons subsister les quelques considérations que nous avons présentées, persuadé qu'elles ne seront pas inutiles, si elles réussissent à appeler, dès aujourd'hui, l'attention sérieuse des parents sur cet important sujet.

Au Poète.

Peuple, écoutez le poète!
Écoutez le rêveur sacré!
VICTOR HUGO.

Courage, fils des dieux! des chants, des chants encore!
Comme une douce voix, comme un airain sonore,
Que ton âme s'exhale en cris harmonieux!
Sois l'orgue qui soupire et la foudre qui gronde,
L'ouragan qui mugit sur l'onde,
La brise qui murmure aux cieux!

Chante quand vient le jour, quand l'aube matinale
Nuance l'horizon de ses reflets d'opale,
Distille la rosée en pleurs de diamant;
Chante lorsque la nuit, rayonnant sous ses voiles,
De splendides lustres d'étoiles
Illumine le firmament.

Chante quand le printemps sourit, que tout verdoie
Dans la plaine embaumée où l'herbe fraîche ondoie,
Sur la colline en fleurs où gazouillent les nids.
Chante quand l'air battu comme une onde écumante,
Bondit sous l'horrible tourmente
De cent tonnerres réunis.

Chante lorsque ton âme, ouverte à l'allégresse,
Aspire du bonheur la passagère ivresse,
Et mollement s'égare en des rêves d'amour.
Chante encor quand, noyé dans la douleur et l'ombre,
Ton œil éteint semble un ciel sombre
En deuil de la clarté du jour.

Chante quand les hourras de la foule insensée
Exaltent le veau d'or, vile idole encensée,
Et de ta sainte muse outragent les autels;
Quand le froid égoïsme envahissant les âmes,
Y tarit ces sources de flammes
Où s'abreuvent les immortels.

De l'héroïque honneur, de la sagesse austère,
Des antiques vertus qui désertent la terre,
Que ton cœur noble et pur soit l'asile sacré!
A tous les sentiments généreux, magnanimes,
Réserve tes bravos sublimes,
Consacre ton luth inspiré!

Dieu, qui donna l'essor à ton libre génie,
Pour carrière t'ouvrit l'étendue infinie,
Pour domaine royal t'assigna l'univers.
Règne donc, et parmi les sphères flamboyantes,
Comme en nos plaines verdoyantes,
Recueille tes hymnes divers!

Raconter du Très-Haut la puissance féconde,
Aigle altier, s'égarer, d'une aile vagabonde,
Dans l'azur constellé de soleils radieux;
Du génie applaudir les triomphantes veilles,
Les mille pompeuses merveilles
Que l'art déroule sous nos yeux;

D'un accent tour à tour qui console et foudroie,
Porter dans l'âme juste et l'espoir et la joie,
Dans un cœur criminel les remords déchirants ;
Bénir avec le peuple un prince tutélaire,
Amasser des flots de colère
Sur le front maudit des tyrans ;

Célébrer la vertu, la douce bienfaisance,
Comme un divin trésor protéger l'innocence,
Comme un ange du ciel, sourire à la beauté ;
Dans un cœur abattu relever l'espérance,
Appliquer sur chaque souffrance
Le baume de la charité ;

Eclairer, diriger son siècle dans sa route,
Comme jadis, du haut de la suprême voûte
La colonne guida les tribus d'Israël ;
Sonder de l'avenir lés profondeurs mystiques,
Aux sons des lyres prophétiques
Révéler les décrets du ciel ;

Faire jaillir l'idée en rayons de lumière;
De la liberté sainte arborer la bannière,
Echauffer tous les cœurs, comme un foyer divin,
Luire, comme un soleil, sur les intelligences :
Quels labeurs glorieux, immenses!
Quel rude et sublime destin!

Oui, ton empire est grand, auguste, magnifique,
Poète, vraiment roi, ministre pacifique
Du culte des beaux-arts et de la vérité!
On n'est point un rêveur inutile et frivole
Quand toute sa vie on s'immole
Aux progrès de l'humanité.

Laisse donc le vulgaire ignorant et stupide,
La sombre jalousie au teint pâle et livide,
L'égoïsme levant un front dur et hautain,
Et la Fourbe qui rampe et l'Orgueil qui blasphème,
Lancer contre toi l'anathème,
Te harceler de leur dédain.

Ne quitte point, au bruit de ces cabales vaines,
Pour le triste séjour des passions humaines,
Ta douce région de lumière et d'azur :
La colombe, abritée au sein de l'arche antique,
Ne souilla point son pied pudique
Dans la fange du sol impur.

Ainsi que d'un torrent les vagues mugissantes,
Il passera, ce flot de clameurs impuissantes,
Sans effleurer ta gloire ou troubler ton sommeil.
Des arides sillons que la tempête creuse,
Voit-on la poudre ténébreuse
Entacher le front du soleil?

J.-E. Peg-Roussel.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

SEPTEMBRE.

Les documens rassemblés par la Commission d'enquête, sur la tentative du 15 mai et l'insurrection de juin, allaient se publier lors de notre dernière chronique et s'annonçaient comme devant faire événement longtemps encore : il n'en est rien. Tout cela est déjà du passé dans la vie dévorante du moment actuel. Les trois volumes sinistres ont été dans les journaux ; tout le monde les as lus ; tout le monde y a trouvé une partie de la vérité, celle que chaque individu était bien décidé à y rencontrer exclusivement ; puis, chacun s'est mis à prôner son avis, à imposer sa façon de lire; on a laissé là l'immuable dossier pour en suivre dans une chaude polémique des conséquences et des déductions souvent très fantastiques ; on a crié, on s'est aigri, les partis se sont mis en guerre, on a échangé des injures, des démentis et surtout des manœuvres souterraines ; voilà où nous en sommes. Et des documens eux-mêmes plus un mot, ou à peine. Ils ne sont plus seulement le terrain sur lequel on se bat.

Il y a pourtant par-ci par-là de pauvres esprits, et nous sommes du nombre, qui n'ont pas le bonheur de posséder un système qui leur apprenne à tout juger d'avance. C'est donc avec une curiosité animée par la plus parfaite incertitude que nous avons abordé ces nombreuses pièces, où nous ne cherchions rien que la vérité. Peu à peu la lumière de la conviction se glissait en nous, hésitait, grandissait ; et elle a fini par nous paraître un fanal assez sûr, un guide assez fidèle, pour que nous osions en donner les perspectives à nos chers lecteurs.

On savait Louis Blanc dominé par une passion de pouvoir et de vanité si ardente que ses plus mortels ennemis n'auraient jamais su inventer, pour le rendre ridicule et le montrer dépourvu de tout sens

pratique, la moitié de ce qu'il a fait lui-même. Qu'il fût un danger et un malheur pour la république, personne n'en doutait, car dans les questions palpitantes qui se débattent actuellement entre les diverses classes de la société, surtout entre les travailleurs et les patrons, Louis Blanc était un enfant terrible, un présomptueux aveugle, un maniaque incorrigible, qui se jouait sans presque le savoir des destinées et des espérances du peuple. Il conduisait ces pauvres vainqueurs, au travers de leur misère, comme on conduirait une caravane perdue dans les déserts en lui donnant pour horizon de continuels mirages. La soif augmente devant des lacs imaginaires : on se précipite pour boire et les lèvres se meurtrissent sur le sable brûlant. La souffrance augmente. On veut aller plus loin encore, plus loin, vers cette onde fraîche qui recule, et malheur à celui qui vient, les bras étendus, s'interposer entre le malheureux voyageur et son illusion ! On essaie, en mai, de renverser l'obstacle d'une seule étreinte. En juin, il n'y avait plus de patrie, plus de cité, plus de frères, plus de désarmés et d'innocens ; il n'y avait qu'une barrière odieuse à détruire par les balles et l'incendie. Qu'importait tout le reste, si la république sociale, si le mirage était atteint ! Cette démence effrayante et coupable, Louis Blanc en supporte une bonne part de responsabilité. Toutefois, avant l'enquête, on croyait peu qu'il conspirât à l'ombre, puisqu'il en prenait si bien ses aises au soleil. Il paraît maintenant à peu près prouvé que l'ambition avait poussé encore plus loin la pensée et les actions du petit-Dictateur du Luxembourg. Le 15 mai, il est arrivé tout près de l'hôtel-de-ville, occupé par ses complices, après avoir prononcé lors de l'invasion de l'Assemblée Nationale des discours qui ne laissent aucun doute sur ses opinions et intentions. En juin, les insurgés comptaient sur lui et le nommaient, même vers la fin du combat, comme leur amenant du secours. Cependant il n'a paru de sa personne nulle part. Le vote de l'Assemblée qui le livre à l'action des lois a été accueilli par un assentiment très général.

Pour Caussidière, on dirait presque que c'est dommage, s'il n'était à la fois si ambitieux et si adroit. La jeune république aurait été ingrate envers son préfet de police, si elle n'avait pas tenu compte de ses efforts, souvent heureux, pour mettre un peu d'ordre, de détail, dans cette anarchie organisée. Les honnêtes gens, tout étonnés de n'avoir pas été croqués vifs par cette bête fauve qui n'avait fait qu'un bond de son antre au fauteuil de la préfecture, les honnêtes gens avaient passé de la surprise à une certaine confiance, à une peureuse approbation, même à une lointaine estime. Ce changement se traduisait, pour nous autres observateurs de profession, dans une nuance de ton en parlant de *Monsieur de Caussidière*, qui ne faisait point mal la police, vraiment.

Le cher homme était, lui aussi, touché de son côté de cette réconciliation de l'opinion avec sa haute fortune : car rien ne paraît si en-

viable, après tout, aux niveleurs qu'une place honorable dans l'esprit de leurs adversaires. Il y avait donc quelque chose de très-sincère dans le retour de M. Caussidière aux principes de l'ordre social établi : surtout, s'il eût fallu choisir entre ses anciens partisans et les nouveaux, il est probable qu'il eût peu balancé.

Malheureusement, il crut n'avoir pas à choisir. Sa position et son influence étant si grandes déjà, il crut pouvoir tout atteindre. Il n'eut pas le courage de sacrifier une des chances que lui donnait sa double popularité. De là, nécessairement, un double rôle, une double face, une conduite au soleil et une conduite à l'ombre; de là une franchise et une bonhommie, alternant avec des manœuvres souterraines dans un autre esprit. On s'explique ainsi très-bien pourquoi Caussidière était malade le 15 mai, et pourquoi il siégeait à l'Assemblée Nationale en juin, après avoir constamment tenu tous les fils et tous les secrets de la conjuration permanente qui, non contente des résultats de février, a recommencé son œuvre presque immédiatement. L'enquête, entr'autres choses compromettantes et significatives, donne le témoignage de deux personnes qui ont vu Caussidière dans la rue Saint-Antoine, fraternisant avec les ouvriers d'une barricade, le 23 : il s'est attaché à démentir ce fait par d'autres témoignages qui attestent sa présence à l'Assemblée ; probablement les deux choses sont vraies. Caussidière allait *voir* l'insurrection, peut-être même lui tâter le pouls pour juger si elle naissait viable, mais il était trop avisé pour la commander lui-même et s'exposer ainsi à n'en pas profiter; non point que je veuille suspecter son courage personnel par cet hommage à son expérience politique. Il ne paraît pas d'ailleurs que les combattans de juin eussent des droits directs sur Caussidière et puissent lui reprocher de les avoir abandonnés. S'il était un des chefs de la conspiration latente et perpétuelle, comme il est difficile d'en douter, on peut croire également que son habileté ordinaire l'aura sauvé du péril d'être chef immédiat d'une explosion qui fut un peu un coup de désespoir devant la dissolution des ateliers nationaux et la dispersion des ouvriers. La révolte fut en quelque sorte forcée d'agir tout-à-coup, comme un général dont on va disséminer les troupes est contraint de livrer bataille pendant qu'il a ses forces sous la main. L'impulsion était donnée par les choses, plus que par les hommes, par les masses plus que par les chefs. Il en est résulté pour ceux-ci une plus grande possibilité de se tenir dans l'ombre et, en effet, on pourrait s'étonner sans cela de trouver dans les rangs de l'insurrection réprimée et punie tant de milliers de coupables parmi lesquels on ne distingue tout au plus, pour chefs et pour meneurs, que de simples capitaines de barricades. Bien certainement, on ne tient que les agens et non pas l'âme du complot. Ce plan de défense et d'attaque, si habile, cette machine de guerre civile si hardiment montée, toute cette organisation qui a jeté spontanément aux barricades une hiérarchie complète de combattans; tout

cela, dit-on, est sorti des archives de la préfecture élaboré sur les notes prises par le maréchal Bugeaud pour la défense de Paris, et sur toutes les observations stratégiques faites pour la sûreté de l'ordre public dans la capitale.

— MM. Louis Blanc et Caussidière sont en fuite : si toutefois ce dernier n'est pas caché dans Paris. La ville est calme et bien gardée. Les convois de transportés se succèdent rapidement. Cette mesure de salut public paraît de plus en plus sage, d'après les renseignemens qu'on obtient sur l'état moral des insurgés. A part quelques exceptions, les prisonniers paraissent mériter leur sort, pour le moins. Nous donnons cela, non d'après des sources générales et vagues, mais comme ce qui résulte d'informations prises par nous-mêmes soit auprès des employés qui approchent les détenus, soit auprès d'un innocent qui vient d'être relâché après sept semaines de captivité dans un fort, au milieu de cette majorité de coquins. Son témoignage s'accorde parfaitement avec les autres pour déplorer le mauvais esprit qui continue à régner parmi ces vaincus ; ils persistent à croire au triomphe prochain de leurs idées, à injurier la société actuelle, à prédire le communisme, le pillage et l'abolition de la famille : la haine, la vengeance et l'orgueil sont les hôtes exclusifs de ces ames égarées, en prison comme ailleurs, plus encore qu'ailleurs peut-être. Le seul dieu qu'elles connaissent, qu'elles appellent avec fureur, c'est le bien-être matériel. Aussi les plus avancés humanitaires, les plus déclarés socialistes, les plus obstinés communistes sont-ils, en même temps, les plus féroces égoïstes. Il faut se donner beaucoup de peine pour les empêcher de prendre à eux seuls la gamelle et la paille de tous. Ils sont d'une brutalité cynique, d'une personnalité indomptable, et tous ceux qui les approchent peuvent se convaincre du ravage que de telles doctrines font dans le cœur, dans les pensées et dans la vie, aussi bien que de la presque impossibilité où se trouvent des êtres à la fois si orgueilleux et si dépravés, de revenir au simple sentier commun de la bienveillance, de la charité et de la vraie humanité. Les doctrines faussées sur la mission de l'homme ici-bas et sur la nature du bonheur qu'il doit y chercher, qu'il peut y demander légitimement, ces doctrines qui blasphèment la vie en Dieu, ne lâchent pas un homme sans l'avoir abruti et changé en une créature qui participe de la bête et du démon. Malheureusement ce ne sont pas ici de vaines déclamations en l'air, c'est une réflexion qui sort de tous les faits et de toutes les observations, depuis que les événemens ont mis à nu les ames, les principes et la conduite de ces apôtres de la rénovation sociale.

— Les affaires d'Italie sont toujours à l'horison comme un gros nuage noir. Que va-t-il en sortir? En attendant la France dispose ses moyens de guerre, grossit l'armée des Alpes, l'approche de ses frontières, prépare une armée du Rhin et crée trois cents bataillons de

garde mobile sur tout le territoire. L'organisation de cette formidable milice peut se comprendre en Suisse mieux qu'ailleurs : la troupe de ligne, c'est notre élite ; les trois cents bataillons nouveaux, c'est notre première réserve ; la garde nationale ordinaire, c'est la seconde. Probablement, cette garde mobile se composera de tous les jeunes citoyens non mariés ; elle sera exercée sur place et laissée chez elle, sans solde, jusqu'au moment du besoin. Dans les grands centres, comme Paris et Lyon, on tiendra ses armes au dépôt, et on ne les lui remettra que pour les exercices, revues et départ. Le projet, où l'on a cité les milices vaudoises pour exemple, va passer bientôt sous les yeux de l'Assemblée nationale.

Celle-ci paraît bien décidée à ne pas souffrir que l'honneur soit compromis en Italie et devant l'Europe. C'est au moins le sentiment vif de la majorité démocratique honnête qui est aussi la majorité de l'Assemblée, et toujours un peu, malgré certaines apparences et malgré la souffrance du moment, la vraie majorité du pays.

Pour le dire en passant, il n'est rien que la république pour tenir contre le socialisme ; si quelque chose peut résister à celui-ci, nous le verrons bien, car il ne faut pas espérer que nous l'ayons déjà vu complètement.

— La réaction inévitable, après juin, a un peu trompé les sympathies monarchistes, en leur montrant le retour beaucoup plus grand qu'il n'est vers les idées renversées en février. La république a pour elle des croyants ; la régence ou la monarchie n'ont que des douteurs qui choisissent le moins mauvais des moyens de gouverner dans un siècle ingouvernable. Aussi, malgré les fautes commises, les dangers à prévoir, les malheurs à supporter, la république garde son terrain et le défend à tout prix, avec intrépidité et conviction qu'il s'agit du salut public. Cavaignac est bien l'homme de cette situation : il la saisit, il la résume, il l'exprime avec le calme de la force et le courage de la conviction. Cela donne à sa conduite je ne sais quelle élévation solennelle que ne comprennent pas le moins du monde les partis soi-disant parlementaires et, comme nous le faisions remarquer dans la chronique du mois dernier, les journalistes pur sang : tous, gens qui pensent comme M. Thomas Diafoirus, que l'essentiel n'est pas de guérir le malade, mais de le traiter dans les règles, et qui, pour être conséquents à leurs principes, n'auraient pas dû souffrir sans crier au voleur ! qu'on tirât du canon contre l'émeute, puisque cela démolissait les maisons des citoyens.

Beaucoup de manœuvres habiles sont tentées chaque jour soit par les incorrigibles, soit par les intéressés, pour déplacer cette puissance immuable qui maintient le gouvernail de la République dans un sens où personne ne peut le détourner légèrement de sa propriété ou de son espérance, s'il a besoin de passer par dessus.

On se communique tout bas certains projets de faire arriver au pouvoir le général Lamoricière, avant-garde du parti Thiers, à la suite de Changarnier et par le moyen de la garde nationale dont celui-ci disposerait. Tout cela paraît bien hazardeux et heureusement bien peu probable.

La première condition de succès, pour l'intronisation d'une nouvelle nuance politique au pouvoir exécutif serait la levée de l'état de siége. Aussi, l'autre jour, cette proposition a été faite à l'Assemblée, par un de ses membres. Dans la discussion, le général Cavaignac a prononcé un discours ferme et simple où il déclarait que, décidé à faire tout son devoir, il ne se retirerait point lors même qu'on voterait contre les mesures qu'il avait prises et qu'il croyait encore nécessaires au salut de la République : mais que, tant qu'il conserverait le pouvoir, il ne souffrirait les menées de personne ; ni anarchistes, a-t-il dit, ni philippistes ! Et l'Assemblée lui a prouvé qu'elle était de son avis en repoussant la motion par une majorité des trois quarts de ses membres.

Le point final du discours de Cavaignac a été une revue, le lendemain ; revue très-brillante d'une cinquantaine de mille hommes de toutes les armes et de députations de garde nationale, qui ont salué le Président de leurs acclamations unanimes. Celui-ci, en les remerciant par une lettre adressée au général Changarnier, témoigne le plaisir et l'espérance que lui a donnés cette revue, et annonce l'intention d'en faire d'autres où passeront successivement tous les bataillons de la garde citoyenne.

— L'Assemblée nationale a commencé la discussion du projet de Constitution. Le préambule de ce projet : *En présence de Dieu et au nom du peuple français*, etc., a été pour M. de Lamartine l'occasion d'une brillante réapparition à la tribune. Le nuage d'humiliation et d'impopularité qui obscurcissait depuis deux mois son nom et son éloquence semble s'être déchiré tout-à-coup pour lui laisser reprendre tous ses avantages de grand orateur. Sous l'entraînement de cette parole puissante, l'Assemblée a voté le préambule. Maintenant, on peut encore se demander si ce succès de tribune réussira à M. de Lamartine, c'est-à-dire, s'il pourra faire oublier à force d'admirables discours le tort des illusions inouïes de sa politique comme homme d'état. Les plus irréconciliables, pour M. de Lamartine, à cette heure, sont ceux qui avaient d'abord cru en lui. Il y a de la rancune en jeu, et elle n'est point injuste. Que lui avait refusé la France ? et que lui a-t-il donné en retour ? de grands malheurs et de belles phrases : la ruine et l'anarchie avec de nobles émotions. Nous avons trouvé là-dessus, dans un petit journal, les réflexions suivantes, qui nous paraissent de toute justesse :

« Nous avons lu avec attention la dernière brochure de M. de Lamartine *(Trois mois au pouvoir)*. Cet écrit ne nous apprend rien de nouveau. M. de Lamartine se justifie contre des accusations que personne n'a formulées sérieusement contre lui. Nous étions persuadés d'avance des bonnes intentions du grand poète, nous étions sûrs de son honnêteté; ce que nous lui reprochions, c'était son insuffisance, son imprévoyance, son *far niente* poétique en présence de tant de dangers, et M. de Lamartine dans sa défense ne fait que corroborer ces reproches. Certes dans un pays tranquille, calme, où l'ordre marche de front avec le progrès, M. de Lamartine, qui a toutes les aspirations du grand et du noble, serait un excellent conseiller, mais il ne serait que conseiller et jamais homme d'Etat. M. de Lamartine qui croit connaître et convertir tout le monde par sa parole et sa bonté sera toujours la dupe de ses flatteurs et même de ses ennemis.

« On ne gouverne pas avec la bonté, mais avec la justice et l'énergie.

« M. de Lamartine ressemble à ces bonnes mères qui donnent de bons conseils à leurs fils, et les laissent faire après ce que bon leur semble. Au bout de quelque temps ces fils deviennent de parfaits mauvais sujets et battent leur propre mère.

« Citons un exemple entre tous.

« M. de Lamartine raconte que le 14 mai deux Polonais sont venus le voir et lui ont dit: « Si vous ne déclarez pas la guerre à la Prusse, demain, nous irons avec soixante mille ouvriers renverser le gouvernement et l'Assemblée nationale.» A cette naïve et impertinente déclaration, M. de Lamartine répond évangéliquement: « Il faudrait que la France fût la dernière des nations pour se laisser faire une telle violence. »

« Est-ce là la réponse d'un ministre, d'un homme d'Etat sur les épaules duquel repose la vie de millions de citoyens? — A la place de M. de Lamartine nous aurions sonné notre laquais et nous aurions fait arrêter à l'instant même ces deux insolents étrangers. Nous serions monté à la tribune pour raconter le fait, nous aurions mis en éveil et la police et la garde nationale, et le 15 mai n'aurait pas eu lieu. M. de Lamartine a préféré parler et faire une phrase. Qu'il parle donc, nous l'écouterons avec plaisir, mais que jamais il ne se figure être un homme d'exécution. Son dernier écrit est son testament d'homme d'Etat. »

On a reproché au beau discours de M. de Lamartine quelques phrases, vers la fin, qui sentaient un peu le relaps : ainsi, en parlant du progrès et de l'avenir qu'il prépare à la société, il jetait une phrase sur la nécessité de *rendre la propriété plus expansive.*

— M. Pierre Leroux, tout prophète qu'il soit dans son pays, n'a pas encore trouvé moyen de faire sensation à l'Assemblée, autrement que par l'effroi qu'elle éprouve en lui voyant prendre le chemin de la tribune. « Il a pourtant été écouté une fois, » nous disait-on, « la pre- » mière, parce qu'on ne savait pas ce qu'il allait dire. » Les malheureux Représentants du peuple n'avaient pas lu ses écrits!! mais maintenant, ils le paient bien cher. De tentative en tentative, jamais écouté, jamais découragé, M. Pierre Leroux en est venu l'autre jour à prendre

la parole armé d'un gros portefeuille gonflé de feuilles volantes et mal en ordre, auxquelles il ajoutait incessamment d'autres feuilles non moins volantes et non moins mal en ordre, qu'il prenait dans sa poche pour lire le tout à 650 personnes de mauvaise volonté, crispées, fatiguées, irritées, ennuyées, et saisies de cette terreur maladive qu'on éprouve en se voyant menacé d'une lecture interminable. Chacun, plus ou moins, connaît ce supplice-là par expérience. Chacun se rappelle ce qu'il a de particulièrement provoquant et impatientant. On se rappelle comme on cherchait à se distraire, ne fut-ce qu'un instant, et avec quelle avide attention on sondait la profondeur diminuée du manuscrit, pour en prévoir la fin. Et si le lecteur se trompait, se mettait à chercher le sens, à retourner en arrière d'un mot, quelle envie de le prendre à la gorge comme un assassin! Eh bien, voilà comment M. Pierre Leroux traite ses infortunés collègues et comment il entend que doivent se dépenser, de temps en temps, les vingt-mille francs ou à peu près que l'Assemblée coûte d'un jour au pays. Croyez-vous, pense-t-il, que ce soit trop de vingt mille francs pour entendre lire *les épreuves* d'un ouvrage que j'ai fait? Car c'étaient des épreuves d'imprimerie que renfermait le gros porte-feuille que vous savez, et que l'Assemblée a subi. C'était un article imprimé et enseveli dans un numéro de la *Revue indépendante* de piteuse mémoire, dont les tas se vendent dix sous aux étalages de bouquins sur les quais.

Mais aussi pourquoi élire à l'Assemblée Nationale des écrivains qui n'ont jamais compris que leurs livres : ils sont de trop bonne foi pour qu'on doive les exposer à la tentation qui a fait succomber M. Pierre Leroux.

M. de Cormenin disait : « Si la république meurt, c'est que les républicains l'auront tuée : » on pourrait encore mieux retourner l'axiôme du côté des socialistes. Ces gens qui veulent organiser la société montrent-ils dans leur conduite le moindre tact de ce qu'est et doit être toute société?

Le lendemain de l'aventure on a fait une motion pour qu'il fût interdit aux représentants de lire leurs discours. La chose avait d'ailleurs tourné en plaisanterie, autant qu'on peut admettre la plaisanterie en des choses de cette nature et de cette importance. Mais où pourra-t-on empêcher le Français de rire, s'il y a lieu? M. de Cormenin ne vient-il pas de faire une brochure pour se moquer du projet de Constitution qu'il a élaboré lui-même, avec les autres membres de la Commission nommée pour cela, et qui, par parenthèse, se fâchent tout rouge de la brochure.

— Nous avons souvent remarqué avec une admiration dénuée de toute espèce d'envie la puissance de paradoxe étourdi qui distingue les auteurs du jour, et entre ces auteurs les gens d'esprit, et entre les gens d'esprit Mme Emile de Girardin ou, si vous voulez, M. le vicomte

de Launay. Voici sa manière de comprendre l'insurrection de juin, et sa façon d'en parler : singulier mélange de légèreté et de sophisme au fond, puis de justesse et de vérité de détail dans la forme.

« Seul, toujours seul !... il est écrit que nous ne pourrons jamais être d'aucun parti ;

» Il y en a deux qui se disputent la France en ce moment, aucun des deux ne nous attire, nous les avons déjà définis :

» Le parti de ceux qui veulent tout garder.

» Le parti de ceux qui veulent tout prendre.

» Eh quoi ! dans cette France glorieuse, dans cette patrie du dévouement, dans ce berceau de la chevalerie, le sang coule... le sang coule à grands flots.... et ce n'est pas pour la défense de la nationalité menacée,

» De la religion profanée,

» De la liberté violée,

» De la vérité étranglée?

» Non ! ce n'est pour aucun de ces nobles mots de poète, de philosophe, de penseur, de héros.... C'est pour un vilain mot de notaire, de procureur, de recors; le sang coule dans ce vaillant pays de France pour l'attaque et pour la défense de la propriété !

» Honte au siècle ! honte au peuple ! honte au pays qui a vu couler un sang généreux pour une telle cause !

. . . . . .

» La propriété est une des plus douces chimères de la fantaisie sociale. C'est-à-dire, la propriété existe bien, mais ce qui n'existe pas c'est le propriétaire. Le propriétaire pur sang, est après le républicain de bonne foi, ce qu'il y a de plus rare dans ce pays, où l'on se bat pour la propriété et pour la république.

. . . . . .

» Et qu'a-t-il donc de plus que toi, ô peuple ! ce fier bourgeois de Paris que tu poursuis de ta haine? il n'a ni châteaux, ni hôtels, ni forêts, ni prairies; il loue un appartement étroit et triste dans une maison dite de location, c'est-à-dire dans une ruche de plâtre. Là il ne trouve aucune des douceurs d'une existence aisée; il n'a ni l'espace, ni le jour, ni la vue, ni l'air, ni le repos, ni le mystère, ni le silence. Là il vit en communauté avec des gens qu'il ne connaît pas; il ne sait rien d'eux que leurs défauts; il ne sait pas si ses voisins sont honnêtes, charitables, affectueux; il sait seulement qu'ils sont dissipés et violens, qu'ils ferment les portes avec fracas, qu'ils rentrent tard et qu'ils mangent à leurs repas toutes sortes de mets étranges, dont les parfums nauséabonds infectent les corridors. Mais, diras-tu, cet appartement incommode est richement meublé; s'il ne possède pas la maison, il possède le mobilier. — Ah ! c'est le grand mot, et toute la question est là; le véritable trésor du bourgeois de Paris c'est son mobilier, et c'est pour défendre ce trésor qu'il se fait tuer si bravement. Et toi-même, peuple, c'est pour lui ravir ces merveilles que tu veux l'attaquer ! N'avons-nous pas raison de dire que c'est là une querelle à la fois triste et plaisante? Mourir pour défendre son mobilier... et quel mobilier !.... Un odieux assemblage d'objets informes, représentant le mauvais goût de toutes les époques; objets sans valeur, sans style, sans art, laids à l'œil, incommodes à l'usage, qui font s'évanouir

d'horreur les peintres et les rapins, mais objets chéris du bourgeois, qu'il admire, qu'il a acquis à grand peine, à force de patience et de privations, et qu'il défendra jusqu'à son dernier jour. Demandez lui sa vie, mais ne lui demandez pas son affreuse pendule d'albâtre, flanquée de deux affreux vases d'albâtre ornés de fleurs en papier, et de deux affreux flambeaux d'albâtre ornés de bobêches en papier; il appelle cela sa garniture de cheminée, et Dieu sait quels efforts il lui a fallu pour atteindre à ce luxe épouvantable!... que de chagrins passés représente cet encombrement d'albâtre, que de tourmens à venir il promet encore; car cet ornement fastueux excite la jalousie de sa société et de sa famille. Par combien de soupçons injurieux, de propos amers, on fait payer à lui et à sa femme le bonheur de le posséder!.. et tous ces propos amers, ces regards malins, veulent dire : On n'a pas tant d'albâtre innocemment.

» O peuple! si tu savais combien c'est laid ce que tu envies, tu pardonnerais au bourgeois son bonheur..... Veux-tu donc le tuer pour avoir son affreuse commode en acajou si incommode, dont le tiroir rebelle et fantasque ne cède jamais que pour vous tomber sur les pieds; veux-tu donc le tuer pour son affreuse armoire à glace difforme, pour son affreux ciel-de-lit en acajou, rocher de Sisyphe qui menace toujours son sommeil, pour son affreux *bonheur du jour* en acajou, toujours boiteux; pour ses affreuses porcelaines aux couleurs hostiles qui vous font *grincer* les yeux; pour ses affreuses lithographies de pacotille; pour toutes ces choses si communes, si mal choisies, si laides, veux-tu donc le tuer? »

Voilà, assurément, un charmant caquetage, et la vérité n'y manque point à la moquerie, si elle manque au jugement général de la situation. Nous voudrions pour beaucoup lire dans un feuilleton du spirituel vicomte l'analyse railleuse des conseils donnés aux ouvriers à la suite du fragment que nous avons cité. Il propose à ceux qui se battaient, non pour de l'acajou ne lui déplaise, mais pour du pain et des idées, de passer au delà des jouissances du bourgeois pour tomber d'un bond dans celles des grands seigneurs et des grands esprits repus, lassés, blasés, et qui reviennent en fin de compte à la nature. Ce retour serait très désirable en effet, pour toutes les classes, mais la première condition de sa possibilité serait un retour plus profond et auquel personne ne songe vers les idées morales qui spiritualisent la nature et lui donnent un sens pour les esprits même incultes. Sans ces idées, il faudra qu'un individu fasse le tour de toute la civilisation, arrive à la satiété par toutes les coupes, avant de pouvoir apprécier un bonheur simple, naturel et à la portée de tous. L'homme du peuple, livré à son ignorance et à ses instincts, est comme un écolier dont la pensée ne connaît, ne sait faire que des amplifications sonores et vagues. Vous venez lui dire un matin : — Tout cela ne vaut rien, il faut changer d'habitudes. Vous allez me faire le plaisir d'écrire tout simplement la prose comme Voltaire, le vers comme Racine : la simplicité avant tout.

Cela ne ressemble-t-il pas bien à ces gens dont parle l'Evangile, qui disent aux pauvres : Allez ! et mangez ! et soyez vêtus ! sans leur donner rien pour cela ? Allez ! regardez pauvres ouvriers, les belles nuits étoilées, *la sainte Famille* de Raphaël et la *Vénus de Milo*, avec des cœurs et des esprits auxquels jamais personne n'a fait l'aumône d'une idée juste, d'une notion saine, d'une sympathie propre à élever l'élément moral par dessus les autres, d'une aspiration vraie au delà de la terre et de ses biens matériels. Allez ! et jouissez exclusivement des choses sublimes, vous qui n'avez jamais su qu'elles existaient, ni par le cœur, ni par l'esprit, vous à qui personne n'a jamais songé à l'apprendre.

— Comme on sait, il n'y a rien de moins littéraire actuellement que la littérature, ou plutôt la littérature proprement dite n'existe pas : la vie, l'intérêt, la nécessité du moment présent sont ailleurs. Il faut le *Blaise Pascal* de M. Vinet et celui de M. Sainte-Beuve, pour qu'on puisse ouvrir, avec une pensée sérieuse d'intérêt littéraire un livre publié dans ce moment-ci. Paris transforme ses écrivains d'une manière misérable, et il va perdre son seul vrai critique. M. Sainte-Beuve est nommé professeur de littérature française à l'université de Liège, et il accepte cet éloignement d'un centre hélas ! maintenant trop dépouillé. Parmi les hommes éminens de 1830, lui seul, ou à-peu-près, n'avait jamais dévié vers la politique et s'était tenu en dehors des affaires, des partis et de tout ce qui aurait pu altérer son ombrageuse indépendance dans le domaine de l'art. Paris fait en lui une grande perte ; espérons qu'elle profitera d'autant plus à l'histoire littéraire de notre temps.

— Le théâtre est obligé, pour relever son répertoire, de venir reprendre dans les livres de M. Alfred de Musset des Proverbes d'abord, de petites comédies, et enfin un drame. Chacun accourt et joue ce qui lui convient ; même, à tout hazard, ce qui ne lui convient pas, tant la pénurie est grande. Ces fantaisies du poète qu'à grand peine on eût osé risquer autrefois, maintenant on se les arrache, car elles attirent la foule, si légère et si capricieuse, presque impossible à cette heure.

— *Les Libertins de Genève*, drame de M. Marc Fournier, ont cependant piqué de curiosité l'ignorance parisienne. Devant l'affiche, on voyait toujours des gens inquiétés par ce titre, pour eux si bizarre. Les journaux ont même cru nécessaire d'en donner l'explication, avant qu'on jouât la pièce. Elle a, du reste, très-bien réussi. Pour nous autres, ce serait un spectacle difficile à supporter, quels que puissent être d'ailleurs son mérite et son intérêt. Calvin délibérant, au théâtre de la Porte Saint-Martin, sur sa sévère politique et sur son duel théologique avec Servet, choquerait nos habitudes intérieures, nos idées de respect et de convenance. Ici, tout cela est parfaitement inconnu ;

tout cela n'existe pas. L'auteur dramatique a traité son sujet, comme il l'eût fait pour tout autre offrant des luttes et des développemens passionnés. On dit que c'est une œuvre remarquable et saisissante. Elle a tout le succès que permettent les circonstances du temps.

— Nous en dirons autant d'un drame de M. Souvestre intitulé *Charlotte* et *Werther*. Reprenant pour leur donner une signification plus étendue que Goëthe, les personnages du roman, M. Souvestre a réussi à exprimer, par la logique des faits, le caractère fatalement malheureux de Werther. Il le montre, époux de Charlotte, plus tourmenté d'aspirations vers l'impossible, plus fatigué du bonheur permis que lorsqu'il intervint, comme une sombre apparition, dans la jeune vie de la fiancée. Werther, en effet, c'est la passion, chose ardente et légère, chose insatiable, qui ne se fixe qu'à l'horizon où se meuvent les choses inconnues. Il ressort une leçon sévère et vraie de ces développemens nouveaux de la grande maladie des rêveurs de notre siècle; surtout par le contraste que lui opposent la figure noble et simple de Charlotte et le dévouement ferme et chevaleresque d'Albert : en un mot, le Werther du drame se charge de réaliser, dans sa vie misérable, cette maxime de Pascal. « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. »

— Le célèbre Berzélius est mort, il y a un mois. C'était un des huit étrangers honorés du titre de membres de l'Institut. Voilà une place bien enviée à repourvoir et un homme bien utile à regretter.

— Nous ne pouvons dissimuler à nos lecteurs qu'il court de mauvais bruits sur la planète Leverrier : on l'a accusée en pleine académie des sciences de certaines irrégularités fort malséantes. M. Leverrier l'a justifiée de son mieux, tout en convenant des faits patens. Nous tâcherons d'arriver à la vérité et de l'extraire des cancans scientifiques qui surgissent de tous côtés, à ce sujet.

— M. Cousin vient de publier, avec grand succès, le premier de ces petits livres demandés par le pouvoir exécutif, pour l'éducation morale du populaire. C'est tout simplement le Vicaire savoyard de Rousseau, relevé et encadré par M. Cousin.

—La librairie ruinée essaie de se relever par une combinaison très-ingénieuse et qui pourra réussir. C'est une loterie, composée de cent vingt mille billets de vingt-cinq francs, tous gagnant au moins un lot de livres de cette valeur. De plus, il y a mille privilégiés du sort qui auront : l'un *dix mille livres de rente*, l'autre *cinq mille*, l'autre *deux mille cinq cents*, etc., etc.; les plus malheureux n'auront que des bibliothèques reliées par les plus habiles artistes, ou au pire des bibliothèques brochées. Au moment où l'on prend son billet, on choisi soi-même dans un catalogue dressé à cet effet pour vingt-cinq francs de livres, et ce catalogue se compose des meilleurs ou-

vrages publiés par la librairie parisienne. Le tirage des lots de rentes et bibliothèques aura lieu à l'Hôtel-de-ville dans les premiers jours de novembre. Une commission d'honorables éditeurs ou imprimeurs, MM. Paulin, Plon, Firmin-Didot, Pagnère, Furne, etc., est chargée de faire le catalogue, et la loterie est placée sous le patronage de M. le Préfet de la Seine.

— L'Autriche accepte la médiation de la France et de l'Angleterre. On ignore encore sur quelles bases se fera l'arrangement: on parle d'une république libre à Venise; d'une cession définitive du territoire lombard, par les Autrichiens, et de la formation d'un petit Etat pour l'archiduc Régnier. Tout cela n'est que conjectures. L'Europe est loin de se calmer. Le roi de Naples va faire une tentative pour écraser la Sicile ou la réduire. L'Allemagne refuse de ratifier l'armistice conclu par le roi de Prusse avec le Danemark, et le ministère de Francfort se retire devant cette manifestation du parti révolutionnaire et unitaire. Ce parti, qui pousse des cris de joie quand Radetzki remet les Italiens dans leur chaîne, est aussi féroce de tous les autres côtés pour défendre l'*idée allemande*, exclusivement, à tout prix, envers et contre tous. La guerre va surgir peut-être des conflits soulevés par ce refus d'armistice, qui blesse et compromet le roi de Prusse, qui va irriter les réactionnaires de l'Autriche et ajouter à ses embarras vis-à-vis de la Hongrie soulevée. D'ici au mois prochain, nous verrons peut-être bien des changements à la surface des événements politiques en Europe. Ce qu'il y a d'assez singulier, dans ce moment, c'est que la France est peut-être un des pays les plus assis et Paris une des capitales les plus tranquilles. Il est bien entendu que par le temps qui court, on ne parle jamais que de l'instant présent.

10 septembre 1848.

Séance de l'Assemblée nationale du 3 août [1].

L'intérêt qui s'attache au procès de Louis Blanc et de Caussidière, nous engage à publier, quoique un peu tard, un compte-rendu de la fameuse séance du 3 août, où cette grande affaire fut entamée par le rapport de M. Bauchard, et où les positions des accusés commencèrent à se dessiner de manière à faire prévoir le résultat définitif de l'enquête. Nous croyons pouvoir d'autant plus revenir sur cette séance, que notre chronique du mois passé n'en a dit qu'un seul mot.

Avant que l'assemblée soit formée, tout en annonce déjà l'importance: avant l'heure de la séance, les conversations des députés, dans

[1] Cet article, écrit le 3 août, est d'un Neuchâtelois qui était alors à Paris.

la salle des Pas-Perdus et autres salles du Palais, sont des plus animées, et leurs pas plus précipités que d'ordinaire; à l'heure de la séance tous sont à leur poste et les tribunes combles. Un moment le bruit y circule (on l'avait peut-être répandu pour éviter l'encombrement) que le rapport attendu ne sera pas lu; quel désappointement! mais il ne dure qu'un instant. Le président annonce que l'ordre du jour est le rapport de la commission d'enquête sur les événements des 15 mai et 23 juin, et que la parole est à M. Bauchard, rapporteur de la commission, ajoutant, ce qui était sans doute un trop fait de sa part, qu'à la suite du rapport il y aurait peut-être des mesures judiciaires à prendre. Cette fois-ci, il n'a pas besoin d'agiter vivement sa sonnette et de frapper de sa règle le bureau pour faire faire silence, ni de répéter deux ou trois fois, comme d'ordinaire, l'ordre du jour pour qu'on l'entende. Tous les yeux se portent du côté de la *Montagne* pour voir si les députés que l'on sait devoir être inculpés dans le rapport, sont à leur poste, Caussidière, Ledru-Rollin, Louis Blanc et Proudhon. Ils y sont: le dramatique ne manquera donc pas à la scène qui se prépare. M. Bauchard commence son rapport au milieu d'un silence aussi solennel qu'inaccoutumé; chacun a le sentiment que c'est là le calme qui précède l'orage. On savait bien quelques-unes des choses que renferme le rapport, mais pourtant combien qui sont nouvelles! L'on n'ignorait pas que l'on avait couru un grand danger, mais on n'en connaissait pas le degré et l'imminence. Il résulte du rapport que Paris a été quelques jours au bord du plus profond abîme; et, s'il y fût tombé, l'Europe presque entière n'y eût-elle pas été entraînée avec lui? A cette pensée les hommes même les moins religieux ne doivent-ils pas lever les yeux au ciel et rendre grâces? Que voit-on dans le rapport? Quatre représentants de la nation, dont l'un ministre de l'intérieur, l'autre préfet de police de la capitale, conspirant contre l'Etat; cent mille soldats armés par eux pour faire réussir l'insurrection; des milliers d'ouvriers payés jusque là pour ne rien faire, payés maintenant pour ne faire que trop et toute autre chose que l'ouvrage de leur état; des hommes de la dernière classe du peuple encouragés par le pouvoir à délibérer les armes à la main et à se regarder comme la vraie et la seule assemblée nationale; les clubs trônant au ministère de l'intérieur, et le ministre de l'intérieur trônant dans les clubs; le préfet de police au milieu des barricades, et nullement pour les faire abattre; des armes de tout genre forgées secrètement par le gouvernement, ou secrètement transportées par lui d'un lieu dans un autre; des agents des clubs les plus anarchiques envoyés dans les départements pour exciter ou entretenir l'agitation, et payés par les fonds secrets du ministre de l'intérieur; des circulaires incendiaires envoyées partout dans le même but et sous le même patronage gouvernemental, et écrits par

une femme, et par quelle femme? par une romancière qu'on n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour regarder comme une extravagante (1). C'est ainsi que conspirait le pouvoir, c'est par de tels moyens, de tels agents, de tels instruments, et, qui plus est, il conspirait ainsi contre lui-même! C'était une vraie comédie au premier acte de la plus sanglante tragédie; il y aurait là de quoi provoquer les plus grands éclats de rire, s'il n'y avait malheureusement pas là de quoi faire verser des larmes amères. Un murmure d'indignation a parcouru plus d'une fois la salle, quand le rapporteur a cité les faits les plus à la charge des inculpés. Quant aux quatre représentants dont les noms se reproduisaient à chaque instant dans le rapport, ils se sentaient au pilori: tout en eux le faisait bien voir, et confirmait à leur égard cette parole du rapporteur: « La publicité est déjà une expiation. » — Le sentiment des coups du poignard que le rapport retournait dans la plaie, se manifestait par la fréquence et le ton avec lesquels ils demandaient la parole, par leurs dénégations fortement accentuées, par la violence des interruptions qu'ils osaient se permettre. Tout cela ne faisait qu'exaspérer davantage le parti de la majorité opposé au leur: et les *à l'ordre*, partis de tous les points de la salle, répondaient, sur un ton souvent encore plus haut que le leur, à chacune de leurs interruptions. Une des plus fortes preuves de leurs préoccupations passionnées était dans le fait, qu'ils s'en prenaient des accusations qui fondaient sur eux, au rapporteur, qui n'était au fond que la voix de la commission d'enquête. Le pauvre rapporteur n'en pouvait plus: deux fois il a dû, de fatigue et peut-être aussi un peu d'émotion, interrompre la lecture de son long rapport. *Long*, entendons-nous; ce qui ne veut point dire qu'on pût lui reprocher des longueurs. Dans les quelques minutes de repos pris par le rapporteur, on pouvait encore mieux juger que durant la lecture de l'impression faite sur l'assemblée, transformée, pour un moment, sous le rapport du mouvement et de l'agitation, en une ruche d'abeilles qui viennent de se convaincre qu'un ennemi est au milieu d'elles. Il y avait là de quoi inspirer aux spectateurs la plus grande curiosité et une attente inquiète, relativement à ce qui se passerait dans l'assemblée, quand la lecture serait finie. Et en effet, dès que le rapporteur fut descendu de la tribune, les trois principaux accusés la prirent, et à l'envi l'un de l'autre, en quelque sorte d'assaut.

Avant de parler de leurs discours, je dirai un mot de leur extérieur: Ledru-Rollin en a un très-avantageux, une très-belle tête; pour peu qu'il soit en représentation, il prend une pose théâtrale, mettant la main sur son cœur. Il a de plus une superbe voix de basse-taille. — Louis Blanc est, par l'extérieur, l'antipode de Ledru-Rollin; petite taille, petite mine, petite voix. Patron et idole des ouvriers, il a tout ce qu'il faut pour qu'ils voient en lui un des leurs. L'extérieur de

(1) Georges Sand ou la comtesse Dudevant.

Caussidière l'emporte de beaucoup sur celui de Louis Blanc, et se rapproche un peu de celui de Ledru-Rollin. Son extérieur n'annonce qu'un homme fort et robuste; et en effet il ne paraît guère être autre chose.

Ledru-Rollin a parlé le premier. A tout seigneur, tout honneur; il avait eu celui d'être ministre. Dans tout ce qu'il a dit, personne n'a pu voir autre chose qu'une protestation contre ce qu'avait dit le rapport; car, dans son discours, pas l'ombre d'une justification réelle. On en jugera par l'explication qu'il a donnée de ses fameuses circulaires, dont on a très-bien dit :

Liberté de mourir de faim,
Egalité dans les misères,
Et fraternité d'un Caïn;
C'est là l'effet des circulaires
Du citoyen Ledru-Rollin.

Il n'a pas eu l'audace de les justifier à la tribune, mais bien celle de chercher à justifier leur émission, en prétextant les travaux dont il était surchargé. «Il ne pouvait suffire à tout; il n'a pas pris garde à ce que contenaient les circulaires envoyées sous son nom.» Il faut avouer que celle-là est un peu forte. D'un autre côté, il faut avouer aussi qu'il a déployé une grande facilité d'élocution, et qu'il a réussi à impressionner l'assemblée, mais dans des sens très-divers, et comme impressionne toujours ses semblables un homme qui sait parler et gesticuler et qui est hors de lui-même. Talma, jouant les fureurs d'Oreste, ne faisait pas des gestes aussi violents et passionnés que ceux de Ledru-Rollin qui, admirateur au premier chef de Mlle Rachel, à ce qu'on dit du moins, a peut-être appris d'elle les allures du haut théâtre tragique. — Louis Blanc a été plus faible encore que Ledru-Rollin dans ce qu'il a dit pour sa justification; et pourtant c'était sur lui que pesaient les plus nombreuses et les plus fortes accusations. Au moment où il a dit qu'il allait les reprendre une à une, l'Assemblée a fait une exclamation de lassitude dont il l'aura sans doute remerciée *in petto;* car il ne paraissait pas être en mesure de répondre; il a quitté la tribune en prenant l'engagement de confondre ses accusateurs. Si Louis Blanc a été plus faible que Ledru-Rollin, Caussidière l'a été à son tour plus que Louis Blanc. Il a fait rire et par ce qu'il a dit et par sa manière de le dire. « Attaquer la République, a-t-il dit, ce serait me tirer dessus. » — « Nous reparlerons de tout ceci, » le fond des choses à l'avenant. Il n'a pas dit un mot qui fût une réfutation des accusations dont il était l'objet, mais il a beaucoup parlé, en revanche, de combinaisons dans plus d'une desquelles il devait avoir sa place; par exemple de trois légions qui lui avaient proposé leurs suffrages, etc., etc., ce qui n'avait guère trait à la question. En protestant contre la longue accusation dirigée contre lui, il a annoncé que quand il parlera, il sortira blanc comme neige aux yeux

de tous. C'est la prétention de tous trois ; mais elle paraît peu fondée : rien ne m'a fait plus croire à leur culpabilité que leur défense même ; ce n'est pas ainsi que se défendent des hommes qui se sentent forts de leur innocence ; ils mettent dans leur justification plus de calme et moins de paroles, plus de dignité et moins de grands gestes. Ils m'ont paru tous trois des tragédiens, Ledru-Rollin tragédien de capitale, et les deux autres, de province. Je ne suis pourtant pas du nombre de ceux qui les envisagent comme ayant de longue main formé le projet infernal de faire massacrer une partie de leurs concitoyens par l'autre; non, il y a eu, je crois, dans leur fait, beaucoup d'imprévu, des entraînements terribles, des embarras de position tels qu'ils n'en pouvaient sortir que par des expédients. L'explication de leur crime est, il me semble, plus que partout ailleurs, dans ce mot de Flotte qui, envoyé pendant la nuit à Ledru-Rollin par les conspirateurs, lui dit : « Vous ne voulez pas être des nôtres ; eh bien ! l'on vous fera sauter dimanche par la fenêtre : nous sommes sûrs de notre affaire. » (Je ne parle pas de Proudhon sur lequel il pèse bien moins de charges que sur les trois autres, et dont il n'eût peut-être pas été fait mention dans l'accusation, s'il n'avait pas composé des ouvrages de socialisme affreux). Les trois accusés ont consenti à faire massacrer, pour n'être pas massacrés eux-mêmes par des gens à qui ils avaient fait des promesses et donné des gages. Ce que je dis là pour expliquer leur crime n'a pas assurément pour but de le justifier, et s'il est une fois évidemment constaté, la vindicte et la sécurité publiques exigent qu'ils soient sévèrement punis. En attendant, les trois représentants accusés sont les célébrités du jour : leurs noms sont dans toutes les bouches, leurs discours dans toutes les mains, leurs portraits étalés partout. C'est déplorable : il y a là une funeste tentation ; car le jeune poète français qui a dit : « Il n'est qu'un seul malheur, c'est de vivre ignoré, » a exprimé le sentiment de bien des hommes de la jeune France. Puis supposons les trois accusés justifiés ou punis, et ceux des complices de ces trois Catilinas, qui sont sous la main de la justice, punis avec eux, combien des 100 mille insurgés qui ont échappé et échapperont encore aux poursuites judiciaires, et qui circulent dans la société comme un virus circulerait dans le corps humain! Il est vrai que l'état de siége est là pour contenir toutes les passions désorganisatrices et prévenir tout mouvement anarchique, et que le pouvoir est aux mains d'un homme qui inspire une confiance générale; mais cet état peut-il durer toujours, peut-il durer longtemps? Il faut convenir qu'il est par trop en contraste et en contradiction avec le but de la révolution démocratique de février, avec les arbres de liberté plantés sur toutes les places, et les mots *liberté, égalité, fraternité*, écrits sur toutes les murailles, même sur celles des églises. De quelque manière qu'on tourne et retourne la chose : *la liberté de l'état de siége*, ou *l'état de siége de la liberté*,

cela jure.... et jure tellement qu'une position aussi fausse sera, dans un temps plus ou moins prochain, intenable; et alors?..... alors où sera la planche de salut? L'Assemblée nationale est, pour le moment, décidément conservatrice; et dans le bord conservateur il y a des orateurs du premier ordre; mais ce n'est pas le tout que d'être orateur; il faudrait dans l'Assemblée un homme qui eût en même temps l'éloquence parlementaire et la main gouvernementale; et ce n'est là le cas ni d'un Berryer ni d'un Thiers. Il faut allumer la lanterne de Diogène pour chercher cet homme-là. Il est bien dans le Palais-Bourbon; mais, hélas! en marbre seulement. Dans une des salles sont quatre statues, celles de Bailly, de Mirabeau, de Foy et de Casimir Perrier. Chacun sent bien quel est celui de ces quatre hommes célèbres que j'ai en vue: en voyant l'image de Casimir Perrier, on se dit aussitôt: Que n'est-il ici à côté plein de vie! Avec un homme comme lui la République pourrait vivre, peut-être; sinon, non. Et se trouvera-t-il un second Casimir Perrier? Un des nouveaux journaux français, l'*Avenir National*, rendant compte de la séance qui fait le sujet de cet article, s'écrie avec confiance: «Nous vivrons, puisque nous avons pu traverser ces jours qui ressemblent à un rêve de démence; nous vivrons.» Certainement la France vivra; les sociétés ne périssent pas tout entières: bouleversées, elles se reforment d'une manière ou d'une autre. Mais la France vivra-t-elle dans le sens que donne à ce mot l'*Avenir National?* Elle a maintenant plus qu'un roi, un dictateur, sinon de nom, du moins de fait. Ne s'avisera-t-elle point de revenir tout simplement à un roi, pour en revenir à la liberté? Jamais Louis-Philippe n'eût osé prendre, dans l'intérêt de l'ordre, le quart des mesures prises par le Président de la République. Une pensée analogue à celle qu'exprimait Corneille sur Auguste réunissant en sa personne tous les pouvoirs de la République romaine:

> Son salut désormais dépend d'un souverain,
> Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main.

une pensée analogue à celle-là est, pour ainsi dire, dans l'esprit de tous; à telles enseignes qu'on serait presque autorisé à dire qu'il y a en France une république, et pas de républicains; je puis attester que je n'en ai pas rencontré trois, soit en province, soit dans la capitale. Que ceux qui révoqueraient en doute ce que je dis ici, viennent s'en enquérir eux-mêmes. C'est à Paris comme une phrase faite que celle-ci: Personne ne voulait la république, et on l'a eue! Les représentants s'assemblent dans une salle provisoire; et sans doute ce qu'ils y font, est provisoire aussi. Il serait possible que le Parlement allemand, qui a pour mission de sauvegarder le principe monarchique, aboutît, momentanément, à la république, et que l'Assemblée nationale de France, qui a pour mission de consolider la république, aboutît, pour toujours, à la monarchie. En vérité, il n'y a actuellement que l'im-

prévu, que l'impossible, qui arrive; et pas de titre plus ambitieux que celui du journal que j'ai cité tout-à-l'heure. « La science humaine, a dit un grand écrivain, est toujours courte par quelque endroit. » A l'époque où nous vivons, ce n'est plus assez dire: la science humaine, au moins dans l'ordre des choses politiques, est même toujours courte par tous les endroits. L'*Avenir National*, l'avenir politique en général, qui serait assez osé pour le prédire, quand les deux plus grands hommes d'état de l'Europe en sont à se donner rendez-vous d'exil au delà des mers?

SUISSE.

Bâle, le 11 septembre. — Le *Salon helvétique* se repose à Saint-Gall de ses pérégrinations multipliées au travers des campagnes de Zurich, de Berne et de Bâle. Durant le séjour assez prolongé qu'il a fait dans notre ville, on l'a entouré d'égards, on l'a honoré de visites fréquentes, et on lui a donné une splendide hospitalité dans quelques salles de notre nouveau musée, qu'il a inauguré. L'égalité et la fraternité la plus républicaine président à l'accueil qu'on fait aux œuvres de nos artistes, toutes sont admises au voyage, toutes sont logées sous le même toit, dans les mêmes salles; les toiles aristocratiques sont à côté des toiles les plus roturières, qui n'auraient rien à risquer à une profession de foi communiste, car personne n'en voudrait. S'il y a inégalité ce n'est pas dans les soins qu'on prend d'elles, c'est dans l'hommage qu'on leur rend; la royauté du talent, de la beauté échappera toujours au socialisme le plus niveleur, à moins qu'on ne finisse par mutiler les nez grecs ou faire rentrer à grands coups de marteau les protubérances cérébrales. Ah! monsieur Proudhon, vous avez une certaine bosse qui devrait alors donner l'exemple, car Charenton est trop petit pour loger tout le genre humain.

Pour débuter par une modeste critique, disons avec franchise que si tout artiste est invité, il est des artistes qui devraient refuser l'invitation. Le Salon suisse s'appelle exposition des *beaux-arts*; or j'oserais vous demander à vous M. X. ou M. Y., si c'est un *bel* art que vous cultivez, lorsque vous broyez pêle-mêle sur votre palette des couleurs que vous jetez, je pense, avec une truelle sur votre toile, pour en faire un ensemble destiné à quelque grenier? Si je vous nommais, vous seriez fort en colère contre moi, mais je ne vous nomme pas, et je suis bien assuré que vous ne vous reconnaîtrez pas, car votre miroir vous dit que vous êtes un artiste et que vous cultivez un des beaux-arts. Ceci est-il à l'adresse d'une ou de vingt toiles? Telle n'est pas la question.

La question est de savoir si l'art de la peinture est cultivé en Suisse, et s'il vaut la peine d'en exhiber tous les deux ans les produits. Nous

croyons que l'opinion générale est pour l'affirmative, et nous l'enrégistrons avec plaisir. Il nous a même semblé que l'exposition de cette année l'emporte sur les précédentes par un plus grand nombre de morceaux convenables qui, sans être distingués, font cependant une figure honorable, et procurent, sinon l'admiration, du moins des compliments à leurs auteurs. Hélas ! nous supposons que beaucoup d'artistes se passeraient de compliments, pourvu que leurs tableaux fussent achetés; nous craignons qu'un grand nombre n'éprouvent une déception, lorsque leurs toiles rentrent dans leurs ateliers. L'exposition qui, pour nous, est une jouissance ou une récréation, est pour eux une mise à l'enchère qui doit leur attirer des chalants et leur permettre de se livrer à de nouveaux travaux. Cette attente de leur part est légitime, et il y est fait droit, autant du moins que le permettent les ressources des diverses sociétés. Celle de Bâle surtout a fait cette année un assez grand nombre d'acquisitions.

Il est à regretter que des toiles d'une grande dimmension et d'un prix élevé ne puissent guère être choisies pour la loterie des actionnaires; chacun comprendra qu'il faut d'un côté encourager un aussi grand nombre d'artistes que possible, et d'un autre côté multiplier les chances pour les membres de la société. D'ailleurs quelle figure ferait dans un petit salon bourgeois le grand paysage de M. Diday ou la vaste toile de M. Vogel? Fort heureusement plusieurs de nos grands artistes ont déjà atteint une réputation qui leur permet de ne plus mettre en première ligne le succès d'argent qu'ils trouvent ailleurs facilement; ils ne veulent que soutenir leur nom, recueillir des éloges bien dus à leur talent, et prouver aux étrangers que la Suisse n'est point aussi étrangère aux beaux-arts que le prétendait jadis M. Raoul-Rochette.

Nous avons déjà eu autrefois l'occasion d'exprimer dans un autre journal le regret que nous éprouvons de ne pas voir la société de Genève se joindre à ses sœurs de la Suisse allemande : nous reviendrons d'autant moins sur ce sujet que cette société, si nous sommes bien informé, n'a pas même répondu à une ouverture qui lui a été faite il n'y a pas longtemps. En revanche nous croyons que les seize artistes de Genève qui ont envoyé cette année quelques-uns de leurs travaux, ont été mieux inspirés; nous sommes heureux de constater ce fait, car il a justifié l'espoir que nous exprimions dans notre chronique de juillet.

Nous avons été frappé du nombre relativement très-grand de paysagistes que la Suisse produit. Notre patrie est, il est vrai, la terre classique des paysages; nulle part ce genre de peinture n'a des modèles plus variés d'aspects, de genres, de tons, de couleurs; l'artiste de génie s'élève à la hauteur de la nature grandiose des Alpes; son modeste disciple reproduit un vallon romantique, une chute d'eau, un moulin pittoresquement situé sur le penchant d'une colline; quand sa

confiance croît avec son talent, les infinis contrastes de nos lacs lui permettent d'étudier dans toutes ses faces l'admirable effet que l'eau produit, même sur la toile. Notre étonnement est plutôt à l'adresse des amateurs qui achètent : le nombre en est-il proportionné à celui des artistes qui produisent ? Nous ne le croyons possible qu'avec un large soutien de la part des étrangers, qui veulent emporter à la maison l'image des sites qu'ils ont admirés en réalité.

Les Suisses qui ont la nature elle-même sous les yeux, préfèrent en fait d'œuvres d'art des sujets d'intérieur, de petits tableaux de genre. Un peintre d'un vrai talent, qui s'applique à reproduire sur la toile une scène de famille, une figure de fantaisie, une heureuse allégorie, le tout correctement dessiné dans un assez petit cadre, a plus de chances de trouver un amateur qui fasse l'acquisition de son œuvre. Comme un parfait échantillon du genre, nous citerons le *Repos du dimanche dans l'Oberland bernois*, par M. F. Schœn, de Munich. C'est une jeune et fraîche paysanne, assise sur la fenêtre de sa chambrette ; elle tient un livre de dévotion sur ses genoux et toute sa figure exprime le recueillement et le repos de l'âme. Par la fenêtre ouverte on voit comme un nuage qui semble effleurer et dominer une série de légères croupes de montagnes d'où se précipite une chute d'eau. Ce fond est si légèrement dessiné que l'attention ne se laisse pas facilement détourner de la suave expression de la jeune bernoise. Citons encore un sujet tout semblable de M. C. d'Embde, de Cassel ; c'est le *Matin du dimanche*. Malgré l'idéale beauté de la jeune fille et le fini du travail, nous préférons l'œuvre de M. Schœn, qui nous paraît avoir mieux pénétré l'idée religieuse du sujet. Ces deux tableaux ont été achetés; la même bonne fortune a été, dans un tout autre genre, le partage de M. Ch. d'Enhuber de Munich, qui nous a envoyé l'*Etude de la cure d'eau*. C'est un cordonnier au teint fleuri, au nez vermeil, entouré de tous les objets de sa profession, et étudiant avec soin un livre qui traite des merveilleuses cures produites par l'eau froide; il ne semble pas toujours disposé à mettre en pratique cette nouvelle méthode, car on voit à sa portée un grand verre de bière. Ce petit tableau a réussi par l'originalité de l'idée plus encore que par le talent de son exécution.

On a pareillement fait l'acquisition de l'intérieur de la *Sacristie de l'église de N. D. de Lugano*, par M. Aurèle Robert de Neuchâtel, le digne frère de l'illustre Léopold, bien que le travail soit dans de plus grandes proportions, et que le prix en fût assez élevé. Mais aussi c'est presque un chef-d'œuvre. Quel fini ! quelle vérité ! quelle illusion il produit ! le relief des boiseries est admirable ; les quatre figures de religieux sont dignes du sujet et semblent se détacher de la toile. Une douce lumière, habilement ménagée, pénètre par les deux croisées du fond, et se combine sur l'un des côtés avec deux cierges allumés qu'un prêtre accoudé tient dans la main. Plus on contemple ce remar-

quable ouvrage, plus on se sent attiré; aussi est-il un de ceux qui ont eu les honneurs de l'exposition.

Ce n'est pas non plus grâce au talent seulement que M. W. Moritz fils, de Neuchâtel, a dû l'achat de son *Premier-né*, par la société de Bâle, car il n'est pas irréprochable, et il est d'autres morceaux plus importants qui n'ont pas eu le même bonheur; mais c'est une scène de famille. Une femme encore pâle est assise devant sa demeure, tenant sur ses genoux son enfant nouveau-né, que contemple avec amour son mari assis près d'elle, et son vieux père debout en face du groupe. La physionomie du vieillard armé de sa pipe nous paraît avoir le mieux réussi.

Nous pourrions multiplier les citations. Nous ne voulons point dire toutefois qu'on n'achète aucun paysage. Il nous suffira, pour prouver le contraire, de citer comme ayant trouvé des acquéreurs, la *Vue de la dent du midi* de M. Phil. George, de Genève, un point de vue de *la forêt de Bregens*, de M. W. Scheuchzer de Zurich; un *Marais* dans le canton de Vaud, par M. Amédée Baudit, de Genève; *la dent de Morcles*, de M. Louis George etc.; mais il ne faut pas oublier que le nombre des paysages est infiniment supérieur à celui des tableaux de genre ou d'histoire.

Une trentaine d'artistes de l'Allemagne ont enrichi notre salon. L'école de Munich y compte plus de vingt représentants; on remarque en outre les deux *von Embde* de Cassel, et M. *Geyer*, d'Augsbourg. Les tableaux exposés par ce dernier ont fort attiré les regards; il y a là deux robes d'un satin blanc si merveilleusement imité qu'un marchand prétendait pouvoir reconnaître ce qu'en valait l'aune. L'un de ces tableaux, *une répétition de concert*, enlève tous les suffrages. Imaginez-vous une sorte d'artiste Sancho-Pança, suant à grosses gouttes pour se tirer d'un passage difficile; près de lui, une jeune blonde qui le regarde avec un sourire malicieux, empreint d'une légère ironie; de l'autre côté de la salle un couple âgé, derrière lequel se tient un jeune homme, exprime une bienveillante attention sous laquelle il pourrait bien y avoir plus de politesse que d'enthousiasme, puis dans le fond, l'accompagnatrice, qu'un piano sépare du chanteur et qui lève la tête pour jouir des angoisses du pauvre ténor; tout cet ensemble est rendu avec une remarquable finesse d'exécution.

Il nous serait impossible de mentionner ici tout ce qui nous a plus particulièrement frappé. Quatorze cantons suisses étaient repsésentés à l'exposition; quelques-uns faiblement sans doute, ainsi Schafhouse, Zug, Fribourg. M. d'Orschwyler, de Morat, paraît avoir fait une étude anatomique et physiologie des singes, et il attirait ainsi les regards de ceux qui s'arrêtent avec complaisance dans une ménagerie devant cette intéressante race de quadrumanes. Aarau comptait trois artistes, mais rien de saillant. — M. Muheim d'Uri s'est borné à envoyer une grande vue de glaciers de son canton. A côté de MM. Moritz et Robert, Neu-

châtel était représenté par MM. L. Berthoud et Meuron. *Les jeunes filles au sortir du bain* de ce dernier ont dû, en dépit du talent de l'auteur, être reléguées dans une salle éloignée et obscure; sans quoi leur modestie se serait effarouchée. Un traitant du 18e siècle aurait acheté cela pour sa petite maison ; l'idée est un anachronisme. Bâle a un contingent de vingt artistes; tous ne sont pas du premier mérite. Bien qu'un certain nombre aient le droit d'obtenir une mention honorable, nous nous bornerons à citer le glacier de Rosenlaui de M. L. Burckhardt; un fort bon portrait de M. Belz, qui s'essaie aussi dans les tableaux de genre avec un bonheur assez inégal; deux compositions religieuses de M. Kelterborn, qui prouvent chez ce peintre un vrai talent de conception et une méditation saine et soutenue. Il est maintenant beaucoup plus maître de son pinceau et de ses couleurs qu'il ne l'était il y a quelques années. M. J. J. Frei, actuellement en Italie, est un paysagiste distingué qui remplit avec talent de grandes toiles. Il est seulement fâcheux qu'il y ait de l'eau dans ses deux paysages; du reste on s'en douterait à peine. Il y a dans sa manière tant de douceur et d'harmonie qu'il a certainement de l'avenir.

Nous ne mentionnerons les cinq artistes d'Unterwald que pour avoir l'occasion de citer la vue de *Tarasp dans l'Engadine* de M. J. Zelger, de Stanz; ce n'est pas un des moindres travaux pour l'étendue et le mérite de l'exécution.

Zurich a quinze représentants. M. Louis Vogel est à juste titre à leur tête pour son talent reconnu et par la grande toile sur laquelle il a peint le *Sermon près de la chapelle de Tell.* De temps immémorial le peuple d'Uri se rend une fois dans l'année en procession nautique vers la chapelle de Tell sur le lac des Quatre cantons; là se célèbre un service commémoratif de la fondation de l'Alliance helvétique. C'est ce moment que M. Vogel a saisi pour le travail le plus gigantesque qu'il ait jamais entrepris. Il y a là des figures par centaines, dans la chapelle, sur des barques et des bateaux de toute grandeur: un tel travail donnerait facilement le vertige à un peintre moins courageux et moins sûr de lui-même. M. Vogel sait parfaitement l'art difficile de varier à l'infini les attitudes, de grouper de nombreuses figures d'une manière pittoresque; le groupe étagé sur le toit de la plus grande barque nous a paru surtout irréprochable d'étude et d'exécution. Malheureusement M. Vogel est connu pour son peu de sobriété dans l'emploi des couleurs vives; il prodigue le jaune et le rouge à pleins pinceaux; s'il a eu l'intention d'être plus modéré cette fois-ci, il n'a pas encore réussi. En outre il nous semble que les lois de la perspective ne doivent pas permettre un fini si exact des figures du fond ; tout est trop achevé jusques dans l'arrière-plan, là où des demi-teintes auraient suffi, en reposant l'œil un peu fatigué de toute cette marqueterie. On pourrait encore faire observer que l'eau du lac ressemble à de la glace coupée par les rames et la quille

des bateaux; mais nous préférons constater encore une fois la vigoureuse conception de ce vaste sujet. M. Vogel a quelques-unes des qualités d'un grand peintre, toutefois il est à craindre que l'exécution ne satisfasse jamais entièrement le goût général.

Après M. Vogel, M. Wilh. Meyer mérite une mention très-honorable par plusieurs tableaux d'architecture italienne ou mauresque. Ce genre exige beaucoup de patience et d'exactitude dans les détails; ces qualités n'ont pas manqué à l'artiste. Nous mentionnerons encore la *Vue de l'Eiger*, de M. J. J. Meyer; l'*Adieu de Waldmann à ses amis de prison*, par M. Gaspard Bosshard; travail très-correct de dessin, trop mignardé peut-être: il témoigne moins d'un large talent que d'une précision académique.

En examinant avec intérêt les travaux des quatre artistes du canton de Vaud, où l'élan pour les beaux-arts n'a pas été bien vif jusqu'ici, nous avions espéré que le *Jeune berger romain* de M. P. Guignard trouverait un amateur; il sera peut-être plus heureux à St-Gall. La *Vue d'Evian* de M. Bryner donne de l'espoir pour une prochaine exposition. M. Lacaze a estimé peut-être trop haut sa *Tireuse de cartes;* il a oublié de la consulter là-dessus, car cette vieille sorcière a l'air de savoir son métier. Nous pensons néanmoins que cette toile a son prix.

Nous n'avons rien à dire de Berne, si ce n'est que nous avons bien vu quelque chose de M. Dietler; mais nous nous rappelons avoir admiré de lui deux jeunes filles qui nous rendent plus difficiles à son sujet.

Aux noms genevois que nous avons déjà cités ajoutons deux grands maîtres. M. Diday nous a honorés cette fois d'un grand paysage, *Le lac de Galmer, sur la Handeck.* On admire là un effet de soleil surprenant; quelques-uns trouvent le contraste trop frappant, mais un artiste est bien libre de choisir ce moment fugitif où une haute sommité est déjà baignée des rayons du soleil levant, tandis que les hauteurs moins élevées sont encore dans une profonde obscurité. C'est hardi, mais naturel. La couleur du ciel semble moins justifiée; peut-être a-t-elle souffert par l'application du vernis. — Quant à son digne et seul rival, M. Calame, il s'est borné cette fois à nous envoyer une sépia, travaillée sans doute dans quelques moments de loisir. On croirait difficilement qu'une étude à la sépia pût revêtir des tons si vigoureux. Genève peut à bon droit continuer à être fière de ses paysagistes, car même après les deux chefs, il y a encore une position élevée pour MM. Phil. et Louis George, Amédée Baudit, Guigon, etc. M. Jules Hébert a été plus loué que critiqué pour sa composition historique sur *Nicolas de Flue à la Diète de Stanz.* Le temps ne nous permet de reproduire ni la critique, ni l'éloge; ce n'est pas la critique que nous regrettons d'omettre. D'autres travaux de M. Hébert ont eu leur part de l'attention publique.

La prise du château de Rossberg de M. Lugardon est savamment étudiée et exécutée. Si nous ne nous trompons, cette œuvre est déjà reproduite par la lithographie, ce qui nous dispense de la décrire. Il y a là un effet de lune très-saisissant. — *Les jeunes pâtres de l'Oberland bernois* sont un travail digne du nom de M. Lugardon. On fait à Genève de charmantes miniatures sur émail; Mmes Nanny Darier et Louise Lander nous en fournissent la preuve. Mlle Emilie Reinhard continue à se distinguer dans la peinture des fleurs.

Voilà bien des noms, trop peut-être pour les lecteurs qui n'ont pas visité le Salon, pas assez pour les artistes de mérite que nous avons sans doute oubliés. Nous réclamons humblement l'indulgence des uns et le pardon des autres. C.-F. G.

Genève, le 9 septembre 1848. Un nouveau projet de loi générale sur l'instruction publique a été présenté à notre grand-conseil. Il repose en général sur les mêmes bases que le premier projet. Ce travail, moitié réglement, moitié loi, se compose de 191 articles. Il a été renvoyé à une commission du grand-conseil qui lui fait subir, dit-on, des modifications importantes. Nous en reparlerons plus en détail lorsque le rapport de la commission sera publié.

— Le parti socialiste, qui ne forme pas une minorité tout-à-fait imperceptible, s'agite assez violemment ici depuis quelques mois; il est en guerre ouverte avec la *Revue de Genève*, organe semi-officiel du gouvernement et journal de M. James Fazy. Dans une discussion très-vive et très-longue entre la *Tribune populaire* et la *Revue de Genève*, ce dernier journal, a défendu avec force et persévérance, contre les dangereuses rêveries des socialistes, les saines notions et les vrais principes de l'économie politique.—Les circonstances, sans doute, sont loin d'être défavorables aux socialistes; cependant, malgré la crise difficile et prolongée que traverse notre fabrique, malgré les souffrances des ouvriers et des travailleurs, malgré de nombreux efforts pour exploiter un pareil état de choses, les socialistes n'ont pas fait jusqu'ici chez nous tous les progrès qu'ils espéraient. Ils n'en marchent pas moins la tête haute. L'un d'eux, jeune énergumène dont les débuts promettaient mieux, s'est jeté tête baissée dans le plus profond de ces marais pontins. Il cherche à organiser des clubs à Genève et pose d'avance les questions qu'on doit y traiter. Il veut fixer, *autant que faire se peut, par le vote universel, la valeur de chaque genre de travail;* il rêve la création *d'armées industrielles salariées par l'Etat;* il voudrait *essayer de former* chez nous *une commune organisée* et autres utopies du même genre. Pour arriver à ses fins, il lui importe que *les travailleurs aient entre leurs mains le pouvoir politique* et il l'avoue sans détour.

Passe encore si, dans tout ce fatras, il y avait quelques idées neuves ou utiles, quelque originalité, et, à défaut de bon sens et de sens

commun, un peu d'esprit, un peu de cœur ! Ajoutons que le même jeune homme a publié dernièrement une brochure sur la propriété. Quoique Robespierre ne fût point partisan des lois agraires, la tête du fameux terroriste sert en quelque sorte d'épigraphe à cet écrit. Tout ceci n'a pas besoin de commentaire. L'opinion publique a fait justice de ces excentricités dont il ne faut pas, du reste, s'exagérer l'importance.

— Nous entrons maintenant dans la voie des emprunts. Un grand livre de la dette publique vient d'être créé. Le grand-conseil refond aussi plusieurs de nos lois.

Voici d'un autre côté nos jeunes littérateurs qui publient un recueil de chants. C'est comme une voix d'oiseau qui se fait entendre au milieu d'un orage. Nous mentionnons avec plaisir ce petit recueil : il fait honneur à la Société de Belles-Lettres. ***

MÉLANGES.

Fête de Zofingen.

A vrai dire, la fête s'annonçait mal. L'année dernière, à la veille de la guerre du Sonderbund, lorsque toutes les pensées, et même les plus jeunes, hélas ! — étaient tournées vers la politique, les étudiants de Zofingen s'étaient partagés en deux camps. Les uns voulaient que la société s'attachât tout entière à un parti, renonçant à l'indépendance qui avait fait sa force ; les autres voulaient qu'elle restât ce qu'elle avait été jusqu'alors : une réunion d'étudiants, guidant ses jeunes membres entre le collége et la vie pratique, pour faire de l'enfant un citoyen. Les uns attachaient à leur drapeau une nouvelle devise : *Aristocratie* ou *Libéralisme ;* les autres conservaient la leur : *Patrie*, *Amitié*, *Science*. Les uns en un mot demandaient une société politique, les autres une société purement patriotique. De là cette séparation qui eut lieu en 1847. Or les membres qui sortirent du sein de la Société pour en former une nouvelle appartenaient au parti radical, et ceux qu'ils quittaient furent naturellement regardés comme aristocrates. Les journaux firent alors beaucoup de bruit, et la grande majorité du public qui a le malheur de lire les journaux et la folie d'y croire se récria aussi de son côté. Aristocrates ! parce qu'ils veulent laisser à chacun de leurs collégues la première de toutes les libertés, celle de la pensée. Aristocrates ! parce qu'ils reçoivent dans leur sein tous les étudiants honnêtes et amis de la patrie, quel que soit leur rang, leur fortune et leur parti, en maintenant parmi eux la véritable égalité, celle qui n'est pas garantie par le style empesé des légistes, mais par les premières affections du cœur. Aristocrates ! parce que, voyant dans la fraternité le plus saint de leurs devoirs, ils se croient le droit de tendre la main, même à ceux de leurs frères qui ne pensent pas comme eux ; — oh ! si

c'est là ce qu'on appelle un aristocrate, nommez-moi les gens de bien qui ne le sont pas.

On craignait que les habitants de Zofingen, irrités par les mauvais bruits que faisaient courir l'ignorance et la méchanceté, ne reçussent mal leurs anciens hôtes. Grâce à Dieu, il n'en a pas été ainsi. La fête a été aussi animée et aussi heureuse qu'aux plus beaux temps de la Société. Comme toujours les étudiants sont entrés dans la ville, librement et en bon ordre, guidés par leur drapeau qui est un hommage des dames de Zofingen; ils ont trouvé protection dans les autorités civiles, hospitalité dans les maisons particulières, bienveillance et amitié partout.

Je voudrais pouvoir inviter le lecteur à cette fête et le conduire au milieu de ces joies pour les lui faire partager un instant. Je voudrais d'abord le faire assister aux séances de l'hôtel-de-ville, aux discussions de ces jeunes orateurs. Ils y appportent une gravité qui contraste avec leur âge, sans être cependant recherchée ni feinte. L'étudiant suisse, surtout celui des cantons allemands, est un type curieux sous ce rapport. Il renonce de bonne heure à l'insouciance de l'enfant, soit que la réflexion et l'étude lui fassent comprendre avant le temps le côté sérieux de la vie, soit que cette gravité prématurée réponde à sa nature et à ses instincts. Il lui faut bien de la joie pour qu'il la répande au dehors. Je lui ai vu faire les choses les plus folles sans le plus léger sourire; certaines cérémonies zofingiennes, très drôles ou au moins très bizarres dans leur forme, prennent, grâce à lui, un caractère de solennité qui les rend imposantes, même aux yeux des rieurs. Et pourtant il a une facilité de commerce étonnante avec ses nouveaux camarades. Avant de savoir leur nom, il les regarde déjà comme des frères. Il ne s'inquiète ni de leur famille, ni de leur position dans le monde, ni de leur caractère, ni de leurs capacités; le titre d'étudiant suisse suffit à sa confiance et remplace pour lui des années d'intimité et de dévouement. Le plus vieux tend la main aux plus jeunes; l'orgueil de l'âge se tait en lui sans contrainte et impose silence aux autres orgueils, et il va toujours de lui-même au devant d'une affection nouvelle. Cette gravité n'exclut pas non plus de son esprit l'exaltation de la jeunesse. L'ardeur de son âme, qui semble au premier abord abîmée dans les vapeurs de la bière ou la fumée de la pipe, se réveille souvent tout-à-coup; il dit avec feu son hymne national ou son toast à l'Amitié et à la Patrie; il écoute avec émotion le chant ou les paroles qui répondent le mieux à sa pensée et il les applaudit avec enthousiasme. Heureuse nature, qui possède à la fois, si je puis m'exprimer ainsi, l'économie de la raison et les richesses du cœur.

J'ai dit que quelques journaux ont injustement attaqué la Société. Je répondrai à leurs reproches en leur citant l'article 2 des statuts zofingiens, tel qu'il vient d'être adopté en assemblée générale.

A ceux qui accusent la Société d'être un cercle inutile, je répondrai : *Elle réunit tous les étudiants des diverses parties de la Suisse par une amitié fraternelle, pour les animer d'un esprit national et pour les conduire à l'acquisition des vertus et des connaissances que la patrie réclame du citoyen.*

A ceux qui l'accusent d'être une école d'indifférence, je répondrai : *Elle dirige l'activité de ses membres surtout sur les questions qui intéressent la vie de la nation.*

A ceux qui l'accusent d'être un club d'aristocrates, je répondrai : *Ecole libre de convictions libres, elle admet dans son sein toutes les opinions.*

Telle est la pensée des Zofingiens, et, je vous le demande, n'est-ce pas cette pensée qui doit rallier les étudiants de la Suisse? S'ils ont à choisir entre les sentiments que développe la politique et ceux que développe le patriotisme, entre l'esprit de séparation et l'esprit de conciliation, entre la haine et l'amour, de quel côté doit pencher leur balance? J'insiste sur ces questions, parce qu'elles sont graves. La Société de Zofingen prépare des citoyens à la Suisse et peut-être ceux qui auront à la gouverner un jour; elle mérite l'attention des hommes sérieux et depuis longtemps les cantons allemands ont les yeux sur elle. L'éducation du citoyen est la plus importante de toutes dans un pays républicain, et sans doute aussi la plus libérale. — Or une société purement politique peut-elle être bonne à cette éducation? Si, avant de recevoir le titre de Zofingien, vous êtes forcés de vous déclarer aristocrate ou radical, il me semble que votre éducation est toute faite — à moins que vous n'adoptiez un parti sans le comprendre, ce qui arrive trop souvent de nos jours. Dans toute école d'instruction mutuelle, c'est la discussion seule qui peut éclairer; pour bien comprendre la valeur de votre opinion, il faut connaître celle de vos adversaires, heureux quand ces adversaires sont vos amis! Voilà, je crois, des axiomes.

Après les délibérations sérieuses, sont venues les heures de fête et de plaisirs. La Société a donné un concert à la ville de Zofingen, concert entremêlé de musique et de récitation. Les étudiants de Bâle se sont distingués dans cette occasion; quelques-uns d'entr'eux ont de ces voix souples et expressives qui indiquent le voisinage de l'Allemagne. Le lendemain une allocution a été adressée aux habitants de Zofingen, pour les remercier de leur hospitalité généreuse, pour les rassurer sur les bruits que les ennemis de la Société se sont plu à répandre, et pour les prier d'ouvrir toujours aux étudiants suisses une ville dont ils peuvent se dire citoyens.

Les repas surtout ont été pleins de cordialité et de vie; alors l'homme grave dont nous parlions il y a un instant, se transforme tout-à-coup en heureux convive : c'est une gaîté bruyante que chacun veut partager et répandre; c'est l'épanouissement d'une amitié nouvelle qui

s'ouvre tout entière à la joie; c'est le toast au camarade, inconnu hier encore, maintenant vieux ami; ce sont des discours chaleureux où les pensées de cent convives semblent affluer dans la bouche d'un seul; ce sont des poésies où chacun reconnaît son âme, et surtout les vieux Chants de la Société, mélodies vraiment populaires que le Zofingien n'oublie jamais. Je voudrais emprunter une strophe à chaque pièce de vers, une phrase à chaque discours et les transcrire ici, mais ce numéro de la *Revue* me suffirait à peine. Permettez-moi cependant une citation: c'est une chanson sur le ruban zofingien, qui est aux couleurs fédérales.

Noble lambeau d'une sainte bannière,
O mon ruban, nous bénissons tes lois!
Notre poitrine était joyeuse et fière,
En te portant pour la première fois.
Tu nous montrais une cause chérie
En nous parant de ta double couleur:
Il nous semblait que la mère-patrie
Nous attachait son drapeau sur le cœur.

Sur tes couleurs quand passent les années,
En vain le temps les ternit de son deuil,
Nous les aimons, brillantes ou fanées,
Nous les portons avec le même orgueil.
Jamais pour nous ta beauté n'est flétrie
Et tes reflets seront toujours vainqueurs:
En te gardant, de la mère-patrie,
Nous conservons le drapeau sur nos cœurs.

Cher compagnon de nos premières armes,
Tu reviendras sourire à nos vieux jours:
Nos yeux flétris te donneront des larmes,
Nos seins glacés te porteront toujours.
Tu parleras à notre âme attendrie
De la jeunesse où les temps sont meilleurs.
Tu nous feras mieux servir la patrie
Et son drapeau vieillira sur nos cœurs.

La fête avait eu lieu le 23 et le 24 août: il a fallu se séparer le 25. Ce n'était certes pas une séparation ordinaire: chacun avait cent nouveaux amis à quitter, peut-être pour toujours — et, bien que l'on se promît de rester fidèle au pélerinage zofingien, le regret en ce moment-là parlait plus haut que l'espérance. Cette fête restera longtemps dans le souvenir de ceux qui y ont assisté. Dieu veuille qu'ils rendent au pays les sentiments qu'ils ont acquis dans leurs réunions de chaque année! Qu'ils ne prennent pas dans le rude apprentissage de la vie l'intolérance et l'aigreur qui ont fait tant de mal à la Suisse. Que, plus tard, sous quelque drapeau qu'ils se rangent, ils aient encore le courage de s'aimer et de s'unir! Si quelques idées les séparent, que la foi en Dieu, l'amour de la patrie et les souvenirs de Zofingen soient toujours vivants pour les rallier; que ces premières impressions les ac-

compagnent toujours sur la terre; que le citoyen soit digne de l'étudiant! Ainsi leurs successeurs auront un noble exemple devant les yeux; ils seront fidèles à leur école libre de convictions libres, ils verront leurs réunions toujours plus nombreuses et plus belles, et ils s'entendront dire aux fêtes prochaines ce que l'un des plus distingués de leurs anciens membres leur disait il y a quelques jours : Ce ne sont pas d'anciens ni de néo-zofingiens que je retrouve ici, c'est la Société de Zofingen. MARC MONNIER.

Bluettes et Boutades.

— L'onde limpide du fleuve se trouble en sortant de son lit; ainsi la sérénité de l'âme s'altère lorsqu'elle se répand dans le monde.

— L'amour-propre est le seul flatteur de la pauvreté.

— Ne peut-on pas dire d'un médecin ce que *Figaro* disait d'un grand seigneur : *Qu'il nous fait toujours assez de bien, lorsqu'il ne nous fait pas de mal.*

— Le chanteur à voix belle mais monotone risque d'endormir; d'*Orphée* à *Morphée* il n'y a qu'*une* lettre.

— L'amour est placé devant l'hymen comme une préface trop courte en tête d'un livre qui ne finit pas.

— Lorsqu'un auteur est riche, noble et puissant, il n'est pas tout-à-fait impossible que ses œuvres soient pour quelque chose dans l'éloge qu'on lui en fait.

— Que servent au parvenu ses airs de hauteur? quelque chose trahit toujours son origine; ainsi le cerf-volant planant aux cieux laisse voir le fil qui le tient à la terre.

— Ceux qui parlent sans suite et à bâtons rompus sont des livres auxquels il manque des feuillets.

— Les rides sont les tombeaux de nos illusions creusés par le temps, ou les sillons souvent stériles tracés par l'expérience.

— On pardonne mieux au fripon qui nous fait gagner, qu'à l'honnête homme qui nous fait perdre.

— Un pouvoir corrupteur flétrit ceux qu'il élève; c'est la corde qui soutient les pendus. J. PETITSENN,

---

PUBLICATIONS NEUCHATELOISES.

NOTICE SUR J.-F.-X. PUGNET, docteur en médecine, chevalier de la Légion d'honneur. Par *H.-Fl. Calame.* Neuchâtel, imprimerie de H. Wolfrath, 1848. — En vente chez les libraires de Neuchâtel.

Ce que l'homme admire le plus, ce qu'il pratique le moins, c'est le dévouement. L'égoïsme le repousse, et cependant le monde offre-t-il aux regards autre chose qu'une foule innombrable d'êtres qui ne songent qu'à eux-mêmes et qui courent après la fortune, les honneurs ou les plaisirs? Rien de plus rare, mais aussi rien de plus beau qu'une vie passée à faire du bien sans recherche de soi-même ni ostentation, sans interruption, molesse ni négligence. Une telle vie brille comme une lumière dans les ténèbres; plus on la considère, plus elle

vous apparaît éclatante de beauté, et l'on ne peut l'admirer sans éprouver le désir de l'imiter. Telle a été celle de feu M. le docteur en médecine Pugnet, qui a commencé sa carrière au milieu des pestiférés du Carmel et de Damiette, et dans les Antilles ravagées par la fièvre jaune, qui l'a continuée à Dunkerque et l'a terminée dans la ville natale de sa femme, à Bienne. M. Neuhaus, ancien avoyer de Berne, nous avait déjà donné l'an passé le *récit de cette vie toute de dévouement à l'humanité*. Mais il *n'était pas arrivé* avec M. Pugnet *jusqu'à l'intimité*, comme il le dit lui-même, et il restait à mettre au grand jour le ressort secret de tant d'abnégation et de sacrifice. C'est ce qu'a fait M. Calame, à qui M. Pugnet avait témoigné *pendant les six dernières années de sa vie l'affection la plus cordiale*, et qui l'a mieux compris qu'aucun autre parce qu'il l'a le plus aimé. Il nous le montre doué par la main de Dieu *d'une puissance d'affection* qui sur son lit de mort survivait à toutes ses autres facultés, envisageant la *reconnaissance* qu'il a envers son maître, M. Petit, comme un motif *sacré* de se donner tout entier aux soins des malades et *d'enseigner* à d'autres *le chemin de la guérison*, se fortifiant intérieurement sur le Carmel par la lecture de la Bible, déployant à Dunkerque déjà cet esprit éminemment chrétien qui apporte partout avec lui la paix, initié par la mort de sa femme aux souffrances morales les plus cruelles, muri par l'épreuve, et cherchant une consolation à son inconsolable douleur, dans le ciel auprès de son Dieu, et sur la terre auprès des malades qui se pressaient en foule à sa porte toujours ouverte. On sent du commencement du livre à la fin combien l'auteur vénère celui dont il nous donne la biographie; il le respecte trop pour faire de lui un pompeux éloge, même pour le flatter en passant; mais chaque page est comme imprégnée d'un parfum de *piété*, ou d'amour filial, qui donne à cet ouvrage son plus grand prix. Il est d'ailleurs écrit avec tout le soin qu'on peut mettre à un livre et tout le talent que chacun reconnaît à son auteur : on y trouve le récit de cette vie riche en bonnes œuvres, pauvre en actions d'éclat, l'analyse de ce noble caractère, l'exposition des doctrines du médecin, l'appréciation de ses ouvrages scientifiques et littéraires, ses opinions politiques et des passages des lettres écrites dans les derniers temps de sa vie où se révèlent ses croyances religieuses.

NEUCHATEL EN 1848, ESQUISSES POÉTIQUES PAR J. G. — Neuchâtel, chez Gerster, libraire.

Nous aurions pu rendre compte plus tôt de ce petit ouvrage; car, de trois dialogues dont se composent les *Esquisses poétiques*, deux étaient déjà sous les yeux du public il y a un mois, lorsque parut notre dernier numéro, et nous connaissions en manuscrit le troisième. Par quel motif avons-nous donc différé jusqu'à présent de remplir notre rôle de critique, et d'enrégistrer cette nouvelle apparition dans les pages, hélas! trop peu remplies de la chronique littéraire neuchâteloise?... Le voici.

Certainement, le critique est un juge; et comme tel, il doit être impartial et indépendant; mais aura-t-il le droit de prononcer un verdict de condamnation ou d'acquittement sur deux à trois mille vers alexandrins, avant d'avoir entendu et pesé les conclusions de la partie publique? Cette partie publique a aussi son rôle en littérature; elle y est représentée, non point par un procureur du roi, mais par le pu-

blic lui-même, par l'opinion, par la voix universelle, par le succès... Or, il faut le dire, cette opinion publique, en général assez lente chez nous à se former, ne s'était point encore prononcée sur les *Esquisses* avant la publication de leur dernier numéro. Nous avions l'oreille au guet; nous cherchions à surprendre l'opinion, à lier cet insaisissable Protée pour lui arracher son oracle: c'était en vain; nous ne pouvions avoir son dernier mot. *Monseigneur le Public* se renfermait dans son quant à soi comme un grand seigneur qu'il est, et faisait faire antichambre à la critique; il avait accueilli assez froidement le premier dialogue de M. J. G.; au second, il avait souri bienveillamment, il commençait à être tiré de sa superbe indifférence; il était charmé malgré lui; — lorsqu'enfin, quand parut le troisième, il approuva par acclamations, loua sans restrictions ni arrière-pensée, et nous laissant aussi déconcertés par son empressement que nous l'avions été par sa froideur, monta au capitole pour rendre grâces aux dieux....

Nous n'avons donc plus autre chose à faire qu'à constater un succès, et nous le faisons avec joie, heureux d'avoir vu confirmer par chacun le sentiment que nous avions depuis longtemps sur cet ouvrage. Nous devons plus que de l'approbation, nous devons tous de la reconnaissance au poète qui est venu égayer de quelques vers aimables l'ennui de nos préoccupations politiques et la monotonie de nos longues journées d'Août; car, comme il le dit lui-même :

— ....Neuchâtel est trop triste en été;
Quel silence de mort! quelle uniformité!
Sans amis, sans plaisirs, et pour toute nature,
Des vignes, des rochers, morne et triste culture.
Vous n'avez, pour sortir, que d'abruptes chemins
Qu'ont taillés dans les bois les bataillons romains,
Ou des rubans poudreux, tout le long du rivage,
Que, pour plaire à la vigne, on dépouilla d'ombrage.

Nous avons dit tout à l'heure que le premier dialogue avait été reçu avec beaucoup moins de faveur que les autres, et nous ne nous en étonnons point. Cette première partie gagne à être réunie aux suivantes, comme elle l'est maintenant : car, pour la bien apprécier, il faut n'y voir qu'une introduction, une sorte de préface; prise à part, elle paraît, malgré la forme du dialogue, trop didactique, trop tendue, trop abstraite; les interlocuteurs n'y ont pas un corps et une figure assez caractérisés; ce sont encore des principes plutôt que des individus. *Le Royaliste et le Républicain* y soutiennent chacun leur point de vue avec esprit et conviction: tous deux se font écouter, et la balance est tenue entre les deux opinions avec une impartialité qui ne laisse pas que d'être un mérite. S'il y a donc quelque reproche à faire au premier dialogue, c'est plutôt quant au sujet que quant à l'exécution. — Dans les deux dialogues suivants, nous voici sur un terrain tout autre; nous avons des faits et non plus seulement des idées; tout commence à s'y déterminer, à s'y individualiser; le Républicain n'est plus un républicain quelconque; il s'appelle *Paul*, comme le royaliste s'appelle *Pierre :* c'est déjà quelque chose. Mais ce n'est pas tout; depuis leur premier entretien, les événements ont marché : Pierre, froissé dans ses sympathies politiques, dépouillé de ce qu'il regardait comme ses droits, a pris en dégoût son pays, et a des velléités d'émigration. Paul de son côté, le montagnard, le représentant du parti vainqueur, s'est laissé subjuguer à son tour par les beaux yeux d'une *citadine :* il languit, il soupire, — et la ville de Neuchâtel

est vengée! Et le lecteur qui s'attendait à ne trouver dans les vers de M. J. G. que de la politique (car où trouver maintenant autre chose?) se laisse entraîner sans s'en douter aux rêveries du poète, qui le promène à sa guise sur l'hippogriffe de l'Arioste partout où l'entraîne sa fantaisie, ou, si vous voulez, celle de ses personnages. Vous voyez passer devant vous une série de petits tableaux, dont plusieurs sont d'un fini parfait et mériteraient un cadre à part. Voici des souvenirs de collège et des rêves de jeunesse; voilà Colombier, tout retentissant du bruit des armes et du roulement des tambours, Colombier avec ses longues avenues,

Et son château gothique, où devant les tourelles,
Du tems du bon Henri jouaient les pastourelles.

Un peu plus loin une page empreinte d'un sentiment vrai et profond, et consacrée à la mémoire de M. le professeur Monvert, trouve un écho chez tous ceux qu'affecte encore douloureusement la perte de cet homme de bien; — tournez la page, et vous avez de charmantes divagations (assaisonnées d'un petit grain d'ironie) inspirées par l'orgue de Barbarie et la musique populaire; citons-en quelque chose, afin de donner une idée de la versification de M. J. G. à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore les *Esquisses :*

Adieu la politique et les choses passées!
Sur des objets plus doux j'égare mes pensées.
O Muse! accorde-moi l'indicible faveur
D'ouvrir un libre espace à mon esprit rêveur!
Oh! qu'il me soit donné de vous entendre encore,
Oiseaux, bardes ailés qui chantez dès l'aurore,
Artistes des forêts, des coteaux, des buissons,
Aux accents d'un poète unissez vos chansons!
Sous la voûte des cieux, coupole radieuse,
Fais entendre, ô berger, ta voix mélodieuse.
Cet air qui de la Suisse enchante les vallons,
M'a toujours plus ému que le chant des salons.
Ambulante musique et brise éolienne,
Apportez-moi l'écho d'une tyrolienne!
Réveillez des accents qui me fassent pleurer;
A ces accords furtifs qui viennent m'effleurer,
Je respire et je sens dans mon âme affaiblie
Déborder la tendresse et la mélancolie.
J'aime entendre surtout le bruit tendre, émouvant,
Qui m'arrive apporté sur les ailes du vent;
Les tintements lointains d'une cloche en automne,
Inégaux et brisés, dont l'oreille s'étonne,
Quand la terre à nos pieds se recouvre d'un lit
De feuilles sous lequel l'hiver l'ensevelit;
Et rien, quand je suis seul, ne me plait davantage
Qu'un air du temps passé comme *Fleuve du Tage*,
Une vieille romance, une antique chanson,
Que la rêveuse écraigne entonne à l'unisson.
J'aime, faut-il le dire, avec idolâtrie
J'aime entendre de loin l'orgue de Barbarie,
Larmoyant et lugubre, orchestre mendiant,
Qui marche à petits pas tout en psalmodiant.
J'aime cette musique, oui, je l'aime, elle apaise
Le tourment de l'ennui, de l'ennui qui me pèse;

Concerts nocturnes, voix qui passez par hasard
Et chantez en chemin quelques refrains sans art,
Au bruit assoupissant d'une antique ballade,
Bercez pour l'endormir, bercez mon cœur malade;
Car la vie est si triste, et surtout aux endroits
Où règnent sans contrôle un tas d'esprits étroits.

Après cela notre poète nous transporte au Grand-Conseil, puis en Grèce, au Brésil, aux bords du Niagara, que sais-je où? — jusque dans une assemblée de *créanciers* et d'*intéressés;* car rien ne l'effraie; il veut qu'on puisse lui appliquer le mot fameux :

Nil intentatum nostri liquere poetæ;

et pour le mériter, il affronte même la question de l'impôt progressif, et s'embarque résolument dans des énumérations de noms propres. Mais, s'il touche parfois à la satire, c'est sans malveillance, sinon sans malice; vous ne trouvez en lui ni fiel, ni haines, ni préventions contre les personnes. Nous sympathisons pleinement avec la couleur, disons mieux, avec la nuance politique de cet ouvrage; car nous croyons y voir la politique de la conscience. C'est *un livre de bonne-foy*, selon le mot de Montaigne.

Sous le rapport de la versification, M. J. G. est de l'école sévère de Barthélemy : pas de rimes mauvaises, négligées, ou même simplement suffisantes; toutes sont d'une richesse qui aura peut-être quelque chose d'étrange pour ceux qui ne sont pas accoutumés à ce genre de versification; mais que l'on y réfléchisse, et l'on verra que la rime riche, ornement assez inutile dans tel autre genre de poésie, est ici une condition nécessaire; elle peut seule donner au vers quelque relief dans certains sujets familiers. La rime riche n'est point d'ailleurs une entrave pour celui qui a su s'en approprier le secret, et nous croyons que le soin de l'observer, loin de nuire à l'expression simple et complète de la pensée, lui est au contraire favorable. Ce n'est donc point sur le trop de soin de la versification que nous rejetterons le trop peu de soin du style que nous avons à reprocher aux *Esquisses poétiques* : nous n'en accuserons que l'auteur, qui s'est peut-être laissé aller à un certain nonchaloir de poète, et qui, se contentant d'un vers qui flattait son oreille, ne l'a pas jugé assez sévèrement au point de vue de la correction grammaticale. En voici quelques exemples :

Au milieu des chagrins dont *elle* est saturée,
Tout Neuchâtel pleura ta mort prématurée.

Puisque, dans le premier vers, l'auteur donnait à *Neuchâtel* le genre féminin, il ne pouvait le faire masculin dans le second.

Avait-il des agents, *des actifs affidés?*

Il faudrait: *d'actifs affidés.*

Or je fais pour beaucoup *consister* mon bonheur
D'être en livres locaux un collectionneur.

Nous ne blâmons point le mot *collectionneur* qui nous paraît au contraire un heureux néologisme; mais nous ne pouvons laisser passer *consister de* pour *consister à*. Nous voudrions aussi que l'auteur eût corrigé des vers comme les suivants :

Personne à cet égard n'a rien à dire *contre*....
C'est à toi maintenant d'entreprendre un essai

Qui trouvera peut-être une meilleure issue
Que l'espérance un jour que j'en avais conçue.

Les vers que nous venons de citer sont tous tirés du troisième dialogue; nous regrettons que ce dialogue, supérieur aux précédents par l'intérêt et la variété des sujets, leur soit inférieur en correction; et nous engageons l'auteur, — qui, nous l'espérons bien, ne s'en tiendra pas là, — à être surtout attentif au style dans sa prochaine publication. Qu'il accepte ce conseil comme un conseil vraiment amical; car nous sommes de ses anciens amis, et nous tenons d'autant plus à être comptés dans ce nombre, que ses *Esquisses poétiques* lui en ont acquis une foule de nouveaux.

Nous recommandons tout spécialement aux lecteurs deux petites poésies cachées modestement dans un coin à la suite du second et du troisième dialogues, sous le titre du *Départ au printems* et de *Septembre.* E. V. F.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

CHRISTIANISME ET PAGANISME, ou principes engagés dans la crise ecclésiastique du canton de Vaud. Dédié au futur synode des églises réformées de France, par le comte *Agénor de Gasparin*, 2 vol. in-8°. Genève, M. V. Beroud et Guers, Paris, librairie Delay, Lausanne, chez Georges Bridel; Neuchâtel, chez J.-P. Michaud. 1848.

Le titre de cet ouvrage est à la fois très-général et très-particulier : le point de départ y est pris dans les luttes ecclésiastiques d'un fort petit pays; les conclusions y touchent à l'avenir tout entier de l'Eglise. Si l'on peut dire qu'à toutes les époques il a été possible de ramener à des questions universelles et aux principes les plus généraux les faits contingens de l'histoire, il est juste de reconnaître que jamais autant qu'aujourd'hui l'esprit ne fut impérieusement sollicité à franchir les limites des événemens contemporains, et à voir dans la lutte des intérêts actuels un simple prélude des luttes bien autrement vastes, bien autrement profondes qui attendent l'humanité. Le caractère particulier que doit à cette circonstance le livre de M. de Gasparin ne peut donc nous étonner. Ceux qui viendraient y chercher une doctrine seront trompés dans leur attente : (hé! peut-il être question d'une doctrine sur les rapports de l'église et de l'état, au moment où la première combat pour son existence même?) Pour nous qui attendions autre chose et mieux encore qu'un écrit dogmatique, nous tenons à dire que non-seulement M. de Gasparin a rempli notre espoir, mais qu'il l'a surpassé. Son livre a dû produire sur d'autres lecteurs une impression très-différente. Mais si le point de vue où s'est placé l'écrivain peut mécontenter quelques-uns de ses anciens amis, nous croyons qu'en échange il y aura gagné des amis nouveaux dont l'admiration pour lui ne sera ni moins vive ni moins sincère.

Ce point de vue, M. de Gasparin le déclare d'une manière très-explicite, n'est pas autre chose que celle-ci : le fond avant la forme! Jésus-Christ avant l'organisation extérieure de l'Eglise! *L'indépendance de l'Eglise* avant la séparation ou l'union de l'église et de l'état! — Pour M. de Gasparin, la vraie notion d'église ne doit être cherchée ni dans l'abandon, ni dans le maintien de ses relations avec l'état; elle est plus haut et plus sûrement placée, c'est-à-dire dans la saine doctrine, dans l'acceptation de l'Ecriture sainte pleinement inspirée, enfin dans l'indépendance du spirituel. En un mot la foi personnelle et ses vastes conséquences, voila le fond; l'union et la séparation ne sont que des formes secondaires. Consacrez avant tout l'indépendance de l'église, et le reste, c'est-à-dire une organisation

adéquate à ce grand principe se produira de soi-même. — Il y a eu du courage chez l'écrivain à proclamer aussi haut sa pensée. Mais le courage est peut être le plus naturel et le plus constant attribut de ce noble esprit.

Il lui en a fallu davantage encore sans doute pour se séparer aussi nettement qu'il l'a fait de ceux de ses amis qui vont jusqu'à faire de la séparation un dogme et par conséquent un devoir. Cette doctrine qui a maintenant la sainte consécration du silence de la tombe fermée désormais sur celui qui fut son plus éloquent interprète, n'a point entraîné M. de Gasparin. Il faut lui savoir d'autant plus de gré d'avoir su résister à tant d'entraînemens de toute sorte qui devaient le pousser de ce côté-là, que, selon lui, on marche à la séparation, et qu'il ne fait pas difficulté de déclarer que lui-même y marche joyeusement. La candeur de M. de Gasparin égale sa courageuse franchise.

Il nous suffit d'avoir indiqué le point de vue essentiel qui domine son ouvrage, pour en avoir fait apercevoir l'intérêt et la portée. Revendication dans le passé et dans le présent du principe sacré de l'indépendance de l'église afin d'en assurer le triomphe dans l'avenir, voilà ce qui en forme la portion la plus générale. Examen des circonstances qui ont amené la révolution ecclésiastique du canton de Vaud, et de la constitution que s'est donnée l'église libre de ce pays, en voilà la portion pratique et applicatoire. Si des préventions très-favorables à l'œuvre qui s'est produite sous ses yeux, pendant son séjour en Suisse, semblent avoir existé dans l'esprit de M. de Gasparin, les lecteurs attentifs devront convenir que cette circonstance n'a rien ôté à l'indépendance de ses jugements, ni à la fermeté de sa pensée. Les objections des adversaires ne sont pas certes présentées ici, comme de profil, afin d'en avoir plus facilement raison. C'est en face que l'écrivain les aborde; on sent même que le mouvement de la lutte est fait pour lui; l'allégresse du combat semble presque lui être plus douce que le triomphe de la victoire. Bref, son livre porte un caractère oratoire très-fortement marqué; mais on s'aperçoit que le recueillement a précédé la lutte; on sent qu'il y a autre chose dans ces pages qu'une intention polémique; et en définitive le ton qui y domine et qui est bien véritablement celui de l'âme de l'auteur, c'est l'accent d'une conviction expansive, d'un cœur aussi ardent que généreux, d'un esprit aussi loyal que bien persuadé.

Nous ne terminerons pas ces lignes destinées non pas à rendre compte du livre de M. de Gasparin, mais à appeler sur lui l'attention de tous nos lecteurs, sans ajouter rapidement une ou deux observations. Le tour oratoire qu'affectionne l'auteur, et qui est comme le tempérament particulier de son esprit, nous a paru dominer un peu trop dans la dernière partie de son ouvrage destinée à établir, par l'histoire des églises sorties de la réforme, cette thèse assurément vraie : que partout où, renonçant aux armes spirituelles, l'Eglise chrétienne en a appelé à la force, elle a vu s'arrêter l'impulsion de la conquête, et son mouvement d'expansion paralysé. L'esquisse historique de M. de Gasparin est brillante, son récit a quelque chose d'entraînant, mais après l'avoir achevé, l'esprit n'est pas complètement satisfait; on garde l'idée que l'écrivain n'a pas recherché assez profondément les causes du développement historique dont il a présenté un dramatique tableau; ce fragment enfin est de l'histoire anecdotique et de la meilleure, mais manque un peu du sérieux caractère pragmatique qu'on serait heureux d'y reconnaître. — Nous en dirions autant de l'esquisse qu'il a tracée de la lutte entre le principe payen et le principe chrétien dans l'église, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la réformation. C'était là le sujet d'un livre tout entier; les pages qu'y a consacrées M. de Gasparin en présentent à peine les premiers linéaments. — Une ou deux idées essen-

tielles présentées dans l'*introduction*, mériteraient enfin d'être examinées de plus près. L'indépendance de l'Eglise, une fois restaurée, ramènera dans son sein l'unité, — l'unité, besoin de toutes les époques, devenu dans la nôtre une exigence, l'unité qu'ont détruite les églises d'état, en élevant des murs de séparation au sein de la chrétienté, en créant autant d'églises qu'il y a de nations : voilà une des pensées les plus chères de M. de Gasparin, une de celles sur lesquelles il revient avec le plus de complaisance. Mais il est permis de se demander si le christianisme est socialiste jusqu'à la suppression des nationalités, si les grandes divisions du protestantisme (luthéranisme, calvinisme, etc.) sont uniquement dues aux confessions de foi, et ne plongent pas quelques-unes de leurs racines les plus vivaces dans ces secrètes et élémentaires profondeurs de l'esprit national que le christianisme, au contraire, a toujours respectées et garanties contre la transformation et l'altération qui les menaçaient du dedans ou du dehors. — « Quand l'abolition des formulaires humains, s'écrie ailleurs M. de Gasparin, viendra s'ajouter à l'abolition des églises d'état, ce jour-là nous toucherons à l'unité du siècle apostolique. » Mais est-il sérieusement possible d'assimiler ainsi la grande famille des nations, l'immense église de l'avenir, à la famille des douze apôtres? Tout en ayant l'une et l'autre Jésus-Christ pour chef, l'unité pour tout cela pourrait-elle être la même? Cette unité dont vous parlez dans un si noble langage, à laquelle vous voulez parvenir, mais sans compromis, sans rapprochemens artificiels, suffira-t-il pour y atteindre de proclamer l'inspiration absolue de l'Ecriture sainte, dont la négation plus ou moins complète est, selon vous, la source unique des hérésies? Mais toutes les églises, tous les groupes chrétiens ont prétendu, à leur manière, admettre cette inspiration. Suffira-t-il de prononcer le nom de *théopneustie* pour avoir résolu toutes les difficultés? Un travail critique ne sera-t-il pas toujours ici absolument nécessaire? Et en quelles mains cette œuvre indispensable sera-t-elle remise, si vous voulez qu'elle ne porte ni traces d'individualité, ni traces de nationalité? Là où se rencontreront des individualités fortement prononcées, là où la nationalité se produira avec des caractères tranchés, supposez-vous que l'Esprit saint détruira tout cela? Poser une question semblable, c'est, il nous semble, la résoudre — En demandant la suppression des formulaires, ajoutons encore que M. de Gasparin, préoccupé du besoin d'avoir un signe extérieur de l'unité qu'il désire, n'a pas pu faire autre chose que de transformer la Bible elle-même en une confession de foi. Encore une fois n'est-ce pas là reculer la difficulté au lieu de l'aborder en face.

Nous allions multiplier les objections, mais une citation de Platon, faite par M. de Gasparin lui-même, arrête notre plume : « Quand on vient » à attaquer l'écriture, elle ne peut se défendre, *car son père n'est jamais là pour la soutenir.* » M. de Gasparin se trompe et n'a pas besoin de cette ingénieuse précaution. Absent, il a pour le défendre l'impression de tous ceux qui le liront avec impartialité. On pourra différer avec lui d'opinion sur bien des points secondaires; on se trouvera d'accord avec lui sur tous les résultats essentiels de son travail. Eloigné d'une tribune où il était la plus courageuse voix qui se fit écouter dans les conseils d'un grand pays, en faveur du protestantisme et de l'indépendance de l'église chrétienne, il a su dans son dernier ouvrage s'élever à lui-même une autre tribune d'où son noble langage ne se fera pas entendre de moins haut. Orateur ou écrivain, nous retrouvons chez lui le même culte, le même enthousiasme passionné pour la vérité : nous voudrions espérer que ce culte et cet enthousiasme seront aussi communicatifs qu'ils sont fervents et sincères.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

VOYAGE EN GRÈCE.

ATHÈNES. — LES FEMMES GRECQUES. — MOEURS ET COSTUMES. — LE COUVENT DE MÉGASPILION.

Un Voyage en Grèce, en Egypte et en Judée va paraître (¹), qui sera d'un véritable intérêt pour le public des livres sérieux, mais en même temps agréables. Celui-ci est dû à l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*. Nous sommes assez heureux pour pouvoir en donner d'avance quelques pages à nos lecteurs : aujourd'hui, nous les tirons du 1er volume seulement.

La vivacité du récit et le peu de temps dont nous pouvons disposer pour rassembler nos citations, mettront dans la suite de celles-ci une sorte d'incohérence, ou plutôt d'imprévu qui ne représente point le ton habituel du livre : l'ouvrage, au contraire, a beaucoup d'unité, plus même que n'en pourrait faire supposer le plan d'une narration toute simple, où chaque chose apporte à son tour son impression au voyageur et, par suite, à l'écrivain et au lecteur. Si nous avons choisi, principalement, les observations de mœurs et d'habitudes, c'est que ce genre de description se détache mieux que d'autres de l'ensemble ; d'ailleurs, l'auteur y excelle.

« Athènes n'est certainement pas une ville ; ce n'est pas un village non plus..... c'est Athènes. — Il n'y a pas dix belles maisons; le pavé y ressemble à un chemin de montagne ; les porcs y courent les rues. Eh bien, cela plaît, et une Athènes tirée au cordeau, avec des théâtres, des hôtels, des magasins de nouveautés, des restaurants et des cabinets littéraires ; une Athènes ainsi faite serait une Athènes vandale.

(¹) *Journal d'un voyage au Levant*, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*. — Tome I, la Grèce. (Le tome II contiendra l'Egypte et la Nubie ; le tome III, le Désert et la Syrie). — L'ouvrage paraîtra dans le courant de Novembre et de Décembre. — En vente à la librairie protestante, rue Tronchet, 2.

» De nombreux équipages se lancent au travers de ce labyrinthe sans heurter les établis des changeurs, des cordonniers, des marchands de légumes ou de fruits qui empiètent sur la voie publique. Des colporteurs, leur balle d'indienne sur le dos, vont de maison en maison offrir leurs étoffes aux femmes grecques, qui, à cette heure encore, ne sortent ni pour se rendre au marché, où elles seraient huées, ni pour se livrer en ville aux délices du *choping*.

» Ce qui est hideux ici, ce sont les régiments en redingote, en casquettes et en pantalons. Je ne m'en console pas. Si l'on a méconnu la poésie du costume — et le sentiment de la poésie échappe parfois aux plus grands politiques, — comment a-t-on pu en méconnaître la puissance?

» Heureusement qu'il y a quelques régiments en fustanelle, en veste ouverte sur la poitrine, en guêtres serrées : ceux-là sont admirables à voir marcher la tête haute, le pas fier, sous ce beau ciel de Grèce.

» Les savants prétendent que sous ce ciel, il n'y a plus de *Grecs*. Les Athéniens sont des Albanais, les Spartiates sont des Slaves ; il y a des Vénitiens, il y a des Francs, il y a de tout, partout, et des Grecs nulle part. — On leur accorde pourtant Mégare, Syra je crois, et quelques îles de l'Archipel. J'ai bien envie de n'en rien croire, mais j'y crois un peu malgré moi.

» La Sparte moderne se compose de rues larges, droites, auxquelles il ne manque guère que des maisons. La rue du milieu cependant, est garnie de boutiques et de cafés. C'est dans un de ces derniers que nous buvons du sirop d'orgeat, à la stupéfaction des Spartiates, jeunes, vieux, hommes, femmes, soldats, prêtres et moines, rassemblés pour nous voir, premièrement acheter trois *angùrie*, secondement porter à la bouche, et avaler comme de simples mortels, trois verres de sirop.

» Bien contre notre gré, nous donnons spectacle partout où nous passons. C'est à cette inspection, qui, du côté des grandes personnes, se renferme dans les bornes d'une certaine réserve, qu'il est difficile de s'accoutumer.

» Après une heure de course, nous arrivons sur les bords de l'Eurotas. Plus de cygnes, hélas? Encore quelques touffes de lauriers roses ; l'eau est pure, elle coule, elle réfléchit les jeunes platanes penchés sur elle ; et puis, *que vous dirai-je*, comme l'écrivent les vieux chroniqueurs : c'est l'Eurotas! Les racines du Tay-

gète se relèvent tourmentées ; le long du fleuve seulement, une étroite vallée reste unie. Là croissent des mûriers et jaunissent de riches moissons de maïs.

» Les habitants de Sparte, hommes, femmes, jeunes filles et jeunes garçons cueillent les épis en riant et en chantant. Après eux viennent les troupeaux de brebis, d'ânes et de vaches, qui broutent la paille.

» Nous voilà chevauchant dans la riante vallée de l'Eurotas, dont nous remontons le cours.

» De nombreux ruisseaux, grossis par la pluie de la nuit, se jettent dans le fleuve. Nous le retrouvons bordé de ses lauriers roses, de ses platanes à la tendre verdure, de ses grands figuiers, de ses arbres de Judée dont quelques-uns fleurissent pour la seconde fois. Cette nature doit être éblouissante au printemps.

» L'alouette nous salue de son cri joyeux, les pieds de nos chevaux froissent les plantes aromatiques, des ronces étendent vers nous leurs rameaux chargés de fruits.

» Les aspects varient à chaque instant, le sentier reste sinueux et la plaine verdoyante.

» Nous quittons l'Eurotas. Nous traversons cols sur cols pour nous rapprocher de la chaîne du Taygète. Les uns sont arides et pierreux, les autres couverts d'arbustes ; entre chacun d'eux s'arrondit une petite vallée couverte de champs de maïs. Là on moissonne, là on campe. Les paysans vêtus de la tunique, bien plus noble que la fustanelle, sont assis auprès des grands tas dorés que forment les épis de maïs. Ils ont quitté les villages de la montagne pour venir faire la récolte. Leurs jolies huttes de cannes se groupent vers les tas ; la terre qui leur sert de plancher est bien battue, bien propre; une chèvre bêle à l'entrée ; les enfants jouent près d'elle en berçant le plus petit, suspendu aux poutres de la hutte. Les troupeaux de brebis, les troupeaux de bœufs et de vaches microscopiques, comme tout le bétail en Grèce, suivent les moissonneurs. Après le passage des cols solitaires, ces vues d'intérieur charment la pensée.

» Nous gravissons encore, nous ne rencontrons plus que les chèvres et leurs pâtres; nous n'entendons plus que les notes vibrantes du rouge-gorge. Des chênes immenses, des arbousiers qui portent à la fois des grappes de fleurs blanches, des fruits jaune pâle,

orange, et cramoisi ; de beaux noyers, des platanes le long des filets d'eau, toute une vigoureuse végétation d'arbres verts ombrage notre chemin et couvre les pentes du Taygète.

» On nous offre ce matin, à Andritzena, une poignée de médailles dont on demande trente francs : elles en valent deux, mon mari en donne cinq et le vendeur les accepte avec joie. Ceci donne une idée des marchés en Orient.

» Les femmes sont gracieuses, mais fières : elles marchent et parlent avec une grande dignité. Ce n'est que lorsqu'elles voient un sourire bienveillant s'épanouir sur vos traits que leur front s'éclaire, que leur bouche perd son sérieux, et qu'avec un doux regard elles portent la main sur le cœur.

» Elles ne me paraissent pas belles. Je sais bien que nous passons, nous autres femmes, pour mauvais juges en cette matière. Quant à moi, je les vois — et je ne suis pas seule à les voir ainsi, — courtes, épaisses, le teint flétri, les traits homaces, avec un ventre proéminent auquel je ne m'accoutume pas, bien que François me soutienne que c'est la *nature*. Cela peut être la nature albanaise ; à coup sûr, ce n'est ni la nature de la Vénus de Milo, ni même celle de nos Suissesses ou de nos Françaises des campagnes. Ce qui est la nature aussi, c'est une hideuse saleté : personnes, vêtements, planchers, murs, ustensiles, tout cela réclamerait quatre lessives consécutives. Il est vrai que les fleuves grecs en tariraient.

» Nous trouvons deux grosses tortues sur notre chemin. François, malgré mes représentations, les fait rouler sur les rochers, sous prétexte qu'elles n'ont jamais été en voiture ; arrivées au bas de la descente, elles sortent les pattes, la tête, et vont se remettre de leur émotion dans un trou.

» Ce matin, les coqs, les porcs et les chiens se chargent de nous réveiller avant le jour. Cette fois, une paroi qui ne va qu'à mi-hauteur du mur nous sépare de nos hôtes. Comme tous les paysans, ils passent la nuit roulés dans les tapis qu'on étend auprès du feu. La toilette des hommes et des femmes est vite faite. On s'étire, on se frotte les yeux ; les hommes jettent sur leurs épaules le talagani ou le manteau blanc à longs poils qui leur servait de couverture ; les femmes accommodent l'écharpe sur leur tête, reprennent le fuseau chargé de coton ; on tire les nourrissons du morceau de cuir dans lequel ils dorment suspendus à quelque clou, et tout est

dit. Aux environs d'Athènes, à Argos encore, les paysans font cuire leur nourriture dans un petit four conique, bâti devant la maison; ici, une espèce de fourneau construit au dessus du foyer leur sert de cuisine. Il n'y a pas de cheminée; la fumée va où elle peut. D'ustensiles, point : quelques vases pour faire bouillir l'eau; quelques pots de terre pour la tenir fraîche, une planche à pétrir, deux ou trois tonnelets, cinq ou six morceaux de fer aplatis en forme de pelle, recourbés en forme de pincettes; une table ronde, haute de huit pouces : voilà le mobilier. Quand on a soif, on penche le vase de terre, plus souvent l'outre à ses lèvres. Quand on a faim, la mère de famille remplit la huche de farine, jette de l'eau bouillante dessus, pétrit, aplatit la pâte sur une planche, la met dans une des bouches du fourneau, la recouvre de braises, la retire demi-heure après, et l'on mange, en y ajoutant du laitage, des olives, des légumes, selon la saison. Ce pain de maïs ou de blé d'Inde, à peine cuit, n'est supportable que chaud : aussi l'opération se renouvelle-t-elle plusieurs fois par jour.

» Ici, rien de ce qui occupe les femmes de nos villageois ou de nos ouvriers. Il n'y a pas de ménage à tenir : ces pauvres femmes ignorent les premiers principes de l'ordre et de la propreté. Jamais un balai dans les mains, rarement une aiguille, plus rarement un morceau de savon. Tisser de loin en loin des manteaux ou des tuniques qui durent une vie d'homme, tourner le fuseau dans ses doigts, tels sont leurs travaux. L'intérieur des habitations ressemble à une écurie : les vêtements déchirés, couverts de taches, y pendent à des clous, chaque trou de la muraille donne asile à de vieilles hardes mêlées avec des épis de maïs, des morceaux de fromage rance, des clous rouillés ou des bouteilles cassées. Les toiles d'araignées se balancent aux poutres du plafond, agitées par le vent que leur soufflent les larges fentes des pierres mal jointes. Une teinte noire, produit de vingt couches de crasse superposées, couvre les murs. Le sol qui sert de plancher suinte l'humidité et la saleté. Au milieu de tout cela, des raisins, des sacs de froment, des tonneaux dégouttant d'huile. — Point de chaises, quelquefois une planche fixée sur deux pieds, en guise d'escabeau. — On vit par terre, roulé, accroupi. Les journées d'automne, celles d'hiver, se passent de la sorte : les femmes filant d'un côté du foyer, les hommes assis de l'autre sur leurs talons. De temps en temps, on se lève pour chasser le porc qui vient fouiller dans les

ordures du sol, le chien qui flaire le pain chaud, les moutons qui bêlent à la porte inondée par la pluie.

» Les femmes ne lavent guère leurs hardes, elles mériteraient encore aujourd'hui l'allocution de Minerve à la belle Nausicaa. — « Nausicaa, pourquoi êtes-vous si paresseuse et si négligente? Vous laissez là vos splendides habits sans en prendre aucun soin.... Allons donc laver ces belles robes dès que l'aurore aura amené le jour. » Parfois je rencontre un groupe de jeunes Grecques, plongeant et battant le linge dans le ruisseau qui coule au fond d'un ravin, sous les grands platanes; mais c'est rare. Elles portent leurs *blanches* tuniques jusqu'au *bistre foncé*, et leurs robes de laine jusqu'à ce qu'elles pendent en haillons. Je n'en ai jamais vu mettre des pièces aux trous qui percent à jour leurs vêtements. Leurs cheveux restent presque incultes. A Mavromati, à Dragogé, ils tombent de chaque côté des joues en une longue boucle, le reste se cache sous l'écharpe. Ailleurs les tresses s'entremêlent aux plis du turban ou s'arrondissent à la base du bonnet rouge, mais, tresses ou boucles, ils sont hérissés, ternis, passés à l'état de feutre.

» Comment s'étonner d'une telle négligence? Qui a donné des notions d'ordre à ces pauvres femmes?

» Ce soir, notre hôtesse appliquait à sa veste une doublure de coton blanc qu'elle cousait avec de la soie noire : douze de ces points fournissaient la longueur de la manche. Nous lui avons donné du fil blanc, nous lui avons montré à rabattre sa couture, elle s'est écriée : *calo, calo!* beau, beau!

. . . . . .

» Nous entrons dans l'étroite vallée de Mégaspilion. Des deux côtés, montagnes de *pudding*; au fond, le mont de Mégaspilion qui ferme la vallée, avec ses remparts de rochers à pic et sa couronne de sapins que la neige fait paraître plus noirs.

» A mesure que nous montons, nous voyons le couvent, ses terrasses, ses toits appliqués contre le roc se dessiner nettement. Le chemin est bon ; deux ou trois ponts, les seuls à peu près qu'on trouve en Grèce, relient l'un à l'autre les deux bords de la rivière qui parcourt le vallon.

» Nous voici tout à l'heure arrivés. Les petits jardins des moines, partagés en carrés, cultivés avec soin, couvrent la pente jusqu'à mi-hauteur. On dirait du monastère, vu de près, une ruche d'abeilles maçonnes ou un gigantesque pigeonnier. Chacun des pavil-

lons qui le composent a sa figure particulière : celui-ci blanchi, et cet autre non : celui-là large et bas, son voisin étroit et haut ; ici des galeries, là une terrasse avec de grands arbres, et puis une position unique.

» Le couvent, assis en nid d'aigle sur le roc, commande toute la vallée qui se déroule profonde à ses pieds, avec ses eaux, leur bordure de platanes, et ses puissants contreforts de montagnes.

» Nous traversons la dernière terrasse ; nous nous arrêtons devant la haute porte surmontée d'une peinture bysantine à fond doré. Vingt ou trente moines à barbes vénérables, à robes bien fourrées se chauffent au soleil. Leurs visages resplendissants parlent dès l'abord en faveur de la vie contemplative. Nous nous asseyons près d'eux tandis qu'on nous annonce au supérieur. Nous échangeons quelques signes affectueux. On vient nous chercher, nous montons par les escaliers intérieurs appliqués contre le roc. Le supérieur nous attend dans un petit salon destiné aux étrangers.

» Le supérieur est un homme de cinquante à soixante ans, de l'air et des manières les plus joviales du monde. Il nous reçoit avec bienveillance.

» François interprète, et c'est tout dire ! Les intercalations de sa fabrique arrivent entre chaque phrase. Il les place avec un imperturbable sérieux, et nous, pris à l'improviste, de rire en vrais fous au nez du supérieur.

» Mais ni le supérieur ni les moines ne se piquent d'ascétisme : ce sont de joyeux vivants, qui ne s'en cachent pas, et qui ont au moins le mérite d'une sincérité d'or.

» On sert le café, accompagné du glico — les confitures et l'eau à la glace. — Nous questionnons le supérieur sur la règle. Suit-il celle de saint Basile, suit-il une constitution particulière? Non. — Ce que j'ai tiré de plus clair, c'est que les moines de Mégaspilion ne relèvent que de Mégaspilion. Tant qu'ils n'ont pas reçu les ordres de la prêtrise, ils peuvent rentrer dans le monde, et usent quelquefois de cette liberté. Ils choisissent eux-mêmes leur supérieur qui est confirmé par le saint synode; la charge est à vie, mais le saint synode a le droit de destitution en cas de fautes graves. Chaque moine conserve la propriété et la direction de sa fortune ; chacun doit se fournir son vêtement. Le couvent donne le vin, le pain, l'huile, le laitage, les légumes frais et secs ; ce qu'on veut

de plus, friandises ou autres objets, on l'achète de ses deniers.— Les cellules, garnies de tapis, ornées de fusils et de poignards [1], reçoivent chacune trois moines ; ils prennent là leurs repas qu'ils font apprêter à leur gré par les *convers*.

« On nous montre la mesure de vin ; elle est propre à satisfaire le gosier le plus altéré. — De règle, il y en a peu, ou point ; on se relève pour chanter matines ; on va dans l'église pour célébrer certains offices, ou l'on n'y va pas ; le reste est *ad libitum*.

» Ce qui est *ad libitum* aussi, ce sont les coups de bâton. — Je demande au supérieur quelle pénitence il inflige à un religieux désobéissant ; il répond par un geste significatif accompagné d'un rire homérique. Nous lui offrons, ce nonobstant, d'entrer tous dans son couvent ; il accepte : hilarité générale.

» Autour de lui, sont rangés des moines à grandes barbes, à cheveux longs et un peu raides, à traits fins et réguliers : on dirait des figures détachées de quelque toile du Ghiotto.

» Nous visitons le monastère sous la direction de l'un des pères. Depuis seize ans serviteur du supérieur en qualité de frère convers, il vient d'être ordonné prêtre, et va jouir des délices de cette paternité conquise à grand'peine. Bon, le voilà qui prend une plume, et qui écrit ici le nom qu'il portait dans le siècle, celui qu'il a reçu en se faisant moine. Toujours avec des éclats de rire, et une candeur inouïe.

» Les corridors sont remplis d'enfants de dix à douze ans qu'on forme à la vie monastique. Ces pauvres êtres ont quelque chose d'éteint, d'hébété pour mieux dire, qui me fait peine à voir. — On ne reçoit personne au couvent passé l'âge de douze ans. Les novices servent vingt-cinq ans en qualité de frères convers. Admis après à la prêtrise, ils sont servis à leur tour.

» Le père Hyacinthe nous conduit au four. Jadis, chacun des frères convers y faisait à son tour cuire le pain ; cette opération donnait lieu à tant de querelles, qu'on a pris un boulanger *ad hoc*.

» Nous descendons à la cave. — Elle contient environ quarante-huit mille bouteilles de vin.

» — Père Hyacinte, le monastère vend-il son vin?...

[1] Germanos, supérieur de Mégaspilion au temps de la lutte grecque, donna le signal de la guerre de l'Indépendance, et se mit avec ses moines en état de défense contre Ibrahim-Pacha.

» Père Hyacinthe fait un geste d'horreur.

» — Cela est défendu par la règle!

» — On le boit donc en totalité?

» Père Hyacinthe porte la main à ses lèvres, en guise de coupe, renverse la tête, compte les étoiles comme dit Sancho Pansa, et rit de toutes ses belles dents blanches.

» Certes, il serait difficile de trouver des compagnons de façons plus vraies et plus simples, mais on se demande pourquoi ils sont là; ce qu'ils y font; et comment l'idée ne leur vient pas, à eux, les antipodes de la contemplation, de sortir, de se marier, de rentrer sous le joug des devoirs communs, et de laisser là une vie dont l'inutilité doit, il me semble, leur paraître un péché ou une folie.

» Mais de quelles illusions notre pauvre âme ne parvient-elle pas à se bercer! Je suis sûre qu'on scandaliserait fort les moines de Mégaspilion, si on mettait en doute la sainteté religieuse de leur existence. Je suis sûre que de très bonne foi, plusieurs d'entre eux croient se consacrer à Dieu.

» Le courage nous a manqué pour leur adresser quelques questions sérieuses. Il est vrai qu'avec François pour interprète, la chose était presque impossible. Nous nous sommes bornés à leur remettre un livre pieux.

» Nous avons toujours trois ou quatre *pères* et *frères*, en contemplation dans notre chambre. A l'instant même, l'un d'eux, penché sur ma plume, suit tous les mots que je trace ici. Oh! que je voudrais lui faire lire dans mon cœur l'intérêt vrai qu'ils nous inspirent tous. Oh! que je voudrais lui exprimer les vœux que nous formons du fond de l'âme, pour qu'ils échangent la loi qu'ils se sont forgée, ou plutôt la tromperie d'une vie sans but, contre le joug si large et en même temps si positif du Seigneur Jésus!

» On dit dans le pays que le couvent a deux millions quatre cent mille francs de revenus. La somme est exagérée; mais les possessions du monastère n'en restent pas moins immenses.

» Le supérieur se plaint à nous des récoltes de cette année, magnifiques partout; il gémit de la dureté des temps. C'est le seul moment où sa physionomie ouverte se soit voilée d'un peu de tartufferie.

» Nous trouvons là deux saints hermites de chats, très accoquinés au bon feu de notre salon. Si les caloyers faisaient mystère de la vie facile qu'on mène à Mégaspilion, leurs chats les trahiraient.

» L'un d'eux sent le poisson comme s'il sortait d'un vivier, tous deux refusent obstinément le pain, le *pain frais!*... Quelle révélation !... Mais, ici, les moines se révèlent à qui veut les entendre. Seulement, qu'ils ne prennent plus le nom de *moines*, que Mégaspilion ne s'appelle plus *monastère*, qu'on se contente d'écrire sur la grande porte : *communauté de bons vivants*, et que les longues robes, que les signes de croix, que les litanies, que ce qui jette, en un mot, les âmes dans la fausse idée qu'elles *font leur salut*, que tout cela disparaisse.

» *Vendredi soir*, 5 *novembre* 1847. — Le supérieur nous a quittés hier au soir en nous souhaitant mille prospérités, entre autres celle de dormir *tranquillement sur les deux oreilles*. C'était bien notre compte, mais de vigoureuses tentatives faites à notre porte pour l'ouvrir nous ont brusquement arrachés à notre premier sommeil. Nous nous sommes écriés, récriés. La lumière jaune qui passait par le trou de la serrure et par la chatière a disparu ; les pas se sont éloignés; nous les avons entendus monter l'escalier, s'arrêter à l'étage au-dessus, et tout est rentré dans le silence.

» La nuit, on a l'imagination lugubre. J'avoue que je me suis rappelé des circonstances inquiétantes. D'abord la porte d'une *armoire*, par laquelle j'avais vu, à ma grande surprise, entrer et sortir des moines... pour nous apporter du fruit, il est vrai ; et puis, le vol de deux cents colonnades, opéré il y a quelques mois aux dépens de François, dans le couvent même. — Une heure après la tentative, les coups de marteau sur une planche, qui appellent les caloyers au premier office ont retenti. Comment des gens qui vont dire *primes* songeraient-ils à mal? Me voilà rassurée... ce qui ne m'empêche pas de tenir les yeux fixés sur la porte aux poires et aux raisins! Quelle folie! Ce matin encore, n'est-il pas sorti de cette même porte trois belles grenades que le supérieur nous a données avec une grâce toute paternelle?.... Cependant François, qui dormait avec trois moines, n'a plus trouvé sur la table son verre de cuir qu'il y avait placé le soir... Mais brisons là : il y a partout des drôles mêlés avec d'honnêtes gens.

» Nous quittons le monastère, les caloyers, la cour remplie de poules picotant, de canards caquetant, et de dindons piaulant. Nous suivons la vallée en tournant à droite, nous gravissons le col qui nous sépare de Vostizza, et, là, nous avons un admirable aspect de mer.

» Les montagnes nous séparent encore du golfe, taillées à pic de notre côté et profondément déchirées; nous voyons par ces déchirures de grands lambeaux de mer, la base du Parnasse qui tient sa tête cachée dans la nue, l'Hélicon et le Cythéron.

» Chemin faisant, nous rencontrons quelques moines montés sur des chevaux garnis de housses et de porte-manteaux bien bourrés; ils viennent de présider à leurs récoltes de raisins de Corinthe. Nous en voyons encore qui inspectent la culture des vignes du couvent, dans la riche plaine qui précède Vostizza. La campagne est couverte de ces vignes dont on taille et rattache les rameaux, de façon à ce qu'ils forment une treille élevée de deux pieds au-dessus du sol. »

ESSAI

SUR

LES LÉGISLATIONS BARBARES.[1]

Section II.

De la Famille.

La famille est le premier pas de la vie sociale, le premier développement de la personnalité; à cette sphère d'activité se rapportent les usages qui ont formé le noyau du droit privé chez toutes les nations. C'est dans la famille que l'individu et le citoyen se forment; la femme y vit, pour ainsi dire, toute entière, l'homme y trouve son centre habituel, ses plus puissantes affections. Par la nature des rapports qu'elle embrasse la famille est donc l'institution du droit privé la plus élevée comme la plus primitive; l'institution dans laquelle le génie particulier d'un peuple et d'une civilisation se manifeste le mieux; ajoutons qu'elle est la partie du droit sur laquelle la religion exercera la plus considérable et la plus légitime influence; la moralité dépend de l'individu, à la famille appartiennent les mœurs.

Nous avons exposé ailleurs ce mouvement libre et pourtant régulier de l'histoire, en vertu duquel le principe juridique et le principe religieux, confondus d'abord, se séparent et se combattent pour se réunir après dans de nouvelles combinaisons [2].

Avant d'étudier la famille germanique dans ses détails, cherchons à

[1] La première partie de ce travail a paru dans la *Revue Suisse*, année 1847, pag. 531 et 586.

[2] V. Bibliothèque universelle de Genève, *Rapport du droit et de la religion.*

déterminer sa place dans l'histoire générale du droit, en jetant dans ce but un regard sur les diverses phases que l'institution de la famille avait parcourues, lorsque les Barbares apparurent sur la scène de l'humanité.

Dans les premiers âges du monde, le besoin qui porte l'homme à se reproduire était plus que naturel, il était religieux : l'homme, qui instinctivement a horreur de la mort, trouvait dans la perpétuation de sa race la seule immortalité dont il eût l'idée, et la preuve d'une bénédiction divine particulière. La femme, qui n'obtint que très tard les droits attachés à la personnalité, était dès lors pour l'homme la chose la plus désirable, la plus précieuse, elle fut le premier objet garanti juridiquement. On conçoit la terre commune, mais on ne saurait concevoir une société où la femme le fût. Si, contrairement aux traditions, on admet la promiscuité autrement que comme anomalie, la continuité de l'histoire est interrompue, et il ne faut rien moins qu'un miracle pour la rétablir.

La femme, impersonnelle, est le moyen d'une satisfaction physique et religieuse, le caractère mixte du mariage découle de ce fait. Le mari possède sa femme comme une propriété, il l'achète; chez tous les peuples la plus ancienne forme du mariage est l'achat: l'époux paie la fille à ses parents. Plus tard, lorsque le progrès de la condition des femmes eût amené d'autres idées, cette forme se conserva symboliquement comme un témoin de la pensée des anciens jours. Voilà le côté juridique du mariage; de l'autre, comme c'est un devoir religieux d'avoir des enfants, la religion, si elle voit dans la femme une propriété, en fait du moins une propriété d'un genre spécial, inviolable, intransmissible et sainte.

La femme étant une chose, rien n'empêche d'en avoir plusieurs, c'est pourquoi la polygamie se produit sitôt dans le monde, l'homme devant s'assurer de son mieux une postérité.

Ainsi que la femme, les enfants sont la propriété du père, qui, dans la famille, représente Dieu, le premier auteur de la race, et conserve le dépôt des traditions religieuses que lui ont transmis ses ayeux. Ne craignons pas toutefois que ce pouvoir absolu devienne tyrannique, la nécessité, le désir si puissant qu'éprouve le père de se perpétuer dans ses descendants en sauront tempérer la rigueur.

Conséquemment au principe sur lequel la famille repose, le souvenir d'une origine commune est un lien qui s'étend aussi loin que possible et auquel on attache la plus grande importance; les premières histoires ne sont guères que des généalogies. La parenté continue à unir la famille que des nécessités économiques forcent à se séparer, la nation est une grande famille liée par le sang et les traditions et qui doit, avant tout, se maintenir exempte de mélange. De là, un besoin profond de sincérité dans la descendance, des lois inexo-

rables contre l'adultère, la défense d'épouser des femmes d'une autre nation.

Telle est la famille dans le premier moment de l'âge théocratique, dans la tribu monothéiste par laquelle le genre humain a commencé; la première période de l'histoire du peuple hébreu en fournit le type le plus pur.

Si nous recherchons dans les lois de Moïse les droits du père et de l'époux, nous ne retrouvons pas intacte l'autorité primitive du chef de famille, la femme a déjà quelques droits ainsi que des biens propres; le père doit citer son enfant rebelle devant les magistrats des villes: du reste, la mort est la peine de la désobéissance, le droit s'arme ici de toute sa sévérité. La famille mosaïque paraît être à ce moment où, l'état commençant à se former, la famille rentre dans sa sphère propre, en conservant néanmoins le caractère théocratique qu'elle avait sous le régime patriarcal. La transmission du sang et des droits qu'il confère continue à être soumise à des lois religieuses, le père unit toujours l'autorité civile et sacerdotale, mais restreinte, puisqu'à côté de lui se trouvent maintenant les chefs politiques et les prêtres de la nation.

Le Lévirat, cette loi étrange pour qui ne se transporte pas par la pensée dans un milieu si loin de nous, qui, sous peine d'infamie, ordonne au frère d'un Hébreu, mort sans enfant, d'épouser la veuve de celui-ci, et fait prendre le nom du mort au fils issu de cette union, n'est point en contradiction avec le besoin de concordance entre le nom et le sang que nous signalions tout-à-l'heure comme trait fondamental de la famille monothéiste. Cette coutume que l'on retrouve avec peu de variations chez les plus anciens peuples, confirmerait plutôt notre observation. Le frère, en donnant un fils à un frère décédé, lui donne le sang de leur père commun; il fait pour lui ce que personne ne peut faire à sa place; il n'y a pas là de fiction comme dans l'adoption qui, pourtant, tire son origine du même principe. La circoncision, par laquelle chaque enfant d'Israël offre son fils nouveau-né au Dieu national en le distinguant par une marque extérieure des hommes d'une race étrangère, est le symbole de l'unité matérielle et religieuse de la nation, du lien qui unit tous les individus, toutes les générations du peuple dans une même promesse, dans une commune solidarité.

Le monothéisme ne tarde pas à se modifier dans deux sens opposés, le panthéisme et le polythéisme, deux grandes directions de la pensée religieuse qui se partagent l'antiquité et dont les conséquences sociales furent très différentes.

L'Asie, avec ses vastes étendues, a donné au panthéisme la variété qui n'existe pas pour lui dans le temps. Nous ne nous arrêterons pas à cette variété, bien que le sujet soit loin d'être sans intérêt, nous ne pouvons indiquer que les grands anneaux de la chaîne; la famille in-

dienne nous servira d'exemple de la famille telle que l'a faite le système panthéiste le plus développé (1).

Dans l'Inde, la caste supplante la famille, détruit sa consistance intérieure, son importance politique et devient ce qu'était la famille dans le système monothéiste, la base de l'ordre social. Une fois le système de la caste institué, on comprend que le père perde la plus grande partie de son autorité : en premier lieu, la fonction sacerdotale devient le privilége exclusif de la première caste : en second lieu, les droits que le père transmet sont ceux de la caste, non les siens, il est le canal par lequel on entre dans la caste, mais chacun y avait sa place en vertu de la loi de la succession des épreuves. La loi qui veut que le père ne transmette sa caste qu'aux enfants dont la mère est de son propre rang, unie à la faculté qu'il a d'épouser plusieurs femmes de castes différentes, a de plus nécessairement pour effet de fractionner la famille et d'empêcher entre ses membres ces rapports intimes sans lesquels, en réalité, la famille n'en est pas une. Le bramane issu d'un père et d'une mère bramane n'est pas le pareil de son frère issu d'une mère Soudra (2). De tels frères sont plus étrangers les uns aux autres que des membres d'une même caste sans lien de parenté, ils ne sont pas de la même nature ; un ciel, une éternité les sépare.

(1) La patrie du panthéisme est l'Asie intérieure ; sur les côtes de la Méditerranée le monothéisme se transforme plutôt dans le sens du polythéisme ; l'Egypte est le laboratoire mystérieux où se prépare la civilisation de l'Occident ; le dualisme persan est une transition entre le monothéisme qui sauve la liberté et le panthéisme qui la nie ; l'ancien Buddisme est un panthéisme qui, socialement, n'a pas produit ses conséquences, puisqu'il n'a pas donné lieu à la caste ; la Chine nous montre le panthéisme matérialisé, l'Etat qui s'est fait religion, autre opposition à l'Inde, dont l'ultra-spiritualisme tend à absorber la réalité dans la contemplation, le fini dans l'infini, l'individu dans la substance universelle.

(2) Chacun peut avoir une femme légitime de chacune des quatre classes principales, qui ne sont pas inférieures à la sienne ; outre les castes principales, prêtres, guerriers, propriétaires et Soudras, il y a beaucoup de cestes mêlées qui, avec les Soudras, forment le petit peuple. Les Wédas attribuent leur origine à des mélanges de castes défendus. L'alliance avec une femme de caste inférieure étant permise, l'enfant qui en naît entre dans une caste inférieure à celle du père mais supérieure à celle de la mère ; si la femme est d'une caste supérieure à son mari, l'alliance est coupable et l'enfant auquel elle donne le jour tombe dans une caste très inférieure et qui l'est d'autant plus que la mère était au dessus du père. Le Paria, qui est le plus méprisé de tous, est envisagé comme issu de la mésalliance de la fille du Bramane avec un Soudra.

Mais une question s'élève, par laquelle il faut peut-être commencer: pourquoi la caste a-t-elle été instituée? est-elle un simple accident dans la civilisation panthéiste, ou une conséquence de ce système, ainsi que nous le donnons à supposer en choisissant le pays de la caste comme représentant des institutions que le panthéisme produit? — La caste n'est pas une conséquence nécessaire du panthéisme, elle en est seulement une conséquence naturelle, probable, de sorte qu'elle peut ne pas se produire, mais qu'où l'on ne la rencontre pas, il est permis de dire que le panthéisme n'a pas porté tous ses fruits.

Il y a, entre l'institution de la caste et le dogme indien de la métempsycose, un rapport palpable que l'on a, semble-t-il, négligé d'observer. La caste remplit, dans cette vie, le rôle que la métempsycose a dans l'éternité: l'une embrasse la série totale des épreuves auxquelles l'esprit créé est destiné, l'autre comprend celles que l'homme subit dans sa condition d'homme; l'une complète et continue l'autre, elles s'impliquent toutes deux. La métempsycose n'est non plus une conséquence logique du panthéisme; dans un sens, elle lui fait opposition; le panthéisme est un fatalisme: en absorbant, en anéantissant la créature en Dieu, il détruit toute liberté; la métempsycose suppose une certaine liberté. Sans liberté, il ne saurait y avoir de religion, car toute religion est une loi imposée à l'homme, d'en haut pour diriger sa liberté; le dogme de la métempsycose est donc justement celui qui concilie le panthéisme avec la religion; l'accommodement entre la liberté et le fatalisme au moyen duquel une religion panthéiste est possible. La nécessité est dans la série infinie des épreuves, dont aucune ne peut être évitée; elle est encore dans l'absence de conscience que l'on a des motifs appartenant à une vie antérieure, qui ont placé chacun dans la situation où il est. L'usage qu'on peut faire de la liberté a uniquement pour effet de permettre le passage dans le degré immédiatement supérieur à celui qui accepte l'épreuve actuelle avec résignation, ou de faire, selon le démérite, redescendre plus ou moins dans l'échelle des expiations. La nécessité plane donc sur tout le système et néanmoins, dans l'étroite enceinte qu'elle trace, il y a place encore pour la vie morale et pour la religion.

En somme, la caste naît de la métempsycose et non du panthéisme, mais le panthéisme pur n'est pas une religion, c'est une doctrine philosophique, or ce sont les religions, non les philosophies, qui fondent les sociétés.

La caste étant un degré de purification dans lequel on ne se trouve qu'après avoir traversé avec succès les degrés inférieurs, le comble de l'impiété serait de songer à sortir de sa caste; on imagine quelle muraille une religion pareille élève entre les conditions.

L'espèce de fatalité qui, pour le peuple monothéiste, résulte de la préférence qu'il attribue à Dieu pour sa nation, semble se reproduire

ici entre les diverses classes d'un même peuple, ce qui conduirait à penser que de la solidarité du sang et de l'idée d'une vie future, combinées chez un peuple, dans lequel plusieurs races se trouveraient superposées par la conquête, a pu sortir la caste, en fait, et le dogme de la métempsycose comme explication et théorie de ce fait. Ordinairement du moins c'est la marche historique; la conséquence précède et le principe suit; l'occasion extérieure donne entrée à l'action de la cause morale, qui agit déjà alors même qu'elle n'est pas nettement comprise et reconnue.

Nous revenons à la famille.

La femme a, dans l'Inde, une personnalité de nature fort inférieure, et sa condition n'est guères meilleure que celle qu'elle avait chez les Juifs. A la vérité, le Digeste indien, les lois de Manou, abondent sur la femme en expressions d'une ineffable douceur ; ces façons de parler peuvent faire prendre le change, mais en fait la femme est tenue pour incapable de la moindre liberté d'action ; esclave chez ses parents, esclave de son mari, elle tombe encore après la mort de celui-ci sous la domination de son fils ou des parents de son mari. La polygamie est sans limites; outre les femmes légitimes, l'homme peut avoir autant de concubines qu'il lui plaît. Le mari peut répudier sa femme, la femme ne peut jamais se séparer de son mari; observons cependant que la coutume de brûler les veuves n'est pas mentionnée dans les anciennes lois.

Il y a huit formes de mariage: quatre sont réservées aux castes supérieures ; le père y remet lui-même sa fille à son époux; les autres sont à l'usage des castes inférieures, ce sont, l'achat, le rapt, le mariage par amour et celui qu'a précédé la séduction; les deux dernières formes supposent l'une un acte d'indépendance inadmissible chez une femme, la dernière une faute commise matériellement.

Le mariage remplace pour la femme l'initiation dans la caste. La femme participe de la personnalité religieuse de son mari, qu'elle aide dans l'entretien du feu sacré; en revanche, elle ne peut, non plus que le Soudra, offrir elle-même un sacrifice, ni prononcer une sentence des Wédas, son mari ou son fils demandent pour elle la purification.

A ces causes d'affaiblissement de la puissance paternelle que nous avons indiquées, il faut joindre l'institution du père spirituel ou précepteur qui, dans la caste des bramanes, remplace nécessairement le père dans l'éducation de ses fils, et envers lequel le devoir de la vénération est encore plus strictement ordonné qu'à l'égard du père.

Chez les Hindous, qui admettent l'immortalité de l'âme, le devoir religieux de se continuer dans ses enfants revêt une autre figure. On croit que les sacrifices des enfants servent à expier les fautes de leurs ancêtres, chacun doit donc veiller à ce qu'à sa mort ces sacrifices ne soient point abandonnés. Le droit de répudier une femme stérile ou

qui ne donne que des filles résulte de l'obligation que chacun a, par conséquent, de laisser au moins un fils; l'usage qui veut, comme chez les Hébreux, que le plus proche parent de celui qui est mort sans enfant aie un fils de sa veuve, en découle également; si quelqu'un a laissé une fille seulement, le premier fils de cette fille est considéré de plein droit comme le fils de son ayeul maternel. La fiction vient aussi au secours de la nature pour fournir des descendants à ceux qui n'en ont pas; on peut même de son vivant se procurer un enfant par représentant; le Code de Manou compare à ce propos la femme à un champ de blé dont le fruit est au possesseur et non au semeur.

Le sacrifice pour les ancêtres, qui donne à la paternité sa principale valeur, est encore ce qui unit et constitue la parenté. Les parents jusqu'au 6me degré, *Sapindas*, doivent tous les mois le sacrifice des gâteaux, les parents plus éloignés, *Samanadocas*, doivent tous les jours une libation d'eau.

On le voit, le droit familial hindou repose sur le devoir de conserver les castes et celui du sacrifice expiatoire en faveur des ancêtres; ces deux principes ont leur germe visible dans le besoin de maintenir l'unité de sang et de se perpétuer dans ses enfants, idées du système antérieur. Les différences, l'affaiblissement du lien de la famille naturelle, l'inégalité entre les enfants du même père, etc., sont amenés par l'institution de la caste qui domine la société entière et font peser sur chacune de ces fonctions ce despotisme écrasant dont l'Orient ne parvint jamais à s'affranchir.

Avec le polythéisme et la Grèce nous entrons dans un autre monde; la tradition religieuse ne pouvant servir de règle commune à des peuples de races diverses, adorant des dieux différents, on chercha l'accord sur le terrain des intérêts, le droit cessa d'être théocratique pour devenir lui-même; la liberté politique, le progrès trouvèrent accès; le droit théocratique les excluait, car la religion est absolue, immuable de son essence, et le pouvoir de celui qu'elle reconnaît pour organe est absolu comme elle.

La conquête dorienne, dernière réaction autochthone contre l'invasion orientale, brisa l'unité nationale de la Grèce, mais assura la marche indépendante de la civilisation de l'Occident; de cette ère date la lutte ouverte de l'élément juridique et de l'élément religieux, qui est le caractère spécial de cette civilisation.

La Grèce avait débuté par des confédérations de familles, dont le père est le prêtre et le chef, c'est la théocratie d'un peuple dont l'unité de race a cessé et où, par conséquent, la solidarité du sang ne s'étend plus à la nation. L'apparition et le développement rapide de l'Etat changea cet ordre de choses et termina l'âge héroïque.

Une fois dans l'époque que l'on désigne sous le nom d'époque historique, les cités se constituent sur le terrain du droit public et la famille perd beaucoup de sa force et de son importance; ces cités se

partagent toutes en deux catégories, que nous examinerons à part; celles où domine l'élément dorien, rude, absolu, aristocratique, ennemi des innovations, et celles où prévaut l'élément ionien, moins enclin à la sévérité, plus mobile, plus accessible aux influences du dehors, tendant naturellement à la démocratie.

Sparte est le type de l'Etat dorien. Quel aspect nous y présente la famille? Confondue dans l'Etat, comme la famille panthéiste l'a été dans la caste, à peine discernons-nous en elle les traits distinctifs d'une institution ayant sa vie propre. Sparte est un camp de conquérants, situé au milieu de peuplades supérieures en nombre et qui ne sont maintenues que par un entretien assidu de la valeur guerrière, les institutions domestiques se ressentent de cela, ainsi que les institutions civiles; les lois relatives à la famille n'ont guères d'autre but que de favoriser la multiplication de la race, afin de conserver en nombre la classe dominante et de lutter contre cette loi d'apauvrissement qui frappe inévitablement les aristocraties et finit à la longue par atteindre aussi celle-ci. Il est très-honorable d'avoir beaucoup d'enfants, déshonorant de ne pas en avoir; le célibat est puni par les lois. Le mariage est monogamique, mais la dignité, la pudeur de l'épouse ne sont pas comprises à Lacédémone; la coutume de se faire remplacer auprès de sa femme par un autre citoyen, comme dans l'Inde, à la vérité polygamique, le prouve, tout en attestant une tradition des temps primitifs qui a changé de sens; autrefois il fallait perpétuer la famille, maintenant il faut donner des citoyens, des soldats à l'Etat. Joignez à cette indifférence pour la sainteté du lien conjugal, la vie des hommes en commun presque toujours, l'éducation commune des enfants depuis l'âge de sept ans, même des jeunes filles, et vous conviendrez que la vie de famille devait être presque nulle; les monuments, parvenus jusqu'à nous, des institutions qui y ont trait, sont aussi bien assez défectueux.

Athènes, berceau de cette civilisation si brillante, si admirée qu'à beaucoup d'égards aucun siècle n'a surpassé, fournirait à nos recherches une matière plus abondante; ses lois sur la famille sont l'expression de l'élément ionien par rapport à la Grèce, et de la Grèce par rapport aux autres nations.

La femme, si maltraitée de l'Orient, avait dans la religion de la Grèce une personnalité, elle était admise à l'initiation, aux mystères, considérée comme destinée aux mêmes épreuves que l'homme, à la même responsabilité. L'influence de ce fait sur la société grecque est inappréciable; abstraction faite de la vie politique, dans laquelle l'homme intervient seul, la femme sera désormais l'égale de l'homme, elle sera, de même que lui, susceptible de liberté. En Grèce, la femme non-mariée obtient de bonne heure une grande indépendance; la femme mariée, quoique moins libre, le fut plus que partout ailleurs;

elle est citoyenne, et cette qualité ne saurait se concilier avec un droit matrimonial qui ferait de la femme la chose. l'esclave du mari.

La position de l'épouse libre et citoyenne ne saurait se concilier non plus avec la polygamie; aussi cet usage universel de l'Orient ne put-il point prendre pied en Grèce. A Athènes et dans les colonies de l'Asie mineure des rapports fréquents avec les peuples polygamiques eurent seulement pour effet de rendre plus répandue que dans le reste de la Grèce la coutume du concubinat. Mais le concubinat n'est au fond qu'une conséquence inévitable de l'esclavage, il ne compromet du reste nullement la dignité de l'épouse légitime, qui seule peut devenir mère de citoyens Athéniens.

La forme de l'achat, usitée au temps d'Homère, est abandonnée; l'épouse est remise au mari par les parents, qui la cautionnent citoyenne et lui fournissent une dot; elle est alors ἀστῆ καὶ ἔγγυητή, ainsi que l'exige la loi. La dot est la preuve que la femme s'appartient à elle-même, car pour posséder il faut se posséder; elle est obligatoire et le devoir de la fournir, ainsi que celui de cautionner l'épouse, incombe au plus proche parent. Le mari fournit un gage que la dot sera rendue à la dissolution du mariage ou bien en paie un intérêt. Si la femme meurt sans enfant, la dot revient à celui qui a dû la fournir. Si le mari meurt avant sa femme, les enfants, s'il y en a, jouissent de la dot de leur mère, qui demeure avec eux; s'il n'y en a pas, le parent qui a doté reprend la dot à charge d'entretenir la veuve.

L'influence des mœurs orientales tendit à restreindre dans l'Etat ionien l'activité extérieure de la femme mariée dans le cercle de la vie domestique, tandis que le mari passait la plupart de son temps dans les réunions qu'entraîne la vie publique, la femme mariée vivait presque recluse au fond de son gynécée, en compagnie de ses esclaves et de ses plus jeunes enfants.

Des écrivains ont cru voir la preuve d'une sorte de servitude des femmes mariées, dans le fait que les maris les léguèrent assez souvent à un ami, par testament; mais rien n'indique que la femme fût tenue contre sa volonté. L'obligation des héritières, ἐπίκληρος, d'épouser leur plus proche parent pourrait être invoquée dans le même but à plus juste titre, si l'héritière ainsi que le parent qu'elle doit épouser n'avaient eu réciproquement la faculté d'éviter le mariage en renonçant à l'héritage. S'il est vrai, comme semblerait l'établir un passage de l'orateur Isée, que la femme qui devient héritière par l'extinction des mâles de sa famille, ne peut être demandée pour femme par un plus proche agnat, lorsqu'elle est déjà mariée à un autre: cela prouverait seulement que la règle antique, qui veut, avant tout, conserver les biens dans la famille à laquelle ils appartenaient, l'emporte sur le sentiment naturel, qui porterait à respecter, du moins, un mariage déjà contracté.

La même tendance expliquera peut-être la permission du mariage entre frères et sœurs consanguins (¹).

Le développement vigoureux de l'Etat, son intervention active dans le gouvernement des mœurs eurent pour effet d'affaiblir de bonne heure l'autorité paternelle. Le progrès de la démocratie, qui substitue partout le citoyen à la famille, concourait à ce résultat. La liberté du père devint la liberté de tous. A Athènes, ce furent les lois de Solon qui opérèrent cette transformation et réduisirent la puissance des pères, très forte auparavant. D'après elles, le droit du père n'est plus qu'un droit de correction limité; le droit de mettre à mort un enfant ou de le vendre comme esclave est aboli; ce que le père peut faire de plus grave à l'égard d'un enfant, c'est de le chasser publiquement de sa maison; par là l'enfant perd tous les droits qu'il tient de la famille, mais encore pour faire cela il faut un motif déterminé dont le juge est informé. Les enfants, de leur côté, étaient admis à demander l'interdiction de leur père incapable; lorsqu'elle était admise, le père vivait dans la famille comme un enfant (²). L'émancipation a lieu de plein droit à l'âge de 20 ans; l'enfant émancipé reste obligé de nourrir ses parents dans le besoin; cette obligation ne s'étend ni au fils d'une concubine, νοθος, ni, dit la loi de Solon, à l'enfant auquel un père n'a pas appris d'état.

La puissance paternelle ne se produisant de plein droit que dans le cas de mariage régulier, c'est-à-dire, entre un citoyen et une citoyenne cautionnée et dotée, l'adoption et la légitimation étaient des modes artificiels d'acquérir cette puissance que rendait indispensable l'existence du concubinat, lors même qu'on n'y aurait pas recouru dans le seul désir d'empêcher l'extinction des familles.

Bien qu'à Athènes le gouvernement ne fût pas une affaire de famille, comme dans les cités où s'était conservé le régime aristocratique, la famille y avait cependant un côté politique; la classe des citoyens libres formant, dans la démocratie même, une classe privilégiée, fondée sur la naissance. La vie attique, dans ses mouvements rapides et variés, avait séparé depuis longtemps, dans la famille, les rapports naturels, des rapports religieux et des rapports politiques; cependant le vestige de la forme antérieure de tous ces rapports existe dans la phratrie, φρατρια. La phratrie est la famille dans sa plus grande extension, formant encore une sorte de corporation religieuse

(¹) On rapporte qu'à Lacédémone les frères et sœurs utérins pouvaient se marier mais non les consanguins; le motif de cette disposition nous échappe.

(²) Chacun connaît l'anecdote de ce tragique grec, qui gagna le procès en interdiction que lui intentaient ses enfants, en lisant aux juges l'un de ses chefs-d'œuvres.

et politique. La constitution démocratique a fait perdre à cette institution la plus grande partie de sa valeur politique, pour la transporter à la dême, simple corporation politique sans lien de parenté; toutefois la phratrie n'avait pas disparu du droit public; à telles enseignes que la qualité de citoyen se lie absolument à l'adoption dans l'une des phratries et que, pour faire partie d'une dême et, par conséquent, exercer ses droits politiques, il fallait avoir été d'abord inscrit dans la phratrie. C'est ce qui avait lieu, dans la règle, à la fête des Apaturies, que l'on célébrait en l'honneur des phratries et dont on a dit avec raison que, dans ce jour, Athènes solennisait la fête de sa propre naissance, le moment de la formation de l'Etat.

La phratrie est la parenté, considérée dans son unité; si nous voulions la considérer dans sa division, nous entrerions dans un autre sujet, car la question de la parenté, au point de vue du droit, appartient à la matière des successions, à l'occasion de laquelle elle trouve sa principale application; bornons-nous à mentionner la distinction que fait le droit attique entre la parenté en ligne directe, γένος, et la parenté collatérale, συγγένεια.

Qu'on essaye de rapprocher la famille athénienne de celles qui se sont produites sous le régime du monothéisme et du panthéisme, les principes que cette famille met au jour de ceux qui dominent tout cet Orient que nous venons de traverser, on aura la meilleure mesure du pas si considérable que le polythéisme hellénique a fait faire au genre humain dans le sens de la liberté!

L'homme était courbé sous des lois imposées d'en haut et qu'il lui était interdit de modifier. C'étaient d'abord les prescriptions irrésistibles dans leur rudesse de la nature en son premier éveil; ce furent ensuite les chaînes, plus pesantes encore, que se forge la raison subjuguée par la pensée de l'absolu. Dans l'un et l'autre cas, nulle place pour la liberté, pour l'individualité, pour le libre jeu de la vie. Chacun vit emprisonné dans la condition que lui assigne la naissance, et quant à la femme, dans quelque rang qu'elle se trouve, elle n'est, et ne sera jamais que l'esclave du sexe le plus fort.

Avec quelle promptitude la civilisation grecque, partie du même point de départ, le laisse derrière elle! avec quelle facilité elle tire de son sein les institutions que réclament des besoins auxquels l'immobile Orient n'a pas même rêvé!

La théocratie chancelle et tombe; des législateurs humains révisent l'œuvre des dieux, la race des héros se confond dans l'agora avec la foule des citoyens; l'homme acquiert pour la première fois une valeur, une dignité propre; la polygamie, servitude inévitable pour la moitié de l'espèce, est abandonnée sans retour, la femme émancipée sous le rapport civil, l'enfant affranchi à l'âge où il peut se diriger lui-même, la famille établie sur la pure donnée des rapports naturels: et

de si grands changements s'opèrent sans efforts, sans violents déchirements, sans combat long et acharné entre les idées anciennes et les idées nouvelles; c'est d'un jet, pour ainsi dire, que surgit cette société; comme, dans la Fable, Minerve sortit toute armée de la tête de Jupiter.

N'exagérons rien cependant; une apparence spécieuse peut déguiser pour quelque temps un vice intérieur, que des effets destructeurs manifesteront plus-tard: éphémère apparition, fleur aussitôt flétrie que prompte à s'épanouir, la Grèce se corrompt et meurt du moment que, constituée au dedans, elle vient à la pleine conscience d'elle-même; la Grèce conquérante, la Grèce d'Alexandre, n'est déjà plus qu'une société en décadence; c'était une œuvre d'art et de spontanéité qui ne supporte point le creuset de la réflexion.

Le germe pernicieux, auquel on doit attribuer le peu de consistance des institutions de la Grèce, se trouve justement dans cette constitution de la famille qui d'abord ne nous avait frappé que comme un merveilleux progrès. La Grèce est arrivée à la liberté en rompant les anciens liens, en substituant à l'unité compacte et dure de la famille monothéiste, des règles plus humaines, qui rappelleraient la famille moderne. Mais il manque le ciment qui seul pouvait maintenir et consolider cette nouvelle création. Il y a dans la famille moderne un lien qui échappe à l'analyse juridique et qui est plus fort que tous les liens juridiques; c'est l'amour, tel que le christianisme le comprend, ce sont les obligations morales dont cet amour est le principe, ce lien, le monde païen ne le possédait pas. Voilà pourquoi la famille grecque, à peine réformée, est tombée en dissolution; voilà pourquoi l'hétaire l'emporte en influence et en crédit sur l'épouse légitime et, comme la famille était la pierre angulaire de la société, cette pierre manquant, l'édifice entier a été ébranlé.

Dans la lutte du principe religieux et du principe juridique, que le polythéisme grec inaugure dans le monde, les grandes libertés ont été proclamées, mais aucune n'a été assise sur sa véritable base, tous les termes du droit ont été parcourus, aucun n'a été définitivement constitué : l'intolérance religieuse des premiers temps est calmée, seulement par transaction et ensuite par indifférence; la liberté humaine apparaît en fait, mais on en a si peu compris le principe qu'on admet à côté d'elle la légitimité de l'esclavage; la femme a été faite égale de l'homme et affranchie moralement, mais le mariage égal et la femme compagne de son mari n'ont pas été connus. Dans son évolution la Grèce a brisé successivement la théocratie, la caste, l'état, la famille, et ne s'est arrêtée que lorsqu'elle est arrivée à l'individu, qui est l'atôme social.

Telle était aussi sa mission: mettre en évidence la liberté humaine, briser les entraves dont l'enveloppait la civilisation antique, conduire

l'homme et la société sur le seuil d'un monde nouveau dans lequel elle n'entrera point, disparaître après avoir laissé entrevoir un avenir qu'il ne lui est pas donné d'accomplir.

A Rome, où l'élément oriental et l'élément occidental, le principe de la conservation et celui du progrès se concilient mieux, il appartient de créer une organisation juridique qui, plus lente à se former, sera aussi plus durable et plus forte.

E. S.

(La suite au prochain numéro).

PENSÉES INÉDITES

DE MADAME DE KRUDENER.

— Dans le bien que nous faisons, pensons surtout que nous devenons meilleurs nous-mêmes, et n'exigeons rien des autres.

— Il est des choses d'obligation pour certaines âmes, qui prouvent l'excellence de ces âmes, et qui paraissent folies à celles qui sont moins parfaites.

— Il en est des amitiés du monde comme des petits diamants, qui brillent sans avoir de valeur.

— Les âmes vraiment élevées sont plus frappées des belles qualités dans les autres que dans elles-mêmes.

— On peut dire que la plupart des gens du monde ne vivent que de petites idées, comme le peuple ne vit que de petite monnaie.

— Il faut garder le bien qu'on veut faire comme un secret, afin que la folie ou la méchanceté ne l'étouffe pas au berceau.

— C'est la religion chrétienne qui a appris à la vertu de jouir de son secret.

— Si le peintre, le poète, l'homme de génie enfin sont *enviables*, c'est bien moins pour la gloire qui les attend que pour le sentiment du beau qu'ils portent en eux.

— Une des plus grandes punitions des scélérats, c'est d'être dans le secret de leurs vices, et de se connaître encore plus qu'ils ne sont connus des autres.

— Il y a des regards qui sont des paroles, et des voix qui sont de la musique.

— Dans l'arène de la vie comme dans celle où combattaient ces fiers gladiateurs, celui qui tombe n'est pas toujours le plus faible; c'est souvent le plus fort et celui qui a le plus long-temps résisté.

— Peu d'hommes savent descendre jusqu'aux besoins des autres hommes, sans craindre de se compromettre: tant de douces images dans la nature semblent pourtant les y inviter! L'arbre chargé de fruits s'incline vers le sol, et la nuée chargée d'une pluie bienfaisante s'abaisse aussi vers la terre altérée.

— Ceux qui se regardent vivre verront qu'ils préparent souvent eux-mêmes les maux dont ils se plaignent.

— On cherche tout hors de soi dans la première jeunesse; nous faisons alors des appels de bonheur à tout ce qui existe autour de nous, et tout nous renvoie au-dedans de nous-mêmes peu à peu.

— Plus nous nous perfectionnons nous-mêmes, plus les choses hors de nous s'embellissent.

— Des gens qui seraient désolés d'attirer sur nous un malheur réel, se croient en droit de nous accabler journellement de mille petits déplaisirs, et font de tout cela, à la fin, une montagne plus rude à passer que ne l'eût été une calamité réelle.

— On ne cultive pas assez le sentiment du beau dans les âmes jeunes et tendres; on devrait se dire pourtant que sans enthousiasme il n'existe point de printemps moral, et sans fleurs il n'est point de fruits.

— Les âmes froides n'ont que de la mémoire; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

— Le meilleur ami à avoir, c'est le passé.

— Dire aux hommes ne suffit pas ; il faut redire et redire encore ; l'enfance n'écoute pas, la jeunesse ne veut pas écouter, et si la vérité est enfin accueillie, c'est que de sa nature elle est infatigable, et qu'après avoir été tant rebutée, elle trouve enfin accès par sa persévérance.

— Il faut que les beaux mouvements de la jeunesse deviennent des principes dans l'âge mûr.

— La pensée de l'homme est un océan qui mène l'âme aux plus ravissantes découvertes, aux îles enchantées comme aussi aux plus affreux écueils.

— Souvent l'on résisterait à ses propres passions, et l'on est entraîné par celles des autres.

— Aimer la vertu vaut mieux que se croire capable d'être vertueux. La vie n'est jamais un traité de morale, elle en est un essai.

— La vie est comme le tonneau des Danaïdes, elle laisse écouler les douleurs et les félicités, toute la folie et toute la sagesse de l'homme ; mais la conscience prend l'empreinte de tout ce qui passe, et semblable à un miroir magique, elle retrace à l'homme ce qui le console ou l'afflige d'avoir vécu.

— En amour on a le même plaisir à se voir qu'en amitié à se revoir.

— Les ailes de l'espérance empêchent de peser sur la vie.

— Il n'y a que les gens d'esprit qui sachent paraître dupes ; ils connaissent à fond les deux rôles et choisissent le plus beau.

— Les âmes fortes aiment, les âmes faibles désirent.

— Une très-belle femme avec les traits de la noblesse et sans les vertus douces et actives de son sexe, ressemble à un beau lys auquel la nature n'aurait pas donné de parfums.

— Il faut faire adopter le devoir par le sentiment ; c'est un serment de fidélité.

— La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets aux orages.

— Il y a des femmes qui traversent la vie comme ces souffles du printemps qui vivifient tout sur leur passage.

— Il y a des langueurs de l'âme qui la rendent si mélancolique qu'elle se jette dans une forte passion, comme on se jette dans la rivière au plus fort de l'accablement d'un jour d'été.

— C'est faire un grand tort à ceux que nous aimons de vouloir leur ménager des surprises ; nous leur volons l'espérance.

— Il y a tant d'êtres qu'on pourrait aider avec si peu!.... mais il faut avoir su descendre dans les petites conditions pour savoir ce qu'on peut avec peu ; la poussière des fleurs suffit à l'abeille.

— Le bonheur obscur et caché ne paraît pas bonheur à la plupart des hommes, comme si l'amande en était moins douce parce qu'un noyau épais l'enveloppe.

— La mélancolie des âmes tendres et vertueuses est la station entre les deux mondes. On sent encore ce que cette terre a d'attachant, mais on est plus près d'une félicité plus durable.

— L'immortalité est le mot de l'énigme du monde.

— Dans les profondes affections de l'âme, on est avare même de ses souvenirs, on n'ose y toucher de peur de les user.

— Comment ne pas apprécier la sensibilité ; non seulement elle paie ses dettes, mais celles des autres.

— La délicatesse est la grâce de la sensibilité.

— L'imagination est une enchanteresse qui s'occupe de tous les âges de la vie ; elle a des hochets pour les enfants, mais aux gé-

nies supérieurs elle donne la clé du ciel pour que leurs regards s'enivrent de félicité.

— Faire le bonheur de quelqu'un, c'est le rêve le plus délicieux de l'imagination et du cœur, mais ce n'est qu'un rêve pour la plupart des hommes ; ce n'est pas tout de donner, il faut faire recevoir, ce n'est pas tout de valoir beaucoup, il faut être apprécié de même ; pour mûrir la datte il faut le sol de l'Afrique ; pour faire naître certaines qualités, il faut du moins le sol sur lequel elles puissent germer.

— Si à toutes les calomnies qui se répandent dans la société on ajoutait le nom du premier éditeur, la préface souvent ferait tomber le livre.

— Les états ont appris, par la révolution, qu'en politique comme en électricité, il faut s'isoler pour éviter le coup.

— L'amitié est un capital qui s'accumule toujours ; l'amour au contraire place à fonds perdus tout ce qu'il donne.

— Il y a des hommes qui vivent de tout ce qui fait pressentir la continuation de la vie. Ils devinent la vertu et l'admirent quand ils la trouvent. Ils contemplent le ciel et se sentent plus heureux de la grandeur de la nature ; ils croient à l'amitié et à l'amour, même en ne l'éprouvant pas. Il y a d'autres hommes qui se croient plus avancés que les premiers ; les moyens de bonheur ne sont pour eux que des moyens de parvenir ; ils croient se jouer de tout ce qu'ils sacrifient, ils se dégradent de plus en plus, et finissent par ressembler à ces automates si vantés qui ont tous les traits de l'homme hors les battements de son cœur.

POÉSIE.

A MA SŒUR.

Sous ton ciel du midi, devant ta porte assise,
De ce jour solennel ne te souvient-il pas?
Nous étions à genoux, près du chœur, dans l'église,
Dans la maison de Dieu j'avais guidé tes pas.
Cette heure dès long-temps par d'autres effacée,
Revit en ma mémoire et revit en mon cœur,
Je priais pour la fiancée,
Sois heureuse, heureuse, ô ma sœur!

« Ce monde, disent-ils, est si riche en misère,
» L'humain pélerinage en soleils inconstans ;
» Oh! que pour toi, du moins, sur les bords de l'Isère,
» Renaisse le bonheur qui t'abrita vingt ans! »
Dans ma tristesse même ils avaient bien des charmes,
Ces vœux qui jaillissaient à grands flots de mon cœur,
Et pourtant je versais des larmes.....
Sois heureuse, heureuse, ô ma sœur!

« Sœur, voici l'heure : adieu le lac à l'onde pure,
» L'Arve fils des glaciers, les monts où naît le jour!
» Mais si tu dois quitter notre belle nature,
» Tu peux en souvenir emporter notre amour!
» Un Dieu puissant et bon nous guide et nous protège,
» Qu'il te donne toujours paix, repos et bonheur..... »
Loin des Alpes blanches de neige,
Sois heureuse, heureuse, ô ma sœur!

— Cependant, près de vous, dans son saint ministère,
Le prêtre gravement déjà s'est avancé ;
En face de l'autel s'accomplit le mystère,
J'entends ta voix, j'entends la voix du fiancé.
Comme un rêve bientôt s'enfuit l'heure jalouse,
Le prêtre vous bénit au nom du Dieu Sauveur ;
Je priais pour la jeune épouse,
Sois heureuse, heureuse, ô ma sœur!

JULES VUY.

Bords de l'Arve.

A UN AMI
QUI VOYAGEAIT EN ITALIE.

I.

A l'ombre des lauriers où la brise incertaine
T'apporte les échos de Florence et d'Athènes,
Généreux souvenirs que respectent les temps ;
Sur ces bords enchantés, sur ces rives si belles,
Berceau de gloires éternelles
Où brille un éternel printemps ;

Non loin de cette mer où se baigne Sorrente,
Quoi! ta lyre se tait muette, indifférente!
Pour toi, le ciel du Tasse est un ciel étranger;
Nul hymne n'a jailli de ton âme attendrie
Pour saluer cette patrie
Et du myrte et de l'oranger!

Qu'aux chants mélodieux ta voix enfin renaisse!
Ami, la poésie est sœur de la jeunesse;
Demain, toujours demain, pourquoi tarder encor?
Le poète a son heure et le temps a ses rides.....
Dans ce jardin des Hespérides
Tu peux cueillir des pommes d'or.

II.

Ou plutôt — garde ton génie,
Tes accents et ton harmonie
Pour ces chalets que nous aimons,
Pour le *tilleul* et pour *l'érable*,
Pour tout ce qu'a de vénérable
La croix qui flotte sur nos monts.
Chante-les ces Alpes sublimes,
Ces vierges et neigeuses cîmes
Qu'admire de loin l'étranger;
— Dans cette Suisse grandiose
Du Julier et du Mont-Rose,
Le sapin vaut le laurier-rose
Et le mélèze l'oranger.
— Chante-les ces glaciers, ces pâtres,
Ces lacs profonds, ces lacs bleuâtres,

Qu'abritent des pics sourcilleux.....
Liberté, c'est là son rivage,
C'est là son berceau glorieux ;
Même au sein du noir moyen-âge,
Elle avait brillé sans nuage,
Comme dans une nuit d'orage
Brille une étoile dans les cieux !

JULES VUY.

Bords de l'Arve.

IMPRESSION D'AUTOMNE.

A M. MARC MONNIER.

Déjà se fane la verdure,
Voici l'automne et sa pâleur ;
Dans la forêt profonde, obscure,
J'entends un long cri de douleur.

Oh! pourquoi, terre désolée,
Pourquoi ces larmes à grands flots,
Et cette poitrine gonflée
D'où s'échappent mille sanglots?

Serait-ce le cri de détresse,
La triste et lamentable voix
De l'humanité pécheresse
Pleurant dans le profond des bois?

JULES VUY.

LE SON DE LA CLÉMENCE [1].

Du triple clocher des aïeux,
Quand *la Clémence* au loin résonne,
M'apportant sur l'air qui frissonne
Son tintement religieux,
Il semble qu'en mon cœur renaisse
Cet âge d'or de ma jeunesse
Si pur et si tôt traversé :
Et la cloche qui se balance,
A chaque son qu'elle me lance
Réveille un écho du passé.

Oui, cette voix de la Clémence
Comme un magique talisman
Me reporte aux bords du Léman.
Témoins de ce bonheur immense,
Bonheur de tous maux triomphant
Bonheur suprême de l'enfant,
Quand son matin luit sur sa route,
Bonheur, hélas! sans avenir,
Qu'on apprécie en souvenir,
Qu'on méconnaît quand on le goûte!

(1) *La Clémence* est une cloche suspendue dans l'une des trois tours du temple de Saint-Pierre à Genève, qu'on ne sonne que dans les grandes solennités religieuses.

Auguste cloche du saint lieu,
Rappelle à mon âme attendrie
Le jour où ma mère chérie
Pour son fils implorait son Dieu ;
Que ses vœux faits pour mon enfance
Me servent encor de défense,
Qu'ils m'approchent de l'Eternel ;
Seigneur, j'abrite ma carrière
Sous la ferveur de la prière
Que te fit son cœur maternel.

J. PETITSENN.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

OCTOBRE.

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois toujours le soleil qui poudroie et l'herbe qui ne verdoie pas: toujours au nord comme au midi, la poussière des révolutions qui s'élève, sombre, rougeâtre, trempée de larmes et de sang, et toujours, au midi comme au nord, l'herbe qui ne pousse pas encore, le champ de l'avenir qui ne verdit pas. — Anne, regarde bien, ma sœur Anne, regarde bien, je te prie, car si tu ne vois rien, Barbe-Bleue le lecteur nous tuera. — Sous ce soleil qui poudroie, dans cette poussière qui tournoie, je vois des cavaliers galopant en tout sens: Charles-Albert, brandissant son épée d'une main et l'armistice de l'autre; Radetsky, de nouveau à cheval sur Milan et Ferdinand sur Messine; Jellachich lançant ses Croates, Kossuth soulevant ses Hongrois, et Lamberg et Lichnowsky avec Auerswald barbarement, impitoyablement massacrés. Emeutes sur émeutes, batailles sur batailles, peuple contre peuple, partout le cri de guerre, partout le vent d'orage, aucun souffle de paix et de prospérité! Triste! triste! je ne veux plus regarder. — Et ce troupeau de moutons, ma sœur Anne, ce troupeau de moutons que tu voyais aussi, dans la légende, courir devant les cavaliers? — Hélas! il court encore; il aurait grand besoin d'un peu d'herbe, d'une source pure et de frais ombrages; mais je te l'ai dit: je ne vois toujours que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui ne verdoie pas.

Ainsi répond la sœur Anne, du haut de sa petite tour écartée; et sœur Anne, ce nous semble, n'a pas tort.

La situation générale, en effet, est très peu changée, si même elle l'est un peu. L'Europe cherche à se rasseoir, bien plus qu'à soutenir

son élan. On s'était porté joyeusement dans les airs, on voudrait bien maintenant être à terre. Chaque puissance, occupée et inquiète chez elle, songe ainsi, avant tout, à reprendre pied quelque part sur son propre terrain ; mais le sol est toujours agité et tremblant, incertain, on dirait presque capricieux et fantasque. L'Autriche n'a pas eu remis l'un de ses pieds sur Milan, que sous celui où elle se croyait plus ferme, voilà la Hongrie qui s'éboule. L'Allemagne n'en finit avec une échauffourée sur un point que pour avoir affaire avec une nouvelle sur un autre ; le pouvoir n'y reprend des forces que juste assez pour recommencer la lutte et non pour être sûr de la maîtriser ; l'unité allemande ne se produit encore que par l'ébranlement universel de ce grand pays, dont la nationalité générale n'a bien réussi jusqu'à présent qu'à précipiter ses nationalités particulières dans le doute d'elles-mêmes et dans l'anarchie.

Ici, les situations se suivent, se succèdent à la file, mais on ne peut guère ajouter qu'elles ne se ressemblent pas ; on les épuise sans les résoudre ; on marche sans avancer ; *d'encore en encore*, comme disent les Parisiens, on se trouve à bout, et pourtant on n'arrive point. On passe de la question du moment à une autre, qui est du moment aussi, et toutes sont naturellement toujours palpitantes ; mais à force de palpiter, on ne respirera bientôt plus.

A cette heure, c'est la question de la Présidence. Y aura-t-il un Président, ou n'y en aura-t-il point, mais seulement une Assemblée omnipotente, c'est-à-dire la Convention, avec un pouvoir exécutif réparti entre des ministères ou des comités? Ceci est le système favori de la Montagne, et pour cause ! Elle est en minorité, mais ses adversaires ne sont pas d'accord : les uns, en minorité aussi, bien qu'ayant encore le pouvoir, voudraient faire élire le Président par l'Assemblée, et pour cause également ! peut-être même pour une raison qui, si elle n'est pas parfaitement logique, ne laisse pas d'être assez convaincante : savoir, la crainte qu'en remettant cette élection au peuple, les votes ne se donnent en beaucoup d'endroits à coups de fusil. Les partisans de ce système et surtout ceux des Montagnards qui, au pis aller, s'y rallient, font étrangement bon marché de ce que la *Démocratie pacifique* appelle déjà tout net : le *fétichisme du suffrage universel*. « O grande puissance de l'orviétan, » qui vous fait voir tout noir aujourd'hui ce que hier on voyait du plus beau blanc.

D'autres veulent l'élection du Président par le peuple, pour qu'il soit indépendant de l'Assemblée, qu'il ait un pouvoir réel et que le pays se sente un chef. Cette opinion a pour corps d'armée les républicains du lendemain, qui, autre conversion non moins merveilleuse ! défendent ainsi la rigueur des principes, abandonnés ou traités fort lestement par les républicains de la veille. Battus par Lamartine dans la question des deux chambres, contre lesquelles Lamartine a fait surtout valoir cette idée, que deux chambres ne répondent à rien dans

un pays qui n'a rien de fédératif, ils ont vu au contraire cet orateur venir à leur secours dans la question de l'élection du Président par le peuple, et à une immense majorité ils l'ont emporté snr ce point avec lui. L'élection à deux degrés a aussi été repoussée ; le Président sera nommé directement par la nation. Mais quand? aussitôt (car on est pressé d'en finir) que les articles concernant le pouvoir exécutif auront été votés? ou après la promulgation seulement de la Constitution tout entière? ou seulement encore après les lois organiques? C'est ce qui reste à décider et ce que décideront l'Assemblée ou les événemens, qui ont déjà fait prendre bien des décisions, comme ils en ont fait abandonner aussi d'autres que l'on croyait parfaitement arrêtées.

M. de Lamartine, au surplus, ne se dissimule pas les dangers de son système : l'agitation, mais plus encore, selon lui, l'entraînement, l'aveuglement populaires. Il a tiré de là sa péroraison, magnifique et mélancolique *Méditation* en prose, ainsi qu'on la appelée. Comme page d'histoire et comme morceau littéraire, nous voulons la conserver.

« Je sais bien, a-t-il dit, qu'il y a des dangers graves dans les deux systèmes, qu'il y a des momens d'aberration dans les multitudes, qu'il y a des noms qui entraînent la foule comme le mirage entraîne les troupeaux, comme le lambeau de pourpre attire les animaux privés de raison!

» Voix nombreuses : Cela n'est que trop vrai.

» M. DE LAMARTINE : Je le sais, je le redoute plus que personne, car aucun citoyen n'a mis peut-être plus de son âme, de sa vie, de sa sueur, de sa responsabilité et de sa mémoire dans le succès de la République!

» Si elle se fonde, j'ai gagné ma partie humaine contre la destinée : si elle échoue, ou dans l'anarchie, ou dans une réminiscence de despotisme, mon nom, ma responsabilité, ma mémoire échouent avec elle et sont à jamais répudiés par mes contemporains! (Interruptions diverses.)

» Eh bien! malgré cette redoutable responsabilité personnelle dans les dangers que peuvent courir nos institutions problématiques, bien que les dangers de la République me touchent, bien que ses dangers soient mes dangers et sa perte mon ostracisme et mon deuil éternel, si j'y survivais, je n'hésite pas à me prononcer en faveur de ce qui vous semble le plus dangereux, l'élection du président par le peuple! (Mouvement prolongé.)

» Oui! quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance mal éclairée peut-être redouterait de lui voir choisir, n'importe. *Alea jacta est!* Le sort en est jeté! Que Dieu et le peuple prononcent! Il faut laisser quelque chose à la Providence! (Rumeurs à droite.) Elle est la lumière de ceux qui, comme nous, ne peuvent pas lire dans les ténèbres de l'avenir!

» Invoquons-la, prions-la d'éclairer le peuple et soumettons-nous à son décret. Peut-être périrons-nous à l'œuvre, nous?

» Une voix : Mais cela n'est pas trop rassurant!

» Voix nombreuses, Non! non!

» M. DE LAMARTINE : Non, non, en effet, et il serait même beau d'y périr en initiant son pays à la liberté. (Nouvelle agitation.)

» Eh bien, si le peuple se trompe, s'il se laisse aveugler par un éblouissement de sa propre gloire ; s'il se retire de sa propre souveraineté après le premier pas, comme effrayé de la grandeur de l'édifice que nous lui avons ouvert dans sa République et des difficultés de ses institutions (écoutez! écoutez!) ; s'il veut abdiquer sa sûreté, sa dignité, sa liberté entre les mains d'une réminiscence d'empire ; s'il dit : Ramenez-moi aux carrières de l'ancienne monarchie (murmures) ; s'il nous désavoue et se désavoue lui-même (non! non!), eh bien, tant pis pour le peuple! ce ne sera pas nous, ce sera lui qui aura manqué de persévérance et de courage. (Mouvement prolongé.)

» Une voix : Mais nous l'aurons laissé s'égarer!

» M. DE LAMARTINE : Je le répète, nous périrons peut-être à l'œuvre par sa faute, nous ; mais la perte de la République ne nous sera pas imputée. Oui, quelque chose qui arrive, il sera beau dans l'histoire d'avoir tenté la République, la République telle que nous l'avons proclamée, conçue, ébauchée en quatre mois, la République d'enthousiasme, de modération, de fraternité, de paix, de protection à la société, à la propriété, à la religion, à la famille, la République de Washington!

» Une voix : La République de Washington élit son président à deux degrés.

» M. DE LAMARTINE : Ce sera un rêve si vous voulez! mais elle aura été un beau rêve pour la France et pour le genre humain! Mais en rêve, ne l'oublions pas, il a été l'acte du peuple de Février pendant ces premiers mois! Nous le retrouverons!

» Mais enfin, si ce peuple s'abandonnait lui-même, s'il venait à se jouer avec le fruit de son propre sang, répandu si généreusement pour la République en février, en juin ; s'il disait ce mot fatal, s'il voulait déserter la cause gagnée de la liberté et des progrès de l'esprit humain pour courir après je ne sais quel météore qui brûlerait ses mains..... (Sensation.). Qu'il le dise! (Mouvement.)

» Voix à droite : Ce sera votre faute..... Vous l'aurez voulu.

» M. DE LAMARTINE : Mais nous, citoyens, ne le disons pas du moins d'avance pour lui! (Nouveau mouvement.)

» Si ce malheur arrive, disons-nous au contraire le mot des vaincus de Pharsale, *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

» Et que cette protestation contre l'erreur ou la faiblesse de ce peuple soit son accusation devant lui-même! Et qu'elle soit notre absolution à nous devant la postérité! (Longs applaudissemens.)

» Une voix à droite : Pourvu que ce ne soit pas plutôt notre acte d'accusation. »

— Ceux dont ce discours servait la cause l'ont plus applaudi que M. de Lamartine lui-même : charmés et surpris de le voir venir à leur aide, ils n'en sont pas pour cela beaucoup plus revenus à lui. Ils ont vu là un heureux accident du génie ; les autres, la Montagne surtout, un accident malheureux au contraire, une variation nouvelle, une inconséquence, soufflée par un mobile secret et personnel que les organes de ce parti ne se sont pas fait faute de formuler tout haut. La

République, journal qui passe de plus en plus au rouge vif, s'explique là-dessus en ces termes :

« Nous avons déjà, dit cette feuille, exprimé notre admiration sincère pour cette merveilleuse organisation qui a la faculté de s'émouvoir si facilement et de communiquer son émotion à ceux qui l'écoutent. Nous redirons aujourd'hui pour la dixième fois que M. de Lamartine a tiré un magnifique feu d'artifice d'éloquence. Rien n'est éblouissant comme les jets diaprés de cette parole qui s'allume, s'embrase en images étincelantes, et décrit d'audacieuses paraboles dans un ciel nuageux.

» M. de Lamartine était en verve, et rarement il s'était élévé et soutenu à une hauteur pareille.

» On disait de M. Thiers qu'il faisait des discours-ministres; ne pourrait-on pas dire de M. Lamartine qu'il a fait un discours-président? C'est un manifeste de candidature lancé du haut de la tribune. Assurément, si la générosité des idées, la grandeur des formes, toutes les séductions de l'art oratoire suffisaient pour faire un homme politique, personne plus que ce poète orateur n'aurait des droits légitimes à nos suffrages. Malheureusement ces brillantes qualités ne suffisent pas pour les nécessités de la situation. Pour mettre à la tête de la République, il faut un homme de pensée et d'action; il faut un homme de principes.

» M. de Lamartine ne peut être cet homme-là; chez lui, l'impression est trop facile, trop variable; il est comme ces harpes éoliennes qui résonnent de quelque côté que vienne le souffle du vent. L'autre jour il s'est prononcé contre les deux Chambres, parce que la situation était pleine de périls. Aujourd'hui il se prononce contre l'élection du président par l'assemblée par une raison contraire. Il ne redoute point les prétendans dynastiques: ceux du droit divin ne peuvent solliciter les suffrages du peuple sans faire abdication. Quant à celui dont le nom reflète une si grande gloire nationale, il ne peut faire un 18 brumaire, parce qu'il n'a point derrière lui les longues années de la Terreur et qu'il n'a pas devant lui le prestige de Marengo.

» A son exorde, M. de Lamartine était tout confiance, tout espérance dans les destinées futures de la République. Puis, à sa péroraison, le vent avait changé. De soudaines inquiétudes sont venues obscurcir cette foi tout à l'heure si vivace; des doutes planent sur sa tête; de subites défaillances viennent l'ébranler: *Alea jacta est.* C'est un coup de dés à jouer; il faut laisser quelque chose à faire à la Providence; s'ensevelir mélancoliquement sous des ruines si le peuple nous condamne.....

» Poète, ce n'est pas avec ces sensibleries qu'on soutient la République. Nous l'avons conquise, cette sainte et glorieuse forme de gouvernement, et nous saurons bien la défendre.

» Nous verserons pour elle, s'il le faut, la dernière goutte de notre sang, sans nous inquiéter des suffrages donnés aux poupées royales ou impériales. Nous crierons aux frères et aux amis : De l'audace! de l'audace! de l'audace! car il y va du salut de la France, de l'affranchissement du peuple et du bonheur de l'humanité. »

A l'autre extrême, les légitimistes, qui étaient aussi pour l'élection du Président par le peuple, bien qu'ils se défendent fort de l'idée

qu'Henri V, lequel est un principe, puisse jamais descendre à ce moyen pour reconquérir ses droits; à l'autre extrême, disons-nous, les légitimistes ne traitent guère mieux M. de Lamartine:

« Etrange destinée, s'écrie l'*Union*, que celle de cet homme! Il semble que Dieu l'ait choisi entre tous pour en faire au milieu de nos tempêtes sociales, la voix consolatrice qui vient nous soutenir en chantant jusques sur l'écueil.

» L'optimisme est le grand défaut ou la grande vertu de M. de Lamartine. Il n'analyse rien, il embellit et chante toute chose dans les élans quelquefois sublimes de son imagination. Tout est pour le mieux dans le meilleur, et même, dans le pire des mondes. N'en demandez pas davantage à ce poétique Pangloss, à ce satisfait opiniâtre jeté dans les tempêtes de la Révolution pour en être, en quelque sorte, le perpétuel arc-en-ciel.»

Tel est au fond, sur ce discours, la pensée de tous ceux-là même qui en ont profité : l'auteur est un homme de génie, un poète, un ange déchu et se relevant tout à coup dans l'orage, mais un homme d'Etat, un président? point. Cependant le voilà qui à deux reprises, dans la question des deux Chambres et dans celle de la Présidence, a ressaisi avec puissance et avec succès la tribune. M. de Lamartine est sorti du pouvoir, au dire de ses amis, physiquement épuisé, les cheveux plus blancs, l'œil *aterni*. Certes, il n'y paraît pas! et il a eu un beau retour de forces et d'influence, sinon d'opinion.

— C'est tout le contraire qui arrive au général Cavaignac. L'orange est sucée, pour rappeler un mot qu'on lui a prêté et que nous avons cité dans le temps : comme il le prédisait, elle n'aurait ainsi conservé quelque saveur que pendant trois mois (¹). Tout le monde reconnaissait au moins au général Cavaignac de l'honnêteté, du sérieux dans les actes et dans le caractère; il fit même à la tribune un effet beaucoup meilleur qu'on ne s'y attendait; on fut presque un moment pour s'enthousiasmer de son éloquence militaire, simple et sans phrases, de sa brusque franchise, de son désintéressement. Maintenant, on lui reproche non seulement des fautes, de l'inhabilité, des nominations fâcheuses, de l'engouement, de la faiblesse pour son entourage, on ne respecte pas même son caractère: sans doute on ne va pas si loin que M. Emile de Girardin, qui dans sa rancune implacable, et enhardi par l'échec du général Cavaignac dans la question de l'élection du Président, pousse l'aveuglement de la haine jusqu'à l'accuser d'avoir voulu laissé s'engager les journées de juin pour s'en faire un piédestal de sang; mais on le soupçonne d'ambition, on veut que l'appétit lui soit venu en mangeant, on l'accuse de poser à son tour, on raconte que peu de temps après son installation il donnait déjà des séances au statuaire Pradier; enfin vous trouvez des gens qui préten-

(¹) Voir notre *Chronique* du mois de juillet, pag. 432 de ce volume.

dent tout net, qu'au fond comme talent, comme tête, et même par ses mœurs depuis qu'il est au pouvoir, c'est un homme léger. Que dire et que penser après cela, soit de l'homme jugé si diversement en quelques semaines, soit d'une opinion qui se trompe si bien ou qui varie si subitement dans ses appréciations!

— M. Ledru-Rollin, pour se relever et se tirer de l'ombre, essaie, ou nous passera le mot, de remonter sur sa bête, qui, si elle n'a pas sept têtes et dix cornes, encore n'en voudrions-nous pas jurer, est du moins rouge, couleur d'écarlate comme celle de l'Apocalypse et des visions de Saint-Jean. Dans un de ces banquets par lesquels les socialistes et les ultra-révolutionnaires cherchent à rallumer l'agitation, M. Ledru-Rollin a prononcé un discours où entr'autres, pour faire sortir les écus de terre et rendre confiance à l'argent qui se cache, il n'a rien trouvé de mieux que d'évoquer de sa plus forte voix l'ombre de Cambon et le souvenir des assignats.

— Louis Napoléon est entré à l'Assemblée sans coup férir. Il y était déjà tranquillement assis que le préfet de police, assure-t-on, ne le savait pas même à Paris, bien loin de se douter qu'il fût là dans la salle : aussi vous pouvez croire si tel de ses voisins se refusa le malin plaisir de le lui montrer. Quant au nouveau représentant, il s'approcha, entre autres, de M. Arago, celui-ci le reçut d'abord, sans se lever, avec une froideur toute républicaine; puis, nous disait une femme d'esprit qui suivait tout cela des tribunes, on vit peu-à-peu, à mesure que le prince parlait à l'illustre astronome, cette première roideur se détendre comme par l'effet d'une vertu secrète, en sorte que, le compliment terminé, M. Arago se trouvait tout à fait sur pied et debout comme son interlocuteur. Le prince, car on dit beaucoup ainsi sans y penser, et c'est peut-être plus à noter que lorsqu'on le dit en y pensant; *le prince* donc a déjà tout une cour autour de lui, chez lui, et jusque dans la Chambre; il est surtout assiégé, traqué, débusqué par une meute de solliciteurs enragés, les mêmes sans doute qui, sur le bruit vague du mariage du général Cavaignac avec une personne dont la famille a des liens de parenté dans notre pays, adressaient déjà à cette famille force demandes, suppliques et placets. Quant à Louis-Napoléon, c'est au point qu'il ne sait où se cacher, et qu'il est obligé d'avoir trois ou quatre logemens pour dépister ces flaireurs aussi subtils qu'acharnés. La réputation d'esprit très-médiocre qu'on lui a faite dans le monde éclairé, lequel souvent l'est bien peu, est, ajoute-t-on fort exagérée : il aurait surtout, comme sa mère la reine, Hortense, de la séduction, le don de gagner et de s'attacher ceux qui l'approchent de près. C'est son nom, au surplus, qui l'a rendu si populaire, avec la persuasion folle, mais générale parmi les classes inférieures, qu'il est riche *à milliards*, riche à enrichir toute la France; le peuple a en outre, pour idée pratique, qu'il faut absolu-

ment un chef, et pour idée fixe, dans les campagnes particulièrement, qu'il n'y a qu'un Bonaparte qui puisse rétablir les affaires. Aussi, bien des personnes le voient-elles déjà Président de la République, et lui-même, dit-on, n'en fait pas mystère. Prétendant? non: il repousse cette qualification; mais Président ? ici il avouerait hautement ses intentions et ses espérances. D'autre part, ses deux ou trois courtes apparitions à la tribune n'ont pas été de nature à le faire valoir dans l'Assemblée; ses adversaires républicains se flattent aussi d'avoir mis des entraves à son élection comme à celle de tout candidat qui ne leur conviendrait pas, et cela au moyen d'amendemens destinés à tempérer les résultats du scrutin populaire.

D'après ces amendemens, la nomination du Président ne pourrait avoir lieu qu'à la majorité absolue et que par deux millions au moins de suffrages : or, pensent-ils, ou les électeurs ne seront pas très-nombreux, et, dans ce cas, nul candidat n'absorbera à lui seul deux millions de votes; ou ils le seront, et la majorité absolue étant alors de plus de deux millions, nul candidat non plus n'atteindra un chiffre aussi élevé: il y a donc vingt chances pour une, que l'élection revienne en dernier ressort à l'Assemblée. Voilà le dilemme en vertu duquel on espère rester maître de la situation; mais il y a longtemps qu'on l'a dit, le dilemme est une arme plus fine que bien trempée, à laquelle il ne faut jamais trop se fier. Avec l'élection par le suffrage universel et direct, il est impossible de prévoir le résultat, l'obscurité est la seule chose certaine. Ce qu'on peut ajouter seulement, c'est qu'il y a bien peu de noms en France doués d'assez d'attraction pour remuer la masse énorme de deux millions de voix : tout au plus en est il *jusqu'à trois que l'on puisse nommer :* Louis-Napoléon, Lamartine et Cavaignac.

— M. Thiers, que quelques personnes seraient tentées d'adjoindre à la liste, s'occupe surtout des questions de propriété et de finances: c'est sa manière de se retirer dans sa tente, d'où il fait de temps en temps de vives sorties, non pas contre les Troyens, mais contre les nouveaux Grecs qui, n'ayant pu emporter Troie d'assaut, essaient au moins de la surprendre et forgent tous les matins dans ce but quelque nouveau cheval de bois. Le *Constitutionnel* a commencé la publication d'un ouvrage de M. Thiers sur la *Propriété.* Il n'en avait encore donné que la courte préface et la table des matières, que la *Démocratie pacifique* et les autres feuilles socialistes le déclaraient déjà un ouvrage ridicule, faux, manqué, dans lequel M. Thiers montrait sa parfaite ignorance des questions qu'il prétendait traiter. Le livre paru, quoiqu'en partie seulement, il a bien fallu le traiter en conséquence. Pour nous, nous dirons qu'outre les qualités ordinaires de l'auteur, la clarté, la rapidité, l'enchaînement, il a une verve, une facilité, un entrain qui se communique au lecteur malgré la difficulté

et l'aridité du sujet. Il est animé de tableaux brillans, de descriptions vives, d'apostrophes éloquentes, entre autres à ceux que M. Thiers appelle les *philosophes de l'envie* et sur lesquels, sans presque se retourner, sans y mettre d'affectation, il lance ainsi plus d'un trait cruel en passant.

Quant au fond, c'est une analyse, une anatomie de la propriété et de la civilisation, de leur mécanisme, de leurs voies et moyens pour ainsi parler, de leurs conditions d'existence jusqu'à présent, plutôt qu'une preuve proprement dite et qu'un système. Est-ce là le dernier mot sur la civilisation, sur la société? nous répugnons à le croire. L'auteur part de la nature humaine, il l'accepte telle quelle, il ne lui demande pas d'être mieux : c'est par là qu'il triomphe; mais c'est par là aussi qu'il est faible, car il triomphe sur un terrain dont personne, qu'on veuille ou non se l'avouer, n'est bien profondément satisfait. Ici donc serait le véritable point de débat : mais tel n'est pas celui sur lequel le portent les adversaires de M. Thiers qui, au lieu de s'en prendre à la nature humaine, ne s'en prennent qu'à la société et, celle-ci changée, croient avoir changé l'homme, avoir tout changé. Erreur immense et qui cependant n'est pas neuve! Ils ont donc mauvaise grâce à attaquer M. Thiers, puisqu'ils acceptent la nature humaine tout autant que lui, et même beaucoup plus, en ce sens que lui la juge froidement, et eux en aveugles et en visionnaires. Y eût-il encore de l'illusion dans sa manière de voir (et nous le pensons), elle est d'une espèce différente et ne comporte pas d'aussi tristes, d'aussi vastes retours que la leur.

— Une gloire non moins rapidement, non moins cruellement éclipsée que tant d'autres dont nous avons vu le ciel rempli et vidé dans l'espace de quelques mois, est celle de M. Leverrier. Son étoile a disparu avec sa planète. Le public s'est pourtant exagéré le fait. Il paraît positif que l'astre découvert par l'astronome de Berlin, M. Galle, et qui était venu si merveilleusement correspondre à celui annoncé par M. Leverrier, n'y correspond plus. La planète de ce dernier reste ainsi à l'état abstrait; mais elle explique mieux que l'autre les perturbations d'Uranus, et son existence probable est fondée sur des montagnes de chiffres et de calculs. Le mérite de M. Leverrier consiste, d'ailleurs, précisément en cela; il n'a jamais passé pour un homme de génie, et son caractère n'était pas non plus de nature à désarmer ses envieux, ni à lui adoucir sa chute. Tel est donc le vrai point de celle-ci : c'est déjà bien assez comme cela : mais enfin ce n'est nullement au bas de l'échelle qu'il faut le voir, comme l'opinion publique, extrême en tout, s'est plu à le croire au premier bruit d'une si étrange déconvenue.

— Les affaires se raniment, dit-on; il y a des commandes, quelque activité, un peu d'espoir. L'argent circule moins péniblement; les théâtres s'en sont ressentis, tout privés qu'ils soient encore d'intérêt réel et

de renouvellement de vie littéraire. Ils cherchent à atteindre la curiosité qui s'enfuit d'eux, en exploitant de cent manières les choses de la rue : tantôt c'est le *garde-mobile*, tantôt le *camp de Saint-Maur, Napoléon et Joséphine*, l'histoire déjà ensevelie de la duchesse de Praslin sous le titre de la *Comtesse de Senecey*. Efforts à peu près vains ! Succès de deux soirées ! comme, du reste, les tentatives pour ramener la foule avec ce qui l'attirait autrefois, avec *Robert Macaire* d'abord, maintenant avec Mlle Georges et les drames de Victor Hugo. Alexandre Dumas lui-même y perd, non pas son latin, mais son français.

Ce pauvre Alexandre Dumas est, pour l'heure, archi-passé. Sa candidature à l'Assemblée nationale a été une vraie farce, d'un bout à l'autre, lui jouant avec le public, devant qui il se présentait pour cela, le rôle de polichinelle. Aussi les interpellations burlesques surgissaient-elles de toutes parts, et le marquis de la Pailletterie n'était jamais embarrassé pour y répondre sur le même ton. Tout-à-coup, un citoyen plus grave que les autres, ou peut-être plus plaisant, lui demande : — Quelle est votre opinion sur les finances ? — Ah ! citoyen, s'écrie Dumas, y a-t-il conscience à m'adresser une telle question ? me demander mon avis sur les finances de la République, quand tout le monde sait comment je gère les miennes !

L'autre jour, il haranguait un groupe arrêté devant une affiche électorale. Ces gens, surpris et bientôt mis en goût de pérorer se prennent à lui tenir tête et à le pousser d'arguments : il ne savait plus que leur répondre, lorsqu'un bon gros ouvrier qui passait là leur dit d'un ton de reproche indulgent : Pourquoi voulez-vous qu'il vous donne des raisons ? C'est un homme d'esprit, quoi ! il en faut.

— M. Victor Hugo ne réussit guères, non plus, à l'Assemblée nationale. La république lui est dure depuis qu'elle est née, depuis l'instant où, haranguant le peuple au pied de la colonne de Juillet, il recevait cette foudroyante apostrophe : — « Veux-tu donc aller te coucher ; vieux pair de France ? » Le lendemain, il s'adressait encore en vain avec flatterie aux *citoyens de la blouse ;* ceux-ci de répliquer : *Citoyen, tu veux nous blouser*. L'autre jour encore, son nom s'est distingué par un refus de très mauvais goût, on serait presque en droit de dire : de mauvais cœur. Il s'agissait de paraître devant le conseil de guerre comme témoin à décharge d'un accusé de juin. Tous les journaux ont enregistré le fait, puis le débat inconvenant qu'il a amené devant le tribunal lorsqu'enfin M. Victor Hugo a daigné y paraître. Comment ! quand il s'agit de la condamnation ou de la délivrance d'un homme, M. Victor Hugo ne trouve rien de plus chaud à discuter à l'audience que le droit qu'on n'avait pas, selon lui, de le citer, parce qu'il devait, avant tout, siéger à l'Assemblée ! Ce sont là des choses qui pourraient faire plus de tort à M. Victor Hugo, à son esprit ou à son caractère que les ennemis qu'il peut avoir.

A propos d'ennemis, parlons de certains amis à lui, et surtout du divertissant M. Vacquerie.

— Tout en furie, et d'une furie qui sent le gardé et l'échauffé, qui vient peut-être du lendemain de Tragaldabas, M. Vacquerie vient de mettre J. Janin en feuilleton, ni plus ni moins qu'une tragédie. Il faut voir comment il l'accommode! Et vraiment, c'est à peu près bien fait; du moins pour ce qui concerne la *Clarisse Harlowe*, audacieusement enlevée à Richardson et outrageusement refaite. Durant seize longues colonnes, voici comment J. Janin est traité:

« L'avis du feuilleton des *Débats* ne prouve ni pour ni contre. J. Janin a loué même des chefs-d'œuvres!

« On demandait un jour à Gérard de Nerval s'il était religieux.

« — Très religieux, répondit Gérard, je suis de trois religions.

« — Janin aussi est de trois religions.

« Il ne sera jamais plus complètement caractérisé qu'il ne l'a été par le célèbre inconnu (1) qui signa *Demain* de si admirables pages dans la défunte *Epoque*. Personne n'a oublié, entr'autres, le magnifique feuilleton (?!) qui passait en revue toute la critique contemporaine et qui la distribuait en trois catégories: celle des croyants, celle des sceptiques et celle ces athées. Gauthier était dans la première, Merle dans la seconde et le citoyen Rolle dans la troisième; — Janin était dans toutes les trois.

« ..... Pour débuter d'une façon nette et concluante, disons d'abord le mot qui le résume:

Jules Janin est ce qu'on entend par un sauteur.

« ..... N'étant jamais grave, il n'est jamais lourd. Il est assez vide pour être léger. Son style est comme le troisième page de Marlborough, lequel ne portait rien. »

..... Il sort de toutes les questions aussi aisément qu'il y entre. Il n'est retenu ni par un poète, ni par l'art. Comme une toupie d'Allemagne trop lancée, son esprit se cogne à tout. Libre de conviction et de pensée, il pirouette à l'aise et court sans fatigue et sans gêne de sa tante à Molière et de Shakespeare à son bonnet de coton. Charmant papillonage, qui ne lui a pas nui! Son bonnet de coton seulement a plus fait pour sa réputation que cent mille articles. C'est par son bonnet de coton qu'il a conquis l'attention publique. Jules Janin s'est servi de sa tête comme Alcibiade s'est servi du derrière de son chien. »

Pardon lecteur de la crudité du mot! mais il le fallait bien pour donner aussi une idée de l'autre ton de l'article, et que serait-ce si nous avions cité le passage sur *Clarisse-Harlowe*. Pous ne pouvons résister à l'envie de vous donner encore quelques passages de l'analyse faite par M. Vacquerie du *Chemin de Traverse*, roman publié autrefois par M. J. Janin, et duquel on vient de tirer une pièce de théâtre

(1) Le célèbre inconnu, si ce n'est pas Vacquerie lui-même, ce que nous n'avons pu vérifier, est sans doute son ami Meurice, ou quelque autre ami dont la gloire est tout-à-fait anonyme.

pour le Vaudeville. Cette analyse est vraiment caractéristique ; Jules Janin n'a jamais été si bien parodié. La colère, qui est une mauvaise conseillère, est une assez bonne muse parfois, témoin M. Vacquerie qu'elle a comme inspiré.

» J. Janin, poursuit-il donc, lui qui n'a jamais pu rester en face d'une idée pendant un feuilleton, obligé d'y rester pendant deux volumes! quel amusant spectacle! quelle spirituelle vengeance de la pensée! Rien ne pousse plus au rire d'abord, et bientôt à la pitié, que la vue de ce pauvre hanneton à qui la pensée a mis le fil à la patte. Quelle lutte désespérée! quels grands coups de ses petites ailes!

» Prosper et Christophe sont jeunes. Oh! la jeunesse! la jeunesse! c'est le mouvement, c'est l'intérêt, c'est l'espérance et sa fleur; la jeunesse, c'est la misère folâtre, c'est le frais sommeil ; la jeunesse, c'est, etc. Sept pages sur la jeunesse. Frou! frou! frou! Entendez-vous ce bruit d'ailes? c'est le hanneton qui s'envole.

» Mais il ne tarde pas à sentir la ficelle. Il faut revenir au sujet. — Prosper est né en 1804. Oh! 1804! c'était une belle année pour venir au monde ; 1804, c'est un siècle nouveau qui commence, un siècle dont, etc., un siècle qui, etc. Trois pages sur 1804. Prosper n'est pas né à Paris. Oh! le Parisien de Paris! le Parisien de Paris est contrefait, malsain, idiot; le Parisien de Paris est la dupe de sa ville; le Parisien de Paris est, etc. Trois pages sur le Parisien de Paris. Prosper est né sur les bords du Rhône. Oh! le Rhône! Cinq pages sur le Rhône. Prosper est élevé par un frère ignorantin qui sait le latin et le grec. Oh! le grec et le latin! quinze pages.

» ... Prosper monte en diligence. Oh! les diligences! Quatre pages sur les diligences. En route, il fait la connaissance d'une Lyonnaise qui le regarde assez tendrement et « ils se conviennent si bien, elle et lui, lui et elle, » qu'en débarquant de voiture, ils se quittent pour ne jamais se retrouver. Prosper se loge dans un hôtel garni. Oh! les hôtels garnis! Quatre pages. Frou! Frou! Il se couche, s'endort et rêve. Oh! le rêve! Une page. Frou! En se réveillant, il considère sa position, et commence à se trouver un peu imprudent d'avoir quitté le foyer paternel pour une ville où il ne connaît personne, et où il n'a nulles ressources, il examine la situation politique. Oh! la restauration! Huit pages. Frou! frou! frou! Il prévoit la misère. Oh! la misère! Quatre pages. Frou! Frou! Mais le diabolique sujet tient bon et rompt brutalement le voltigement oublieux de l'auteur. »....

A notre tour, car cela suffit, nous dirons aussi : Frou! etc.

— Mais vous voyez! Dans les basses et moyennes régions comme dans les hautes sphères, on se dispute, on s'injurie, on s'envie, on se rend guerre pour guerre, quolibet pour quolibet, anathème pour anathème : et c'est ainsi, dit-on, que le monde va toujours de mieux en mieux et s'avance vers sa perfection prochaine.

Paris, 12 octobre.

P.S. — Voilà le terrain qui s'éboule sous l'Autriche bien plus encore que nous ne le pensions en commençant : à Vienne, le pied lui manque une seconde fois, et de nouveau la vieille monarchie des Habsbourg est en fuite, traînant çà et là son manteau déchiré. Cette terrible péri-

pétie d'un drame ainsi brusquement ramené à son point de départ, est regardée ici comme heureuse pour la France et pour sa politique. « Gardons-nous, disait-on, de provoquer, de chicaner les Allemands; n'irritons pas le taureau, ne touchons pas à ces têtes carrées; n'allons pas les réunir contre nous, laissons-les à eux-mêmes, ils ne tarderont pas à se disputer. » L'événement a justifié cette manière d'agir en n'agissant pas, et l'on s'attend déjà à voir Charles-Albert reprendre le chemin de Milan, Radetzky l'y appeler même, lui en rendre les clés dans l'intérêt de l'ordre et pour assurer ses derrières, pendant qu'il se portera au secours de l'empereur avec ses bandes découragées. Connues plus tôt, ces nouvelles de Vienne auraient peut-être empêché le remaniement ministériel dont il est fort question, et dans un sens conservateur. Il s'en faut que chacun l'approuve; parmi ceux qui ne demanderaient pas mieux que d'entrer dans cette voie, bien des gens trouvent le pas hasardeux et prématuré. Nous craignons que, dans le parti conservateur et la majorité de l'Assemblée, on ne se fasse illusion sur la situation, dont le fond, quoique assoupi, reste toujours révolutionnaire: Vienne devrait servir de leçon. Les journaux extrêmes de ce parti, la *Presse, l'Assemblée Nationale* se croient déjà sûrs de leur fait ; les dents leur ont repoussé en une heure, et ils les tournent contre le général Cavaignac avec une rage qui a déjà produit sa réaction dans le public. Eussent-ils raison, et on n'a jamais raison avec cette exagération-là, il y a un manque de dignité qui soulève le cœur, dans ce retour venimeux contre un homme proclamé naguère le sauveur de la civilisation et de la France. Il peut n'avoir plus été à la hauteur de sa position, avoir commis des fautes, mais, après tout, il a joué sa tête en faveur de la société, et il a gagné la partie quand on lui a remis les cartes en main : que veut-on de plus? Si la partie n'est pas bien gagnée, y réussira-t-on mieux avec un tel aveuglement? si on la perd, qui est-ce qui la perdra? Au milieu de tout cela, Louis-Napoléon, malgré son échec dans l'Assemblée où, à force de le piquer au jour, de l'*asticoter*, de lui crier : « Voyons! parlez donc! c'est le moment pour un prétendant de se montrer, » on l'avait fait monter à la tribune furieux, la voix étranglée et dans un état à n'avoir pas une autre pensée que celle-ci : « Allez vous promener! » Louis-Napoléon, disons-nous, n'en demeure pas moins ferme dans sa popularité. « Nous savons bien, répondait une vieille femme, qu'à la Chambre on lui fait toutes sortes de misères, mais c'est parce qu'il est pour le peuple ; qu'il ne prononce pas de beaux discours comme les autres, mais avec tous leurs beaux discours en sommes-nous plus avancés! Lui ne parle pas ; c'est justement pour cela qu'il fera quelque chose de mieux que de parler. » Ainsi raisonnent ses partisans populaires ; mais ce n'est là aussi qu'un raisonnement : et que répondra le scrutin, puis, après le scrutin, la réalité?

14 octobre.

(Les lignes suivantes, que nous extrayons d'une correspondance de Bâle, nous paraissent compléter ce qui est dit de l'Allemagne dans le post-scriptum qu'on vient de lire, tout en caractérisant avec vérité, ce nous semble, la position actuelle du pouvoir central germanique.)

S'il faut dire ce que nous pensons, ce que pensent les Allemands qui veulent réellement la grandeur de leur patrie, la tournure que prennent les affaires centrales de l'empire ne promet rien de bon pour l'avenir. Le gouvernement de Francfort veut paraître grand et fort avant de l'être; il a une susceptibilité orgueilleuse qui n'aboutit au fond qu'à la preuve de sa faiblesse; il prend sans informations, avec une légèreté inouie les résolutions les plus importantes, et se voit ensuite forcé d'en revenir. Il refuse de ratifier l'armistice conclu entre la Prusse et le Danemarck, et quelques jours après, craignant une guerre civile dans laquelle il n'aurait pas été le plus fort, il rappelle son arrêté sous le frivole prétexte qu'il n'avait pas pris connaissance des pièces. Que dire d'un gouvernement qui prend une résolution de la plus haute gravité sans avoir reçu les documents nécessaires?

Il faudrait de longues années pour tout organiser à l'intérieur; tout est à refondre et à fonder; il s'agit de transformer en un seul état une vaste étendue de pays dont les intérêts et les vœux sont si divers; il faut lier fortement un immense faisceau de rameaux sortis sans doute de la même souche, mais dont les graines ont poussé sur des terrains de toute sorte. Au lieu de prendre à cœur cet important, ce patriotique travail, on laisse là tous ces faisceaux à peine liés par un fil que le premier orage peut rompre; on s'en va glaner au loin de nouvelles branches sur une terre étrangère et se faire des querelles avec tous ses voisins. On veut le Limbourg malgré la Hollande, on veut le Schleswig malgré le Danemark. Qui sait si on ne cherche pas querelle à la Suisse pour joindre à l'empire la Suisse allemande, car enfin, si la langue fait la nationalité, l'empire est logique en la revendiquant. Ne soyons point étonnés si quelque jour l'assemblée de Francfort cherche encore l'occasion de rompre avec la France pour *posséder* l'Alsace.

Soyons heureux que la plupart des grands états de l'Europe n'aient pas dans ce moment l'humeur guerroyante du parlement de Francfort, car si la France, si la Russie avaient la vingtième partie des dispositions belliqueuses du nouveau gouvernement germanique, il y a longtemps que l'Europe serait en feu. Dans d'autres temps la question du Schleswig, du Limbourg, de l'Italie eût suffi et au delà pour amener une conflagration générale.

BIBLIOGRAPHIE.

MISSION DE L'EGLISE LIBRE DU CANTON DE VAUD, au milieu des églises protestantes suisses. — Dédié à la Société pastorale suisse, par Armand de Mestral, pasteur de l'Eglise libre à Etoy.— Lausanne, chez G. Bridel, in-8° de 102 pages, 1848. — Neuchâtel, chez J.-P. Michaud. — Prix 1 franc de France.

Dans l'espace très-restreint de 102 pages, l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons a su réunir les questions les plus importantes, et qui inté-

ressent au plus haut point tout homme qui a pris au sérieux la sainte vocation de chrétien, de membre de l'Eglise. En effet, pour le chrétien il ne suffit pas d'avoir des convictions religieuses, et de les garder par devers lui, profondément enfouies dans son cœur ; il faut encore, et c'est là ce qui contribue le plus à avancer leur développement et leur progrès, il faut que ces convictions puissent se manifester au dehors, librement et sans entraves ; il faut que celui qui possède ce trésor précieux soit animé du besoin pressant d'en faire part à tous ses semblables, rapprochés ou éloignés, et que rien autour de lui ne soit un obstacle à l'accomplissement de ce devoir. Et ce qui est vrai de l'individu, est ici plus vrai encore d'une réunion d'hommes pénétrés des mêmes convictions et animés du même besoin. Or, jusqu'à présent les églises réformées sont restées, comme églises, trop en dehors de ce mouvement, qui est cependant dans l'essence de leur vie. Il faut donc qu'elles sortent de cette funeste apathie, qu'elles accomplissent franchement la tâche qui leur est imposée d'en haut, et qu'elles se montrent plus fidèles à leur vocation. L'espèce de servitude qui a pesé et pèse encore sur la plupart des églises suisses a été l'une des causes de leur infidélité à cet égard ; mais le moment est venu où elles *peuvent* et *doivent* secouer ce joug qui a entravé leur développement. Tandis que la France et l'Allemagne proclament dans leurs nouvelles constitutions la *pleine liberté des cultes*, tandis que le roi de Sardaigne lui-même accorde à ses sujets protestants des Vallées du Piémont une entière émancipation religieuse, il ne sera pas dit que la Suisse, *le berceau de la liberté*, maintienne dans l'esclavage, sous le joug de l'Etat, une institution qui ne peut vivre et prospérer que dans la liberté, et qui ne doit dépendre que du seul Chef qui l'a fondée et qui en est la tête pour tous les siècles.

C'est un appel dans ce sens que M. Arm. de Mestral adresse à toutes les églises, et aux églises suisses en particulier; et pour nous diriger dans l'examen de ces questions, il fixe notre attention sur quatre points principaux : Considérant nos églises d'abord en elles-mêmes, ensuite dans leurs rapports avec l'Etat, puis dans leurs rapports entre elles et avec d'autres églises chrétiennes, et enfin dans leurs rapports avec le monde, il recherche les moyens de leur rendre leur première destination et la vie qui doit les distinguer, et il invite les chrétiens à s'entendre et à réunir leurs lumières et leurs efforts, afin que 1° à l'état *d'immobilité* dans lequel les églises suisses ont été jusqu'à présent plongées depuis la Réformation, succède *le progrès* qui fait l'essence de la foi et de la vie ; 2° à l'état de *servitude* qui cause la mort, succède la *liberté*, l'indépendance, l'autonomie qui est la seule position que l'Eglise puisse accepter pour être fidèle à sa mission ; 3° à *l'isolement* dans lequel les églises ont vécu les unes à l'égard des autres, succède un esprit de *catholicité évangélique* ; 4° enfin, à *l'inaction* qu'on peut à bon droit reprocher à la plupart de nos églises, succède un esprit de *prosélytisme*, qui nous fasse prendre en plus sérieuse attention la sainte cause des missions chez les peuples non chrétiens, œuvre à laquelle tout chrétien est spécialement appelé par cet ordre positif du Sauveur à ses Apôtres : *Allez, et instruisez toutes les nations.*

L'Eglise libre du canton de Vaud a posé le principe de toutes ces vues généreuses dans sa constitution, et elle cherche à les réaliser par tous les moyens en son pouvoir. Mais elle est encore entravée dans son action par les obstacles de tout genre qu'on lui oppose et par les persécutions qu'un gouvernement incrédule et despotique ne cesse d'exercer contre elle. Toutefois, appuyée sur les promesses faites à l'Eglise par son Fondateur, persuadée que les *Portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*, elle continue

son œuvre avec humilité et persévérance, et nous sommes convaincus que le moment n'est pas éloigné où elle verra se grouper dans son sein tout ce qu'il y a dans le canton de Vaud de chrétiens sincères et dévoués à la cause de l'Evangile.

Nous n'en dirons pas davantage sur le petit ouvrage de M. de Mestral ; ce n'est pas le lieu d'entrer en discussion sur certaines idées de détail, sur lesquelles nous pourrions avoir des vues un peu différentes ; nous le recommandons très-instamment à la sérieuse méditation de nos lecteurs ; ce ne sont pas de simples théories, ce sont des faits qu'il expose, et des faits qui ont une actualité et une importance trop grandes pour passer inaperçus. Il s'agit maintenant du salut de l'Eglise, et, comme le dit le réformateur OEcolampade : *Celui qui n'aime pas l'Eglise, n'aime pas non plus Jésus-Christ.*

UN MINISTRE DE L'EVANGILE conduit par la gendarmerie vaudoise dans sa commune d'origine, Lutry, à ses combourgeois ; par S. Descombaz, ministre de l'Eglise libre du canton de Vaud. — Lausanne 1848, chez G. Bridel, et Madame Duret-Corbaz. — Prix $^1/_2$ batz.

Un ministre de l'Evangile conduit par la gendarmerie!... Quel est donc son crime? Qu'a-t-il fait pour que l'autorité supérieure le chasse du lieu où il exerçait son ministère, et le traite comme un criminel ou un vagabond? - A-t-il commis quelque acte que la morale publique réprouve? ou a-t-il prêché une doctrine en opposition à la Parole de Dieu? Non. Il a accompli fidèlement les devoirs de sa vocation ; il a travaillé au salut des âmes ; il a visité les malades, instruit les enfants, encouragé les faibles, exhorté les pécheurs, annoncé à tous, par sa parole et par son exemple, l'Evangile de Jésus-Christ. Seulement, par conscience et par fidélité, il a *résigné des fonctions bien salariées*, pour pouvoir librement *obéir à Dieu* plutôt qu'aux caprices des hommes ; il a rendu à Dieu un culte dans un autre lieu et à une autre heure que ceux auxquels le public était précédemment habitué ; il a préféré une conscience tranquille à une bourse bien garnie. Voilà tout son crime! ne méritait-il pas en effet un châtiment exemplaire? *S'ils ont appelé le père de famille Béelzébul, combien plus appelleront-ils ainsi ses domestiques!* (Matt. X, 25.) La petite brochure de M. le pasteur Descombaz nous présente un récit simple et fidèle des persécutions dont les pasteurs démissionnaires vaudois, et l'auteur en particulier, ont été et sont encore les objets de la part de l'autorité établie de Dieu pour exercer la justice et avancer le règne de l'Evangile sur la terre. Le cœur s'indigne à la vue de toutes ces abominations, et on ne s'en console qu'en se pénétrant davantage du sens profond et rassurant de cette parole du Maître : « *Prenez courage, j'ai vaincu le monde.* » (Jean XVI, 33.)

ENUMÉRATION DES PLANTES VASCULAIRES du district de Porrentruy, par M. J. Thurmann. — Extrait de la Société Jurassienne d'Emulation. Porrentruy 1848.

Pour être purement locale, cette publication n'en offre pas moins un certain intérêt. Les botanistes suisses trouveront dans cette florule l'indication de plusieurs espèces plus ou moins rares pour la flore helvétique; ainsi l'*anthriseus torquata*, la *myosotis stricta*, la *digitalis purpurea*. L'*heleo charis ovata* et la *polygala calcarea* sont aussi des espèces nouvelles. La notice préliminaire donne un aperçu sur la botanique de l'Ajoie, et mentionne les diverses explorations faites jusqu'à ce jour dans cette partie peu connue de la Suisse. L'Ajoie est divisée en 4 parties, la montagne, les plateaux, le bas-

sin de Bonfol, la vallée de la Halle, qui offrent chacune un ensemble de plantes qui leur sont plus particulières.

« Cette petite flore, toute restreinte qu'elle est, présente d'un côté aux » botanistes alsaciens un bon nombre d'espèces jurassiques montagneuses, » étrangères aux Vosges ; de l'autre, aux botanistes suisses, un assez grand » nombre de plantes alsatiques, rares sur le territoire helvétique. En outre, » les environs de Porrentruy mettent bien en évidence les contrastes que la » diversité des terrains géologiques, calcaires perméables et argileux im- » perméables produisent dans la végétation. » (Page 13.)

Ces quelques lignes témoignent de la valeur scientifique de cet opuscule. Notons encore que ce catalogue renferme environ 720 espèces. Ce chiffre forme près des 0,58 des espèces réellement indigènes du Jura bernois, et les 0,36 de celles de toute la chaîne jurassique comptée de Zurich à Grenoble.

NOTICE SUR AUGUSTE ROCHAT, ministre de l'Evangile, par L. Burnier. — Lausanne, librairie de G. Bridel, 1848. — In-8° de 272 pages. Prix : 3 francs de France. — Se vend aussi chez J.-P. Michaud à Neuchâtel.

« Appelez-moi simplement *ministre* sur vos adresses. — *Pasteur* est trop » haut pour moi. Je l'ai toujours plus ou moins senti. A présent j'en suis » pleinement convaincu, et je ne veux pas un nom auquel mes dons ne cor- » respondent pas. » Voilà avec quelle humilité s'exprimait à la fin d'une de ses lettres le fidèle serviteur de Christ que la mort a si subitement enlevé l'année dernière à son troupeau et à ses nombreux amis, et dont M. Burnier a eu l'heureuse idée de nous donner la biographie. Si nous éprouvons envers Rochat une vive reconnaissance pour le bien qu'il nous a fait, ainsi qu'à tant d'autres, par ses excellents ouvrages, nous ne pouvons nous empêcher de remercier bien sincèrement M. Burnier de ce qu'il nous a retracé, avec le talent qui lui est propre, les principaux traits qui ont marqué la vie de cet homme de Dieu, et de ce qu'il nous a fait pénétrer dans les détails de cette vie si humble, si dévouée, si active et si éprouvée. Nous recommandons tout particulièrement cette Notice à nos lecteurs. Ils y trouveront une vraie nourriture pour leur esprit et pour leur âme ; en assistant au développement de la vie chrétienne chez un de leurs semblables, en le voyant aux prises avec la maladie et les épreuves de tout genre, même avec la persécution, en voyant ses luttes, ses tristesses, ses expériences et par dessus tout ses victoires *au nom de celui qui nous a aimés*, ils recevront de cette lecture une influence salutaire pour leur âme. Et en même temps, en lisant l'histoire du mouvement religieux qui s'est opéré dans le canton de Vaud il y a une trentaine d'années, et apprenant tout ce qui a été fait soit pour développer et favoriser ce mouvement, soit pour le comprimer et l'arrêter, ils y trouveront l'explication de la plupart des faits qui, depuis trois ans, attirent douloureusement sur ce même pays l'attention du monde chrétien. — Puisse la lecture de cette notice faire passer dans le cœur d'un grand nombre quelques-uns des pieux sentiments qui animaient celui dont elle retrace la vie !

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

ÉTUDES SUR BLAISE PASCAL,[1]

PAR A. VINET.

Avez-vous, dans un jour d'automne, poursuivi la découverte de quelque édifice antique, placé sur le sommet d'une montagne? Vous ne pouvez l'atteindre, vous le savez d'avance, mais vous voulez du moins le voir. Au travers des sinuosités de la route vous apercevez tantôt une flêche hardie, tantôt une masse puissante, une colonne, un pan de mur, un pilastre abattu. Est-ce une ruine, est-ce une construction interrompue, un palais, un temple? La brume voile et dévoile tour-à-tour ces restes vénérables dont la grandeur vous émeut, mais dont l'ordonnance reste enveloppée de mystère. C'est un sanctuaire d'adoration, disent les uns; c'est la prison d'un génie, s'écrient les autres.

Tout-à-coup le soleil du soir sort des nuages qui le dérobèrent pendant la journée, ses rayons jettent l'or et la pourpre sur le majestueux édifice, les détails s'illuminent, les lignes se projettent, le dessein entier vous est révélé d'un coup d'œil. Le temple est inachevé sans doute, mais c'est le plus sublime qui soit sorti de la main de l'homme.

Telle est l'impression que nous avons éprouvée à la lecture de Pascal commenté par Vinet. La lumière d'une âme sœur s'est levée sur les restes du grand génie. Ce que Pascal a été, ce qu'il a voulu faire demeure désormais évident. Le commentaire de Vinet est une clé ; s'il en est quelques-uns pour qui elle ne soit pas indispensable, elle sera certainement utile à tous.

(1) Paris, chez les éditeurs, rue Rumford 8. 1848, — et chez les principaux libraires de la Suisse française.

Sous plusieurs rapports, sans doute, le premier travail de M. Faugère était fait pour faciliter l'intelligence de Pascal, et M. Vinet en a profité. Mais qu'on lise le morceau considérable qui ouvre ce beau volume, le fragment inédit du cours donné à Bâle, on y verra comment, privé de ce secours, M. Vinet devine et restaure l'intention première de Pascal. Qui soupçonnait alors cette forme de dialogue ou de correspondance que Pascal se proposait de donner à son apologie? Voici ce que disait M. Vinet en 1833. « Qui » sait si quelquefois ce que nous prenons pour la pensée de Pascal » n'est point la pensée de son adversaire, une objection, un défi, » auquel le grand penseur se proposait de faire honneur quand il » en aurait le loisir? Qui sait si nous ne lui prêtons point quelques- » unes des opinions qu'il se préparait à réfuter. »

Ce premier travail, retrouvé dans les manuscrits de M. Vinet, est animé d'une vivacité d'impression, d'une haleine continue qui témoigne de la force et de la jeunesse de l'auteur. Verve, sympathie, sentiment de cette vérité incisive et puissante qui fait la beauté particulière du style de Pascal, rien n'y manque. Qu'on en juge par le passage suivant :

« Chaque partie de notre être est susceptible de jouissance, mais il y a, à côté, au dessus peut-être des plaisirs du goût, de l'imagination, de la sensibilité, une joie de l'intelligence qu'aucun écrivain ne donne aussi souvent et aussi pleinement à son lecteur que l'incomparable auteur du livre que nous étudions. Je n'ai pu assez admirer cette franchise de pensée qui attaque toujours directement le fond des choses; cette virilité de génie qui brave toutes les conséquences de sa propre audace; cette vigueur de conception toujours maîtresse de son objet, toujours le retenant d'une étreinte puissante, et se laissant conduire par lui sans le lâcher jamais, jusque dans ces profondeurs de l'abstraction où, semblable à Protée, il cherche à s'évanouir en vapeur; cette extrême clarté, qui, dans des sujets d'une telle nature, ne peut appartenir qu'au génie; cette fécondité d'invention philosophique, qui vous fait arriver par le chemin d'un raisonnement patient, et, à ce qu'il semble, ordinaire, à des conclusions qui sont des découvertes, et qui vous arrachent un cri de surprise et d'admiration, enfin, ce style, messieurs, ce style peut-être sans pareil, car jamais style ne fut aussi complétement vrai, jamais style n'a serré de si près la pensée: il ne s'interpose pas entre vous et la pensée, car il est la pensée même; nu, ramassé, nerveux comme un athlète, il est tout force, il est beau de sa nudité, et les images mêmes dont il se sert lui sont comme le ceste à la main du pugile, une arme, non un vêtement. En lui, comme en Montaigne, l'auteur, l'écrivain ne paraît jamais; mais à la

différence de Montaigne, s'il cache l'écrivain, ce n'est pas pour mieux étaler l'individu ou le *moi*. Il n'y a point de *moi* chez Pascal; le héros dirai-je, ou le patient de son livre, c'est l'homme, et quand Pascal parle à la première personne, c'est qu'il se substitue, par procuration, au genre humain tout entier. Cette hardie personnification donne à son livre un caractère dramatique, bien rare dans un ouvrage de cette nature; ce livre, didactique en apparence, est tour à tour, selon que le sujet le comporte, un drame, une véhémente satyre, une philippique, une élégie, un hymne. Pascal méprisait la poésie: a-t-il su qu'il était grand poète? Dans un même moule semblent avoir été fondus plusieurs de ses paragraphes et plusieurs des strophes de lord Byron. Que cherchent dans les *Pensées* beaucoup des lecteurs de Pascal? Pascal lui-même; une individualité rare, une nature extraordinaire, une âme. On peut lire Pascal comme on lit Childe Harold. (6-8).

Plus tard les nuances, les points de vue, les finesses d'observation se multiplient, l'imagination, plus docile, laisse plus de champ aux délicatesses de l'esprit, l'intime pénétration dans le sujet va toujours croissant. Elle est remarquable dans l'étude intitulée: *Restauration des Pensées de Pascal*, elle atteint son plus haut degré dans le morceau sur: *Pascal, non l'écrivain, mais l'homme*. Les lecteurs de notre Revue ne peuvent avoir oublié cette leçon qui parut en janvier 1845, et dans ce journal seulement. Ils se souviennent, nous en sommes certains, de cette heureuse fusion d'aperçus de détail, de vues d'ensemble, de lumineuses intuitions, en un mot de cette étude achevée où la vénération la plus sympathique ne fait pas taire l'impartialité. Un essaim d'idées propres à M. Vinet s'éveille au contact de cette féconde nature de Pascal, mais jamais ces idées ne dérobent le sujet, elles le développent, elles l'illustrent, Pascal semble partout la sève de cette riche végétation [1]. Dans ses autres critiques M. Vinet, qui s'applique à ne jamais faire de l'esprit aux dépens de qui que ce soit, et à faire ressortir son auteur autant et plus que celui-ci ne le comporte, est souvent emporté par sa propre force et déborde son sujet. Le désintéressement un peu imprévoyant de sa belle nature jette sur un fonds quelquefois stérile des trésors qu'un esprit moins riche ou moins humble eût mis en réserve pour une

[1] Nous invitons particulièrement nos lecteurs à relire le paragraphe qui commence par ces mots: L'individualité est la base de notre valeur propre.... (*Revue Suisse*, T. VIII, p. 1.)

meilleure occasion, pour une situation où il eût pu être lui-même tout à son aise. C'est pourquoi, hélas! nous ne possédons ce grand critique, ce moraliste achevé, ce philosophe chrétien qui jetait de si haut son regard sur l'histoire et la société, que disséminé et presque en lambeaux. Il nous reste bien plus complet dans la polémique et la prédication, mais ce n'est pas l'homme tout entier, ni peut-être le domaine où ses idées sont destinées à exercer l'influence la plus universellement étendue. Quoiqu'il en soit, le critique et le sujet, Vinet et Pascal sont ici dans une admirable harmonie : Pascal, le premier entre tous, la gloire de la France pour la langue et pour la pensée, l'aigle, le roi, l'initiateur, celui qui tour-à-tour s'élève si haut et pénètre si avant que l'œil se refuse à le suivre : Vinet, le délicat appréciateur de toutes les gloires, l'élève, souvent l'émule de Pascal, le distributeur des trésors que celui-ci avait découverts. Il élargit la voie, il fait pénétrer la lumière dans la mine ouverte par son prédécesseur, il éclaire et colore à la fois ces grandeurs dont l'aspect remplit d'un craintif étonnement ceux qui n'osent s'en approcher. La mine, c'est la nature de l'homme. Le caractère humain de l'apologie de Pascal, c'est ce que Vinet a si lumineusement fait ressortir, et si heureusement continué. Le sentiment d'*humanité* qui domine les écrits de tout genre de M. Vinet, qui leur donne l'accent et le principal attrait, ne s'est nulle part plus complètement expliqué que dans le passage de l'Etude intitulée : *Théologie de Pascal.*

« La gloire de l'Evangile n'est pas seulement d'avoir divinisé la vérité, mais de l'avoir humanisée. Jésus-Christ est un Dieu et un homme; il en est de même de sa doctrine. Elle est puisée à la fois dans les profondeurs de Dieu et dans les profondeurs de l'homme; elle touche, par ses deux extrémités, aux mystères de l'essence divine et aux mystères de la nature humaine : un seul et même mystère, à vrai dire; car la doctrine de l'homme et celle de Dieu sont deux lignes qui, s'inclinant l'une vers l'autre, finissent par se joindre et par se confondre au sommet de l'angle en un point unique et indivisible, où toute distinction échappe à l'œil, où toute analyse est impossible à l'esprit. Sans nier la dualité des termes et sans annoncer d'autre intention que celle de déterminer le rapport qui est entre eux, les religions et les philosophies n'avaient su faire droit qu'à l'un des deux; leur doctrine était, tour-à-tour, ou toute pleine de Dieu à l'exclusion de l'homme, ou toute pleine de l'homme au préjudice de Dieu. L'union en Jésus-Christ de toute la plénitude de la divinité avec toute la plénitude de l'humanité fut le programme ou le symbole, en même temps

que l'appui et la substance d'une doctrine nouvelle. Cette unité sans confusion, consommée à la fois dans l'idée et dans le fait était le *fiat lux* d'une nouvelle Genèse, l'organisation d'un second chaos enfanté par le péché; car une seconde fois, mais dans un sens spirituel, « la terre était sans forme et vide » comme à la veille du premier des jours.

« Et remarquez bien que les deux élémens, humaine et divin, ne sont pas les deux termes d'une antinomie, mais les deux hémisphères, ou, si vous l'aimez mieux, les deux pôles de la vérité. La vérité révélée n'est humaine que parce qu'elle est divine, n'est divine qu'à condition d'être humaine. Nous parlons ici au point de vue de l'homme, nous ne saurions nous placer à aucun autre. Il est certain que l'homme porte en soi le double besoin d'être tout à Dieu et d'être entièrement homme; rien ne peut le soustraire à l'empire de cette double nécessité; rien ne peut même la lui dissimuler absolument. La religion qui ne le donne pas tout à Dieu, ne répond pas à la première de ces lois intimes de son être, et par cela même, elle n'est pas humaine : la religion qui lui retranche l'humanité l'enlève à Dieu en feignant de le lui rendre, et ainsi elle n'est plus divine, par cela seul qu'elle n'est plus humaine. La religion est un rapport : la suppression d'un des deux termes le détruit. Quel que soit le terme qu'on supprime, il n'importe : ou Dieu n'existe plus pour l'homme, ou l'homme n'existe plus pour Dieu. La religion suppose Dieu dans la plénitude de sa divinité, l'homme dans la plénitude de son humanité; deux êtres, deux personnes, et non pas deux noms.

» Toutes les hérésies qui sont nées au sein du christianisme, comme tous les systèmes conçus en dehors du christianisme, reviennent à diminuer l'homme ou à diminuer Dieu. La religion du cœur, la foi vivante, garde entre ces deux excès un admirable équilibre; la *théologie* a beaucoup de peine à ne pas incliner vers l'un ou vers l'autre. Pourquoi? parce qu'elle reste toujours à quelque distance du sommet de l'angle, sur l'un des côtés, au lieu que la foi vivante se tient au sommet, dans le mystère ou dans la vie, d'où elle domine les deux côtés ou les deux pentes de la vérité sans incliner vers aucune. La piété les réunit par un procédé ineffable, dont elle ne se rend pas mieux compte que nous ne pouvons nous rendre compte de l'union de la pensée et de la matière dans notre existence, union ou conciliation que la vie réalise et manifeste incessamment. La théologie ou la science distingue, c'est son fait, mais distinguer, c'est séparer, par hypothèse, et à force de distinguer, on oublie de réunir. Les temps, d'ailleurs, lui font la loi ; tantôt elle se met au service de l'élément divin compromis, tantôt elle vole au secours de l'élément humain menacé, et elle surabonde dans le sens de la tâche particulière que les circonstances ou l'état des esprits lui imposent; elle diminue tour-à-tour la divinité ou l'humanité, ou dans Dieu et dans l'homme, ou

dans Jésus-Christ qui est pleinement l'un et l'autre. Les théologiens sont rares qui savent se garder de ces deux excès, et ceux qui savent s'en garder ne passent pas toujours aux yeux du vulgaire pour de vrais théologiens. . . . .

» . . . . La gloire de Pascal est d'avoir été homme dans la théologie, la gloire d'avoir été *honnête homme* en polémique et en littérature n'est que le diminutif de celle-là. Ce n'était pas un docteur, mais un homme qui pouvait apporter en théologie la doctrine des *deux contraires*, doctrine pleine de mystères et de lumière, qui se réduit à cette proposition. Que la vie, que toute vie est la combinaison de deux élémens opposés et même contradictoires pour notre faiblesse, et que, hors de cette combinaison, la vie ou la *vérité substantielle* nous échappe absolument. Cet homme, faisant de la théologie en homme, ce fut Pascal. Le complément de sa doctrine ne se fit pas attendre. Il comprit, il fit concevoir que ce n'était pas dans la tête, mais dans le cœur de l'homme que les parties belligérantes pouvaient se donner rendez-vous pour traiter de la paix. Et il inaugura, ou bien plutôt il tira de l'Evangile, pour la produire à nos yeux sous la forme qui était propre à son génie et convenable à son temps, cette belle doctrine de la connaissance et de la compréhension des vérités divines par le cœur, qui est la pensée dominante et la clef de son apologétique. » (188-192).

On a reproché à la théologie de M. Vinet d'avoir trop fait pencher la balance du côté de l'homme. Si par là on entendait simplement qu'il s'est particulièrement attaché à la face humaine de la théologie, c'est-à-dire à l'action des mobiles divins sur le cœur de l'homme et aux voies diverses par lesquelles l'homme s'approprie le don de Dieu, nous n'aurions rien à répondre, nous observerions seulement qu'en cela il a rempli une mission spéciale, et qu'il est resté fidèle au don qu'il avait reçu. Mais si l'on prétendait qu'il a dépassé la limite et empiété sur le côté objectif et divin du christianisme, nous demanderions qu'on voulût bien méditer les pages que nous venons de transcrire. Et si, tout justifié qu'il est par l'exposition d'un principe, qui porte avec lui son évidence, M. Vinet se trouvait encore attaqué, non sous le rapport de l'intention, mais sous celui du fait, voici comment d'avance il a pris ses réserves:

« Nous naissons tous sectaires; et ce qui importe le plus, ce n'est pas de ne point l'être, mais de dominer spirituellement la secte dont nous faisons partie, de faire primer le fond sur la forme. Nous n'y parvenons guère qu'au moyen de quelque inconséquence, ou, pour trancher le mot, de quelque grosse contradiction; car toute secte renferme

un élément d'erreur, et nous ne dominons l'erreur que par la vérité. Telle est notre destinée à tous; c'est toujours la fable de Deucalion: vous voyez des corps humains engagés dans le sol par une de leurs extrémités, ce qui importe, c'est que la tête soit dehors. Je n'ai nulle envie de faire l'éloge des sectes, mais enfin, dans notre infirmité actuelle, la forme ou la secte est à la vérité, ce que notre chair, pesante et corruptible, est à l'esprit qui habite avec elle, une poudre qui doit retourner dans la poudre d'où elle a été tirée, tandis que l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné, et qui, dans une nouvelle économie, lui prépare un corps nouveau et meilleur. » (201).

Je ne sais qui oserait dire que la tête de M. Vinet ne soit pas dehors. En somme cette justification nous paraît d'autant plus solide qu'elle n'a rien de personnel, et n'est qu'à l'adresse de Pascal.

Quant à Pascal, c'est précisément l'humanité de sa théologie qui est à la fois le prétexte et la réponse à l'imputation de scepticisme que la philosophie du jour fait peser sur lui. Chose triste à dire, des chrétiens mêmes s'y sont laissé prendre. Comment n'ont-ils pas vu qu'entre le scepticisme et la tournure d'esprit de Pascal il y a toute la distance qui sépare une faiblesse qui s'extravase d'une force libre qui se règle et se contient dans son expansion? « Faut-il encore, » dit M. Vinet, « ajouter le scepticisme aux élé- » ments primitifs dont se compose le caractère intellectuel des » *Pensées?* Poser une telle question, c'est d'un même temps défi- » nir le scepticisme, c'est désigner par ce mot quelque chose qui » est à l'esprit ce que l'irrésolution est au caractère, une sorte » d'incapacité de conclure, un goût de temporisation indéfinie qui » considère des argumens contradictoires sans en faire jamais la » balance, une faiblesse en un mot, ou une paresse de l'intelli- » gence. Tout ceci n'a convenu à Pascal à nulle époque de sa vie. » Pascal n'était point de ceux qui naissent sceptiques, s'il est vrai » qu'on naisse sceptique. Il n'était pas sceptique, mais il douta. (122).

Veut-on savoir comment est fait un véritacle sceptique? Voici un fragment d'une lettre de Bayle :

« En vérité il ne faut pas trouver étrange que tant de gens aient » donné dans le *pyrrhonisme*, car c'est la chose du monde la » plus commode. Vous pouvez impunément discuter contre tous » venants et sans craindre ces arguments *ad hominem* qui font » quelquefois tant de peine. Vous ne craignez point la rétorsion,

» puisque ne soutenant rien, vous abandonnez de bon cœur à
» tous les sophismes et à tous les raisonnements de la terre quel-
» que opinion que ce soit. Vous n'êtes jamais obligés d'en venir à
« la défensive. En un mot vous contestez et vous daubez sur toutes
» choses tout votre saoul sans craindre la peine du talion. » (Lettre
» à M. Minutoli, 1673). »

Mettez en regard de cette insouciance le fameux passage de Pascal cité par M. Vinet :

« En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces con-
» trariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regar-
» dant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné
» à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers; sans
» savoir qui l'y a mis, ce qu'il est venu y faire, ce qu'il devien-
» dra en mourant, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait
« porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'é-
» veillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen
» d'en sortir (27). »

Vous mesurez l'espace entre le vrai scepticisme et le besoin impérieux de se rendre compte de sa foi, dont Pascal était possédé, et qu'il a fait passer dans son apologétique. Qu'est-ce que ce besoin sinon le libre et légitime exercice de la plus noble faculté que Dieu ait dévolue à l'homme? Quand, après avoir douté, l'homme conclut, il est parvenu au grand œuvre, il a accompli son évolution.

Seulement il y a deux choses à remarquer sur la conclusion de Pascal. Oeuvre de mort, l'incrédulité ne se rend spécieuse qu'en décomposant. On ne se rappelle pas assez qu'un caractère commun à la plupart des attaques dirigées contre la vérité chrétienne, est de s'adresser isolément, tantôt à l'une, tantôt à l'autre des facultés de l'homme. On nous traite par là comme si nous n'étions qu'un composé de pièces sans rapport, comme si nous n'avions pas même l'unité d'une machine. Le christianisme, au contraire, complexe comme la vie, exige plus ou moins, pour se légitimer auprès de chacun de nous, le concours de nos diverses facultés. Ce signe divin passe quelquefois pour une faiblesse aux yeux des observateurs superficiels. Mais ce n'est pas ainsi que Pascal en jugeait.

« Il a, sinon le premier, du moins le premier d'une manière expresse,
» appelé au conseil, sur la grande question de la vérité du christia-
» nisme, les facultés morales dépossédées de leur droit de suffrage au

» profit des facultés intellectuelles, il a fait revenir à l'homme tout en-
» tier le jugement de cette grande question ; il a, du fond de notre na-
» ture, évoqué de nouveaux témoins qu'on ne faisait point compa-
» raître, il a prétendu que leur témoignage, si négligé, suffisait plei-
» nement à chacun de nous pour soi-même, et qu'en définitive, il n'y
» avait point de véritable lumière, de conviction utile pour qui ne les
» avait point entendus. Fort de leur déposition, il a osé réduire à leur
» juste valeur, non-seulement les objections des adversaires de sa foi,
» mais plus d'un préjugé, plus d'une pétition de principe, que la re-
» ligion peut bien, après coup, ériger en certitude, mais qui ne peu-
» vent servir à la certitude de la religion. » (71).

Soyons sincères avec nous-mêmes une fois au moins. Allons au fond et cherchons, pour la morale, en dehors du sentiment, pour l'intelligence en dehors de l'intuition, combien il nous reste de vérités susceptibles de démonstration. Qui nous prouvera la valeur absolue des conditions de la connaissance? Qui ne s'en rapporte là-dessus à l'instinct, à l'habitude, à la foi, en prenant ce dernier mot dans son sens le plus étendu : la confiance au sentiment que l'auteur de notre être n'a pas voulu nous tromper? Entre le *sujet* et l'*objet* qui osera dire que la raison humaine a jeté le pont? Ce que la philosophie de Kant a mis en évidence : l'impossibilité de constater rationnellement l'objectivité des formes que notre nature imprime aux choses avec lesquelles elle est en rapport. Pascal en était pénétré, cela est évident. « Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, » dimension. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.» (Pensées de Pascal II, 163, édit. Faugère). Ce grand esprit avait devancé les discussions du criticisme. Est-ce à dire qu'il suspectât en elle-même la légitimité de notre connaissance? Au contraire, c'est dire que, pour y croire, il s'appuyait sur de meilleurs motifs que sur des preuves purement rationnelles.

C'est ce que M. Vinet s'applique à mettre en lumière, non seulement dans les passages que nous avons cités, mais dans tout ce volume, à partir de la seconde étude. Le fragment entièrement inédit, intitulé : *Sur les pensées de Pascal*, est d'un grand secours pour l'intelligence du plan véritable de l'auteur. La question de la foi de Pascal est spécialement traitée dans une leçon sur le *Pyrrhonisme de Pascal et sur sa religion personnelle*, donnée en 1844. Dans ce dernier travail, M. Vinet a approfondi et concentré des idées pour la plupart dispersées dans trois articles antérieurement adres-

sés au *Semeur*, au sujet du Pascal de M. Cousin, et reproduits à la fin du volume. Nous avons trouvé un grand intérêt à comparer et à compléter l'un par l'autre ces deux travaux successifs. Le plus ancien est rempli de pages de la meilleure veine de M. Vinet; rien ne surpasse le mouvement, la couleur de cette brillante discussion. Mais selon nous, le sens général, la justification de la foi de Pascal s'en déduit moins nettement peut-être que dans la leçon donnée à ses élèves. Le commencement de celle-ci laisse quelque chose à désirer, il y aurait quelques antécédens à suppléer. Mais quelle vigueur, quelle logique pressante, quel souffle puissant vient dissiper les nuages accumulés autour de la glorieuse figure de Pascal! comme le critique enlève le scandale attaché à ce terrible mot d'*abêtir:* saillie jetée dans le plan d'un dialogue, sans qu'on sache de quelle bouche elle devait partir, boutade d'un esprit qui se plaît à saisir une pensée par le tranchant!

M. Vinet est encore et surtout victorieux quand il fait ressortir le caractère rétrospectif du scepticisme de Pascal. Ce que Pascal cherche au plus profond de notre nature, ce sont ces preuves du besoin de Dieu, du vrai Dieu, du Dieu de l'Evangile, personnel et vivant, qui répond seul aux intimes tendances d'un être que Dieu a créé pour lui, mais qui, sans une seconde et nouvelle création, ne peut vivre, ni avec lui, ni hors de lui. Misère immense, mais qu'on ne peut sonder que lorsqu'on est remonté hors de l'abîme. Pascal qui, selon ce que l'examen attentif de sa vie nous apprend de lui, ne paraît guère être descendu pour sa part jusqu'au fond du gouffre, fait en partie par la pensée, ce que les poètes font par l'imagination, il y plonge un regard à la fois de compassion et d'épouvante. Ceci a dérouté bon nombre de ses lecteurs; ils ont pu croire qu'on n'exprimait avec cette énergie que ce qu'on avait réellement et actuellement senti. Au point où ils étaient placés, il leur était peut-être difficile d'en juger autrement. Mais M. Vinet avait dans sa propre nature toutes les raisons pour ne s'y pas tromper. Voici ce que lui-même écrivait à un ami:

« Avant que mes sermons vissent le jour, j'en étais profondé-
» ment dégoûté, et mon esprit les refaisait déjà. C'est bien plus
» profond qu'il faut aller; le besoin du siècle demande davantage;
» et si les tourments intellectuels d'autrui égalent ceux par lesquels
» j'ai passé, je n'ai fait qu'effleurer le grand problème. J'essaierai
» de redescendre dans mon Tartare, j'y chercherai encore quel-

» ques-uns de ces doutes insolents et jusqu'à ces effroyables vi-
» sions de la raison contre lesquelles je ne sais qu'un asile.
» Sommes-nous venus à l'époque de tout dire? Faut-il révéler
» tous les secrets de l'incrédulité, aller au devant des objections
» même qu'elle n'avoue pas? » (Bâle, février 1832).

Ceux à qui il ne faut qu'une ligne pour condamner Pascal auraient beau jeu à crier *haro* contre le scepticisme de M. Vinet. Et cependant, ceux qui l'ont connu peuvent l'attester; l'œuvre de la foi précéda toujours en lui la science de l'incrédulité, à mesure que sa foi devint plus ferme et plus vivante, il porta plus intrépidement son regard sur ces ténèbres dont la lumière d'enhaut éclairait la profondeur; il vit de mieux en mieux que ce que Dieu lui avait donné, c'est Dieu seul qui peut le donner. Le Dieu de l'Evangile est un Dieu *révélé*, et en dépit de toutes les prétentions de la philosophie, il faut qu'il le soit pour que l'homme le possède. M. Vinet et Pascal étaient tous deux fort sceptiques et plus que sceptiques au sujet de toute prétention contraire à cette vérité, sans laquelle, ainsi que le premier le fait remarquer, personne n'est *chrétien*.

Mais Pascal était *humain* dans toutes les acceptions de ce mot. Quoiqu'il désespérât « de trouver dans la nature des raisons assez fortes pour convaincre des *athées endurcis*, » c'est-à-dire, au fond, des gens qui ne veulent pas croire, il n'était pas sans intérêt pour eux; il en éprouvait surtout pour l'infirmité de certains esprits incapables de conclure, lors même qu'ils en auraient la velléité. Il ne destinait pas uniquement son livre aux bons esprits, son célèbre morceau de l'Infini — Rien, est destiné à pourchasser le sceptique jusque dans son dernier refuge, soit en lui faisant toucher au doigt l'absurdité de son indifférence, soit en le forçant à se créer une volonté, dût celle-ci germer dans l'habitude. Que ce morceau arrête au premier abord des lecteurs prévenus ou inattentifs, on ne s'en étonne point. Mais avec la moindre bonne foi, on tiendra compte de cette forme à peine ébauchée, de ces réponses aux objections du sceptique, indiquées quelquefois par un seul mot, comme ici : « Mais encore n'y a-t-il pas moyen de voir
» le dessous du jeu? — Oui, l'Ecriture et le reste, etc. » Qui prétendra savoir tout ce que Pascal entendait par : *le reste?*

De plus et surtout, c'est quelques pages plus loin que se rencontre ce passage qui, à lui seul, expliquerait, ce nous semble, le

véritable esprit de l'apologétique de Pascal, ses vues sur la nature humaine et le genre de conviction dont celle-ci est susceptible : « Car il ne faut pas se méconnaître, nous sommes automate » autant qu'esprit, et delà vient que l'instrument par lequel la » persuasion se fait, n'est pas la seule démonstration. Combien » y a-t-il peu de choses démontrées! Les preuves ne convainquent » que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les » plus crues; elle incline l'automate qui entraîne l'esprit sans qu'il « y pense..... Quand on ne croit que par la force de la convic- » tion, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est » pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces; l'esprit, » par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie : et » l'automate par la coutume et en ne lui permettant pas de s'in- » cliner au contraire. — *Inclina cor meum Deus.* » (II édit. Faugère, pag. 174-175, T. II.)

Encore un coup, Pascal aurait-il parlé de *raisons* propres à convaincre l'esprit, s'il n'avait cru à l'existence de ces raisons? Oui, il croyait à leur existence, mais non à leur suffisance hors du concours de la volonté. Il sentait qu'il y a de la volonté dans la foi, et qu'il faut qu'il y en ait. Voilà le vrai nœud de son livre.

L'Etude sur les Provinciales est une des plus riches, et peut-être la plus remplie d'esprit de ce volume. C'est une lecture exquise pour le fond, pour la forme, le sens littéraire, le bon goût, ce ton *d'honnête homme*, en un mot, dont Pascal faisait si grand cas, et qu'il n'eut pas contesté à son critique. Heureux don de parcourir sans secousse et avec une parfaite aisance tout l'espace contenu entre le langage du discours public et celui de la conversation! M. Vinet faisait chaque jour de nouveaux progrès dans cet art si difficile, surtout à ceux qui ne sont français qu'à demi, et qu'entre les auteurs de la vallée du Léman, Mme Necker de Saussure a seule, peut-être, porté à sa perfection.

Le morceau sur *Jacqueline Pascal* est plein d'une onction grave et douce, le sérieux et la délicatesse s'y unissent à chaque ligne. Partout on sent qu'il s'agit à la fois, et d'une femme, et d'un de ces grands caractères qui apparaissent de loin en loin pour nous donner la mesure de l'élévation et de la force où l'âme chrétienne est susceptible de parvenir.

Voici comment M. Vinet entre en matière :

« L'obéissance est en blanc dans le moderne programme de la « vie humaine et du progrès social, et nous ne pouvons guère » nous expliquer la conservation du mot, à moins de supposer » qu'il a trouvé dans le monde quelque application impropre et » détournée. On ne fait pas toujours sa volonté, ni toute sa vo- » lonté ; on fait souvent la volonté d'autrui : à cet égard, rien n'est » changé, et il y a donc encore de l'obéissance dans le monde, si » c'est obéir que de céder ; mais où est le principe même de l'o- » béissance ? qui est-ce qui se fait encore de l'obéissance au de- » voir ? On dirait d'un sens que la génération présente a perdu. » On l'a dit aussi : cette perte a d'autant moins profité à la liberté, » que la liberté, la vraie et digne liberté, est toujours propor- » tionnée à l'obéissance, leur principe, dans le fond de l'âme, » étant un seul et même principe, et les courants jaillissant, pour » ainsi dire, d'une seule et même source. Cette considération nous » donne la mesure du déclin moral de notre époqne : l'obéissance » se retire à grands pas, entraînant avec elle la liberté, sa sœur ; » elles ne sont pas encore, Dieu merci, hors de vue ; mais qui » veut les atteindre, doit se hâter : leurs majestueuses figures ont » déjà disparu à moitié derrière la ligne de l'horison. » (273-4).

Mais ni le respect d'un principe que personne ne comprit mieux que lui, ni la sympathie pour le cœur si grand et si tendre de cette femme extraordinaire, n'ont pu jeter M. Vinet hors de sa ligne. Il rend justice à l'élévation, à la spiritualité de cette « petite Eglise née de l'Esprit, » et en même temps il blâme l'austérité exagérée et inapplicable dans la vie commune qui caractérisait Port-Royal. Il ajoute cette réflexion. : « Serait-il vrai que l'homme ne » puisse se rendre compte et prendre conscience de soi-même » qu'en s'exagérant, et que cette exagération soit la faiblesse des » forts ? »

Nos citations n'ont pu donner à nos lecteurs qu'une bien faible idée des beautés et de l'abondance des pensées répandues dans ce volume. Mais nous en convenons, ordonné par M. Vinet lui-même, il eût acquis plus d'unité et de netteté. Tel qu'il est, il demande une attention un peu soutenue, mais ceux qui voudront bien la lui accorder, entreront peut-être plus avant dans l'intimité de M. Vinet et dans celle de Pascal. Une rédaction définitive nous eût privés de beaucoup de nuances et de points de vue divers, exprimés dans les différentes manières d'exposer des idées analogues. En

total, ce travail, tel que nous le possédons, nous paraît un des plus précieux qui soient sortis de la plume de M. Vinet. Avoir familiarisé avec Pascal tant de lecteurs qui regardaient de loin avec une tremblante vénération ces hauteurs abruptes, ce n'est pas avoir rendu un petit service aux lettres, et c'en est un grand quant au christianisme. Nous allions dire : quant à *la religion*. Mais toute notre pensée n'était pas rendue, et nous étions tentés d'y ajouter *la morale*. Le mot de *christianisme* nous a paru tout comprendre. Mais avant Pascal et la grande école que Pascal résume, ce mot eût-il dit généralement tout ce que nous lui faisons dire maintenant, et ce qu'à son origine il fut fait pour dire? Répétons-le : Port-Royal a repris sous une autre bannière l'œuvre du XVIme siècle, c'est en partant de la grâce libre et souveraine que les deux réformes rattachèrent la religion à la morale. Toujours la folie de la croix plus sage que la sagesse des hommes. Toutes deux reproduisirent cette divine harmonie que l'Esprit de Dieu tend à rétablir à mesure que l'esprit du monde tend à la détruire. Vinet a poursuivi la même direction, mais par une spiritualité plus vraie et plus humaine, il a répudié ce que l'ascétisme ajoutait d'excessif à la religion de Port-Royal.

**

L'ÉGYPTE ET LA NUBIE.

La colonne de Pompée. — L'Égypte et la Grèce. — Sur le Nil. — La caravane du Darfour. — Le Cophte. — Tœpffer et la nature. — Un village nubien. — La mythologie égyptienne. Cléopâtre. — Thèbes. — Les pyramides.

Nous continuons de détacher quelques fragments inédits du *Voyage dans le Levant*, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*. Nous les prenons cette fois dans le second volume, consacré à l'Égypte et à la Nubie. (1)

Alexandrie. — ..... Devant nous s'étend un cimetière, vaste espace ouvert de tous côtés, parsemé çà et là de longues pierres, un turban en tête, une colonne tronquée aux pieds. Quelques tas de cailloux ou de terre marquent seuls la place du pauvre. Une plante grasse s'élève sur chaque tombe. La grande colonne de Pompée domine ce champ des morts. Deux femmes enveloppées de leurs voiles bleus gémissent accroupies sur un sépulcre ; elles se baissent, elles appellent ce cher trépassé qui ne répondra plus. Oh! quand est-ce que viendra le règne du vainqueur de la mort?

Et voilà tout ce qui reste d'Alexandrie, de l'Alexandrie de Cléopâtre, de l'Alexandrie des Pères!

Il y a cinquante ans, sous le règne des mameluks, on ne pouvait pousser jusqu'à la colonne de Pompée, sans courir la chance d'être égorgé par les brigands.

Nous arrivons au canal qui longe le lac Maréotis et qui va rejoindre le Nil. La route est bordée de murs que dépassent les palmiers, dont les longues feuilles se mêlent au feuillage découpé des tamarisques. Ceux-ci ont jusqu'à vingt pieds d'élévation. Nous vi-

(1) Voir, pour la Grèce, notre précédente livraison.

sitons les barques ; d'abord la belle.... qui n'est pas pour nous ; et puis les autres, qui sont bien petites, bien vieilles, bien sales.

Le *Dahbieh* est tout simplement un grand bateau ponté, à la poupe duquel s'élève une cabine divisée en deux ou trois compartiments. Des divans, larges bancs de bois, entourent les chambres microscopiques; devant, on tend une toile qui donne une pièce de plus. L'équipage, composé d'Arabes chocolat ou noirs, habite la proue, et le pilote, debout sur le toit plat de la cabine, tient en main le grand bras du gouvernail.

Au delà des pyramides de Saccarah, samedi 18 *décembre* 1847. — Le vent du nord se lève, nos voiles se gonflent, les trois pavillons de nos trois mâts se déroulent, nous glissons au milieu d'une flotille de barques, sur le fleuve large comme un lac. Nous passons les pyramides de Giseh, assises à l'horizon dans leur majesté séculaire; nous passons les fausses pyramides, les pyramides de Saccarah. Le soleil frappe de ses clartés une de leurs faces, l'autre reste dans l'ombre ; la dernière se baigne tout entière dans un océan d'or ; elle reste noire, les rayons qui jaillissent derrière elle lui forment une gloire. Plus tard le vent tombe et nous mettons pied à terre pour marcher, pendant que les Nubiens tirent la barque.

La chaîne Lybique suit le Nil à droite, la chaîne Arabique à gauche. Ce sont plutôt de hauts bancs de sable que des montagnes; quelques plateaux s'en détachent et restent isolés dans la plaine.

L'air est vif, le soleil pompe les vapeurs de la nuit ; les champs de dourah balancent leurs panaches ; les fellahs coupent les tiges à la base, et puis l'étendent une à une sur le sol. Les chameaux avec leurs chamelets, les buffles et les ânes paissent après eux. Les palmiers dentellent la rive opposée ; le hoche-queue, au plumage gris-bleu, sautille presque sous nos pas en jetant dans l'air ses notes cristallines ; les oies et les canards sauvages volent par centaines, long fil noir que la brise roule et déroule dans l'espace; les Bédouins ont dressé leurs tentes derrière ce repli du terrain, les blancs oiseaux pêcheurs se pressent sur ce toit d'un jour. Le désert se pressent partout, il rend plus aimable la belle végétation de la zone féconde.

Quel pays que cette Egypte! poétique, et pourtant populeuse ; sauvage, et pourtant cultivée. La nature y est d'une prodigieuse

grandeur, et elle y est gracieuse. Rien n'y fait regretter la civilisation, parce que rien ne l'y rappelle.

En Grèce, vous trouvez des intentions de maisons, des intentions de fenêtres, de portes, de rues; et vous souffrez, parce que votre imagination est ramenée à des idées de confort que la réalité détruit invariablement.

En Egypte, il n'y a ni maisons, ni velléités de maisons. Il y a des tas de terre parsemés sous les bois de palmiers, sur les rives du fleuve; on en voit sortir, on y voit entrer de longues figures drapées à la manière de l'antique Egypte: l'urne étrusque sur la tête, les avant-bras élevés, les mains un peu écartées, à la hauteur du visage, comme les statues d'Isis; et l'on reste charmé, parce qu'on reste en harmonie avec la nature.

Et puis, entre les animaux des deux pays, quelle différence! J'aime les brebis dorées des bruyères du Péloponèse.... mais les cochons! ces abominables cochons qu'on trouve partout, depuis Sparte jusqu'à Olympie, depuis Athènes jusqu'au *han de masi!* toujours grognant, reniflant, souillés de boue, se nourrissant d'ordures, maintenant autour des habitations un perpétuel marais de fange!... Comparez-les aux tourterelles grises qui se nichent sous les palmes des dattiers, à ces oiseaux blancs qui se posent sur le toit plat des cases égyptiennes, à ces grues qui pêchent le long de la plage, à ces cigognes qui fendent le vent en lignes serrées: comparez-les à ces chameaux patients, attachés au tronc du palmier, à ces buffles noirs, aux cornes recourbées, et dites, après, de quel côté est le beau.

Le passé! — Ah! certes, celui de la Grèce est plus héroïque, plus philosophique, peut-être... et encore... Mais celui de l'Egypte n'a-t-il pas, et plus de grandeur et plus de mystère? son antiquité n'est-elle pas bien plus antique? et tandis que l'un ne touche que par son berceau à l'infini, l'autre ne semble-t-il pas y plonger par tous les bouts!...

Laissons là l'infini, le mystère, les comparaisons, voire les cochons, et revenons à notre barque.

Notre barque, comme toutes celles du Nil, a des vergues démesurément longues, hors de proportion avec le corps du bâtiment. Il les faut ainsi pour prendre le vent lorsque le fleuve est bas, et que les berges s'élèvent d'autant.

A la proue se rassemblent le soir, pour y chanter, y danser et y souper, nos douze matelots nubiens; tous noirs comme ils en ont le droit, tous avec d'honnêtes, et quelques-uns avec de nobles figures. Ils sont souples comme des serpents, agiles comme des panthères.

La cuisine sépare le domaine des Nubiens du nôtre, pas si bien toutefois, qu'ils ne viennent s'y accroupir dès que la manœuvre leur en fournit le prétexte.

Hassanin, notre *chef*, les pieds à fond de cale, se promène gravement au niveau de ses casseroles. Hassanin, véritable Sancho Pansa en pantalons larges et en turban, va et vient devant ses fournaux en agitant une queue de dindon, quand il ne fume pas étendu dans l'entre-pont. Les fonctions d'Hassanin se bornent à éventer sa braise, à mâcher le *hachich*, ou à pousser en l'air de languissants nuages de fumée. Hassanin s'est approprié un matelot, auquel il fait faire la moitié de son ouvrage : laver, balayer, essuyer :... Antonio expédie l'autre; Hassanin est paresseux comme une vache, *bête comme trente-six mille bécasses*, dirait François: et pourtant Hassanin a du charme, il a de la couleur :... celle des noix de coco d'abord, et puis la couleur locale, un je ne sais quoi d'original, de fantastique: des yeux ronds et fixes, une parole sententieuse, une admiration de soi qui me rappellent les barbiers et les calenders des *Mille et une Nuits*.

Notre cuisine est un bijou. Qu'il y ait un repas à préparer ou qu'il n'y en ait pas, Hassanin allume invariablement les quatre réchauds. La maîtresse de la maison a beau gémir, Antonio tonner, Louis s'indigner, Jeannette s'interposer,— Bisogna *fuoco* FORTE!» Cette sentence d'Hassanin prononcée d'une voix de contre-basse, avec des prunelles dilatées et comme pétrifiées, a fermé toutes les bouches. « Bisogna *fuoco* FORTE! » Les quatre réchauds flambent, les paniers de charbon se vident, nous n'en mangeons ni mieux, ni plus ; c'est égal : « Bisogna *fuoco* FORTE! »

A gauche de la cuisine, le plus joli petit four du monde! il y a plaisir à entendre pétiller le bois là dedans, à voir la flamme s'arrondir toute rouge et sortir en tournoyant de la bouche embrasée.

Derrière la cuisine, la caisse à filtrer l'eau du Nil, surmontée de son grand vase de terre de Keneh. C'est elle qui porte nos jardins suspendus : quatre planchettes, de la terre dedans, et dans la erre, de beaux ognons de jacinthes apportés d'Europe.

Une tente abrite notre pont, on se promène dessous; dans les jours de bombance on y dresse une table et l'on s'y livre à des travaux culinaires.

Le pérystile de la cabine, soutenu par des colonettes, garni de coussins recouverts d'indienne, s'ouvre sur le pont. Nos deux fusils, nos quatre pistolets y forment une panoplie. Là nous prenons le café, nous fumons chacun une pipe après le dîner... oui, *une pipe,* voilà comment se perdent les bons sujets. La nuit, les toiles s'abaissent devant le péristyle, on y étend des matelas, et Louis y couche avec Antonio.

Après le péristyle; le salon, bibliothèque, salle à manger, chambre à coucher, tout ce qu'on voudra. C'est une espèce d'omnibus dont les bancs servent de divans.

Le réduit de Jeannette occupe le fond de la cabine; on n'y peut vivre qu'assis, ce qui ne l'empêche pas d'être très confortable. Les matelas s'y entassent, les malles s'y empilent... et il y a encore beaucoup de place.

Voici comment nous avons arrangé notre vie; déjeûner à huit heures, dîner à une, thé à six. Notre culte particulier se place avant le déjeûner: si la barque est tirée à la corde, nous marchons une heure; promenade matinale, solitaire et délicieuse.

Chacun de nous travaille de son côté jusqu'au dîner. Vient un petit moment de causerie, de fumerie, de paresse; puis travail encore jusqu'à quatre heures: à quatre heures on se retrouve, on lit en tête à tête jusqu'à dix heures, que tous ensemble nous ouvrons notre Bible pour en méditer quelques versets et prier.

Ces journées sont bien douces. Hier, elles me semblaient l'être trop. Je me reprochais notre repos, notre inutilité. J'avais passé deux heures à pétrir pour étrenner mon four, et puis le four mal chauffé s'était obstinément refusé à cuire nos gâteaux; nous les avions vu ressortir tout pâles. Je ne sais comment il s'est fait, mais les gâteaux manqués m'ont jetée dans de tristes réflexions sur la vanité de la vie; la nôtre m'a semblé paresseuse, égoïste; j'ai ardemment prié le Seigneur de nous ramener s'il en est ainsi, en Europe, d'agir avec nous comme avec des personnes très éprises de leur volonté, très aveugles quand il s'agit de choisir contrairement à leurs goûts, très faibles en tout temps. J'ai la confiance qu'il le fera.

Sur le Nil, dimanche 19 *décembre* 1847. — Le vent a cessé, notre barque est amarrée. Cette sourde envie de désobéir qui murmure au fond de tous les cœurs, n'a pas manqué de nous suggérer mille raisons pour laisser travailler nos matelots aujourd'hui. Mais la défense est positive.

A cela on répond : « Vous, chrétiens, célébrez le dimanche ; votre foi vous l'ordonne ; mais n'en imposez pas l'observation à des musulmans, ce serait absurde. »

Il y a là quelque chose de captieux qui étonne la conscience ; cependant l'analyse du commandement ne laisse aucun doute : «Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là, ni toi, ni ta femme... *ni l'étranger qui est dans tes portes.* » Or, les Nubiens qui montent notre barque sont *dans nos portes,* tout comme l'étaient en Grèce les agoyates qui escortaient nos bagages, tout comme le seront dans le désert les Arabes qui conduiront nos chameaux.

Si nous n'avons pas d'autres moyens de confesser Dieu, au moins que notre obéissance parle pour nous.

La prière des musulmans est toute extérieure, elle ne se compose que de répétitions et de gestes. — *Allah est grand, Mahomet est son prophète, loué soit Allah!* Ces mots redits vingt, trente fois de suite, avec des salutations réglées comme un papier de musique, telle est la prière du mulsuman. Dès-lors, rien ne s'oppose à ce qu'il la fasse en public. Les sentiments vrais et vifs ont seuls leur pudeur. On répéterait sans répugnance une formule religieuse devant un peuple entier : qui voudrait, devant un indifférent, s'agenouiller et répandre son cœur aux pieds du Seigneur?

Nos hommes n'exécutent pas une manœuvre sans chanter. Ce sont ou des invocations à Allah, ou de simples interjections. L'un d'eux récite une espèce de verset, les autres répondent en chœur. Suivant la situation, celles-ci sont pleines de verve, celles-là ressemblent aux plaintes lugubres d'un agonisant.

S'agit-il de traverser vivement le fleuve, les rames battent le flot à coups pressés, au son du : *é Ouallah, é Ouallàh!*

S'agit-il de dégager la malheureuse barque engravée; les piques plongent, la barque reste immobile, et l'équipage gémit de concert : *e héé! e héé! e héé! e héé!* cri plein d'angoisse, dont il m'est impossible de rendre les lamentables dissonnances.

Pas un mouvement qui ne soit accompagné d'harmonie, J'ai vu

hier, sur le rivage, un enfant de quatre ans qui, pour arracher une tige de douhra, s'aidait gravement du *Ouallah! e Ouallah!*

Nos gens sont gais, ils travaillent de grand cœur. En un clin d'œil les voilà à la rame, à la corde, à la nage. Toujours riant, faisant briller leurs deux rangées de dents blanches au milieu de leurs noirs visages, et s'amusant d'un rien.

A l'occasion du dimanche, nous avons fait hier une distribution de tabac et de café qui les a ravis.

Leur nourriture, ultra-simple, se compose de lentilles, cuites avec de la viande quand on leur en donne, et faute de viande, avec du beurre et de l'eau. L'heure des repas venue — ils en font trois par jour — nos Nubiens s'accroupissent autour du plat, y plongent la main droite, se lèchent scrupuleusement les doigts, les remettent au milieu du ragoût, les relèchent avec le même soin, jusqu'à l'entière consommation des vivres; après quoi, ils lavent leurs fourchettes dans le Nil. Malheureuses fourchettes! elles servent à tout, et surtout à se moucher... Glissons là dessus, il ne faut pas regarder de trop près à la couleur locale.

Le vêtement de nos hommes consiste en une chemise de laine ou de coton à manches fort larges. Ils tordent ou replient sur leur tête, autour de leur cou, de vastes draperies blanches qui les encadrent à la manière antique. Par dessous, le petit bonnet rond et juste ; lorsqu'ils l'ôtent, leur tête rasée, noire, ornée d'une mèche de cheveux crépus comme du crin à matelas, apparaît dans toute sa gloire.

Ce matin, nous marchions dans les champs de douhra que coupaient les fellahs. Nous rencontrions à chaque pas leurs troupes joyeuses ; ils nous adressaient la parole et s'émerveillaient de ce que nous ne pouvions les comprendre.

On rendrait ce peuple heureux à peu de frais. Le voilà content, rieur, sous l'oppression, dans la misère. Quelques bonnes lois, et son moral se relèverait.

.... Après une consciencieuse visite aux cavernes, nous redescendons vers l'ancien cimetière d'Ossiout. Nous passons par ces rues silencieuses, désertes, bordées de mosquées basses, de cours aux murs dentelés, peints de rouge et de blanc. Les palmiers, les mimosas, les sycomores croissent parmi. A peine rencontrons-nous quelques Arabes: ce sont des marchands d'esclaves; ils se rendent à la limite du désert où campe la caravane du Darfour arrivée

d'hier. Elle compte les nègres par centaines, les chameaux par milliers; nous les suivons : voilà le campement!

Si cela n'était pas hideux, cela serait sublime! S'il n'y avait pas là des douleurs inouïes, jamais nos yeux ne se seraient arrêtés sur un plus admirable tableau.

La montagne désolée en fait le fond. Sur le désert sablonneux, sous le ciel resplendissant, se déploie la caravane : tentes vertes, grises, rondes ; les bâts des chameaux empilés en murailles ; les jeunes nègres étendus au soleil, frappant avec des bâtons quelque calebasse tendue de peau, écoutant d'un air stupide ces notes sourdes, sauvage ressouvenir du pays; les chameaux couchés, agenouillés, debout, en files ; les marchands à la longue robe de soie, à la longue barbe, aux traits réguliers et fins, fumant accroupis vers leurs tentes. Sous les bosquets de mimosas et de sycomores, les négresses recueillent des herbes et du bois. C'est la *Smala* de Vernet, avec des proportions décuples.

Nous descendons de nos ânes les yeux éblouis, le cœur serré, sans pensée, écrasés comme on l'est en face de pareils faits entourés d'un tel cadre. Nous nous mêlons à ces groupes. J'avais avec moi un collier, une paire de ciseaux; je les offre à une jeune fille qui vanne des fèves dans un petit enclos formé par les bâts.

Pauvre enfant, à notre vue elle recule. Je m'approche un peu, toute seule, en lui tendant le collier rouge du bout des doigts; elle fait un bond en arrière comme une gazelle effrayée ; les nègres l'entourent, ils la flattent, ils la ramènent: elle prend le collier, mais en tremblant de tout son corps.

Pauvre, pauvre enfant! elle était là dans la naïveté de son ignorance, son buste charmant découvert, une pièce de toile brune attachée à la ceinture et tombant en longs plis jusqu'à ses pieds ; sa tête couverte d'innombrables boucles noires, minces, qui descendaient sur ses joues et sur son cou; les bras gracieusement allongés autour de son van, la figure triste, les yeux fixes de terreur.

Des mains noires soulèvent les plis d'une tente, elles nous tendent un panier bizarrement tressé ; nous y mettons quelque monnaie, et puis nous nous penchons, et nous voyons trois négresses assises sur leurs talons. Celles qui tendent le panier regardent l'argent sans en comprendre la valeur ; Antonio cherche à la leur expliquer, mais elles laissent tomber les parahs sur le sable. La troisième presse un petit enfant sur sa poitrine ; elle est jeune et elle

a les cheveux blancs ; les autres rient, celle-là reste immobile. — Il y a des enclos qui ne renferment que des enfants : il y en a d'autres où sont parqués les jeunes gens : derrière la toile de quelques tentes on voit se dessiner la silhouette des négresses de choix : celles qu'on ne montre qu'aux acheteurs. Des cadavres de chameaux à demi pourris, étalent ici et là leurs chairs pourpres ; les nègres, les Arabes s'asseyent et fument auprès : nul ne songe à les enfouir : de jour le soleil, de nuit les chacals, accélèrent l'œuvre de décomposition.

Nous quittons le campement. Nous ne parlons pas, parce que nous sommes étouffés.

Je ne sais ce qui est le plus triste, la douleur des uns ou l'insouciance des autres. Il y a des souffrances communes à tous : la perte de la liberté, la faim, la soif, les maux du long voyage, la mort des parents tués dans l'expédition, la mort des compagnons dans le désert, les traitements infâmes, l'éternel adieu au pays, à la langue native ; mais il y a des misères spéciales attachées au sort des femmes : les outrages qui les flétrissent avant que la vente sur le marché ne les soumette à une corruption légale, l'asservissement dans le fond du harem, à quelque nature jalouse et violente. — Cette jeune fille, par exemple, jouet de la brutalité des conducteurs de la caravane, elle va être achetée ; un moment elle amusera les caprices de son maître, et sa maîtresse les lui fera longtemps expier. Cette mère, on lui ôtera peut-être son nourrisson, elle ne serrera plus contre elle cette petite tête noire, tout ce qui lui reste de son passé, de l'homme qui était son mari, qu'on a massacré dans cette nuit où l'ennemi tomba sur le village, incendia les huttes, tua les hommes, mit sa main féroce sur tout ce qui était jeune et de vente.

A la pointe d'Éléphantine, avant de se perdre derrière l'antique Syène, le Nil forme un large circuit ; on dirait un lac. Au milieu de ces eaux tranquilles sortent des îles de Syennite, que couronnent des ajoncs : quelques-unes portent un mimosa, d'autres un champ de lupin ; celles-ci opposent au courant leurs noires parois, celles-là le laissent glisser le long de leur plage unie. La rive occidentale, avec ses montagnes de sables, tourne autour de cette anse. C'est sauvage, c'est paisible, c'est étrange. — On rêve ces aspects-là ; on ne les voit pas.

Notre agent consulaire, un Cophte, vient nous voir. Nous le recevons à l'orientale. Pipe, café, orangeade, anisette. — La pipe fumée, le café savouré, l'anisette dégustée, mon mari fait au Cophte une petite prédication sur l'esclavage.

— Ces gens-là ne croient à rien, répond le Cophte, c'est faire une bonne œuvre que de les tirer de leur pays pour leur apprendre à connaître Dieu.

— N'est-ce pas plutôt leur donner une fausse idée de ce Dieu, que de leur en montrer les adorateurs sous l'aspect de voleurs d'hommes? Si on veut les convertir, et l'on fera bien, qu'on leur envoie des missionnaires, des missionnaires qui portent la Bible, non des cordes et des menottes.

— Monsieur, ces gens-là, chez eux, se nourrissent de rats! Il faut les civiliser. — Après cet argument sans réplique, le Cophte se tait. Pourtant sa conscience prend le dessus, et il s'écrie: — C'est un mal, c'est vraiment un mal. — Notre Cophte sait lire, écrire comme tous les Cophtes, qui, grâce à leur instruction, occupent plusieurs charges secondaires dans l'administration. — Il possède un nouveau Testament, mon mari lui laisse le *Voyage du chrétien de Bunian.*

....Les grands aspects d'hier me sont toujours présents. Je vois toujours ces pyramides de granit, blocs immenses mêlés dans un sublime désordre, creusés, troués, lavés par le courant, avec leurs surfaces polies d'un rouge sombre et ce caractère d'éternelle durée qui frappe de respect. Je vois toujours l'île romantique de Philé, jetée verte au milieu des eaux, avec ses palmiers qui se penchent, son temple élégant qu'elle porte au front comme un diamant.

Nous venons d'achever les *Réflexions d'un peintre Genevois.* C'est un très-beau livre, abstraction faite..... des abstractions d'abord; et puis de deux ou trois propositions contre lesquelles je me révolte avec toute la témérité de l'ignorance.

Une des thèses favorites de M. Tœpffer, c'est que le beau de l'art est plus beau que le beau de la nature.

S'agit-il de l'humanité? oui. L'humanité, si charmante soit-elle, porte toujours quelque part une indélébile marque de déchéance. S'agit-il des arbres, des eaux, des prés, des montagnes? non. La chute ici est à peine visible. — L'homme est tombé de plus haut, il reste plus grièvement blessé; la création n'a subi que le contre-coup : elle n'a pas été précipitée, elle a été entraînée.

Mais je laisse l'expression philosophique, je laisse les raisons théologiques du fait, et je dis simplement ce que j'éprouve. Un Claude Lorrain, un Calame me pénètrent d'admiration. Je les aime pour la partie morale, idéale de leurs œuvres, pour le caractère de leur peinture qui n'appartient qu'à eux, et qui est bien le cachet du génie; je les aime aussi et surtout, pour me transporter par la magie de leur art, l'un sur les plages de cette grande mer, en face de ce couchant enflammé qui fascine mes regards; l'autre sur ce sommet d'une Alpe, dans cette région proche voisine des glaces, où l'air est rare mais éthéré, où le ciel, à force de pureté, semble révéler de nouvelles profondeurs, où le saxifrage tremble sous le souffle vif qui vient de passer sous la neige, où l'on n'entend plus le joyeux bourdonnement de l'insecte.—Ah! je les aime pour cela. Mais ils ne s'en fâcheront pas; ils s'en fâcheront moins que d'autres, eux qui ont si souvent brisé leurs pinceaux pour ne pouvoir exprimer ce que leur disait et cette grande mer, et ces solitudes alpestres; j'aime, oh oui, j'aime encore mieux l'œuvre de Dieu que leurs œuvres. Oui, l'œuvre de Dieu est plus belle! Il y plane quelque chose de mystérieux, d'infiniment grand, qui déborde notre âme, et qui dépasse aussi la puissance des premiers peintres. Oui, cette lumière tamisée par les feuilles du chêne; cette lumière qui tombe verte sur l'herbe verte; oui, cet éclat et cette ombre, rien que cela, vous le rappellerez.... vous n'y atteindrez jamais.

Vous pouvez, vous devez *transposer,* vous ne pouvez *reproduire.* — Voilà le mot. Reproduire ce serait créer, et cela, vous ne le ferez jamais.

Puisque les chênes sont venus sous ma plume, je m'en veux servir contre un certain chêne de M. Tœpffer. C'est autant qu'il m'en souvient, un chêne de Karrel-Dujardin: un vieux chêne moussu, déchiqueté. « Vous vous arrêtez deux heures devant mon chêne de Karrel-Dujardin, dit M. Tœpffer, tandis que vous passez tous les jours devant le chêne déchiqueté, moussu de la création, sans seulement le regarder! » — Si dans la forêt prochaine, je n'avais longtemps contemplé le chêne de la création, donnerais-je un coup d'œil au chêne de Karrel? — Mais ceci n'est pas ma raison. — Pendez tout le long du chemin autant de chênes *Karrel* qu'il y a de chênes de Dieu dans le bois, et vous verrez si l'apôtre le plus fanatique de Karrel, tournera la tête pour les voir.

Nous avons le vent contraire : impossible de lutter. Les matelots ont laissé les rames, le courant nous pousse d'un côté, le vent nous retient de l'autre. C'est bien vraiment *la mer*, comme dit Antonio. Si nous ne voyions les côtes, je crois que ce balancement nous incommoderait pour tout de bon. — Les mouches redoublent d'impertinence. Leur importunité s'accroît en raison de votre méchante humeur. Êtes-vous occupé, ennuyé, l'essaim ne vous laissera pas un moment de relâche. Les Égyptiens avaient un Jupiter *chasseur de mouches ;* dans le nombre, celui-là se comprend au moins.

Ce matin nous retrouvons nos deux matelots retardataires. De grosses et belles barques ont passé qui ne nous les ont pas ramenés, mais un petit bateau d'assez piètre apparence les prend et nous les rend ; c'est l'histoire du bon Samaritain. — Nous faisons maigre chère : du *biscuit* ou mieux du *triscuit* à se briser les dents ; on le casse à coups de marteau, on le recasse à coups de mâchoires, et l'on obtient une espèce de farine fade qui s'associe tant bien que mal avec les mets.

Notre pauvre Hassanin nous a fait à Assouan une désastreuse emplette de beurre, de graisse, de je ne sais quoi de pestilentiel qui fait soulever le cœur. La première fois qu'il en mit fondre dans ses casseroles et que l'odeur étouffante pénétra dans la cabine, nous pensâmes qu'Hassanin confectionnait un poison pour les rats..... hélas ! c'était pour les chrétiens. Aigre, tourné, rance, nauséabond, sont des épithètes qui ne rendent pas. Il y a dans cette composition quelque chose d'animal et de corrompu, dont l'idée seule révolte tout notre être. Antonio y a jeté vingt ognons, il l'a fait fondre et refondre, sans en tirer autre chose qu'une combinaison empestée. Nous nous procurons de village en village quelques parcelles d'un beurre qui ne sent plus que la bête, la laine, le rance : on accommode notre nourriture avec cela, et nous nous régalons.

Ces échecs ne troublent ni la paix d'Hassanin ni la bonne opinion qu'il a de lui-même. — L'autre jour : — « Brave Hassanin ! se disait-il, il n'existe pas de cuisinier pareil à toi ! Où est-il celui qui n'aurait pas consommé ce tas de bois ? Dieu te bénisse Hassanin, Dieu te bénisse !. . » Notez qu'il continue à brûler autant de charbon que le chauffeur d'un vapeur de six cents chevaux.

Nous mettons pied à terre au milieu des pois en fleurs : nous voilà dans un village nubien : petites masures de terre, vie en plein air ;

les vaches, les chèvres, les brebis avec leurs agneaux sous les palmiers, chacun dans son enclos de jonc ; celle-ci faisant triste figure devant un tas de paille sèche, celle-là se régalant d'une brassée d'herbe verte ! Les fils d'un métier à tisser s'étendent de ce côté, là une jeune fille dort sur la terre, enveloppée dans son tapis. Toute la population nous suit, cela va sans dire. Nous nous asseyons au pied d'un mimosa. Les femmes s'approchent, les hommes aussi, et les vieillards encore : grandes salutations qui se terminent par : backschich, backschich ! On en donne à toutes les barbes blanches. Les salutations des Nubiens me rappellent celles de la Bible ; le jeune homme ou l'inférieur, se prosterne sur la main, dont il s'empare, tandis que le supérieur se penche sur le cou et le baise. Il me semble voir Ésaü relevant Jacob, ou Joseph pleurant sur Benjamin.

Les femmes sont grandes et belles, elles ont les traits réguliers, la physionomie ouverte ; leurs boucles crépues et ruisselantes de graisse, sont terminées par une petite poire de boue qui les empêche de se redresser ; elles fixent là dedans des fils de coquillages de la Mer-Rouge ; elles en entourent leur cou, leurs poignets, elles les attachent en guise de bracelets aux jambes et aux bras de leurs petits enfants : c'est un préservatif contre le mauvais œil. Tout cela est bien sale, l'odeur pestilentielle du beurre d'Hassanin s'exhale de ces têtes frisées ; mais que de grâce dans ces poses, que de liberté dans les mouvements ! comme ces mères tiennent légèrement leurs beaux nourrissons couchés tels que les a faits la nature, sur leurs bras ou contre leur sein ! avec quelle dignité elles jettent sur l'épaule les plis de leurs longs voiles, et quelle majesté dans ce manteau qui flotte et traîne un peu sur leurs pas !

Mes gants, de couleur foncée, les inquiètent ; elles les touchent, touchent mon visage, et se récrient : je défais le bouton, je tire le gant, toutes les mains se lèvent au ciel avec un *loué soit Allah !*

.....Encore un mot sur la mythologie égyptienne. En y réfléchissant, je l'aime mieux que les autres ; elle a des côtés qui me touchent : le classement des dieux par *triades* — le mari, la femme et l'enfant. — Ces bons petits ménages ont quelque chose d'honnête et de rangé qui satisfait les âmes bien nées. Pourquoi

faut-il qu'ils s'affublent d'attributs si compliqués, et qu'ils se divertissent à les changer entre eux? *Osiris* sous la forme de *Rhé*, *Isis* sous celle d'*Athor!* Qui peut s'y reconnaître? Qui me dira, quand je vois *Phta*, que ce n'est point *Amùn* que je vois, et quand je vois *Amùn* que ce n'est point *Orus!* Pourquoi faut-il encore que les Grecs, brochant sur le tout, voulant se retrouver où ils n'avaient que faire, rapportant les théogonies les plus étrangères à la leur, au lieu de reconnaître bonnement que leur mythologie était la fille quelque peu dégénérée de la mythologie égyptienne, se soient efforcés de deviner leur Jupiter, leur Vénus, sous les noms et sous les types si différents d'Athor, de Sathé et d'Amùn.

L'amour d'Isis pour Osiris, leurs mélancoliques aventures, me semblent révéler des idées d'un ordre bien plus élevé que les tristes unions de la mythologie grecque, que les matérielles amours, que les vices de ses dieux. — Certainement la pensée morale est plus pure ici que là.

Osiris, manifestation de la souveraine bonté, vaut bien Jupiter, manifestation de la force. Où trouver dans la théologie grecque une conception qui vaille celle-ci: Osiris opérant la conquête du monde par la poésie et la musique?

Cléopatre est représentée sur le temple d'Edfou. Nous pensons la retrouver dans une grande figure de femme, sculptée, avec les attributs d'Athor, sur la face extérieure de la tour de droite. Ses traits respirent cette sorte de joie glorieuse que donne la beauté. Les joues sont pleines, l'œil est largement ouvert, le nez noble sans dureté, les lèvres royalement épanouies. L'éclat du pouvoir, l'éclat de l'intelligence, l'éclat de la beauté; toutes les splendeurs rayonnent sur cette admirable tête. Près du grand temple, complètement enfoncé dans la terre, on retrouve le petit temple: le temple de l'Enfantement, érigé sur l'emplacement où la déesse était censée avoir mis au monde le troisième membre de la *triade*, le fils.

THÈBES — *Vis-à-vis de Luqsor. Gourna, vendredi 4 février* 1848. — Journée fatigante, mais riche. — Nous arrivons à dix heures du matin, nous nous mettons sur des chevaux et sur des ânes enharnachés à la turque. Tempête d'ânier. Il en arrive des quatre points cardinaux. « Celui-là *mauvais*, » en montrant le nôtre. « Celui-ci, *kettir tayb*, » en montrant le leur. — Ils nous suivent

demi-heure, s'efforçant en vain de nous faire descendre de nos ânes pour monter sur leurs bêtes.

Champs de pois en fleurs et en gousses, champs de blé vert et d'orge dorée; sur la rive orientale, les colonnades de Luqsor, la chaîne Arabique que l'éloignement fait paraître sombre ; de notre côté, sur la rive occidentale, la chaîne Lybique, craieuse, baignée de lumière et d'un rose chair ! — Des bouquets de palmiers, des touffes de mimosas et de tamarisques jettent leur ombre sur le sol battu. L'air est tout imprégné des frais parfums du printemps.

Nous arrivons au temple du vieux Gourna. Osireï, le père de Ramsès II — Sésostris — l'a commencé ; son fils l'a terminé. L'architecture en est d'une antiquité reculée, mais les colonnes ont moins d'élégance que les autres. Ce ne sont plus des fleurs épanouies, c'est un faisceau de colonnettes un peu renflées vers la base, et coupées net au sommet qu'écrase un chapiteau carré! Nous longeons la montagne, nous traversons l'emplacement désolé du vieux Gourna. Une population de marchands d'antiquités se précipite vers nous : morceaux de caisses de momies, statuettes en terre bleue, pots cassés, amulettes, pieds, mains, ossements, on nous met tout cela sous le nez avec des cris de possédés et des sommations à rendre fou. Cependant ces pauvres gens sont plus intéressants que les Berbères : ils vendent, ils ne mendient pas; et puis ils remercient, ce qui nous semble miraculeux au sortir de la Nubie.

Courte visite à un marchand d'antiquités, *Il signor Triandòfilo*, Grec de naissance. Sa maison est située dans une position admirable. Cinq momies rangées le long du mur de la cour font la grimace au voyageur. *Il signor Triandòfilo* en tient de plus nobles en réserve. Celles-là dorment bien empaquetées dans leur double cercueil. Il a des scarabées en pierre dure; des rouleaux de papyrus, mais les momies ne nous touchent pas, et le seigneur *Triandòfilo* vend ses scarabées au poids de l'or. — Nous nous rabattons humblement sur des statuettes en terre cuite.

Longue station au Memnonium, palais et temple de Ramsès II. Nous y trouvons un magnifique mélange de chapitaux en forme de tulipe fermée, et de convolvulus ouverts. Nous nous arrêtons sous ces colonnades, devant cette cour entourée de colosses, surtout devant cette gigantesque statue de Sésostris, brisée, renversée, dont il ne reste plus que la tête, une épaule, la poitrine, et

qui, mutilée de la sorte, écrase encore l'imagination. Elle est de granit, d'un seul bloc : on reconnaît les bandes polies de la coiffure, la pose classique, le grand air de la statuaire égyptienne.

Memnonium n'est pas le vrai nom de l'édifice ; les Grecs qui rapportaient tout à eux, ont vu le nom de leur Dieu *Memnon* dans celui de *Mayamoun,* épithète donnée à Sésostris, et peut-être aussi dans celui de *Memnonia ,* nom des tombeaux.

Les mouches d'Egypte, sous forme de vendeurs *de pieds et de mains*, nous obsèdent de façon à ne pas nous laisser respirer. C'est une calamité : linges de momies, jaunes, puant le musc : colliers de momies, bagues de momies, rien n'y manque! — Et pourtant, Dieu retrouvera le germe de vie dans cette poussière!

Nous traversons des champs fleuris pour nous rendre aux deux Colosses de la plaine.— Les deux statues dominent l'étendue. Elles sont assises les mains allongées sur les genoux. Leurs traits, mutilés par les siècles, leur pose, respirent cette impassibilité égyptienne qui s'harmonie merveilleusement avec le grand silence, avec les grandes lignes, avec les vastes horizons de l'Afrique. On dirait l'esprit de l'ancienne Egypte, planant immobile sur l'antique Thèbes. Le Nil coule lentement au loin, des senteurs printannières, suaves comme celles qui émanent de la vigne en fleur, pénètrent chaque souffle qui passe sur la prairie. Les colonnes du Memnonium se dressent au pied de la chaîne Lybique, les deux Colosses passent la montagne du buste entier. Dans les champs fleuris, à leurs pieds, paissent ving troupeaux. Les femmes fellahs, voilées, accroupies, les gardent immobiles : les chèvres broutent ici; voici trois chevraux d'un jour couchés dans cette belle touffe verte : les chameaux fourragent là, les buffles tout à côté, les vaches encore et les ânes.

Qu'il y a de paix dans cette scène, comme il fait bon s'étendre dans l'herbe, respirer à longs traits cet air embaumé, laisser perdre son regard au fond de ce ciel bleu, écouter le bêlement de ces brebis, caresser ces doux chevraux, se pénétrer de ce calme, et puis contempler ces deux figures dont l'ombre grandit sur le sol, toujours solennelles, toujours placides!

Le soleil se lève et le soleil se couche sans que tu vibres jamais plus, Colosse de Memnon ; mais que j'aime mieux ton silence! que tu me dis de plus grandes choses en te taisant ainsi! — Je te donnerais dix temples, et, si l'on me pressait, j'en donnerais vingt,

pour ces géants assis dans la plaine, avec ces horizons, ces couleurs, ces troupeaux, ces fellahs, cette page de la vie patriarcale ouverte devant moi.

Medinet Abou, temple et palais, nous a causé quelque déception. Il y a d'imposantes masses architecturales — deux temples et un palais réunis — l'Aréa du second temple est majestueux, à double rang de colonnes; le sol est jonché de débris. Mais Philé, Ombos, Edfou, Esneh rendent difficiles. — Les constructions de Medinet Abou sont fort enterrées, mal aisées à démêler; les ignorants, ceux qui voient avec les yeux plutôt qu'avec la science, ne trouvent rien là qui les émerveillent.

Qu'on s'approche des murs cependant, et l'on comprendra le caractère de Medinet Abou. — Ce caractère, qui le rend cher aux savants, est celui d'une richesse infinie. Richesse de peintures, de sculptures, de hiéroglyphes. Il n'y a pas une colonne, pas un pan de muraille, pas une corniche, pas un recoin, qui ne soit gravé, écrit, coloré. — On y retrouve des scènes de bataille. On y voit Sésostris, recevant et faisant soigneusement enregistrer par son secrétaire quelques milliers de *mains coupées!* — O douces mœurs de l'ancienne Egypte! — On le voit tendre son arc, les pieds sur la tête de ses prisonniers. On le voit, monté sur son char, produire d'un jet de flèche cet inconcevable chaos de corps, de jambes et de têtes, au moyen duquel les artistes de ce temps exprimaient une défaite. — L'histoire, les détails de la vie religieuse, ceux de la vie ordinaire, tout est là. — On pourrait passer huit jours, huit semaines, huit mois et peut-être huit années, à sonder les trésors de Médinet Abou, sans en trouver le fond.

Pour nous qui n'avons pas tant d'ambition, nous allons voir l'emplacement du lac, sur lequel passaient les morts qu'on transportait dans la vallée des tombeaux. — De là le Caron, la barque mythologique. — Le lac de Memphis s'appelle encore *Birket el Karoun.* Un champ de blé a remplacé les tristes ondes.

Nous suivons la lisière du désert. D'un côté, nappe de verdure, avec des plantations de lin aux fleurs bleues, avec des flaques d'eau où nagent les canards sauvages; de l'autre, sables, et sables encore. Un chacal passe devant nous, sa proie dans la gueule; des aigles et des vautours planent les ailes immobiles sur nos têtes. Nos ânes trottent au milieu de la pelouse couverte de petits iris bleu-foncé.

Voilà de ces journées brillantes de sérénité, où la nature chante la gloire de Dieu, où le cœur chante son amour.

Les pyramides de Giseh grandissent : il nous faut trois heures pour y arriver ; elles prennent peu à peu des proportions gigantesques. Les deux premières se dressent en montagnes devant nous.

Tout à coup, la tête du sphinx enterré jusqu'à la poitrine, du sphinx qui tenait dans ses bras un temple, cette tête noble malgré ses lèvres mutilées et son nez brisé, sort des monticules sablonneux. A côté des pyramides, elle reste colossale.

Je n'oublierai jamais cet aspect : ciel sans bornes, désert sans bornes, ces masses énormes, un côté lumineux, l'autre sombre ; et le sphinx largement couché au milieu.

Les Bédouins accourent; d'abord un, et puis deux, et puis cinq, et puis vingt.

— *Monsir! Montir, descendir, allir, bibir, mangir!* — C'est le turc de Molière.

— Pazienza, pazienza. Prima *mangir*, poi *bibir* dopo *montir*.

Cette fois, trêve aux souvenirs historiques. Que ce soit ici le tombeau de Chéops, celui de Képhren son frère, celui de Cinérinus son fils. *Je ne me daigne pas*, comme disait François, d'en savoir quelque chose.

Nous nous demandons comment nous monterons là haut.

La grande pyramide, celle qu'on gravit, est dépouillée des pierres lisses qui la recouvraient ; reste une surface raboteuse : blocs énormes sur blocs énormes. S'élever à quatre cent quatre-vingts pieds du sol sur ce plan raide, cela rend pensif. — Il faut s'exécuter ; nous avons tourné le sphinx, nous avons déjeuné sous un rocher ; la nuée bédouine nous presse et nous oppresse.

Je ne dis rien du costume de ces honnêtes gens; le fou rire nous prend, rien que d'y penser. Tels qu'ils sont, ils s'emparent de nous ; à l'un la main droite, à l'autre la gauche, et : *sù*, *buono*, *tayb*, *very good!* en quatre langues nous sommes enlevés et *subtilisés ;* — nous enjambons quartiers de roc sur quartiers de roc. Un bloc qui ne nous va qu'à la ceinture, qu'au front, qu'est-ce que cela? s'embarrasse-t-on pour si peu? a-t-on un corps seulement? — On vole; la pyramide va s'élevant en haut, l'abîme va s'approfondissant en bas, rien n'étonne. Seulement, ces enragés Bédouins courent comme des chats, le souffle nous manque, les jambes aussi.

Un instant ; respirons. Nous nous asseyons sur un rebord large de deux mains, nous posons les pieds sur un autre rebord large de deux pouces; mais il y a tant d'animation dans cette scène, ces hommes puissamment forts nous communiquent si bien leur confiance, que nous ne pensons pas à réfléchir. Réfléchir, ce serait d'ailleurs vouloir tomber la tête la première.

Ici, nos Bédouins, qui ne sont pas des Bédouins mais des fellahs de race arabe, vivant au village sous un scheik dont ils disent pis que pendre, commencent leur monotone concert de *baskchich.*

— *Baskchich ! lah Scheik, Scheick, bolet* — méchant, *tüt mangir*, *tüt bibir!* Bakschich Achmet, bakschich Ali, bakschich Méhemet!

— Tayb! tayb! ma se parlate bakschich sopra la piramida, addio al bakschich ! —

Un des apprentis bédouins, qui nous prend pour des Anglais, s'écrie dans un élan d'enthousiasme :

« — English, very good! tutti gli altri, *francese, italiano, tedeschi*, la bastonata ! la bastonata a tutti! Francese, cattivo! »

Le vieux renard à barbe grise qui guide mon mari saute sur le malencontreux gamin ; il n'est pas sûr que nous soyons Français, mais il est certain que nous ne sommes pas Anglais.

« — English, cattivo! » crie l'étourdi pour racommoder ses affaires. « Francese buono, Kettir tayb! La bastonata a tutti gli altri! — »

Là-dessus, je prononce un discours à la fois simple et diplomatique : — Inglese, buono! Francese, buono! Italiano, buono, Tedesco, buono! Beduino, buono. »

« Tutti, tutti, *buono !* » interrompt un de nos Bédouins, en promenant son bras d'un horizon à l'autre. Le pauvre homme a peur que je ne fasse le tour du monde.

En marche! la pyramide grandit à mesure des enjambées. Nos hommes nous encouragent ; ce sont des flatteurs déterminés, servant à chacun le mets qu'ils croient de son goût, — Monsieur *grand !* madame *grande!* » C'est dommage.

Nous touchons à la plate-forme ; nous y voilà. Dominer cette immensité! — Tout près, la seconde pyramide coiffée de son chaperon de dalles plates ; tout autour, pyramides : dans le lointain, celles de Saccarah : à nos pieds, des tombes ; derrière nous, les sables s'unissant aux cieux ; devant, la plaine verte ; vers ces pal-

miers, le champ de bataille de Bonaparte ; après la plaine, contre la chaîne Arabique, les minarets du Caire et la citatelle un peu voilée par les vibrations de l'air ; en bas, des oiseaux de proie qui planent, et semblent collés à la terre!

Un de nos Bédouins nous offre de descendre la pyramide où nous sommes, d'aller à la seconde, de grimper au faîte, le tout en cinq minutes, et pour dix piastres ; nous en avons mis dix-huit à gravir la première. — Accepté.

Le Bédouin arrive sur le sable, on dirait une fourmi. Il s'accroche au mur, le voici qui atteint les pierres lisses, il avance avec précaution, il est au sommet ; j'en reviens à ma comparaison : c'est une fourmi dressée sur ses pattes de derrière. A notre tour. La descente, de même que la montée, n'est rien : un Bédouin de chaque côté ; on ne marche pas, ont saute d'un élan, avec quatre cent quatre-vingts pieds de vide devant soi ; et l'on n'a pas peur, et l'on arrive toujours juste, et l'on est si bien en train de sauter, qu'on ne ferait pas difficulté d'en finir d'un bond avec toute la pyramide.

Après la lumière, les ténèbres ; après le bon air, l'étouffement des caveaux. — Deux Bédouins par personne, dix en queue, et nous enfilons un étroit passage taillé dans le roc. Il suit un plan incliné; on glisse sur la pierre polie, quelques entailles creusées de distance en distance retiennent seules les pieds ; tantôt le plafond se rapproche tellement du pavé qu'il nous contraint à ramper, tantôt il s'élève à d'incommensurables hauteurs. On arrive, ici grimpant, là se traînant, dans une grande salle, devant le sarcophage de granit qui contenait la royale momie. Tout cela ; cet entassement de rochers, tant de sueurs, tant de pleurs — car le pauvre peuple d'Egypte travaille depuis trois mille ans sous le bâton! — tout cela pour garder la poussière d'un homme!

Nos Bédouins s'accroupissent et cherchent dans la poussière avec des mains actives. Nous ne comprenons pas. L'un d'eux se détache; il vient m'apprendre qu'un Mylord a jeté naguère une poignée de parahs en l'air..... on les cherche encore : l'insinuation est claire,

..... Voici comment, au Caire, Méhemet entend la liberté du travail. — Il y a dix jours, on voyait passer dans les rues, enchaînés escouades par escouades, des enfants de huit à douze ans. La force armée les conduisait dans les manufactures du vice-roi pour y être *ouvriers à vie*. Les soldats du vice-roi parcouraient les quar-

tiers du Caire en *pressant* la population enfantine. Le soir, on informe les parents que leur fils travaille à perpétuité dans telle filature, dans telle raffinerie, et tout est dit ([1]).

Jeudi, 24 février 1848. — Depuis deux jours nous parcourons, Jeannette et moi, les bazars. Ce côté-là est un des plus curieux du Caire. — Sans compter les séances chez les marchands, toujours caractéristiques, ou pénètre dans beaucoup de quartiers qu'on eût ignorés faute de ce petit brin de futilité féminine.

Les étoffes se vendent, comme chaque objet, dans un bazar spécial. Une grande porte, et l'on se trouve au milieu de rues divergentes, toujours couvertes du plafond de bois. — Le négociant fume, accroupi sur son plancher à hauteur d'appui. Les marchandises s'empilent dans un espace de quatre pieds, l'acheteur s'assied sur le devant quand il y a place, reste debout quand il n'y en a pas. La vente s'opère avec un inaltérable flegme. Le négociant demande froidement trois fois la valeur de l'objet ; on refuse ; des deux parts indifférence affectée ; on regarde de côté et d'autre, on parle de la pluie et du beau temps, c'est le cas de dire aux chalands « dormez, » comme nos Bédouins des pyramides.

Les étoffes se vendent par pièces ; une seule suffit aux vêtements étroits des dames d'Orient, les nôtres en exigent deux. Il faut les trouver, les trouver pareilles, là gît la difficulté; chaque marchand en possède quatre ou cinq, variées bien entendu, pliées dans un mouchoir de soie ou entassées dans un coin. Nous parcourons vingt boutiques, les commissionnaires officieux s'empressent, ils vont d'Habib à Hamed, d'Hamed à Hassan ; pendant ce temps, nous regardons sans nous lasser cette foule imposante et silencieuse ; les vieillards à longue barbe, les enfants florissants de santé, les femmes aux grands yeux qui jettent sur nous un lent regard. Voici un Santon, sale, l'air égaré, nu jusqu'à la ceinture et le reste en haillons. Voici une jeune mère qui conduit son fils à la manière du pays, sa main posée sur la tête de l'enfant. Voici la marchande d'oranges, sa corbeille pleine de fruits posée sur les cheveux, cinq pommes d'or dans chacune de ses mains qu'elle tient élevées à la

([1]) Quelques personnes affirment que les enfants vont chaque jour prendre leurs repas et dormir chez leurs parents : cela me paraît impossible. Toute la journée s'écoulerait dans ces pérégrinations ; et puis, comment s'assurer du retour régulier des enfants à la fabrique? Les troupes entières du pacha ne suffiraient pas à courir après les réfractaires.

façon des statues d'Isis. Tout cela va, vient, disparaît; et pendant ce temps, Antonio nous trouve le dernier exemplaire d'une pièce *à peu près* semblable à celle que nous venons d'acheter.

Voici le bazar des joailliers : de chaque côté de la rue, une rangée de niches ; dans chaque niche, un homme qui tape et lime sur un coffre de bois brut ; et puis, au fond, un brasier.

— Où sommes-nous?

— Dans le quartier des joailliers.

— Et les joailliers?

— Les voilà, ce sont ces hommes.

Nous allons de l'un à l'autre, nous demandons des perles de la mer Rouge. Celui-ci tire de son coffre deux mauvaises *Lulli* — c'est le nom des perles — celui-là fouille dans son sein, y prend un morceau de papier sale, et nous montre quatre perles microspiques. Le commissionnaire nous en apporte deux poignées ; on les vend au poids, nous ouvrons de grands yeux, mais elles sont bossues et trop chères de moitié. On nous offre quelques bracelets, de ceux qu'on vend aux femmes fellahs ; ils ont du caractère. Ce bracelet est épais, travaillé au marteau, formé d'une massive barre d'argent. On nous fait voir les calottes d'or que les dames appliquent au fond de leur tarbousch; elles ressemblent à des patères de rideaux en cuivre soufflé.

Les joailliers font ce qu'ils vendent, et ne travaillent que de commande. Tout cela est fort mesquin et fort laid.

Les Arabes croient le pacha mort. Ils prétendent qu'on l'a embaumé, puis embarqué et envoyé à la rencontre d'Ibrahim-Pacha, qui revient de Naples.— Il y avait dans le peuple quelque tendance à l'émotion, on la réprime au moyen d'un dérivatif : trois cents coups de bâton à qui prononcera le nom de Méhemet-Ali! — les Européens exceptés, cela va sans dire. — Il n'y a qu'eux de libres ici. Tant que le gourdin reste aux mains du pouvoir, cela va bien, mais s'il changeait de maître!...

Il s'accumule en Egypte un effrayant capital pour l'avenir : lorsque le jour de la solde sera venu, faudra-t-il beaucoup s'étonner si l'on y ajoute les intérêts, voire les intérêts des intérêts?

ESSAI

SUR

LES LÉGISLATIONS BARBARES.

Section II [1].

De la Famille.

Au début de l'histoire romaine, nous trouvons encore la famille théocratique ; bien plus, la religion est essentiellement une religion de la famille ; le culte domestique, *sacra privata*, s'est conservé à côté du culte public, *sacra publica*, jusqu'à la chute du polythéisme. La religion de l'Etat ne fut, même dans l'origine, qu'une reproduction du culte de la famille, appliquée à la cité. Elle avait sa base dans le culte de *Vesta*, protectrice du foyer domestique ; les dieux romains par excellence étaient les dieux familiaux : les *Lares*, dieux de la maison, les *Pénates*, dieux des ancêtres, les *Dii hospitales*, qui consacrent l'asile domestique, le dieu *Genius*, qui préside au mariage, *Manus*, dieu de la sépulture, *Terme*, dieu du champ patrimonial.

Ce caractère privé de la religion romaine distingue Rome entre toutes les nations, et explique l'énergie qu'y a toujours montré la constitution de la famille, la notable influence qu'elle a exercé sur l'Etat.

Quelques traits de la famille romaine, l'identité primitive du lien juridique et du lien religieux, son caractère sévère, absolu, son unité puissante, le despotisme du père, l'absence de liberté et de personnalité dans les membres sembleraient une importation de l'Orient, mais la monogamie, qui règne à Rome encore plus rigoureusement qu'en Grèce, est une différence qui suffit pour interdire toute assimilation. Partout où il existe, le mariage monogamique protège et relève la femme ; l'épouse romaine n'a pas joui de l'indépendance précoce, trop précoce peut-être qu'a eue la femme athénienne, et celle-ci aurait pu cependant lui envier l'importance et la dignité qui lui étaient accordées dans la sphère de la famille. La logique des jurisconsultes fait de la femme mariée une dépendance de son mari, la déclare incapable d'être sujet de droits et auteur par elle-même d'un acte juridique, la place au rang de fille de son mari et de sœur consanguine de ses propres enfants, vu qu'elle est dans la main du mari, *(in*

(1) Voir pour la première partie de cet article, notre précédente livraison, page 592 de ce volume.

manu) comme les enfants sont dans la puissance du père, *(in potestate)*. Mais cette infériorité juridique n'empêche pas la femme romaine d'être la seconde dans la famille, honorée par le mari, comme la seule qui puisse lui donner une famille sur laquelle s'exercera son droit de père, par ses enfants qui, s'ils n'ont pas à trembler devant son autorité, lui doivent néanmoins la même piété qu'au chef de la maison.

La condition domestique des femmes détermine leur condition sociale; à Rome, elles n'exercent pas sur les affaires publiques l'influence immédiate qu'on a remarquée en Grèce, surtout dans les derniers temps; en revanche, leur position est supérieure dans la famille qui, ici, fut longtemps le principal centre de vie sociale; ce que la femme romaine perd en indépendance, elle le regagne en considération; ce qu'elle a de moins aux yeux du droit, elle l'obtient de plus dans les mœurs. Lucrèce, personnification d'une révolution patricienne; Virginie, personnification d'une révolution plébeïenne, attesteraient au besoin l'influence morale et directe qu'a exercée à Rome, sur l'Etat, la femme, dans quelque condition qu'elle fût.

Les trois formes du mariage appartiennent à la première des périodes historiques que compte la famille romaine. La plus solennelle, la *confarreatio*, est une sorte de communion en présence de 10 témoins; c'est la forme patricienne; les enfants issus de ce mariage sont seuls aptes à certaines fonctions religieuses. La seconde forme, la *coemptio*, n'est autre que le mariage héroïque, l'achat; elle est employée par les patriciens et par les plébéiens. La troisième, *usus*, est proprement un mode d'acquérir la puissance maritale: la femme qui a vécu avec son mari pendant un an tombe *in manu*, si elle n'a eu soin d'interrompre la prescription en passant pendant le cours de l'année trois nuits consécutives hors du seuil conjugal. A cette forme de l'usage se joint une cérémonie conjugale distincte et qui consistait probablement dans la conduite solennelle de l'épouse au domicile de son mari avec la formalité des flambeaux et de l'eau lustrale. Autrement il faudrait admettre que l'enfant, conçu dans la première année, n'est pas légitime, attendu que, lorsqu'il a été conçu, la prescription n'étant pas acquise, le mariage n'était pas parfait. On sait, au contraire, que les patriciens commencèrent à se servir de cette forme usitée d'abord seulement par les plébéiens, afin d'éviter que la femme ne tombât *in manu;* pour cela on interrompait chaque année la prescription comme il a été dit tout-à-l'heure; preuve évidente que, lors même que la manus n'était pas acquise, il y avait cependant mariage légal et susceptible de donner naissance à des enfants légitimes, *(justum matrimonium)*.

Très complète par rapport aux biens, en ce qui concerne la personne, la puissance du mari ne l'était pas au même degré que la puissance paternelle, à laquelle on l'assimile. Ainsi le mari n'aurait

pu vendre sa femme, tandis qu'il pouvait vendre ses enfants. Il n'aurait non plus exercé seul le droit de vie et de mort; quelle que soit la faute dont la femme s'est rendue coupable, elle est jugée par un tribunal domestique auquel ses proches sont appelés.

Si la femme en puissance survivait à son mari, elle ne rentrait point dans la famille paternelle; tout lien avec celle-ci avait été rompu par le mariage, qui était considéré comme une émancipation ; en conséquence elle passait comme une partie de la succession sous la tutelle du plus proche agnat de son mari défunt.

De l'aveu des jurisconsultes romains, la puissance paternelle à Rome était la plus rigoureuse qui ait jamais été connue (1). C'était le pouvoir du patriarche sans le tempérament que lui apporte le besoin religieux de se perpétuer dans ses enfants. Aussi ne cherchez pas dans les traditions romaines ces entrailles paternelles, ces tendresses, ces prédilections dont la Bible est remplie ; le père romain est un maître, un juge, souvent impitoyable ; son pouvoir est terrible autant que vénéré; sa sévérité éclate en traits que nos mœurs adoucies ne sauraient plus comprendre (2).

Ailleurs, le père représente la famille; on dirait que le père romain a une famille en vue de lui-même; elle est sa propriété, sa chose, sa richesse, sa considération; ses enfants sont ses premiers esclaves; s'ils acquièrent par leur industrie, c'est lui qui en retire le profit; s'ils s'illustrent dans la vie civile, c'est encore lui qui en aura l'honneur; les emplois les plus élevés de l'état ne sauraient soustraire le fils de famille à la puissance que son père a sur lui. Le fils qui se marie, son père vivant, acquiert pour son père la puissance maritale sur la femme qui s'unit à lui, la puissance paternelle sur les enfants qui lui surviennent.

La puissance paternelle ne trouve son terme que dans la mort du père; l'âge n'émancipe point; le père peut par une émancipation volontaire briser le lien qui l'unit à son fils, mais cela même est un acte de sa souveraineté ; du reste la rigueur de ce droit de famille se retrouve encore dans l'émancipation; une fois la puissance paternelle enlevée, le fils devient aussi étranger à son père, à sa famille, que s'il ne leur eût jamais appartenu, et n'a plus rien à prétendre aux biens qui lui seraient échus, s'il n'avait pas été émancipé.

L'adoption peut créer le droit de la puissance paternelle à l'égard d'un étranger; dans ce cas l'adopté cesse aussi d'avoir aucune relation avec sa famille naturelle.

(1) *Caius* dit de la puissance paternelle : Fere enim *nulli alii* sunt homines qui talem in filiis suis habent potestatem qualem nos habemus.»

(2) L'histoire a mentionné les Brutus, les Cassius, les Fabius Eburnus, les Scaurus, qui firent mettre à mort leurs fils passés au parti des factieux; Cassius le fils venait d'être consul.

Partout où s'étend la puissance du père, la famille s'étend aussi; par famille il faut entendre ici la famille dans le sens restreint, *domus*.

Ceux qui sont sous la même puissance, ou y seraient si leur père commun n'était pas mort, forment la famille civile, dans le sens étendu, (*agnatio, familia.*)

L'aggrégation des familles issues d'une même souche dont le nom est ajouté à celui de la famille et de l'individu forme la *gens* ou famille politique, dont les membres conservent entr'eux une certaine solidarité ainsi qu'un lien religieux. C'est dans la *gens* que le père de famille trouvait au besoin des héritiers pour perpétuer sa maison, des tuteurs pour sa veuve et ses filles, des juges pour le tribunal domestique, des conseillers pour les affaires de quelque gravité, des appuis naturels dans ses candidatures, dans ses procès et dans ses entreprises.

La parenté de sang, *cognatio*, qui comprend les parents par les femmes, était, dans l'ancien droit, comptée à peu près pour rien.

Telle est dans le commencement la famille romaine, organisation originale, que l'on dirait inventée pour maintenir l'unité de la race, la discipline domestique, l'intégrité des mœurs, le respect des traditions, et la religion de la famille, si des institutions pareilles s'inventaient.....

Ce que l'induction fait présumer de la force de résistance dont était douée la famille à Rome, l'histoire le confirme; puisqu'attaquée dès l'abord par des causes de destruction, dont l'énergie et l'intensité sont toujours allées en croissant, elle a pourtant survécu aux institutions politiques qui s'étaient entées sur elle, et à la religion même qui avait consacré son berceau.

Il faut chercher le principe de toutes les luttes que la famille romaine a eu à soutenir, le germe de ses révolutions ultérieures dans l'apparition de l'élément plébéien, et le commencement de la période dans laquelle la constitution primitive a reçu les premières modifications notables doit être fixé à l'époque où, par la révolution des douze tables, les deux peuples, l'un subordonné, l'autre dominant, qui composent le peuple romain, se réunissent en un seul, dans lequel le patriciat ne se distingue plus que par des priviléges religieux et l'interdiction des alliances plébiennes.

La *plebs*, qui s'est formée dans l'asile de la cité, comme les clients dans celui de la famille, ne faisait pas partie des *gentes* et, par conséquent, du vrai peuple romain, *populus*; or le droit familial, et en général le droit civil était l'apanage exclusif des gentes. La plebs, puissante par son nombre, revendiqua en toutes occasions le droit de participer à ce privilége précieux. Cette demande était juste, et le moment vint où il ne fut plus possible aux patriciens de l'éluder; mais, d'un autre côté, comment concilier la concession du droit civil aux plébéiens avec le droit sacré des gentes sur lequel ce droit civil repose; comment concéder le mariage religieux, le sacerdoce du pouvoir paternel, la

propriété consacrée à une foule sans ancêtres, sans auspices? C'eût été aux yeux des Romains d'alors organiser la plus impie confusion, saper la république par la base! On transigea; les rapports civils des plébéiens furent réglés à l'instar de ceux des patriciens, par un droit particulier qui n'avait pas la consécration religieuse. Mais du moment que la plebs avait un droit civil qui n'était pas religieux, la distinction entre l'élément purement juridique que contenait le droit sacré et l'élément religieux, qui lui était associé, éclate; la réaction de ce fait sur le droit patricien lui-même se fera sentir tôt ou tard.

La lutte que l'histoire indique dès l'entrée entre l'élément patricien et l'élément plébéien, se reproduit maintenant dans le droit, sous la forme de l'opposition entre le *droit civil* (jus civile), formaliste, strict, inexorable, et l'*équité*, principe subordonné, qui adoucit les rigueurs et tourne les impossibilités pratiques du droit strict. Les patriciens voudraient d'abord s'en tenir au droit strict et se le réserver, mais par le rapprochement et finalement le mélange qui se fait entre les classes de la société durant l'époque qui succède aux douze tables, il arrive qu'ils sont souvent dans le cas d'invoquer l'équité. En outre, le droit civil, par la publication des formules sacrées, par la concession du *commercium*, accordé déjà dans les douze tables, et par celle du *connubium*, qui eut lieu plus tard, cessa d'être un mystère et un privilége pour devenir commun à tous les citoyens. Ainsi la dualité, qui fait le fond de la vie juridique à Rome, se maintient; mais les éléments dont elle se compose se transmutent avec les circonstances, suivant le mouvement de la société.

Le premier changement intérieur essentiel que subit la famille depuis l'admission des plébéiens au droit familial, fut l'introduction du mariage *libre;* c'est-à-dire d'un mariage qui produit des enfants légitimes et sur lesquels s'exerce par conséquent la puissance paternelle, bien que par ce mariage la femme ne tombe pas in manu (1). L'époque de cette innovation ne peut guère être fixée avec certitude, mais il est probable qu'elle coïncide avec celle de l'emploi de la forme de mariage par usage de la part des patriciens; il est probable aussi que le principal but que l'on eût en vue en l'introduisant, fut moins d'éviter à la femme les inconvénients de la manus que d'épargner au père de l'épouse la perte de ces droits de puissance paternelle dont les pères romains se montraient si jaloux.

Par le mariage lâche ou libre, la femme restait sous la puissance de son père, mais les enfants tombaient sous celle du mari; ici, comme toujours, l'ancien droit romain pousse à la rigueur les conséquences du principe qu'il a posé : non seulement la femme n'était pas soumise au

(1) Cic. Topica : « Genus enim est uxor ejus duæ formæ, una matrum familias, earum quæ in manum convenerunt, altera earum quæ tantummodo uxor habentur. »

mari au même point que la femme in manu, mais elle en était vraiment indépendante et son père, qui n'avait abandonné aucun de ses droits sur elle, pouvait la forcer à revenir chez lui contre son propre gré et celui de son mari (1).

De même que sa personne, les biens qui pouvaient écheoir à la femme étaient complètement indépendants du mari; la femme, ou plutôt son père ou celui qui le représente en pouvaient seuls disposer.

C'est là peut-être une des défectuosités les plus graves de cette forme; il en résulte qu'il n'y a ni communauté de sort, ni proprement ménage; la femme n'est pas une épouse, mais une associée dans le but d'engendrer des enfants. Cependant comme il était juste que la femme participât pour sa part à l'entretien commun, l'usage s'introduisit de donner aux femmes une dot, tirée des biens de la famille et dont, dans l'origine, le mari acquérait la pleine propriété.

Longtemps le mariage libre resta l'exception et le mariage strict la règle. Cependant, dans les derniers siècles de la république, le premier paraît s'être assez multiplié, même dans les classes supérieures, puisque Caton l'ancien, parlant en faveur de la loi *Voconia*, dont le but était de restreindre les héritages des femmes pour les citoyens de la première classe du cens, se plaint de l'indépendance excessive qu'assure à la femme mariée ses biens paraphernaux.

Lorsque, vers le VIme et le VIIme siècle, les divorces commencèrent à devenir fréquents, on chercha à assurer à la femme répudiée la reprise d'une partie de ses biens. La femme mariée librement perdait sa dot; la femme en puissance tout ce qu'elle avait jamais eu; pour parer à cet inconvénient, on força le mari à donner caution pour les biens que sa femme apporte, (cautio rei uxoriæ). Les biens pour lesquels il est donné caution sont, du reste, considérés comme propriété du mari. Quelquefois on stipulait, en accordant la dot, qu'elle serait rendue dans le cas où le mari viendrait à mourir le premier.

L'institution des tuteurs datifs et optifs, contemporaine de la précédente, conduit au même but, l'émancipation de la femme. Etant en état de minorité perpétuelle, celle-ci venait sous la tutelle de son agnat le plus proche à la mort de son père, ou, si elle était in manu, sous celle de l'agnat de son mari. Tutelle instituée moins dans l'intérêt de la femme que dans l'intérêt qu'a la famille à la conservation des biens que la femme peut posséder. Il fut permis d'indiquer par testament des tuteurs différents, ou même d'autoriser la pupille à choisir son tuteur. Naturellement ces tuteurs, moins sévères parce qu'ils n'avaient pas le même intérêt à la sévérité, accordaient aux femmes une liberté

(1). Le *Stichus* de Plaute roule uniquement sur cette donnée d'un père qui veut, injustement et contre le gré des intéressés, ôter sa fille à son gendre.

qui faisait dire à *Cicéron* que la tutelle des femmes n'est plus qu'apparente et que ce sont les tuteurs eux-mêmes qui sont tenus en pupille par celles qui les ont choisis.

L'avènement de l'empire ouvre une troisième période ; dans la précédente, l'élément du droit lutte avec l'élément religieux et arrive à se dégager; maintenant le combat cesse; l'élément religieux a succombé; l'ancienne foi s'éteint, battue en brèche des deux côtés par la pensée et par les faits. Rome, lorsqu'elle rassemble dans son Capitole les cultes étrangers, a déjà perdu le sien propre, dont l'essence était justement dans cette union intime de la théologie romaine et du droit qu'on remarque dans les premiers temps. Considéré d'une manière plus générale, le polythéisme, en s'universalisant, est bien près d'abdiquer; il était une transition entre le Dieu exclusivement national des premiers peuples et le Dieu de l'humanité; la conquête du monde connu par une cité détruisant dans la religion tout élément de nationalité, était le premier pas pour arriver au Dieu unique, libre, spirituel, que déjà la philosophie pressent et qui va se révéler ailleurs. Pour le moment, c'est César seul qui a détrôné Jupiter et la flatterie qui le divinise est la meilleure preuve de l'athéisme général. La religion polythéiste s'en va, mais elle n'est pas remplacée; l'intérêt matériel est devenu la religion commune, le droit, dans la bouche de l'empereur, législateur suprême devant lequel disparaissent tous les pouvoirs politiques, le droit tend donc à devenir purement le dictamen de la convenance relativement aux intérêts privés ; le droit sacré, le droit théocratique n'est plus qu'un souvenir suranné: le droit public n'est plus guères qu'un droit administratif. L'élément juridique, qui repose sur la généralisation des intérêts, est complètement maître du terrain; remarquons toutefois que son triomphe a dépassé le but; car l'idéal n'est pas que le principe juridique exclue le principe spirituel, mais qu'il le limite et se concilie avec lui.

Les changements que la famille a commencé à éprouver se poursuivent et se complètent. Le mariage lâche, qui, du temps de Cicéron, était moins considéré que le mariage strict, puisqu'il ne donnait pas à l'épouse le titre vénéré de *mater familias*, est devenu la règle générale et *Ulpien* nous apprend que le nom de mère de famille n'est plus accordé qu'à l'épouse *sui juris*. Cette inversion dans les désignations révèlerait à elle seule la révolution qui s'est opérée dans les mœurs. — Sauf l'obligation de restituer en cas de divorce, le droit du mari sur les biens de la femme était absolu : en faire un usufruit eût répugné à l'idée que les Romains se faisaient du chef de la famille; le mari pouvait donc aliéner le fond dotal, et avait une action contre sa femme, quand elle avait détourné quelqu'un des objets de la dot. Sous le règne d'Auguste, la loi Julia exigea le consentement de la femme pour aliéner ou engager le fond dotal; on ne voulut pas que la femme

répudiée pût être renvoyée avec une créance illusoire sur un mari ruiné.

Jusqu'ici nous avons vu la famille perdre en unité ce que la femme gagne en liberté ; elle subsiste néanmoins, et si elle a moins de cohésion, elle conserve sa dignité morale. Mais ce que les lois n'ont pas fait les mœurs l'accomplissent. Dans les temps de désordre et de calamités de la fin de la république, une licence sans bornes s'était introduite dans la société. Les maîtres du monde dépossédés se consolaient ainsi de la perte de la liberté. Soit prudence, égoïsme ou libertinage, on fuyait le mariage ; chaque jour les familles les plus illustres s'éteignaient sans postérité. Il faut dire aussi que le mariage se dégradait toujours plus ; l'adultère était public et sans honte ; la multiplicité des divorces faisait un jeu du lien conjugal ; les femmes avaient obtenu le droit de se divorcer, qui d'abord n'appartenait qu'aux hommes, et l'un et l'autre sexe rivalisaient dans l'abus qu'ils faisaient de cette faculté (1) ainsi que dans tous les genres de débordements (2).

Avec les dieux de l'Olympe les dieux domestiques se sont enfuis ; le foyer de Vesta cesse d'être allumé ; Genius renverse son flambeau.

Auguste, frappé avant tout du dépérissement des classes supérieures, chercha les moyens de ramener les Romains à la vie de famille par une combinaison de peines et de promesses fondées sur l'interêt, seule voix qui eût encore quelque chance d'être écoutée. Les lois *Julia* et *Pappia Poppæa* prononcèrent des peines sévères contre les adultères, punirent le célibat et favorisèrent par diverses prérogatives les mariages fructueux et les secondes noces ; les principales de ces prérogatives sont l'exemption de l'impôt personnel et la faculté de recevoir par testament, dont les non mariés étaient exclus, tandis que ceux dont l'union était inféconde ne recevaient que la moitié de la disposition ; les parts caduques par l'incapacité des institués étaient attribuées à ceux des héritiers qui avaient des enfants.

Ces mesures ne suffirent pas à combattre l'aversion des Romains pour le joug du mariage, si léger qu'on l'eût rendu ; Auguste dut consentir à sanctionner dans ses lois une sorte de transaction avec les mœurs en créant le concubinat. Avant ce prince concubinat est synonyme de commerce illicite ; on en fit une situation légale, une institution qui, plus libre encore que le mariage libre, étendra désormais son flexible lien sur une société qu'on dirait près de se dissoudre.

Le concubinat romain n'est pas, comme ailleurs, une conséquence de l'esclavage ; bien que basé en général sur l'inégalité des conditions, il a lieu essentiellement entre libres ; de plus il est régi par des règles

(1) « Quæ nubit toties, non nubit, adultera lege est, » dit *Martial*.

(2) Il n'est pas besoin de rappeler *Suétone* et l'histoire des premiers Césars.

analogues à celles que reçoit le mariage, ainsi il est monogamique, différence capitale, par laquelle il se distingue, par exemple, du concubinat athénien. C'est un mariage *naturel*, selon le langage que la jurisprudence commence à adopter, une convention autorisée par le droit naturel et légalement reconnue. Elle met à l'abri des lois contre les mauvaises mœurs, mais ne procure pas tous les avantages du mariage civil. Formé par le seul consentement, sans formalités, sans dot, il est dissous à volonté; l'enfant né d'une telle union est enfant naturel (*nothus*), situation intermédiaire entre le bâtard (*spurius*), et l'enfant légitime. Il ne porte pas le nom de son père et ne lui succède pas, mais à l'égard de la mère il a les mêmes droits qu'un enfant légitime.

De la famille romaine un élément seul était encore intact, le pouvoir paternel. Contre lui l'esprit d'innovation et l'influence de l'équité avaient jusqu'ici entièrement échoué; par l'acquisition du droit de testamen-tifaction, qu'ils obtinrent sous la république, le pouvoir des pères avait même augmenté. Dans la période actuelle, le droit des pères commence à se limiter : afin de favoriser l'armée, Auguste reconnaît au soldat le droit de disposer, pendant qu'il est au service, de ce qu'il a acquis dans le service; c'est le *peculium castrense*. Adrien étend ce droit aux fils de famille retirés du service. Trajan, dans un cas particulier, contraignit un père qui maltraitait son fils à l'émanciper; Adrien condamna un autre père pour avoir tué son enfant, chose qui avait eu lieu impunément, bien qu'avec la réprobation de l'opinion, sous de précédents empereurs, entr'autres sous Néron. Alexandre Sévère prit enfin une mesure générale; il obligea à faire enregistrer par le magistrat la peine que le père prononce lui-même contre son enfant. A l'égard des filles, la puissance paternelle reçut aussi quelques atteintes. Dans le but de favoriser les mariages, la loi *Pappia* avait prescrit aux pères de donner une dot à leur fille. Antonin restreignit le droit du père de reprendre chez lui sa fille mariée librement.

Nous avons déjà mentionné l'allégement de la tutelle des femmes, qui est comme le prolongement de la puissance paternelle à leur égard, par suite de l'institution du tuteur testamentaire. Les lois pappiennes commencèrent à affranchir légalement de la tutelle les mères de plusieurs enfants; l'ingénue qui en avait trois et l'affranchie qui en avaient quatre devenaient exemptes de la tutelle perpétuelle de leurs agnats ou patrons, ce qui leur donnait la disposition de leur fortune et la faculté de tester. Un sénatus-consulte de Claude alla plus loin; il abolit la tutelle des agnats, qui n'avait pas de sens depuis que l'agnat ne succédait plus nécessairement à sa pupille. Si l'on excepte l'autorité sérieuse du père et du patron, la tutelle des femmes ne fut plus dès ce moment qu'une formalité, nécessaire pour que la femme puisse accomplir certains actes civils.

On se demandera d'où vient que la puissance paternelle romaine a

traversé toutes les phases de la république, a pu même subir le triomphe de la démocratie en la personne des Césars, sans diminution sensible, tandis qu'en Grèce le succès de la démocratie l'annihila si promptement?

La réponse se trouve dans ce fait qu'à Rome le droit privé est la base des institutions; il donne la liberté, tandis qu'en Grèce c'est de la fonction sociale qu'elle dépend; le droit public était au dessus du droit privé. Aussi lorsque les plébéiens arrivèrent à la jouissance de la puissance paternelle, se montrèrent-ils non moins âpres à maintenir leur autorité que les pères patriciens, aussi le droit privé des pères était-il encore intact quand l'assemblée des pères de la cité, le sénat n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Une fois la liberté politique anéantie, le pouvoir impérial devint plus fort même que le droit privé, puisqu'il en était la source; alors seulement l'empereur, le père de tous, commença à émanciper les fils de famille et à ébranler le pouvoir superbe des pères au profit de l'égalité. Mais la puissance paternelle était encore le lien véritable de l'ordre social ancien; on ne pouvait le retrancher sans avoir pour le remplacer un autre principe capable de maintenir la société. Voilà pourquoi le despotisme ombrageux des empereurs n'osa pas détruire ce pouvoir, bien qu'il fût déjà fort ébranlé dans l'opinion. Voilà pourquoi le pouvoir des pères resta seul debout au milieu des ruines de l'ancien droit, et ne fut attaqué enfin avec résolution et efficacité que lorsqu'une religion nouvelle monta sur le trône avec les empereurs chrétiens.

Le christianisme enseignait pour la première fois la notion claire de l'homme esprit et chair, la liberté et la responsabilité individuelle, la fraternité universelle, l'égalité morale de la femme; certes, il y avait dans chacune de ces idées le germe d'une grande révolution. Mais le christianisme était une religion avant d'être une doctrine sociale; c'est même là sa principale nouveauté; c'est ce qui fait concevoir comment en présence d'une société dont l'organisation est si différente de celle que suppose l'application de la théorie chrétienne, cette religion a pu faire ce qu'aucune autre n'aurait fait à sa place; accepter l'organisation présente, quelque vicieuse qu'elle fût; faire abstraction des rapports temporels, et, par là, poser nettement la limite qui sépare le monde politique du monde religieux; distinction fondamentale, qui inaugure la société moderne et ne se perdra plus désormais.

Affermie dans son indifférence à l'égard du monde et de la vie présente par les persécutions même dont la société payenne l'entoure à sa naissance, la religion chrétienne, lorsqu'elle devint dominante, resta fidèle à son point de départ et ne voulut pas cesser d'être, avant tout, une religion de l'esprit, gouvernant par les consciences seules les actes extérieurs de ceux qui la professent.

Ne soyons donc pas surpris de voir les empereurs chrétiens main-

tenir des institutions qui paraissent en contradiction avec les idées chrétiennes; en procédant de cette manière, ils obéissent à une nécessité supérieure à leur volonté; car la transformation d'une société ne saurait se faire en un jour; mais ils sont aussi conséquents. La mission du droit dans le monde est d'accorder les faits anciens avec les faits nouveaux, non de supprimer violemment tout ce qui contrarie un idéal préconçu; cet idéal fût-il réellement meilleur que ce à quoi on veut le substituer. Le moment n'est pas encore venu pour les idées sociales du christianisme de s'incarner et de se faire réalité : il arrivera nécessairement; le monde juridique sera réformé et renouvelé par la religion nouvelle, les nations chrétiennes auront un droit chrétien; mais il faut que ce grand changement s'opère sans que l'élément juridique revienne à se confondre avec l'élément religieux, sans que l'idée religieuse sorte de la sphère religieuse, à mesure que les faits juridiques se transformeront, à mesure que les principes chrétiens s'infiltrant dans les opinions et dans les mœurs, produiront d'eux-mêmes de nouveaux besoins et de nouveaux rapports de nature à réclamer la transformation de la loi.

S'il en eût été autrement, le côté le plus essentiel de la civilisation et de la politique chrétienne aurait été faussé; nous aurions eu dans l'Europe moderne, tout au plus une nouvelle théocratie monothéiste, à la façon de l'Orient; un pendant de l'Islamisme. C'est-à-dire que, pour avoir voulu cueillir le fruit trop tôt, on l'aurait perdu sans retour.

Constantin, ni ses successeurs, ne cherchèrent à refondre le droit romain au point de vue du christianisme; dans leurs nombreux travaux législatifs, dans leurs édits, dans leurs compilations, ils se contentèrent de travailler dans la direction tracée par les jurisconsultes de l'époque classique. L'opposition qui s'était déjà manifestée sous la république, entre l'équité et le droit strict, avait grandi depuis que la foule des nations était venue se confondre dans le vaste sein de la cité de Romulus. Sous l'influence de l'école stoïcienne principalement, l'équité avait été désignée sous le nom moins modeste de droit naturel, par opposition aux originalités du droit purement romain; on l'appela aussi droit des nations, *jus gentium;* parce qu'on croyait en trouver les bases dans les diverses législations humaines, considérées sous le point de vue de ce qui s'y trouve de commun. Déjà dans la période précédente, les principes chrétiens n'avaient pas été entièrement méconnus; bien des décisions libérales, progressives, plusieurs définitions plus remarquables par leur vérité philosophique que par leur exactitude juridique, doivent être attribuées à une influence secrète, latente, exercée par la religion chrétienne longtemps avant qu'elle eût été adoptée officiellement. Le principal changement consiste en ceci, que maintenant on avoue la source de cette influence; ce qui d'équité est devenu droit naturel, sous les empereurs chrétiens, devint esprit

chrétien. Du reste, la lutte contre le vieil élément du droit strict continue, le génie juridique de la Rome païenne avait encore trop de vitalité pour succomber entièrement.

Le droit naturel, secondé par la religion positive, gagna donc plus de terrain, les lois impériales firent plus ouvertement et plus décidément ce que la législation prétorienne et les jurisconsultes faisaient auparavant, avec timidité, à l'aide de fictions et de détours; des choses que la philosophie tolérait ne trouvèrent plus grâce devant le législateur; en cela consista le progrès. Mais, il le faut reconnaître, aussi longtemps que la domination politique de Rome a subsisté, l'esprit chrétien n'a pu pénétrer assez toutes les parties de la législation pour la réformer, pour lui donner le caractère de l'unité, pour en faire une législation complètement chrétienne.

La dernière phase de l'histoire de la famille romaine est l'argument le plus fort à l'appui de ces observations : c'était de toutes les parties de la législation celle sur laquelle la religion avait le plus d'action et sur laquelle, en fait, elle a le plus agi; si son œuvre est restée incomplète sur ce point, vous jugez bien qu'elle a dû l'être aussi sur les autres.

Lorsque Constantin monta sur le trône, le mariage était devenu le moins solennel des contrats, le concubinat avait pris la plus grande extension. Le christianisme, qui fait du mariage un acte religieux, non seulement dans la forme, mais surtout dans le fond, dans son essence même, ne pouvait évidemment pas admettre de degrés dans la perfection du lien qui se forme sous son autorité. Le concubinat était donc une des choses les plus choquantes pour lui dans la législation existante. Ne pouvant songer à abolir une coutume qui avait jeté de trop profondes racines dans les mœurs de ses sujets, Constantin chercha à ramener l'unité dans le mariage par des voies indirectes. Il rendit légitimes les enfants déjà nés dont les parents se marieraient légalement, défendit de rien donner aux enfants naturels, et interdit positivement le concubinat aux personnes qui, par leur position éminente, devaient être en exemple à la société. C'était déjà, semble-t-il, plus que ne comportait l'époque; il fallut revenir des mesures de Constantin; d'après le code théodosien, les enfants naturels peuvent de nouveau recevoir de leur père soit des dons, soit des legs. La légitimation, qui d'abord a été considérée comme une mesure transitoire, applicable aux enfants déjà nés, fut permise pour les enfants issus de concubinages à venir et devint un encouragement à la coutume qu'on avait désiré abolir. Ainsi les attaques dirigées par le christianisme contre le concubinat ne servirent, en dernier résultat, qu'à le consolider.

La suppression, ordonnée par Constantin, des peines contre les célibataires, de même que la défaveur jetée sur les secondes noces, attestent aussi l'influence des nouvelles doctrines. Quant au premier point,

il ne s'agissait que de restituer une liberté restreinte, dans un but tout-à-fait artificiel; c'était chose facile et qui ne pouvait être mal reçue, lors même que le christianisme, dans sa lutte contre la chair, n'aurait pas montré une certaine prédilection pour les renoncements du célibat. En ce qui touche les secondes noces, si vivement blâmées par les pères, et dont on faisait un si réel abus, ce serait une erreur de penser que, dans leurs dispositions à leur égard, les empereurs se soient laissé guider par la tendance que pouvait marquer l'Eglise vers une sorte de perfection ascétique. La loi ne s'inquiéta au fond nullement de la moralité ou de l'immoralité de l'acte, elle s'occupa de l'intérêt des enfants du premier lit, que, dans leur but exclusif de favoriser le développement de la population, les lois pappiennes avaient perdu de vue. Cela est si vrai, que l'enfant coupable d'ingratitude perdait les droits que la loi lui avait assurés sur la fortune de son père ou de sa mère, convolant en secondes noces, à savoir la propriété des dons et avantages que le premier mariage a procurés.

La législation sur le divorce fournit un nouvel exemple des ménagements que l'esprit chrétien était obligé de garder avec les habitudes sanctionnées par la loi civile. L'Eglise s'élevait avec force contre la légèreté avec laquelle on envisageait le lien conjugal, et proclamait en cette matière des principes très rigoureux, puisqu'elle n'admettait le divorce qu'en cas d'adultère (1). Fit-elle peut-être passer sur ce point ses vues particulières dans la loi? Tant s'en faut; et ce qui se fit par son influence excita encore assez d'opposition pour qu'il fallût en revenir. Constantin avait statué des peines contre les époux qui divorcent pour motifs frivoles, tout en laissant, chose remarquable, le divorce fait à l'encontre de sa loi subsister. Honorius commença déjà à faire une concession; il admit, en faveur du mari, la faculté de répudier pour des causes plus légères que celles que déterminait Constantin. Cette législation parut encore trop dure; Théodose l'abolit, et rétablit le divorce par consentement mutuel que Justinien a conservé. Ici surtout on voit avec quelle force l'ancien droit réagissait contre les innovations.

L'esprit chrétien eut plus de succès dans les adoucissements qu'il s'efforça d'apporter aux duretés de l'autorité paternelle. Constantin déjà, prononce la peine des parricides contre le père qui mettrait à mort son enfant, et promulgua des lois sévères contre l'exposition des nouveaux nés; il imagina encore d'étendre aux fils de famille employés au palais, le pécule du soldat; plus tard on l'étendit à beau-

(1) C'est à propos de cette doctrine essentielle du mariage chrétien, l'indissolubilité, que *saint Jérome* proclamait la dissidence qui existe entre les vues de l'Eglise et la législation. « Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi, aliud Papianum, aliud Paulum noster prædicat.

coup d'autres fonctionnaires civils et ecclésiastiques ; ce fut le pécule, *quasi castrense*. Constantin attribua aussi au fils en puissance les biens de sa mère dont le père garda l'usufruit. Valentinien III leur avait donné la propriété des biens acquis par leur mariage, Justinien compléta ces dispositions en donnant au fils, sous le nom de *pecule adventitium*, tous les biens qui lui sont parvenus, sauf ceux qu'il tient de la libéralité du père, *pecule profectitium*, que le père peut reprendre à lui quand il le veut.

Les fictions de l'adoption et de l'émancipation, par lesquelles le droit civil faisait ou défaisait le lien filial, perdirent ce qu'elles avaient d'exagéré ; l'adoption ne donna plus sur l'adopté des droits aussi étendus, l'une et l'autre cessèrent de briser entièrement la parenté formée par la nature.

La doctrine de la parenté civile par les mâles (agnatio), se maintint jusqu'à Justinien, malgré les efforts soutenus du droit prétorien en faveur de la parenté du sang ; à ce prince appartient la gloire de la grande réforme qui débrouilla le cahos produit par le mélange des anciens et des nouveaux principes ; en abolissant les distinctions arbitraires du droit civil, il proclama l'avènement de la parenté naturelle, basée sur le lien du sang et la proximité du degré, telle que nous la concevons encore aujourd'hui.

L'émancipation de la femme, qui avait été pour la famille païenne une cause principale d'affaiblissement, parce que sa constitution ne la pouvait pas comporter, était au contraire un élément de force pour la famille chrétienne, qui donne à la femme un rôle plus approprié à ses qualités morales et sanctionné par ses sentiments intérieurs. Nous avons dit ce qui a été fait à l'endroit du mariage ; ajoutons que les empereurs chrétiens introduisirent les premiers, en faveur de la femme, un droit considéré jusqu'alors comme privilége viril, le droit de tutelle que Théodose accorda aux mères sur leurs enfants, lorsqu'il manquait de tuteur légitime, et que Justinien, ce grand protecteur des femmes, comme il se nommait lui-même, leur accorda dans tous les cas.

L'histoire des trois premières périodes de la famille romaine est celle de la famille antique dans son état le plus parfait ; elle commence au moment toujours décisif de la formation de la cité. Le contrat social romain est une association de pères, qui se garantissent réciproquement leurs droits en tant que propriété. La tradition religieuse ajoute sa sanction à celle de l'Etat et se conserve dans les familles sans se confondre, comme en Grèce, avec la religion publique, dont, à Rome, la religion privée est cependant l'essence. De là cette unité compacte, substantielle de la famille qui nous a rappelé, au sein du polythéisme, le panthéisme oriental.

Dans la seconde période, l'introduction d'un nouvel élément, l'admission de la plebs au droit familial, ôte à l'institut son caractère

sacré. Le même droit ne saurait être religieux pour les uns sans l'être pour les autres; la religion des familles se conserve comme religion et non plus comme droit; le droit peut, dès lors, être modifié; ce qui n'aurait pas eu lieu, s'il eût continué d'être religieux; du reste, on usera encore assez peu de cette faculté de modification, car, pour les patriciens, l'institution en elle-même est religieuse par tradition, lors même que les règles juridiques qui la constituent ne le sont pas; or, l'ambition, l'aspiration suprême du plébéien est justement de s'assimiler au patricien, de jouir du même droit que lui.

L'extinction de la foi qui sanctifiait la famille, celle des races patriciennes, et surtout le contraste énorme que présente la licence des mœurs, comparée à la sévérité des règles qui sont censées les régir, rendent nécessaires, dans la 3me période, des changements considérables. L'ancien droit, qu'on élude de mille manières, n'est plus que superstition, lettre morte, le sens qu'il avait eu autrefois s'est perdu.

La dernière période de la famille romaine introduit le monde moderne. Le christianisme apporte le type d'une autre famille, reliée non plus par le lien formel du droit de propriété, mais par la conscience épurée des rapports naturels, l'amour réciproque et le devoir moral. La famille antique, qui périssait avec le système social et théologique auquel elle avait appartenu, commence à se réformer sur ce type, que les enseignements de l'Eglise font entrer à la fois dans les esprits et dans les cœurs. La législation essaye de réaliser quelques parties de ce type, constructions nouvelles qui apparaissent dans les Codes de jurisprudence au milieu des fragments de l'ancienne institution comme ces édifices que Rome moderne élève parfois avec des matériaux empruntés sur place aux monuments de son antiquité. On a fait beaucoup assurément, mais sans être injuste envers ce qui a été fait, nous gardons le sentiment qu'il reste encore plus à faire; la famille chrétienne n'est pas encore constituée juridiquement. La lutte de deux tendances contraires qui se remarque dans toutes les branches du droit romain a commencé ici le premier jour et duré jusqu'au dernier instant; l'ensemble de cet ancien droit était si complet, si perfectionné, si solidement constitué qu'après avoir résisté pendant quinze siècles à des assauts constamment répétés, il couvre encore le sol de ses majestueux et impérissables débris.

Maintenant nous allons voir ce que deviendra la famille devenue chrétienne, lorsque les barbares répandant sur l'empire romain leurs hordes victorieuses viendront fournir aux nouveaux moules un métal plus fusible, à la religion nouvelle une société dont l'enfance même favorisera le développement.

C. S.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

NOVEMBRE.

Au dehors, l'insurrection et le siége de Vienne ; à l'intérieur, la perspective de l'élection du Président de la République pour le 10 décembre prochain, voilà les deux événements de cette quinzaine.

— La république tricolore comme la république rouge, et même en général toutes les nuances de l'ancien libéralisme, depuis la *Réforme* et le *National* jusqu'au *Constitutionnel* et au *Siècle*, fondaient grand espoir, en faveur de l'Italie particulièrement, sur cette diversion de Vienne, à laquelle la propagande française passe pour n'avoir pas été étrangère. Aussi, les récits qu'en faisaient ces journaux, étaient-ils encore plus étranges que les faits, et il n'est pas jusqu'à la Bourse où l'on n'ait trouvé les conditions de Windischgrætz trop *raides*.

Le *National*, qui représente la politique du pouvoir, ne veut admettre aucun parallèle entre le soulèvement de Vienne et les journées de Juin, entre Windischgrætz, qu'il appelle un *misérable*, et le général Cavaignac. Le fond de cette politique, dans la pensée et dans l'intérêt de situation de ceux qui s'y rattachent, n'est d'ailleurs pas de voir avant tout, dans les agitations de l'Allemagne, le progrès de la cause démocratique et la marche envahissante de la révolution de février, mais plutôt un concours de circonstances heureuses pour la France et qui lui permettent de gagner du temps. « L'Allemagne est en morceaux, entend-on dire parfois en ce sens : il faut laisser les Allemands *cuire dans leur jus.* » Puis les Français savent si mal la géographie et l'histoire des autres nations, qu'il leur est bien permis de se méprendre et aisé de se tromper à plaisir. Les faits aussi prêtaient singulièrement aux commentaires les plus divers, à la confusion et à

l'arrangement des nouvelles. Nous ne prétendons pas les éclaircir dans leurs détails matériels ; mais on voit ressortir, ce semble, quelques grands traits qui en montrent l'esprit multiple et les tendances souvent opposées.

D'abord, quelque nom qu'on lui donne, ou simplement démocratique, ou vaguement ou positivement socialiste, la tendance ultra-révolutionnaire : celle qui n'a pas plutôt un point de gagné qu'elle en veut gagner un autre et qui, volontairement ou fatalement, pousse les choses à l'extrême. Il est dans la nature même de ce parti, en Allemagne comme ailleurs, de réclamer, par la formule du droit au travail ou par telle autre semblable, une nouvelle constitution de la propriété. Or la classe propriétaire, sous la pression ou l'inspiration de l'esprit de liberté du siècle, reconnaît aisément toutes sortes de libertés et de droits aux prolétaires ; elle en demande avec eux et pour eux : mais sur la propriété, c'est-à-dire sur ce qui fait son existence même, elle se retourne à l'instant, elle résiste, et la question de principe n'est plus qu'une question de fait où, des deux parts, on en appelle au droit du plus fort, à l'antique et épouvantable droit de la guerre. Vouloir nier cette tendance dans le mouvement de Vienne parce qu'il s'est toujours officiellement réclamé de l'empereur, c'est vouloir nier l'évidence. Elle était au fond de ce mouvement; disons mieux : elle seule l'a soutenu, l'a rendu aussi énergique et aussi acharné, si elle seule ne l'a pas fait. Aux argumens de détail par lesquels on essaierait de la contester, il serait facile d'opposer des argumens du même genre : aux faits qui dénotent un esprit constitutionnel et légal, des faits contraires. Mais nous nous en tenons à l'effet général, à l'idée : qui ne sent que la lutte n'a pas été seulement, là non plus, entre le pouvoir et ses adversaires, mais qu'elle portait aussi plus bas, sur la société! Cette tendance se retrouve, d'ailleurs, sur d'autres points de l'Allemagne; elle y a des ramifications nombreuses, elle s'y est déjà révélée, et on la redoute maintenant à Berlin.

Mais en Allemagne il en existe une autre, plus générale et bien différente : la tendance qu'on pourrait appeler spécialement et exclusivement allemande. Elle se préoccupe moins de l'émancipation des peuples que de celle de l'Allemagne en particulier, et de sa domination ; elle rêve un empire germain de deux cent millions d'habitans, capable de tenir le monde en échec et de l'écraser au besoin ; elle lui rattache déjà en imagination l'Alsace et la Suisse ; elle n'entend point que l'Italie lui échappe, elle a applaudi au retour de Radetsky à Milan, et elle ne songe nullement à abandonner les Slaves de Posen, de Gallicie, de Moravie, d'Illyrie, de Croatie, etc., au czar ni à eux-mêmes.

Ceux-ci, cependant, agités par un souffle puissant mais encore incertain, se remuent de leur côté, et forment un troisième parti, jettent dans cette immense mêlée leur ligne soudaine, hardie et confuse. Les Tchèques ou Bohèmes, les plus redoutables de tous, n'ont donné

qu'imparfaitement jusqu'ici : le plus enchevêtrés avec la race germanique, inférieurs à celle-ci dans les villes, s'ils se soulèvent dans les campagnes, on verra peut-être se renouveler quelque gigantesque et horrible lutte comme celle des Hussites. Quant au ban Jellachich, guerrier et poète (un de nos amis a lu de ses vers, et nous retrouvons donc partout les hommes d'imagination à la tête des événemens, dans notre siècle qui se croit pourtant si positif), il a sans aucun doute impressionné vivement les esprits, par sa brusque entrée en scène et la manière dont il s'y est soutenu, par la rapidité, l'étrangeté de ses mouvemens, et par leur succès. A Paris même où l'on faisait des vœux contre lui, on le met à part comme figure, l'une des plus neuves, des plus pittoresques de notre temps, et qui ne s'est d'ailleurs pas encore complètement dessinée. Les ouvriers, sans vouloir admettre qu'il n'eût pas reçu une bonne *frottée*, l'ont tout de suite distingué cependant; ils altèrent populairement son nom; c'est pour eux celui d'un personnage connu, dont ils parlent, sinon avec sympathie, du moins avec familiarité (¹). Mais, quoique victorieux au début, le ban a entrepris une bien grosse affaire. Outre les Madjiards qui ne songent non plus qu'à eux et à leur prépondérance menacée, il a naturellement contre lui le parti démocratique, ultra-révolutionnaire, et le parti allemand. Et il ne s'appuie que sur ses Croates, belliqueux, mais encore à moitié sauvages : est-ce assez pour tant et de si grands adversaires? avec des bandes légères il les a plulôt traversés de part en part qu'il ne les a renversés.

Les élémens d'un slavisme indépendant sont loin d'être tous réunis, loin même d'être tous remués. Oui, il y a une idée slave, mais informe encore et qui n'est pas parvenue à se dégager. Comment le vieil empire d'Autriche en deviendrait-il un des centres, et, la chose possible, comment sa caducité supporterait-elle la transfusion de ce jeune sang! Le czar, enfin, est celui de tous qui comprend le moins cette idée, ou plutôt, il ne peut la comprendre! elle est trop contraire à la sienne propre, à celle qui fait sa nature, son être et sa redoutable puissance, savoir le sentiment autocratique, la foi qu'il a en lui-même, en son omnipotence, foi que partagent ses sujets et qui est comme leur culte national : il ne peut donc comprendre l'idée slave, dans ce qu'elle a de vie réelle et d'avenir, il ne peut que l'exploiter.

En résumé, dans le mouvement de l'Allemagne aussi bien que dans tout le mouvement européen, il y a un fond démocratique, républicain, socialiste, comme on voudra l'appeler, auquel les réformes constitutionnelles, ou simplement politiques, ne sauraient suffire, qui ne s'en contentera jamais. A peine est-il terrassé à Vienne que ce parti se remue déjà à Berlin. L'empire d'Autriche, malgré ses res-

(¹) Ils ne l'appellent que *Jean-la-chique :* c'est pour eux son nom réel.

sources d'équilibre, a risqué d'en crouler; sa victoire équivaut à une défaite; elle le laisse tout sanglant, tout meurtri, et ce n'est que partie remise, la lutte est seulement engagée: on ne doute pas ici que ce ne soit bientôt à recommencer. Puis, cet empire et l'Allemagne sont des corps si vastes et si compliqués, que, la machine une fois dérangée, il lui faut un long temps pour reprendre une marche régulière; tout semble rétabli sur un point qu'à cent lieues de là tout se gâte de même : c'est une débandade qui n'en finit plus. L'Allemagne ressemble à un de ces écheveaux embrouillés où l'on ne parvient à démêler un des fils que pour le voir en tirer un autre après soi, lequel se noue plus dangereusement que le premier. Ces Français, nous disait un jour un Allemand, ces Français sont si impatiens, si légers, qu'ils ne peuvent pas suivre une idée *seulement pendant six mois*. La méthode allemande a aussi ses inconvéniens: pour être plus longue, il n'est pas sûr qu'elle soit meilleure.

Que dire de tout cela, sinon que la Providence se joue de l'œuvre des hommes et poursuit la sienne à travers la leur, agit par leurs mains, alors qu'ils prétendent le plus agir tout seuls et ne pas se laisser conduire! Jamais le doigt de Dieu fut-il plus visible et fut-il pourtant moins vu que dans ce temps-ci! Ne pas voir Dieu, ne pas en vouloir, encore qu'on prononce son nom, voilà notre grand mal, et celui que d'abord il devait travailler à guérir. Nous avons beau nous y refuser, les événemens ne font pas de même. L'orgueilleuse pensée humaine, en France dans toute sa clarté, en Allemagne dans toute sa profondeur, est-elle assez confondue, assez déroutée!

En Italie aussi tout est changé; ceux qui l'ont habitée autrefois et qui y sont retournés dernièrement, disent que c'est à ne plus s'y reconnaître: et il faut bien que cela soit pour qu'à Bologne on ait donné un charivari au dieu de la musique, le véritable dieu national des Italiens, à Figaro, à Rossini! Oui, le temps de Figaro est passé : plus de *bel vivere*, plus de far-niente idéal, plus de bercement mélodieux de la vie. Un de nos amis retrouvant à Rome une de ses anciennes connaissances, homme de mérite et de talent, lui rappela qu'il avait reçu de lui un jour une vive algarade pour avoir accepté des relations avec un adversaire de je ne sais plus quelle société philarmonique. — Temps heureux! dit l'Italien avec un soupir. Et, dans un autre genre de caractère, il faut voir à Paris les hommes qui ont leur système tout fait, qui n'entendent pas en démordre, qui ont prêché la République et le suffrage universel comme le remède à tous les maux, il faut voir leur embarras, leur mauvaise humeur!

— Mais l'esprit français a tant d'élasticité qu'il ne fléchit pas longtemps dans le même sens : il se secoue, et, s'il ne peut se redresser, il fléchit du moins dans un autre. Il aime à vivre dans le moment présent, et actuellement on ne parle que de la Présidence. On croit toujours généralement que c'est Louis-Napoléon qui réunira le plus grand

nombre de suffrages; mais atteindra-t-il le minimum de deux millions et aura-t-il la majorité absolue ou la moitié plus un des votans, deux conditions qu'il faut remplir pour que l'élection ne revienne pas à l'Assemblée. Celle-ci nommerait, dit-on, le général Cavaignac; toutefois cela peut paraître certain d'avance et ne plus l'être au dernier instant : ne pas choisir l'élu du peuple, surtout s'il a eu beaucoup plus de voix que son concurrent, pourrait devenir une imprudence, et cette considération aidera peut-être à donner gain de cause à ceux qui prétendent qu'il y a, dans l'Assemblée, bien plus de députés qu'on ne pense qui sont bonapartistes sans le savoir, mais qui le sauront au moment convenable. D'autre part, si, parmi les républicains tricolores et votant pour Cavaignac, il en est qui disent : « La monarchie, plutôt que les *rouges!* » il en est aussi qui disent justement le contraire : « Les *rouges*, plutôt que la monarchie! » Aussi les éventualités de l'élection de Louis-Napoléon donnent-elles assez d'inquiétude à sa Bourse: la baisse y était continue et profonde ces jours-ci. On ne l'expliquait pas uniquement par là cependant, ou plutôt on ne se l'expliquait pas, car il y a positivement une certaine reprise dans les commandes et les affaires ordinaires : on ne savait donc que penser, et l'on en était presque à soupçonner quelque dessous de cartes, connu seulement des habiles, qui opéraient en conséquence; le dessous de cartes n'était que l'incertitude et la défiance, et la panique a cessé aujourd'hui, quitte à recommencer demain.

Extérieurement, d'ailleurs, rien de bien vif pour ou contre les deux principales candidatures : quelques affiches, quelques placards, et, on dit, force commis-voyageurs bonapartistes dans les provinces, où, de plus, leur candidat aurait acquis d'importans journaux des départemens, même des feuilles républicaines et radicales, le *Journal du Loiret* par exemple. A Paris, la *Presse* surtout s'est déclarée pour Louis-Napoléon, et continue sa guerre acharnée et violente au général Cavaignac. On ne saurait contester à son rédacteur d'avoir beaucoup de *flair* et d'exceller à se retourner prestement; mais elle s'est déjà retournée tant de fois, que ses adversaires n'ont qu'à rapprocher ses conversions et la mettre en face d'elle-même pour lui répondre; ce qui ne l'empêche pas de se retourner de plus belle et de poursuivre son chemin. Le *Constitutionnel*, sans se prononcer pour Louis-Napoléon, ne s'est pas prononcé contre : c'est déjà énorme. Autant en a fait la réunion des députés dite *de la rue de Poitiers*, qui représente le parti politique et modéré de l'Assemblée, celui dont M. Thiers est le chef occulte et le *Constitutionnel* le principal organe. La *Réforme* porte Ledru-Rollin, et le *Bien public* Lamartine. Des amis même de celui-ci pensent qu'il aurait fait une chose habile et de bon goût, et qui l'aurait relevé, de se désister en faveur du général Cavaignac; réunit-il encore un grand nombre de voix, il n'a d'ailleurs pas de chances d'être nommé, tandis qu'il pourrait aider

beaucoup au triomphe du candidat simplement républicain; mais il ne paraît nullement qu'il y songe : il a aussi sa petite cour qui ne voit que lui, et il continue de répéter son mot, devenu celui de la France : *Alea jacta est*, le sort en est jeté.

M. Ledru-Rollin, que la *Liberté* appelle un *Danton à âne* et non pas à cheval, est le candidat du parti rouge proprement dit, ou du parti politique extrême, mais non socialiste. Lamennais s'est laissé entraîner à lui promettre sa voix et son influence, mais il le regrette. Les meneurs qui agissent pour ce candidat, sont ses fameux commissaires dégommés et des journalistes restés dans l'ombre; ils se donnent beaucoup de mouvement pour lui. Ils ne réussissent guère, et rencontrent chez quelques-uns une opposition inflexible. Raspail a déclaré que, loin d'appuyer Ledru-Rollin, son intention était au contraire de l'accuser dans son procès, lui et d'autres hommes du pouvoir, comme ayant machiné l'affaire du 15 mai. Raspail voit même dans Sobrier un agent de la police secrète de Lamartine et de Ledru-Rollin. Un partisan de celui-ci ayant cru gagner un partisan de Raspail en lui confiant, de science certaine ou suspecte, que son patron avait été mêlé aux journées de juin bien plus qu'on ne s'en doutait, il fut très-mal reçu et put voir qu'il s'était trompé d'adresse. Parmi les hommes qui veulent et qui attendent prochainement un remaniement social, il y en a, en effet, un certain nombre qui ne le demandent qu'au progrès naturel de l'idée, progrès très-rapide à leurs yeux en France et en Europe, progrès même forcé suivant eux par la situation financière : la République et le suffrage universel maintenus, ils admettraient, s'il le faut, Louis-Napoléon pour président, comptant bien qu'il serait usé au bout de six mois. Ils repoussent Ledru-Rollin. « C'est lui, disent-ils, qui a tout gâté avec ses commissaires et l'impôt de quarante-cinq centimes; aussi ne l'appelle-t-on dans les campagnes que *le dru coquin :* il est l'homme de l'émeute, et nous, nous ne voulons pas des barricardes. » Le parti socialiste et, en général, le parti extrême, si uni, si discipliné, pour démolir, est bientôt divisé lorsqu'il s'agit de fonder : il l'est déjà pour la Présidence. Ceux-là portent Ledru-Rollin, ceux-ci Proudhon qui, fort et habile, s'adressant le plus cruement aux passions mauvaises, gagne énormement ses temps-ci. Une troisième fraction propose Raspail, ou... Barbès! Barbès, avec son grand bon sens et son calme, disent ses partisans. La *Démocratie pacifique* n'exclut pas le général Cavaignac. Les autres n'en veulent à aucun prix, le réprouvent, le détestent, notamment les ouvriers.

Il a pour lui la machine gouvernementale, le prestige du pouvoir, et les restes de sa popularité, d'ailleurs positivement bien diminuée. Dans une revue récente de la garde-nationale, il a été fort peu accueilli : ça été froid. Le parti modéré lui reproche ses indécisions et craint sa faiblesse pour ce qu'on nomme la coterie du *National*. Armand Marrast passe pour avoir un grand ascendant sur lui et pour gouverner en réa-

lité. On trouve la manière de vivre de celui-ci et de son entourage, qui l'appelle avec le Charivari *le petit père* Marrast, et même *pépère* en façon de diminutif familier, on la trouve, disons-nous, très-peu républicaine. M. Marrast a commencé par les humbles fonctions de maître d'étude, ou de *pion* comme on dit dans l'argot des colléges parisiens. Or, on lui prête maintenant des airs de hauteur et de cérémonie, qui lui ont valu le surnom de *marquis de la République;* on s'est fort égayé aussi de ses dîners, de ses bals pour faire aller le commerce, et il court de vilains bruits sur sa fréquentation assidue de l'Opéra. Ces bruits portent également sur les principaux hommes de ce parti et du pouvoir, à l'exception du général Lamoricière, et ils n'épargnent pas même le général Cavaignac. Les honneurs lui auraient fait tourner la tête, et l'on en conclut au moins qu'il l'a faible et médiocre, ainsi qu'on le craignait dès le commencement. De plus, ajoute-t-on, dans la politique extérieure et intérieure, ce gouvernement a trouvé moyen en quelques mois de faire autant et pis que celui de Louis-Philippe pendant dix-huit ans.

Les histoires ne manquent pas non plus sur Louis-Napoléon : celle-ci entr'autres. Au fort de Ham, il a eu d'une jeune fille plusieurs enfans dans sa prison. Ceci est vrai; mais on ne s'en tient pas là. Cette personne, qu'il n'a plus revue depuis, suivant la légende au contraire, vivrait avec lui. Sans éducation, car elle aurait pour père un marchand de sabots, elle n'en exercerait pas moins un grand ascendant sur Louis-Napoléon : très-exaltée, elle le pousserait, le dirigerait, et ce serait une espèce de Jeanne-d'Arc. L'accent allemand de l'ex-citoyen de Thurgovie n'est qu'une imagination burlesque du Charivari.

Entre ces deux candidatures, les seules véritablement rivales, ceux qui peuvent apporter l'appoint décisif et faire pencher la balance, ce sont les légitimistes. Quel est celui qui leur paraîtra le plus propre à servir de transition entre la République et Henri V ? La *Gazette de France* est pour Louis-Napoléon; mais le parti légitimiste dans son ensemble ne s'est pas encore prononcé. Il a un comité directeur, dont le mot d'ordre sera fidèlement répété dans l'ouest et dans le midi.

Ainsi la République arrive à un moment solennel, à de nouveaux déchirements peut-être, qui amèneraient sa ruine, ou à son inauguration définitive. Nous avons suivi mois par mois son histoire depuis Février. Un petit journal, le *Corsaire,* en a donné un résumé ingénieux au moyen de quelques phrases empruntées aux journaux, et aux divers personnages qui sont apparus jusqu'ici dans le drame. La plupart de ces phrases sont déjà connues de nos lecteurs ; mais il est piquant de les voir ainsi rapprochées et les acteurs se donnant si singulièrement la réplique sans s'en douter. Voici donc ce curieux morceau :

NOTRE HISTOIRE DEPUIS UN AN.

Il n'y a plus un seul jour de gaîté à Neuilly. Le père devient morose. Il voit l'avenir tout en noir.

(LETTRE DU PRINCE DE JOINVILLE AU DUC D'AUMALE.— Sept. 1847.)

Si l'on tentait de s'opposer à la libre manifestation des banquets réformistes, la France serait en droit de réclamer de nouvelles conquêtes.

(M. ODILON BARROT. — Discours au banquet réformiste de Lille.)

M. Odilon Barrot joue à l'O'Connel. Est-il bien à la taille de ce rôle? Dieu veuille que les banquets réformistes ne l'emportent pas le premier. (JOURNAL DES DÉBATS. — Octobre 1847.)

..... Des passions *aveugles* ou *ennemies*.....

(DISCOURS DE LA COURONNE, SESSION 1847—1848.)

Je ne veux me mêler de rien : la situation est trop tendue.

(M. LE COMTE MOLÉ AU ROI.)

Oui, messieurs les pairs, la République est à nos portes; elle descend du haut des Alpes.....

(M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. — Janvier 1848. — Dicours sur le Sonderbund.)

Citoyens, le grand jour du combat approche. Que chacun soit prêt. On vous dira le mot d'ordre quand l'heure sonnera.

(LE CITOYEN CHENU. — Colloque aux sectionnaires des sociétés secrètes.)

L'oppositon tout entière assistera au banquet réformiste du 12e arrondissement. (LE SIÈCLE. — Janvier 1848.)

La France est toujours jeune de cœur....

(M. THIERS. — Discours à la Chambre des Députés sur la question d'Italie.)

Je dois le dire à cette tribune. Toutes les mesures du gouvernement sont prises pour que la manifestation projetée soit énergiquement réprimée.

M. DUCHATEL. — Discours à la Chambre des Députés.)

Il y a du sang dans vos paroles! (M. CRÉMIEUX. — Interruption.)

Voilà Polignac et voilà Peyronnet!

(M. ODILLON-BARROT, en montrant du doigt MM. Guizot et Hébert.)

Au banquet! au banquet! (TOUTE L'OPPOSITION.)

Vive la Réforme! à bas Guizot!

(LES GAMINS SUR LA PLACE DE LA CONCORDE.)

Vive la Réforme! (LA GARDE NATIONALE.)

Messieurs, M. le comte Molé vient de recevoir du roi l'invitation de former un ministère. (M. SAUZET, chambre des députés, le 22 févr.)

Des lam-pions! des lampions! (LES GAMINS. — 23 février, au soir.)

J'abdique en faveur du comte de Paris, mon petit-fils; je souhaite qu'il soit plus heureux que moi.

(LOUIS-PHILIPPE, le 24 février au matin, en présence de la reine, de MM. Thiers, Merruau, de Rémusat et Emile de Girardin.)

Point de régence!

(MM. DE LAMARTINE, LEDRU-ROLLIN ET MARIE, le 24 février, à midi, à la Chambre des Députés.)

Le Gouvernement provisoire se compose de MM. DUPONT (DE L'EURE), F. ARAGO, LAMARTINE, LEDRU-ROLLIN, MARIE, CRÉMIEUX, GARNIER-PAGÈS, ARMAND MARRAST, F. FLOCON, LOUIS BLANC, ALBERT, ouvrier mécanicien. (UNE AFFICHE AU CRAYON.)

Vive la République!

(LES HOMMES DES BARRICADES A L'HÔTEL-DE-VILLE.)

Citoyens! Le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars dans la boue et dans le sang; le drapeau tricolore a fait vingt-cinq ans avec gloire le tour du monde. (LAMARTINE A L'HÔTEL-DE-VILLE.)

La réaction dresse la tête. Gardons nos armes!

(SOBRIER. — Affiches.)

Il faut, coûte que coûte, même au prix de nouvelles barricades, envoyer à l'Assemblée nationale des hommes de la veille. Vous avez pleins pouvoirs dans vos départemens respectifs.

(LEDRU-ROLLIN et GEORGE SAND. — Circulaires et affiches.)

Ils ne font rien. Ils ne révolutionnent pas le pays de fond en comble. Sont-ils fous ou traîtres? LA COMMUNE DE PARIS, journal de Sobrier.)

Nous voulons l'organisation du travail! Nous ne voulons plus de l'exploitation de l'homme par l'homme! Il nous faut un ministère du progrès! (L'OUVRIER MARCHE AU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.)

Vous serez rois! (LOUIS BLANC AUX DÉLÉGUÉS DU LUXEMBOURG.)

Il sera créé des ateliers nationaux.

(MARIE, ministre des travaux publics.)

Il vient de se former à Lyon deux corps; l'un se nomme les *Voraces*, l'autre les *Ventres-Creux*. (LA RÉFORME.)

La peine de mort est abolie en matière politique.

(LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE.)

Il y a en province un mécontentement général contre les commissaires envoyés par M. Ledru-Rollin. (LE CONSTITUTIONNEL.)

Nous ne voulons plus de circulaires incendiaires! La démission de M. Ledru-Rollin! (LA GARDE NATIONALE sur le quai, le 16 mars.)

A bas les bonnets à poil? A bas les oursons!

(LES CLUBISTES, le 17 mars.)

Entre nous, il ne s'agit pas de cela; il s'agit de jeter la partie bourgeoise du gouvernement provisoire par les fenêtres.

(AUGUSTE BLANQUI à D***.)

Je suis le général du peuple. (M. COURTAIS.)

On fait remuer aux travailleurs des Ateliers nationaux la terre du Champ-de-Mars; on leur fera bientôt mettre la Seine en bouteilles.

(LE CORSAIRE. — Nouvelles à la main.)

Des mesures financières énergiques! voilà ce qu'il faut pour fonder la République. (LE CITOYEN T. THORÉ. — *La vraie république.*)

Le Père Duchêne un sou! (LES CRIEURS DE JOURNAUX.)

Des lam-pions! des lam-pions! cassez plutôt les vitres!

(LES GAMINS DES FAUBOURGS.)

Le 5 p. °/. est tombé hier à 52 fr. 50 c. (COURS DE LA BOURSE.)

Je ne connais rien de plus terrible à voir ni de plus farouche à entendre que la citoyenne mademoiselle Rachel chantant la *Marseillaise*, un drapeau tricolore à la main.

(Jules Janin. — Feuilleton des *Débats*.)

Il faut user le capital et le petit commerce à force d'émeutes....

(Auguste Blanqui. — Club du Conservatoire.)

Il ne faut pas abolir la propriété, mais on peut la sucer jusques aux os. (Me Jules F***. — Causerie.)

A bas les communistes, à bas Blanqui! à bas Cabet!

(La garde nationale. — Manifestation du 17 avril.)

Les octrois sont abolis. — L'impôt du sel est aboli. — Le timbre est aboli. — Les titres sont abolis. — La caisse d'épargne est suspendue.

(Le gouvernement provisoire. — Décrets.)

L'armée à 40 lieues de Paris! Pas de satellites! pas de soudards!

(Les clubistes.)

Le soldat est aussi peuple. Pourquoi ne pas l'admettre parmi nous?

(Ledru-Rolin. — Plantation de l'arbre de la liberté au Champ-de-Mars.)

Si je voulais demander la lune à Louis Blanc, il prierait le père Arago (de l'Observatoire) de me la donner. (Un homme du peuple.)

On inscrira alors sur le poteau le nom de celui qui ne voudra pas travailler; ce sera une punition suffisante.

(Louis Blanc. — Discours aux ouvriers du Luxembourg.)

Exposition des figures allégoriques de la République au palais des Beaux-Arts. Il y en a 500. Tout le monde recule d'épouvante à leur aspect. (Le courrier français.)

Riancour, forçat libéré, est envoyé en qualité de sous-commissaire dans le département de la Seine-Inférieure; puis comme commissaire de police. Il est prévenu d'avoir commis un assassinat à Lillebonne.

(Tous les journaux.)

Le citoyen C. Mennesson, commissaire-général dans l'Aisne, suspend l'évêque de Laon; l'évêque de Laon suspend le citoyen C. Mennesson, commissaire-général dans l'Aisne. (L'Univers.)

Le palais des Tuileries prendra désormais le nom d'*Hospice des Invalides civils*. (Le gouvernement provisoire.)

On remuera les pavés jusque dans les moindres villages, si les élections ne sont pas conformes à l'esprit nouveau.

(George Sand. — Bulletin de la République.)

Vive l'Assemblée nationale: Vive la République!

(La garde nationale le 4 mai.)

Le gouvernement provisoire a bien mérité de la patrie.

(L'Assemblée nationale.)

Je vous prie, citoyen président, de vouloir bien accepter ma démission de représentant du peuple.

(Béranger, lettre a M. Buchez.)

L'Assemblée n'accepte pas. (M. Buchez.)

Au nom du peuple, je viens demander une enquête sur le sang que la partie bourgeoise de la garde nationale de Rouen a répandu dans cette ville. (Armand Barbès. — Motion à l'Assemblée.)

Vous n'êtes pas plus ici au nom du peuple que nous-mêmes!
(M. de Mornay. — Réplique.)

Vive la Pologne! (Les clubistes badauds — 15 mai.)

Je demande qu'on frappe un impôt d'un milliard sur les riches; je demande qu'on déclare traître à la patrie quiconque fera battre le rappel. (Armand Barbès. — 15 Mai.)

Au nom du peuple, l'Assemblée nationale est dissoute!
(Huber, à la tribune. — Même jour.)

A bas Barbès! à bas Albert, à bas Louis Blanc! Vive l'Assemblée nationale! (la garde nationale a l'hôtel-de-ville.)

On a arrêté un pompier qui avait paru à la tribune, et qui de là s'était dirigé à l'Hôtel-de-Ville pour y fonder un gouvernement provisoire. (tous les journaux.)

Puisqu'il en est ainsi, sacrebleu, je donne ma double démission de préfet de police et de représentant du peuple; j'en appelle aux électeurs. (Marc Caussidière, à l'Assemblée, le 17 mai.)

La garde nationale de Paris a bien mérité de la patrie.
(L'Assemblée nationale.)

Nous sommes des chats qui avons déniché les rats du n° 16 de la rue de Rivoli. (Un garde national de la 2e légion.)

On m'accuse d'avoir fait délivrer des abonnements de la *Commune de Paris* aux Montagnards. Voilà une bêtise. Ces gens-là avaient plutôt besoin de chemises. Ce sont des hommes qui ont plus de poux que de sous. Qu'est-ce qu'ils feraient d'un journal?
Marc Caussidière. — Club de la Chaussée-d'Antin.)

Vive Napoléon! Vive Po-léon! Nous l'au-rons, Nous l'au-rons! *Napoléon!* Vive Barbès! à bas Thiers!
(Les émeutiers de la Porte-Saint-Denis.)

Le *Napoléon Républicain*, 1 sou! — *Robespierre*, 1 sou! — La *République rouge*, 1 sou! — La *Mère Duchêne*, 1 sou! — L'*Aimable faubourien, journal de la Canaille*, 1 sou! — La *Guillotine*, 1 sou!
(Les crieurs de journaux.)

On crie : *Vive Napoléon!* Il y a là un danger sérieux. La commission exécutive pense qu'il faut aviser avec énergie.
(Ledru-Rollin, à l'Assemblée.)

L'Assemblée valide l'élection du citoyen Louis-Napoléon Bonaparte.
(Le Moniteur universel.)

La propriété, c'est le vol. (P. J. Proudhon — Brochure.

Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir.
(Louis Napoléon Bonaparte. — Lettre au président.)

L'assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif et le commandement des forces militaires de la République au citoyen général Cavaignac, ministre de la guerre. (Moniteur du 23 juin.)

Paris est déclaré en état de siége. (Id. le 23 juin.)

Les insensés! Ce n'est pas seulement une guerre à la République, c'est aussi une lutte sacrilége contre la société qu'ils engagent.
(M. Senard aux ouvriers.)

La France bat d'un seul cœur.
(Le général Cavaignac. — Proclamation aux départements.)

De la confiance, de la clémence! de la conciliation! de la douceur! sacrrrr! (Marc Caussidière. — Séance de nuit.)

Le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau. — Que mon sang soit le dernier versé. (Denis Affre, archevêque de Paris mourant.)

On peut quintupler la production, au moyen de quoi, au lieu de 25 francs, tout citoyen aurait, j'imagine, 75 francs à dépenser par jour. (P.-J. Proudhon. — Proposition financière.)

Il y a la vraie propriété et la fausse propriété. (Pierre Leroux.)

La propriété est essentiellement corrigible. (Lamartine.)

Sur la demande du pouvoir exécutif, l'Assemblée nationale déclare qu'il y a lieu à poursuivre contre Louis Blanc et Marc Caussidière, représentants du peuple, sous la prévention de complicité dans les attentats du 15 mai et 23 juin 1848. (Le Moniteur universel.)

Pendant qu'on transporte les insurgés sur les pontons de Cherbourg, on danse au palais de la Présidence, au milieu des fleurs et des sorbets. (Ch. Ribeyrolles, rédacteur en chef de la Réforme.)

Je défie n'importe quel ministre de venir à bout de mettre de l'ordre dans les finances, à moins d'une chose impossible, monstrueuse, inexécutable, à moins, en un mot, de brûler le Grand-Livre de la dette publique. (M. de Villèle. — Correspondance.)

Quelle magnifique résistance que celle de la garde nationale et de l'armée dans l'insurrection de Juin! Il n'y a qu'un gouvernement anonyme qui puisse faire de ces choses-là! (M. Guizot a Londres.)

Au fond, les Français tiennent encore aux préjugés monarchiques. Il leur faut une dernière épreuve: ils proclameront Polichinelle 1er.
(Un représentant.)

Avons-nous seulement un administrateur, un homme d'état, un financier? Non, nous n'en avons pas un! La première République avait au moins Cambon! Cambon, voilà une capacité, voilà un administrateur! (Ledru-Rolin. — Toast du Châlet.)

L'Assemblée nationale devrait décréter qu'il faut planter un peuplier dans chaque commune de la République.
(Pierre Leroux. — A l'Assemblée.)

On s'est promené dans les rues de Toulouse en criant: *Vive la guillotine! A bas les riches! A bas les prêtres!*
(M. Denjoy a la tribune.)

On nous demande quels sont nos ennemis? Ce sont les ennemis de la République honnête, quels qu'ils soient.
(Le général Lamoricière.)

Il ne vous est pas permis de voler au peuple sa part de souveraineté. (Lamartine.)

Jacta est alea! Le sort en est jeté! (Le même.)

M. Bonaparte n'est plus à craindre! (L'Assemblée nationale.)

— Il en est de la littérature comme des affaires, et, à vrai dire, elle était aussi devenue une affaire: si elle semble parfois vouloir reprendre, surtout au théâtre, ce n'est guère que pour montrer mieux qu'elle ne reprend pas.

La loterie de livres annoncée par quelques libraires, a été accusée par un beaucoup plus grand nombre de n'être qu'une spéculation destinée à relever des maisons en ruine, et non une œuvre de bienfaisance : or, la loi ne permet les loteries que dans ce dernier cas ; on a demandé en conséquence que celle-ci ne fût pas autorisée, et le pouvoir a rendu un arrêté dans ce sens ; elle n'aura donc pas lieu à moins que les libraires rivaux ne parviennent à s'entendre.

— Ce qui aurait fait événement il y a huit mois, ce qui était destiné à le faire, la publication des *Mémoires* de Châteaubriand, ne pouvait plus en être un, dans une époque où chaque jour a le sien, et bien autrement considérable qu'aucun événement littéraire! Cette voix de la tombe ne cause donc pas grand émoi ; mais on l'écoute pourtant avec intérêt, et comme on ne sait plus ni qui vit ni qui meurt aujourd'hui, il paraît aussi naturel de l'entendre que si c'était celle d'un vivant.

Il y a de tout dans ces mémoires : de la biographie, de l'histoire, de la chronique, de la poésie ; et même un peu de tous les styles : du vieux français, du français le plus classique, et çà et là des traits qui sentent leur pinceau romantique, mais d'une date différente, ceux-ci venus par anticipation de génie avant 1828, ceux-là ajoutés après coup par le maître, non sans quelque imitation de la manière de ses disciples : c'est ce que l'auteur a si bien exprimé lorsqu'il dit dans sa préface, qu'en relisant ses mémoires, il ne sait plus distinguer lui-même si tel passage *est d'une tête brune ou chenue*. Ecrits à diverses époques et dans diverses situations de fortune et d'esprit, ils ont une variété qui peut quelquefois paraître heurtée et fatigante, mais qui plaît après tout et qui attache. Pour la magie des descriptions, certaines pages rappellent l'*Itinéraire* et le *Génie du christianisme*, d'autres sont tout empreintes de la mélancolie de René, qu'elles nous montrent enfant et jeune homme, d'autres enfin sont de curieux et touchans portraits de famille, ou bien d'originaux et de personnages du siècle passé. Celle-ci nous a frappé dans ce genre : elle donne bien l'idée de la façon leste et vive dont Châteaubriand sait aussi raconter quand il s'y met. Il s'agit des écrivains qu'il connut avant la révolution de 89 : c'est un fragment d'histoire littéraire, et à ce titre encore nous serons bien aises de le conserver.

« Dans le cours des deux années qui s'écoulèrent depuis mon établissement à Paris jusqu'à l'ouverture des Etats-Généraux, cette société s'élargit. Je savais par cœur les élégies du chevalier de Parny, et je les sais encore. Je lui écrivis pour lui demander la permission de voir un poète dont les ouvrages faisaient mes délices ; il me répondit poliment : je me rendis chez lui rue de Cléry.

» Je trouvai un homme assez jeune encore, de très-bon ton, grand, maigre, le visage marqué de petite-vérole. Il me rendit ma visite : je le présentai à mes sœurs. Il aimait peu la société et il en fut bientôt

chassé par la politique : il était alors du vieux parti. Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages : poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme. Il redoutait le bruit, cherchait à glisser dans la vie sans être aperçu, sacrifiait tout à sa paresse, et n'était trahi dans son obscurité que par ses plaisirs qui touchaient en passant sa lyre :

Que notre vie heureuse et fortunée
Coule, en secret, sous l'aile des amours,
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.

» C'est cette impossibilité de se soustraire à son indolence qui, de furieux aristocrate, rendit le chevalier de Parny misérable révolutionnaire, attaquant la religion persécutée et les prêtres à l'échafaud, achetant son repos à tout prix, et prêtant à la muse qui chanta Eléonore le langage de ces lieux où Camille Desmoulins allait marchander ses amours.

» L'auteur de l'*Histoire de la littérature italienne*, qui s'insinua dans la révolution à la suite de Chamfort, nous arriva par ce cousinage que tous les Bretons ont entr'eux. Ginguené vivait dans le monde sur la réputation d'une pièce de vers assez gracieuse, *la Confession de Zulmé*, qui lui valut une chétive place dans les bureaux de M. de Necker ; de là sa pièce sur son entrée au contrôle-général. Je ne sais qui disputait à Ginguené son titre de gloire, *la Confession de Zulmé :* mais dans le fait il lui appartenait.

» Le poète rennais savait bien la musique et composait des romances. D'humble qu'il était, nous vîmes croître son orgueil, à mesure qu'il s'accrochait à quelqu'un de connu. Vers le temps de la convocation des Etats-Généraux, Chamfort l'employa à barbouiller des articles pour des journaux et des discours pour des clubs : il se fit superbe. A la première fédération il disait : « Voilà une belle fête ! on devrait » pour mieux l'éclairer brûler quatre aristocrates au quatre coins de » l'autel. » Il n'avait pas l'initiative de ces vœux ; longtemps avant lui, le ligueur Louis d'Orléans avait écrit dans le *Banquet du comte d'Arête :* « qu'il fallait attacher en guise de fagots les ministres protestans » à l'arbre du feu de Saint-Jean et mettre le roi Henri IV dans le muids » où l'on mettait les chats. »

» Ginguené eut une connaissance anticipée des meurtres révolutionnaires. Madame Ginguené prévint mes sœurs et ma femme du massacre qui devait avoir lieu aux Carmes, et leur donna asile ; elles demeuraient *cul-de-sac Férou*, dans le voisinage du lieu où l'on devait égorger.

» Après la terreur, Ginguené devint quasi chef de l'instruction publique ; ce fut alors qu'il chanta l'*Arbre de la liberté* au Cadran-Bleu, sur l'air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.* On le jugea assez béat de philosophie pour une ambassade auprès d'un de ces rois qu'on découronnait. Il écrivait de Turin à M. de Talleyrand qu'il avait *vaincu un préjugé :* il avait fait recevoir sa femme en *pet-en l'air* à la cour. Tombé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la niaiserie et de la niaiserie dans le ridicule, il a fini ses jours littérateur distingué comme critique, et, ce qu'il y a de mieux, écrivain indépendant dans la *Décade* : la nature l'avait remis à la place d'où la

société l'avait mal à propos tiré. Son savoir est de seconde main, sa prose lourde, sa poésie correcte et quelquefois agréable.

» Ginguené avait un ami, le poète Lebrun. Ginguené protégeait Lebrun, comme un homme de talent, qui connaît le monde, protège la simplicité d'un homme de génie; Lebrun, à son tour, répandait ses rayons sur les hauteurs de Ginguené. Rien n'était plus comique que le rôle de ces deux compères, se rendant, par un doux commerce, tous les services que se peuvent rendre deux hommes supérieurs dans des genres divers.

» Lebrun était tout bonnement un faux monsieur de l'Empirée; sa verve était aussi froide que ses transports étaient glacés. Son Parnasse, chambre haute dans la rue Montmartre, offrait pour tout meuble des livres entassés pêle-mêle sur le plancher, un lit de sangle dont les rideaux, formés de deux serviettes sales, pendillaient sur une tringle de fer rouillé, et la moitié d'un pot à l'eau accotée contre un fauteuil dépaillé. Ce n'est pas que Lebrun ne fût à son aise, mais il était avare et adonné à des femmes de mauvaise vie.

» Au souper *antique* de M. de Vaudreuil, il joua le personnage de Pindare. Parmi ses poésies lyriques, on trouve des strophes énergiques ou élégantes, comme dans l'ode sur le vaisseau *le Vengeur* et dans l'ode sur *les Environs de Paris*. Ses élégies sortent de sa tête, rarement de son âme; il a l'originalité recherchée, non l'originalité naturelle; il ne crée rien qu'à force d'art; il se fatigue à pervertir le sens des mots et à les conjoindre par des alliances monstrueuses. Lebrun n'avait de vrai talent que pour la satire; son épître sur *la bonne et la mauvaise plaisanterie* a joui d'un renom mérité. Quelques-unes de ses épigrammes sont à mettre auprès de celles de J. B. Rousseau : Laharpe surtout l'inspirait. Il faut encore lui rendre une autre justice; il fut indépendant sous Bonaparte, et il reste de lui, contre l'opresseur de nos libertés, des vers sanglants.

» Mais, sans contredit, le plus bilieux des gens de lettres que je connus à Paris à cette époque était Chamfort; atteint de la maladie qui a fait les Jacobins, il ne pouvait pardonner aux hommes le hasard de sa naissance. Il trahissait la confiance des maisons où il était admis; il prenait le cynisme de son langage pour la peinture des mœurs de la cour. On ne pouvait lui contester de l'esprit et du talent, mais de cet esprit et de ce talent qui n'atteignent point la postérité. Quand il vit que sous la Révolution il n'arrivait à rien, il tourna contre lui-même les mains qu'il avait levées sur la société. Le bonnet rouge ne parut plus à son orgueil qu'une autre espèce de couronne, le sansculottisme qu'une sorte de noblesse, dont les Marat et les Robespierre étaient les grands seigneurs. Furieux de retrouver l'inégalité des rangs jusque dans le monde des douleurs et des larmes, condamné à n'être encore qu'un *vilain* dans la féodalité des bourreaux, il se voulut tuer pour échapper aux supériorités du crime; il se manqua : la mort se rit de ceux qui l'appellent et qui la confondent avec le néant.

» Je n'ai connu l'abbé Delille qu'en 1798 à Londres, et n'ai vu ni Rulhière, qui vit par madame d'Egmond et qui la fait vivre, ni Palissot, ni Beaumarchais, ni Marmontel. Il en est ainsi de Chénier que je n'ai jamais rencontré, qui m'a beaucoup attaqué, auquel je n'ai jamais répondu, et dont la place à l'Institut devait produire une des crises de ma vie.

» Lorsque je relis la plupart des écrivains du dix-huitième siècle,

je suis confondu, et du bruit qu'ils ont fait et de mes anciennes admirations. Soit que la langue ait avancé, soit qu'elle ait rétrogradé, soit que nous ayons marché vers la civilisation ou battu en retraite vers la barbarie, il est certain que je trouve quelque chose d'usé, de passé, de grisaillé, d'inanimé, de froid dans les auteurs qui firent les délices de ma jeunesse. Je trouve même dans les plus grands écrivains de l'âge voltairien des choses pauvres de sentiment, de pensée et de style.

» A qui m'en prendre de mon mécompte? J'ai peur d'avoir été le premier coupable; novateur né, j'aurai peut-être communiqué aux générations nouvelles la maladie dont j'étais atteint. Epouvanté, j'ai beau crier à mes enfants : « N'oubliez pas le français! » Ils me répondent comme le Limousin à Pantagruel : « Qu'ils viennent de l'alme, » inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce. »

» Cette manière de gréciser et de latiniser notre langue n'est pas nouvelle, comme on le voit : Rabelais la guérit, elle reparut dans Ronsard; Boileau l'attaqua. De nos jours elle a ressuscité par la science; nos révolutionnaires, grands Grecs par nature, ont obligé nos marchands et nos paysans à apprendre les hectares, les hectolitres, les kilomètres, les millimètres, les décagrammes : la politique a *ronsardisé*.

» J'aurais pu parler ici de M. de Laharpe, que je connus alors et sur lequel je reviendrai; j'aurais pu ajouter à la galerie de mes portraits celui de Fontanes; mais bien que mes relations avec cet excellent homme prissent naissance en 1789, ce ne fut qu'en Angleterre que je me liai avec lui d'une amitié toujours accrue par la mauvaise fortune, jamais diminuée par la bonne; je vous en entretiendrai plus tard dans toute l'effusion de mon cœur. Je n'aurai à peindre que des talents qui ne consolent plus la terre. La mort de mon ami est survenue au moment où mes souvenirs me conduisaient à retracer le commencement de sa vie. Notre existence est d'une telle fuite, que si nous n'écrivons pas le soir l'événement du matin, le travail nous encombre et nous n'avons plus le temps de le mettre à jour. Cela ne nous empêche pas de gaspiller nos années, de jeter au vent ces heures qui sont pour l'homme les semences de l'éternité. »

— M. Sainte-Beuve est définitivement à Liège. Il vient d'y ouvrir son enseignement par un discours qui, outre des traits piquans et justes, des rapprochemens solides et ingénieux, contient une remarquable vue d'ensemble sur la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours. Nous serions sûrs d'être agréables à nos lecteurs, aux anciens auditeurs de M. Sainte-Beuve à Lausanne, en leur donnant ce morceau dans son entier si la place nous le permettait; mais ce serait les frustrer de leur bien que de n'en pas citer au moins des fragmens un peu étendus. Ils remarqueront, entr'autres, le passage sur l'Athénée et la tradition littéraire.

« Pourquoi, s'est demandé le professeur en commençant, pourquoi ai-je désiré venir ici, hors de mon pays, parmi vous? Messieurs, permettez-moi de m'adresser cette question comme en votre nom, afin de me donner le droit d'y répondre. Je ne voudrais pas, et vous ne voudriez pas qu'il y eût dans mes paroles rien qui pût paraître un re-

proche, une ingratitude pour ce que j'ai quitté; mais ce que je suis venu chercher en Belgique, messieurs, je puis hautement le dire: j'y suis venu chercher un pays d'entière et de véritable liberté. Cette liberté, je le sais, (et je l'ai déjà éprouvé peut-être), a bien quelques petits inconvéniens pour ceux même qui l'estiment à si haut prix; mais quand elle est véritable, c'est-à-dire quand elle sait elle-même se limiter au sein de l'ordre et respecter en définitive les droits de chacun, elle vaut la peine qu'on fasse quelques pas pour elle. On a, dans ces derniers temps, inventé ou renouvelé bien des devises dont les murs se sont tapissés et dont les carrefours ont retenti : pour moi, je n'en sais qu'une que j'ai toujours ambitionné de voir inscrite au seuil, au foyer de toute existence d'hommes de lettres, et de la mienne en particulier: *liberté* et *dignité*.

» J'ai hâte d'en venir aux sujets d'étude paisible qui doivent seuls nous occuper et desquels nous n'avons aucun de nos instans à distraire si nous voulons y suffire. Et d'abord il m'importe d'établir dans vos esprits comment je comprends mes nouveaux devoirs, et quelle différence je fais entre la charge du professeur et le rôle de l'écrivain.

» L'écrivain (je parle surtout de l'écrivain critique, de celui qui traite à peu près des mêmes matières que le professeur), est libre, indépendant; il n'a, dans la variété de sa course, à suivre, s'il le veut, que son instinct individuel et ses goûts divers. Eclaireur avancé, armé à la légère, il pourra sortir souvent de la route tracée pour tenter l'aventure, pour reconnaître ce qui a pu échapper au gros de l'armée, pour accroître, s'il se peut, le butin commun. Quoique, dans ce genre d'histoire qui s'applique aux monumens de l'esprit, le hasard ait moins de part que dans les résultats de l'histoire générale, il y entre aussi pour quelque chose: les livres et les auteurs ont leurs destinées, comme le reste. Il s'agit donc, pour l'écrivain critique doué de curiosité et enclin à l'investigation, de réviser parfois les arrêts sévères, de corriger les préférences trop inégales, de protester — non pas, c'est inutile, — mais de disserter à propos de certains jugemens consacrés, et d'amener ainsi des explications qui rendent les classemens plus justes, les conclusions plus larges et plus compréhensibles. En un mot, on pourra par moment avoir l'air de harceler la tradition, afin de la forcer à devenir plus complète et plus fidèle. Dans ce procédé du critique, il se glissera sans doute plus d'une chance de témérité et d'erreur: cela le regarde, car c'est en son propre nom, c'est à ses risques et périls qu'il se conduit.

» La position du professeur est tout autre, et son devoir autrement tracé. Guide reconnu, il devra peu s'écarter de la grande route, ou, s'il en sort un moment, bien savoir d'avance où il se dirige, et ne se pas attarder dans les sentiers. Toute école buissonnière lui est interdite; il va droit aux monumens. Sans s'interdire ce qui peut en diversifier les alentours, il s'attachera surtout à ce qui peut en éclairer les accès. A l'époque de critique avancée où nous sommes parvenus, tout a été dit à peu près au sujet des principales œuvres, tout a été controversé, de ce qui pouvait l'être. En tenant compte de la différence des points de vue et en tâchant d'en tirer les justes lumières, celui qui enseigne saura se garantir des partis exclusifs. Le caractère de notre époque est historique plutôt que dogmatique. Mme de Staël l'a depuis long-temps remarqué : parlant du premier écrit de M. de Barante, du *Tableau de la littérature du XVIIIe siècle*, et de l'esprit d'interpré-

tation une peu circonspecte que le jeune critique y avait porté : « Le dix-huitième siècle, disait-elle, énonçait les principes d'une manière trop absolue ; peut-être le dix-neuvième commentera-t-il les faits avec trop de soumission. L'un croyait à une nature de choses, l'autre ne croira qu'à des circonstances. L'un voulait commander l'avenir, l'autre se borne à connaître les hommes. » Pourtant, connaître les hommes n'est pas assez quand il s'agit des œuvres ; et tout en s'appliquant à bien caractériser les productions de l'esprit comme l'expression d'un temps et d'un ordre de société, on ne saurait négliger d'y saisir ce qui n'est pas de la vie passagère, ce qui tient à la flamme immortelle et sacrée, au génie même des lettres.

» Ce génie, une fois excité, ne se tient pas immobile et ne s'enferme pas dans les formes toujours étroites des écoles. Ceux qui en sont dignes choisissent eux-mêmes l'autel où ils allument leur flambeau. Les uns entrent dans le royaume du grand et du beau par Homère et par Sophocle, les autres par Dante, les autres par Shakspeare. Gardons-nous de diminuer les accès et de fermer aucune voie. La route qu'il nous est donné de parcourir doit être une des principales; elle ne saurait être la seule. On ne peut étudier en détail que quelques monumens. Saluons de loin plus d'un temple sur les collines; indiquons les sentiers qui mènent, et laissons faire: il est bon que chacun ait à gravir. Si le maître a, sur quelques points, des vues qui lui soient plus particulières, il se bornera à les faire sentir au passage, sans y abonder et sans y trop insister. Il informera la conscience littéraire des élèves, sans prétendre la soumettre. Il est un certain milieu éloigné de toute secte et de toute doctrine singulière : c'est la région véritable où l'enseignement doit rester.

» La tradition a mille fils et mille nœuds dont l'ensemble faisait sa force : ces liens du passé sont en train de se briser chaque jour ; nous essayerons d'en renouer du moins quelques-uns. Nous vivons à une époque peu propice à la durée des choses délicates : et quoi de plus délicat que la transmission littéraire? L'autre jour, en quittant Paris (permettez-moi ce souvenir), je voyais un exemple frappant de ces vicissitudes qui ne se bornent pas seulement aux empires, et qui s'étendent au théâtre des choses de l'esprit. La Harpe, messieurs, était un éminent critique ; ses défauts, tout le monde les sait aujourd'hui, et nous avons été assez vif à les dénoncer nous-même ; mais ses qualités littéraires étaient rares : il avait l'enthousiasme du goût. Le plus distingué des élèves de Voltaire, il fut en France le premier qui introduisit régulièrement l'éloquence dans la critique. Ses cours que nous lisons encore à profit, et qui pour de certaines pages d'analyse, dans les matières qu'il possédait bien, n'ont pas été surpassés, — ses cours ont eu, à leur début, un succès dont son livre, tel qu'il existe, ne saurait donner une juste idée. La Harpe lisait, mais il lisait admirablement, et l'on n'était point alors habitué aux miracles de la parole improvisée, de même qu'on n'eut pas supporté volontiers les tâtonnemens et les à-peu-près qu'elle impose. C'était au Lycée (autrement dit à l'Athénée), vers 1787, que La Harpe lisait ses leçons durant les dernières années brillantes et paisibles qu'ait eues le règne de Louis XVI. L'élite de la société se réunissait à ces séances, les lettres, les jeunes gens, les femmes du monde : c'était une fête de l'esprit. Lorsqu'après les mauvais jours de la révolution, il reparut dans la même chaire du Lycée, il y retrouva un succès pareil, bien que moins pur et trop em-

preint des passions déclamatoires de l'époque. Quoi qu'il en soit, cette chaire du Lycée honorée par un tel succès, par un tel concours d'auditeurs, était restée célèbre : Garat, Chénier, Ginguené, Lemercier, — des savans diserts tels que Fourcroy ;— plus tard, Gall, Benjamin Constant, M. Mignet, s'y étaient successivement assis. L'autre jour donc, depuis février de cette année, passant par la rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Valois, j'aperçus un magnifique estaminet, dit l'*Estaminet des Nations*, tout éblouissant de lumières : j'hésitai d'abord à y reconnaître les salons du respectable et toujours un peu sombre Athénée. Je montai pourtant, je voulus m'assurer du lieu : c'était bien le même, là où les derniers vieillards du dix-huitième siècle s'étaient réunis, et où j'avais entendu causer Lacretelle aîné, Tracy, Daunou, on jouait autour d'un immense billard ; et la place justement qu'avait occupée la chaire, le fauteuil de La Harpe et de ses successeurs, n'offrait plus à mes yeux qu'une table où fumait le punch : permis à tous de s'y asseoir. J'étais le seul qui apportât dans ces lieux un souvenir.

» De telles transformations ne seraient qu'un accident, une simple vicissitude tombant sur des objets matériels, si l'esprit des choses du moins se maintenait et survivait, si la vie littéraire éclipsée d'un côté, se transportait au même moment ailleurs, et s'il n'y avait que déplacement dans la marche toujours visible du divin flambeau :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

»Mais à force de se déplacer souvent et de changer de mains, les lumières littéraires courent risque de s'éteindre; et, malgré l'extrême progrès dont nous nous vantons, cette transformation du Lycée, je l'avoue, est restée pour moi un symbole.

»Vous m'aiderez à dissiper ce triste augure, messieurs, et à croire que l'éclipse n'est que passagère.

.....Messieurs, le Cours que j'entreprends de développer devant vous embrassera la littérature française dans toute son étendue. Pour mieux y réussir et pour être plus certain d'atteindre les divers âges de cette vaste culture, d'en traverser, si je puis ainsi parler, toutes les saisons, je diviserai notre étude en deux parties, que j'entamerai simultanément, et que je poursuivrai, si j'en ai la force, d'une marche parallèle. La première partie du cours, qui s'adressera spécialement à MM. les étudiants, comprendra la littérature française dans son cadre classique et régulier, à la prendre dès ses origines et à la mener aussi avant que possible à travers les grands siècles. La prose française se déroulera pour nous dans une perspective ininterrompue, et comme dans une avenue immense, depuis Ville Hardouin jusqu'à Buffon. Nous en suivrons le glorieux héritage formé de bonne heure, modifié d'âge en âge, et toujours transmis. La poésie française, moins heureuse que la prose, surtout moins constante, nous offrira, au contraire, bien des vicissitudes et des naufrages, des fuites et des retours avant la venue de Malherbe, et même depuis. — L'autre portion du Cours, destinée à MM. les étudiants encore et à tous ceux qui voudront bien y assister, portera sur une époque toute vivante et familière à chacun, ce semble, mais dont l'histoire littéraire est encore à établir; j'essayerai de poser devant vous les fondements de cette histoire à partir de 1800, et pour la première moitié du dix-neuvième siècle. En un mot, j'ouvrirai d'une part mon sujet à Ville-Hardouin et de l'autre à Chateaubriaud.

....« En abordant la seconde portion du Cours, nous trouverons d'abord et tout directement la langue arrivée à la période extrême de son développement et à la veille de se corrompre. Cette corruption déjà commencée et très-avancée au sein du dix-huitième siècle était recouverte et corrigée par de magnifiques exemples, par des ouvrages empreints de génie, et par des habitudes encore exquises de langage dans la bonne société. Après dix années de révolution, de désastre et de mélange, où la confusion, la dégradation de toute chose s'affichait avec impudeur et menaçait de se fixer dans la langue même, il s'agissait de réparer. 1802 marqua une ère nouvelle; il y eut renaissance, retour à l'antique esprit ou du moins à de nobles formes de la tradition, en même temps que reprise du mouvement littéraire extrême du dernier siècle. La décadence fut de nouveau voilée. En un mot, l'automne continua, mais il y eut un air de reprise du printemps. Chateaubriand ressaisit et renouvela avec génie l'œuvre pittoresque de Bernardin de Saint-Pierre, de Buffon et de Jean-Jacques; la forêt dans son feuillage immense se revêtit de teintes de plus en plus riches et belles, en même temps qu'un souffle plus doux faisait croire à je ne sais quel retour impossible de la fraîcheur. Messieurs, çà été là l'inspiration et l'honneur de la littérature française des trente premières années du siècle : elle s'est crue jeune et, par conséquent, elle l'a été; elle a eu espérance et vie; elle a conçu de vastes pensées; elle s'était fait de hautes, de généreuses promesses; elle en a tenu quelques-unes : c'est assez, malgré bien des déceptions et des mécomptes, pour que son renom ne reste pas sans écho dans l'avenir, pour que cette période brillante se détache sur le penchant des âges entre celles qui l'ont précédée et celles qui la suivront; c'est assez pour mériter une histoire.

» Vous me verrez toujours en parler, messieurs, comme d'une période tout-à-fait accomplie et terminée. Elle n'est véritablement close que d'hier, mais elle l'est véritablement, je le crois. On peut dire avec certitude que le mouvement littéraire, ouvert en 1800 par Chateaubriand et par Mme de Staël, continué depuis par d'autres presque aussi glorieux, est entièrement épuisé aujourd'hui. Depuis ces dernières années, ce mouvement, à vrai dire, n'en était plus un, il ne marchait plus, il traînait. Mieux vaut pour son honneur, peut-être, avoir été coupé nettement, que de s'être prolongé outre mesure, si ralenti et si affaibli. Quoi qu'il en soit, la brèche a été faite; un flot impétueux s'est précipité. Le monde, aujourd'hui, appartient manifesment à d'autres idées, à d'autres sentimens, à d'autres générations qu'il serait encore prématuré de définir. Ceux même qui, après avoir le plus marqué dans la période précédente, se posent résolument comme les guides et les oracles du mouvement présent, du mouvement futur inconu, ne réussissent à le faire que parce qu'ils ont totalement rompu avec leur passé, avec leurs souvenirs, leurs idées, leurs inspirations premières, — avec tout, excepté avec leur talent. Ce sont désormais des hommes nouveaux, et nous pouvons parler d'eux au passé tout à notre aise, avec le seul respect qu'on doit à d'illustres morts, car cela ne les concerne plus aujourd'hui.

Depuis 1800, la période littéraire se partage et se coupe exactement en trois portions distinctes, et comme en trois étages, en trois terrasses successives, le long d'une pente que nous descendrons : 1° Le Consulat et l'Empire; 2° la Restauration; 3° enfin ces dix-huit der-

nières années. Ces dix-huit années, j'ai hâte de le dire, ne deviendront jamais pour nous l'objet d'un Cours spécial et détaillé; elles se rapprochent trop sensiblement de nous, elles tienent à trop d'intérêts et d'amours-propres tout récens et tout vifs; la libre critique pourrait y ressembler à de la polémique, ce que l'enseignement ne doit jamais faire. Il nous suffira de bien déterminer les caractères généraux de la littérature qui y a prévalu : les applications seront ensuite faciles à chacun. Mais l'Empire, mais la Restauration, voilà de riches et neufs sujets littéraires, une succession déjà ouverte à l'histoire; il y a là de quoi nous retenir plus d'une année.

» L'Empire d'abord et le Consulat. — Je vous ai nommé les deux grands noms alors rivaux, et depuis unis dans une admiration commune. Jusqu'en 1814, M. de Chateaubriand et Mme de Staël semblaient pourtant une exception ; ils étaient jugés *excentriques* par rapport à la littérature de l'Empire proprement dite, qu'ils devançaient et qu'ils débordaient. Ce qui fait leur supériorité et leur gloire, c'est moins encore le talent direct qu'ils ont montré dans leurs œuvres, que d'avoir ainsi versé le souffle devant eux et communiqué la flamme. Mais en leur rendant cette haute justice, en les replaçant à leur rang d'initiateurs, nous nous garderons d'être injuste et écrasant pour les autres de moindre haleine, pour les divers groupes distingués et estimables, que nous offrira la littérature de ce temps. Lorsqu'à côté de Chateaubriand, nous aurons étudié Fontaines, Joubert, Chênedollé; lorsqu'à côté de Mme de Staël, nous aurons désigné Benjamin Constant, Schlegel (un moment critique en langue française), M. de Sismondi dans sa verdeur première, M. de Barante à ses débuts et quelques autres, nous ne négligerons pas les écrivains déjà formés, que la philosophie du dix-huitième siècle léguait au dix-neuvième;— les écrivains de la *Décade*, Ginguené en tête ; — les membres de la petite société d'Auteuil, Tracy, Cabanis, Fauriel alors jeune, Pariset, Thurot; — Marie-Joseph Chenier et Daunou se tenant un peu à l'écart ; le spirituel et très-aimable cercle qui se rangeait autour du patriarche Ducis comme à l'ombre d'un vieux chêne, Colin d'Harleville, Picard, Andrieux. Les critiques de l'ancien *Journal des Débats*, Geoffroy, Feletz, Dussault, se rattacheront par Hoffman à ces autres critiques un peu usurpateurs du *Journal de l'Empire*, à ces feuilletonistes voltairiens qui entrèrent à la suite de M. Etienne, et qui seront plus tard les rédacteurs du *Constitutionnel*. Nous relèverons ainsi, durant la période de l'Empire, tout ce qui l'a traversée d'un peu mémorable pour le talent et (chose plus rare) pour la pensée, ce qui lui venait d'auparavant et ce qui s'est prolongé depuis : car ce serait injustement la restreindre, cette période, que de n'y voir et de ne qualifier de son nom que ce qui y a débuté et ce qui ne lui a pas survécu, et de lui donner pour type exclusif Luce de Lancival ou Esmenard.

» Aujourd'hui que les perspectives d'alors se sont éclaircies, que la distance a marqué les vraies hauteurs et que les classifications d'école, en un tel sujet, s'évanouissent, il nous sera permis, à côté (dirai-je au-dessus?) des noms de Chateaubriand et de Mme de Staël, de saluer un autre grand écrivain de l'Empire, et certes le plus imprévu de tous et le plus involontaire, le rival en tout de César, Napoléon. On a bien publié les *Œuvres de Louis XIV*; nous parcourrons donc avec vous les *Œuvres de Napoléon*, qui ne forment pas moins d'une dizaine de

volumes bien authentiques, signés en mainte page de son cachet, — de la griffe du lion.

» A l'extrémité et au nord de l'Europe, à son belvéder de Saint-Pétersbourg, nous aurons à noter un témoin au regard perçant, un ironique et impitoyable juge, qui écrit, lui aussi, avec une plume d'airain, Joseph de Maistre; et dans ses montagnes du Rouergue, M. de Bonald, opiniâtre et boudeur; — les patrons tous deux et les prophètes d'une restauration impossible. Ils nous donneront sous l'Empire les point extrêmes de notre horizon.

» Quant à la Restauration, messieurs, non telle qu'ils la voulaient, mais telle qu'elle s'est faite, il me serait difficile ici de classer par avance ses richesses littéraires si abondantes, et l'ensemble vous en est suffisamment connu. Les forces intellectuelles et littéraires de la Restauration émanèrent à la fois de trois foyers, de trois centres principaux d'action : du salon de Mme de Staël, de la tête du parti monarchique, représenté par M. de Chateaubriand, et aussi d'une simple école, d'abord obscure, de l'Ecole normale, et des élèves puissamment doués qui s'y groupaient à la fin de l'Empire, au pied de la chaire de M. Royer-Collard. On peut dire que ces trois courans divisés, ou rapprochés sans se confondre, traversèrent dans toute son étendue la Restauration, et la fertilisèrent régulièrement, comme en étant les artères principales. Mais il y eut en sus les accidents imprévus, les talens individuels, un Paul-Louis Courier, un Béranger, nés tout entiers d'eux-mêmes : le génie poétique d'un Lamartine, descendu un matin on ne sait d'où, et nous dirions volontiers du Ciel, s'il n'avait montré depuis combien il tenait à la terre. La poésie lyrique éclatant dans une floraison tardive et soudaine; l'histoire, — l'histoire philosophique, raisonnée et savante, — ou épique, narrative et pittoresque; la critique littéraire sous toutes les formes et sous celles même qui simulaient l'originalité et jouaient la création ; l'intelligence impartiale et presque passionnée des âges précédens ; une curiosité expansive et sympathique vers toute noble source, vers toute belle forme contemporaine étrangère : voilà en quelques traits l'aperçu d'une époque qui était encore en pleine production au moment où elle fut interrompue et où l'heure de la dispersion sonna. Ce qui la distingue par-dessus tout et ce qui faisait sa force, c'est qu'elle avait le sentiment d'organisation et d'ensemble, sentiment qui s'est fort affaibli depuis dans les lettres, tellement qu'il a pu apparaître dans la période dernière des individus de talent, mais qu'il ne s'est plus reformé de groupe puissamment animé.....

« .....Après tout, quelles que soient les destinées futures du monde et la prédominance des intérêts sur les idées, rien ne vivra dans la mémoire, rien ne se transmettra que par les lettres. Ces événements eux-mêmes qui les effacent un moment et les éclipsent comme aujourd'hui, ces catastrophes qui paraissent si considérables aux contemporains, que seraient-elles sans le génie des lettres? Que sembleraient-elles à distances dans leur cahos, si l'historien ne les débrouillait, ne les présentait sous un jour plus net, et ne leur donnait par la puissance de l'esprit, je ne sais quel ordre et quelle grandeur, que souvent il serait difficile de leur trouver dans la réalité? Le peuple de l'histoire par excellence, les Romains le savaient bien. Les moins purs d'entre eux par les actes et par les mœurs étaient capables de cette foi dans la pensée, de ce culte de l'avenir, qui ennoblit et qui relève. Relisez

Salluste et les préfaces de ses immortelles histoires. Quel éclatant hommage à l'esprit! quelle séparation généreuse de ce qui est fait pour tomber et de ce qui doit survivre! quelle part faite à la gloire du talent! En des jours qui ne sont pas sans ressemblance avec ceux-là, redisons-nous les mêmes choses, pour relever et raffermir en nous le sentiment de la dignité, de l'énergie humaine. Enfants de ce monde moderne qui n'est que trop destiné à être positif par sa nature, tâchons du moins de prendre exemple, par quelque endroit, sur le peuple qui sut être à la fois positif et grand. Voilà, messieurs, ce que je ne cesserai de vous redire, ou plutôt ce qui sortira insensiblement, je l'espère, de tout le cours de cet enseignement : car je suis de ceux pour qui la littérature ainsi conçue, ainsi animée pour elle-même, est comme une religion ardemment embrassée dès l'enfance; et au milieu de tout ce qui semblait devoir en détacher ou en distraire, les années n'ont fait que la confirmer en moi.»

— Pour revenir à notre courant ordinaire, loin duquel nous voudrions en vain nous égarer sur des bords ou en des sujets plus heureux, savez-vous comment Pierre Leroux entend la tradition humaine? Après ces souvenirs et ces rapprochemens littéraires, terminons par ce trait d'un des illustres de notre temps. Il croit à la transmigration des âmes, et il est persuadé, ce qui s'appelle persuadé, qu'il a celle de Jean-Jacques, qu'elle habite en lui, qu'il est Jean-Jacques Rousseau; mais, ajoute-t-il, toujours le plus sérieusement du monde et sans la moindre nuance de badinage : Tandis que le citoyen de Genève mettait ses enfans à l'hospice, lui, Pierre Leroux, a mis les siens au collége, où il a obtenu pour eux une bourse; et voilà, d'après lui encore, comment la loi du progrès est non-seulement prouvée mais, pour ainsi dire, incarnée dans sa personne. On sait aussi son bizarre projet de constitution par triade avec plantation de peupliers pour moyen infaillible de faire prospérer la République. Vienne donc un grand peintre, comme ceux que nous citions tout à l'heure, qu'il s'empare des excentricités, des vanités socialistes et autres, qu'il entreprenne cette galerie, et les originaux de notre âge pourront se rire de ceux du passé.

Paris, 12 novembre.

P.S. — La fête pour la promulgation de la Constitution, qui a eu lieu dimanche 12, a été froide comme le temps : une assez belle décoration sur la place de la Concorde, une haute estrade de velours rouge, des mâts pavoisés, et un défilé de troupes, dont l'effet est toujours imposant; mais aucun enthousiasme, moins de foule et de curieux qu'à l'ordinaire, peu de vivats, celui de la *République* seulement, celui de *Cavaignac* à peine entendu çà et là, celui de *Napoléon* poussé, dit-on, par quelques gardes-nationaux de la banlieue, et le soir pas d'illumination, sauf devant les édifices publics! l'air des *lampions* n'a pas encore reparu; aucun parti n'est en état ou n'a le désir de les faire

allumer. On annonçait une émeute pour le lendemain, mais personne n'y croyait, et il n'en a pas paru trace.

La question de la Présidence est toujours obscure : jamais inconnue algébrique n'eut tant de peine à se dégager. L'un des deux candidats ne semble pas plutôt perdre ou gagner du terrain, qu'à l'instant son rival en perd ou en gagne aussi de son côté. A Paris, les attaques de la *Presse* ont plutôt fait du bien au général Cavaignac, mais il n'en doit pas être de même en province, où on lit cette feuille avec une dévotion que les Parisiens n'éprouvent nullement pour son rédacteur. Le *Constitutionnel*, après avoir opéré sa manœuvre de transition, vient de se déclarer nettement pour Louis-Napoléon Bonaparte : il voit en lui le candidat qui a le plus de chances de rallier les voix du parti modéré, et à ce titre il le soutient. D'autre part, les *Débats* reprochent avec amertume au *Constitutionnel* de sortir ainsi de la réserve dont il leur avait d'abord donné l'exemple, et ils appuient plutôt le général Cavaignac, puisqu'on n'a pu s'entendre pour porter le général Bugeaud. Ainsi le parti modéré, selon sa louable coutume, n'a su que se diviser. Les légitimistes sont encore indécis ; ils vont avoir des congrès et ne lâcheront leur mot qu'au dernier moment : on prétend qu'ils seront plutôt pour Louis-Napoléon dans le midi, plutôt pour son concurrent dans l'ouest. L'archevêque de Paris, et sans doute son clergé, voterait pour celui-ci. Le comité central des démocrates socialistes, dans des réunions présidées par l'ex-pair d'Alton-Shée, n'a pu obtenir le désistement de M. Ledru-Rollin ; il porte décidément Raspail, qui aura vraisemblablement les suffrages d'un grand nombre d'ouvriers, surtout à Paris et à Lyon.

Un de nos amis, bon observateur et très-bien renseigné sur Louis-Napoléon, nous le représente parfaitement impassible dans cette agitation qui se fait autour de lui et pour lui. Il ne prend aucune précaution pour sa sûreté. Il y a foule incessante dans son appartement : on y entre de jour et de nuit, comme à la foire. Il n'est point aussi nul qu'on se plaît à le dire ; il a eu une mauvaise éducation, mais au fort de Ham il s'est livré à quelques études, même à des études d'économie politique ; il a écrit sur le paupérisme. Il ne se donne, d'ailleurs, point pour un grand homme ; mais il se croit appelé à jouer un rôle. Il est fataliste, et, d'une manière ou d'une autre, avec ou sans succès, il serait le premier à payer de sa personne au besoin. La réputation ridicule que lui font ses ennemis tourne en sa faveur quand on l'approche : on le trouve alors d'autant mieux, qu'on s'attendait à voir un crétin. Sa candidature et ses chances de succès inquiètent cependant à la Bourse et parmi ceux qui veulent avant tout la tranquillité : on craint que les républicains de la veille attachés à son rival et surtout au pouvoir, ne veuillent pas l'accepter même du suffrage universel : il est probable, cependant, qu'ils y réfléchiraient à deux fois avant de prendre un si grave parti et de donner le signal de la guerre civile.

Le camp rouge de Ledru-Rollin et le camp socialiste de Raspail l'accepteraient au contraire, et on le comprend : ils espèrent en être bien plus facilement débarrassés que de l'homme des journées de juin.

Du reste, ni les uns ni les autres ne se préoccupent beaucoup de la question vraiment capitale, l'état de souffrance de toutes les classes, riches et pauvres, l'épuisement de la France : républicains rouges et socialistes vont toujours banquetant, républicains tricolores donnant des bals et des fêtes; à part de rares exceptions, chacun ne songe qu'à son candidat, et à soi derrière lui. On ne s'en dit pas moins les apôtres de la fraternité.

Au dehors, l'attention est concentrée sur Berlin.

14 novembre.

SUISSE.

Genève, le 6 *novembre* 1848. Cet orage politique qui souffle sur l'Europe depuis quelques mois, et qui remue et agite dans tous ses recoins notre vieux continent, est, comme on l'a remarqué avec raison, peu favorable, au moins pour le moment, à la vie scientifique et littéraire des peuples, et à de nouvelles publications. A vrai dire, ne parût-il, cette année, aucun ouvrage à Genève, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, si l'on tient compte des circonstances au milieu desquelles nous vivons. Le bruit des révolutions absorbe tous les esprits.

Je ne veux point parler de l'influence que de pareils événements peuvent avoir chez nous; heureusement, la révolution genevoise a devancé la république de février et je n'ai point à vous entretenir, pour me servir des expressions spirituellement impertinentes d'un résident français, *de la misérable querelle des rats*. Ce que je tiens à constater, c'est que la science et la littérature ne sont pas mortes à Genève, c'est qu'il s'y publie encore quelque chose, c'est qu'il s'y prépare des travaux sérieux qui verront sans doute le jour, lorsque l'Europe aura retrouvé un peu de repos, et feront honneur à notre pays.

Trois sermons sous Louis XV, de M. Bungener, sont sous presse, ainsi que les *sermons de M. le pasteur Bouvier*. Les *lettres d'un malade à un malade* doivent aussi paraître prochainement ; ces lettres dont quelques fragments ont été publiés du vivant de l'auteur, ne peuvent pas être considérées comme un ouvrage posthume; M. Bouvier y avait mis la dernière main peu de temps avant sa mort.

Les circonstances nous privent momentanément de plusieurs autres ouvrages, notamment de la publication des œuvres de Maine de Biran par M. Ernest Naville. M. Pierre Odier, ancien professeur de droit à l'académie, a en portefeuille des travaux consciencieux sur le droit français, en particulier sur les droits réels et sur le système hypothécaire ; M. A. De La Rive, notre célèbre physicien, un ouvrage sur l'électricité, ce sujet de prédilection dont il s'est occupé depuis long-temps avec un zèle soutenu, avec talent, perspicacité et succès. Mademoiselle Töpffer, si je suis bien informé, trouvera, dans les œuvres inédites de son illustre père, matière à une intéressante publication ; dans sa piété filiale, elle servira à la fois la gloire de sa famille et celle de sa patrie.

M George Sordet vient de composer un charmant poème sur *la fête d'Echallens ;* les trois Sociétés de Belles-Lettres de Lausanne, de Ge-

nève et de Neuchâtel se sont réunies, il y a quelques semaines, dans le canton de Vaud. Le poème de M. Sordet est un souvenir plein de sentiment, de verve et d'entrain de la fête de ces jeunes littérateurs qui poursuivent leur œuvre avec courage et persévérance, malgré les préventions d'une partie peu éclairée et heureusement peu nombreuse du public genevois.

Un poète qui semble avoir quelque germe d'avenir, vient de surgir dans le groupe qui forme l'extrême gauche du camp radical. M. Emile Morhardt. Son chant sur la révolution de Genève du sept octobre 1846,

Le sept octobre a détrôné les rois,

renferme des strophes bien nourries et qui indiquent une certaine originalité. Il va sans dire que je n'examine point ici le fond des idées que renferme ce morceau. Je laisse de côté la politique. Pour admirer la *Cavale* de Barbier, il ne faut pas se placer au point de vue des partisans outrés de Napoléon. — M. E. Morhardt ne doit pas être confondu avec ce M. Morhardt qui a écrit une ou deux brochures sur les émigrations en Amérique, et qui, dès lors, abandonnant quelques projets plus ou moins utiles pour des utopies aussi ridicules que dangereuses, a franchi imprudemment ces limites extrêmes au-delà desquelles on tombe, sinon dans un communisme avoué qui répugne trop à notre population, au moins dans les plus déplorables erreurs.

Quant aux beaux-arts, ils sont aussi en souffrance. Tous les vents ne conviennent pas à ces délicates fleurs; elles ont besoin de printemps et de soleil. Cependant elles brillent encore çà et là, grâce à la persévérance qui distingue nos artistes. Nos peintres ne perdront pas malgré les difficultés des temps, les bonnes traditions de l'école genevoise. — Pour me borner à un seul exemple, que je mentionne en passant deux remarquables portraits dûs au pinceau de notre grand coloriste M. Hornung: l'un, d'un ancien magistrat fort distingué du canton de Vaud, M. Monod, l'autre d'une jeune dame Irlandaise, deux portraits où ce peintre habile a déployé toute la puissance de son beau talent. Le style du portrait d'une jeune dame Irlandaise mérite en particulier d'être étudié par les connaisseurs.

Le grand conseil a voté définitivement, peu de jours avant son renouvellement intégral qui a eu lieu le 2 novembre, la loi sur l'instruction publique. Cette loi importante est en somme meilleure qu'on ne pouvait l'espérer un moment. — Nous aurons désormais, à côté du collége classique, un collége industriel et commercial. Un gymnase sera créé qui servira d'intermédiaire entre les colléges et l'académie. Dans l'académie les lettres et les sciences, (ces dernières avaient le haut pas précédemment), seront placées sur un pied d'égalité. Les facultés de théologie et de droit sont maintenues. On a posé un premier jalon qui pourra nous conduire plus tard à une faculté de médecine. — Autrefois, et jusqu'à la loi de 1834, tout ce qui tenait à l'enseignement, chez nous était sous le contrôle et la direction du pouvoir ecclésiastique. La loi de 1834 constitue l'académie sur des bases qui lui donnaient, ce semble, relativement à l'Etat, une trop grande indépendance. La loi nouvelle pèche peut-être par l'extrême contraire. Le gouvernement aura désormais, sur tout ce qui tient à l'instruction publique, un pouvoir immense; la commission du grand conseil a cependant introduit dans la loi quelques garanties que le premier projet ne présentait pas. L'application pratique de la loi nous fera seule connaître toute sa valeur en bien et en mal. Nous espérons que ce sera en bien. ***

Porrentrui, 10 novembre.—Dans une lettre spirituelle adressée à la *Revue Suisse* en décembre 1847, un écrivain cher aux lettres et à la Suisse française, manifestait le désir de voir ce journal donner une plus large part aux nouvelles du mouvement littéraire dans notre patrie; il voulait que cette feuille rendît un compte exact de toutes les publications nationales, et surtout qu'elle révélât avec soin les efforts tentés dans des localités secondaires pour se mettre au courant de la science. Ce bienveillant appel nous engage à vous écrire quelques lignes sur la *Société Jurassienne d'Emulation* fondée à Porrentrui en 1847, et qui, depuis son origine, a rendu à notre Jura des services signalés, sous le double rapport de l'instruction, et de l'encouragement à donner aux études.

En effet, jusqu'à cette époque, notre pays n'avait point de centre intellectuel : il comptait des hommes marquants dans plusieurs branches, les uns voués aux études scientifiques et naturelles, les autres à l'histoire et à la littérature, mais aucun lieu ne les réunissait. Le but de cette société nouvelle a été de mettre en rapport des éléments hétérogènes, qui se toucheraient sans se confondre, tout en créant des relations de bonne harmonie entre les divers membres qui la composeraient. Ainsi la *Société Jurassienne d'Emulation* n'exclut aucun travail et ouvre un vaste champ aux investigations les plus différentes, les plus variées. Il arrivera par conséquent que telle séance sera remplie exclusivement par des lectures d'histoire nationale ou de littérature, telle autre par la géologie ou les mathématiques, et cette bigarrure apparente ne sert qu'à établir sur des bases plus solides cette œuvre si heureusement conçue, bien loin de lui être nuisible comme on le croirait de prime abord.

La Société ne se borne point à de simples travaux, elle veille diligemment sur tout ce qui intéresse les sciences et les arts dans le Jura. Appeler l'attention des autorités sur nos établissemens scientifiques, recueillir les antiquités du pays et les documens précieux pour son histoire, enrichir le *Musée jurassien*, faciliter les publications utiles, est une tâche laborieuse qu'elle poursuit avec une activité digne de tout éloge. Le succès se plaît à couronner de si louables efforts. Il n'est pas de séance mensuelle où l'on n'ait à enregistrer de nouveaux dons adressés à la société; et la bibliothèque, le musée, les cabinets de minéralogie et d'ornithologie, le médailler s'augmentent ainsi chaque jour.

Ce rendu-compte serait imparfait si nous n'indiquions pas l'une ou l'autre des principales études communiquées déjà la *Société Jurassienne d'Emulation*.

Histoire. L'histoire de l'ancien Evêché de Bâle a été surtout l'objet de travaux importans. Nous mentionnerons d'abord un ouvrage monumental, le *Cartulaire de l'ancien Evêché de Bâle*, recueil de chartres et documens concernant le Jura et les pays limitrophes. Le premier volume est achevé, il s'étend jusqu'au 12me siècle. Personne n'était plus propre à cette œuvre difficile, que notre savant archiviste, M. Trouillat; il a de la persévérance, du zèle et une patience à la hauteur des difficultés que présente une si volumineuse compilation. Nous devons aussi à M. Trouillat un rapport précieux sur la bibliothèque du collége confiée à ses soins.

Un écrivain plus connu des historiens suisses, connaissant à fond notre histoire jurassienne, est M. Quiquerez, de Delémont. Nous si-

gnalerons deux manuscrits importans qu'il a soumis à la Société, *Les monumens de l'Epoque Celtique et Romaine dans l'ancien Evêché de Bâle*, et l'*histoire d'Aruel ou Hasenbourg*. Le texte est accompagné de planches, cartes et tableaux d'un haut intérêt. M. Quiquerez est le premier qui ait exposé sous un vrai jour les campemens et positions romaines dans notre pays ; il est le premier aussi qui, appuyé sur des actes authentiques, ait établi d'une manière irréfragable la filiation des Aruel depuis Hugo de Montfaucon fondateur de Lucelle en 1124 jusqu'à Jean Luthold 1484. — L'histoire locale et la biographie jurassienne ont fourni à M. X. Kohler le sujet de quelques pages intéressantes ; citons une notice sur F. Raspieler, l'auteur des *Paniers*.

L'histoire de la patrie suisse a rencontré un peintre fidèle dans M. Daguet. Sa plume originale et énergique a tracé à larges traits un aperçu lumineux sur les *premiers siècles de la Confédération*. Son *Manuel d'histoire suisse*, auquel il travaille *con amore* et sans relâche est un ouvrage tout-à-fait neuf; il est destiné à servir d'introduction à une étude raisonnée et approfondie d'histoire nationale. Plusieurs chapitres des *Etudes littéraires* ont été lues à la Société, avant de paraître dans la *Revue Suisse* (1).

M. Pequignot a détaché aussi quelques portraits de sa galerie contemporaine bernoise. Cet élégant, facile et spirituel écrivain saisit bien les caractères; il ne laisse inaperçu aucun trait saillant du personnage qu'il dépeint.

Sciences naturelles. — Le nom d'un géologue distingué se présente d'abord. M. Thurmann a livré à la société dont il est président, les prémices de son grand ouvrage sur la *géographie végétale de la Chaîne du Jura, comparée à celle des contrées voisines sous le rapport de l'influence des sols sur la végétation*. Un travail de si longue haleine n'a pas empêché M. Thurmann de trouver quelques instants pour des études scientifiques purement locales. Une *notice sur les sources des environs de Porrentruy;* le *Catalogue des plantes vasculaires de notre district* ; enfin un *rapport historique sur le cabinet minéralogique de cette ville* sont autant de preuves du vif intérêt qu'il porte à la société. Nous ne parlerons point du mérite de ces divers opuscules; il suffit de nommer leur auteur. A côté de M. Thurmann prendra place M. Gressly, le géologue savant et modeste.

M. Durand, auteur d'un livre classique justement estimé, *l'Arithmétique* à l'usage des colléges du Jura, achève maintenant un *Traité de Cosmographie*.

La géographie est l'objet d'études sérieuses de la part de M. Paroz. En outre son mémoire sur les *harmonies de la nature et ses rapports avec l'homme* offre d'ingénieux rapprochements sur les influences réciproques de la nature et de la race humaine. L'auteur tend à concilier la révélation et la science.

Philologie. Dans une *Exposition systématique de la langue française*, M. Feusier remanie entièrement l'enseignement grammatical, il le base sur le raisonnement, substitue l'intelligence à la routine, sim-

(1) M. Daguet a quitté le Jura pour Fribourg, où l'appelle la direction du collége cantonal. La *Société d'Emulation* perd en lui un de ses membres les plus laborieux et les plus actifs. Nous sommes heureux de lui donner ici un témoignage public des regrets qu'a causés son départ chez tous les vrais amis des sciences et des lettres.

plifie les règles. C'est le père Girard abrégé, et modifié d'après les grammairiens allemands.

Les études sur le *patois* du Jura, dont plusieurs membres se sont occupés nous amènent naturellement à la littérature.

Littérature. D'abord le patois a prêté sa langue énergique et allurée à maints chansonniers jurassiens. MM. Cœnin et Feusier ont composé plusieurs pièces dans cet idiôme, qui a rendu merveilleusement des idées patriotiques.

La poésie presque exclusivement jurassienne, semble réservée à M. X. Kohler. Il vise à exalter toutes les vieilles gloires de son pays, à chanter toutes les ruines peuplées de souvenirs. Son œuvre principale en ce genre est un poème sur la *Préfoux*, antique tour de refuge, qui depuis le 4e siècle a vu, en témoin impassible, les évènements de tout genre, joyeux ou pleins de larmes dont l'Ajoie a été le théâtre.

Nous terminerons ce tableau déjà trop long en mentionnant encore une *étude* piquante *sur Aulu-Gèle* par M. D. Kohler; elle renferme des détails curieux sur ce poligraphe trop peu apprécié et sur les hommes et les choses de son temps; et enfin un mémoire de M. Dupasquier, directeur du collège de Porentrui sur la *réorganisation des écoles* dans le canton. Par malheur les heures écoulées à de patientes recherches sur les meilleurs modes d'enseignement, l'ont été jusqu'ici à pure perte. Toutefois nous avons lieu d'espérer que la direction actuelle des études, plus régulière et plus éclairée que la précédente, nous fera sortir d'une impasse malencontreuse et nuisible.

La société jurassienne d'Emulation, on le voit, est dans un état prospère et promet une vie longue et bien remplie. Il est à regretter seulement que certaines personnes d'un mérite connu soient restées en dehors de ce mouvement intellectuel. Pourquoi, par exemple, ne voyons-nous pas figurer aux réunions mensuelles M. Vernier le savant botaniste, l'horticulteur-poète, qui a fourni des données précieuses à la flore jurassienne et dont les vers heureux ne sortent point du cercle de quelques intimes? pourquoi une autre muse jurassienne garde-t-elle un silence coupable, quand sa lyre de l'ivoire le plus pur rend des accords si frais, si gracieux.

Je finis, en vous annonçant une bonne nouvelle; le poème des *Paniers*, cette satyre amère des modes du dix-huitième siècle, composé en *patois* du val de Délémont par un respectable curé de l'ancien Evêché [1] verra le jour dans quelques semaines. *La société jurassienne d'Emulation* a été bien inspirée en autorisant cette publication; nous l'en remercions sincèrement, et formons des vœux ardents pour qu'elle réussisse.

***

[1] La *Revue Suisse* a déjà dit un mot de ce poème en rendant compte des travaux de la Société d'histoire de la Suisse romande, séance d'août 1846.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

TABLE DES MATIÈRES.

DU TOME XI.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Pages.
Une vocation. — Simple esquisse, par Eulalie-V. de Sénancour. 5
Le librettista. — Mœurs italiennes, par Marc Monnier . . . 47
Bizarreries épistolaires, par J. Petitsenn. 77
Une vocation, suite et fin, par E.-V. de Sénancour. 149
Anciennes chansons polonaises, premier article, par E. Steiner. 262
Un proverbe dramatique, par C.-F. G. 305
Anciennes chansons polonaises, second article, par E. Steiner. 325
Des émeutes, prr J. Petitsenn 377
Lettres à Gustave, par ***. 449
Un soldat suisse à Naples, par Marc Monnier 465
Lettres à Gustave, IV, par *** 509
Voyage en Grèce, premier extrait, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* 581
Pensées inédites de Madame de Krudener 605
L'Egypte et la Nubie, second extrait. 647
Lettres à Gustave, V. 717
Le désert et la Syrie, extrait du voyage de Mme de Gasparin. . 737

POÉSIE.

Les trois jeunes gens, par L. Tournier 26
Voix du matin, par Xavier Kohler. 51
Le paysan et son cheval, fable, par F. Caumont 130
Le Cinq Mai. — Imité d'A. Manzoni, par L. Tournier 161
L'Epitaphe de Patrix. 191
Chant de guerre, par M. J.-E. Peg-Roussel. 216
A un ami, souvenir des Montagnes, par Jules Vuy 242
Un Huguenot du 17e siècle au grand roi devenu vieux, par L. Dussaud. 271
A une jeune fille, par J.-E. Peg-Roussel. 332
Chants d'avril. — I. *Le printemps du vieillard*, par J. Petitsenn. 335
II. *A M. J. Petitsenn*, par Marc Monnier . . 336
Les petits mendiants, par G. Sordet. 369
Ma canne et mon chapeau, chanson par J. Petitsenn. . . . 415
Plainte de l'exilé, par Louis Burgin. 417

Une scène de Guillaume Tell, traduite par Th. Braun. . . . 476
Au poète, par J.-E. Peg-Roussel 540
A ma sœur, par Jules Vuy. 610
A un ami qui voyageait en Italie, par Jules Vuy. 611
Impression d'automne, par Jules Vuy. 613
Le son de la *Clémence*, par J. Petitsenn. 614
Le peuple souverain, par J. Petitsenn. 782

CRITIQUE, HISTOIRE ET BIOGRAPHIES.

Les moines de Saint-Gall. — Tableau général de la littérature monastique en Helvétie, par A. Daguet 87
Des Mystères et de l'Art dramatique en Suisse après la Réforme.
Premier article, par E.-H. Gaullieur. 133
Second article id. id. . . . 202
Etude sur l'art dramatique, par Marc Monnier. 249
Tableau général de la littérature monastique, en Helvétie, par A. Daguet. 385
Essai sur les législations barbares. Section II, *de la famille*, par E. S. — Premier article 592
Etudes sur Blaise Pascal, par A. Vinet, par M. ***. 633
Essai sur les législations barbares.— *De la famille*, second article, par E. S. 669

SCIENCES. — QUESTIONS SOCIALES. — INTÉRÊTS PUBLICS.

Lettres écrites de Lausanne. — III. — L'institut des aveugles. 15
Suisse. — Situation générale. Réforme du pacte, par G. Audemars. 57
La Suisse et M. de Montalembert, par G. Audemars. 192
Lettres écrites de Lausanne, IV. 197
Notice sur un établissement éducatif, professionnel et agricole, fondé dans le canton de Genève. 213
De la nature du mal. — Leçon extraite d'un cours de philosophie morale, par C. S. 404
Education maternelle; sur le livre de Mme Ferrucci, par A. V. 520
La Suisse à la fin de l'année 1848, par E. G. 725

CHRONIQUE.

Janvier. — Prise d'Abd-el-Kader, 28. — Mort de Mad. Adélaïde; les héritiers, 30. — M. Michelet; suspension de son cours, 31. — Ouverture des Chambres, 32. — M. Thiers, sa gaîté, ses projets, 33. — *Hamlet* traduit, et représenté au Théâtre historique, 33. — M. Faugère et M. Cousin se disputant Pascal, 34. — La *Liberté de penser*, nouvelle revue, 34. — Election de M. Vatout à l'Académie, 35.

Suisse Extension donnée à notre Chronique suisse. — Lettre de Zurich, sur les développements et améliorations désirées pour notre *Revue*, de 36 à 40. — *Bâle*. Le théâtre, 40. — Les *Landsturmer*, comédie, 41. — Réforme des cantiques de l'église bâloise, 43.— De la question de l'orgue, à Zurich, 44. — Mort du doyen Vœgelin, 44. — M. Ebrard, 45.— *Genève*. Société des Belles-Lettres, 45. — Sur la *Bibl. universelle*, 56. — Un mot sur M. Dufour, 47.

Mélanges. Le Librettista, par Marc Monnier, 47. — Voix du matin, poésie par X. Kohler, 51. — Bluettes et boutades, par Petitsenn, 51.

Février. — Discours politiques, 105. — Brochures et journaux, 106 et 107. — Abd-el-Kader, prisonnier. 107. — Maréchal Bugeaud, et M. E. de Girardin, 108. — Démonstrations des étudiants en faveur de M. Michelet, 108. — M. Scribe et les puffs, 110. — *Mémoires d'Outre-tombe*, 111.— Mémoires de Georges Sand. *François le Champi*, 111 à 113. — Publications historiques, 114. — *Monte-Cristo* au Théâtre, et jugé par J. Janin, 115 à 117.— Prédications de M. Adolphe Monod, 118.— La vocation de la femme, 119 — Conférences de M. Edmond de Pressensé, 120. — Tension extrême du moment, 121.

Suisse. — *Bâle*. La garnison en émeute, 121. — *Feuille du jour de l'an*, 122. — *Feuilles alsaciennes*, 123 à 125. — Mort de M. le professeur Scheitlin, 125-26. — *Neuchâtel*. Cours donnés par MM. Guillebert et Matile, 126 à 127. — *Lausanne*. Décadence littéraire. — Mémoires de Rovéréa. — *Histoire suisse* de M. Monod, etc., 128-29. — *Zurich*. Réception solennelle des armes de Zwingli, restituées par Lucerne, 129-30. — *Berne*. — Nouvel orgue de la cathédrale, 130.

Mars. — Les journées de Février. — Leur caractère, leurs traits saillants ; mots, anecdotes, scènes populaires. — La République, la situation, de 165 à 183.

Suisse. — *Bâle*. Feuilles du jour de l'an zuricoises, 184-85.— Biographie de M. Lory, fils, 186-87. — M. le prof. Schönbein, en faveur de la liberté religieuse,— 187. — *Genève*.— M. Baumgartner et le relief du Mont-Blanc, 189. — Systèmes pénitentiaires, 190. — Travaux littéraires et ouvrages nouveaux de MM. Bétant, Gaullieur, Naville, Bouvier, 190-91.

Avril. — La Révolution en Europe, 219. — Paris ; le gouvernement provisoire, 221. — Les candidatures, 222. — Les affiches et les arbres de liberté, 223. — La chasse aux propriétaires et aux ouvriers étrangers, 224. — Lamartine à l'Hôtel-de-ville, le 25 février. — Instinct et jugement du peuple, 225. — Emile de Girardin et Alexandre Dumas, 226. — Opposition de la *Presse*, 227. — Les clubs et les communistes, 228-29. — Caractère social de la révolution, 229-30. — Révélations sur ce qui a précédé.

marqué et suivi les journées de février, 230 à 234. — La littérature et les arts. Misère matérielle et morale, 234 et 35,
Exposition de peinture à Paris, 236 à 38.

Suisse. *Bâle*. La littérature à la suite des révolutions, 239. — Nécessité de l'émancipation des provinces françaises, 240. — Révolution allemande, 241. — Association économique, 242. — *Porrentrui*. Ouvrages propres à déterminer l'époque où l'imprimerie fut introduite à Lausanne, 243.

Mai. — Le pendule de l'opinion publique, 274. — La journée du 16 avril, 275. — La fête du 20, 276. — Les élections. L'Assemblée nationale, 278, 79. — Lamartine à la journée du 16 avril, 281. — Les communistes, les socialistes, les exaltés, 283 à 85. — Journaux et journalistes, 285 à 88. — Anciens et nouveaux personnages, 288 à 92. — Le peuple, les élections, 293. — Troyes sauvée de l'anarchie, 294. — Propos et jugemens populaires, 295. — Journée du 15 mai. Invasion des anarchistes à l'Assemblée nationale, 296, 97.

Suisse. *Bâle*. L'Allemagne repousse la République. Les milices de Bâle-campagne, 298. — Mort de M. Furstenberger. — M. Heimlicher, 299. — Matériaux pour l'histoire contemporaine, 300. — *Genève*, Nos jeunes littérateurs, 301. — MM. Calame, Hornung et Dorcière, 302. — Nouveaux journaux. — Ouvrage de M. Rilliet, 303. — Crise industrielle, 304.

Juin. — La journée du 15 mai, 339 à 346. — Portraits des principaux hommes au pouvoir, 346 à 49. — Les Bonaparte, 350. — On veut un homme, 350. — L'aigle-cygne, 351. — Le siècle d'argent, 352. — Le malaise, la gêne, 353. — Les élections, 354. — Les journaux ; Jules Janin et la *voyoucratie*, 355 à 56. — Georges Sand dans le Berry, après le 15 mai, 357. — Le roi David, consul à Brème, 360. — Le club des femmes, 361. — La *Marseillaise*, par Mlle Rachel, 362. — Le *Chant des Girondins* et l'air des *Lampions*, 362. — Le prétendu mariage de Béranger, sa lettre à ce sujet, 363. — M. Libri. M. Mary-Lafon, 364. — Notice sur Vinet, id. — Lettre de Milan, 365. — Une nouvelle *journée*. Louis-Napoléon admis comme représentant, 367.

Mélanges. — Bluettes et Boutades, par Petitsenn, 368. — Les petits mendiants, par S. Sordet, 369. — Esquisse d'une histoire universelle, par A. Vuillet, 370. — Lettre au Rédacteur de la *Revue Suisse*, 376.

Juillet. — Les journées de juin. — Tableau et appréciation d'ensemble, 418 à 424. — Mobiles divers, 425. — Atrocités, 427. — Fanatisme. La religion de Barbès, 427 à 29. — Détails. Les insurgés après le combat, 430. — Le général Cavaignac ; la commission exécutive, 432. — La situation et les hommes, d'après le *Spectateur* de Londres, 433. — Blanqui. Paris après la bataille, 436. — Les journaux, la littérature, 437. — Mort de Chateaubriand, id.

Suisse. — *Bâle*. Livre sur le suicide, par M. Drechsler, 438. — Fête annuelle des missions évangéliques, 439. — Exposition des beaux-arts, 440. *Genève*. — Jérome Paturot de M. Reybaud, 441. — Paris et Genève, 442.— De la littérature néo-républicaine, 443.—*Polyodie*, par F. Grast, 444.— Les *communes réunies* et les derniers événemens de Savoie, 445.— Coalition des bijoutiers, 446. — La fête de Rolle. L'académie de Corbaz, 446. — Trois poésies de MM. Latour, Vuy et Flammer.

Août.— Intervention en Italie, et rapport de la Commission d'enquêtes, 486. — M. Proudhon et son propriétaire, 487. — Le dernier mot du socialisme, formulé par M. Proudhon, 488-89. — Le général Cavaignac, 489.— Les commissions militaires. Convoi des insurgés, 490. — Les morts de juin, 491. — Emile de Girardin, 492.—Résurrection des journaux, 493—M. de Chateaubriand et son tombeau, 493. — Les fantaisistes. M. Vacquerie, 494. — *Port-Royal* de Sainte-Beuve, 495. — Balle contre M. Thiers, 495. — Difficulté d'argent, id.

Suisse. Zchokke et Chateaubriand, 496. — Biographie de Zchokke, 497 à 503.

Mélanges. Deux chansons adressées à Béranger, par J. Petitsenn, 503 à 506. — Réponse de Béranger, 506.

Septembre. — Enquête sur l'insurrection de juin, 544. — Rôle de Louis Blanc et de Caussidière, 545. — Armemens en France, 547. — De l'esprit démocratique, et de la ligne de conduite de Cavaignac, 548. — La constitution en délibération, 549. — Pierre Leroux à la tribune, 550. — Mad. Emile de Girardin jugeant l'insurrection de juin, 551 à 53. — Sainte-Beuve nommé professeur à Liége, 554. — Les *Libertins de Genève*, par Marc Fournier, 554. — Un drame de M. Souvestre, 555.— Berzélius, la planète Leverrier ; brochure de M. Cousin ; loterie des libraires, 555.

Une séance à l'Assemblée nationale ; rapport de Bauchard sur les inculpés de juin, de 556 à 562.

Suisse. *Bâle*. Le salon helvétique, 562 à 68. — *Genève*. Les socialistes, 568.

Mélanges. Fête des étudiants à Zofingue, 569 à 73.— Bluettes et boutades de Petitsenn, 573.

Octobre.-- Sœur Anne, les cavaliers et les moutons, 616.— La question de la présidence ; le discours de M. de Lamartine, 617. — Le général Cavaignac déjà usé, 621.— M. Ledru-Rollin et les banquets, 622.— Louis-Napoléon chez lui et à l'Assemblée, 622. — M. Thiers et les socialistes. Son livre sur la *Propriété*, 623.— L'astre de M. Leverrier, 624. — Les affaires, les théâtres, Alex. Dumas, 625. — Victor Hugo à la tribune, 625. — Vac-

querie disséquant Jules Janin, 626. — Révolution à Vienne ; changement ministériel ; les journaux hostiles à M. Cavaignac, 628.

Novembre. — Vienne. L'Autriche. Les Slaves. Le ban Jellachich, 684 à 87. — Paris. Les candidats à la présidence, 688 — Ledru-Rollin, Cavaignac, 689. — Louis-Napoléon, 690. — *Notre histoire depuis un an*, 691 à 95.— Les *Mémoires d'Outre-tombe*, 696.— Portraits littéraires, Parny, Ginguené, Chamfort, 696 à 99. — M. Sainte-Beuve, professeur à Liége. Son discours d'ouverture, 699 à 706.— La tradition humaine d'après Pierre Leroux, 706. — La fête de la Constitution. — Encore les candidats, 707.

Suisse. — *Genève*. Nouvelles publications et travaux intellectuels.— Peinture. Loi sur l'instruction publique, 708 et suiv. — *Porrentrui*. La Société jurassienne d'émulation patriotique, 710 et suiv.

Décembre. — Phases diverses de l'élection du président de la République, 748 à 752. — Elémens de la candidature de Louis-Napoléon, 753. — Le métier de journaliste, 754. — Le serpent à lunettes, 755. — Les jésuites de différentes couleurs, id. — Caractère de Chateaubriand, dans ses Mémoires, 756.— Portraits de Marat, E. Desmoulins, Danton, etc., 756 à 761. — La forêt des Ardennes, 761 à 763. — Mémoires de Caussidière : quelques scènes de l'avènement de la République, 763 à 769.

Suisse. — *Lausanne*. Travaux de Vinet et de Sainte-Beuve sur Pascal, 770. — De la poésie française en Hollande, 771. — Sur les découvertes archéologiques de M. Troyon, 772 à 774. — Reliques de Sainte-Hélène, 774. — Cours publics donnés à Lausanne, 775.

Genève. Les partis, 775. Destitution de professeurs, 776. Le parti B. H. et le parti R. C. 777. M. Delacour, prosateur et poète, 777. Physiologie des noms propres, 778. Genève philosophe, Genève philanthrope, 769.

Bâle. Des professeurs et de l'université bâloise, 780 à 782.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Harmonies de l'intelligence humaine, par Ed. Alletz, 52.—Jonas, fils d'Amittaï, par E. Guers, 56. — Cours d'anglais pour les enfants, 132. — Séance d'ouverture des cours à Neuchâtel, 132. — Quelques idées sur l'Instruction publique dans le canton de Fribourg, par A. Daguet, 244. — Veuvage et célibat, 245. — Mémoires de Rovéréa, 247. — Neuchâtel en 1848, par J. G., 304 — L'Eglise libre est-elle une église politique? 447. — La philosophie de la liberté, par C. Secrétan, 448. — L'Eglise de Jésus-Christ et le Ministère évangélique, par J.-F. Othenin-Girard, 507.— Notice sur J.-P.-X. Pugnet, par H.-Fl. Calame

573. — Neuchâtel en 1848, par J. G. 574. — Christianisme et paganisme, par M. A. de Gasparin, 578.— Mission de l'église libre du canton de Vaud, par Armand de Mestral, 629. — Un ministre de l'Evangile, brochure par S. Descombas, 631. — Enumération des plantes vasculaires, etc., par J. Thurmann, 631. — Notice sur Aug. Rochat, 632. — Lettres à un évêque de l'Eglise romaine, 783. Lucques et les Burlamacchi, 783.

ERRATA DU TOME ONZIÈME.

Page 112, ligne 20 : détempier *lisez :* détempcer
» 114, » 7 : d'Anjoie *lisez :* d'Anjou
» 117, » 28 : mais la moitié *lisez :* mais avec la moitié
» 173, » 17 : celle *lisez :* celles
» 220, » 10 : prévenir *lisez :* prévoir
» 223, » 11 : *(en remontant)* venus *lisez :* venues
» 224, » 11 : d'avril, *ponctuez :* d'avril ;
» 226, » 7 : *(en remontant)* le duc d'Orléans, cette fois sans *lisez :* le duc d'Orléans cette fois, sans
» 228, » 11 : des costumes *lisez :* de costumes
» 232, » 11 et 12 *(en remontant)* il faut une virgule avant *la publication*, et point après *accusateur*
» 278, » 8 : la partie *lisez :* le parti
» ib., » 13 : la veille, *lisez :* de la veille
» 279, » 2 : un *point-virgule* après *divisé ;*
» ib., » 9 : social *lisez :* sociale.
» 286, » 14 : *virgule* et non pas un *point* après *députés.*
» ib., » 20 : de l'assemblée et la garde, *lisez :* de l'assemblée et de la garde
» ib., » 20 : et se mesurer, *lisez :* et de se mesurer
» ib., » 23 : pas de virgule après *opposition*
» 287, » 17 : nom *lisez :* non
» 289, » 25 et 26 : se contienne, *lisez :* le contienne.
» ib., » 2 en remontant : abdiquez *lisez :* abdiquer
» 293, » 20 : Il y avait *ajoutez :* seulement
» 295, » 14 : représentant *lisez :* représenter
» ib., » 7 : en remontant : ajoute, *lisez :* ajouta
» ib., » 3 : en remontant : de Pologne, *lisez :* de la Pologne.
» 296, » 23 et 24 : *pour aller plus loin* ne doit pas être souligné !
» 297, » 16 : voit *lisez :* voient
» ib., » 3 en remontant : un juger, *lisez :* en juger.
» 341, » 31 : le 20, *lisez :* le 17
» 351, » 14 : pas plus qu'ils n'ont pas manqué, *lisez :* pas plus qu'ils n'ont manqué

Page 62 ; , ligne 29 : le fut celui *lisez* : fut celui
» 375, » 44 : vivos, *lisez* : viros
» ib., » 45 : vivum, *lisez* : virum
» ib., » 46 : vivorum *lisez* : virorum
» 376, » 13 : dizaines, *ajoutez* : L'édition de 1522 a été imprimée à Lyon et non à Genève ; elle était seulement en vente dans cette dernière ville chez Gabriel Pomard.
» 426, » 5 d'en bas : points *lisez* : pointes
» 437, La ligne qui manque au haut de cette page se trouve au haut de la page 438.
» 477, vers 23 : Mais aussi ce que nous avons *lisez* : Mais ce que nous avons
» 562, ligne 6 : même toujours courte, *lisez* : maintenant toujours courte
» 621, » 12 d'en bas : inhabilité *lisez* : inhabileté
» 628, » 13 id. : piquer au jour, *lisez* : piquer au jeu
» 686, » 23 : *des* bandes, lisez : *ses* bandes
» 688, » 16 : *sa* Bourse, lisez : *la* Bourse
» 710, » 40 : déjà la Société, *lisez* : déjà à la Société
» id., » 52 : connaissant, *lisez* : possédant
» 711, » 3 et 8 : Aruel, *lisez* : Asuel
» 712, » 6 : MM. Cœnin, *lisez* : Cuenin
» id., » 12 : Préfoux, *lisez* : Réfouse
» 751, » 16 : représentant *lisez* : représentent
» ib., » 35 : mécontement *lisez* : mécontentement
» 756, » 7 : ils, *lisez* : ces mémoires.

A NOS LECTEURS.

Avec la présente livraison, la *Revue Suisse* aura terminé la onzième année de son existence. Il n'est pas sans intérêt de constater par ce fait, qu'une *Revue* essentiellement littéraire, et rédigée par des écrivains suisses, peut se maintenir et prospérer dans la sphère limitée des cantons de Neuchâtel, Vaud et Genève. Ceux des amis des lettres de la Suisse française, qui ont suivi notre recueil depuis son origine, savent qu'il peut revendiquer parmi ses collaborateurs presque tous les écrivains éminents de notre helvétie romande. Nos littérateurs ont constamment trouvé dans la *Revue* l'organe élevé et accessible à tous, le plus propre pour transmettre au grand nombre leurs idées et leurs travaux; plusieurs d'entr'eux même ont donné à notre Recueil des gages d'une sympathie désintéressée, ensorte qu'il est devenu une œuvre de constance et de dévouement au progrès de la science et de la littérature dans notre patrie.

Toutefois l'éditeur de la *Revue Suisse* n'ignore pas que sa publication pourrait acquérir, par des développements désirables et d'utiles transformations, une plus grande actualité. Si les tentatives qu'il a déjà faites dans ce sens n'ont pas été couronnées de succès, c'est que leur réussite aurait nécessité soit une augmentation dans le prix si modique de l'abonnement, soit un changement dans le mode de publication. Aussi, sans perdre de vue les améliorations signalées,

il a résolu de poursuivre son œuvre pendant l'année qui va commencer, sans y apporter de modifications matérielles.

Nous devons le dire cependant : ce n'est pas sans quelque hésitation que l'éditeur de la *Revue Suisse* s'est déterminé à continuer cette œuvre, qui repose toute entière à sa charge. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que ce Recueil n'a jamais été pour ceux qui l'ont soutenu une source d'avantages pécuniaires. S'il en a été ainsi pendant les dernières années, il était permis de s'alarmer quelque peu dans ces temps de troubles continuels, si défavorables aux lettres et à la librairie. Nous avons donc besoin du concours de nos amis et de nos lecteurs. Nous nous adressons à eux avec confiance, persuadé qu'ils nous resteront fidèles, et que la *Revue* pourra traverser sans encombre la crise actuelle. Nous nous adressons également à ceux qui ne sont pas encore nos abonnés, pour leur demander de venir augmenter cette réunion d'élite.

Neuchâtel, 10 décembre 1848.

L'Editeur.

LETTRES A GUSTAVE.

V.

J'ai fait ce que je t'avais promis, j'ai relu *Jeanne ;* je l'ai relu en songeant à toi, à tes critiques. Eh bien, fâche-toi de nouveau tant qu'il te plaira, je ne suis pas du tout de ton opinion. J'en conviens, l'ouvrage est faible comme roman, il a été écrit trop vite; à la hâte; mais quel charme dans certains détails! quelle finesse d'observation, quelle connaissance de la vie du paysan, quelle intelligence de cette classe nombreuse et dédaignée! M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir; nous autres campagnards, nous sommes poètes sans nous en douter; il faut qu'on vienne nous le dire. Pour moi je suis fier de n'avoir pas attendu le grand romancier pour jouir de tant de choses modestes et sans nom. Mais je croyais être seul à me délecter de ce festin sans apprêts; et voilà que bien loin, dans ce Berry, où il y a comme ici des poules et des cailles, des grillons et des rossignols, des landes sauvages et des prairies parfumées, quelqu'un vient me dire tout ce que j'ai senti, observé confusément. «La femme, dit M. de Chateaubriand, »a des instincts qui tiennent du prodige.» C'est vrai, mon ami, les femmes voient tout d'un coup-d'œil, c'est ce qui les rend si habiles dans la direction du ménage et quelquefois dans celle des affaires. Je gagerais que Mme Sand conduit parfaitement sa maison et qu'elle entend l'économie domestique aussi bien que Mme de Sévigné. Mais la spirituelle marquise comprenait-elle aussi bien que l'auteur de *Jeanne* la campagne et les campagnards? Elle les observait, elle s'en amusait, mais au fond elle ne les aimait guères. Mme Sand s'en amuse aussi: elle en sourit quelquefois, mais il y a dans son sourire de la bienveillance, une sympathie vraie qui donne aux tableaux qu'elle nous présente un charme tout particulier. On s'est moqué de *Jeanne* à Paris, et je me souviens même

d'avoir lu quelque part une critique bien sévère de cet ouvrage. On y disait que le type de Jeanne était absurde, exagéré. Non, mon ami, le fond de ce type est vrai ; ce mélange de candeur et d'enthousiasme, de noblesse et de simplicité, de superstition et de foi naïve, était un sujet neuf, qui jamais jusqu'ici n'avait été tenté. L'histoire nous a donné Jeanne la guerrière, Mme Sand nous donne Jeanne la paysanne; c'est la grande et la petite Pastoure; elles se ressemblent, et l'une, au fait, n'est pas plus invraisemblable que l'autre.

La vie morale des campagnards, quel vaste champ ouvert à l'observation ! C'est tout un monde qu'il s'agit d'explorer et Mme Sand a donné un bel exemple. Elle relève avec une sagacité singulière une foule de traits bien propres à éclairer cette portion encore si peu connue des études psychologiques. Ce n'était pas facile, et je comprends qu'il lui ait fallu, comme elle le dit elle-même, « beaucoup respirer l'air des champs et veiller bien des soirs autour » du foyer rustique, pour comprendre cette suite de rêveries qui » remplacent dans le cerveau du paysan le travail de la méditation « et qui fait de sa veille et de son sommeil une sorte d'extase tran» quille, où les images se succèdent avec rapidité, merveilleuses, » terribles ou riantes. » « C'est la même activité, » ajoute-t-elle, » la même poésie et la même impuissance que l'effort de l'enfant » à dégager l'inconnu de son existence des voiles qui la couvrent. » Je suis un peu, je l'avoue, comme l'auteur de *Jeanne* : j'aime les campagnards, je les aime malgré leurs défauts, ces défauts que tout le monde voit et que je vois, mon ami, comme tout le monde; je les aime dans leur état primitif d'ignorance et de rusticité. Qu'est-ce que le paysan? Que pense-t-il? Que sent-il? Courbé vers la terre est-il soumis ou révolté? Est-il reconnaissant ou insensible? Je me plais à penser que sa part de bonheur est grande et que dans son humble état une foule de compensations lui sont accordées. Son existence est voilée, mystérieuse; il ne se rend compte de rien. Tout ce qui l'entoure est une énigme; il voudrait se l'expliquer, il ne le peut, il sent son ignorance, sa faiblesse; de là cette résignation qui lui fait supporter le pénible fardeau de la vie, ses labeurs fatigans, ses jours sans soleil. C'est parce qu'il l'accepte comme une souffrance, comme une épreuve, cette vie humaine, qu'elle lui devient légère; son peu d'exigeance envers la destinée allège pour lui le poids des soucis, et c'est bien

souvent le calme sur le front et la sérénité dans le cœur qu'il accomplit ces rudes travaux qui ne lui attirent ni louanges, ni remerciments. Le paysan travaille pour gagner son pain, pour élever sa famille. Oui, mais il travaille aussi parce que ses pères ont travaillé, parce que Dieu le commande. Il calcule peu, il ne se rebute pas, il fait comme on a fait avant lui et associe à ses travaux une foule d'impressions et d'idées qu'il serait difficile de pénétrer.

Ce que Mme Sand saisit admirablement, c'est ce que tout le monde méconnaît, le côté poétique de la vie des campagnards. En effet, ce n'est pas tout d'abord qu'il se discerne; l'homme simple n'en fait pas parade, il ne s'en rend pas compte à lui-même; il jouit d'autant plus de ses impressions qu'elles sont pour lui plus mystérieuses. Qu'est-ce qui l'attache à son toit, à ses plaines, à ses montagnes? Une foule de pensées confuses, de souvenirs qui ne tiennent ni au bien-être matériel, ni au sentiment du devoir, qui ne tiennent pas même aux affections souvent brisées et douloureuses. Quelle part la poésie, par exemple, n'a-t-elle pas dans l'amour du sol natal? On l'a remarqué, c'est dans les endroits les plus dénués, les plus déserts, qu'il est le plus énergique; il semble se fortifier dans les privations et s'exalter par l'habitude de la souffrance. On le comprend, la souffrance agrandit tous les sentiments, elle retrempe l'âme, et l'élève au-dessus des petitesses de la vie. Aussi n'est-ce point sous le toit d'une ferme villageoise, sous ce toit qui, d'ordinaire, cache l'abondance, que Mme Sand a placé son héroïne. Non, elle grandit dans une cabane, elle s'isole, parce qu'elle souffre, et les étoiles brillantes, le ciel azuré, les sentiers déserts, les plaines silencieuses deviennent les témoins, les confidents des émotions de la jeune fille. Et quand, plus tard, après une absence prolongée, elle prend de nouveau la route de sa vallée, ces impressions sont les premières qui viennent s'emparer de son imagination.

« A mesure qu'elle s'éloignait, son cœur devenait plus léger et » la brise du soir séchait ses yeux humides. Cet air vif de la mon- » tagne, qu'elle n'avait depuis longtemps respiré qu'à demi, lui » rendait le courage et l'espérance. Elle avait fait un grand effort » en quittant son village et un grand sacrifice en restant à la ville. » Plante sauvage, arrachée au sol inculte qui l'avait produite, elle » n'avait fait que végéter depuis qu'elle s'était laissée transplanter » dans une région cultivée. Elle avait soif de reprendre racine

» dans son véritable élément et d'embrasser son rocher natal. A » chaque pas le ciel lui semblait devenir plus vaste et les étoiles » plus claires. Le clocher de St-Martial de Thoull s'élevait à l'hori- » son comme une vigie de sauvetage, il tranchait sur le bleu » sombre de l'air et paraissait grandir comme un géant. Il y avait » près de deux ans que Jeanne, qui le regardait tous les soirs du » haut du château de Boussak, le trouvait si petit, si lointain ! » Elle recommençait à faire des rêves de mélancolique bonheur; » elle redeviendrait bergère, n'importe au service de qui; elle » retrouverait des brebis et des chèvres, humbles animaux qu'elle » aimait mieux que les vaches superbes et souvent rebelles. Elle » retrouverait les doux loisirs, les rêveries ininterrompues de la » solitude ; elle oserait chanter sans crainte d'être écoutée par les » bourgeois ; elle pourrait prier et croire sans être raillée par les » esprits forts. Jeanne s'était sentie jour par jour refroidie et » gênée à la ville. Elle ne disait pas qu'elle avait failli y perdre » la poésie ; mais elle se sentait vaguement redevenir poète à me- » sure qu'elle s'enfonçait dans le désert. Elle entendait, plongée » dans une douce extase, les petits bruits de la nature, si long- » temps étouffés par les voix humaines et par la clameur du tra- » vail toujours agité autour de la demeure des riches. L'insecte » des prés et la grenouille des marécages interrompaient à peine » leur oraison monotone lorsqu'elle passait sur leur domaine et, » aussitôt après, ils recommençaient avec une nouvelle ardeur » cette mystérieuse psalmodie que la nuit leur inspire. »

Ai-je tort, mon ami ? Ai-je raison ? Mais ce style, cette manière m'enchantent. Quelle fraîcheur dans ce tableau ! Quel sentiment vrai de la nature ! Quel accord entre les sentiments qu'elle fait naître dans l'âme de la jeune fille et cette âme elle-même dénuée de fard, de fausseté, de futile parure ! Jeanne te paraît exagérée ; à tes yeux une paysanne c'est une jeune fille qui bêche un jardin, s'emploie à la moisson, à la vendange, salue les passants, rit à tout propos et fait tant bien que mal son devoir. Telles sont, en général, nos Roses, nos Marguerites villageoises. Mais il y a des contrastes, des variétés, dans les campagnes comme dans les villes, dans les chaumières comme dans les salons. Entourée d'un nuage, l'âme simple et naïve de la paysanne le colore de mille reflets, son œil garde la candeur de l'enfance, mais il brille de soudaines lueurs et l'enthousiasme des sentiments élevés se distin-

gue à travers les voiles de l'ignorance. « On ne reconnaît pas assez » ces types, dit Mme Sand. La peinture les a souvent reproduits ma- » tériellement, mais la poésie les a souvent défigurés en voulant les » idéaliser ou les traduire, oubliant que leur essence, leur originalité » consiste à ne pouvoir être que devinées. » Oui, devinées, mon ami, il y a tant de choses dans ce monde qui ne peuvent être que devinées, qu'il faut admirer en passant, comme ces fleurs que le premier rayon de l'aurore épanouit, que le premier regard du soleil incline et décolore.

Il n'y a pas seulement chez la paysanne la candeur, la naïveté, la rêveuse ignorance; il y a plus et mieux que cela, il y a bien souvent la dignité, le calme, la patience qui naît de la force, la résignation douce, sereine, inépuisable. Il y a ce lent et mystérieux travail de la réflexion, cette pratique de la vie, cette intelligence des caractères qui fait de la matrone campagnarde, de la robuste et diligente fermière le centre et comme l'âme de ce qui l'entoure. Dignité, abnégation, douceur et force, vertus obscures dans leur grandeur, nous trouvons tout cela dans les campagnes.

Chez ces bonnes gens qui m'entourent, ce qui me plaît singulièrement c'est la variété, la bizarrerie des expressions. Leur langue est une langue à part, qui correspond à une foule de sentiments et de pensées qu'il est difficile de pénétrer. Il y a là tout un monde inconnu qui m'attire et m'intéresse. Et puis mon âme, si facilement agitée, a besoin de ce calme de tous les jours qu'on ne trouve bien que dans la retraite. Mais pour aimer la campagne, il faut la voir sous tous ses aspects. Le soleil serait-il le soleil pour moi, s'il m'arrivait seulement au milieu du jour et voilé par la fumée des toits voisins ? C'est le matin, mon ami, que j'aime à le voir, quand, après avoir coloré le ciel et les nuages d'une teinte de rose, il s'élève pur et radieux sur les Alpes lointaines. De vastes ombres s'étendent à leurs pieds, traversées par de longs jets de lumière. Tout est indécis, confus, dans ce paysage encore voilé, mais bientôt tout se distingue, tout s'anime et semble se réjouir à l'approche de cette lumière merveilleuse. Elle glisse sur les collines, dore la cime des arbres, fait étinceler au loin les tourelles des châteaux, les clochers des églises; et lorsqu'elle m'arrive à moi, qu'elle fait briller les gouttes de rosée sur le calice de mes fleurs, quel moment, mon ami! Le soleil, oh! celui qui ne se plaît pas à le surprendre à son lever, à contempler avec bonheur ses

premiers rayons, celui-là ne le connaît pas, ne l'aime pas, ce bienfaiteur de notre pauvre monde.

J'ai honte parfois, en songeant à l'activité des campagnards, à l'austérité de leurs habitudes. Quand, le matin, je m'arrache au sommeil pour contempler l'aurore, eux déjà l'ont devancée ; répandus çà et là en groupes joyeux, ils animent de leur présence mes frais paysages. Au murmure léger du vent du matin, au bourdonnement de l'insecte, se mêlent bientôt d'autres bruits qui, bien que plus prosaïques, ne sont pas sans charme. C'est le sifflement du petit berger, le pas lourd du cheval qui revient seul du lointain pâturage, l'aboiement du chien de la ferme, le caquet joyeux de la basse-cour. Et puis, ce que j'aime, c'est le salut cordial qui naît sur toutes les lèvres, quand, engagés dans le même sentier, on se rencontre sous l'abri des grandes haies. Le salut, c'est l'expression la plus vraie, la plus sincère de la fraternité humaine ; à la ville on salue celui qu'on connaît, à la campagne on salue tout le monde; la jeune fille fait la révérence et rougit, le vieillard incline son front paisible, l'enfant tire son petit bonnet. J'aime l'enfance, mon ami ; l'enfance est heureuse au village ; cette vie-là du moins n'a rien que de doux à contempler, et je la comprends sans effort, elle fut si longtemps la mienne ! Dans la vallée où je suis né, l'hiver, quand la neige était belle, le ciel pur, la lune brillante, je m'aventurais sur un léger traîneau qui portait toute l'école. Le plus grand se plaçait au gouvernail et, jambe de çà jambe de là, dirigeait le navire. Quelle émotion quand on allait vite! Quelle allégresse au moindre choc ! Quels bons rires quand, au détour du chemin, on allait échouer contre une haie ! Que sont devenus ces gais compagnons qui prenaient si bien leur parti des contusions et des coups de coude? Sont-ils tous restés dans la vallon tranquille qui formait alors mon univers? Quand je le quittai j'avais dix ans ; c'est l'âge où l'on commence un peu à s'orienter dans le monde, où l'on interroge l'horison. Il faut si peu de chose à l'enfant, un papillon, une petite fontaine, un verger. Celui qui entourait notre habitaition suffisait à mon bonheur ; que de fleurs j'y avais cherchées et cueillies, l'iris bleu, la hyacinthe, le perce-neige ! Un ruisseau l'entourait, bordé de saules, d'aulnes, de noisetiers ; il serpentait au pied d'une colline. Quand l'herbe grandissait, je n'osais m'y aventurer ; seulement quand brillait au loin une marguerite et que j'étais seul, bien seul, j'avançais, et ma main

timide saisissait la fragile fleur. Quelle conquête! mon ami; en réfléchissant à l'orgueil qui m'agitait, j'ai compris comment l'ambition peut se glisser au cœur des hommes.

A l'horison, derrière la colline, s'élevait une vieille tour; deux pans de mur dont l'un dominait l'autre. Je la regardais chaque jour; jamais l'idée de la visiter ne me vint à l'esprit, elle était si loin! elle me paraissait si mystérieuse! Et puis, c'était de là que venaient les orages. Quand la tour disparaissait derrière un nuage je regagnais à toutes jambes mon habitation, je me blotissais au coin de l'âtre, j'écoutais le tonnerre gronder. Mais bientôt brillait le soleil, je m'échappais dans la prairie, tous mes arbres encore debout élevaient vers le ciel leurs tiges raffraîchies, les nuages s'enfuyaient, et ma tour, fièrement assise, dessinait ses vieilles murailles sur le ciel doré du couchant.

Quelle douleur, mon ami, quand il fallut la quitter, quitter ma tour et mes collines! Pourquoi? On ne me consulta pas. On pensa que je devais être joyeux, puisque j'allais changer de place. Me prenait-on pour un de ces oiseaux dont j'avais remarqué chaque année le départ, pour une hirondelle voyageuse? Un nid lui restait sous le bord du toit; mais moi, qui me parlait de retour? Personne. On devait aller loin, bien loin, je ne savais où, et tous ces meubles familiers à mon enfance, le vieux fauteuil de mon grand-père, la petite table où je faisais mes leçons, tout cela devait partir avec moi. Je retrouverais, me disait-on, des amis au bout du voyage; je ne m'en souciais guère; dans les calculs de ma jeune tête je pensais que ceux que je quittais valaient mieux. Je regrettais surtout ces amis muets qui jamais ne m'avaient causé aucune peine, mon jardin, mes fleurs. Elles me souriaient chaque jour, je les arrosais avec tant de soin. Et ce balançoir si bien ajusté sous un bosquet de noisetiers, comme il employait les heures oisives! Rien ne me manquait, pourquoi chercher mieux? Mon ami, dans ce temps-là je n'avais jamais lu l'histoire des croisades, celle de Gama et de tant de hardis aventuriers; je croyais que l'homme devait s'attacher au sol et rester où Dieu l'avait mis. J'ignorais tout un monde. Mais ce que j'ignorais mon grand-père ne l'ignorait pas; sa soif du départ était insatiable, il en pressait le jour, il comptait les heures. Colomb, le grand Colomb, n'était pas plus pressé d'aborder le nouveau-monde que n'était ce vieillard d'arriver à sa nouvelle habitation.

Les haies, les sentiers, les bois, mille choses que jusqu'alors j'avais à peine remarquées, tout fut salué. Mes adieux furent d'autant plus déchirants qu'ils furent muets. On m'eût pris pour un petit insensé si je n'avais pas contenu les élans désordonnés de mon cœur. Il bondissait dans ma poitrine à la vue de cette vallée que je n'espérais pas revoir. Cet oasis de mon enfance, comme il me semblait vert et beau ! Ce toit natal, sous lequel s'étaient abritées tant de rêveries confuses, mystérieuses, semblait les garder sous son ombre. Toute une portion de moi-même restait là ; je sentais qu'une nouvelle vie allait s'ouvrir qui ne remplacerait jamais la première.

Le voyage fut long, bien triste. C'était l'automne, la saison où les feuilles tombent. Un point blanc, presque inaperçu, dans le fond de la vallée, voilà ce que je distinguai longtemps à travers les contours de la route et les arbres à moitié dépouillés. Quand je ne pus plus le voir, je me jettai dans le fond de la voiture et je cachai mon visage dans mes petites mains. . . . . .

. . . . . .

. . . La peste soit des interruptions ! Mais peut-être ne seras-tu pas fâché de celle qui vient tout-à-l'heure de couper court à mon épître. C'était de nouveau presque un roman que je commençais à te conter. La conclusion, tu la connais ; né bien loin derrière ces montagnes, c'est ici que je mourrai. Dans ce paysage qui m'environne, si je ne retrouve pas tous mes souvenirs, de bien doux liens m'attachent à ce coin de terre, où se sont écoulées si paisiblement tant d'années de ma vie. Ces hommes incultes grossiers parfois, eh bien oui, je tiens à eux, je les aime, j'essaye de les comprendre. C'est de l'égoïsme, au fond, que cette ignorance qui, si souvent, nous renferme dans un cercle d'idées dont nous ne savons pas sortir. Tant de choses dorment en nous qu'il faut y réveiller, mon ami, si nous ne voulons pas rester étranger à la vie morale de ceux qui nous entourent. C'est là, selon moi, le grand avantage de la littérature, j'entends de la bonne ; elle nous fait comprendre une foule d'impressions, de sentiments que, sans elle, nous ne soupçonnerions pas et, pour revenir à mes moutons, je crois tout-à-fait que si la vie du paysan est si peu connue, c'est que la littérature l'a jusqu'ici beaucoup trop dédaignée. Pourquoi nos côteaux, nos vallées n'auraient-elles pas, comme les montagnes de l'Ecosse, leur chantre aimé leur Walter Scott ? Nous

sommes un peu las des salons, ils nous ont tout dit ; les campagnes ont aussi leurs drames modestes, leurs affections, leurs dévouements. Je dirais leur idéal, si je ne craignais ton sourire, car c'est-là peut-être, au village, qu'en nos jours de prose et de découragement il faudrait aller le chercher. L'idéal, mon ami, c'est l'âme de la poésie; elle ne saurait vivre sans lui. Elle l'essaie pourtant, l'humanité cherche à s'en passer; mais, au moment où elle le chasse loin d'elle, où elle le raille, où elle le nie, il s'élève des voix qui le redemandent avec une mélancolique douleur.

Le besoin du merveilleux, de l'inconnu, je ne sais quelle poésie cachée sous des apparences grossières, voilà peut-être le fond de la vie du campagnard. Et puis, que de bon sens, que de sagesse pratique surtout, mon ami, quelles richesses de cœur se cachent parfois chez ces êtres obscurs et dédaignés, à côté desquels nous passons sans les connaître ! Je n'en voudrais pour preuve que ma vieille Marguerite. Avec quelle sollicitude elle s'occupe de toi ! Comme elle y revient sans cesse en étouffant un soupir, en essuyant des larmes sur sa paupière flétrie ! Je la surpris hier étudiant une carte de géographie; grâces au magister du village, elle avait fini par s'y orienter. De cette science elle ne veut qu'une chose : suivre la route que tu parcours, trouver le pays que tu habites. La carte est petite, heureusement; cela diminue son inquiétude; fût-elle plus grande, présentât-elle à ses regards plus de villes, de rivières, de montagnes, son effroi s'en augmenterait. Elle n'a jamais quitté sa vallée, et elle a lu dans l'Almanach tant de récits effrayants, d'accidents, d'attaques nocturnes, de voleurs armés au coin des bois, près des vieilles ruines, dans les landes solitaires !.... tout cela lui revient en mémoire. et j'ai peine à la rassurer. Walter Scott avait raison, c'est chez ces êtres ignorants et simples qu'il faut aller chercher la sensibilité vraie, le vrai dévouement.

G.

LA SUISSE

A la fin de l'année 1848.

Il y a maintenant une année que, sans trop de peine, la Confédération des vingt-deux cantons termina par les armes la lutte intestine qui la minait. Le parti de la majorité victorieuse, en pressant cette solution avec une énergie fiévreuse, nourrissait la ferme espérance qu'une fois le Sonderbund réduit, l'union, la concorde, et, avec elles, la prospérité matérielle allaient immédiatement refleurir. L'idée que la dissension civile tarissait les ressources du pays et entravait les affaires, était pour beaucoup dans l'ardeur guerrière des miliciens Suisses, qui tiennent en général autant du bourgeois que du soldat.

A une année d'intervalle, et à ce moment solennel, où les peuples, comme les individus, aiment à faire leur examen de conscience, il devient intéressant de jeter un coup-d'œil sur notre état actuel, et de voir dans quelles dispositions nous prenons congé de cette terrible année 1848, qui a vu s'ébaucher tant de choses, et qui en verra si peu se finir.

(1) Nous étions à la veille de mettre la main à un travail qui aurait eu pour objet de comparer l'état de la Suisse sous son nouveau pacte, avec celui qu'elle présentait les années dernières, lorsque l'un de nos collaborateurs nous a fait parvenir l'article que nous publions aujourd'hui. Bien que la question y soit traitée sous un point de vue un peu différent du nôtre, et que même nous ne souscrivions pas à tous les jugements qui s'y trouvent énoncés, ce travail nous a paru cependant présenter un coup-d'œil impartial et judicieux de la situation actuelle de la Suisse. A ce titre et à d'autres encore nos lecteurs le liront sans doute avec intérêt.

(Note de la Rédact.)

Si nous nous arrêtons, en premier lieu, sur la partie matérielle de notre sujet, celle dont les politiques modernes font volontiers le meilleur marché, bien qu'elle tienne assez au cœur des masses, il faut malheureusement constater que la situation ne s'est pas améliorée comme on l'espérait. A la vérité la Suisse ne souffre plus directement de son propre mal (bien qu'il existe toujours à l'état latent), mais elle souffre indirectement du mal d'autrui. La plaie a beau avoir son orifice à l'extérieur, elle n'en est pas moins saignante et profonde. Demandez aux industriels des cantons orientaux où en sont leurs relations commerciales avec l'Allemagne et l'Italie. Interrogez à Genève ces brigades d'horlogers occupés sur les tranchées à faire de leur ville une chose sans nom, qui ne sera ni une cité ouverte ni une place de guerre, remuant la terre au hazard et avec le sentiment de l'inutilité de leur œuvre; allez même dans les cantons vinicoles et informez-vous de l'écoulement des produits, partout vous recevrez des réponses fâcheuses. L'Europe est dans un tel état qu'il n'y a jusqu'ici nulle chance de voir reprendre les travaux de tout l'hiver. Partout on souffre avec courage, et si au milieu de la détresse quelques idées désorganisatrices viennent à se faire jour, elles sont aussitôt comprimées par les classes mêmes qu'elles pourraient séduire. C'est, il faut le dire hautement, un symptôme heureux qui atteste que les rapides progrès que faisait la Suisse depuis vingt ans, dans la voie de la liberté et de l'intelligence, n'ont pas été engloutis dans le grand désastre de cette année. A cet égard notre état moral est comparativement meilleur que celui de nos voisins, et l'on a raison jusqu'à un certain point de s'écrier que bien nous en a pris de faire nos révolutions avant les autres pays. Nous disons *jusqu'à un certain point*, parce qu'il ne faudrait pas s'endormir dans une sécurité trop complète, bien des gens pensant que chez nous ces révolutions sont encore à faire! Faisons donc sans terreur exagérée, comme sans confiance excessive, notre bilan politique en commençant par l'extérieur.

Si la Suisse n'a rien gagné au dedans, en fait de bien-être matériel, par l'extirpation du Sonderbund; si elle a même aggravé sa situation financière et creusé l'abîme du déficit, a-t-elle au moins conquis au dehors cette place honorable dans l'estime des nations que tous ses enfants sont jaloux de lui voir occuper? Ici il convient de distinguer, avant de répondre, entre le moment qui a

précédé les révolutions européennes, surtout la révolution française de février, et la période qui a suivi. Certes, immédiatement après notre guerre civile achevée, l'élan des peuples vers nous fut d'abord très prononcé. Il y eut même une sorte d'enthousiasme qui ne fut peut-être pas étranger à la grande crise en Allemagne, en Italie, en France. Les banquets réformistes ne tarissaient pas sur nos exploits, et MM. Ledru-Rollin et Druey s'envoyaient des félicitations et des encouragements réciproques.

Mais bientôt après, quand vint le moment de prendre parti dans la lutte, l'admiration se refroidit. La mot de *neutralité* vint tout arrêter, et il se trouva que la Suisse avait trop fait aux yeux des uns et pas assez aux yeux des autres.

Pour le parti de la résistance, elle passa pour la cause première et immédiate du grand cataclysme européen. C'est de nos Alpes que le torrent a débordé partout. « Rien ne serait arrivé, » disait un diplomate russe, qui n'était que l'écho de son gouvernement, « si » les Puissances immédiatement intéressées à la question suisse » étaient intervenues à temps. Et ce sera un jour la gloire et la » force du Sonderbund, » ajoutait ce même personnage, « d'avoir » repoussé par esprit national cette intervention, alors qu'elle lui » était sérieusement offerte. » Nous ne sommes pas en mesure de vérifier, d'après les archives secrètes de la ligue des Sept, le bien fondé de cette assertion, mais il est certain que cette idée est généralement accréditée dans le cours. Si jamais ce qu'on appelle l'absolutisme européen reprenait le dessus, il exercerait sur la Suisse de fâcheuses représailles pour les mauvais moments que ce pays lui a fait passer. Nous sommes mal notés à ses yeux.

Mais, si nous avons perdu pour long-temps les bonnes grâces des rois, avons-nous su au moins conquérir en compensation celles des peuples? Hélas! il faut bien le reconnaître, de ce côté le prestige s'est aussi évanoui. L'esprit révolutionnaire, qui raisonne assez volontiers tout d'une pièce et qui tient peu de compte des nuances, n'a pas compris comment nous, Suisses, si prompts à prendre feu chez nous, pouvions rester si froids et si impassibles, en présence de l'élan de nos voisins. Le peu de souci que nous avons montré de répondre à l'appel de l'Italie, en particulier, et au projet d'alliance offensive et défensive que nous faisait proposer le roi de Sardaigne, a paru inexplicable à ceux qui ne con-

naissent pas notre histoire, et malheureusement bien peu de gens la savent, même chez nous !

L'espèce de déclaration de neutralité, par laquelle le Vorort de Berne répondit à l'appel de la Péninsule et aux encouragements de la révolution armée, parut un anachronisme inexplicable. Au dehors on haussa les épaules et nous fûmes taxés d'égoïstes. Au dedans, le parti radical extrême, le seul qui mérite ce titre, en tira bien vite cette conséquence qu'il fallait sur-le-champ pousser à la réforme du pacte fédéral pour changer l'esprit des conseils de la nation. Radicaux et conservateurs, agissant les uns et les autres sous l'empire d'une arrière-pensée différente, se donnèrent en quelque sorte le mot pour représenter comme une chose facile et praticable cette réforme dont on faisait un monstre depuis quinze ans. Les radicaux purs voulaient substituer à une Diète dépopularisée et stationnaire une représentation fédérale composée d'éléments nouveaux et actifs, capables de comprendre la propagande et de la pratiquer. Les conservateurs rusés comptaient que l'expérience, tournant contre leurs adversaires, amènerait dans les nouveaux conseils le même personnel immobile, renforcé même de nouveaux noms pacifiques. Ils se flattaient de connaître assez l'esprit routinier des populations suisses, la peine avec laquelle on les fait sortir de l'ornière, pour prédire ce résultat. Tous d'ailleurs espéraient aussi avoir meilleur marché d'un pacte nouveau que de l'ancien, devenu un instrument d'oppression entre les mains d'une majorité violente et passionnée. Ils comptaient y trouver des garanties de liberté politique, religieuse et individuelle dont ils sont frustrés depuis longtemps dans quelques cantons. Voilà quelles étaient, de part et d'autre, les espérances et les illusions. Voyons maintenant comment les fais y ont répondu.

Avant de poursuivre notre sujet et pour éviter tout malentendu, nous avons hâte de déclarer qu'en principe nous sommes partisans de la neutralité de la Suisse; notre prestige militaire de l'année dernière n'a même eu à nos yeux que ceci de bon, savoir de faire croire à beaucoup d'obstinés incrédules que cette neutralité était possible et praticable. Nous croyons donc qu'on a été heureusement inspiré en déclinant l'alliance italienne en 1848, comme on fit déjà en 1701, alors que le duc de Savoie, Victor-Amédée, prétendait, comme aujourd'hui Charles-Albert, gagner le Milanais à l'aide des événements favorables de la guerre de la succession

d'Espagne. Qu'on lise les dépêches des envoyés d'Autriche et de France, Trautmansdorf et Puysieux, et l'on verra combien la situation avait alors de rapport avec celle d'aujourd'hui.

Cela dit, nous devons reconnaître que l'idée de faire sortir la Confédération helvétique de cette neutralité pour la lancer dans la grande mêlée, n'était, à quelques égards, ni sans motifs raisonnables, ni même sans grandeur. La Suisse pesant de tout le poids de ses armes sur le Milanais, et joignant ses bataillons à ceux de l'armée sarde, pouvait dans un moment donné (et ce moment a existé cette année) faire reculer l'Autriche, la refouler derrière l'Adige, et rétablir sans guerre générale l'équilibre, qui n'a cessé d'être rompu depuis qu'une grande puissance du nord-est occupe une des grandes péninsules du sud-ouest de l'Europe. Ce résultat, obtenu sans l'intervention de la France, et même afin d'empêcher cette intervention qui aurait tout compromis et rendu la guerre continentale, eût été d'autant plus beau qu'il était tout au profit de l'indépendance des nationalités secondaires. La Suisse, pour sa récompense après un tel succès, et en poursuivant notre hypothèse, avait le droit de réclamer la Savoie ou du moins la partie de ce pays alpestre qui lui tend les bras. Au moyen de cette addition de territoire, le défaut d'équilibre que l'on voit aujourd'hui du côté de la Suisse française vis-à-vis de la Suisse allemande était compensé. Deux Suisses pareilles, ou à-peu-près, en territoire et en population se trouvaient côte à côte et cheminaient d'un pas plus ferme par cela même qu'il était plus égal. Alors disparaissait cette tendance dangereuse vers un Sonderbund français, qui se fait chaque jour davantage sentir. Les partisans de la neutralité quand même ont donc tort parfois de faire si bon marché des vues des radicaux avancés de la Suisse, comme on a tort en général quand on méprise ses adversaires. Mais, comme nous l'avons dit tout à l'heure, le bon sens des populations qui ne se souciaient nullement de tenter une campagne aventureuse dans les plaines de la Lombardie, a forcé la Diète à conserver notre précieuse neutralité.

Pour en revenir à l'ère nouvelle que la révision du Pacte et le remaniement des autorités fédérales ouvre à la Suisse, notre radicalisme propagandiste se faisait de singulières illusions sur l'esprit du peuple en Suisse et sur le résultat des élections pour les nouveaux conseils. Il comptait voir arriver là, du moins dans le

Conseil national, une foule de jeunes hommes nouveaux, avides de mouvement, inquiets, impatients, ambitieux même. Hélas! la routine a prévalu ; aujourd'hui que l'essai d'une session a été fait, on peut se demander quel talent, quel nom nouveau a surgi du milieu de cette réunion de médiocrités qu'on appelle les deux Conseils de la nation suisse?

En revanche, l'espoir des conservateurs n'a pas été moins déçu. La même expérience d'une première session doit leur avoir déjà appris qu'il n'y a rien de changé à Berne. Les institutions ne valent que ce que valent les hommes, et, avec le personnel des anciens grands-conseils cantonaux et de l'ancienne Diète, le nouveau Pacte ne vaudra, quant à l'impartialité, à la justice, à l'indépendance, que ce que valait le Pacte fédéral de 1815. La cassation par trop impolitique d'une première décision prise dans un moment de velléité d'équité, au sujet des élections de Fribourg, a pu donner la mesure de ce qu'il faut désormais attendre des nouveaux Conseils. Dans le sein du pouvoir exécutif se trouvent représentées les deux nuances du radicalisme allemand et français qui signalaient l'année dernière la fameuse commission des Sept dans la Diète. C'est toujours un Comité de salut public. MM. Furrer, Næff, Munziger et Druey sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier. En général, ce qui forme le caractère ou le trait principal du nouveau régime fédéral, c'est l'absence d'originalité. Ce n'est pas la première fois que les députés des cantons et des populations suisses, réunis simultanément en deux conseils, s'occupent de fonder un nouvel ordre de choses. Déjà en 1798 le 12 avril, on avait vu s'assembler à Arau le Corps législatif helvétique, composé d'un Grand-Conseil et d'un Sénat distincts. Si l'on jette un coup-d'œil rétrospectif sur les bulletins de ces deux corps, on reste frappé de l'analogie qui existe entre leurs discussions et leurs actes, et les débats de nos nouveaux législateurs. M. Guizot disait à M. Odilon Barrot, qui faisait de l'opposition avancée dans une séance de la Chambre des députés: « Je vous connais, vous vous appelez Pétion. » Eh bien! l'on pourrait dire de même à la plupart des discoureurs de Berne qui viennent de rejoindre leurs pénates : « Je vous connais, vous vous appelez *Ochs, Keller, Secretan, Kuhn, La-Harpe, Koch, Roll, Monod,* » tant il existe de ressemblance entre les hommes de jadis et ceux d'aujourd'hui. Ce sont aussi les

mêmes questions qui sont à l'ordre du jour, ou à-peu-près. Seulement il nous paraît que nos concitoyens législateurs de la fin du dix-huitième siècle étaient plus forts et plus véritablement suisses que ceux de 1848.

La médiocrité est en effet le trait le plus saillant de notre Suisse contemporaine, après l'absence d'originalité que nous signalions tout-à-l'heure. C'est d'abord une suite nécessaire de ce qu'on appelle la diffusion des lumières. Chacun sait quelque chose par à-peu-près : les demi-savants et les demi-orateurs foisonnent, mais le vrai talent supérieur fait presque toujours défaut. Nous ne parlons pas du génie, qui est un don trop rare pour que notre petit pays puisse y prétendre. La même masse de lumières qui, jadis, était départie par larges doses à quelques sommités seulement, est aujourd'hui délayée et étendue par couches très légères sur toute la plaine. Les uns disent que c'est un progrès, d'autres le nient : libre à chacun d'en penser ce qu'il voudra. Une autre cause de l'infériorité des Conseils actuels de la nation suisse, c'est l'exclusion systématique de toutes les capacités réelles qui appartiennent ou qui sont censées appartenir au parti politique actuellement mal en cour ou impopulaire, à ce qu'on appelle le parti conservateur. En mettant de côté toute passion, on sera forcé de reconnaître que ce parti, tel qu'il est constitué maintenant par la nécessité des choses et par l'effet d'un ostracisme inintelligent, renferme une fraction notable des forces vives de la patrie. Or, dans maint canton que nous ne voulons pas citer, et où ce parti est en forte minorité ou même en assez grande majorité, on est parvenu à éliminer systématiquement les hommes éminents qu'il compte, pour les remplacer par qui? On le sait, et la nomenclature des membres des deux conseils, dans tel ou tel canton, parle plus haut que tout ce qu'on pourrait dire. Nous ne citerons pas, parce que les exemples nous donneraient trop beau jeu. *Exempla sunt odiosa.* En fait d'éloquence nous n'avons guère vu briller dans les deux aréopages que celles de certains avocats bien connus et presqu'usés dans leurs Grands-Conseils. Les talents nouveaux ont jusqu'ici fait défaut. Les anciens talents se sont maintenus à leur niveau passé, mais certes ils ne se sont pas élevés.

Cette infériorité se fait sentir jusque dans la forme extérieure, dans le langage, ce qui doit donner à réfléchir, puisqu'enfin les idées sont cachées sous les mots. Si par exemple quelque chose

pouvait faire douter du triomphe de la liberté en Italie, ce serait la désespérante inanité du langage des orateurs et des journaux qui lui servent d'organes. Que vous reste-t-il quand vous avez lu tous les longs et filandreux discours des députés de Milan, de Florence et de Turin? Quelle pensée trouvez-vous dans les interminables colonnes de l'*Alba*, de la *Concordia*, du *Risorgimento* et *tutti quanti?* On a dit avec une grande raison que le style est l'homme. On pourrait dire avec non moins de justesse que le style c'est l'histoire. Faites donc de l'histoire avec toute cette redondance parlementaire de la Péninsule. Il n'y avait que cet infortuné Rossi qui eût trouvé moyen de montrer véritablement de la pensée dans le style de ses circulaires ministérielles à Rome, tant il est vrai que le talent réel se révèle toujours. Eh bien, pour en revenir à notre Suisse, on retrouve dans le langage de nos parleurs, dans la polémique de la plupart de nos journaux, dans le texte même des actes des premières autorités, cette négligence de style, cette incorrection et cette absence de nerf et de netteté qui sont les indices malheureux d'un manque de convictions et de saine raison. Le nouveau pacte lui-même semble n'être écrit ni en français ni en allemand, et il serait assez difficile de dire dans laquelle de ces deux langues il a été pensé et conçu. On croit généralement qu'il est l'œuvre de M. Druey; or on sait que M. Druey est l'homme du monde qui se préoccupe le moins de la forme. Il a coutume de dire qu'il déteste les gens qui n'ont fait que leur rhétorique. Pour nous, nous croyons que la philosophie n'est pas tout. Il est bon de savoir l'une et l'autre, et, pour en revenir au pacte de 1848, une simple lecture convaincra ceux qui réfléchissent que ce n'est pas là la grande pensée d'un peuple qui entend se constituer sérieusement. On s'est rejeté sur les détails pour sauver le fond même. C'est un long réglement plutôt qu'une constitution. Les auteurs du chef-d'œuvre se récrieront sans doute, mais il sera permis de révoquer en doute leur parfaite impartialité. Si de la forme on passe au fond, il n'est pas un seul article qui ne puisse donner lieu à d'inextricables difficultés d'application. Les occasions de conflit ne manqueront pas de naître. Notre avenir porte avec lui un infaillible contingent de prévu et d'imprévu. Attendons la fin.....

Cette crise future dont se préoccupent déjà les vrais penseurs; d'où nous viendra-t-elle? Question redoutable et difficile à résoudre. En faisant la somme des cantons où l'on a rejeté l'acte fé-

dératif nouveau, de ceux où de fortes minorités l'ont repoussé et de celui où l'on n'a pas osé faire voter le peuple, on est quelque peu fondé à dire qu'il n'a pas de très-fortes racines ; ce n'est toutefois pas une insurrection, même uniquement morale, que nous appréhendons. Ce n'est pas non plus la ratification ou la non ratification de l'étranger qui nous inquiète. Dans ce moment-ci personne en Europe n'est en mesure de se montrer très rigoriste à notre endroit. Mais nous n'avons pas foi dans le nouveau pacte parce qu'il est issu de circonstances violentes, et qu'il a été intronisé au milieu de dénis de justice et de décisions arbitraires. L'ordre moral, quand il a été ainsi violemment troublé, tend infailliblement à reprendre tôt ou tard son équilibre. Mais les voies par lesquelles il agit ne sont pas nos voies ; c'est même ordinairement ailleurs que dans ce qu'on nomme la politique courante, qu'il prend ses inspirations. Ceci est tellement senti, même par le parti qui triomphe aujourd'hui en Suisse, que dans son sein il s'est formé une petite église que l'on a baptisée du nom de néo-radicalisme. Les adeptes de cette opinion, redoutant pour leur parti la catastrophe qui résultera d'une trop grande accumulation d'injustices, voudraient commencer à s'arrêter, et enrayer enfin leur char dans la voie révolutionnaire. Ils prendraient volontiers la souveraineté du peuple et le droit au sérieux, et ils seraient même disposés à lui donner satisfaction dans quelque occasion importante, comme ils ont fait en cassant les élections fédérales de Fribourg. Mais malheureusement ces intentions louables d'hommes qui voudraient allier la justice à la liberté seront encore longtemps paralysées par le radicalisme passionné, moins épuré et essentiellement matériel. Le cœur vient à faillir au néo-radicalisme, dès qu'il est sérieusement pris à partie par la masse révolutionnaire. Ces espèces de Girondins, tant qu'ils n'agiront pas par voie de coalition, ce qu'ils ne paraissent pas pressés de faire, seront donc longtemps encore réduits à l'impuissance chez nous. Au reste ils ne sont pas de création nouvelle, car M. Druey quand il plaidait contre la suppression des couvens d'Argovie et en faveur de la révolution zuricoise de 1839, n'était autre chose qu'un néo-radical que le torrent a emporté.

Si le parti triomphant a ses misères, le parti battu, celui des conservateurs, étale aussi ses plaies, et même dans une proportion plus effrayante. Il est impossible de réunir trois conservateurs sans avoir aussitôt trois nuances bien distinctes ou même trois opi-

nions hostiles. Par ci par là ils pourront bien s'entendre pour tenir en échec le radicalisme sur tel point donné, mais du moment que vous leur demanderez leur programme pour le cas d'une victoire éventuelle, il n'y a plus que confusion et discorde dans leurs idées. Tant qu'il ne s'agit que de combattre l'ennemi commun, un mot de ralliement jeté dans le gros du bataillon peut suffire, mais, cela fait, il y a autant de cris de guerre que de têtes. Tel conservateur voudrait nous ramener en 1830; tel autre, estimant que c'est aux concessions faites en 1830 au principe de la souveraineté populaire, que la Suisse a dû les révolutions de 1845 et 1846, voudrait rétrograder jusqu'en 1820 ou même en 1815; tel autre remonterait à l'acte de médiation, et tel autre enfin réverait le retour de la vieille Confédération des Treize cantons avec les pays alliés et les sujets. Le plus mauvais service que le radicalisme pourrait rendre maintenant au conservativisme (pour nous servir d'un néologisme reçu) ce serait de lui céder la place, car il serait tellement embarrassé qu'il lui serait impossible de gouverner. Là même où les conservateurs ont la majorité, ils ne l'ont que par des alliances artificielles et en quelque sorte monstrueuses qui ne sauraient durer. Ici ce sont de purs gentilshommes qui se font pairs et compagnons de la classe ouvrière et la défraient de vin et de journaux par passion politique. Là c'est l'ultramontanisme qui serre dans ses bras l'ultra-calvinisme. Tout cela est assez peu édifiant et peu rassurant pour l'avenir.

Mais si le radicalisme est mauvais et si le conservativisme est impuissant, qui donc régira la Suisse, car enfin il faut bien qu'elle obéisse à une impulsion quelconque? L'embarras serait grand, s'il fallait donner une solution immédiate. Mais heureusement il n'y a pas encore précisément péril en la demeure. L'état de notre patrie, au total, est encore assez tolérable, comparé à celui de tant de contrées voisines, pour que l'on puisse attendre quelque chose du temps. Seulement nous croyons que ce *quelque chose* est *autre chose* que ce qui existe maintenant. Nous croyons qu'il se fait aujourd'hui, dans tous les partis, un travail intérieur et de conscience qui amènera à la longue, et même plus tôt qu'on n'imagine, une crise salutaire. Une fois que les radicaux suisses auront pris la bonne résolution de se défaire du mauvais entourage de propagandisme étranger qui leur a fait tant de mal; quand le socialisme qui les avait charmés aura été bien usé et démonétisé ailleurs, ils

seront plus abordables et plus traitables. Quand, d'un autre côté, les conservateurs voudront bien reconnaître qu'une révolution une fois faite doit être acceptée, et qu'un peuple qui a dit *noir* aujourd'hui n'est pas tenu de dire *blanc* le lendemain pour leur faire plaisir, les choses seront déjà bien avancées et l'on pourra entrevoir une conciliation. Il est à remarquer qu'en Suisse les événemens vont plus lentement qu'ailleurs, mais qu aussi ils sont plus durables. Ainsi la France, qui a fait sa révolution radicale bien après nous, est déjà beaucoup plus avancée que nous dans la réaction. Les choses qui étaient proclamées magnifiques, il y a huit mois, chez la grande nation, sont aujourd'hui conspuées; chez nous elles n'ont pas sensiblement changé de face, ce qui ne veut pas dire que nous restions immobiles. On marche, mais à pas comptés. Le travail se fait en dedans, et les faits marchent quelquefois directement à l'encontre de ceux qui veulent les mener.

Ainsi, pour ne parler que des deux ou trois questions soulevées dans la première session des nouveaux conseils, on a vu de quelle importance a été celle du choix de la ville fédérale. Peu s'en est fallu que les deux camps de Berne et de Zurich n'aient livré bataille. Eh bien! il y a gros à parier, d'après ce qu'on sait de la manière dont l'opinion publique se forme en Suisse, que la ville qui a succombé aura dans peu de temps plus d'influence dans la Confédération que la ville triomphante, surtout si on ne l'affuble pas de cette université fédérale dont on a voulu la doter si grotesquement en guise de dédommagement. Le canton qui aura le moins de part aux faveurs fédérales sera peut-être le plus prépondérant parce qu'il sera plus indépendant. La parfaite liberté cantonale sera encore longtemps la véritable reine de la Suisse, et nos compatriotes estimeront plus le petit état qui fera son affaire lui-même, que le grand état qui prendra des airs de directeur, tout en étant contrôlé par la police de la Confédération.

Et pour cette université centrale, dont il a été aussi beaucoup parlé à Berne, nous croyons qu'elle avancera d'autant moins que quelques gens se donneront plus de peine pour la faire arriver à bonne fin. Outre la question d'argent, qui va devenir avant peu en Suisse la question capitale, bien des raisons la feront avorter. Supposez en effet que l'on trouve le demi million qu'il faudrait annuellement pour faire marcher cet établissement, croit-on que les académies cantonales tomberaient devant le nouveau colosse? Cela est

peu probable, et de plus ce serait une perte intellectuelle, parce que de longtemps encore, en Suisse la lumière ira de la circonférence au centre et non du centre à la circonférence. Les hommes d'état (si tant est que nous ayons des hommes d'état) qui gouverneront la Suisse, ne seront pas de longtemps élevés dans l'université fédérale et ce sera fort heureux. Qu'on se représente ce que serait cet établissement, créé sous l'influence du moment? On y ferait probablement toute autre chose que de la science et tout y serait purement politique, élections de professeurs, tendances de la jeunesse, impulsion de l'état. Or, rien ne serait plus fâcheux, surtout en présence des prédispositions des étudians qui, au milieu de la tourmente actuelle, ne sont déjà que trop portés à donner le moins de temps possible au travail sérieux. Pour faire marcher l'établissement universitaire fédéral à son début, pour se mettre à la portée de tous les jeunes importans politiques qui voudraient en profiter au commencement, il faudrait probablement abaisser le niveau de la science, ce qui serait véritablement un mal, car nous marchons vers un avenir où il n'y aura que deux alternatives possibles, le vrai savoir et l'ignorance. Dans l'intérêt même de Zurich, nous croyons que son université se trouvera bien de rester ce qu'elle est, libre et cantonale.

Enfin, pour toucher un troisième point tranché par la nouvelle constitution, le nombre des membres du pouvoir exécutif ou central, nous estimons qu'on ne tardera pas à trouver que ce conseil est trop nombreux. Si l'on ne voulait pas d'un président unique, qui aurait rencontré de vives répugnances dans nos mœurs politiques, il fallait, ce nous semble, limiter à trois ou à cinq le nombre des gouvernans fédéraux. Le nouveau pouvoir est composé de trop d'élémens, et la scission ne tardera peut-être pas à se manifester parmi ses membres. Un abîme sépare le radicalisme de M. Druey du radicalisme de M. Munzinger. Le premier se propose de faire voir bien du chemin au second qui n'en est encore qu'au rudiment révolutionnaire. Le gouvernant soleurois voudra-t-il suivre le gouvernant vaudois jusque dans les régions transcendentales de la politique philosophique et sociale? C'est douteux. On pourrait appliquer à d'autres membres ce que nous disons de ces deux messieurs. Aussi l'on peut s'attendre à voir se manifester dans le conseil exécutif fédéral entre les deux radicalismes, français et allemand, la même scission que l'an dernier dans la grande commission de

la Diète agissant contre le Sonderbund. Les concessions réciproques qu'on a pu se faire dans un moment de crise, on sera moins disposé à les renouveler quand on se sentira appelé à vivre pendant des années à côté les uns des autres. Il est à craindre qu'il n'y ait des froissemens, des déchiremens, des appels à la pression, aux manifestations populaires dans un temps plus ou moins rapproché, selon que les événemens marcheront plus ou moins vite autour de nous. Un membre très-spirituel de l'un des deux conseils, appartenant à un canton français, auquel nous demandions à son retour de Berne quelle impression il rapportait de la situation, nous faisait cette réponse : « Peut-être que dans dix ans l'on finira par » commencer à s'entendre, car pour le moment il ne faut pas se » dissimuler que nous sommes de cent ans en avant de nos confé- » dérés allemands. »

Nous voudrions beaucoup accepter cet augure. Mais quel est le pays en Europe qui peut raisonnablement compter, pour asseoir sa politique, sur un avenir de dix ans? Et croit-on que dix ans seraient suffisans, à supposer qu'on les eût devant soi, pour forcer une opinion allemande à se changer radicalement ou seulement à se modifier! Ici encore nous retrouvons donc les deux difficultés déjà signalées, qui empêchent en ce moment d'établir une prévision ferme sur les destinées futures de la Confédération, l'antagonisme de plus en plus prononcé, depuis la nouvelle organisation, entre les deux parties bien distinctes de la Suisse, et l'incertitude de l'avenir. Puisse du moins cet inconnu, vers lequel nous marchons un peu en aveugles, nous ramener à ces vingt années de prospérité sitôt passées et sitôt oubliées, dont nous avons pris congé définitivement en l'an de grâce 1848, et sur le compte desquelles nous vivrons encore bon gré malgré.

E. G.

LE DÉSERT ET LA SYRIE.

Le désert et la sécheresse. — Une tempête. — Le Sinaï. — Jérusalem. — Le Saint-Sépulcre et la foule des pélerins. — Cérémonie du feu sacré. — Saturnale.

—

Ces dernières citations du voyage en Orient sont tirées du tome 5me (le *Désert* et la *Syrie*) (1). Quoique très- courts, ces fragments ont l'avantage d'offrir des tableaux frappants, chacun dans son genre, et nous ne doutons pas qu'ils n'excitent vivement l'intérêt de nos lecteurs.

Jeudi 16 *mars* 1848. — Nous savons aujourd'hui ce qu'est le désert.

Le kamsin, qui régnait hier, redouble cette nuit. Jusqu'à midi c'était tolérable. Nous arrivons vers une heure à la station, brûlants, desséchés, aspirant après l'ombre et l'eau. Les rares Bédouins que nous rencontrons ont le visage soigneusement enveloppé. — Nous nous étendons le long de la muraille; à peine y sommes-nous, que le kamsin enlève des tourbillons de sable; il nous le jette dans les yeux, dans les poumons. Notre peau se crispe : on dirait un étui de parchemin; nous n'osons nous toucher nous mêmes ou toucher quoi que ce soit; nous respirons du feu. Pour comble de détresse, il n'y a presque pas d'eau. Outre notre provision, — quatre barils — Antonio avait fait remplir deux gourdes pour les Bédouins; ces malheureux les ont vidées au sortir du Caire! Ils n'en boivent pas une goutte de moins; tout le jour ils ont le gosier sous le gouleau. La provision baisse, et nous

(1) L'ouvrage est maintenant complet. Prix 12 fr. chez tous les libraires.

ne retrouverons de l'eau potable qu'au Sinaï. Chacun, eux exceptés, s'impose des privations. On affirme qu'on n'a pas soif, on fait semblant de boire et l'on ne mouille que ses lèvres, tandis qu'on voudrait sentir un fleuve descendre au fond de sa poitrine.

Pauvre Agar! sous cette atmosphère embrasée, épaissie, les lèvres déchirées par le soleil, voyant ce que j'aime souffrir une soif ardente et refuser de l'étancher pour me laisser quelques gouttes d'eau, j'ai compris ton angoisse. Elle mit son enfant sous un arbrisseau, elle s'éloigna de lui à la distance d'un trait d'arc et s'assit vis-à-vis, car elle dit : «Que je ne voie point mourir cet enfant !....» Puis elle éleva la voix et pleura. — «Qu'as-tu Agar? *ne crains point!*» — Mon Dieu, tu es de toute éternité un Dieu de compassion!

Et nous voici sous la garde des fils d'Agar.

Il y a d'autres paroles, qui ne prennent leur sens complet que par un jour de kamsin. «*Etre altéré de la justice!*» et celles-ci : «Pour ce qui est des affligés et des misérables, qui cherchent des eaux et qui n'en ont point, et dont la langue périt de soif, moi, l'Eternel, je les exaucerai... je changerai le désert en étangs d'eaux et la terre sèche en sources d'eaux.» — Nos pauvres âmes, altérées de paix, tu les inonderas, Seigneur. Tout croule; le monde tremble sur sa base : rien ne nous ébranlera; non qu'il y ait aucune force en nous, mais Christ est notre force, avec lui nous pouvons traverser les fournaises.

Vers cinq heures, un de nos Bédouins va chercher de l'eau, elle est blanche comme de l'orgeat; mais elle n'a pas le goût de sel, elle n'a que le goût de terre : c'est délicieux. — La cidatelle non loin de laquelle nous voici campés renferme une abondante source salée. Nous y avons mené boire nos chameaux; c'était la première fois depuis quinze jours. Ils mangeaient l'herbe verte au Caire, et l'ont quitté sans tremper leur museau dans un liquide quelconque; ils boivent, mais avec une parfaite indifférence. Le mien se fait même tirer.

Les stations ne possèdent que l'eau nécessaire pour les besoins du transit; elles n'en vendent pas. A dater de ce soir, nous trouverons tous les jours de l'eau plus ou moins saumâtre; nous ne nous servirons que de celle-là pour la cuisine, et s'il plaît à Dieu, nous arriverons au Sinaï sans trop souffrir.

Après ces journées suffocantes, imprégnés de sable que nous sommes, nous voudrions pouvoir, sinon nous baigner, au moins

laver nos membres. Eh bien, non, il faut se contenter d'un verre d'eau pour faire ses ablutions, et encore regarde-t-on de mauvais œil ceux qui le prennent trop plein.

Sauf l'article *eau*, nos bédouins sont les meilleures gens du monde : sobres, actifs, marchant neuf à dix heures par jour sans manger autre chose qu'un biscuit, quelque portion de notre pitance à midi, et le soir des lentilles que nous leur donnons, ou de la bouillie de farine, lorsque Habib, pressé par la nuit, n'a pas le temps de faire cuire les lentilles. Ils se montrent serviables, attentifs : bonnes et simples natures que nous aimons de tout notre cœur. Ils font partie de la tribu générale des *Taouaraths*, qui couvre la péninsule; ils s'intitulent : *enfants de Seid*, et membres de la famille du scheik Hussein.

Vendredi, 31 *mars* 1848. — Voici la plus terrible journée du voyage.

Hier, le vent qui d'ordinaire se calme vers le soir, redouble de violence. La tente semble au moment d'être emportée; on l'assure par de nouvelles cordes, on replante les pieux qui la fixent, on entasse des pierres sur le rebord de la toile qui adhère au sol. Pas moyen d'allumer du feu, le vent se dévale avec furie par la gorge de montagne où nous nous sommes réfugiés.

Nos Bédouins grelottent le long des rochers; nous les réchauffons avec de la soupe, cela ne les empêche pas de se morfondre; il fait un froid glacial, nous passons une nuit blanche. Les tentes se tordent sous les rafales qu'on entend descendre en mugissant du haut du *Tih*.

A quatre heures nous nous levons congélés; pas un brin de feu; les Arabes sont pâles sous leur teint noir : le thermomètre marque deux degrés.

Nous nous plions dans nos couvertures de laine, et nous commençons à gravir. Cette lutte est effrayante, la tempête fond sur nous de partout, glacée, frénétique, d'en haut, d'en bas, d'orient, d'occident. Elle oppose un mur à notre respiration, elle nous lance à la figure des poignées de gravier, elle nous enlève de vive force et nous brise à terre; six fois j'ai été soulevée comme une plume et jetée sur le sol; trois fois mon mari a été terrassé; sans lui j'étais perdue.

Nous suivons au hasard deux de nos Bédouins, nouveaux venus, qui se séparent avec leurs chameaux du reste de la caravane. Il y

a tel passage où, si nous ne courons pas avec impétuosité contre la tempête, nous sommes précipités dans le ravin.

Nos Bédouins découragés se tapissent derrière les roches et laissent les chameaux aller à l'aventure. Nous supplions Dieu de calmer l'ouragan; c'est en vain : alors sentant mon cœur se gonfler, le doute s'y glisser comme un serpent, je ne demande plus qu'une chose : « Empêche-moi de murmurer, empêche-moi de murmurer!... Cela seulement! »

Dans un instant de répit, nous nous couchons contre terre; nous regardons la plaine en bas. Elle est balayée par le vent; une vapeur jaune y tournoie, enveloppe ou découvre les pics bariolés qui sortent de cet océan.

Après deux heures et demie de combat, nous approchons du sommet. Nos Arabes nous font signe de nous baisser, de nous tenir ferme; nous cherchons à franchir la ligne, nous sommes foudroyés, les Arabes comme nous. L'un d'eux nous rejoint, s'accroche au bras de mon mari, tous trois nous rampons sur le sentier... la redoute est enlevée!

Ici, nouvelle guerre; il faut avancer sur le plateau où se déchaîne toute la rage de la tourmente.

Enfin, épuisés, plus morts que vifs, nous atteignons un abri.

Nos Bédouins font du feu, une flambée qu'ils laissent éteindre, quittes à s'accroupir sur les cendres chaudes et grelottant. Mon mari, brisé comme il l'est, va chercher des plantes sèches et renouvelle la flamme : nos hommes en profitent; mais la dernière tige une fois consumée, ils n'ont pas l'idée d'allonger la main pour alimenter le brasier : bizarre mélange d'énergie et de faiblesse, de paresse et d'activité.

— Où est Antonio? où est la caravane? Viendront-ils? Sommes-nous égarés? — Tout ce que nous comprenons au baragouin de nos hommes, c'est qu'Antonio, et les chameaux, et Louis, et *Zanette* passeront par ici, qu'ils ne peuvent passer ailleurs. Nous les avons vus prendre une autre route : c'est égal, confiance!

Une heure; rien. Une autre heure; rien.

Sur notre prière, un de nos Bédouins se détache pour aller à la recherche de nos compagnons. Au bout de la troisième heure d'attente, il revient avec le chameau d'Habib.

— *Chùff Antonio, chùff Embarrak, chùff Louis; chùff Zanette!* — Vu, vu, vu! C'est bien.

Les voici. Tous ont souffert, souffert plus que nous. Les chameaux sont tombés, ils se sont sauvés, les cantines et les caisses ont roulé dans le ravin. Il a fallu, contre la bourrasque, les porter à bras d'homme, les remettre sur les chameaux. Jeannette et Louis ont passé vingt minutes accrochés aux matelas que le vent emportait, pendant que le malheureux Behi essayait en vain de replacer le bât de sa chamelle. Antonio et Habib ont dû, seuls, conduire, ramener, recharger huit ou dix bêtes. Les Arabes éperdus se couchaient derrière les pierres, abandonnant bagages, chameaux et gens. L'un d'eux, malgré les injonctions de ses camarades, reste étendu sur le sol. Antonio le relève au moyen de six coups de courbache et de deux coups de poing; sans ce secours énergique, il était mort.

Habib, déjà souffrant d'un mal de gorge, n'a plus de voix; nous sommes tous exténués, je puis à peine ouvrir les yeux. Antonio, qui voyage depuis seize ans, n'a jamais fait un pareil passage; il va de pair avec celui de l'Olonos. L'Erymanthe était plus froid, mais l'ouragan n'atteignait pas à la moitié de la violence de celui-ci.

Samedi, 22 *avril* 1848. — Nous revenons du Saint-Sépulcre. Je n'ai jamais rien vu de pareil. — Seigneur, ta tombe n'est pas, elle ne peut pas être dans ce lieu profane, dans cette espèce de foire des nations, où la foule bruyante, presque licencieuse, remplissant les parvis de ses ondes, se suspend à toutes les galeries, à tous les étages, chantant, hurlant, faisant retentir les voûtes de sauvages clameurs!

Comme tableau, c'est d'une couleur, c'est d'une beauté que jamais pinceau n'atteignit; comme culte, cela fait frémir.

Nous entrons, portés par la masse des pélerins. Les soldats turcs gardent les issues, maintiennent certains passages à grands coups de crosse; deux gardiens musulmans s'emparent de nous et nous font faire place, baguette en main. La pierre de l'onction, la pierre *où l'on déposa le corps du Seigneur*, s'offre à l'entrée: les pélerins s'agenouillent, baisent et font le signe de la croix. Dès ce moment, il est impossible de penser au sépulcre du Seigneur, autrement que pour bénir Dieu de ce qu'il l'a soustrait aux hommes. Les chapelles sont combles. Dans toutes les galeries, ou plutôt dans toutes les loges, les femmes, enveloppées de

leurs voiles blancs, le front chargé de pièces d'argent, les bras couverts de bracelets, le cou orné de chaînes d'or, se groupent assises, couchées, les mains entrelacées aux colonnes; elles ont passé la nuit là. Il y a parmi elles des figures d'une admirable pureté : quelques-unes entre autres, encadrées par la pièce de toile bleue que *Carlo Dolci* jette sur le front de ses Vierges. Ce peuple entier fourmille; on rit aux éclats, on bat des mains, on mange, on boit, on saute; le clergé latin, en vêtements splendides, dit la messe devant la chapelle du Saint-Sépulcre, les soldats turcs le protègent à coups de courbache. Le Pacha, fanatique, méprisant profondément les chrétiens, siége à côté du Patriarche latin, et fronce une lèvre dédaigneuse dans sa barbe noire. — Nous parcourons rapidement l'Eglise, pressés, foulés, soulevés par le flot. Nous voyons le *Golgotha, le tombeau d'Adam*, la *fente du rocher*, la place *où Jésus appela Marie*. Pendant que les Latins éteignent leurs cierges et emportent leurs candélabres, on nous permet de nous glisser dans le Saint-Sépulcre. Nous nous arrêtons devant un bloc de marbre. Deux capucins nettoient là leurs ustensiles, on a jeté sur le bloc un paquet de bougies, des linges à essuyer, que sais-je ?... *c'est le tombeau du Christ!* Oh! si je le croyais, si je pouvais le croire, mon cœur fondrait de douleur.

Mais ce temple! ces trois ou quatre rangées de balcons chargés de femmes et d'enfants; ce peuple d'Arabes, d'Arméniens, de Coptes, de Latins, de Grecs; ces riches étoffes, ces turbans de cachemire, ces têtes couvertes d'une longue chevelure bouclée, ces types orientaux si divers et tous empreints d'une si grande beauté, ces mouvements de la masse, cette dissipation dans la physionomie, dans le maintien : quelle vue! Y a-t-il un seul de ces hommes qui pense à Jésus, à Jésus mort pour lui (1)?

Le soir. — Je suis écrasée! Nous revenons pour la seconde fois du Saint-Sépulcre; jusqu'au dernier moment nous avons hésité à voir cette abominable scène : *le miracle du feu sacré*; nos amis nous contraignent d'y assister. M. et Mme Jorelle, — M. Jorelle est consul de France. — parfaitement aimables et bons tous deux, nous assurent des places. M. Jorelle nous conduit lui-même; la

(1) Les soldats turcs gardent l'une des portes, assis sur les tombes de Godefroy de Bouillon et de Beaudouin; on a couvert les pierres sépulcrales d'une planche, et le Mahométant insolent fume le chibouck, à demi couché sur la poussière des rois chrétiens de Jérusalem.

foule a triplé; l'église est presque inabordable. Le janissaire du consul fait une trouée devant nous, nous nous glissons après lui, nous suivons des détours obscurs. Des cris bisarres, qui rappellent le *Allah il Allah* des musulmans retentissent dans les ténèbres; le peuple est compact comme un rocher. Le janissaire frappe à la porte d'une sacristie des Latins; les capucins nous abritent là, Jannette et moi, pendant que mon mari, M. Schafter et Louis montent à le galerie, — *luogo santo* où les femmes ne peuvent pas pénétrer.

Au bout de quelques minutes, M. Jorelle vient nous prendre pour nous installer dans une tribune déjà remplie de pélerines. Pauvres femmes, elles nous cèdent une place qu'elles avaient usurpée il est vrai, mais elles le font sans rancune, et, de notre côté, nous nous arrangeons pour qu'elles voient bien. Elles sont enveloppées d'un voile qui cache le front et qui revient former de beaux plis sur la poitrine; elles ont de grands yeux naïfs et doux; des étoffes éclatantes se drapent autour d'elles; leurs jolis bras, chargés de bijoux, sortent nus de leurs manches pendantes; d'innombrables tresses de cheveux noirs ornées de pièces de monnoie tombent sur leurs épaules.

La chapelle qui renferme le Saint-Sépulcre nous fait face. Le feu sacré doit sortir par ce trou noir pratiqué dans le mur du sanctuaire. Un vacarme indescriptible remplit les voûtes de l'église; il y a des cris, il y a des chants, il y a la rumeur des flots d'un peuple ivre. Les galeries jusqu'au dôme portent leurs triples rangées de femmes au teint blanc, au teint bronzé, couvertes d'ornement d'argent et d'or. Chaque rebord, chaque ligne saillante du marbre; les chapiteaux, les colonnes, se dérobent sous un revêtement humain. En bas, c'est un pavé de têtes agitées, en tourmente, avec des bras frénétiques, et sur ces têtes, et portées dans ces bras, des figures d'hommes en démence qui forment de hideuses pyramides.

— *Vivà nòstrà Màaarià! vivà nòstrà Màaarià!* — Ce hurlelement saccadé, répété mille, dix mille fois, déchire l'air. Ces yeux sont allumés, presque sanglants. Ces bouches, non, ces gueules semblent des gouffres.

Il y a là trois hommes que je n'oublierai pas.—L'un, d'une cinquantaine d'années, débraillé, son turban arraché, son crâne rasé jusqu'au sommet, et du sommet aux épaules une chevelure noire,

longue, qui lui bat le visage de ses tresses, se démène en possédé; il grimpe sur la foule, il se roule sur ce parquet vivant, il écume, il hurle, il brandit ses bras tatoués. L'autre est vêtu de l'habit à la *Nizzam*. Il a le regard fauve, les joues pâles, les traits impassibles, un front de marbre largement sillonné, une chevelure crépue et comme hérissée; il reste immobile, appuyé contre le Sépulcre, et puis, quand le démon s'empare de lui, il s'élance, et tout recule; alors, il rit d'un rire effrayant; il fait claquer ses mains puissantes, il enlève les plus forts, et les balance, et les rejette au milieu de la tourmente. Le troisième semble la personnification de l'orgie joyeuse et grossière; il est gras, rose et blanc; une robe rayée qui laisse ses jambes et ses bras nus le couvre à peine; il n'y a place sur son visage que pour un rire cynique; il salit de ses embrassements tout ce qu'il rencontre; il se précipite dans toutes les bagarres, tour-à-tour poussé et balotté, jouet de la multitude qui pourtant en a peur. Ces trois-là ressortent sur cette toile, dont le fond se compose de visages fous, grimaçants, tels qu'on en rêve dans le cauchemar.

De temps en temps un coup de point retentit : la commotion est électrique; les bras se lèvent, les pantoufles aussi; l'océan s'entr'ouvre, il se partage, les deux flots se ruent l'un sur l'autre, le sang coule; les Turcs arrivent armés de la courbache, ils frappent à gauche, à droite, ils arrachent les chapelets, ils s'en servent comme de fouets, ils les jettent en l'air; mais il y a jusque dans leur rudesse une modération qui ne peut venir que du plus profond mépris : ce mépris se trahit encore par l'indescriptible sourire qui erre sur leurs lèvres; ils se sentent seuls *hommes* au milieu d'un hôpital de forcenés.

Je n'ai pas de mots, non je n'en ai pas pour rendre ce que j'ai vu : c'est la cour des miracles, et ce sont les truands; dans l'église du Saint-Sépulcre, avec le tombeau du Christ au milieu!

Les hommes!.. ah! qu'ils sont effrayants, qu'ils sont dignes de pitié, quelles machines détraquées, et une fois détraquées, que ne broient-elles pas? — On dirait les craquements, les sifflements d'un incendie. — Il n'y a plus d'âme, il n'y a plus de cœur, il n'y a plus d'intelligence; il n'y a pas même les *cinq sens de nature*, comme dit Sancho : il n'y a que des espèces de brutes furieuses, poussées çà et là par l'aveugle force des choses.

Je croyais voir Satan se frotter les mains derrière quelqu'une de ces colonnes, pendant que les hommes, objets de son éternelle

haine, s'enivraient à la coupe de ses impuretés, au nom du Christ, dans l'église du Christ, à l'heure où le Christ était couché au tombeau.

Les derviches hurleurs comparés aux chrétiens d'aujourd'hui, sont des gens sensés : un chef les dirige; leur exaltation, toute frénétique qu'elle est, suit à son insu des règles harmonieuses. Les folies du carnaval italien, sont les folies de gens qui peuvent reprendre les rênes. Ici, on ne trouve plus que de la bestialité féroce. Ce sont les saturnales antiques.

Les cris se renforcent, les femmes agitent leurs voiles. Le Pacha fend deux ou trois fois ce bloc vivant. Il y a des ondulations puissantes, insurmontables, qui froissent des milliers d'êtres humains, qui les emportent, qui les rapportent; et toujours, renversée, redressée, engloutie, quelque sauvage figure au dernier degré de l'égarement. Parfois trois ou quatre de ces figures apparaissent, entrelacées ; elles bondissent sur les têtes, s'engouffrent, et la clameur grandit d'autant, comme rejaillissent les fusées d'écume autour du rocher qui tombe dans la mer. — Il y a des assauts prodigieux vers le trou noir par où sortira la flamme. Deux pélerins, tête nue, chevelure éparse, y cramponnent leurs bras dont tous les muscles se gonflent; la tempête fond sur eux, ils tournent vers elle leur visage terrible, ils se raidissent, ils se laissent déchirer plutôt que de lâcher prise, et puis le flot capricieux qui se brise en poussière au moindre obstacle, s'évanouit ou se tourne ailleurs.

L'effet est merveilleux : têtes nues, têtes entourées de turbans ou couvertes de l'éclatant mouchoir de Damas, robes pourpres, jaune d'or, pauvres haillons toujours splendides de couleur, attitudes magnifiques : c'est beau, de la beauté d'un enfer peint par Michel-Ange.

Les soldats musulmans forment à coup de courbache et de chapelets un sentier au milieu des démoniaques; ils le maintiennent au moyen d'un cordon de troupes. Les pélerins courent aux bannières sacrées, ils les saisissent, ils les brandissent. Et voici venir après eux le clergé Grec, le clergé Arménien, le clergé Cophte : moines, dignitaires, patriarches vêtus de satin blanc et d'or, la barbe blanche et vénérable, les yeux dévotement baissés, portant qui la crosse, qui l'encensoir, et qui le cierge que l'étincelle

céleste embrasera. Ils psalmodient et marchent à petits pas. Les cris, les bonds, les pyramides humaines, les claquements de mains, les trépignements redoublent. Saint-Jean, Saint-Pierre, le Seigneur, sa mère, les saints peints sur les bannières, sont promenés au milieu de ce scandale de bal masqué.

Ah! c'est pour le coup que le diable doit rire. Et ces prêtres, et ce clergé seul solidaire, qui se déclare directeur suprême des âmes, et qui là, devant le tombeau du Christ, au nom du Christ, autorise la plus abrutissante des folies. Qu'il vienne maintenant; que les Arméniens, que les Cophtes, que les Latins, qui prenaient part au sacrilége avant que les Grecs les eussent bannis de la cérémonie, qu'ils viennent parler des *pompes spirituelles* de leur culte, qu'ils viennent lancer des anathèmes contre ces *biblistes*, qui empoisonnent le peuple en lui donnant la parole de Dieu!... Les pierres du Saint-Sépulcre crieraient au besoin.

La procession fait trois fois le tour du monument; elle le fait, précédée, suivie par les soldats, qui bâtonnent les fidèles et poussent par les épaules le Patriarche avec ses moines. Les dignitaires entrent dans le sanctuaire.

L'océan reflue vers la fenêtre, une lumière paraît au trou noir, la clameur fait trembler les voûtes, des milliers de bras armés de cierges se tendent et se croisent; le feu se communique de proche en proche, le jour s'éteint sous cette flamme, elle grimpe de cierges en cierges aux plus hautes galeries; une lumière jaune, infernale, chasse le soleil; une vapeur noire s'arrête suspendue autour du Sépulcre. Alors, ces forcénés, une main brandissant le feu, l'autre entrelacée à d'autres mains, commencent une danse frénétique: tous les turbans volent en l'air, les têtes à demi rasées agitent leurs boucles noires, elles se renversent, la sueur coule le long des visages, les robes dénouées laissent le buste nu; les torrents de ces milliers de voix se heurtent, les flammes secouent leurs clartés sur ces groupes convulsifs, on s'arrache les cierges brûlants, on promène le feu sur son corps, on le cache dans son sein, on le passe sur son visage, on se l'enfonce dans la bouche: la danse devient hideuse d'audace, et les trois clergés, Grec, Cophte, Arménien, Patriarches en tête, bannières déployées, encensoirs aux mains, psalmodiant les litanies, sanctionnent encore une fois ce délire infâme!...

Voilà ce que nous venons de voir. Je n'ai pas dit un mot qui ne fût vrai, je n'ai pas mis une couleur qui ne fût sur cette infernale palette : je n'ai fait que calquer, au moyen d'un trait pâle, mal assuré, tel qu'il le faut attendre de la main d'une femme, les grandes lignes de ce tableau.

Je ne dis rien du miracle en lui-même, le plus bouffon qu'on ait encore osé. Les prêtres entrent dans le Saint-Sépulcre, et tendent par la fenêtre une mèche de coton enflammé : *c'est le feu descendu du ciel.* Une allumette chimique, à défaut, un briquet avec un morceau d'amadou, en font les frais.

Non, mille fois non ! tu n'es pas exposé à ces sacriléges, sépulcre de mon Sauveur. Si Dieu a dérobé aux hommes la tombe de son serviteur Moïse, n'a-t-il pas bien mieux caché la tombe de *son fils !*

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

DÉCEMBRE.

Paris, 12 décembre.

Comme nous n'avons pas de candidat à la Présidence, nous pouvons nous dispenser d'entasser les calculs et les hypothèses sur le résultat du scrutin. Assurément, ce résultat ne nous laisse pas froid, car la société y est intéressée jusque dans le dernier de ses membres. Sans pourtant le croire, dans un sens ni dans l'autre, aussi définitif qu'on se le représente, nous ne l'attendons pas moins, comme tout le monde, avec anxiété; mais, n'y pouvant rien, nous n'aurons qu'à l'enregistrer une fois connu, et à voir venir ce qu'il donnera. Après la grande bataille électorale du 10 décembre, il faudra bien une dizaine de jours, si ce n'est davantage, pour dépouiller, réunir et promulguer les votes: ainsi, avant la fin de notre numéro, les cachets de l'urne auront été brisés, mais on n'en connaîtra pas encore le secret. Qui sait, d'ailleurs, s'il ne surgira pas d'ici là des incidents fortuits ou non fortuits qui viendraient brouiller les cartes? les joueurs se les sont déjà tant de fois lancés à la tête, qu'il n'y aurait rien d'étonnant..... à ce que par là tout fût à recommencer. Tout au plus cependant, en mettant les choses au pire, pourrait-on se figurer quelque coup d'état: pour le moment, il n'y a pas signe d'émeute, et tous les partis protestent d'avance qu'ils sont prêts à accepter l'élu du suffrage universel, quel qu'il soit; ils se réservent seulement de l'attendre et de le juger sur ses actes.

Pour nous, simple chroniqueur, nous ne sommes que du parti de l'histoire. C'est dire ce que nous pensons des manœuvres de toute espèce auxquelles on s'est livré des deux côtés dans le but d'agir sur l'opinion et d'emporter la Présidence. On se chargeait avec rage, on s'injuriait à outrance, on se calomniait à belles dents. Louis-Napoléon est un sot, est un âne, un soliveau, un fétiche, mais qui n'en a pas moins dans sa tête un plan profondément sinistre contre la République,

plan qu'il réalisera si on le laisse arriver au pouvoir : c'est, d'ailleurs, un saltimbanque, et la France, avec lui, verra *le triomphe de Bilboquet*. Cavaignac, à son tour, est un monstre, car un jour il s'est exprimé en termes de respect et d'affection sur son père, le conventionnel, et sur son frère Godefroi, le président de la *Société des Droits de l'Homme* sous la monarchie de Louis-Philippe : de plus, il est évident que ces journées de juin où la France éplorée l'appelait son sauveur, ont été de sa part une comédie sanglante pour monter à la dictature sur les cadavres de ses concitoyens. Voilà quelques-uns des traits qu'on se lançait et qu'on se rejetait avec fureur.

Dans cette mêlée incessante, la victoire de la veille devenait défaite le lendemain, l'effet produit un jour était détruit le jour suivant par un effet contraire. Le général Cavaignac provoque lui-même des interpellations sur sa conduite, incriminée non plus seulement par la *Presse* mais par des représentans du peuple, membres de l'ancienne commission exécutive : il parle avec une facilité, une lucidité, un mordant, une éloquence qu'on ne lui soupçonnait pas ; il gagne sa bataille à la tribune comme il l'a gagnée dans la rue; il laisse ses adversaires si bien terrassés qu'ils en ont l'air ridicule et niais; la *Presse* est aplatie, l'accusation rejetée à cent pieds sous terre.... ; mais bientôt la *Presse* se relève, redresse et fait siffler ses serpens, ravive ses poisons, rajuste ses dards. Le *Constitutionnel* lui vient en aide avec un art plus froid, mais peut-être plus dangereux et plus consommé. Le général avait exposé son système, la nécessité de concentrer ses troupes et d'en finir par une action générale, pour ne pas risquer de tout compromettre dans des combats éparpillés. On s'empare de cette explication, et on la tourne contre lui. Il a donc sacrifié la garde-nationale ; il l'a envoyée de gaîté de cœur et dans l'intérêt de son ambition à une boucherie assurée. Ceux qui ont vu Paris avant les journées de juin savent l'embarras, l'incertitude où l'on était, surtout à cause de cet immense guêpier des ateliers nationaux dans lequel personne n'osait fourrer la main : eh bien, on l'oublie, ou on fait semblant de l'oublier; on ne tient pas compte au général de cet embarras, qu'il dut partager avec tout le monde et d'où, c'est le point essentiel, il a fini par se tirer. Non! avec une astuce infernale, inimaginable, qui dépasserait tout ce que la politique la plus machiavéliquement cruelle inventa jamais, il n'a travaillé que pour lui, il ne songeait qu'à s'emparer de la dictature. Les honnêtes gens, les esprits droits ne peuvent le croire, ne le croient pas; mais on discute, on commente; la confiance de plusieurs se trouble et s'ébranle ; le poison circule et, au bout de quelques jours, la triomphante justification du général de juin se trouve sourdement minée.

En outre, il a aussi des amis ardens, sans scrupules, les uns habiles, les autres maladroits. Ils mettent tout en jeu pour lui, ils exploitent en sa faveur toutes les ressources du pouvoir; mais tout ne

leur réussit pas : la puissance les aveugle à leur tour et les étourdit ; des ressorts dangereux à manier leur glissent ou leur éclatent dans les mains ; des incidens mal combinés ou imprévus leur font défaut ou les embarrassent cruellement. Le Pape est obligé de fuir ; on se décide alors à le soutenir, après avoir caressé secrètement la révolution qui le chasse et louvoyé avec lui ; on ne doute pas qu'il ne se réfugie en France ; le chef du pouvoir exécutif, du haut de la tribune, annonce son arrivée ; M. Marrast, le président de l'Assemblée nationale, lui écrit une belle épître sous l'adresse du nonce, et lui tend déjà les bras ; le clergé, les catholiques reconnaissans ne pourront se dispenser de voter en masse pour le général Cavaignac..... ; mais le Pape ne vient pas.

Autre incident malencontreux. La République inaugurée, il fut décidé d'accorder des récompenses à ceux qui avaient souffert et travaillé pour elle sous la monarchie de juillet. On en dressa des listes. Rangés, suivant leurs mérites, en trois catégories, ils devaient recevoir, les uns, des allocations payées une fois pour toutes, les autres, des pensions de trois cents ou de cinq cents francs. Un projet de décret, signé par le chef du pouvoir exécutif, fut présenté à l'Assemblée nationale il y a quelques mois. La commission chargée de l'examiner demanda la communication des listes. Or, à côté de républicains de la veille obscurs ou célèbres, tels que MM. Armand Marrast, Bastide, Guinard, etc., qui pensez-vous qu'on y trouve ?... les parens de Pepin, de Lecomte, puis encore des repris de justice et des criminels vulgaires, comparses de l'émeute. Que cela ne vous étonne pas trop ! Tout en accusant les jésuites de prêcher l'assassinat politique, on ne se pique pas d'être fort conséquent ; tout en exaltant la perfectibilité de l'esprit humain, on se montre indulgent pour la barre de fer qui assomme le comte Latour, pour le poignard déifié qui rouvre le chemin à la révolution romaine sur le corps de l'infortuné Rossi. Quoi qu'il en soit, ces fameuses listes, composées et restées dans l'ombre, paraissent inopinément dans les journaux deux ou trois jours avant l'élection du Président. Le pouvoir, qui se hâte de retirer le projet, déclare ne les avoir pas lues. Sans doute : mais pour qu'il en fût autrement, pour avoir, fût-ce seulement l'heureux hasard d'en prendre connaissance, il eût suffi peut-être de passer quelques soirées de moins à l'Opéra. Le coup était porté. On crut l'atténuer en retardant de cinq ou six heures le départ des malle-postes, afin que les explications arrivant en même temps que le corps du délit, les électeurs reçussent avec le poison le contre-poison. Ce retard, propre à alarmer, augmenta plutôt qu'il ne diminua le scandale causé par cette affaire. Elle passe pour avoir fait le plus grand mal au général Cavaignac, pour lui avoir enlevé des voix influentes, entre autres dans le haut commerce, et tourné subitement contre lui nombre de ceux qui le soutenaient auparavant. Si, disait-on, il n'est pas d'accord avec la

république rouge, ces listes semblent prouver qu'il est du moins secrètement forcé de la subir. A supposer qu'il n'ait pas rompu assez net et tout d'abord avec ses anciens amis, quels gages cependant n'a-t-il pas donnés contre la république furibonde à la république modérée! On le savait bien en juin, alors que les ouvriers demandaient sa tête, alors qu'on se mettait sous la protection du sabre africain et qu'on bénissait l'état de siége au lieu de le maudire. Mais on a tout oublié, et quels qu'aient pu être les torts du général, quelque séduction fâcheuse que le pouvoir ait exercée sur lui, disons-le franchement : on a trop oublié!

Si les partisans de Louis-Napoléon n'ont pas hésité à faire flèche de tout bois pour ruiner son rival dans l'opinion, lui non plus n'a pas été épargné dans cette *guerre civile de l'injure*, comme l'appelle énergiquement le *Bien public*. On était obligé, il est vrai, de s'attaquer à son esprit plutôt qu'à son caractère; mais là on s'est donné pleine licence. D'ignobles caricatures le représentant invariablement avec une tête d'âne sous un immense petit chapeau. *De mon oncle je suis le neveu, — la colonne est ma tante*, lui fait dire plus drôlement une des nombreuses chansons publiées aussi contre lui. Les chansons valent d'ailleurs les caricatures : les unes et les autres sont presque toujours aussi plates que grossières, et, pas plus que celles contre Louis-Philippe, ne témoignent en faveur de l'esprit français depuis la révolution. L'amour-propre national souffre à l'idée de voir la France se donner pour chef un homme dont on a dit et redit aux échos que c'était un sot; mais pour être en colère cet amour-propre n'en est pas mieux inspiré.

Au surplus, rien n'y a fait : tout a servi Louis-Napoléon, rien ne l'a desservi; pas même d'avoir pour lui un journal ridiculement grotesque comme l'*Evènement* (1) et un allié aussi compromettant que M. Emile de Girardin. Outre le peuple et les hommes de tactique et de parti, on en rencontre d'intelligens et de désintéressés qui sont pour Louis-Napoléon, bien, disent-ils, qu'il soit soutenu par Girardin et Barthélemy (2). Quant au commun des lecteurs, le venin de la *Presse* les indignait, mais contre elle seulement, et il pénétrait. Elle a donné ses mille voix aiguës au mécontement général, toujours grossissant après

(1) Rédigé par MM. Vacquerie, Charles Hugo fils, et autres *hommes de style*.

(2) L'auteur de la *Némésis* a publié, sur Louis-Napoléon, des vers qui sont bien, mieux surtout que ceux de Mme Emile de Girardin contre Cavaignac. Elle l'accuse d'avoir versé le sang par torrens, par *cascades* (pour rimer avec *barricades*), comme si les cascades venaient de l'abondance des flots; elles viennent des accidens du terrain. Des cascades de sang sont donc une image ridicule qui ne se soutient pas : mais voilà! sans être ému on veut frapper fort, et l'on frappe à faux.

chaque crise, et à la rancune des insurgés de juin. Il s'en faut bien, toutefois, que son candidat n'ait parmi les ouvriers que ceux d'entre eux qui le nomment, comme ils le disent ouvertement, pour renverser Cavaignac. Un grand nombre aussi votent directement pour lui; mais pas un seul pour son rival. Nous venons de voir, sur le boulevart, un monceau de billets de vote portant pour inscription : *Le général Eugène Cavaignac*. Des groupes populaires en avaient renversé une pleine charrette qui passait par là. Les gamins les jetaient par dessus la foule avec des cris de joie.— « Voilà de quoi faire la fortune d'un chiffonnier! » dit ironiquement un homme du peuple, en considérant ce tas de billets poussés du pied dans le ruisseau. Un autre, les pliant de manière à rapprocher les deux coins d'une espèce de vignette qui entourait le nom du candidat, montrait à ses camarades que certaines lignes du dessin, mises ainsi bout à bout, figuraient une couronne. — « Il n'y a pas à dire : la couronne y est; c'est un fait! » ajoutaient-il gravement après cette belle démonstration.

La candidature du chef actuel du pouvoir exécutif était celle des républicains du *National* et de la majorité de l'Assemblée; elle s'appuyait sur la classe bourgeoise, qui redoutait, avec tout autre que lui, une nouvelle crise, mais qui l'a en partie abandonné. Celle de Louis-Napoléon, plus étendue en surface par le nombre probable des voix, pénètre aussi bien plus profondément dans le gros de la nation. Sa véritable force est venue de là; les politiques et les journalistes n'ont fait que la reconnaître et l'accepter. C'est un engouement; on n'y comprend rien; mais cela est. — « Voilà mon électeur! » dit un jour le neveu en montrant la statue de son oncle, debout sur la colonne impériale. Et il disait vrai. Le sentiment napoléonien, qui paraissait enseveli sous les idées démocratiques, s'est soudain réveillé en sa faveur. Il n'est pas jusqu'au soleil qui ne se soit mis de la partie et qui n'ait voté pour lui. La saison avancée devait empêcher ses partisans des campagnes de se rendre en grand nombre aux élections, et le 10 décembre il a fait un temps admirable, un temps exceptionnel. Aussi les journaux napoléoniens n'ont-ils pas manqué de crier au soleil d'Austerlitz!

Cette candidature a donc un côté populaire, lequel est devenu si marqué en dépit de tous les obstacles, que l'on serait tenté d'y voir un mouvement tout providentiel, ou pour le salut ou pour un nouveau châtiment de la France; mais elle en a un autre, d'où sortiront bien des difficultés, venant ainsi de son propre sein, indépendamment de celles qui viendront du dehors. L'idée des paysans, en choisissant Louis-Napoléon, est qu'il faut un chef, est d'avoir en lui, comme ils disent, *le roi de la République;* ils le nomment beaucoup pour faire pièce à celle-ci, dont ils sont très mécontens, à cause de l'impôt des quarante-cinq centimes, du manque d'argent, de la stagnation des affaires. Sur le bruit de l'arrivée du pape en France, ils se sont même tout de suite imaginé qu'il venait pour sacrer leur empereur. Mais les

paysans, très propriétaires c'est vrai, et fort peu *partageux* pour leur compte, fort peu communistes, n'en sont pas moins au fond contre les *riches*, contre les *messieurs*. Les ouvriers encore plus ou, du moins, plus ouvertement, quels qu'aient été leurs motifs divers en donnant leur suffrage à Louis-Napoléon. D'autre part il a vu se rallier à lui d'anciens monarchistes constitutionnels, MM. Thiers, Bugeaud, Molé, Odilon-Barrot, qui n'ont accepté la République que sous bénéfice d'inventaire, plus une partie des légitimistes, qui bien certainement n'en veulent pas et ne regardent tout ceci que comme une transition, un commencement de retour à la royauté. Sa candidature a donc un élément populaire et un élément qui ne l'est pas, un élément démocratique, socialiste même, qu'il faudra satisfaire, et un élément de réaction avec lequel il faudra compter. Elle est pleine de vents ennemis ; c'est l'outre aux tempêtes. Louis-Napoléon aura-t-il le coup-d'œil et la main assez fermes pour s'en tirer? D'après une personne qui le connaît depuis long-temps, qui le voit de près et qui lui dit ses vérités, s'il n'a pas du génie il n'en a pas moins sa tête, pour employer une expression vulgaire, il ne se laisse pas imposer, dominer. Ainsi, il a voulu faire son manifeste lui-même, en dépit de MM. Thiers et Odilon-Barrot qui le trouvaient bien osé de prétendre se passer de leur expérience; il ne leur a cédé que quelques mots, quelques phrases, et ce manifeste ne manquait certainement pas d'habileté : il a produit bon effet, malgré la prévision contraire.

Le peuple devra sans doute rabattre beaucoup des énormes chimères qu'il s'est forgées sur l'héritier du grand homme ; mais la pensée de celui-ci, nous assure-t-on, n'est pas une pensée réactionnaire. Son plan serait de choisir, sans distinction de partis, des ministres bien décidés comme lui à opérer les réformes possibles et désirables, surtout en vue de l'amélioraton du sort des travailleurs. Puisse-t-il y réussir, car autrement son élection, certaine à présent, mènerait la France aux abîmes. La réaction, pour s'être associée à son triomphe, serait dans une illusion bien grande si elle y voyait le sien propre, si elle croyait pouvoir aller en sens inverse du mouvement qui nous emporte depuis Février. C'est un fait accompli, quoi qu'il arrive, et toujours très fort par dessous tout ce qui semble le suspendre ou le voiler.

— Nous terminions à peine l'article précédent, que le scrutin, sans être encore entièrement connu, ne laissait déjà plus de doute sur son résultat : le nom de Louis-Napoléon Bonaparte en sort de tous les côtés avec une majorité écrasante. On calcule que, sur six ou sept millions de votans, il aura les deux tiers des voix. Même proportion dans l'armée : c'est ce qui a le plus consterné l'autre parti. Comme tous les pouvoirs sur le penchant de leur chute, il a été dans l'illusion jusqu'au dernier moment ; il demandait des informations aux préfets, qui en demandaient à leurs agens officiels, aveuglés comme eux, intéressés

comme eux à répondre dans un sens favorable au gouvernement dont leur position dépendait.

Ainsi que nous l'avions pressenti (1), toutes les précautions de l'Assemblée Nationale pour se réserver la nomination définitive, ont été vaines; et, quoi qu'on pense du choix de la nation, il est heureux du moins qu'il ait été tel, que ni l'Assemblée Nationale ni aucun parti ne puisse songer à le contredire. Cette considération en a décidé plusieurs. Dans l'entraînement général le flot a emporté les derniers hésitans. Les ouvriers, les chantiers, ont fini par donner pour Louis-Napoléon, quand ils ont vu que leurs voix se perdraient inutilement sur leurs candidats. Nomination singulière et qui a quelque chose de mystérieux! Née dans l'esprit du peuple, elle a surtout triomphé par lui; elle est donc populaire, on ne saurait le nier; elle est l'expression de la pensée de la France, elle est le vœu national: mais, en même temps, elle est une négation, une protestation contre ce qui s'est fait depuis Février. Louis-Napoléon est élu: maintenant on l'attend à l'œuvre. Ce n'est pas le plus difficile qui est fait.

Quel ministère va-t-il nommer. On nous dit d'assez bonne part qu'Emile de Girardin n'aura rien, pas même les Postes, qu'il affecte de dédaigner: elles ne suffiraient pas à son genre de vie somptueux, dont les frais dépassent de beaucoup ses appointemens et ses revenus à la *Presse;* il lui faut un ministère. Aussi, disait son principal collaborateur politique, « dans huit jours nous recommençons contre Louis-Napoléon la campagne que nous venons de faire contre Cavaignac: c'est notre métier. » — Il est beau, le métier!

— Ledru-Rollin et ses partisans, commissaires dégommés, journalistes voulant aussi devenir ministres, se sont donné beaucoup de mal pour réunir un nombre de voix imposant. Ils ont été contrecarrés par d'autres, Proudhon en tête, qui se disent le vrai parti socialiste de l'avenir et qui, se séparant de la Montagne arriérée, ont porté Raspail avec plus de vivacité que de succès.

Ledru-Rollin s'était vanté à la tribune d'avoir fait battre le rappel à la journée du 17 avril, dont l'honneur, revendiqué aussi par Lamartine, est généralement attribué, comme nous l'avons dit dans le temps (2), au général Changarnier, l'un des premiers officiers supérieurs qui se soient ralliés à la candidature de Louis-Napoléon. Or, dans une lettre à Caussidière, lettre publiée par celui-ci, Ledru-Rollin déplore amèrement cette journée, bien loin de s'en vanter. Autre exemple, avec celui d'Emile de Girardin, de la manière dont les artistes politiques entendent le métier.

(1) Voir notre Chronique d'octobre, pag. 623 de ce volume.

(2) Voir notre Chronique de juin, pag. 284 de ce volume.

— L'élection du Président a fait pâlir tout le reste dans cette quinzaine: même les autres incidens politiques, même les deux péripéties du drame de Vienne et de Berlin et l'avènement d'un nouvel empereur d'Autriche et d'une nouvelle charte prussienne; à plus forte raison, la littérature.

Il y a pourtant, au Vaudeville, une pièce qui attire la foule. Elle est intitulée: *La propriété c'est le vol.* La donnée, réellement comique, a de plus quelque chose de fantastique et d'aristophanesque, approprié à nos croyances et à nos mœurs; mais l'exécution est grossière, comme tout ce qui se fait aujourd'hui; le public de notre temps ne tient pas à ce qu'on finisse, à ce qu'on achève, à ce qu'on se donne tant de peine pour lui, et on le sert à son gré.

Dans cette pièce, le premier propriétaire est Adam, que l'on voit d'abord dans le paradis terrestre, pour le retrouver ensuite sous la forme d'un bourgeois de notre époque, mais toujours poursuivi par le serpent *à lunettes* (Proudhon, représenté avec des lunettes dans tous ses portraits). Il y a, entre autres, une scène fort drôle lorsqu'il se présente à la banque d'échange de ce dernier.

L'acteur s'est grimé de manière à ressembler à Proudhon. Le ministre de l'intérieur, M. Dufaure, et M. Armand Marrast étaient d'avis qu'on devait lui interdire de prendre ainsi le masque d'un représentant. Ils consultèrent le principal intéressé. — « Tout ce que je puis vous recommander, leur répondit-il, c'est de ne pas vous rendre plus ridicules que moi dans cette affaire. » Proudhon se croit, d'ailleurs, surtout en butte à la haine des Montagnards, qui l'accusent d'avoir divisé le parti de la république avancée. Une lettre de l'un d'eux, citée par lui dans son journal, le menace du sort de l'*Italien Rossi.*

On se taxe de jésuitisme, on s'entr'appelle Basiles, à qui mieux mieux: l'*Evènement*, le *Peuple;* le *Peuple*, l'*Evènement.* La *Liberté* dit très bien qu'il y a maintenant les jésuites rouges, et qu'elle ne les aime pas mieux que les noirs. Ne serait-ce point par hasard le cœur humain qui est un peu jésuite de toutes les couleurs? Mais tout le monde accuse son voisin, et personne ne s'accuse soi-même. C'est toujours l'histoire d'Adam et d'Eve, si profondément comprise par Milton, lorsqu'il nous les montre se reprochant mutuellement leur perte, au lieu de reconnaître qu'ils en avaient été les artisans tous les deux. La vérité, c'est toujours la sentence finale du prophète des *Lamentations:* « Pourquoi l'homme accuse-t-il la vie? que chacun s'en prenne à ses propres péchés! » (1).

— La publication des *Mémoires d'Outre-Tombe* continue. C'est toujours, comme nous l'avons dit, un ouvrage où il y a beaucoup à pui-

(1) Dans la remarquable traduction des prophètes par M. Perret-Gentil, *Lamentations*, III, 39. — Neuchâtel, imprimerie de Henri Wolfrath, 1847.

ser, une grande variété de scènes, mais aussi du mélange : tel qu'il est, on y retrouve non seulement le talent de Chateaubriand, sa griffe dans plusieurs beaux passages, mais surtout, et c'est là son principal intérêt, Chateaubriand lui-même tout entier. Il s'y dévoile à plaisir, à cœur-joie, même dans sa mélancolie et cet invincible ennui de tout qui, dit-il, est son trait saillant. Vrais, semble-t-il, sur les faits (l'auteur insiste beaucoup là-dessus) ils le sont tout particulièrement sur le caractère du héros, et plus peut-être que celui-ci ne s'en est douté. Quelque impression qu'on en ait, il y a là une étude curieuse.— Nous avons cité une page littéraire ; voici maintenant une page politique, les portraits de Marat, de Danton, de Camille Desmoulins et des clubistes de 92, dépouillés de leur auréole révolutionnaire :

« Paris n'avait plus, en 1792, la physionomie de 1789 et de 1790 ; ce n'était plus la Révolution naissante, c'était un peuple marchant ivre à ses destins, au travers des abîmes, par des voies égarées. L'apparence du peuple n'était plus tumultueuse, curieuse, empressée ; elle était menaçante. On ne rencontrait dans les rues que des figures effrayées ou farouches, des gens qui se glissaient le long des maisons, afin de n'être pas aperçus, ou qui rôdaient cherchant leur proie : des regards peureux et baissés se détournaient de vous, ou d'âpres regards se fixaient sur les vôtres pour vous deviner et vous percer.

» La variété des costumes avait cessé ; le vieux monde s'effaçait; on avait endossé la casaque uniforme du monde nouveau, casaque qui n'était alors que le dernier vêtement des condamnés à venir. Les licences sociales manifestées au rajeunissement de la France, les libertés de 1789, ces libertés fantasques et déréglées d'un ordre de choses qui se détruit et qui n'est pas encore l'anarchie, se nivelaient déjà sous le sceptre populaire : on sentait l'approche d'une jeune tyrannie plébéienne, féconde, il est vrai, et remplie d'espérances, mais aussi bien autrement formidable que le despotisme caduc de l'ancienne royauté : car le peuple souverain étant partout, quand il devient tyran, le tyran est partout ; c'est la présence universelle d'un universel Tibère.

» Dans la population parisienne se mêlait une population étrangère de coupe-jarrets du Midi : l'avant-garde des Marseillais, que Danton attirait pour la journée du 10 août et les massacres de septembre, se faisait connaître à ses haillons, à son teint bruni, à son air de lâcheté et de crime, mais de crime d'un autre soleil : *in vultu vitium*, au visage le vice.

» A l'Assemblée législative, je ne reconnaissais personne : Mirabeau et les premières idoles de nos troubles, ou n'étaient plus, ou avaient perdu leurs autels.

» .... Le roi apposa son *veto* au décret contre les émigrés et à celui qui privait de tout traitement les ecclésiastiques non assermentés. Ces actes légaux augmentèrent l'agitation. Pétion était devenu maire de Paris. Les députés décrétèrent d'accusation, le 1er janvier 1792, les princes émigrés ; le 2, ils fixèrent à ce 1er janvier le commencement de l'an IV de la liberté. Vers le 13 février, les bonnets rouges se montrèrent dans les rues de Paris, et la municipalité fit fabriquer des piques. Le manifeste des émigrés parut le 1er mars. L'Autriche armait.

Paris était divisé en sections, plus ou moins hostiles les unes aux autres. Le 20 mars 1792, l'Assemblée législative adopta la mécanique sépulcrale, sans laquelle les jugemens de la Terreur n'auraient pu s'exécuter; on l'essaya d'abord sur des morts, afin qu'elle apprît d'eux son œuvre. On peut parler de cet instrument comme d'un bourreau, puisque des personnes, touchées de ses bons services, lui faisaient présent de sommes d'argent pour son entretien. L'invention de la machine à meurtre, au moment même où elle était nécessaire au crime, est une preuve mémorable de cette intelligence des faits coordonnés les uns aux autres, ou plutôt une preuve de l'action cachée de la Providence, quand elle veut changer la face des empires.....

» Auprès de la tribune nationale, s'étaient élevées deux tribunes concurrentes : celle des Jacobins et celle des Cordeliers, la plus formidable alors, parce qu'elle donna des membres à la fameuse commune de Paris, et qu'elle lui fournissait des moyens d'action. Si la formation de la commune n'eût pas eu lieu, Paris, faute d'un point de concentration, se serait divisé, et les différentes mairies fussent devenues des pouvoirs rivaux.

» Le club des Cordeliers était établi dans ce monastère, dont une amende en réparation d'un meurtre avait servi à bâtir l'église sous saint Louis, en 1259 (1) ; elle devint, en 1590, le repaire des plus fameux ligueurs.

» Il y a des lieux qui semblent être le laboratoire des factions : « Avis fut donné, » dit l'Estoile (12 juillet 1573), « au duc de Mayenne, » de deux cents cordeliers arrivés à Paris, se fournissant d'armes et » s'entendant avec les Seize, lesquels dans les Cordeliers de Paris te- » naient tous les jours conseil..... Ce jour, les Seize, assemblés aux » Cordeliers, se déchargèrent de leurs armes, » Les ligueurs fanatiques avaient donc cédé à nos révolutionnaires philosophes le monastère des Cordeliers, comme une morgue.

» Les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent avaient été arrachés ; la basilique, écorchée, ne présentait plus aux yeux que ses ossemens et ses arêtes. Au chevet de l'église, où le vent et la pluie entraient par les rosaces sans vitraux, des établis de menuisier servaient de bureau au président, quand la séance se tenait dans l'église. Sur ces établis étaient déposés des bonnets rouges, dont chaque orateur se coiffait avant de monter à la tribune. Cette tribune consistait en quatre poutrelles arc-boutées, et traversées d'une planche dans leur X, comme un échafaud. Derrière le président, avec une statue de la Liberté, on voyait de prétendus instrumens de l'ancienne justice, instrumens suppléés par un seul, la machine à sang, comme les mécaniques compliquées sont remplacées par le bélier hydraulique. Le club des Jacobins *épurés* emprunta quelques-unes de ces dispositions des Cordeliers.

» Les orateurs, unis pour détruire, ne s'entendaient ni sur les chefs à choisir, ni sur les moyens à employer ; ils se traitaient de gueux, de filous, de voleurs, de massacreurs, à la cacophonie des sifflets et des hurlemens de leurs différens groupes de diables. Les métaphores étaient prises du matériel des meurtres, empruntées des objets les plus sales de tous les genres de voirie et de fumier, ou tirées des lieux consacrés aux prostitutions des hommes et des femmes. Les gestes

(1) Elle fut brûlée en 1580.

rendaient les images sensibles; tout était appelé par son nom, avec le cynisme des chiens, dans une pompe obscène et impie de juremens et de blasphèmes. Détruire et produire, mort et génération, on ne démêlait que cela à travers l'argot sauvage dont les oreilles étaient assourdies. Les harangueurs, à la voix grêle ou tonnante, avaient d'autres interrupteurs que leurs opposans: les petites chouettes noires du cloître sans moines et du clocher sans cloches, s'éjouissaient aux fenêtres brisées, en espoir du butin; elles interrompaient les discours. On les rappelait d'abord à l'ordre par le tintamarre de l'impuissante sonnette; mais ne cessant point leur criaillement, on leur tirait des coups de fusil pour leur faire faire silence: elles tombaient, palpitantes, blessées et fatidiques, au milieu du Pandémonium. Des charpentes abattues, des bancs boîteux, des stalles démantibulées, des tronçons de saints roulés et poussés contre les murs, servaient de gradins aux spectateurs crottés, poudreux, soûls, suans, en carmagnole percée, la pique sur l'épaule ou les bras nus croisés.

» Les plus difformes de la bande obtenaient de préférence la parole. Les infirmités de l'âme et du corps ont joué un rôle dans nos troubles: l'amour-propre en souffrance a fait de grands révolutionnaires.

» D'après ces préséances de hideur, passait successivement, mêlée aux fantômes des Seize, une série de têtes de gorgones. L'ancien médecin des gardes-du-corps du comte d'Artois, l'embryon suisse Marat, les pieds nus dans des sabots ou des souliers ferrés, pérorait le premier, en vertu de ses incontestables droits. Nanti de l'office de *fou* à la cour du peuple, il s'écriait, avec une physionomie plate et ce demi-sourire d'une banalité de politesse que l'ancienne éducation mettait sur toutes les faces: « Peuple, il te faut couper deux cent soixante-dix » mille têtes! » A ce Caligula de carrefour, succédait le cordonnier athée Chaumette. Celui-ci était suivi du *procureur-général de la lanterne*, Camille Desmoulins, Cicéron bègue, conseiller public de meurtres, épuisé de débauches, léger républicain à calembourgs et à bons mots, diseur de gaudrioles de cimetière, lequel déclara qu'aux massacres de septembre, *tout s'était passé avec ordre*. Il consentait à devenir Spartiate, pourvu qu'on laissât la façon du brouet noir au restaurateur Méot.

» Fouché, accouru de Juilly et de Nantes, étudiait le désastre sous ces docteurs: dans le cercle des bêtes féroces attentives au bas de la chaire, il avait l'air d'une hiène habillée. Il haleinait les futures effluves du sang; il humait déjà l'encens des processions à ânes et à bourreaux, en attendant le jour où, chassé du club des Jacobins, comme voleur, athée, assassin, il serait choisi pour ministre. Quand Marat était descendu de sa planche, ce Triboulet politique devenait le jouet de ses maîtres: ils lui donnaient des nasardes, lui marchaient sur les pieds, le bousculaient avec des huées, ce qui ne l'empêcha pas de devenir le chef de la multitude, de monter à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville, de sonner le tocsin d'un massacre général, et de triompher au tribunal révolutionnaire.

» Marat, comme le péché de Milton, fut violé par la Mort: Chénier fit son apothéose, David le peignit dans le bain rougi, on le compara au divin auteur de l'Evangile. On lui dédia cette prière: « Cœur de » Jésus, cœur de Marat; ô sacré cœur de Jésus, ô sacré cœur de Ma- » rat! » Ce cœur de Marat eut pour ciboire une pyxide précieuse du garde-meuble. On visitait dans un cénotaphe de gazon, élevé sur la

place du Carrousel, le buste, la baignoire, la lampe et l'écritoire de la divinité. Puis le vent tourna : l'immondice, versée de l'urne d'agate dans un autre vase, fut vidée à l'égoût.

» Les scènes des Cordeliers, dont je fus trois ou quatre fois le témoin, étaient dominées et présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés, à face de gendarme mélangé de procureur lubrique et cruel. Dans la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton, avec ses trois furies mâles, Camille Desmoulins, Marat, Fabre d'Eglantine, organisa les assassinats de septembre. Billaud de Varennes proposa de mettre le feu aux prisons et de brûler tout ce qui était dedans; un autre conventionnel opina pour qu'on noyât tous les détenus ; Marat se déclara pour un massacre général. On implorait Danton pour les victimes : « Je me f... des prisonniers, » répondit-il. Auteur de la circulaire de la Commune, il invita les hommes libres à répéter dans les départemens l'énormité perpétrée aux Carmes et à l'Abbaye.

» Prenons garde à l'histoire : Sixte-Quint égala pour le salut des hommes le dévoûment de Jacques Clément au mystère de l'Incarnation, comme on compara Marat au Sauveur du monde ; Charles IX écrivit aux gouverneurs des provinces d'imiter les massacres de la Saint-Barthélémy, comme Danton manda aux patriotes de copier les massacres de septembre. Les Jacobins étaient des plagiaires : ils le furent encore en immolant Louis XVI à l'instar de Charles Ier. Comme des crimes se sont trouvés mêlés à un grand mouvement social, on s'est, très mal à propos, figuré que ces crimes avaient produit les grandeurs de la Révolution, dont ils n'étaient que les affreux pastiches : d'une belle nature souffrante, des esprits passionnés ou systématiques n'ont admiré que la convulsion.

» Danton, plus franc que les Anglais, disait : « Nous ne jugerons pas » le roi, nous le tuerons. » Il disait aussi : « Ces prêtres, ces nobles, » ne sont point coupables, mais il faut qu'ils meurent, parce qu'ils » sont hors de place, entravent le mouvement des choses et gênent » l'avenir. » Ces paroles, sous un semblant d'horrible profondeur, n'ont aucune étendue de génie : car elles supposent que l'innocence n'est rien, et que l'ordre moral peut être retranché de l'ordre politique sans le faire périr, ce qui est faux.

» Danton n'avait pas la conviction des principes qu'il soutenait, il ne s'était affublé du manteau révolutionnaire que pour arriver à la fortune. « Venez *brailler* avec nous, conseillait-il à un jeune homme; » quand vous vous serez enrichi, vous ferez ce que vous voudrez. » Il confessa que s'il ne s'était pas livré à la cour, c'est qu'elle n'avait pas voulu l'acheter assez cher : effronterie d'une intelligence qui se connaît et d'une corruption qui s'avoue à *gueule bée*.

» Inférieur, même en laideur, à Mirabeau dont il avait été l'agent, Danton fut supérieur à Robespierre, sans avoir, ainsi que lui, donné son nom à ses crimes. Il conservait le sens religieux : « Nous n'avons » pas, disait-il, détruit la superstition pour établir l'athéisme. » Ses passions auraient pu être bonnes, par cela seul qu'elles étaient des passions. On doit faire la part du caractère dans les actions des hommes : les coupables à imagination comme Danton semblent, en raison même de l'exagération de leurs dits et déportemens, plus pervers que les coupables de sang-froid, et dans le fait ils le sont moins. Cette remarque s'applique encore au peuple : pris collectivement, le peuple

est un poète, auteur et acteur ardent de la pièce qu'il joue ou qu'on lui fait jouer. Ses excès ne sont pas tant l'instinct d'une cruauté native que le délire d'une foule enivrée de spectacles, surtout quand ils sont tragiques ; chose si vraie que, dans les horreurs populaires, il y a toujours quelque chose de superflu donné au tableau et à l'émotion.

» Danton fut attrapé au traquenard qu'il avait tendu. Il ne lui servit de rien de lancer des boulettes de pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter le tribunal, de mettre en péril et en frayeur la Convention, de raisonner logiquement sur des forfaits par qui la puissance même de ses ennemis avait été créée, de s'écrier, saisi d'un stérile repentir : « C'est moi qui ai fait instituer » ce tribunal infâme : j'en demande pardon à Dieu et aux hommes ! » phrase qui plus d'une fois a été pillée. C'était avant d'être traduit au tribunal qu'il fallait en déclarer l'infamie.

» Il ne restait à Danton qu'à se montrer aussi impitoyable à sa propre mort qu'il l'avait été à celle de ses victimes, qu'à dresser son front plus haut que le coutelas suspendu : c'est ce qu'il fit. Du théâtre de la Terreur, où ses pieds se collaient dans le sang épaissi de la veille, après avoir promené un regard de mépris et de domination sur la foule, il dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple ; elle en » vaut la peine. » Le chef de Danton demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'était encore de l'égalité.

» Le diacre et le sous-diacre de Danton, Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine, périrent de la même manière que leur prêtre.

» A l'époque où l'on faisait des pensions à la guillotine, où l'on portait alternativement à la boutonnière de sa carmagnole, en guise de fleur, une petite guillotine en or, ou un petit morceau de cœur de guillotiné ; à l'époque où l'on vociférait : *Vive l'enfer !* où l'on célébrait les joyeuses orgies du sang, de l'acier et de la rage, où l'on trinquait au néant, où l'on dansait tout nu la danse des trépassés, pour n'avoir pas la peine de se déshabiller en allant les rejoindre ; à cette époque, il fallait, en fin de compte, arriver au dernier banquet, à la dernière facétie de la douleur. Desmoulins fut convié au tribunal de Fouquier-Tinville : « Quel âge as-tu ? » lui demanda le président. « L'âge du sans-culotte Jésus, » répondit Camille, bouffonnant. Une obsession vengeresse forçait ces égorgeurs de chrétiens à confesser incessamment le nom de Christ.

» Il serait injuste d'oublier que Camille Desmoulins osa braver Robespierre, et racheter par son courage ses égaremens. Il donna le signal de la réaction contre la Terreur. Une jeune et charmante femme, pleine d'énergie, en le rendant capable d'amour, le rendit capable de vertu et de sacrifice. L'indignation inspira l'éloquence à l'intrépide et grivoise ironie du tribun; il assaillit d'un grand air les échafauds qu'il avait aidé à élever. Conformant sa conduite à ses paroles, il ne consentit point à son supplice ; il se colleta avec l'exécuteur dans le tombereau, et n'arriva au bord du dernier gouffre qu'à moitié déchiré.

» Fabre d'Eglantine, auteur d'une pièce qui restera, montra, tout au rebours de Desmoulins, une insigne faiblesse. Jean Roseau, bourreau de Paris sous la Ligue, pendu pour avoir prêté son ministère aux assassins du président Brisson, ne se pouvait pas résoudre à la corde. Il paraît qu'on n'apprend pas à mourir en tuant les autres.

» Les débats, aux Cordeliers, me constatèrent le fait d'une société

dans le moment le plus rapide de sa transformation. J'avais vu l'Assemblée constituante commencer le meurtre de la royauté, en 1789 et 1790 ; je trouvai le cadavre encore tout chaud de la vieille monarchie, livré en 1792 aux boyaudiers législateurs : ils l'éventraient et le disséquaient dans les salles basses de leurs clubs, comme les hallebardiers dépecèrent et brûlèrent le corps du Balafré dans les combles du château de Blois.

» De tous les hommes que je rappelle, Danton, Marat, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Robespierre, pas un ne vit. Je les rencontrai un moment sur mon passage, entre une société naissante en Amérique et une société mourante en Europe, entre les forêts du Nouveau-Monde et les solitudes de l'exil : je n'avais pas compté quelques mois sur le sol étranger, que ces amans de la mort s'étaient déjà épuisés avec elle. A la distance où je suis maintenant de leur apparition, il me semble que, descendu aux enfers dans ma jeunesse, j'ai un souvenir confus des larves que j'entrevis errantes au bord du Cocyte : elles complètent les songes variés de ma vie, et viennent se faire inscrire sur mes tablettes d'Outre-Tombe.»

Après ces échantillons de la partie historique des *Mémoires d'Outre-Tombe*, terminons, pour donner une idée de l'autre ton, ou plutôt de la note dominante de l'ouvrage, par un de ces fragmens où au pittoresque de la nature et de l'expression se mêle le pittoresque du caractère et de la personnalité. C'est, du reste, un des plus charmans, un de ceux où la personnalité devient le plus acceptable ou le plus pardonnable, comme on voudra, dans tous les cas un des plus joliment touchés. Chateaubriand, de retour d'Amérique, est allé joindre les émigrés. Le siége de Thionville et l'entrée à Verdun se terminent par la retraite des Prussiens. Blessé, malade de la petite vérole, et le sac sur le dos, ce sac où le meilleur de ses effets était le manuscrit d'Atala, c'est dans cet équipage qu'il traverse l'antique forêt des Ardennes :

« Après, dit-il, avoir marché deux lieues, qui me coutèrent six heures de temps, j'aperçus une famille de bohémiens campée avec deux chèvres et un âne, derrière un fossé, autour d'un feu de brandes. A peine arrivais-je, je me laissai cheoir, et les singulières créatures s'empressèrent de me secourir. Une jeune femme en haillons, vive, brune, mutine, chantait, sautait, tournait, en tenant de biais son enfant sur son sein, comme la vielle dont elle aurait animé sa danse, puis elle s'asseyait sur ses talons tout contre moi, me regardait curieusement à la lueur du feu, prenait ma main mourante pour me dire ma bonne avanture, en me demandant un *petit sou ;* c'était trop cher. Il était difficile d'avoir plus de science, de gentillesse et de misère que ma sibylle des Ardennes. Je ne sais quand les nomades, dont j'aurais été un digne fils, me quittèrent ; lorsque, à l'aube, je sortis de mon engourdissement, je ne les trouvai plus. Ma bonne aventurière s'en était allée avec le secret de mon avenir. En échange de mon *petit sou*, elle avait déposé à mon chevet une pomme qui servit à me rafraichir la bouche. Je me secouai comme Jeannot Lapin parmi la

thym et la *rosée;* mais je ne pouvais ni *brouter*, ni *trotter*, ni faire beaucoup de *tours*. Je me levai néanmoins dans l'intention de faire *ma cour à l'aurore :* elle était bien belle, et j'étais bien laid; son visage rose annonçait sa bonne santé; elle se portait mieux que le pauvre Céphale de l'Armorique. Quoique jeunes tous deux, nous étions de vieux amis, et je me figurai que ce matin-là ses pleurs étaient pour moi.

Je m'enfonçai dans la forêt, je n'étais pas trop triste; la solitude m'avait rendu à ma nature. Je chantonnais la romance de l'infortuné Cazotte :

Tout au beau milieu des Ardennes,
Est un château sur le haut d'un rocher, etc., etc.

N'était-ce point dans le donjon de ce château des fantômes, que le roi d'Espagne, Philippe II, fit enfermer mon compatriote, le capitaine la Noue, qui eut pour grand'mère une Chateaubriand? Philippe consentait à relâcher l'illustre prisonnier, si celui-ci consentait à se laisser crever les yeux; La Noue fut au moment d'accepter la proposition, tant il avait soif de retrouver sa chère Bretagne. Hélas! j'étais possédé du même désir, et pour m'ôter la vue, je n'avais besoin que du mal dont il avait plu à Dieu de m'affliger. Je ne rencontrai pas *sire Enguerrand venant d'Espagne*, mais de pauvres traîne-malheurs, de petits marchands forains qui avaient, comme moi, toute leur fortune sur le dos. Un bûcheron, avec des genouillères de feutre, entrait dans le bois, il aurait dû me prendre pour une branche morte, et m'abattre. Quelques corneilles, quelques allouettes, quelques bruants, espèce de gros pinsons, trottaient sur le chemin ou posaient immobiles sur le cordon de pierres, attentifs à l'émonchet qui planait circulairement dans le ciel. De fois à autre, j'entendais le son de la trompe du porcher gardant ses truies et leurs petits à la glanée. Je me reposai à la hutte roulante d'un berger; je n'y trouvai pour maître qu'un chaton qui me fit mille gracieuses caresses. Le berger se tenait au loin, debout, au centre d'un parcours, ses chiens assis à différentes distances autour des moutons; le jour, ce pâtre cueillait des simples, c'était un médecin et un sorcier; la nuit, il regardait les étoiles, c'était un berger Chaldéen.

» Je stationnai, une demi-lieue plus haut, dans un viandis de cerfs: des chasseurs passaient à l'extrémité. Une fontaine sourdait à mes pieds; au fond de cette fontaine, dans cette même forêt, Roland *innamorato*, non pas *furioso*, aperçut un palais de cristal rempli de dames et de chevaliers. Si le paladin, qui rejoignait les brillantes naïades, avait du moins laissé Bride-d'Or au bord de la source; si Shakspeare m'eût envoyé Rosalinde et le Duc exilé, ils m'auraient été bien secourables.

» Ayant repris haleine, je continuai ma route. Mes idées affaiblies flottaient dans un vague non sans charme; mes anciens fantômes, ayant à peine la consistance d'ombres aux trois quarts effacées, m'entouraient pour me dire adieu. Je n'avais plus la force des souvenirs; je voyais dans un lointain indéterminé, et mêlées à des images inconnues, les formes aériennes de mes parens et de mes amis. Quand je m'asseyais contre une borne du chemin, je croyais apercevoir des visages me souriant au seuil des distantes cabanes, dans la fumée bleue échapée du toit des chaumières, dans la cime des arbres, dans le

transparent des nuées, dans les gerbes lumineuses du soleil traînant ses rayons sur les bruyères comme un râteau d'or. Ces apparitions étaient celles des Muses qui venaient assister à la mort du poète : ma tombe, creusée avec les montans de leurs lyres sous un chêne des Ardennes, aurait assez bien convenu au soldat et au voyageur. Quelques gelinottes fourvoyées dans le gîte des lièvres, sous des troënes, faisaient seules, avec des insectes, quelques murmures autour de moi; vies aussi légères, aussi ignorées que ma vie. Je ne pouvais plus marcher; je me sentais extrêmement mal; la petite-vérole rentrait et m'étouffait.

» Vers la fin du jour, je m'étendis sur le dos à terre, dans un fossé, la tête soutenue par le sac d'Atala, ma béquille à mes côtés, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles : nous nous couchions ensemble, lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me réveiller jamais. Je m'évanouis dans un sentiment de religion; le dernier bruit que j'entendis était la chûte d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil. »

— Caussidière vient de publier à Londres ses mémoires. Naturellement il y envisage les faits à son point de vue; mais ils contiennent, sur Ledru-Rollin, sur Blanqui, etc., des particularités curieuses. On y sent toujours la forme vive et dégagée, le style *sacrebleu* de l'ex-préfet de police montagnard : seulement, les citations textuelles de lettres et de documens interrompent fréquemment le récit et, en lui donnant une valeur plus historique, gênent ou suspendent la curiosité des simples lecteurs. Nous croyons donc être agréables aux nôtres en leur donnant l'extrait que le *Siècle* a fait d'une partie de ces Mémoires, au lieu de les citer en nature comme la plupart des autres journaux. On verra, par ce fragment, que notre *Chronique* avait été assez bien renseignée sur la manière dont fut inaugurée la République, et sur certains incidens mystérieux qui suivirent le 24 février :

M. Caussidière commence son livre en s'adressant au peuple en ces termes :

« La crédulité et la légèreté si coupables du peuple, non moins que l'insouciance avec laquelle ses affaires sont conduites, sont la cause principale de sa ruine; il arrive graduellement à se sentir de la haine et du mépris pour ceux qui le gouvernent, et bientôt naît la révolte. Le pays souffre : rien ne se conclut; toute la besogne est à recommencer.»

Selon notre ex-préfet de police, il n'y a de plan, de projet, d'acte sincère que ceux qui germaient dans sa tête et dont l'exécution était confiée à *ses* montagnards. C'est ainsi qu'il les appelle *royalement*.

Au moment où la révolution de février éclata, Caussidière dit qu'il n'était certes pas en train de conspirer, car tout son temps, toute son attention étaient employés à la direction d'une manufacture de drap imperméable dans laquelle, après avoir mangé la plus grande partie de son patrimoine, il était arrivé à perdre 60,000 francs, ce qui le plaçait, dit-il, dans la même position que Job sur son fumier.

N'ayant accepté *que malgré lui*, ajoute-t-il, le poste de préfet de police, il se rendit, le 26 février, dans la soirée, auprès du gouvernement provisoire, autant pour rendre sa première visite officielle, que pour prendre quelques informations. Il était accompagné d'une garde de vingt hommes environ; il n'avait pas eu le temps de changer de costume; il portait un sabre attaché à une ceinture rouge et une paire de pistolets. Arrivés à la grille de l'Hôtel-de-ville, au milieu d'un nombre considérable d'hommes armés, arrêtés par le *qui vive!* à chaque pas, ils étaient forcés de donner le mot d'ordre à tout venant. C'est en faisant un assaut en règle, en risquant de perdre bras et jambes, qu'il parvint à se faire jour dans cette foule compacte et armée jusqu'aux dents.

Enfin, après avoir laissé là son escorte, tantôt poussé ou reconnu par la foule, il réussit avec son lieutenant à franchir les degrés de l'Hotel-de-ville jusqu'au premier étage: encore son lieutenant, qui était un étudiant fort agile, avait-il été presque étouffé dans la mêlée. Cette masse d'hommes armés ou non se composait de curieux ou de nécessiteux. «C'était, dit Caussidière, la *tour de Babel en miniature*.» S'il n'avait pas perdu ses bras, il avait du moins perdu un de ses pistolets. Pour sauver son *amour-propre* de préfet de police, il dut se persuader que ce pistolet avait glissé de sa ceinture, bien que, dans sa conviction, il eût été volé. «Je ne saurais trop dire à quel moment, ajoute Caussidière, je fis cette perte. Sans doute, quelque honnête citoyen sans armes avait pensé que je n'en avais pas besoin de deux, et que, comme deux bons frères, nous pouvions partager. Cependant, j'en étais assez contrarié, car, dans ce moment-là, il était bon d'avoir en mains ses moyens de défense.»

Au premier étage, mêmes obstacles pour arriver jusqu'aux membres du gouvernement provisoire. Les ordres étaient tellement stricts à cet égard que les mêmes résistances se présentaient pour les membres du gouvernement provisoire eux-mêmes. Dans la soirée du 23, le citoyen Ledru-Rollin avait été repoussé, et c'était à grand'peine qu'il s'était fait jour jusqu'auprès de ses collègues.

Au premier étage se trouvaient des élèves de l'école polytechnique et des citoyens armés en moins grande quantité qu'au-dessous. Caussidière mit une heure au moins pour arriver à la salle du conseil. Dans une longue galerie qui la précédait, les imprimeurs du *Moniteur* étaient fort occupés à imprimer les décrets du gouvernement provisoire. Il y régnait une certaine activité qui ressemblait au désordre. Chacun paraissait pressé de terminer sa besogne. Tous les membres du gouvernement étaient assis autour d'une table couverte du *tapis vert obligé*. Le général Thiard, MM. Recurt, Flottard et d'autres citoyens étaient auprès d'eux. Ces messieurs étaient littéralement ensevelis sous des décombres de papiers déchirés qui inondaient le parquet et arrivaient à une hauteur de ceinture d'homme. Une atmosphère épaisse et presque empestée emplissait la chambre. Caussidière s'approcha d'une fenêtre ouverte, sabre sous le bras, en attendant la fin d'une discussion qui était en train. C'est la première fois qu'il put voir comment on organisait le gouvernement républicain.

On commençait par écrire un décret, qui était presque aussitôt déchiré, et c'étaient les fragments de ce décret qui venaient inonder le parquet; puis on en recommençait d'autres. Déjà la division existait entre les partisans de la république modérée et ceux de la république

démocratique (dit Caussidière). Flocon et Garnier-Pagès me parurent les plus ardents adversaires, le premier voulant agir énergiquement, le second employer autant que possible des mesures dilatoires. Je ne veux pas rappeler mot pour mot la conversation qui vint jusqu'à mes oreilles, je craindrais de manquer de mémoire; je me rappelle seulement qu'un décret était en discussion et qu'il allait être promulgué. Evidemment Flocon était mourant de fatigue; tout-à-coup il fut sur le point de perdre connaissance, et ne mit pas dans la discussion cette chaleur d'enthousiasme qu'il avait eue dans les premières journées de la révolution.

Flocon m'a souvent répété qu'on l'exténuait, et cela est à regretter, car il aurait été d'une grande utilité pour la cause révolutionnaire. Sa persévérance dans son opinion le réserve sans doute pour l'avenir, mais à la condition qu'il sera bien convaincu qu'une révolution n'est possible qu'avec ceux qui l'ont enfantée, et qu'un homme d'Etat ne doit prendre d'autres hommes avec lui que ses camarades de conspiration. Qu'il sache bien que cet avis, je le lui donne avec toute l'énergie de ma tête et de mon cœur.

J'étais en train de regarder les membres du gouvernement occupés à faire ce décret, quand Albert vint me rejoindre à la fenêtre et me dit: « Cela va mal ici. Je crois que je suis de trop. J'ai bien envie de donner ma démission.—Garde-t'en bien, lui répliquai-je, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire de recommencer la bataille. Le peuple doit avoir parmi les membres de ce gouvernement des hommes qui font partie du peuple. Sois ferme; oppose-toi énergiquement à toute mesure réactionnaire. C'est avec son sang que le peuple a payé le droit d'avoir ici ses représentants. Il est souverain. Va! ton pouvoir est immense ; parle avec fermeté au nom du peuple, et tu seras écouté. » Ce n'était pas par un sentiment d'infériorité de sa personne que Albert désirait se retirer, mais il était blessé des airs de grandeur que se donnaient vis-à-vis de lui quelques-uns de ses collègues, qui n'appréciaient pas suffisamment le bon sens et l'intelligence pratique de *notre ami*. L'amour de la parole était leur passion dominante. Après une heure entière d'attente, enfin le débat fut terminé, et je pus faire connaître le but de ma visite. Il était nécessaire de prendre quelques mesures administratives; que je fusse à même de communiquer facilement et plus souvent avec le gouvernement, afin qu'il y eût unité d'action. Mes observations obtinrent pour réponse que l'on s'occupait de délimiter les attributions de chacun, et il me fut demandé de continuer mes efforts pour rétablir l'ordre.

En ce moment, le gouvernement fut averti qu'une députation de Saint-Cyr se présentait au nombre de 500. Ils venaient offrir leurs services à la république. On les remercia de leur zèle, et on les caserna dans l'hôtel. Comme ils étaient très fatigués, il fallait pourvoir à leur nourriture. Or, pas un morceau de pain chez les boulangers des environs. Depuis onze heures les boutiques étaient fermées. Que faire? — Ne vous inquiétez pas, leur dis-je, dans une demi-heure ils auront tous à boire et à manger. — J'appelai mon escorte, et je partis pour le faubourg Saint-Germain. Je pris chez deux boulangers 500 livres de pain; je me procurai des saucisses, du fromage et 300 bouteilles de vin pour ce banquet improvisé. Mes hommes partirent pour l'Hôtel-de-ville avec les pains enfilés dans leurs baïonnettes et le reste dans des paniers. Quelques ouvriers faisaient mine de s'en

emparer ; mais, sur mes seules explications, ils renoncèrent à leur idée et se hâtèrent même de se joindre à mes hommes pour l'escorter, et ma troupe arriva saine et sauve à l'hôtel, au milieu d'une foule affamée. La rue, comme le conseil, présentait l'image du chaos. Pourtant, avec de la promptitude et de la persévérance, on pouvait rétablir l'harmonie. Quelques décrets judicieusement portés pouvaient encore donner confiance à la partie révolutionnaire de la population. Ce qui formait la gauche parmi les membres du gouvernement provisoire, bien qu'en minorité, m'inspirait quelque espoir.

En quittant l'Hôtel-de-ville, j'entendis un élève de l'école polytechnique dire en me montrant du doigt à un de ses camarades : « Voici le préfet de police. — Hum ! répondit l'autre, quelle tournure ! » Le fait est que ma tournure était singulière. Mes habits étaient déchirés, couverts de boue ; j'avais la figure toute rouge d'animation, après des nuits entières passées sans sommeil, et je conçois qu'avec ce grand sabre dont la lame était large comme la main, avec ce ceinturon rouge qui portait un énorme pistolet, avec une taille de cinq pieds dix pouces, je pouvais paraître passablement excentrique. A mon retour à la préfecture, je fis venir du linge blanc, je changeai de vêtements, afin de ne plus compromettre ma dignité de magistrat, ayant pour principe qu'un homme doit toujours être le mieux mis qu'il lui est possible.

Voici maintenant de curieux détails sur cet individu mystérieux du nom de Delahodde, et qui rappelle le fameux roman de Bulwer : *Night and Morning*.

Caussidière avait pris les surnoms et les noms de baptême de tous les individus attachés à la police secrète. Il trouva les noms et les mots d'ordre de deux cents agents appartenant à toutes les classes de la société, *depuis les nobles jusqu'aux forçats*. Tous protestaient de leur désir de concourir au bien-être de la société. La liste de leurs noms est entre les mains de Caussidière, et parfaitement en sûreté. Il parvint à connaître les noms des autres agents secrets à la solde des différents ministres, et il se servit d'eux en quelques occasions pour se procurer des renseignements sur ce qui se passait dans les rangs élevés de la société.

Entre autres rapports adressés par différents espions de police, il y avait un volumineux in-folio dont la date remontait jusqu'en 1838. Plus de mille de ces rapports étaient signés du nom de Pierre, commençant à l'affaire de mai, et donnant sur chaque acte, de quelque importance qu'il pût être, des renseignements précis en ce qui concernait le parti républicain. Tout y était exact : chaque chose y était passée en revue ; armées, presse, sociétés secrètes, les révélations n'y avaient rien omis. Le caractère et jusqu'aux habitudes de chaque homme y étaient notés avec une perfide sincérité. Le *misérable* n'avait pas épargné ses propres amis ; et ceux qui lui avaient rendu service avaient été ses premières victimes. Il était parvenu à s'introduire dans le plus profond sanctuaire des sociétés secrètes ; il était membre du comité, ce qui le mettait au courant de tout ce qui se passait ; rédacteur du *Charivari* et de la *Réforme*, il était dans le secret des projets de la presse de l'opposition et vendait ses révélations aux ennemis des républicains. Cet homme, Lucien Delahodde, n'avait jamais eu les sympathies de Caussidière. Il s'était néanmoins trouvé souvent dans sa compagnie, et notamment dans le courant de février.

Le 23 de ce mois, ils avaient à décider où serait le point central de l'insurrection. Le *carré Saint-Martin*, où venaient s'embrancher les différents quartiers habités par leurs hommes, avait été choisi.

» Caussidière se rappelle très bien que, dans la soirée, Delahodde proposa d'établir le quartier général à la *place du Chevalier-du-Guet*, où ils pouvaient être très aisément cernés et massacrés. Pourtant, de peur d'éveiller des soupçons, il accepta le rendez-vous du *carré Saint-Martin* à l'heure désignée. Le jour suivant, de grand matin, Caussidière se rendait au lieu convenu, accompagné d'Albert, du commandant Vallier et d'autres républicains, et à peine avaient-ils quitté la rue Grénetat pour entrer rue Saint-Martin, que des coups de feu furent tout-à-coup tirés par un détachement de troupes, et un d'entre eux tomba raide mort à ses côtés. En se retournant, il aperçut un autre détachement à deux cents pas environ, qui fit feu. Tout le quartier était cerné par la garde municipale. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils étaient trahis et se disposaient à faire retraite par la rue Grénetat, lorsqu'ils virent une autre division de la garde municipale qui s'avançait sur eux. Ils eurent tout juste le temps d'enfiler l'allée du café Marchetti, et ils entendirent les balles qui vinrent frapper la porte de cette allée.

»Certes, dans ce moment, Caussidière ni son compagnon Albert ne se doutaient qu'ils seraient tous deux, le lendemain, membres du gouvernement provisoire. Au bout d'une demi-heure, la garde municipale s'éloigna et il leur fut possible de rejoindre leurs amis. Delahodde ne parut pas au carré Saint-Martin. Le lendemain, il vint faire ses offres de service à la préfecture de police, et dit qu'il avait pris un autre chemin pour se rendre au lieu convenu, mais que, comme ses camarades, il en avait été repoussé par la garde municipale, et s'assit très froidement à la place même occupée jadis par M. Pinel, l'ex-secrétaire général. Caussidière dit qu'il était le bien-venu, à ce misérable espion qui trahissait ses amis depuis plus de dix ans. Il y a plus, sa position était telle, que tôt ou tard il pouvait arriver à détruire toutes les traces de son infamie. Trois ou quatre jours après cette découverte de l'in-folio en question, Caussidière eut à comparer l'écriture de ce *Pierre* avec celle de *Delahodde* : elles étaient identiques. Un témoignage palpable de sa culpabilité vint lever tous ses doutes à cet égard. Il avait trouvé la lettre suivante, parfaitement explicite, et revêtue de la signature même de cet homme; elle était ainsi conçue :

« A M. le préfet de police.

« J'ai l'honneur de solliciter un emploi dans votre administration. Je suis né à Wimille, près Boulogne-sur-Mer, département du Pas-de-Calais, d'une famille bien connue dans le pays. Mon père et quelques-uns des miens sont électeurs. Depuis la révolution, aucun d'entre eux n'a cru devoir prendre part au vote; mais je leur ai fait sentir l'importance d'user de ces droits, et je ne doute pas qu'aux prochaines élections ils ne s'empressent de voter en faveur du candidat qui sollicite leurs votes, et qui est, à tous égards, si digne de leur confiance. Mon intention, en arrivant à Paris, était de suivre la carrière littéraire, et même actuellement j'écris de temps en temps dans la presse; mais ce que je dois à ma plume est de si peu de valeur et mes ressources personnelles si insuffisantes, que je me vois dans la nécessité de renoncer à cette carrière, et, en tout cas, de recourir à une autre occu-

pation. La division de votre administration dans laquelle je préfèrerais entrer, monsieur le préfet, est celle de la police secrète. Cela conviendrait à mon caractère, à l'activité de mon esprit, et les préjugés qui s'attachent à ces fonctions sont pour moi sans valeur ; je crois, en effet, que toute profession a sa moralité, et je ne pense pas qu'il y ait de mal à remplir un devoir qui a pour objet d'assurer la tranquillité d'un pays, et ceux qui s'y décident ne peuvent encourir le mépris des gens honnêtes qui ne voient en toute chose que la fin et non les moyens. Comme beaucoup de jeunes gens, j'ai été victime de l'exaltation politique qui a signalé les premières années de la révolution de juillet. En 1832, je faisais partie de la société des Droits de l'Homme. Peu de temps après, je me suis enrôlé ; je suis entré dans le 38me de ligne et j'y ai acquis une certaine célébrité, en représentant sur le théâtre de Soissons une comédie pleine d'allusions politiques, qui m'attirèrent des punitions sévères de la part de mes chefs. Bientôt je fus compris dans un jugement à Laon, mais sans que les charges que l'on m'imputait eussent aucune valeur. Le verdict du jury le prouva, en me renvoyant.

» Cependant, cette sorte de réputation que j'ai acquise dans ces deux occasions me mirent en rapport avec les meneurs du parti républicain. On me croyait tout puissant dans le régiment, et M. Marrast, alors rédacteur de la *Tribune*, tenta souvent de me persuader d'essayer une démonstration qui serait suivie, disait-il, par toute l'armée. Je quittai l'armée en 1835, et je passai un an à Paris où j'étudiai le droit. A cette époque, je devins membre de la *Société des familles*, sur laquelle je suis en mesure de faire des révélations. Je retournai dans mon pays, et c'est alors, qu'enfin, je trouvai qu'il y avait trop longtemps que je n'étais que l'instrument d'hommes dont la plupart étaient des ambitieux ou des illusionnés, et d'autres des sauvages qui n'avaient d'autre désir que d'exciter les autres à suivre leur exemple. Ce fut alors que je reniai les principes de sang et de ruine que j'avais eu une fois la folie d'adopter. Le contact journalier que j'eus avec les hommes du monde, et ma propre expérience, ont dissipé toutes mes illusions de jeunesse, et c'est à cause de cet abandon de toute foi dans les apparences, que je me sentirais capable de ne pas me préoccuper des préjugés qui sont attachés à l'emploi que je viens solliciter de vous. J'avoue, M. le préfet, que je m'en repose sur votre obligeance pour le succès de ma démarche, et plus encore sur mon ardent désir de cet emploi, que sur les témoignages réels que j'invoque. M. Boutmy a bien voulu se charger de vous initier à certains détails de ma vie. M. François Delessert, à qui j'ai eu l'honneur d'écrire, il y quelque temps, au sujet de son élection, a pris sur moi des informations qui, je l'espère, ne sont pas défavorables. Si vous voulez bien prendre la peine de vous renseigner auprès de lui, il pourra vous donner à cet égard toute satisfaction.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

Paris, 25 mars 1838. Signé : Delahodde, rue Coquenard, 9.

Caussidière fit part de cette affaire à M. Monier, un de ses vieux amis de vingt ans, en qui il pouvait avoir une confiance entière, et dont il fit depuis son secrétaire général. Il écrivit à quelques patriotes, dont les noms figuraient dans les révélations, de se rendre le lendemain à neuf heures au Luxembourg, et ce fut dans la chambre

d'Albert que l'on dut se réunir ; ce dernier ignorait complètement la cause de la réunion. Caussidière ne voulait pas que Delahodde fût jugé à la préfecture de police, où les montagnards l'auraient mis en pièces, s'ils avaient eu vent de l'affaire, et l'on n'eût pas manqué de dire qu'ils l'avaient assassiné dans la crainte qu'il ne les compromît par ses révélations. Delahodde dînait à la table du préfet, comme le faisaient quelques secrétaires et employés d'*extra*. « J'étais assis devant lui, dit Caussidière, et je faisais tout mon possible pour contenir mon indignation. Cela n'aurait pas pu durer longtemps ; aussi, après dîner, je lui dis que nous avions rendez-vous chez Albert pour parler d'affaires sérieuses. Nous partîmes ensemble, et, chemin faisant, il me vanta son habileté pour remplir l'emploi de premier secrétaire. Enfin, nous arrivâmes chez Albert, où j'avais pris la précaution d'envoyer toutes les preuves de sa culpabilité. En comptant Delahodde, il y avait là seize personnes. La séance commença bientôt solennellement. Grandmesnil nous présidait. Je pris la parole et j'expliquai l'objet de notre rendez-vous. Delahodde ne se doutant pas que nous avions des preuves, commença par nous rappeler les principes républicains qu'il professait depuis dix-sept ans. Nous lui lûmes alors quelques-uns de ses rapports dont il nia être l'auteur, demandant qu'on lui montrât son écriture. Alors l'exaspération des assistants fut à son comble, on le foudroya avec toute cette masse de preuves ; on lui montra, on lui lut sa lettre. L'accusé s'avoua coupable, et dit pour s'excuser que, dans un moment de désespoir, il s'était jeté dans les bras de la police ; qu'en effet, il avait fait des rapports, mais qu'il n'avait jamais été un agent provocateur, et qu'il n'avait pas à se reprocher d'avoir arrêté un seul républicain. Quelques-uns de ses anciens amis, présents à cette scène dramatique, lui conseillèrent avec instances de se brûler la cervelle. Il se contenta d'écrire de sa main les lignes suivantes :

« Je déclare que tous les rapports signés *Pierre* ont été écrits par moi.

» Paris, le 14 mars 1848. Signé : L. De La Hodde.

Un procès-verbal de la séance fut dressé sur-le-champ et signé des assistants, qui étaient : G. Grandmesnil, Tiphaine, Monier, Boguet, Pilhes, Lechallier, Bergeron, Luchet, Albert, Caillaud, Ch. Rouvenat, Mercier et — *Chenu*. La dernière signature était à peine lisible. Delahodde fut immédiatement transféré à la Conciergerie, mis au secret, comme ayant, après le 24 février, entretenu une correspondance avec les agents du gouvernement déchu.

Quelques jours après que j'eus quitté la préfecture, il fut remis en liberté par une ordonnance de *non lieu*. Il est passé à Londres, où il attaque en ce moment la république et les républicains dans un petit journal. »

— Ainsi la République ne compte pas encore une année d'existence qu'elle voit déjà l'un de ses principaux fondateurs lui raconter, du sein de l'exil, ce qui s'est passé à son berceau : ceux qui ont fait de l'histoire sont déjà réduits à l'écrire. Et la révolution, parcourant ses phases à toute vapeur, répétant le passé, essayant l'avenir, en est, au bout de dix mois, au nom de Napoléon. Que va-t-il sortir de ce nom, ou qu'est-ce qui le remplacera ? Un flot passe, un autre le suit : ondulations de la houle, que l'on voit seulement continuer à courir au large sous le vent de Dieu, et se perdre pour nous dans l'obscurité.

SUISSE.

Lausanne 2 novembre.

Il y a longtemps, Monsieur le rédacteur, que je pense à vous adresser quelques lignes; mais, en les datant de Lausanne, j'éprouve un embarras particulier: Que dire sous ce titre, quand on veut éviter les questions irritantes que le nom de cette ville réveille? Essayons toutefois si, après avoir parlé des leçons données par M. Vinet à l'école supérieure des jeunes filles, de l'Asile des aveugles, et de quelques débris de notre modeste littérature (1), je n'aurais pas encore, en glanant *intra et extra muros*, quelques renseignements à vous donner.

Toujours davantage les personnes qui aiment l'étude sont heureuses de lui devoir des heures salutaires, par l'oubli momentané des préoccupations journalières que le bouleversement de l'Europe renouvelle sans cesse. Eh bien donc, à propos des jouissances salutaires que le tête-à-tête avec un bon livre procure, ne vous parlerai-je pas de notre nouveau livre lausannois, de Pascal commenté par Vinet? Combien il est doux à ceux qui ont aimé notre illustre critique, de recevoir successivement les volumes qui raniment son souvenir et son influence! Cette fois il nous fait vivre avec le grand esprit qu'une sorte d'apothéose a replacé en France au sommet de la littérature sérieuse. A force de s'identifier à Pascal, Vinet a, parfois, modifié son style; jamais il n'est plus clair, plus précis dans son beau langage qu'en s'entretenant familièrement avec l'auteur des *Pensées*. Ce dialogue est d'un intérêt infini. On ne peut mieux rendre ce qu'il nous fait éprouver qu'en citant une phrase relative aux réhabilitations faites par M. Faugère et aux interprétations nouvelles qu'offre Pascal entouré de ses notes et de ses pensées, à moitié développées. « L'or, » dit Vinet, va s'incruster dans la pierre, mais ici nous le voyons » couler tout brûlant et plus d'un mouvement secret, qui ne pouvait » passer dans un livre, se voit trahi après deux cents ans. » Cet or du génie, soumis au christianisme, s'est aussi formé sous la plume de notre ami; il s'est rafiné par le travail et par l'épreuve; il est fidèlement incrusté sur le rocher des siècles, ainsi ne le verrons-nous point perdre son éclat et sa pureté. — Nous attendons de nouvelles et probablement dernières études sur Pascal dans le troisième volume de *Port-Royal*, dont la lecture se rattache au cours de littérature donné à Lausanne par Sainte-Beuve en 1837 — 1838. — N'oublions pas la dédicace de cet ouvrage marquant, continué dans la retraite, au sein

(1) Voir la dernière de ces lettres, pag. 197 de ce volume.

du tourbillon parisien : *A mes auditeurs de Lausanne; pensé et formé sous leurs yeux, ce livre leur appartient.*

La *Revue Suisse* tomberait aussi dans l'ingratitude si elle négligeait d'apprendre à ses lecteurs que l'un de ses collaborateurs les plus distingués, M. Frédéric Chavannes, vient d'être appelé à desservir l'une des églises Vallonnes à Amsterdam. C'est avec douleur qu'il a pris le chemin de l'exil volontaire, mais ses amis ont à se réjouir de voir son talent de prédication porter rapidement de bons fruits dans un pays où le protestantisme orthodoxe lutte, comme partout, et n'est pas toujours vainqueur. Chose remarquable, la chaire qu'occupe aujourd'hui M. Chavannes était menacée par les envahissements du gouvernement, qui trouvait bon de la supprimer et n'a pu y réussir tant les droits des églises, fondées jadis pour les besoins des réfugiés français sont solidement établis. Espérons que M. Chavannes retrouvera bientôt quelques heures de loisir à consacrer à la *Revue*, et qu'il nous fera connaître les richesses intellectuelles enfouies en Hollande et voilées par la langue, que personne ne connaît au delà des frontières de ce pays.

On assure que la Hollande possède des poètes du premier ordre, ce que l'on sait moins, c'est que la poésie française y est cultivée avec succès par des amateurs éminents; nous pourrions citer à l'appui de cette assertion des morceaux pleins de charme et du plus vrai talent, mais cette indiscrétion ne nous est pas permise. Nous choisirons plutôt quelques vers d'une dame appartenant par ses ancêtres aux réfugiés de l'Edit de Nantes. Qu'on se figure une femme de 80 ans, veuve, sans fortune, enfermée dans une petite maison d'une petite ville perdue au milieu des canaux de son pays, écrivant pour sa propre satisfaction ce qu'elle pense du siècle des lumières.

Le siècle de l'impatience,
Le siècle des inventions,
Le siècle de l'indifférence
Pour toutes les religions,
Où, dans son orgueilleux délire
L'homme se croit indépendant,
N'ayant qu'à vouloir pour produire
Sans le secours du Tout-Puissant.
Le siècle où l'on voit la jeunesse
Décider d'un ton de docteur
Sur tous les points de la sagesse
Sans méfiance et sans pudeur.
Comme le coursier indomptable
Elle ne peut souffrir le frein,
Méprisant la voix charitable
Qui veut l'arrêter dans son train.
Le siècle où les romans abondent,
Où même ceux de l'étranger,
Fleuve malfaisant, nous inondent,
Et nous en aimons le danger !....
Partout, hélas ! le cœur se livre,
Amolli par ces fictions,
Au fatal auteur qui l'ennivre
Du doux nectar des passions :
Où plus d'un riche peut se plaire
A laisser languir deux, trois ans,
L'ouvrier après son salaire,
Après leur *paye* les marchands.
Où, par un orgueil déplorable,
Le bourgeois semble se régler
Sur la grenouille de la fable
Qui se gonfla jusqu'à crever.
Le siècle où rien ne scandalise,
Pourvu que l'on soit éloquent;
Où, même dans la sainte église,
On ne cherche que le brillant.

Le siècle où l'on se glorifie
D'estimer jusqu'à des acteurs,
Qu'on encense et qu'on défifie
Comme des saints, malgré leurs mœurs.
Où tout vrai chrétien doit se taire,
A moins qu'il ne veuille passer
Pour un esprit atrabilaire
Qui se plait à tout critiquer.

Le siècle où l'esprit d'égoïsme
Sapera le trône des rois,
En dépit du christianisme,
Dont on n'écoute plus les lois.
Enfin, car mon pinceau refuse
D'achever et perd sa fraicheur.
J'ai peint le siècle, qu'on m'excuse,
Le siècle où tout n'est que *vapeur*.

Me voilà bien loin de Lausanne; les tombeaux, la poussière des morts vont m'y ramener ou plutôt me conduire près de notre ville dans les champs de Bel-Air, lieu connu par les archéologues à cause des découvertes qu'y fit, il y a dix ans, M. Frédéric Troyon, alors étudiant en théologie. Un fragment de journal écrit quatre ans après l'exploration du champ voisin de Cheseaux, nous servira à faire connaître, en dehors de la science, une partie des travaux de M. Troyon.

5 *Sept.* 1842. « La colline de Bel-Air est séparée du village de Cheseaux, route d'Yverdon, par un ruisseau qui serpente à travers de belles prairies. Les Alpes de Savoie, le Mont-Blanc se dessinent au loin; le paysage est agreste et paisible, il convient à l'usage auquel ses anciens habitants l'avaient consacré, c'est un beau champ de mort.

« Un jour de printemps, le 26 mars 1838, un laboureur, nommé Fleur-de-Lys, ouvrait un premier sillon, lorsqu'il vint à heurter de grandes pierres plates; il les soulève, en découvre d'autres qui formaient une sorte de cadre, puis, au milieu de la terre qui remplissait l'espace, il voit apparaître un grand coutelas et des ossements humains; il court annoncer sa trouvaille à son maître, qui se hâte d'en instruire son fils. Celui-ci arrive de Lausanne avec l'un de ses amis, M. Henri Durand, poète plein d'âme et d'amour de son pays. Ils commencent leur fouille. Oh bonheur! un guerrier apparaît à la brillante lumière des cieux. Sa main droite repose sur la lame du coutelas, une agraffe et des plaques de fer ont appartenu à un ceinturon; l'attitude imposante de ces ossements d'une dimension peu commune, annonce l'âge de la force et celui de la valeur. Salut! antique poussière. Quelle âme t'animait? A quel peuple appartenait cette créature humaine, depuis si longtemps ensevelie au sommet de la verdoyante colline? La tête est tournée vers l'Orient, coutume des peuples anciens et des Hébreux dispersés, qui cherchent ainsi Jérusalem du fond de leurs cercueils. Sont-ce les débris d'un Gaulois, d'un Helvète, nations jadis maîtresses du revers septentrional des Alpes, ou bien est-ce un Romain, un vainqueur fièrement étendu sur la terre conquise?

« Vaste champ de conjectures pour les deux explorateurs! Aujourd'hui 223 tombes, découvertes à Bel-Air, constatent l'existence d'un cimetière ouvert à tous les rangs, à tous les âges; elles sont, en géné-

ral, disposées en deux couches superposées l'une sur l'autre. Quelques entassements d'ossements divers, placés dans les tombes entourées de dalles, prouvent que ces grossiers sarcophages ont reçu plus d'un habitant; peut-être avait-on déjà songé aux caveaux de famille; ces accumulations montrent, à coup sûr, que de nombreuses générations ont fait usage du vaste cimetière. Dans plusieurs tombeaux on a constaté l'existence de squelettes d'enfants, accompagnés d'ornements en métal ou en verre; ailleurs des fragments d'étoffes, du fil d'argent, qui paraissent avoir appartenu à des franges; ces objets-là n'ont pu supporter l'air et le toucher. M. Troyon a composé un cabinet précieux de toutes les richesses arrachées à la terre; les plaques de fer et de bronze vert, ciselées, bosselées, damasquinées, les épais coutelas, rongés par la rouille, les bagues, les épingles, les petits instruments dont on ne connaît pas entièrement l'usage, les vases de formes élégantes, les colliers de verre, nuancés de vives couleurs, sont étalés avec goût entre une rangée de crânes et une couche d'ossements; quelques amphores et des statuettes viennent attester les richesses romaines, découvertes en d'autres lieux. On sait la fertilité de notre sol, foulé par tant de maîtres qui, partout, ont semé des traces de leur passage.

« Ce qui nous parut bien plus curieux que le petit Musée, c'est l'objet saisissant, placé dans le jardin à deux pas de l'un de ces cabinets de verdure où l'on se plaît à causer et à lire. Deux planches mobiles recouvrent un de ces Helvètes, nos véritables pères, les possesseurs du sol, couché dans un lit de pierre. La mousse couvre les os de ses jambes; ses pieds et ses mains sont déjoints et presque réduits en terre végétale; la colonne dorsale se dessine vigoureusement le crâne est brisé, la mâchoire inférieure richement garnie. C'est un lugubre ornement dans un riant jardinet, tout brillant de tournesols, de dahliahs et de reines-marguerites.

« A mesure que M. Troyon enlève les débris à conserver, les fosses se recouvrent et les semailles recommencent; il peut toujours ouvrir certaines tombes et n'a point dérangé la disposition des dalles les plus solidement posées; il serait impossible de laisser ainsi découverte une aussi grande étendue de terrain; ce n'est pas la première fois que l'on a constaté l'existence d'un cimetière sur la colline de Bal-Air, mais on s'était figuré que les os heurtés par le soc des charrues avaient appartenu à des moines, habitants d'un couvent détruit. Il a fallu le glaive et l'agrafe du premier des guerriers troublés dans leur poussière, pour amener les intéressantes recherches publiées en 1841 sous les auspices de la société des antiquaires de Zurich, de la société d'Utilité publique du Canton de Vaud et de celle d'Histoire de la Suisse romande.»

Ajoutons à ce récit familier une nouvelle intéressante pour le public lausannois. M. Troyon se propose de donner un Cours cet hiver sur les

Monuments de l'époque barbare, jusqu'au Xme siècle. S'il est vrai que l'Europe s'achemine à grands pas vers la barbarie, il sera fort à propos de nous enquérir du passé mystérieux que notre archéologue a longtemps étudié en Allemagne et en Suède. Depuis que cette description incomplète a été écrite, M. Troyon a pu augmenter son cabinet en voyageant dans le nord de l'Europe. Il a rapporté un grand nombre d'empreintes des premières inscriptions barbares et bien d'autres débris précieux, entièrement nouveaux en Suisse; aussi pourra-t-il nous parler des antiquités tumulaires de l'Europe barbare au point de vue de l'histoire, en partant des premières migrations d'Orient en Occident et terminant à l'époque où le christianisme s'est répandu généralement en Europe; il nous fera voir les choses dont les livres ne peuvent que parler.

Puisque je parle d'antiquités historiques, ne vous dirai-je pas, monsieur le rédacteur, quelques mots de celles dont le Musée cantonal vient d'être enrichi; antiquités d'un jour, il est vrai, mais déjà consacrées par la grandeur de l'époque et du personnage auquel elles appartiennent, Napoléon et Ste-Hélène. Un des serviteurs de Napoléon, M. Noverraz, aujourd'hui membre du Grand-Conseil du canton de Vaud, a fait hommage à son pays d'une partie des trésors rapportés de Ste-Hélène. Trois selles de parade, ornées d'étoffe cramoisi et de galons d'or, rappellent les grandes revues passées à Paris et dans les capitales conquises; des fusils de chasse ont servi au premier consul et à l'empereur, pendant ses rares matinées de loisir; puis, à côté de ses débris, à demi guerriers, on voit un morceau de bois et une clef; le premier de ces objets a été détaché du quatrième cercueil, de celui qui faisait enveloppe, et la clef fermait la porte de Longwood. Ainsi les jours de gloire et les heures de plaisir, l'exil et la mort sont représentés par les dons du serviteur fidèle. C'est au retour de Ste-Hélène qu'il a pu se procurer les reliques des mauvais jours; les selles et les fusils de chasse lui ont été laissés par testament. Ces dons précieux sont déposés dans une armoire *ad hoc* et munis d'une attestation gouvernementale adressée à la postérité.

**

P. S.—Cette lettre, monsieur le rédacteur, aurait dû vous parvenir en novembre; il ne vaut guères la peine de vous l'offrir à la fin de cette année, où l'esprit, fatigué par l'agitation de l'Europe, ne prend que peu d'intérêt aux petites choses qui se passent dans nos petites villes; mais enfin la voilà.

J'ajouterai que depuis qu'elle est écrite, le cours sur les monuments barbares que donne M. Troyon a fort heureusement commencé, et que le public lausannois, fidèle ami des lettres, est aussi rentré en possession de jouissances littéraires trop longtemps interrompues, en assistant à celui de M. Auguste Colomb sur la littérature contempo-

raine. M. Colomb est l'un des pasteurs vaudois les plus distingués par ses études littéraires et son habitude de l'enseignement

Vous avez enrichi le dernier N° de la *Revue Suisse* par un beau fragment du cours de M. Sainte-Beuve, conduit à Liège par la révolution parisienne; un passage de son discours d'introduction s'adapte bien à ce que nous éprouvons:

« La tradition a mille fils et mille nœuds dont l'ensemble faisait sa force; ces liens du passé sont en train de se briser chaque jour ; nous essayerons d'en renouer au moins quelques-uns. Nous vivons à une époque peu propice à la durée des choses délicates ; et quoi de plus délicat que la transmission littéraire? »

Personne ne sent mieux que M. Colomb lui-même combien les souvenirs peuvent éveiller d'exigences diverses chez les auditeurs lausannois, quand il est question de traiter pour eux de la littérature française; mais le champ qu'il a choisi et sa manière d'envisager l'influence que doit avoir l'étude des lettres sur la vie morale nous promettent des leçons pleines d'intérêt. Nous espérons que la *Revue* obtiendra de nos professeurs sans brevet quelques fragments qui maintiendront dans ce journal les droits de Lausanne, soutenus d'ailleurs par des morceaux importants et distingués, tels que les *Etudes sur les législations barbares,* et les fragments du Cours de philosophie morale par MM. Edouard et Charles Secretan.

Genève, 9 décembre. — Si jamais un Cuvier politique s'amusait à faire la classification des partis qui morcellent Genève, il perdrait bientôt son latin. Au premier coup-d'œil, il verrait deux grands embranchements : les protestants et les catholiques.

Les protestants se subdivisent en trois classes: les *cisfazistes*, les *fazistes*, les *transfazistes*. M. James Fazy me sert ici de *criterium*, mais je suis sûr qu'il ne m'en voudra pas; d'abord parce qu'il ne lira pas cet article. Les cisfazistes se subdivisent en plusieurs ordres: les aristocrates, les conservateurs, les libéraux non démocrates et les radicaux roses. Les transfazistes se subdivisent en radicaux rouges, démocrates non libéraux, socialistes et communistes. Chacun de ces ordres se subdivise en coteries, les coteries en familles, les familles en individus. Quant à la classe faziste, c'est le centre, le parti de la station, celui qui sert de majorité, le zéro qui décuple les chiffres, une collection d'hommes qui son nés pour voter, pour applaudir et pour lire la *Revue de Genève*. Si je passe rapidement sur les catholiques, c'est qu'ils sont du centre quand le gouvernement les protège et de l'opposition quand l'évêque de Fribourg est renfermé à Chillon — un étage plus haut que Bonnivard!

Or, au moment des élections au Conseil national, il y avait eu une majorité cisfaziste, grâce peut-être aux catholiques, qui s'étaient ral-

liés à ce parti. La votation fut annulée par les transfazistes, et, à une seconde élection, les fazistes purs eurent le dessus. De là beaucoup d'irritation de part et d'autre, accusations de menées électorales, protestations de ceux-ci, proclamations de ceux-là, menaces contre tel parti, affiches contre tel homme — puis la Marseillaise, le chant de la guillotine et autres joyeusetés électorales. Mais les modérés ne voulurent pas de sang, un candidat socialiste se retira, le parti cisfaziste eut peur et l'on fit semblant de s'entendre.

Genève allait se débrouiller tout-à-fait, lorsque le gouvernement eut l'idée de destituer une demi-douzaine de professeurs, grâce à de nouvelles lois sur l'instruction publique. Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner ces nouvelles lois et je le ferais volontiers, si elles avaient changé quelque chose. Or, j'ai la persuasion que leur but était tout simplement d'occuper d'une manière agréable les loisirs du Grand-Conseils. L'Académie telle qu'elle était un jour et telle qu'elle est aujourd'hui après les changements que M. le conseiller Pons n'y a pas faits, est ultra-cisfaziste, et elle ne sera démocratique que lorsque les étudiants auront le droit d'élire leurs professeurs. Ceci vous paraît absurde : je parie cependant que l'on y viendra tôt ou tard.

Cette destitution irrita de nouveau les esprits. C'est bien fait, disaient les uns : l'ancienne académie n'a pas voulu des nôtres, la nouvelle peut se passer des leurs. Sans eux M. Viridet, le savant botaniste, parlerait aujourd'hui le langage des fleurs et non pas l'argot des Conseil. Ils ont repoussé Albert Richard, le poète de nos montagnes et de nos souvenirs! maintenant notre heure est venue : œil pour œil, dent pour dent! » — « C'est pitié! disaient les autres. Ils proclament la liberté en violant la première de toutes, celle de la pensée; ils ôtent le pain à ceux qui ne les aiment pas; ils ont peur que nous montrions à la jeunesse où est le droit et où est l'injustice. Ce mot des révolutions n'a pas changé : *ôte-toi de là que je m'y mette.* » Quant au gouvernement, il a allégué un prétexte assez bizarre à cet acte d'autorité : il a destitué quelques professeurs parce qu'ils écrivaient dans la *Bibliothèque universelle*. Est-ce parce qu'il craint les cours trop ennuyeux?

Puis, peu-à-peu l'on s'est calmé de nouveau et maintenant Genève se porte comme d'habitude. Les deux feuilles périodiques du pays se disputent bien encore : le *Journal* continue ses *De profundis* et la *Revue* ses *Alleluia*, mais on les laisse dire. On s'occupe beaucoup plus du général Cavaignac et de Louis Bonaparte, que de Berne, la ville fédérale, et du Conseil des Etats. La preuve que tout va bien, c'est que les journaux déjà nommés se font une guerre de lettres. Un article signé B. H. a paru dans le Journal; la Revue soutient que cet article aurait dû être signé R. C., le journal nie, la Revue insiste, et ils finissent par s'entendre fort peu. De là grande lutte dans les cercles qui s'obstinent à s'occuper de politique. Il y a le parti B. H. et le parti

R. C. Tenez-vous pour le B. H., vous êtes un jésuite. Tenez-vous pour le R. C., vous êtes un mauvais radical. Quant à nous, nous sommes forcés par notre modestie de chroniqueur de ne pas prononcer de jugement. *Non nostrum est tantas componere lites.*

La preuve que Genève se porte bien, c'est que le Journal devient spirituel... à sa quatrième page, bien entendu, la page littéraire. Le Journal pourrait être fort intéressant, s'il laissait de côté la politique. Cette quatrième page a quelquefois des poésies de notre ami L. Tournier, souvent des boutades, des épigrammes et des chansons de M. Petitsenn et de temps en temps de bons articles littéraires et dramatiques de M. Delacour. Je viens de prononcer un nom qui n'est peut-être pas très connu en Suisse: que mes lecteurs me permettent donc de leur présenter en M. Delacour un écrivain érudit et aimable, qui s'entretiendra peut-être quelque jour avec eux dans cette *Revue* et qui parlera en philosophe à leur intelligence et en artiste à leur imagination. M. Delacour nous est venu de Paris un peu triste, un peu découragé, un peu frappé par la République nouvelle, avec un livre consciencieux sous le bras, mais un livre qui avait eu le tort de naître un peu trop tard : *Instruction politique et morale du jeune prince royal dans une monarchie constitutionnelle. Paris* 1848. Il y avait là du bon sens et de la poésie, de beaux sentiments et de nobles pensées, un style précis et clair, une érudition de bon aloi, six années de méditation et de travail — et, au moment où l'imprimeur confiait l'ouvrage au libraire, Février s'est levé avec sa couronne populaire, sa ceinture de barricades et ses idées de destruction. Nous aussi, les écrivains de vingt ans, nous aimons les principes du siècle, parce que, poètes en politique, nous jugeons les choses non pas avec des règles de trois, mais avec des odes à la liberté; parce que nos illusions et notre foi dans le lendemain ne se sont pas encore envolées et que, si nous voyons ces principes germer péniblement aux mauvais jours où nous sommes, nous attendons leur épanouissement dans un meilleur avenir, — mais en même temps nous donnons un regret à ces prospérités et à ces espérances qui s'abritaient sous le patronage d'une monarchie et que cette monarchie a fait tomber avec elle; nous ne jetons pas l'orgueil de notre joie à la face des royalistes d'hier, et nous ne reprochons pas à M. Delacour d'avoir cru la charte immortelle et le comte de Paris souverain. Du reste l'ouvrage dont je vous parle n'a pas perdu en février toute sa valeur, car les vérités et les vertus ne changent pas avec les révolutions politiques, la morale de la veille est la même que celle du lendemain — et, avec quelques termes changés, quelques chapitres de moins et quelques dorures de style effacées, cette grammaire du prince pourrait devenir celle du peuple.

La preuve que Genève se porte assez bien, c'est que l'on y publie

et que l'on y vend quelques publications légères, des almanachs de toutes les couleurs, mille petits livres qui semblent vous dire en souriant : Parlons d'autre chose ! J'ai reçu l'autre jour, je ne sais d'où et je ne sais comment, une brochure de 70 pages intitulée : *Physiologie des noms propres, par le cousin d'un homme d'esprit, membre futur de plusieurs sociétés savantes.* Le titre est goguenard, le livre l'est beaucoup moins. C'est un travail qui vous apprend beaucoup de choses, sans que vous songiez le moins du monde à vous instruire en le parcourant. C'est de la science facile et avenante, celle que les gens du monde peuvent accueillir sans se compromettre, celle qui sourit sans cesse et ne bâille jamais. Vous y apprendrez le pourquoi de votre nom de famille, le mot des rébus héraldiques, ce qu'il y a sous les pseudonymes, les droits et les priviléges de ceux qui ont un nom ; vous y verrez les calembours de l'empereur, des anecdotes sur toutes les célébrités contemporaines, depuis Talleyrand jusqu'à Eugène Sue, en passant par Alexandre Dumas; nous y verrez l'histoire de la République de février et de la guerre de Lombardie, les ridicules de Ledru-Rollin et l'apothéose de Charles-Albert : tout cela pour un franc cinquante, chez tous les libraires qui ont un nom, et en particulier chez M. Joël Cherbuliez, de Genève. N'hésitez donc pas à acheter cet ouvrage et placez-le dans votre bibliothèque, non pas au rayon élevé de la science où l'on n'arrive qu'en se levant sur la pointe des pieds, mais un peu plus bas, à la portée de vos mains et de vos regards.

La preuve que Genève se guérit, c'est qu'elle devient philosophe. On y enseigne la philosophie un peu partout, excepté à l'Académie. C'est d'un côté un cours de phrénologie, donné par un avocat français, M. Franklin Berger; qui « attiré par les sites agrestes de l'antique Helvétie, s'est senti le besoin de tâter les bosses des Helvétiens, et de leur prouver, par les arguments les plus palpables, que toutes les idées sont la sécrétion du cerveau. » D'un autre côté c'est un cours de philosophie cartésienne, donné par M. Naville, le plus regrettable peut-être des professeurs destitués. M. Naville avait déjà préparé son cours pour cet hiver, lorsqu'il a dû sortir de l'Académie. Cédant alors aux sollicitations de ses anciens disciples, il a consenti à professer gratuitement en dehors des auditoires, et les étudiants se sont réunis en foule pour l'écouter. M. Naville prendra Descartes pour point de départ « comme une bonne halte dans l'histoire de la philosophie, pour regarder à droite et à gauche, en arrière et en avant. » Après avoir expliqué les idées de ce philosophe, il jettera un regard sur la philosophie toute entière, pour en expliquer les rapports avec la science et la foi ; puis il reviendra à Descartes et à son école, pour les mettre en face de l'école opposée ; enfin, dans sa conclusion, il interrogera tour-à-tour le présent et l'avenir pour répondre à cette ques-

tion : Quelle notion pouvons-nous nous former sur le travail de la philosophie et que pouvons-nous attendre? — Ce cours sera très-intéressant et très-bien fait, nous ne craignons pas de l'avancer, car M. Naville est l'un des hommes les plus distingués de Genève. Il a toujours été très aimé des étudiants, car en lui le penseur n'a jamais fait de tort à l'homme, car en vivant de méditation et de travail, il est resté jeune de cœur; et il a creusé les champs de la science sans y laisser sa poésie ni sa foi, — sa pensée est toujours élevée et sa parole est souvent éloquente, et, comme il n'use pas son intelligence et sa vie dans les mesquines escarmouches du jour, il maintiendra sans doute à Genève un rang glorieux dans le monde philosophique.

Oui, tout se calme ici : en voulez-vous encore une preuve? la bienfaisance s'y réveille. — Jusqu'à ce jour les haines des partis n'étaient après tout que des haines de castes. Les seigneurs ne connaissaient pas les bourgeois, les bourgeois ne connaissaient pas le peuple, la ville ne connaissait pas le faubourg. L'aristocratie de parchemin n'aimait pas celle d'argent, qui de son côté le lui rendait bien. La blouse trouvait le frac trop beau; celui-ci trouvait la blouse trop laide, et tout s'arrêtait là. Il y avait, à franchement parler, beaucoup d'orgueil de part et d'autre. — Puis on s'est un peu lassé de la haine, et d'honnêtes gens ont essayé de rapprocher les classes. On s'est aperçu que le pauvre mourait de faim et que le riche mourait d'ennui. On a compris qu'au bout du compte un peu de sympathie entre concitoyens rendrait beaucoup de pain à la misère et beaucoup de joie à la richesse. On a organisé alors une association philantropique faite pour prêter des secours à ceux qui travaillent et qui ne mendient pas. Cette association avait besoin d'argent et chacun s'est mis à l'œuvre pour en trouver : les artistes, les riches, les ouvriers, les dames surtout ont fait merveille. Lorsque vous entriez il y a une quinzaine de jours dans un salon de Genève, vous trouviez toujours quelques aiguilles en mouvement, ces tapisseries, ces dentelles, ces mille ouvrages de femmes, qui sont pour ainsi dire les coquetteries du travail, tout cela était pour les pauvres. Si bien qu'un poète inconnu disait dans son langage :

> Au sein de vains plaisirs l'oisiveté s'élance
> Quand l'étoile du soir se rallume au saint lieu,
> Mais l'ouvrier et vous, vous veillez en silence,
> Vous pour sa pauvreté, lui pour votre opulence,
> Et ce double travail vous unit devant Dieu!

Puis, lorsque les dames eurent rassemblé « des rubans à remplir des corbeilles, des fleurs à payer un palais, comme dit un poète qui n'est pas inconnu, l'on a envoyé tout cela à l'Association philantropique. M. Hornung a donné un de ces heureux ramoneurs que tout le monde a vus; d'autres ont envoyé des meubles, des livres, du papier écrit ou du papier blanc, de la musique ou des lithographies, même des confitures et de petits pâtés, que sais-je encore? et un

grand bazar s'est ouvert. Les acheteurs sont venus en foule : il y a eu assaut de bienfaisance et de prodigalité : un anglais a donné cent francs pour une fleur... offerte il est vrai par une bien jolie main — et vingt mille francs sont entrés dans la caisse des pauvres. Puis il y a eu des bals, des concerts, des loteries, des publications philantropiques, Genève s'amuse et fait du bien, elle se réjouit et se relève — et l'on dirait que Dieu est content d'elle, car il lui envoie ces derniers jours, comme pour compléter la fête, les plus beaux rayons de son soleil. M. M.

Bâle, le 9 décembre 1848. — Par une rencontre assez singulière, sur les quatre professeurs de théologie de notre université, deux atteignaient cet autonne la vingt-cinquième année de leur enseignement universitaire. Ce sont MM. Hagenbach et Stähelin. Les étudiants leur ont donné une brillante sérénade aux flambeaux ; l'un d'eux s'est chargé d'exprimer les félicitations et la reconnaissance des élèves de la faculté ; M. Hagenbach a répondu par une des plus chaleureuses allocutions que nous ayons entendues de la bouche de ce célèbre théologien.

Depuis que la fondation d'une université fédérale occupe tous les esprits, quelques feuilles publiques de la Suisse allemande et même de la Suisse française renouvellent leurs vieilles attaques contre notre établissement supérieur d'éducation, auquel on espère donner le coup de mort avant qu'il ait dépassé quatre siècles d'existence, terme qui n'est éloigné que d'une dixaine d'années. Il appartient moins à votre correspondant qu'à toute autre personne de relever des accusations qui paraissent avoir essentiellement pour base et pour source des tendances politiques ; on l'accuserait peut-être de prêcher *pro aris et focis*, et d'ailleurs il estime qu'au milieu des agitations modernes qui ébranlent les institutions autrefois les plus respectées, le premier besoin de l'homme de conscience est de continuer à faire son devoir, comme si la société était solidement assise sur ses fondements.

Il est toutefois certaines attaques auxquelles il est permis de répondre, sans montrer ni provoquer une irritation quelconque ; ce sont celles qui portent sur la statistique, science fort inoffensive de sa nature. On se plait en effet à imprimer à Bâle même, et par Bâle dans le reste de la Suisse, que notre université compte plus de professeurs que d'étudiants. Il en résulte que des esprits non prévenus s'imaginent très innocemment que chaque professeur bâlois enseigne périodiquement devant un auditoire composé d'une fraction d'étudiant, dont il dispute sans doute à ses collègues la possession. Pure plaisanterie, dont vos lecteurs conviendront, s'ils veulent bien lire les quelques lignes qui vont suivre.

La faculté de théologie compte environ 40 étudiants, huit de plus que la faculté correspondante de Bonn, d'après son dernier recensement. A côté de quelques Bâlois, ces étudiants appartiennent à divers cantons de la Suisse orientale. Il n'est donc point rare que les cours de cette faculté soient suivis par trente étudiants au moins. On doit, ce me semble, juger très satisfaisant un tel résultat, obtenu dans un Etat dont tous les ressortissants sont renfermés dans les murs d'une seule ville. Si l'on ajoutait en pensée à la ville de Bâle la population du canton de Berne ou de celui de Zurich, de combien d'étudiants se composerait alors notre faculté de théologie ?

Celle des autres facultés qui, avec la précédente, a l'organisation la plus complète, c'est celle de philosophie, dont le cercle d'activité, déterminé par la loi, comprend tout d'abord le Pædagogium, ou gymnase supérieur, puis, à l'université proprement dite, ceux des étudiants des quatre facultés qui ne se contentent pas des cours entendus par eux au Pœdagogium. Or le Pædagogium, qui est sous la même direction que l'université, et dont *tous les cours* rentrent, à une ou deux exceptions près, dans les attributions des membres de la faculté de philosophie, compte en moyenne 60 élèves; cette année il a dépassé ce chiffre. En outre les professeurs de cette faculté, chacun selon leur réputation ou l'importance de leur branche, réunissent chaque semestre à l'université un nombre plns ou moins considérable d'étudiants; quelques-uns, spécialement les professeurs de philologie, de philosophie, de physique, de littérature allemande, enseignent habituellement à vingt ou trente étudiants réunis en un cours ou répartis entre plusieurs. Si votre correspondant ose se permettre de citer sa branche, une de celles qui doivent avoir le moins de faveur dans une université dont une moitié des étudiants ne comprend pas le français, il ajoutera qu'outre les 60 élèves du Pædagogium qui, tous, reçoivent de lui une part de leur enseignement, il a continué, dans le dernier semestre ses cours de littérature avec quinze étudiants répartis en deux cours. Somme totale: 75 élèves rentrant dans les attributions d'un seul professeur.

Les facultés de médecine et de jurisprudence ont été, je dois l'avouer, moins complètement organisées par la nouvelle loi de 1835, car trois des quatre professeurs de la première faculté ont été mis à la demi-solde, en considération de leur nombreuse clientelle; et quant à la faculté de droit, elle ne compte que deux professeurs, dont l'un ne jouit que de la moitié du traitement modeste alloué à ses collègues. Je dis les choses telles qu'elles sont, parce que je ne pense pas qu'il soit besoin de rien dissimuler. Il est résulté de cette organisation que deux de MM. les professeurs de la faculté de médecine, hommes justement réputés par leur habileté, ont dû donner à leur clientelle une part considérable de leur temps; et, sans négliger l'université, ils ne l'ont plus considérée comme étant le cercle unique de leurs travaux. Néanmoins cette faculté, ainsi organisée, se compose actuellement de 16 étudiants. D'un autre côté, les deux professeurs de la faculté de droit, quels que soient leur zèle et leurs talents, ne forment pas une faculté assez complète pour attirer un certain nombre d'étudiants étrangers. Cet inconvénient est réel et senti; mais il fournit une réponse victorieuse au point de vue des adversaires de l'université, qui mettent sans cesse en avant la question de l'économie, résultant de la suppression éventuelle de l'université. Ils sont obligés de reconnaître que la faculté de philosophie est nécessaire sous une forme ou sous un autre, ne fût-ce que pour le Pædagogium; que la faculté de théologie, qui a toujours été florissante, serait, par sa suppression, une lacune très regrettable pour une ville telle que Bâle, qui forme un état avec une église constituée sur des bases différentes de celles de nos confédérés. Il ne reste, pour but d'économie, que deux facultés peu nombreuses, réduites à la demi-solde, dont la suppression mettrait dans la caisse de l'Etat une somme d'environ 400 louis. Magnifique résultat, vous en conviendrez, quand il s'agit de détruire la seule université historique de la Suisse! Dans d'autres circonstances que celles où nous vivons,

quand un libéralisme large et vrai serait en honneur, Bâle devrait mettre au contraire sa gloire à rendre aux professeurs de médecine leur ancien traitement, à compléter la faculté de droit, à rétablir, en un mot, ces deux facultés sur le pied des deux autres; et alors l'université fleurirait comme par le passé, même à côté d'une université fédérale. Les cantons suisses ont leur vie propre, leur caractère, leur indépendance relative; ils ne peuvent par conséquent être assimilés en tous points à des Etats homogènes. L'université fédérale aura, sans doute, une belle prérogative, celle de son nom d'abord, celle de ses ressources ensuite; mais elle réussira difficilement a absorber tous les éléments de la nation, surtout si, pour le choix du personnel enseignant, l'autorité fédérale se dirigeait par d'autres considérations que par celles de la science et du don d'enseignement. Le patriotisme des autorités centrales leur fera sûrement éviter cet écueil.

J'ajouterai, pour terminer ma lettre, que M. Schœnbein va ouvrir devant un nombreux auditoire un cours public sur quelques parties de la chimie; et que M. Bourcard, professeur d'histoire, traite sous un point de vue spécial l'histoire de la *Guerre* de 30 ans, en présence de près de deux cents auditeurs. Ces deux cours ne sont publics toutefois que moyennant une souscription de quelques francs, à la modicité de laquelle suppléent les ressources privées de la *Société académique*, institution fondée par un assez grand nombre de particuliers, pour seconder le haut enseignement. Ces cours publics rentrent pour une part importante dans la sphère d'action des professeurs de l'université.

C. F. G.

MÉLANGES.

Le peuple en France est souverain,
Riche de droits, pauvre de pain,
Pour palais il habite un bouge:
Alors qu'il songe à tout cela
Sa tête s'enflamme et voilà
Que de colère il devient ROUGE!

Puis le rappel bat: *ran*, *tan*, *plan*;
S'il lui faut présenter le flanc
Au choc de l'émeute qui bouge,
Son teint passe du *rouge* au BLANC;

Enfin, s'il parcourt les pancartes
De ces faquins qui, pour enjeu,
Prêtèrent sous toutes les chartes
Des serments qui valaient si peu,
Qui, tirant *les Rois* de leurs cartes,
Trichent encore au même jeu...
D'étonnement il devient BLEU!

Voilà comment se *tricolore*
Ce souverain qui vient d'éclore;
Courroucé, surpris et tremblant,
Il est ROUGE, puis BLEU, puis BLANC.

J. PETITSENN.

BIBLIOGRAPHIE.

LETTRES A UN EVÊQUE DE L'EGLISE ROMAINE, sur le caractère, les tendances et l'influence de la papauté, par *Kirwan*. — Paris, librairie protestante, rue Tronchet, 2. — Lausanne, chez Georges Bridel. — Prix 75 cent.

En d'autres temps, il nous aurait suffi de dire de cet opuscule : « C'est un petit traité de controverse protestante écrit avec science, verve, clarté. » Mais peut-être ne serait-ce plus assez maintenant pour recommander à nos lecteurs un ouvrage de ce genre ; et qui sait si la controverse elle-même n'aurait pas quelque besoin d'être justifiée à leurs yeux ? Beaucoup de personnes pensent qu'au milieu de la métamorphose actuelle de la société, en face des dangers qu'y court la cause du christianisme en général, ce n'est pas le moment pour les diverses Eglises d'en venir aux mains entre elles sur des questions accessoires, sur des questions de forme. Non certes, si ce n'étaient en réalité que des questions de forme ; mais sous les différences de formes gisent les différences de principes ; et mieux vaut se les avouer courageusement que de fermer les yeux et de se livrer aux douceurs d'une entente cordiale illusoire. C'est quand un état est menacé par l'ennemi du dehors qu'il lui importe le plus d'être vigilant à l'intérieur, et de chercher à y éteindre les factions en éclairant tout citoyen sur les vrais intérêts de la patrie.

Que ces quelques mots suffisent pour disculper l'ouvrage que nous annonçons de l'inopportunité que quelques-uns seraient peut-être tentés de lui reprocher. Une autre critique plus spéciale que nous en avons entendu faire, porte sur quelques expressions de Kirwan, que l'on condamne comme trop acerbes. Pour nous, tout en sentant profondément que la vérité n'exclut point la charité, nous croyons que la charité ne consiste point dans un affadissement volontaire du style et dans une modération apparente ; nous croyons qu'on doit la chercher (et nous surtout comme protestants) dans l'*esprit* et non dans la *lettre*. Si ceci ne suffit pas pour absoudre entièrement notre auteur, souvenons-nous encore qu'il est Irlandais, passons-lui quelques excentricités, de même qu'en considération du XVIe siècle nous passons leurs diatribes les plus violentes à Luther et à Calvin.

LUCQUES ET LES BURLAMACCHI, Souvenirs de la réforme en Italie, par Charles Eynard. Paris, chez Ab. Cherbuliez, libraire, place de l'oratoire 6. 1848. Prix Fr. fr. 3. — A Lausanne, chez Georges Bridel ; à Genève, chez Joël Cherbuliez.

Il fallait peut-être des circonstances semblables à celles qui ont passé sur Genève depuis quelques années, pour expliquer la pensée d'un écrit tel que celui que nous avons sous les yeux. Lorsque les mœurs, les idées, les traditions qui ont donné à cette république un caractère et un rôle si marqués dans l'histoire des trois derniers siècles, n'étaient point encore atteintes ou tout au moins fortement menacées par un esprit nouveau, il eût paru à peine opportun de tracer un de ces *tableaux de famille* destinés à fixer quelques-uns des traits d'une société pleine de vie. C'est quand l'heure d'une transformation dans les idées, et d'une révolution dans les mœurs a sonné, qu'on éprouve le plus vivement le besoin de se rendre compte des influences qui ont produit un état social tout près de disparaître, des conditions auxquelles il a dû sa force et sa durée, et de ne pas permettre à

l'oubli qui s'avance d'envelopper dans ses ombres silencieuses ces figures du passé dans lesquelles il se résume en quelque sorte tout entier à nos yeux. Les travaux biographiques de M. Eynard ont fait connaître le don précieux qu'il posséde de restituer les caractères et les existences individuelles, de nous transporter dans la vie de famille d'une période écoulée, en même temps que de rendre avec élégance, et de reproduire dans une forme facile, animée, et accessible à tous les lecteurs, les traits essentiels d'une époque disparue. Indépendamment de ces titres, il a dû se sentir appelé comme Genevois, comme protestant, et comme descendant des réfugiés de Lucques, à nous transmettre cet épisode plein d'intérêt de l'histoire de son pays. L'origine de la réforme en Italie, les vicissitudes qu'y a subies le protestantisme, depuis les premières prédications de Pierre Martyr, jusqu'au départ pour l'exil des derniers confesseurs du christianisme biblique; les destinées de ceux-ci sur les chemins de la proscription, au milieu des guerres religieuses, dans les camps des Huguenots, ou bien au foyer de quelques protestans dévoués, tels que la noble fille de Louis XII, cette Renée de Ferrare, la douce et pieuse pénitente du rigide Calvin; enfin leur établissement à Genève où ils apportèrent le mouvement, la vivacité et les ressources multiples de l'esprit méridional, pénétrées par une foi austère et des habitudes de discipline domestique et sociale, qui semblent déjà bien loin de nous; voilà ce qui forme la matière du nouveau volume dont nous avons à remercier M. Eynard. Bien que l'intérêt historique ne soit point absent de cet ouvrage, ce que nos lecteurs y chercheront surtout, c'est l'étude de la vie de famille au seizième siècle, l'examen du milieu dans lequel se sont développés et ont grandi ces caractères énergiques, dévoués à la vérité, avec l'ardeur d'une foi sincère, et combattant dans l'exil pour leur nouvelle croyance avec quelque chose de l'âpre ténacité de l'esprit italien dans les luttes intestines des communes du moyen-âge. La première partie de l'ouvrage est consacrée à une esquisse des dissensions civiles qui déchiraient la république de Lucques, au commencement du seizième siècle, et qui furent à l'origine favorables aux premières tentatives des réformateurs, bien qu'elles dussent devenir plus tard fatales à la consolidation de leur œuvre. A mesure qu'on avance dans le récit, ce sont les souvenirs de quelques familles et de quelques individus qui y tiennent une plus grande place. Enfin le livre se termine par l'épisode attachant de Rénée Burlamacchi, dont le mariage avec Agrippa d'Aubigné, l'ami le plus dévoué d'Henri IV, et le champion aussi intrépide qu'aventureux de la réforme, semble symboliser l'union de ces deux élémens italiens et français, qui vinrent s'ajouter dans Genève à l'élément indigène, pour donner à cette république le caractère très à part qui a été longtemps le sien. Nous aimons à rappeler aux lecteurs de la *Revue Suisse*, que c'est dans ses pages que parut pour la première fois, il y a quelques années, ce fragment de l'ouvrage de M. Eynard. Ils aimeront à le retrouver dans ce livre qui a pour les Genevois un intérêt de famille, et pour tous les autres lecteurs l'intérêt général d'un écrit sérieux, élevé, curieux pour l'imagination, édifiant surtout pour le cœur et la pensée religieuse.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

AP
24
R46
t.11

Revue suisse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY